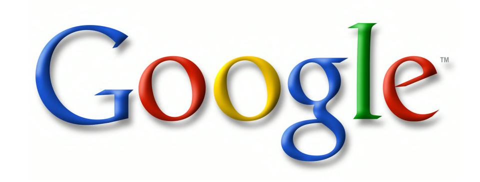




CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PRINCIPAUX OUVRAGES DU TRADUCTEUR

Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme. — CLIMATS D'ALTITUDE ET CLIMATS DE MONTAGNE. — Grand in-8° avec 8 cartes en couleur et 3 chromolithographies. Paris, G. Masson, 1876.

Accompagné d'un **Album** contenant 36 belles gravures sur bois, par Boetzel.

Le Mexique et l'Amérique tropicale. — CLIMATS, HYGIÈNE ET MALADIES. — In-18. Paris, 1864.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

ÉCRITE PAR LE

CAPITAINE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un de ses conquistadores

TRADUCTION PAR

D. JOURDANET

Deuxième édition corrigée

PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE NOUVELLE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES
ET SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR LES SACRIFICES HUMAINS
ET L'ANTHROPOPHAGIE CHEZ LES AZTÈQUES

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, EN FACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

M DCCC LXXVII

1877

Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

SECONDE ÉDITION

I

Déjà plusieurs fois, dans des travaux antérieurs, j'ai témoigné de mes prédilections pour des études ayant pour base les pays montagneux de l'Amérique tropicale; mais, retenu, non moins par goût que par des devoirs professionnels, dans le cercle de considérations qui se rapportent à la santé de l'homme, je suis resté étranger à tous les autres points de vue que le sujet comporte, afin de ne pas distraire l'attention de mes lecteurs du but que je m'étais proposé d'atteindre. Je voulais alors, dans ces merveilleux pays, si puissamment accidentés par les soulèvements du sol, faire voir l'influence des niveaux sur la vie.

Contrairement aux croyances générales, je me suis efforcé de démontrer et j'ai réussi à prouver, je l'espère, que l'établissement des races européennes dans les pays américains n'a pas été indifférent aux conditions qui lui étaient imposées par la présence des montagnes. Je voudrais aujourd'hui présenter, au triple point de vue de la philosophie, de la médecine et de l'histoire, le tableau des péripéties émouvantes qui accompagnèrent les pas des conquérants dans les premières régions montagneuses de l'Amérique visitées par les Espagnols. Outre l'intérêt essentiel du fait lui-même, à cause des considérations romanesques qui s'en dégagent, on y voit poindre à son origine le développement de la race qui domine actuellement dans ces pays, avec toutes les originalités locales dont l'observateur est aujourd'hui frappé. Dire d'ailleurs quelles furent dans le temps d'alors et quelles sont maintenant les conditions qui caractérisent l'Européen américanisé, ce n'est pas s'arrêter uniquement à une étude de colonisation telle qu'elle pourrait être comprise dans tous les autres lieux de la terre. Nous ne voyons pas ici en effet ce qu'on voit aux Grandes-Indes, où l'Anglais règne et gouverne en maître souverain. Personne n'ignore que, tandis qu'il s'ingénie à implanter son originalité nationale sur cette terre d'Orient, la nature féconde répond à son exiguïté numérique et à ses efforts souvent maladifs, par l'exubérance de deux cent millions d'indigènes et par la ténacité de mœurs des religions de Bouddha et de Mahomet. Telle n'est pas actuellement et telle ne saurait être dans l'avenir la situation de l'Amérique, par rapport aux races européennes. Celles-ci s'y trouvent à jamais implantées à des degrés chaque jour moins perceptibles de mélange, et l'on peut dire qu'elles forment la république des États-Unis, à l'exclusion à peu près absolue de toute race américaine. L'Amérique, c'est donc l'Europe dans les institutions sociales non moins que dans la nature ethnique de ses habitants. Cette considération

donne sans nul doute une importance exceptionnelle à toute étude qui a pour but de mettre en évidence les influences que les conditions du sol peuvent y exercer sur les émigrants de l'ancien monde, et c'est à ce point de vue surtout que je verrais un intérêt très-grand à porter l'attention sur les premiers pas des hommes d'Europe dans ce monde nouveau devenu définitivement le nôtre.

Ce n'est pas que j'aie le moins du monde la pensée d'en écrire moi-même l'histoire. Un tel soin est d'ailleurs inutile, car un grand nombre d'historiens d'incontestable mérite ont étudié et décrit l'arrivée des Espagnols aux pays montagneux de l'Amérique inter-tropicale. Mais on voit, en les lisant, que la plupart d'entre eux se sont inspirés de la chronique de Bernal Diaz del Castillo, compagnon d'armes de Fernand Cortès, et ils en parlent de manière à faire comprendre à leurs lecteurs l'importance considérable qu'ils attribuent à ces mémoires du vétéran de la conquête. Le soin que j'ai mis à les méditer m'a donné à moi-même la conviction que cet écrit estimable, quoique très-répréhensible dans la forme, est en substance la meilleure histoire qui existe de la campagne mémorable de Fernand Cortès, et je ne puis comprendre que Bernal Diaz, malgré son mérite, n'ait pas trouvé jusqu'aujourd'hui un interprète qui le rende accessible à des lecteurs français.

II

Il m'a donc semblé que je ferais moi-même une œuvre utile en traduisant cet auteur dans notre langue. « Ce livre, a dit Robertson, renferme le tableau, confus et plein de détails, de toutes les opérations de la campagne de Cortès, dans le style rude et vulgaire qui convenait à un soldat illettré et sans nulle instruction. Mais, comme il assista et prit une part active aux faits qu'il raconte, sa narration porte le cachet d'une incontestable authenticité. Elle respire d'ailleurs un tel naturel, une telle grâce; l'auteur raconte des détails si intéressants mêlés des manifestations d'un amour-propre et d'une vanité si gracieusement naïfs, que son livre est une œuvre des plus originales qu'on puisse lire en n'importe quelle langue. »

L'historien Herrera, qui publia sa vaste et très-intéressante histoire des *Faits des conquérants espagnols en Amérique* dans les dix premières années du dix-septième siècle, fait rarement allusion aux mémoires de Bernal Diaz del Castillo. A la vérité, ils n'étaient point imprimés encore à cette époque; mais le manuscrit avait sans nul doute été transporté déjà en Espagne; car Herrera, à la disposition duquel furent mis tous les documents qui pouvaient servir à la confection de son immense travail, eut connaissance de l'œuvre de ce soldat conquérant. Des chapitres entiers de Bernal Diaz sont presque littéralement reproduits dans les pages de cet historien qui a été en général peu soucieux de dire les sources où il a puisé. Je n'en veux pour exemple que le passage dans lequel il rend compte des campagnes de Cordova et de Grijalva, où l'on voit de la manière la plus évidente que le manuscrit du chroniqueur a été presque en entier reproduit[1]. Je ne mentionne du reste les nombreux emprunts qu'il a faits à Bernal Diaz qu'afin de les présenter comme un témoignage de la grande estime qu'il professait pour la

1. Herrera s'appuie nominativement sur l'autorité de B. Diaz, entre autres passages, dans la décade II, livre II, chap. XVIII, et livre III, chap. I.

chronique du vieux conquistador, sans laquelle certainement beaucoup de faits intéressants fussent restés ignorés.

Clavijero, écrivain consciencieux et des plus érudits, apprécie notre chroniqueur dans les termes suivants : « L'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par Bernal Diaz del Castillo, fut imprimée à Madrid en 1632 en un volume in-folio. Malgré l'imperfection de ses rapports et la rudesse de son langage, cette histoire est très-digne d'estime à cause de la naïveté et de la sincérité de l'auteur, dont on a la preuve à chaque page. Il fut témoin oculaire de tout ce qu'il raconte; mais parfois il explique mal les choses par suite de son manque de culture; parfois aussi il paraît avoir oublié les faits, sans doute parce qu'il les écrivit un grand nombre d'années après la conquête. » Cela dit, Clavijero commence son histoire et, pendant le cours de son long récit, il ne perd pas une occasion d'évoquer le témoignage du vétéran de Fernand Cortès, prouvant ainsi que ce chroniqueur était encore plus digne d'éloges qu'on ne pourrait le croire par l'appréciation sommaire et insuffisante que l'on vient de lire.

Il en est de même de l'historien Solis, dont l'ouvrage classique porte souvent des jugements sévères sur l'incorrection de style et le prétendu manque de mémoire de notre auteur, mais n'omet jamais de faire son plus sûr éloge en mettant en avant son autorité dans tout le cours de sa narration.

Quant à Prescott, le dernier en date des historiens de la conquête de la Nouvelle-Espagne, on peut se demander réellement si son écrit, tel qu'il est, eût été possible dans le cas où les mémoires de notre chroniqueur n'eussent pas existé; car on en voit la reproduction presque toujours fidèle dans l'histoire justement estimée de l'écrivain américain. « Le style de Bernal Diaz, dit-il d'ailleurs, est du genre le plus commun ; il abonde en locutions d'une familiarité incorrecte, et il est parfois assaisonné de la plaisanterie du camp. Il a, toutefois, le mérite de rendre clairement les idées de l'auteur. Le récit, conduit sans aucun art, abonde en digressions et en redites du genre de celles qu'emploient les commères en contant leurs histoires. Mais il ne faut pas juger d'après les règles de l'art un livre évidemment écrit dans une ignorance complète de ces règles, et qui, malgré toutes les critiques qu'on en peut faire, sera lu et relu par le savant et l'écolier, tandis que les compositions de chroniqueurs plus classiques dorment paisiblement sur les rayons des bibliothèques. »

En somme donc, le livre de Bernal Diaz est un écrit des plus estimables, sinon comme œuvre littéraire, du moins comme monument historique, et c'est à ce titre que j'ai pu, plus haut, témoigner de ma surprise à la pensée que l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* n'eût pas encore été traduite dans notre langue pendant les deux siècles et demi qu'il en a existé des éditions en langue espagnole. La première fut publiée par le moine Alonso Remon en 1632. La censure qui en donne l'autorisation et la dédicace au roi qui en fut la conséquence sont deux pièces très-curieuses à reproduire. En voici la traduction littérale :

Censure du chroniqueur de Sa Majesté et premier chroniqueur des Indes, Luiz Tribaldos de Toledo.

« Monseigneur, par ordre de Votre Altesse j'ai lu avec attention cette *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* écrite par le capitaine Ber-

nal Diaz del Castillo, témoin oculaire de tous les événements qui s'y rapportent. Je ne vois, en toute son étendue, rien qui empêche son impression et je trouve beaucoup de raisons pour qu'elle doive être imprimée, attendu qu'elle n'a point été écrite sous l'influence de renseignements étrangers, mais bien par un homme qui assista, avec tous les conquistadores de ce royaume, à l'exécution de la campagne. C'est une histoire d'une particulière importance, parce qu'on y trouve, ce qui manque à beaucoup d'autres, la vérité exacte de tous les événements les plus considérables. On doit beaucoup de reconnaissance au zèle du vénérable et savant Père et Maître fray Alonso Remon, dont l'érudition et la vie dévote sont bien connues de cette Cour et de beaucoup d'autres royaumes étrangers, puisque par ses soins se trouve portée à la connaissance du monde entier, avec une autorité sans réplique, la vérité exacte qui brille éminemment dans cette histoire et qui manquait à tant d'autres, pendant qu'elle était ensevelie en un interminable oubli, au grand détriment de l'honneur espagnol. Tel est mon avis. — Madrid, 20 août 1630.

« *Signé :* Luiz Tribaldos de Toledo. »

DÉDICACE.

A La Majesté catholique du plus grand monarque don Felipe IV, Roi des Espagnes et du Nouveau-Monde, et notre maître.

« Je dépose humblement aux pieds de Votre Majesté la véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne écrite, conformément aux événements, par le capitaine conquérant Bernal Diaz del Castillo, qui en fut le témoin oculaire, et mise au jour par le zèle bienveillant du Père et Maître fray Alonso Remon, chroniqueur général de votre sacrée et royale Famille, qui la retira de l'oubli d'une retraite où elle était soigneusement conservée, avec le désir d'ajouter un nouveau lustre à la réputation de notre Espagne ternie dans les écrits par l'envie étrangère. C'est en son nom que je prie Votre Majesté de vouloir bien prendre connaissance de ce livre, lorsqu'Elle n'en sera pas empêchée par le soin d'affaires plus importantes. Si Votre Majesté y porte l'attention en aspirant à de nouvelles victoires, Elle se convaincra qu'Elle pourra toujours trouver dans ses sujets espagnols du courage pour la guerre, de la prudence pour la paix, de la patience pour les fatigues, de la prévoyance contre les calamités, de la persévérance pour la conquête, de l'ardeur pour l'attaque, des bras pour l'exécution, du sang à sacrifier et des apôtres pour évangéliser. Pour tout homme qui lira sans passion, en effet, l'illustre et valeureux chevalier don Fernando Cortès et les autres conquistadores qui l'accompagnèrent furent les modèles des hommes en tout ce qui touche au temporel, de même que le fut aussi, relativement au divin et au spirituel, le Père fray Bartolomé de Olmedo, Frère de notre Ordre, Fils de la province de Castille, esprit véritablement apostolique, qui sut allier la ferveur de son saint zèle pour la foi avec la sagacité d'une fine prudence, restant toujours un exemple digne d'être suivi pour tous les Frères et Fils de cet Ordre royal qui depuis lors lui ont succédé dans le saint ministère de la prédication, de la diffusion de l'Église et de la conservation de votre auguste empire, quelquefois au prix de leur sang, ainsi qu'en portent chaque jour témoignage devant Votre Majesté les vice-rois et les conseillers de justice du Nouveau-Monde. Ensemble ils partirent pour la conquête, ensemble ils

arrivèrent, ensemble ils triomphèrent, donnant des âmes à Dieu, des fils à l'Église, des sujets à leur Roi, du lustre à l'Espagne, de l'aliment à la renommée, et à Votre Majesté des victoires que le ciel daignera multiplier, en conservant Votre Royale Personne avec augmentation de ses royaumes et paix dans ceux qu'Elle possède! — Fait en notre couvent de Madrid, le 8 novembre 1632.

« De Votre Majesté Catholique l'humble serf et chapelain indigne.

« *Signé* : fray Diego Serrano, Maître général de la Merced. »

Peu de temps après l'impression du manuscrit de Bernal Diaz, et dans la même année, il en fut fait une seconde édition qui n'est peut-être que la reproduction de la première, avec un simple changement du papier et du frontispice.

Je ne saurais dire à quelles époques, mais il est très-certain qu'il en a été fait deux traductions, l'une en allemand, l'autre en anglais; celle-ci a même été éditée deux fois : à Liverpool et à Boston. Quant au texte espagnol, il n'avait pas été réimprimé jusqu'au commencement de ce siècle, lorsque, par les soins de Benito Cano, de Madrid, il fut fait une édition en quatre volumes, petit in-12.

En 1837, la librairie Rosa, de Paris, mit en vente une reproduction dans ce même format, sortant de l'imprimerie de A. Éverat et Cie. C'est de cette édition que je me suis servi, en prenant soin de la comparer dans les passages importants à la première édition de 1632, et même à celle qui a été faite à Mexico, en 1854; car il y a aussi une édition mexicaine qui semble avoir été inspirée par celle de Cano ou de Rosa, puisqu'elle est partagée aussi en quatre volumes et porte les mêmes notes. Du reste, ces éditeurs paraissent s'être donné le mot pour reproduire, avec un soin que je dirai blâmable, toutes les fautes du manuscrit de Bernal Diaz, ou plutôt de la première édition de Madrid.

On aurait pu croire que M. Enrique de Vedia, qui a dirigé en 1861 la plus récente réimpression de la chronique de Bernal Diaz dans la collection de Rivadeneyra, ferait une étude sérieuse de cet écrit estimable pour corriger certaines fautes typographiques et même redresser les défectuosités de ponctuation de l'auteur, afin de rendre quelques passages plus compréhensibles. Il est vrai que ce soin a été pris en partie, mais il a été négligé dans les endroits les plus contestables, qui auraient eu besoin des commentaires de cet éditeur aussi sérieux que compétent. Quoi qu'il en soit, il résulte, soit de la négligence du premier éditeur, soit de l'imperfection du manuscrit lui-même, des fautes graves et des phrases obscures dont le sens est trop douteux pour qu'on puisse y aspirer sûrement à la reproduction fidèle de la pensée de l'auteur. Je prendrai soin de signaler ces difficultés dans quelques-uns de ces passages les plus importants.

Je n'ai pas besoin de faire dans cette préface l'histoire de Bernal Diaz del Castillo. On ne connaît guère de lui que ce qu'il en dit lui-même dans son intéressante chronique. Je me bornerai donc à répéter qu'il naquit à Medina del Campo, dans la Vieille-Castille, vers la fin du quinzième siècle. En supposant qu'il fût parti d'Espagne à l'âge de dix-huit ans, l'époque de sa naissance devrait se placer à l'année 1496; car il nous dit lui-même que son départ pour l'Amérique eut lieu en 1514. Comme d'ailleurs il nous apprend, dans l'Introduction de son livre, qu'il termina ses Mémoires en 1568, nous

pouvons en conclure que le manuscrit dont nous donnons ici la traduction fut achevé par Bernal Diaz à l'âge de soixante-douze ans.

Quelque peu éclairés que nous soyons, du reste, sur la vie de notre auteur, nous savons qu'il mourut à Guatemala dans une position des plus honorables, puisqu'il était regidor perpétuel de la capitale de la province et gratifié, en qualité de conquistador, de commanderies plus ou moins considérables d'Indiens. Nous pouvons voir d'ailleurs, par les courts renseignements qui se lisent en tête de l'édition de Rivadeneyra, que Bernal Diaz appartenait à une famille noble et distinguée, puisque son père occupait l'emploi de regidor dans une ville aussi importante que l'était alors Medina del Campo.

Le fait de traduire une œuvre de longue haleine, comme celle que nous a léguée Bernal Diaz, est toujours une entreprise laborieuse, souvent pénible et quelquefois hérissée de sérieuses difficultés. On ne peut céder à la tentation de la réaliser qu'après avoir été entraîné par le double attrait de reproduire des faits dont on est soi-même captivé et de refléter les tableaux, les pensées et les sentiments d'un livre par lequel on s'est laissé séduire. Dans le cas présent, cette séduction n'est pas au premier abord des plus explicables, car jusqu'à un certain point Prescott aurait eu raison de traiter le livre de B. Diaz, comme il l'a fait, de grossière histoire. Mais cette appréciation sévère est-elle néanmoins absolument justifiée? Il est vrai qu'il y a très-souvent, dans l'expression, des termes peu choisis qui décèlent le soldat sans culture; mais, à côté de ces défaillances, naturelles à un homme absolument illettré, dont l'éducation a reçu son couronnement dans les bivouacs et dans la vie d'aventures, on voit un réel mérite de fine observation, ainsi qu'un bon sens naturel fort sympathique, lors même qu'il n'est pas des plus distingués. On est donc frappé du contraste qui règne dans tout le livre entre la netteté du jugement et le fouillis d'un langage trop souvent incorrect. Mais, malgré cette regrettable imperfection, le lecteur, cédant aux attraits cachés d'une exposition des plus attachantes, s'en laisse saisir au point d'oublier la main inexpérinentée qui tient le pinceau et brosse son étude, pour ne voir que les couleurs qui animent les tableaux les plus variés et les plus dramatiques. Diaz avait vu presque tout ce qu'il a décrit. Je ne suis pas éloigné de penser qu'il était l'homme du monde qui convenait le mieux pour représenter avec vérité les scènes qui se déroulèrent en sa présence. Il y eut en effet, dans les événements qu'il retrace, un imprévu, une bizarrerie, un fantastique, un horrible même, qui gagnent à être reproduits sans art, par un interprète original, ignorant de toute méthode, et disant d'une façon inattendue des scènes jusque là sans exemple. Peut-être est-il vrai de dire que, pour ces raisons, la chronique de Bernal Diaz sera toujours la meilleure histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Il n'en est pas moins certain qu'en la lisant, la première pensée qui vient à l'esprit, c'est qu'elle est intraduisible. L'incorrection du langage, en effet, quand elle vient d'un homme d'ailleurs distingué par les qualités les plus essentielles de l'intelligence, l'incorrection, dis-je, a quelque chose qui, s'exprimant dans de certains milieux, ne serait pas dépourvu de toute grâce. L'illettré n'est pas toujours un homme sans esprit, tant s'en faut, et ses saillies gagnent souvent en originalité ce qu'elles perdent en valeur académique. Personne n'ignore, par exemple, qu'il est des peintures pour lesquelles l'art dramatique fait intervenir, au mépris de toute grammaire, le

langage qui en donne les couleurs les plus appropriées. Mais alors, la grâce ou la force qui fait excuser ces écarts réside tout entière dans une convention dont la manière originale et comique d'estropier une langue fait tous les frais. Traduisez ces mots informes ou ces tournures drôlatiques dans une langue toute différente, l'originalité disparaîtra et sera remplacée par une naïveté ou par une platitude, quand cela ne deviendra pas une grossièreté inadmissible.

On se trouve tout à fait dans ce cas lorsqu'on a la prétention de traduire Bernal Diaz. On s'expose réellement à remplacer sa grâce naïve et sa familiarité triviale par des mots niais et par une autre trivialité que la langue nouvelle rend grossière et absolument inacceptable. Ce fut la pensée qui me domina au premier abord en lisant Bernal Diaz, et qui m'éloigna de tout projet de traduction. Mais la tentation n'en fut jamais effacée; elle se présentait sans cesse à mon esprit; c'était une obsession, et je dus enfin y céder, non sans me dire qu'une traduction est applicable à tous les sujets, à toutes les langues et à tous les livres, pourvu que le traducteur prenne soin de varier ses méthodes et qu'il les sache mettre en harmonie avec les différents genres dont il se rend l'interprète. Les auteurs, en effet, n'ont pas qu'un mérite commun à tous. L'un acquiert une juste renommée pour l'art exquis avec lequel il a l'habitude de présenter l'expression de sa pensée. L'autre, négligent dans la forme, attire le lecteur par l'élévation des idées, l'exactitude vivante des peintures ou la manière séduisante de saisir un caractère. En présence du premier, le traducteur est obligé de s'arrêter aux mots, d'en peser l'harmonie, la justesse et l'élégance; il doit tous les respecter, les imiter, si c'est possible, dans leur choix méthodique et dans le cadencement des phrases qu'ils engendrent. S'il oubliait ce devoir, il ne travaillerait qu'à faire évanouir son modèle en tout ce qui motive les séductions qu'il exerce, et les lecteurs de la forme nouvelle se croiraient victimes d'une mystification imméritée, car ils ne verraient plus que le contraste entre une réputation acquise et des platitudes inattendues.

Lorsqu'au contraire l'auteur qu'on veut traduire n'a fixé sa réputation que par le fond de ses œuvres, par l'exactitude des détails, par la fidélité à reproduire des événements dont il a été le témoin ou le contemporain, il peut être encore utile, et il est généralement désirable sans doute que la forme soit justement saisie et fidèlement reproduite par celui qui se propose d'en être l'interprète; mais, néanmoins, un écart sur cette forme n'enlève rien au mérite intrinsèque du livre, pourvu que l'exposition, les pensées, l'ordre des phrases et la plus grande partie des mots soient sévèrement respectés. C'est dans ces cas qu'un auteur incorrect peut gagner bien souvent à passer dans une langue nouvelle, car il n'est pas naturel de croire que l'interprète poussera la servilité jusqu'à imiter les incorrections de son modèle.

Bernal Diaz doit s'inscrire dans cette dernière catégorie d'écrivains. On a même le regret de devoir dire qu'il mérite d'y figurer parmi les plus incorrects. Mais croirait-on que, pour bien des gens qui goûtent tout en lui, l'incorrection du langage ne serait pas son moindre mérite? Ils y trouvent une saveur et une grâce qui s'expliquent assurément si l'on veut les comparer à ce que nous avons nous-mêmes bien souvent applaudi dans ces récits fantaisistes et pleins de couleur qu'un grognard d'âge mûr daigne adresser à un auditoire de sa classe peu distinguée. Mais c'est faire peu d'honneur au compagnon de Cortès que de chercher son mérite le plus

digne d'estime dans un style qui révèle de la sorte l'absence de toute culture. Il serait plus juste, en déplorant cet accident, de réserver l'admiration pour la netteté, la supériorité de jugement et la rectitude de conduite dont cet excellent soldat, homme inculte de la nature, esclave de ses devoirs, n'a jamais cessé de faire preuve au milieu des vicissitudes souvent désolantes de sa pénible et longue carrière. Le vrai mérite de sa chronique ressort, en effet, de ces respectables qualités. L'amour de la vérité le domine d'ailleurs dans son livre, et son enthousiasme pour les hauts faits qu'il raconte et auxquels il prit une si large part y répand une grâce naïve et un entrain qui enchantent le lecteur. La vie dont sa narration s'anime fait aisément oublier l'aspérité de la forme, et c'est avec raison que Bernal Diaz a pu dire lui-même, pour faire excuser son style : « La vérité voilera ma rudesse. »

Quoi qu'il en soit, il est certain que les défauts de l'écrivain-conquérant sont singulièrement dissimulés par le génie propre de la langue dans laquelle il a écrit. Les répétitions de mots, les phrases inachevées, la familiarité des termes s'y allient quelquefois à la nature des choses décrites de manière à former une résonnance qui déplairait certainement à l'esprit si l'on voulait y réfléchir, mais qui flatte l'oreille et fait sourire de plaisir, à la pensée de causeries librement originales qui, dans l'usage, empruntent souvent des couleurs analogues aux licences propres de la langue espagnole. J'ai voulu, dans mes exercices, essayer de voir ce qu'il adviendrait en français d'une translation absolument conforme de tournures, d'expressions et de phraséologie : cela produisait un résultat singulièrement inepte et tout à fait indigne d'être lu. Après cette expérience, j'ai dû m'appliquer à rendre exactement toutes les pensées de mon auteur, à respecter toutes ses phrases, sans en adopter la coupe qui, trop souvent, les rend obscures ou inachevées, et à conserver tous ses mots quand ils n'ont pas représenté un sens douteux, une grossièreté ou un rabâchage trop manifeste. Je me suis d'ailleurs efforcé de reproduire une certaine originalité de tournures et d'expressions qui rappelle sous quelques rapports la langue originaire et le mode de l'auteur ; mais je n'ai pu m'empêcher de reconnaître qu'un grand nombre de passages demanderaient beaucoup moins un traducteur qu'un interprète, et j'ai dû alors forcément me permettre, quoique bien rarement, ce qu'en termes d'écrivain l'on désigne par les mots de « traduction libre. » Quoi qu'il en soit, il résultera probablement de mes efforts que j'aurai conservé quelques-uns des défauts de mon modèle, sans jamais atteindre à la grâce inimitable qui ressort de l'ensemble de son œuvre ; mais je présente ce travail avec la conviction d'avoir fait une chose utile et désirable.

III

Outre l'importance incontestable de l'œuvre de Bernal Diaz en elle-même, il est hors de doute que la célèbre campagne qui eut pour résultat la formation de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne est un des faits historiques les plus dignes d'être racontés et les plus capables d'attacher le lecteur par l'intérêt romanesque qui s'en dégage. Il est d'ailleurs vrai de dire qu'après le premier voyage de Christophe Colomb, qui représente le fait primordial de la découverte de l'Amérique, il n'est aucun événement dont l'importance puisse être comparée à celle qui ressort de l'expédition mémo-

rable de Fernand Cortès. Celui-ci peut même, à certains points de vue, occuper, parmi les faits qui résument l'intervention de l'Europe dans les destinées du Nouveau Monde, une place aussi distinguée que son illustre devancier. Si Christophe Colomb en effet eut le mérite de révéler l'existence de contrées inconnues, Cortès, à son tour, apporta à l'Ancien Monde la découverte d'une civilisation américaine très-digne d'intérêt, et il eut la gloire de subjuguer par les armes un peuple réellement aguerri et de conquérir un pays aussi merveilleusement doué par la nature que soigneusement mis à profit pour le bien-être de ses possesseurs.

Les pages de l'histoire qui racontent les détails de cet événement célèbre sont utiles à lire dans tous les temps; mais elles le sont plus encore à notre époque, en France, au moment où ceux qui nous guident vers nos destinées, hélas! problématiques, ont plus que jamais besoin de savoir ce que peuvent la constance et la volonté dans l'accomplissement des actions humaines. Jamais homme au monde en effet ne poursuivit avec plus de ténacité que Cortès un but unique : « aller à Mexico et s'en rendre maître », dès lors qu'il reconnut que les habitudes de servilisme de tout le pays aboutissaient à ce point prestigieux et que là venait s'éteindre toute aspiration d'indépendance. Rien ne l'intimide, aucune considération ne l'arrête, et, avant d'arriver à ses fins, tant de fautes l'en font dévier qu'il eût dû plus d'une fois trouver sa ruine dans son entreprise, s'il n'eût puisé dans sa ténacité la force de tendre toujours à son but, au mépris de tous les revers et des conseils contraires.

En suivant les pas de ce grand capitaine, on apprend à juger ce que vaut l'étude attentive des hommes, afin de pouvoir les combattre plus sûrement si on les a pour ennemis, ou les mieux mettre dans ses intérêts en paraissant épouser les leurs, quand on a besoin de s'en faire des alliés. Cortès enseigne encore à réagir contre la mauvaise fortune et à s'en relever à force de sagesse. On apprend enfin avec lui à s'oublier soi-même, ou du moins à mettre au-dessus de soi et au premier rang de ses préoccupations les intérêts sacrés de la patrie et les droits de la civilisation. Et je n'ai pas tout dit, car l'histoire de ce grand capitaine sert encore à nous confirmer dans la pensée que la perfection humaine ne saurait devenir l'apanage d'une individualité, quelque considérable qu'elle puisse être. Rien n'est plus triste, en effet, que le spectacle des inconséquences de conduite du héros de la conquête, dès l'instant que la prise de Mexico et les premières mesures pour relever cette grande capitale de ses ruines eurent assuré à l'Espagne les bases définitives d'un vaste empire américain. Je pourrais encore, à ce propos, faire ressortir l'immoralité de la conquête elle-même et blâmer justement bien des moyens employés pour la réaliser; mais ce sont là des taches historiques qui caractérisent une époque beaucoup plus qu'une personnalité, et je ne me propose nullement de faire ressortir ce point de vue des événements de la campagne.

IV

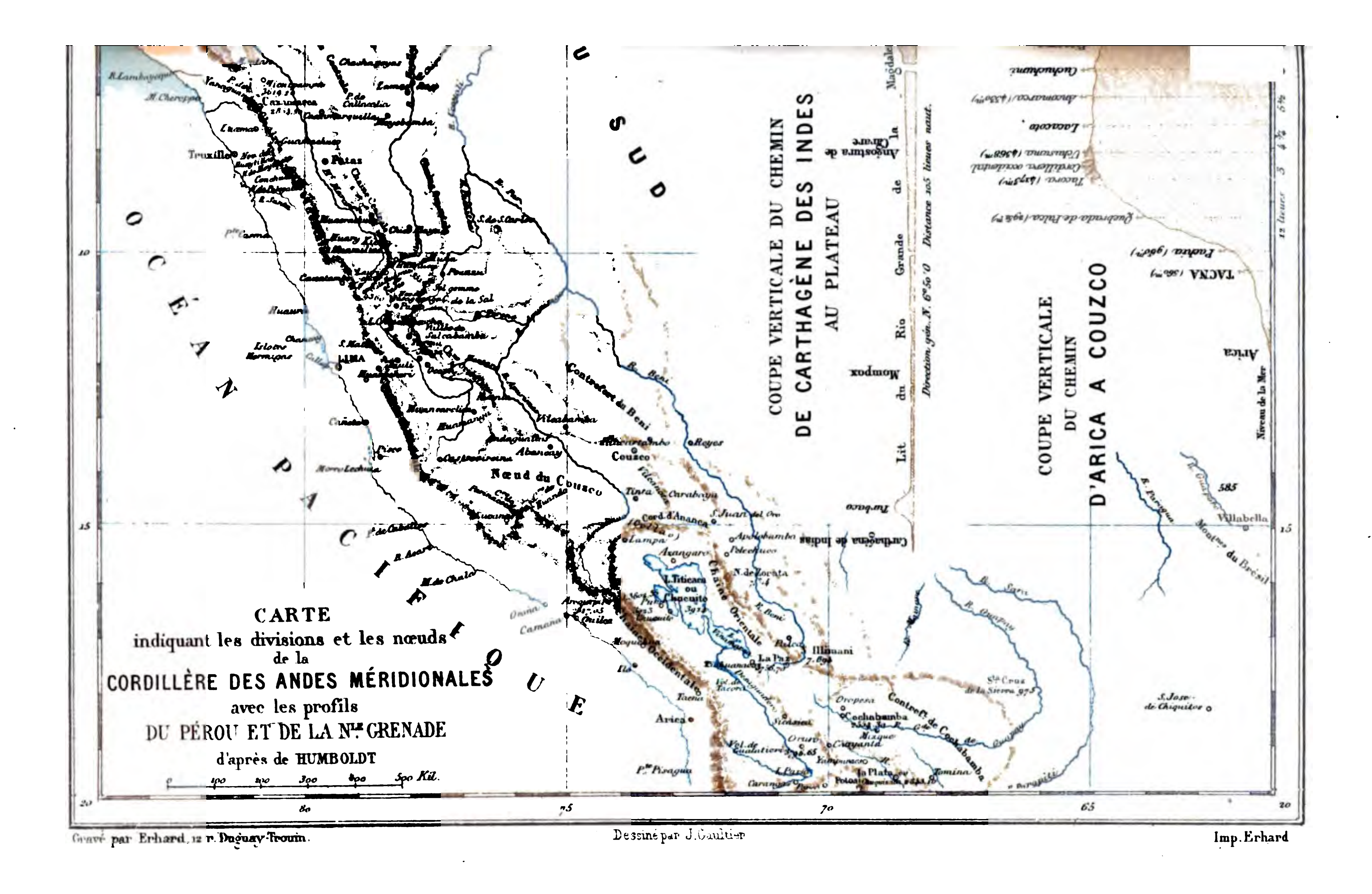
Une autre conquête — inconsciente, celle-là, mais bien réelle aussi, — devait se réaliser dans ce seizième siècle si fécond en événements extraordinaires, et c'est à Cortès qu'elle était réservée. Jusque-là, les hommes d'Europe s'étaient grandement éloignés, en différentes directions, des lieux de

leur origine. Mais ils n'avaient tenté les hasards de climats nouveaux que terre à terre, peut-on dire, sans beaucoup s'élever au-dessus des niveaux baignés par les océans. Aujourd'hui la scène habituelle de ces migrations va changer. Portés subitement vers les régions supérieures de l'air, les compagnons du conquistador vont fonder un empire européen sur ces plaines de l'Anahuac que les soulèvements du sol ont élevées à la hauteur de 2,200 mètres, et, rayonnant ensuite de ce centre exhaussé, ils vont échelonner la puissance de l'Espagne sur des niveaux variés jusqu'aux deux océans, avec des partages infinis de températures et de productions du sol. Des chaleurs équatoriales vont se combiner avec des froids de glace pour prodiguer tour à tour aux nouveaux habitants les produits déjà connus de la brûlante Afrique et les denrées des climats tempérés de l'Europe méridionale. Mais que va-t-il résulter pour eux-mêmes de l'habitation de ce milieu inusité qui a le pouvoir de modifier les productions du sol d'une manière si radicale, au mépris d'une latitude?

Je ne sache pas que pendant les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis la conquête, cette question ait jamais été posée par des hommes sérieux, avec la conviction d'y trouver une vérité intéressante à constater. L'idée préconçue y a tenu la place d'un examen méthodique et l'indifférence avec laquelle on l'a vue est cause encore aujourd'hui qu'on n'y puisse porter un jugement définitif, faute des éléments d'information indispensables qu'une observation soutenue aurait seule pu produire. J'ai rempli personnellement le devoir d'appeler l'attention sur ce point important de climatologie et je me propose ici même d'initier ceux de mes lecteurs, pour lesquels ces considérations seraient nouvelles, aux principes les plus élémentaires qui leur servent de base. C'est là un point de vue nouveau, qui nous permettra d'envisager les faits historiques et sociaux dont il sera question dans ce livre, dans leurs rapports avec les climats qui en ont été le théâtre depuis la conquête des Amériques jusqu'à nos jours. Des écrivains d'un mérite reconnu ont sondé avec une grande sagacité le passé des générations qui ont précédé dans le Nouveau-Monde l'arrivée des Espagnols. Le tour est venu de ceux qui, prenant souci des choses qui nous touchent plus directement par leur actualité, se demandent quelle a été l'influence des climats et du mélange des races sur les successeurs de ces vigoureux hommes d'armes qui implantèrent en Amérique le sang de la vieille Ibérie. C'est à l'accomplissement de ce devoir que je vais consacrer l'exposé des quelques réflexions qu'on va lire.

V

Quand il s'agit de géographie américaine, les considérations qui me paraissent devoir primer toutes les autres sont celles qui se rattachent au colossal développement, aux formes infinies et aux étages successifs de la Cordillère des Andes, qui, débutant dans la partie la plus méridionale, s'étend jusqu'aux régions glacées du nord de ce vaste et double continent. D'une part, en effet, c'est là que l'attention des Européens se fixa tout d'abord, à cause des richesses minérales dont ils étaient avides, et d'autre part ils y crurent trouver, dès leurs débuts, des conditions de température qui s'approprieraient davantage aux habitudes climatériques acquises dans les pays de leur origine. Ce sont donc ces régions qui doivent arrêter de préférence



CARTE
indiquant les divisions et les nœuds
de la
CORDILLÈRE DES ANDES MÉRIDIONALES
avec les profils
DU PÉROU ET DE LA Nlle GRENADE
d'après de HUMBOLDT
100 200 300 400 500 Kil.
OCÉAN PACIFIQUE
SUD
Nœud du Couzco
LIMA
Couzco
Truxillo
L. Titicaca ou Chucuito
La Paz
Illimani
Chaîne Orientale
Cochabamba
Contreft de Cochabamba
Arica
Tacna
Contrefort du Beni
R. Beni
Villabella
Monts du Brésil
S. Jose de Chiquitos
Sta Cruz de la Sierra
COUPE VERTICALE DU CHEMIN
DE CARTHAGÈNE DES INDES
AU PLATEAU
Carthagène de Indias
Turbaco
Mompox
Lit du Rio Grande de la Magdalena
Angostura de Carare
Direction gén. N. 6°50'0 Distance 105 lieues naut.
COUPE VERTICALE
DU CHEMIN
D'ARICA A COUZCO
Niveau de la Mer
Arica
TACNA
Pachia
Quebrada de Palca
Tacora
Cordillera occidental
Uchusuma
Lacacoto
Ancomarca
Cuchuchumi
12 lieues 3 4½ 5½
10
15
20
80
75
70
65
Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.
Dessiné par J. Gaultier
Imp. Erhard

OCÉAN PACIFIQUE

AMÉRIQU

LAC DE MARACAYBO

Panama

Antioquia

Medellin

Popayan

N. de los Robles

Noeud de los Pastos

QUITO

Equateur

Chimborazo

Guayaquil

Cordre. Occidentale

Chaine Centrale

Cordillère Orientale

S. FE DE BOGOTA

Merida

Plaine du Meta

Sta. Parime

Paramo de Chingasa

S. Fé de Bogota

Bogota

Facatativa

El Roble

El Aserradero

Alto de Garcas

El Guayaval

Villeta

Guaduas

Direction gén. N. 67° 20' O

Distance 28 lieues naut.

Dir. gén. N. 60° O

Ollantaitambo (3030)

Rio Urubamba

Urubamba

CUZCO

Oropesa

Urcos

Quiquijana

Checacupe

Cacha

Sicuani

Cordillera de Vilcanota

Aguacaliente

Sta. Rosa

Ayaviri

Pucara

Nicasio

Juliaca

Paucarcolla

PUNO

Chuquito

Acora

Ilave

notre étude, puisque c'est sur elles que vont avoir lieu les premiers développements des hommes venus de l'ancien monde. Elles sont d'ailleurs par elles-mêmes d'un attrait peu vulgaire; mais on comprendra sans peine qu'il ne nous convienne aucunement d'envisager ce sujet dans tous ses détails géologiques, et qu'il nous suffise d'y faire entrevoir au lecteur les différentes conditions de soulèvement qui ont transporté le séjour permanent des hommes à des niveaux très-variés. Limitant notre attention à ce point de vue unique, nous devons faire remarquer que la Cordillère, considérée d'une manière générale, se dirige du sud au nord avec une légère déviation vers le nord-ouest, à partir de l'isthme de Panama. Elle n'occupe pas, dans son immense parcours, moins de cinquante degrés au sud et environ soixante-sept degrés au nord de l'équateur. Après avoir débuté en Patagonie par une chaîne unique, elle ne tarde pas à s'écarter en deux grands embranchements, lesquels, entraînant avec eux le sol qui les sépare, portent à une moyenne qui approche de 3000 mètres le grand plateau de la Bolivie, au-dessus duquel les pics du Sorata et de l'Ilimani atteignent 7314 et 7694 mètres d'altitude. Là s'étale le lac Titicaca, à 3914 mètres de hauteur, à côté de la ville de Puno qui dépasse à peine le niveau de ses eaux. Là se voient encore les villes de Potosi, la Paz, Chuquizaca, etc., aux altitudes de 4060, 3756 et 2843 mètres.

C'est par ce même procédé de division que la Cordillère, triple d'abord, double plus loin, va former les vallées élevées du Pérou et de la républiqne de l'Équateur. Mais ici, au Pérou surtout, les versants vers la mer Pacifique et vers les terres orientales du continent s'arrêtent successivement pour étager l'habitation de l'homme sur de nombreux plateaux secondaires, à des hauteurs très-variées. Bientôt, en remontant vers le nord, les Andes se divisent encore en trois cordillères importantes et partagent la république de la Nouvelle-Grenade en vallées infinies, très-variablement exhaussées. C'est la chaîne occidentale de cette division qui se prolonge, à travers l'isthme de Panama et l'Amérique centrale, jusqu'au système de montagnes et de plateaux qui constituent la république mexicaine. A partir de la Bolivie, nous avons négligé de nommer les centres habités les plus intéressants. Revevons donc sur nos pas pour rappeler à l'attention du lecteur Cuzco (à 3468^{m} d'altitude), Arequipa (2292^{m}), Caxamarca (2860^{m}), Tarma (2968^{m}), Bellavista (3628^{m}), Ancomarca (4330^{m}), Pasco (4352^{m}), Bogota (2660^{m}), etc.

Une première remarque digne d'être faite tout d'abord, c'est que, à l'exception de la Nouvelle-Grenade, tous les pays parcourus par la Cordillère méridionale sont plus naturellement accessibles par l'océan Pacifique. La raison en est que la chaîne, vers l'occident, se rapproche fortement de la mer et qu'au surplus les niveaux inférieurs sont généralement favorisés d'une température plus douce, à cause des vents du sud-ouest qui y règnent d'habitude et des courants marins, lesquels, partis des régions froides, viennent tempérer sur les côtes les ardeurs naturelles de la latitude. Les hommes d'Europe se portèrent d'ailleurs de prime abord sur les régions montueuses, attirés par les richesses métalliques dont ils étaient particulièrement avides. Ce furent donc les pays des Andes que les Espagnols colonisèrent avant tout, d'une manière sérieuse, sur le continent américain, et comme c'est sur ces contrées montagneuses que, pendant un grand nombre d'années, ils firent tendre les plus sérieux efforts des immigrants et y maintinrent durant tout le temps de leur domination leurs sympathies privilégiées, c'est à ces pays surtout que nous devons demander compte des progrès des Euro-

péens dans l'Amérique, depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Mais, avant de nous livrer à cet examen, achevons d'étudier les régions conquises en nous arrêtant avec prédilection sur celle qui va servir de théâtre aux événements dont Bernal Diaz nous retrace l'histoire. Outre que les dispositions naturelles de la montagne ont permis aux Espagnols, au Mexique, mieux que partout ailleurs, de s'établir en société à des hauteurs considérables sur des plateaux très-étendus, ce fut le premier pays des Andes que les Européens envahirent après la découverte de l'Amérique. Ce fut aussi la contrée célèbre où ils rencontrèrent, pour la première fois dans le Nouveau Monde, une résistance obstinée de la part d'un peuple habitué au maniement des armes, par suite de guerres incessantes conduites avec une sérieuse entente des procédés d'attaque et de défense.

VI

Le développement de la Cordillère du Mexique est bien différent de celui de l'Amérique méridionale. Ainsi que nous l'avons vu, en effet, les Andes du Sud ne se divisent en chaînes séparées que pour former des vallées longues et étroites auxquelles on n'a accès, à l'est et à l'occident, qu'en franchissant des crêtes très-élevées qui n'interrompent leur cours, de loin en loin, que pour former des passages dont la hauteur cesse rarement d'offrir de grandes difficultés aux communications des hommes. Bien plus, les vallées elles-mêmes sont souvent entrecoupées de chaînons transversaux, qui sont un obstacle sérieux aux mouvements des habitants et rendent leur commerce pénible du sud au nord de ce continent. Ce n'est plus cela que nous sommes appelés à voir au Mexique. Ici, la Cordillère, après s'être divisée en sortant de Guatemala, d'une part se rapproche beaucoup des eaux du golfe, s'éloigne d'un autre côté vers l'océan Pacifique, mais maintient les rapports de ces deux chaînes par le soulèvement général du sol qui les sépare. Il s'ensuit la formation d'un plateau considérable soutenu par deux rampes par lesquelles on y monte, en procédant des deux océans, à travers des accidents variés de surface analogues à ceux que présentent généralement les pays montueux. La rampe à laquelle on arrive en venant du golfe du Mexique présente un versant rapide, souvent abrupt, sur lequel les cultures sont rarement possibles par suite de cette conformation même. Le versant occidental, au contraire, est remarquable par ses étages graduels, élargis, qui prolongent d'une façon pittoresque et variée la distance qui sépare la mer du haut plateau. Quant au plateau lui-même, si nous prenons son origine aux points où l'on y arrive en procédant de Vera Cruz, « il se développe dans la direction du nord-ouest avec une telle uniformité que, jusqu'aux environs de Durango, c'est-à-dire, pour une distance de 1000 kilomètres, il se soutient à une altitude de 2000 mètres et dépasse même cette hauteur pour les localités les plus intéressantes du parcours[1]. En s'éloignant de Durango et passant par Chihuahua, le terrain baisse lentement; mais il se relève à Santa-Fé du Nouveau-Mexique. Ce sont donc 1225 kilomètres de plus en plan de descente, et, en somme : de Perote à Santa Fé,

1. Tout le passage composé entre guillemets est extrait de mon livre : *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme. Climats d'altitude et climats de montagne*, p. 139. Paris, 1876.

2225 kilomètres de plateau, sur lequel les routes carrossables sont partout faciles à établir. Des diligences faisaient naguères un service régulier de Vera Cruz à Durango, parcourant 250 lieues de hauteurs souvent supérieures à 2000 mètres. On a même inauguré récemment une voie ferrée de Vera Cruz à Mexico. Les difficultés de son établissement n'ont été réelles que dans un petit nombre de points de la Terre-Chaude et pour franchir tout à coup la hauteur qui sépare Maltrata du plateau. Mais, après ce dernier effort, les travaux de terrassement, les vides à remplir et les obstacles à percer ont été d'une minime importance. Pour un parcours d'environ 250 kilomètres, appartenant en entier au haut plateau, on a trouvé le nivellement fait d'avance par la nature.

« Vous me direz que les Incas aussi avaient construit des chaussées qui allaient de Cuzco à Quito, et que, de nos jours, une voie ferrée met en communication la côte et le lac Titicaca. Je ne le nie pas et je reconnais que ce sont là des prodiges industriels bien dignes d'attirer notre admiration. Mais la route des Péruviens de l'antiquité traversait l'épouvantable *paramo del Asuay* (4700 mètres) et transportait ainsi le voyageur à des hauteurs que le *soroche*[1] désole. La voie ferrée contemporaine n'a été praticable non plus qu'en dépassant, en certains points, l'altitude de 4000 mètres. Les difficultés vaincues proclament sans doute le mérite des industriels et des ingénieurs qui ont accompli ces merveilles; mais plus est grand ce mérite, plus il nous assure l'extrême inégalité du sol sur lequel ces travaux se sont accomplis, et c'est la seule chose que nous ayons à apprécier dans le parallèle que nous établissons entre l'Amérique méridionale et le Mexique. Les difficultés d'exécution ont été considérables, d'une part; elles sont nulles ou de peu d'importance relative, d'un autre côté; tant il est vrai que la régularité de surface sur différents lieux fort étendus du plateau mexicain est réellement sans exemple partout ailleurs, à de pareilles hauteurs.

« Je ne veux pas dire que la montagne en soit absolument exclue. Il est, au contraire, incontestable que ce plateau extraordinaire n'est lui-même autre chose que les crêtes aplaties d'une chaîne énorme qui a perdu sa forme habituelle en s'élargissant et en nivelant les sommets. Cela est tellement vrai que, sur plusieurs points, l'effort géologique y a projeté avec plus de vigueur des masses considérables qui font saillie, tantôt isolément, tantôt avec une régularité qui produit les effets ordinaires des pays montagneux. C'est à une de ces impulsions plus régulières que le sol paraît avoir obéi dans la constitution de la chaîne circulaire qui a formé la prodigieuse vallée de Mexico. Je n'en ferai pas ici la description minutieuse. Les développements naturels de ce livre la présenteront ailleurs avec plus d'opportunité. Cette intention néanmoins ne doit pas nous empêcher de fixer nos regards, dès à présent, sur le majestueux ensemble de montagnes qui a rompu tout à coup la monotonie d'une immense plaine, pour élever vers les régions supérieures de l'air une des plus imposantes masses de l'Amérique. Là se trouve le volcan fameux du Popocatepetl, qui excita avec tant de raison la surprise et l'admiration des conquérants venus de l'Espagne, et qui, secondé par l'imposante sierra de l'Istatsihuatl, sa voisine, couronne avec une majesté élégante le groupe circulaire qui forme la grande vallée de Mexico. Avant d'arriver à ce soulèvement, de même qu'après l'avoir dépassé, les hautes plaines de l'Anahuac, dépourvues de grands arbres et desséchées par le manque

1. Le mal de montagne ou l'anoxyhémie des altitudes.

d'humidité sur le sol et dans l'atmosphère, ont généralement un aspect triste et monotone. De loin en loin, la montagne s'est souvenue que c'est là son domaine et elle en présente le morne témoignage par quelque mamelon isolé, noirâtre et dépourvu de végétation. Quelquefois, l'accident prend des proportions imposantes, ainsi qu'on le voit arriver à Puebla, où la Malinche élève sa cime élégante à l'altitude de 4120 mètres et projette au loin des versants doucement inclinés, couverts de belles forêts de sapins et même animés par des cultures rémunératrices. C'est en somme un curieux spectacle et comme un jeu malin de la Nature, qui paraît conspirer pour nous voiler la réalité de la situation par l'aspect d'une plaine unie, et qui tout à coup oublie son dessein et se trahit en laissant surgir quelque éminence indiscrète dont la forme accentuée nous ramène à la vérité. Au-dessus de cette nature bizarre, un ciel généralement serein vous attire; une lumière resplendissante de clarté vous éblouit; une température douce vous caresse. Mais, au dedans de vous-même, vous sentez je ne sais quel effet sec et cassant qui vous énerve et vous empêche de savourer avec délice le spectacle réellement extraordinaire qui vous entoure. »

Nous interpréterons, plus loin, les causes de ces sensations étranges et incontestablement originales.

VII

En attendant, si nous voulons bien porter nos regards sur l'ensemble du tableau, que nous venons d'esquisser, de la Cordillère des Andes, nous verrons que l'homme d'Europe, guidé par ses caprices, ses intérêts ou son avidité, a établi son séjour à des niveaux très-variés de ce double continent. Mais hâtons-nous de dire pour la seconde fois que les attraits d'une douce température, non moins que les riches filons d'un métal précieux, l'attirèrent d'abord et fixèrent ses préférences sur les lieux élevés. L'hygiéniste a dû se demander si la santé reste indifférente à ces conditions si diverses de nivellement qui tour à tour élèvent l'homme vers les régions supérieures de l'air et le rapprochent du niveau des mers voisines. Il a dû se préoccuper du sort réservé à la respiration, à mesure que les ressources de l'atmosphère s'altéraient par le fait d'altitudes trop considérables. Il a fallu encore que l'homme de science se demandât si l'habitant des grandes hauteurs n'aurait jamais à souffrir des circonstances exceptionnelles qui modifient profondément autour de lui les phénomènes de calorification. Le lecteur ne l'ignore pas en effet, soit qu'on gravisse de très-hautes montagnes, soit qu'on s'élève en ballon vers les couches supérieures de l'air, on sent autour de soi la température baisser, et l'on est averti de la constance de ce phénomène en apprenant que sous toutes les latitudes il existe un point d'élévation au-dessus duquel les neiges ne fondent jamais. Plus on monte, du reste, plus le froid devient intense, et, comme il n'est pas possible d'admettre que le soleil nous envoie moins de chaleur à mesure que nous nous rapprochons de lui davantage, on est forcé de reconnaître que, sur les grandes altitudes, le refroidissement se fait sentir parce que l'on est impuissant à conserver le calorique qu'on reçoit et celui qu'on produit soi-même. Nous sommes ainsi amenés à comprendre que la masse de l'air est nécessaire à la conservation de la chaleur sur la terre. Que d'autres conditions, comme la vapeur d'eau qui trouble sa transparence, soient propres à aider l'atmosphère dans

l'exercice de cette propriété conservatrice, je le veux bien, et cela est incontestable; mais le poids de l'air et l'épaisseur de sa couche sont l'élément principal destiné à perpétuer la vie sur la terre au moyen de la conservation incessante de la chaleur indispensable à tous les êtres.

Pour vivre sans inconvénients sur les grandes altitudes où la diminution de pression atmosphérique rend les refroidissements plus faciles, il faudrait donc que le résident pût y jouir de ressources exceptionnelles qui lui permissent de produire plus que partout ailleurs une dose de calorique considérable. Malheureusement, c'est le contraire qui arrive, car la respiration, source principale de la chaleur vitale, ne trouve dans l'oxygène amoindri de l'air ambiant qu'un élément insuffisant de combustion. Personne ne peut ignorer, en effet, que lorsque plusieurs couches d'une substance élastique se trouvent superposées jusqu'à une grande hauteur, les couches inférieures, pressées par celles qui suivent, diminuent d'autant plus de volume qu'elles sont placées plus bas. Cela ne veut pas dire que cette substance variablement rétrécie perde quoi que ce soit de la matière dont elle est composée. La vérité est que ses molécules se rapprochent de manière à donner au corps qu'elles composent un volume moindre dans l'espace.

C'est là, précisément, ce qui arrive à l'atmosphère.

L'air est, en effet, éminemment élastique, à ce point même que l'espace qu'il peut occuper n'a d'autres limites que les barrières résistantes dont on l'entoure artificiellement. Les physiciens ont découvert la loi qui préside à cette propriété de l'air, et ils la formulent en disant que son volume augmente ou diminue en raison inverse des poids qui le compriment. C'est-à-dire qu'un volume d'air étant donné sous une pression bien connue, ce volume deviendra moitié moindre si la pression est doublée; il sera trois fois plus petit si la pression devient trois fois plus grande. Il est également vrai de dire que l'air occupera un espace quatre fois plus considérable, si les poids qui le compriment deviennent quatre fois moindres.

D'après cette loi, il est aisé de comprendre que des couches d'air superposées sont plus ou moins réduites dans leur volume, selon qu'on les considère dans des parties plus ou moins inférieures de l'atmosphère, puisque chacune d'elles, abstraction faite de toutes celles qui sont placées plus bas, n'obéit qu'à la pression des couches supérieures. Il s'ensuit que les parties constituantes de l'air se trouvent, à volumes égaux, en plus grande quantité dans les couches qui se rapprochent le plus des niveaux les plus inférieurs.

Il est donc évident que le demi-litre d'air atmosphérique introduit dans notre poitrine à chaque inspiration contient d'autant plus de molécules de ce fluide que le sujet qui le respire se trouve plus rapproché du niveau de la mer. C'est là une première vérité dont il importe de tenir note; car les travaux de M. Paul Bert ont démontré que la quantité d'oxygène absorbé par le sang artériel est en rapport avec la densité que ce gaz possède dans l'air que l'on respire. Or, à la pression barométrique de 76^{c}, c'est-à-dire au niveau de la mer, l'oxygène, qui ne figure que pour 21 centièmes dans l'air atmosphérique, est réduit aux 21 centièmes de la densisé qu'il aurait s'il était seul sous une pression absolument égale. Si, à partir de ce point, on s'élève dans l'atmosphère, l'air en se dilatant contiendra l'oxygène à un degré de densité de plus en plus amoindri. J'ai voulu rendre le fait sensible par le tableau suivant. Il indique les hauteurs de l'atmosphère de 0 à 8400 mètres. Chaque centimètre du baromètre s'y trouve en regard de l'altitude qui lui correspond, et j'ai pris soin d'inscrire, de 5 en 5 centi-

mètres, la quantité de litres d'oxygène qui passent par heure dans le poumon, à chacun de ces degrés d'altitude, en supposant qu'un individu respire uniformément 15 fois par minute, et en ramenant toujours l'air respiré à sa valeur sous 0m,76 de pression. De sorte que la première colonne de ce tableau marque la pression barométrique; la seconde marque l'altitude au-dessus du niveau de la mer; la troisième colonne désigne le nombre de litres d'oxygène (ramenés à 76c) respirés en une heure; la quatrième signale la densité de l'oxygène à chacune de ces hauteurs.

Colonne barométr. en centim.	Hauteur en mètres.	Oxygène respiré en une heure.	Densité de l'oxygène.	Colonne barométr. en centim.	Hauteur en mètres.	Oxygène respiré en une heure.	Densité de l'oxygène.
76	0	90 lit.	0,210	50	3334		
75	105			49	3495		
74	212			48	3659		
73	321			47	3827		
72	430			46	3998	54,4	0,127
71	542	84	0,196	45	4173		
70	655			44	4352		
69	769			43	4535		
68	886			42	4723		
67	1004			41	4914	48,5	0,113
66	1123	78,1	0,181	40	5111		
65	1245			39	5313		
64	1368			38	5520		
63	1494			37	5732		
62	1621			36	5950	42,6	0,099
61	1751	72,2	0,168	35	6174		
60	1882			34	6405		
59	2016			33	6643		
58	2152			32	6888		
57	2291			31	7141	36,7	0,085
56	2432	66,3	0,154	30	7402		
55	2575			29	7674		
54	2721			28	7951		
53	2874			27	8241		
52	3022			26,5	8390	31,3	0,073
51	3176	60	0,140				

On voit par ce tableau que, à la hauteur de 8400 mètres qui est mortelle pour les aéronautes, ainsi que nous le verrons plus loin, l'oxygène respiré représente le tiers seulement de sa valeur initiale, et que, déjà à 2300, celle-ci est diminuée de plus d'un quart (0,27).

Comme conclusion de cette importante série de vérités, je crois pouvoir avancer que l'imperfection de l'acte respiratoire produit sur les grandes altitudes une situation originale, paradoxale, pourrait-on dire, car, tandis qu'une respiration incomplète y est un obstacle, d'une part, au renouvellement constant de la chaleur animale et au libre exercice de la force musculaire, d'un autre côté, le rayonnement de notre calorique par défaut de pression et sa diminution par une évaporation plus facile de nos liquides tendraient à nous refroidir au delà des proportions habituelles au niveau de la mer[1]. Il est cependant évident que le résident des grandes altitudes

1. Je n'oserais, dans ce travail, répéter tout ce que j'ai dit déjà à ce sujet dans mon livre de l'*Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme*, 2e édition, (G. Masson, 1876). J'y renvoie le lecteur.

se maintient à peu près réchauffé et suffit aux dépenses de calorique de manière à rendre possible l'exercice de ses fonctions. Nous devons donc nous demander de quelle manière il y peut parvenir. Est-ce par une économie d'oxygène, en prenant le soin d'éviter tout effort? est-ce en se livrant à un fonctionnement respiratoire exceptionnel? Je crois pouvoir affirmer que la vérité de la situation se trouve dans l'accomplissement plus ou moins complet, plus ou moins continu, de ces deux conditions impérieusement exigées par les circonstances. Il m'a paru évident, en effet, que l'habitant des hauts séjours possède des aptitudes incontestables pour une gymnastique plus que vulgaire de ses organes respiratoires, lorsque la nécessité se présente d'un travail musculaire exagéré. Mais il n'est pas moins vrai que ce sont là des manœuvres exceptionnelles, difficilement pratiquées par la généralité des hommes des hauteurs. En réalité, l'instinct paraît dominer chez eux en demandant le repos des organes principaux dont le jeu préside aux mouvements et aux efforts dépassant le travail ordinaire. Il est, en effet, d'observation que la résidence des altitudes conduit naturellement aux habitudes d'une existence apathique. Cela me paraît autoriser à dire que l'originalité réelle de la vie des hauteurs consiste dans la coutume d'une économie constante d'efforts musculaires, quoique, dans un moment donné, l'homme y possède des aptitudes capables de suffire aux exigences d'un travail matériel considérable. Mais alors, l'originalité de la position apparaît encore dans la nécessité de limiter l'effort à une courte durée.

Toujours est-il cependant que ce sont en réalité les phénomènes de refroidissement et de calorification qui règlent le degré de possibilité de séjour sur les hauts niveaux. Nous savons, en effet, que l'homme peut habiter sans grande souffrance des hauteurs tropicales qui atteignent 3 et 4000 mètres. Mais, nous savons aussi que les moines du mont Saint-Bernard ne sauraient s'habituer, malgré les soins dont ils s'abritent, à l'existence qui leur est faite par le séjour de 2400 mètres. Les révélations d'un prieur distingué de leur ordre, le P. Bisela, nous ont appris qu'ils n'y atteignent pas 40 ans d'âge, s'ils persistent à vouloir braver le danger par la prolongation du séjour. L'observation n'a pas été faite, à ces hauteurs, pour des latitudes plus septentrionales; mais on ne saurait douter qu'un froid plus rigoureux n'y relègue à des niveaux plus inférieurs la durée de l'existence. L'habitation constante des altitudes est donc astreinte à des conditions qui n'ont pas seulement pour base la raréfaction de l'air. Elles ont aussi pour mesure la lutte qui s'établit entre la chaleur qu'on doit s'approprier pour le soutien de la vie et celle qu'on dépense en rayonnant vers les objets extérieurs. Il en résulte que les dangers pour la vitalité, sur les hauteurs, dépendent de deux causes essentielles : la difficulté de produire du calorique et la nécessité d'en dépenser davantage. La possibilité de vivre, par conséquent, sur les grandes altitudes, se mesure par le terme moyen entre ces deux conditions faites à l'habitant. En général, la vie pourra se soutenir et prospérer sur des hauteurs plus considérables dans des pays équatoriaux où les conditions ambiantes demanderont moins de pertes de chaleur, tandis que la raréfaction de l'air sera déjà mortelle sur des lieux moins élevés dont la température plus froide exigera un rayonnement plus marqué de la part des habitants.

Sur les grandes hauteurs, donc, la vie se proportionne au degré de chaleur gardée. C'est du reste en cela que consistent l'harmonie générale de la

nature et la condition essentielle de tous les êtres. La chaleur circule sans cesse, pénètre tout ce qui existe, établit des courants à travers tous les corps et assure toujours leur manière d'être en ne s'accumulant pas au-delà et ne les abandonnant pas au-dessous des chiffres qui forment les limites extrêmes de leur sécurité. Dans ce mouvement thermique continuel qui est une des conditions les plus générales et les plus impérieuses de la nature, chaque être vivant trouve dans le fonctionnement de ses organes les moyens qui lui garantissent la température dont le degré constant est indispensable à la continuité de son existence. Mais, pour y réussir, encore faut-il que la chaleur qui le traverse sans cesse et le fuit pour courir vers les objets dont il est entouré, ne l'abandonne jamais dans des proportions supérieures à ce qu'il a reçu et produit. C'est pour arriver à ce résultat que la pression barométrique lui est indispensable. Privés d'une part successivement plus notable de leur abri naturel, à mesure qu'ils s'élèvent davantage vers les hauteurs de l'atmosphère, les êtres organisés chancellent d'abord ou changent de nature; bientôt ils se flétrissent et succombent en témoignant, par le refroidissement, de leur impuissance à retenir la chaleur nécessaire, sans le secours protecteur du poids de l'air.

C'est dans l'ensemble exagéré des conditions dont nous venons de donner un aperçu que les infortunés Crocé-Spinelli et Sivel trouvèrent une mort glorieuse au mois d'avril 1875. On se rappelle qu'ils succombèrent au refroidissement et à l'asphyxie, à l'altitude de 8500 mètres. La vie est donc absolument impossible à cette hauteur, et il est raisonnable de croire que les causes naturelles qui sont susceptibles de produire la mort, à 8500 mètres, agissent déjà, d'une façon qui peut devenir dangereuse, à des altitudes moins considérables. On n'en était pas arrivé à pouvoir connaître une catastrophe de ce genre, en l'année 1534, lorsque Pedro de Alvarado, que son avidité poussait vers Quito, rendit sa troupe victime de pareils malheurs en l'aventurant dans les neiges qui couvraient les crêtes des Andes en des lieux non explorés jusqu'alors. L'historien Herrera en a rendu compte d'une façon peut-être exagérée, mais vraie dans le fond et très-saisissante dans la forme.

« Diego de Alvarado, dit-il, après en avoir donné avis à son frère et ayant pris conseil de ceux qui étaient avec lui, poursuivit sa marche en avant. A peine avait-il franchi quelques lieues qu'il atteignit des montagnes couvertes de neige, sur lesquelles soufflait un vent glacé. Comme il ne voyait pas le moyen de les éviter sans faire un long détour, il se résolut à y pénétrer : conduite qui fut regardée par quelques-uns comme téméraire, en considérant l'ignorance où l'on était de la route et de la largeur du passage. En y pénétrant plus avant, on sentit le froid devenir plus intense; les hommes étaient aveuglés par les flocons de neige qui tombaient. Les Indiens et tous ceux qui marchaient à pied ne pouvaient plus remuer leurs membres. Les cavaliers prirent en croupe ceux qu'ils purent et, après avoir fait six lieues de la sorte au milieu de fatigues excessives, ils réussirent à sortir de ces montagnes et atteignirent un village à moitié habitable où ils trouvèrent quelques ressources. Ils avertirent l'adelantado de tout ce qui leur était arrivé et prirent soin de l'instruire sur la manière dont il devait faire sa traversée..... Comme il ne pouvait point s'arrêter au lieu où il recevait cet avis, il engagea son monde par ces mauvais passages tandis que le vent soufflait et

que la neige tombait en tempête plus encore que lorsque Diego de Alvarado en avait fait la traversée. Les Indiens de Guatemala et du pays même sont en général de faible complexion ; aussi périssaient-ils au milieu de ce froid extrême, perdant la vie sous les efforts de la neige, tandis que les doigts de leurs pieds et de leurs mains restaient sans vie et que quelques-uns avaient le corps entier gelé. Les Castillans, plus robustes, poursuivaient leur route avec d'inconcevables fatigues; mais bientôt, la nuit étant venue, les tourments s'aggravèrent et on arriva aux plus dures angoisses, sans feu, sans abri, puisqu'on n'avait qu'un nombre minime de tentes. On n'entendait que soupirs, gémissements, sans que personne consolât les plus malheureux. Quelques nègres et plusieurs Indiens furent gelés.

« .... Il y en eut beaucoup que leurs fatigues faisaient s'approcher des rochers pour s'y étendre et s'y reposer, et à l'instant ils y perdaient la vie. Les Castillans, qui poursuivaient leur route sans s'arrêter, résistaient mieux. Les cavaliers, qui allaient en avant sans tenir les rênes et sans regarder derrière eux, eurent tous la chance d'échapper; mais quelques-uns, qui ne prirent pas ces précautions, y moururent. On voyait sur la neige les armes, les bagages et en un mot tout ce qu'on possédait; car on ne cherchait plus qu'à conserver sa vie. Il était impossible de songer à se secourir les uns les autres, fût-on père, enfant ou frère. Le señor Pedro Gomez se gela avec son cheval, tout chargé des nombreuses émeraudes dont il s'était emparé. Huelmo fut également victime avec sa femme et deux jeunes filles qu'il amenait avec lui; touché de leurs gémissements, il aima mieux périr avec elles que se sauver en les abandonnant. Un Castillan très-vigoureux ayant mis pied à terre pour sangler son cheval, expira à l'instant avec sa bête. En ce passage moururent quinze Castillans, six femmes espagnoles, plusieurs nègres et deux mille Indiens. Ceux qui eurent la chance de sortir des neiges avaient l'aspect de cadavres, et parmi eux plusieurs Indiens perdirent leurs doigts, leurs pieds, tandis que quelques autres restèrent aveugles. »

Je n'oserais pas assurer qu'il n'y ait point quelque exagération dans ce passage de l'historien Herrera; mais ce qui est bien certain, c'est que l'exagération même n'a été possible que parce qu'en réalité il y eut de très-grand malheurs à déplorer dans cette funeste campagne d'Alvarado. Combien de catastrophes analogues sont venues depuis lors confirmer la pensée que l'homme ne saurait faire usage de ses forces ni conserver la vie au milieu de pareilles fatigues, à des hauteurs considérables de l'atmosphère! Si j'ai choisi, pour en donner un exemple, ce fait si éloigné de nous, c'est parce qu'il nous ramène, sinon à l'époque exacte de la conquête de la Nouvelle-Espagne dont Bernal Diaz va nous entretenir, du moins à un petit nombre d'années plus tard, à propos d'une campagne qui était commandée par un des plus vigoureux compagnons d'armes de Cortès, Pedro de Alvarado lui-même.

VIII

Il existe donc une hauteur de l'atmosphère où décidément il n'est plus possible de vivre. Cette vérité découle de conditions tellement puissantes et d'une essence si radicale, que la chaleur équatoriale elle-même n'en est un correctif que dans des proportions dont il n'est pas du reste impossible de trouver la mesure. Or, je le demande, oserait-on admettre que l'on

arrive au degré mortel d'altitude, subitement, sans transition, sans que des symptômes de malaise d'abord, d'angoisse vive plus tard, viennent faire pressentir le dénoûment final ? La pratique des voyages a appris qu'il n'en est pas ainsi. On a dit, il est vrai, que la coutume de vivre sur les grandes altitudes avait pour premier résultat d'augmenter le volume de la poitrine, afin de mieux adapter l'organisme au milieu ambiant, en permettant de compenser par une plus grande quantité d'air respiré la diminution de sa densité. Cela ne m'a pas paru conforme à la réalité des faits; car trois siècles et demi de séjour n'ont point permis de constater un pareil changement chez les Européens qui se sont fixés dans les régions montagneuses de l'Amérique : résultat négatif qui fait justement croire qu'une semblable ampleur thoracique observée chez les Indiens est la conséquence d'une conformation de race existant à tous les niveaux.

Il est d'ailleurs évident que l'impossibilité de respirer et de se tenir suffisamment échauffé, sur les lieux élevés de la terre entière, a relégué l'habitation à des degrés toujours plus bas d'altitude, selon qu'on s'éloigne davantage de l'Équateur. Mais on peut assurer que nulle part les conditions ne sont assez favorables pour que l'habitant puisse dépasser sensiblement la hauteur de cinq mille mètres s'il s'agit de résidence définitive. En ne considérant donc que l'impossibilité absolue de vivre, on peut assurer que l'observation l'a placée entre huit mille et neuf mille mètres pour l'aéronaute et entre cinq mille et cinq mille cinq cent mètres en ce qui regarde la résidence permanente sur les montagnes. Il va sans dire, ainsi que nous l'avons fait déjà pressentir, que des conditions de latitude et autres ramènent ces points extrêmes à des chiffres plus modestes. Mais, quels que soient les degrés d'élévation auxquels la vie devient impossible dans des lieux donnés, on ne saurait douter qu'on n'y souffre déjà par des séjours qui se rapprochent des altitudes nécessairement mortelles. Où commencent ces souffrances? Là est le doute. J'ai cru pouvoir dire d'une manière générale que la plupart des hommes s'en ressentent plus ou moins en dépassant la hauteur qui signale la demi-distance verticale du niveau des mers à la ligne des neiges éternelles, calculée dans la région que l'on habite. Je ne prétends pas représenter mathématiquement le phénomène et le réduire exactement à un chiffre. Mais je suis sûr que la vérité que nous cherchons oscille, sans s'en éloigner beaucoup, autour de la proposition que je viens de dire, et que si l'on n'en a pas immédiatement la preuve par l'aspect de l'homme bien portant, la marche et la nature des maladies, sur les très-hautes régions, ne permettent pas à l'observateur d'avoir le moindre doute à cet égard; car « la vraie nature des influences extérieures se juge bien mieux par les maladies qu'elles causent à l'homme que par la santé dont elles le favorisent. »

« Dire d'ailleurs que l'habitant des altitudes est habitué aux atmosphères raréfiées qu'il respire, c'est énoncer une vérité qui, à certains égards, me paraît incontestable. L'homme s'habitue, en effet, et s'harmonise naturellement aux grandes hauteurs. Mais — qu'on me permette de le dire — jamais on n'a compris à quelles conditions et par quels sacrifices de vitalité il y peut parvenir. On a pensé, on a écrit qu'en respirant une atmosphère moins dense, le montagnard remplace la richesse absente par une inspiration d'air plus considérable : il respire plus vite et plus amplement, d'où il résulte que son acclimatement consisterait à produire, par cette manœuvre exagérée, une vitalité absolument identique à celle qu'on observe au niveau de la mer.

Nul doute que cette croyance ne soit erronée. J'ai démontré ailleurs que l'homme des hauteurs tropicales, au delà de deux mille mètres, respire moins que l'habitant des niveaux inférieurs, et je m'exprime ainsi, en donnant à la respiration son sens le plus étendu. L'acclimatation alors consiste dans ce fait absolument véridique que le montagnard des hautes stations s'habitue à sa manière d'être et reste satisfait de cette pénurie d'oxygène qui lui est imposée par les conditions extérieures. Mais, quoi que l'on puisse dire, avec justice, des aptitudes individuelles, chaque tempérament est obligé de calculer sa puissance sur ces ressources affaiblies. Quel qu'il soit, il brûle moins de carbone; il produit moins d'urée; il s'échauffe et s'use, par conséquent, dans des proportions amoindries. Tel est le sort de l'habitant des grandes altitudes; telle est la mesure originale de sa vitalité. Ce n'est plus là, assurément, l'homme du niveau des mers; mais c'est bien, comme on l'a dit justement, un homme acclimaté, en ce sens qu'il ne succombe point aux influences qui l'entourent et qu'il réussit à donner une somme d'existence dont les superficielles apparences n'excitent aucune surprise. »

Il n'est pas douteux, néanmoins, qu'il n'y ait sur les hauteurs tropicales de l'Amérique des conditions d'existence auxquelles les races européennes pures ne s'habitueront jamais. Les différences de température, à l'air libre, entre les ombres de la nuit et le rayonnement solaire du milieu du jour, sont habituellement excessives au delà de deux mille mètres. Le thermomètre n'est généralement pas loin de zéro, aux approches de l'aurore et du soleil levant, tandis que les rayons solaires directs de midi lui font dépasser 45 et même 50 degrés centigrades. L'abri du domicile fait aisément ignorer ces écarts en donnant des ombres délicieuses qui oscillent de 15 à 23 degrés. Le citadin que la pratique des affaires retient dans ces dernières conditions comprendrait difficilement qu'on ne puisse point s'y acclimater; mais celui qui aurait quitté l'Europe pour demander ses progrès futurs à des établissements agricoles pour lesquels il compterait sur l'intervention personnelle de son travail, celui-là arriverait nécessairement à des mécomptes; car l'Européen, très-apte à braver les changements excessifs de température qui établissent graduellement les saisons annuelles, résiste rarement aux changements brusques et réguliers qui portent sur la succession constante du jour et de la nuit. Il s'y affaiblit outre mesure, y devient dyspeptique et y périt souvent par le typhus ou par les abcès du foie. On fera difficilement des populations robustes d'Européens dans des conditions pareilles. Leur établissement ne serait pas précisément impossible, dans les régions tropicales, avec le travail agricole personnel, entre quinze cents et deux mille mètres; mais si l'on réfléchit à la facilité avec laquelle sévit l'impaludisme aussitôt que les effets de l'altitude disparaissent, on est forcé de reconnaître qu'on trouvera difficilement sous les tropiques des conditions favorables à la conservation des hommes d'Europe adonnés aux travaux des champs.

Il n'est pas difficile de démontrer au surplus que le degré de propagation des Européens de toutes conditions dans les pays hispano-américains ne prouve nullement qu'ils y aient trouvé des conditions bien favorables à leurs progrès; car les races pures ont une tendance manifeste à s'y éteindre, au bénéfice d'une grande majorité créée sur le pays même par le métissage.

Voici en effet ce que la statistique nous enseigne :

Toute l'Amérique du Sud, en y ajoutant le Mexique, comprend 40 785 000 habitants répartis comme il suit :

	Superficie en kilomètres carrés.	Population.
Guatemala	105.612	1.200.000
San Salvador	18 997	600.000
Honduras	150.655	400.000
Nicaragua	121.964	400.000
Costarica	45.669	150.000
Républiques argentines	1.406.000	1.850.000
Territoires y annexés : Gran Chaco, Patagonie et Pampas	3.460.000	900.000
Pérou	1.321 000	2.500.000
Bolivie	1.388 000	2.000.000
Brésil	8 368.000	11.800.000
Chili	353.500	2.000.000
Nouvelle-Grenade	1.331.300	2.800.000
Équateur	555.000	1.300.000
Mexique	2.000.000	8.200.000
Paraguay	330.000	1.800.000
Surinam et îles voisines	155.000	90.000
Guyane française	91.000	25.000
Guyane et Honduras anglais	330.000	1,130.000
Uruguay	175.000	40.000
Venezuela	983.000	1,600.000
Total		40,785,000

Si nous extrayons de cette énumération les pays les plus essentiellement montagneux, nous formerons la liste suivante :

Mexique	8.567.000
Amérique centrale	2.750.000
Nouvelle-Grenade	2.800.000
Venezuela	1.600.000
Équateur	1.300.000
Pérou	2.500.000
Bolivie	2.000.000
Chili	2.000.000
Partie montueuse des provinces Argentines (environ)	600.000
Total	24,117,000

Il ne serait pas facile de dire exactement, sans en faire l'objet d'une étude bien approfondie, le nombre d'habitants qui correspond, dans cette statistique, à tel ou tel degré de hauteur; mais par un examen déjà assez satisfaisant, on arrive à la conviction que plus des deux tiers du total sont soustraits par l'élévation du sol aux influences naturelles de la latitude. Cela veut dire que 16 millions d'hommes environ vivent sous des conditions de pression atmosphérique susceptibles d'agir sur leur santé. Je ne dirai pas que cela ait lieu d'une manière essentiellement nuisible à tous les degrés de hauteur, mais il ressort de ces conditions atmosphériques originales, des manières d'être originales aussi, qui obligent à des soins exceptionnels et peuvent devenir la source de souffrances, inattendues partout ailleurs.

Si nous voulons, pour nous en convaincre, porter l'attention sur la somme d'attraits que, depuis plus de trois siècles, les émigrants ont trouvée dans les causes qui les entraînaient de préférence vers les lieux élevés de l'Amérique; si nous considérons en outre que les Espagnols trouvèrent quelques-unes de ces contrées occupées par une fourmilière d'habitants, n'aurons-nous pas le droit d'être surpris que 350 ans se soient écoulés depuis

l'occupation de ces pays réellement enchanteurs et qu'on n'y compte aujourd'hui que 24 millions d'habitants? Cet examen arrive à constater un résultat plus décevant encore, si l'on y cherche le chiffre qui représente la race européenne pure; car, dans un travail[1] auquel je renvoie le lecteur, j'ai dit les raisons qui portent à croire que les 24 millions d'âmes qui peuplent les pays montagneux hispano-américains renferment :

De 16 à 18 millions de métis.
De 5 à 6 millions d'Indiens
De 1½ à 2 millions de blancs sans aucun mélange.

L'habitude qu'on a prise de supposer et de dire que les races latines peuplent actuellement les contrées hispano-américaines de la même manière que la race anglo-saxonne peuple le nord du même continent, renferme donc une erreur flagrante qu'il importe de ne pas laisser subsister plus longtemps. S'il est vrai que le sang européen s'est implanté aux États-Unis et y a persisté dans sa pureté native, à l'exclusion à peu près absolue de tout mélange, il n'en a pas été de même dans les pays découverts et conquis par les Espagnols. Les détails de Bernal Diaz révéleront au lecteur le goût avec lequel les conquistadores couraient à toutes sortes d'unions avec les femmes indigènes, et ce que l'on peut voir, après plus de trois siècles, dans les traits de leurs successeurs prouve bien clairement que ce goût leur avait survécu. Je ne veux pas dire que tous les visages vous présentent, dans ces intéressants pays, le type bien caractérisé de l'indigénat ancien de ces parties de l'Amérique. L'on sait, au contraire, et je sais mieux que tout le monde, que la race qui y domine aujourd'hui se présente à l'observateur avec les franches allures de ce qu'il y a de plus sympathique dans les traits européens les mieux caractérisés. Mais, veuillez ne pas céder à une illusion. L'éducation, les mœurs, les habitudes, les manières d'être européennes ont passé les mers et se sont implantées là comme chez nous-mêmes. Cela trompe l'œil aisément et il faudrait se livrer à un examen scrutateur qui répugne pour distinguer des nuances physiques éloignées à travers les qualités européennes de tout ordre qui conspirent pour vous en distraire. Si, au lieu de vous fier à vous-même pour cette étude, vous en appelez à l'art du photographe, cette invention brutale, mettant de côté les finesses de l'expression, manquera rarement d'évoquer sur les visages certains traits qui proclament une parenté américaine, quelque éloignée qu'elle puisse être. Le type qui en résulte n'est encore que bien vaguement arrêté, je le sais; il tend à se rapprocher chaque jour davantage de la meilleure part de sa double ou triple origine; « mais, quelles que doivent être un jour les formes extérieures, les forces physiques et les aspirations morales des peuples hispano-américains des régions montagneuses, j'ai cru qu'il y avait un grand intérêt à faire remarquer les modifications qu'ils ont subies et celles qu'ils éprouvent de notre temps. Au milieu du mouvement qui s'opère dans les esprits vers le passé, peut-être trop poétisé, des peuples qui se sont éteints dans ces pays, il n'est pas sans intérêt d'éclairer le présent de toutes les lumières dont il est susceptible. Parmi les choses actuelles dignes

1. *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme.* 2e édition. Paris, G. Masson, 1876.

d'attention, on ne saurait négliger de faire remarquer avant tout que l'élément dominant de la population, l'élément qui sera bientôt l'Amérique espagnole tout entière, c'est le métis. C'est lui qui se révèle par des aspirations inattendues; c'est lui évidemment qui forme la partie remuante de ces nationalités diverses, comme c'est à lui qu'est réservé l'avenir de ces intéressants pays. L'originalité nationale est là tout entière. Vous la chercheriez vainement dans les souvenirs d'une époque lointaine de nature américaine; vous ne la trouveriez pas davantage dans l'incarnation absolue des caractères européens. Ce sont bien des peuples neufs, procédant de deux types principaux, s'acheminant à l'homogénéité par le temps et les influences climatériques. Dans cet état original, cette création nouvelle s'élève à plus de 16 millions d'habitants[1]. On a donc tort aujourd'hui de parler de *race latine* à propos de pays américains; c'est *race américo-latine* qu'il faut dire et c'est elle qui doit attirer vers ces régions l'attention et les sympathies de l'Europe. »

Jusqu'aux premières années de ce siècle, ces nuances variées vivaient unies, sans initiative personnelle apparente, sous la tutelle ou le joug du Conseil des Indes siégeant en Espagne. Si les aspirations étaient en réalité diverses, elles baissaient la tête, uniformément contenues, et l'on a pu croire pendant trois siècles à l'unité de leurs goûts et de leurs caractères. Mais il me semble que depuis les guerres qui se sont terminées par l'indépendance du continent tout entier, il n'est plus possible de constater cette harmonie dans les pensées, dans les inspirations morales et dans la recherche des biens matériels ou sociaux. On dirait au contraire qu'un malaise inconscient, provenant d'un manque d'équilibre, agite les âmes et les pousse vers des destinées auxquelles on aspire, à travers des désordres qui proviennent eux-mêmes en grande partie de l'ignorance où l'on est des causes réelles d'une situation plus exceptionnelle qu'on ne pense. Bientôt le plus grand malheur de cet état de choses sera que les désordres sociaux auxquels on s'habitue puiseront leur principale source dans l'éducation; car on sera révolutionnaire ou remuant par héritage. Déjà même on peut constater le résultat funeste de ce spectacle, dont les scènes se perpétuent en habituant les habitants de ces régions à y trouver leur passe-temps par la discussion spéculative et par le jeu des convoitises personnelles, au détriment des intérêts de la patrie.

Il serait temps de faire un retour sur les origines et sur les causes réelles de ce défaut d'entente, afin de réfléchir aux moyens d'en conjurer la durée et les graves conséquences. Ainsi que je viens de l'insinuer, la diversité de nuances dans la race peut avoir contribué à compliquer les aspirations au point de nuire à l'ensemble en en troublant l'harmonie. Mais ce qui, dans les pays montagneux, conspire sans nul doute contre l'unité tranquille des esprits, c'est la multiplicité des niveaux entraînant des conditions diverses de température. Ce ne peut être en effet par amour platonique pour les distinctions arbitraires que les habitants des régions montueuses des pays tropicaux ont pris l'habitude de distinguer les contrées dont ils sont originaires au moyen de désignations prenant leur point de départ dans les divers degrés d'altitude. Au Mexique, les trois dénominations de *Terres-*

1. Pour les régions montagneuses seulement.

Chaudes, *Terres-Tempérées* et *Terres-Froides* s'appliquent à trois régions : basse, moyenne et élevée, dont les hauteurs différentes ont pour effet de mettre les produits du sol en harmonie avec des températures qui rappellent les climats équatoriaux, froids et tempérés.

Les Péruviens, avec des mots différents, ont constaté des situations analogues, et si, revenant à l'ancien monde, nous portons les yeux sur la vieille Éthiopie, nous y trouvons l'usage de trois mots : *Kuella*, *Dega* et *Waina-Dega*, pour désigner : 1° les régions au-dessous de 2 000; 2° les pays au-dessus de 2 400; 3° les contrées intermédiaires entre 1 900 et 2 500 mètres. Or, douze années de séjour dans ce pays africain ont permis à M. Arnauld d'Abbadie de constater la diversité d'influences de ces différents degrés d'altitude sur les caractères physiques et moraux des habitants, et il en a résumé les résultats dans une rédaction claire et fort élégante dont les conclusions se terminent par l'aveu qu'on va lire :

« A ces traits distinctifs des populations des contrées deugas, waïna-deugas et kouallas, on pourrait en ajouter bien d'autres, tant le moindre changement dans les conditions de son existence peut modifier l'être humain, variant à l'infini et échappant d'autant plus à la définition et au classement, que tout jugement est conjectural ou porte sur des formes changeantes comme l'onde qui s'entr'ouvre et se referme de mille façons diverses sous la quille des vaisseaux qui la sillonnent. Aussi ne me serais-je peut-être pas hasardé, d'après mes seules observations, à diviser une population entière en trois classes basées non-seulement sur les différences sensibles aux yeux, mais encore sur les nuances morales, si je n'avais eu pour me guider l'expérience d'indigènes réputés sages et habiles dans les choses de leur pays. C'est donc surtout d'après leurs jugements que j'ai tracé les portraits typiques autour desquels gravitent les ressemblances individuelles. Du reste, ces populations s'harmonisent merveilleusement avec les contrastes qu'offre la nature physique du pays, et, s'il est vrai que l'uniformité ne retient que faiblement les affections, qu'il leur faille des inégalités, des aspérités même où se prendre, on pourrait attribuer, en partie du moins, à tous ces contrastes dans les hommes et dans les choses, l'ardent amour de l'Éthiopien pour sa patrie[1]. »

Ramenant maintenant nos pensées au Nouveau Monde, nous y trouvons un observateur distingué, M. Samper, qui dans un livre intéressant sur la Nouvelle-Grenade, décrit les caractères distinctifs des hommes qui habitent divers degrés de hauteur de cette importante république. Ses conclusions sont les suivantes :

« 1° Sur les hauts plateaux, dans la région froide,—pays de la *chicha*, du blé et des *papas*, — douceur dans l'impassibilité, force d'inertie, isolement frisant l'égoïsme, méfiance, esprit absolu de conservation, immobilité morale, vie sédentaire, caractères passifs, superstition religieuse poussée parfois jusqu'au fanatisme, peu d'intelligence, force physique propre à supporter de grands poids, mais pas d'élan, pas de passion, pas de rapidité.

« 2° Sur les versants occidentaux de la Cordillère, dans la région tempérée, pays du *guarapo*, de l'arracacha et de la canne à sucre, caractères candides et bons, aptitudes industrielles, un certain goût pour la locomotion, mœurs paisibles, sans esprit de servitude, un type et une façon de vivre qui tiennent un peu de la manière d'être des habitants du haut plateau

1. Arnauld d'Abbadie. *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, p. 106.

et de la vallée, sans caractère bien tranché et sans aucun mélange de sang africain.

« 3° Au fond des prairies et des forêts de la vallée, — le pays brûlant de l'eau-de-vie, de la banane et du maïs, du cacao et du tabac, où coulent de nombreux cours d'eau très-poissonneux, — un croisement de races beaucoup plus intense que dans les deux autres zones, organisations ardentes, amour du plaisir et du bien-être, enthousiasme, hardiesse, sentiment de la personnalité, habitudes hospitalières, franchise, fortes passions; en un mot, une population tout à fait différente de celle qui occupe les plateaux des Andes. »

Dès 1861, dans un premier écrit à ce sujet [1], j'avais porté l'attention sur les traits distinctifs des hommes qui ont peuplé les différents niveaux du Mexique. Je terminais par cette conclusion la peinture que je venais de faire des caractères des habitants par rapport aux niveaux du sol : « Le souvenir de ce que j'ai connu parmi les habitants de ce pays m'a fait entrevoir un heureux assemblage de qualités diverses capables d'engendrer les progrès d'un grand peuple. Ces progrès existeront un jour, n'en doutons pas; mais nous ne saurions nous aveugler sur les difficultés qui s'opposent à la réalisation de ces justes espérances. Former un tout compacte avec des éléments divers qui deviennent solidaires dans l'accomplissement d'aspirations communes, c'est chose non-seulement possible, mais facile dans les pays où les intérêts et les instincts n'ont de différence que dans les nuances, ou ne diffèrent essentiellement qu'à de grandes distances géographiques. Les divisions administratives peuvent alors concilier, jusqu'à un certain point, des aspirations souvent opposées; mais, au Mexique, chaque État est une réunion de températures, de hauteurs, de productions et de races qui créent des passions, des caractères, des intérêts tout à fait différents. Ce ne sont pas les latitudes, mais les niveaux qui forment cet ensemble, dangereux pour une administration, quoique éminemment fécond par sa variété même... »

Voilà donc dans toutes ces régions montagneuses d'Amériqne et pour chaque pays en particulier un assemblage d'hommes pour ainsi dire en contact, avec des aspirations, des intérêts et des activités très-variés. Une seule constitution les unit à un centre discutable et différemment toléré. Ce que l'un désire platoniquement, l'autre le déteste et est toujours prêt à courir aux armes pour s'en débarrasser. Les capitales, placées généralement sur les plateaux, ont pris l'habitude de s'y complaire, et, lorsque les circonstances l'exigent, elles ne se décident que tardivement, presque toujours avec apathie, à faire campagne vers les points éloignés, à des niveaux inférieurs, où la santé des habitants des hauts plateaux s'altère et aboutit parfois à une mort prompte. Je ne dis pas qu'il en soit toujours ainsi, mais c'est la règle. Les expéditions heureuses en ce genre, au point de vue de l'hygiène et de l'absence des maladies, passent assez pour exception dans le pays même pour qu'on n'y compte jamais d'une manière absolue.

Nul doute que toutes ces considérations ne contribuent à expliquer les difficultés d'organisation sociale des pays montagneux de l'Amérique dans les temps modernes. Mais, si nous les ramenons de nouveau à leurs rapports avec l'expédition que nous allons voir aboutir à la conquête de la Nouvelle-Espagne, sous le commandement de Fernand Cortès, nous sentirons

1. *Le Mexique et l'Amérique tropicale.* Paris, J.-B. Baillière et fils.

redoubler notre admiration pour l'intrépidité, la ténacité de caractère et la force physique de cette poignée d'hommes qui bravent tous les climats et exécutent les marches les plus fatigantes, passant des nuits sans abri, dans des contrées où le refroidissement nocturne est funeste, et dans d'autres aussi où les émanations paludéennes sont mortelles quand le soleil n'est plus sur l'horizon : spectacle assurément curieux à tous égards, mais qui acquiert pour nous un intérêt exceptionnel si nous mettons en regard de cette vigueur incomparable des représentants primitifs de la race conquérante les déceptions qui ont accompagné les progrès de leurs successeurs dans le Nouveau Monde!

Paris, juillet 1877.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

En faisant une première édition du livre traduit de Bernal Diaz, j'étais à la fois dominé par la conviction que c'était une œuvre difficile, et pénétré du désir de livrer ce travail au public après y avoir mis tous les soins dont je puis être capable. Je ne crus donc pas qu'il suffirait, pour arriver à une édition définitive, de m'arrêter aux résultats d'un premier essai, et c'est ce qui motiva ma résolution de ne produire d'abord qu'un très-petit nombre d'exemplaires, que je considérais comme devant être la base de mes propres réflexions ultérieures et des conseils d'autrui. Après avoir rempli cette formalité d'un premier travail, plein de respect à la fois pour l'auteur que je traduis et pour le lecteur auquel je destine mon œuvre, je livre au public cette seconde édition, qui serait en réalité irréprochable si elle avait tous les mérites que je me suis efforcé d'y réunir. Je n'hésite pas à dire, du moins, qu'elle aura celui de la fidélité.

Quant aux accessoires, j'ai cru devoir faire précéder cette traduction de la préface qu'on vient de lire. L'étude à laquelle je m'y suis livré embrasse des questions relatives à l'Amérique entière, qui m'ont paru demander le secours de quelques cartes géographiques. Il m'était d'autant plus facile de donner cette addition utile à mon livre actuel, que je possédais déjà les planches des cartes qui m'ont servi pour mon ouvrage antérieur : *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme.* Quelques modifications de peu d'importance les ont rendues applicables à mon travail nouveau.

La première de ces cartes indique, d'après Humboldt, les divisions et les nœuds de la Cordillère des Andes méridionales, avec des coupes verticales qui donneront à mes lecteurs une idée très-exacte des altitudes foulées par les hommes dans cette partie du monde, qui intéresse le sujet dont nous nous occupons.

La seconde carte donne la République mexicaine avec ses divisions modernes et ses niveaux signalés à l'œil par des couleurs dont l'explication se trouve dans la légende qui accompagne la carte. On ne verra pas, sans doute, dans ce travail graphique la reproduction de tous les noms qui se trouvent dans l'itinéraire de la campagne de Cortès; mais les principales dénominations actuelles rappellent assez les anciennes pour que cette carte ne soit pas sans utilité. Elle aura du moins le mérite de faire comprendre au lecteur l'hypsométrie exacte du pays.

La troisième carte et la quatrième sont d'un intérêt plus grand pour les lecteurs de Bernal Diaz. Elles représentent comparativement l'étendue des lagunes de la vallée de Mexico au temps de Cortès et de nos jours. Celle qui figure cette situation à l'époque de la conquête est copiée exactement sur le livre de Clavijero. Je ne lui connais pas d'autre mérite que de donner approximativement l'étendue des terrains envahis par

les eaux, la disposition certaine des chaussées par lesquelles on arrivait à la capitale, ce qui permet de comprendre aisément les opérations du siége par Cortès. L'autre carte, absolument moderne, est la reproduction exacte et irréprochable du travail le plus estimable qui ait été fait à Mexico sur ce sujet. Je crois devoir la présenter aux lecteurs comme très-digne de leur attention.

Le cinquième travail graphique a pour but de donner à ceux qui me lisent une représentation figurée des hauteurs habitées en Amérique, et des niveaux propres à certaines végétations nécessaires ou utiles à l'homme. La légende qui accompagne ce plan insiste surtout sur les appellations de lieux propres au Pérou, parce que ce travail est inspiré par le traité de géographie de Paz Soldan.

Comme il aurait été difficile de représenter par leurs équivalents en français certains mots espagnols qui désignent des dignités ou des charges publiques, j'ai pris la résolution de les conserver, dans mon texte, tels qu'ils sont dans B. Diaz. C'est pour cette raison que le mot *alcalde*, qui aurait pu se traduire en français par « alcade », figurera dans ma traduction avec son orthographe espagnole, comme les mots *regidor*, *adelantado*, *factor*, *veedor*, etc., qui désignent des emplois royaux souvent mentionnés dans le livre de B. Diaz.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Moi, Bernal Diaz del Castillo, Regidor de cette ville de Santiago de Guatemala, auteur de cette véridique et claire Histoire, j'ai achevé de la mettre à jour, en commençant par la découverte et parcourant toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne : comment on prit la grande capitale de Mexico et comment on pacifia beaucoup d'autres villes; comme quoi, après avoir peuplé d'Espagnols plusieurs villes et villages, nous les fîmes livrer à notre Seigneur et Roi, ainsi que c'était notre devoir. On y verra de très-remarquables choses, bien dignes d'être apprises. J'y signale aussi les erreurs et fautes écrites en un livre de Francisco de Gomara, qui non-seulement se trompe en ce qu'il dit de la Nouvelle-Espagne, mais encore a induit en erreur deux fameux historiens ses imitateurs : le docteur Illescas et l'évêque Pablo Jovio. Et, à ce propos, je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très-véridique et que, comme témoin oculaire, j'assistai à toutes les batailles et rencontres. Ce ne sont pas là de vieux contes et des histoires de Romains de plus de sept cents ans de date; c'est hier, peut-on dire, que

se passèrent les événements qu'on lira dans cette Histoire, avec le comme et le quand et la véritable manière. On a de bons témoignages dans le très-vaillant et très-valeureux capitaine don Hernando Cortès, marquis del Valle, qui en fit le rapport en une lettre qu'il écrivit du Mexique au Sérénissime Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire; non moins que dans une lettre du Vice-Roi don Antonio de Mendoza, ainsi que dans d'autres preuves dûment justifiées. Au surplus, il suffira de lire mon Histoire pour avoir le témoignage et l'éclaircissement de toutes ces choses. J'ai achevé de la mettre au net, d'après mes notes et mes brouillons, dans cette ville loyale de Guatemala, où réside le Tribunal suprême, le 26 du mois de février de l'an 1568. Je dois mettre la dernière main à certains événements qui ne sont pas encore terminés. Je signale en plusieurs endroits ce qui ne doit pas se lire. Je prie en grâce messieurs les imprimeurs de ne rien supprimer, de ne pas mettre plus de lettres qu'il n'y en a dans mon manuscrit, de ne pas ajouter des suppléments, etc.

CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

HISTOIRE VÉRIDIQUE DES ÉVÉNEMENTS

CHAPITRE I

A quelle époque je partis de Castille et ce qui m'advint.

En l'an quinze cent quatorze, je partis de Castille en compagnie du gouverneur Pedro Arias de Avila, à qui l'on venait de confier l'administration de la Terre-Ferme. Après avoir navigué tantôt avec beau temps, tantôt par des vents contraires, nous abordâmes à Nombre de Dios[1]. Nous y fûmes accueillis par une épidémie qui nous tua beaucoup de nos hommes d'armes. La plupart d'entre nous tombèrent malades, et nous eûmes à souffrir d'une sorte de mauvaises plaies qui envahissaient nos jambes. Sur ces entrefaites aussi, le gouverneur lui-même eut des désaccords avec un hidalgo qui commandait les troupes et qui avait fait la conquête de cette province. C'était Vasco Nuñez de Balboa, homme riche, à qui Arias de Avila venait de donner une de ses filles en mariage. Or, lorsque déjà cette alliance était contractée, il eut le soupçon que son gendre voulait se soulever et s'enfuir par mer, vers le sud, avec une troupe d'hommes armés. Sur ces indices, il le fit juger et ordonna qu'on l'égorgeât en exécution de la sentence.

Ayant vu ce que je viens de dire et bien d'autres querelles entre soldats et capitaines, sachant d'ailleurs qu'on venait de conquérir l'île de Cuba et qu'un hidalgo, natif de Cuellar, nommé Diego Velasquez,

1. Situé sur la côte orientale de l'isthme de Panama, dans les environs du lieu occupé aujourd'hui par Aspinwal, point de départ du chemin de fer interocéanique.

en était le gouverneur, nous nous concertâmes ensemble, plusieurs hidalgos et militaires, tous gens de qualité qui étions venus avec Pedro Arias de Avila, et nous résolûmes de lui demander l'autorisation de partir pour cette île. Il nous la donna très-volontiers, parce qu'il n'avait pas besoin de tous les soldats dont il s'était renforcé en sortant de Castille dans le but de guerroyer. Il n'avait plus à combattre, en effet; tout était pacifié autour de lui; car Vasco Nuñez de Balboa, son gendre, avait soumis le pays qui est petit et peu peuplé.

Munis de notre congé, nous nous embarquâmes sur un bon navire. Grâce au beau temps, nous arrivâmes à l'île de Cuba et nous nous empressâmes d'aller baiser les mains au gouverneur, qui nous fit un accueil très-affectueux, nous promettant qu'il nous donnerait des premiers Indiens dont on lui annoncerait la vacance.

En ajoutant aux journées que nous passâmes en Terre-Ferme le temps que nous perdîmes à attendre vainement les Indiens qu'on nous avait promis, trois ans s'écoulèrent sans que nous fissions absolument rien qui mérite d'être conté. Nous nous réunîmes alors cent dix camarades, recrutés entre les hommes qui étaient venus avec nous de Terre-Ferme, et parmi les habitants de l'île qui n'avaient pas d'Indiens. Nous tombâmes d'accord pour donner le commandement à un hidalgo nommé Francisco Hernandez de Cordova, homme riche qui possédait des villages d'Indiens, et nous résolûmes d'aller, à nos risques et périls, découvrir des terres nouvelles où nous pussions trouver l'occasion d'employer nos personnes. Nous achetâmes trois navires. Deux étaient d'un bon tonnage. Le troisième nous fut offert à crédit par le gouverneur lui-même, à la condition que nous tous prendrions l'engagement d'aborder avec ces trois navires aux îles actuellement appelées Guanajes, qui se trouvent entre Cuba et Honduras. Nous devions les traiter en gens de guerre et y charger d'Indiens nos trois bâtiments, afin de les livrer à Velasquez comme esclaves, en payement de son navire. Il nous sembla que ce que le gouverneur exigeait de nous n'était pas chose juste. Nous lui répondîmes donc que ni Dieu ni le Roi n'avait commandé que nous fissions des esclaves avec des hommes libres. Se pénétrant mieux alors de nos intentions, il nous dit que notre projet d'aller à la découverte de terres nouvelles lui paraissait meilleur que le sien, et il vint à notre secours en nous fournissant des provisions pour le voyage.

Nous voyant alors à la tête de trois navires, pourvus de pain de cassave que l'on fait avec des racines appelées *yucas*, nous achetâmes des porcs, au prix de trois piastres; car il n'y avait alors dans l'île ni vaches ni moutons. Nous nous procurâmes quelques vivres pauvrement classés; nous acquîmes des verroteries pour faire des échanges, et nous nous assurâmes trois pilotes. Le principal, celui qui devait gouverner notre flottille, s'appelait Anton de Alaminos,

originaire de Palos. Un autre portait le nom de Camacho, de Triana; le troisième était Juan Alvarez, le Manchot, de Huelva. Nous réunîmes aussi tous les matelots qui nous étaient nécessaires; nous nous procurâmes, à nos frais, les meilleurs agrès que nous pûmes trouver: cordages, haubans, ancres, barriques d'eau et tout ce qui pouvait convenir à notre voyage. Nous étant réunis, au nombre de cent dix soldats, nous nous rendîmes à un port qu'on appelle Ajaruco en langue de Cuba. Il est situé au nord, à huit lieues d'un bourg alors peuplé sous le nom de San Cristobal et que l'on a transporté au point où se trouve actuellement la ville de la Havane. Et pour que notre flottille naviguât sur un solide appui, nous dûmes nous adjoindre un aumônier, Alonzo Gonzalez, qui se trouvait à San Cristobal et que nos bonnes raisons, aussi bien que nos promesses, décidèrent à partir avec nous. Nous élûmes, en outre, pour commissaire, au nom de Sa Majesté, un soldat nommé Bernardino Iniguez, natif de Santo-Domingo de la Calzada, afin que si, par la grâce de Dieu, nous abordions des pays riches en or, en perles ou en argent, il y eût une personne légalement qualifiée pour recevoir le *quint*[1] du Roi. Tout étant organisé de la sorte, nous entendîmes la messe et, après nous être recommandés à Dieu Notre Seigneur et à la Vierge Marie, sa Mère et Notre Dame, nous entreprîmes notre voyage de la façon que je vais dire.

CHAPITRE II

De la découverte de Yucatan et d'une rencontre que nous eûmes avec les naturels.

Nous abandonnâmes la Havane le huitième jour du mois de février de l'an quinze cent dix-sept, et nous fîmes voile en partant du port de Jaruco, ainsi nommé par les naturels de l'île. Il est situé vers le nord. Nous longeâmes la côte de San Antonio que les Cubains appellent la contrée des Guanatavis, Indiens qu'on peut dire sauvages. Après en avoir doublé la pointe, nous trouvant en pleine mer, nous naviguâmes au hasard vers le couchant, sans avoir aucune idée des bancs, des courants, des vents qui règnent dans ces parages, expo-

1. *Quinto real.* Cette expression correspond à la somme d'objets ou de numéraire qui était prélevée sur le butin en faveur de la couronne. C'était, d'habitude, le cinquième du total et c'est pour cela que j'avais cru d'abord devoir traduire par les mots « cinquième royal ». Je me reproche aujourd'hui d'avoir employé cette expression, exacte sans doute, mais d'un sens trop précis au point de vue mathématique. Ce cinquième royal n'était pas toujours, en effet, un cinquième réel. S'il en fut ainsi de prime abord, les habitudes de prélèvement fiscal le firent souvent varier dans la somme représentée, de manière à enlever au mot toute valeur absolue.

sant nos personnes aux risques les plus sérieux. Il nous survint en effet, au premier moment, une tourmente qui dura deux jours et deux nuits avec une telle violence, que nous fûmes sur le point d'y périr. Le beau temps étant revenu, nous naviguâmes dans une autre direction et, vingt et un jours après notre départ de Cuba, nous aperçûmes la terre, à notre grande joie, et nous rendîmes grâces à Dieu pour cet événement. Or, ce pays n'avait pas encore été découvert et l'on n'en avait eu jusqu'alors aucune connaissance. Nous voyions, du pont de nos navires, un grand village qui paraissait situé à deux lieues de la côte. Jugeant à la vue que c'était un centre considérable de population, supérieur à tout ce que nous avions pu voir à Cuba, nous lui donnâmes le nom de Grand-Caire. Nous convînmes que celui de nos navires qui calait le moins d'eau s'approcherait le plus possible de la côte, pour mieux juger le pays et voir si le fond nous permettrait de mouiller près de terre. Or, un matin, c'était le 4 mars, nous vîmes venir cinq grands canots remplis de naturels de ce village; ils ramaient et s'aidaient de la voile. Leurs embarcations sont comme une sorte de pétrin, grandes et faites de gros troncs d'arbres creusés en dedans, formant un vide dans du bois massif. Plusieurs d'entre elles peuvent contenir quarante et cinquante Indiens se tenant debout.

Revenons à mon récit.

Les Indiens s'approchèrent de nos navires avec leurs cinq embarcations. Ils s'y résolurent sur l'invitation pacifique que nous leur en fîmes avec nos mains et par des signaux à l'aide de nos manteaux, les engageant ainsi à nous parler, car nous n'avions point encore d'interprètes qui comprissent les langues yucatèque et mexicaine. Ils nous abordèrent sans nulle crainte et une trentaine d'entre eux montèrent sur le navire du commandant. Nous leur offrîmes à manger du pain de cassave et du porc. Nous donnâmes à chacun d'eux quelques verroteries de couleur verte enfilées en colliers. Après qu'ils eurent considéré le bâtiment quelques instants, le plus autorisé du groupe, qui était cacique, nous fit entendre par signes qu'il voulait se rembarquer dans ses canots et retourner à son village, ajoutant qu'un autre jour ils viendraient avec un plus grand nombre d'embarcations et nous inviteraient à descendre à terre. Ces Indiens étaient vêtus de jaquettes en coton. Ils couvraient leurs nudités à l'aide de bandes étroites qu'ils appellent *maltates*, ce qui nous les fit réputer pour gens plus civilisés que ceux de Cuba qui montraient tout à découvert, excepté les femmes dont l'habitude était de porter un vêtement de coton descendant jusqu'aux cuisses, connu parmi eux sous le nom de *naguas*. Reprenons le fil de notre histoire, pour dire que le lendemain matin le même cacique revint sur douze embarcations plus grandes, avec plusieurs Indiens rameurs. Il se livrait à des dé-

monstrations pacifiques et priait notre commandant de nous conduire au village, assurant qu'on nous y donnerait à manger et tout le nécessaire, ajoutant encore que ses douze canots suffiraient à nous descendre tous à terre. Et comme il faisait cette invitation en sa langue, je me rappelle qu'il disait : *Con escotoch, con escotoch,* ce qui signifie : « Allons chez nous. » C'est pour cela qu'en ce moment même nous appelâmes ce point de la côte : *pointe de Cotoche,* et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines.

Voyant les agaceries obséquieuses du cacique pour nous résoudre à le suivre au village, notre commandant demanda notre avis. Il fut convenu que nous mettrions nos canots à la mer et que nous nous rendrions à terre tous ensemble sur les douze embarcations et sur notre plus petit navire. Comme d'ailleurs nous voyions la côte se remplir d'habitants venus du village, nous nous embarquâmes tous en un seul convoi. Nous voyant débarqués et remarquant que nous ne prenions pas la direction des habitations, le cacique pria de nouveau notre capitaine, au moyen de signes, de visiter avec lui leurs demeures, et il se livrait à tant de démonstrations pacifiques que le commandant nous demanda conseil pour résoudre si, oui ou non, nous devions le suivre. Nous fûmes presque tous d'avis que, nous armant le mieux possible et marchant en bon ordre, nous irions au village.

Nous emportâmes quinze arbalètes et dix espingoles (c'était bien ainsi qu'on les nommait en ce temps-là: espingoles ou escopettes), et nous nous mîmes en marche par un chemin où nous avions pour guide le cacique accompagné d'un grand nombre d'Indiens. Nous avancions dans le bon ordre dont j'ai parlé, en longeant une forêt à sol raboteux, lorsque le cacique commença à appeler et à crier, afin que tombassent sur nous des bataillons d'hommes de guerre apostés là en embuscade pour nous détruire. Entendant cet appel, les bataillons s'élancèrent avec une grande impétuosité et ils commencèrent à nous cribler de flèches avec beaucoup d'adresse, de telle sorte que du premier jet ils nous blessèrent quinze soldats. Ils avaient des défenses de coton, des lances, des boucliers, des arcs, des flèches, des frondes avec grande provision de pierres, et sur leurs têtes des panaches. Après nous avoir lancé leurs traits, ils coururent à la mêlée et, tenant leurs lances à deux mains, ils nous firent beaucoup de mal. Mais bientôt nous les mîmes en fuite en leur faisant sentir le fil de nos épées; nos arbalètes, non moins que nos espingoles, leur firent tant de dommage que quinze d'entre eux restèrent morts sur le carreau.

A peu de distance du lieu du combat, nous trouvâmes une petite place avec trois maisons bâties à chaux et à sable. C'étaient des oratoires où l'on avait dressé plusieurs idoles en terre cuite. Les unes

avaient des figures diaboliques; d'autres présentaient des formes féminines, avec des tailles élevées; il y en avait d'un fort mauvais aspect et se groupant de façon qu'on aurait pu dire que les personnages se livraient à des exercices réprouvés par la morale[1]. Dans leurs maisons les habitants avaient des cassettes en bois contenant d'autres idoles qui faisaient des grimaces diaboliques, avec des médaillons de mauvais or, des pendeloques, trois diadèmes et d'autres menues pièces figurant des poissons ou des canards en or mélangé. Et ce voyant, l'or et les maisons bâties à chaux et à sable, nous nous réjouissions d'avoir découvert un semblable pays; car on n'avait pas encore eu connaissance du Pérou en ce temps-là, et on ne le découvrit même que seize ans plus tard.

Pendant que nous nous battions avec les Indiens comme j'ai dit, le prêtre Gonzalez, qui venait avec nous, aidé par deux naturels de Cuba, fit main basse sur les cassettes, l'or et les idoles, et les porta sur les navires. Dans cette escarmouche, nous prîmes deux Indiens qui, plus tard, furent baptisés en devenant chrétiens. Ils s'appelèrent l'un Melchior et l'autre Julien; les deux avaient les yeux bridés. L'attaque ayant du reste pris fin, nous résolûmes de nous rembarquer et de continuer nos découvertes en suivant la côte dans la direction du couchant. Après avoir pansé nos blessures, nous commençâmes à déployer les voiles.

CHAPITRE III

De la découverte de Campêche.

Comme nous étions convenus de suivre la côte vers le couchant, découvrant les caps, les bancs, les ports, les récifs, dans la croyance que nous longions une île, ainsi que l'affirmait le pilote Anton de Alaminos, nous avancions avec grande précaution, naviguant le jour et mouillant pendant la nuit. Après avoir marché quinze jours de la sorte, des ponts de nos navires nous aperçûmes une ville[2] qui parais-

1. *Siculi sodomiter peccaverint*, dit le texte.

2. *Pueblo, villa, ciudad.* J'ai été fort embarrassé pour employer d'une manière exacte les termes correspondant en français à ces trois dénominations, qui signifient littéralement *village, bourg* et *ville.* Dans le début de son récit et jusqu'à ce que la conquête est à peu près définitive, Bernal Diaz emploie presque toujours le mot *pueblo* qui paraît alors désigner sous sa plume, d'une manière générale, un centre de population. Il est très-difficile de distinguer, en traduisant, ce qu'il serait convenable de mettre en français. Je me décidai tout d'abord à employer le mot « village »; plus tard je devins hésitant et le lecteur verra peut-être dans mon texte les deux expressions de « ville » et de « village » paraître successivement désigner une même localité. Je le préviens ici que mon hésitation vient de ce que mon auteur n'est pas lui-même très-précis dans les distinctions à faire en ce genre. Plus tard, lorsque la

sait importante, et près d'elle on voyait une grande anse et une baie. Nous crûmes qu'il y aurait une rivière où nous pourrions faire de l'eau, car notre provision nous manquait sérieusement. Elle s'achevait dans les barriques et dans tous nos fûts qui étaient en mauvais état; car notre flottille se ressentait de la pauvreté de ses maîtres; nous n'avions pas été assez riches pour nous pourvoir de bonnes pipes. L'eau s'épuisa. Il fallut toucher terre près de la ville; c'était un dimanche, jour de saint Lazare, et c'est pour cela que nous donnâmes ce nom à la localité, quoiqu'il vînt à notre connaissance que les Indiens l'appelaient Campêche. Afin d'aller tous en un seul convoi, nous résolûmes de monter notre plus petit navire et les trois canots, bien sur nos gardes, de peur qu'il ne nous arrivât comme à la pointe de Cotoche. Mais, dans les ports et baies de ce pays la mer baissant considérablement, nous laissâmes nos navires mouillés à plus d'une lieue de distance de la terre et nous fûmes débarquer près de la ville, au passage d'une eau potable dont les naturels faisaient usage pour leur consommation. Dans cette contrée, d'après ce que nous avons vu, il n'y a pas de rivières[1]. Nous portâmes nos barriques à terre pour les remplir d'eau et revenir à bord de nos navires. Notre provision était déjà faite et nous allions partir, lorsque nous vîmes venir vers nous, avec des démonstrations pacifiques, une cinquantaine d'Indiens, bien vêtus de bonnes étoffes de coton. Ils paraissaient être des caciques et leurs signes semblaient nous demander ce que nous cherchions. Nous leur fîmes comprendre que nous étions venus faire provision d'eau et que nous allions retourner à nos bâtiments. Leurs mains nous demandaient si nous venions d'où le soleil se lève, et ils disaient : « Castila, Castila, » sans réussir à attirer notre attention sur cette parole. Après cette introduction, ils nous firent des gestes d'invitation pour aller à leur ville. Ayant délibéré à ce sujet, nous convînmes que nous irions en bon ordre et en nous tenant bien sur nos gardes. Ils nous conduisirent à de très-vastes constructions qui renfermaient les oratoires de leurs idoles. Elles étaient parfaitement travaillées à chaux et à sable. Sur les murs se voyaient des dessins figurant des serpents, à côté de peintures représentant des idoles,

conquête achevée multiplia le nombre des centres habités fondés par les Espagnols, Bernal Diaz appelle *villas* les fondations nouvelles. Quelques-unes d'entre elles acquirent bien vite des dimensions qui ne permettaient guère de les qualifier de simples bourgs, d'autant que cela formait des chefs-lieux importants. Je deviens alors hésitant dans ma traduction et j'appelle successivement « ville » et « bourg » ce que B. Diaz désigne par le mot de *villa*, quoique je n'ignore nullement que ces qualifications n'étaient pas arbitraires, au temps dont il s'agit, mais bien le résultat d'une décision administrative.

1. Ce que dit là Bernal Diaz est très-exact. Pourquoi donc tous les atlas de géographie dessinent-ils les sinuosités d'un fleuve de San Francisco venant déboucher à Campêche?

tout autour d'une sorte d'autel taché de gouttelettes de sang encore frais. Des groupes d'Indiens peints de l'autre côté des idoles se massaient comme en forme de croix.

Nous restâmes stupéfaits d'étonnement en présence de ces choses que jamais on n'avait vues, ni jamais entendues jusqu'alors. Il est certain qu'ils venaient de sacrifier des victimes humaines à leurs idoles, afin d'en obtenir la victoire contre nos armes. On voyait arriver un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes, le rire aux lèvres et de l'air le plus pacifique, paraissant poussés par le désir de nous voir. Mais comme ils se réunissaient en grand nombre, il nous vint la crainte que ce pourrait être quelque piége semblable à l'événement du cap Cotoche.

Nous en étions là, lorsque vinrent beaucoup d'autres Indiens, mal vêtus, chargés de roseaux desséchés, qu'ils placèrent sur une étendue plate de terrain. Après eux, s'avancèrent deux bataillons d'arbalétriers, portant des lances, des boucliers, des frondes, des pierres, et protégés par leurs défenses de coton. Ils se mirent en bon ordre, ayant un capitaine par bataillon, et ils s'éloignèrent un peu de nous. Aussitôt nous vîmes sortir d'un autre édifice, qui était leur oratoire, dix Indiens revêtus de longues tuniques blanches en coton. Ils avaient de grandes chevelures, pleines de sang et enchevêtrées de telle sorte qu'on ne les pouvait ni démêler, ni peigner autrement qu'en les coupant. C'étaient les ministres des idoles. On les nomme ordinairement papes, dans la Nouvelle-Espagne. Je dis pour la seconde fois que c'est ainsi qu'on les appelle, et je les désignerai de la sorte dans la suite de ce récit. Ils apportèrent des parfums semblables à de la résine, connus parmi eux sous le nom de *copal*, et, au moyen de cassolettes pleines de braise, ils commencèrent à nous encenser, nous faisant, au surplus, comprendre, par des signes, que nous eussions à quitter le pays avant que ce bûcher qu'ils avaient préparé fût en feu et finît de se consumer; faute de quoi, ils nous combattraient et nous donneraient la mort. Sur-le-champ, ils firent allumer les roseaux; le feu prit, et les papes silencieux s'en furent sans proférer une parole. Ceux qui en avaient mission dans les bataillons commencèrent aussitôt à souffler dans leurs trompettes et à battre sur leurs atabales. Les voyant ainsi pleins d'ardeur, tandis que nous n'étions point encore guéris des blessures de Cotoche, et qu'il nous avait fallu jeter à la mer deux soldats qui avaient succombé; apercevant, en outre, de gros bataillons d'Indiens prêts à fondre sur nous, nous devînmes inquiets, et tombâmes d'accord qu'il fallait revenir à la côte en bon ordre. Nous commençâmes à marcher en remontant la plage, jusqu'à ce que nous arrivâmes en face d'un rocher placé dans la mer. Les bateaux et le petit navire portant nos barils pleins s'avançaient aussi en voguant près de terre; car nous n'osâmes nous embarquer,

devant la ville, au point où nous étions descendus, à cause du grand nombre d'Indiens qui s'étaient déjà réunis, tenant pour certain qu'ils nous eussent attaqués au moment de l'embarquement. Ayant mis notre eau à bord de nos navires, nous nous embarquâmes nous-mêmes dans une baie qui formait, en ce lieu, comme un petit port, et nous naviguâmes, pendant six jours et six nuits, avec beau temps. Mais le vent du nord, qui prend cette côte par le travers, se mit ensuite à souffler en si forte tempête, pendant quatre jours et quatre nuits, que nous fûmes sur le point d'échouer. Il fallut jeter l'ancre pour éviter ce malheur. Deux câbles se rompirent, et le navire chassait vers la terre. Oh! dans quel péril nous nous vîmes! Si notre dernière amarre s'était rompue, nous nous serions brisés sur la côte. Mais, grâce à Dieu, on réussit à la consolider avec de vieux cordages et des guinderesses.

Le temps se calma, et nous recommençâmes à suivre la côte, nous approchant de terre le plus possible pour tâcher de faire de l'eau; car, ainsi que je l'ai dit, les barriques que nous avions étaient bien mal jointes, et d'ailleurs on y buvait sans mesure. Comme nous côtoyions le rivage, il nous semblait qu'en descendant à terre, n'importe en quel endroit, nous trouverions de l'eau dans quelque étang ou dans des puits que nous creuserions nous-mêmes. En faisant route, nous aperçûmes un village, et, environ une lieue avant d'y arriver, on voyait une sorte d'anse, où semblait déboucher une rivière ou un petit courant d'eau. Nous fûmes d'avis de mouiller près de là. Comme d'ailleurs, sur cette côte, la mer baisse beaucoup et laisse les navires à sec, la crainte de cet accident nous fit ancrer notre petit navire à plus d'une lieue de terre, et il fut convenu que nous débarquerions dans cette anse au moyen de tous nos canots, portant nos fûts, en bon ordre, bien armés de nos arbalètes et de nos escopettes. Nous prîmes terre, un peu après midi, sur un point distant du village d'environ une lieue. Il y avait là des puits, des champs de maïs et des maisons bâties à chaux et à sable. On appelle ce village Potonchan[1]. Nous remplîmes nos barriques, mais il nous fut impossible de les emporter et de les embarquer dans nos canots, à cause de la multitude de guerriers qui tomba sur nous. J'en resterai là, et je dirai ensuite les combats qu'ils nous livrèrent.

1. Le village moderne qui a remplacé l'ancien est bâti sur le même emplacement et porte le nom de Champoton.

CHAPITRE IV

Comme quoi nous débarquâmes dans une baie entourée de plantations de maïs, non loin du port de Potonchan. Combats qu'on nous y livra.

Tandis que nous étions dans les établissements et dans les champs de maïs dont j'ai parlé, occupés à faire notre provision d'eau, plusieurs attroupements d'Indiens s'avancèrent vers nous par la côte. Ils venaient de Potonchan (c'est ainsi qu'on le nomme), avec leur défense de coton, qui leur descendait jusqu'aux genoux, et bien armés d'arcs et de flèches, de lances, de rondaches, de frondes garnies de pierres, et de leurs épées, qui étaient comme une sorte d'espadon à deux mains. Ils portaient sur leurs têtes les panaches dont ils ont l'habitude; leurs figures étaient peintes de blanc et noir, et quelques-unes en ocre rouge. S'étant avancés en silence, ils nous abordèrent franchement, comme s'ils avaient eu les intentions les plus pacifiques. Ils nous demandèrent par signes si nous venions d'où le soleil se lève, ajoutant l'expression *Castilan*, que nous avions déjà entendue à Saint-Lazare. Nous répondîmes, aussi par signes, que nous venions, en effet, d'où le soleil se lève. Et alors nous nous demandâmes ce que pouvaient bien signifier ces paroles, car les habitants de Saint-Lazare nous les avaient adressées également; mais nous ne pûmes pas en comprendre le véritable sens.

Cela se passait vers l'heure matinale de l'*Angelus*. Les Indiens s'étant réunis se réfugièrent dans un groupe de maisons. De notre côté, nous plaçâmes des sentinelles, nous tenant bien sur nos gardes; car nous n'augurions rien de bon de cet ensemble de manœuvres. Or, tandis que nous faisions tous fort bonne garde, nous entendîmes accourir, du côté du village et des établissements, grand nombre d'Indiens armés en guerre, qui marchaient en faisant grand fracas sur leur chemin. Ce voyant, nous pensâmes qu'ils ne se groupaient pas ainsi pour nous faire du bien, et nous délibérâmes avec notre capitaine sur ce qu'il conviendrait de faire. Quelques soldats voulaient que nous nous embarquassions sans retard; et, comme il arrive d'habitude en pareil cas que les opinions diffèrent, d'autres prétendirent que si nous prenions le chemin de nos embarcations, les Indiens, qui étaient fort nombreux, se précipiteraient sur nous, au grand péril de nos existences. Quelques-uns furent d'avis de tomber sur eux cette nuit même, comptant sur la justesse du proverbe : « Qui attaque remporte victoire. » Mais, malheureusement, nous ne pouvions nous empêcher de voir que chacun de nous aurait trois cents

Indiens à combattre. Or, pendant que nous discourions ainsi, le jour venait ; nous nous exhortâmes les uns les autres à avoir confiance en Dieu, le cœur solide au combat; et qu'après nous être recommandés à la Providence, chacun fit son possible pour garder sa vie.

Le jour se leva tout à fait. Nous vîmes alors venir par la plage beaucoup d'autres bataillons de gens de guerre, avec leurs enseignes déployées, leurs panaches, leur tambours, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches et leurs boucliers. Ils se joignirent à ceux qui étaient venus la veille; et aussitôt, formant les rangs, ils nous entourent de toutes parts, et ils font pleuvoir sur nous une telle quantité de flèches, de pieux et de pierres, que quatre-vingts de nos soldats en sont atteints. Bientôt ils courent à la mêlée; nos pieds se lient; les uns nous attaquent à la lance, les autres nous lâchent leurs traits, quelques-uns nous criblent de leurs sabres affilés.... et, certes, ils nous en faisaient voir de cruelles! Mais, de notre côté, nous leur laissions peu de repos avec nos estocades, nos coups de pointe, nos escopettes et nos arbalètes qui n'arrêtaient pas : les unes partant, pendant que les autres se chargeaient. Lorsque l'ennemi reculait un peu sous nos coups, il n'allait guère loin, et c'était le plus souvent pour mieux lancer ses flèches et se garder en tirant. Or, au plus fort de la bataille, les Indiens s'appelaient et criaient dans leur langue : *Al calachoni! al calachoni!* c'est-à-dire : « Mort au capitaine! » Ils le blessèrent en effet de douze coups de flèches; j'en reçus trois pour ma part, et l'un d'eux bien dangereux, au côté gauche, pénétrant jusqu'à la cavité. D'autres de nos soldats furent atteints de grands coups de lances, et deux furent pris vivants. L'un s'appelait Alonso Bote, l'autre était un vieux Portugais.

Or, notre capitaine vit bien que notre bonne conduite au combat ne suffisait pas à sauver nos vies; qu'on nous entourait de plus en plus; que de nouveaux renforts venaient sans cesse du village, et qu'on leur apportait des vivres et des flèches. Alors, nous tous blessés, quelques-uns traversés à la gorge, voyant qu'on nous avait déjà tué plus de cinquante soldats, et que nos forces s'épuisaient, nous résolûmes, en gens de cœur, de nous ouvrir un passage à travers les bataillons ennemis, pour nous réfugier dans nos canots qui étaient à la côte. Certes, ce fut pour nous un heureux appui! Nous nous groupâmes tous en une seule masse, et nous entreprîmes notre trouée à travers nos adversaires. Il fallait entendre alors et leurs cris, et leurs sifflets, et leur clameur! Avec quelle prestesse ils nous lançaient leurs flèches et en venaient aux mains avec leurs lances, nous frappant sans merci! Nous eûmes un autre malheur : comme nous nous précipitâmes ensemble et en grand nombre sur nos canots, ils coulaient sous le poids; de sorte que, nous accrochant le mieux possible aux bords des bateaux, nageant à moitié entre deux eaux, nous arri-

vâmes au plus petit de nos navires, qui n'était pas loin et qui venait promptement à notre secours. Mais pendant que nous embarquions, l'ennemi blessa plusieurs de nos soldats, surtout parmi ceux qui se trouvaient accrochés à l'arrière des canots. Les Indiens les visaient à leur aise. Ils descendirent d'ailleurs à la mer avec leurs bateaux, et ils frappaient à main levée sur les nôtres. Ce ne fut pas sans peine que, grâce à Dieu, nous pûmes échapper vivants au pouvoir de pareils hommes.

Revenus à bord de nos navires, nous ne tardâmes pas à constater qu'il nous manquait cinquante-sept de nos camarades, en comptant les deux qui furent pris vivants et les cinq qu'il nous fallut jeter à la mer, après qu'ils eurent succombé à leurs blessures et à la privation d'eau.

Ces combats durèrent un peu plus d'une demi-heure. Le village s'appelle Potonchan. Dans les cartes marines, les pilotes et les matelots lui donnèrent le nom de *baie du Méchant Combat*. Nous voyant dégagés de cette rencontre, nous adressâmes à Dieu de grandes actions de grâce. Mais quand nos soldats pansaient leurs blessures, ils se plaignaient beaucoup de la douleur qu'ils en ressentaient; car, le contact de l'eau salée les ayant refroidies, elles étaient enflées et envenimées; ce qui soulevait les malédictions de ces malheureux contre le pilote Anton de Alaminos, ses découvertes, ses voyages et son obstination à assurer que nous avions affaire à une île et non à la terre ferme.

Nous allons voir ce qui nous advint encore.

CHAPITRE V

Comme quoi nous convînmes de retourner à l'île de Cuba. De la soif et des difficultés qu'il nous fallut surmonter jusqu'à notre arrivée au port de la Havane.

Lorsque nous fûmes à bord de nos navires, ainsi que je l'ai dit, nous rendîmes à Dieu de grandes grâces, et, après avoir pansé nos blessés (pas un de nous, parmi tous ceux qui étaient là présents, n'avait moins de deux, trois ou quatre blessures; le capitaine avait reçu douze flèches; un seul soldat était sans aucune atteinte), nous résolûmes de retourner à l'île de Cuba. Mais comme la plupart de nos matelots étaient également blessés — car ils vinrent à terre et se trouvèrent mêlés au combat, — nous n'avions pas d'hommes pour manœuvrer les voiles. Nous tombâmes d'accord pour abandonner le plus petit de nos navires, en y mettant le feu, après avoir sauvé les voiles, les ancres et les cordages, dans le but de répartir ses ma-

telots non blessés entre les deux autres vaisseaux d'un plus fort tonnage. Un autre malheur était à déplorer, c'est le manque d'eau; car les fûts que nous avions remplis à Champoton ne purent être embarqués; ils restèrent à terre, et la provision fut abandonnée, à cause des combats qu'on nous livra, et par suite de l'empressement avec lequel nous cherchâmes un refuge sur nos canots. Je dis que nous souffrîmes de la soif à ce point, que nos langues et nos bouches se gerçaient de sécheresse, car nous n'avions absolument rien pour nous rafraîchir. Oh! quelle pénible chose que d'aller découvrir des terres nouvelles, surtout avec notre manière d'en courir l'aventure! Ceux-là seuls pourront s'en former une juste idée, qui ont enduré, comme nous, ces fatigues extrêmes. Il résultait de tout cela que nous naviguions très-près de terre, espérant arriver à l'embouchure de quelque rivière, ou dans quelque baie où nous pussions faire de l'eau. Or, au bout de trois jours, nous aperçûmes une sorte de havre ou d'estuaire, qui nous donna l'espoir d'avoir enfin rencontré de l'eau douce. Quinze matelots descendirent à terre, et trois soldats des moins dangereusement blessés les accompagnèrent. Ils se munirent de pioches, et prirent trois barils pour les remplir. Mais, l'estuaire étant salé, ils se mirent à creuser des puits sur la côte; ils en obtinrent une eau qui n'était pas moins amère. Malgré qu'elle fût fort mauvaise, ils en remplirent les barils; mais personne ne la put supporter à cause de son goût saumâtre. Deux soldats qui s'obstinèrent à la boire en eurent le corps et la bouche malades. Or, dans cet endroit, il y avait de fort grands et très-nombreux caïmans, ce qui nous le fit appeler, dès lors, *rio Lagartos;* et c'est ainsi qu'il est indiqué dans les cartes marines.

Je dirai maintenant que, pendant qu'on faisait de l'eau, il se leva un vent si fort du nord-est, que nos navires couraient à terre, et comme ce vent tombe par le travers de cette côte où le nord et le nord-est règnent toujours, nous nous vîmes dans un grand danger provenant de nos amarres. Les matelots qui étaient allés faire de l'eau s'en aperçurent; ils accoururent précipitamment avec leurs canots et ils eurent le temps de placer d'autres ancres avec d'autres câbles; ce qui mit nos navires en sûreté pour deux jours et deux nuits. Après quoi, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile en suivant la direction de Cuba. Mais il paraît que notre capitaine Alaminos se concerta avec les deux autres pilotes pour aller du point où nous étions à la Floride. Leurs calculs leur faisaient juger en effet que nous en étions à environ soixante-dix lieues; ils pensaient d'ailleurs qu'une fois en Floride nous ferions meilleure et plus prompte route pour la Havane, comparativement à celle que nous avions suivie en allant à la découverte. Et ainsi le jugea notre capitaine, parce qu'il était allé découvrir la Floride, dix ou douze ans auparavant, avec Juan Ponce de Leon.

Revenons à notre sujet. Ayant traversé ce golfe en quatre jours de navigation, nous vîmes la terre même de la Floride; et ce qui nous y arriva, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE VI

Comme quoi vingt soldats débarquèrent à la baie de la Floride, et avec nous le pilote Alaminos, pour chercher de l'eau; guerre que les naturels du pays nous firent, et ce qui advint encore avant notre arrivée à la Havane.

En arrivant à la Floride, nous fûmes d'avis d'envoyer à terre vingt soldats choisis parmi ceux qui souffraient le moins de leurs blessures. J'y fus avec eux, et le pilote Alaminos y alla également. Nous emportâmes les fûts qui restaient, ainsi que nos pioches, nos arbalètes et nos espingoles. Comme notre capitaine était très-grièvement blessé et fort affaibli par la privation de boisson, il nous supplia, pour l'amour de Dieu, de lui apporter de l'eau douce, ajoutant qu'il séchait et mourait de soif. L'eau que nous avions était en effet très-salée et on ne pouvait la boire, ainsi que je l'ai dit précédemment. En arrivant à terre, au bord d'un estuaire[1] qui débouchait à la mer, le pilote reconnut la côte et nous dit que dix ou douze ans auparavant il avait touché ces parages, lorsqu'il vint avec Juan Ponce de Leon à la découverte du pays. Les Indiens du lieu, disait-il, les avaient attaqués, leur tuant plusieurs soldats, ce qui lui paraissait une raison pour nous tenir maintenant sur nos gardes; car ces Indiens avaient fait leur irruption fort subitement, en ce temps-là, lorsqu'ils mirent Ponce de Leon en pleine déroute. Nous plaçâmes tout de suite deux soldats en sentinelle sur une plage largement découverte et, profitant des heures de la basse mer, nous creusâmes des puits très-profonds en un endroit qui nous parut propice. Dieu voulut que nous trouvassions une eau excellente. Dans notre joie, nous passâmes au moins une heure à nous en rassasier et à laver les linges qui pansaient nos plaies. Mais lorsque nous allions nous embarquer avec notre eau, nous vîmes venir à nous un des soldats que nous avions placés sur la plage, jetant des cris et disant : « Aux armes! aux armes! un grand nombre d'Indiens armés viennent par terre et d'autres en canot par la rivière.... » Et le soldat criait, et il venait en courant. Or, les

1. J'avoue que le mot *estuario*, employé souvent par l'auteur, et que je traduira toujours par « estuaire », ne m'indique pas bien le sens que Bernal Diaz a pu y attacher. Il me semble cependant qu'il l'emploie indifféremment à propos de mer et de rivière, pour indiquer de longs enfoncements semblables au lit d'un fleuve et qui reçoivent l'excédant des eaux sorties de leur lit naturel sur lequel ils maintiennent une embouchure.

Indiens arrivèrent sur nous presque aussitôt que notre camarade. Ils avaient de très-grands arcs, de bonnes flèches, des lances et une arme en forme d'épée ; ils étaient vêtus de peaux de chevreuil et leur stature était fort élevée. Ils vinrent droit sur nous, nous lançant des flèches, dont ils blessèrent à l'instant six de nos camarades. Ils me firent au bras une blessure légère. Mais nous mîmes une telle ardeur à les cribler de nos coups de sabre, de nos arbalètes et de nos espingoles, qu'ils nous abandonnèrent, nous tous qui prenions l'eau dans les puits, et coururent à la rivière et à la mer pour secourir ceux de leurs compagnons qui se trouvaient en canots à l'endroit même où était stationné le bateau monté par nos marins. Ceux-ci se battaient également corps à corps avec les Indiens embarqués, qui leur avaient même déjà pris le bateau et le remorquaient avec leurs embarcations en remontant la rivière. Ils avaient blessé quatre de nos matelots et fait au pilote Alaminos une mauvaise blessure à la gorge. Nous nous précipitâmes sur eux, ayant de l'eau au-dessus de la ceinture, et, à coups de sabre, nous leur fîmes lâcher le bateau. Vingt-deux des leurs restèrent morts sur la côte ou dans l'eau, et nous en prîmes trois qui étaient légèrement blessés et qui moururent sur nos navires.

Le combat étant fini, nous demandâmes au soldat que nous avions placé en sentinelle ce qu'était devenu son camarade Berrio (c'était son nom). Il nous dit qu'il l'avait vu s'écarter, une hache à la main, pour couper une palme au bord de l'eau, vers l'endroit par où les Indiens armés étaient venus; qu'il entendit des cris poussés en espagnol; qu'à cause de ces cris il avait couru en toute hâte vers la mer, conformément à la consigne, et que sans doute alors on donna la mort à son compagnon. C'est ce même soldat qui était sorti de Potonchan sans aucune blessure; son mauvais sort voulut qu'il vînt en ce lieu trouver sa fin. Nous fûmes prestement à sa recherche, suivant les traces laissées par les Indiens ennemis ; nous trouvâmes une palme qu'il avait commencé à couper, et auprès d'elle beaucoup de pas sur le sol, bien plus qu'en tout autre endroit. Ce qui nous fit penser qu'on l'avait certainement emmené vivant, c'est qu'il n'y avait aucune trace de sang. Nous le cherchâmes plus d'une heure dans toutes les directions; nous l'appelâmes, mais nous dûmes nous rembarquer et nous n'entendîmes jamais plus parler de lui. Nous emportâmes l'eau douce à bord de nos navires et tous les soldats s'en réjouirent comme si nous leur avions donné la vie ce jour-là même. Un d'eux se lança du navire sur le bateau, poussé par la soif; il prit une jarre avec tant d'ardeur et il but tant d'eau, qu'il s'en enfla et mourut.

Nous étant donc embarqués avec notre eau, et nos bateaux étant remontés à bord, nous fîmes voile vers la Havane. Ce jour-là et la

nuit suivante nous marchâmes avec beau temps, côtoyant de petites îles dites des Martyrs, sur des bancs que l'on appelle aussi *bancs des Martyrs*, où nous naviguions par quatre brasses au plus. Le vaisseau de commandement toucha fond entre deux sortes d'îlots, et fit tant d'eau que nous tous qui nous trouvions à bord nous travaillions aux pompes sans pouvoir l'épuiser, de sorte que nous avancions avec la crainte de couler. Je me rappelle à ce propos que nous comptions parmi nos matelots deux Levantins auxquels nous disions : « Frères, aidez-nous à manœuvrer les pompes, car vous voyez que nous sommes très-grièvement blessés et bien fatigués du travail du jour et de la nuit, et nous allons à fond.... » Et ils répondaient : « Faites vous-mêmes; car nous n'avons pas de solde et nous ne gagnons que la faim, la soif, les fatigues et les blessures comme vous. » Mais nous les forcions à pomper malgré eux, et, quant à nous, malades et blessés comme nous étions, nous manœuvrâmes les voiles et nous travaillâmes aux pompes jusqu'à ce qu'il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ de nous conduire au port de Carenas, là même où se trouve établie maintenant la ville de la Havane. C'est *port de Carenas* et non Havane qu'on avait autrefois l'habitude de l'appeler. Nous rendîmes grâces à Dieu en arrivant à terre, et un certain Buzano Portuguès[1], qui montait un autre navire du port, s'empara de l'eau douce de notre vaisseau commandant. Nous écrivîmes par bons courriers à Diego Velasquez, gouverneur de l'île, pour lui faire savoir que nous avions découvert des pays à grands villages, composés de maisons construites à chaux et à sable, dont les habitants, qui portaient des habillements de coton, prenaient soin de couvrir leurs nudités; ils possédaient au surplus de l'or et des plantations de maïs. Notre capitaine Francisco Hernandez s'en fut par terre à la ville de Saint-Esprit (c'est ainsi qu'on la nomme), où il avait son établissement d'Indiens, et comme il partait fort grièvement blessé, il mourut dix jours après être arrivé dans son habitation. Nous tous, les soldats, nous nous dispersâmes de côtés et d'autres dans l'île. Trois des nôtres moururent à la Havane de leurs blessures.

Les navires s'en furent à Santiago de Cuba où résidait le gouverneur, et, lorsqu'on eut débarqué les deux Indiens pris à Cotoche, dont j'ai déjà parlé, qui s'appelaient Melchorejo et Julianillo ; quand on eut fait voir le petit arceau avec les diadèmes et les canards, les petits poissons et les idoles en or mélangé, ce maigre butin fut

1. L'auteur a-t-il voulu dire que Buzano était Portugais ou bien qu'il portait le double nom patronymique de Buzano Portuguès? Je l'ignore; mais le défaut de virgule obligerait à accepter cette dernière interprétation. Il y a plus, l'éditeur de Bernal Diaz de la collection de Rivadeneyra (Madrid, 1851) a jugé convenable de remplacer les lettres capitales de Buzano Portuguès par des lettres simples, qui changent le sens du texte primitif et forceraient à traduire par « un filou portugais ».

tellement grossi par la renommée, que le bruit s'en répandit dans les îles entières de Saint-Domingue et de Cuba, et même en Castille. On y disait que jamais pays meilleurs n'avaient été découverts, avec des habitations si bien bâties à chaux et à sable. A la vue des idoles en terre cuite, de formes si diverses, les uns prétendaient qu'elles provenaient du temps des Gentils et d'autres affirmaient que les juifs les avaient apportées lorsque Titus et Vespasien les exilèrent en les parquant dans des navires avariés. Comme d'ailleurs le Pérou n'était pas encore découvert, ce pays-ci excita une admiration très-grande.

Diego Velasquez s'inquiétait d'autre chose : il voulait savoir de nos Indiens s'il y avait des mines d'or dans leur pays ; à quoi ils répondaient affirmativement, et quand on leur montrait l'or en poudre qu'on trouvait dans l'île de Cuba, ils disaient qu'il y en avait beaucoup dans leur province : assertion mensongère, car il est clair que vers le cap Cotoche et dans tout Yucatan on ne voit point de mines d'or. En indiquant les amas de terre sur lesquels on sème la plante dont les racines servent à faire le pain de cassave et qu'à Cuba l'on appelle *yuca*, nos Indiens assuraient qu'il y en avait aussi dans leur pays et ils disaient *tale* pour désigner les terrains sur lesquels on les cultivait; de façon que *yuca* et *tale* réunis font : Yutacan. Les Espagnols qui se trouvaient avec nos Indiens et Diego Velasquez dirent alors : « Señor, ces Indiens prétendent que leur pays s'appelle Yucatan. » Et ce nom lui resta, quoiqu'on le désigne autrement en langue nationale[1].

Toujours est-il que nous tous, qui fûmes à cette découverte, nous dépensâmes notre avoir et nous revînmes blessés et pauvres à Cuba, nous donnant pour bien heureux de notre retour et de n'être pas restés sans vie avec nos autres camarades.

Chaque soldat s'en fut de son côté ; notre capitaine, ainsi que je l'ai dit, ne tarda pas à mourir de ses blessures ; quant à nous, les blessés, nous attendîmes longtemps notre guérison et, à mon compte, soixante-dix environ y trouvèrent la mort. Voilà ce que nous gagnâmes à cette découverte. Au surplus, Diego Velasquez écrivit en Castille, aux personnages qui avaient le gouvernement des Indes, que c'était lui qui avait tout découvert, en y dépensant de grandes sommes en pièces d'or. C'est ainsi que le proclamait don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano et président du Conseil des Indes. Il l'écrivit à Sa Majesté, en Flandre, louant beaucoup Diego Velasquez, sans faire mémoire d'aucun de nous qui découvrîmes à nos dépens. Nous en resterons là, et je dirai les misères qui nous advinrent, à moi et à trois autres soldats.

1. On l'appelait alors la province de Maya. Aujourd'hui on appelle de ce nom la angue qui s'y parle.

CHAPITRE VII

Des souffrances que j'andurai pour arriver à un bourg appelé Trinidad.

J'ai déjà dit que je restai à la Havane avec quelques soldats qui n'étaient pas guéris de leurs blessures. Lorsque nous fûmes soulagés, nous nous réunîmes trois compagnons d'armes pour aller à Trinidad, traitant avec un habitant de la Havane, appelé Pedro de Avila, qui devait aussi faire ce voyage en gagnant la côte sud avec une embarcation chargée de chemisettes de coton qn'il allait vendre dans ce bourg. J'ai dit ailleurs que ces embarcations sont comme de grands pétrins faits avec des troncs d'arbres creusés et évidés. Dans ce pays c'est avec elles qu'on navigue d'une côte à l'autre. Notre convention avec Pedro de Avila fut de lui donner dix piastres en or pour passer dans sa chaloupe.

Nous avancions en suivant la côte, tantôt à la rame, tantôt en faisant voile. Nous avions déjà navigué onze jours, lorsque, nous trouvant en vue d'un village d'Indiens soumis, du nom de Canarreon, qui confinait aux terrains de Trinidad, il s'éleva pendant la nuit un vent si fort, qu'il nous fut impossible de tenir la mer, quelques efforts que nous fissions tous avec nos rames. Il en résulta qu'avec Pedro de Avila, avec les Indiens de la Havane et avec les bons rameurs que nous avions amenés, nous échouâmes sur des récifs[1] qui sont considérables sur cette côte. Notre embarcation se brisa; Avila perdit son avoir, et nous tous, meurtris par les récifs, nous restâmes littéralement nus, parce que nous avions abandonné nos vêtements, afin de mieux aider à préserver l'embarcation et pouvoir nager plus à l'aise. Nous sortîmes vivants de ces écueils; mais il n'y avait pas de chemin pour aller à Trinidad en suivant la côte. C'étaient de mauvais endroits couverts de roches pointues qui entrent dans la plante des pieds; et nous n'avions rien à manger. Les vagues nous enveloppaient en se brisant sur les écueils. Comme d'ailleurs il faisait grand vent, des gerçures se formèrent dans les parties de notre corps habituellement abritées et le sang en découlait, quoique nous eussions pris soin de nous couvrir avec beaucoup de feuilles d'arbre et avec d'autres herbes que nous avions recueillies dans ce but. Comme nous ne pouvions point marcher sur la côte, parce que les pointes des rochers nous entraient dans les pieds, nous nous enfonçâmes à grand'peine

1. Je dis récifs et je crois bien dire, dans l'impossibilité où je suis de traduire le mot *ceborucos* qui est dans le texte, et dont j'ignore la signification véritable.

dans un bois et, avec d'autres pierres que l'on y trouve, n'ayant point d'épées, nous coupâmes des écorces solides que nous accommodâmes en semelles, les fixant à l'aide d'une sorte de cordelettes qui naissent entre les arbres et qu'on nomme lianes. Nous en entourâmes le mieux possible nos pieds et les écorces, et, après de grandes difficultés, nous arrivâmes à une plage de sable qui nous conduisit en deux jours de marche à un village d'Indiens appelé Yaguarama.

Ce village était, en ce temps-là, sous la dépendance du Père Bartolomé de Las Casas, alors prêtre desservant, que je connus plus tard frère dominicain et qui devint évêque de Chiapas. Les Indiens du lieu nous donnèrent à manger. Le jour suivant nous avançâmes jusqu'à un autre village qu'on appelait Chipiona. Il appartenait à un certain Alonso de Avila et à un Sandoval (je ne parle pas du capitaine Sandoval, celui de la Nouvelle-Espagne); et de là nous fûmes à Trinidad. Un de mes amis, Antonio de Medina, m'habilla à la mode du pays, et d'autres habitants de la ville en firent autant pour mes camarades. De là, avec ma misère, à travers mille fatigues, je m'en fus à Santiago de Cuba, où se trouvait le gouverneur Diego Velasquez qui se préparait en grande hâte à envoyer une autre expédition. Quand je fus lui baiser les mains — nous étions parents, — il se réjouit avec moi et, passant d'un sujet à l'autre dans la conversation, il me demanda si j'étais assez rétabli de mes blessures pour revenir à Yucatan. Et je lui demandai en riant qui lui avait donné ce nom-là, ajoutant que là-bas on n'appelait pas ce pays de la sorte. Il me répondit : « Melchorejo, celui que tu as amené, l'appelle ainsi. » Et moi je repartis : « Il serait plus juste de le nommer : *Pays où l'on nous tua la moitié des soldats qui l'abordâmes et d'où tous les autres sortirent blessés.* — Je sais, ajouta-t-il, que tu enduras mille fatigues : c'est ce qui arrive à ceux qui font métier de découvrir et qui en ont la gloire. Sa Majesté vous en récompensera et je ne manquerai pas de lui en écrire; pour à présent, mon fils, allez encore avec l'expédition que j'apprête; je ferai en sorte qu'on vous en fasse grand honneur et je publierai ce qui sera arrivé. »

CHAPITRE VIII

Comme quoi Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, envoya une autre flotte aux pays que nous découvrîmes.

En l'an quinze cent dix-huit, Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, mu par le rapport que nous avions fait de nos découvertes, prit des mesures pour envoyer une autre flotte. Dans ce but, on chercha quatre

navires. Les deux premiers furent ceux-là mêmes que nous avions achetés, nous, les soldats qui fûmes découvrir Yucatan en compagnie du capitaine Francisco Hernandez de Cordova, ainsi que je l'ai dit en traitant de cet événement. Diego Velasquez acheta de ses deniers les deux autres navires. Or, à l'époque même où il armait la flotte, étaient présents à Santiago de Cuba : Juan de Grijalva, Pedro de Alvarado, Francisco de Montejo et Alonso de Avila, qui avaient affaire au gouverneur, parce qu'ils possédaient des *encomiendas* d'Indiens dans ces mêmes îles. Et comme c'étaient des gens de valeur, il convint avec eux que Juan de Grijalva, qui était son parent, s'embarquerait en qualité de capitaine général de la flotte, tandis que Pedro de Alvarado commanderait sur un navire, Francisco de Montejo sur un autre et Alonso de Avila sur un troisième[1]. De sorte que chacun de ces capitaines se mit en mesure de réunir des provisions et des vivres en pain de cassave et en porc salé. Diego Velasquez les pourvut d'arbalètes, de fusils, de quelques objets d'échange et d'autres minuties; au surplus, il fournit les navires. Et comme on avait répandu le bruit que ces pays étaient fort riches et possédaient des maisons en pierre; l'Indien Melchorejo ayant d'ailleurs donné à entendre par signes qu'il y avait de l'or, les soldats et habitants de l'île qui n'étaient pas propriétaires d'Indiens ambitionnaient fort d'aller en expédition. De sorte que nous nous réunîmes tout de suite deux cent quarante. Chacun de nous y mit aussi du sien en provisions, en armes et en objets utiles.

Je refis donc ce voyage, et encore une fois avec les mêmes capitaines. Selon ce que je compris, les instructions de Diego Velasquez étaient d'acquérir tout l'or et l'argent qu'il serait possible, de coloniser si cela paraissait convenable et de revenir à Cuba dans le cas contraire. Un certain Peñalosa, natif de Ségovie, s'embarqua à titre de commissaire de la flotte, et nous emmenâmes un prêtre qui s'appelait Juan Diaz. Quant aux trois pilotes, que nous avions eus auparavant dans notre premier voyage, j'ai déjà dit leurs noms : Anton de Alaminos, de Palos; Camacho, de Triana, et Juan Alvarez le Manchot, de Huelva. Alaminos fut le pilote en premier. Quant à l'autre commandant qui vint aussi, je ne me rappelle pas son nom. Avant d'aller plus avant, je dois dire que je mentionnerai quelquefois ces hidalgos qui furent nos capitaines; il paraîtra peut-être inconvenant que je dise sèchement leurs noms propres : Pedro de Alvarado, Francisco de Montejo, Alonso de Avila, sans les accompagner de leurs titres et dignités. Sachez que ce Pedro de Alvarado fut un hidalgo d'un grand courage qui, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint gouverneur et adelantado des provinces de Guatemala, de Honduras et de Chiapas, et commandeur

1. Entendons-nous. L'auteur veut dire que ces trois capitaines devaient avoir le commandement des hommes embarqués sur les navires.

de l'ordre de Santiago; et de même, Francisco de Montejo, hidalgo de grande valeur, fut gouverneur civil et militaire de Yucatan. Jusqu'au temps où Sa Majesté leur fera ces grandes faveurs et qu'ils auront des seigneuries, je ne les désignerai que par leurs noms et nullement par leurs qualités.

Revenons à notre sujet. Les quatre navires voguant vers le nord allèrent à Matanzas, port situé près de l'ancienne Havane, qui alors n'avait pas sa population là où elle est aujourd'hui. C'est dans ce port, ou aux environs, que la plupart des habitants de la Havane avaient leurs dépôts de porcs et de cassave. Nos navires s'y pourvurent de tout ce qui leur manquait et ce fut là que nous nous réunîmes, les capitaines aussi bien que les soldats, pour faire voile et entreprendre notre voyage. Et avant d'aller plus loin, — quoique cela soit hors de propos, — je veux dire pourquoi l'on donnait à ce lieu le nom de Matanzas. Cela me vient actuellement à la mémoire parce que quelques personnes m'ont demandé la raison de cette dénomination; or cette raison, la voici. Avant que l'île de Cuba fût pacifiée, un navire qui était venu de Saint-Domingue échoua sur la côte nord, tandis qu'il allait chercher des Indiens aux îles qui se trouvent entre Cuba et le canal de Bahama et qui s'appellent les Lucayes. Il échoua donc sur cette côte près de la rivière et du port que j'ai dit s'appeler Matanzas. Environ trente Espagnols, dont deux femmes, se trouvaient à bord. Plusieurs Indiens de la Havane et d'autres lieux vinrent comme pour les visiter en bonne amitié et pour les aider à franchir la rivière, disant qu'ils les passeraient dans leurs canots et les conduiraient aux villages afin de leur donner des vivres. Or, quand ils furent arrivés avec eux au milieu du courant, ils firent chavirer leurs canots et ils les tuèrent : de sorte qu'il ne resta vivants que trois hommes et une femme, fort belle, que s'appropria l'un des caciques qui avaient été les principaux auteurs de la trahison. Les trois Espagnols furent répartis entre les autres chefs. Et voilà la cause qui fit donner à ce port le nom de Matanzas (*massacres*). J'ai connu la femme dont je parle : après la conquête de Cuba, on l'enleva au cacique qui l'avait en son pouvoir, et je la vis mariée avec un habitant de Trinidad, qu'on appelait Pedro Sanchez Farfan. J'ai connu aussi les trois Espagnols, qu'on nommait, l'un Gonzalo Mejia, homme âgé, natif de Xerez; l'autre, Juan de Santisteban, natif de Madrigal, et le troisième, Cascorro, homme de mer, pêcheur de Huelva, à qui un cacique chez lequel il vivait donna sa fille en mariage. Il avait déjà les oreilles et le nez percés comme les Indiens.

Je me suis arrêté trop longtemps à conter de vieilles histoires. Revenons à notre récit. Quand nous fûmes réunis, capitaines et soldats, lorsque les instructions furent données aux pilotes et le langage de fanaux convenu, nous entendîmes la messe avec grande dévotion et nous mîmes à la voile le cinquième jour du mois d'avril de l'an quinze cent

dix-huit. En dix jours nous doublâmes la pointe de Guaniguanico, que les pilotes appellent de San Antonio; et huit jours plus tard, vers la Sainte-Croix, nous aperçûmes l'île de Cozumel. Nous la découvrîmes alors, parce que les navires dévièrent sous les courants beaucoup plus bas que lorsque nous vînmes avec Francisco Hernandez de Cordova. Nous abordâmes l'île par sa côte sud. Un village était en vue, et près de lui un bon mouillage sans nul écueil. Nous descendîmes à terre avec Juan de Grijalva et un bon nombre de soldats. Les habitants de ce port prirent la fuite aussitôt qu'ils virent approcher les navires sous voiles, car ils n'avaient jamais vu pareille chose; de sorte que les soldats débarqués ne trouvèrent personne dans le village. On découvrit seulement dans des champs de maïs deux vieillards qui ne pouvaient pas courir. Nous les conduisîmes au capitaine et, au moyen de Juanillo et de Melchorejo, ceux-là mêmes que nous avions pris à la pointe de Cotoche et qui comprenaient très-bien ces Indiens, on put leur parler; car, de Yucatan à l'île de Cozumel, il n'y a pas plus de quatre lieues de traversée et on y parle la même langue. Le capitaine flatta ces vieillards, leur donna des perles vertes et les commissionna pour aller chercher le calachoni du village — c'est ainsi qu'on appelle les caciques dans ce pays. — Ils partirent; mais ils ne revinrent jamais plus. Pendant qu'on les attendait, il vint une jeune Indienne de bel aspect, qui se mit à parler la langue de Jamaïque, disant que tous les Indiens et Indiennes de cette île et du village s'étaient enfuis épouvantés dans les bois; et, comme plusieurs soldats et moi nous comprenions très-bien cette langue qui est aussi celle de Cuba, nous fûmes surpris et nous lui demandâmes comment elle se trouvait là; à quoi elle répondit que deux ans auparavant elle avait échoué avec une grande chaloupe dans laquelle dix Indiens de la Jamaïque allaient à la pêche vers des îlots voisins. Les courants les jetèrent sur ce pays où l'on tua son mari et ses autres compatriotes, les sacrifiant aux idoles. Dès que notre capitaine l'entendit, il comprit qu'elle serait une bonne messagère. Il l'envoya appeler les Indiens et les caciques du village, lui assignant un délai de trois jours pour revenir. Quant aux Indiens Juanillo et Melchorejo que nous avions pris à la pointe de Cotoche, nous craignîmes qu'ils ne s'enfuissent aussitôt qu'ils seraient séparés de nous, et c'est pour cette raison que nous ne fîmes pas appeler par eux les fugitifs. Or, la messagère revint le jour suivant, disant qu'aucun Indien ni Indienne n'avait voulu venir, quelques discours qu'elle leur adressât.

Nous donnâmes à ce village le nom de Santa-Cruz, parce que nous l'aperçûmes quatre ou cinq jours avant cette fête. Il y avait de bonnes ruches à miel, beaucoup de *boniates* [1] et de patates douces,

1. *Boniato* (et plutôt *moniato*) est une plante dont la racine est alimentaire. Dans certains pays on désigne par ces mots la patate douce.

ainsi que de grandes troupes de porcs du pays, qui ont le nombril sur le dos [1]. On y comptait trois villages. Celui où nous débarquâmes était le plus grand. Les deux plus petits occupaient chacun une pointe de l'île, qui a environ deux lieues de contour. Mais comme le capitaine Juan de Grijalva comprit qu'il perdrait son temps à attendre davantage, il ordonna que l'on s'embarquât aussitôt. L'Indienne de la Jamaïque vint avec nous, et nous continuâmes notre voyage.

CHAPITRE IX

Comme quoi nous fûmes débarquer à Champoton.

Nous étant donc rembarqués et suivant la route parcourue autrefois par Francisco de Cordoba, nous arrivâmes en huit jours au village de Champoton où les Indiens de cette province nous avaient mis en déroute, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Comme la mer baisse beaucoup dans cette anse, nous jetâmes l'ancre à une lieue de terre et, à l'aide de nos canots, la moitié de nos soldats débarqua près des maisons du village. Les Indiens qui l'habitaient et d'autres des environs se réunirent comme à l'époque où ils nous tuèrent cinquante-six soldats, blessant la plupart des autres, ainsi que je l'ai dit en son lieu. Très-glorieux et très-fanfarons pour cette raison, ils étaient fort bien armés, à leur manière, d'arcs, de flèches, de rondaches, de massues, d'épées à deux mains, de pierres à frondes et de défenses de coton. Ils portaient aussi des trompettes et des tambours, et la plupart avaient la figure peinte en noir, rouge et blanc. Ils étaient parfaitement en ordre sur la plage, avec le dessein de tomber sur nous aussitôt que nous arriverions. Comme nous avions l'expérience du passé, nous emportions des fauconneaux dans nos canots, et nous étions pourvus d'arbalètes et d'escopettes. Tandis que nous abordions, ils se mirent à nous cribler de flèches et à nous piquer rudement de leurs lances. Ils firent pleuvoir sur nos têtes une telle grêle de coups, avant notre descente, qu'ils blessèrent la moitié d'entre nous. Quand nous quittâmes nos canots, nous refroidîmes leur ardeur, en frappant sur eux d'estoc et de taille. Ils nous lançaient leurs flèches comme à la cible; mais nous avions tous des défenses de coton. Ils soutinrent le combat encore un bon moment, jusqu'à l'arrivée d'un autre convoi de nos soldats; alors nous les fîmes reculer jusqu'aux marécages qui touchent aux habitations.

1. L'auteur désigne ici le pécari ou sanglier musqué, animal très-commun encore aujourd'hui sur certaines parties basses du Mexique. Il est porteur d'une glande située sur la région lombaire, d'où suinte une liqueur d'une odeur fétide.

Dans ce combat, on nous tua Juan de Quiteria et deúx autres soldats. Juan de Grijalva reçut trois coups de flèche et on lui brisa deux dents avec un projectile naturel[1] très-abondant sur cette côte. Environ soixante des nôtres furent blessés. Voyant que tous nos ennemis avaient pris la fuite, nous nous rendîmes au village. Les blessés furent pansés et nous enterrâmes les morts. Nous ne trouvâmes personne dans le bourg, et ceux qui avaient gagné les marécages étaient déjà partis; de sorte que tous avaient mis leur avoir en sûreté. Nous prîmes trois Indiens dans ces escarmouches; l'un d'eux paraissait être un chef. Notre capitaine les envoya pour mander le cacique de ce village, leur donnant des perles vertes et des grelots à répartir, afin que les Indiens revinssent en paix. On flatta aussi beaucoup ces trois prisonniers; on les gratifia de perles pour eux-mêmes, dans le but de dissiper leur crainte. Ils partirent et ne revinrent pas; ce qui nous fit penser que Julianillo et Melchorejo ne leur avaient pas traduit exactement nos paroles et qu'ils leur avaient exprimé le contraire de notre pensée. Nous restâmes quatre jours dans le village. Je me rappelle que lorsque nous nous battions dans ces escarmouches, il y avait là des prés pierreux où se trouvaient des sauterelles qui se levaient pendant le combat. Elles venaient sur nous en volant et nous tombaient sur le visage. Comme, d'autre part, les archers ennemis étaient si nombreux que les flèches pleuvaient comme grêle, nous prenions celles-ci pour une volée de sauterelles: nous ne leur opposions pas nos boucliers et les flèches nous blessaient. D'autres fois, nous croyions voir arriver une flèche et c'étaient des sauterelles qui venaient en volant. Ce fut un gros embarras.

CHAPITRE X

Comme quoi nous continuâmes notre voyage et entrâmes à la bouche de Terminos nom que nous lui donnâmes alors.

Poursuivant notre navigation en avant, nous arrivâmes à une embouchure qu'on eût dite celle d'un très-grand fleuve. Or, ce n'était pas précisément un fleuve, comme nous le crûmes d'abord, mais un excellent port, et, parce qu'il était entre deux côtes, on aurait pris son entrée pour un détroit. Comme d'ailleurs le pilote Anton de Alaminos disait que nous venions de longer une île et que cette grande embouchure séparait les extrémités de deux pays, ce fut pour cette

1. L'auteur appelle ce projectile *cobaco*. Herrera dit que ce fut un coup de flèche (Déc. 2, liv. III ch. 1).

raison que nous lui donnâmes le nom de « bouche de Terminos ». C'est ainsi qu'on la marque dans les cartes marines. Le capitaine Juan de Grijalva descendit à terre avec la plupart des capitaines que j'ai nommés, et plusieurs soldats s'occupèrent pendant trois jours à sonder cette grande embouchure. Après avoir bien examiné la baie dans tous les sens et recherché les points où nous croyions que la terre s'arrêtait, nous reconnûmes que ce n'était pas la fin d'une île, mais une anse et un bon port. Nous y trouvâmes des oratoires bâtis à la chaux, avec grand nombre d'idoles en terre et en bois, qui étaient les unes des images de divinités, d'autres des figures de femmes, et plusieurs, des corps de serpents; on y voyait aussi beaucoup de cornes de cerfs. Nous pensions, au surplus, qu'il y aurait dans les environs quelque village et que, le port étant bon, ce serait un lieu propre à coloniser. Mais il n'en fut pas ainsi ; la localité était déserte, et ces oratoires appartenaient à des marchands ou à des chasseurs qui entraient en passagers dans le port avec des canots et y faisaient leurs sacrifices. Il y avait une grande quantité de lapins et de chevreuils. Nous en tuâmes beaucoup, à l'aide d'une levrette. Et bientôt, ayant tout vu et tout sondé, nous nous rembarquâmes, oubliant notre levrette, que nous retrouvâmes, du reste, très-grasse et très-brillante, lorsque nous revînmes avec Cortès. Les marins appellent ce port : port de Terminos. Nous étant rembarqués, nous naviguâmes en côtoyant la terre, jusqu'à ce que nous arrivâmes au fleuve Tabasco, qu'on appelle aujourd'hui fleuve Grijalva, parce que Juan de Grijalva le découvrit.

CHAPITRE XI

Comme quoi nous arrivâmes au fleuve de Tabasco, appelé Grijalva, et ce qui nous y advint.

En naviguant près de terre dans la direction du couchant — de jour seulement, parce que la nuit nous n'osions pas, par crainte d'écueils et de récifs —, au bout de trois jours nous aperçûmes une large embouchure de fleuve. Nous approchâmes beaucoup de terre avec nos navires et cela nous parut être un bon port. Mais, nous étant portés encore un peu plus près de cette embouchure, nous vîmes des brisants avant d'entrer dans le courant, ce qui nous fit mettre les canots à l'eau, et, la sonde en main, nous trouvâmes que nos deux plus gros navires ne pourraient pas entrer. Il fut convenu qu'ils mouilleraient en mer, hors du port, tandis que nous tous nous remonterions le fleuve avec les deux autres navires qui calaient moins d'eau, et avec les canots; car nous apercevions dans des embarca-

tions, près des rives, un grand nombre d'Indiens pourvus d'arcs et de flèches, avec leur armement pareil à celui des naturels de Champoton. Cela nous fit comprendre que par là se trouvait quelque grand village; d'autant plus que, lorsque nous naviguions près de terre, nous avions vu des nasses placées dans la mer pour la pêche; nous prîmes le poisson de deux d'entre elles, au moyen d'une embarcation que le navire commandant traînait à la remorque. Ce fleuve porte le nom de Tabasco, parce que le cacique du pays s'appelle de même. Mais comme nous le découvrîmes dans ce voyage et que Juan de Grijalva fut l'auteur de la découverte, on le nomme fleuve de Grijalva, et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines. Dès que nous arrivâmes à environ une demi-lieue du village, nous entendîmes le fracas qu'on faisait en coupant du bois, pour élever de grandes palissades, les habitants se préparant à nous combattre; car ils avaient su ce qui était arrivé à Potonchan et ils tenaient la guerre pour certaine. Lorsque nous le comprîmes ainsi, nous débarquâmes sur une pointe de terrain plantée de palmiers, qui était à une demi-lieue du village. Nous voyant en cet endroit, environ cinquante canots s'approchèrent, chargés de gens de guerre avec des arcs, des flèches, des défenses de coton, des rondaches, des lances et leurs tambours et panaches. D'autres canots en grand nombre, montés par des guerriers, occupaient des enfoncements du rivage et se tenaient un peu éloignés de nous, n'osant approcher comme les premiers.

Les voyant en cet état, nous fûmes sur le point de tirer sur eux avec nos escopettes et nos arbalètes; mais Notre Seigneur voulut que nous prissions le parti de les appeler et, au moyen de Julianillo et Melchorejo, du cap Cotoche, qui connaissaient très-bien leur langue, notre capitaine dit à leurs chefs de n'avoir aucune crainte, que nous avions à leur communiquer des choses qui leur feraient tenir notre arrivée chez eux pour un événement favorable, et qu'au surplus nous leur voulions donner de ce que nous apportions. Aussitôt qu'ils eurent compris notre pensée, quatre canots arrivèrent avec trente Indiens, auxquels nous montrâmes des colliers de perles vertes, de petits miroirs et des diamants bleus. En les voyant, ils parurent prendre meilleure figure, dans la croyance que c'étaient des *chalchihuis*, chose qu'ils ont en grande estime. Et alors notre capitaine leur fit dire, par nos interprètes Julianillo et Melchorejo, que nous venions de pays lointains, que nous étions sujets d'un grand Empereur du nom de don Carlos, ayant pour vassaux plusieurs grands seigneurs et *calachiones;* qu'eux aussi le doivent prendre pour maître, et qu'ils s'en trouveront bien; qu'ils veuillent bien du reste nous donner des poules à manger, en échange de nos perles. Deux d'entre eux nous répondirent (l'un était leur chef, l'autre un de leurs papes, sorte de prêtres chargés des idoles; j'ai déjà dit que c'est *papes* qu'on les

nomme dans la Nouvelle-Espagne); ils nous dirent qu'ils fourniraient les provisions que nous demandions et qu'ils échangeraient leurs produits avec les nôtres; mais qu'ils avaient déjà un souverain et qu'ils ne comprenaient pas qu'à peine débarqués nous leur en offrissions un autre avant de les connaître; que nous prissions bien garde de ne pas leur faire la guerre comme à Potonchan, parce qu'ils avaient équipé contre nous deux *xiquipiles* de gens de guerre provenant de tous ces districts (chaque *xiquipil* se compose de huit mille hommes); ils ajoutaient qu'ils n'ignoraient pas que peu de jours auparavant nous avions tué ou blessé au moins deux cents Indiens à Potonchan; mais qu'ils disposaient de plus de forces que leurs voisins et qu'ils venaient nous parler afin de connaître nos intentions et de transmettre notre réponse aux caciques de plusieurs villages alliés, dans le but de décider la paix ou la guerre. Aussitôt notre capitaine les embrassa en signe de paix et leur offrit des colliers de verroteries, les exhortant à revenir au plus tôt avec une réponse et ajoutant que, s'ils ne reparaissaient pas, nous nous verrions obligés d'aller au village, sans nulle intention de les fâcher.

Ces messagers parlèrent aux caciques, ainsi qu'aux papes, qui ont voix délibérative parmi eux. La réponse fut que la paix était acceptée, qu'on donnerait des provisions, et qu'entre eux tous et les villages voisins on formerait tout de suite un présent en or, pour nous l'offrir et cimenter l'amitié, de peur qu'il ne leur arrivât comme à Potonchan. J'eus occasion de savoir plus tard que, dans ces provinces, on avait l'habitude d'envoyer des présents, lorsqu'on traitait de la paix. Or, une trentaine d'Indiens vinrent à la pointe des Palmiers, où nous étions. Ils portaient du poisson grillé, des poules, du fruit et du pain de maïs. Ils avaient aussi des cassolettes allumées et des parfums, avec lesquels ils nous encensèrent tous. Ils mirent ensuite sur le sol des nattes, qu'ils appellent *petates;* ils les couvrirent d'un tapis et y étalèrent des bijoux en or, en forme de canards, comme on en voit en Castille, et d'autres joailleries représentant des lézards, avec trois colliers de grains vides, suivis de quelques objets de peu de prix, le tout ne valant pas deux cents piastres. Ils apportaient aussi des couvertures et des chemisettes en usage parmi eux, nous priant d'accepter de bonne grâce et disant qu'ils n'avaient plus d'or à nous offrir, mais que, plus loin, dans la direction du soleil couchant, il en existait beaucoup; et ils ajoutaient : Culua, Culua, Mexico, Mexico, sans que nous sussions encore ce qu'était Culua, ni même Mexico. Quoique le présent qu'ils apportaient ne fût pas de grande valeur, il eut pour nous le mérite de révéler comme chose certaine qu'ils possédaient de l'or. Après nous l'avoir offert, ils nous dirent de nous transporter ailleurs sans retard. Notre capitaine, les ayant remerciés, leur donna des perles vertes, et nous convînmes de nous embarquer sur-le-champ,

parce que nos deux grands navires étaient en péril à cause des vents du nord, et aussi pour nous approcher des pays où l'on disait qu'il y avait de l'or.

CHAPITRE XII

Comme quoi nous vîmes le village d'Aguayaluco, auquel nous donnâmes le nom de Rambla.

Nous étant rembarqués, nous avançâmes en suivant la côte, et, au bout de deux jours, nous aperçûmes, près de la côte, un village appelé Aguayaluco. Plusieurs de ses habitants marchaient sur le rivage avec des boucliers faits de carapaces de tortue, et, comme ceux-ci reluisaient au soleil, quelques-uns de nos soldats s'obstinaient à dire qu'ils étaient en or mélangé. Les Indiens qui en étaient armés se livraient à de grands mouvements sur le sable, en remontant la plage. Nous donnâmes à ce village le nom de Rambla, et c'est ainsi qu'il figure dans les cartes marines. Tandis que nous avancions en suivant la côte, nous aperçûmes une anse, où nous laissâmes derrière nous le fleuve de Fenole. A notre retour, nous y entrâmes, et le nom de San Antonio lui fut par nous appliqué. Ce nom lui est conservé dans les cartes. Plus loin, nous vîmes l'endroit où débouchait le grand fleuve Guazacualco, et nous serions entrés dans la baie qui s'y forme, pour la connaître, si le temps n'eût été contraire. Nous aperçûmes bientôt les grandes sierras couvertes de neige. Nous vîmes aussi, plus près de la mer, d'autres montagnes, qui s'appellent aujourd'hui de San Martin, nom que nous leur donnâmes alors, parce que le premier qui les vit fut un soldat de la Havane, appelé San Martin. En suivant la côte, le capitaine Pedro de Alvarado prit les devants avec son navire et entra dans une rivière qui, dans le pays, se nomme Papalohuna. Nous lui appliquâmes alors le nom de fleuve d'Alvarado, parce qu'Alvarado lui-même en fit la découverte. Là, des Indiens pêcheurs, naturels d'un village dit Tlacotalpa, lui donnèrent du poisson. Nous l'attendîmes jusqu'à sa sortie, avec les trois navires, à la hauteur du fleuve où il entra ; et comme il s'y était engagé sans l'ordre du commandant général, celui-ci lui en témoigna de l'humeur et lui enjoignit de ne plus se séparer de la flotte, parce qu'il pourrait lui arriver des contretemps, dans des lieux où nous ne pourrions plus le secourir. Et aussitôt nous naviguâmes tous de conserve jusqu'à l'embouchure d'un autre fleuve, que nous appelâmes *rio Banderas*, parce qu'il y avait beaucoup d'Indiens avec de grandes lances, dont chacune portait un petit drapeau d'étoffe blanche ; les Indiens les agitaient en nous appelant. Je vais dire ce qui advint.

CHAPITRE XIII

Comme quoi nous arrivâmes à un fleuve que nous nommâmes *rio Banderas* et nous acquîmes quatorze mille piastres.

On aura déjà entendu dire, dans la plus grande partie de l'Espagne et de la chrétienté, à quel point Mexico est une grande cité, bâtie sur l'eau, comme Venise. Or, il y avait là un puissant seigneur, roi de plusieurs provinces, qui commandait à toute cette contrée, plus grande que quatre fois notre Castille[1]. Il s'appelait Montezuma. Et, comme il était si puissant, il prétendait maîtriser et connaître ce qui était en dehors de son pouvoir, et même l'impossible. Il eut donc la nouvelle de notre première arrivée avec Francisco Hernandez de Cordoba; il sut ce qui nous arriva aux batailles de Cotoche et de Champoton, n'ignorant pas non plus que nous avions peu de combattants, tandis que nos ennemis étaient fort nombreux; et, enfin, il comprit que notre but était d'obtenir de l'or en échange de nos produits. Tout cela lui avait été décrit sur des étoffes faites de *nequien*[2], qui est comme une sorte de fil de lin. Ayant été informé que nous suivions la côte vers ses provinces, il ordonna à ses gouverneurs, si nous abordions leurs terres, d'échanger de l'or avec nos perles, les vertes surtout, parce qu'elles ressemblaient beaucoup à leurs *chalchihuis*[3]. Ces ordres avaient particulièrement pour but de mieux s'informer de tout ce qui concernait nos personnes et connaître nos desseins. La vérité est, — d'après ce que nous comprîmes, — que leurs ancêtres avaient prédit qu'il arriverait des hommes d'où le soleil se lève, et qu'ils deviendraient leurs maîtres.

Soit pour l'une ou pour l'autre de ces raisons, des émissaires du grand Montezuma se tenaient sous voiles dans la rivière que je viens de dire, avec de grandes lances portant chacune un petit drapeau. Ils nous invitaient à venir où ils stationnaient. Lorsque, de nos navires, nous aperçûmes ces choses si nouvelles, le général, désireux de les connaître, convint avec tous nos capitaines et soldats que nous mettrions deux canots à la mer et que nous y embarquerions tous nos arbalétriers, nos fusiliers et vingt soldats, commandés par Francisco

1. Le lecteur doit être prévenu que Bernal Diaz emploie le mot « Castille » pour *Espagne*, ou du moins pour tous les points du pays formant le domaine de la couronne de Castille.

2. C'est-à-dire d'aloès ou d'agave. Des fils semblables sont encore exploités aujourd'hui et, sous le nom de *jenequen*, le Yucatan en fait un commerce d'exportation très-considérable.

3. *Chalchihui* ou *chalchihuitl*, pierre précieuse verte, sorte d'émeraude.

de Montejo. Si nous arrivions à comprendre que les gens aux drapeaux nous étaient hostiles, ou n'importe quelle autre chose, nous devions nous empresser de le notifier au commandant. Dieu voulut qu'en ce moment le temps fût propice, chose assez rare sur cette côte. En arrivant à terre, nous trouvâmes trois caciques; l'un d'eux, gouverneur de Montezuma, était accompagné d'un grand nombre de courriers indiens. Ils apportaient des poules du pays[1], du pain de maïs dont ils font usage, des fruits, des ananas, des *zapotes*[2], qu'ailleurs on appelle *mameyes*. Ils se tenaient à l'ombre des arbres. Des nattes, nommées *petates* dans le pays, étaient étendues sur le sol. Ils nous invitèrent à nous y asseoir, et tout cela par signes, car Julianillo, de Cotoche, ne comprenait pas leur langue.

Bientôt on apporta des cassolettes en terre et ils nous parfumèrent au moyen d'une résine qui a l'odeur de l'encens. Le capitaine Montejo s'empressa de faire tout savoir au général qui, aussitôt qu'il l'apprit, résolut de remonter jusqu'à cet endroit avec ses navires. Il sauta à terre, accompagné de tous ses capitaines et soldats. Les caciques et gouverneurs, le voyant descendre et comprenant qu'il était notre commandant général, lui témoignèrent, à leur manière, le plus grand respect et ils l'encensèrent. Le capitaine les remercia, leur prodigua mille politesses, leur fit donner des diamants et des perles vertes et les pria, par signes, d'apporter de l'or en échange de nos produits. A l'instant, le gouverneur ordonna, par l'entremise de ses Indiens, que tous les villages des environs eussent à présenter les bijoux qu'ils auraient pour l'échange. Pendant six jours que nous passâmes en ce lieu, on apporta pour plus de quinze mille piastres de petits joyaux en or bas, de plusieurs formes différentes. C'est cela, sans doute, que Francisco Lopez de Gomara et Gonzalo Hernandez de Oviedo, dans leurs chroniques, disent avoir été donné par les Indiens de Tabasco. Tel est le rapport qu'on leur a fait, et ils le répètent comme si c'était la vérité. Mais il est bien reconnu qu'il n'y a pas d'or, mais seulement quelques bijoux, dans la province du fleuve Grijalva.

Quoi qu'il en soit, nous prîmes possession du pays pour Sa Majesté et, en son royal nom, pour le gouverneur de Cuba, Diego Velasquez. Cela fait, le général s'adressant aux Indiens présents leur dit qu'il voulait s'embarquer, et il leur donna des chemises de Castille. Nous prîmes là un naturel que nous amenâmes à bord de nos navires. Quand il sut notre langue, il se fit chrétien, et se nomma Francisco; après la prise de Mexico, je le vis marié dans un village appelé Santa Fé. Voyant qu'on n'apportait plus d'or à vendre et que nous avions passé six jours en ce lieu, tandis que les navires couraient des dangers à

1: C'est de là que sont venus nos dindons ou poules d'*Inde*.
2: Nous appelons ce fruit sapotille ou nèfle d'Amérique.

cause du vent du nord, notre général nous donna l'ordre d'embarquer. En remontant la côte, nous vîmes une petite île couverte de sable blanc. Elle paraissait être à trois lieues de distance. Nous l'appelâmes île Blanche, et c'est ainsi qu'elle figure dans les cartes marines. Non loin de cet îlot, nous vîmes encore une île qui paraissait plus grande que les autres, éloignée de terre d'environ une lieue et demie. En face d'elle était un bon mouillage; le général ordonna d'y jeter l'ancre. Après avoir mis nos bateaux à l'eau, Juan de Grijalva, avec plusieurs d'entre nous, alla visiter l'île. Nous y trouvâmes deux maisons bâties à chaux et à sable, bien travaillées, ayant chacune des marches par lesquelles on montait à une sorte d'autel où l'on entretenait des idoles de mauvais aspect. C'étaient leurs dieux. Là se voyaient cinq Indiens sacrifiés depuis la veille. Ils avaient la poitrine ouverte, les bras et les cuisses coupés. Les murailles dégouttaient de sang. Remplis d'étonnement à la vue de ces choses, nous appelâmes cette île : l'île des Sacrifices. En face d'elle nous gagnâmes la terre ferme, et là, sur de grands amas de sable, nous campâmes dans des baraques construites avec des branchages et avec les voiles de nos navires. Grand nombre d'Indiens se transportèrent à la côte, apportant pour l'échange de petits objets en or, comme sur le fleuve Banderas. Nous avons su, depuis, que Montezuma, lui-même, avait fait ordonner à ces Indiens de nous les présenter. Ils paraissaient craintifs et portaient peu de chose. Le capitaine Juan de Grijalva donna l'ordre aux navires de lever l'ancre, de faire voile et d'aller mouiller plus loin, devant une autre île qui se voyait à une demi-lieue de terre, dans l'endroit où se trouve le port actuellement. Je vais dire ce qui nous y arriva.

CHAPITRE XIV

Comme quoi nous arrivâmes au port de San Juan de Culua.

Ayant débarqué sur une plage sablonneuse, nous bâtîmes des baraques avec des troncs d'arbres sur des monticules de sable, qui sont très-considérables en cet endroit, dans le but de nous préserver des moustiques dont l'abondance y est fort grande. Les bateaux furent employés à sonder le port; on reconnut que le fond était bon et que les navires seraient bien abrités du nord par cette île. Cela étant fait, le général et trente soldats, bien sur leurs gardes, se rendirent à l'île à l'aide des canots. Nous y trouvâmes un temple où nous vîmes une grande et laide idole appelée Tezcatepuca. Quatre Indiens étaient là, vêtus de longues robes noires, avec des capuces simulant la manière des dominicains ou des chanoines. C'étaient les prêtres de cette divi-

nité à laquelle ils avaient sacrifié ce jour-là même deux jeunes hommes dont les poitrines étaient ouvertes; les cœurs et le sang avaient été offerts à la maudite idole. Ces ministres venaient nous encenser avec ce même parfum qui a l'odeur d'encens et qu'ils adressaient à leur dieu; mais nous ne voulûmes pas y consentir, émus que nous étions de pitié et de regret pour ces jeunes malheureux, en les voyant au moment où ils venaient de tomber victimes d'une cruauté si grande. Le général s'adressa à Francisco, l'Indien que nous amenâmes du *rio Banderas*[1], et qui paraissait intelligent, lui demandant pourquoi l'on commettait ces horreurs; — et cela se disait moitié par signes, car nous n'avions pas alors d'interprète, ainsi que je l'ai dit. — Il répondit que les habitants de Culua[2] ordonnaient ces sacrifices. Or, ayant la langue peu déliée, il disait : *Olua*, *Olua;* et comme notre capitaine, qui était présent, s'appelait Juan et que d'ailleurs ce jour-là était le jour de la Saint-Jean, nous donnâmes à cette île le nom de Saint-Jean d'Uloa. Ce port est maintenant très-renommé; on y a construit de grands chantiers pour les navires, et c'est là que viennent débarquer les marchandises pour Mexico et pour la Nouvelle-Espagne.

Revenons à notre sujet. Pendant que nous étions sur cette plage de sable, des Indiens des villages environnants vinrent nous offrir leurs joyaux d'or en échange de nos produits. Mais c'était si peu de chose et de si mince valeur que nous n'en tenions aucun compte. Nous restâmes sept jours en l'état que j'ai dit, tourmentés par une nuée de moustiques dont nous ne pouvions nous défendre. Voyant d'ailleurs que le temps passait, certains désormais que ce pays n'était pas une île, mais terre ferme, et qu'il y avait de grands centres de population; considérant que notre pain de cassave moisissait et devenait amer; comme, au surplus, nous tous qui étions venus, nous ne formions pas un nombre suffisant pour coloniser, d'autant moins que nous avions perdu dix soldats morts de leurs blessures et que quatre étaient encore souffrants; tout cela bien examiné, il fut résolu que nous le ferions savoir au gouverneur Diego Velasquez, pour lui demander secours. Juan de Grijalva témoignait fermement sa volonté de nous établir avec le peu de monde que nous étions; car il montra toujours le ferme courage d'un valeureux capitaine, et nullement comme dit Gomara en sa chronique. Or, pour le message, il fut convenu que le capitaine Pedro de Alvarado irait dans le navire que nous appelions

1. *Bandera* veut dire « drapeau ».

2. *Olua*, *Culua* (*Uloa*). Cette expression, qui se présente ici pour la seconde fois, a besoin d'une explication, car elle va revenir bien souvent ensuite dans le récit. Culua, avant l'époque de la conquête, était devenu synonyme de Mexico, et l'on disait, au dehors de la capitale, indistinctement : Culuans ou Mexicains. Cela provenait de ce que la monarchie mexicaine, à son origine, eut des points de contact avec le royaume d'Aculhuacan dont l'ancienne gloire et les domaines vinrent enfin se confondre dans la couronne des rois de Mexico.

le *Saint-Sébastien*. Comme il faisait eau — bien peu, à la vérité — on pourrait le caréner à l'île de Cuba et l'utiliser pour nous apporter des provisions et des secours. Il fut aussi décidé qu'il emporterait tout l'or que nous avions acquis, des étoffes de coton et nos malades. Les capitaines écrivirent à Diego Velasquez, chacun ce qui lui convint, et le navire fit voile vers Cuba. Je vais dire comme quoi Diego Velasquez avait envoyé à notre recherche.

CHAPITRE XV

Comme quoi Diego Velasquez envoya un petit navire à notre recherche.

Après notre départ de Cuba avec Juan de Grijalva, Diego Velasquez devint triste et pensif, dans la crainte qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur. Désireux d'avoir de nos nouvelles, il envoya à notre recherche un petit navire avec sept soldats auxquels il donna pour capitaine Christoval de Oli, homme de valeur et de grande bravoure. Il lui ordonna de suivre la route de Francisco Hernandez de Cordova, jusqu'à ce qu'il nous découvrît. Or, il paraît qu'en allant à notre rencontre Christoval de Oli fut assailli par une tempête, tandis qu'il était mouillé près de terre; et, pour ne pas sombrer sur les amarres, le pilote qui les accompagnait fit couper les câbles et perdit les ancres. On revint à Santiago de Cuba dont on était parti. Là se trouvait Diego Velasquez qui, les voyant sans nouvelles de nous, devint plus triste et plus pensif qu'il ne l'était avant d'envoyer Christoval de Oli. Ce fut sur ces entrefaites que Pedro de Alvarado, porteur du rapport détaillé de tout ce que nous venions de découvrir, arriva avec l'or, les étoffes et aussi les malades. Lorsque Velasquez le vit chargé de bijoux dont l'effet dépassait la valeur, et que le virent aussi grand nombre d'habitants de l'île, venus pour leurs affaires, qui se trouvaient avec le gouverneur; quand d'ailleurs les officiers de la couronne eurent pris possession du quint royal qui revenait à Sa Majesté, ils furent tous saisis d'admiration en considérant les richesses des pays que nous avions découverts. Comme d'ailleurs Pedro de Alvarado le savait très-bien raconter, Diego Velasquez ne cessait pas de l'embrasser. Il donna pendant huit jours des fêtes et des carrousels ; de sorte que, si jusque-là les pays découverts avaient eu grande réputation de richesse, maintenant cet or y mit le comble dans les îles et en Castille, ainsi que je le dirai bientôt. Pour le moment, je laisserai Diego se divertir et je reviendrai à nos navires, avec lesquels nous étions à Saint-Jean d'Uloa.

CHAPITRE XVI

Ce qui nous arriva en côtoyant les sierras de Tusta et de Tuspa.

Après que le capitaine Pedro de Alvarado se fut séparé de nous pour aller à l'île de Cuba, notre général, d'accord avec les autres commandants et les pilotes, résolut de continuer à suivre la côte, en découvrant tout ce qu'il serait possible. Tandis que nous naviguions, nous vîmes les sierras de Tusta, et un peu plus loin, au bout de deux jours, nous aperçûmes d'autres élévations beaucoup plus considérables, qu'on appelle les sierras de Tuspa, de sorte que les unes sont nommées Tusta parce qu'elles se trouvent près d'un village de même nom; les autres s'appellent Tuspa parce que c'est ainsi qu'on nomme le bourg auprès duquel elles s'élèvent. En allant plus loin, nous vîmes encore grand nombre de villages qui paraissaient être à deux ou trois lieues de la côte; c'était déjà la province de Panuco. Tandis que nous continuïons notre route, nous arrivâmes à une grande rivière que nous appelâmes *rio de Canoas*[1], et nous jetâmes l'ancre près de son embouchure.

Or, pendant que nous étions fort peu sur nos gardes dans notre mouillage, seize embarcations très-grandes vinrent sur nous par le fleuve; elles étaient pleines d'Indiens armés d'arcs, de flèches et de lances. Ils vont droit au navire plus petit qui avait pour capitaine Alonso de Avila et qui se trouvait plus rapproché de terre; ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches qui blessent deux de nos soldats, et, portant les mains sur le navire lui-même comme pour l'emmener, ils parviennent à couper une de ses amarres. Mais comme le capitaine et ses soldats se battaient bien, ils avaient déjà renversé trois bateaux, lorsque nous arrivâmes très-prestement à leur secours avec nos canots, nos fusils et nos arbalètes. Nous blessâmes plus du tiers de ces gens-là, de sorte qu'ils s'en retournèrent fort maltraités par où ils étaient venus. Nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile sans retard; nous suivîmes la côte jusqu'à une grande pointe de terre fort difficile à doubler. Les courants étaient d'ailleurs si considérables, qu'il ne nous était plus possible d'avancer. Le pilote Alaminos dit alors au général qu'il ne convenait pas de suivre cette route, et il

1. Cela veut dire: la rivière aux embarcations. Le lecteur reverra souvent cette expression de *canoas*. Elle sert à désigner, selon les lieux, des embarcations plus ou moins considérables. L'auteur me paraît l'appliquer seulement aux canots creusés d'une pièce dans un tronc d'arbre. Ainsi faites, au Yucatan, elles s'appellent *cayucos*, tandis que dans le même pays *canoa* désigne une embarcation, une grande chaloupe qui frise les dimensions d'une petite goëlette.

en donna de nombreuses raisons. On mit en délibération ce qu'il faudrait faire, et il fut convenu que nous retournerions à l'île de Cuba; d'abord, parce que l'hiver allait commencer et que les provisions nous manquaient; ensuite, parce qu'un des navires faisait eau. Les capitaines, du reste, n'étaient pas d'accord; car Juan de Grijalva disait qu'il voulait coloniser, tandis que Francisco de Montejo et Alonso de Avila prétendaient qu'on ne pourrait se maintenir, à cause de la multitude de guerriers qu'il y avait dans le pays. Enfin nous tous, les soldats, nous étions rebutés et très-fatigués du voyage de mer.

Aussi entreprîmes-nous le retour toutes voiles dehors, et, les courants nous aidant, nous arrivâmes en peu de jours près du rio Guazacualco; mais nous ne pûmes pas nous y arrêter, à cause du mauvais temps. Grillés, du reste, par le climat, nous entrâmes dans le fleuve de Tonala, auquel nous donnâmes alors pour nom « San Anton ». Nous y carénâmes le navire parce qu'il se mit à faire beaucoup d'eau, après avoir touché trois fois sur la barre qui est très-basse. Pendant que nous le réparions, beaucoup d'Indiens vinrent du port de Tonala qui se trouve à une lieue plus loin. Ils apportaient du pain de maïs, du poisson, du fruit, et ils nous les offrirent de fort bonne grâce. Le capitaine leur fit de grandes caresses, ordonna qu'on leur distribuât des perles vertes et des diamants, et les pria par signes d'apporter de l'or en échange des produits que nous leur fournirions. Ils nous présentaient des joyaux en or mélangé et nous leur donnions des verroteries en retour. Les habitants de Guazacualco et d'autres villages des environs, ayant su que nous achetions, vinrent aussi avec leurs bijoux, et ils emportèrent des perles vertes qu'ils avaient en grande estime. Outre ces produits, les Indiens de cette province nous proposèrent des haches de cuivre très-brillantes, à la manière d'armes d'apparat, avec manches de bois bariolés de peintures. Nous crûmes qu'elles étaient en or mélangé, et comme on vit que nous commencions à en acheter, nous eûmes, en trois jours, l'occasion d'en acquérir plus de six cents, et nous en étions fort satisfaits, les croyant en or; tandis que les Indiens étaient encore plus contents avec nos perles. Or, tout cela ne fut que chimère : les haches, en effet, étaient en cuivre, et les perles presqu'en rien du tout. Un matelot avait acheté sept haches et il en était tout joyeux. Un de ses camarades l'ayant dit au capitaine, celui-ci lui donna l'ordre de les livrer; mais nous intercédâmes et on les lui laissa, quoiqu'on les crût en or. Je me rappelle aussi qu'un soldat, nommé Bartolomé Prado, entra dans un bâtiment d'idoles (j'ai déjà dit qu'on les nomme *cues :* c'est, peut-on dire, la maison de leurs dieux). Ce bâtiment était situé sur une éminence. Il y trouva beaucoup d'idoles, du copal pareil à notre encens et qui leur sert au même usage, des couteaux d'obsidienne avec lesquels ils font

des sacrifices et dépècent les victimes, des caisses en bois qui contenaient des pièces en or formant des diadèmes, des colliers, deux idoles et quelque chose comme des grains de chapelet. Le soldat prit pour lui tout ce qui était en or et apporta au capitaine les idoles des sacrifices. Nos gens s'en aperçurent et le dirent à Grijalva qui voulut tout reprendre. Nous le priâmes de le lui laisser, et, comme il était d'un naturel bienveillant, il décida qu'on prendrait le quint de Sa Majesté et qu'on abandonnerait le reste au soldat. Cela ne valait pas quatre-vingts piastres.

Je dois dire aussi que je semai des pepins d'orange auprès d'autres temples d'idoles; voici à quel propos. Comme il y avait beaucoup de moustiques sur la rivière, je montai me reposer dans un temple élevé. J'en pris occasion pour semer près de ce bâtiment sept ou huit pepins d'oranges que j'avais apportées de Cuba. Ils poussèrent très-bien, parce que, paraît-il, les papes de ces idoles les protégèrent de défenses contre les fourmis. Ils prenaient soin de les arroser et de les nettoyer, en voyant que c'étaient des plantes différentes des leurs. J'ai rapporté le fait pour qu'on sache que ce furent les premiers orangers plantés dans la Nouvelle-Espagne. Après la prise de Mexico et la pacification des villages dépendant de Guazacualco, cette province passa pour être la meilleure de la Nouvelle-Espagne à cause de la supériorité des conditions qui la distinguent, tant sous le rapport de ses mines, que pour l'excellence de son port. Le sol était naturellement riche en or et en pâturages. C'est pour cela que le pays fut colonisé par les principaux conquistadores du Mexique, et je fus du nombre. Ayant été chercher mes orangers, je les transplantai et ils furent excellents.

On ne manquera pas de dire, je le sais, que ces vieilles histoires n'intéressent nullement le sujet de ma narration; je les laisserai donc, pour conter comme quoi tous les Indiens de ces provinces furent très-satisfaits de notre venue. Nous ne tardâmes pas à leur faire nos adieux et nous reprîmes notre route vers Cuba. En quarante-cinq jours, tantôt avec beau temps, tantôt avec vent contraire, nous arrivâmes à Santiago où se trouvait Diego Velasquez qui nous fit bon accueil. Il admira l'or que nous apportions, montant à environ quatre mille piastres, ce qui, réuni à celui que le capitaine Pedro de Alvarado avait rapporté, formait un total de vingt mille piastres, — d'aucuns disaient plus, d'autres disaient moins. — Les officiers de la couronne y prélevèrent le quint du Roi. On apporta aussi les six cents haches qui paraissaient être en or; mais quand on les présenta au partage royal, elles étaient si rouillées qu'elles dénotaient bien le cuivre dont elles étaient faites. Il y eut là de quoi rire et plaisanter, et sur l'achat, et sur la mystification. Tout cela rendit Diego Velasquez très-joyeux, d'autant plus qu'il était en mauvais termes avec son parent Grijalva, et cela sans motifs, si ce n'est qu'Alonso de Avila, qui avait un méchant naturel, di-

sait que Grijalva valait peu de chose, et le capitaine Montejo ne se fit pas faute de l'aider à mal. Lorsque tout cela se passait, on était déjà en pourparlers pour l'envoi d'une autre flotte et pour le choix de son commandant.

CHAPITRE XVII

Comme quoi Diego Velasquez envoya son procureur en Castille

Quoiqu'il puisse paraître au lecteur que ce qui me vient actuellement à la mémoire est étranger à notre récit, il convient de le dire avant de commencer ce qui se rapporte au capitaine Fernand Cortès, pour des motifs qu'on verra dans la suite de ce livre. Deux ou trois choses, d'ailleurs, sont arrivées dans le même temps, et nous devons forcément choisir, pour en parler, celle qui se rapporte le plus au sujet. Or, ainsi que je l'ai dit, lorsque le capitaine Alvarado arriva à Santiago de Cuba avec l'or acquis dans les pays que nous avions découverts, Diego Velasquez craignit qu'avant qu'il en fît lui-même le rapport à Sa Majesté, quelque favori de la cour en eût connaissance et lui dérobât les avantages de la nouvelle. C'est pour ce motif que Diego Velasquez envoya en Castille son chapelain, nommé Benito Martinez, homme très-entendu en affaires, avec des témoignages authentiques et des lettres pour don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, appelé aussi archevêque de Rosano, pour le licencié Luis Zapata, et pour le secrétaire Lope Conchillos, personnages qui étaient alors chargés des affaires des Indes. Velasquez était grandement à la dévotion de l'évêque et des autres auditeurs, auxquels il avait donné, dans l'île de Cuba, des villages d'Indiens qui exploitaient des mines d'or à leur profit. C'est pour cela que l'évêque de Burgos surtout faisait beaucoup pour lui. On n'assigna point d'Indiens à Sa Majesté, parce qu'Elle se trouvait alors en Flandres. Mais, outre les Indiens qu'il avait déjà donnés aux auditeurs, ainsi que je l'ai dit, Velasquez leur adressa nouvellement plusieurs joyaux d'or, pris parmi ceux que nous avions envoyés par le capitaine Alvarado, s'élevant en totalité à la valeur de vingt mille piastres. Or rien ne se décidait, dans le Conseil royal des Indes, que par ordre de ces personnages. Ce que Diego Velasquez faisait solliciter par son envoyé, c'étaient des pouvoirs pour acquérir par échange, faire des conquêtes et coloniser tout ce qu'il avait déjà découvert et tout ce qu'il découvrirait à l'avenir. Il disait, dans son rapport et dans ses lettres, qu'il avait dépensé beaucoup de milliers de piastres d'or dans ses découvertes. Le chapelain Benito Martinez fut donc en Castille où il négocia tout ce que Velasquez demandait et même au delà, puisqu'il rapporta des lettres patentes lui conférant le titre d'adelantado de l'île de

Cuba. Mais, cela étant obtenu, les lettres n'arrivèrent pas tellement vite que Cortès ne fût parti auparavant avec une autre flotte. Nous laisserons là et les dépêches de Diego Velasquez et la flotte de Cortès, et je dirai comme quoi, pendant que j'écrivais ce récit, je vis une histoire du chroniqueur Francisco Lopez de Gomara, qui traite de la conquête de la Nouvelle-Espagne et de Mexico. Je dirai en quoi la réalité des événements est en contradiction avec ce que le Gomara avance. Je conterai la manière dont ces faits se sont passés dans la conquête, et l'on verra que c'est fort différent de ce que Gomara a écrit au mépris de la vérité.

CHAPITRE XVIII

De quelques réflexions au sujet de ce que Francisco Lopez de Gomara, mal informé, a écrit dans son histoire [1].

Lorsque j'écrivais ce récit, je vis par hasard une histoire en bon style, qui porte le nom d'un certain Francisco de Gomara, et traite de la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Or, ayant vu sa belle rhétorique, tandis que mon travail est si dépoli, je cessai de l'écrire et j'eus même honte qu'il pût tomber entre les mains de gens de mérite. J'en étais à ce degré de perplexité, lorque je me remis à lire et à considérer les arguments et les récits que Gomara écrivit dans ses livres. Je vis alors que, depuis le commencement jusqu'à la fin, sa re-

1. C'est ici que pour la première fois Bernal Diaz nous met en présence de ses ressentiments contre l'écrivain Gomara, auteur d'une chronique célèbre de la campagne du Mexique par Fernand Cortès. Une explication devient nécessaire; car Bernal Diaz se contente de faire allusion, sans les expliquer, à des raisons qui avaient pu porter cet historien à écrire avec partialité l'histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne. Notre auteur exagère sans doute en certains points, mais il est fondé d'une manière générale en ce qu'il avance. Gomara fut en effet le chapelain de Fernand Cortès dans les dernières années de la vie de ce guerrier, et il continua à vivre au même titre auprès de son fils, après la mort du conquistador. Cette position à gages était très-délicate pour le narrateur d'événements qui concernaient d'une manière essentielle la famille dont dépendait son bénéfice. C'est du reste à ce foyer à peu près unique qu'il puisait ses connaissances sur les faits mémorables qu'il se proposait de décrire. Il est bien naturel de penser qu'il ne recevrait point, dans ce cercle de confidences, des révélations nuisibles au chef qui personnifiait en lui-même cette expédition célèbre. Bernal Diaz signale comme point de départ de l'irritation qu'il a ressentie à la lecture de Gomara le soin que prend cet auteur de faire retomber sur Cortès l'honneur des événements les plus remarquables de la campagne, et son peu de souci de mettre en relief la valeur et le dévouement de ses compagnons d'armes. C'est avec raison sans doute que Diaz repousse un grand nombre d'assertions qui lui paraissent injustes ou peu conformes aux véritables faits dont il a lui-même été témoin; mais il faut convenir qu'il met en général peu d'adresse à relever ces erreurs, et très-souvent il se fait tort à lui-même et il obscurcit sa narration par des rabâchages de critique que le lecteur ne supporte pas toujours avec patience.

lation est mauvaise et bien contraire à ce qui se passa dans la Nouvelle-Espagne. Quand il se met à parler de ses grandes villes et du grand nombre de ses habitants, il ne fait pas plus de cas d'écrire huit que huit mille. Pour ce qui est des nombreuses tueries que, selon lui, nous faisions, on peut dire que nous n'étions, en tout, qu'environ quatre cents soldats, que nous avions bien assez de peine à empêcher qu'on nous tuât ou qu'on nous prît vivants, et que, lors même qu'on nous eût amené les Indiens attachés, nous n'aurions pas pu nous rendre coupables de tant de meurtres et de tant de cruautés qu'il dit que nous commîmes. Je jure — *amen!* — que chaque jour nous suppliions, au contraire, le Seigneur notre Dieu de nous préserver d'une déroute complète. Poursuivons ce sujet. Le vaillant roi Athalaric et l'orgueilleux guerrier Attila firent moins de carnage sur les champs catalauniens que nous n'en fîmes, d'après Gomara. Il dit aussi que nous détruisîmes plusieurs villes et *cues*, qui sont les temples de leurs idoles. Il a cru qu'en cela il faisait grand plaisir à ceux qui lisent son histoire, et il n'a pas voulu comprendre, en l'écrivant, que les vrais conquistadores et les curieux lecteurs qui savent ce qui s'est passé pourront lui dire qu'il se trompe en tout ce qu'il écrit. Si dans toutes les autres histoires qu'il rédige il se conduit comme pour la Nouvelle-Espagne, on peut dire qu'il y est aussi dans l'erreur. Ce qui est remarquable, c'est qu'il élève les uns et rabaisse les autres; ceux qui ne se trouvèrent pas dans la campagne, il les y fait capitaines; il dit qu'un Pedro de Ircio commandait lors de la déroute en un village que nous appelâmes Almeria, tandis que le vrai commandant fut un certain Juan de Escalante, qui mourut des suites de cette affaire avec sept autres soldats. Il prétend que Juan Velasquez de Leon fut coloniser Guazacualco; tandis que ce qui est vrai, c'est que Gonzalo de Sandoval, natif d'Avila, fut ce colonisateur. Il dit aussi que Cortès fit brûler un Indien, officier de Montezuma, nommé Quezalpopoca, outre la ville qu'on incendia [1].

Gomara n'est pas plus fidèle en parlant de notre attaque contre le village de la forteresse d'*Anga-Panga;* il conte cet événement, mais nullement de la manière dont les choses se passèrent. Pour ce qui est de la proclamation que nous fîmes sur la plage de sable en nommant Cortès capitaine général et grand justicier, on l'a induit totalement en erreur. Au sujet de la prise d'un village de la province de Chiapa, appelé Chamula, il n'est pas exact, non plus, en ce qu'il dit. C'est bien

1. Je ne suis pas sûr que tel soit le sens, car l'auteur a dit : *Cortez mando quemar un Indio que se decia Quezal Popoca, capitan de Montezuma, sobre la poblacion que se quemo.* On pourrait également traduire : 1° outre la ville qui fut brûlée; 2° sur la ville qui fut brûlée; 3° au sujet de la ville que l'on brûla. De toute façon, cela me paraît être une accusation injuste contre Gomara, car je ne vois dans le texte de cet auteur absolument rien qui la légitime.

pis encore quand il prétend que Cortès fit percer secrètement les navires qui nous avaient amenés; tandis qu'il est notoire que ce fut sur l'avis de toute l'armée qu'il les fit échouer ostensiblement, afin que les marins qui les montaient pussent nous aider à nous défendre et à nous battre. En ce qui touche Juan de Grijalva, qui était un bon capitaine, il l'entame et l'amoindrit. Quant à ce qui regarde don Francisco Hernandez de Cordoba, il ne dit nullement qu'il eût découvert le Yucatan. Pour ce qui est de Francisco de Garay, il prétend qu'il était déjà venu au Panuco avec quatre navires, avant qu'il y vînt avec la dernière flotte; sur quoi il se trompe comme en tout le reste. Au surplus, tout ce qu'il dit de l'arrivée du capitaine Narvaez et de la déroute que nous lui infligeâmes, il l'écrit comme on le lui a conté. Relativement aux batailles de Tlascala jusqu'à la conclusion de la paix, il reste bien loin de la réalité des événements.

En ce qui regarde les combats de Mexico, quand nous fûmes défaits et chassés de la ville, on nous tua ou sacrifia huit cent soixante hommes, — je répète et dis : environ huit cent soixante soldats, car les hommes de Cortès et de Narvaez qui se réunirent pour soutenir Alvarado montaient réellement à treize cents; or nous n'en conservâmes que quatre cent quarante, tous blessés. — Eh bien! Gomara le raconte comme si rien n'était. Et lorsque nous revînmes sur Mexico, il ne dit rien non plus des soldats qu'on nous tua ou blessa dans les assauts; on croirait que tout se passait pour nous comme si nous eussions été à la noce et en partie de plaisir. Mais pourquoi donc m'escrimé-je tant de la plume, pour tout conter, et à quoi bon tant de frais d'encre et de papier? Car si dans tout ce que Gomara écrit il y va de ce train, c'est vraiment dommage; et puisqu'il brille par le bon style, il devrait s'évertuer à en faire usage pour prouver ce qu'il écrit. Laissons ce propos et revenons à mon sujet. Après avoir reconnu que tout ce qu'a dit Gomara est bien loin de la vérité et que, par conséquent, beaucoup de gens s'en trouvent lésés, je reprends le fil de mon récit et de mon histoire, bien persuadé, comme disent les Sages, que la meilleure manière de polir le style et de lui donner de la grâce, c'est de dire vrai dans tout ce qu'on écrit; la vérité voilera ma rudesse. Tout bien considéré, j'ai donc résolu de poursuivre mon dessein avec le style et les arguments qu'on verra plus loin, afin que mon travail soit mis à jour et qu'on voie les conquêtes de la Nouvelle-Espagne avec la clarté qui leur est due, et qu'ainsi Sa Majesté daigne reconnaître les grands et remarquables services que nous, les vrais auteurs de la conquête, lui rendîmes; car, venus en bien petit nombre avec le bon et fortuné capitaine Fernand Cortès, nous courûmes les plus grands dangers et nous lui conquîmes ces pays, part notable de tout le Nouveau-Monde, service pour lequel Sa Majesté nous a souvent récompensés, en sa qualité de notre souverain seigneur et Roi très-chrétien.

Je reprendrai donc la plume en main et je ferai comme le pilote prudent qui, soupçonnant les écueils, avance en s'aidant de la sonde : je ramènerai au chemin de la vérité ce que le chroniqueur Gomara a écrit, et je ne le ferai pas pour tout ce qu'il a dit; car s'il fallait, point par point, tout relever, il en coûterait plus pour glaner que pour faire la première et vraie moisson. Sur le récit que je vais faire, les chroniques pourront embellir, en comblant d'éloges et le capitaine Fernand Cortès et les valeureux conquistadores; car une si grande et si sainte entreprise fut couronnée par nos mains, ainsi que les événements eux-mêmes l'ont prouvé. Et ce ne sont pas des contes de pays inconnus; ce ne sont ni rêves, ni renchérissements. C'est hier, peut-on dire, que cela est arrivé. Qu'on examine bien ce qu'est aujourd'hui la Nouvelle-Espagne, et qu'on le compare à ce que, sur elle, l'on écrit. Nous, nous ne dirons que ce que nous avons vu de nos propres yeux comme étant la vérité, et nous ne suivrons nullement les contradictions et les faux rapports de ceux qui écrivent sur ouï-dire; car nous savons que la vérité est chose sacrée. Mais cessons de récriminer, quoiqu'on pût encore trouver beaucoup à dire, surtout au sujet des soupçons qu'on a eus de faux renseignements qui furent donnés au chroniqueur, lorsqu'il écrivit son histoire; car tout l'honneur et toute la gloire y sont attribués à Cortès, sans faire mémoire d'aucun de nos valeureux capitaines et vaillants soldats. On voit bien, par tout ce que Gomara écrit dans son livre, qu'il était dévoué à Cortès, car il l'a dédié à son fils, à qui le marquisat appartient actuellement, au lieu d'en faire hommage à notre seigneur et Roi. Non-seulement, donc, Francisco Lopez de Gomara écrivit tant de faussetés, mais encore il a fait tort à plusieurs écrivains et chroniqueurs qui ont parlé après lui des choses de la Nouvelle-Espagne, comme le docteur Illescas et Pablo Jovio, qui se guident sur son dire et écrivent ni plus ni moins comme lui-même. De sorte que, s'ils ont ainsi parlé à ce sujet, c'est parce que Gomara les a induits en erreur.

CHAPITRE XIX

Comme quoi nous revînmes encore avec une autre flotte aux pays récemment découverts, ayant pour capitaine Fernand Cortès, qui fut plus tard marquis del Valle et posséda d'autres dignités. Difficultés qui s'élevèrent pour empêcher qu'il fût nommé commandant.

Vers le quinzième jour du mois de novembre de l'an quinze cent dix-huit, le capitaine Juan de Grijalva étant de retour de ses nouvelles découvertes — ainsi que nous l'avons raconté, — le gouverneur Diego Velasquez prenait ses mesures pour envoyer une autre flotte

beaucoup plus considérable que les précédentes. A cette fin, il avait déjà réuni dix navires dans le port de Santiago de Cuba. Quatre d'entre eux étaient ceux-là mêmes avec lesquels nous étions revenus lors de l'affaire de Juan de Grijalva. On les avait carénés et remis en état. Les six autres avaient été réquisitionnés partout dans l'île. Le gouverneur les fit approvisionner de pain de cassave et de porc salé; car il n'y avait alors dans l'île ni bœufs, ni moutons. Ces provisions, du reste, ne devaient servir que pour arriver à la Havane, puisque c'est là qu'on se proposait de faire et qu'on fit en effet tous les vivres. Mais c'est le moment de dire les désaccords qui eurent lieu pour élire le commandant de cette expédition. Il y eut des contestations nombreuses, parce que quelques personnes de distinction voulaient qu'on envoyât un certain capitaine, très-qualifié, appelé Vasco Porcallo, proche parent du comte de Ferias. Mais Velasquez eut peur qu'il ne se soulevât avec la flotte, parce qu'il était très-audacieux. D'autres prétendaient qu'on choisît Agustin Bermudez, ou Antonio Velasquez Borrego, ou Bernardino Velasquez, parents du gouverneur Diego Velasquez. Quant à nous, les soldats qui nous trouvions présents, nous demandions qu'on nous envoyât encore une fois Juan de Grijalva, parce qu'il était bon capitaine et qu'il ne donnait prise à aucune inculpation, ni dans sa personne, ni dans ses aptitudes à commander.

Tandis que les choses et les pourparlers se poursuivaient comme je viens de dire, deux grands favoris de Diego Velasquez, Andrès de Duero, son secrétaire, et Amador de Lares, contrôleur de Sa Majesté, s'associèrent secrètement avec un bon hidalgo nommé Fernand Cortès, natif de Medellin. Il était fils de Martin Cortès de Monroy et de Catalina Pizarro Altamirano, hidalgos tous les deux, quoique pauvres. Fernand était donc un Cortès y Monroy par son père, et un Pizarro y Altamirano par origine maternelle. Il appartenait à l'une des bonnes descendances de l'Estramadure; il avait à Cuba une commanderie d'Indiens, et, peu de temps auparavant, il avait contracté mariage, par suite d'amourettes, avec une dame appelée doña Catalina Juarez Pacheco, fille de Diego Juarez Pacheco, natif d'Avila, déjà défunt, et de Marie de Mercaida, originaire de Biscaye. Elle était sœur de Juan Juarez Pacheco, lequel, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint habitant de Mexico et fut gratifié d'*encomiendas*. A propos de ce mariage, Cortès eut bien des chagrins et souffrit même la prison, parce que Diego Velasquez embrassa les intérêts de la future, ainsi que d'autres le raconteront en détail. Pour moi, je me bornerai à expliquer l'association que je vais dire.

Les deux grands favoris de Velasquez complotèrent de faire donner à Fernand Cortès le commandement général de toute la flotte, à la

condition de partager entre eux trois l'apport en or, argent et joyaux qui formerait la part de Cortès; car Diego Velasquez, sous le sceau du secret, envoyait l'expédition pour qu'on fît des échanges, et non dans un but de colonisation. Ayant fait cet accord, Duero et le contrôleur commencèrent à agir sur Velasquez de telle sorte; ils s'exprimèrent en termes si bons et si mielleux, faisant de grands éloges de Cortès, assurant que c'était bien l'homme à qui convenait cet emploi, que ce serait un chef intrépide et certainement très-fidèle à Velasquez, dont il était le filleul, — car le gouverneur avait été le parrain de son mariage avec Catàlina Juarez Pacheco; — tant ils firent enfin, qu'ils le laissèrent convaincu, et Cortès fut nommé capitaine général. Et, comme Andrès de Duero était le secrétaire du gouverneur, il s'empressa de formuler les pouvoirs par écrit : il les fit, comme on dit, de bonne encre, bien amples, au gré de Cortès, et il les lui apporta dûment signés.

Lorsque son élection fut rendue publique, elle plut à quelques personnes, tandis que d'autres en eurent du dépit. Un dimanche, Diego Velasquez se rendait à la messe; et, en sa qualité de gouverneur, il était accompagné des personnes les plus qualifiées de la ville, ayant pris soin de placer Cortès à sa droite, pour lui faire honneur. Une sorte de truand, que l'on appelait Cervantès le Fou, marchait devant eux, grimaçant et disant des bouffonneries pour l'amusement de ses patrons : « Diego! Diego! quel capitaine tu choisis là! Il est de Medellin, en Estramadure; capitaine bien fortuné! J'ai peur, Diego, qu'il ne t'échappe en se soulevant avec sa flotte. Je le tiens pour très-expert en ses affaires.... » Il lançait d'autres folies, toutes empreintes de mauvais desseins. Et parce qu'il les disait dans ce sens, Andrès de Duero, qui marchait à côté de Cortès, le frappait sur la nuque en lui criant : « Tais-toi, ivrogne, bouffon! Cesse d'être un coquin; nous savons bien que ce n'est pas de toi que viennent ces malices, sous le couvert de plaisanteries. » Mais le fou continuait : « Vive, vive mon patron Diego! Vive son fortuné capitaine Cortès! Et je te le jure, mon maître Diego, pour ne pas te voir pleurer la mauvaise emplette que tu viens de faire, je veux m'en aller avec Cortès vers ces riches contrées. » On tint pour sûr que les Velasquez, parents du gouverneur, donnèrent des pièces d'or à ce mauvais plaisant pour qu'il lançât ces malices sous le couvert de bouffonneries. Or, tout cela devint vérité, comme il l'avait annoncé; car on dit que les fous frappent souvent juste quand ils parlent.

Fernand Cortès fut donc élu, grâce à Dieu, pour l'exaltation de notre sainte foi et pour le service de Sa Majesté, ainsi qu'il sera dit par la suite.

CHAPITRE XX

Des choses que fit et disposa Fernand Cortès après avoir été élu commandant, comme j'ai dit.

Cortès, ayant donc été choisi pour général de la flotte dont j'ai parlé, se mit à chercher toutes sortes d'armes, aussi bien les fusils que la poudre et les arbalètes, et tout autant de munitions de guerre qu'il fut possible d'en acquérir. Il prit soin aussi de se prémunir de tous les moyens d'échange, ainsi que de bien d'autres choses d'utilité pour ce voyage. Au surplus, il commença à soigner et à parer sa personne beaucoup plus qu'il n'en avait l'habitude. Il mit un panache à plumes et un médaillon d'or, qui lui allaient fort bien. Mais il n'avait réellement pas de quoi subvenir à toutes ces dépenses, car il était alors pauvre et couvert de dettes. Il avait à la vérité une bonne commanderie d'Indiens et des mines d'or qui donnaient un revenu satisfaisant; mais, comme il était nouvellement marié, il dépensait tout à se bien tenir, et en parures pour sa compagne. Doué d'un naturel affable, il était recherché et plaisait par sa conversation. Il avait été deux fois *alcalde* dans le bourg de Santiago de Boroco, où il résidait. C'est un emploi qui, dans ces pays-là, fait beaucoup d'honneur. Or, deux négociants de ses amis, Jacques ou Jérôme Trias et Pedro de Jerez, le voyant capitaine et en voie de prospérité, lui prêtèrent quatre mille piastres, et lui avancèrent des marchandises à payer sur le revenu de ses Indiens.

Il fit aussitôt fabriquer des torsades dorées, qu'il ajusta sur des vêtements de velours. Il commanda des étendards et des drapeaux brodés d'or, ajoutant aux armes de notre Roi et seigneur une croix sur chaque face, avec cette inscription en latin : « Frères, suivons le signe de la croix sainte, animés d'une foi sincère; avec elle nous vaincrons. » En même temps, il fit crier ses proclamations, battre ses tambours, sonner ses trompettes, au nom de Sa Majesté et, pour Elle, au nom de Diego Velasquez, afin que toutes personnes qui voudraient aller avec lui aux terres nouvellement découvertes, pour en faire la conquête et les coloniser, sussent bien qu'il leur serait donné leur part sur l'or, l'argent ou les bijoux qu'on y gagnerait, ainsi que des commanderies d'Indiens après pacification complète, conformément aux pouvoirs que Velasquez tenait de Sa Majesté. Or, ces pouvoirs, dont les crieurs parlaient, n'étaient pas encore arrivés de Castille avec le chapelain Benito Martinez que Velasquez y avait envoyé dans le but de les demander, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. La nouvelle de l'expédition s'étant répandue

dans l'île entière de Cuba, et Cortès ayant écrit partout à ses amis qu'ils se préparassent à entreprendre avec lui ce voyage, les uns vendaient leurs propriétés pour se procurer des armes et des chevaux, d'autres s'occupaient à faire de la cassave et du porc salé; ils piquaient leurs armures et s'approvisionnaient le mieux possible du nécessaire. De sorte que nous nous réunîmes plus de trois cents soldats à Santiago de Cuba, où s'effectua le départ de la flotte. De la maison même de Diego Velasquez partirent les principaux parmi les employés à son service, entre autres un certain Diego Ordas, son premier majordome, que le gouverneur lui-même prit soin d'envoyer, pour qu'il surveillât et pût éviter tout mauvais complot dans l'expédition; car il se défia toujours de Cortès, sans le laisser comprendre. Partirent aussi un Francisco de Morla et un Escobar, un Basque nommé Martin Ramos de Lares, et plusieurs autres amis et commensaux de Diego Velasquez. Et moi, je m'inscris à la suite de ce petit nombre de soldats dont je fais ici mémoire, sans parler des autres; mais, quand il en sera temps, je nommerai tous ceux dont j'aurai gardé le souvenir. Cortès mettait beaucoup d'ardeur à hâter le départ de sa flotte; il se montrait très-pressé en toutes choses : c'est que la malveillance et l'envie régnaient toujours dans les cœurs des parents de Diego Velasquez. Ils tenaient pour affront que le gouverneur se fût méfié d'eux, et donnât cet emploi et ce commandement à Cortès, sachant fort bien qu'il l'avait eu pour ennemi peu de jours auparavant, à propos de son mariage avec Catalina Juarez la Mercaida, ainsi que je l'ai déjà raconté. Pour ces raisons, ils propageaient partout leurs médisances contre leur parent et même sur Cortès, employant tous les moyens pour faire naître la discorde entre eux et obtenir, n'importe par quelle voie, que les pouvoirs de Cortès fussent révoqués.

Cortès était bien averti de toutes ces intrigues; aussi ne s'éloignait-il point du gouverneur, auquel il ne cessait de faire toutes les démonstrations d'un serviteur dévoué, assurant qu'il ferait de lui un seigneur illustre et riche, en peu de temps. Au surplus, Andrès de Duero donnait avis à Cortès de presser son embarquement; car on avait réussi à changer les résolutions de Velasquez, au moyen des importunités de ses parents. Dès que Cortès en eut connaissance, il pria sa femme, doña Catalina Juarez la Mercaida, d'embarquer sur-le-champ tout ce qu'elle se proposait d'envoyer, en provisions et autres douceurs habituellement réservées aux maris en pareilles circonstances. Il avait, du reste, dejà fait publier à son de trompe et avertir maîtres, pilotes et soldats, qu'à tels jour et nuit personne ne restât à terre. Et après ces ordres donnés, les voyant tous à bord, il fut prendre congé de Diego Velasquez, en compagnie de ses grands amis et camarades Andrès de Duero, le contrôleur Amador de Lares et la plupart des gens de qualité qui habitaient cette ville. Après

force promesses et embrassements nombreux de Cortès au gouverneur, et du gouverneur à Cortès, celui-ci prit enfin congé; et le jour suivant, de fort bonne heure, ayant entendu la messe, nous gagnâmes nos navires. Diego Velasquez en personne, avec grand nombre d'hidalgos, vint de nouveau accompagner Cortès jusqu'au moment de faire voile. Le temps étant favorable, nous arrivâmes en peu de jours au bourg de la Trinidad. Je dirai bientôt ce qui advint à Cortès en ce lieu, après que nous fûmes entrés au port et descendus à terre; de même qu'on vient de voir les contrariétés qu'il éprouva jusqu'à ce qu'il eût été choisi pour commandant, et tout ce que j'ai déjà raconté. Et, à ce sujet, voyez ce que dit Gomara en sa chronique, et vous nous trouverez bien en désaccord. Tandis qu'Andrès de Duero était le secrétaire du commandement de Cuba, il en fait un négociant. Quant à Diego de Ordas, qui part actuellement avec Cortès, il le fait partir avec Grijalva. Laissons là le Gomara et sa mauvaise histoire, et disons comment nous débarquâmes avec Cortès au bourg de la Trinidad.

CHAPITRE XXI

De ce que fit Cortès à son arrivée au bourg de la Trinidad; des civils et militaires qui s'y réunirent pour partir en sa compagnie, et de ce qui nous advint encore.

Après que nous eûmes débarqué au port de la Trinidad et que la nouvelle s'en fut répandue parmi ses habitants, ceux-ci se hâtèrent d'aller à la rencontre de Cortès pour le recevoir, ainsi que nous tous qui venions avec lui, et pour nous donner la bienvenue. Et comme il y avait déjà d'excellents hidalgos dans cette résidence, ils prirent Cortès pour leur hôte et l'emmenèrent avec eux. Notre capitaine, ayant placé son étendard devant sa demeure et fait crier ses rappels comme à Santiago, ordonna la recherche de toutes les arbalètes et espingoles qu'il serait possible de trouver, ainsi que l'achat de bien d'autres choses nécessaires, y compris les provisions de bouche. Une nombreuse famille d'hidalgos, tous frères, partit de cette ville pour venir avec nous : ce furent le capitaine Pedro de Alvarado, et Gonzalo, et Jorge, et Gomez, et Juan de Alvarado. Ce dernier, surnommé « le Vieux », était un bâtard. Le capitaine Pedro de Alvarado est celui-là même que je mentionnerai si souvent dans ce récit. Partirent aussi de cette ville Alonso de Avila, natif d'Avila, qui avait été déjà notre commandant dans l'expédition de Grijalva; et Juan de Escalante; et Pedro Sanchez Farfan, natif de Séville; et Gonzalo Mexia, qui devint trésorier dans les affaires de Mexico; et un certain Vaena; et Juanès, de Fontarabie; et Christoval de Oli, homme valeureux qui devint

mestre de camp lors de la prise de Mexico et dans toutes les campagnes de la Nouvelle-Espagne; et Ortiz, le musicien; et un Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba; et un Diego de Pineda, ou Pinedo; et un Alonso Rodriguez, qui possédait des mines d'or fort riches; et un Bartolomé Garcia, et bien d'autres hidalgos dont je ne me rappelle pas les noms, tous gens de grande valeur. Cortès écrivit de la Trinidad au bourg de Santispiritus, situé dix-huit lieues plus loin, pour faire savoir à tous ses habitants comme quoi il entreprenait ce voyage au service de Sa Majesté; il s'exprimait en paroles séduisantes et faisait des promesses bien propres à lui attirer un grand nombre de personnes de qualité qui résidaient dans ce bourg. C'étaient Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, et Gonzalo de Sandoval, alguazil mayor, qui devint huit mois gouverneur et fut capitaine dans la Nouvelle-Espagne, et Juan Velasquez de Leon, parent du gouverneur Velasquez, et Rodrigo Rangel, Gonzalo Lopez de Ximena, avec son frère Juan Lopez, et Juan Sedeño. Ce Juan Sedeño était un habitant de ce bourg, et je le dis ici, parce qu'il y avait dans l'expédition deux autres Juan Sedeño. Tous ceux que je viens de nommer, gens au cœur généreux, partirent pour la Trinidad, où Cortès se trouvait; et comme il en reçut avis, il fut à leur rencontre, pour les recevoir, avec nous tous qui venions en sa compagnie. On tira des salves d'artillerie; Cortès leur témoigna grande affection et ils le traitèrent avec respect.

Disons maintenant que toutes les personnes que je viens de nommer possédaient dans leurs habitations des fabriques de pain de cassave et des troupeaux de porcs, non loin du bourg. Chacun prit soin d'augmenter les provisions le plus possible. Pendant qu'on recrutait ainsi des hommes, on cherchait aussi des chevaux, mais ils étaient fort rares et chers en ce temps-là. Or, comme Alonso Hernandez Puertocarrero, l'hidalgo que j'ai déjà nommé, n'avait ni cheval, ni moyen d'en acheter, Cortès fit pour lui l'acquisition d'une jument grise, qu'il paya avec les torsades d'or dont il avait orné son pourpoint de velours — ainsi que je l'ai dit plus haut. — Sur ces entrefaites, un navire de la Havane arriva à la Trinidad, conduit par un Juan Sedeño, habitant de la Havane, avec une cargaison de pain de cassave et de porcs qu'il allait vendre à un établissement de mines d'or situé près de Santiago de Cuba. En descendant à terre, le Juan Sedeño fut baiser les mains à Cortès qui, après de longs pourparlers, finit par lui acheter à crédit, et le navire, et les porcs, et la cassave... et le Juan Sedeño s'en vint avec nous. Nous avions ainsi onze navires et, grâce à Dieu! tout procédait pour nous avec bonheur. Les choses en étaient là, lorsque Diego Velasquez envoya des lettres et des ordres pour mettre empêchement au départ de Cortès. On va voir ce qui en arriva.

CHAPITRE XXII

Comme quoi Diego Velasquez envoya en poste deux de ses serviteurs à la Trinidad avec des pouvoirs et des ordres pour enlever à Cortès son commandement et prendre sa flotte; et ce qui se passa, je vais le dire à la suite.

Je veux revenir un peu sur mes pas dans ce récit, pour dire qu'après notre départ de Santiago de Cuba, avec tous nos navires, ainsi que je l'ai raconté, on tint à Velasquez de tels propos contre Cortès qu'on réussit à changer ses desseins. On l'accusait, en effet, d'être déjà en révolte, assurant qu'il était parti du port comme à la sourdine et qu'on l'avait entendu se vanter qu'il serait capitaine, quel que pût être le regret de Velasquez à ce sujet, et que, pour ce motif, il avait fait embarquer nuitamment ses soldats, afin que, si le commandement lui était retiré, il fût en mesure, malgré tout, de faire voile. On ajoutait que Velasquez avait été trompé par son secrétaire Andrès de Duero et par son contrôleur Amador de Lares, qui, par suite de conventions avec Cortès, avaient réussi à lui faire donner ce commandement. Ceux qui trempèrent surtout dans le complot ayant pour but le retrait des pouvoirs de Cortès, ce furent les parents de Velasquez et un vieillard appelé Juan Millan, qu'on surnommait l'Astrologue. D'aucuns disaient qu'il avait son grain de folie et que c'était un étourdi; mais le fait est que le vieillard disait souvent à Diego Velasquez : « Maître, prenez garde ! C'est maintenant que Cortès va tirer vengeance de ce que vous le fîtes mettre en prison ; et comme il est rusé, il vous perdra, si vous n'y portez remède promptement. » Ayant donné crédit à ces paroles et à bien d'autres encore, il envoya sans délai deux écuyers de confiance avec des ordres et des lettres patentes pour l'*alcalde mayor* de la Trinidad, Francisco Verdugo, qui était son beau-frère. Par ces lettres, il ordonnait qu'en tout état de choses on retirât la flotte à Cortès, puisqu'il n'en était plus commandant, ses pouvoirs ayant été révoqués et confiés à Vasco Porcallo. Les envoyés portaient aussi des lettres pour Diego Ordas, pour Francisco de Morla et pour tous les amis et parents de Velasquez, afin que, de toutes façons, la flotte lui fût retirée.

Cortès, instruit de tout cela, parla secrètement à Ordas, ainsi qu'à tous les soldats et habitants de Trinidad qui lui parurent susceptibles de faire un bon accueil aux dispositions du gouverneur Diego Velasquez : il leur adressa de tels discours et les captiva par de telles promesses, qu'il s'en fit des serviteurs dévoués, et même Diego Ordas s'adressa de suite à Francisco Verdugo, l'*alcalde mayor*, conseillant qu'on ne parlât pas de l'affaire et qu'on la tînt secrète. Il lui donna pour raison que jusqu'alors il n'avait remarqué rien d'étrange en Cor-

tès qui, au contraire, se montrait très-digne serviteur de Velasquez. Il ajoutait que si l'on prétendait agir pour le gouverneur en reprenant la flotte, il ne fallait pas oublier que Cortès comptait pour appui grand nombre d'hidalgos devenus ennemis de Velasquez pour n'en avoir pas obtenu de bons Indiens; que d'ailleurs, en sus des hidalgos ses amis, il avait sous la main une bonne troupe de soldats, et qu'au surplus il était très-entreprenant..... toutes choses qui faisaient craindre la discorde dans la ville, avec le risque de se voir soi-même saccagé, volé et peut-être pis encore.

Les choses s'arrêtèrent ainsi sans bruit. L'un des commissionnés pour porter les lettres s'en vint avec nous; on l'appelait Laso. Quant à l'autre messager, Cortès le mit à profit pour écrire à Velasquez, en termes très-soumis et très-affectueux, qu'il était émerveillé de voir que Sa Grâce eût pu prendre une semblable mesure, et que son plus grand désir serait de servir Dieu, Sa Majesté et lui-même au nom du Roi; qu'il le suppliait de ne pas écouter davantage ses parents les Velasquez, et de ne plus varier dans ses desseins pour un vieux fou comme Juan Millan. Il écrivit aussi à tous ses amis, et particulièrement à Duero et au contrôleur, ses deux associés. Cela fait, il occupa ses soldats à mettre les armes en état; il employa les forgerons du lieu à fabriquer sans cesse des fers de lance; il ordonna aux arbalétriers d'épuiser les entrepôts, pour qu'ils eussent grandes provisions de flèches; il invita les forgerons à partir avec nous et ils partirent en effet. Notre séjour dans cette ville dura douze jours. Je m'arrêterai là, pour dire que nous nous embarquâmes pour la Havane. Je désire aussi que ceux qui me liront voient bien la différence qu'il y a entre mon dire et la relation de Francisco de Gomara, lorsqu'il prétend que Diego Velasquez fit parvenir à Ordas l'ordre d'inviter Cortès à dîner à bord d'un navire avec lequel il devrait l'amener prisonnier à Santiago. Il inscrit dans sa chronique encore bien d'autres choses dont je ne parle point, pour ne pas allonger mon récit. C'est aux curieux lecteurs qu'il appartient de décider si l'on reste en meilleur chemin en suivant ce que les yeux ont vu, qu'en prenant pour guide Gomara, qui d'après son aveu même ne vit rien. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE XXIII

Comme quoi le capitaine Fernand Cortès s'embarqua avec tous ses hommes, civils et militaires, pour aller à la Havane, par la route du sud, et envoya au même port un de ses navires par la route nord; et ce qui advint encore.

Cortès, ayant vu que nous n'avions plus rien à faire à Trinidad, fit avertir tous les civils et militaires qui s'étaient rassemblés pour mar-

cher en sa compagnie, qu'ils eussent à s'embarquer avec lui à bord des navires qui se trouvaient sur la côte du sud. Quant à ceux qui voudraient aller par terre à la Havane, ils devaient se joindre à Pedro de Alvarado, qui avait mission de recruter d'autres gens de guerre dans des établissements placés sur la route même de cette ville; car Alvarado était très-affable et possédait un tact particulier pour le recrutement. Je fus par terre avec lui et avec plus de cinquante autres soldats.

D'autre part, je dois dire que Cortès ordonna à un hidalgo de son intimité, nommé Juan de Escalante, de gagner la Havane par le nord de l'île avec un navire. Il donna l'ordre aussi que tous les cavaliers de l'expédition s'en fussent par terre. Les dispositions étant prises de la sorte, Cortès s'embarqua à bord du navire amiral pour faire voile vers la Havane. Tous les autres navires le suivirent; mais il paraît qu'en naviguant de conserve, ils perdirent de vue pendant la nuit le vaisseau commandant, et qu'ils arrivèrent seuls à bon port. De notre côté, nous atteignîmes par terre la Havane avec Pedro de Alvarado; le navire avec lequel Juan de Escalante avait fait route vers le nord était arrivé pareillement, et les chevaux aussi par la voie de terre.... Mais Cortès ne venait pas, et personne ne savait rien de lui, ni du lieu où il se trouvait. Cinq jours se passèrent sans nouvelles de son navire; de sorte que la crainte nous vint qu'il se fût perdu sur les Jardines, près de l'île de Pinos, passage rempli de récifs, à dix ou douze lieues de la Havane. Nous fûmes tous d'avis que les trois navires qui calaient le moins d'eau iraient à sa recherche. Or, en apprêts de départ et en débats pour savoir si l'un, si l'autre, si Pedro ou Sancho partirait, deux jours se passèrent encore, et Cortès ne paraissait pas. Il y eut alors entre nous des pourparlers et des réunions en semi-goguette, pour savoir qui serait le capitaine en l'absence de Cortès. Celui qui intrigua le plus en cette affaire, ce fut Diego Ordas, en sa qualité de majordome de Velasquez, qui l'avait envoyé dans l'unique but d'éviter que le commandant se révoltât avec la flotte.

Quoi qu'il en soit, comme Cortès montait le navire du plus fort tonnage, ainsi que je l'ai déjà dit, il toucha fond et resta en quelque sorte à sec, vers l'île de Pinos, près des Jardines, où il y a abondance d'écueils. Le navire ne put plus naviguer; de sorte qu'il fallut donner l'ordre de le décharger le plus tôt possible, au moyen du canot, en transportant le chargement à terre, près de là. Aussitôt qu'il fut mis à flot et put nager, on le conduisit en lieu plus profond, on remit à bord ce qui avait été transporté à terre, on fit voile, et on poursuivit la route jusqu'à la Havane. Quand Cortès débarqua, la plupart d'entre nous, civils et militaires, se réjouirent de son arrivée. Il faut excepter ceux qui aspiraient au commandement; mais les intrigues cessèrent. Après que nous l'eûmes installé dans la maison de Pedro Barba, lieu-

tenant de la ville au nom de Diego Velasquez, il déploya ses étendards et les fit arborer devant sa demeure. Il ordonna des rappels comme précédemment. C'est de là, de la Havane même, que vint avec nous l'hidalgo Francisco de Montejo. J'en parle bien souvent dans mon récit, car après la prise de Mexico il fut adelantado et gouverneur de Yucatan et de Honduras. Partirent aussi : Diego Soto, de Toro, qui devint majordome de Cortès dans les affaires de Mexico; un certain Angulo; et Garci Caro; et Sebastian Rodriguez; et un Pacheco; et un certain Gutierrez; et un Rojas (je ne veux pas dire Rojas le riche); et un jeune garçon appelé Santa Clara; et deux frères qu'on nommait les Martinez del Frejenal; et un Juan de Najara (je ne veux pas dire le Sourd du jeu de paume de Mexico). Tous ces hommes étaient des gens de qualité, et je n'en mentionne pas d'autres, parce que je ne me rappelle pas leurs noms. Les voyant tous réunis, Cortès se réjouit extrêmement, et aussitôt il envoya un navire à un village d'Indiens qui se trouvait à la pointe de Guaniguanico, où l'on faisait du pain de cassave et grand commerce de porcs, afin qu'on en prît un plein chargement. Cet établissement appartenait au gouverneur Diego Velasquez. Il choisit pour commandant de cette petite expédition Diego Ordas, en sa qualité de majordome des possessions de Velasquez, et il l'envoya, en réalité, dans le but de l'éloigner de sa personne, n'ignorant point qu'il ne lui avait pas été favorable quand on mit en question qui serait capitaine, pendant que lui Cortès était retenu à l'île de Pinos où son navire avait échoué. Il l'expédia donc, afin de n'avoir pas un contrôleur de ses actes, lui enjoignant de rester, après avoir fait son chargement, dans le port même de Guaniguanico, jusqu'à ce que vînt le rejoindre un autre navire qui arriverait par le nord. Ils devaient aller tous deux de conserve jusqu'à Cozumel, ou bien on lui donnerait avis, par des Indiens en canot, de ce qu'il aurait à faire.

Redisons encore que Francisco de Montejo et tous les habitants de la Havane nous approvisionnèrent grandement en pain de cassave et en porcs, vu qu'il n'y avait pas autre chose sur place. En même temps, Cortès fit retirer des navires toute l'artillerie, qui consistait en dix pièces de bronze et quelques fauconneaux, et il commissionna un artilleur nommé Juan de Mesa, un Levantin appelé Arbenga, et un Juan Catalan, pour qu'on les nettoyât et mît à l'épreuve et pour que, boulets et poudre, tout fût bien en état. Il leur donna du vin et du vinaigre pour servir à ce nettoyage, leur adjoignant, comme auxiliaire, un certain Bartolomé Usagre. Il ordonna aussi qu'on apprêtât les arbalètes, les cordes, les noix, les magasins; qu'on s'exerçât au tir et qu'on calculât à combien de pas arrivait la portée de chaque arme. Comme, d'ailleurs, il y avait beaucoup de coton en ce pays de Havane, nous fîmes des armures très-bien matelassées, ce qui est excellent pour des engagements avec des Indiens, parce qu'ils font beaucoup usage de la

piqué, de la flèche et de la lance, et tirent des pierres comme grêle.

Ce fut à la Havane que Cortès commença à monter sa maison et à se traiter en grand seigneur. Son premier maître d'hôtel fut un Guzman, qui ne tarda pas à mourir ou fut tué par les Indiens. Je ne veux pas dire Christoval de Guzman, qui devint majordome de Cortès et prit Guatemuz, lors du siége de Mexico. Il eut aussi pour *camarero* [1] un Rodrigo Rangel, et, pour majordome, un Juan de Caceres, qui devint fort riche après la prise de Mexico.

Tout cela étant en ordre, il nous fit avertir que nous eussions à nous embarquer, et que les chevaux fussent distribués sur tous les navires. On installa des râteliers, et on fit provision de beaucoup de maïs et d'herbe sèche. Je veux ici, pour mémoire, mentionner tous les chevaux et juments qui furent embarqués :

Capitaine Cortès : un cheval châtain zain, qui mourut à Saint-Jean d'Uloa;

Pedro de Alvarado et Hernando Lopez de Avila : une jument châtain, très-bonne, de brio et de course. En arrivant à la Nouvelle-Espagne, Pedro de Alvarado acheta sa moitié à son associé ou la prit par force;

Alonso Hernandez Puertocarrero : une jument grise, bonne à la course, que Cortès lui procura en échange de ses torsades d'or;

Juan Velasquez de Leon : une autre jument grise, très-puissante, que nous appelions l'*Écourtée*, très-vive et bonne coureuse;

Christoval de Oli : un cheval bai brun, très-bon;

Francisco de Montejo et Alonso de Avila : un cheval alezan brûlé, bien peu propre à la guerre;

Francisco de Morla : un cheval bai brun, vif et bon coureur;

Juan de Escalante : un cheval bai clair. Il ne fut pas bon;

Diego de Ordas : une jument grise, stérile, passable, bien que mauvaise coureuse;

Gonzalo Dominguez, cavalier consommé : un cheval bai brun, très-bon et excellent coureur;

Pedro Gonzalez de Truxillo : un bon cheval bai, qui courait fort bien;

Moron, habitant de Vaimo : un cheval aubère, aux pieds tachés, très-tracassier;

Vaena, de la Trinidad : un cheval aubère, un peu tacheté de noir; ne fut pas bon;

1. Je n'ai su comment traduire ce mot, qui peut vouloir dire à la fois valet de chambre et chambellan. Valet de chambre! ce serait peu noble à propos d'un homme appelé à jouer un rôle distingué dans l'expédition. Chambellan! ce serait bien prétentieux pour un moment où le défaut d'organisation donne encore aux futurs conquistadores tout l'aspect d'un ramassis d'aventuriers, sans aucune prétention à la dignité des allures.

Lares, l'excellent cavalier : un cheval très-bon, bai un peu clair, bon coureur;

Ortiz, le musicien, et Bartolomé Garcia, propriétaire de mines d'or : un très-bon cheval noir dit le *Muletier*. Ce fut un des meilleurs chevaux qui vinrent avec la flotte;

Juan Sedeño, de la Havane : une jument baie, qui mit bas à bord. Ce Juan Sedeño fut le plus riche de l'expédition, puisqu'il vint avec son navire, sa jument, un nègre, du pain de cassave et des porcs, et alors qu'on ne pouvait trouver ni chevaux ni nègres, si ce n'est à prix d'or; ce qui explique, du reste, que nous n'eussions pas nous-mêmes plus de chevaux, puisqu'il n'y en avait point.

Je les laisserai là, et je dirai ce qui advint au moment où nous allions nous embarquer.

CHAPITRE XXIV

Comme quoi Diego Velasquez envoya son employé, appelé Gaspar de Garnica, avec pouvoirs et commandements, pour que, en tout état de choses, on arrêtât Cortès et qu'on lui retirât la flotte; et de ce qui se fit à ce propos.

Il est indispensable que quelques-uns des événements de ce récit retournent sur leurs pas, pour constater leur raison d'être, afin que ce qui en est ici décrit puisse être bien compris. Et je dis cela parce que, aussitôt que Diego Velasquez sut et tint pour certain que Francisco Verdugo, son beau-frère et son lieutenant au bourg de la Trinidad, n'avait pas voulu obliger Cortès à abandonner la flotte, et qu'au contraire il s'était joint à Diego de Ordas pour favoriser son départ, on dit qu'il entra dans une telle fureur, qu'il en poussait des rugissements. Il accusait le secrétaire Andrès de Duero et le contrôleur Amador de Lares de l'avoir trompé en traitant avec Cortès, qui déjà s'éloignait insoumis. Il résolut d'envoyer un de ses employés à Pedro Barba, son lieutenant à la Havane, avec des lettres et des ordres. Il écrivit aussi à tous ses parents qui résidaient dans cette ville, surtout à Diego de Ordas et à Juan Velasquez de Leon, qui étaient ses amis et appartenaient à sa parenté, les suppliant en termes affectueux que, ni volontairement, ni par force, ils ne laissassent échapper la flotte; que l'on arrêtât Cortès sans délai, et qu'on le lui envoyât à Santiago de Cuba, sous bonne garde, en qualité de prisonnier. Lorsqu'arriva Garnica, — c'est ainsi qu'on appelait l'émissaire qui fut envoyé à la Havane avec lettres et commandements, — on sut de quels ordres il était porteur. C'est par ce messager lui-même que Cortès eut avis de ce que Velasquez avait expédié, et voici comment : il paraît qu'un Frère de la Merced, qui se donnait pour serviteur de Velasquez et qui

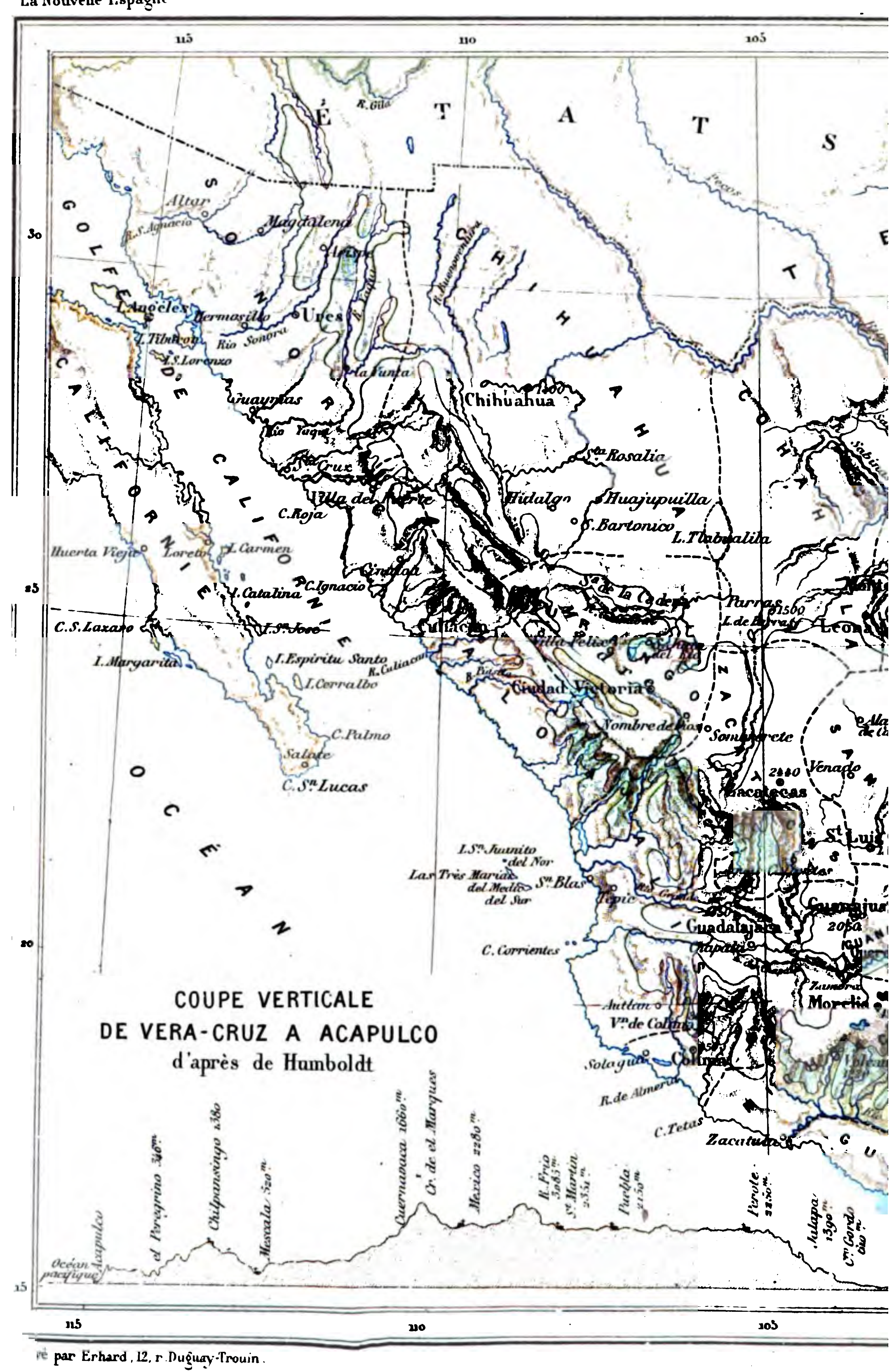
vivait dans son entourage, écrivit à un autre Frère de son ordre, appelé fray Bartolomé de Olmedo, qui était de l'expédition; or, dans cette lettre, ses deux associés, Andrès de Duero et le contrôleur, instruisaient Cortès de ce qui se passait.

Reprenons le fil de notre récit. Comme Cortès avait envoyé Ordas en approvisionnement avec un navire, ainsi que je l'ai conté, il n'y avait plus que Juan Velasquez de Leon qui pût lui faire opposition. Mais à peine lui parla-t-il, qu'il le mit dans ses intérêts, parce que le Juan Velasquez de Leon n'était pas au mieux avec son parent, qui ne lui avait pas donné de bons Indiens. De sorte que, parmi ceux qui avaient reçu des lettres du gouverneur, aucun n'embrassait sa cause; tous, au contraire, se prononçaient pour Cortès, et le lieutenant Pedro Barba avec plus d'ardeur que les autres. Au surplus, les frères hidalgos Alvarado, Alonso Hernandez Puertocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Oli, Juan de Escalante, Andrès de Monjaraz et son frère Gregorio de Monjaraz, et nous tous, enfin, nous aurions donné nos vies pour Cortès. Il s'ensuivit que, si à Trinidad on passa sous silence les ordres reçus, on en fit moins de cas encore à la Havane. Ce fut par Garnica lui-même que le lieutenant Pedro Barba écrivit à Diego Velasquez, lui disant « qu'il n'avait pas osé arrêter Cortès, parce qu'il était fort appuyé par ses hommes, et qu'on eut la crainte de les voir mettre la ville à sac, la piller, embarquer ses habitants et les emmener avec eux; que, du reste, il a pu se convaincre que Cortès est un fidèle serviteur, et qu'au surplus il n'a pas osé faire autre chose. » D'autre part, Cortès écrivit à Velasquez en termes fort soumis, avec mille promesses, — comme il les savait très-bien faire, — l'avertissant qu'il partirait le lendemain, et qu'il serait son serviteur.

CHAPITRE XXV

Comme quoi Cortès fit voile avec tout son monde, caballeros et soldats, vers l'île de Cozumel, et ce qui lui advint en ce lieu.

Nous ne devions passer revue qu'en arrivant à Cozumel. Cortès fit embarquer les chevaux et ordonna à Pedro de Alvarado de longer la côte nord avec un bon navire appelé *San Sebastian*, enjoignant à son pilote de l'attendre à la pointe de San Antonio, où il devait rallier les autres bâtiments pour naviguer de conserve jusqu'à Cozumel. Il envoya un messager à Diego de Ordas qui avait été aux provisions et se trouvait sur la côte nord, avec ordre d'attendre aussi pour suivre la même conduite. Cela fait, le dixième jour du mois de février de l'an quinze cent dix-neuf, après avoir entendu la messe, nous fîmes voile



ré par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin.


CARTE
DU MÉXIQUE
MODERNE
avec les principales altitudes les
et quelques indications
pouvant servir à la campagne
DE CORTÈS
0 100 200 300 400 500 Kil.
LÉGENDE
de 0 à 1000 mètres
de 1000 à 2000 mètres
de 2000 à 3000 m
au-dessus de 3000 m
GOLFE DU MÉXIQUE
Jackson
Mobile
Nouvelle-Orléans
Bouches du Mississippi
R. Alabama
Mississippi
Red R.
R. Sabine
R. Trinidad
R. Brazos
R. Colorado
R. Guadalupe
Agustin City
Matamoros
Soto la Marina
Tampico
Tuxpan
Nautla
Villarica
Vera-Cruz
Jalapa
Puebla
Orizaba
Cordoba
Alvarado
Volcan de Tuxtla
Oajaca
Tehuantepec
G. de Tehuantepec
Tonala
Tabasco
St. Juan Bautista
St. Cristobal
V. de Soconusco
GUATEMALA
C. Palma
Merida
Campêche
Champoton
Xicalango
de Terminos
C. Catoche
Cuba
YUCATAN
COLONIE ANGLAISE
Bélize
G. de Honduras
G. Dulce
Itinéraire de l'arrivée de Cortès à la Nouvelle Espagne
Itinéraire de la campagne de Cortès à Honduras
95
90
100
30
25
20
15

Imp. Erhard

vers le sud avec neuf navires et le nombre d'hommes que j'ai dit. C'étaient donc onze navires, en comptant les deux qui longeraient la côte nord et dont l'un était celui-là même que montait Pedro de Alvarado avec soixante soldats au nombre desquels je me trouvais. Le pilote qui nous conduisait, qui s'appelait Camacho, ne tint nullement compte de ce que Cortès lui avait ordonné; il continua sa route, et nous arrivâmes à Cozumel deux jours avant notre chef. Nous mouillâmes dans le port dont j'ai parlé à propos de la campagne de Grijalva. Cortès n'était pas encore arrivé avec sa flotte, parce qu'un navire, dans lequel venait Francisco de Morla, perdit son gouvernail par un gros temps. On le secourut d'un autre timon pris dans la flotte et ils naviguèrent tous de conserve.

Revenons à Pedro de Alvarado. Aussitôt arrivés au port, nous sautâmes à terre au village de Cozumel, avec tous nos soldats. Nous n'y trouvâmes pas d'Indiens, tous avaient pris la fuite. Notre capitaine donna ordre d'aller à un autre village situé une lieue plus loin. Les naturels du lieu s'étaient enfuis aussi vers les bois; mais, n'ayant pas eu le temps d'emporter tout leur avoir, ils avaient laissé, entre bien d'autres objets, des poules dont Alvarado ordonna qu'on prît au moins quarante. Il y avait aussi, dans un temple d'idoles, des ornements en vieilles étoffes et des cassettes où l'on trouvait des sortes de diadèmes, de chapelets et de médaillons en or bas. On prit tout cela, et on enleva deux Indiens et une Indienne avec lesquels on revint au village où nous avions débarqué. On en était là, lorsque Cortès arriva avec tous les navires. Après avoir pris logement, sa première mesure fut de faire arrêter et mettre aux fers le pilote Camacho, pour n'avoir pas attendu en mer ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Voyant le port sans habitants et ayant su comment Alvarado avait été au village voisin prendre les poules, les ornements avec d'autres objets de peu de valeur appartenant aux idoles, et l'or moitié cuivre, il s'en montra très-irrité et il en fit un reproche sévère à Pedro de Alvarado, lui disant que ce n'était pas en leur prenant ainsi leurs biens que l'on apaiserait les pays conquis. Il fit amener devant lui les deux Indiens et l'Indienne que nous avions pris et, au moyen de Melchorejo, du cap Cotoche (Julianillo était mort), qui comprenait très-bien leur langue, il leur parla pour qu'ils appelassent les caciques et habitants du village, les priant de bannir toute crainte. Il leur fit rendre l'or, les ornements et tout le reste. Quant aux poules, on les avait mangées; mais il ordonna qu'on leur offrît en échange des verroteries et des grelots et à chacun une chemise de Castille. Ils allèrent donc appeler le cacique du village, qui vint le lendemain, accompagné de tout son monde, avec les femmes et les enfants des habitants du lieu. Ils allaient et venaient parmi nous comme s'ils nous avaient connus toute leur vie. Cortès donna l'ordre qu'on ne leur causât aucun ennui. Ce fut dans

cette île que notre capitaine commença à prendre le commandement au sérieux. Le bon Dieu lui avait départi tous les dons ; partout où il mettait la main, il était assuré de réussir, ayant surtout un tact spécial pour pacifier les villages et les habitants de ces contrées, comme l'on verra par la suite.

CHAPITRE XXVI

Comme quoi Cortès commanda une revue de toute son armée et de ce qui nous advint encore.

Il y avait trois jours que nous étions à Cozumel, lorsque Cortès ordonna une revue, afin de reconnaître le nombre de ses soldats. Il en trouva cinq cent huit, sans compter les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots, au nombre de cent neuf; plus seize chevaux ou juments (celles-ci toutes de brio et fortes coureuses). Nous avions onze navires grands et petits; l'un d'eux était une sorte de brick dont Ginès Nortes avait le commandement. Il y avait trente-deux arbalétriers et treize fusiliers (escopeteros), c'est ainsi qu'on les nommait alors; des canons en bronze, quatre fauconneaux et grande provision de poudre, de balles et boulets. Ce que j'ai dit du nombre des arbalétriers, je n'en suis pas bien sûr; mais cela n'importe guère à notre récit.

La revue étant finie, Cortès ordonna à l'artilleur Mesa, à Bartolomé de Usagre, à Arbenga et à un certain Catalan, tous artilleurs, de tenir toutes choses très-propres et en bon état, et que les armes à feu, les balles et les poudres fussent toujours prêtes. Il nomma commandant de l'artillerie un Francisco Orozco, qui avait été fort bon soldat en Italie. Il ordonna en même temps à deux archers, maîtres-fabricants d'arbalètes, nommés Juan Benitez et Pedro de Guzman l'Arbaletier, de prendre bien soin que toutes leurs armes eussent chacune trois noix et autant de cordes et que les provisions en fussent toujours faites; que l'on eût des époussettes, que l'on s'exerçât au tir et que les chevaux fussent toujours prêts.... Mais, en vérité, je ne sais pourquoi je barbouillerais tant de papier à me mêler de questions d'armement et autres, si ce n'était pour faire voir que vraiment Cortès était d'une extrême vigilance en toutes choses.

CHAPITRE XXVII

Comme quoi Cortès eut connaissance que deux Espagnols se trouvaient au pouvoir des Indiens, vers le cap Cotoche, et ce qu'on fit à ce propos.

Comme Cortès donnait à tout ses meilleurs soins, il me fit appeler, ainsi qu'un Basque, nommé Martin Ramos, et il nous demanda notre sentiment au sujet de l'expression « Castilan, Castilan », que nous adressèrent les Indiens de Campêche, lors de notre expédition avec Hernandez de Cordova, selon que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Nous lui racontâmes donc, encore une fois, comment et de quelle façon nous l'avions entendue. Il nous dit alors qu'il avait souvent réfléchi à tout cela et pensé que peut-être quelques Espagnols se trouvaient dans ce pays. Il ajouta : « Je suis d'avis qu'il convient de demander aux caciques de Cozumel s'ils en ont connaissance. » On interrogea donc tous les principaux personnages, au moyen de Melchorejo, qui comprenait déjà quelque peu la langue de Castille et savait très-bien celle de Cozumel. Ils furent tous unanimes à répondre qu'ils avaient connu des Espagnols; ils en donnaient les signalements et assuraient qu'à deux journées de distance, dans l'intérieur du pays, des Indiens les possédaient comme esclaves; qu'au surplus, il y avait à Cozumel des trafiquants qui s'étaient entretenus avec eux peu de jours auparavant.

Nous nous réjouîmes de ces nouvelles et Cortès dit qu'il fallait les aller chercher en leur portant des lettres, connues dans le pays sous le nom d'*amales*. Il donna des chemises aux caciques et aux Indiens qui en devaient être porteurs, les flattant beaucoup et promettant qu'on leur donnerait encore des perles à leur retour. Le chef cacique conseilla à Cortès d'envoyer aussi des objets de rachat pour les maîtres qui les tenaient en esclavage, afin qu'ils les laissassent partir. On le fit ainsi; on donna aux messagers toutes sortes de verroteries et l'on fit mettre en partance les deux plus petits navires, dont l'un dépassait un peu les proportions d'un brick. On y embarqua vingt arbalétriers ou fusiliers avec Diego de Ordas pour capitaine, leur donnant l'ordre d'attendre huit jours près de la côte du cap Cotoche avec le plus fort navire, et de mettre à profit le plus petit pour tenir Cortès au courant de ce qui se passerait, pendant que les messagers iraient porter les lettres et reviendraient avec la réponse; car il n'y a qu'une distance de quatre lieues entre Cozumel et la pointe de Cotoche, et les deux pays se distinguent, de l'un à l'autre, à la simple vue. La lettre écrite par Cortès disait ainsi : « Frères et señores, c'est ici même, à Cozumel, que j'ai su que vous étiez retenus au pouvoir d'un cacique.

Je vous demande en grâce que vous veniez ici, et j'envoie pour cela un navire, pourvu de soldats en cas que vous en ayez besoin, et porteur de moyens de rachat pour les Indiens chez lesquels vous êtes. Le navire a l'ordre de vous attendre huit jours. Venez-vous-en sans retard. Vous serez par moi bien vus et bien traités. Je suis dans cette île avec cinq cents soldats et onze navires, en route, Dieu aidant, pour un pays appelé Tabasco ou Potonchan, etc. » On s'embarqua avec les lettres et avec les trafiquants qui en étaient porteurs. Le golfe fut traversé en trois heures. Les messagers furent conduits à terre avec les lettres et les moyens de rachat. Au bout de deux jours, ils les mirent aux mains d'un Espagnol nommé Geronimo Aguilar[1] (nous apprîmes alors que tel était son nom, et c'est ainsi que je l'appellerai désormais). En les lisant et en recevant sa rançon, il éprouva une grande joie. Il se hâta d'apporter les verroteries à son maître pour en obtenir sa liberté, qui lui fut en effet donnée sur-le-champ, pour aller où il jugerait convenable. Aguilar se dirigea alors vers les lieux où habitait son camarade appelé Gonzalo Guerrero. Mais celui-ci lui répondit : « Aguilar, mon frère, je suis marié, j'ai trois enfants, on m'a fait cacique et même capitaine pour les temps de guerre; partez, vous, et que Dieu vous garde ! Quant à moi, j'ai des tatouages sur la figure et des trous aux oreilles; que diraient de moi les Espagnols en me voyant ainsi fait? Et regardez combien sont gentils mes trois petits enfants; donnez-moi, de grâce, pour eux, de ces verroteries vertes que vous portez; je dirai que mes frères me les envoient de mon pays. » De son côté, l'Indienne sa femme adressa la parole à Aguilar, en sa langue, et fort en colère : « Voyez, dit-elle, voyez cet esclave qui vient chercher mon mari ! Allez-vous-en, vous, et ne parlez pas davantage. » Mais Aguilar revint à Gonzalo et lui dit de faire bien attention qu'il était chrétien et de ne point perdre son âme pour une Indienne; s'il les tenait pour fils et femme, et s'il ne voulait pas les abandonner, qu'il les amenât avec lui. Mais il eut beau dire, et lui faire des admonitions, Gonzalo ne voulut pas s'en aller. Il paraît que ce Gonzalo Guerrero était matelot, natif de Palos. Voyant qu'il se refusait à partir, Geronimo Aguilar, accompagné des messagers indiens, se rendit à l'endroit où le navire avait ordre de l'attendre. Mais il ne le trouva pas en y arrivant. On était parti, parce que les huit jours d'attente prescrits à Ordas, et même un de plus

1. *Geronimo de Aguilar*. Cette page nous entretient pour la première fois d'un Espagnol qui venait de passer quelques années, à titre d'esclave, dans la péninsule du Yucatan. La rencontre que Fernand Cortès fit de ce captif au début même de son expédition est le fait qui paraît le plus providentiellement heureux pour les événements futurs de la campagne. Geronimo de Aguilar, en effet, fut un serviteur dévoué, et, par la connaissance qu'il acquit des langues des différents pays parcourus, il devint l'interprète nécessaire et très-souvent l'élément le plus sûr de réussite.

étaient expirés. Aguilar ne paraissant pas, le navire était retourné à Cozumel sans avoir trouvé ce qu'il était allé chercher. Aguilar devint fort triste en voyant que le navire n'était plus là, et il s'en fut rejoindre son maître au village où il résidait. Je l'y laisserai pour dire que lorsque Cortès vit revenir Ordas sans recrues et sans nouvelles, ni des Espagnols, ni des Indiens messagers, il se fâcha tellement qu'il dit à Ordas, d'un ton fort arrogant, qu'il attendait de lui un meilleur résultat de sa mission et non ce retour sans les Espagnols et sans nouvelles de leurs personnes; car ils étaient certainement dans ce pays.

En ce moment aussi, il advint que des matelots, appelés les Peñates, natifs de Gibraleon, avaient volé des porcs salés à un soldat nommé Berrio et se refusaient à les rendre. Berrio se plaignit à Cortès. On exigea le serment des prévenus qui furent bientôt convaincus de parjure, car des perquisitions découvrirent le vol : les porcs avaient été répartis entre les sept matelots. Cortès ordonna qu'on les fouettât tous, et aucune supplique d'aucun chef ne les put préserver. Je laisserai là l'affaire des matelots et même ce qui concerne Aguilar; nous poursuivrons sans celui-ci notre voyage, jusqu'à ce que son tour revienne de nous en occuper. Je dirai comme quoi il se faisait dans cette île de grands pèlerinages d'Indiens, natifs des villages situés vers le cap Cotoche et dans d'autres points du pays d'Yucatan; car il y avait, paraît-il, dans un temple de Cozumel, certaines idoles d'un hideux aspect, auxquelles on avait coutume de faire des sacrifices à cette époque de l'année. Un matin, le grand préau où se trouvaient ces idoles était rempli d'Indiens et d'Indiennes brûlant du copal. Comme c'était pour nous un spectacle nouveau, nous nous arrêtâmes à le considérer avec attention.

Tout à coup un vieillard indien, couvert d'un long vêtement, monta au-dessus d'un oratoire. C'était un prêtre de ces idoles (j'ai déjà dit qu'on les nomme papes dans la Nouvelle-Espagne). Il se mit à leur prêcher, tandis que Cortès et nous attendions pour voir où en arriverait ce sinistre sermon. Or, Cortès demanda à Melchorejo, qui comprenait très-bien la langue, ce que disait ce vieil Indien. Ayant appris qu'il prêchait de méchantes choses, il fit appeler sur-le-champ le cacique, les personnages les plus marquants et le pape lui-même, et il leur dit le mieux qu'il put, au moyen de son interprète, que « s'ils prétendaient être nos frères, ils devaient enlever de cet édifice ces mauvaises idoles qui les tiendraient dans l'erreur, attendu que ce n'étaient point des dieux, mais de méchantes choses qui emporteraient leurs âmes en enfer. » On leur fit comprendre d'autres saintes et salutaires vérités, les priant de placer là une croix et une image de Notre Dame, qu'il leur donna, en leur promettant qu'ils en recevraient toujours assistance, bonnes moissons et le salut de leurs âmes. On leur prêcha encore, en bons termes, d'autres choses sur

notre sainte foi. Le pape et les caciques répondirent que leurs aïeux avaient adoré ces divinités parce qu'elles étaient bonnes, et qu'ils n'oseraient faire eux-mêmes différemment; que nous enlevassions, nous, ces idoles et nous verrions combien il nous en arriverait malheur; car nous nous perdrions certainement en mer. Cortès ordonna aussitôt qu'on les brisât et qu'on en fît rouler les morceaux du haut en bas des degrés; et on le fit ainsi sur-le-champ. Incontinent, il ordonna qu'on apportât beaucoup de chaux (il y en avait grande provision dans le village) et qu'on fît venir des maçons indiens. On construisit un autel fort propre, pour y placer l'image de Notre Dame. Cortès commanda, en outre, à deux de nos charpentiers, nommés Alonso Yañez et Alvaro Lopez, de faire une croix avec du bois neuf qu'on avait sous la main, et on la plaça sur une sorte de piédestal qui était construit auprès de l'autel. Un prêtre appelé Juan Diaz dit la messe, tandis que le pape, le cacique et les Indiens suivaient la cérémonie avec attention. En langue de Cozumel, on appelle les caciques *calachionis*, ainsi que je l'ai dit à propos de l'affaire de Potonchan. Je les laisserai là, je poursuivrai mon récit et je dirai comme quoi nous nous embarquâmes.

CHAPITRE XXVIII

Comme quoi Cortès fit la répartition des navires et désigna les capitaines qui devaient s'embarquer dans chacun d'eux; on instruisit les pilotes de ce qu'ils auraient à faire; on convint des signaux de nuit; et autres choses qui nous advinrent.

Cortès occupait le navire de commandement.
Pedro de Alvarado et ses frères : un bon navire appelé *San Sebastian*.
Alonso Hernandez Puertocarrero : un autre.
Francisco de Montejo : un autre bon navire.
Christoval de Oli : un autre.
Diego de Ordas : un autre.
Juan Velasquez de Leon : un autre.
Juan de Escalante : un autre.
Francisco de Morla : un autre.
Un autre à Escobar, le Page.
Et le plus petit, une sorte de brick : à Ginès Nortes.
A chaque navire, son pilote.
Le pilote en chef : Anton de Alaminos.

On convint des instructions qui devraient régler leur conduite, ce qu'ils auraient à faire, et les signaux de nuit.

Cortès prit congé des caciques et des papes, après leur avoir recommandé l'image de Notre Dame, les exhortant à révérer la croix

et à tenir l'autel propre et garni de fleurs; qu'ils verraient bien les bénéfices qui en seraient la suite. Ils promirent de le faire ainsi. Ils offrirent à Cortès quatre poules, avec deux bocaux de miel, et l'embrassèrent. Nous nous embarquâmes un certain jour du mois de mars de l'an quinze cent dix-neuf. Nous avions déjà fait voile et nous suivions notre route avec fort beau temps, lorsque ce jour-là même, vers dix heures, des cris partirent de l'un des navires, qui faisait des signaux et qui tira un coup de canon, afin que tous les autres qui naviguaient de conserve pussent l'entendre. Et comme Cortès l'eut entendu, il s'approcha de ses sabords et vit que le navire monté par Juan de Escalante rebroussait chemin et revenait à Cozumel. Il cria alors à ceux qui voguaient le plus près de lui : « Qu'est-ce? qu'est cela? » Un soldat nommé Zaragoza lui répondit que le vaisseau d'Escalante faisait eau. Or c'était là que se trouvait la cassave. Cortès s'écria : « Plaise à Dieu qu'il ne nous arrive pas malheur! » Et il ordonna au pilote Alaminos de faire à tous les navires le signal de retourner à Cozumel. Nous rentrâmes en effet le même jour au port d'où nous étions partis et nous déchargeâmes notre cassave. Nous trouvâmes l'image de Notre Dame et la croix très-propres et entourées d'encens, ce qui nous causa une grande joie. Le cacique et les papes ne tardèrent pas à venir parler à Cortès, et comme ils lui demandaient pourquoi nous revenions, il répondit que c'était parce qu'un de nos navires faisait eau et qu'il voulait le caréner. Il les pria de nous aider, avec tous leurs canots, à débarquer le pain de cassave, et ils s'empressèrent de le faire. Nous employâmes quatre jours à mettre le navire en état. Et n'en parlons plus, et je dirai comme quoi notre retour vint à la connaissance d'Aguilar, l'Espagnol qui était en esclavage chez les Indiens, et ce que nous fîmes encore.

CHAPITRE XXIX

Comme quoi l'Espagnol esclave des Indiens, qu'on appelait Geronimo Aguilar, sut que nous avions relâché à Cozumel et s'en vint avec nous, et ce qui arriva encore.

Lorsque l'Espagnol qui était tombé au pouvoir des Indiens eut la nouvelle certaine de notre retour à Cozumel avec nos navires, il en éprouva une grande joie, il rendit grâces à Dieu et il se mit en route avec un grand empressement, accompagné des Indiens qui lui avaient apporté les lettres et la rançon. Grâce au bon prix qu'il offrit aux canotiers, en verroteries vertes qui lui étaient restées de sa rançon, il trouva promptement un canot avec six bons rameurs. Ceux-ci ramèrent avec tant de zèle qu'en peu de temps ils passèrent sans accident

le petit bras de mer qui sépare les deux côtes par une distance de quatre lieues. Après qu'ils eurent débarqué à Cozumel, des soldats qui allaient chasser le sanglier du pays dirent à Cortès qu'un grand canot de Cotoche avait abordé près du village. Cortès ordonna à Andrès de Tapia et à d'autres soldats d'aller voir comment il se faisait que des Indiens vinssent ainsi tout près de nous, avec de grandes embarcations et sans aucune crainte. Cela fut fait immédiatement. Or, aussitôt que les Indiens du canot loué par Aguilar virent les Espagnols, ils se troublèrent et voulurent se rembarquer tout de suite pour prendre le large. Mais Aguilar, parlant dans leur langue, leur dit de ne pas avoir peur; que ces hommes étaient ses frères. Andrès de Tapia, les croyant tous Indiens (car Aguilar paraissait ni plus ni moins un des leurs), fit dire à Cortès par un soldat que les gens arrivés dans le canot étaient sept indigènes. Or, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage que l'Espagnol s'écria en mâchant ses mots et en les prononçant fort mal : « Mon Dieu, Sainte Marie et Séville ! » Tapia courut l'embrasser aussitôt, et un soldat de ceux qui avaient approché avec lui pour voir ce que cela pouvait être, partit en toute hâte demander ses étrennes à Cortès pour la bonne nouvelle que c'était un Espagnol qui venait dans le canot. Cet événement nous causa à tous une grande joie. Effectivement, Tapia ne tarda pas à paraître avec le nouveau venu; or, plusieurs de ses camarades lui demandaient : « Et l'Espagnol, où est-il? » quoiqu'il marchât près de lui. Ils le prenaient pour un Indien, parce qu'en sus d'être naturellement brun, il avait les cheveux coupés ras comme les Indiens esclaves. Il portait une rame sur l'épaule, une vieille sandale au pied et l'autre attachée à la ceinture, une mauvaise cape très-usée, et un brayer pire encore, pour couvrir ses nudités. Un vieux livre d'heures pendait attaché à sa cape. Cortès en le voyant y fut pris comme les autres; il demanda à Tapia ce qu'était devenu l'Espagnol. Or l'Espagnol qui le comprit s'assit sur ses talons, à la manière des Indiens, en disant : « C'est moi! » Cortès lui fit donner aussitôt, pour l'habiller, une chemise, un pourpoint, des culottes, un chaperon et des sandales. On ne possédait pas d'autres vêtements. Il l'interrogea sur sa vie, son nom et l'époque de son arrivée dans le pays. L'Espagnol répondit, en prononçant fort mal, qu'il s'appelait Geronimo Aguilar, était natif d'Ecija et ordonné diacre : il s'était perdu, huit ans auparavant, avec quinze hommes et deux femmes, en allant de Darien à l'île de Saint-Domingue, à la suite d'un différend et de disputes occasionnés par un certain Enciso y Valdivia; ils emportaient, ajouta-t-il, dix mille piastres en or et les pièces des procès. Le navire qui les amenait donna sur les Alacrans[1] et il ne put se relever. Ils se

1. L'auteur se trompe; il veut dire « les Vivoras ».

sauvèrent tous sur le canot du navire, lui, ses compagnons et les deux femmes, avec la pensée d'arriver à Cuba ou à la Jamaïque; mais les courants, qui étaient très forts, les jetèrent sur ce pays. Les caciques de la contrée se les répartirent entre eux. On en sacrifia plusieurs aux idoles; quelques-uns moururent de maladie et les femmes avaient succombé aussi à leurs fatigues, peu de temps auparavant, parce qu'on les obligeait à moudre. Quant à lui, on allait le sacrifier, lorsqu'une nuit il put s'enfuir et se réfugier chez le cacique avec lequel il se trouvait actuellement (je ne sais plus comment il nous l'appela). Il n'était resté que lui et un Gonzalo Guerrero « qui a refusé de venir, ajoutait Aguilar, quand j'ai été l'appeler. » Cortès l'ayant entendu rendit grâces à Dieu pour toutes choses, et lui promit que, Dieu aidant, il serait par lui bien vu et bien traité. Il s'informa du pays et de ses habitants. Mais Aguilar répondit que, comme on le tenait en esclavage, il n'avait appris qu'à charrier du bois et de l'eau, et à gratter la terre pour cultiver le maïs; que le plus qu'il s'était éloigné n'avait pas dépassé quatre lieues, un jour qu'on l'amenait chargé d'un fardeau qu'il ne put porter et qui le rendit malade; du reste, il était convaincu qu'il existait beaucoup de grands centres habités. Cortès l'interrogea ensuite sur Gonzalo Guerrero et il répondit qu'il était marié et qu'il avait trois enfants; que sa figure était tatouée, ses oreilles percées et la lèvre inférieure également; qu'il était marin, natif de Palos, et que les Indiens le tenaient pour homme de valeur; qu'un an auparavant, une compagnie d'Espagnols étant venue au cap Cotoche (il s'agissait, paraît-il, de notre voyage avec Francisco de Cordova), il donna le conseil de nous combattre comme on le fit; qu'il commandait alors conjointement avec le cacique d'un grand village, ainsi que je l'ai conté en parlant de l'expédition de Francisco de Cordova. En entendant ce détail, Cortès dit : « En vérité, je voudrais l'avoir en mon pouvoir; car il n'est pas bon de le leur laisser. » Il faut dire que les caciques de Cozumel, entendant qu'Aguilar parlait leur langue, lui donnaient très-bien à manger; et de son côté, il leur conseillait d'avoir toujours de la dévotion et du respect pour Notre Dame et pour la croix; qu'ils s'apercevraient bientôt du bien qui leur en arriverait. Les caciques, conformément au conseil d'Aguilar, demandèrent à Cortès une lettre de recommandation, afin que, s'il venait encore des Espagnols dans ce pays, ils en fussent bien traités au lieu d'en recevoir du dommage. Nous prîmes congé avec mille flatteries et des offres nombreuses, et nous fîmes voile pour le fleuve de Grijalva. C'est bien de cette manière et comme je le dis qu'Aguilar fut retrouvé, et nullement d'une autre façon, comme l'écrivit le chroniqueur Gomara. Je ne m'en étonne pas; car ce qu'il en raconte n'est que comme un on-dit. Retournons à notre récit.

CHAPITRE XXX

Comment nous nous rembarquâmes et nous fîmes voile vers le rio Grijalva, et de ce qui nous advint dans le voyage.

Le quatre du mois de mars de l'an quinze cent dix-neuf, ayant eu la chance de s'adjoindre un si bon et si fidèle interprète, Cortès donna l'ordre d'embarquer et de faire route de la façon que nous l'avions entreprise avant notre retour à Cozumel, en suivant les mêmes instructions et maintenant les mêmes signaux déjà convenus pour la nuit. Nous naviguions avec beau temps, lorsque tout à coup, vers le soir, s'éleva un vent debout si fort que chaque navire fut différemment emporté, avec grand risque de courir à la côte. Il se calma, grâce à Dieu, vers minuit, et, au lever du jour, tous les navires purent se rejoindre, excepté celui que montait Velasquez de Leon. Nous avions repris notre route et navigué jusqu'à midi, sans rien savoir sur son compte. Nous craignions déjà qu'il n'eût été jeté sur les récifs, lorsque Cortès, voyant que le jour avançait et qu'il ne paraissait point, dit à Alaminos qu'il ne lui semblait pas convenable d'aller plus avant sans avoir de ses nouvelles. Le pilote fit le signal à tous les navires de se mettre en observation et d'attendre pour voir s'il n'aurait pas été obligé d'entrer dans quelque anse où il se serait attardé à cause du vent contraire. Voyant qu'il ne venait pas, le pilote dit à Cortès : « Señor, soyez sûr qu'il s'est réfugié dans une espèce de port que nous avons laissé derrière nous et que le vent ne lui en permet plus la sortie; car son pilote est le même qui vint autrefois avec Francisco de Cordova et revint avec Grijalva; c'est Juan Alvarez, le Manchot; il connaît très-bien cette entrée. » Il fut dès lors convenu qu'on irait l'y chercher avec toute la flotte; on le trouva, en effet, mouillé dans la baie désignée par Alaminos, et tout le monde s'en réjouit. Nous restâmes là tout un jour. Nous mîmes deux canots à la mer : le pilote et un capitaine, nommé Francisco de Lugo, furent à terre. Il y avait là des établissements, avec champs de maïs, où l'on faisait du sel. On y voyait quatre *cues*, ou maisons d'idoles, renfermant grand nombre de statues, dont la plupart figuraient des femmes de haute taille. Nous appelâmes ce lieu : « la punta de Mugeres » (pointe des Femmes). Je me rappelle qu'Aguilar disait que le village où il avait vécu comme esclave se trouvait près de ces établissements. C'est là que son maître le mena chargé d'un fardeau qui le fit tomber malade. Il ajoutait que le village où demeurait Gonzalo Guerrero n'était pas loin de là; que tout le monde avait de l'or, quoique en petite quantité, et que si l'on voulait y aller il servirait

de guide. Cortès lui répondit en riant qu'il n'était pas venu pour de si petites choses, mais pour servir Dieu et le Roi, et, sans plus de retard, il donna l'ordre à un de ses capitaines, nommé Escobar, d'aller à la bouche de Terminos avec le navire dont il commandait la troupe, parce que ce navire était bon voilier et qu'il calait peu d'eau. Ce chef avait mission de voir ce qu'était le pays, si le port était propre à coloniser et si le gibier y abondait ainsi qu'on le lui avait assuré. Cortès donna cet ordre d'après l'avis du pilote, afin que, lorsque nous passerions par là avec tous les navires, il ne fût pas nécessaire de retarder notre voyage en y entrant. Il fut convenu qu'Escobar, après avoir tout vu, planterait un signal et briserait des arbres à l'entrée du port, ou écrirait un avis sur papier en le plaçant de manière qu'on pût le voir de tous les points de la baie et savoir qu'il y était entré, ou bien qu'il attendrait la flotte au dehors, en louvoyant, après avoir fait sa visite.

Escobar partit aussitôt, arriva au port de Terminos (c'est ainsi qu'on l'appelle) et fit tout ce qui lui avait été commandé. Il trouva fort grasse et fort luisante la levrette qui y était restée lors du voyage de Grijalva. Escobar nous rapporta qu'aussitôt qu'elle aperçut le navire dans le port, elle se mit à remuer la queue et à faire d'autres démonstrations caressantes; elle se mêla aux soldats et sauta avec eux sur le navire. Après cela, Escobar gagna la mer et attendit la flotte. Mais il paraît qu'il s'éleva un vent du sud qui ne lui permit pas de rester aux aguets, et il s'éloigna vers la pleine mer. Revenons à notre flotte avec laquelle nous étions à la pointe de *Mugeres*. Le jour suivant, étant partis de bonne heure avec un bon vent de terre, nous arrivâmes à la bouche de Terminos et nous n'y trouvâmes pas Escobar. Cortès fit mettre le canot à la mer et ordonna que vingt arbalétriers fussent le chercher dans la baie et s'assurassent bien s'il y avait quelque signal. Ils trouvèrent, en effet, des arbres coupés et une lettre dans laquelle il disait que c'était un très-bon port et un bon pays bien pourvu de gibier, sans oublier l'histoire de la levrette. Le pilote Alaminos dit alors à Cortès qu'il fallait continuer notre route, parce que, avec le vent du sud, Escobar avait dû gagner la mer, mais qu'il ne pouvait être loin, obligé qu'il était de naviguer avec vent contraire. Il paraît que Cortès devint chagrin, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; il fit forcer les voiles et nous ne tardâmes pas à l'atteindre. Escobar s'excusa en exposant les raisons qui l'avaient empêché d'attendre.

Nous en étions là, lorsque nous arrivâmes à la hauteur du village de Potonchan. Cortès voulut ordonner au pilote de mouiller en cet endroit; mais Alaminos répondit que c'était un mauvais port, les navires étant forcés de jeter l'ancre à plus de deux lieues de terre, à cause du peu de fond. Cortès aurait voulu donner là une bonne leçon,

en souvenir de la déroute de Francisco de Cordova et de Grijalva. Moi et plusieurs soldats qui avions assisté à ces batailles, nous le suppliions d'entrer au port pour que ces Indiens n'échappassent pas à un bon châtiment, fallût-il s'arrêter deux ou trois jours. Mais Alaminos et un autre pilote s'obstinèrent à prétendre que, si nous entrions au port, il nous serait impossible d'en sortir pendant huit jours, à cause du vent contraire, tandis que nous l'avions fort bon en ce moment et qu'en deux jours nous arriverions à Tabasco. Cela fit que nous passâmes sans nous arrêter et qu'en trois jours de navigation nous atteignîmes le fleuve de Grijalva. Et ce qui nous arriva là, et les combats qu'on nous y livra, tout cela je vais le dire à la suite.

CHAPITRE XXXI

Comment nous arrivâmes au fleuve Grijalva, appelé Tabasco en langue indienne; des combats qu'on nous y livra, et ce qui nous arriva encore avec les habitants.

Le 12 du mois de mars de l'an 1519, nous arrivâmes avec toute la flotte au fleuve Grijalva, qu'on appelle Tabasco, et comme nous avions appris par le voyage de Grijalva que des vaisseaux d'un fort tonnage ne pouvaient pas franchir l'entrée et naviguer dans la rivière, nos plus grands navires jetèrent l'ancre en mer, et, avec les petits et à l'aide des canots, nous tous — les soldats — nous fûmes débarquer à la pointe des Palmiers, comme nous l'avions fait du temps de Grijalva. La ville de Tabasco était une demi-lieue plus loin. Des Indiens armés marchaient en foule entre des mangliers, sur le bord du fleuve, chose qui nous surprit beaucoup, nous qui étions déjà venus avec Grijalva. En outre, plus de douze mille guerriers étaient réunis dans la ville, prêts à nous livrer bataille; car, en ce temps-là, ce centre étant d'un grand trafic, d'autres villages considérables en dépendaient, et tous s'étaient pourvus des armes dont ils avaient l'habitude. Ce qui motivait cette conduite, c'est qu'ils avaient été traités de lâches par les gens de Potonchan et de Saint-Lazare, qui leur lançaient cette injure à la face, pour avoir donné à Grijalva leurs bijoux d'or, — ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé, — leur reprochant que, par timidité, ils n'eussent pas voulu nous combattre, quoique les peuplades et les guerriers de Tabasco fussent plus nombreux qu'à Potonchan; et ils disaient encore, pour leur faire honte, que, quant à eux, ils nous avaient battus en nous tuant cinquante-six hommes. De sorte que, excités par ces paroles, les gens de Tabasco s'étaient résolus à prendre les armes.

Cortès, les voyant ainsi disposés, dit à l'interprète Aguilar, qui

comprenait très-bien la langue de Tabasco, de demander à des Indiens qui paraissaient être des chefs et passaient près de nous dans une grande embarcation, pourquoi ils étaient si agités, en ajoutant que, quant à nous, nous ne venions leur faire aucun mal, mais simplement leur offrir ce que nous apportions, comme à des frères. On devait les prier, d'ailleurs, de ne pas commencer la guerre, parce qu'ils en auraient du repentir, et leur dire bien d'autres choses encore au sujet de la paix; mais plus Aguilar leur en parlait, plus ils se montraient intraitables, assurant qu'ils nous tueraient tous, si nous entrions dans la ville; qu'ils y avaient fait une enceinte fortifiée avec de gros arbres formant haies et palissades. Aguilar leur parla encore, les engageant à se tenir en paix et demandant qu'on nous laissât prendre de l'eau et acheter des vivres en échange de nos produits, non sans adresser aux calachonis des choses à leur avantage, pour le service de Dieu Notre Seigneur; mais, malgré tout, ils s'obstinaient à nous défendre de passer outre, au delà des Palmiers; sans quoi, ils nous tueraient. Voyant toutes ces choses, Cortès fit préparer les canots et les petits navires, mettre trois pièces à feu dans chaque bateau et répartir dans les embarcations les arbalétriers et les fusiliers. La campagne de Grijalva nous avait laissé le souvenir qu'un chemin étroit allait des Palmiers à la ville, en longeant des ruisseaux et des marécages. Cortès ordonna à trois soldats de voir, cette nuit même, si ce chemin arrivait aux maisons, et de ne pas tarder à rapporter la réponse. Les messagers s'assurèrent qu'il y arrivait. Cela étant bien vu et bien examiné, on passa toute cette journée à donner des ordres relatifs à la manière de nous conduire dans les embarcations.

Le lendemain, de bonne heure, après avoir entendu la messe, nos armes étant bien à point, Cortès ordonna à Alonso de Avila, qui était capitaine, d'aller avec cent soldats, dont dix arbalétriers, par le petit chemin qui conduisait à la ville, et qu'aussitôt qu'une décharge se ferait entendre, lui d'un côté et nous de l'autre, nous tombassions en même temps sur la place. Cortès, suivi de la plupart des soldats et capitaines, remonta par le fleuve avec les canots et avec les plus petits navires. Lorsque les Indiens qui étaient sur la rive et entre les mangliers virent réellement que nous avancions, ils se précipitèrent sur nous vers le point du port où nous devions débarquer, pour nous empêcher de prendre terre. Sur la rive entière, on ne voyait qu'Indiens guerriers avec toutes sortes d'armes en usage parmi eux, soufflant dans des trompettes et des conques marines, et battant leurs atabales. En les voyant ainsi, Cortès donna l'ordre d'arrêter un moment, sans faire usage ni de nos canons, ni des espingoles, ni des arbalètes, et comme il ne voulait rien exécuter qui ne fût justifiable, il adressa aux Indiens une autre sommation, par-devant un notaire

du Roi, nommé Diego de Godoy, qui était avec nous, leur disant, au moyen de notre interprète Aguilar, de nous laisser descendre à terre pour faire provision d'eau et pour leur parler de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté; que s'ils nous attaquaient, et si pour nous défendre nous occasionnions la mort de quelqu'un ou n'importe quel autre malheur, ils en auraient la faute et la responsabilité, et nullement nous-mêmes. Cela ne les empêcha pas de continuer leurs bravades et leur défense de descendre à terre, en assurant que sans cela ils nous tueraient. Ils commencèrent aussitôt à nous lancer des flèches avec acharnement, et à faire donner par leurs tambours le signal de tomber sur nous à tous leurs bataillons.

Ils avancèrent en gens de cœur et, nous entourant avec leurs canots, ils firent pleuvoir sur nous une telle grêle de flèches, qu'ils nous blessèrent et nous obligèrent à nous arrêter, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et dans quelques endroits bien plus encore. Comme d'ailleurs il y avait là beaucoup de boue et de marécage, nous ne pouvions y passer vite. Tant d'Indiens, au surplus, nous y chargèrent la lance au poing et à coups de flèches, qu'ils nous empêchaient de prendre terre aussi tôt que nous eussions voulu. Cortès se battait aussi dans ce bourbier; une de ses sandales, qu'il ne put retirer, resta dans la fange, et il arriva sur la rive avec un pied nu. Nous nous trouvâmes là en grand danger, jusqu'à ce que notre chef, comme j'ai dit, parvint à terre avec nous tous. Mais alors, invoquant notre seigneur saint Jacques, nous nous précipitâmes valeureusement sur nos ennemis et nous les forçâmes à reculer, peu loin, à la vérité, à cause de leurs grandes palissades faites de gros troncs d'arbres, derrière lesquelles ils purent se réfugier jusqu'à ce que nous réussîmes à les démolir et à entrer par les brèches dans la ville. Là nous nous battîmes avec eux, les obligeant à lâcher pied par une rue jusqu'à l'endroit où ils avaient élevé encore des palissades et d'autres défenses, derrière lesquelles ils recommencèrent à résister et à nous tenir tête, se battant courageusement et avec vigueur en disant, au milieu des sifflets et des cris : *Ala lala al calachoni!* chose qui signifie, en leur langue, qu'il fallait tuer notre chef. Nous étions de la sorte aux prises avec eux, lorsqu'arriva Alonso de Avila avec ses hommes.

Il était allé par terre depuis les Palmiers, ainsi que je l'ai dit. Or il paraît qu'il lui fut impossible d'arriver plus tôt, à cause des marécages et des estuaires qu'il eut à traverser; et certes son retard était bien désirable, puisque nous avions été retenus nous-mêmes par les sommations et par la nécessité de pratiquer des brèches dans les palissades, pour combattre nos ennemis. Maintenant, tous ensemble, nous les chassâmes encore une fois des défenses où ils s'abritaient et les obligeâmes à se replier. Mais, se conduisant en bons soldats, ils reculèrent sans tourner le dos, en lançant sur nous une grêle de

flèches et de pieux durcis au feu, jusqu'à une grande place où l'on voyait des logements, de vastes salles et trois temples d'idoles. Ils emportèrent tout ce qui s'y trouvait. Cortès nous ordonna alors d'arrêter et de ne pas essayer de les atteindre, puisqu'ils étaient en fuite. Ce fut là qu'il prit possession de ce pays pour Sa Majesté, et pour lui-même en son royal nom. Cela se passa de cette manière : il dégaîna son épée et fit, en signe de possession, trois grandes entailles en un gros arbre appelé *ceiba*[1] qui s'élevait sur la place, disant que s'il se présentait quelqu'un pour le contredire, il défendrait son droit avec son épée et le bouclier qu'il portait au bras. Et tous les soldats qui étions là présents lorsque cela se passait, nous dîmes que c'était bien fait de prendre ainsi cette royale possession au nom de Sa Majesté, et que nous courrions à son aide si quelqu'un prétendait le contraire. On en dressa acte par-devant le notaire du Roi; mais les partisans de Diego Velasquez y trouvèrent une occasion de murmurer.

Je me souviens que, dans les rudes combats de cette journée, on nous blessa quatorze hommes et l'on m'atteignit d'une flèche à la cuisse ; mais ma blessure fut peu de chose. Dix-huit Indiens restèrent étendus dans l'eau et sur la pointe de terre où nous débarquâmes. Nous passâmes là cette nuit, protégés par de bonnes gardes et par des sentinelles. Je m'arrêterai un instant, pour conter bientôt ce qui nous advint encore.

CHAPITRE XXXII

Comment Cortès commanda à tous les capitaines d'aller avec des groupes de cent hommes voir l'intérieur du pays, et de ce qui nous advint à ce propos.

Le jour suivant, Cortès ordonna à Pedro de Alvarado de partir en qualité de commandant avec cent hommes dont quinze arbalétriers et fusiliers, pour examiner l'intérieur du pays jusqu'à deux lieues de distance. Il devait emmener avec lui Melchorejo, l'interprète de la pointe de Cotoche. Mais, lorsqu'on fut l'appeler, on ne le trouva plus ; il avait pris la fuite et s'était réfugié chez les gens de Tabasco. Il paraît que le jour précédent, à la pointe des Palmiers, il avait abandonné ses vêtements de Castille et était parti dans une embarcation. Cette fuite causa de l'ennui à Cortès, craignant qu'il ne découvrît aux Indiens certaines choses qui ne nous seraient pas avantageuses. Laissons-le fuir pour notre malheur, et revenons à notre récit. Cortès

1. Bombax ceiba (fromager).

ordonna également à un autre capitaine, nommé Francisco de Lugo, de partir dans une direction différente, avec cent autres soldats et douze arbalétriers ou fusiliers, lui donnant pour instruction de ne pas dépasser deux lieues et de revenir le soir même coucher au quartier royal. Or, lorsque ce capitaine arriva avec sa compagnie à environ une lieue du quartier, il se trouva en présence d'un grand nombre de chefs et de bataillons indiens armés de flèches, avec lances et boucliers, tambours et panaches. Ils tombèrent sur nos soldats en les entourant de tous côtés, et commencèrent aussitôt à les attaquer de leurs flèches avec beaucoup d'adresse. Nos hommes ne pouvaient se soutenir contre une si forte multitude d'Indiens qui lançaient des pieux grillés en grand nombre, des pierres à fronde comme grêle, et nous attaquaient tenant à deux mains des sabres affilés. Francisco de Lugo et ses soldats avaient beau combattre vaillamment, ils ne pouvaient éloigner leurs ennemis. Et ce voyant, il entreprit sa retraite en bon ordre vers le quartier royal, ayant pris soin d'envoyer à Cortès un Indien de Cuba, bon coureur et très-agile, pour que nous fussions lui porter secours. Malgré tout, grâce à la bonne entente de ses archers et de ses fusiliers, les uns chargeant les armes, les autres tirant; grâce aussi à quelques mouvements offensifs, Francisco de Lugo parvenait à se soutenir contre les nombreux bataillons qui le harcelaient. Laissons-le dans les périls de cette situation et revenons au capitaine Pedro de Alvarado.

Il paraît qu'après avoir marché plus d'une lieue, ce chef arriva au bord d'un estuaire très-difficile à traverser, et il plut à Dieu Notre Seigneur de le pousser, par un autre chemin, vers le lieu où Francisco de Lugo se battait, comme je l'ai dit. Entendant les coups de feu, le grand fracas des tambours et des trompettes, les cris et les sifflets des Indiens, il comprit qu'une bataille était engagée. Il courut aux détonations et aux clameurs, en bon ordre et en grande diligence. Il trouva Francisco de Lugo bataillant avec ses hommes et tenant tête à ses adversaires. Cinq Indiens étaient déjà morts. Après avoir fait leur jonction, ils tombent ensemble sur l'ennemi et le font reculer, mais sans le mettre en fuite, car il continue à suivre les nôtres jusqu'au quartier royal. D'autres chefs et gens armés étaient également venus nous attaquer et nous harceler jusqu'à l'endroit même où Cortès se tenait avec les blessés. Mais nous les fîmes bien prestement reculer sous nos coups de feu, qui en blessèrent plusieurs, et sous nos chocs d'estoc et de taille.

Revenons un peu sur notre récit pour dire que lorsque Cortès apprit, par l'Indien de Cuba qui venait réclamer du secours, la situation dans laquelle Francisco de Lugo se trouvait, nous nous préparâmes à courir à son aide, et nous nous mettions en route, lorsque nous sûmes que nos deux capitaines avec leurs hommes revenaient et

se trouvaient à une demi-lieue du quartier royal. Deux soldats de Lugo perdirent la vie; il y eut huit blessés dans sa compagnie et trois dans le bataillon d'Alvarado. Après le retour au quartier, on pansa les blessures et on enterra les morts; on fit bonne garde et on plaça des sentinelles. Nous tuâmes quinze Indiens dans ces combats et nous en prîmes trois, dont l'un paraissait être un homme de qualité. Notre interprète Aguilar leur demanda pourquoi ils étaient assez fous pour nous faire la guerre, et l'on se décida bientôt à envoyer l'un deux avec des verroteries vertes pour les caciques, afin d'en obtenir la paix. Or, ce messager nous dit que l'Indien Melchorejo, de la pointe de Cotoche, s'était joint à eux la nuit précédente, et leur avait conseillé de nous attaquer nuit et jour, assurant qu'ils nous vaincraient, parce que nous étions peu nombreux. De sorte que nous avions amené avec nous un bien mauvais auxiliaire, et même un ennemi. Quant à l'Indien que nous envoyâmes en message, il partit et ne revint pas avec la réponse. Aguilar, l'interprète, apprit des deux autres prisonniers que tous les caciques des villages étaient réunis avec les armes dont ils avaient l'habitude de faire usage, se tenant prêts à nous livrer bataille, et qu'ils se proposaient de venir nous entourer le lendemain dans notre quartier royal. C'était le conseil donné par Melchorejo. Je dirai ce que nous fîmes à ce propos.

CHAPITRE XXXIII

Comment Cortès nous ordonna de nous tenir prêts à aller le lendemain au-devant des bataillons ennemis et fit sortir les chevaux des navires; ce qui nous advint encore dans la bataille que nous eûmes avec les habitants.

Cortès sut donc qu'on viendrait nous attaquer le lendemain; il donna l'ordre de retirer, sur-le-champ, les chevaux des navires pour les amener à terre, et que les fusiliers, les archers, tous les soldats enfin, même les blessés, nous fussions prêts avec nos armes. Quand les chevaux arrivèrent à terre, ils étaient embarrassés et timides à la course, parce qu'il y avait plusieurs jours qu'ils étaient embarqués; mais ils reprirent leurs allures dès le lendemain. Il advint alors une chose à six ou sept soldats jeunes et bien constitués : c'est qu'ils furent atteints d'un mal de reins qui ne leur permettait nullement de se tenir sur leurs jambes; il fallait les porter. Nous ne pûmes en deviner la cause et l'on se contenta de dire qu'après avoir été trop gâtés à Cuba, le poids et la chaleur produits par l'armement leur avaient causé la maladie. Cortès les fit donc ramener aux navires, ne voulant pas qu'ils restassent à terre. Il fit avertir les cavaliers que les plus habiles d'entre eux auraient à partir, après avoir pris soin de

garnir de grelots les poitrails de leurs chevaux. Il leur enjoignit de ne pas s'obstiner sur chaque ennemi, mais de courir en leur balafrant la figure avec les lances.

Il choisit treize cavaliers : Christoval de Oli, et Pedro de Alvarado, et Alonso Hernandez Puertocarrero, et Juan de Escalante, et Francisco Montejo; on donna à Alonso de Avila un cheval qui appartenait à Ortiz, le musicien, et à un Bartolomé Garcia, mauvais cavaliers tous les deux. Furent choisis aussi Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Morla, et Lares le bon cavalier (je le qualifie ainsi, parce que nous avions un autre bon cavalier, et un autre Lares aussi), et Gonzalo Dominguez, non moins habile que le précédent. On prit encore Moyon de Bayamo et Pedro Gonzalez de Truxillo. Tous ces cavaliers ayant été choisis par Cortès, il se mit à leur tête. Il ordonna à Mesa d'apprêter son artillerie; à Diego de Ordas de venir avec nous comme commandant, parce qu'il n'était pas cavalier; il devait commander aussi les archers et les artilleurs.

Le jour suivant, bien de bonne heure (c'était la fête de Notre Dame de mars), après avoir entendu la messe, nous formâmes nos rangs à côté de notre enseigne. Cet emploi était alors tenu par Antonio de Villaroel, mari d'une dame nommée Isabel de Ogeda; trois ans plus tard, il changea son nom en Villareal et se fit appeler aussi Antonio Serrano de Cardona. Revenons au fait. Nous entreprîmes notre marche par la grande savane où l'on avait attaqué déjà Francisco de Lugo et Pedro de Alvarado. On appelait Cintla cette plaine et le village qui s'y trouvait; c'était une dépendance de la capitale de Tabasco, à une lieue des bâtiments d'où nous étions partis. Cortès fut obligé de s'éloigner un peu de nous, à cause de marécages que les chevaux ne purent traverser. Quant à nous, avançant comme j'ai dit sous la conduite d'Ordas, nous rencontrâmes toutes les forces des Indiens qui étaient en marche pour tomber sur nos logements. Notre rencontre eut lieu sur une bonne plaine, à côté du village de Cintla, et s'il est vrai de dire que ces hardis hommes de guerre étaient animés du désir de se mesurer avec nous et nous cherchaient dans ce but, il n'est pas moins certain que nous étions mus par les mêmes sentiments lorsque nous les rencontrâmes. Je m'arrêterai en ce point et je dirai ce qui advint dans la bataille; car on peut bien l'appeler bataille, et terrible encore, comme on va le voir.

CHAPITRE XXXIV

Comme quoi tous les caciques de Tabasco et de ses provinces nous livrèrent bataille, et de ce qui arriva à ce propos.

J'ai déjà dit comment et avec quel ordre nous marchions lorsque nous donnâmes dans les forces entières de nos ennemis, qui allaient nous chercher. Leurs figures étaient peintes en rouge, blanc et noir; ils avaient de grands panaches, des tambours et des trompettes; ils marchaient armés de grands arcs et flèches, de lances, de boucliers et d'espadons à deux mains; ils avaient aussi beaucoup de frondes, de pierres et de pieux à bout grillé, et chacun sa défense matelassée de coton. Étant arrivés près de nous en si grand nombre qu'ils couvraient toute la plaine, ils s'élancent sur nos rangs comme des chiens enragés; ils nous entourent de toutes parts et nous tirent tant de flèches, de pierres et de pieux durcis que, du premier choc, ils nous blessent plus de soixante-dix hommes. A la mêlée, leurs lances nous faisaient beaucoup de mal. Un soldat, nommé Saldaña, tomba mort, frappé d'un trait qui lui entra par l'oreille. Leurs flèches et leurs atteintes ne nous laissaient aucun répit. Quant à nous, grâce à nos canons, à nos fusils, à nos arbalètes et à nos grands coups d'estoc, nous ne perdions aucun avantage au combat.

Bientôt, ayant compris le mal que nos estocades leur faisaient, ils commencèrent à s'éloigner de nous; mais c'était pour être plus en sûreté en nous lançant leurs flèches. Mesa leur tuait beaucoup de monde avec ses canons, parce qu'ils se tenaient en grandes masses, et, comme d'ailleurs ils ne s'écartaient guère de nos rangs, ses coups portaient à sa fantaisie. Mais nous avions beau les blesser et leur faire du mal, nous ne réussissions pas à les mettre en fuite. Je dis alors à Diego de Ordas : « Il me semble que nous devrions serrer nos rangs et tomber sur eux avec vigueur; parce qu'ils redoutent vraiment le fil de nos épées, et qu'ils se tiennent à distance à cause de la peur qu'ils en ont et afin de mieux lancer leurs flèches, leurs piques et des pierres comme grêle. » Ordas me répondit que ce n'était pas un bon avis, parce qu'ils étaient trois cents Indiens pour chacun de nous, et que nous ne pourrions pas nous soutenir contre une si grande multitude. Nous nous soutînmes cependant ainsi, et nous finîmes par tomber d'accord pour nous approcher d'eux autant que possible, — ainsi que je l'avais conseillé à Ordas, — afin de leur faire mieux sentir le pouvoir de nos estocades. Ils l'éprouvèrent à leurs dépens et ils ne tardèrent pas à gagner le côté opposé d'un marais.

Et cependant Cortès ne venait pas avec ses cavaliers, malgré nos

désirs d'en être secourus. Nous commencions à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Je me rappelle que lorsque nos canons faisaient feu, les Indiens lançaient de grands cris et des sifflets, faisant voler de la terre et des herbes, pour nous empêcher de voir le mal que nous leur causions. Ils sonnaient alors de la trompette, criaient et sifflaient en disant : *A la lala!* Mais tout à coup nous vîmes paraître nos cavaliers, tandis que ces énormes bataillons, absorbés par le combat qu'ils nous livraient, ne s'aperçurent pas tout d'abord que nos chevaux venaient par derrière. Comme d'ailleurs le champ de bataille était en plaine, les cavaliers excellents, quelques-uns des chevaux fort à la main et très-bons coureurs, les survenants traitèrent l'ennemi durement, en jouant de la lance comme il convenait à la situation. De notre côté, nous reprîmes courage quand nous vîmes arriver ce secours, et nous nous acharnâmes tellement contre les Indiens, les cavaliers d'une part et nous d'un autre côté, qu'ils tournèrent le dos tout à coup. Ce fut là que nos ennemis crurent que cheval et cavalier ne faisaient qu'un; car ils n'avaient point vu de chevaux jusqu'alors. Ces champs et ces savanes étaient remplis de fuyards qui couraient se réfugier dans les forêts des environs. Leur déroute étant complète, Cortès nous conta comme quoi il lui avait été impossible d'arriver plus tôt, à cause des marécages et parce qu'il s'était vu aux prises avec d'autres bataillons ennemis avant d'arriver jusqu'à nous. Cinq de ses cavaliers et huit chevaux avaient été blessés. Ils mirent pied à terre sous des arbres qu'il y avait en cet endroit. Alors, élevant nos bras vers le ciel, nous rendîmes grâces et louanges à Dieu et à Notre Dame, sa Mère bénie, pour nous avoir assuré une victoire si complète. Et comme ce jour-là était la fête de Notre Dame de mars, on fonda en ce lieu, sous le nom de *Santa Maria de la Victoria*, une ville qui se peupla avec le temps; non-seulement parce que c'était le jour de Notre Dame, mais encore à cause de la grande victoire que nous venions de remporter. Ce fut là la première action de guerre que nous eûmes avec Cortès dans la Nouvelle-Espagne.

Après le combat nous bandâmes les blessures avec du linge; il n'y avait pas autre chose. On pansa les chevaux avec de la graisse d'Indien, prise sur les morts que nous ouvrîmes pour nous la procurer. Nous fûmes visiter les cadavres du champ de bataille, il y en avait plus de huit cents, tués la plupart par des estocades, un petit nombre par le canon, l'escopette ou l'arbalète. Quelques Indiens respiraient encore. Partout où nos cavaliers avaient passé, on voyait une bonne provision de cadavres et de malheureux que leurs blessures faisaient gémir. Cette bataille dura plus d'une heure, pendant laquelle nous ne pûmes porter atteinte à leur réputation de bons guerriers, jusqu'à ce que parurent nos cavaliers, ainsi que je l'ai dit. Nous prîmes cinq Indiens, dont deux capitaines. Comme il se faisait

tard, que nous étions fatigués de combattre et que nous n'avions rien mangé, nous rentrâmes au quartier royal. Nous enterrâmes deux soldats qui avaient été atteints à la gorge et à l'oreille; nous réchauffâmes les plaies des blessés; nous pansâmes les chevaux avec de la graisse d'Indien; nous plaçâmes de bonnes gardes et sentinelles; nous soupâmes et nous nous livrâmes au repos.

C'est ici que Francisco Lopez de Gomara prétend que Francisco de Morla sembla prendre les devants sur un cheval gris pommelé, précédant l'arrivée de Cortès et de ses cavaliers; mais qu'il n'était autre que l'un des saints Apôtres saint Jacques ou saint Pierre. Je dis, moi, que toutes nos œuvres et victoires nous viennent de la faveur de Notre Seigneur Jésus-Christ, et que, dans cette bataille, il y avait tant d'Indiens pour chacun de nous, que seulement à coups de poignées de terre ils auraient pu nous ensevelir, si la grande miséricorde de Dieu ne nous eût aidés en toutes choses. Il se pourrait, en effet, que celui dont parle Gomara fût le glorieux Apôtre saint Jacques ou saint Pierre, et que moi, en ma qualité de grand pécheur, je ne fusse pas digne de le voir. Ce que je vis alors et reconnus très-bien, ce fut Francisco de Morla sur un cheval bai, venant avec Cortès. Maintenant que j'écris cet événement, je crois voir de mes yeux de pécheur toute la bataille, avec les péripéties par où nous passâmes; et, dès lors que, comme pécheur indigne, je ne méritais pas de voir n'importe lequel de ces glorieux Apôtres, il y avait là, en ma compagnie, environ quatre cents soldats, et Cortès, et plusieurs autres cavaliers.... On en aurait parlé, on en aurait certifié sur témoignage, on aurait bâti une église quand on fonda la ville; et cette ville on l'aurait appelée Saint-Jacques de la Victoire ou Saint-Pierre de la Victoire, aussi bien qu'on la nomma Sainte-Marie de la Victoire. Et si les choses s'étaient passées comme le dit Gomara, nous serions de bien mauvais chrétiens, après que Dieu Notre Seigneur nous aurait envoyé ses saints Apôtres, de ne point reconnaître la prodigieuse faveur qu'il nous aurait faite, et de ne pas révérer chaque jour cette église. Plût à Dieu que les choses se fussent passées comme le chroniqueur l'a dit! Mais jusqu'à ce que je lus sa chronique, jamais on n'entendit parler d'un tel événement parmi les conquistadores qui se trouvèrent en ces lieux. Laissons donc la chose et disons ce qui arriva encore.

CHAPITRE XXXV

Comment Cortès fit appeler tous les caciques de ces provinces et de ce qui se passa encore à ce sujet.

J'ai dit déjà que nous prîmes cinq Indiens, dont deux chefs. Aguilar, l'interprète, eut avec eux des conversations dans lesquelles il comprit que ce seraient des messagers convenables. Il conseilla donc à Cortès de les délivrer, pour qu'ils pussent parler aux caciques de la ville et d'autres lieux quelconques. On donna aux deux Indiens choisis dans ce but des verroteries vertes et des diamants bleus. Aguilar leur adressa de bien douces paroles avec beaucoup de flatteries, assurant que nous les voulions avoir pour frères et qu'ils ne devaient nourrir aucune crainte; que quant à ce qui s'était passé dans cette bataille, eux seuls en avaient la faute; qu'ils appelassent les caciques de tous les villages; que nous voulions leur parler. On les avertit de beaucoup d'autres choses encore, en termes mesurés, pour les gagner à la paix. Ils partirent animés d'un bon esprit; ils parlèrent avec les principaux du lieu et avec les caciques, leur disant tout ce que nous voulions qu'ils sussent au sujet de nos intentions pacifiques. Nos envoyés étant entendus, on convint de nous expédier à l'instant quinze esclaves, à figures malpropres et mesquinement pourvus de brayers et de couvertures. C'est par eux qu'on nous envoya des poules, du poisson sec et du pain de maïs. Quand ils arrivèrent devant lui, Cortès les reçut avec bonté; mais l'interprète Aguilar leur demanda, d'un ton presque fâché, comment ils osaient se présenter avec des figures ainsi faites; qu'on les prendrait pour des gens qui viennent en ennemis plutôt qu'en émissaires pacifiques; qu'ils aient à s'en retourner pour dire à leurs caciques que, s'ils veulent sincèrement la paix demandée, ils doivent envoyer des hommes de qualité, et non des esclaves, pour en traiter. Nous fîmes néanmoins quelques politesses à ces hommes malpropres et nous envoyâmes par eux des verroteries bleues, en signe de paix, afin d'inspirer à ces gens-là des pensées plus traitables.

Le jour suivant donc, trente Indiens de qualité vinrent bien habillés, avec des poules, du poisson, du fruit et du pain de maïs. Ils demandèrent à Cortès la permission de brûler et d'enterrer les corps de ceux qui étaient morts dans les dernières batailles, pour éviter leurs mauvaises exhalaisons et empêcher que les tigres et les lions les dévorassent, ce qui fut accordé sur-le-champ. Ils s'empressèrent donc de venir avec beaucoup de monde pour inhumer et brûler les morts comme ils en ont l'habitude. Cortès sut par eux qu'il leur manquait

environ huit cents hommes, sans compter les blessés. Ils dirent d'ailleurs qu'ils ne pouvaient s'étendre avec nous en conversations et en traités, parce que les principaux et seigneurs de tous les villages devaient venir ensemble le lendemain pour régler les conditions de la paix. Et comme Cortès était en tout très-clairvoyant, il dit en riant aux soldats qui se trouvaient près de lui : « Savez-vous, señores, que ces Indiens me paraissent avoir grand'peur des chevaux et croire qu'ils font tout seuls la guerre, de même que les bombardes? J'ai imaginé une chose, pour qu'ils le croient encore mieux : qu'on amène la jument de Juan Sedeño, qui a mis bas dernièrement dans le navire, qu'on l'attache ici même où je suis, et qu'on amène aussi le cheval d'Ortiz le musicien, qui hennit si fort ; qu'on lui fasse sentir la jument et qu'on les conduise, après cela, chacun de son côté, en un lieu où l'on ne puisse les entendre ni les voir, avant que les caciques soient arrivés près de moi et que nous ayons commencé à parler. » On le fit ainsi que c'était ordonné : on amena la jument, et le cheval en perçut l'odeur dans le logement même de Cortès. Au surplus notre chef fit charger notre plus grand canon avec un gros boulet et une bonne quantité de poudre.

On en était là, lorsqu'arrivèrent, vers midi, quarante Indiens, tous caciques, d'un maintien convenable et richement vêtus selon l'usage du pays. Ils saluèrent Cortès ainsi que nous tous. Ils encensèrent ceux d'entre nous qui étaient présents, avec les résines qu'ils avaient apportées ; ils demandèrent le pardon du passé, promettant qu'ils seraient sages à l'avenir. D'un ton un peu grave et simulant le ressentiment, Cortès leur répondit, au moyen de l'interprète Aguilar, qu'ils avaient pu voir combien de fois on leur avait proposé la paix, et à quel point ils mériteraient qu'on massacrât tout le district ; que nous sommes les sujets d'un grand Roi et Seigneur, appelé l'Empereur don Carlos, qui nous a envoyés dans ces pays avec ordre de secourir et de favoriser tous ceux qui entreront à son royal service ; que nous en agirons ainsi avec eux, s'ils sont sages, comme ils le promettent ; que, sinon, nous lâcherons ces *tepustles* pour qu'ils les tuent, car quelques-uns de ces engins leur gardent rancune pour la guerre qu'on nous a faite (ils appellent le fer *tepustli* en leur langue). En ce moment, il donna secrètement l'ordre de mettre le feu à la bombarde qui était chargée. Elle partit en faisant tout le fracas qu'il convenait. Le boulet passait sur les bois en bourdonnant. Comme il était midi et que l'air était calme, le bruit était considérable. Les caciques furent effrayés de l'entendre, et comme ils n'avaient jamais vu pareille chose, ils crurent à la réalité de ce que Cortès leur avait assuré. Mais, pour les tranquilliser, il leur fit dire par Aguilar de bannir toute crainte, attendu qu'il avait pris soin d'ordonner au boulet de ne faire aucun mal.

En cet instant même, on ramena le cheval; on l'attacha non loin de l'endroit où Cortès s'entretenait avec les caciques, et comme on avait maintenu la jument dans le même appartement, le cheval frappait du pied, hennissait et mugissait, tenant l'œil fixé sur les Indiens et sur la pièce où il avait senti sa compagne. Les caciques crurent que c'était pour eux qu'il faisait tout ce bruit en hennissant et en frappant du pied. Cortès, les voyant en cet état, se leva de son siége et se dirigea vers le cheval. Il le prit par le mors et chargea Aguilar de dire aux Indiens présents qu'il venait de lui recommander de ne leur faire aucun mal; et aussitôt il ordonna à deux palefreniers de l'emmener bien loin, de manière que les caciques ne le revissent plus. On en était là lorsqu'arrivèrent trente Indiens chargés, nommés *tamemes* parmi eux. Ils apportaient à manger des poules, du poisson sec et divers fruits, et il paraît qu'ils s'étaient attardés, ou qu'ils n'avaient pas pu se mettre en route en même temps que les caciques. Cortès eut là beaucoup de conversations avec ces délégués de distinction. Ils lui dirent que, le lendemain, tous viendraient, avec un présent, pour parler davantage de leurs affaires, et ils s'en furent très-satisfaits. Je les laisserai là jusqu'à demain.

CHAPITRE XXXVI

Comme quoi tous les caciques et *calachonis* vinrent avec un présent, et ce qui arriva à ce sujet.

Le lendemain, de bonne heure (c'était aux derniers jours du mois de mars de 1519), arrivèrent plusieurs caciques et gens distingués du bourg de Tabasco et d'autres villages des environs, nous faisant à tous des démonstrations fort respectueuses. Ils portaient un présent en or, formé de quatre diadèmes, quelques lézards, deux sortes de chiens et d'oreillettes, cinq canards, deux figures d'Indiens, deux semelles en or, semblables à celles de leurs chaussures[1], et d'autres menus objets de peu de prix. Je ne me rappelle pas le montant de toutes ces choses. Ils nous offrirent aussi de ces étoffes fort grossières dont ils font usage, et qu'ils fabriquent eux-mêmes. Ceux qui connaissent cette province auront entendu dire, en effet, qu'on n'y trouve que des tissus de peu de valeur.

Or tout ce présent n'était rien, en comparaison des vingt femmes qu'ils nous offrirent; et entre elles une excellente personne qui s'appela doña Marina en devenant chrétienne. Mais je ne parlerai

1. Les éditions espagnoles écrivent *cotora*. C'est *cotara* (sandale) qu'il faut dire.

maintenant ni d'elle ni de ses compagnes, pour dire que Cortès, ayant reçu tous ces dons avec des démonstrations de joie, attira à part les caciques, et, au moyen d'Aguilar, l'interprète, leur dit qu'il reconnaissait la valeur d'un tel présent, mais qu'il avait une prière à leur adresser : c'est qu'ils fissent habiter sans retard le village par tous ses résidents avec leurs femmes et leurs enfants, son désir étant de le voir peuplé dans deux jours; que c'est en cela qu'il verrait le témoignage d'une paix véritable. Aussitôt les caciques firent appeler tous les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants; et en deux jours, le village fut repeuplé. Quant à l'ordre que notre général leur donna, d'abandonner leurs idoles et leurs sacrifices, ils répondirent qu'ils obéiraient également.

Nous leur fîmes proclamer par Aguilar, le mieux que Cortès le put faire, les vérités sur notre foi, en leur expliquant que nous étions chrétiens et adorions un seul Dieu véritable. On leur fit voir une image vénérée de Notre Dame, avec son précieux Fils dans les bras, leur déclarant que nous révérions cette sainte madone, parce qu'elle est révérée dans le ciel et qu'elle est la Mère de Notre Seigneur. Les caciques répondirent que cette grande *tecleciguata* leur paraissait respectable, et ils demandèrent à la posséder dans leur village : — en leur langue, ils appelent les grandes dames *tecleciguatas*[1]. — Cortès la leur promit, les exhortant à faire un autel bien ouvragé, qu'ils s'empressèrent de construire. Le jour suivant, de bonne heure, il ordonna à deux de nos charpentiers, nommés Alonso Yañez et Alvaro Lopez, déjà mentionnés dans ce récit, de faire immédiatement une croix très-haute.

Ces ordres étant donnés, il demanda aux caciques pourquoi ils nous avaient attaqués, malgré nos invitations à vivre en paix. Ils répondirent qu'ils avaient demandé et obtenu pardon pour cela; que leur frère, le cacique de Champoton, leur conseilla cette conduite; qu'on l'avait suivie, afin de ne plus passer pour lâches : car on les avait accusés de s'être déshonorés en ne nous attaquant pas lorsque, quelque temps auparavant, un autre capitaine se présenta chez eux avec quatre navires (c'est apparemment de Juan de Grijalva qu'ils voulaient parler). Ils ajoutèrent que l'Indien, notre interprète, qui s'était enfui pendant la nuit, leur avait conseillé de nous faire la guerre nuit et jour, car nous étions fort peu nombreux. Cortès pria les caciques de lui ramener le fugitif; mais ils répondirent qu'ayant vu la mauvaise issue de la bataille, il s'était dérobé par la fuite, et qu'on ne savait rien de lui, malgré le soin qu'on avait mis à le chercher. La vérité est qu'on le sacrifia aux idoles, en expiation de ce que ses conseils avaient coûté. Cortès demanda aux caciques d'où ils tiraient leur or, et d'où prove-

1. *Tlatocacihuapilli* veut dire grande dame, et même reine, en langue nahuatl.

naient leurs joyaux. Ils dirent que cela venait d'où le soleil se couche, ajoutant : Culua et Mexico; et comme nous ne savions pas ce que c'était que Mexico ou Culua, nous n'y faisions aucune attention. Nous avions un autre interprète appelé Francisco, dont j'ai déjà parlé, que nous prîmes lors de l'expédition de Grijalva. Il ne comprenait nullement la langue de Tabasco, mais il parlait bien celle de Culua, qui est la mexicaine. Ce fut moitié par signes qu'il fit entendre à Cortès que Culua était fort loin; il nommait aussi Mexico, sans réussir à nous éclairer.

La conférence se termina là, jusqu'au jour suivant qu'on mit à profit pour placer sur l'autel la sainte image de Notre Dame; on planta la croix en même temps, et nous nous mîmes en adoration. Le Père fray Bartolomé de Olmedo dit la messe, à laquelle les caciques et principaux envoyés assistèrent aux premiers rangs. Nous appelâmes ce village Santa Maria de la Victoria, et c'est le nom que porte actuellement le bourg de Tabasco. Le même Frère, aidé par Aguilar, prêcha aux vingt Indiennes données en présent plusieurs bonnes vérités sur notre sainte foi, leur conseillant de ne plus croire aux idoles, auxquelles elles avaient cru jusque-là; que c'étaient de méchantes choses, et nullement des divinités; qu'il ne fallait plus leur faire de sacrifices; qu'on les instruisait dans l'erreur, et qu'elles devaient adorer Notre Seigneur Jésus-Christ. On les baptisa sur-le-champ. La dame indienne qu'on nous donna prit le nom de doña Marina[1]. C'était bien réellement une grande dame, fille de grands caciques, ayant possédé des vassaux; et, certes, on s'en apercevait bien à sa belle prestance. J'aurai à dire bientôt comment elle fut amenée dans ces lieux. Je ne me rappelle pas bien les noms des autres femmes, et il n'importe guère à l'intérêt du récit qu'elles soient ici nommées; mais ce furent les premières chrétiennes de la Nouvelle-Espagne. Cortès les répartit en en donnant une à chaque capitaine; et comme doña Marina était de bel aspect, insinuante et fort alerte, il la donna à Hernandez Puertocarrero, que j'ai déjà dit être de bonne race, cousin du comte de Medellin. Lorsque, plus tard, Puertocarrero fut en Espagne, doña Marina se lia avec Cortès, qui en eut un fils qu'on

1. *Marina.* Après la rencontre d'Aguilar, aucun fait ne pouvait être plus intéressant pour Cortès, au début de son expédition, que l'acquisition de cette jeune femme appelée Marina par les Espagnols; elle devint en effet un des éléments les plus nécessaires au développement des faits qui vont suivre. Elle était d'une finesse instinctive qui la rendait éminemment propre au rôle intéressant d'interprète; car elle ne disait pas seulement, en traducteur fidèle, ce qu'elle était chargée de transmettre; elle y ajoutait ses déductions personnelles et ses insinuations sympathiques. — Avec Marina, Cortès acquiert ici plusieurs autres jeunes filles dont les caciques lui font présent. Le lecteur ne manquera pas de remarquer que les compagnons de Cortès et Cortès lui-même témoignent de singuliers scrupules en refusant de manquer à leurs devoirs de morale avec ces jeunes femmes pendant qu'elles sont idolâtres, tandis qu'ils se hâtent d'en faire leurs compagnes illégitimes immédiatement après les avoir baptisées.

nomma Martin Cortès, et qui fut par la suite commandeur de Santiago.

Nous restâmes cinq jours dans ce village, autant pour donner aux blessés le loisir de soigner leurs plaies, que pour le repos de ceux qui souffraient du mal de reins, et qui guérirent. Au surplus, comme Cortès savait s'emparer de l'attention des caciques par de bonnes paroles, il leur dit que l'Empereur, notre maître, dont nous sommes les sujets, tient sous ses ordres plusieurs grands seigneurs, et qu'ils devraient, eux aussi, lui jurer obéissance; que, dès lors, pour n'importe quoi dont ils auraient besoin, soit faveur de notre part ou autre chose quelconque, il suffirait de le lui faire savoir, partout où nous nous trouverions, pour qu'il accourût à leur secours. Tous les caciques l'en remercièrent vivement, et se déclarèrent les sujets de notre grand Empereur. Ce furent les premiers qui jurèrent obéissance à Sa Majesté dans la Nouvelle-Espagne. Cortès s'empressa de leur donner l'ordre de venir de bonne heure le lendemain, qui était le jour des Rameaux, avec leurs femmes et leurs enfants, au pied de l'autel que nous avions construit, pour adorer la croix et la sainte image de Notre Dame. Il ordonna encore que six charpentiers indiens vinssent s'unir aux nôtres, pour qu'ils allassent sculpter une croix sur un grand arbre appelé *ceiba*, qui se trouvait au village de Cintla, où Dieu eut la bonté de nous donner cette grande victoire dans la bataille que j'ai racontée. Ils firent en effet cette croix dans l'arbre même, pour lui assurer une plus longue durée, parce que l'empreinte est toujours visible dans la nouvelle écorce qui repousse.

Cela étant fait, il donna l'ordre d'appareiller tous les canots pour aider à notre embarquement; car nous voulions faire voile dans cette sainte journée, deux pilotes étant venus dire à Cortès que les navires étaient en grand danger, à cause du vent du nord qui soufflait par le travers. Le lendemain, de bonne heure, tous les caciques et autres gens de distinction vinrent avec leurs femmes et leurs enfants, et se réunirent dans le préau où se trouvaient la croix et notre petite église, tenant des rameaux à la main pour la cérémonie.

Quand nous vîmes les caciques rassemblés et Cortès entouré de tous ses capitaines, nous marchâmes dévotement en procession avec le Père de la Merced et le prêtre Juan Diaz, revêtus de leurs habits sacerdotaux. On dit la messe, et nous adorâmes et baisâmes la sainte croix, tandis que les Indiens fixaient sur nous leur attention. Après cette cérémonie, faite en son véritable jour, les gens de distinction s'approchèrent de Cortès et lui offrirent dix poules, du poisson sec et des légumes. En prenant congé d'eux, notre chef leur recommanda encore la sainte image de Notre Dame et la sainte croix, avec prière de les révérer et de les tenir en état de propreté, l'église bien nettoyée, ornée de branchages, leur promettant qu'ils en obtiendraient santé

et récoltes prospères. Il était déjà tard lorsque nous nous embarquâmes. Le lendemain, lundi, nous fîmes voile de bonne heure.

Nous naviguâmes avec beau temps, dans la direction de San Juan de Uloa, ne nous éloignant jamais de terre. Et, comme nous avancions sans contre-temps, nous, les soldats qui étions déjà venus avec Grijalva et qui connaissions cette route, nous disions à Cortès : « Señor, là se trouve la Rambla, appelée Aguayaluco en langue indienne. » Bientôt nous arrivâmes à Tonala, nommé San Anton, et nous le lui fîmes voir. Plus loin, nous lui indiquions le grand fleuve Guazacualco. Il vit les grandes sierras couvertes de neige, et, tout aussitôt, la sierra de San Martin. Plus en avant, nous lui montrâmes la *Roche fendue*. C'est un des plus grands rochers qui s'avancent dans la mer où son sommet s'élève comme en forme de chaise. Plus loin encore, nous lui fîmes voir le fleuve Alvarado, où Pedro de Alvarado pénétra lors de l'expédition de Grijalva. Nous vîmes, après, le fleuve *Banderas*, où nous avions recueilli seize mille piastres. Nous lui indiquâmes là l'île Blanche, lui disant aussi où était l'île Verte. Il vit, non loin de terre, l'île des Sacrifices, où nous trouvâmes, au temps de Grijalva, les autels et les Indiens sacrifiés. Après quoi, nous arrivâmes heureusement à San Juan de Uloa, dans l'après-midi du jeudi saint. Je me rappelle qu'en ce moment un de nos caballeros, appelé Puertocarrero, s'approcha de Cortès et lui dit : « Il me semble, señor, que les camarades qui sont déjà venus deux fois avant nous vous disent : « Vois la France, « Montesinos ; vois Paris la grand'ville ; vois par où les eaux du Duero « débouchent à la mer[1] : » et moi je vous dis de voir ces riches contrées et que vous sachiez vous y bien conduire ». Cortès répondit : « Que Dieu donne bonne chance à nos armes, comme au paladin Roland, et, quant au reste, vous ayant, vous et mes autres chevaliers, pour compagnons, je saurai bien ce que j'ai à faire ». Et arrêtons-nous, et n'allons pas plus loin. Et voilà ce qui arriva, et Cortès entra, comme dit Gomara, dans le fleuve Alvarado.

CHAPITRE XXXVII

Comme quoi doña Marina était cacique, fille de grands seigneurs et maîtresse de villages et vassaux ; et comment elle fut amenée à Tabasco.

Avant de nous occuper plus intimement du grand Montezuma, et des Mexicains, et de Mexico la grande, je veux vous dire ce qui concerne doña Marina ; elle gouverna des pays et commanda à des vassaux

1. C'est là un vieux souvenir de chanson espagnole de chevalerie.

dès son enfance. Son père et sa mère étaient en effet seigneurs d'une ville nommée Painala, à laquelle d'autres villages étaient assujettis, à environ huit lieues du bourg de Guazacualco. La mort du père l'ayant laissée encore enfant, la mère se remaria avec un autre cacique, fort jeune, et en eut un garçon, sur lequel se porta toute leur affection. Ils convinrent de faire retomber sur lui, après leur mort, les titres de famille, et, pour qu'il n'y eût point d'obstacle, ils donnèrent la jeune fille, pendant la nuit, à des Indiens de Xicalango, afin qu'on ne la vît plus, et ils répandirent le bruit qu'elle était morte, mettant à profit la mort de la fille d'une de leurs esclaves, qu'on fit passer pour l'héritière. Il en résulta que les gens de Xicalango la cédèrent à des habitants de Tabasco, et ceux-ci la donnèrent à Cortès. J'ai connu sa mère et son demi-frère, lorsqu'il était déjà homme, et qu'il gouvernait son village conjointement avec sa mère, le second mari étant mort. En se faisant chrétiens, la vieille prit le nom de Marthe et le fils celui de Lazare. Je sais fort bien tout cela, parce que, en l'an quinze cent vingt-trois, après la conquête de Mexico et d'autres provinces, lorsque Christoval de Oli se souleva dans les Higueras, Cortès s'y rendit, en passant par Guazacualco. Presque tous les résidents de ce bourg partirent avec lui (ainsi que je le dirai en son lieu). Comme doña Marina, en toutes les guerres de la Nouvelle-Espagne, fut une excellente femme et une interprète utile, — ce que l'on verra dans la suite, — Cortès l'amenait toujours avec lui. Ce fut dans ce voyage qu'elle se maria avec un hidalgo nommé Xaramillo, dans un bourg qu'on appelait Orizaba, en présence de quelques témoins, dont l'un, nommé Aranda, devint résident de Tabasco. Il racontait le mariage d'une façon bien différente du récit de Gomara. Doña Marina était femme de grande valeur; elle avait un extrême ascendant sur tous les Indiens de la Nouvelle-Espagne.

Cortès, étant arrivé à Guazacualco, fit appeler tous les caciques de la province, pour leur faire une conférence au sujet de la sainte doctrine et sur les moyens de la bien pratiquer. Cela motiva l'arrivée de la mère de doña Marina et de son demi-frère Lazare avec d'autres caciques. Depuis longtemps doña Marina m'avait dit qu'elle était de cette province, où elle possédait des vassaux, chose que savaient fort bien le capitaine Cortès et l'interprète Aguilar. De façon qu'on vit ensemble la mère et la fille avec son frère. Or il ne leur fut pas difficile de reconnaître la filiation, car la ressemblance était très-grande. Ils en eurent peur, pensant qu'elle les envoyait chercher pour les faire périr, et ils pleuraient. Mais doña Marina, voyant leurs larmes, les consola, les pria de bannir toute crainte, et leur dit qu'ils n'avaient pas compris ce qu'ils faisaient, quand ils la donnèrent aux gens de Xicalango, et qu'elle leur pardonnait. Elle leur fit cadeau de plusieurs joyaux d'or et de diverses pièces d'habillement, en les renvoyant à

leur village, ajoutant que Dieu lui avait fait une bien grande grâce en l'enlevant à l'adoration des idoles et en la rendant chrétienne; que maintenant qu'elle avait le bonheur d'avoir eu un fils avec son maître et seigneur Cortès, et d'être mariée avec un caballero comme était son mari Juan Xaramillo, voulût-on la faire cacique d'autant de provinces qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne, elle refuserait de l'être; qu'elle estimait le plaisir de servir son mari et Cortès plus que toute chose au monde.... Et tout ce que je viens de dire je l'ai entendu de sa bouche, j'en puis certifier et je le jure, *amen!* Or, on dirait que cette aventure est comme une contrefaçon de ce qui arriva à Joseph en Égypte avec ses frères, lesquels, à propos du blé, tombèrent en son pouvoir.

Voilà ce qui arriva et non ce que l'on raconta à Gomara, qui dit du reste bien d'autres choses dont je ne crois pas devoir parler[1]. Doña Marina savait la langue de Guazacualco, qui est celle de Mexico; elle savait aussi la langue de Tabasco. Comme Geronimo de Aguilar connaissait celle de Yucatan et de Tabasco, qui n'en forment qu'une, ils s'entendaient entre eux, et Aguilar traduisait en castillan à Cortès. Ce fut un début considérable pour notre campagne; et c'est ainsi que, — loué soit Dieu ! — les choses se déroulaient pour notre bonheur. Je m'empresse de le dire : sans doña Marina, nous n'aurions pas pu comprendre la langue de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Toujours est-il que nous débarquâmes au port de Saint-Jean d'Uloa.

CHAPITRE XXXVIII

Comment nous arrivâmes à Saint-Jean d'Uloa avec tous nos navires, et de ce qui nous y advint.

Le jeudi saint, jour de la Cène de Notre Seigneur, de l'an quinze cent dix-neuf, nous arrivâmes avec toute la flotte au port de Saint-Jean d'Uloa, et comme le pilote Alaminos le connaissait fort bien depuis notre voyage avec Juan de Grijalva, il fit mouiller en un point où les navires seraient à l'abri du vent du nord. On arbora sur le vaisseau-amiral l'étendard royal et les banderoles. Il y avait une demi-heure que nous avions jeté l'ancre, lorsque s'approchèrent deux grandes embarcations qu'on appelle pirogues. Elles portaient plusieurs Indiens mexicains qui, voyant l'étendard et la grandeur du navire, comprirent

1. Toutes les éditions de B. Diaz avaient écrit : *y tambien dice otras cosas que dejó por alto*, ce qui est absurde. Mais dans la collection de Rivadeneyra (Madrid, 1851, t. II, p. 32), on a supprimé l'accent de *dejó:* cela permet une traduction raisonnable.

que c'était là qu'ils devaient aller pour parler au commandant. Ils ramèrent droit au vaisseau, ils y montèrent et demandèrent qui était le *tlatoan*[1], ce qui en leur langue signifie le maître ou seigneur. Doña Marina, qui les comprit, s'empressa de le leur faire voir. Les Indiens firent à Cortès, à leur manière, beaucoup de démonstrations respectueuses et lui donnèrent la bienvenue, ajoutant qu'un familier du grand Montezuma les envoyait demander quels hommes nous étions et ce que nous cherchions. Ils lui dirent encore que, s'il avait besoin de quelque chose pour nous ou pour nos navires, nous n'avions qu'à le dire et qu'aussitôt ils apporteraient ce qui serait nécessaire. Notre Cortès répondit, au moyen d'Aguilar et de doña Marina, qu'il leur en rendait grâces, et il leur fit donner des choses à manger, du vin à boire et des verroteries bleues. Quand ils eurent bu, Cortès leur dit que nous venions pour les visiter et négocier avec eux; qu'on ne leur causerait aucun ennui et que nous eussions à considérer ensemble notre arrivée dans ce pays comme un heureux événement. Les messagers s'en retournèrent très-satisfaits.

Le lendemain, vendredi saint, jour de la Croix, nous débarquâmes les chevaux et l'artillerie sur des amas de sable; car il n'y avait pas de sol terreux, mais du sable partout. On plaça les canons d'après le meilleur avis de l'artilleur Mesa, et nous fîmes un autel sur lequel on ne tarda pas à dire la messe. On s'empressa de faire des baraques et des abris de feuillage pour Cortès et pour ses capitaines. Nous nous réunîmes de trois en trois pour apporter du bois, nous fîmes nos cabanes et nous plaçâmes les chevaux en lieu sûr. Nous passâmes le vendredi saint à faire tous ces travaux. Le jour suivant, samedi saint, veille de Pâques, il arriva beaucoup d'Indiens. Ils étaient envoyés par un personnage, gouverneur de Montezuma, appelé Pitalpitoque, que plus tard nous nommâmes Ovandillo. Ils avaient des haches. Après avoir arrangé les baraques de Cortès et les cabanes qui s'en trouvaient le plus rapprochées, ils les couvrirent de grandes étoffes, à cause du soleil, car on était en carême et il faisait très-chaud. Ils apportaient des poules, du pain de maïs et des prunes dont c'était la saison. Il me semble qu'ils avaient aussi quelques joyaux en or. Ils offrirent le tout à Cortès en lui disant que, le lendemain, le gouverneur lui-même viendrait avec d'autres provisions. Notre chef leur témoigna sa gratitude et leur fit donner certains produits en échange, dont ils furent très-satisfaits. Le lendemain, jour de Pâques de résurrection, se présenta le gouverneur qu'on nous avait annoncé. C'était le nommé Tendidle, homme d'affaires, qui amenait avec lui Pitalpitoque, personnage de distinction, suivis tous deux de plusieurs Indiens chargés de présents, de poules et de légumes. Après avoir ordonné à ceux-ci de se

1. *Tlatoani* veut dire, en effet, maître ou seigneur, en langue nahuatl.

tenir à distance, Tendidle fit trois humbles révérences, selon leur usage, à Cortès d'abord, et ensuite à ceux de nous qui étions le plus près.

Cortès, au moyen de nos interprètes, leur dit qu'ils fussent les bienvenus, les embrassa et les pria de l'excuser un instant, qu'il ne tarderait pas à leur parler. En attendant, il fit dresser un autel, le mieux que les circonstances permirent. Fray Bartolomé de Olmedo dit une messe chantée, avec l'assistance du P. Juan Diaz. Les deux gouverneurs l'entendirent, entourés des principaux Indiens qui étaient venus avec eux. Après la messe, Cortès et quelques-uns de ses capitaines dînèrent avec les deux employés du grand Montezuma. Quand les tables furent enlevées, Cortès prit à part nos deux interprètes, Aguilar et doña Marina, avec les caciques, auxquels il expliqua que nous étions chrétiens et sujets du plus grand seigneur qui soit au monde, appelé l'Empereur don Carlos, ayant de grands seigneurs pour serviteurs et vassaux; que c'est par ses ordres que nous sommes venus dans ce pays, attendu que depuis longtemps il en a connaissance, ainsi que du grand seigneur qui le gouverne et dont nous briguerons l'amitié, après l'avoir entretenu longuement, de la part de notre souverain, sur des choses qui sans doute lui causeront grande joie aussitôt qu'il les saura. Cortès ajouta que, pour traiter en bonne amitié avec lui et avec ses Indiens et vassaux, il voudrait savoir le lieu que ses ordres désigneront pour qu'ils se voient et se parlent. Tendidle lui répondit avec quelque hauteur : « Tu arrives à peine, et tu veux à l'instant lui parler; reçois d'abord ce présent que nous t'offrons en son nom, et tu me diras, après, ce que tu désires. »

Il retira tout de suite d'une valise — espèce de coffre — plusieurs objets en or, bien et richement sculptés, avec plus de dix charges de *mantas*[1] blanches de coton et plumes, fort dignes d'être admirées, et d'autres joyaux dont je ne garde pas bien le souvenir après tant d'années; avec cela, beaucoup de choses à manger : poules du pays, fruits et poissons secs. Cortès reçut le tout gracieusement, le sourire aux lèvres, et leur donna en retour des torsades en perles fausses, avec d'autres produits de Castille, les priant de faire venir les habitants des villages pour trafiquer avec nous, parce qu'il avait beaucoup de verroteries à échanger pour de l'or. Ils promirent de le faire. Nous sûmes par la suite que Tendidle et Pitalpitoque étaient gouverneurs de provinces appelées Cotastlan, Tustepeque, Guazpaltepeque, Tlatalteteco et d'autres villages qu'ils avaient soumis récemment.

1. Il m'a semblé que ce mot de *mantas* employé très-souvent par l'auteur doit être compris par nous de deux manières différentes. Il s'agit d'*étoffes;* mais parfois Bernal Diaz emploie cette expression dans le sens d'étoffes façonnées en forme de manteau. Les Aztèques, en effet, avaient l'habitude de se couvrir d'un carré d'étoffe qu'ils plaçaient sur leurs épaules en en ramenant deux des coins au-devant du cou et pratiquant un nœud à bouts tombant sur la poitrine.

Cortès fit apporter un fauteuil en bois sculpté et peint, des pierres en marcassite, diversement veinées, qui étaient enveloppées dans du coton parfumé au musc, pour que ça sentît bon ; une torsade de perles enfilées ; un bonnet cramoisi ; une médaille en or figurant saint Georges à cheval, la lance en main, comme s'il terrassait un dragon. Il recommanda à Tendidle d'envoyer le siége sans retard, pour que le seigneur Montezuma s'y pût asseoir lorsque Cortès irait le voir et lui parler ; qu'il couvrît sa tête de ce bonnet ; que ces pierreries et tout le reste, notre Seigneur et Roi les lui fait envoyer en présent, en signe d'amitié, parce qu'il sait qu'il est un grand seigneur ; et qu'au surplus il veuille bien désigner l'heure et le lieu où il voudra qu'on aille le voir. Tendidle reçut ces objets en disant que son maître Montezuma est si grand seigneur qu'il ne peut manquer de se réjouir de connaître notre grand Roi ; qu'il va incontinent lui porter ce présent et qu'il reviendra bientôt avec sa réponse. Or, il paraît que le Tendidle avait amené avec lui de grands peintres — il y en a de tels à Mexico ; — il fit prendre sur nature le visage, le corps et les traits de Cortès et de tous les capitaines et soldats ; les navires, les voiles, les chevaux, et doña Marina, et Aguilar, deux levrettes même, et les canons et les boulets, toute notre armée enfin, et il l'apporta à son maître.

Cortès donna l'ordre à nos artilleurs de bien apprêter les bombardes avec de bonnes charges de poudre, afin qu'elles fissent grand bruit. Il ordonna en même temps à Pedro de Alvarado qu'il se préparât et fît préparer tous les cavaliers pour que ces favoris de Montezuma les vissent courir, avec les poitrails garnis de grelots. Cortès aussi monta à cheval et il dit : « Si l'on pouvait courir sur ces collines de sable, nous serions bien ; mais vous voyez que, même à pied, nous enfonçons dans le sol ; allons-nous-en sur la plage, quand l'eau sera basse, et là nous courrons de deux en deux. » Il donna le soin de conduire la cavalcade à Pedro de Alvarado, dont la jument alezane était bonne coureuse et très-vive. Tout cela s'exécuta sous les yeux des envoyés ; et afin qu'ils vissent partir les canons, Cortès leur dit qu'il voulait leur parler encore, ainsi qu'aux principaux qui les suivaient. On mit alors le feu aux bombardes, l'air étant très-calme. Les pierres roulaient au loin avec grand fracas. Les gouverneurs et les Indiens furent stupéfaits de choses si nouvelles pour eux et ils firent représenter la scène par les peintres, pour que Montezuma pût la voir. Au surplus, un de nos soldats portait un casque à demi doré ; Tendidle, qui était plus insinuant que son collègue, vit le casque et dit qu'il ressemblait à d'autres qui sont en leur pouvoir et que leurs ancêtres leur avaient transmis comme un monument des races dont ils étaient descendus. Ils en ornaient la tête de leur divinité Huichilobos, idole de la guerre. Leur seigneur Montezuma serait certainement heureux de le voir. On le lui donna sur-le-champ ; mais Cortès leur dit que, voulant savoir

si leur or est comme celui que nous retirons de nos rivières, il les priait de lui renvoyer ce casque plein de grains de ce métal, pour qu'il le remît à notre grand Empereur. Après quoi Tendidle prit congé de Cortès et de nous tous. Notre chef lui fit des offres nombreuses, et l'embrassa en se séparant de lui. Tendidle assura qu'il reviendrait sans retard avec la réponse. Quand il fut parti, nous sûmes que non-seulement il avait de grandes affaires particulières, mais était aussi le serviteur le plus alerte qui fût à la dévotion de Montezuma. Il s'en retourna en hâte, fit un rapport sur toutes choses à son seigneur et lui présenta les dessins qu'il apportait, ainsi que les cadeaux que Cortès lui destinait. En les voyant, Montezuma fut saisi d'admiration et en conçut une grande joie. Comparant le casque avec celui qui coiffait son Huichilobos, il eut la certitude que nous appartenions à la race de ces hommes dont leurs aïeux avaient dit qu'ils viendraient commander dans ces contrées. C'est ici que le chroniqueur Gomara dit plusieurs choses provenant de mauvais rapports. Je les laisserai là, et je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE XXXIX

Comment Tendidle alla parler à son maître Montezuma et lui porter le présent, et de ce que nous fîmes dans notre campement.

Lorsque Tendidle fut parti avec le présent dont Cortès le chargea pour Montezuma, l'autre gouverneur Pitalpitoque resta dans notre campement, occupant des cabanes séparées de nous. On y fit venir des Indiens pour fabriquer du pain de leur maïs; on y porta des poules, du fruit et du poisson. C'est avec cela qu'on faisait les provisions de Cortès et des capitaines qui mangeaient avec lui. Pour ce qui est de nous, les soldats, à moins de faire la maraude ou d'aller à la pêche, nous n'avions rien. Au surplus, en ce même temps, beaucoup d'Indiens vinrent des villages que j'ai mentionnés et qui étaient gouvernés par les familiers de Montezuma. Quelques-uns d'entre eux apportaient de l'or et des joyaux de peu de valeur, ainsi que des poules, en échange de nos produits consistant en perles vertes, diamants faux et autres objets; c'est avec cela que nous subsistions. Nous avions tous, en effet, des objets d'échange, ayant appris par le voyage de Grijalva qu'il était utile d'être munis de verroteries.

Six ou sept jours se passèrent ainsi, après lesquels Tendidle revint un matin avec plus de cent Indiens chargés. Avec lui venait aussi un grand cacique mexicain qui ressemblait à Cortès par sa figure, ses traits et sa stature. Montezuma l'avait choisi tout exprès, parce que,

nous dit-on, lorsque Tendidle lui présenta le portrait de notre chef, tous les principaux qui étaient avec le souverain dirent qu'un des leurs appelé Quintalbor paraissait être Cortès lui-même. C'est ainsi que se nommait le grand cacique qui venait avec Tendidle, et comme il ressemblait en effet à Cortès, nous l'appelions de ce nom dans notre camp : Cortès par-ci, Cortès par-là! Reparlons de son arrivée et de ce qu'il fit en approchant des lieux où notre capitaine se trouvait. Avec la main il porta de la terre à ses lèvres; puis, avec des cassolettes en grès qu'ils munirent de leurs parfums, ils encensèrent Cortès et les autres soldats qui nous trouvions le plus près. Notre capitaine leur témoigna beaucoup de déférence et les fit asseoir près de lui. L'homme qualifié que j'ai dit s'appeler Quintalbor et qui avait apporté le présent était chargé de nous parler, conjointement avec Tendidle. Après les compliments de bienvenue et les menus propos, il fit placer les présents sur des nattes appelées *petates*, recouvertes avec d'autres tapis de coton. La première chose qu'il offrit fut un cercle en façon de soleil, en or fin, aussi grand que la roue d'une charrette, orné de dessins, beau travail digne d'être admiré, valant environ vingt mille piastres, ainsi qu'on l'assura plus tard après l'avoir pesé. Il offrit ensuite une roue plus grande, en argent, figurant la lune, avec beaucoup de rayons et d'autres figures sculptées. Cette pièce était d'un poids considérable et d'une grande valeur. Il apporta aussi le casque plein de grains d'or à surface rugueuse comme on les trouve dans les mines, d'une valeur de trois mille piastres. Nous attachâmes à ce casque plus de prix que si l'on nous avait apporté trente mille piastres, parce qu'il nous fit savoir comme certain qu'il y avait de bons gisements dans le pays.

Il portait, en outre, vingt canards en or, très-bien travaillés et imitant parfaitement la nature; des sortes de chiens, comme ils en ont dans leur pays, et plusieurs pièces en or figurant des tigres, des lions, des singes; dix colliers d'un travail des plus remarquables, et d'autres pièces de ce genre; douze flèches et l'arc avec sa corde; deux bâtons de justice d'une longueur de cinq palmes : tout cela en or fin et coulé sur moule. Il fit apporter ensuite des panaches d'or, et quelques-uns en plumes vertes fort riches et d'autres en argent, ainsi que des éventails du même métal; des chevreuils coulés en or..., et tant de choses, enfin, que je ne puis me les rappeler toutes, après un si grand nombre d'années. Il présenta aussi environ trente charges d'étoffe de coton d'une qualité supérieure, tissue de plumes de différentes couleurs, avec des dessins si variés que je ne saurais ici les décrire. Après avoir étalé toutes ces choses, les caciques Quintalbor et Tendidle dirent à Cortès qu'il voulût bien les recevoir avec la même sincérité de sentiments qui animait celui qui les avait envoyées et les répartir entre les chefs qui venaient avec lui. Cortès accepta

avec joie. Ces émissaires dirent alors qu'ils allaient lui rapporter ce que Montezuma les envoyait dire : qu'avant tout, il s'est réjoui que des hommes aussi valeureux que nous le sommes soient venus dans son pays — car il n'ignorait pas notre affaire de Tabasco; — qu'il désirerait beaucoup voir notre grand Empereur, puisqu'il est si grand seigneur et que dans les contrées si lointaines d'où nous venions il avait eu connaissance de sa personne, et qu'il lui enverra des pierres riches en présent; que si, pendant tout le temps que nous resterons dans ce port, il nous y peut être utile, il nous servira de grand cœur; que, quant à l'entrevue, nous cessions de nous en préoccuper, que cela n'avait pas de raison d'être et qu'il y voyait beaucoup d'inconvénients.

Cortès les remercia de nouveau d'un air satisfait et caressant; il donna à chacun des gouverneurs deux chemises en toile de Hollande, des verroteries bleues taillées en diamants et d'autres menus objets, les priant de retourner à Mexico pour dire à leur seigneur, le grand Montezuma, que, puisque nous avions traversé tant de mers et que nous étions venus de pays si lointains, seulement pour le voir et lui parler en personne, notre seigneur et grand Roi ne pourrait pas approuver notre conduite, si nous nous en retournions ainsi; que n'importe où il se trouvera, nous voulons donc l'aller voir et recevoir ses ordres. Les gouverneurs répondirent qu'ils iraient le lui dire; mais, quant à l'entrevue dont parlait notre chef, elle leur paraissait inopportune. Cortès put encore prendre sur notre pauvre avoir quelques objets pour envoyer à Montezuma par ces messagers : une coupe en verre de Florence, gravée et dorée, avec des dessins représentant des arbres et des sujets de vénerie; trois chemises en toile de Hollande, et autres objets, leur recommandant d'apporter la réponse. Les deux gouverneurs prirent congé; mais Pitalpitoque resta dans notre campement, parce que, à ce qu'il paraît, il fut chargé par les autres familiers de Montezuma du soin de nous faire venir des vivres des villages les plus rapprochés. J'en resterai là et je dirai bientôt ce qui se passa encore dans notre quartier royal.

CHAPITRE XL

Comme quoi Cortès envoya chercher un autre port et un siége de colonisation, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Après avoir dépêché les messagers pour Mexico, Cortès envoya deux navires reconnaître la côte plus loin. Il leur donna pour capitaine Francisco de Montejo, avec l'ordre de se guider par la route

que nous avions suivie avec Juan de Grijalva; car Montejo s'était trouvé en notre compagnie avec ce capitaine. Il était chargé de découvrir un port sûr et des localités où nous pussions nous installer; car il voyait que sur les sables où nous étions, nous ne pouvions plus vivre au milieu de tant de moustiques, et si loin des lieux habités. Il donna l'ordre à Alaminos et à Juan Alvarez le Manchot de partir en qualité de pilotes, puisqu'ils connaissaient cette route, et de naviguer en suivant la côte pendant dix jours le plus loin qu'ils pourraient. Ils le firent comme c'était commandé. Ils arrivèrent à la hauteur du Rio Grande qui se trouve près du Panuco, où nous étions déjà parvenus lors de la campagne du capitaine Juan Grijalva. Mais il leur fut impossible de dépasser ce point, à cause des courants contraires. Voyant donc combien la navigation devenait difficile, le pilote résolut de ne pas aller plus loin et de retourner à Saint-Jean d'Uloa, sans autre résultat que la découverte d'un village situé à douze lieues du campement, qui présentait comme un aspect de forteresse et qui était connu sous le nom de Quiavistlan.

Non loin de ce point, se trouvait un port qui parut offrir au pilote Alaminos de la sécurité pour les navires contre le vent du nord. Il lui appliqua un fort vilain nom, celui de *Bernal*, dénomination que portait déjà une autre rade d'Espagne. Montejo passa, du reste, dix ou douze jours dans ces allées et venues.

D'autre part, je dois dire que l'Indien Pitalpitoque, qui était resté au camp dans le but de veiller aux approvisionnements, en arriva à de telles négligences, qu'il ne prenait plus soin de rien apporter du tout; ce qui produisait parmi nous une grande pénurie de ressources. Notre cassave devenait amère à force d'être moisie; de sorte que nous n'avions rien à manger si nous n'allions à la maraude. Quant aux Indiens qui avaient pris l'habitude de nous apporter de l'or et des poules en échange de nos produits, ils ne venaient déjà plus en aussi grand nombre qu'au début, et ceux qui arrivaient encore nous paraissaient timides et soupçonneux. Pendant ce temps, nous attendions d'heure en heure les messagers qui étaient allés à Mexico. Nous en étions là, lorsque Tendidle se présenta, accompagné de beaucoup d'Indiens. Après avoir fait les démonstrations de respect qui sont dans leurs habitudes et encensé Cortès ainsi que nous tous, il offrit dix charges d'étoffes très-fines et très-riches, d'un tissu mêlé de plumes; il offrit aussi quatre *chalchihuis*, pierres précieuses de couleur verte d'une grande valeur, qu'ils ont en plus grande estime que nous n'en avons parmi nous pour les émeraudes. Il offrit encore quelques objets en or, dont nous évaluions le prix à trois mille piastres, en dehors des pierreries. Tendidle et Pitalpitoque étaient venus seuls; car l'autre grand cacique, nommé Quintalbor, en avait été empêché par une maladie dont il fut atteint pendant le voyage. Ces deux gouver-

neurs prirent Cortès à l'écart avec doña Marina et Aguilar, et lui dirent que leur maître Montezuma avait reçu son présent avec la plus grande joie; mais que, pour ce qui est de l'entrevue, il ne faut plus absolument lui en parler; que ces pierreries riches, il les envoie pour le grand Empereur, parce qu'elles sont d'un tel prix que chacune d'elles vaut plus d'une charge d'or et qu'il les estime bien davantage; au surplus, que nous ne prenions plus le soin d'envoyer des messagers à Mexico. Cortès leur rendit grâce en leur faisant de nouvelles offres de service; mais il éprouva un vif regret de s'entendre dire que nous ne devions plus songer à voir Montezuma. Il dit même à quelques soldats qui se trouvaient avec lui : « Ce doit être décidément un grand et riche seigneur; si Dieu le permet, nous irons quelque jour lui faire visite. » Et nous lui répondîmes : « Nous y voudrions être déjà. »

Laissons pour à présent le sujet des entrevues, et disons qu'il était l'heure de l'*Angelus*. Comme d'ailleurs nous avions une cloche dans notre campement, nous tombâmes tous à genoux en regardant la croix que nous avions placée sur le plus haut monticule de sable, et nous nous mîmes à réciter la prière de l'*Ave Maria*. Tendidle et Pitalpitoque, nous voyant ainsi prosternés, nous demandèrent, en Indiens fort retors, pourquoi nous nous humiliions de la sorte devant ce morceau de bois ainsi façonné. Cortès, les ayant entendus, dit au Père de la Merced qui était présent : « Père, voilà le moment bien opportun de leur faire comprendre les choses relatives à notre sainte foi, au moyen de nos interprètes. » Et tout de suite, on leur fit une conférence, si bien dite, eu égard aux circonstances où nous nous trouvions, que les meilleurs théologiens n'auraient pu mieux faire. Après avoir déclaré que nous étions chrétiens et dit ce qui convenait le mieux relativement à notre foi, on ajouta que leurs idoles sont de nulle valeur et doivent s'évanouir devant cette croix, parce que sur une autre de même forme le Seigneur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe a souffert mort et passion; que c'est en lui que nous croyons, que c'est lui que nous adorons, lui, notre Dieu véritable, nommé Jésus-Christ, qui voulut souffrir et mourir de cette mort pour sauver tout le genre humain, qui ressuscita le troisième jour, qui est à présent dans les cieux et par qui nous devons être jugés.

On leur dit aussi, en très-bons termes, beaucoup d'autres vérités qui furent par eux bien comprises. Ils assurèrent même qu'ils en feraient le rapport à leur seigneur Montezuma. On leur déclara encore qu'une des raisons qui engagèrent notre grand Empereur à nous envoyer dans ces lointaines contrées, ce fut pour les empêcher de faire des sacrifices de leurs Indiens, et tous autres de cette méchante nature, et pour éviter aussi qu'ils se volassent les uns les autres et qu'ils se livrassent à l'adoration de ces maudites idoles. Il les prie

de placer dans leurs villes et dans leurs temples, où se trouvent les idoles qu'ils adorent comme des dieux, une croix semblable à celle qu'on leur a fait voir et une image de Notre Dame, qu'on leur a déjà donnée, avec son précieux Fils dans les bras; ils verront bien à quel point ils en seront récompensés et tout ce que notre Dieu fera à leur avantage. On leur adressa bien d'autres paroles pour les convaincre; je ne les dirai pas en totalité, car je me sens incapable de les transmettre dans tous leurs détails. Je me souviens que dans cette visite de Tendidle, vinrent avec lui plusieurs Indiens pour vendre des objets en or de peu de prix. Nos soldats les achetèrent. Cet or dont nous faisions ainsi l'acquisition, nous le donnions à nos matelots qui allaient à la pêche et nous fournissaient du poisson en échange, pour assurer notre subsistance; car, sans cela, nous nous serions trouvés en complète disette. Cortès se réjouissait en voyant ce trafic et faisait semblant de ne pas l'apercevoir; mais quelques familiers de Diego Velasquez venaient attirer son attention en lui reprochant de fermer les yeux sur cette conduite. Ce qui arriva à ce sujet, je le dirai dans la suite du récit.

CHAPITRE XLI

Ce que l'on fit au sujet du trafic de l'or, et autres choses qui arrivèrent dans le campement.

Quelques amis de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, s'étant aperçus que plusieurs soldats se livraient au trafic de l'or, en avertirent Cortès en lui demandant pourquoi il y donnait son consentement, et en lui faisant observer que Diego Velasquez ne les avait pas envoyés en expédition pour que la plus grande partie de l'or tombât entre les mains des soldats. Ils ajoutaient qu'il serait bien de publier un ordre du jour qui défendît d'en acheter à l'avenir autrement que par ordre de Cortès lui-même, et qui obligeât à présenter tout celui qui était déjà acquis, afin qu'on pût y faire le prélèvement du quint royal; que, du reste, on nommât une personne qui remplît à ce sujet la charge de trésorier. Cortès répondit à tout que c'était fort bien et que ce seraient eux qui nommeraient la personne dont il était question. On convint donc que le choix tomberait sur un nommé Gonzalo Mexia, et, cela fait, Cortès leur dit d'un air un peu contrarié : « Remarquez, señores, que nos camarades souffrent beaucoup du manque de subsistances; c'est pour cela qu'il eût été bon de fermer les yeux, afin que tout le monde pût manger. Au surplus, ce qu'ils achètent est une misère; Dieu aidant, nous en aurons un jour bien davantage, car il y a en toutes choses la face et l'envers. J'ai fait publier l'ordre

de ne plus trafiquer sur l'or : c'est ce que vous avez voulu; nous verrons bien ce que nous mangerons à l'avenir. »

C'est ici que le chroniqueur Gomara dit que Cortès se conduisit ainsi pour faire croire à Montezuma que l'or n'excitait nullement notre envie. Il fut mal informé, car, depuis les événements de Grijalva dans le fleuve Banderas, Montezuma savait au juste la vérité. Au surplus, il vit bien que nous lui demandâmes le casque rempli de grains d'or provenant des mines, et il ne pouvait ignorer les achats que nous avions faits. Ce ne sont pas d'ailleurs les fins Mexicains qui auraient pu ne pas le comprendre. Mais laissons tout cela, puisque Gomara avoue qu'il ne le sait que par ouï-dire. Disons plutôt comme quoi un matin nous nous aperçûmes qu'il n'y avait plus aucun Indien dans les cabanes, ni ceux qui nous apportaient à manger, ni les trafiquants qui nous vendaient de l'or. Pitalpitoque lui-même avait fait comme les autres, et c'est sans dire mot que tous avaient pris la fuite. Nous sûmes plus tard que Montezuma leur en avait fait donner l'ordre, afin qu'ils n'eussent plus de conférences avec Cortès ou avec ceux qui l'accompagnaient, car il paraît que Montezuma, par suite de la grande dévotion qu'il avait pour ses idoles appelées Tezcatepuca et Huichilobos[1] (celui-ci était le dieu de la guerre, celui-là le dieu des enfers), leur sacrifiait tous les jours de jeunes enfants pour obtenir l'inspiration de ce qui devait être fait à notre sujet. Il en était déjà arrivé à la pensée que, si nous tardions à nous embarquer, il devrait s'emparer de nous, pour propager notre race, et en même temps pour en destiner quelques-uns à ses sacrifices. Nous avons su aussi qu'il lui fut répondu par ses idoles qu'il n'eût point d'entrevue avec Cortès, qu'il n'écoutât point ses messages, qu'il n'admît nullement la croix et qu'on n'apportât pas dans la ville l'image de Notre Dame.

Ce fut pour ces raisons que les Indiens de notre campement prirent la fuite sans nous parler. Lorsque nous nous en aperçûmes, nous tombâmes dans la croyance qu'ils se proposaient de nous attaquer, et nous nous mîmes plus que jamais sur nos gardes. Or, un jour, tandis que j'étais avec un autre soldat en sentinelle avancée sur un monticule de sable, nous vîmes venir cinq Indiens par la plage. Ne voulant pas causer une alarme au quartier royal, nous les laissâmes s'avancer jusqu'à nous. Ils nous firent leurs révérences accoutumées en nous présentant de joyeux visages et en nous priant de les conduire au campement. Je chargeai donc mon camarade de garder le poste, tandis que je m'en irais avec eux; car alors je n'avais pas les pieds alourdis comme aujourd'hui que je suis vieux. Quand ils arrivèrent devant Cortès, ils le traitèrent avec grand respect en lui disant : *Lopelucio, Lopelucio*, ce qui veut dire en langue totonaque :

1. Disons : Texcatlipoca et Huitzilopochtli, afin de donner la véritable orthographe.

Seigneur et *grand Seigneur*. Ils avaient deux grands trous dans la lèvre inférieure avec deux pendants en pierre veinée de bleu ; quelques-uns de ces ornements étaient en feuilles d'or très-amincies. Ils avaient aussi de grands trous aux oreilles, portant d'autres pendants en or et en pierres précieuses. Leur costume et leur langage étaient bien différents de ceux des Mexicains que Montezuma nous avait envoyés ou qui étaient restés avec nous dans le camp. Or doña Marina et Aguilar, nos interprètes, ayant entendu l'expression : *Lopelucio*, ne la comprirent nullement. Doña Marina leur demanda en langue mexicaine s'il y avait parmi eux des *naeyavatos*, qui sont les interprètes de cette langue. Deux d'entre eux répondirent affirmativement et dirent tout de suite en langue mexicaine que nous fussions les bienvenus, que leur maître les avait envoyés pour savoir qui nous étions, les assurant qu'il se réjouirait de rendre service à des hommes si valeureux que nous. Il paraît qu'il était instruit de nos aventures à Tabasco et à Potonchan. Ils ajoutèrent qu'ils seraient déjà venus nous voir, n'eût été la crainte que leur inspiraient les gens de Culua qu'ils supposaient être avec nous (par *Culuans* on doit entendre Mexicains ; c'est comme si nous disions Cordouans ou citadins[1]) ; et que depuis trois jours ils étaient retournés à leur ville.

Ce fut ainsi que, de paroles en paroles, Cortès apprit que Montezuma avait des ennemis et des gens qui lui étaient contraires, ce qui lui causa de la satisfaction. Il donna congé à ces cinq messagers, en leur faisant des présents, avec de grandes démonstrations affectueuses, et il les pria de dire à leur seigneur qu'il ne tarderait pas à lui faire visite. A partir de ce moment, nous appelâmes ces Indiens : les Lopelucios.

Je les laisserai là et, pour continuer, nous dirons que sur les sables où nous nous étions établis il y avait constamment beaucoup de moustiques *zancudos*, semblables à une petite espèce qu'on appelle *xexenes*, pires que les grands et qui nous empêchaient de dormir. Nous n'avions plus de provisions ; outre que la cassave diminuait, elle était pleine de moisissures. Au surplus, quelques-uns de nos soldats, qui possédaient des Indiens dans l'île de Cuba, soupiraient pour le retour au domicile. Les favoris de Diego Velasquez étaient surtout dans ce cas. Cortès, voyant que les choses et les esprits arrivaient à ces extrémités, donna l'ordre de partir pour le village que Montejo et le pilote Alaminos avaient découvert : celui-là même qui avait l'aspect d'une forteresse, qui portait le nom de Quiavistlan et où,

1. Le texte espagnol dit : *Cordoveses o villanos*. Cela pourrait vouloir dire : 1° Cordouans ou vilaines gens ; 2° Cordouans ou villageois ; 3° dans l'esprit de B. Diaz, *villano* pourrait signifier « habitant de villa », quoique le mot ne s'emploie point en ce sens dans le langage moderne. On devrait alors le traduire par « citadin ». Toutes réflexions faites, j'ai cru devoir adopter cette version.

nous assurait-on, les navires seraient abrités des vents par le monticule dont j'ai parlé.

Or, pendant qu'on préparait le départ, les amis, les parents et les familiers de Diego Velasquez demandèrent à Cortès pourquoi il voulait entreprendre ce voyage sans provisions et sans être dans la possibilité d'aller plus avant, puisqu'environ trente-cinq soldats étaient déjà morts dans ce camp de blessures reçues à Tabasco, de faim et de maladies; que ce pays était fort étendu, les centres de population fort habités, et que, certainement, on nous y ferait un jour la guerre; qu'il serait préférable de revenir à Cuba, pour rendre compte à Diego Velasquez de la quantité d'or, déjà considérable, que l'on avait acquise, ainsi que des riches présents de Montezuma : ce grand soleil en or, cette lune d'argent, ce casque rempli d'or retiré des mines, et toutes ces joailleries et étoffes dont j'ai précédemment parlé. Cortès leur répondit qu'il ne pouvait juger bon ce conseil de revenir sans avoir vu; que jusque-là nous ne pouvions point nous plaindre de la fortune; que c'était le cas, au contraire, de rendre grâces à Dieu qui nous aidait en toutes choses; pour ce qui regarde ceux qui sont morts, que c'est là chose vulgaire en fait de guerre et de fatigue; qu'il serait bon de savoir ce que ce pays renferme, et qu'en attendant, ou bien nos mains auraient perdu leur vigueur, ou bien nous trouverions des moyens de ne pas mourir de faim dans le maïs que possédaient les Indiens et les villages voisins. Le parti de Diego Velasquez s'apaisa quelque peu avec cette réponse; pas beaucoup cependant, parce qu'il y avait dans le camp des réunions et des conférences pour obtenir le retour à Cuba. Mais je m'arrêterai là et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XLII

Comme quoi nous proclamâmes Fernand Cortès capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce que Sa Majesté en jugeât comme bon lui semblerait. De ce qu'on fit à ce sujet.

J'ai déjà dit que dans notre campement les parents et amis de Diego Velasquez prétendaient mettre obstacle au départ en avant, et voulaient que de Saint-Jean-d'Uloa nous prissions la route de l'île de Cuba. Mais il paraît que déjà Cortès était en pourparlers avec Alonso Hernandez Puertocarrero, avec Pedro de Alvarado et ses quatre frères Jorge, Gonzalo, Gomez et Juan, tous des Alvarado; avec Christoval de Oli, Alonso de Avila, Juan de Escalante, Francisco de Lugo, avec moi et avec d'autres *caballeros* et capitaines, pour le proclamer notre commandant en chef. Francisco de Montejo le comprit fort bien, et

il était aux aguets. Or, un soir, vers minuit, je vis venir dans ma cabane Alonso Hernandez Puertocarrero, Juan de Escalante et Francisco de Lugo qui était un peu mon parent et tout à fait de mon pays. Ils me dirent : « Señor Bernal Diaz del Castillo, venez ici avec vos armes, nous ferons un tour avec Cortès qui fait sa ronde. » Et, quand je fus sorti de ma cabane, ils ajoutèrent : « Attention, señor, conservez bien le secret de ce que nous allons vous dire, quoique ce soit un peu lourd à porter, et faisons en sorte que ne puissent nous entendre vos camarades de chambrée qui sont partisans de Diego Velasquez.... Vous paraît-il juste que Fernand Cortès nous ait ainsi tous trompés, lorsqu'il fit publier dans l'île de Cuba que nous venions ici pour coloniser, tandis qu'à présent il arrive à notre connaissance qu'il n'a pas de pouvoirs pour cela, mais uniquement pour acquérir de l'or? Voilà que maintenant ils veulent retourner à Cuba avec tout l'or que nous avons recueilli, et nous tous serons dupés, et le Diego Velasquez prendra pour lui l'or tout entier comme l'autre fois. Veuillez vous rappeler, camarade, qu'en comptant ce voyage, vous êtes déjà venu trois fois; vous avez dépensé votre avoir et vous vous êtes couvert de dettes, mettant en péril votre vie, ainsi que l'attestent tant de blessures que vous portez. Nous divulguerons cette trame pour empêcher qu'elle aboutisse; nous sommes déjà plusieurs en bon accord, et tous de vos amis, pour obtenir que ce pays se colonise au nom de Sa Majesté et, pour Elle, au nom de Fernand Cortès, avec la résolution de le faire savoir à notre seigneur et Roi, en Castille, aussitôt que nous en aurons la possibilité; or, prenez soin, camarade, de donner votre voix, afin d'élire unanimement Cortès pour notre capitaine, en considérant que c'est un service à rendre à Dieu et à notre seigneur et Roi. » Je répondis que le retour à Cuba n'était pas une mesure judicieuse; qu'il serait bon de coloniser ce pays et d'élire Cortès pour capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce que Sa Majesté en disposât d'autre sorte.

Mais comme ce complot passait d'un soldat à l'autre, il arriva à la connaissance des parents et amis de Diego Velasquez, qui étaient plus nombreux que nous et qui demandèrent à Cortès, en termes peu mesurés, pourquoi il employait la ruse pour rester dans ce pays, sans aller rendre compte à qui l'avait élu pour son capitaine; que Diego Velasquez ne l'approuverait nullement; qu'il fallait s'embarquer sans retard; qu'il ne continuât point à employer des détours et à faire des secrets avec les soldats, attendu qu'il n'avait plus de provisions, ni assez de monde, ni la possibilité de coloniser. Cortès leur répondit, sans paraître aucunement fâché, que tout cela lui plaisait fort, qu'il ne ferait rien de contraire aux instructions et aux notes du señor Diego Velasquez; et, tout de suite, il fit mettre à l'ordre du jour que nous eussions tous à nous embarquer le lendemain, chacun dans le

navire sur lequel il était venu. Mais nous qui étions dans le complot, nous lui répondîmes que ce n'était pas bien de nous avoir ainsi trompés; qu'il avait proclamé à Cuba que nous venions pour coloniser, et que maintenant il se contentait de trafiquer sur l'or; mais que nous le requérions, par Dieu notre Seigneur et au nom de Sa Majesté, de fonder la colonie et de ne prendre aucune autre mesure, parce que c'était cela qui convenait au service de Dieu et de Sa Majesté. On lui dit encore en très-bons termes plusieurs choses à ce sujet, et surtout, que les naturels ne nous laisseraient plus débarquer à l'avenir comme aujourd'hui; que si nous colonisions dès maintenant, des soldats ne manqueraient pas de venir de toutes les îles pour nous aider; que Velasquez nous avait trompés en publiant qu'il avait des pouvoirs de Sa Majesté pour coloniser en son nom, tandis que c'était faux; mais que maintenant c'était nous autres qui prétendions rester; que s'en retournât qui voudrait à Cuba! Ce fut cet avis que Cortès accepta, à la vérité en se faisant beaucoup prier, agissant comme dit le proverbe : « Toi, tu m'en pries, et moi je le veux. » Mais il mit la condition que nous le nommerions grand justicier et capitaine général. Le pire fut que nous lui concédâmes la cinquième part de l'or restant, après soustraction faite du quint du Roi. Nous lui attribuâmes, en outre, par-devant le notaire royal Diego de Godoy, les pouvoirs les plus amples pour tout ce que j'ai déjà dit.

L'ordre fut donné immédiatement de fonder et peupler une ville que nous nommâmes la Villa Rica de la Vera Cruz : *Vera Cruz*, parce que nous étions arrivés le jour de la Cène et avions débarqué le vendredi saint de la croix, et *Rica* en souvenir de ce qu'avait dit à Cortès ce caballero dont j'ai parlé dans un autre chapitre : « Voyez ce *riche* pays et sachez vous y bien conduire »; ce qui signifiait qu'il sût s'y établir en qualité de capitaine général. L'auteur de ce conseil était Alonso Hernandez Puertocarrero. Reprenons notre récit. La ville de Vera Cruz étant décrétée, nous songeâmes à faire les *alcaldes* et les *regidores*[1]. Les premiers alcaldes furent Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo. Ce dernier fut choisi précisément parce qu'il n'était pas au mieux avec Cortès, afin que, malgré cela, il parût le seconder dans l'emploi le plus élevé. Quant aux regidores, je n'en ferai pas mention, parce que cela n'importe pas à mon sujet; mais je dois dire qu'on plaça un pilori sur la place publique et une potence hors de la ville. On élut Pedro de Alvarado capitaine d'expéditions; on nomma Christoval de Oli mestre de camp, Juan de Escalante alguazil mayor[2], Gonzalo Mexia trésorier, Alonso de Avila com-

1. *Regidor. Alcalde.* Ces deux titres servent à désigner les fonctions municipales. Les droits y afférents ont varié avec les divers régimes politiques. Au temps dont il est question dans ce livre, c'était une magistrature hautement importante.

2. *Alguazil.* Ce mot sert à désigner l'individu qui possède une charge de police su-

missaire, et un certain Corral alferez, parce que Villareal, qui avait occupé cette place, avait eu je ne sais quel démêlé avec Cortès au sujet d'une Indienne de Cuba, ce qui lui fit enlever cet emploi. On nomma le Basque Ochoa alguazil du quartier royal, emploi qui fut également attribué à Alonso Romero.

On me demandera pourquoi, dans cette répartition de places, on ne voit point figurer le capitaine Gonzalo de Sandoval, puisque ce fut un chef si renommé, au point d'être réputé comme étant le second après Cortès; homme considérable, du reste, qui acquit un grand crédit auprès de l'Empereur notre maître. A cela, je réponds que, comme il était alors fort jeune, on n'en fit pas précisément grand cas, quoique plus tard nous le vîmes grandir de telle manière, que Cortès et nous tous l'estimions à l'égal de notre capitaine général, ainsi qu'on le verra par la suite.

Je laisserai là ma relation pour dire que le chroniqueur Gomara avoue qu'il ne sait que par ouï-dire tout ce qu'il a écrit. Or, ce que je viens de conter s'est réellement passé comme je l'ai dit. On l'a donc mal informé dans les choses qu'il raconte. Au surplus, pour paraître plus vrai et plus conséquent avec lui-même, dans tout ce qu'il a conté de ces événements, il ne dit rien qui ne soit le rebours de la vérité; c'est tout ce qu'il obtient de sa belle rhétorique en l'art d'écrire. Laissons tout cela, afin de dire ce que firent les partisans de Diego Velasquez, pour empêcher que Cortès fût élu et pour obtenir le retour à l'île de Cuba.

CHAPITRE XLIII

Comme quoi les partisans de Diego Velasquez contrariaient les pouvoirs que nous avions donnés à Cortès. Ce que l'on fit à ce sujet.

Lorsque les partisans de Diego Velasquez virent que nous avions élu définitivement Cortès pour capitaine général et grand justicier, donné un nom à la ville nouvelle, nommé les alcaldes et les regidores, fait Pedro de Alvarado capitaine, choisi l'alguazil mayor et le mestre de camp..., ils furent pris d'une telle colère qu'ils se mirent à former des cabales et à proférer des paroles peu mesurées contre Cortès et contre nous tous qui l'avions élu, disant qu'on avait fort mal fait d'agir ainsi sans en informer tous les capitaines et soldats composant l'armée; que de pareils pouvoirs n'avaient pas été conférés par

périeure. L'*alguazil mayor* était l'équivalent approché de nos préfets de cette branche administrative, ou des prévôts de nos armées.

Diego Velasquez, qui s'était borné à ordonner l'achat de l'or. Il en résulta que nous tous, les partisans de Cortès, nous avions fort à faire pour empêcher que les choses fussent plus loin et qu'on en vînt aux mains. Ce fut alors que Cortès pria secrètement Juan de Escalante de faire en sorte qu'on l'obligeât à montrer les instructions qu'il tenait de Diego Velasquez; ce qui fit que Cortès les retira de dessous les vêtements qui couvraient sa poitrine et les donna à un notaire du Roi pour qu'il en fît la lecture. Or, il y était dit : « Quand vous aurez acheté le plus d'or que vous pourrez, vous vous en retournerez. » Cela se trouvait signé par Diego Velasquez, avec le contre-seing de son secrétaire Andrès de Duero. Nous priâmes Cortès de joindre cette pièce à celle qui contenait ses pouvoirs reçus de nous; nous en fîmes autant pour la constatation de ce qu'il avait publié dans l'île de Cuba. Nous en agîmes ainsi afin que Sa Majesté sût en Espagne que tout ce que nous faisions, c'était bien pour son royal service, et pour empêcher qu'on inventât des bruits contraires à la vérité. Ce fut certainement une bonne mesure; on n'en doutera pas, si l'on considère la manière dont nous traitait en Castille don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano, qui se démenait beaucoup pour nous nuire, et cela parce qu'il était mal informé, comme j'aurai occasion de le dire plus loin.

Après tout cela, les amis de Diego Velasquez recommencèrent à dire que ce n'était pas bien d'avoir élu Cortès sans leur aveu, qu'ils ne voulaient point se trouver sous son commandement, mais bien retourner à l'île de Cuba. Cortès leur répondit qu'il ne retenait personne par force, qu'il donnerait son congé très-volontiers à quiconque le lui demanderait, dût-il lui-même rester tout seul. Ces paroles apaisèrent quelques-uns d'entre eux, mais pas Juan Velasquez de Leon, qui était parent de Diego Velasquez, ni Diego de Ordas, ni Escobar, que nous appelions *le Page* parce qu'il avait été au service de Diego Velasquez, ni Pedro Escudero, ni quelques autres amis de Diego Velasquez. Les choses en vinrent au point qu'ils ne voulaient plus lui obéir en aucune façon. Cortès alors, avec notre assentiment, prit la résolution de faire arrêter Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Escobar le Page, Pedro Escudero et quelques-uns encore dont je n'ai pas gardé le souvenir. Nous avions l'œil ouvert sur les autres à cause du bruit que cela pourrait produire; aussi prit-on la mesure de charger de chaînes les prisonniers, et quelquefois même on les faisait garder à vue. Je poursuivrai le fil de mon récit en disant comme quoi Pedro de Alvarado partit pour un village situé non loin du campement. C'est ici que le chroniqueur Gomara dit, en son histoire, le contraire de ce qui arriva. Quiconque lira son récit verra qu'il s'excède en parlant. Au fait, si on l'eût bien informé il eût dit la vérité; mais tout ne fut que mensonges.

CHAPITRE XLIV

Comme quoi on prit la mesure d'envoyer Pedro de Alvarado vers l'intérieur du pays pour chercher du maïs et des provisions. Ce qui arriva encore.

Lorsque nous eûmes fait et ordonné ce que je viens de dire, nous convînmes que Pedro de Alvarado s'avancerait vers des villages que nous savions être proches, afin de reconnaître ce qu'ils étaient, et pour rapporter du maïs avec d'autres provisions, parce que nous souffrions beaucoup de privations dans notre camp. Il emmena cent soldats, dont quinze arbalétriers et six fusiliers. Or, plus de la moitié de ces soldats étaient des partisans de Diego Velasquez, tandis que nous qui restâmes avec Cortès étions tous de son parti. On prit cette mesure par suite de la crainte de quelques troubles ou d'un soulèvement contre notre chef, et l'on crut qu'il serait utile de suivre une conduite prudente, jusqu'à ce que les esprits fussent plus tranquilles. Alvarado visita de petits villages soumis à un bourg plus grand appelé Costastlan, appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. (On emploie là le mot de Culua comme nous dirions en Espagne : les idiomes romans)[1]. C'est la langue de tout l'empire de Mexico et de

1. *Romanos hallados*. La première édition de Bernal Diaz, imprimée en Espagne en 1632 et exécutée sans aucun luxe typographique, comme c'était du reste naturel au commencement du dix-septième siècle, m'a paru très-estimable au point de vue de la correction. Ce n'est point dire qu'on n'y remarque aucune faute ; je crois même qu'il y en a quelques-unes assez malheureuses pour laisser au lecteur la pensée d'un sens différent peut-être de celui de l'auteur. Dans certains endroits du livre, il existe quelques membres de phrases qui me paraîtraient incompréhensibles si l'on n'admettait qu'il s'y est glissé une erreur de typographie. Ainsi, par exemple, dans ce passage, on lit ce qui suit : *Y de esta manera fué el Alvarado á unos pueblos pequeños, sujetos de otro pueblo, que se decia Costastlan, que era de lengua de Culua ; y este nombre de Culua es en aquella tierra, como si dixesen los* ROMANOS HALLADOS : *asi es toda la lengua de la parcialidad de México, y de Montezuma.* La traduction obligée de ce passage me paraît devoir être la suivante : « Alvarado visita de petits villages soumis à un bourg appelé Costastlan, appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. Cette dénomination de Culua, c'est comme si l'on disait : les Romains rencontrés. C'est la langue de tout l'empire de Mexico et de Montezuma. » Cette comparaison des *Romains rencontrés* ne saurait éveiller l'idée d'aucun sens applicable au cas dont il s'agit, et, quelque effort que l'on fasse pour donner au mot *hallados* une interprétation plus appropriée au sujet, on reste dans l'impossibilité de lui trouver un sens utile à ce passage. On ne peut donc sortir de la difficulté qu'en supposant l'existence d'une erreur typographique, d'une véritable *coquille*. Ce n'est pas *hallados*, mais *hablados* que Castillo a mis dans son manuscrit. *Los Romanos hablados* nous permettrait alors (en prêtant à Bernal Diaz une originalité d'expression qui lui est propre) de traduire comme il suit : « .... appartenant aux pays où l'on parle la langue de Culua. Cette dénomination de Culua, c'est comme si l'on disait chez nous : *les parlers romans*. C'est du reste la langue de tout l'empire de Mexico et de Montezuma. » Si ma pensée

Montezuma. Aussi lorsque dans ce pays il est question de Culuans, on désigne les vassaux et les sujets de Mexico, et c'est ainsi que nous devons le comprendre. Lorsque Pedro de Alvarado arriva aux villages, il trouva que la population les avait abandonnés ce jour-là même. Des hommes et de petits enfants se voyaient sacrifiés dans les *cues;* les murs et les autels des idoles dégouttaient de sang, et les cœurs de ces malheureux étaient là en offrande aux pieds des idoles. Ils virent aussi les tables en pierre sur lesquelles on les avait sacrifiés, ainsi que les grands couteaux d'obsidienne qui avaient servi à ouvrir leurs poitrines pour en arracher les cœurs. Pedro de Alvarado nous rapporta qu'ils avaient trouvé la plupart de ces corps morts privés de bras et de jambes et que quelques Indiens leur avaient dit que ces membres avaient été emportés pour servir de nourriture. Nos soldats furent remplis d'horreur à la vue et au récit de ces grandes cruautés. Mais ne parlons plus de tant de sacrifices, car bientôt et désormais nous ne verrons pas autre chose dans tous les lieux habités.

Revenons à Pedro de Alvarado. Il trouva tous ces villages parfaitement approvisionnés de vivres et si dépourvus d'habitants qu'il n'y put trouver que deux Indiens qui lui portassent son maïs; de sorte qu'il fut obligé de faire peser sur chaque soldat sa charge de poules et de légumes. Il revint au camp sans infliger aux habitants aucun autre dommage, quoiqu'il eût bien trouvé l'occasion de le faire; mais Cortès lui avait donné pour ordre sévère de ne point se conduire comme à Cozumel. Nous nous réjouîmes dans notre campement en voyant ce mince approvisionnement, car toute souffrance et toute fatigue disparaissent en mangeant. C'est là que le chroniqueur Gomara dit que Cortès s'avança dans le pays avec quatre cents soldats. On l'a mal informé; le premier qui en explora l'intérieur, c'est bien celui que je viens de dire et pas un autre. Comme Cortès donnait, du reste, ses soins à toutes choses, il fit en sorte de se créer des amitiés chez les partisans de Velasquez. Il sut se les attirer par de bonnes promesses et par l'appât de l'or, dont la puissance renverserait des montagnes. Il les retira tous de prison, à l'exception de Juan Velasquez de Leon et de Diego de Ordas, qui étaient enchaînés dans les navires. Mais, au bout de peu de jours, il les fit aussi sortir de leur cachot, et il eut l'adresse de s'en faire d'excellents et vrais amis — comme nous le verrons par la suite, — et cela encore avec de l'or, qui vient à bout de tout.

Nos affaires étant ainsi ordonnées, nous convînmes que nous partirions pour le village bâti en forteresse appelé Quiavistlan, que j'ai déjà mentionné. Les navires avaient ordre de se rendre au port qui

n'est pas juste, je ne saurais vraiment quelle interprétation donner aux paroles de B. Diaz, qui, telles qu'elles sont dans son texte, ne me paraissent avoir aucun sens.

se trouve en face et à environ une lieue de ce village. Je me rappelle que, tandis que nous naviguions près de la côte, nous tuâmes un très-grand poisson que la mer avait laissé à sec sur le rivage. Nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de Vera Cruz[1]. Les eaux étaient très-profondes; nous les traversâmes sur de grosses embarcations en mauvais état et sur des radeaux. Quant à moi, je fis cette traversée à la nage. De l'autre côté du fleuve se trouvaient bâtis des villages dépendant d'une ville plus considérable appelée Cempoal; c'est de là qu'étaient natifs les cinq Indiens dont les lèvres portaient des pendants, et qui vinrent en qualité de messagers envoyés à Cortès, ceux-là mêmes à qui nous avions donné dans notre campement la dénomination de Lopelucios. Nous vîmes dans cette ville des temples, des prêtres préposés aux sacrifices, du sang répandu, de l'encens et d'autres objets appropriés aux idoles, ainsi que les pierres sur lesquelles on sacrifiait les victimes. Nous y vîmes aussi des plumes de perroquet, et des livres formés avec le papier du pays, pliés et cousus à la manière de nos draps de Castille. Mais nous ne trouvâmes là aucun Indien. Ils s'étaient enfuis, parce que, n'ayant jamais vu de chevaux, ni d'hommes comme nous, ils avaient été saisis de frayeur. Nous ne trouvâmes rien à manger pour notre souper. Nous nous enfonçâmes alors dans les terres vers le couchant, en nous éloignant de la côte, ignorant absolument le chemin que nous suivions. Nous arrivâmes sur des prairies que les habitants appellent *savanes;* là paissait tranquillement un troupeau de chevreuils. Pedro de Alvarado courut sur l'un d'eux avec sa jument alezane et lui donna un coup de lance qui ne l'empêcha pas de se réfugier dans le bois, où nous ne pûmes aller à sa recherche.

Nous en étions là, lorsque nous vîmes venir douze Indiens habitants des fermes où nous avions passé la nuit. Par suite d'un entretien qu'ils avaient eu avec leur cacique, ils nous apportaient des poules et du pain de maïs, en disant à Cortès, au moyen de nos in-

1. On trouvera peut-être quelque confusion relativement au lieu de fondation de cette ville. C'est que la place choisie a été double dans l'histoire de cette cité; on compte la *vieille* et la *nouvelle* Vera Cruz. Nous lisons même dans les notes de Clavijero (p. 222) le renseignement qui suit :

« Quelques historiens se sont trompés relativement à la fondation de Vera Cruz ; car ils disent que la première colonie des Espagnols a été l'*Antigua,* fondée sur les bords du fleuve de même nom, et ils croient qu'il n'y a eu que deux villes du nom de Vera Cruz, c'est-à-dire l'ancienne et la nouvelle, celle-ci fondée sur la plage de sable elle-même où Cortès débarqua d'abord. Mais il n'est pas douteux qu'il y a eu trois villes devant porter le nom de Vera Cruz : la première fondée en 1519, près du port de Chiahuitztla (Quiavistlan), qui porta par la suite le seul nom de Villa Rica : la seconde, l'ancienne Vera Cruz, fondée en 1523 ou 1524, et la troisième, la nouvelle Vera Cruz, laquelle conserve ce nom, et fut fondée par ordre du comte de Monterey, vice-roi du Mexique, à la fin du seizième siècle, ou au commencement du dix-septième. Elle reçut le titre de *ciudad* (ville) en 1615, par ordonnance de Philippe III. »

terprètes, que leur maître nous envoyait ces provisions et nous priait d'aller à la ville, qui se trouvait à la distance qu'ils appellent un soleil, c'est-à-dire une journée. Cortès les remercia avec des démonstrations affectueuses; nous continuâmes notre marche et nous passâmes la nuit dans un petit village où l'on avait fait aussi beaucoup de sacrifices. Je suppose le lecteur fatigué d'entendre parler de tant d'Indiens et d'Indiennes que nous trouvions sacrifiés dans les villages de notre parcours; je passerai outre, par conséquent, sans dire de quelle façon ils étaient défigurés. Mais je dirai comment on nous offrit à souper dans ce petit village, où nous apprîmes, au surplus, que nous devions passer par Cempoal pour arriver à Quiavistlan que j'ai déjà dit être placé sur un groupe de rochers. Je poursuivrai mon récit et je dirai comment nous entrâmes à Cempoal[1].

CHAPITRE XLV

Comment nous entrâmes à Cempoal qui était alors un point intéressant. De ce qui nous y arriva.

Nous passâmes la nuit dans ce village où les douze Indiens nous fournirent des logements. Après nous être bien informés du chemin que nous devions suivre pour arriver au bourg situé dans la montagne, nous fîmes dire aux caciques de Cempoal que nous allions chez eux et qu'ils voulussent bien nous en savoir gré. Cortès choisit six Indiens pour ce message; les six autres restèrent pour nous servir de guides. Notre chef donna des ordres pour que les canons, les fusils et les arbalètes fussent en état. Il fit battre la campagne par des éclaireurs et ordonna que, cavaliers et tout le reste, nous fussions sans cesse sur nos gardes. Nous marchâmes ainsi jusqu'à une lieue de la ville. Vingt Indiens parmi les principaux sortirent alors, sur l'ordre du cacique, pour nous recevoir. Ils apportaient des ananas du pays, rougeâtres et d'un arome exquis. Ils les donnèrent à Cortès et

1. C'est à Cempoal que Cortès va obtenir les premières notions sur le pouvoir de Mexico et les vexations qui se mêlaient à l'exercice de son autorité. Le mécontentement qui en résultait pour beaucoup de ceux qui en étaient victimes apparut au conquérant comme un puissant élément de secours pour lui-même, et lui montra comme possible, malgré l'exiguïté de ses forces, la conquête de ce puissant empire, au moyen d'auxiliaires qui en étaient eux-mêmes les ennemis. Il ne faut d'ailleurs pas croire que l'empire de Mexico s'étendait alors à tout le territoire qui composa plus tard la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne; il ne comprenait guère que ce qui constitua ultérieurement les intendances de Mexico, Puebla, Vera Cruz, Oajaca et une fraction de celle de Valladolid. Et encore faut-il en retrancher la république de Tlascala, et faire observer que plusieurs royautés tributaires en menaçaient l'intégrité et la durée, aux portes mêmes de la capitale.

aux cavaliers avec des démonstrations fort amicales, disant que leur maître nous attendait dans les habitations et que, vu son lourd état d'obésité, il ne pouvait venir lui-même à notre rencontre. Cortès les remercia et ils prirent les devants.

En entrant dans la ville, nous fûmes saisis d'étonnement par son importance, car nous n'avions rien vu jusque-là qui la surpassât. Comme d'ailleurs la végétation y était très-abondante, on eût dit un véritable jardin, si peuplé d'hommes et de femmes, que les rues étaient remplies par la multitude qui nous venait voir. Nous rendîmes grâces à Dieu pour avoir permis que nous fissions la découverte d'un semblable pays. Nos éclaireurs à cheval arrivèrent jusqu'à la place principale et s'introduisirent dans les cours autour desquelles étaient bâties les habitations. Il leur sembla qu'on les avait repeintes depuis peu de jours et embellies comme ces Indiens le savent très-bien faire. L'un des cavaliers crut même que cette blancheur qui reflétait la lumière était de l'argent et il accourut à bride abattue pour dire à Cortès que les murailles étaient faites de ce métal. Doña Marina et Aguilar firent observer que ce n'était sûrement que du plâtre ou de la chaux, et nous rîmes bien fort, et de son argent, et de son enthousiasme; nous ne perdîmes, depuis lors, aucune occasion de rappeler au messager que toute chose blanche était pour lui de l'argent.

Mais, cessons de plaisanter et disons comment nous arrivâmes aux habitations. Le cacique obèse nous vint recevoir à l'entrée de la grande cour, ne pouvant aller plus loin, parce qu'il était trop gros, si *gros* même que c'est ainsi que je le nommerai désormais. Il fit à Cortès une grande révérence et il l'encensa, ainsi que c'était l'habitude du pays. Cortès l'embrassa. On nous logea dans des habitations fort convenables et si grandes que nous y pûmes tenir tous; on nous donna à manger et l'on nous offrit des corbeilles remplies d'une sorte de prunes[1] qui étaient très-abondantes en ce moment, car c'en était la saison. On nous fournit aussi du pain de maïs. Or, comme nous arrivions affamés et que nous n'avions point encore été approvisionnés de la sorte, nous assignâmes à cette ville le nom de Villa Viciosa et quelques-uns l'appelèrent Sevilla. Cortès donna des ordres pour

1. *Prunes*. Il ne faut pas prendre ce mot au sérieux, quoiqu'il traduise fidèlement l'expression *ciruela* employée par Bernal Diaz. En réalité, il n'y avait pas de vraies prunes au Mexique avant la conquête. Le fruit dont parle notre auteur était peut-être ce qu'on appelle aujourd'hui *capulin*, car il en existe une espèce qui est presque de la grosseur de nos prunes ordinaires et qui pourrait même passer pour une prune sauvage. L'arbre qui la produit porte en botanique, d'après Hernandez, la dénomination de *Prunus capulin*. Mais je croirais que le fruit dont parle Bernal Diaz était plutôt celui que l'on appelle *ciruela* encore aujourd'hui dans divers endroits du pays et qui est très-abondant en Terre-Chaude. Il est plus gros que le précédent et d'un goût plus agréable. Il paraît du reste correspondre au *Spondias* de Linné.

qu'aucun soldat ne causât d'ennui à personne, et que nul ne s'écartât de la place.

Le cacique gros, sachant que nous avions fini notre repas, fit dire à Cortès qu'il allait venir le voir. Il arriva en effet avec un grand nombre des principaux Indiens de la ville; ils avaient tous de grands ornements en or et de riches habits. Cortès alla au-devant et l'embrassa de nouveau en lui adressant mille caresses et mille flatteries. Le cacique aussitôt donna ses ordres pour qu'on lui apportât le présent qu'il avait préparé, consistant en joailleries d'or, et diverses étoffes; à la vérité, c'était de peu d'importance et sans grande valeur. Il dit à Cortès : « Lopelucio, lopelucio, daigne recevoir ces objets de bon cœur; si j'avais davantage, je m'empresserais de te l'offrir. » Je répète qu'en langue totonaque, quand ils disent : *lopelucio*, c'est tout comme « seigneur » et « grand seigneur. »

Cortès lui répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, qu'il le payerait en bons offices; qu'en attendant, s'il avait quelque demande à lui adresser, il s'empresserait de le satisfaire, attendu que nous étions les vassaux d'un grand-seigneur, l'Empereur don Carlos, gouvernant plusieurs royaumes et seigneuries, qui nous envoyait pour redresser les torts, châtier les méchants et empêcher qu'on sacrifiât des êtres humains. On leur fit encore comprendre plusieurs autres choses relatives à notre sainte foi. Après que le cacique les eut écoutées, il se mit à soupirer et à se plaindre vivement du grand Montezuma et de ses gouverneurs, disant que ce prince avait assujetti sa province depuis peu de temps, et s'était emparé de tous leurs joyaux d'or : depuis lors il les tenait dans un tel état d'oppression, qu'ils n'osaient plus faire que ce qui leur était commandé; car c'est un seigneur possédant de grandes villes, de vastes pays, une multitude de vassaux et de nombreux gens de guerre. Et Cortès, comprenant qu'il ne pouvait rien faire pour le moment au sujet des plaintes qu'on lui portait, se contenta de répondre qu'il prendrait ses mesures pour qu'ils fussent vengés; qu'il allait revenir à ses *acales* (c'est ainsi que les Indiens appellent les navires), et faire son principal établissement au village de Quiavistlan, d'où ils pourraient s'entretenir plus longuement, dès lors qu'il y serait bien établi. Le cacique gros lui fit une réponse bien en accord avec ce qu'il venait d'entendre.

Nous sortîmes le lendemain de Cempoal; on avait préparé environ quatre cents Indiens porteurs, qui sont appelés *tamemes* dans le pays et qui chargent leurs épaules de deux *arrobas*[1] de poids, faisant cinq lieues avec ce fardeau. Nous nous réjouîmes de voir tant d'Indiens de transport, parce que jusqu'alors nous avions chargé nos sacs sur nos épaules, peu de nous ayant des Indiens de Cuba pour cet office, car

1. Une *arroba* est un poids de vingt-cinq livres.

on n'en amena que cinq ou six avec l'armée, et nullement le nombre que dit Gomara. Doña Marina et Aguilar nous dirent que dans ces contrées, en temps de paix, sans qu'on soit obligé de chercher soi-même des porteurs, les caciques se chargent de fournir de ces *tamemes*; et désormais, partout où nous irons, nous demanderons des Indiens pour nos transports.

Cortès ayant pris congé du cacique gros, nous entreprîmes notre marche le lendemain. Nous passâmes la nuit dans un petit village près de Quiavistlan. Comme il était dépourvu d'habitants, les gens de Cempoal nous apportèrent à souper. C'est ici que le chroniqueur Gomara assure que Cortès demeura plusieurs jours à Cempoal et qu'on y convint de la rébellion et de la ligue contre Montezuma. Il fut mal informé, puisque, ainsi que je l'ai dit, nous en partîmes le lendemain de notre arrivée. Quant au lieu où la rébellion fut convenue, et aux causes qui intervinrent, je les rapporterai plus tard. Arrêtons-nous là et disons comment nous entrâmes à Quiavistlan.

CHAPITRE XLVI

Comme quoi nous entrâmes à Quiavistlan qui était un village fortifié, et y fûmes reçus pacifiquement.

Le lendemain, vers dix heures, nous arrivâmes au village fortifié de Quiavistlan, qui est situé au milieu de rochers et de grandes élévations de terrain, et qui serait fort difficile à prendre si l'on y faisait résistance. Nous approchâmes en bon ordre, dans la crainte qu'il ne nous fût hostile. L'artillerie marchait en avant et nous montions nous-mêmes de manière à faire notre devoir en cas d'événement. Alonso de Avila était notre commandant dans cette affaire; et comme il était d'un caractère emporté et peu endurant, un soldat appelé Hernando Alonso de Villanueva ne s'étant pas bien tenu à son rang, il lui donna un si fort coup de sa lance, qu'il le rendit estropié d'un bras, de telle sorte que désormais nous l'appelâmes *le petit Manchot*. On me dira que je sors toujours de mon affaire, au meilleur moment, pour conter de vieilles histoires : nous en resterons donc là, pour dire que nous avançâmes jusqu'au milieu du village sans trouver d'Indiens à qui parler, ce qui nous surprit grandement, en apprenant surtout qu'ils avaient fui épouvantés, ce même jour, en nous voyant monter vers leurs demeures.

Quand nous arrivâmes plus avant jusqu'à une place où se trouvaient les temples de leurs idoles, nous vîmes quinze Indiens richement habillés, lesquels, un brasier à la main avec du copal, s'approchèrent

de Cortès et l'encensèrent, de même que les soldats qui étaient le plus près de lui. Après force révérences, ils le prièrent de leur pardonner de n'être pas sortis à notre rencontre, ajoutant que nous étions les bienvenus; que nous prissions du repos; que les habitants, ayant peur de nous et de nos chevaux, s'étaient éloignés jusqu'à ce qu'on sût qui nous étions; mais que cette nuit même ils feraient repeupler tout le village. Cortès leur témoigna beaucoup d'amitié et leur dit plusieurs choses relatives à notre sainte foi, comme nous en avions l'habitude partout où nous arrivions, en notre qualité de vassaux de notre grand Empereur don Carlos. Il leur donna ensuite quelques verroteries vertes et d'autres menus objets de Castille. De leur côté, ils apportèrent des poules et du pain de maïs.

Nous étions occupés à cette conférence quand on vint annoncer à Cortès l'arrivée du cacique gros dans une litière portée sur les épaules de plusieurs Indiens de distinction. En mettant pied à terre, il parla à Cortès avec l'assistance du cacique et d'autres habitants distingués de ce village, se plaignant beaucoup de Montezuma et vantant sa grande puissance. Il en parlait en soupirant et les larmes aux yeux, de sorte que Cortès et nous qui étions présents en fûmes vraiment affligés. Il ne se contenta pas d'exposer par quels moyens Montezuma les avait vaincus; il disait encore que, chaque année, on exigeait d'eux grand nombre de leurs fils et de leurs filles, pour les sacrifier aux idoles ou pour les faire servir dans les maisons et sur les champs ensemencés. Leurs griefs d'ailleurs étaient si nombreux que je puis à peine m'en souvenir; comme, par exemple, que les percepteurs de Montezuma s'emparaient de leurs femmes et de leurs filles et les outrageaient quand elles attiraient l'attention par leur beauté : horreurs qu'ils commettaient dans toute la contrée totonaque, où se trouvaient près de trente villages. Cortès les consola autant que possible, au moyen de nos interprètes, promettant de leur être favorable tant qu'il le pourrait, et de prendre des mesures pour mettre fin à ce pillage et à ces offenses; car c'est pour cela, ajoutait-il, que l'Empereur notre maître nous avait envoyés dans ces lointaines contrées; et il finit en les exhortant à abandonner toute crainte et tout souci, dans la certitude qu'ils ne tarderaient pas à voir ce que nous ferions à ce sujet. Ces paroles les consolèrent sans doute, mais leurs cœurs restèrent néanmoins agités par la grande frayeur que les Mexicains leur inspiraient.

On en était là de ces pourparlers lorsqu'accoururent quelques Indiens du même village, pour dire aux caciques qui parlaient avec Cortès que cinq Mexicains étaient arrivés. C'étaient les percepteurs de Montezuma. Aussitôt que les caciques en entendirent la nouvelle, ils changèrent de visage et commencèrent à trembler de peur. Ils laissèrent Cortès seul, pour aller les recevoir. On s'empressa d'orner

pour eux une salle avec des fleurs, on leur prépara à manger et surtout grande quantité de boisson de cacao, qui est certainement la meilleure dont ils fassent usage. Lorsque ces cinq Indiens entrèrent au village, ils se dirigèrent vers le point où nous étions, parce que là se trouvaient les habitations du cacique et nos logements; ils marchaient d'un air si orgueilleux, qu'ils passèrent devant nous sans parler ni à Cortès ni à personne. Ils avaient des manteaux et des brayers brodés (car ils portaient des brayers[1] en ce temps-là). Leurs cheveux, fort luisants, étaient relevés et attachés au haut de la tête. Chacun d'eux tenait une rose qu'il portait aux narines; des domestiques indiens les suivaient avec des émouchoirs. S'appuyant d'un bourdon surmonté d'un crochet, ils marchaient accompagnés de gens de distinction appartenant aux villages totonaques. Cette nombreuse suite ne se retira que lorsque les percepteurs furent arrivés à leurs logements et s'y furent repus en abondance. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, ces émissaires envoyèrent chercher le cacique gros et les gens de distinction qui l'accompagnaient. Ils les menacèrent vivement et les querellèrent pour nous avoir donné l'hospitalité dans leurs villages, demandant ce qu'on avait tant à traiter et à examiner avec nous; que leur maître Montezuma ne s'en trouvait nullement satisfait; et pourquoi donc, au surplus, sans en avoir l'ordre ou l'autorisation, nous recevaient-ils dans leurs villages et nous donnaient-ils des joyaux d'or? Ce fut sur ce sujet que les percepteurs firent de grandes menaces au cacique gros et autres personnages principaux qui l'accompagnaient, exigeant en outre qu'on leur donnât à l'instant vingt Indiens et Indiennes dans le but d'apaiser leurs dieux pour le mal qu'on avait causé.

Ils en étaient à ce point de leur querelle, lorsque Cortès, qui les observait, demanda à doña Marina et à Geronimo de Aguilar, nos interprètes, pourquoi les caciques paraissaient si désolés depuis l'arrivée de ces Indiens, et quelle était la qualité de ces personnages. Doña Marina, qui avait tout compris, lui rapporta ce qui était arrivé. Cortès fit aussitôt appeler le cacique gros et ses compagnons et leur demanda quelle pouvait être l'importance de ces Indiens pour qu'ils mé-

1. *Braguero.* Cette expression trouve sa traduction la plus naturelle dans le mot français *brayer*. Mais elle ne désigne pas exactement la chose que Diaz veut dire. La vérité est que la nudité des hommes était assez prononcée en certains lieux du Mexique pour qu'on sentît le besoin d'y remédier en cachant le point du corps que l'honnêteté la plus élémentaire prend la coutume de soustraire aux regards. Dans le Yucatan et autres lieux très-chauds, on avait recours pour cela à un morceau exigu d'étoffe, tenu en place par une bande qui faisait le tour des reins. C'est cet appareil élémentaire que B. Diaz appelle *braguero,* mot qui ne saurait être traduit autrement que par « brayer ». En d'autres points moins chauds du pays, on faisait usage d'un caleçon qui ne prenait qu'environ le cinquième supérieur des cuisses, ou plutôt d'une large bande ou ceinture appelée *maxtlatl,* dont les deux bouts pendaient devant et derrière.

ritassent qu'on leur fît tant d'accueil. Ils répondirent que c'étaient les percepteurs du grand Montezuma qui venaient s'informer pour quel motif ils nous avaient reçus dans leurs villages, sans l'autorisation de leur maître, et qu'au surplus ils exigeaient vingt Indiens et Indiennes pour les sacrifier à leur dieu Huichilobos, en lui demandant la victoire contre nos armes. « Ils disent, en effet, que Montezuma prétend s'emparer de vous autres pour en faire ses esclaves. » Cortès les consola, les exhortant à ne plus avoir peur et à considérer qu'ils étaient avec nous tous, et qu'on aurait bientôt l'occasion de châtier les Mexicains. Passons à un autre chapitre où je dirai longuement ce qui arriva à ce sujet.

CHAPITRE XLVII

Comme quoi Cortès fit arrêter ces cinq percepteurs de Montezuma et ordonna que désormais les Totonaques n'obéiraient ni ne payeraient de tribut. De la rébellion qui s'effectua contre Montezuma.

Après avoir entendu les plaintes que les caciques lui avaient soumises, Cortès leur dit qu'il leur avait déjà expliqué comme quoi le Roi notre seigneur l'avait envoyé pour châtier les malfaiteurs et pour empêcher les sacrifices. Attendu donc que ces percepteurs se présentaient avec une pareille exigence, il donna l'ordre de les mettre en prison sans retard et de les y retenir jusqu'à ce que leur maître Montezuma pût en savoir les raisons, c'est-à-dire : qu'ils étaient venus voler, emmener en esclavage les hommes et les femmes et abuser de leur force de mille autres manières. En entendant cet ordre, les caciques furent épouvantés d'une pareille audace. Ordonner que les messagers de Montezuma fussent maltraités ! jamais ils n'oseraient y prêter la main. Mais Cortès insista pour qu'on les mît en prison ; ils se hasardèrent alors à obéir et ce fut de telle façon que les messagers, attachés à de longs morceaux de bois avec de solides colliers, ainsi qu'on a l'habitude de faire dans le pays, furent mis dans l'impossibilité de s'échapper[1].

Au surplus, Cortès donna l'ordre à tous les caciques de ne plus jurer obéissance ni payer tribut à Montezuma, et que cela fût rendu public dans tous les villages alliés et amis ; que, s'il venait d'autres

1. Puisqu'il s'agit ici d'un usage des Aztèques, je tiendrais à faire comprendre en quoi il consistait. Les paroles de B. Diaz ne sont pas suffisantes pour cela. Gomara (ch. XXXII) a dit : « On les mit séparément au carcan en les attachant à un long morceau de bois, le cou et les pieds aux deux bouts et les mains au milieu, ce qui eut forcément pour conséquence de les tenir étendus sur le sol. » Cet historien avait pu recevoir le renseignement de Cortès lui-même, et il n'y a pas de raison pour le croire inexact.

percepteurs dans d'autres villages, on le lui fît savoir, qu'il les enverrait arrêter immédiatement. La nouvelle ne tarda pas à circuler dans toute la province, car le cacique gros s'empressa de la faire savoir au moyen d'émissaires. Cela fut publié partout également par les gens de qualité que ces percepteurs avaient entraînés à leur suite et qui, les voyant emprisonnés, profitèrent de la liberté pour revenir à leurs villages et y donner la nouvelle de ce qui était arrivé. Or, en voyant des choses si merveilleuses et pour eux d'un si grand intérêt, ils disaient qu'aucun être humain n'en aurait osé entreprendre de pareilles, mais seulement des *teules* ; c'est ainsi qu'ils nomment les idoles qu'ils adorent, et c'est pour cela que désormais ils nous appelaient *teules*, ce qui veut dire, je le répète, ou dieux ou démons. Aussi, lorsque dans la suite de ce récit j'emploierai ce mot, quand il s'agira d'événements se rapportant à nous, sachez que je le dis pour désigner nos personnes.

Revenons à nos prisonniers. On voulut les sacrifier à la suite du conseil donné par tous les caciques, de crainte que quelqu'un d'eux ne prît la fuite et ne portât la nouvelle à Mexico. Mais Cortès, l'ayant appris, ordonna qu'on les épargnât, promettant de les surveiller lui-même ; et, à cette fin, il les fit garder à vue par nos soldats. Vers minuit, il fit appeler les hommes préposés à leur garde et il leur dit : « Faites en sorte de dégager deux de vos prisonniers, qui vous paraîtront les mieux dispos ; prenez soin que les Indiens du village ne puissent s'en douter, et amenez-les en ma présence. »

Cela fut ainsi fait sans retard, et dès que Cortès les vit devant lui, il leur demanda, au moyen de nos interprètes, pourquoi ils étaient en prison et de quel pays ils venaient, faisant semblant de ne les connaître aucunement. Ils répondirent que les caciques de Cempoal et de ce village les avaient arrêtés, de leur autorité privée et de notre part. Mais Cortès répliqua qu'il n'en savait rien et qu'il en avait du regret. Il leur fit donner à manger et leur adressa des paroles flatteuses, les engageant à partir tout de suite, pour expliquer à leur seigneur Montezuma que nous étions ses grands amis et serviteurs. Il ajouta que, ne pouvant autoriser plus longtemps leurs souffrances, il les avait fait sortir de prison, après avoir rompu avec les caciques qui les avaient arrêtés, bien résolu, du reste, à faire, en leur faveur, tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Eu égard aux Indiens, leurs camarades, qui se trouvaient encore prisonniers, il s'engagea à les faire élargir et à les garder lui-même ; et quant à eux, qu'ils partissent sans plus de retard, de crainte qu'on ne les reprît et qu'on ne les mît à mort. Les deux Indiens répondirent qu'ils lui en savaient gré, mais qu'ils avaient grand'peur de retomber aux mains des caciques, puisqu'ils devaient forcément passer sur leurs terres. Cortès prit, en conséquence, la mesure d'appeler six matelots, et il leur donna l'ordre que, cette nuit

même, on les transportât en bateau, quatre lieues plus loin, jusqu'à ce qu'ils arrivassent en lieu sûr, au delà des limites de Cempoal.

Le jour étant venu, les principaux chefs de ce village et le cacique gros s'aperçurent de l'absence des deux prisonniers; ils voulurent alors sacrifier ceux qui restaient; mais Cortès les arracha de leurs mains et se montra fort irrité de ce qu'on avait laissé fuir les deux autres. Il envoya chercher une chaîne de navire, les y attacha et les fit emmener à bord, disant qu'il voulait se charger de les garder lui-même, puisque l'on s'était si mal assuré des deux qui manquaient. Or, après qu'on les eut transportés, il les fit débarrasser de leur chaîne, et, leur parlant dans les termes les plus doucereux, il leur promit qu il ne tarderait pas à les renvoyer à Mexico.

Laissons-les là et disons que, cela étant fait, tous les caciques de Cempoal, ceux de ce village, et ceux aussi des autres bourgs totonaques, qui s'étaient réunis en ce lieu, demandèrent à Cortès ce qu'ils auraient à faire, maintenant que Montezuma devait savoir l'emprisonnement de ses percepteurs; que certainement les foudres de Mexico et du grand Montezuma allaient fondre sur eux, et qu'ils ne pourraient manquer d'être massacrés. Mais Cortès, prenant une figure joyeuse, leur dit que lui et ses frères qui étions là présents, nous les défendrions, et mettrions à mort quiconque voudrait leur causer de l'ennui. Alors tous ces villages et tous ces caciques, d'une seule voix, promirent qu'ils seraient avec nous en toute chose qu'il nous plairait d'ordonner, et qu'ils uniraient toutes leurs forces contre Montezuma et ses alliés. Ce fut en ce moment qu'ils jurèrent obéissance à Sa Majesté, par-devant le notaire Diego de Godoy; et ils firent savoir ces événements à la plus grande partie des villages de cette province. Comme d'ailleurs ils ne payaient plus tribut et ne voyaient point de percepteurs, ils ne se possédaient pas de joie, en pensant à la tyrannie dont ils étaient délivrés.

Laissons cela, et disons comment nous convînmes de descendre en plaine, sur une grande savane, où nous entreprîmes de construire une forteresse. Voici comment les choses se passèrent, et non comme on les raconta au chroniqueur Gomara.

CHAPITRE XLVIII

Comme quoi nous convînmes de peupler la Villa Rica de la Vera Cruz, de construire une forteresse au milieu des savanes auprès d'une saline, et non loin du port vilainement dénommé où se trouvaient mouillés nos navires; et de ce qui arriva.

Quand nous eûmes fait alliance et amitié avec plus de trente villages de la sierra qu'on appelait les Totonaques, et qui se révol-

tèrent alors contre Montezuma, préférant nous servir et jurer obéissance à Sa Majesté, il nous sembla que ce secours était suffisant pour nous résoudre à fonder et à peupler la Villa Rica de la Vera Cruz, sur un terrain plat, à une demi-lieue du village, élevé en forteresse, que l'on appelait Quiavistlan. Nous exécutâmes les tracés de l'église, de la place, des chantiers et de tout ce qui convenait à l'édification d'une ville. Nous entreprîmes une forteresse dont nous posâmes tout de suite les fondations, et nous mîmes une telle activité pour arriver au placement des charpentes, faire les meurtrières, les tours et les créneaux, que Cortès lui-même donnait l'exemple en s'occupant à emporter sur son dos de la terre et des pierres provenant du déblai des fondations. Les capitaines et les soldats en firent autant, s'adonnant à l'œuvre sans discontinuer; tout le monde y mit la main pour la terminer au plus tôt, les uns en travaillant à creuser, les autres à élever les murailles, ceux-ci à porter de l'eau, ceux-là à cuire des briques et de la tuile, quelques autres à assurer les vivres; et les charpentiers sur leurs bois de construction, et les forgerons pour leur cloutage, de façon que nous travaillâmes tous à cette œuvre sans nous donner de repos, du plus petit au plus grand, les Indiens nous aidant aussi de leur mieux; d'où il résulta qu'en peu de temps furent construites et les maisons, et l'église, et presque la forteresse.

En ce même temps, il paraît que le grand Montezuma reçut la nouvelle, à Mexico, qu'on avait mis en prison ses percepteurs, et que les villages totonaques s'étaient soulevés et refusaient l'obéissance. Il se montra très-irrité contre Cortès et contre nous tous; il avait déjà donné des ordres à sa grande armée pour marcher contre les villages révoltés, exigeant qu'à personne il ne fût fait grâce de la vie; et, quant à nous, il se préparait à nous combattre avec ses meilleures troupes et ses plus valeureux capitaines. Mais, sur ces entrefaites, arrivèrent les Indiens prisonniers que Cortès avait fait mettre en liberté, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui précède. Lorsque Montezuma eut entendu que Cortès les avait arrachés de la prison pour les renvoyer à Mexico, et qu'il faisait ses offres de services, le bon Dieu, Notre Seigneur, nous fit la grâce que sa colère tombât et que la pensée lui vînt de faire prendre de nos nouvelles, pour connaître nos intentions. Dans ce but, il expédia deux jeunes hommes, ses neveux, avec quatre Indiens âgés, grands caciques, qui étaient chargés de leur venir en aide. Il envoya par eux un présent en or et en étoffes, avec l'ordre de rendre grâce à Cortès pour le soin qu'il avait pris de mettre ses serviteurs en liberté. D'autre part, il se plaignait grandement, disant que, par notre fait, ses villages s'étaient enhardis à se rendre coupables de cette grande trahison, à ne plus payer tribut et à lui refuser l'obéissance; et au surplus, attendu qu'il ne doutait pas que nous ne fussions les mêmes hommes dont ses aïeux

avaient dit qu'ils devaient venir dans ces contrées; considérant qu'étant gens de cette race, nous nous trouvions reçus comme des hôtes dans les maisons des traîtres, il renonçait à les envoyer détruire sur-le-champ, mais qu'il comptait bien qu'avec le temps ils n'auraient pas à se louer de leur conduite.

Cortès reçut l'or et les étoffes, qui valaient environ deux mille piastres. Il embrassa les envoyés, en protestant que lui et nous tous nous étions de vrais amis de leur seigneur Montezuma, ajoutant que c'était à titre de son serviteur qu'il avait gardé les trois percepteurs en son pouvoir. Il les envoya chercher immédiatement sur les navires et les leur livra, bien habillés et bien repus. Alors Cortès, à son tour, se plaignit fortement de Montezuma, et dit comment son gouverneur Pitalpitoque s'était enfui, une nuit, de son campement, sans lui parler, ce qui paraissait fort répréhensible. Il croyait, du reste, et tenait pour certain que son seigneur Montezuma ne lui avait pas donné l'ordre de commettre une pareille vilenie; mais c'était pour cela que nous avions résolu de venir dans ces villages, où l'on nous avait honorablement reçus; il priait, en grâce, que Montezuma pardonnât aux Totonaques leur conduite; pour ce qui regardait le tribut qu'ils refusaient, bien certainement ils ne pouvaient servir deux seigneurs à la fois, et, dans le temps que nous avions passé chez eux, ils s'étaient mis au service de nous tous, au nom du Roi, notre maître; enfin, nous ne tarderions pas, Cortès et tous ses frères, à aller voir le prince et à lui présenter nos hommages, et alors, quand nous serions en sa présence, nous soumettrions nos volontés à ses ordres.

Après ces conférences et beaucoup d'autres paroles qui en furent la suite, il fit donner aux deux jeunes gens, qui étaient de grands caciques, et aux quatre vieillards qui les accompagnaient et qui étaient des gens de distinction, des diamants bleus et des verroteries vertes, et on leur rendit de grands honneurs. Comme d'ailleurs nous étions sur un bon terrain, Cortès ordonna que plusieurs cavaliers courussent et simulassent un combat commandé par Pedro de Alvarado, qui avait une très-bonne jument alezane, fort vive et fort alerte. Les messagers se réjouirent beaucoup de ce spectacle et de cette course. Ayant pris congé, ils partirent très-satisfaits de Cortès et de nous tous et s'en furent à Mexico. En ce même temps le cheval de Cortès mourut : il en acheta ou on lui en donna un autre, qu'on appelait le Muletier, cheval bai brun qui appartenait à Ortiz le Musicien et à Bartolomé Garcia le Mineur. Ce fut un des meilleurs qui prirent part à l'expédition.

Cessons de parler de tout cela, et je dirai comment ces villages de la sierra, nos alliés actuels, et le village de Cempoal, avaient tremblé de peur à la pensée que le grand Montezuma les enverrait mettre en

pièces par sa multitude de guerriers ; mais quand ils virent les jeunes parents de ce grand prince arriver avec le présent dont j'ai parlé, et s'avouer pour serviteurs de Cortès et de nous tous, ils restèrent stupéfaits et ils se disaient entre eux que certainement nous étions des *teules*[1] puisque Montezuma avait peur de nous et nous envoyait de l'or en présent. Or, si jusqu'alors nous avions eu grande réputation d'hommes valeureux, désormais ils nous estimèrent plus encore. Nous en resterons là, pour dire ce que firent le cacique gros et plusieurs de ses amis.

CHAPITRE XLIX

Comme quoi le cacique gros et d'autres personnages vinrent se plaindre à Cortès qu'une garnison de Mexicains se trouvait dans un gros bourg appelé Cingapacinga, y causant beaucoup de dommages. De ce qu'on fit à ce sujet.

Les messagers mexicains venaient de prendre congé, lorsque se présenta le cacique gros avec d'autres personnages de nos amis, pour prier Cortès d'aller sans retard à un bourg appelé Cingapacinga, situé à deux journées de Cempoal, c'est-à-dire à environ huit ou neuf lieues, parce qu'on venait d'apprendre qu'il s'y trouvait un grand nombre d'Indiens guerriers de la caste culua, c'est-à-dire mexicaine, lesquels venaient détruire leurs récoltes et leurs demeures, attaquant les habitants et les maltraitant outre mesure. Cortès ajouta foi à leurs paroles, dites d'ailleurs avec les marques de la plus grande sincérité. Mais, en présence de ces plaintes si importunes, se souvenant qu'il avait promis de les aider et de tuer les Culuans ou tous autres Indiens qui les voudraient maltraiter, il resta hésitant et ne vit guère ce qu'il pourrait leur dire, hors la promesse de chasser l'ennemi. Il réfléchit un instant, se prit à rire et, se tournant vers quelques-uns de nos camarades qui étaient présents, il leur dit : « Savez-vous, señores, qu'il me paraît que dans ce pays nous avons vraiment la réputation d'hommes valeureux ! Au souvenir de ce qu'ils nous ont vus faire à propos des percepteurs de Montezuma, ces gens-ci nous prennent pour des dieux ou pour quelque chose qui ressemble à leurs idoles. Afin qu'ils croient réellement qu'il suffit de l'un de nous pour mettre en déroute tous ces Indiens guerriers qu'ils disent être dans le village, j'ai médité d'envoyer le vieux Heredia le Basque. » Or, ce soldat avait une figure de fort mauvaise apparence : la barbe longue, la joue marquée d'une large cicatrice, un œil poché et une jambe boiteuse. Cortès l'envoya chercher et lui dit : « Allez-

1. *Teotl* ou *Teutl* veut dire Dieu, en langue nahuatl.

vous-en avec ces caciques jusqu'à la rivière qui se trouve à un quart de lieue d'ici. Lorsque vous y arriverez, vous ferez semblant de vouloir vous arrêter pour boire et pour vous laver les mains; tirez alors un coup d'escopette; ne craignez rien, je vous ferai rappeler; j'agis ainsi pour qu'ils croient que nous sommes réellement des dieux, et que nous méritons la réputation qu'ils nous font et le surnom qu'ils nous donnent; comme d'ailleurs vous êtes assez mal bâti, j'espère qu'ils vous prendront pour une idole. »

Heredia n'hésita pas à faire ce qu'on lui commandait, car c'était un vieux soldat des guerres d'Italie. Cortès fit appeler également le cacique gros et tous les autres personnages qui attendaient le secours demandé, et il leur dit : « Voilà que j'envoie avec vous ce mien frère, pour qu'il massacre ou chasse tous les Culuans de votre village et m'amène prisonniers ceux qui n'auront pas voulu fuir. » Les caciques restèrent ébahis de ce qu'ils entendaient; ils ne savaient même s'ils devaient y croire, et ils cherchaient à se guider sur l'expression de la figure de Cortès; mais ils finirent par se convaincre que ce qu'il disait était la vérité. Le vieux Heredia, qui marchait avec eux, ne tarda pas à charger son escopette et à lâcher des coups de feu en l'air par la campagne, afin que les Indiens le vissent et l'entendissent. Alors les caciques envoyèrent des émissaires aux autres villages, afin de faire savoir qu'ils amenaient avec eux un *teule*, pour exterminer les Mexicains qui se trouvaient à Cingapacinga. Je raconte cet événement comme chose purement risible, pour qu'on se fasse une idée des ruses de Cortès. Or, lorsque notre chef pensa que Heredia était déjà arrivé à la rivière, il donna l'ordre d'aller le rappeler.

Le vieux soldat revint donc sur ses pas avec les caciques, auxquels Cortès dit alors que, à cause de sa bienveillance pour eux, il irait en personne, avec quelques-uns de ses frères, leur prêter le secours qu'ils demandaient et faire la connaissance de ces pays si bien défendus. Il demanda cent Indiens *tamemes* pour transporter les canons. Ils vinrent tous, le lendemain de bonne heure, et nous nous proposions de partir ce jour-là même avec quatre cents soldats, quatorze cavaliers, des arbalétriers et des fusiliers, dont les munitions étaient déjà prêtes, lorsque quelques soldats du parti de Diego Velasquez dirent qu'ils ne voulaient point se mettre en route; que Cortès s'aventurât avec ceux qu'il voudrait, et que, quant à eux, ils prétendaient retourner à Cuba. Ce qu'on fit à ce sujet, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE L

Comme quoi quelques soldats du parti de Diego Velasquez, voyant que décidément nous voulions rester et qu'on commençait à pacifier les villages, dirent qu'ils ne voulaient assister à aucune attaque, mais s'en retourner à l'île de Cuba.

On m'aura entendu dire dans le chapitre qui précède que Cortès devait aller à un village appelé Cingapacinga, emmenant quatre cents soldats et quatorze cavaliers avec des arbalétriers et des gens d'escopette. On avait inscrit pour marcher avec nous quelques soldats du parti de Diego Velasquez. Mais, lorsque les recruteurs furent leur donner avis qu'ils eussent à partir tout de suite avec armes et chevaux, les cavaliers répondirent arrogamment qu'ils ne voulaient marcher à aucune attaque; qu'ils prétendaient retourner à leurs demeures et à leurs établissements de Cuba; qu'ils jugaient avoir assez perdu à la suite de l'abandon de leurs maisons, séduits par Cortès qui leur avait formellement promis plus tard, à l'Arenal, de donner congé, navire et provisions à quiconque voudrait s'en retourner; qu'ils étaient en conséquence sept soldats préparant leur départ pour Cuba. Cortès, l'ayant su, les fit appeler, et, comme il leur demandait pourquoi ils méditaient une si vilaine action, ils répondirent un peu émus qu'ils étaient stupéfaits qu'on pensât à s'établir dans un pays où il y avait tant de milliers d'Indiens et de si grandes villes, tandis que nous avions si peu de soldats, d'ailleurs malades et fatigués de se transporter d'un lieu à un autre; qu'ils voulaient s'en retourner à Cuba dans leurs établissements, et qu'on leur en donnât l'autorisation, comme c'était chose promise.

Cortès leur répondit avec douceur que c'était bien vrai qu'il l'avait ainsi promis, mais qu'ils ne feraient point leur devoir en abandonnant sans appui le drapeau de leur chef; et aussitôt, il ordonna que, sans perdre un moment, ils courussent s'embarquer; il leur assigna un navire, leur fit donner de la cassave, une outre d'huile et d'autres vivres pris sur les provisions qui nous restaient. Un de ces soldats, nommé Moron, natif d'un bourg appelé Delbayamo, avait un bon cheval gris pommelé; il le vendit à Juan Ruano pour quelques biens que celui-ci possédait à Cuba. Ils étaient déjà sur le point de déployer la voile lorsque nous tous réunis, ayant à notre tête les alcaldes et les regidores de notre Villa Rica, fûmes trouver Cortès et le sommer de ne donner à personne, pour n'importe quel motif, l'autorisation de sortir du pays, parce que cela convenait au service de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté, ajoutant que quiconque demanderait une pareille autorisation serait tenu pour homme méritant

la peine de mort, conformément aux lois de l'ordonnance militaire, puisqu'il prétend abandonner son chef et son drapeau en temps de guerre et de péril, au moment où l'on se trouve en présence de tant de villes et d'Indiens guerriers, ainsi que les mutins le disent eux-mêmes. Cortès fit encore semblant de vouloir maintenir leur congé, mais enfin il retira sa parole. Les fugitifs en furent pour leur mystification et pour leur honte, et le Moron pour la vente de son cheval; car Juan Ruano, qui le tenait, ne voulut pas le rendre, toutes choses que Cortès approuva.

Le soir même nous partîmes pour Cingapacinga.

CHAPITRE LI

De ce qui nous arriva à Cingapacinga; comme quoi à notre retour par Cempoal nous détruisîmes les idoles, et d'autres choses qui arrivèrent.

Les sept hommes qui voulaient partir pour Cuba s'apaisèrent, et nous nous mîmes en marche avec les soldats d'infanterie dont j'ai parlé. Nous fûmes coucher à Cempoal où l'on avait préparé, pour marcher avec nous, deux mille Indiens guerriers, partagés en quatre bataillons. Nous avançâmes cinq lieues, le premier jour, en très-bon ordre, et le lendemain, après l'heure de vêpres, nous arrivâmes aux établissements qui se trouvent près de Cingapacinga. Les naturels du lieu eurent la nouvelle que nous approchions. Or, lorsque nous commencions à monter vers la forteresse et les maisons qui se trouvaient placées entre les rochers et les escarpements, huit Indiens de distinction et des papes vinrent pacifiquement au-devant de nous et demandèrent à Cortès en pleurant pourquoi il voulait les faire périr et les détruire, tandis qu'ils n'avaient rien fait pour le mériter, et que d'ailleurs nous avions la réputation de faire du bien à tout le monde, restituant à ceux qui étaient volés et arrêtant les percepteurs de Montezuma; que ces guerriers de Cempoal qui venaient avec nous les poursuivaient d'une inimitié de longue date, pour une vieille question de limites et de propriété; que maintenant ils s'aidaient de nous pour les voler et les faire périr; qu'il était vrai que des Mexicains avaient la coutume de tenir garnison dans leur village, mais que ces guerriers étaient partis depuis peu en apprenant que nous avions arrêté les percepteurs; qu'ils nous suppliaient de ne pas aller plus avant avec notre armée et que nous eussions pitié d'eux. Et comme Cortès comprit très-bien la situation, au moyen de nos interprètes, doña Marina et Aguilar, il s'empressa d'ordonner au capitaine Pedro de Alvarado, au mestre de camp Christoval de Oli et à tous les camarades

qui marchions avec lui, de nous opposer à ce que les Indiens de Cempoal avançassent davantage. Nous le fîmes ainsi; mais, malgré l'empressement que nous mîmes à les retenir, ils volaient déjà dans les établissements. Cortès en fut très-irrité. Il fit appeler à l'instant les capitaines qui commandaient cette troupe de guerriers, et il leur dit, en termes qui témoignaient de sa colère et avec de grandes menaces, qu'ils eussent à lui amener tout de suite les Indiens et Indiennes, et rapporter les étoffes et les poules qu'ils avaient volées dans les établissements, et qu'aucun d'eux n'entrât dans le village; que, pour lui avoir menti dans l'intention de venir sacrifier et voler leurs voisins avec notre secours, ils avaient mérité la mort; que notre seigneur et Roi, dont nous sommes les sujets, ne nous avait pas envoyés dans ces contrées pour qu'ils se livrassent à de pareils méfaits; qu'ils ouvrissent bien les yeux et qu'ils prissent garde de retomber dans la même faute, parce qu'il ne resterait pas parmi eux un seul homme vivant. Et aussitôt les caciques et capitaines de Cempoal apportèrent à Cortès tout ce qu'ils avaient volé : et les Indiens, et les Indiennes, et les poules. Il fit tout remettre à qui de droit, et, prenant un air furieux, il leur commanda de nouveau de sortir et d'aller camper en plein air, ce qu'ils s'empressèrent de faire.

Les caciques et les papes de ce bourg et d'autres villages des environs virent alors à quel point nous pratiquions la justice; ils écoutèrent les paroles affectueuses que Cortès leur adressait par nos interprètes, et les choses relatives à notre sainte foi, comme nous avions pris la coutume de les dire, et nos exhortations pour qu'ils abandonnassent leurs habitudes de sacrifices, de vols et de saletés contre nature; ils écoutèrent nos conseils de ne plus adorer leurs maudites idoles, et plusieurs autres choses dignes de respect. Or, ayant entendu tout ce que je viens de dire, ils conçurent pour nous de tels sentiments d'adhésion qu'ils convoquèrent d'autres villages des environs, et tous ensemble ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Ils firent alors entendre de grandes plaintes contre Montezuma, comme l'avaient fait déjà les habitants de Cempoal, lorsque nous étions au village de Quiavistlan.

Le lendemain, de bonne heure, Cortès fit appeler les capitaines et caciques de Cempoal, qui attendaient nos ordres dans la campagne, tremblant de peur au sujet du mensonge dont ils s'étaient rendus coupables. Quand ils arrivèrent en sa présence, il leur fit faire avec les habitants de ce village un traité d'amitié, qu'aucun d'eux n'enfreignit jamais à l'avenir. Aussitôt après, nous nous mîmes en marche pour Cempoal en suivant un autre chemin qui nous fit passer par deux villages alliés de celui de Cingapacinga. Or, tandis que nous nous reposions, — parce que le soleil était très-vif et que nous étions arrivés très-fatigués par le poids de nos armes, — un soldat nommé

Mora, natif de Ciudad-Rodrigo, vola deux poules dans une maison d'Indien de ce village. Cortès, qui s'en aperçut, éprouva une telle colère pour la conduite que ce soldat avait osé tenir sous ses yeux en pays allié, que sur-le-champ il lui fit passer une corde autour du cou, et il serait resté pendu si Pedro de Alvarado, qui se trouvait près de Cortès, n'eût coupé la corde avec son sabre; le pauvre homme tomba à moitié mort. J'ai voulu faire mémoire ici de cet événement pour que les curieux lecteurs voient bien à quel point Cortès procédait par des exemples, et combien cela était important dans notre situation. Ce soldat mourut plus tard sur un *peñol*, dans une campagne faite contre la province de Guatemala. Revenons à notre récit.

Tandis que nous sortions de ces villages, que nous laissâmes pacifiés, en route pour Cempoal, le cacique gros et d'autres personnages nous attendaient dans des cabanes avec des vivres. Ce n'étaient que des Indiens, mais cela ne les empêcha pas de comprendre que la justice est sainte et bonne et que, s'il ressortait des paroles de Cortès que nous venions redresser des torts et abattre des tyrans, il n'avait pas manqué d'être fidèle à ses principes dans ce qui se passa en cette petite campagne. Ils nous en estimèrent davantage. Nous dormîmes dans ces cabanes, d'où les caciques nous accompagnèrent ensuite aux habitations de leur ville. Ils auraient certainement bien voulu que nous n'en sortissions jamais plus, parce qu'ils craignaient que Montezuma n'envoyât contre eux ses gens de guerre, et ils dirent à Cortès que, puisque nous étions déjà leurs amis, ils nous voulaient avoir pour frères et qu'il serait bien que nous prissions leurs filles et leurs parentes pour assurer notre lignée. Et tout de suite, pour mieux resserrer nos liens, ils nous amenèrent huit Indiennes, filles de caciques. Ils en donnèrent une à Cortès; elle était nièce du cacique gros lui-même; une autre à Alonso Hernandez de Puertocarrero : c'était la fille d'un autre grand cacique appelé Cuesco. Les huit étaient vêtues de belles chemises du pays et bien ornées, selon l'usage du lieu; chacune d'elles portait au cou un riche collier d'or et aux oreilles des pendants de même métal. Elles étaient accompagnées d'autres Indiennes destinées à les servir. En les présentant, le cacique gros dit à Cortès : « *Tecle* (ce qui veut dire: señor), ces sept jeunes filles sont pour tes capitaines, et celle-ci, qui est ma nièce, est pour toi; elle est maîtresse de villages et de vassaux. » Cortès les reçut allègrement, disant qu'il leur en savait gré, mais que, pour les accepter de manière que leurs parents deviennent nos frères, il faut qu'ils n'aient plus ces idoles en lesquelles ils croient, qu'ils adorent et qui les trompent; qu'il ne veut pas qu'on leur sacrifie désormais, et que, dès lors qu'il ne sera plus témoin de leurs vilaines pratiques et de leurs sacrifices, il les tiendra bien plus sûrement pour frères; qu'il est, du reste, nécessaire que ces femmes deviennent chrétiennes avant qu'on les reçoive.

Il ajouta qu'ils devaient se rendre purs des vices honteux dont leurs jeunes hommes donnaient continuellement le scandale[1] ; que d'ailleurs on sacrifiait chaque jour sous nos yeux quatre et cinq Indiens dont on offrait les cœurs aux idoles, lançant le sang sur les murailles, coupant les jambes, les cuisses et les bras pour les manger comme viande qui sortirait de nos boucheries (je crois même qu'on les vendait en détail dans les *tiangues*, qui sont leurs marchés) ; et, finalement, pourvu qu'ils abandonnassent leurs mauvaises habitudes et ces usages, non-seulement nous serions leurs alliés, mais nous ferions en sorte de les rendre seigneurs d'autres provinces.

Les caciques et les papes répondirent tout d'une voix qu'il ne leur convenait pas d'abandonner leurs idoles et leurs sacrifices ; que leurs dieux leur donnaient la santé, les bonnes récoltes et tout ce qui était nécessaire à leurs besoins ; que pour ce qui regardait les vices honteux, ils s'y opposeraient, afin d'obtenir que l'usage n'en fût plus suivi. Lorsque Cortès et nous tous entendîmes cette réponse si irrespectueuse, après avoir vu tant de cruautés et tant d'ignominies déjà racontées dans mon récit, nous n'eûmes pas la patience d'y tenir plus longtemps. Cortès en prit occasion pour nous parler à ce sujet et nous rafraîchir la mémoire sur des points importants de la saine doctrine : Comment nous serait-il possible de rien faire d'utile si nous ne veillions au soutien de l'honneur divin et à la ruine des sacrifices que ces hommes faisaient à leurs divinités? Il nous recommanda d'être bien sur nos gardes et prêts à combattre pour le cas où ils voudraient nous empêcher de détruire ces idoles, ajoutant qu'il fallait absolument qu'elles fussent renversées ce jour-là même. Nous eûmes donc le soin de nous tenir armés, comme nous en avions du reste la coutume, bien préparés à en venir aux mains.

Cortès dit alors aux caciques qu'ils devaient se décider à détruire leurs idoles. Ayant entendu ces paroles, le cacique gros donna des ordres à ses capitaines, afin qu'ils armassent un grand nombre de guerriers pour la défense de leurs dieux. Lorsqu'ils nous virent prêts à monter à un de leurs temples muni d'un escalier qui avait tant de marches que je ne me souviens plus du nombre, le cacique gros et d'autres personnages de distinction s'agitèrent, devinrent furieux et demandèrent à Cortès pour quel motif nous voulions ainsi mettre en pièces leurs idoles, ajoutant que si nous avions l'audace de déshonorer leurs dieux et de les leur enlever, ils périraient tous ensemble et nous feraient périr avec eux. Cortès leur répondit très-irrité qu'il les avait déjà priés de ne pas sacrifier à ces mauvaises figures, afin de ne plus

1. Je ne traduis pas littéralement ce passage. B. Diaz s'exprime avec plus de réalisme, car il dit : *Y que tambien habian de ser limpios de sodomías, porque tenían muchachos vestidos en hábito de mugeres, que andaban á ganar en aquel maldito oficio.*

en être dupes; que c'est pour cela que nous venions les faire disparaître; qu'ils les enlevassent eux-mêmes sans retard s'ils ne voulaient que nous les fissions rouler du haut en bas des degrés; il ajouta que nous ne les tenions plus pour amis, mais pour nos adversaires, puisqu'il leur donnait un bon conseil et qu'ils ne voulaient pas le suivre; considérant, d'ailleurs, que leurs capitaines s'étaient présentés armés en guerre, il était irrité contre eux et très-disposé à en tirer vengeance en les faisant périr. Quand ils virent Cortès leur adresser ces menaces, que notre interprète doña Marina savait fort bien leur exprimer, quand ils entendirent celle-ci leur parler des forces de Montezuma, qu'ils attendaient de jour en jour, la crainte leur fit dire qu'ils ne se croyaient pas dignes de s'approcher de leurs dieux; que si nous voulions nous-mêmes les détruire, nous le fissions sans leur consentement, nous conduisant selon notre volonté.

A peine avaient-ils dit ces paroles que nous nous réunîmes cinquante soldats, nous montâmes, et nous précipitâmes les idoles, qui roulèrent en morceaux. C'étaient des sortes de dragons épouvantables, grands comme des veaux, et d'autres figures représentant des demi-corps d'hommes et des chiens de haute stature, le tout de fort mauvais aspect. Les caciques et les papes qui étaient présents, les voyant ainsi mis en pièces, se prirent à pleurer et à se voiler la face, leur demandant pardon en langue totonaque et leur faisant observer qu'ils n'étaient pas coupables, puisqu'ils n'avaient plus de pouvoir, et que le sacrilége venait de ces *teules* contre lesquels ils n'osaient s'armer, de crainte d'être livrés ensuite sans défense aux Mexicains. Lorsque cela arriva, les capitaines des Indiens guerriers qu'on avait armés contre nous voulaient commencer à nous lancer des flèches. Nous en étant aperçus, nous mîmes la main sur le cacique gros, six papes, et quelques autres personnages de distinction. Cortès leur dit que s'ils se livraient à quelque démonstration imprudente, ils le payeraient tous de leur vie. Le cacique gros envoya des ordres sur-le-champ pour que ses hommes s'éloignassent de nous sans commettre aucun acte d'hostilité. Cortès, les voyant apaisés, leur adressa un discours dont je vais dire la teneur, et tout fut ainsi terminé.

La petite campagne de Cingapacinga fut la première de Cortès dans la Nouvelle-Espagne. Elle fut très-fructueuse, et cela ne se passa nullement comme dit le chroniqueur Gomara, qui prétend que nous prîmes, tuâmes et désolâmes tant de milliers d'hommes dans l'affaire de Cingapacinga. Que les curieux qui me liront veuillent bien considérer la différence qu'il y a entre nous deux : le chroniqueur a beau faire usage de son style; il n'en est pas moins certain que ce qu'il écrit ne s'est pas passé comme il le conte.

CHAPITRE LII

Comme quoi Cortès fit construire un autel; on y plaça une image de Notre Dame et une croix; on dit la messe et on baptisa les huit Indiennes.

Voyant que les caciques, les papes et les principaux habitants gardaient le silence, Cortès ordonna qu'on portât en des lieux écartés et que l'on brûlât les morceaux des idoles brisées. Huit papes préposés à leur culte sortirent alors d'un logement, prirent leurs dieux, les emportèrent dans la maison d'où ils étaient sortis et les y brûlèrent. L'habillement de ces ministres consistait en manteaux noirs taillés en linceul, avec de longues soutanes arrivant jusqu'aux pieds et des béguins qui simulaient ceux de nos chanoines; quelques-uns les portaient plus petits, comme nos dominicains; d'autres, au contraire, en avaient de plus longs, descendant jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux pieds, tellement couverts de sang et emmêlés, qu'on n'eût pu les séparer; ils avaient les oreilles fendues : quelques-uns même avaient fait le sacrifice complet des leurs; ils répandaient comme une odeur soufrée, bien souvent pis encore, comme si c'eût été de la chair morte. Nous apprîmes que ces papes appartenaient à des familles distinguées; ils n'étaient pas mariés, mais ils s'adonnaient à des vices honteux, ce qui ne les empêchait pas de jeûner à certains jours. Je les vis se nourrir de graines de coton qu'ils mangeaient après les avoir débarrassées de leur laine, mais je ne saurais dire s'ils prenaient autre chose sans que je pusse le voir.

Laissons là les papes et revenons à Cortès qui fit aux Indiens une excellente conférence, au moyen de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, nos interprètes. Il leur dit que nous les tenions maintenant pour frères et qu'il les aiderait tant qu'il pourrait contre Montezuma et ses Mexicains, auxquels il avait ordonné de ne plus leur faire la guerre et de ne point exiger tribut; que, puisqu'ils n'avaient plus à placer des idoles au haut de leurs temples, il désirait leur donner une grande madone qui est la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, afin qu'eux aussi l'eussent pour dame et protectrice. Or, en tout cela et sur bien d'autres choses dont il fut question, on leur fit un bon discours, si bien conçu, eu égard aux circonstances, qu'on ne pouvait réellement rien dire de mieux. On leur déclara plusieurs choses relatives à notre sainte foi, en aussi bons termes que le font aujourd'hui les religieux qui les instruisent; et ils écoutèrent tout cela de très-bon cœur. Cortès fit appeler ensuite tous les maçons indiens qui résidaient dans la ville et ordonna qu'on apportât une grande provision de chaux, — elle

était là très-abondante ; — il leur enjoignit d'enlever la couche de sang qui se trouvait partout dans les temples et de tout mettre en ordre. Le lendemain on peignit à la chaux et l'on fit un autel recouvert de bonnes draperies. Il fit apporter une grande quantité de roses du pays, qui répandent un grand parfum, ainsi que beaucoup de branchages verts, et il en fit orner le temple, avec recommandation de le tenir propre et continuellement balayé. Pour être préposés à ces soins, il choisit quatre papes, leur donnant l'ordre de couper leur chevelure, qui était très-longue comme j'ai eu occasion de le dire, et de se couvrir de manteaux blancs après avoir abandonné ceux dont ils faisaient usage; il leur enjoignit de se tenir toujours propres et d'avoir soin de cette sainte image de Notre Dame, balayant le temple et l'ornant de rameaux et de fleurs. Et pour qu'ils fissent mieux leur devoir, il ordonna à un des soldats, vieux et boiteux, appelé Juan de Torres, de Cordova, de s'établir là comme ermite et de faire en sorte que tout se passât comme il l'avait exigé des papes.

Il donna l'ordre à nos charpentiers, dont j'ai déjà dit les noms, de faire une croix et de la placer sur un pilier très-bien blanchi à la chaux, que nous avions construit récemment. Le lendemain, le Père fray Bartolomé de Olmedo dit la messe à cet autel; ce fut alors qu'on donna l'ordre d'encenser à l'avenir avec l'encens indigène l'image de Notre Dame et la sainte croix. On leur apprit aussi à faire des cierges en cire, avec recommandation de les tenir sans cesse allumés sur l'autel (jusqu'alors on n'avait pas encore mis la cire à profit dans le pays). Les principaux caciques du village et d'autres des environs assistèrent à la messe. On amena les huit Indiennes qui étaient encore au pouvoir de leurs pères et de leurs oncles, pour les rendre chrétiennes. On leur fit comprendre qu'elles ne devaient plus sacrifier ni adorer des idoles, mais croire en Dieu Notre Seigneur. On leur prêcha différentes vérités relatives à notre sainte foi et on les baptisa. On appela la nièce du cacique gros doña Catalina ; elle était fort laide ; on l'offrit à Cortès en la tenant par la main, et il la reçut gracieusement. On nomma doña Francisca la fille de Cuesco, qui était un grand cacique; pour une Indienne, elle était fort belle; Cortès la donna à Alonso Hernandez de Puertocarrero. Les six autres, dont je ne me rappelle pas les noms, furent réparties par Cortès entre des soldats. Cela fait, nous prîmes congé de tous les caciques et des principaux habitants. Ils conçurent pour nous et nous conservèrent toujours de bons sentiments, nous étant surtout reconnaissants de ce que Cortès voulût bien accepter leurs filles et les emmener avec nous; et après que notre chef leur eut fait les meilleures offres de secours, nous revînmes à notre Villa Rica, et ce que nous y fîmes, je vais vous le dire à la suite. Voilà ce qui arriva dans cette ville de Cempoal et nullement ce qu'ont écrit à ce sujet Gomara et les autres chroniqueurs.

CHAPITRE LIII

Comme quoi nous arrivâmes à notre Villa Rica de la Vera Cruz et ce qui nous y advint.

Quand nous eûmes terminé cette campagne et cimenté l'alliance entre les habitants de Cingapacinga et ceux de Cempoal; quand les villages environnants eurent juré obéissance à Sa Majesté; lorsque nous eûmes brisé les idoles et placé l'image de Notre Dame avec la sainte croix, laissant le vieux soldat pour ermite, ainsi que tout le reste que j'ai raconté, nous revînmes à la Villa, en ramenant avec nous quelques personnages de Cempoal. Nous y trouvâmes un navire arrivé le jour même de l'île de Cuba, ayant pour capitaine un certain Francisco de Saucedo, que nous surnommions le Gentil, parce qu'il se piquait surabondamment de gentillesse et de galanterie; on disait même qu'il avait été maître d'hôtel de l'amiral de Castille. Il était natif de Medina de Rioseco. Là venait encore Luis Marin qui devint plus tard capitaine dans les affaires de Mexico et fut homme de grande importance. Il y avait aussi dix soldats. Saucedo amenait un cheval et Luis Marin une jument. Ils apportaient au surplus de Cuba la nouvelle que le pouvoir de trafiquer et de coloniser était venu de Castille pour Diego Velasquez; ses amis s'en réjouirent beaucoup, et surtout en apprenant qu'il avait reçu son titre d'*adelantado*[1] de Cuba.

Comme d'ailleurs il n'y avait plus rien à faire dans la Villa que terminer la forteresse dont on s'occupait encore, nous dîmes à Cortès, la plupart d'entre nous, qu'il fallait laisser le travail où il en était, puisqu'il n'y avait plus que la charpente à poser; que nous étions depuis plus de trois mois déjà dans la localité, et qu'il serait bon d'aller voir ce que c'était que le grand Montezuma, en cherchant à assurer notre subsistance et à mettre notre bonne fortune à l'épreuve; que du reste, avant de nous mettre en route, nous devrions adresser nos hommages à Sa Majesté, et lui rendre compte de tout ce qui nous était advenu depuis notre sortie de l'île de Cuba.

Nous mîmes en question en même temps le projet d'envoyer à Sa Majesté notre or, tant celui que nous avions acheté que celui qui était arrivé en présent de Montezuma. Cortès répondit que c'était une bonne pensée et qu'il en avait déjà conféré avec quelques-uns des siens; mais

1. L'*adelantado* était un dignitaire qui réunissait en sa personne les pouvoirs civils et militaires.

il pensait, quant à l'or, qu'il y aurait peut-être quelques soldats qui voudraient garder leurs parts et que, si les lots individuels étaient ainsi distraits, ce que l'on pourrait envoyer serait trop peu de chose. C'est pour cela qu'il commissionna Diego de Ordas et Francisco de Montejo, qui étaient des gens d'affaires, pour qu'ils vissent, un par un, les soldats qu'on soupçonnait de vouloir garder leur part d'or. Les commissaires leur disaient : « Señores[1], vous voyez que nous voulons faire présent à Sa Majesté de tout l'or qu'ici nous avons acquis, et comme c'est le premier envoi de ce pays, ce devrait être encore plus que nous n'en avons ; il nous semble que tous ont le devoir de contribuer pour la part qui leur revient ; quant à nous, les caballeros et soldats qui nous sommes inscrits déjà, nous avons signé que nous n'en voulons aucune et que nous cédons tout à Sa Majesté, afin d'obtenir ses bonnes grâces. On ne refusera point sa part à qui la réclamera, mais que celui qui n'en voudra pas fasse comme nous : qu'il signe ce document. » Cette conduite eut pour conséquence que tout le monde donna sa signature. Cela fait, on nomma pour commissaires chargés d'aller en Castille, Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo à qui Cortès avait déjà donné environ deux mille piastres pour le mettre de son parti. On fit apprêter le meilleur navire de la flotte avec deux pilotes dont l'un était Anton de Alaminos, qui savait se conduire dans le canal de Bahama, où il navigua le premier. Nous choisîmes aussi quinze matelots et on réunit sur le navire des provisions de toutes sortes.

Ces diverses mesures étant prises, nous convînmes d'écrire et de faire savoir à Sa Majesté tout ce qui était arrivé. Cortès fit, pour son compte, une relation exacte, d'après ce qu'il nous dit ; mais nous ne

1. J'ai à peine besoin de dire ce que signifie le mot *señor* (pluriel, *señores*) dans notre langue. C'est l'équivalent du mot *monsieur ;* mais, outre que cette dernière expression aurait été d'un ridicule emploi dans la plus grande partie des passages où son usage serait devenu nécessaire, elle n'aurait pas traduit partout d'une manière exacte le mot quelquefois équivalent de la langue espagnole. Je dis « quelquefois » car le mot *señor* a beaucoup plus de noblesse et acquiert une étendue plus considérable dans la langue de nos voisins que le mot *monsieur* dans la nôtre. Ainsi le mot *señor* suffit à désigner la dignité royale presqu'à l'égal de notre « sire », employé aujourd'hui uniquement à propos de Majesté. C'est à tel point, — et cette explication est ici des plus nécessaires, — c'est à tel point, dis-je, que Bernal Diaz n'emploie jamais ou presque jamais dans son livre le mot de *roi* pour désigner Montezuma et Guatimozin ; c'est toujours celui de *señor* et *gran señor*, que du reste, pour ce cas exceptionnel seulement, j'ai traduit par « seigneur » et « grand seigneur ».

Le mot *caballero* (prononcer en mouillant le *ll*) sert à désigner très-souvent le sens que nous attachons encore au mot « monsieur » ; mais il y a dans sa valeur réelle quelque chose qui s'allie à la noblesse de caractère du gentilhomme. Je me permettrai d'en donner un exemple remarquable en citant le bon mot de la reine Christine à un de ses généraux contre lequel elle avait un ressentiment. Elle lui disait : « Je t'ai fait noble, je t'ai fait général, je t'ai fait comte, duc, grand d'Espagne.... mais j'ai le regret de n'avoir pu te faire *caballero*. »

vîmes pas sa lettre. Les chefs de la municipalité écrivirent en ajoutant à leur missive la signature de dix soldats; ils racontaient ce qui s'était passé à propos de la résolution de coloniser le pays et de nommer Cortès capitaine général, le tout avec sincérité, sans que rien fût omis dans la lettre, à laquelle j'appliquai aussi ma signature. Outre ces lettres et ces relations, tous les capitaines et tous les soldats réunis nous écrivîmes un autre récit en forme de rapport; ce qui s'y trouvait, c'est ce qui suit.

CHAPITRE LIV

Du rapport et de la lettre que nous envoyâmes à Sa Majesté avec nos procureurs Alonso Hernandez Puertocarrero et Francisco de Montejo, et qui portaient la signature de quelques-uns de nos capitaines et soldats.

Nous commencions notre lettre par l'expression du respect qui est dû à Sa Majesté l'Empereur, notre seigneur, en ces termes abrégés : S. S. C. C. R. M. Nous disions ensuite tout ce qu'il convenait de conter au sujet de notre voyage et de notre manière de vivre. J'en omettrai ici les détails, en exposant seulement les titres des chapitres : comment nous partîmes de l'île de Cuba avec Fernand Cortès; les appels qui furent alors adressés au public; comme quoi nous comprîmes que nous allions coloniser, tandis que Diego Velasquez envoyait en secret pour trafiquer de l'or et non pour la colonisation; comment Cortès voulut s'en retourner avec l'or acquis, conformément aux instructions qu'il avait reçues de Diego Velasquez et qui sont annexées aux pièces de cette affaire; comme quoi nous demandâmes à Cortès de s'établir en colonie, et nous le nommâmes capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de disposer autrement; comment nous lui promîmes la cinquième partie de ce qui resterait, après le prélèvement du quint royal; comment nous arrivâmes à Cozumel et par suite de quels événements nous nous adjoignîmes Geronimo de Aguilar sur la pointe de Cotoche; quelle fut la relation faite par lui au sujet de son arrivée dans ce pays en compagnie d'un Gonzalo Guerrero qui voulut rester avec les Indiens, parce qu'il était marié, avait des enfants, et se trouvait habitué au régime des indigènes; comme quoi nous arrivâmes à Tabasco; de l'attaque que nous eûmes à y supporter et des batailles que nous livrâmes; comment nous fîmes la paix avec les naturels de cette province; comme quoi, partout où nous arrivions, nous adressions des discours bien raisonnés pour que les habitants abandonnassent leurs idoles, en prenant soin d'expliquer les choses relatives à notre sainte foi; comment les indigènes de Tabasco jurèrent obéissance à Sa Majesté royale et furent ses premiers

sujets dans ces contrées; comment ils nous donnèrent en présent des femmes, parmi lesquelles se trouvait une cacique qui, pour une Indienne, avait une grande importance et savait la langue de Mexico dont on fait usage dans tout le pays, et comme quoi, avec elle et Aguilar, nous avions à notre disposition de véritables interprètes; comment nous débarquâmes à Saint-Jean d'Uloa; nos conférences avec les ambassadeurs du grand Montezuma; ce qu'était le grand Montezuma; ce que l'on disait de sa grandeur, et le présent qu'il nous envoya; comment nous fûmes à Cempoal, qui est une ville considérable, et de là à un village fortifié appelé Quiavistlan; comment les habitants se liguèrent avec nous en refusant l'obéissance à Montezuma, de même que trente autres villages qui s'incorporèrent au patrimoine royal; comment nous partîmes de Cingapacinga; comme quoi nous fîmes la forteresse et comment nous sommes actuellement en marche pour l'intérieur du pays, jusqu'à ce que nous ayons une entrevue avec Montezuma; comme quoi ce pays est très-vaste, très-peuplé, possédant plusieurs villes et des habitants très-belliqueux; comment ils parlent différentes langues, et sont en hostilité les uns contre les autres; comme quoi ils sont idolâtres, tuent et sacrifient grand nombre d'hommes, d'enfants et de femmes, mangent de la chair humaine et se livrent à des vices honteux; comme quoi le premier qui découvrit ce pays fut Francisco Hernandez de Cordova; comment Juan de Grijalva vint après lui; et comme quoi maintenant nous faisons présent à Sa Majesté des valeurs que nous avons acquises, sous forme d'un soleil d'or, d'une lune d'argent, d'un casque plein d'or en grains, ainsi qu'il sort des mines; divers genres d'objets en or sous des formes variées; des étoffes de coton très-belles et tissues de plumes; diverses pièces en or, comme des émouchoirs, des rondaches et beaucoup d'autres choses dont je ne me souviens plus après tant d'années.

Nous envoyâmes aussi quatre Indiens que nous retirâmes de quatre cages en bois où on les avait mis à l'engrais, à Cempoal, afin de les sacrifier et de les manger quand ils seraient à point.

Après avoir terminé ce rapport, nous expliquâmes comment nous restions dans ces royaumes de Sa Majesté quatre cent cinquante soldats en grand péril, au milieu de tant de villes, d'habitants belliqueux et de redoutables guerriers, pour le service de Dieu et de la couronne royale. Nous priâmes notre Empereur qu'il nous fît la grâce de nous accorder tout ce qui nous deviendrait nécessaire, mais qu'il eût la bonté de ne concéder à personne le gouvernement de ces pays, parce qu'ils sont riches à ce point et peuplés de si grandes villes qu'ils peuvent convenir à un infant d'Espagne ou à un grand seigneur. Nous ajoutâmes qu'il était à notre connaissance que, comme don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, était président du Conseil des Indes, il en donnerait le com-

mandement à un de ses parents ou amis, spécialement à un Diego Velasquez qui était actuellement gouverneur de l'île de Cuba, la raison étant qu'il en avait reçu des présents en or et des villages d'Indiens qui lui exploitaient des mines d'or dans cette île; qu'il résultait de tout cela que, ayant dû donner à Sa Majesté et à la couronne royale les meilleurs villages, et ne Lui en ayant attribué aucun, Velasquez n'est réellement digne de recevoir aucune faveur; comme d'ailleurs nous sommes les plus loyaux serviteurs de Sa Majesté, disposés à La servir jusqu'à la fin de nos existences, nous Lui faisons tout savoir pour qu'Elle n'ignore aucune chose; que nous sommes bien résolus à attendre l'arrivée de son seing royal, après que Sa Majesté aura fait à nos procureurs la faveur de les recevoir quand ils iront se mettre à ses pieds et Lui présenter nos lettres; et alors nous inclinerons nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance à son royal commandement; mais si l'évêque de Burgos, de son autorité privée, nous envoyait n'importe quelle personne pour être notre gouverneur ou notre capitaine général, avant de lui donner obéissance, nous nous empresserions de le faire savoir à Sa Royale Personne en tous lieux où Elle se trouvera, et qu'en tout ce qui sera de son royal commandement, nous obéirons, ainsi que nous sommes obligés de le faire et qu'il convient à propos de tout ordre émanant de notre Roi et seigneur. Outre ce que je viens de dire, nous suppliâmes Sa Majesté qu'en attendant qu'Elle nous fît la faveur d'autres ordres, Elle voulût bien concéder le gouvernement de ce pays à Fernand Cortès; et nous fîmes tant d'éloges de sa personne et de son zèle au service royal, que nous l'élevâmes jusqu'aux nues.

Après avoir écrit et fait toutes ces relations dans les termes les plus respectueux et les plus soumis, ainsi que c'était juste, ayant soin d'y procéder par chapitres bien ordonnés; lorsque nous eûmes expliqué chaque chose en précisant sa date et la manière dont elle était arrivée, le tout dans les termes qui convenaient pour notre Roi et seigneur, et nullement avec la négligence que je mets dans cet écrit, nous signâmes notre lettre, tous les capitaines et soldats qui étions du parti de Cortès, et nous en fîmes un duplicata. Notre chef nous pria de la lui communiquer. Lorsqu'il vit le rapport si exact que nous faisions et les grandes louanges que nous avions ajoutées relativement à sa personne, il en ressentit beaucoup de joie, nous dit qu'il nous en savait gré et nous combla de promesses pour l'avenir. Mais il n'aurait pas voulu que nous fissions mention du cinquième en or dont nous l'avions gratifié, ni des capitaines que nous prétendions avoir été les premiers à découvrir le pays, parce que, d'après ce que nous apprîmes plus tard, il ne parlait dans son rapport ni de Francisco Hernandez de Cordova, ni de Grijalva, tandis qu'il s'attribuait à lui seul la découverte et l'honneur de toute chose. Il nous dit que,

pour à présent, on aurait pu passer ces particularités sous silence, sans en donner connaissance à Sa Majesté; mais il ne manqua pas quelqu'un pour répondre qu'on ne devait point omettre de dire à notre seigneur et Roi tout ce qui arrivait. Ces lettres étant donc écrites et remises à nos procureurs, nous leur recommandâmes de ne point entrer à la Havane et de ne pas s'arrêter à la ferme que Francisco de Montejo possédait dans l'île sous le nom de Marien; c'était un port où les navires pouvaient aborder. On voulait par cette mesure éviter que Diego Velasquez pût savoir ce qui se passait; mais nos messagers ne suivirent pas nos ordres, ainsi que je le dirai bientôt.

Tout étant prêt pour l'embarquement, le Père Bartolomé de Olmedo dit la messe et recommanda nos voyageurs au Saint-Esprit, pour qu'il leur servît de guide. Ils partirent de Saint-Jean d'Uloa le 26 du mois de juillet de l'an 1519, et ils arrivèrent à Cuba avec beau temps. Francisco de Montejo, à force d'instances, obtint que le pilote Alaminos dirigeât le navire sur sa ferme, sous le prétexte d'y prendre des provisions en porcs et cassave. On alla mouiller au port de sa propriété, sans faire aucun cas de la présence de Puertocarrero, qui était malade. La nuit même de leur arrivée, ils dépêchèrent un matelot à terre avec des lettres et des avis pour Diego Velasquez. Nous sûmes plus tard qu'on lui avait donné l'ordre d'aller lui-même porter les lettres; de sorte que le matelot partit en toute hâte, divulguant de village en village, par l'île de Cuba, les événements que je viens de raconter, jusqu'à parvenir à instruire Diego Velasquez lui-même. Ce que celui-ci fit à ce sujet, on va le voir à la suite.

CHAPITRE LV

Comment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, eut avis certain par ces lettres que nous envoyions des procureurs avec un message et des présents pour notre Roi, et ce qui fut fait à ce sujet.

Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, apprit donc les nouvelles par les lettres secrètes que Montejo lui fit tenir, et par le récit du matelot qui avait assisté à tous les événements dont j'ai parlé et qui s'était lancé à la nage pour pouvoir lui porter le message. En entendant parler du grand présent en or que nous envoyions à Sa Majesté, et en apprenant quels étaient les ambassadeurs, cédant à la crainte, il se lamentait en paroles dignes de pitié et lançait des malédictions contre Cortès, contre le secrétaire Duero et contre le commissaire Amador de Lares. Sans perdre de temps d'ailleurs, il fit amener deux navires de petit tonnage, fort bons voiliers; il y embarqua toute

l'artillerie et tous les soldats qui purent y tenir, avec deux capitaines nommés l'un Gabriel de Rojas et l'autre Guzman. Il leur ordonna d'aller jusqu'à la Havane et que, en tout état de choses, on ne manquât pas de lui amener prisonnier le navire sur lequel se trouvaient les procureurs et tout l'or dont il était porteur. Ils arrivèrent, en effet, comme ils en avaient reçu l'ordre, en un certain nombre de jours, au canal de Bahama. Ils demandaient partout aux embarcations de cabotage si l'on avait vu en mer un navire de grand tonnage; tous donnaient la nouvelle de l'avoir rencontré, ajoutant que sans doute il aurait déjà débouché du canal de Bahama, attendu qu'il naviguait avec beau temps; mais, après avoir louvoyé entre le canal et la Havane, les deux navires, ne rencontrant nullement ce qu'ils venaient chercher, retournèrent à Santiago de Cuba.

Or, si déjà Velasquez était triste et soucieux lorsqu'il envoya ces navires, il le fut bien plus encore quand il les vit de retour sans être parvenus à leur but. Ses amis lui conseillèrent alors d'expédier des plaintes en Espagne, à l'évêque de Burgos, président du Conseil des Indes, qui faisait beaucoup pour lui. Ses récriminations furent adressées en même temps à la grande Cour de justice qui résidait à Saint-Domingue, et aux Frères hiéronymites, fray Luis de Figueroa, fray Alonso de Santo-Domingo et fray Bernardino de Mancanedo, qui gouvernaient cette île. Ces religieux avaient leur résidence originaire et habituelle dans le monastère de la Mejorada, à deux lieues de Medina del Campo. On envoya en toute hâte un navire à la Respinola, en formulant beaucoup d'accusations contre Cortès et contre nous tous. Mais la Cour royale de justice ne manqua pas d'être mise au courant de l'importance de nos services; la réponse que les Frères donnèrent assurait qu'on ne pouvait absolument accuser en rien ni Cortès ni ceux qui l'aidaient dans son expédition, puisque pardessus toutes choses c'était sur notre Roi et seigneur que nous comptions, et c'était à lui que nous adressions un présent si considérable qu'on n'en avait pas vu un semblable depuis bien longtemps dans notre Espagne. On le pouvait dire alors parce qu'on ne savait encore rien du Pérou en ce temps-là. Il fut ajouté que non-seulement nous ne méritions pas d'être accusés, mais que nous étions en tout dignes des bonnes grâces de Sa Majesté. On envoya en conséquence, à Diego Velasquez, pour contrôler ses actes, un licencié nommé Zuazo, qui partit pour Cuba ou qui se trouvait déjà dans cette île depuis peu de mois.

Lorsqu'on apporta à Diego Velasquez cette réponse de la Cour de justice, il en éprouva encore plus de tristesse; ce fut même au point qu'ayant été très-gros jusque-là, il devint en peu de jours d'une grande maigreur. Il fit rechercher dans l'île, en toute diligence, les navires dont on pouvait disposer; il réunit soldats et capi-

taines afin de rendre possible l'envoi d'une grande flotte pour arrêter Cortès ainsi que nous tous. Il mettait tant d'entrain dans ses apprêts qu'il allait lui-même courant de ville en ville, de ferme en ferme, écrivant à tous les endroits de l'île où il ne pouvait aller en personne, pour prier ses amis de s'engager dans cette expédition. De telle manière que, en onze ou douze mois, il réunit dix-huit navires grands ou petits et environ treize cents soldats, en y comptant les capitaines et les gens de mer ; parce que, en le voyant prendre à ce point l'affaire à cœur, les principaux habitants de Cuba, entre parents et propriétaires d'Indiens, s'apprêtèrent à lui rendre ce service. Il envoya en qualité de capitaine général de l'expédition un hidalgo nommé Pamphilo de Narvaez, homme corpulent et de taille élevée, affectant de parler d'une voix caverneuse[1]. Il était natif de Valladolid et marié, à l'île de Cuba, avec une veuve appelée Maria de Valenzuela, qui était fort riche et possédait de bons villages d'Indiens. Je le laisserai, pour à présent, occupé à préparer sa flotte, et je reviendrai à nos procureurs et à leur bon voyage, car, attendu qu'en un même temps trois ou quatre choses arrivaient à la fois, il m'est impossible de suivre le fil de mon récit en omettant les accessoires qui s'y rattachent. Veuillez pour ce motif ne pas m'en vouloir si je m'éloigne de mon ordre naturel pour dire ce qui se passa.

CHAPITRE LVI

Comme quoi nos procureurs débouchèrent avec beau temps du canal de Bahama, arrivèrent en Castille en peu de jours et ce qui leur arriva en Cour.

J'ai déjà dit que nos procureurs partirent du port de Saint-Jean d'Uloa le 26 juillet 1519, qu'ils arrivèrent aux parages de la Havane avec beau temps et débouchèrent du canal par des passages où l'on naviguait pour la première fois. Ils atteignirent rapidement les îles Terceras et de là Séville, d'où ils partirent en poste pour la Cour, qui résidait alors à Valladolid. Le président du Conseil royal des Indes était don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, qui

1. Le texte dit : *hombre alto de cuerpo, y membrudo, y hablada algo entonado, como medio de boveda*. Le mot *entonado* indiquant la prétention, j'avais cru d'abord pouvoir traduire par ces mots : « Il se donnait des airs en parlant. » J'avais été conduit à cette interprétation en rapportant le membre de phrase suivant : *medio de boveda*, « à demi en voûte », à l'apparence du corps. Une plus juste réflexion me fait croire aujourd'hui que ce second membre de phrase se rapporte à l'intonation de la voix « qui résonnait à moitié comme sous une voûte ». J'ai cru dès lors pouvoir dire : « Affectant de parler d'une voix caverneuse ». Je suis certain que telle a été la pensée de l'auteur.

se disait archevêque de Rosano et tenait alors la tête de la Cour, parce que l'Empereur notre maître, encore fort jeune, se trouvait en Flandre. En allant baiser les mains au président, nos procureurs étaient fort joyeux, espérant de grandes faveurs à propos de la présentation de nos lettres, de nos rapports, de l'or et des joyaux. Ils le prièrent de dépêcher sur-le-champ un courrier à Sa Majesté avec le présent et les lettres, se disposant eux-mêmes à l'accompagner pour baiser les pieds royaux. Mais, au lieu de leur faire fête, le président se montra peu affectueux et peu désireux de leur être favorable ; il leur adressa même quelques paroles empreintes de sécheresse et de dureté. Nos envoyés lui dirent alors qu'il voulût bien considérer les grands services que Cortès et ses compagnons nous rendions à Sa Majesté ; qu'on le suppliait encore d'envoyer à Sa Majesté, sans perdre de temps, et l'or et les joyaux, les lettres et les rapports, afin qu'Elle pût savoir tout ce qui se passait, ajoutant que, du reste, ils iraient eux-mêmes avec l'envoyé. Le président leur fit de nouveau une réponse arrogante ; il leur ordonna de ne s'occuper nullement de l'affaire, et ajouta qu'il écrirait lui-même ce qui se passait et non ce qu'ils venaient de lui dire, la vérité étant qu'ils s'étaient soulevés contre Diego Velasquez. On échangea d'autres paroles avec beaucoup d'aigreur.

Sur ces entrefaites arrivait à la cour Benito Martin, chapelain de Diego Velasquez, dont j'ai déjà fait mention. Il fit de grandes plaintes contre Cortès et nous tous, ce qui irrita beaucoup plus l'évêque à notre sujet. Alonso Hernandez Puertocarrero, en sa double qualité de caballero et de cousin du comte de Medellin, après avoir vu que Montejo n'osait pas contrarier le président, se hasarda à dire à l'évêque, en le suppliant avec insistance, qu'on voulût bien les écouter sans passion et ne pas leur faire les réponses qu'on venait d'entendre ; qu'on envoyât à Sa Majesté les messages tels qu'ils venaient de les apporter ; que nous étions tous serviteurs de la couronne royale et que, quant à eux-mêmes, ils étaient dignes d'être honorés et nullement qu'on leur fît affront en paroles peu mesurées. L'évêque, ayant entendu ce discours, donna l'ordre d'arrêter Puertocarrero, se fondant aussi sur le rapport qu'on lui faisait que, trois ans auparavant, il avait enlevé à Medellin et emmené dans les Indes une dame appelée Maria Rodriguez. Il en résultait que tous nos services et tous nos présents en or en arrivaient au succès que je viens de dire. Nos messagers convinrent de garder le silence jusqu'à meilleur temps. L'évêque écrivit à Sa Majesté en Flandre, en faveur de son protégé et ami Diego Velasquez, s'exprimant en fort mauvais termes au sujet de Fernand Cortès et de nous tous. Mais il ne fit nullement mention des lettres que nous avions envoyées, se contentant de dire, sans ajouter grand'chose, que Fernand Cortès s'était soulevé contre Diego Velasquez.

Mais revenons-en à Alonso Hernandez Puertocarrero, à Francisco de Montejo, et à Martin Cortès, le père de notre chef. Comme ils s'occupaient grandement de ses intérêts, ils convinrent d'envoyer des messagers en Flandre avec d'autres lettres semblables à celles qui avaient été livrées à l'évêque de Burgos, parce que nos procureurs les avaient apportées en duplicata. Ils écrivirent à Sa Majesté tout ce qui se passait, lui donnèrent les détails relatifs aux joyaux et aux présents en or, et lui adressèrent leurs plaintes au sujet de l'évêque, dévoilant en même temps ses connivences et ses affaires avec Diego Velasquez. D'autres caballeros leur vinrent en aide, parmi ceux qui n'étaient pas au mieux avec don Juan Rodriguez de Fonseca; car ses excès et ses orgueilleuses manières dans les grandes charges qu'il occupait lui avaient suscité des inimitiés. Et comme d'ailleurs nos grands services étaient rendus au nom de Dieu Notre Seigneur et au profit de Sa Majesté, et que nous puisions nos forces dans cette pensée, le bon Dieu voulut que notre Empereur arrivât à tout voir dans sa plus grande clarté. Or, quand il parvint à tout comprendre, il en témoigna une telle joie, et les ducs, marquis, comtes et chevaliers qui se trouvaient à la Cour s'en réjouirent à ce point que, pendant plusieurs jours, on ne parla plus que de Cortès et de nous tous qui l'aidions dans ses conquêtes, ainsi que des richesses que de ces contrées nous envoyâmes. Aussi, tant pour cela qu'à cause des lettres que l'évêque de Burgos lui avait écrites à ce sujet, et que Sa Majesté put considérer comme étant le contraire de la vérité, l'Empereur se méfia de l'évêque à partir de ce jour, tenant compte surtout de ce qu'il n'avait pas envoyé tous les objets d'or et s'en était approprié une grande partie. Le président-évêque en fut informé par des lettres qu'on lui écrivit de Flandre; il en fut très-vivement irrité, et si, avant que nos lettres parvinssent à Sa Majesté, il avait pris plaisir à mal parler de Cortès et de nous tous, dorénavant ce fut pis encore, car il criait sur les toits que nous étions des traîtres. Mais, grâce à Dieu, il eut enfin à rabaisser sa fougue et sa bravoure parce que, deux ans après, il fut destitué et chassé même avec affront. Nous, au contraire, nous passâmes pour de loyaux serviteurs, ainsi que je l'expliquerai quand le moment en sera venu. Sa Majesté s'empressa d'écrire qu'Elle ne tarderait pas à venir en Castille, qu'Elle s'occuperait en personne de ce qui pourrait nous convenir et répandrait sur nous ses faveurs. Comme d'ailleurs j'aurai à dire plus tard en détail ce qui advint à ce sujet, je n'en parlerai plus actuellement et je laisserai nos procureurs attendre l'arrivée de Sa Majesté.

Avant d'aller plus loin, je veux dire ce que certaines personnes fort curieuses m'ont demandé, — et je trouve qu'elles ont eu raison de le faire : — elles veulent savoir comment il se fait que je puisse mettre dans ce récit ce que je n'ai pas vu, puisque j'étais occupé à la

conquête de la Nouvelle-Espagne lorsque nos procureurs livrèrent les lettres, les rapports, le présent en or, apportés pour Sa Majesté, et qu'ils eurent leur différend avec l'évêque de Burgos. A cela je réponds que nos procureurs nous écrivaient, à nous les véritables conquistadores, point par point et par chapitres distincts, tout ce qui se passait, soit à propos de l'évêque de Burgos, soit au sujet de ce que Sa Majesté eut la bonté d'ordonner en notre faveur. Cortès nous faisait part d'autres lettres qu'il recevait de nos procureurs dans les villes où nous vivions alors, afin que nous pussions savoir à quel point nous étions en bons termes avec Sa Majesté et quel grand ennemi nous avions en l'évêque de Burgos. Et voilà ce que j'avais à répondre au sujet de ce que m'ont demandé les personnes dont j'ai parlé.

Laissons cela et disons dans un autre chapitre ce qui se passa dans notre quartier royal.

CHAPITRE LVII

Comme quoi nos envoyés partirent vers Sa Majesté avec tout l'or, les lettres et les rapports combinés dans notre campement. Événements de justice par ordre de Cortès.

Comme les cœurs des hommes sont ainsi faits qu'ils diffèrent les uns des autres par leurs manières de voir, il paraît que, quatre jours après le départ de nos procureurs vers l'Empereur notre seigneur, quelques amis et serviteurs de Diego Velasquez eurent des démêlés avec Cortès. C'étaient Pedro Escudero, Juan Cermeño, un certain Gonzalo de Umbria, le pilote Bernardino de Coria, qui devint plus tard habitant de Chiapa, un prêtre, nommé Juan Diaz, et certains marins natifs de Gibraleon, appelés Peñates. Ils avaient pour motif, les uns qu'on ne leur avait pas donné leur congé pour retourner à Cuba, ainsi qu'on le leur avait promis; d'autres, qu'il ne leur fut pas remis la part d'or qu'on envoya en Castille; les Peñates, qu'ils furent fouettés à Cozumel, ainsi que je l'ai dit, lorsqu'ils volèrent les porcs à un soldat nommé Berrio. Ils se concertèrent afin de s'emparer d'un navire de petit tonnage et s'en aller ainsi à Cuba, pour informer Diego Velasquez, et dans le but de lui indiquer comment il pourrait s'emparer de nos procureurs, de l'or et de nos lettres, lors de leur escale à Cuba dans l'établissement de Francisco de Montejo; car on avait su que quelques personnes de notre campement leur avaient donné le conseil de s'arrêter en route dans cette ferme. Il fut même écrit des lettres à l'avance, afin que Diego Velasquez eût le temps de s'emparer de nos messagers.

Les conspirateurs que j'ai nommés avaient déjà fait leurs provisions en pain de cassave, huile, poisson, eau et quelques autres minuties qu'on pouvait se procurer.

Ils étaient même sur le point de s'embarquer, un peu après minuit, lorsque Bernardino de Coria, l'un d'eux, eut regret de s'en retourner à Cuba et fut en avertir Cortès. Aussitôt que notre chef sut et les moyens d'action, et le nombre des coupables, et les causes du départ et tous ceux qui y avaient contribué par leurs conseils, il s'empressa de faire retirer du navire les voiles, la boussole et le gouvernail, et il ordonna qu'on les arrêtât tous. Il procéda à leur interrogatoire; ils confessèrent la vérité et ils accusèrent même comme étant leurs complices quelques-uns des nôtres, à propos desquels on usa de prudence en se taisant, parce que les circonstances ne permettaient pas autre chose. Il y eut un jugement à la suite duquel fut donné l'ordre de pendre Pedro Escudero et Juan Cermeño, de mutiler les pieds[1] au pilote Gonzalo de Umbria et d'appliquer aux matelots Peñates, à chacun, deux cents coups de fouet. On aurait également châtié le Père Juan Diaz s'il n'eût été prêtre; on se contenta de lui faire peur. Je me rappelle que lorsque Cortès signa cette sentence il dit en soupirant et avec les marques d'un grand regret : « Qu'on serait heureux de ne savoir point écrire, afin de ne pas signer des morts d'hommes! » Il me semble que cette manière de dire est très-pratiquée parmi les juges qui condamnent les gens à des peines capitales. Ils la renouvellent de ce cruel Néron, au temps où il se montra bon empereur.

Aussitôt que l'exécution fut faite, Cortès partit à bride abattue pour Cempoal, qui est à cinq lieues de la Villa, nous donnant l'ordre de le suivre au nombre de deux cents soldats, en y comprenant tous les cavaliers. Je me souviens aussi que trois jours auparavant Cortès avait envoyé Pedro de Alvarado, avec deux cents soldats également, aux villages de la sierra, pour s'y procurer quelques vivres, parce que nous souffrions beaucoup de privations dans notre résidence. Il le fit

1. Supplice de *cortar los piés*. On est tout d'abord fort embarrassé pour savoir ce qu'il faut entendre par cet ordre de Cortès de *couper les pieds* au soldat Umbria; car c'est là la traduction littérale des expressions de B. Diaz à ce sujet. Mais on se demande bien naturellement s'il est possible que Cortès se donne ainsi volontiers les embarras d'un homme désormais impropre à la marche. Il paraît plutôt juste d'adoucir les termes dont notre auteur s'est servi; d'autant plus qu'en ces temps-là il n'était pas rare de voir appliquer la pratique barbare d'une mutilation portant sur les orteils seulement. Cortès ordonna donc sans doute qu'on coupât, non les pieds, mais les orteils au soldat Umbria. Il est même probable qu'il ne les fit ébrécher que fort légèrement; car nous verrons bientôt ce même soldat, à Mexico, choisi par son général pour aller à pied reconnaître des gisements miniers à la distance de quatre-vingts lieues, exercice qui serait devenu par trop pénible après une mutilation considérable. Et d'ailleurs, tout à fait à la fin de son livre, B. Diaz, rendant compte de la mort d'Umbria, le désigne par ces mots : « celui-là même à qui Cortès fit couper *les doigts des pieds.* »

se diriger sur Cempoal, pour que nous y prissions nos dispositions au sujet de notre voyage à Mexico. Il résulta de cela que Pedro de Alvarado ne fut pas présent à l'exécution dont j'ai parlé. Je vais dire, à la suite, comment nous disposâmes toutes choses lorsque nous fûmes réunis à Cempoal.

CHAPITRE LVIII

Comme quoi nous résolûmes de marcher sur Mexico et de détruire notre flotte avant de partir ; et ce qui se passa encore. Comme quoi le fait de détruire nos navires fût le résultat du conseil et de l'accord entre les amis de Cortès.

Lorsque nous étions à Cempoal et que nous nous entretenions avec Cortès sur les événements de la guerre et sur notre départ pour l'intérieur du pays, la conversation nous entraîna, nous tous qui étions ses amis, à lui conseiller de ne laisser aucun navire dans le port et de les détruire tous, afin qu'il ne restât plus d'occasion pour que quelques soldats se soulevassent, pendant que nous serions dans l'intérieur, comme ils l'avaient déjà fait en notre présence. Au surplus, nous obtiendrions ainsi l'auxiliaire des maîtres, pilotes et matelots, c'est-à-dire cent hommes environ qui nous seraient d'un meilleur secours pour combattre que pour rester au port. Du reste, j'eus lieu de croire que la pensée d'échouer les navires, que nous soumîmes alors à Cortès, il l'avait lui-même conçue, mais il avait désiré qu'elle parût ressortir de nos conseils, afin que si quelque réclamation lui revenait un jour sur l'obligation de payer ces navires, il pût dire qu'il avait agi selon nos avis, et que nous tous devions en répondre. Il donna l'ordre aussitôt à Juan de Escalante, qui était alguazil mayor, homme de grande valeur, ami de Cortès et ennemi de Velasquez, — parce qu'il n'en avait pas obtenu de bons Indiens à Cuba —, il lui ordonna, dis-je, d'aller immédiatement à la Villa, et de retirer des navires les ancres, câbles, voiles et tout ce qui pourrait avoir quelque utilité parmi les objets contenus; qu'ensuite il les fît tous échouer, en ne conservant que les bateaux[1]. Les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots trop vieux pour faire campagne devaient rester dans la Villa avec deux hommes munis de filets, qui seraient chargés de la pêche; car ce port était poissonneux, quoique sans abondance.

1. *Destruction de la flotte.* Ce fait de la campagne de Cortès n'est pas seulement un des plus extraordinaires que l'histoire nous ait transmis, mais encore il domine à ce point les événements de cette mémorable conquête, que ceux-ci eussent tous avorté peut-être, si la présence des navires eût entretenu l'espoir de la désertion et du retour possible à Cuba parmi les hommes de l'expédition. On a beaucoup discuté sur les mobiles d'une résolution si digne de mémoire. Nous ne croyons pas, quant à

Juan de Escalante fit toutes choses selon l'ordre qu'il avait reçu, et il revint aussitôt à Cempoal avec une compagnie formée par des gens de mer débarqués. Quelques-uns d'entre eux devinrent d'excellents soldats. Cela étant fait, Cortès manda tous les caciques de la montagne, appartenant aux villages confédérés qui s'étaient soulevés contre Montezuma. Il leur expliqua les secours qu'ils devaient prêter à la Villa Rica, pour achever l'église, la forteresse et les maisons. Il prit alors devant eux la main de Juan de Escalante et il ajouta : « Voici mon frère ; ce qu'il commandera, vous devez l'exécuter ; s'il vous arrive d'avoir besoin d'aide contre quelques Indiens mexicains, c'est à lui que vous devez vous adresser ; il ira en personne à votre secours. » Tous les caciques firent l'offre de se soumettre bien volontiers à ses ordres, et je me rappelle qu'aussitôt ils encensèrent Juan de Escalante avec leurs parfums, malgré sa résistance à se laisser faire. J'ai déjà dit que c'était un homme considérable et très-apte à occuper n'importe quel emploi ; il était d'ailleurs ami de Cortès, et c'est dans cette confiance que celui-ci lui donna le commandement de cette ville,

nous, qu'il soit opportun d'y engager notre étude. Il suffira de rapporter ce que Cortès en a dit lui-même dans sa relation à l'empereur Charles-Quint. Dans ce mémorable et court récit, ce qui est bien digne de surprendre au premier abord, c'est la simplicité du rapport de ce grand homme de guerre. Il ne paraît pas se douter le moins du monde qu'en détruisant sa flotte il accomplit un fait héroïque destiné à perpétuer son nom dans l'admiration des siècles. C'est avec la plus grande froideur qu'il dit naturellement dans son récit :

« En sus du désir qu'entretenaient plusieurs anciens familiers et amis de Diego Velasquez de sortir de ce pays, il y en avait d'autres qui, le voyant si étendu, si peuplé, tandis que nous étions nous-mêmes si peu nombreux, vivaient dans les mêmes aspirations. J'en arrivai à croire que si je laissais subsister les navires, tous ceux qui nourrissaient cette pensée s'en prévaudraient pour se soulever contre moi et fuir en me laissant presque seul, annulant ainsi les bons services rendus à Dieu et à Votre Altesse dans ce pays. Je m'ingéniai donc à démontrer que lesdits navires n'étaient plus aptes à naviguer et, sous ce prétexte, je les fis échouer sur la côte. C'est par là que mes hommes perdirent tout espoir de sortir de cette contrée, et je pus avancer avec plus de sécurité, n'ayant plus la crainte, à peine aurais-je tourné le dos, de perdre tous ceux qui seraient restés à la Villa Rica. » (Deuxième *Lettre de Cortès*, écrite de Segura de la Sierra, le 30 octobre 1520.)

Ce n'est pas sans motifs que Bernal Diaz ajoute à cette raison la nécessité où l'on était d'augmenter les forces de l'armée par l'adjonction des matelots et marins restés libres après la perte des navires. Mais où notre chroniqueur, cédant à une vanité naïve, commet une erreur manifeste, c'est lorsqu'il prétend que cet acte extraordinaire fut le résultat du conseil que ses principaux subordonnés et compagnons d'armes donnèrent à Cortès. Il se peut, comme le font justement observer Prescott et Bernal Diaz lui-même, que cet habile et fin politique ait eu l'adresse de se faire pousser à exécuter cette grande résolution, après l'avoir insinuée, afin d'écarter de lui le poids unique de la responsabilité en cas de revers ; mais qui ne voit qu'une semblable conception ne saurait naître d'une assemblée ? car elle a tous les caractères d'une inspiration qui s'élève au sublime de l'audace et elle doit être considérée par cela même comme étant éminemment personnelle. Tout l'honneur sans nul doute en revient à Cortès, et c'est avec raison que Bernal Diaz, mieux avisé, paraît en être lui-même à peu près convaincu.

afin que la résistance fût certaine si quelque force de Diego Velasquez venait à se présenter. Je le laisserai là et je dirai ce qui advint.

C'est là que le chroniqueur Gomara assure que Cortès fit trouer les navires; il dit aussi que Cortès n'osait pas divulguer parmi les soldats qu'il voulait marcher sur Mexico, à la recherche du grand Montezuma. Comment! de quelle pâte sont donc faits les Espagnols pour refuser d'aller en avant et rester en des endroits où il n'y aurait ni guerre ni profits! Gomara dit encore que ce fut Pedro de Ircio qui resta préposé au commandement de Vera Cruz; on l'informa bien mal: j'affirme que ce fut Juan de Escalante qui resta en qualité de capitaine et alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne. Quant à Pedro de Ircio, on ne lui avait encore donné aucun emploi, pas même dans les *quadrillas*. Ajoutons qu'il n'en était pas digne, et qu'il n'est d'ailleurs pas juste d'attribuer aux uns ce qu'ils n'ont pas eu, ni d'enlever aux autres ce qui fut leur partage.

CHAPITRE LIX

D'un discours que Cortès nous adressa après avoir détruit les navires, et comment nous disposâmes notre départ pour Mexico.

Après avoir détruit notre flotte publiquement (et non comme Gomara le raconte), un matin, après avoir entendu la messe, tandis que, capitaines et soldats, nous parlions tous ensemble avec Cortès des choses de l'expédition, il nous pria de vouloir bien l'écouter, et il nous exprima les pensées suivantes : Que nous savions déjà quelle était la campagne que nous allions entreprendre; que, par la faveur de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous ne pouvions manquer de vaincre en toutes les batailles et rencontres, et que nous devions nous y préparer par tous les moyens possibles; parce que, s'il nous arrivait de subir un échec (ce qu'il plairait à Dieu de ne pas permettre), il ne nous serait plus possible de lever la tête, à cause du petit nombre que nous étions; que nous n'avions à compter que sur le secours du bon Dieu, puisque nous n'avions plus aucun navire pour retourner à Cuba, et que notre salut dépendait uniquement de la fermeté de nos cœurs et de notre bonne vigueur à combattre. Après qu'il eut ajouté à ce sujet des paroles qui rappelaient les faits héroïques des soldats de Rome, nous lui répondîmes que nous ferions tout ce qu'il commanderait; que le sort en était jeté, bon ou mauvais, comme disait Jules César sur le Rubicon; que du reste tous nos efforts tendraient à servir Dieu et Sa Majesté.

Après cette conférence, dont les termes furent autrement choisis,

engageants et pleins d'éloquence que je n'aurais pu le dire en ce récit, Cortès fit appeler le cacique gros, et lui rappela qu'il devait honorer de ses révérences et de ses soins l'église et la croix; il ajouta qu'il allait partir immédiatement pour Mexico, afin d'obtenir de Montezuma qu'il ne volât plus et ne fît à l'avenir aucun sacrifice; qu'il avait besoin de deux cents Indiens *tamemes* pour traîner l'artillerie. (J'ai déjà dit qu'ils portent deux *arrobas* sur leur dos, faisant cinq lieues sous ce poids.) Il lui demanda aussi cinquante de ses principaux hommes de guerre, pour qu'ils marchassent avec nous.

Nous étions sur le point de nous mettre en route, lorsqu'arriva de la Villa Rica un soldat avec une lettre de Juan de Escalante, à qui Cortès avait ordonné de se rendre au port pour lui envoyer quelques nouveaux soldats. Escalante disait qu'un navire louvoyait au long de la côte et qu'il lui avait déjà fait différents signaux; que, quant à lui, il avait arboré des pavillons blancs; qu'il s'était mis à se promener à cheval sur le bord de la mer, couvert d'un manteau écarlate, afin d'être vu par les gens du navire; qu'il lui avait semblé que les marins avaient bien vu et les drapeaux, et le cheval, et le manteau; mais qu'ils n'avaient point voulu descendre à terre; qu'il avait expédié des Espagnols pour observer à quel endroit allait ce navire; qu'on lui avait répondu que le bâtiment avait jeté l'ancre, à trois lieues de là, à l'embouchure d'une rivière; qu'il le faisait savoir à Cortès pour voir ce qu'il ordonnerait. Celui-ci, ayant lu la lettre, donna l'ordre immédiatement à Pedro de Alvarado de prendre le commandement de toute l'armée qui était à Cempoal. Il lui adjoignit Gonzalo de Sandoval, qui déjà faisait preuve des qualités d'un valeureux soldat, comme il le fut toujours par la suite. C'est là le premier commandement qui fut confié à Sandoval. Il y eut même, au sujet de ce premier emploi qu'on refusa à Alonso de Avila, certaines délicatesses entre celui-ci et Sandoval.

Mais poursuivons notre récit, pour dire que Cortès se mit en route à cheval avec quatre autres cavaliers qui l'accompagnèrent, et il ordonna qu'on le fît suivre par cinquante soldats des plus ingambes; il désigna lui-même ceux qui devaient l'accompagner. J'étais de ceux qu'il choisit. Nous arrivâmes vers la nuit du même jour à la Villa Rica. Je vais dire ce qui nous y advint.

CHAPITRE LX

Comme quoi Cortès se rendit au point où le navire était mouillé et prit six soldats et matelots qui étaient sortis du bord; de ce qui arriva à ce sujet.

Lorsque nous arrivâmes à la Villa Rica, Juan de Escalante vint parler à Cortès, et lui dit qu'il conviendrait d'aller cette nuit même vers le navire, de crainte qu'il ne fît voile et s'éloignât; il priait Cortès de prendre du repos, tandis qu'il irait, lui, avec vingt soldats. Cortès dit qu'il ne se reposerait pas (*chèvre qui boîte ne dort pas la sieste*), qu'il voulait aller en personne avec les soldats qu'il avait amenés; de sorte que, sans prendre une bouchée, nous recommençâmes notre marche en remontant la côte. Nous rencontrâmes quatre Espagnols qui venaient prendre possession du pays au nom de Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque. Ils étaient envoyés par un capitaine qui depuis peu de jours s'occupait à former un établissement sur le fleuve du Panuco; son nom était Alonso Alvarez de Pineda ou Pinedo. Les quatre Espagnols que nous rencontrâmes s'appelaient : Guillen de la Loa, qui venait en qualité de notaire, et les témoins qui l'assistaient pour la prise de possession, l'un André Nuñez, charpentier; l'autre, maître Pedro, celui de la harpe, natif de Valence; je ne me rappelle pas le nom du troisième.

Cortès, ayant bien compris comment ils venaient prendre possession au nom de Francisco de Garay, qui était resté à la Jamaïque et expédiait des capitaines en son nom, demanda à quel titre et par quelle voie ces capitaines étaient venus. Les quatre hommes répondirent que, l'an 1518, la nouvelle s'étant répandue, dans toutes les îles, des terres que nous avions découvertes lors des voyages de Francisco Hernandez de Cordova et de Juan de Grijalva, ainsi que des vingt mille piastres en or apportées à Diego Velasquez, Garay eut occasion de recevoir avis, par le pilote Anton de Alaminos et un autre navigateur de l'expédition, qu'il pourrait demander à Sa Majesté pour son compte tout ce qu'il aurait découvert depuis le fleuve San Pedro et San Pablo vers le nord. Comme d'ailleurs Garay avait à la cour des amis qui pouvaient lui obtenir ce qu'il demandait, il envoya un sien majordome, nommé Torralva, chargé de diriger cette affaire et d'obtenir pour lui des titres qui le fissent commandant militaire et gouverneur de tout ce qu'il découvrirait au delà du fleuve San Pedro et San Pablo. Ce fut avec ces pouvoirs qu'il envoya trois navires montés par deux cent soixante-dix soldats, pourvus de provisions et de chevaux, avec le capitaine que j'ai nommé Alonso de Alvarez Pineda

ou Pinedo. Ce capitaine s'était établi sur un fleuve appelé Panuco, à soixante-dix lieues de là. Quant à eux, ils avaient agi d'après l'ordre du capitaine et n'étaient pas en faute.

Cortès, ayant tout compris, chercha à les flatter par des paroles affectueuses et leur demanda s'il ne nous serait pas possible de nous emparer de ce navire. Le Guillen de la Loa, qui était le principal de ces quatre hommes, répondit qu'il ferait des signes avec son manteau et tout ce qu'il lui serait possible. Mais on eut beau les appeler, jouer du manteau et faire des signes; ils ne voulurent pas venir, parce que, dirent ces hommes, leur capitaine leur avait recommandé de bien se tenir en garde pour éviter de donner dans la troupe de Cortès, car on avait reçu la nouvelle que nous étions dans le pays. Voyant du reste que le canot du navire ne venait pas, nous comprîmes que les gens du bord nous avaient aperçus sur la côte et que si l'on n'avait recours à quelque ruse, ils ne se résoudraient pas à descendre à terre. Cortès pria donc les quatre hommes de se déshabiller, pour que quatre des siens pussent revêtir leurs habits; ils le firent ainsi. Nous reprîmes alors le chemin par où nous étions venus, afin qu'ils pussent, du navire, voir que nous nous en allions et le crussent réellement, tandis que nos quatre hommes, revêtus des habits d'emprunt, resteraient en ce lieu. Nous nous cachâmes avec Cortès dans un bois pendant la moitié de la nuit, attendant que l'obscurité fût complète et qu'il nous fût ainsi possible de descendre jusque près de la rivière, toujours assez dissimulés pour qu'on ne pût apercevoir que les quatre soldats travestis.

Lorsque le jour se leva, ceux-ci commencèrent à faire des signaux avec leurs capes, ce qui fit arriver aussitôt six matelots dans un bateau. Deux de ces hommes seulement vinrent à terre, portant deux jarres d'eau, tandis que nous continuions avec Cortès à observer de notre cachette, attendant que les autres matelots arrivassent aussi; mais ils ne voulurent point descendre. Cependant nos quatre hommes qui étaient revêtus des habits des gens de Garay faisaient semblant de se laver les mains en cachant leur figure. Ceux du bateau leur criaient : « Venez, embarquez-vous! Qu'est-ce que vous faites? Pourquoi ne venez-vous pas? » L'un des nôtres répondit alors : « Venez un peu à terre et vous verrez. » Or, comme ils ne reconnurent pas cette voix, ils repartirent avec le canot. On eut beau les appeler, ils se refusèrent à répondre. Nous voulûmes alors leur lancer quelques coups d'escopettes et d'arbalètes, mais Cortès nous défendit d'en rien faire, en disant que Dieu les gardât et qu'ils fussent adresser leur rapport à leur capitaine. Il en résulta que nous eûmes six soldats de ce navire : les quatre premiers d'abord, et les deux matelots qui vinrent à terre ensuite. Nous revînmes ainsi à la Villa Rica, et tout cela sans avoir pris une bouchée.

Voilà ce que l'on fit, et nullement ce qu'écrit le chroniqueur Gomara, lequel dit que Garay lui-même vint alors. Il se trompe, car, avant de venir en personne, il envoya trois capitaines avec des navires. Je dirai plus loin en quel temps ils arrivèrent et ce que l'on en fit. Je dirai aussi à quel moment arriva Garay en personne. Pour à présent, poursuivons notre récit, et disons comment nous convînmes d'aller à Mexico.

CHAPITRE LXI

Comme quoi nous résolûmes d'aller à la ville de Mexico et fûmes par Tlascala d'après le conseil du cacique; de ce qui nous arriva tant en actions de guerre qu'en d'autres choses.

Après avoir bien pesé tout ce qui était relatif au départ pour Mexico, nous tînmes un conseil au sujet de la route que nous devions suivre. Les principaux habitants de Cempoal furent d'avis que la meilleure et la plus convenable serait celle qui passe par la province de Tlascala, parce que les Tlascaltèques étaient leurs amis et les ennemis mortels des Mexicains. Ils avaient déjà préparé quarante hommes de choix, tous guerriers, qui marchèrent avec nous et nous furent d'un grand secours en cette campagne. Ils nous donnèrent aussi deux cents *tamemes* pour traîner l'artillerie. Quant à nous, pauvres soldats, nous n'avions pas besoin de porteurs; car, en ce temps-là, nous n'avions rien à faire porter, puisque nous marchions et couchions avec nos armes, consistant en lances, arbalètes, escopettes, boucliers et autres défenses, et nous n'enlevions jamais les sandales qui formaient notre unique chaussure, étant toujours bien sur nos gardes et prêts à combattre.

Nous partîmes de Cempoal vers le milieu du mois d'août de 1519, en bon ordre, avec des hommes pour battre la campagne et des éclaireurs en avant. Nous arrivâmes, le premier jour, à un village appelé Xalapa et de là à Socochima, point bien fortifié, d'un accès difficile, où nous vîmes beaucoup de plantes grimpantes qui sont comme les vignes du pays. Nous aidant de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, nos interprètes, nous expliquâmes dans ces villages les vérités relatives à notre sainte foi et comme quoi nous étions les sujets de l'Empereur don Carlos qui nous avait envoyés pour empêcher qu'ils sacrifiassent des hommes et qu'ils se volassent entre eux. On leur exposa encore beaucoup d'autres choses qu'il convenait de leur dire, et comme ils étaient alliés de Cempoal et ne payaient pas tribut à Montezuma, nous trouvâmes en eux beaucoup de bon vouloir. Ils nous donnaient à manger et nous laissaient placer dans chaque village une

croix, à propos de laquelle nous leur expliquions ce qu'elle signifiait, en les priant de la traiter avec vénération. Après Socochima, nous traversâmes des sierras élevées et un passage par où nous parvînmes à un autre village appelé Texutla. On nous y reçut avec bienveillance, car les habitants ne payaient pas tribut non plus.

En sortant de ce village, nous achevâmes la montée et nous entrâmes dans le désert où il fit un froid intense avec des giboulées toute la nuit, tandis que les vivres nous y manquèrent. De la sierra Nevada, qui est à côté de la route, venait un vent qui nous faisait grelotter, parce que, comme nous arrivions tout à coup à un pays si froid en venant de l'île de Cuba et de la Villa Rica, contrée extrêmement chaude, et que d'ailleurs nous n'avions que nos armes pour nous couvrir, nous étions très-sensibles à la gelée, en notre qualité de gens qui ont perdu l'habitude des climats froids. De là nous nous transportâmes à un autre débouché où nous trouvâmes de grands établissements et des oratoires d'idoles comme j'en ai décrit. Il y avait là de grands amas de bois pour le service des dieux qui se trouvaient dans le temple. Nous ne pûmes nous y pourvoir de vivres, et le froid y était très-vif. De là nous entrâmes dans les possessions d'un village appelé Cocotlan. Nous envoyâmes deux Indiens de Cempoal dire aux caciques que nous approchions et qu'ils voulussent bien approuver notre arrivée dans leurs établissements. Ce village était soumis à Mexico; nous y marchions bien sur nos gardes et avec grand ordre, parce que nous nous apercevions que les choses y avaient un autre aspect. Quand nous vîmes blanchir les terrasses des habitations, et les maisons du cacique, et les temples, et les oratoires très-élevés et peints à la chaux, nous y crûmes voir une ressemblance avec quelques villages de notre Espagne, et nous donnâmes alors à ce bourg le nom de Castilblanco, parce que certains soldats portugais nous dirent que cela paraissait être la ville de Casteloblanco de Portugal. C'est ainsi, du reste, que ce bourg s'appelle actuellement. Or, comme on y apprit, par les messagers que nous avions envoyés, que nous allions y entrer, le cacique et quelques autres personnages sortirent pour nous recevoir auprès de leurs maisons. Ce cacique s'appelait Olintecle. On nous conduisit à des habitations où l'on nous apporta fort peu de vivres, avec tous les signes d'un véritable mauvais vouloir.

Quand nous eûmes fait notre repas, Cortès leur demanda, au moyen de nos interprètes, des choses concernant leur maître Montezuma. Le cacique, en réponse, parla du grand nombre de guerriers qu'il avait dans les provinces conquises, n'oubliant pas ses forces militaires qui se trouvaient sur les frontières et dans les districts qui n'en étaient pas éloignés. Il décrivit la place forte de Mexico, les maisons bâties sur les lagunes, de telle façon qu'on ne pouvait passer de l'une à l'autre si ce n'est au moyen de ponts et d'embarcations; leurs con-

structions étaient disposées en terrasses, de manière qu'elles pouvaient être facilement converties en forteresses en y ajoutant des parapets. Il racontait encore comment, pour arriver dans la ville, on passait par trois chaussées en travers desquelles des tranchées étaient pratiquées afin que l'eau pût circuler de l'une à l'autre; que sur ces tranchées des ponts en bois étaient disposés de telle sorte qu'il suffisait de relever n'importe lequel d'entre eux pour que l'entrée à Mexico devînt impossible. Il nous dit la grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses qui formaient le trésor de son seigneur Montezuma. Il s'étendait du reste tellement sur mille autres conditions qui faisaient de celui-ci un très-grand seigneur, que Cortès et nous tous restions en admiration en les écoutant. Quant à nous, les soldats espagnols, obéissant à notre nature, nous puisions dans ce qu'il nous disait de sa puissance le désir de nous lancer dans les aventures, quoique, à vrai dire, il nous parût impossible d'admettre la réalité de tout ce que racontait le cacique Olintecle. Et cependant, Mexico est véritablement plus forte encore et mieux munie de forteresses que nous ne vénions d'entendre dire; car, autre chose est d'avoir palpé et vu soi-même les défenses qui s'y trouvent, et autre chose bien différente, de les lire dans mon écrit. Il ajouta que Montezuma était si grand seigneur qu'il mêlait sa volonté à toute chose et que par conséquent on ne pouvait savoir s'il serait bien satisfait d'apprendre notre entrée dans le village et le soin qu'on y avait pris de nous loger et de nous fournir des vivres sans qu'il en eût donné l'autorisation.

Cortès répondit, par nos interprètes : « Je vous fais savoir que nous venons de pays lointains par ordre de notre seigneur et Roi, l'Empereur don Carlos, de qui nous sommes les sujets et les grands vassaux ; il nous envoie donner l'ordre à votre grand Montezuma de ne plus sacrifier ou tuer aucun Indien, ni voler ses sujets, ni prendre possession d'aucune autre contrée, et de jurer obéissance à notre seigneur et Roi. Je vous dis donc maintenant, à vous Olintecle et à tous les autres caciques ici présents, que vous cessiez vos sacrifices, que vous ne mangiez plus la chair de vos semblables, que vous ne continuïez plus à vous livrer à des vices honteux et autres vilaines actions qui sont dans vos habitudes, parce que c'est ainsi que Dieu Notre Seigneur le commande, Lui en qui nous croyons, qui donne la vie et la mort, et doit nous conduire dans les cieux. » On leur dit encore beaucoup d'autres choses relatives à notre sainte foi, tandis qu'ils gardaient le plus grand silence. Cortès ajouta, en s'adressant aux soldats qui étaient présents : « Il me semble, señores, que, puisqu'il n'est pas possible de tenter autre chose, nous devons nous contenter de planter une croix. — Je pense au contraire, dit le Père fray Bartolomé de Olmedo, qu'il n'est pas temps encore de proposer des croix à ces villageois, parce qu'ils me paraissent être un peu irrévérencieux

et sans nulle crainte; comme ils sont d'ailleurs vassaux de Montezuma, j'ai peur qu'ils ne les brûlent ou qu'ils ne fassent d'autres actes répréhensibles; ce qu'on leur a dit peut, au surplus, être bien suffisant, jusqu'à ce qu'ils aient meilleure connaissance de notre sainte foi. » Les choses en restèrent-là, par conséquent, sans que la croix fût plantée.

Laissons cela, laissons aussi les saintes homélies que nous leur faisions, et disons comme quoi nous amenions avec nous un lévrier très-haut de taille qui appartenait à Francisco de Lugo. Il aboyait beaucoup la nuit, ce qui fut cause que les caciques du village demandèrent à nos amis de Cempoal si c'était un tigre, un lion ou autre animal nous servant à tuer les Indiens. Nos alliés répondirent que nous l'amenions pour nous défaire de quiconque nous causait du mal. Ils demandèrent aussi ce que nous faisions avec nos bombardes, et la réponse fut que nous massacrions qui nous voulions, au moyen de pierres que l'on avait soin d'y introduire; que les chevaux couraient comme des cerfs et que nous pouvions atteindre avec eux tous ceux que nous leur désignions. Olintecle et les autres personnages dirent alors : « S'il en est ainsi, ce doivent être des *teules*. » (J'ai déjà dit qu'ils appellent *teules* les idoles, leurs dieux, et les mauvais esprits.) Nos amis leur répondirent : « Réfléchissez bien et prenez soin de ne rien faire qui les puisse contrarier; ils le sauraient à l'instant; car ils peuvent lire dans votre pensée; ils sont en effet ces mêmes *teules* qui arrêtèrent les percepteurs de votre grand Montezuma et ordonnèrent qu'on ne lui payât plus tribut dans toute la sierra et dans notre ville de Cempoal; ce sont eux qui brisèrent nos dieux dans nos temples et les remplacèrent par les leurs; ils ont vaincu les gens de Tabasco et de Cingapacinga. Vous avez vu, au surplus, que le grand Montezuma, malgré sa puissance, leur envoie de l'or et des étoffes, tandis que, maintenant qu'ils sont dans ce bourg, vous ne leur donnez rien. Mieux vaudrait se hâter de leur offrir un grand présent. » Nous pouvions donc nous flatter d'avoir avec nous d'excellents prôneurs; car, presque aussitôt, on nous apporta trois colliers, quatre breloques et quelques lézards, tout cela en or, quoique fortement mélangé; ils nous amenèrent aussi quatre Indiennes pour moudre notre maïs et nous donnèrent une charge d'étoffes. Cortès les reçut bien volontiers et les paya en grandes promesses.

Je me rappelle que, sur une place où s'élevaient des oratoires, les habitants avaient réuni tant de crânes humains, et d'ailleurs avec un tel ordre que l'on en pouvait faire le compte : il me sembla qu'il y en avait plus de cent mille; je le répète encore : « environ cent mille »! Dans une autre partie de la place, on voyait également des monceaux d'os dépouillés de leur chair, en quantité innombrable. De longues solives retenaient, d'un bout à l'autre, un grand nombre de

têtes qui pendaient. Trois papes étaient préposés à la garde de ces ossements et de ces crânes, dont ils étaient responsables. Du reste, des spectacles pareils nous attendaient, à mesure que nous nous enfoncerions davantage dans le pays; car dans tous les villages, sans en excepter Tlascala, ces horribles choses se présentaient également aux regards. Après tout ce que je viens de dire, nous résolûmes de poursuivre notre chemin par Tlascala, que nos amis nous disaient être fort près de là, les frontières étant à peu de distance, ainsi qu'on put bientôt s'en assurer par la vue des pierres limites. Nous demandâmes, à ce sujet, au cacique Olintecle quel était le meilleur chemin et le plus en plaine pour aller à Mexico. Il répondit que ce serait en passant par une très-grande ville appelée Cholula; mais les gens de Cempoal dirent à Cortès : « Seigneur, n'allez pas par Cholula; ses habitants sont des traîtres; Montezuma y entretient toujours une garnison de guerriers; passez plutôt par Tlascala, où sont nos amis, qui se trouvent être en même temps les ennemis des Mexicains. » Nous convînmes donc de suivre l'avis des gens de Cempoal; car le bon Dieu disposait pour nous toutes choses. Cortès demanda à Olintecle vingt de ses principaux guerriers pour qu'ils fussent avec nous, et on nous les donna. Le lendemain, de bonne heure, nous fîmes route vers Tlascala. Nous arrivâmes à un petit village dépendant de Xalacingo. De là, nous envoyâmes comme messagers deux Indiens, choisis parmi ceux de Cempoal, qui disaient d'habitude beaucoup de bien des Tlascaltèques et qui étaient leurs amis. Nous les chargeâmes d'une lettre pour eux, sachant bien qu'ils ne pourraient la comprendre, et nous leur adressâmes, en cadeau, un chapeau rouge en feutre de Flandre, qui était alors de mode. Ce que l'on fit, au surplus, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXII

Comment nous prîmes la résolution d'aller par Tlascala et y envoyâmes des messagers pour qu'on trouvât bon notre passage par cette ville. Comme quoi on arrêta nos messagers; et ce qu'on fit encore.

Nous partîmes de Castilblanco, en nous tenant bien sur nos gardes. Les éclaireurs marchaient en avant. Le bon ordre régnait dans les rangs; les fusiliers et les arbalétriers se tenaient à leur place, et les cavaliers avaient une tenue encore meilleure. Nous étions tous revêtus de nos armes, selon notre habitude. Je parle trop peut-être de cette précaution et je laisserais volontiers ce langage s'il n'importait de dire que nous étions tellement sur nos gardes, le jour et la nuit, que, nous eût-on fait entendre dix fois le cri d'alarme, on nous eût tou-

jours trouvés prêts, chaussés de nos sandales, l'épée, la rondache et la lance bien sous la main. Ce fut dans cet ordre que nous arrivâmes à un petit village de Xalacingo. On nous y donna un collier d'or, des étoffes et deux Indiennes.

De là, nous envoyâmes à Tlascala deux messagers choisis parmi les gens de Cempoal, les chargeant de remettre une lettre et un chapeau en feutre rouge de Flandre, de mode en ce temps-là. Nous savions bien que la lettre ne pourrait pas être lue; mais nous espérâmes qu'en voyant un papier différent du leur ils comprendraient que c'était un message de nous. Ce que nous fîmes dire par nos envoyés, c'est que nous nous proposions de nous rendre à leur ville et qu'ils voulussent bien y consentir, attendu que nous n'y allions point pour leur causer de l'ennui, mais pour nous en faire des alliés. Nous agîmes ainsi parce que, dans la localité où nous étions, on nous assura que Tlascala tout entière était armée contre nous. On y avait su en effet que nous allions nous y rendre, et que nous amenions avec nous plusieurs alliés de Cempoal, de Zocotlan et d'autres villages par où nous avions passé, tous tributaires habituels de Montezuma. Les Tlascaltèques en conclurent que nous marchions dans l'intention d'attaquer leur ville, parce qu'ils tenaient pour ennemis ceux qui venaient avec nous. Comme, au surplus, différentes fois, les Mexicains étaient entrés dans leur pays en ayant recours à des ruses, et l'avaient saccagé, ils se persuadèrent qu'il en était de même actuellement. Il en résulta qu'aussitôt que nos messagers arrivèrent avec la lettre et le chapeau et commencèrent à conter le but de leur ambassade, on les arrêta sans continuer à les entendre. Nous attendîmes la réponse ce jour-là et le lendemain; mais nous ne les vîmes pas revenir. Cortès s'adressa alors aux principaux habitants du village où nous étions et leur dit les choses qui convenaient le mieux au sujet de notre sainte foi, et comme quoi nous étions les vassaux de notre seigneur et Roi qui nous avait envoyés dans ce pays pour les empêcher de sacrifier, de tuer des hommes, de manger de la chair humaine et de commettre les turpitudes qui sont dans leurs habitudes. Il ajouta différentes autres choses que nous avions pris la coutume de dire dans tous les villages où nous passions. Il leur fit beaucoup de promesses, leur offrant de les aider au besoin, et il leur demanda vingt Indiens guerriers pour marcher avec nous, ce qu'ils nous accordèrent bien volontiers.

Nous livrant donc à notre bonne fortune et nous recommandant à Dieu, nous partîmes le lendemain pour Tlascala. Nous étions en route dans l'ordre que j'ai déjà dit, lorsque nous rencontrâmes nos messagers qu'on avait retenus. Il paraît que, comme les Indiens qui étaient chargés de les garder ne pensaient qu'à se préparer à la guerre, ils manquèrent de soin, peut-être même traitèrent leurs prisonniers en amis et les laissèrent s'échapper. Nos envoyés revenaient

si effrayés de ce qu'ils avaient vu et entendu qu'ils osaient à peine nous en instruire. Il paraît en effet que, pendant qu'ils étaient en prison, on leur adressait des menaces en disant : « C'est à présent que nous allons mettre à mort ces hommes que vous appelez des *teules*, et manger leur chair[1] ; nous verrons bien s'ils sont si vigoureux que vous l'avez publié ; nous mangerons vos chairs aussi, car vous venez nous trahir en servant par des ruses les projets du traître Montezuma. » Les messagers avaient beau dire que nous étions contraires aux Mexicains, que nous tenions les Tlascaltèques pour frères ; leurs assertions ne leur servaient à rien. Lorsque Cortès et nous tous apprîmes ces arrogants discours et comment on s'apprêtait à nous combattre, cela nous donna fort à penser ; mais nous nous écriâmes tous d'une voix : « Puisqu'il en est ainsi, à la bonne heure, et en avant ! » Nous nous recommandâmes à Dieu et déployâmes notre drapeau, qui était porté par l'alferez Corral ; car les Indiens du village où nous avions passé la nuit nous assurèrent qu'on viendrait au-devant de nous sur la route, pour nous empêcher d'entrer à Tlascala. Nos messagers de Cempoal nous avaient d'ailleurs déjà exprimé cette pensée, ainsi que je l'ai dit.

En avançant de la façon que j'ai expliquée, nous nous entretenions des soins à prendre pour que les cavaliers en chargeant et en reculant conservassent l'allure du demi-galop, la lance légèrement croisée, marchant de trois en trois, pour pouvoir mieux se venir en aide ; il était entendu que lorsque nous chargerions les troupes ennemies, on balafrerait les figures avec la lance, sans s'arrêter à donner de la pointe, pour ne pas s'exposer à ce que l'ennemi y portât la main. Et s'il arrivait, malgré tout, qu'il pût s'en saisir, on aurait soin de retenir l'arme avec force, prenant un solide appui sous le bras. En cette position, il suffirait de donner un vigoureux coup d'éperon pour que l'élan du cheval parvînt à l'arracher ou à entraîner l'Indien qui la tiendrait. On me demandera maintenant à quoi bon tant de précautions sans nous voir menacés encore de l'attaque de nos adversaires. Je réponds à cela que Cortès avait l'habitude de dire : « Remarquez, chers camarades, que nous sommes bien peu nombreux ; nous devons être toujours sur nos gardes et aussi bien préparés que si nous voyions nos ennemis courir à l'attaque, et non-seulement comme si nous les voyions arriver, mais comme si déjà nous étions avec eux au

1. A partir de ce moment, les Espagnols ne cesseront plus d'entendre dire partout qu'on va les sacrifier aux idoles en destinant leurs membres à d'horribles festins. Les alliés qu'ils vont acquérir leur répéteront à tout instant que, s'ils entrent à Mexico, ils y seront dévorés. A chaque pas, ils vont avoir le spectacle d'affreux repas de cannibales. Quelque solidement trempé que fût leur courage, il est permis de croire que beaucoup d'entre eux, tous peut-être, eussent faibli en présence de cette abominable perspective, et qu'ils eussent organisé la retraite si les vaisseaux n'eussent pas été mis à la côte.

milieu de la bataille. Or, il arrive alors souvent que l'ennemi met la main sur la lance, et c'est pour cela que nous devons avoir toujours l'habitude de la manœuvre nécessaire à cette défense. Et non-seulement pour cela, mais pour tout autre accident du combat. Je sais bien du reste que, quand il s'agira de se battre, vous n'aurez guère besoin de mes conseils, parce que j'ai la conviction que, quelles que soient la valeur et l'importance de mes paroles, vous irez toujours au delà dans l'action. »

Ce fut ainsi que nous marchâmes environ deux lieues. Nous rencontrâmes alors une redoute construite à chaux et à sable et consolidée avec un bitume si dur, qu'il fallait le pic pour le détruire. Cette construction était faite, du reste, de telle façon qu'elle représentait une défense difficile à prendre. Nous nous arrêtâmes pour la considérer, et Cortès demanda aux Indiens de Zocotlan dans quel but on avait fait ce travail avec cette solidité. Ils répondirent que, comme les guerres étaient continuelles entre Montezuma et Tlascala, les Tlascaltèques avaient élevé cette défense pour mieux se protéger; car nous étions là dans leurs terres. Nous réfléchîmes un moment, et il y avait bien de quoi le faire en présence de cette forteresse. Mais Cortès s'écria tout à coup : « Señores, suivons notre drapeau; il porte le signe de la sainte croix; par elle nous vaincrons. » Nous répondîmes tous ensemble que nous marcherions ainsi sous bonne étoile et que Dieu est la force véritable. Nous commençâmes donc notre marche dans le bon ordre dont j'ai parlé. Nous n'étions pas arrivés bien loin, lorsque nos éclaireurs aperçurent une trentaine d'Indiens placés en observation. Ils étaient armés d'épées à deux mains, de boucliers et de lances; ils portaient à la tête un panache. Quant à leurs épées, elles sont faites en obsidienne, longues comme des espadons, tranchantes comme des rasoirs et montées de telle façon qu'elles ne peuvent se briser ni sortir de leur manche. Aussitôt que nos éclaireurs les eurent vus, ils se replièrent vers nous pour en donner avis. Cortès ordonna aux cavaliers de courir sur eux et de faire en sorte d'en prendre quelques-uns sans les blesser; il fit partir presqu'aussitôt cinq autres cavaliers, afin que, si l'on tombait dans quelque embuscade, on pût mutuellement se venir en aide. En même temps, nous fîmes doubler le pas à toute notre armée, recommandant de marcher en bon ordre, parce que les alliés qui venaient avec nous assuraient que nous aurions affaire à un grand nombre de guerriers postés en embuscade. Or, lorsque les trente Indiens placés en observation virent que nos cavaliers couraient sur eux et les appelaient de la main, ils ne voulurent point attendre; on put néanmoins les atteindre et essayer de s'en saisir Mais ils se défendirent bravement et blessèrent nos chevaux avec leurs espadons. Les nôtres, voyant leur obstination au combat et les blessures de leurs chevaux, se préparèrent à faire

honorablement leur devoir et réussirent à tuer cinq hommes à l'ennemi.

On en était là, lorsqu'un bataillon de Tlascaltèques composé de trois mille hommes, qui s'était tenu caché, se précipita avec furie sur le lieu du combat. Ils commencèrent à cribler de leurs flèches nos cavaliers qui s'étaient déjà tous réunis, et la bataille s'engagea, car en ce moment même nous arrivâmes avec notre artillerie, nos escopettes et nos arbalètes. Insensiblement, l'ennemi se prit à reculer, mais en s'arrêtant de temps en temps pour combattre en bon ordre. Il nous blessa dans cette rencontre quatre soldats, dont l'un, ce me semble, mourut peu de jours après de ses blessures. Comme il était tard, les Tlascaltèques se retirèrent, et nous ne jugeâmes pas à propos de les suivre. Dix-sept d'entre eux restèrent morts sur le carreau, mais ils eurent peu de blessés.

Après avoir traversé des terrains accidentés, nous tombâmes en plaine et nous découvrîmes un grand nombre d'établissements destinés à la culture du maïs et du maguey, plante qui sert à faire le vin du pays. Nous passâmes la nuit sur le bord d'un ruisseau et, comme nous n'avions pas d'huile, nous pansâmes nos blessés avec la graisse d'un Indien tué dans le combat. Nous soupâmes très-bien avec de petits chiens d'une espèce qu'on élève dans le pays. Toutes les maisons étaient abandonnées et les provisions enlevées, mais les chiens que les fuyards emmenaient avec eux revenaient la nuit dans les maisons, où nous avions l'adresse de les prendre, car c'était un manger convenable. Nous passâmes toute la nuit en alerte, faisant des rondes, plaçant des hommes en observation et envoyant battre la campagne par des éclaireurs; nos chevaux étaient sellés et bridés, de crainte que l'ennemi ne tombât sur nous. Nous en resterons là et je dirai les batailles qu'on nous livra.

CHAPITRE LXIII

Des guerres et des batailles que nous eûmes à soutenir contre les Tlascaltèques, et de ce qui advint encore.

Le lendemain, après nous être recommandés à Dieu, nous rangeâmes nos compagnies en bon ordre et nous partîmes en convenant avec les cavaliers de tout ce qu'ils avaient à faire pour l'attaque et pour la retraite. Nous résolûmes surtout de bien prendre garde de nous laisser couper et de faire le moindre vide dans nos rangs. Nous avancions dans ces dispositions, lorsque deux gros bataillons d'environ six mille hommes accoururent à notre rencontre, poussant des cris,

battant du tambour et sonnant de la trompette. Ils lancèrent sur nous leurs flèches et leurs pieux et entamèrent le combat en hommes résolus. Cortès donna à sa troupe l'ordre d'arrêter et, au moyen de trois prisonniers que nous avions faits la veille, il envoya sommer l'ennemi de cesser la bataille, puisque nous les voulions pour frères, et il ajouta, s'adressant à un des nôtres, nommé Diego de Godoy, qui était notaire de Sa Majesté : qu'il vît bien ce qui se passerait, afin d'en rendre témoignage s'il en était requis, de crainte que quelque jour on ne voulût nous faire responsables des morts et préjudices qui allaient suivre, tandis que nous offrions à ces Indiens de vivre en paix avec nous.

A peine nos trois prisonniers leur eurent-ils parlé, qu'ils s'animèrent davantage au combat et nous attaquèrent avec une telle fougue, que nous ne pouvions plus rester l'arme au bras. Alors Cortès s'écria : « Vive saint Jacques de Compostelle, et sus, en avant! » Nous nous précipitâmes à l'instant sur eux de telle sorte que nous en blessâmes un très-grand nombre, entre lesquels se trouvaient trois capitaines. Ils reculèrent alors vers des ravins où se tenaient embusqués une quarantaine de mille hommes ayant à leur tête leur général appelé Xicotenga, dont ils avaient arboré les couleurs, rouge et blanc, sur leurs enseignes déployées. Comme d'ailleurs nous avions à passer sur des terrains raboteux, nous ne pouvions pas utiliser nos chevaux. Nous les franchîmes néanmoins en bon ordre; mais notre marche y offrit les plus grands dangers, parce que l'ennemi, mettant à profit son adresse à se servir de l'arc, de la lance et de l'espadon, nous causait beaucoup de dommages; les frondes aussi faisaient pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Mais lorsque nous fûmes arrivés dans la plaine, l'artillerie et les chevaux leur firent bien payer le mal qu'ils nous avaient causé; nous leur tuâmes alors beaucoup de monde. Nous n'osions pas néanmoins rompre nos rangs; car le soldat qui s'oubliait à poursuivre quelqu'un des Indiens armés d'espadons ou quelque capitaine, était aussitôt atteint et courait le plus grand danger. Mais bientôt, au fort de la bataille, nous nous vîmes entourés de tous côtés, de telle sorte que nous ne pouvions presque plus rien contre l'ennemi, n'osant l'attaquer qu'à la condition de marcher tous ensemble, de crainte qu'on ne fît une trouée dans nos rangs et qu'on ne nous séparât. Or, quand nous voulions avancer ainsi sur nos adversaires, nous trouvions devant nous plus de vingt bataillons acharnés à la résistance. Nos vies coururent alors les plus grands dangers, les ennemis étant si nombreux qu'il leur aurait suffi de lancer chacun une poignée de terre contre nous pour nous laisser ensevelis; mais la grande miséricorde de Dieu nous secondait et nous préservait en toutes choses.

Nous en étions à ce degré de péril au milieu de ces hardis hommes de guerre et de leurs terribles espadons, lorsqu'ils convinrent de se

rassembler en force plus compacte pour se jeter sur nous, dans l'intention de prendre vivant quelqu'un de nos chevaux. Ils exécutèrent en effet leur projet en attaquant vivement, et ils réussirent à porter la main sur une excellente jument, très-vive et très-bonne coureuse, montée par le nommé Pedro Moron, qui était un fort adroit cavalier. Il voulut alors charger ses ennemis, comme c'était la consigne, en s'accompagnant de trois autres camarades, dans le but de se secourir mutuellement. Mais ses adversaires réussirent à se saisir de sa lance, et il lui fut impossible de la dégager. D'autres s'approchèrent et, le criblant de coups d'épée, le blessèrent grièvement. Les choses en étaient là, lorsqu'on porta à la jument un coup d'espadon si violent, qu'on lui trancha absolument la tête, et qu'elle resta morte sur place. Si deux de ses camarades n'avaient à l'instant porté secours à Pedro Moron, il eût été tué infailliblement aussi. Vous croyez peut-être qu'il était bien facile à tous les hommes de notre bataillon de courir en même temps à son aide ? Mais je répète que la crainte d'être rompus et définitivement culbutés nous empêchait de porter nos pas en n'importe quelle direction. Nous avions assez à faire pour éviter qu'on nous enlevât, tant notre situation était critique. Cependant nous nous résolûmes à nous diriger vers la jument et nous eûmes le temps de sauver Moron. Nous pûmes l'arracher de leurs mains, tandis qu'ils l'emportaient à moitié mort, et nous coupâmes les sangles de la pauvre bête, pour ne pas abandonner la selle. Dans cette défense, nous eûmes dix hommes blessés; mais je suis convaincu que nous tuâmes à l'ennemi quatre de ses principaux chefs. Nous étions dans une telle mêlée que les pieds s'entrelaçaient. Nos épées leur causant beaucoup de mal, ils commencèrent à plier en emportant la jument dans leur retraite. Ils la mirent en morceaux, pour les montrer en spectacle dans tous les villages de Tlascala. Nous sûmes plus tard qu'ils offrirent à leurs idoles les ferrures de l'animal, le chapeau en feutre de Flandre et les deux lettres que nous leur avions envoyées pour leur demander la paix. La jument qui périt appartenait à Juan Sedeño. Comme il avait reçu trois blessures la veille, il la prêta ce jour-là à Moron, qui était bon cavalier; celui-ci mourut deux jours après de ses blessures, car je ne me rappelle pas l'avoir jamais revu.

Mais revenons à la bataille, qui durait déjà depuis une heure. Nos canons faisaient beaucoup de mal à nos ennemis, parce que, comme ils étaient nombreux, ils formaient des masses compactes qui étaient forcément très-accessibles à nos coups. D'autre part, nous tous, les cavaliers, les fusiliers, les arbalétriers, les gens d'épée et de lance, nous nous battions comme de valeureux soldats pour sauver nos vies et faire notre devoir; car, certainement, nos existences furent plus que jamais en péril. Il vint plus tard à notre connaissance que nous tuâmes beaucoup d'Indiens dans cette bataille, et, entre autres, huit capitaines,

personnages très-qualifiés, fils des vieux caciques qui se trouvaient dans cette capitale du district. Ils enlevèrent ces morts distingués avec le plus grand soin. Nous n'en éprouvâmes aucun regret et n'eûmes nullement la pensée de les suivre, car nous étions si fatigués que nous ne pouvions plus nous tenir debout. Nous nous arrêtâmes dans ce petit village au milieu de campagnes extrêmement peuplées. On y pratiquait même des habitations souterraines semblables à des cavernes, où un grand nombre d'Indiens passaient leur vie. L'endroit où se donna cette bataille s'appelait Tehuacingo ou Tehuacacingo; elle eut lieu le second jour du mois de septembre de l'an 1519.

Nous voyant victorieux, nous rendîmes à Dieu de grandes grâces et nous nous concentrâmes sur des temples élevés qui pouvaient servir de forteresses. Nous pansâmes nos blessés, au nombre de quinze, avec la graisse de l'Indien dont j'ai parlé. L'un d'eux mourut de ses blessures. Nous soignâmes de même quatre ou cinq chevaux qui avaient été atteints; après quoi, nous prîmes du repos et nous soupâmes excellemment ce soir-là, parce que nous eûmes un grand nombre de poules et de petits chiens que nous avions trouvés dans ces maisons. Nous prîmes nos précautions au moyen de sentinelles, de rondes et de coureurs, et nous nous livrâmes au sommeil jusqu'au jour suivant. Dans cette bataille, nous avions capturé quinze Indiens, dont deux étaient des qersonnages. Les Tlascaltèques, du reste, nous dévoilèrent alors une tactique que nous leur vîmes pratiquer toujours dans les actions suivantes. Elle consistait à emporter tous les Indiens qu'on leur blessait; de sorte que nous ne pouvions savoir exactement leurs pertes.

CHAPITRE LXIV

Comme quoi nous nous installâmes dans des établissements et des villages appelés Teoacingo ou Teuacingo, et de ce que nous y fîmes.

Comme nous étions très-rompus par suite des dernières batailles et que d'ailleurs nous avions beaucoup de soldats blessés, comme aussi nous avions besoin de réparer les arbalètes et de renouveler notre provision de flèches, nous passâmes une journée sans rien entreprendre qui mérite d'être conté. Le lendemain, de bonne heure, Cortès dit qu'il serait bon de faire battre la campagne par nos cavaliers, pour que les Tlascaltèques ne pussent pas croire que les derniers combats nous mettaient dans l'impossibilité de les attaquer, et qu'ils vissent au contraire que nous ne leur donnerions aucune trêve. Or, ayant déjà passé la journée de la veille sans faire mine de les chercher, il nous paraissait dès lors qu'il serait mieux de recommencer à les harceler

que d'attendre leurs attaques, afin qu'on n'en vînt pas à soupçonner notre faiblesse, au milieu de ces campagnes très-peuplées, s'étendant en de vastes plaines. De sorte que nous nous mîmes en mouvement avec sept cavaliers, peu d'arbalétriers et escopettiers, environ deux cents soldats et les alliés qui nous suivaient. Nous laissions dans notre quartier royal un noyau de forces aussi bon qu'il nous fut possible. Nous prîmes, dans les villages où nous passâmes, environ vingt Indiens et Indiennes, sans leur faire aucun mal; mais nos alliés, plus cruels que nous, brûlèrent plusieurs maisons et firent bon butin de poules et de petits chiens [1].

1. Dans ce pays dépourvu de grands mammifères, les Espagnols ne rencontrèrent que des ressources insuffisantes d'alimentation. Ils s'en fussent trouvés fort malheureux s'ils n'eussent été élevés eux-mêmes à des habitudes de frugalité, comme conséquence des mœurs nationales. Toujours est-il que, pour ne pas aggraver la situation, ils se virent dans la nécessité de ne rien mépriser parmi les objets en usage dans l'alimentation mexicaine. C'est ainsi qu'ils furent réduits à imposer silence à leurs répugnances en faisant main basse sur un petit animal trapu, rondelet, d'allures tristes et mélancoliques, qui leur parut avoir tous les caractères extérieurs du chien et qu'ils qualifièrent en effet de *perrillo* en leur langage. Bernal Diaz nous dit à son propos : « Nous trouvâmes tous les établissements abandonnés; mais les petits chiens que les fuyards emmenaient avec eux revenaient la nuit dans les maisons, où nous avions l'adresse de les prendre, car c'était un manger convenable. » Et plus loin il ajoute : « Nous soupâmes excellemment ce soir-là parce que nous eûmes un grand nombre de poules et de petits chiens que nous avions trouvés dans ces maisons. » Nous devons maintenant nous demander ce qu'était ce petit quadrupède. La réponse n'est pas aussi facile qu'on pourrait croire; elle a été donnée de manières bien diverses par différents observateurs. Sahagun a dit à ce propos : « On élevait en ce pays une sorte de chiens sans aucun poil ou très-peu velus. On en élevait une autre variété sous le nom de *xoloitzcuintli*, tout à fait sans poil aussi, qu'on était dans l'habitude de couvrir de mantes pour leur faire passer la nuit.... D'autres chiens appelés *tlalchichi*, trapus et rondelets, sont fort bons à manger. » (Liv. XII, chap. I, § 6.)

Acosta juge la chose autrement; nous verrons bientôt si c'est avec justice. « De vrais chiens, dit-il, il n'y en avait point premièrement ès Indes, mais des animaux semblables à de petits chiens, lesquels les Indiens appellent *alco*; c'est pourquoi ils appellent du même non d'*alco* les chiens qu'on y a portés d'Espagne, à cause de la ressemblance entre eux; et sont les Indiens si amis de ces petits chiens qu'ils épargneront leur manger pour leur donner; tellement que, quand ils vont par pays, ils les portent avec eux sur leurs épaules ou en leur sein, et quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiens avec eux, sans se servir d'eux en autre chose que pour l'amitié et compagnie. » (Liv. IV, chap. XXXIII; traduction de Regnault Cauxois.)

De son côté Clavijero nous a dit : « Le *techichi*, qui antérieurement s'appelait *alco*, était un quadrupède propre au Mexique et autres lieux d'Amérique. Comme il ressemblait à un petit chien de lait, les Espagnols l'appelèrent chien aussi. Il était absolument muet et d'un aspect mélancolique; de là la fable propagée par quelques auteurs encore vivants, que tous les chiens qu'on apporte de l'Ancien dans le Nouveau Monde deviennent muets. Les Mexicains mangeaient sa chair, et si nous en croyons les Espagnols, qui la mangeaient aussi, elle était nourrissante et de bon goût. Les Espagnols, qui d'abord n'eurent ni bœufs ni moutons, approvisionnaient leurs boucheries de ces petits quadrupèdes. Il en résulta qu'ils en épuisèrent l'espèce, quoiqu'elle fût très-abondante. » (Liv. I, § 10.)

D'après Acosta et Clavijero, donc, le petit quadrupède dont il s'agit n'aurait pas été un chien. Cependant Sahagun, qui avait pu le voir, puisqu'il arriva au Mexique huit ans après la conquête, croit au contraire que c'était bien un animal de ce genre. Les

Après cette courte sortie, nous revînmes au campement, dont nous nous étions peu éloignés. Cortès résolut de relâcher les prisonniers, après les avoir repus abondamment. Doña Marina et Aguilar les flattèrent et leur donnèrent des verroteries, les engageant à ne plus faire de folies et à songer à la paix, attendu que nous ne prétendions qu'à leur servir d'aides et à les avoir pour frères. On rendit aussi la liberté aux deux premiers prisonniers, qui étaient des personnages, en leur donnant une autre lettre, pour qu'ils dissent aux grands caciques de la capitale de la province que nous ne voulions leur causer ni mal, ni ennui d'aucune sorte, mais uniquement traverser leur pays pour aller à Mexico parler à Montezuma. Les deux messagers se rendirent au quartier de Xicotenga, situé à deux lieues de là dans un village qui, je crois, s'appelait Tecuacinpacingo. Xicotenga, le jeune, donna pour réponse à notre lettre et à notre ambassade, que nous n'avions qu'à aller à la ville où se trouvait son père et que, là, leur manière de signer la paix, ce serait de se rassasier de nos chairs et d'honorer leurs dieux par l'offre de nos cœurs et de notre sang; que du reste nous verrions le lendemain de bonne heure leur manière de nous répondre.

En entendant ces orgueilleuses paroles, fatigués comme nous l'étions par les batailles et rencontres qui avaient précédé, ni Cortès ni nous tous ne pûmes y puiser de la satisfaction. Notre chef crut bon de flatter les messagers par de douces paroles, voyant bien qu'ils n'avaient plus peur de nous. Il leur fit donner une enfilade de verroteries, dans le but de les envoyer une seconde fois comme messagers de paix. Il s'informa alors en détail de ce que c'était que le chef Xicotenga et quelles forces se trouvaient sous son commandement. On lui répondit qu'il disposait de bien plus d'hommes que lorsqu'il nous livra bataille la première fois, puisqu'il avait avec lui cinq capitaines et que chaque capitainerie se composait de dix mille guerriers. La répartition de ces forces se faisait comme suit : du parti de Xicotenga, le père du jeune chef, il n'y avait pas plus de dix mille hommes; du parti d'un autre grand cacique appelé Maceescaci, dix mille autres; d'un autre personnage du nom de Chichimecatecle, un égal nombre; d'un autre grand cacique, seigneur de Topeyanco, nommé Tecapaneca, dix mille autres; d'un cacique qui s'appelait Guaxobcin, encore dix mille. Il en résultait un ensemble de cinquante mille hommes. On devait arborer le drapeau

conquistadores eux-mêmes, dont quelques-uns avaient reçu une éducation soignée, n'hésitaient pas à le qualifier de chien, ainsi que l'atteste l'écrit de Bernal Diaz. Qu'aurait-il pu être en effet, si ce n'est une espèce appartenant à ce genre qui a donné partout des ramifications si compliquées? C'était sans doute une variété de petits chiens terriers, ayant perdu les instincts carnivores du genre, par éducation et par héritage, devenus d'ailleurs éminemment domestiques, et acquérant, par l'habitude du repos et d'une alimentation végétale peu animalisée, les formes rondelettes, c'est-à-dire l'embonpoint dont parlent les auteurs que nous avons cités.

national surmonté d'un grand oiseau blanc, semblable à une autruche[1], les ailes étendues comme prenant son vol. Chaque capitaine avait ses insignes propres et son uniforme, et chacun des caciques possédait un écusson particulier, à la manière de nos ducs et de nos comtes dans notre Castille. Tous ces détails qu'on nous donna, nous les dûmes tenir pour certains, car les Indiens que nous avions eus comme prisonniers, et que nous mîmes en liberté ce jour-là, nous l'avaient dit bien clairement, sans que nous y eussions tout d'abord ajouté foi.

En présence de cette perspective, et puisqu'au fond nous ne pouvions nous empêcher d'être des hommes, nous pensâmes à la mort ; aussi plusieurs d'entre nous, je pourrais même dire le plus grand nombre, nous nous confessâmes au Père de la Merced et au prêtre Juan Diaz, qui passèrent la nuit à écouter des pénitents et à demander à Dieu qu'il nous préservât d'être vaincus. Nous arrivâmes ainsi au jour suivant, et la bataille qu'on nous livra, je la vais dire à la suite.

CHAPITRE LXV

De la grande bataille que nous eûmes à soutenir contre le gouvernement de Tlascala; comme quoi Notre Seigneur Dieu voulut nous donner la victoire ; et ce qui se passa encore.

Le lendemain matin, 5 septembre 1519, nous mîmes nos chevaux en état, sans qu'aucun des blessés restât au repos, ne fût-ce que pour augmenter l'apparence et pour qu'ils nous aidassent comme ils le pourraient. Les arbalétriers furent avertis de ne faire qu'un usage prudent de leurs munitions, les uns chargeant l'arme pendant que d'autres tireraient. Les gens d'escopette devaient suivre la même conduite. Il fut dit que les hommes d'épée et de rondache viseraient à percer les entrailles de part en part, afin de laisser à l'ennemi moins d'envie d'approcher que dans l'attaque antérieure. L'artillerie était prête et bien pourvue; les cavaliers avaient été avertis qu'ils devaient s'appuyer les uns les autres, marcher avec les lances en travers et ne pas s'arrêter à procéder par pointe, mais balafrer les figures et les yeux, en avançant et reculant au demi-galop. Aucun soldat ne devait sortir du rang. Le drapeau serait déployé, et quatre hommes l'accompagneraient pour appuyer l'alferez Corral.

Nous partîmes du campement dans cette disposition. Nous n'avions pas marché un demi-quart de lieue, lorsque la campagne nous apparut

1. Le texte espagnol dit : *que parece como avestruz*. Je ne connais pas à ce mot d'autre signification que celle d'autruche. Mais c'est évidemment une expression impropre, car les Mexicains ne connaissaient pas cet oiseau. C'est « aigle » qu'il aurait fallu dire.

couverte de guerriers coiffés de grands panaches, enseignes déployées, faisant un grand bruit avec leurs trompettes et leurs porte-voix. C'est ici qu'il y aurait de quoi écrire pour faire le récit de ce qui nous arriva dans cette périlleuse et critique bataille. Nous fûmes en effet entourés par un si grand nombre de guerriers qu'on aurait pu nous figurer par un point minime, avec quatre cents hommes seulement, au milieu de grandes prairies de deux lieues de long sur autant de large; car telle était la situation : la campagne littéralement couverte par nos adversaires, tandis que nous n'étions que quatre cents hommes, dont plusieurs malades et blessés. Nous sûmes plus tard que, cette fois, ils marchèrent sur nous avec la conviction qu'aucun n'aurait la vie sauve et n'éviterait d'être sacrifié à leurs idoles.

Revenons à notre bataille. Aussitôt qu'ils commencèrent l'attaque, quelle grêle de pierres leurs frondes nous envoyèrent! Et les flèches! il y en avait partout des monceaux sur le sol : elles étaient à deux dards et si parfaites qu'elles pouvaient traverser toute espèce d'armure et qu'elles pénétraient dans les entrailles par tous les points sans défense. Et quant aux gens d'épée et de rondache, il y en avait qui étaient armés de lances et de grands espadons à deux mains. L'ennemi nous pressait sans relâche! Et de quelle bravoure il faisait preuve en courant à la mêlée! et avec quels cris, quels hurlements! De notre côté nous mettions toute notre adresse à bien utiliser notre artillerie, nos escopettes et nos arbalètes, qui leur causaient fort grand dommage, tandis que, s'ils s'approchaient de nous, pour nous menacer de leurs espadons, nous les accueillions à coups de pointe et nous les faisions reculer; de sorte qu'ils ne se hasardaient plus à tomber sur nous en masses si compactes que dans la bataille antérieure. Pour ce qui est de nos cavaliers, ils manœuvraient avec tant de dextérité et il se conduisaient tellement en hommes résolus, que, après Dieu, qui était en tout notre sauvegarde, ils furent l'élément principal de notre force. Du reste, en ce moment, je vis notre bataillon presqu'en déroute. Les cris de Cortès et d'autres capitaines, nous engageant à serrer nos rangs, devenaient absolument inutiles. Une grande multitude d'Indiens profita de notre désordre pour tomber sur nous; mais, à force d'estocades, nous réussîmes à les écarter assez pour pouvoir nous rallier.

Nos vies dépendirent alors de cette circonstance heureuse, qu'étant si nombreux, ils formaient des masses compactes dans lesquelles nos canons produisaient beaucoup d'effet. Au surplus, leur commandement était incomplet, car les capitaines ne pouvaient l'exercer sur tout le monde. Il est en outre important de dire, ainsi que nous le sûmes plus tard, qu'il avaient été en désaccord depuis la dernière bataille et que quelques querelles avaient surgi entre le capitaine Xicotenga et le fils de Chichimecatecle, s'accusant mutuellement de

ne pas s'être convenablement conduits dans les combats des jours précédents. Le fils de Chichimecatecle avait envoyé dire à son collègue qu'il avait mieux fait les choses que lui et qu'il lui en donnerait la preuve d'homme à homme. Il en résulta que, dans la bataille actuelle, il refusa de porter secours à Xicotenga. Nous sûmes même avec certitude qu'il engagea le bataillon de Guaxocingo à ne pas combattre. Au surplus, depuis la dernière rencontre, nos ennemis avaient peur de nos chevaux, de nos canons, de nos épées, de nos arbalètes et de notre fermeté au combat. Mais, par-dessus tout, c'était la grande miséricorde de Dieu qui nous donnait la force de nous soutenir. Xicotenga ne fut donc pas obéi par deux de ses capitaines. De notre côté nous leur faisions le plus grand mal, leur tuant beaucoup de monde, résultat qu'ils savaient dissimuler, en profitant du nombre exagéré de leurs soldats pour enlever sur leurs épaules tous les hommes qu'on leur blessait grièvement; d'où il résultait que, dans cette action comme dans l'antérieure, nous ne pûmes voir aucun mort. Ils se battaient d'ailleurs sans grand enthousiasme, et, sentant que le secours des deux capitaines que j'ai nommés leur faisait défaut, ils commencèrent à plier. Nous leur tuâmes un de leurs principaux chefs, et je crois inutile de nommer les autres victimes. Ils reculèrent en bon ordre; nos chevaux les suivirent peu de temps, car ils ne pouvaient plus tenir sur pied, tant la fatigue était grande.

Quand nous nous vîmes délivrés de cette multitude de combattants, nous rendîmes à Dieu de grandes actions de grâces. On nous tua un soldat; plus de soixante furent blessés, ainsi que tous nos chevaux. Je reçus, quant à moi, deux blessures : un coup de pierre à la tête et une flèche à la cuisse; mais ce ne fut pas assez sérieux pour m'empêcher de combattre, de veiller et de secourir nos soldats. Tous nos blessés, du reste, se conduisirent de même. Tant que les blessures n'étaient pas dangereuses, on continuait à se battre et à monter sa garde. Qu'aurions-nous fait sans cela, puisqu'un bien petit nombre restait absolument intact? Nous revînmes à notre quartier royal fort satisfaits et rendant grâces à Dieu. Nous nous hâtâmes d'enterrer les morts dans une des demeures souterraines, afin que les Indiens ne pussent pas s'apercevoir que nous étions mortels et qu'ils continuassent à nous prendre pour des *teules*, ainsi qu'ils disaient. Nous accumulâmes beaucoup de terre sur la maison, pour qu'on ne sentît pas l'odeur des corps. On pansa tous les blessés avec la graisse de l'Indien que j'ai déjà mentionné. Oh! quelle disette de provisions que la nôtre! Nous n'avions ni huile pour les blessés, ni sel pour préparer nos aliments. Un autre malheur, c'est que nous manquions de vêtements pour nous couvrir. Il venait un vent si froid de la sierra Nevada qu'il nous faisait grelotter, car les lances, les escopettes et les

arbalètes nous fournissaient un bien triste abri[1]. Cela ne nous empêchait pas d'être toujours pleins de courage. Nous passâmes la nuit avec plus de tranquillité que la précédente, protégés par des coureurs, des éclaireurs, des sentinelles et des rondes. J'en resterai là et je dirai ce que nous fîmes le lendemain et comment nous prîmes trois Indiens de distinction.

CHAPITRE LXVI

Comme quoi le jour suivant nous envoyâmes des émissaires aux caciques de Tlascala, les engageant à la paix, et de ce qu'ils firent à ce sujet.

La bataille que j'ai racontée étant terminée, Cortès mit à profit les trois Indiens que nous avions pris: réunis aux deux autres qui étaient au quartier royal et qui nous avaient déjà servi de messagers, ils furent envoyés pour inviter les caciques de Tlascala à faire la paix avec nous et à nous laisser passer sur leurs terres pour aller à Mexico, ainsi que nous le leur avions déjà demandé plusieurs fois, ajoutant que, s'ils n'acceptaient pas, cette fois nous exterminerions tout leur monde; mais que, les affectionnant beaucoup, nous aimerions mieux les avoir pour frères, et nous ne leur aurions jamais causé le moindre ennui, s'ils ne nous y avaient obligés. On leur adressa donc les plus grandes flatteries pour les engager à accepter notre amitié.

Les nouveaux messagers partirent volontiers pour la capitale de Tlascala. Ils rendirent compte de leur ambassade à tous les caciques, lesquels se trouvaient réunis avec plusieurs vieillards et avec les papes, fort tristes à propos du mauvais succès de leurs armes et à cause de la mort des capitaines, leurs parents, et de leurs fils, tués dans la bataille. Après avoir écouté le message de fort mauvaise humeur, ils tombèrent d'accord pour faire venir tous les devins, tous les papes et les diseurs d'aventure, espèce de sorciers qu'ils appellent *tacalnagual*. On leur recommanda de rechercher, dans leurs prophéties, dans leurs enchantements et dans leurs invocations, qui nous étions et si nous

1. Une des choses les plus dignes d'attention de cette bien extraordinaire campagne, c'est le manque absolu de prévision au sujet du changement considérable de température auquel Cortès et ses compagnons d'armes se trouvèrent inopinément soumis. Les Espagnols, en effet, venaient de s'éloigner d'une côte embrasée dont les ardeurs *nocturnes* des derniers jours d'août (date de leur départ) n'étaient pas moindres de trente degrés; tandis que maintenant, sur le plateau, certaines nuits leur faisaient essuyer des froids approchant de la glace. Leur ignorance de ce changement les avait laissés sans moyens pour se préserver d'une influence si préjudiciable, ainsi que l'auteur le dit d'une manière si originale dans ce passage. Plus tard, nous verrons ces intrépides conquistadores céder à cette influence et mourir, en assez grand nombre, de fluxion de poitrine.

pouvions être vaincus par des hostilités de jour et de nuit; de savoir aussi si nous étions des *teules*, comme les gens de Cempoal l'affirmaient; et de découvrir, au surplus, ce que nous mangions : autant de choses qu'ils devraient faire en sorte d'éclaircir en grande diligence. Or, après que les devins, les sorciers et les papes furent réunis et qu'il eurent exécuté leurs manœuvres, ils dirent, paraît-il, y avoir découvert que nous étions des hommes de chair et d'os, que nous mangions des poules, des chiens, du pain et du fruit quand nous en avions; mais que nous ne faisions usage dans nos repas ni de chair d'Indien ni des cœurs de ceux que nous avions tués. Il faut dire que les alliés que nous avions amenés de Cempoal leur avaient fait croire qu'en notre qualité de *teules* nous mangions des cœurs d'Indiens, que nos bombardes lançaient leur foudre comme celle qui tombe du ciel, que notre lévrier était un tigre ou un lion et que les chevaux servaient à frapper les Indiens de la lance quand nous voulions les mettre à mort. Nos alliés avaient réussi à leur faire croire beaucoup d'autres enfantillages encore.

Revenons aux papes. Le pire pour nous fut que les ministres et les devins assurèrent que pendant le jour il était impossible de nous vaincre, mais que les forces nous abandonnaient pendant la nuit. Les sorciers dirent plus : que nous étions très-valeureux, mais que nous possédions toutes nos qualités le jour seulement jusqu'à ce que le soleil se couchât, tandis que, aussitôt la nuit tombée, nous manquions absolument de forces. Lorsque les caciques reçurent cette réponse, ils y ajoutèrent une foi complète et la firent connaître à leur capitaine général Xicotenga, pour que, sans retard, il vînt de nuit nous livrer bataille avec de puissantes troupes. Aussitôt qu'il le sut, il réunit environ dix mille Indiens parmi les meilleurs, et ils se précipitèrent sur nos quartiers par trois points différents, nous criblant de flèches et de piques armées d'un ou de deux crochets, et nous menaçant de leurs espadons et de leurs casse-tête avec une telle confiance dans le succès, qu'ils croyaient être certains d'enlever quelqu'un de nous pour le faire servir à leurs sacrifices.

Mais le bon Dieu Notre Seigneur fit mieux les choses : nos ennemis eurent beau venir en secret, ils nous trouvèrent parfaitement sur nos gardes, parce que nos éclaireurs et nos sentinelles, les ayant entendus approcher, accoururent à bride abattue nous donner l'alarme. Nous étions d'ailleurs bien accoutumés à dormir chaussés et revêtus de nos armures, avec nos chevaux sellés et bridés, et toutes sortes de défenses toujours bien à point. Nous leur résistâmes avec nos escopettes et nos arbalètes, et, nos estocades nous venant en aide, nous leur fîmes promptement tourner le dos. Comme d'ailleurs le pays était en plaine et qu'il faisait clair de lune, nos cavaliers les suivirent un moment; de sorte que, le lendemain matin, nous trouvâmes sur le

sol une vingtaine d'hommes morts ou blessés. Ils s'en retournèrent donc après avoir éprouvé de grandes pertes, avec le regret de leur attaque nocturne. J'ai même ouï dire que, comme le résultat n'avait pas été conforme à ce que les papes et les sorciers leur avaient prédit, ils en sacrifièrent deux à leurs idoles. Cette nuit-là, on nous tua un Indien, de nos amis de Cempoal; on nous blessa deux soldats et un cheval. De notre côté, nous prîmes quatre ennemis. Nous voyant délivrés de cette soudaine attaque, nous rendîmes grâces à Dieu, nous enterrâmes notre allié de Cempoal, nous pansâmes nos blessés et le cheval, et nous dormîmes le reste de la nuit, avec bonne surveillance dans nos quartiers, comme nous en avions l'habitude. Le jour se fit et nous pûmes alors nous assurer que nous étions tous atteints de deux ou trois blessures et très-fatigués, quelques-uns fort souffrants et couverts de bandages, avec la perspective qui nous montrait toujours Xicotenga à notre poursuite; d'autre part, déjà manquaient à l'appel cinquante-cinq soldats tués dans les batailles ou morts de maladie et de froid[1]; douze hommes étaient souffrants, notre capitaine Cortès lui-même était atteint de fièvres; le Père fray Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de la Merced, était malade également; ajoutez à cela que nous étions toujours sous le poids des armes dont nous étions revêtus, avec les grands inconvénients du froid et de la privation du sel, qui manquait à nos aliments et que nous ne pouvions nous procurer. Au surplus, nous avions sans cesse présent à l'esprit le dénoûment possible de nos combats du moment; et en supposant même qu'ils eussent une issue heureuse, que pouvait-il nous arriver? où irions-nous? Car entrer à Mexico! cela nous paraissait un espoir ridicule en pensant à sa grande puissance, et nous nous disions que si les gens de Tlascala avaient pu nous mettre en cet état, tandis que nos alliés de Cempoal nous les présentaient comme amis, que pourrions-nous faire lorsque nous nous verrions en guerre avec les grandes forces de Montezuma? Au surplus, nous ne savions rien de nos camarades que nous avions laissés à la Villa Rica, et ils ne savaient rien de nous.

Or il y avait parmi nous des caballeros et des soldats d'un mérite achevé, valeureux et de bon conseil, et Cortès ne faisait ni ne disait jamais rien avant de prendre notre avis, afin de procéder en bon accord. Que, maintenant, le chroniqueur Gomara vienne nous dire : Cortès fit ceci, il fut là-bas, il courut ailleurs, et d'autres choses qui s'écartent de la vérité! Cortès eût-il été un homme de fer, comme du reste Gomara le dit dans son histoire, il est certain qu'il ne pouvait

1. Il est à remarquer que six mois après le départ de Cuba, Cortès se trouve avoir déjà perdu cinquante-cinq hommes, par le fer et les maladies. Il a lui-même des fièvres intermittentes. Tout cela devrait être examiné séparément dans une Étude médicale sur la campagne.

être partout. Il eût suffi à ce chroniqueur d'assurer que Cortès se conduisit en bon capitaine, comme certainement il le fit toujours. Je parle ainsi, parce que, outre les grandes faveurs dont Notre Seigneur nous comblait dans tous nos faits d'armes, en victoires et autres résultats, il semblait aussi éclairer nos esprits, de manière à assurer à Cortès les conseils qui pouvaient le mieux diriger sa conduite.

Mais cessons de chanter nos louanges passées, puisqu'elles n'importent guère à notre histoire, et disons simplement que tous, d'une voix, nous encouragions notre général, le priant de bien prendre garde à sa personne; que nous étions là et que, puisqu'avec l'aide de Dieu nous avions échappé à tant de périlleux combats, sans doute Notre Seigneur nous réservait pour d'honorables fins. Nous ajoutâmes qu'il fallait mettre sur-le-champ les prisonniers en liberté et les envoyer aux chefs caciques, les invitant à faire la paix, avec promesse de pardonner le passé, y compris la mort de la jument.

Laissons tout cela, et disons à quel point doña Marina, quoique femme du pays, faisait preuve d'une âme virile. Quoiqu'elle entendît dire chaque jour qu'on devait nous massacrer et se repaître de nos chairs; quoiqu'elle nous vît complétement cernés dans les dernières batailles et que maintenant nous fussions tous blessés et malades, nous ne surprîmes jamais en elle un moment de faiblesse, mais toujours une résolution supérieure à son sexe. Geronimo de Aguilar et doña Marina parlèrent aux messagers que nous allions envoyer et leur dirent d'engager leurs compatriotes à la paix; que, s'ils ne s'y résolvaient pas avant deux jours, nous irions les tuer, ravager leurs champs et les chercher jusque dans leur capitale. Ce fut sous l'impression de ces paroles résolues qu'ils se rendirent à la ville où se trouvait Xicotenga le vieux.

Laissons cela, pour rappeler que le chroniqueur Gomara ne dit nullement dans son histoire, ni ne s'inquiète de savoir si l'on nous tuait, si l'on nous blessait, si nous succombions à la fatigue, si nous étions malades.... A lire ce qu'il raconte, on croirait que les choses nous tombaient toutes faites dans les mains. Oh! combien le trompèrent ceux qui lui ont conseillé d'écrire ainsi son livre! Nous tous qui avons fait la conquête, nous nous sommes demandé s'il a pu croire, en écrivant tant de faussetés, que nous ne rétablirions pas la réalité des faits après avoir lu son histoire. Mais oublions le chroniqueur Gomara et disons comment nos messagers furent à la capitale de Tlascala, porteurs de nos paroles. Il me semble qu'ils avaient une lettre; nous savions bien qu'on ne pourrait la lire, mais nous l'accompagnâmes d'une flèche et lui donnâmes ainsi le caractère qu'on tient dans ce pays pour un signe d'ambassade. Ils trouvèrent les deux caciques principaux occupés à parler avec d'autres personnages. Je vais dire leur réponse.

CHAPITRE LXVII

Comme quoi nous envoyâmes encore des messagers aux caciques de Tlascala pour qu'ils voulussent bien conclure la paix ; de ce qu'ils firent et convinrent à ce sujet.

En arrivant à Tlascala, les messagers que nous envoyâmes pour traiter de la paix trouvèrent réunis en conseil les deux principaux caciques Maceescaci et Xicotenga, le vieux, père du capitaine général Xicotenga. Ils écoutèrent les ambassadeurs et restèrent un moment en suspens, sans proférer une parole. Dieu voulut alors les inspirer dans leurs résolutions et tourner leurs esprits vers les idées de paix. Ils envoyèrent à l'instant chercher la plupart des caciques et capitaines qui se trouvaient dans les villages, sans oublier ceux de la province voisine de Guaxocingo, qui étaient leurs amis et leurs confédérés. Lorsqu'ils furent tous réunis dans la capitale, Maceescaci et Xicotenga le vieux, personnages tous deux fort intelligents, leur adressèrent un discours dont le sens, que nous connûmes plus tard, sinon les termes mêmes, fut tel que je vais dire :

« Frères et amis, vous avez vu combien de fois ces *teules*, toujours prêts à batailler sur nos campagnes, nous ont envoyé des messagers pour demander la paix; ils disent qu'ils viennent nous secourir et nous compter au nombre de leurs frères; vous avez vu aussi combien de fois, ayant pris plusieurs de nos vassaux, ils ne leur ont fait aucun mal et ont eu la générosité de nous les renvoyer. Vous n'ignorez pas que nous sommes tombés sur eux trois fois avec toutes nos forces, le jour comme la nuit, et que nous n'avons pu les vaincre, tandis qu'ils nous ont tué dans les combats un grand nombre des nôtres, parmi nos fils, nos parents et nos capitaines. Maintenant encore, ils nous redemandent la paix, et les gens de Cempoal qu'ils amènent avec eux assurent qu'ils sont les ennemis de Montezuma et des Mexicains, au point d'ordonner aux gens de Cempoal et de toute la sierra totonaque de ne plus leur payer tribut. Or, vous n'avez pas oublié que depuis plus de cent ans les Mexicains nous font la guerre chaque année; vous voyez d'ailleurs fort bien que nous sommes comme parqués dans nos terres, d'où nous n'osons sortir, pas même pour faire provision de sel, car nous n'en mangeons plus, ou pour nous procurer du coton dont les tissus nous couvrent à peine. Si quelques-uns des nôtres se hasardent à s'éloigner pour faire provision, bien peu d'entre eux ont la chance de conserver la vie et de revenir; ces traîtres de Mexicains et leurs confédérés les tuent ou les emmènent en esclavage. Déjà plusieurs fois nos sorciers, nos devins et nos papes nous ont dit ce qu'ils pensent de ces *teules* et à quel

point ils sont valeureux. Ce qu'il nous semble, c'est que nous devons rechercher leur amitié, qu'ils soient hommes ou *teules;* que, dans l'un ou l'autre cas, nous entrions en bon commerce avec eux; que sans perdre de temps quatre personnages distingués, choisis parmi les nôtres, leur portent de bonnes provisions et rendent témoignage de notre affection et de nos désirs de paix, afin qu'ils nous prêtent secours et nous défendent contre nos ennemis. Amenons-les ici parmi nous et donnons-leur des femmes, afin de contracter avec eux une parenté véritable; car les ambassadeurs qu'ils nous envoient pour traiter de la paix assurent qu'ils prennent des femmes avec eux. »

Ces raisonnements étant entendus, tous les caciques les approuvèrent, les tenant pour choses judicieuses. Ils convinrent qu'il fallait aller sur-le-champ régler les conventions de paix; qu'on le fît savoir au capitaine général Xicotenga et aux autres chefs qui étaient avec lui, afin qu'ils se retirassent sans continuer les hostilités, attendu que la paix était faite. On envoya des messagers dans ce but; mais le capitaine Xicotenga, le jeune, ne voulut point les écouter; il se montra fort irrité, leur adressa d'insolentes paroles, disant qu'il n'était pas pour la paix, qu'il avait déjà tué plusieurs *teules* et leur jument, et qu'il voulait encore une fois tomber sur nous nuitamment, achever de nous vaincre et nous exterminer. Aussitôt que Xicotenga le père, Maceescaci et les autres caciques eurent connaissance de cette réponse, ils en furent à ce point contrariés, qu'ils envoyèrent aux commandants et à toute l'armée l'ordre de ne point le suivre à la guerre, de ne pas respecter son commandement, à moins que ce ne fût pour traiter de la paix; mais le jeune chef ne voulut point se soumettre. En présence de cette désobéissance, les caciques résolurent d'envoyer les quatre messagers à notre quartier royal, pour nous y offrir des provisions et y traiter de la paix au nom de tout le pays de Tlascala et de Guaxocingo. Mais les quatre vieillards n'osèrent pour lors se mettre en route, à cause de la crainte que leur inspirait le jeune Xicotenga.

Or, comme dans un même moment divers événements se présentaient, et dans notre quartier royal, et pour les préliminaires de la paix, je me vois dans la nécessité de porter mon attention sur ce qui se rattache le plus directement à mon récit. Je laisserai donc pour un instant les quatre Indiens qui devaient venir traiter de la paix et qui ne partaient pas, par crainte de Xicotenga, pour dire qu'en attendant nous fûmes avec Cortès à un village situé près de notre camp. Je conterai ce qui nous y arriva.

CHAPITRE LXVIII

Comme quoi nous convînmes d'aller à un village qui était près de notre campement, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Il y avait deux jours que nous n'avions rien fait qui mérite d'être conté; il fut alors convenu — et nous en donnâmes le conseil à Cortès — que nous irions à un village qui se trouvait à une lieue de notre camp. Nous avions déjà engagé ses habitants à se présenter à nous en signe de paix, et comme nous n'en avions pas de nouvelles, nous résolûmes de tomber sur eux pendant la nuit, sans intention de faire aucun mal, je veux dire sans qu'on tuât, blessât ni prît personne, mais dans le but de leur inspirer de la crainte, de prendre des vivres et de leur parler de paix, si leur conduite nous en donnait l'occasion. Ce village s'appelle Zumpacingo; c'était le chef-lieu d'autres petits villages dont faisait partie celui qu'occupait notre campement et qui s'appelait Tecodcungapacingo. Tous les environs étaient considérablement peuplés. Nous partîmes donc un matin de bonne heure dans la direction du village, avec six de nos meilleurs cavaliers, nos soldats les plus dispos, dix arbalétriers et huit hommes d'escopette. Cortès, qui était atteint de fièvres tierces, marcha avec nous en qualité de commandant; nous laissâmes au camp le plus de forces qu'il nous fut possible, pour le défendre, et nous nous mîmes en marche deux heures avant le jour. Il venait ce matin-là un vent si froid de la sierra Nevada, qu'il nous faisait grelotter. Les chevaux eux-mêmes s'en ressentirent; ils tremblaient, et deux d'entre eux furent atteints de tranchées, chose que nous vîmes avec grand regret, craignant qu'ils n'en mourussent. Aussi Cortès ordonna-t-il à leurs cavaliers de les ramener au camp pour leur donner des soins.

Comme le village n'était pas éloigné, nous y arrivâmes avant qu'il fît jour. Les habitants, sachant notre approche, se prirent à fuir de leurs maisons, criant et s'exhortant à se méfier des *teules*, assurant que nous venions pour les massacrer; et, dans le désordre, pères et enfants s'oubliaient les uns les autres. Lorsque nous vîmes leur conduite, nous fîmes halte sur une grande place pour y attendre le jour, et sans faire aucun mal à personne. Des papes qui se trouvaient dans les temples principaux du village et d'autres personnages distingués, ayant vu que nous restions fort tranquilles sans causer aucun ennui à qui que ce fût, s'approchèrent de Cortès et le prièrent de leur pardonner de n'être point allés à notre camp, pour traiter de la paix et pour nous fournir des vivres, lorsque nous les fîmes appeler; ils avaient agi ainsi, arce que le capitaine Xicotenga, qui se tenait près

de là, leur en avait donné l'ordre ; que leur village et les autres d'alentour se voyaient obligés d'approvisionner son camp, où il comptait sous son commandement les hommes de guerre de tout le pays de Tlascala. Cortès leur dit, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qui marchaient toujours avec nous dans toutes nos entreprises, même pendant la nuit : qu'ils bannissent toute crainte ; qu'ils allassent à la capitale dire à leurs caciques de se tenir en paix, puisque la guerre était malheureuse pour eux.

Il envoya les papes ; car des autres messagers que nous avions expédiés nous n'avions encore aucune nouvelle, si ce n'est que les caciques de Tlascala se préparaient à nous dépêcher, pour traiter de la paix, les quatre personnages qui n'étaient pas encore arrivés. Les papes cherchèrent et trouvèrent aussitôt plus de quarante poules et deux Indiennes pour moudre le maïs. On les présenta à Cortès qui en témoigna de la gratitude et ordonna d'envoyer à notre camp vingt Indiens de ce village. Ils y furent sans aucune crainte, emportant les provisions, et ils y restèrent jusqu'au soir. On leur donna des verroteries grâce auxquelles ils rentrèrent plus contents dans leurs maisons. Nos voisins proclamaient que nous étions bons, que nous ne leur causions aucun ennui, et ce fut ce que les vieillards et les papes firent savoir au capitaine Xicotenga, en lui annonçant aussi qu'on nous avait donné des Indiennes et des vivres, ce qui le mit de fort mauvaise humeur contre eux. Ils s'adressèrent alors aux vieux caciques de la capitale. Ayant appris que nous ne faisions de mal à personne et qu'ayant pu mettre à mort cette nuit-là grand nombre de leurs hommes, nous ne profitions des circonstances que pour faire demander la paix, les caciques se réjouirent beaucoup et donnèrent l'ordre de nous apporter chaque jour tout ce dont nous aurions besoin. De nouveau ils insistèrent pour que les quatre personnages qui avaient déjà été chargés de traiter de la paix partissent à l'instant même pour notre campement afin d'y apporter les vivres et autres objets qu'on y allait envoyer.

Nous revînmes donc pleins de joie à nos quartiers, avec nos provisions et les Indiennes. Arrêtons-nous là et disons ce qui s'était passé au camp pendant notre expédition au village voisin.

CHAPITRE LXIX

Comme quoi, lorsque nous revînmes de Cinpacingo avec Cortès, nous fûmes accueillis dans notre camp par certaines allocutions ; et de ce que Cortès répondit.

A notre retour de Cinpacingo avec des provisions, très-satisfaits d'y avoir établi la paix, nous apprîmes qu'il s'était formé dans notre

camp de petites réunions et des conférences relatives aux grands périls que nous courions chaque jour dans cette campagne. Notre arrivée ne fit qu'aigrir davantage les propos. Ceux qui parlaient le plus fort et avec le plus d'insistance étaient ceux-là mêmes qui avaient abandonné dans l'île de Cuba leurs établissements et leurs Indiens. Sept d'entre eux, dont, pour leur honneur, je tairai les noms, furent trouver Cortès dans son logement. Celui qui savait s'exprimer le plus aisément et qui avait d'ailleurs bien classé dans sa mémoire ce qu'il devait exposer, dit à Cortès, comme pour le conseiller, qu'il voulût bien considérer à quel point nous étions blessés, faibles et fatigués, toujours obligés de passer les nuits en sentinelles, en rondes et en courses d'éclaireurs, tandis que nuit et jour il fallait combattre; que, d'après le compte qu'ils avaient fait, depuis le départ de Cuba, cinquante-cinq hommes avaient succombé; que du reste nous ne savions rien de nos compagnons de la Villa Rica, restés au port comme colons; que, si le bon Dieu nous avait fait obtenir la victoire dans les batailles et rencontres que nous avions soutenues en cette province et si, dans sa grande miséricorde, il nous y soutenait encore, il ne fallait pas tant de fois tenter la fortune; qu'il n'eût point la prétention d'être pire que Pedro Carbonero[1]; qu'il nous avait engagés dans une entreprise dont les difficultés dépassaient ce qu'on avait attendu, et dans laquelle nous serions enfin, un jour ou l'autre, sacrifiés aux idoles — ce qu'à Dieu ne plût! — A les en croire, il nous fallait revenir à notre Villa Rica et, sous les murs de la forteresse que nous y avions élevée et parmi les villages de nos amis les Totonaques, nous pourrions établir résidence jusqu'à ce que nous eussions construit un navire qui irait donner avis à Diego Velasquez et en d'autres lieux des îles pour qu'on vînt à notre secours; maintenant l'on voyait bien de quelle utilité seraient les navires que nous avions détruits et combien il eût été bon d'en conserver au moins deux pour un cas de nécessité; mais, sans leur en donner avis, et prenant conseil de qui ne savait tenir aucun compte des revers de fortune, Cortès les avait tous fait échouer; plût à Dieu que lui et ceux qui lui donnèrent cet avis n'eussent pas à s'en repentir un jour! Décidément la charge devenait trop lourde, on pouvait bien dire la surcharge sous laquelle nous étions obligés de marcher, plus opprimés que des bêtes de somme, puisque celles-ci, lorsque la journée est finie, on leur enlève le bât, on leur donne à manger, et elles se reposent, tandis que nous, jour et nuit, nous avancions sous le faix de nos armes et embarrassés de nos chaussures. Ils ajoutèrent que Cortès voulût bien considérer les

1. D'après Gomara, les mécontents disaient à Cortès « qu'il prétendait renouveler l'aventure de Pedro Carbonerote, lequel, étant entré en pays de Maures en quête de butin, y perdit la vie avec tout son monde. » (GOMARA, chap. XLIX.)

histoires des temps anciens, aussi bien des Romains que d'Alexandre et d'autres capitaines des plus renommés dans le monde : quel est celui d'entre eux qui se fût jamais hasardé à brûler ses navires et à s'aventurer avec si peu de monde à travers un pays fortement peuplé de guerriers, ainsi qu'il venait lui-même de le faire comme pour y chercher sa propre mort et la fin de toutes nos existences? On l'engageait à penser à sa vie et aux nôtres, en revenant sans retard à la Villa Rica où la population était en paix avec nous. Toutes ces choses, on ne les lui avait pas dites jusque-là, parce que l'occasion avait manqué, à cause de la multitude de guerriers qui fondaient sur nous de toutes parts; mais, puisque l'ennemi ne revenait plus ainsi qu'on s'y était attendu, et puisque Xicotenga avait passé trois jours sans lancer sur nous ses nombreuses forces, c'est que sans doute il voulait réunir plus de monde; or, serait-il prudent d'attendre une attaque semblable aux précédentes?...

Les dissidents ne s'arrêtèrent pas là; ils dirent bien d'autres choses sur ce sujet; mais Cortès, dédaignant le ton présomptueux des conseils qu'ils prétendaient lui donner, leur répondit avec beaucoup de douceur qu'il admettait volontiers plusieurs des vérités qu'ils venaient d'exposer; entre autres choses, il croyait en effet qu'il n'avait jamais existé d'Espagnols plus valeureux que nous-mêmes, qui eussent combattu avec autant de courage et supporté d'aussi grandes fatigues; s'il était vrai que jusqu'ici nous n'avions cessé de marcher sous les armes, de faire sentinelles et rondes, et supporté les grands froids, il n'était pas moins certain que, si nous ne l'eussions pas fait, nous aurions infailliblement tous péri; et c'est pour sauver nos vies que nous aurions à supporter encore les mêmes labeurs et peut-être aussi de plus considérables. Il ajouta : « Pourquoi, señores, parler de courage en ces circonstances? N'est-ce pas Notre Seigneur qui est notre soutien véritable? Quand je pense aux nombreux bataillons d'ennemis qui nous ont entourés, quand je les vois s'escrimer avec leurs espadons et courir si près de nous, je ne puis considérer sans horreur — surtout au moment où l'on trancha la tête de la pauvre jument — à quel point nous étions en déroute et déjà perdus; c'est alors que je connus plus que jamais votre grande résolution. Mais puisque le bon Dieu nous délivra d'un si terrible péril, j'ai conçu l'espoir qu'il en serait de même à l'avenir; je puis dire du reste qu'au milieu de tous ces dangers je ne me tenais pas personnellement en repos; c'est au milieu de vous que vous avez pu m'y voir toujours engagé. (Il avait raison de le dire, car il est certain que dans toutes les rencontres il était des premiers à combattre.) J'ai voulu, señores, vous remettre en mémoire que, puisque le Seigneur a bien voulu nous préserver jusqu'ici, nous devons avoir l'espoir qu'il en sera toujours de même, attendu qu'à peine arrivons-nous dans un pays, nous prêchons aux

habitants la sainte doctrine le mieux qu'il nous est possible et nous nous efforçons de détruire leurs idoles. Nous voyons du reste que ni Xicotenga ni ses bataillons ne se montrent déjà plus, parce que sans doute la crainte les empêche de venir, vu le grand mal que nous leur avons fait dans les dernières batailles, et par suite de l'impossibilité de réunir leur monde après avoir été mis trois fois en déroute. C'est pour cela que ma confiance en Dieu et en mon patron saint Pierre me fait espérer que la guerre est finie dans cette province; vous voyez en effet que ceux de Cinpacingo, déjà pacifiés, nous apportent des vivres, tandis que nos voisins tout à l'entour restent paisibles dans leurs habitations. »

Cortès ajouta que, pour ce qui était de la destruction des navires, ce fut une mesure bien méditée; que s'il n'appela point quelques-uns d'entre eux au conseil qui la décida, comme il y avait appelé d'autres caballeros, ce fut par suite des vexations qu'ils lui causèrent à l'Arenal, circonstance regrettable qu'il eût voulu n'avoir pas à rappeler à leur souvenir; quant au conseil qu'ils lui donnaient actuellement, il ne différait pas de celui qu'ils lui donnèrent alors. « Mais, ajouta-t-il, veuillez bien considérer qu'il y a dans le campement grand nombre de caballeros qui pensent le contraire de ce que vous-mêmes demandez et conseillez; au surplus, le meilleur sera d'offrir à Dieu toutes choses et de les exécuter au mieux de son saint service. Quant à ce que vous avancez, señores, que jamais les guerriers les plus renommés de Rome n'entreprirent d'aussi hauts faits que les nôtres, vous dites certainement la vérité; à l'avenir, grâces à Dieu, on nous vantera dans l'histoire au delà de nos aïeux; mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, toutes nos actions sont guidées par la pensée de servir Dieu et notre Empereur don Carlos, dont la chrétienne justice s'ajoutera aux faveurs de la grande miséricorde du Seigneur auquel nous devrons de pouvoir accroître nos succès. Ce ne serait donc point, señores, chose bien judicieuse que de faire un pas en arrière; car si les gens qui nous entourent et ceux que nous avons laissés derrière comme amis voyaient pareille reculade, les pierres et les rochers se soulèveraient contre nous; de même qu'ils nous prennent à présent pour dieux ou pour idoles, comme ils disent, ils nous tiendraient alors pour lâches et pour gens de nulle valeur. Quant à résider, comme vous dites, parmi nos alliés les Totonaques, soyez sûrs que s'ils nous voyaient revenir sans être arrivés à Mexico, ils s'attrouperaient contre nous, prenant pour motif que, comme nous les avons empêchés de payer tribut à Montezuma, les Mexicains tomberaient sur eux pour les mettre de nouveau à contribution, les maltraiter et même les obliger à nous faire la guerre; et ils nous la feraient certainement, par pure frayeur et dans l'espoir d'éviter ainsi d'être eux-mêmes massacrés. De sorte que, partout où nous croirions pouvoir

compter sur des alliés, nous ne trouverions que des ennemis. Et Montezuma, que dirait-il en recevant la nouvelle de notre retraite? que penserait-il de nos paroles et de tout ce que nous lui aurions fait dire? Il serait obligé de prendre tout cela pour une raillerie et pour des jeux d'enfants. Donc, señores, mal par là-bas, pis encore plus loin! mieux vaut pour nous rester où nous sommes : c'est une belle plaine, bien peuplée, et notre camp y est dûment approvisionné : ici des poules, là de petits chiens; grâce à Dieu, rien ne fait défaut. Si nous avions du sel, qui est notre plus grand besoin, et des vêtements pour nous garantir du froid, que nous manquerait-il? Eu égard, señores, à ce que vous dites, — que depuis notre départ de l'île de Cuba il nous est mort cinquante-cinq soldats, de blessures, de faim, de froid, de maladie et de fatigue, et que nous sommes bien peu nombreux, et tous malades, et tous blessés, — sachez que Dieu nous rend aussi forts que si nous étions en grand nombre, et que, du reste, les guerres ont l'habitude de faire périr partout les hommes et les chevaux. Il est juste de dire aussi que nous avons bien souvent des vivres en abondance, et qu'au surplus nous n'avons pas entrepris la campagne pour rester en repos, mais bien pour nous battre quand l'occasion s'en présenterait. Donc, señores, je demande en grâce que, puisque vous êtes des caballeros, vous fassiez le possible pour encourager ceux qui faiblissent; veuillez dorénavant vous défaire de la pensée du retour à Cuba et de revoir ce que vous y possédez; efforçons-nous de nous conduire en bons soldats, comme au surplus vous l'avez toujours fait; car, après Dieu qui est notre secours et notre appui, c'est de la force de nos bras que nous devons tout attendre. »

Après que Cortès leur eut tenu ce langage, les soldats auxquels il s'adressait n'en continuèrent pas moins leurs menées, disant que sans doute tout cela était fort bien, mais qu'il n'en était pas moins vrai que, lorsque nous étions sortis de la Villa, notre intention avait été, comme elle était encore aujourd'hui, d'aller à Mexico; que cette ville passait pour être très-forte, très-peuplée de guerriers, tandis que, au dire des gens de Cempoal, les Tlascaltèques étaient pacifiques et n'avaient pas la réputation de ceux de Mexico; et cependant, nous venions de courir avec eux de telles chances de perdre nos vies, que, si on nous livrait encore une autre bataille comme les dernières, la fatigue nous empêcherait de nous y tenir debout; et puis, quand même on ne nous attaquerait plus où nous étions, aller à Mexico leur paraissait une bien terrible entreprise; il fallait réfléchir mûrement aux ordres qui seraient donnés à ce sujet. Cortès leur répondit alors, presque en colère, que, comme le chantent les *romanceros*, il valait mieux mourir avec honneur que vivre déshonoré. Il ajouta enfin qu'au surplus tous les soldats qui le nommèrent capitaine général et lui conseillèrent de détruire les navires lui dirent en même temps à haute voix qu'il ne prît aucun

souci des sourdes menées, ni de pareils discours, et qu'avec l'aide de Dieu et notre bon accord, nous fussions toujours prêts à faire ce qu'il conviendrait.

Cela dit, les conférences prirent fin. Il est vrai qu'on murmurait encore contre Cortès et qu'on le maudissait, de même que nous tous qui lui donnions conseil, non moins que les alliés de Cempoal qui nous avaient indiqué cette route; ils se livraient encore à bien des conversations répréhensibles; mais les circonstances forçaient à les laisser comme inaperçues, et d'ailleurs tous obéissaient parfaitement.

Je cesserai de parler de toutes ces choses, et je dirai que les vieux caciques de la capitale de Tlascala envoyèrent encore des émissaires à leur capitaine général Xicotenga, pour que sous aucun prétexte il ne nous attaquât, mais qu'il allât en paix nous rendre visite en nous apportant des vivres, attendu qu'ainsi l'ordonnaient tous les caciques et les principaux personnages de la province et de Guaxocingo. On fit savoir en même temps aux capitaines qui étaient avec lui qu'en toute question où il ne s'agirait pas de traiter de la paix, on lui refusât obéissance. Le message lui fut adressé à trois reprises nouvelles, car on sut qu'il ne voulait point obéir et qu'il était résolu à tomber de nuit sur notre camp, ayant réussi à réunir vingt mille hommes dans ce but; et comme il était fort orgueilleux et très-entêté, il se refusa absolument, comme toujours, à se soumettre aux ordres qu'on lui adressait. Ce qu'il fit à ce propos je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXX

Comme quoi le capitaine Xicotenga avait sous la main vingt mille guerriers de choix pour tomber sur notre camp, et de ce que l'on fit à ce sujet.

Maceescaci, Xicotenga, le vieux, et la plupart des caciques de la capitale de Tlascala envoyèrent donc dire quatre fois à leur capitaine qu'il ne fallait plus nous traiter en ennemis, mais venir nous parler pacifiquement, puisqu'il se trouvait non loin de notre camp. On enjoignit également aux autres capitaines qui étaient avec lui de ne pas le suivre autrement que pour l'accompagner à des conférences sur la paix. Mais, comme Xicotenga était d'un mauvais caractère, entêté et orgueilleux, il résolut de nous envoyer quarante Indiens porteurs de poules, de pains et de fruits, quatre vieilles Indiennes, pauvrement accoutrées, beaucoup de résine de copal et des plumes de perroquet. Nous pûmes croire que les Indiens porteurs étaient sincèrement pacifiés. En arrivant à notre camp, ils encensèrent Cortès et, sans se livrer aux humiliations obséquieuses dont ils ont l'habitude, ils lui dirent :

« Le capitaine Xicotenga vous envoie ceci pour que vous le mangiez, si vous êtes des *teules*, comme le prétendent les gens de Cempoal; si vous aimez les sacrifices, prenez ces quatre femmes pour les sacrifier, et mangez leur chair avec leur cœur; comme nous ne savons pas quelles sont vos pratiques, nous n'avons point voulu les sacrifier nous-mêmes devant vous. Si vous êtes des hommes, mangez des poules, du pain et du fruit; si vous êtes des *teules* bienfaisants, vous avez là du copal et des plumes de perroquet pour que vous fassiez votre sacrifice. » Cortès leur répondit, au moyen de nos interprètes, qu'il leur avait déjà mandé qu'il voulait la paix, qu'il ne venait pas faire la guerre, mais qu'il se présentait au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, et de la part de l'Empereur don Carlos, dont nous sommes les vassaux, pour les prier de ne plus massacrer ni sacrifier aucun homme, comme c'était leur habitude; que nous étions tous de chair et d'os comme eux-mêmes et non des dieux, mais des chrétiens n'ayant pas la coutume de tuer nos semblables; que si nous voulions tuer, nous aurions eu bien des occasions d'exercer notre cruauté sur leurs personnes, toutes les fois qu'ils étaient venus nous attaquer de jour comme de nuit; quant aux vivres qu'ils apportaient, nous leur en avions de la reconnaissance, espérant qu'ils ne seraient pas plus fous qu'ils n'avaient été jusqu'ici et qu'ils se décideraient à vivre en paix avec nous.

Or il paraît que ces Indiens qu'envoya Xicotenga avec des vivres étaient des espions chargés d'examiner nos demeures, les entrées, les sorties et tout ce qu'il y avait dans notre campement : les provisions, les chevaux, l'artillerie, le nombre d'hommes que pouvait tenir chaque maison. Ils restèrent ce jour-là et la nuit suivante, les uns allant avec des messages voir Xicotenga, et les autres revenant au camp. Nos amis de Cempoal fixèrent sur eux leur attention et devinèrent la vérité. Ils pensèrent que ce n'était pas chose naturelle de voir ainsi nos ennemis nuit et jour dans le camp, sans qu'il y eût à cela quelque motif, et que certainement c'étaient là des espions. On crut donc devoir s'en méfier, d'autant plus que, lorsque nous fûmes à Cinpacingo, deux vieillards de ce village avaient dit à nos alliés de Cempoal que Xicotenga était prêt pour tomber avec un grand nombre de guerriers, pendant la nuit, sur notre campement, dans l'espoir de nous surprendre. Les gens de Cempoal avaient pris tout d'abord la confidence pour une raillerie et pour une sorte de bravade, et comme d'ailleurs ils ne voyaient pas là l'ombre d'une certitude, ils ne crurent pas devoir le dire à Cortès; mais doña Marina, l'ayant su, s'empressa de le lui raconter. Cortès voulut alors éclaircir la chose. Dans ce but, il prit à part deux Tlascaltèques qui lui paraissaient animés de plus de probité. Ils confessèrent qu'ils étaient en effet des espions de Xicotenga et ils dirent à quelle fin ils étaient venus. Cortès les fit mettre en

liberté, mais il en prit deux autres qui confessèrent qu'ils étaient des espions; deux autres encore dirent ni plus ni moins la même chose : ils assurèrent même que Xicotenga n'attendait que leur réponse pour tomber sur nous la nuit suivante avec tout son monde.

Après cette découverte, Cortès en répandit la nouvelle par tout le camp, pour que nous fussions bien sur le qui-vive, tenant pour certain que l'ennemi viendrait, ainsi qu'il se l'était proposé. Puis il fit prendre dix-sept Indiens parmi ces espions; il ordonna qu'on coupât le poignet à certains d'entre eux, à d'autres seulement les pouces, et nous les renvoyâmes, ainsi amputés, à leur capitaine Xicotenga, en leur disant que, pour les punir de leur hardiesse à venir chez nous avec de pareilles intentions, on se contentait quant à présent de leur faire subir ce châtiment; qu'ils allassent annoncer à leur chef qu'il pouvait venir quand il voudrait, de jour ou de nuit, que nous l'attendrions pendant deux jours; mais que, s'il ne venait point dans ce délai, nous irions le chercher dans son propre camp, où, du reste, nous aurions été les attaquer déjà et les détruire, si nous n'en avions pas été empêchés par l'amitié que nous leur portions; qu'ils cessassent enfin de faire des folies, et se résolussent à la paix. On assure que Xicotenga allait partir avec tout son monde pour tomber nuitamment sur nous, lorsqu'arrivèrent les Indiens amputés des poignets et des doigts. Les voyant ainsi faits, il en fut ébahi et il en demanda la raison. Quand on lui eut expliqué ce qui était arrivé, il perdit beaucoup de son assurance et de sa superbe. Il faut dire aussi qu'un bataillon entier s'était enfui du camp, après avoir eu des querelles avec lui, à propos des batailles précédentes. Voyons ce qui arriva après cela.

CHAPITRE LXXI

Comme quoi les personnages qu'on avait envoyés pour traiter de la paix arrivèrent à notre camp; du discours qu'ils nous adressèrent et de ce qui se passa encore.

Nous étions dans notre camp, ignorant qu'on devait venir nous parler de paix et la désirant outre mesure : nous nous occupions à mettre nos armes en état et à faire des flèches, chacun donnant ses soins à ce qui lui était le plus nécessaire en approvisionnements de guerre. En ce moment arriva en toute hâte un de nos éclaireurs pour annoncer que par la route principale de Tlascala plusieurs Indiens et Indiennes venaient avec des fardeaux; que sans dévier de leur route ils marchaient vers notre camp; que du reste son camarade qui courait avec lui la campagne s'était placé en observation pour voir où ils

se dirigeaient. Sur ce, le camarade lui-même se présenta, assurant que les gens annoncés étaient près de là, venant droit au point où nous étions, en faisant de temps à autre de petites haltes. Cortès et nous tous nous réjouîmes de ces nouvelles, parce que nous les crûmes avant-courrières de paix, ce qui fut en effet la réalité. Cortès prescrivit qu'on ne manifestât pas d'émotion, et qu'on s'enfermât dans les cabanes sans rien dire. Tout aussitôt quatre personnages, qui étaient chargés de traiter de la paix au nom des vieux caciques, se détachèrent du groupe des porteurs en faisant des signes pacifiques qui consistent à tenir la tête basse. Ils vinrent droit à la demeure de Cortès; ils appuyèrent la main sur le sol et baisèrent la terre; ils exécutèrent ensuite trois révérences, firent brûler leur copal et dirent que tous les caciques de Tlascala, tous les vassaux et alliés, leurs amis et leurs confédérés, venaient se soumettre à l'amitié et aux conditions de paix de Cortès et de ses frères les *teules*, qui étaient avec lui, nous priant de leur pardonner de n'être pas venus tout d'abord pacifiquement au-devant de nous, et de nous avoir fait la guerre; ils avaient agi ainsi, parce qu'ils tenaient pour certain que nous étions amis de Montezuma et des Mexicains, lesquels sont leurs ennemis mortels depuis des temps très-reculés; cette idée leur était venue, du reste, en voyant que plusieurs vassaux et tributaires des Mexicains marchaient avec nous, ce qui leur avait fait penser que nous voulions entrer dans leur pays en les trompant traîtreusement, comme leurs ennemis en avaient l'habitude, pour voler leurs fils et leurs femmes; c'était cela qui les avait empêchés de croire aux paroles des messagers que nous leur avions envoyés. D'ailleurs les premiers Indiens qui avaient marché contre nous aussitôt après notre entrée dans leur pays, n'obéirent nullement à leurs ordres, mais bien aux conseils des Chontales Estomies, gens peu civilisés, sorte de coureurs des bois, qui, nous voyant en si petit nombre, eurent l'espoir de se saisir de nous et de nous amener prisonniers à leurs seigneurs, pour en obtenir des faveurs. Les messagers ajoutèrent que maintenant ils venaient demander pardon pour leur hardiesse, avec promesse que chaque jour à l'avenir ils enverraient plus de provisions qu'ils n'en apportaient aujourd'hui; du reste ils nous priaient de recevoir ce présent avec le même bon vouloir qui le leur avait fait envoyer; dans deux jours le capitaine Xicotenga viendrait avec d'autres caciques; il donnerait alors plus d'explications sur le prix que tout Tlascala attachait à notre bonne amitié. Quand ils eurent achevé ce discours, ils courbèrent la tête, appliquèrent la main sur le sol et baisèrent la terre.

Cortès, au moyen de nos interprètes, leur parla en affectant une certaine gravité et quelque irritation, disant qu'il y avait bien des raisons pour ne pas les écouter et ne point contracter amitié avec eux; que depuis notre entrée dans leur pays, nous leur avions proposé la

paix, leur donnant l'assurance de les aider contre leurs ennemis de Mexico; qu'ils ne voulurent point nous croire; qu'ils prétendirent tuer nos envoyés, et, non contents de cela, nous attaquèrent trois fois, même de nuit, employant au surplus contre nous des espions et des embûches; au milieu de leurs attaques, nous aurions pu leur tuer beaucoup de monde et nous ne l'avions point voulu, éprouvant même du regret pour ceux qui avaient péri, quoiqu'à eux seuls en revînt toute la faute; du reste, nous avions résolu d'aller les trouver dans les lieux mêmes où se tenaient les vieux caciques; mais puisqu'ils demandaient la paix de la part de cette province, notre général les recevait au nom de son seigneur et Roi, les remerciant pour les provisions qu'ils apportaient.

Cortès leur ordonna alors d'aller sur-le-champ inviter leurs supérieurs à venir ou à envoyer des gens plus autorisés pour traiter de la paix; s'ils ne se montraient pas empressés à obéir, nous porterions la guerre dans leur propre résidence. Il leur fit aussi donner des verroteries bleues pour leurs caciques, comme un gage de paix, les avertissant que quand ils viendraient à notre camp, ce devrait être de jour et non de nuit, sans quoi nous les tuerions. Cela dit, les quatre messagers se mirent en route. Ils laissèrent dans quelques maisons éloignées du camp les Indiennes qu'ils avaient amenées pour faire le pain, cuire les poules et pour le reste du service. Ils en firent autant de vingt Indiens porteurs d'eau et de bois à brûler, et désormais on nous apporta régulièrement à manger. Lorsque nous vîmes cette conduite qui témoignait de la réalité de leurs intentions pacifiques, nous rendîmes grâces à Dieu. Cela arriva du reste quand nous étions, autant qu'on se le pourra figurer, faibles, fatigués et mécontents de la guerre, incertains du dénoûment qui en serait la suite.

En ce qui regarde le sujet des derniers chapitres, le chroniqueur Gomara dit que Cortès gravit des monticules pour apercevoir le village de Cinpacingo; mais moi j'affirme que ce village était situé près de notre camp et qu'il eût fallu que n'importe quel soldat fût bien aveugle pour ne pas le voir bien clairement s'il en avait envie. Il dit aussi que les hommes voulurent se soulever contre Cortès, et bien d'autres choses dont je ne ferai pas mention pour ne pas dépenser mes paroles en vain, car il avoue simplement qu'on le lui a dit ainsi. J'affirme que jamais capitaine au monde ne fut mieux écouté que Cortès, ainsi qu'on le verra bien par la suite; que la pensée de lui désobéir n'était venue à personne depuis que nous étions dans le cœur du pays, en exceptant l'événement de l'Arenal. Quant au discours dont j'ai parlé dans le chapitre qui précède, il faut le comprendre dans le sens d'un conseil que l'on croyait raisonnable, et nullement comme chose dite dans un autre but; car, en toute circonstance, l'obéissance à notre chef fut sincère et très-loyale. Et puis, il n'est pas

surprenant que, dans une si dure campagne, certains bons soldats se hasardassent à donner un conseil à leur capitaine, surtout en se voyant exténués comme nous l'étions. Et cependant, qui lira l'histoire de Gomara croira qu'il dit la vérité, tant il emploie d'éloquence pour tout conter, quoique ce soit le contraire de ce qui arriva. Nous en resterons là, et je dirai ce qui nous advint bientôt avec des messagers que le grand Montezuma nous envoya.

CHAPITRE LXXII

Comme quoi des envoyés de Montezuma, grand seigneur de Mexico, arrivèrent à notre camp ; du présent qu'ils apportèrent.

Dieu Notre Seigneur ayant employé sa grande miséricorde à permettre que nous fussions vainqueurs dans les batailles de Tlascala, la renommée fit voler nos hauts faits dans toutes ces contrées. Le grand Montezuma en fut donc instruit dans sa belle ville de Mexico, et si auparavant on nous avait tenus pour *teules*, comparables aux idoles, à présent on élevait plus haut encore notre réputation de puissants guerriers. On était en admiration dans tout le pays en considérant qu'étant si peu nombreux, tandis que les Tlascaltèques étaient si fortement organisés, nous eussions pu les vaincre d'abord et leur accorder ensuite une paix honorable. De sorte que Montezuma, grand seigneur de Mexico, soit bonté naturelle, soit crainte de nous voir prendre le chemin de sa capitale, envoya à Tlascala et à notre camp cinq personnages de distinction pour nous souhaiter la bienvenue et nous dire qu'il avait éprouvé une grande joie à la nouvelle de la victoire que nous avions remportée sur tant de guerriers ennemis. Il envoyait un présent d'une valeur d'environ mille piastres d'or, en joailleries fort riches et diversement gravées, accompagnées de vingt charges de fines étoffes de coton.

Il faisait dire qu'il voulait être le vassal de notre grand Empereur et qu'il se réjouissait de nous voir si près de sa capitale, à cause des bons sentiments qui l'animaient envers Cortès et tous les *teules* ses frères qui étaient avec lui; que Cortès voulût dire combien nous désirions qu'il nous payât en tribut, chaque année, pour notre grand Empereur; qu'on le donnerait en or, en argent, en joailleries et en étoffes, à la condition que nous n'irions point à Mexico; ce qui ne voulait pas dire qu'il désirait notre départ, car il nous recevrait de grand cœur; mais, considérant combien son pays était stérile et scabreux, il regretterait beaucoup nos fatigues s'il nous y voyait engagés, tandis qu'il serait dans l'impossibilité de porter remède à tous ces inconvénients aussi bien qu'il en aurait le désir.

Cortès lui répondit qu'il le remerciait de sa bonne volonté, du présent qu'il envoyait et de l'offre qu'il faisait de payer tribut à Sa Majesté. Il pria ensuite les messagers de ne pas partir avant d'être allés à la capitale de Tlascala; c'était là qu'il les expédierait, tandis qu'on pourrait voir le résultat de nos batailles. Il ne lui était pas possible d'ailleurs de s'occuper en cet instant de leur donner sa réponse, parce qu'il s'était purgé la veille avec une sorte de petites pommes qu'il avait apportées de Cuba et qui sont excellentes pour qui sait en faire bon usage. Je laisserai cela et je dirai ce qui se passa encore dans notre camp.

CHAPITRE LXXIII

Comme quoi Xicotenga, capitaine géneral de Tlascala, vint traiter de la paix; de ce qu'il nous dit et de ce qui advint.

Tandis que Cortès était en conférence avec les ambassadeurs de Montezuma et qu'il désirait se reposer, parce qu'atteint de fièvres il s'était purgé la veille, on vint lui dire que le capitaine Xicotenga arrivait avec un grand nombre de caciques et de capitaines, tous revêtus de *mantas* blanches et rouges, je veux dire moitié blanches, moitié rouges, parce que telles étaient les couleurs de sa livrée. Son maintien était très-pacifique et les personnages distingués qui lui tenaient compagnie n'étaient pas moins de cinquante. Arrivé en présence de Cortès, il lui fit ses très-respectueuses révérences, selon l'usage du pays, et il donna l'ordre de brûler du copal en abondance. Cortès le fit asseoir près de lui avec beaucoup d'amabilité.

Xicotenga lui dit qu'ils venaient de la part de son père, de Macescaci et de tous les caciques et sujets de la république de Tlascala, pour nous prier de les admettre dans notre amitié; ils voulaient du reste jurer obéissance à notre seigneur et Roi et nous demander pardon pour avoir pris les armes et combattu contre nous; s'ils avaient agi ainsi, c'est parce qu'ils ignoraient qui nous étions, ayant tenu pour certain que nous venions de la part de leur ennemi Montezuma, dont les troupes avaient souvent recours à des ruses et à des tromperies pour entrer dans leur pays, les voler, les mettre à sac, calamité dont ils se crurent menacés lors de notre arrivée; c'est pour cela qu'ils s'étaient efforcés de défendre leurs personnes et leur patrie, chose qu'ils ne pouvaient faire sans livrer bataille; étant très-pauvres, il leur était impossible de se procurer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des étoffes de coton, ni même du sel pour leurs aliments, parce que Montezuma ne leur permettait pas de sortir de leur pays pour aller acquérir ces objets; s'il était vrai que leurs aïeux eussent

possédé quelque or et quelques pierres de valeur, tout avait été livré à Montezuma en gage de paix ou d'armistice, pour obtenir de ne pas être massacrés, et cela, à des époques fort éloignées de la présente; il en résultait qu'aujourd'hui ils n'avaient rien à donner; que Cortès le leur pardonnât, la pauvreté de leurs ressources, et non leurs sentiments, les empêchant seule de mieux faire. Xicotenga et les autres chefs se plaignirent beaucoup de Montezuma et de ses alliés qui tous étaient contre eux et leur faisaient la guerre; ils dirent que jusqu'à présent on s'était bien défendu; qu'ils avaient voulu se défendre de même contre nous, mais qu'ils n'avaient pas obtenu de résultat, malgré leur triple attaque au moyen de tous leurs guerriers; que nos personnes étant invincibles et eux l'ayant reconnu, ils voulaient être nos alliés et les vassaux du grand Empereur don Carlos, certains qu'étant à nos côtés, leurs personnes, leurs femmes et leurs fils seraient en sûreté; qu'alors ils ne seraient pas continuellement en sursaut au sujet des traîtres Mexicains. Il ajouta beaucoup d'autres paroles tendant à nous offrir leur ville et leurs personnes.

Xicotenga avait une stature élevée, de larges épaules, le corps bien fait, le visage ovale, les joues creuses et néanmoins dénotant la santé; il paraissait avoir trente-cinq ans et son maintien était grave. Cortès le remercia vivement, lui faisant gracieux accueil et lui disant qu'il les recevait pour nos alliés et pour vassaux de notre Roi et seigneur. Xicotenga repartit qu'il nous priait d'aller à la ville, parce que tous les vieux caciques et les papes nous attendaient avec des préparatifs de réjouissance. Cortès lui promit d'y aller bientôt, ajoutant qu'il partirait même tout de suite s'il n'avait à s'occuper maintenant de ses affaires avec le grand Montezuma; qu'il se mettrait en route aussitôt qu'il en aurait fini avec les messagers. Cortès ne voulut pas terminer l'entretien sans parler des combats qu'ils lui avaient livrés de jour et de nuit, et à ce propos il prit un ton un peu aigre et donna à son maintien un aspect plus grave; mais il ajouta qu'il pardonnait le passé puisqu'il n'avait plus de remède; que du reste ils voulussent bien remarquer que la paix concédée devrait être respectée et non exposée aux changements, étant bien entendu que, s'ils variaient dans leur conduite, il les ferait périr et détruirait leur ville, toutes paroles de paix devenant alors inutiles et la guerre sans merci. Xicotenga et les personnages qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, répondirent tous d'une voix que la paix serait durable et sincère et qu'ils étaient tout prêts à rester en otage pour la garantir. D'autres discours encore furent échangés entre Cortès, Xicotenga et la plupart des personnages présents, et en finissant, on leur donna des verroteries vertes et bleues pour le vieux Xicotenga, pour lui, le jeune, et pour la plupart des caciques. Cortès les pria de dire qu'il ne tarderait pas à aller à leur capitale. Tout cela — conférences et offres mutuelles — se passait de-

vant les ambassadeurs mexicains, qui virent à regret ces ouvertures de paix, bien persuadés qu'il n'en résulterait rien de bon pour eux. Lorsque Xicotenga eut pris congé, les envoyés de Mexico dirent à Cortès en souriant qu'il aurait tort d'accorder aucun crédit à ces offres de paix faites par les Tlascaltèques; que c'étaient là plaisanteries, paroles de traîtres et de menteurs, auxquelles il ne devait nullement ajouter foi; que tout cela était fait afin que, nous tenant dans leur ville, ils pussent sans rien risquer nous attaquer et nous détruire; qu'il fallait nous souvenir du nombre de fois qu'ils avaient tenté de nous massacrer, avec toutes leurs forces; que, ne l'ayant pas pu et le résultat ayant été de s'en retourner avec beaucoup de morts et de blessés, ils voulaient maintenant s'en venger en simulant la paix. Cortès répondit alors, sur un ton de crânerie, qu'il était au-dessus des trahisons dont ils parlaient et que, cela fût-il vrai, il ne pourrait que s'en réjouir pour l'occasion que ses ennemis lui donneraient de les châtier en leur ôtant la vie; que peu lui importait qu'on l'attaquât de jour, de nuit, en rase campagne ou dans la ville; que l'une de ces tentatives ne le gênerait pas plus que l'autre, et que c'était précisément pour savoir si on lui disait vrai qu'il se décidait résolûment à aller à la ville. Lorsque les ambassadeurs virent cette détermination, ils nous prièrent d'attendre encore six jours dans le camp, parce qu'ils voulaient envoyer deux des leurs à leur maître Montezuma, assurant qu'ils pouvaient être de retour, avec la réponse, dans les six jours demandés. Cortès le promit, d'abord parce qu'il était atteint de fièvres, ainsi que je l'ai dit, et ensuite, comme ces ambassadeurs lui avaient parlé de trahison, bien qu'il eût feint de n'en faire aucun cas, il s'était pris à penser que, si par aventure c'était la vérité, il serait bon de s'assurer davantage de la sincérité de la paix promise, les circonstances étant telles qu'il valait bien la peine d'y réfléchir mûrement. Il lui revint alors à l'esprit que, depuis la Villa Rica de la Vera Cruz, il avait procédé par la paix, laissant derrière nous des villages amis et confédérés. Il crut donc opportun d'écrire à Juan de Escalante, qui était resté à la Villa, chargé de terminer la forteresse et de commander environ soixante soldats vieux et malades qu'on avait laissés en ce lieu. Dans ses lettres, il faisait savoir les grandes faveurs dont Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait honorés dans les batailles et rencontres victorieuses qui avaient été notre lot depuis notre entrée dans la province de Tlascala, dont les habitants demandaient aujourd'hui la paix; qu'ils rendissent tous grâces à Dieu; qu'ils prissent bien soin d'être toujours favorables aux villages de nos alliés les Totonaques, et qu'on lui envoyât, par des moyens rapides, deux jarres de vin qu'on avait enterrées dans un point bien marqué de leurs logements; qu'on envoyât aussi des hosties apportées de l'île de Cuba, parce que celles que nous avions prises avec nous étaient déjà finies.

Ces lettres causèrent une grande joie dans la Villa. Escalante y répondit en nous instruisant de ce qui était arrivé près de lui, et tout nous parvint très-rapidement. En ces jours-là, nous élevâmes dans notre camp une croix très-haute et luxueusement fabriquée. Cortès donna l'ordre aux Indiens de Cinpacingo et à ceux qui étaient autour de nous de blanchir un temple et de le mettre en bon état.

Mais cessons de parler de tout cela et revenons à nos amis les caciques de Tlascala, lesquels, voyant que nous ne nous décidions pas à aller chez eux, venaient à notre camp avec des poules et des *tunas*[1], dont c'était la saison. Chaque jour du reste ils nous gratifiaient des provisions qu'ils avaient, nous les offrant de bon cœur et ne voulant rien accepter en retour, quoiqu'on le leur proposât. Au surplus, ils ne cessaient pas de prier Cortès d'aller avec eux à la ville; mais, comme nous attendions les Mexicains pendant les six jours promis, au moyen de douces paroles il faisait prendre patience aux Tlascaltèques. Alors que le terme expirait, six personnages de grande distinction arrivèrent de Mexico, porteurs d'un riche présent envoyé par Montezuma. Sa valeur dépassait trois mille piastres d'or, en riches joailleries diversement façonnées, deux cents pièces d'étoffes enjolivées de plumes et de différents dessins. Les envoyés dirent à Cortès, en le lui présentant, que leur seigneur Montezuma se réjouissait de notre bonne fortune; qu'il nous priait de n'aller en aucun cas avec les Tlascaltèques à leur capitale; que nous n'eussions point confiance en eux, car on voulait sûrement nous entraîner pour nous voler or et étoffes, attendu qu'ils étaient si gueux qu'une bonne étoffe de coton n'était pas à leur portée; du reste, il leur suffirait de nous savoir les amis de Montezuma, de qui nous recevions cet or, ces bijoux et ces étoffes, pour qu'ils eussent mieux encore le désir de nous dépouiller. Cortès reçut le présent d'un air joyeux, disant qu'il s'en trouvait honoré et qu'il le payerait en bons offices; que si du reste on s'apercevait que les Tlascaltèques pensaient réellement à ce dont Montezuma nous avertissait, nous le leur ferions payer par la perte de leurs existences; « mais, ajouta Cortès, je sais qu'ils ne commettront aucune vilenie et, malgré tout, je veux voir ce qu'ils feront ».

On en était là, lorsqu'arrivèrent plusieurs autres messagers de Tlascala pour dire à Cortès que les vieux caciques de la capitale de la province étaient là qui venaient le visiter, lui et nous tous, dans nos établissements et dans nos cabanes, pour nous emmener à la ville. A cette nouvelle, Cortès pria les envoyés mexicains d'attendre encore trois jours les dépêches qu'il devait envoyer à leur maître, parce que tout son temps était actuellement absorbé par le soin de terminer la guerre

1. La *tuna*, fruit du cactus vulgaire appelé *raquette*, est ce que nous nommons en français « figue de Barbarie ».

et les négociations relatives à la conclusion de la paix. Les ambassadeurs promirent d'attendre. Ce que les vieux caciques dirent à Cortès, nous allons le raconter à la suite.

CHAPITRE LXXIV

Comme quoi les vieux caciques de Tlascala vinrent à notre camp pour prier Cortès e nous tous de ne plus tarder d'aller à la ville, et ce qui arriva à ce sujet.

Voyant que nous n'allions pas à Tlascala, les vieux caciques de la province convinrent de faire eux-mêmes le voyage, les uns en litière, les autres en hamac, portés sur les épaules des Indiens ; quelques-uns marchaient à pied. Ces personnages étaient ceux-là mêmes que j'ai déjà nommés : Maceescaci, le vieux Xicotenga, qui était aveugle, Guaxolacima, Chichimecatecle et Tecapaneca, de Topeyanco. Ils arrivèrent à notre camp en nombreuse compagnie d'hommes de distinction. Ils s'humilièrent devant Cortès et devant nous tous en faisant trois révérences ; ils brûlèrent du copal, appliquèrent la main sur le sol et baisèrent la terre. Puis Xicotenga, le vieux, prit la parole en ces termes :

« *Malinche, Malinche*, déjà plusieurs fois nous t'avons fait prier de nous pardonner de t'avoir déclaré la guerre ; nous t'avons aussi exposé les raisons qui excusent notre conduite, en t'affirmant surtout qu'en agissant ainsi nous pensions nous défendre contre le malfaisant Montezuma et ses forces considérables, car nous vous prenions tous pour des hommes de sa bande et ses confédérés. Mais si nous avions su ce dont nous ne pouvons plus douter aujourd'hui, j'assure que non-seulement nous aurions marché à votre rencontre chargés de provisions, mais encore que nous eussions balayé les chemins par où vous passiez ; nous nous fussions même transportés au-devant de vous jusqu'à la mer, où vous aviez vos habitations, c'est-à-dire vos navires. Maintenant que vous nous avez pardonné, ce que nous venons vous demander, moi et tous ces caciques, c'est que vous entriez à l'instant avec nous dans notre capitale ; nous vous y ferons part de ce que nous possédons et nous mettrons à votre service nos personnes et nos biens. Et, vois-tu bien, Malinche, ne décide pas autre chose que de t'en venir tout de suite avec nous, car nous craignons que ces Mexicains ne te disent quelques-unes de ces faussetés, de ces mensonges qu'ils ont coutume d'avancer quand ils parlent de nous ; mais ne les crois pas, ne les écoute point ; ils sont faux en tout ce qu'ils disent. Nous ne serions du reste pas surpris que telle fût la cause qui t'a empêché de venir dans notre capitale. »

Cortès répondit d'un ton joyeux que, bien des années avant de venir

dans ce pays, nous avions appris qu'ils étaient bons ; nous étions donc tombés dans l'ébahissement en voyant qu'ils ne cessaient de nous faire la guerre ; que du reste les Mexicains ici présents attendaient nos dépêches pour leur seigneur Montezuma ; que, relativement à leur invitation d'aller tout de suite à leur capitale, et pour ce qui regardait les provisions qu'ils avaient soin de nous fournir, nous en témoignions notre grande reconnaissance, en faisant la promesse de le leur rendre en bons offices ; que du reste nous nous serions déjà transportés à la ville, si nous avions eu à notre disposition des hommes pour traîner les *tepustles* (c'est ainsi qu'on appelait les bombardes). En entendant ces paroles, les Tlascaltèques en éprouvèrent tant de joie qu'elle apparaissait sur leurs visages ; ils s'empressèrent de dire à Cortès : « Comment ! c'est cela qui t'a empêché, et tu ne l'as pas dit ? » Et, en moins d'une demi-heure, ils amenèrent environ cinq cents Indiens porteurs. Aussi, le lendemain de bonne heure, nous mîmes-nous en route pour la capitale de Tlascala, en faisant régner le plus grand ordre dans l'artillerie, les chevaux, les escopettes, les arbalètes et tout le reste, comme nous en avions l'habitude. Cortès avait prié les messagers de Montezuma de venir avec nous, pour voir où aboutiraient nos affaires avec Tlascala, en promettant de les dépêcher de cette ville. Il était convenu d'ailleurs qu'ils resteraient dans nos quartiers, afin qu'ils ne fussent pas exposés à recevoir quelque injure, ainsi que leur méfiance des Tlascaltèques le leur faisait craindre.

Avant de passer outre, je veux dire comme quoi, dans tous les villages que nous avions déjà traversés et dans d'autres où l'on avait de nos nouvelles, on appelait Cortès « Malinche », et c'est du reste ainsi que je l'appellerai moi-même désormais, à propos de toutes les conférences que nous aurons avec les Indiens, tant dans cette province que dans la ville de Mexico. Je ne l'appellerai Cortès que dans les circonstances où il conviendra de le faire. Le motif qui lui fit appliquer ce nom, c'est que, comme notre interprète doña Marina était toujours avec lui, surtout lorsqu'il venait des ambassadeurs ou des messagers de caciques, comme aussi c'était elle qui transmettait tous les discours en langue mexicaine, pour cette raison on s'habitua à appeler Cortès : le capitaine de Marina, et bientôt, par corruption, on le nomma « Malinche[1] ». Ce même nom fut appliqué à un certain Juan Perez de Arteaga, habitant de Puebla, parce qu'il était toujours dans la compagnie de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, pour apprendre la langue. Ce fut le motif qui le fit appeler Juan Perez Malinche ; car nous n'avons su que depuis deux ans son véritable nom d'Arteaga. J'ai voulu faire mention de cette particularité, quoique cela ne fût pas bien nécessaire,

1 Les Aztèques disaient : « Malinzin, » et les Espagnols, par corruption : « Malinche ».

afin qu'on comprît à l'avenir le nom de Cortès, quand on l'appellera Malinche.

Je veux dire aussi que depuis que nous arrivâmes au pays de Tlas cala jusqu'à notre entrée dans sa capitale, il se passa vingt-quatre jours. Nous y entrâmes le 23 septembre 1519. Passons à un autre chapitre, où je dirai ce qui nous y advint.

CHAPITRE LXXV

Comment nous fûmes à la ville de Tlascala et de ce que firent les vieux caciques; d'un présent qu'on nous offrit, et comme quoi ils nous présentèrent leurs filles et leurs nièces, et de ce qui arriva encore.

Lorsque les caciques virent que nos équipages commençaient à cheminer vers la capitale, ils prirent les devants, afin de donner leurs ordres et de veiller à ce que tout fût prêt pour nous recevoir, et nos logements ornés de rameaux. Nous n'étions plus qu'à un quart de lieue de la ville, lorsque ces mêmes caciques vinrent au-devant de nous, amenant avec eux leurs filles et leurs nièces, entourés d'un grand nombre de personnages distingués disposés par groupes de parenté, de catégories et de districts; car il y avait dans la province quatre districts différents, sans compter ceux de Tecapaneca, seigneur de Topeyanco, qui en formaient cinq. Là se pressaient les citoyens des différents lieux, se distinguant par la variété de leurs costumes, lesquels, quoiqu'étant de tissu de *nequen*, étaient de bonne qualité et de dessins remarquables. Pour ce qui est du coton, il leur était impossible de s'en procurer. Bientôt arrivèrent les papes de toute la province. Ils étaient fort nombreux, à cause de la grande quantité de temples qu'ils possédaient, sous la dénomination de *cues*, pour l'adoration des idoles et pour leurs sacrifices. Ces papes portaient des cassolettes allumées, au moyen desquelles ils nous parfumèrent tous. Quelques-uns d'entre eux étaient couverts de vêtements blancs très-longs, en forme de surplis, avec des capuchons qui simulaient ceux de nos chanoines. Leurs cheveux étaient longs et tellement emmêlés qu'on n'eût pu les séparer autrement qu'en les coupant; le sang qui en découlait sortait aussi de leurs oreilles, dénotant qu'ils avaient fait des sacrifices ce jour-là même. Les ongles de leurs doigts étaient très-longs. En nous voyant, il baissèrent la tête en signe d'humilité. Nous entendîmes dire que ces papes passaient pour être pieux et de bonne conduite.

Plusieurs personnages de distinction s'étaient rangés à côté de Cortès pour lui faire honneur. A notre entrée dans la ville, les Indiens et Indiennes, qui s'empressaient pour nous voir, étaient de gai visage et si nombreux qu'ils ne tenaient plus dans les rues et sur les ter-

rasses des maisons. Ils apportaient environ vingt bouquets formés de roses du pays et d'autres fleurs odorantes de couleur variée; on les offrit à Cortès et à plusieurs d'entre nous qui leur parurent des chefs, surtout à nos cavaliers. Nous arrivâmes à de grandes places autour desquelles étaient disposés nos logements. Xicotenga, le vieux, et Maceescaci prirent Cortès par la main et le firent entrer dans les maisons. Ils y avaient disposé pour chacun de nous, conformément à leurs usages, des sortes de lits formés de nattes et d'étoffes d'aloès. Nos amis de Cempoal et de Cocotlan se logèrent aussi près de nous. Cortès donna l'ordre de placer les messagers mexicains à côté de son appartement. Quoique, en arrivant, nous eussions reconnu que nous ne pouvions douter du bon vouloir des Tlascaltèques, ainsi que de leur désir de paix, nous n'abandonnâmes pas pour cela le soin d'être sur nos gardes, comme nous en avions l'habitude. Mais il paraît que l'officier à qui incombait le soin d'entretenir les coureurs, les sentinelles et les gardes, dit à Cortès : « Il me semble, señor, que ces gens-ci sont bien pacifiques et que nous n'avons plus besoin de tant de vigilance et d'être aussi bien gardés que de coutume. » Cortès repartit :

« Voyez-vous, señores, j'ai bien remarqué ce que vous dites; mais je suis d'avis que, pour n'en pas perdre l'habitude, nous devons continuer à nous garder. Les Tlascaltèques sont sans doute très-bons, mais, sans refuser d'ajouter foi à leurs sentiments pacifiques, nous devons nous conduire comme s'ils devaient nous attaquer et comme si nous les voyions fondre sur nous. En aucun temps, il n'a manqué de capitaines qui ont été mis en déroute pour avoir eu trop de confiance et pas assez de soin. Et quant à nous, voyant le petit nombre que nous sommes et remarquant l'avis que nous a transmis le grand Montezuma, fût-il peu sincère ou même absolument faux, il nous convient d'être toujours sur le qui-vive. »

Cessons de parler de l'exécution de certaines minuties, et du soin que nous mettions à assurer la garde du camp ; revenons à dire comme quoi Xicotenga , le vieux, et Maceescaci, les grands caciques, se fâchèrent vraiment avec Cortès et lui firent dire par nos interprètes : « Malinche, ou tu nous crois encore tes ennemis, ou bien tes actions le feraient supposer; tu ne parais pas avoir confiance en nous, ni croire à la sincérité de la paix à laquelle nous nous sommes engagés les uns envers les autres. Nous te disons cela, parce que nous voyons que vous vous méfiez et que vous allez par nos chemins en vous tenant sur vos gardes, comme lorsque vous marchiez sur nos bataillons; et cela, Malinche, nous croyons que tu le fais à cause des trahisons et des méchancetés dont les Mexicains t'ont parlé en secret afin de te tenir mal avec nous; juge-nous mieux et ne les crois pas. Maintenant que tu es ici, sache bien que nous te donnerons tout ce que tu

voudras, même nos personnes et celles de nos enfants; nous sommes prêts à mourir pour vous tous; c'est pour cela que nous te supplions de prendre en otages tous ceux que tu pourras désirer. »

Cortès et nous tous fûmes émerveillés de la dignité avec laquelle furent dites ces paroles. Notre général répondit aux caciques, au moyen de doña Marina, qu'il les croyait certainement, qu'il n'avait pas besoin d'otages et qu'il lui suffisait d'être convaincu de leur bon vouloir; que, pour ce qui est de nous tenir sur nos gardes, la chose nous était habituelle et ne devait pas exciter leur méfiance; que, d'ailleurs, quant à leurs offres, nous nous en trouvions honorés et saurions les reconnaître dans l'avenir. Après ce discours on vit venir plusieurs autres personnages accompagnés de porteurs avec des poules, des pains de maïs, des figues de Barbarie, des légumes et autres vivres du pays, dont ils approvisionnèrent notre quartier très-convenablement. Pendant les vingt jours que nous passâmes en ce lieu, tout nous y fut donné en abondance. Nous entrâmes dans cette ville le 23 du mois de septembre de l'an 1519. Nous en resterons là, et je dirai à la suite ce qui se passa encore.

CHAPITRE LXXVI

Comme quoi l'on dit la messe en présence de plusieurs chefs, et d'un présent que les vieux caciques apportèrent.

Le lendemain de bonne heure, Cortès ordonna la construction d'un autel, afin qu'on y dît la messe; car nous avions reçu du vin et des hosties. Elle fut dite par le prêtre Juan Diaz, attendu que le Père de la Merced avait les fièvres et était tombé dans une très-grande faiblesse. Maceescaci, le vieux Xicotenga et d'autres caciques y assistèrent. Après la messe, Cortès se rendit à son logement et avec lui une partie des soldats qui avaient l'habitude de l'accompagner. Les deux vieux caciques et nos interprètes l'y suivirent. Xicotenga lui dit qu'il désirait lui offrir un présent. Cortès, qui les traitait d'une manière fort aimable, répondit que ce serait quand ils voudraient. On étendit alors sur le sol des nattes recouvertes d'étoffes; on y plaça six ou sept petits poissons en or, quelques pierreries de peu de valeur et un certain nombre de charges d'étoffes d'aloès, le tout fort pauvre et ne dépassant pas vingt piastres. En le donnant, les caciques dirent en riant : « Malinche, il est très-possible que, comme c'est fort peu de chose, tu ne le reçoives pas bien volontiers; mais souviens-toi que nous t'avons fait dire que nous sommes pauvres, que nous n'avons ni or ni richesses d'aucune sorte; la raison en est que ces méchants

traîtres de Mexicains, et Montezuma qui est leur empereur, nous ont tout enlevé à propos de paix et armistices que nous leur demandions dans notre désir de voir finir la guerre. Ne considère pas le peu de prix que cela vaut, mais reçois-le de bon cœur comme venant d'amis et serviteurs que nous désirons être. » Après cela ils apportèrent aussi séparément beaucoup de provisions. Cortès reçut le tout avec joie et il leur dit que, parce que ces objets venaient de leur part et étaient offerts de bon cœur, il en faisait plus de cas que si d'autres lui présentaient une maison entière remplie d'or en grains; qu'il les recevait donc avec plaisir... Et là-dessus il leur témoigna beaucoup d'amitié.

Il paraît au surplus qu'entre eux tous, les caciques avaient convenu de nous donner leurs filles et leurs nièces, choisies parmi les plus belles des jeunes filles non mariées. Xicotenga dit à Cortès à ce propos : « Malinche, pour que vous voyiez plus clairement à quel point nous vous affectionnons et désirons en tout vous satisfaire, nous voulons vous donner nos filles, pour que vous en fassiez vos femmes et en ayez des enfants, tant il est vrai que nous aspirons à vous avoir pour frères, vous ayant connus si bons et si valeureux. J'ai une fille fort belle qui n'a jamais été mariée, c'est à vous que je la donne. » Maceescaci et la plupart des caciques dirent aussi qu'ils amèneraient leurs filles, nous priant de les recevoir pour femmes. Ils firent encore beaucoup d'autres offres. Maceescaci et Xicotenga ne quittaient pas Cortès un seul instant, et comme le vieux Xicotenga était aveugle, il portait la main sur la tête de notre général en tâtonnant, faisant de même sur sa barbe, sur son visage et sur tout son corps. Cortès lui répondit, au sujet des femmes, que lui et tous les siens nous en étions très-honorés et que nous le leur rendrions en bons services dans le cours du temps. Comme d'ailleurs le Père de la Merced était présent, Cortès ajouta : « Mon Père, il me semble que l'occasion est bonne pour dire un mot à ces caciques au sujet de l'abandon de leurs idoles et de leurs sacrifices, car ils me paraissent prêts à faire tout ce que nous ordonnerons, à cause de la grande frayeur que les Mexicains leur inspirent. » Le Père lui répondit : « C'est bien, señor; mais réservons cela pour le moment où ils amèneront leurs filles; l'opportunité viendra alors de ce que vous refuserez de les recevoir jusqu'à ce qu'elles aient promis de ne plus sacrifier; si le moyen réussit, cela sera bien, et, dans le cas contraire, nous ferons notre devoir. » De façon que cela fut renvoyé au jour suivant. Ce que nous fîmes, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXXVII

Comme quoi les caciques présentèrent leurs filles à Cortès et à nous tous ; ce que l'on fit à ce sujet.

Le lendemain, les vieux caciques nous amenèrent cinq belles Indiennes non mariées et fort jeunes, et il faut dire que, pour des Indiennes, elles n'avaient pas mauvais visage. Elles étaient bien ornées et chacune d'elles en amenait une autre pour son service. Elles étaient toutes filles de caciques et, à leur propos, Xicotenga dit à Cortès : « Malinche, celle-ci est ma fille; elle n'a point été mariée et elle est vierge; prenez-la pour vous. » Il lui présenta sa main, et, passant aux autres, il le pria de les donner à ses capitaines. Cortès lui en témoigna de la gratitude. Prenant d'ailleurs un air joyeux, il répondit qu'il les acceptait et les tenait pour compagnes, mais que pour le moment il désirait qu'elles restassent encore chez leurs pères. Les caciques demandèrent alors pour quel motif nous ne les gardions pas dès à présent. Cortès repartit : « C'est parce que je veux faire d'abord ce que commande Notre Seigneur Dieu en qui nous croyons et que nous adorons, et encore ce que notre Roi m'a ordonné d'exiger, c'est-à-dire que vous abandonniez vos idoles, que vous ne sacrifiiez plus, que vous ne tuïez plus vos semblables, que vous ne fassiez plus les saletés qui sont dans vos habitudes, et que vous croyiez comme nous en un seul Dieu véritable. » On leur dit encore plusieurs choses relatives à notre sainte foi, fort convenablement exprimées; car doña Marina et Aguilar, nos interprètes, étaient déjà si experts qu'ils savaient leur faire tout comprendre avec perfection. On leur fit voir une image de Notre Dame avec son précieux Fils dans les bras. On leur donna à entendre que cette image représente Notre Dame, appelée sainte Marie, qui se trouve au plus haut des cieux et est la Mère de Notre Seigneur, ce même petit Jésus qu'elle tient dans ses bras; qu'elle le conçut par la grâce de l'Esprit saint, en restant vierge avant, pendant et après l'enfantement; que cette grande Dame adresse ses prières pour nous tous à son précieux Fils qui est notre Seigneur et notre Dieu....

On ajouta grand nombre d'autres vérités qu'il convenait de dire au sujet de notre sainte foi. On leur dit encore que s'ils voulaient être nos frères et se lier avec nous d'une amitié véritable, s'ils voulaient aussi que nous prissions plus volontiers leurs filles pour leur donner le titre de nos femmes, ils devaient abandonner au plus vite leurs mauvaises idoles et adorer Dieu Notre Seigneur comme nous l'adorions nous-mêmes; qu'ils verraient le bien qui leur en résulterait,

car, outre une bonne santé et des saisons heureuses, toutes choses prospéreraient pour eux, et, quand ils mourraient, leurs âmes s'envoleraient au ciel pour y jouir de la gloire éternelle; que s'ils faisaient les sacrifices dont ils ont l'habitude à leurs idoles qui sont de vrais démons, ceux-ci les emporteraient aux enfers où ils brûleraient pour toujours au milieu de vives flammes. Comme, dans d'autres conférences, on leur avait déjà parlé d'abandonner leurs idoles, on ne leur en dit pas davantage en ce moment.

Ils répondirent d'ailleurs à toutes ces choses : « Malinche, nous t'avons entendu déjà d'autres fois avant ce jour; nous croyons bien que votre Dieu et cette grande Dame sont excellents; mais considère bien que tu viens d'arriver dans ce pays et dans ces habitations; avec le temps, nous parviendrons à comprendre mieux et plus clairement les choses qui vous concernent; nous verrons ce qu'elles sont et nous ferons ce qui conviendra. Mais comment veux-tu que nous abandonnions nos *teules* que depuis tant de temps nos aïeux ont pris pour des dieux, qu'ils ont adorés et auxquels ils ont fait des sacrifices? Quand même nous, qui sommes déjà vieux, nous le voudrions faire pour te complaire, que diraient tous nos papes, tous les jeunes hommes et tous les enfants de cette province? Ne se lèveraient-ils pas contre nous en considérant que les papes ont déjà interrogé nos *teules* et en ont obtenu pour réponse que nous ne devions point omettre de leur sacrifier des hommes et de pratiquer tout ce dont nous avons l'habitude; sans quoi la famine, la peste et la guerre détruiraient toute la province? » Ils ajoutèrent que nous pouvions perdre le souci de leur parler à cet égard, car, dût-on les tuer, ils ne cesseraient pas de sacrifier à leurs dieux.

Lorsque nous entendîmes cette réponse, faite sincèrement et sans peur, le Père de la Merced, qui était homme entendu et bon théologien, dit à Cortès : « Seigneur, ne vous donnez plus la peine de les importuner à ce sujet; il n'est pas juste que nous en fassions des chrétiens par la force. Je ne voudrais pas que, comme à Cempoal, on détruisît leurs idoles avant qu'ils aient eu occasion de connaître notre sainte foi. A quoi sert, en effet, d'enlever les idoles d'un temple et d'un oratoire, s'ils doivent ensuite les transporter dans d'autres? Il est bon qu'ils s'habituent à entendre nos sermons, qui sont saints et bons, afin qu'ils comprennent peu à peu les utiles conseils que nous leur donnons. » Les mêmes choses furent dites à Cortès par trois caballeros, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et Francisco de Lugo : « Le Père a fort bien dit, reprirent-ils, et Votre Seigneurie a accompli son devoir en ce qu'elle a fait; mais qu'on ne moleste plus ces caciques à ce sujet. » La conclusion fut qu'on agirait ainsi. Mais nous priâmes nos nouveaux alliés de débarrasser un temple neuf qui était près de là, d'en enlever les idoles, de le nettoyer et de

le blanchir à la chaux, pour que nous y pussions placer une croix et l'image de Notre Dame. Ils le firent à l'instant. On y dit la messe et les jeunes filles caciques y furent baptisées. La fille de Xicotenga y prit le nom de doña Luisa. Cortès, la prenant par la main, la donna à Pedro de Alvarado, disant à Xicotenga que celui à qui il la donnait était son frère et son capitaine et qu'il voulût bien y consentir, dans la confiance qu'elle serait bien traitée. Xicotenga s'en montra satisfait. La fille, ou nièce, de Maceescaci prit le nom de doña Elvira; elle était fort belle. Il me semble qu'elle fut donnée à Juan Velasquez de Leon. Les autres prirent aussi leur nom de baptême avec la particule nobiliaire *doña*. Cortès les donna à Christoval de Oli, à Gonzalo de Sandoval et à Alonso de Avila. Après cela, on leur expliqua pour quel motif on avait élevé deux croix : que c'était pour en effrayer leurs idoles; que partout où nous nous arrêtions pour passer la nuit, nous en placions sur le chemin. Nos auditeurs furent très-attentifs à ces explications.

Avant d'aller plus loin, je veux dire que cette cacique, fille de Xicotenga, qu'on appela doña Luisa et qui fut donnée à Pedro de Alvarado, devint l'objet des plus grandes manifestations de respect dans tout Tlascala, aussitôt que cette union y fut connue. Tous la tenaient pour leur maîtresse et lui faisaient des présents. Pedro de Alvarado, étant garçon, en eut un fils qui fut appelé don Pedro et une fille nommée doña Leonor. Celle-ci est aujourd'hui la femme de don Francisco de la Cueva, bon caballero, cousin du duc d'Albuquerque. Il est issu de ce mariage quatre ou cinq fils, excellents caballeros. Doña Leonor est une femme supérieure, comme on devait s'y attendre de la fille d'un tel père, qui fut commandeur de Santiago, adelantado et gouverneur de Guatemala; petite-fille aussi de Xicotenga, grand seigneur de Tlascala, personnage élevé à l'égal d'un roi. Laissons ces récits et revenons à Cortès pour dire qu'il s'informa très-minutieusement auprès des caciques de ce qui concernait Mexico. Ce qu'ils racontèrent, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE LXXVIII

Comme quoi Cortès demanda à Maceescaci et à Xicotenga des renseignements sur Mexico, et du récit qu'on lui fit.

Cortès prit à part les caciques et leur demanda des détails minutieux sur Mexico. Xicotenga, qui était le plus avisé d'entre eux et plus grand seigneur que les autres, prit d'abord la parole. Maceescaci, grand personnage aussi, venait de temps en temps à son aide.

Ils dirent que Montezuma disposait d'une si puissante armée, que, quand il voulait prendre un grand village ou s'introduire par la force dans une province, il entrait en campagne avec cent mille hommes, chose qu'on ne savait que trop à Tlascala par expérience, à cause des guerres et des animosités qui régnaient entre les deux pays depuis plus de cent ans. Cortès leur dit alors : « Comment se fait-il donc qu'avec tant de guerriers qui tombaient sur vous on n'ait jamais pu vous vaincre d'une manière définitive? » Ils répondirent qu'ils étaient à la vérité défaits bien souvent; qu'on leur tuait et qu'on enlevait pour les sacrifier beaucoup de leurs concitoyens; mais que, d'autre part, un grand nombre de leurs ennemis restaient morts sur le champ de bataille et d'autres étaient emmenés prisonniers; qu'ils ne venaient d'ailleurs pas tellement à l'improviste qu'on n'en eût absolument aucun avis; que, dès lors, on préparait toutes les forces, et, avec l'aide des habitants de Guaxocingo, on se défendait et on courait même à l'offensive; comme au surplus toutes les provinces et tous les villages dont Montezuma s'était emparé, pour en augmenter ses domaines, étaient au plus mal avec les Mexicains, et que cependant on leur faisait faire campagne malgré eux, ils ne combattaient pas avec un véritable entrain; c'était d'eux au contraire que les Tlascaltèques recevaient leurs avis, services qu'on avait soin de reconnaître en ménageant leur pays. Les caciques ajoutaient que d'où le mal leur était venu avec le plus de continuité, c'était d'une ville très-étendue, appelée Cholula, éloignée de là d'une journée de marche; que c'étaient des gens très-perfides au milieu desquels Montezuma envoyait secrètement ses capitaines, et comme alors ils ne se trouvaient pas éloignés, ils faisaient irruption pendant la nuit dans le pays de Tlascala.

Maceescaci dit au surplus que Montezuma entretenait dans toutes les provinces des garnisons nombreuses, sans compter le grand nombre d'hommes qu'il levait dans la ville; que toutes ces provinces lui payaient des tributs en or, en argent, en plumes, en pierres précieuses, en étoffes de coton et en Indiens ou Indiennes destinés à être sacrifiés ou à servir comme esclaves; Montezuma était puissant à ce point, qu'il avait tout ce qu'il désirait et que ses palais étaient pleins de trésors, de pierres précieuses *chalchihuis* volées ou prises par force à qui ne voulait pas donner de bonne volonté; enfin, à vrai dire, toutes les richesses du pays se trouvaient entre ses mains. Les caciques racontèrent aussi l'état de sa maison. Je n'en finirais pas si je devais ici tout répéter : comme par exemple le grand nombre de femmes qu'il possédait et dont il mariait quelques-unes; et puis, les fortes défenses de la place, la forme, l'étendue et la profondeur de la lagune; les chaussées par où l'on est obligé de passer pour arriver à la ville, les ponts de bois qui se trouvent sur toutes ces chaussées,

jetés sur des tranchées qui font communiquer les eaux de toutes parts. Ils expliquaient comment, en levant n'importe lesquels de ces ponts, on pouvait se trouver engagé entre eux sans avoir accès vers la capitale; comme quoi la plus grande partie de la ville est construite dans la lagune même, de sorte qu'on n'y peut passer de maison en maison, si ce n'est au moyen des ponts-levis qu'on y entretient, ou dans des bateaux. Toutes les maisons sont bâties en terrasses, au-dessus desquelles on a construit des sortes de parapets qui permettent de les employer à combattre. Ils dirent aussi la manière de pourvoir la ville d'eau douce, grâce à une source appelée Chapultepeque, distante de la capitale d'environ une demi-lieue, l'eau coulant par des aqueducs et étant ensuite transportée et vendue par les rues au moyen de canots. Ils décrivirent aussi les armes dont on fait usage; les piques doublement dentelées qu'on lance avec des machines et qui traversent n'importe quelle défense; les archers adroits et très-nombreux; les lanciers armés de lances d'obsidienne, avec des couteaux longs d'une brasse et affilés de telle sorte qu'ils coupent mieux que des rasoirs; les rondaches; les défenses de coton; les hommes armés de frondes avec des pierres roulées; d'autres lances encore plus longues et les grands espadons à deux mains. Les caciques firent voir, sur des pièces d'étoffes d'aloès, la représentation en peinture des batailles qu'ils avaient soutenues contre eux, avec la manière de combattre.

Arrivés à ce point, comme notre chef et nous tous étions déjà informés de ce que les caciques racontaient, Cortès leur coupa la parole, pour pénétrer plus avant dans nos investigations. Il demanda donc comment ils étaient venus eux-mêmes peupler Tlascala, et de quel point ils avaient procédé pour pouvoir être si différents et si ennemis des Mexicains, quoique leurs pays fussent actuellement si près l'un de l'autre. Ils répondirent qu'ils avaient su par leurs aïeux que, dans les temps anciens, avaient vécu au milieu d'eux des hommes et des femmes d'une stature très-élevée, possédant des os d'une grande longueur; comme d'ailleurs ils étaient fort méchants et avaient de mauvaises habitudes, on en fit périr la majeure partie dans les combats, et ceux qui restèrent finirent pas s'éteindre. Pour que nous pussions juger de leur taille, ils nous présentèrent un fémur d'homme de cette race. Il était très-gros et sa longueur dénotait un homme de haute stature. Il était bien conservé depuis le genou jusqu'à la hanche; je le mesurai sur moi et je reconnus qu'il représentait ma taille, qui est des plus avantagées. On apporta d'autres fragments d'os, mais ils étaient déjà rongés et défaits. Nous restâmes d'ailleurs fort surpris à leur vue, et nous fûmes convaincus que ce pays avait été habité par des géants. Cortès nous dit qu'il serait convenable d'envoyer ce grand os en Castille, pour le faire voir à Sa Majesté. Il

y fut en effet adressé par l'intermédiaire des premiers commissaires qui firent le voyage.

Les caciques dirent aussi avoir appris de leurs aïeux qu'une de leurs idoles, pour laquelle ils avaient une très-grande dévotion, leur avait assuré qu'il viendrait des hommes de pays lointains, du côté où le soleil se lève, pour les subjuguer et les tenir sous leur empire; que s'il s'agissait de nous, ils s'en réjouiraient, puisque nous étions si bons; qu'en traitant de la paix ils pensaient à cette prophétie de leur idole et c'était la raison qui les avait poussés à nous donner leurs filles, afin d'avoir des parents qui les défendissent contre les Mexicains. La fin de cette conversation nous rendit pensifs, et nous nous demandions si par hasard ce qu'ils venaient de dire ne deviendrait pas une vérité. Notre capitaine Cortès leur répondit que certainement nous venions d'où le soleil se lève, et que la raison qui poussa notre seigneur et Roi à nous envoyer, après avoir su de leurs nouvelles, ce fut le désir qu'ils devinssent nos frères, espérant qu'il plairait à Dieu de nous faire la grâce qu'ils se sauvassent par nos mains et par notre intercession; et nous dîmes tous ensemble : « Amen! »

Les caballeros qui me liront se fatigueront sans doute d'entendre tant de raisonnements et de causeries entre nous et les Tlascaltèques. Malgré mon désir d'en finir, je dois forcément employer un moment encore pour raconter ce qui nous advint au milieu d'eux : c'est que le volcan qui s'élève près de Guaxocingo vomissait, pendant notre séjour à Tlascala, beaucoup plus de flammes que de coutume. Cortès et nous tous, qui n'avions rien vu de pareil, en fûmes saisis d'admiration. Un de nos capitaines, appelé Diego de Ordas, eut envie d'aller voir ce que c'était, et demanda à notre général la permission d'y monter. Cortès la lui donna, et même il lui en fit un ordre. Ordas emmena avec lui deux de nos soldats et un certain nombre de personnages indiens de Guaxocingo. Ceux-ci cherchaient à lui inspirer de la frayeur en lui disant que lorsqu'il serait à moitié chemin du Popocatepetl (c'est ainsi qu'on appelle le volcan), il ne pourrait résister aux secousses du sol, aux flammes, aux pierres et aux cendres qui s'en échappaient; que quant à eux, ils ne se hasarderaient pas à dépasser les temples d'idoles qu'ils appellent les *teules* du Popocatepetl. Dalgré tout, Diego de Ordas et ses deux compagnons poursuivirent leur chemin jusqu'au bout, tandis que les Indiens restèrent en bas. Ordas et les deux soldats s'aperçurent en montant que le volcan commençait à lancer de grandes bouffées de flammes et des pierres légères à demi brûlées, accompagnées d'une grande quantité de cendres. Toute la sierra tremblait autour d'eux; ils s'arrêtèrent, n'osant faire un pas de plus, jusqu'à ce qu'au bout d'une heure ils se fussent aperçus que les flammes s'étaient apaisées et que les cendres ainsi que la fumée diminuaient. Ils montèrent alors jusqu'à

l'ouverture du cratère qui était ronde et présentait un diamètre d'environ un quart de lieue. De là s'apercevaient la grande ville de Mexico, et toute la lagune, et tous les villages qui s'y trouvent bâtis. Ce volcan est éloigné de Mexico d'environ douze ou treize lieues.

Après avoir joui de ce spectacle, Ordas, plein de joie et d'admiration pour avoir vu Mexico et les villes qui l'entourent, revint à Tlascala avec ses compagnons et les Indiens de Guaxocingo. Les habitants de Tlascala qualifièrent le fait de grande hardiesse. Lorsqu'il le raconta à Cortès et à nous tous, nous fûmes saisis d'admiration. Nous n'avions alors, ni vu, ni entendu dire encore ce que nous savons maintenant très-bien, car plusieurs Espagnols, et même des Frères franciscains, sont montés jusqu'au cratère. Lorsque Diego de Ordas revint en Castille, il demanda à Sa Majesté le droit de s'en faire un écusson. Ce sont ces mêmes armoiries que possède un de ses neveux qui demeure maintenant à Puebla. Depuis lors, nous n'avons jamais vu le Popocatepetl lancer tant de feu, ni faire un aussi grand bruit. Il passa même un certain nombre d'années sans vomir de flammes, jusqu'en 1539 où il y eut une forte éruption de feu, de pierres et de cendres. Cessons de raconter les choses du volcan. Maintenant que nous savons ce que c'est et que nous en avons bien vu d'autres, comme sont ceux du Nicaragua et de Guatemala, je me figure que j'aurais bien pu passer sous silence celui de Guaxocingo [1].

Je dois dire aussi comme quoi nous trouvâmes dans cette ville de Tlascala de petites cases construites avec des barreaux en bois. Elles étaient remplies d'Indiens et d'Indiennes qu'on y tenait enfermés pour les engraisser, attendant qu'ils fussent à point pour être sacrifiés et mangés. Nous brisâmes et défîmes ces prisons, pour que les malheureux qui s'y trouvaient prissent la fuite. Mais ces pauvres Indiens n'osaient s'en aller dans aucune direction; ils restaient avec nous, après avoir ainsi conservé leurs existences. Dorénavant, dans tous les villages où nous entrions, le premier ordre donné par notre capitaine était de briser ces affreuses cages qu'on voyait dans presque tout le pays, et de mettre les prisonniers en liberté. Après que nous eûmes été témoins de cette grande cruauté, Cortès s'en montra très-irrité contre les caciques de Tlascala; il leur en fit de sévères remontrances. De leur côté, ils parurent se soumettre en promettant qu'à l'avenir ils ne tueraient ni ne mangeraient plus d'Indiens de cette manière. Et moi je dirai : Que gagnions-nous à ces promesses?... A peine avions-nous tourné la tête qu'on recommençait les mêmes cruautés.

1 Il ne faut pas oublier que l'auteur termina cette histoire en 1568, c'est-à-dire quarante-huit ans après les événements dont il parle actuellement. Dans ce long intervalle, il avait en effet, comme il le dit, eu le temps de s'instruire au sujet du grand nombre de volcans qui existent surtout vers les parties centrales de l'Amérique.

Restons-en là, et disons comme quoi nous résolûmes d'aller à Mexico.

CHAPITRE LXXIX

Comme quoi notre capitaine Fernand Cortès convint avec tous nos autres capitaines et soldats que nous irions à Mexico ; de ce qui advint à ce propos.

Voyant que depuis dix-sept jours nous ne faisions que nous reposer à Tlascala, comme d'ailleurs nous entendions parler des grandes richesses de Montezuma et des prospérités de sa capitale, Cortès se résolut à prendre conseil de tous ceux d'entre nous auxquels il supposait le bon désir de marcher en avant, et nous convînmes ensemble que le départ s'effectuerait le plus tôt possible. Il y eut à ce propos, dans notre quartier, beaucoup de conférences contraires au projet, quelques-uns disant qu'il était téméraire de penser à s'introduire dans une ville si bien fortifiée, tandis que nous étions nous-mêmes si peu nombreux; ils appuyaient leur opinion sur la grande puissance de Montezuma. Cortès répondit qu'il n'y avait pas possibilité de faire autre chose ; que, d'ailleurs, notre aspiration et notre plan avaient toujours été de voir Montezuma, et que par conséquent tout autre avis était déplacé. Quand on vit le ton résolu de cette réponse, quand les opposants comprirent la fermeté de la détermination et qu'au reste plusieurs d'entre nous appuyaient Cortès de leur adhésion en criant : « A la bonne heure et en avant! » les contradicteurs gardèrent le silence. Les adversaires du plan de Cortès étaient ceux-là mêmes qui avaient des possessions à Cuba. Quant à moi et à d'autres pauvres soldats, nous avions fait pour toujours l'offre de nos âmes à Dieu qui les a créées, vouant en même temps nos corps aux blessures et à la fatigue, jusqu'à mourir au service de Notre Seigneur et de Sa Majesté.

Lorsque Xicotenga et Maceescaci, seigneurs de Tlascala, virent que nous voulions réellement aller à Mexico, ils en éprouvèrent un profond regret. Ils ne cessaient de prier Cortès de ne pas penser à entreprendre cette marche, disant qu'il ne devait avoir nulle confiance en Montezuma ni en aucun Mexicain ; qu'il ne fît pas cas de ces grandes révérences, ni de ces paroles humbles et courtoises, ni des présents qu'on lui avait offerts, ni de nulle autre sorte de promesses; que tout cela n'était qu'un ensemble de manœuvres traîtresses; qu'en une heure on nous reprendrait tout ce qu'on nous aurait donné; qu'il se gardât jour et nuit, parce que leur conviction était qu'on nous attaquerait aussitôt que nous aurions cessé d'être sur nos gardes; que si, du reste, nous en venions aux prises avec les guerriers mexicains,

nous ne devions faire grâce de la vie à personne : ni aux jeunes hommes, pour qu'ils ne prissent plus les armes; ni aux vieillards, pour qu'il ne donnassent plus de mauvais conseils. A tout cela les caciques ajoutèrent beaucoup d'autres avis, auxquels notre capitaine répondit qu'il en avait de la reconnaissance, et il témoigna de sa vive sympathie par des offres et des présents qu'il fit au vieux Xicotenga, à Maceescaci et à la plupart des autres caciques. Il leur donna une grande partie des fines étoffes que Montezuma lui avait envoyées, et il dit qu'il serait bon de traiter de la paix entre eux et les Mexicains, afin de vivre à l'avenir en bonne harmonie, et qu'ils pussent acquérir du sel, du coton et autres denrées. Mais Xicotenga répondit que songer à la paix était chose inutile, l'inimitié restant enracinée dans les cœurs, et les Mexicains étant ainsi faits que, sous les apparences les plus pacifiques, ils tramaient les plus grandes trahisons, et ils n'accomplissaient jamais leurs promesses. Les caciques ajoutèrent que Cortès ne devait plus songer à cette réconciliation, et ils le supplièrent encore de ne pas se mettre entre les mains de pareils hommes.

On parla alors du chemin qu'il conviendrait de suivre pour aller à Mexico. Les ambassadeurs de Montezuma, qui étaient avec nous et qui devaient nous servir de guides, disaient que la meilleure route serait par Cholula, parce que ses habitants étaient les vassaux de Montezuma, et que nous y recevrions par conséquent de véritables services. Il nous parut à tous convenable en effet de passer par cette ville. Mais les caciques de Tlascala devinrent fort tristes quand ils surent que nous voulions suivre la route qui nous était indiquée par les Mexicains. Ils nous dirent qu'en tout état de choses il serait mieux de passer par Guaxocingo, dont les habitants étaient leurs parents et nos amis, et nullement par Cholula qu'ils regardaient comme le chef-lieu des manœuvres secrètes et perfides de Montezuma. Les caciques eurent beau faire pour nous convaincre de ne pas entrer dans cette ville; notre général, d'accord avec notre avis bien raisonné, continua à vouloir passer par Cholula. Les uns donnèrent pour raison que c'était une grande ville, très-bien pourvue de tours et de temples fort élevés, assise sur une belle plaine où de loin elle nous faisait réellement l'effet de notre grande Valladolid de la Vieille-Castille. D'autres s'appuyaient sur le motif que c'était le centre de villages importants; que ses ressources étaient considérables et que nous y aurions pour ainsi dire sous la main nos amis de Tlascala, lorsque nous exécuterions le projet de nous y fixer jusqu'à ce que nous eussions bien éclairci tous les moyens d'arriver à Mexico sans combattre, attendu que la grande puissance des Mexicains était propre à inspirer la crainte. Il paraissait évident en effet que nous ne pourrions jamais y entrer, si Dieu Notre Seigneur n'intervenait de sa main divine et de sa miséricorde, qui nous avaient aidés et toujours fortifiés jusqu'alors.

Après de nombreux débats et avis divers, il fut convenu que nous passerions par Cholula.

Cortès envoya donc des messagers pour demander aux habitants comment il se faisait qu'étant si près de nous ils ne nous eussent pas fait rendre visite et témoigner de leur respect, ainsi qu'ils auraient dû s'y croire obligés envers nous, les envoyés d'un grand seigneur et Roi qui étions venus avec la mission de les sauver. Il ajoutait qu'il les priait d'envoyer les caciques et les papes de cette ville pour nous visiter et jurer obéissance à notre seigneur et Roi; faute de quoi, il leur supposerait des intentions mauvaises. On en était là de ces conférences, avec addition de bien d'autres choses qu'il convenait de faire dire dans les circonstances où nous nous trouvions, lorsqu'on vint annoncer à Cortès quatre ambassadeurs du grand Montezuma, avec des présents en or; car, d'après ce que nous avons su, jamais il n'en envoyait sans présents; il eût considéré comme une offense d'expédier des messagers sans que quelques dons les accompagnassent. Ce que dirent ces ambassadeurs, je le vais conter à la suite.

CHAPITRE LXXX

Comment le grand Montezuma envoya quatre personnages de grande distinction avec un présent en or et des étoffes; de ce qu'ils dirent à notre capitaine.

Tandis que Cortès conférait avec nous tous et avec les caciques de Tlascala, au sujet de notre départ et sur des questions de guerre, on vint lui dire que quatre ambassadeurs de Montezuma, hauts personnages de distinction, porteurs de présents, venaient d'arriver dans cette ville. Cortès donna l'ordre qu'on les lui amenât. Quand ils furent en sa présence, ils lui firent, ainsi qu'à nous tous, de grandes démonstrations respectueuses. Ils offrirent le présent, consistant en bijoux d'or sous des formes variées, d'une valeur d'environ dix mille piastres, accompagnés de dix charges de *mantas* tissues de plumes et brodées de dessins remarquables. Cortès les reçut avec des manières affables. Les ambassadeurs dirent alors à notre général que leur seigneur Montezuma était fort surpris que nous pussions rester si longtemps au milieu de ces pauvres gens, mal policés, qui ne sont même pas bons pour être esclaves, étant à ce point méchants, traîtres et voleurs, que, si nous cessions d'être sur nos gardes, de jour et de nuit, ils nous assassineraient pour nous piller. Il nous priait d'aller le plus tôt possible à sa capitale, ajoutant qu'il nous y donnerait de ce qu'il possédait, quoiqu'en restant au-dessous de ses désirs et de nos mérites; que d'ailleurs, rien ne venant que par transports dans la ville,

il prendrait ses mesures pour nous approvisionner le mieux qu'il lui serait possible.

Montezuma adoptait cette conduite pour nous faire sortir de Tlascala, parce qu'il sut que nous avions fait alliance avec ses habitants, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, et qu'au surplus nous avions scellé notre amitié par le don de leurs filles, que les Tlascaltèques offrirent à Malinche. Montezuma avait compris en effet qu'il ne résulterait aucun bien pour lui de cette alliance. C'est pour cette raison qu'il nous comblait de son or et de ses présents, espérant que nous irions dans ses domaines, ou que du moins nous sortirions de Tlascala. Revenons aux ambassadeurs. Les gens de Tlascala, qui les reconnurent fort bien, dirent à notre capitaine qu'ils étaient seigneurs de villages et possédaient des vassaux, et que Montezuma avait l'habitude de les employer à des négociations de grande importance. Cortès remercia beaucoup les messagers, les comblant de démonstrations amicales. Il leur répondit qu'il irait bientôt rendre visite à leur seigneur Montezuma, et les pria de rester quelques jours avec nous. C'est que, dans ce même temps, Cortès avait résolu que deux de nos chefs les plus distingués iraient rendre visite et parler au grand Montezuma, pour examiner la capitale de Mexico, ses puissantes défenses et ses forteresses. Pedro de Alvarado et Bernardino Vasquez de Tapia étaient déjà en route avec cette mission, et quelques-uns des messagers de Montezuma, qui déjà auparavant étaient nos hôtes, marchaient en leur compagnie, tandis que les quatre qui venaient d'apporter le présent restèrent avec nous comme otages. En ce moment-là, j'étais fort mal de mes blessures; la fièvre me tenait et j'avais assez à faire de m'occuper à me soigner. Je ne me rappelle donc pas jusqu'où nos messagers allèrent; mais je sais bien qu'en apprenant que Cortès avait ainsi envoyé ces deux caballeros à l'aventure, nous réprouvâmes la mesure prise par lui et l'en dissuadâmes en disant que les envoyer ainsi, seulement pour voir la ville et ses défenses, ce n'était pas une mesure bien sensée; qu'il serait mieux de les rappeler et qu'ils n'allassent pas plus avant.

Cortès leur écrivit donc de revenir sur-le-champ. D'ailleurs Bernardino Vasquez de Tapia avait déjà souffert de la fièvre en route. Au reçu de ces lettres, nos messagers s'empressèrent de regagner Tlascala, tandis que les ambassadeurs qui les accompagnaient furent rendre compte de l'événement à Montezuma. Il leur demanda quels étaient l'aspect du visage et la proportion du corps de ces deux *teules* qui venaient à Mexico, et s'ils étaient capitaines. Il paraît qu'il fut répondu que Pedro de Alvarado avait gentille grâce sur sa figure et dans sa personne; ils le comparaient au soleil et le disaient capitaine. Au surplus, on rapportait un dessin qui le représentait fort au naturel. Depuis lors, les Mexicains lui appliquèrent le surnom de *Tona-*

tio, qui signifie : soleil, fils du soleil; et c'est ainsi qu'on l'appela désormais. Ils dirent aussi que Bernardino Vasquez de Tapia était un homme robuste et bien pris, également capitaine. Montezuma regretta qu'ils fussent revenus sur leurs pas. Ces ambassadeurs du reste les apprécièrent justement tous deux, tant au sujet de leur figure que pour l'aspect de leurs personnes; car Pedro de Alvarado avait bonne tournure; il était fort agile; ses traits, son aspect, son visage, son expression en parlant, tout était plein de grâce et comme accompagné d'un continuel sourire. Bernardino Vasquez de Tapia était un peu gros, mais de belle prestance.

Quand ils furent de retour à notre quartier, nous nous livrâmes ensemble à la joie et nous convînmes que ce que Cortès leur avait ordonné n'était pas chose bien raisonnable. Laissons ce sujet, puisqu'il n'importe guère à notre récit, pour parler des messagers que Cortès envoya à Cholula et de la réponse qu'on en reçut.

CHAPITRE LXXXI

Comment les gens de Cholula envoyèrent quatre Indiens d'un rang peu distingué pour se disculper de ne pas être venus à Tlascala ; de ce qui arriva à ce sujet.

J'ai dit dans le chapitre qui précède que notre capitaine avait envoyé des messagers à Cholula pour demander qu'on vînt nous voir à Tlascala. Lorsque les caciques de cette ville eurent entendu ce que Cortès leur faisait prescrire, il leur parut qu'il serait bon d'envoyer quatre Indiens de peu d'importance, pour les disculper en disant que la maladie les empêchait de venir eux-mêmes. Ces envoyés n'apportaient du reste ni provisions ni quoi que ce fût, et ils se contentèrent de donner sèchement cette réponse. Or, quand ils se présentèrent, les caciques de Tlascala se trouvaient avec Cortès. Ils lui dirent que c'était pour le railler, ainsi que nous tous, que les habitants de Cholula envoyaient ces Indiens, pris parmi les gens de basse condition. Cortès résolut alors de les renvoyer avec quatre Indiens de Cempoal pour dire aux Cholultèques d'expédier sous trois jours des personnages plus distingués, ce qui leur serait facile puisque la distance n'était que de cinq lieues; et que, s'ils ne venaient pas, il les tiendrait pour rebelles; que du reste, s'ils obéissaient, il se proposait de leur expliquer des choses utiles au salut de leurs âmes et à la régularité de leur vie. Il ajouta qu'il les voulait pour nos alliés et nos frères, comme l'étaient déjà leurs voisins les habitants de Tlascala, mais que s'ils décidaient autre chose et refusaient notre amitié, nous n'en prendrions nullement sujet pour chercher à leur déplaire et à

leur causer de l'ennui. Ayant reçu cette ambassade amicale, ils répondirent qu'ils ne viendraient pas à Tlascala, parce que ses habitants étaient leurs ennemis et qu'on n'ignorait pas le mal qu'ils avaient dit d'eux et de leur seigneur Montezuma; que, quant à nous, nous pouvions prendre le chemin de la ville et si, lorsque nous serions sortis des limites de Tlascala, ils ne s'empressaient pas de faire leur devoir à notre égard, nous pourrions justement les qualifier comme nous le leur avions déjà fait dire. Notre capitaine comprit que l'excuse était juste, et nous résolûmes d'aller nous-mêmes à Cholula.

Lorsque les caciques de Tlascala virent que décidément notre voyage se ferait par Cholula, ils dirent à Cortès : « Eh quoi! c'est ainsi que tu crois aux Mexicains et non à nous qui sommes tes amis! Nous t'avons déjà dit plusieurs fois que tu dois te tenir en garde contre les gens de Cholula et contre la puissance de Mexico; pour que tu puisses mieux compter sur notre appui, nous avons apprêté dix mille hommes de guerre pour vous accompagner. » Cortès les en remercia beaucoup, mais il nous consulta sur le point de savoir s'il conviendrait d'aller avec tant de guerriers dans un pays dont nous recherchions l'amitié. Il fut résolu que nous en emmènerions seulement deux mille. C'est ce nombre que Cortès demanda, ajoutant que les autres resteraient chez eux. Mais laissons là ces conférences, pour parler de notre marche.

CHAPITRE LXXXII

Comment nous fûmes à la ville de Cholula, et de la réception que l'on nous y fit.

Un matin, nous entreprîmes notre marche vers la ville de Cholula. Nous cheminions dans le plus grand ordre, parce que, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, partout où nous craignions qu'il pût y avoir des troubles ou des attaques, nous nous tenions davantage sur nos gardes. Nous passâmes la nuit sur le bord d'une rivière qui coule à une petite lieue de Cholula et sur laquelle existe aujourd'hui un pont de pierre[1]. On nous y construisit des cabanes et des abris. Ce fut là que, cette nuit même, les caciques de Cholula envoyèrent, en qualité de messagers, quelques personnages de distinction pour nous donner la bienvenue sur leur territoire. Ils apportaient des provisions en poules et en pain de maïs; ils nous dirent que, le lendemain matin,

1. C'est près de ce point que se trouve actuellement la belle et grande ville de Puebla, à quatre ou cinq kilomètres de Cholula.

tous les caciques et tous les papes iraient nous recevoir en s'excusant de ne pas être venus plus tôt. Cortès leur répondit, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qu'il leur était reconnaissant, tant pour les provisions qu'ils avaient apportées, que pour le bon vouloir dont ils faisaient preuve. Nous nous reposâmes là cette nuit, sous la garde de bonnes sentinelles et de nos coureurs. Aussitôt que le jour parut, nous prîmes le chemin de la ville.

Nous poursuivions notre route et étions déjà près du but, lorsque vinrent à notre rencontre les caciques, les papes et un grand nombre d'autres Indiens. La plupart étaient revêtus d'un costume en coton imitant les *marlottes* moresques, à la manière des Indiens Zapotèques. Ceux qui ont résidé dans cette province savent bien, en effet, que c'est ainsi que l'on s'y habille. Ils nous abordèrent, du reste, de l'air le plus pacifique et avec les meilleurs témoignages de bon vouloir. Les papes avaient des cassolettes avec lesquelles ils encensèrent notre capitaine, ainsi que tous les soldats qui étaient près de lui; mais lorsque les papes et les personnages distingués aperçurent les Indiens Tlascaltèques qui venaient avec nous, ils prièrent doña Marina de dire à Cortès que ce n'était pas bien de faire entrer ainsi leurs ennemis armés dans la ville. Sur cette observation, Cortès donna l'ordre à nos chefs, aux soldats et aux équipages d'arrêter, et lorsqu'il nous vit immobiles et tous réunis il nous dit : « Il me semble qu'avant d'entrer à Cholula, il nous importe de sonder ces caciques et ces papes, pour connaître ce qu'ils désirent, car ils murmurent contre nos amis de Tlascala, et j'avoue que leur plainte n'est pas dénuée de raison. Je veux donc leur expliquer sincèrement les motifs qui nous font passer par leur capitale. Or, vous savez bien ce que les Tlascaltèques nous ont dit de leur humeur tracassière; il sera donc utile, avant tout, qu'ils se prêtent volontairement à jurer obéissance à Sa Majesté. »

Il donna par conséquent l'ordre à doña Marina d'appeler les caciques et les papes, les invitant à venir à l'endroit où il se tenait à cheval au milieu de nous tous. Trois personnages et deux papes se présentèrent et s'exprimèrent comme il suit : « Malinche, pardonnez-nous si nous n'avons pas été vous faire visite à Tlascala et vous y porter des vivres; ce n'a pas été par mauvaise volonté, mais bien parce que Maceescaci, Xicotenga et tous les Tlascaltèques sont nos ennemis et qu'ils vous ont dit beaucoup de mal de nous et du grand Montezuma notre seigneur; et ce n'est pas assez pour eux de nous avoir offensés par ce langage, il faut encore qu'ils aient la grande hardiesse de se couvrir de votre protection pour venir armés dans notre ville. Nous demandons donc en grâce qu'on les renvoie en leur pays ou que, du moins, ils restent en rase campagne et n'entrent pas ainsi dans notre capitale. Quant à vous, à la bonne heure, entrez-y dès que bon vous semblera. » Cortès comprit fort bien qu'ils avaient raison. Il s'em-

pressa d'ordonner à Pedro de Alvarado et au mestre de camp Christoval de Oli de prier les Tlascaltèques de s'établir au milieu des champs et de ne pas pénétrer avec nous dans la ville, en exceptant ceux qui traînaient l'artillerie et nos amis de Cempoal ; du reste, disait-il, le motif de cette mesure venait de ce que les caciques et les papes se méfiaient d'eux; au surplus, lorsqu'il s'agirait de passer de Cholula à Mexico, il les ferait appeler, espérant qu'ils ne garderaient aucun ressentiment de la mesure qu'on prenait aujourd'hui.

En recevant communication de cet ordre, les habitants de Cholula nous parurent plus tranquilles et Cortès crut opportun de leur adresser la parole, en disant que notre Roi et seigneur, dont nous sommes les sujets, commande de puissantes armées et tient sous ses ordres bon nombre de princes et caciques ; qu'il nous envoyait dans ces pays pour les requérir de ne plus adorer les idoles, de ne pas sacrifier des hommes, ni manger de leur chair, de ne plus se livrer à toutes sortes d'immoralités et de turpitudes ; que, devant aller à Mexico pour parler à Montezuma, et considérant que le plus court et le meilleur chemin était celui que nous suivions, nous nous étions vus dans la nécessité de passer par leur capitale, où nous attirait en outre le désir de les compter eux-mêmes au nombre de nos frères ; que d'ailleurs d'autres grands caciques ayant déjà juré obéissance à Sa Majesté, il serait bien qu'ils fissent comme eux. Ils répondirent en s'étonnant qu'à peine entrés dans leur pays déjà nous leur donnions l'ordre d'abandonner leurs *teules*, chose qu'ils ne feraient certainement jamais; que, quant à jurer obéissance à notre Roi, cela leur agréait et qu'ils en donnaient leur parole. C'est ainsi que les choses se passèrent et ce fut sans l'intervention du notaire. Nous commençâmes à marcher vers la ville. La multitude qui nous voulait voir était si considérable que les rues et les terrasses des maisons en étaient remplies; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'ils n'avaient jamais vu ni chevaux, ni hommes comme nous. On nous fit loger dans de grandes salles où nous nous réunîmes tous, même nos amis de Cempoal, ainsi que les Tlascaltèques qui avaient porté nos équipages. On nous donna à manger, ce jour-là et le suivant, fort bien et en abondance. Nous en resterons là et je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE LXXXIII

Comme quoi dans la ville de Cholula on avait formé le projet de nous massacrer par ordre de Montezuma, et de ce qui nous arriva à ce sujet.

Notre réception fut solennelle et très-certainement faite de bon cœur. Cependant, ainsi que nous le sûmes plus tard, Montezuma avait déjà

envoyé des ordres aux ambassadeurs qui étaient avec nous, pour qu'ils traitassent avec les habitants de Cholula et qu'on mît à profit une armée de vingt mille hommes qui s'y trouvait réunie, afin que, à peine entrés dans la ville, on nous fît la guerre nuit et jour, et qu'on amenât à Mexico, bien attachés, tous ceux d'entre nous que l'on pourrait prendre vivants. Ce prince fit aussi de grandes promesses à ses ambassadeurs et leur envoya beaucoup de bijoux, des étoffes et un tambour en or. On devait assurer aux papes de cette ville qu'il leur serait donné vingt d'entre nous pour être sacrifiés à leurs idoles. Tout était bien concerté : les guerriers envoyés par Montezuma étaient à une demi-lieue de la ville dans des fermes et dans des ravins; d'autres se trouvaient déjà établis dans les maisons mêmes de la capitale, avec leurs armes bien à point; des parapets étaient construits sur les terrasses, tandis qu'on avait pratiqué des tranchées et des barricades dans les rues pour que les chevaux n'y pussent pas circuler. Ils avaient même des maisons pleines de longues piques et de colliers en cuir, avec des cordes, qui devaient servir à nous attacher pour nous emmener à Mexico. Mais le bon Dieu fit mieux les choses, et tout se déroula au rebours de leurs projets. Nous n'en parlerons pas pour à présent, afin de dire qu'ils nous logèrent et nous donnèrent parfaitement à manger les premiers jours, comme je l'ai déjà expliqué. Du reste, quoique nous les vissions très-tranquilles, nous ne cessions pas de nous tenir sur nos gardes, à cause de la bonne habitude que nous en avions contractée. Mais, dès le troisième jour, on ne nous apporta plus de vivres; les caciques ne paraissaient point, et l'on ne voyait pas davantage les papes. Si quelques Indiens nous venaient voir, ils se tenaient à une certaine distance de nous, en riant comme pour nous railler.

Notre chef, voyant cette conduite, ordonna à doña Marina et à Aguilar, nos interprètes, de dire aux ambassadeurs du grand Montezuma, qui étaient là, qu'ils ordonnassent aux caciques de nous envoyer des vivres. Malgré tout, on ne nous apportait que de l'eau et du bois; les vieillards que l'on employait à ce travail nous disaient qu'il n'y avait plus de maïs. Au surplus, ce jour-là même, arrivèrent d'autres messagers de Montezuma, qui se joignirent à ceux qui étaient déjà au milieu de nous. Ils disaient, sans la moindre retenue et sans aucun signe de respect, que leur seigneur les envoyait pour nous avertir de ne pas aller à sa capitale, parce qu'il n'avait pas de vivres à nous donner; ils ajoutaient qu'ils devaient, sans retard, repartir pour Mexico avec notre réponse. Cortès n'augura rien de bon de ce message. Il employa de douces paroles pour dire aux ambassadeurs qu'il était surpris qu'un grand seigneur tel que Montezuma changeât ainsi de résolutions, et qu'il les priait de ne pas partir encore, parce qu'il avait projeté de se mettre en marche dès le lende-

main pour rendre visite à Montezuma et se soumettre à ses ordres. Il me semble que notre chef accompagna ces paroles du don de quelques verroteries. Les ambassadeurs, du reste, assurèrent qu'ils attendraient.

Cela fait, Cortès nous réunit pour nous dire : « Je vois du trouble parmi les gens qui nous entourent; soyons sur le qui-vive; ils trament certainement quelque méchanceté. » Il fit appeler sur-le-champ le principal cacique, dont je ne me rappelle pas le nom, ou, à son défaut, les personnages qu'il enverrait à sa place. Il répondit qu'il était malade et que ni lui ni les autres ne pouvaient venir. Alors notre chef donna l'ordre de lui amener deux papes d'un grand temple où plusieurs se trouvaient réunis, recommandant de bons procédés à leur égard. Nous en amenâmes deux, sans les maltraiter. Cortès leur fit donner à chacun un *chalchihui*, pierre précieuse qu'ils ont en grande estime, et qui simule nos émeraudes. Il leur dit ensuite, en leur parlant très-affectueusement, qu'il voudrait bien savoir pourquoi le cacique, les personnages de distinction et tous les papes paraissaient troublés; qu'il les avait envoyé chercher et qu'ils s'étaient refusés à venir. Or il paraît qu'un de ces papes était d'une haute catégorie dans son ordre, ayant sous son autorité la plus grande partie des temples de la ville : c'était quelque chose comme un évêque parmi les siens et il inspirait un grand respect à ses ministres. Il dit à Cortès que, pour ce qui était des papes, ils n'avaient nullement peur de nous; que si le cacique et les autres personnages ne voulaient point venir, il s'emploierait à les aller chercher, certain que, dès qu'il leur aurait parlé, ils ne décideraient rien autre chose que d'obéir sur-le-champ. Cortès lui répondit que c'était bien et qu'il y allât, tandis que son confrère attendrait là son retour.

Le pape fut donc les appeler et il en résulta qu'ils vinrent immédiatement avec lui au logement de Cortès, qui s'empressa de leur demander, au moyen de nos interprètes, pourquoi ils avaient peur et pour quel motif on ne nous donnait plus à manger; il dit que s'ils éprouvaient du regret de nous voir dans la ville, ils devaient se tranquilliser par la pensée que nous voulions partir pour Mexico le lendemain de bonne heure, dans le but de rendre visite et de parler au seigneur Montezuma; qu'on voulût bien réunir des *tamemes* pour porter nos bagages et traîner les bombardes ; et qu'au surplus on ne tardât pas à apporter des vivres. Le cacique était si troublé qu'il ne parvenait pas à prendre la parole; il dit enfin qu'ils allaient réunir des vivres, mais que leur seigneur Montezuma leur avait fait parvenir l'ordre de n'en plus donner et de ne pas nous laisser aller plus avant.

Les conférences en étaient là, lorsque se présentèrent trois Indiens de nos amis de Cempoal. Ils dirent secrètement à Cortès que, tout près de l'endroit où nous étions logés, ils avaient découvert des tran-

chées pratiquées dans les rues, recouvertes avec du bois et de la terre et tellement arrangées qu'il était impossible de les apercevoir si l'on n'y portait beaucoup d'attention; qu'ayant pris soin d'écarter la terre qui couvrait une de ces tranchées, ils y avaient aperçu des pieux très-bien aiguisés pour faire périr les chevaux qui viendraient tomber dessus; que toutes les terrasses des maisons étaient garnies de pierres et de parapets construits en briques séchées au soleil; que certainement les habitants s'étaient bien préparés, parce que dans une autre rue on avait vu des palissades faites de gros madriers. En même temps, se présentaient aussi huit Indiens Tlascaltèques, de ceux qui étaient restés dans la campagne. Ils dirent à Cortès : « Fais attention, Malinche; cette ville est fort mal disposée, car nous savons que cette nuit on a sacrifié à l'idole de la guerre sept personnes, dont cinq enfants, pour obtenir la victoire contre vous. Nous avons vu aussi que les habitants font sortir leurs biens avec leurs femmes et leurs enfants. »

Cortès, les ayant entendus, les dépêcha à l'instant pour qu'ils fussent prier leurs capitaines tlascaltèques de se tenir prêts, en cas que nous les fissions appeler. D'autre part, il reprit la conversation avec les papes et personnages de Cholula, les priant de ne pas avoir peur et de ne point se montrer si troublés; qu'ils se rappelassent l'obéissance qu'ils avaient jurée; qu'ils eussent soin de n'y pas manquer, de crainte d'en recevoir châtiment; que déjà il leur avait annoncé son départ pour le lendemain; qu'il lui fallait deux mille hommes de guerre de cette ville pour marcher avec nous comme les Tlascaltèques, parce qu'ils deviendraient peut-être nécessaires en route. Les Cholultèques répondirent qu'ils donneraient aussi bien les hommes de guerre que ceux destinés aux transports. Ils demandèrent ensuite la permission d'aller à l'instant les préparer.

Ils partirent fort contents, croyant qu'avec les guerriers qu'ils devaient nous donner et les capitaineries de Montezuma qui étaient cachées dans les ravins nous ne pourrions pas échapper et que nous tomberions morts ou prisonniers entre leurs mains, vu surtout l'impossibilité où seraient nos chevaux de courir. Les caciques firent d'ailleurs circuler l'avis, parmi les hommes qui constituaient la garnison, de former comme des ruelles étroites avec des palissades, au moyen desquelles il leur serait facile de nous empêcher de passer. Ils firent savoir que nous devions partir le lendemain; que l'on se préparât avec soin dans l'espoir que, si nous n'étions pas bien sur nos gardes, grâce aux deux mille hommes de guerre qui allaient être fournis, il deviendrait facile aux uns et aux autres de s'emparer de leur proie et de nous garrotter; qu'ils eussent à tenir ces choses pour certaines, parce que leurs idoles de la guerre, auxquelles ils avaient fait des sacrifices, leur promettaient la victoire. Arrêtons-nous là en constatant qu'ils pensaient réellement

que les choses se passeraient ainsi, et revenons à notre capitaine Cortès, qui voulut savoir toutes les circonstances de la conspiration et ce qui se passait à son sujet.

Il pria donc doña Marina, qui n'était pas timide, d'aller porter d'autres pierreries aux deux papes auxquels il avait parlé d'abord, et de leur adresser des paroles affectueuses pour obtenir qu'ils vinssent avec elle se présenter à Malinche. Doña Marina y fut à l'instant; elle leur parla de telle manière, — comme elle le savait très-bien faire d'ailleurs, — et elle leur offrit des dons avec tant de grâce, qu'ils se résolurent tout de suite à la suivre. Cortès les reçut en les priant de dire la vérité en tout ce qui serait à leur connaissance, leur faisant d'ailleurs observer qu'en leur qualité de principaux ministres des idoles, le mensonge leur devait être inconnu; qu'au surplus ce qu'ils nous découvriraient ne serait jamais divulgué par aucun moyen, puisque nous devions partir le lendemain. Son dernier argument fut qu'il leur donnerait une grande quantité d'étoffes.

Ils répondirent qu'en réalité Montezuma, ayant su que nous devions aller dans sa capitale, s'était mis avec eux en rapports journaliers à ce sujet, mais sans déterminer nettement ce qu'il désirait; qu'un jour il leur faisait ordonner que, si nous venions à Cholula, on nous y rendît tous les honneurs, en nous guidant vers Mexico; qu'un autre jour il leur mandait qu'il ne voulait plus que nous fussions dans sa capitale; et qu'enfin tout récemment ses dieux Tezcatepuca et Huichilobos, en qui il avait la plus grande confiance, lui avaient conseillé de nous faire tous tuer à Cholula ou d'obtenir qu'on nous y garrottât pour nous amener vivants à Mexico. Les prêtres ajoutèrent qu'il avait envoyé la veille vingt mille hommes de guerre dont la moitié se trouvait déjà dans la ville, tandis que les autres se cachaient dans des ravins à peu de distance, qu'on avait déjà à Mexico l'avis de notre départ pour le jour suivant; on y connaissait aussi les soins qu'on avait pris, à Cholula, d'élever des palissades, non moins que la promesse de nous donner deux mille Indiens. Les prêtres dirent enfin qu'eux-mêmes, d'après les conventions faites, devaient recevoir vingt de nos hommes pour les sacrifier aux idoles de Cholula. En apprenant tous ces projets, Cortès leur fit donner des étoffes très-bien travaillées, les priant de ne rien dire, car s'ils divulguaient cette conversation nous les punirions de mort à notre retour de Mexico; il dit aussi que nous voulions partir le lendemain de bonne heure; qu'on fît venir tous les caciques pour qu'il leur parlât, ainsi qu'il leur en avait déjà témoigné le désir.

Cortès passa la nuit à prendre nos avis sur la conduite à suivre, car il n'ignorait pas qu'il avait à ses côtés des hommes solides et de bon conseil. Ainsi qu'il arrive d'ailleurs en pareil cas, les uns disaient qu'il serait convenable de faire un détour, en nous en allant par

Guaxocingo; d'autres voulaient qu'on s'efforçât de conserver la paix par tous les moyens, et que nous revinssions à Tlascala. Nous fûmes quelques-uns à prétendre que si nous laissions passer ces trames sans châtiment, on en ourdirait de pires en tous lieux où nous irions; que, puisque nous étions dans cette grande ville où les provisions ne manquaient pas, nous devrions avertir les Tlascaltèques de venir à notre aide et attaquer les traîtres dans leur capitale même, avec l'espoir qu'ils nous redouteraient plus dans leurs maisons qu'en rase campagne. Ce fut enfin à ce plan que tout le monde s'arrêta.

Il fut donc résolu que, puisque Cortès leur avait déjà annoncé notre départ pour le lendemain, nous feindrions de faire nos paquets, — qui n'étaient pas lourds, — et que, dans l'intérieur même des vastes places entourées de palissades où nous avions établi notre camp, nous tomberions à l'improviste sur les Indiens guerriers, qui l'avaient certes bien mérité. En attendant, Cortès crut devoir recourir à la dissimulation vis-à-vis des ambassadeurs de Montezuma, et il leur dit que ces maudits Cholultèques avaient voulu nous rendre victimes de leur trahison, en en faisant faussement peser toute la responsabilité sur Montezuma et sur eux-mêmes, à titre d'ambassadeurs; que nous n'avions nullement cru à l'existence de cet accord; qu'on les priait de rester dans le logement de Cortès et de ne plus avoir de communications avec les gens de la ville, afin que nous ne pussions concevoir aucun soupçon de leur connivence, et qu'ainsi ils fussent aptes à partir avec nous pour Mexico et nous servir de guides.

Ils répondirent que ni eux ni leur seigneur Montezuma ne savaient absolument rien de ce que nous venions de dire. Cela n'empêcha pas que, malgré leurs protestations, nous les fîmes garder à vue, pour qu'il ne leur fût point possible de s'échapper sans notre permission, et qu'ainsi Montezuma ne pût apprendre que nous connaissions ses ordres contre nous.

Nous passâmes la nuit sur le qui-vive, bien armés, les chevaux prêts, ayant de bonnes rondes et de bons veilleurs, dans la pensée que toutes les forces des Mexicains et des Cholultèques tomberaient sur nous cette nuit même. Cependant une vieille Indienne, femme d'un cacique, bien au courant de la trame ourdie contre nous, vint trouver secrètement doña Marina. Sa jeunesse, sa beauté et ses riches parures l'avaient séduite; l'Indienne lui conseilla de se réfugier dans sa maison, si elle tenait à la vie, attendu que très-certainement on devait tous nous massacrer cette nuit ou le lendemain; l'ordre en était donné, disait-elle, par le grand Montezuma lui-même, et il était convenu que les habitants de cette ville se réuniraient aux Mexicains, pour qu'aucun de nous n'eût la vie sauve, ou pour qu'on nous emmenât garrottés à Mexico. La vieille ajoutait que, sachant tous ces secrets et pressée par un re-

mords à l'endroit de doña Marina, elle venait l'en avertir, afin qu'elle prît tout son avoir et se réfugiât chez elle, où elle avait formé le dessein de la marier avec un de ses fils, frère du jeune homme qui l'accompagnait en ce moment. A peine doña Marina, qui était fort rusée, eut-elle entendu ce discours, qu'elle s'écria : « O ma mère, combien je vous dois de reconnaissance pour ce que vous me dites là! Je partirais dès à présent; mais je n'ai personne qui m'inspire confiance pour porter mes étoffes et mes bijoux, qui sont considérables. Pour Dieu, mère, attendez quelques instants avec votre fils; nous partirons cette nuit même; mais vous voyez qu'en cet instant les *teules* veillent et qu'ils pourraient nous apercevoir. »

La vieille ajouta foi à ces paroles et continua à causer avec elle. Marina lui demanda de quelle manière on devait attenter à nos vies, et quand, et comment on en avait formé le plan. La vieille dit ni plus ni moins tout ce que les papes avaient déjà avoué. « Mais comment, repartit doña Marina, la chose étant si secrète, avez-vous pu parvenir à la savoir? » Elle répondit qu'elle avait appris le complot par son mari, capitaine d'un quartier de la ville, qui, en cette qualité, se trouvait actuellement avec les hommes de guerre, donnant des ordres pour qu'ils fissent leur jonction dans les ravins avec les bataillons de Montezuma; qu'elle croyait du reste la jonction déjà opérée et les hommes attendant notre passage pour tomber sur nous et nous massacrer; qu'elle avait connaissance de cet accord depuis trois jours, parce qu'un tambour en or avait été envoyé de Mexico à son mari, en même temps que des étoffes riches et des bijoux pour les capitaineries[1] qui devaient être chargées de nous amener prisonniers à Montezuma. Doña Marina sut très-bien dissimuler ses sentiments en entendant ces révélations. « Oh! dit-elle, combien je me réjouis en apprenant que votre fils, à qui vous destinez ma main, est un des principaux personnages du lieu!... Mais nous avons parlé trop longtemps; je ne voudrais pas qu'on nous aperçût : aussi vous prierai-je, ma mère, de m'attendre en cet endroit; je commencerai à y apporter ce que je possède; comme je ne le pourrais faire en une seule fois, vous vous chargerez de tout surveiller, vous et votre fils, et nous partirons ensuite tous ensemble. » La vieille s'y laissa très-bien prendre. En compagnie de son fils, elle s'assit tranquillement et attendit, tandis que Marina se rendait près de Cortès et lui racontait tout ce qui s'était passé avec l'Indienne. Notre chef la fit venir à l'instant et s'empressa de l'interroger sur les plans de la conspiration. Elle dit ni plus ni moins ce que les papes avaient déjà révélé. On la garda à vue, pour qu'elle ne pût disparaître.

1. Je demande la permission de continuer à faire usage de ce mot peu français, dans le but de traduire exactement l'expression *capitania* par laquelle Bernal Diaz désigne l'ensemble des forces confiées à un chef principal qu'il appelle capitaine.

Le jour se leva; il fut alors fort curieux de voir les éclats de rire, les démonstrations de joie des caciques et des papes, courant parmi les Indiens guerriers. On eût dit qu'ils nous tenaient déjà dans leurs piéges et dans leurs filets. Ils nous amenèrent, du reste, encore de nouveaux Indiens, de ceux que nous leur avions déjà demandés; ce fut même à ce point qu'ils ne tenaient plus dans notre vaste enceinte, qui était cependant très-étendue, ainsi qu'on peut s'en assurer encore, car on l'a conservée telle qu'elle était alors, par respect pour la mémoire de cet événement. Les Cholultèques eurent beau choisir la première heure du jour pour s'approcher de nous avec les gens de guerre; nous étions déjà prêts pour exécuter nos résolutions. Nos soldats, pourvus d'épées et de boucliers, se tenaient postés à l'entrée de la grande cour, pour ne plus laisser sortir aucun Indien armé. Notre capitaine était à cheval, entouré de plusieurs des nôtres qui formaient sa garde. Quand il vit que les caciques et les papes, ainsi que les gens en armes, se présentaient de si bonne heure, il dit: « Remarquez l'envie que ces traîtres ont de nous voir arriver dans les ravins, pour se rassasier de nos chairs meurtries; le bon Dieu fera mieux les choses, je l'espère. » Il demanda où étaient les papes qui avaient découvert la conspiration. On lui répondit qu'ils se trouvaient près de la porte de la cour, priant qu'on les laissât entrer. Cortès donna l'ordre à Aguilar de leur dire qu'ils retournassent en leurs maisons, et qu'on n'avait nul besoin d'eux en ce moment. Il se conduisit ainsi en considération du service qu'ils nous avaient rendu, désirant qu'ils ne fussent pas compris dans le massacre sans l'avoir mérité.

Notre chef, à cheval, avec doña Marina à ses côtés, demanda alors aux caciques et aux papes comment il se faisait qu'ils eussent voulu nous massacrer la nuit dernière sans que nous leur eussions causé aucun mal; que pour nous attirer ces trahisons nous n'avions pas fait autre chose que ce qui était notre coutume dans tous les endroits où nous passions: leur recommander de ne plus être de méchantes gens, de ne plus sacrifier des hommes, de ne pas adorer leurs idoles, de ne point manger la chair de leurs semblables, de ne pas avoir de vices honteux, et de suivre les pratiques d'une bonne vie. Nous leur avions prêché les vérités relatives à notre sainte foi, sans les opprimer en quoi que ce fût; pourquoi donc avaient-ils préparé récemment de longs pieux, des colliers en cuir, une grande quantité de cordes, remisés dans un de leurs temples? pourquoi, dans ces trois derniers jours, élever des palissades dans les rues, creuser des tranchées, et accumuler des provisions de guerre sur les terrasses de leurs maisons? pourquoi aussi faire sortir de la ville leurs enfants, leurs femmes et leurs biens? Cortès ajouta qu'on avait déjà pu voir leurs mauvaises dispositions et leurs intentions traîtresses, lorsqu'ils refusaient de nous donner à manger et n'apportaient que de l'eau et du bois, pré-

tendant n'avoir plus de maïs; il n'ignorait pas du reste qu'il y avait, non loin de là, dans les ravins, plusieurs bataillons de guerriers nous attendant, et prêts à agir en traîtres avec les autres gens de guerre qui s'étaient joints à eux cette nuit même, dans la croyance que nous devions passer par ce chemin pour aller à Mexico; eux, en retour de notre désir de les avoir pour frères et de leur dire ce qui plaît à notre Dieu et à notre Roi, ils voulaient maintenant nous tuer et manger nos chairs, et avaient pris soin d'apprêter les grandes jarres qui devaient nous recevoir, avec l'assaisonnement de sel, d'ail et de tomates dont ils font usage; au lieu de ces horreurs, ils auraient dû nous attaquer en rase campagne, comme des hommes de valeur et de bons guerriers, ainsi que l'avaient fait leurs voisins les Tlascaltèques. Notre général leur dit aussi qu'il savait à n'en pas douter tous les projets qu'on avait formés dans la ville, la promesse faite à leur dieu de la guerre de lui sacrifier vingt d'entre nous, de même que trois nuits auparavant on lui avait fait le sacrifice de sept Indiens pour en obtenir la victoire contre nos armes; que ce résultat leur avait été en effet garanti par leur fausse divinité, mais que cette idole n'avait que sa haine et nullement un pouvoir réel contre nos forces; qu'enfin toutes les trames et les mauvaises actions qu'ils avaient ourdies retomberaient sur eux.

Doña Marina était chargée de leur transmettre ce discours, et elle s'en faisait très-bien comprendre. Les papes, les caciques et les capitaines répondirent que ce qu'ils venaient d'entendre était la vérité, mais qu'ils n'étaient nullement responsables de ce dont on les accusait, parce que l'ordre leur en avait été donné par les ambassadeurs, d'après les instructions de Montezuma lui-même. Cortès leur dit alors que les lois de notre pays exigeaient que de pareilles trahisons ne restassent pas sans châtiment et que le crime qu'ils avaient commis méritait la mort. A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il donna l'ordre de tirer un coup d'escopette. C'était le signal convenu. On tomba donc sur eux et on leur donna une leçon qui ne pourra jamais s'oublier dans le pays, car on en tua un grand nombre, et d'autres furent brûlés vivants, sans que les promesses de leurs faux dieux pussent leur être d'aucun secours. Nos amis les Tlascaltèques, que nous avions laissés dans la campagne, ne tardèrent pas plus de deux heures à venir. Ils combattirent vaillamment dans les rues occupées par d'autres capitaineries ennemies qui devaient nous en interdire l'accès. Nos alliés, après les avoir mises en déroute, parcoururent la ville en pillant et en faisant des prisonniers, sans qu'il nous fût possible d'y mettre obstacle. Les jours suivants, arrivèrent des villages de la province de Tlascala d'autres bataillons qui, ayant eu déjà des démêlés avec Cholula, firent le plus de mal possible à cette ville. Témoins de ces horreurs, Cortès, nos capitaines et nous tous, nous

primes les Cholultèques en pitié et nous empêchâmes les Tlascaltèques de continuer à les maltraiter. Notre chef donna l'ordre à Pedro de Alvarado et à Christoval de Oli de lui amener tous les capitaines de Tlascala pour qu'il leur parlât. Ils ne tardèrent pas à venir. On leur enjoignit de rallier tout leur monde et de se retirer dans la campagne, chose qu'ils exécutèrent sans retard; de manière qu'il ne resta avec nous que les Cempoaltèques.

En ce moment se présentèrent à nous certains caciques et papes cholultèques qui habitaient des faubourgs où l'on n'avait pas prêté la main à la trahison, ou du moins ils le prétendirent; on le put croire, du reste, car, la ville étant très-étendue, ils appartenaient à un quartier qui faisait, pour ainsi dire, bande à part. Ils prièrent Cortès et nous tous de mettre fin à la colère que nous avait causée la conjuration, attendu que les traîtres avaient payé leur crime de la vie. Les papes nos amis, — ceux qui nous avaient découvert le secret des conspirateurs, — ainsi que la vieille Indienne, femme d'un capitaine, qui avait prétendu à être la belle-mère de doña Marina, se présentèrent à leur tour, et tous ensemble demandèrent à Cortès l'oubli et le pardon. Notre chef, en les entendant, se montra très-irrité. Il envoya quérir les ambassadeurs de Montezuma qui étaient enfermés dans nos logements; il leur dit que la ville avait mérité la destruction et la mort de ses habitants; mais, considérant qu'ils étaient les sujets de Montezuma, à qui nous avions voué le plus grand respect, il pardonnait à tout le monde, dans l'espérance qu'ils seraient meilleurs à l'avenir; au surplus, ajouta-t-il, s'il leur arrivait de se conduire comme ils venaient de faire, ils seraient tous massacrés. Il manda ensuite les caciques de Tlascala cantonnés dans la campagne, pour leur donner l'ordre de mettre en liberté les hommes et les femmes qu'ils retenaient captifs, leur disant que les maux qu'ils avaient causés devaient suffire. Quoi qu'il en soit, cette restitution n'était pas de leur goût: ils prétendaient que leurs voisins méritaient pis encore, à cause des trahisons dont ils s'étaient toujours rendus coupables à leur égard. Cependant, par respect pour l'ordre de Cortès, ils rendirent beaucoup de monde; mais, malgré tout, ils restèrent fort riches en or, en étoffes, en coton, en sel et en esclaves.

Cortès sut retirer des événements un résultat heureux, car il obligea les Tlascaltèques à devenir les alliés de Cholula. Je crois même, d'après ce que j'ai vu et su par la suite, que jamais cette alliance n'a été rompue depuis lors. Au surplus, il donna l'ordre aux papes et aux caciques cholultèques de repeupler la ville et d'ouvrir de nouveau les marchés, assurant qu'on ne devait avoir aucune crainte et qu'il ne ferait de mal à personne. Ils répondirent que dans le délai de cinq jours ils ramèneraient dans la ville les habitants qui, pour la plupart, s'étaient enfuis dans les bois de la montagne, et ils témoignèrent

leur embarras au sujet de la nomination d'un nouveau cacique, attendu que celui qui l'était auparavant avait été compris dans le massacre de la place; mais notre chef demanda à qui l'emploi devait revenir de droit. On l'informa que c'était à un frère du défunt. C'est précisément celui-là que Cortès designa pour gouverneur, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Lorsque nous vîmes que la ville était repeuplée et la sécurité revenue dans tous les marchés, Cortès convoqua une réunion de tous les papes, de tous les capitaines et des principaux personnages de la ville. Là, on leur expliqua avec clarté les vérités relatives à notre sainte foi, et comme quoi ils devaient abandonner leurs idoles, ne plus sacrifier, ne pas manger de la chair humaine, ne point se voler les uns les autres et mettre fin aux turpitudes qu'ils commettaient entre eux. On les pria de considérer que leurs idoles les trompaient, qu'elles sont pleines de méchanceté et ne disent que des mensonges, la preuve en étant que, cinq jours auparavant, elles leur avaient promis la victoire, lorsqu'on leur fit le sacrifice de sept personnes; que du reste tout ce que ces idoles disent aux papes et à eux tous est plein de malice. On les priait en conséquence de les détruire et de les mettre en morceaux sur-le-champ, ajoutant que nous offrions de le faire nous-mêmes, dans le cas où ils s'y refuseraient personnellement. Nous les suppliâmes encore de blanchir à la chaux un de leurs oratoires, où nous placerions une croix. Ils exécutèrent sur-le-champ ce qui était relatif à la croix, et répondirent qu'ils s'occuperaient aussi d'enlever leurs idoles. Mais on eut beau le leur rappeler à diverses reprises, ils différaient toujours de le faire. Le Père de la Merced dit alors que ce serait une mesure inopportune que de leur enlever leurs idoles avant qu'ils comprissent mieux les choses, et qu'on pût voir ce qui résulterait de notre entrée à Mexico; que le temps nous indiquerait ce que nous aurions à faire, et que, pour le moment, il fallait se contenter des sermons qu'on leur avait adressés et de l'érection de la sainte croix.

J'abandonnerai ce sujet, pour dire que cette ville est située sur une plaine où se trouvaient en même temps beaucoup de villes et villages peu éloignés, comme Tepeaca, Tlascala, Chalco, Tecamachalco, Guaxocingo, et bien d'autres, si nombreux que je ne pourrais les énumérer ici. Le pays produit beaucoup de maïs, de légumes et d'*azi*[1]. On y voit une grande abondance de magueys, qui servent à faire leur vin[2]. On y fabrique de bonne vaisselle rouge, de couleur

1. Sorte de piment.

2. Le *maguey*, mes lecteurs le savent sans doute, est une très-grande agave dont la hampe, coupée et creusée à sa base au moment où elle commence à pousser, produit pendant un très-grand nombre de jours un suc abondant que la fermentation transforme en une boisson alcoolique appelée *pulque*.

foncée, et blanche, à dessins très-variés, qui se vend à Mexico et dans toutes les provinces environnantes, comme cela se voit, en Castille, pour Talavera et Palencia. La ville comptait alors environ cent tours très-élevées formant les temples et les oratoires où se trouvaient les idoles. Le grand temple dépassait même en élévation celui de Mexico, quoique ce dernier fût déjà très-haut et très-remarquable. On y voyait encore cent préaux disposés pour le service des temples. Nous apprîmes qu'on y adorait une grande idole, dont je ne me rappelle pas le nom, pour laquelle existait une telle dévotion qu'on venait de beaucoup d'endroits lui faire des sacrifices et des neuvaines, y ajoutant l'offrande de différents objets qu'on possédait. Je me représente maintenant le moment où nous entrâmes dans cette ville; la vue de tant de tours blanchies nous fit l'effet de Valladolid.

Cessons de parler de la cité et de tout ce qui nous y arriva, pour porter notre attention sur les bataillons que le grand Montezuma avait envoyés et qui se trouvaient près de la ville dans les ravins, derrière leurs parapets, dans leurs ruelles, disposées pour que les chevaux n'y pussent pas pénétrer. A peine eurent-ils connaissance des événements qu'ils reprirent en toute hâte la route de Mexico, où ils firent à Montezuma le récit de ce qui était arrivé. Hommes et choses marchèrent si rapidement que nous ne tardâmes pas à savoir, par l'entremise de deux personnages qui étaient avec nous et dont le voyage s'était fait rapidement, que lorsque Montezuma fut instruit de ce qui s'était passé, il en éprouva de l'irritation et une grande douleur. Il fit sacrifier quelques Indiens à Huichilobos, qui était son dieu de la guerre, afin d'en obtenir la révélation de ce qui devait arriver relativement à notre voyage à Mexico, et de s'éclairer sur la question de notre entrée dans la ville. Nous sûmes même qu'il s'enferma pendant deux jours dans le temple avec dix des principaux papes, pour y faire ses dévotions et ses sacrifices. La réponse de ces idoles, qu'ils honoraient comme leurs dieux, fut qu'on devait envoyer des messagers pour les disculper des événements de Cholula, et prendre la résolution pacifique de nous laisser entrer à Mexico, tout en conservant l'espoir que, une fois dans l'intérieur de la ville, il suffirait de nous refuser les vivres et l'eau, et de lever quelques-uns des ponts, pour assurer notre perte; que d'ailleurs, si on voulait se résoudre à nous combattre, en une seule journée pas un de nous ne resterait vivant; que ce serait alors qu'on pourrait nous sacrifier à Huichilobos, auteur de ce conseil, ainsi qu'à Tezcatepuca, le dieu de l'enfer, et se rassasier de nos membres, en réservant les intestins, le tronc et tout le reste pour les serpents et les tigres qu'on entretenait dans des cages de bois, comme j'aurai l'occasion de le dire en son lieu.

Finissons-en avec ce que Montezuma ressentit à cette nouvelle, et disons comme quoi les événements de Cholula et le châtiment qui

les suivit furent portés à la connaissance des provinces de la Nouvelle-Espagne. Or, si auparavant nous avions eu la réputation d'hommes valeureux et si l'on nous appelait *teules* à la suite de ce qu'on avait su des guerres de Potonchan, de Tabasco, de Cingapacinga et de Tlascala, à l'avenir on nous respecta comme devins, et l'on disait qu'il était impossible de nous cacher aucune méchanceté ourdie contre nous; que tout arrivait à notre connaissance; et c'est pour cela qu'ils témoignaient de leur bon vouloir vis-à-vis de nous.

Je crois bien que les curieux lecteurs seront fatigués d'entendre ce récit de Cholula et je voudrais bien moi-même avoir fini de l'écrire; mais je ne saurais m'empêcher de faire mémoire de certaines cages en gros madriers que nous y trouvâmes. Elles étaient pleines d'Indiens et d'enfants mis à l'engrais pour qu'on se repût de leur chair, après qu'ils auraient été sacrifiés. Nous mîmes ces cages en morceaux et Cortès renvoya les prisonniers aux lieux où ils étaient nés. Il donna l'ordre, accompagné de menaces, aux capitaines et aux papes de ne pas enfermer d'Indiens de la sorte et de ne point manger de chair humaine. Ils s'empressèrent de le promettre; mais à quoi cela servait-il, puisqu'ils ne faisaient jamais ce qu'ils avaient promis? Nous passerons outre, pour dire que telles furent ces grandes cruautés écrites et répétées à satiété par monseigneur l'évêque de Chiapa, Bartolomé de Las Casas, qui affirme que, sans motif aucun, et seulement par caprice et pour notre passe-temps, nous avions infligé ce grand châtiment à Cholula.

Je veux rappeler aussi que quelques bons religieux franciscains, les premiers que Sa Majesté envoya dans la Nouvelle-Espagne, furent à Cholula après la prise de Mexico, que je raconterai bientôt. Leur but était d'ouvrir une enquête pour arriver à savoir comment s'était exercée notre vengeance et quel en avait été le vrai motif. Ces recherches se firent au moyen des papes et des anciens de la ville. Or, d'après leurs propres dépositions, les religieux constatèrent que l'événement s'était passé, ni plus ni moins, comme je viens de l'écrire. On en put conclure que, si ce châtiment n'avait pas été appliqué, nos vies eussent couru le plus grand danger au milieu de ces bataillons de guerriers mexicains et de naturels de Cholula, qui étaient là réunis à l'abri de leurs palissades et pourvus d'une grande quantité de moyens d'attaque. Si, pour notre malheur, on nous eût massacrés en ce moment, la Nouvelle-Espagne n'aurait pas été si vite conquise. Peut-être une autre flotte ne se serait-elle pas hasardée à venir, ou, fût-elle venue, les difficultés auraient été des plus grandes, parce que les habitants eussent mieux défendu leurs ports, et, pour résultat final, ils seraient restés idolâtres. J'ai entendu dire par un Frère franciscain, de conduite irréprochable, appelé fray Torribio Motelmea,

que si cette vengeance eût pu s'éviter et que les Cholultèques n'y eussent pas donné lieu par leur conspiration, cela eût mieux valu pour la morale; mais puisque l'événement avait été inévitable, il fallait le considérer comme louable, en ce sens que les Indiens de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne y purent voir que ces idoles, et n'importe quelles autres, sont trompeuses et de méchante nature. Il en dut résulter qu'en voyant tout se passer au rebours de leurs promesses, les Indiens abandonnassent leur dévotion pour ces divinités. La vérité est que désormais on cessa de faire des sacrifices à Cholula et qu'on n'y vint plus en grande foule comme on en avait auparavant l'habitude. Cette fameuse idole ne reçut plus les mêmes soins; on l'enleva même du principal temple où elle se trouvait. Qu'on la cachât ou qu'on la brisât, le fait est qu'on ne la vit plus et qu'on la remplaça par une autre. Mais abandonnons ce sujet, pour dire ce qui nous advint par la suite.

CHAPITRE LXXXIV

Des messagers et des propositions que nous envoyâmes au grand Montezuma.

Il y avait déjà quatorze jours que nous étions à Cholula. Nous n'avions plus rien à y faire; car la ville était repeuplée, les marchés ouverts, la paix établie entre les habitants de Cholula et les Tlascaltèques; nous avions élevé une croix et prêché les vérités relatives à notre sainte foi. D'un autre côté, le grand Montezuma nous envoyait des espions pour découvrir quels étaient nos projets et s'assurer si nous avions l'intention de marcher en avant jusqu'à sa capitale, toutes choses qu'il arrivait à savoir parfaitement au moyen de deux ambassadeurs qui étaient toujours en notre compagnie. Notre chef voulut alors consulter certains de nos capitaines et quelques soldats qu'il savait animés de bons sentiments à son égard. N'ignorant pas d'ailleurs qu'indépendamment de leur valeur incontestable ils étaient hommes de bon conseil, Cortès n'entreprenait rien avant d'avoir pris leur avis. Nous convînmes qu'on emploierait les termes les plus affectueux pour envoyer dire au grand Montezuma que nous avions traversé bien des mers, venant de pays lointains, afin d'exécuter les desseins qui poussaient notre seigneur et Roi à nous envoyer dans ces contrées, desseins qui avaient surtout pour mobile la pensée de le voir et de lui dire des choses dont la connaissance ne pouvait manquer de lui être utile; que nous étions en route pour sa capitale en passant par Cholula que ses propres ambassadeurs nous avaient désignée comme étant peuplée par ses vassaux; que, les deux premiers

jours que nous y passâmes, nous y fûmes très-bien traités, tandis que l'on avait ourdi une conspiration dans le but de nous massacrer le troisième jour; mais que nous sommes des hommes de telle trempe que l'on ne peut méditer contre nous, ni tramer de trahison ou de méchanceté d'aucune sorte, sans que nous le sachions à l'instant, et que cette clairvoyance nous avait mis en mesure de châtier quelques-uns de ceux qui nous voulaient trahir. Nos envoyés devaient ajouter que la pensée d'avoir affaire à des sujets du grand Montezuma, le respect et l'amitié que nous avions pour sa personne avaient poussé Cortès à épargner beaucoup des conspirateurs; que d'ailleurs — c'était le pire — les papes et les caciques affirmaient que leur conduite avait été guidée par les propres conseils de Montezuma et par les avis de ses ambassadeurs; mais que jamais nous n'avions voulu croire qu'un grand seigneur comme lui pût donner de pareils ordres, surtout après s'être vanté d'une sincère amitié pour nous; au surplus, ce que nous connaissions de sa haute personne nous portait à penser que si ses idoles lui eussent inspiré la mauvaise idée de nous faire la guerre, il nous eût attaqués ouvertement; mais en réalité peu nous importait qu'il nous attaquât en rase campagne ou dans la ville, de jour ou de nuit, étant bien assurés que quiconque oserait l'essayer ne pouvait manquer d'être détruit. Cortès lui faisait dire encore que, malgré tout, il le tenait pour un allié et grand ami; qu'il désirait le voir, lui parler, et que, en conséquence, nous partions pour sa capitale, dans le but de lui rendre compte de ce que notre seigneur et Roi nous avait commandé.

Lorsque Montezuma entendit ce message et comprit que nous ne faisions pas peser sur lui la faute des événements de Cholula, il recommença, nous assura-t-on, ses jeûnes et ses sacrifices avec ses papes et ses idoles, afin qu'on vérifiât de nouveau s'il devait, oui ou non, nous laisser entrer dans la ville, désirant savoir si le conseil qu'on lui donnerait serait conforme au premier qu'il avait reçu. La réponse des idoles fut, comme la précédente, qu'on nous laissât entrer, et qu'ensuite, une fois enfermés, on nous massacrerait quand on voudrait. Les capitaines et les papes de Montezuma lui dirent encore que, s'il empêchait notre entrée, nous attaquerions les villages qui lui étaient assujettis, avec l'aide de nos alliés les Tlascaltèques, des Totonaques de la sierra et d'autres peuplades entrées dans notre alliance; que, pour éviter ces malheurs, le meilleur avis et le plus salutaire était celui que Huichilobos venait de donner.

Ne parlons plus des projets de Montezuma, mais disons ce qu'il fit et comme quoi nous résolûmes de marcher sur Mexico. Disons aussi qu'au moment où nous allions partir, arrivèrent des messagers de Montezuma avec un présent; et rapportons ce qu'il nous faisait savoir.

CHAPITRE LXXXV

Comme quoi Montezuma envoya un grand présent en or ; de ce qu'il nous faisait dire ; comment nous convînmes d'aller à Mexico, et de ce qui advint ensuite.

Le grand Montezuma avait donc encore une fois demandé l'avis de son Huichilobos, de ses papes et de ses capitaines, et tous lui avaient conseillé de nous laisser entrer dans la ville, où l'on pourrait nous tuer impunément. Il s'était d'ailleurs bien pénétré des paroles que nous lui fîmes dire au sujet de nos désirs d'amitié ; il avait pu en même temps porter son attention sur la bravade qui nous dépeignait comme des hommes pour qui aucune trahison ne peut rester secrète et contre lesquels aucune trame ne saurait s'ourdir sans qu'ils la découvrent ; et, en ce qui regarde la guerre, que peu nous importait qu'on nous attaquât dans la ville ou en rase campagne, de jour ou de nuit, ou de toute autre façon ; comme d'ailleurs il avait appris nos batailles de Tlascala, de Potonchan, de Tabasco, de Cingapacinga et maintenant les événements de Cholula, il était stupéfait et plein d'effroi. Après plusieurs débats en conseil, il se décida à nous envoyer six personnages avec un présent en or et en bijoux diversement travaillés, d'une valeur, à première vue, d'environ mille piastres. Il y joignait un certain nombre de charges d'étoffes fort riches et très-bien travaillées. Lorsque ces personnages arrivèrent devant Cortès avec leur offrande, ils prirent de la terre avec leurs mains et la baisèrent, et, du ton le plus respectueux, dont ils ont l'habitude, ils dirent : « Malinche, notre seigneur le grand Montezuma vous envoie ce présent, à toi et à tous tes frères, te priant de le recevoir avec les sentiments qu'il ressent lui-même en te l'adressant. » Ils ajoutèrent que leur maître regrettait les ennuis causés par les habitants de Cholula; qu'il désirait qu'on les châtiât plus encore en leurs personnes ; qu'ils étaient méchants et menteurs, ayant essayé de faire retomber sur lui et sur ses ambassadeurs la faute de toutes les perversités dont ils voulaient se rendre coupables ; il nous invitait à le tenir pour notre ami, disant que du reste nous viendrions à sa capitale quand cela nous ferait plaisir ; qu'il se proposait de nous y rendre les plus grands honneurs comme à des hommes valeureux et aux messagers d'un si grand Roi ; que sans doute il n'avait pas de quoi nous approvisionner, parce qu'il n'y avait dans la ville que ce qui y était transporté, vu qu'elle est située complétement dans la lagune ; qu'il ne pourrait, par conséquent, faire parfaitement les choses, mais qu'il s'efforcerait de nous honorer le mieux possible ; qu'au surplus il avait déjà envoyé des ordres pour qu'on nous donnât le nécessaire dans

tous les villages où nous devions passer. On ajouta verbalement beaucoup d'autres compliments à nôtre adresse. Cortès, ayant tout compris, au moyen de nos interprètes, reçut cet envoi avec des démonstrations affectueuses. Il embrassa les messagers et leur fit donner des torsades en verroteries. Tous nos capitaines et soldats se réjouirent de ces bonnes nouvelles et de l'autorisation donnée d'aller à la capitale, car la plupart d'entre nous le désiraient chaque jour davantage, surtout nous autres qui n'avions laissé aucun bien dans l'île de Cuba et qui étions déjà venus deux fois avant Cortès à la découverte de ce pays.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire que notre capitaine leur fit une réponse très-amicale. Il voulut que trois des messagers qui avaient apporté le présent restassent avec nous pour servir de guides ; les trois autres devaient porter sa réponse à leur maître avec la nouvelle que nous étions en route. Lorsque notre départ fut connu des grands caciques de Tlascala, Maceescaci et Xicotenga l'aveugle, ils en éprouvèrent un vif regret et envoyèrent dire à Cortès qu'ils l'avaient déjà prié plusieurs fois de bien réfléchir à ce qu'il faisait et de ne pas entrer dans cette grande cité où il y avait tant de guerriers et tant d'éléments de résistance. Ils ajoutaient qu'un jour ou l'autre on nous y ferait la guerre ; qu'ils craignaient que nous ne pussions en échapper vivants, et que par conséquent ils voulaient nous donner le secours de dix mille hommes bien commandés, destinés à marcher avec nous, pourvus de tous les approvisionnements pour la route. Cortès les remercia pour leur bon vouloir, mais il leur dit qu'il n'était pas raisonnable d'entrer à Mexico avec une si grande quantité d'hommes armés, en considérant surtout que Tlascaltèques et Mexicains étaient ennemis les uns des autres ; que mille hommes suffiraient pour traîner les canons, porter le bagage et réparer les chemins. Ils envoyèrent immédiatement les mille Indiens, très-bien équipés.

Nous étions déjà prêts à marcher, lorsque s'approchèrent de Cortès les caciques et tous les personnages de Cempoal qui étaient avec nous et nous avaient servis loyalement. Ils dirent qu'ils voulaient retourner à Cempoal, sans dépasser Cholula et sans entreprendre la route de Mexico, parce qu'ils tenaient pour certain qu'ils y perdraient la vie avec nous tous. Ils prétendaient que Montezuma les condamnerait à mourir, attendu qu'ils étaient des plus notables parmi les personnages de Cempoal, et qu'ils avaient été, en cette qualité, les premiers à refuser l'obéissance et les tributs à Mexico, mettant du reste en prison les percepteurs, lors de la rébellion dont j'ai déjà fait le récit. Cortès, voyant qu'ils demandaient si résolûment cette autorisation, leur répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, qu'ils ne devaient craindre de recevoir aucune injure, puisqu'en les voyant

en notre compagnie, personne n'oserait maltraiter en quoi que ce fût ni eux, ni nous-mêmes. Il les pria de changer de résolution et de venir avec nous, leur promettant qu'il les comblerait de richesses. Mais Cortès eut beau prier; ni ses prières, ni le ton affectueux de doña Marina ne purent les résoudre à rester; ils persistèrent à vouloir partir. Cortès dit alors : « A Dieu ne plaise que nous employions la force pour emmener ces Indiens qui nous ont si bien servis ! » Il fit apporter plusieurs charges de riches étoffes, les distribua entre eux tous et envoya deux charges de ces mêmes objets au cacique gros, notre allié, et à son cousin Cuesco, cacique aussi de grande importance. Cortès écrivit en même temps au lieutenant Juan de Escalante, qui était resté au port comme capitaine avec la qualité d'alguazil mayor. Il lui disait tout ce qui nous était arrivé; comme quoi nous allions à Mexico; qu'il prît bien soin de tous les habitants; qu'il fût nuit et jour en alerte; qu'il achevât la forteresse; qu'il protégeât les naturels des villages environnants contre les Mexicains, et que ni lui ni les soldats ne leur fissent jamais aucun mal.

Les lettres étant écrites et nos amis de Cempoal partis, nous commençâmes notre voyage en nous tenant bien sur nos gardes.

CHAPITRE LXXXVI

Comme quoi nous commençâmes à marcher vers la ville de Mexico; de ce qui arriva en route, et de ce que Montezuma nous fit dire.

Nous partîmes de Cholula dans le meilleur ordre, comme nous en avions l'habitude; nos éclaireurs découvraient le pays au-devant de nous, emmenant avec eux des pionniers, afin que, si l'on rencontrait un mauvais pas et des embarras sur la route, on pût s'aider les uns les autres; nos canons, nos escopettes et nos arbalètes étaient en bon état; nos cavaliers marchaient de trois en trois pour être en mesure de se venir en aide, et tous nos autres soldats avançaient dans le plus grand ordre. Je ne sais pourquoi je fais mémoire de tout cela; mais cependant, puisqu'il est question de choses de guerre, il est naturel que je donne tous ces détails, pour qu'on voie à quel point nous avions l'œil au guet. Nous arrivâmes ce jour-là à de petits établissements situés à quatre lieues de Cholula, sur un monticule, appartenant à Guaxocingo, et nommés, je crois, ferme d'Iscalpan. Là nous reçûmes la visite des caciques et papes des villages de Guaxocingo, amis et confédérés des Tlascaltèques. Vinrent aussi d'autres habitants des villages bâtis sur le versant du grand volcan et situés non loin des précédents. Ils apportaient beaucoup de provisions et un présent

eu bijoux d'or, de valeur minime, priant Cortès de ne pas considérer son peu de mérite, mais uniquement le bon vouloir qui l'accompagnait. Ils lui conseillèrent de ne pas aller à Mexico, ville bien fortifiée, pleine de guerriers, dans laquelle nous courrions les plus grands risques; mais, puisque nous étions résolus à y aller, nous devions du moins savoir qu'après avoir franchi ce passage nous trouverions deux chemins très-larges, l'un allant à la ville de Chalco, l'autre à Talmanalco, deux points importants dépendant de Mexico ; que l'un de ces chemins était resté ouvert et sans obstacles comme pour nous inviter à y passer, mais que l'autre avait été barré par un grand nombre d'arbres et de longs sapins, afin d'empêcher le passage des chevaux et notre marche en avant; que, du reste, plus bas sur le versant de la sierra, dans le chemin qui était libre et que les Mexicains espéraient nous voir prendre, on avait pratiqué une tranchée où se trouvaient des palissades et des retranchements, et que là devaient se tenir plusieurs bataillons en embuscade pour nous massacrer; ils nous conseillaient par conséquent de ne pas avancer par le chemin ouvert, mais bien par celui qui était barré par des arbres, parce qu'on allait nous donner beaucoup de monde, afin que, réunis aux Tlascaltèques qui étaient avec nous, ils pussent enlever les arbres accumulés sur le chemin de Talmanalco. Cortès reçut le présent d'un ton affectueux, disant qu'il les remerciait de l'avis qui lui était donné, et qu'avec l'aide de Dieu il poursuivrait sa route dans la direction que l'on venait de lui conseiller.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en marche, et il était près de midi lorsque nous arivâmes au haut de la sierra, où nous trouvâmes en effet les deux chemins, comme les gens de Guaxocingo nous en avaient prévenus. Nous fîmes halte un moment et nous restâmes dans un bien juste recueillement en pensant aux Mexicains qui nous attendaient dans les tranchées et derrière les palissades dont on venait de nous entretenir. Cortès envoya chercher les ambassadeurs du grand Montezuma, qui marchaient en notre compagnie; il leur demanda comment il se faisait que ces deux chemins fussent ainsi disposés : l'un très-ouvert et libre d'obstacles, l'autre rempli d'arbres coupés tout récemment. Ils répondirent que c'était pour que nous prissions le plus libre des deux, qui menait à une ville appelée Chalco, appartenant à leur seigneur Montezuma, où tout était disposé pour nous bien recevoir; que l'autre chemin, on l'avait barré et rempli ainsi d'arbres, pour nous indiquer qu'il n'y fallait point passer, vu qu'il y avait de fort mauvais pas, qu'il allait à Mexico par un détour et aboutissait à une ville moins importante que Chalco. Cortès dit alors qu'il choisissait le chemin barré. Nous commençâmes à gravir la sierra en bon ordre; au prix des plus grandes difficultés, partout où nous devions passer, nos alliés écartaient les plus gros troncs d'ar-

bres, dont on pourrait encore voir les restes aujourd'hui, sur les bords du chemin. Quand nous arrivâmes au haut de la montée, il commença à tomber de la neige qui couvrit le sol autour de nous. Ayant entrepris notre descente, nous fûmes passer la nuit dans une réunion de maisonnettes formant des logements où les Indiens marchands avaient coutume de s'héberger. Nous y trouvâmes de quoi souper convenablement, mais nous y ressentîmes un froid très-vif. On plaça des sentinelles, on organisa des rondes et on lança des éclaireurs.

Le lendemain nous reprîmes notre marche et nous arrivâmes, vers l'heure de la grand'messe, à la ville que j'ai déjà dite s'appeler Talmanalco. On nous y reçut très-bien, et les vivres ne firent pas défaut. La nouvelle de notre arrivée se répandit immédiatement dans la contrée; les habitants de Chalco et ceux d'Amecameca se réunirent aux gens de Talmanalco; vinrent aussi les habitants d'Acingo, petit port où se tiennent les bateliers du lac. La foule s'augmenta encore par l'affluence d'autres villages dont je ne me rappelle pas les noms. Tous ensemble nous offrirent un présent en or, deux charges d'étoffes et huit Indiennes (l'or seul valait environ cent cinquante piastres). S'adressant à Cortès, ils lui dirent : « Malinche, reçois ces présents que nous t'offrons et compte-nous au nombre de tes amis. » Cortès les accueillit d'un ton affectueux et leur promit de les secourir en tout ce qui pourrait leur être nécessaire.

Les voyant du reste réunis, il pria le Père de la Merced de leur parler des vérités relatives à notre sainte foi et de leur conseiller d'abandonner leurs idoles. En conséquence, on leur dit tout ce que nous avions déjà prêché dans les autres villages où nous étions passés. A tout ils répondirent que c'était bien et qu'ils verraient plus tard. On leur fit comprendre aussi la grande puissance de notre Empereur et seigneur, au nom duquel nous venions redresser les torts et supprimer les pillages, disant que c'était pour cela qu'il nous avait envoyés dans ces contrées. Les habitants de ces villages, s'étant arrangés de façon à ne pouvoir être entendus par les ambassadeurs, formulèrent de vives plaintes contre Montezuma et surtout contre ses percepteurs, disant qu'ils leur volaient tout ce qu'ils possédaient et que, si leurs femmes et leurs filles leur paraissaient dignes d'attention, ils leur faisaient subir les derniers outrages, en présence des maris, et quelquefois ils les enlevaient définitivement; que par leur ordre ils étaient obligés de travailler comme s'ils fussent des esclaves, et de transporter en canots, ou même par terre, du bois de sapin, des pierres, du maïs, sans cesser d'autre part le travail de leurs bras, pour des semailles et pour d'autres services en grand nombre, tandis qu'on leur prenait leurs terres au bénéfice des idoles. Et à tout cela ils ajoutaient bien d'autres plaintes dont je ne puis me souvenir après

tant d'années. Cortès les consola en paroles amicales, que lui et doña Marina savaient très-bien employer, leur disant que pour le moment il n'avait pas le pouvoir de leur faire justice; qu'on eût encore de la patience et que bientôt il les délivrerait de ce despotisme.

Prenant ensuite à part deux personnages principaux, il les pria d'aller, avec quatre de nos amis de Tlascala, voir le chemin ouvert que les gens de Guaxocingo nous avaient conseillé de suivre; cet examen avait pour but de savoir quelles sortes de palissades on y avait élevées, et s'il était vrai qu'il y eût des bataillons armés. Les caciques répondirent : « Malinche, il n'est nullement nécessaire d'y aller voir, parce qu'à présent tout est aplani et bien en ordre. Mais il faut que tu saches qu'il y a six jours les Mexicains avaient choisi un endroit difficile pour faire une tranchée dans la montagne, afin de vous y barrer le passage au moyen d'un grand nombre de gens armés. Nous avons su que Huichilobos, qui est leur dieu de la guerre, leur a conseillé de vous laisser passer, pour qu'on vous mette à mort plus facilement lorsque vous serez entrés à Mexico. Il nous paraît par conséquent que vous devez rester ici avec nous; nous vous y donnerons de ce que nous possédons, et, de cette manière, vous n'irez point chez les gens de Mexico, où nous savons que certainement, à en juger par leurs défenses et par le nombre de leurs combattants, pas un de vous n'aura la vie sauve.

Cortès leur répondit en souriant que ni les Mexicains ni aucun autre peuple n'avaient la puissance nécessaire pour nous détruire, excepté Notre Seigneur Dieu en qui nous croyons; que, pour leur prouver que nous allions faire entendre à Montezuma, à tous les caciques et à tous les papes ce que Dieu commande, nous nous proposions de nous mettre en route à l'instant; qu'on voulût bien nous donner vingt hommes choisis parmi les personnages principaux, afin qu'ils vinssent en notre compagnie; qu'on ferait beaucoup pour eux; que justice leur serait rendue aussitôt que nous entrerions à Mexico, et qu'enfin ni Montezuma ni ses commissaires ne commettraient plus les excès et les violences dont les plaignants prétendaient être victimes. Ce fut avec des visages joyeux que les habitants de ces villages répondirent à ces promesses et nous amenèrent les vingt Indiens demandés. Nous allions partir, lorsqu'arrivèrent les messagers du grand Montezuma. Ce qu'ils dirent, je le vais conter à la suite.

CHAPITRE LXXXVII

Comme quoi le grand Montezuma nous envoya d'autres ambassadeurs avec un présent en or et des étoffes; ce qu'ils dirent à Cortès et ce qu'il répondit.

Nous étions sur le point de partir et de continuer notre route sur Mexico, lorsque quatre personnages envoyés par Montezuma se présentèrent devant Cortès. Ils portaient un présent en or et des étoffes. Après avoir fait leurs salutations habituelles, ils dirent : « Malinche, notre seigneur le grand Montezuma t'envoie ce présent et t'assure qu'il est bien peiné des fatigues que vous avez endurées en venant de pays si lointains, et cela seulement pour le voir. Il t'a déjà fait dire une autre fois qu'il te donnerait beaucoup d'or et d'argent ainsi que des *chalchihuis* en tribut pour votre Empereur et pour vous tous, à la condition de ne point venir à Mexico. Maintenant, à nouveau, il te prie en grâce de ne pas aller plus loin et de t'en retourner par où tu es venu. Il te promet de t'adresser au port beaucoup d'or et d'argent, et des pierreries riches pour votre Roi; quant à toi, il te donnera quatre charges d'or, et une charge à chacun de tes frères. Pour ce qui est de ton voyage à Mexico, il est inutile que tu penses à y entrer, parce que tous ses vassaux sont en armes pour y mettre obstacle. » Ils ajoutèrent que les chemins étaient partout trop étroits pour nous et qu'on n'avait pas de provisions de bouche suffisantes. Ils parlèrent de mille inconvénients encore, afin de nous détourner de poursuivre notre route. Cortès embrassa les envoyés très-amicalement, mais il reçut le message avec regret. Il accepta néanmoins le présent, dont j'ai oublié la valeur. J'ai su d'ailleurs que jamais Montezuma, en nous envoyant des messagers, n'omit de leur adjoindre une quantité plus ou moins grande d'or.

Mais je reviens à notre récit. Cortès répondit qu'il était surpris que Montezuma, qui était si grand seigneur et qui d'ailleurs s'était déclaré notre ami, se montrât si versatile, voulant un jour une chose et envoyant, peu après, dire le contraire; quant à l'or qu'il nous promettait pour l'Empereur et pour nous tous, le général lui en exprimait ses remercîments, ainsi que pour le présent qu'il nous faisait remettre aujourd'hui même, et il saurait le reconnaître et le payer à l'avenir en bons offices. Lui paraissait-il, du reste, qu'étant si près de sa capitale il fût juste de nous en retourner sans avoir fait ce que notre Empereur nous commandait? Si le roi Montezuma eût envoyé des ambassadeurs à quelque grand seigneur comme lui, et si ses messagers s'en retournaient sans dire à ce grand seigneur le but de leur voyage, que ferait le roi Montezuma quand ils reviendraient en

sa présence avec un tel résultat de leur mission, sinon les tenir pour des lâches et des gens de nulle valeur? C'est précisément ce que notre Empereur penserait aussi de nous. Cortès ajouta que, n'importe comment, il entrerait dans la capitale; que Montezuma voulût bien à l'avenir ne plus s'en défendre, car il était résolu à le voir, à lui parler, à lui rendre compte de tout ce qui nous avait conduits dans ce pays, et que cela serait en nous adressant à sa propre personne; que, du reste, une fois qu'il nous aurait entendus, si notre séjour dans la ville ne lui paraissait pas opportun, nous nous en retournerions par le même chemin qui nous y aurait amenés; qu'au surplus, eu égard à ce qu'il disait de l'absence de provisions ou de leur rareté qui nous empêcherait d'y trouver notre subsistance, nous étions gens à nous contenter de peu; que décidément nous irions à sa capitale et qu'il eût à le trouver bon.

Sur ce, on dépêcha les messagers et l'on se mit en route pour Mexico. Or, l'on nous avait bien avertis, à Guaxocingo et à Chalco, que Montezuma avait consulté ses idoles et ses papes pour savoir s'il devait nous laisser entrer dans la capitale ou nous combattre auparavant. Nous savions que tous ses papes avaient répondu, d'après l'avis de Huichilobos, qu'il fallait nous laisser venir, parce que l'on pourrait ensuite aisément nous massacrer. Donc, puisqu'enfin nous sommes des hommes et comme tels craignons un peu la mort, nous ne laissions pas que de réfléchir à toutes ces circonstances. Le pays étant d'ailleurs très-peuplé, nous avancions à petites journées, nous recommandant au bon Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie. Nous nous entretenions en même temps sur la manière de faire notre entrée, fortifiant du reste nos cœurs par l'espérance que, si Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait fait la grâce de nous préserver des périls passés, il nous protégerait encore contre la grande puissance de Mexico. Nous fûmes passer la nuit dans un village appelé Iztapalatengo, dont la moitié des maisons est dans l'eau et l'autre moitié à sec sur le sol. Là se trouve un monticule au pied duquel on a établi actuellement une hôtellerie. Nous trouvâmes dans ce village de quoi souper très-convenablement.

Revenons actuellement au grand Montezuma. Lorsque ses messagers arrivèrent et qu'il eut entendu la réponse de Cortès, il résolut d'envoyer son neveu, appelé Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, en très-grand apparat, pour donner la bienvenue au général et à nous tous. Comme d'ailleurs nous avions l'habitude de lancer des coureurs dans la campagne, l'un d'eux nous vint avertir qu'un grand nombre de Mexicains, aux allures pacifiques, venaient par la route, et qu'autant que l'on en pouvait juger, ils étaient très-richement vêtus. C'était à une heure très-matinale, et nous allions nous mettre en route; mais Cortès nous dit qu'il fallait rester à notre halte jusqu'à

ce que nous eussions vu ce qu'il en était. Or, en cet instant, quatre personnages se présentèrent, faisant à Cortès de grandes révérences et lui disant que près de là s'avançait Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, neveu du grand Montezuma. Ils nous priaient en grâce d'attendre son arrivée. Ce ne fut pas long, car il se présenta bientôt, avec un faste grandiose, comme nous n'en avions pas encore vu chez les Mexicains. Il était venu dans une litière très-richement ornée de plumes vertes, de plaques d'argent, de pierres précieuses enchatonnées dans des arborisations en or. Cette litière était portée sur les épaules par huit personnages de distinction que l'on nous dit être des seigneurs de villages.

Lorsqu'il approcha du logement de Cortès, on s'empressa pour l'aider à sortir de la litière, balayer le sol et enlever jusqu'aux pailles sur le chemin que ses pieds devaient fouler. Quand le prince arriva devant notre capitaine avec sa suite, on lui fit beaucoup de démonstrations de respect, et Cacamatzin dit à Cortès : « Malinche, nous venons ici, moi et ces seigneurs, pour nous mettre à ton service, vous procurer tout ce dont vous aurez besoin, toi et tes compagnons, et vous conduire chez vous, c'est-à-dire dans notre ville, parce que tel est l'ordre de notre seigneur le grand Montezuma, qui, du reste, te fait dire qu'ayant compté sur nous il s'abstient de venir lui-même, mais non parce que la bonne volonté lui en a manqué. »

Quant à nous, lorsque nous vîmes ce grand apparat et cette majesté des caciques et surtout du neveu de Montezuma, nous en conçûmes la plus haute idée. Nous disions entre nous que si un cacique s'entourait de tant de pompe, que serait-ce du grand Montezuma lui-même? Quoi qu'il en soit, lorsque Cacamatzin eut fini son discours, Cortès l'embrassa et lui fit mille démonstrations d'amitié, ainsi qu'aux personnages de sa suite. Il lui donna trois pierres précieuses, appelées marguerites, qui sont veinées en dedans de différentes couleurs; aux autres personnages il offrit des verroteries bleues en les remerciant de leur présence, et il ajouta : « Quand donc me sera-t-il donné de payer au grand Montezuma les faveurs dont il nous comble chaque jour? » Les pourparlers terminés, nous nous mîmes en route. Beaucoup de gens avaient suivi les caciques; beaucoup encore étaient venus des villages voisins pour nous voir; de sorte que tous les chemins étaient couverts de monde.

Le lendemain, de bon matin, nous arrivâmes à la grande chaussée sur la route d'Iztapalapa. Nous restâmes saisis d'admiration en voyant tant de villes et de bourgs construits au milieu de l'eau, d'autres grands villages s'élevant sur le sol, et cette belle chaussée parfaitement nivelée jusqu'à Mexico. Nous disions entre nous que c'était comparable aux maisons enchantées décrites dans l'*Amadis*, à cause des tours élevées, des temples et de toutes sortes d'édifices bâ-

tis à chaux et à sable, dans l'eau même de la lagune. Quelques-uns d'entre nous se demandaient si tout ce que nous voyions là n'était pas un rêve; et il ne faut pas être surpris que je l'écrive de cette façon, car il y aurait beaucoup à dire au delà de ce que je pourrais raconter sur ces choses que nous n'avions ni jamais vues, ni jamais entendu décrire, ni jamais aperçues dans nos rêves, aussi grandioses qu'elles apparaissaient maintenant à nos regards.

Quand nous arrivâmes près d'Iztapalapa, il fallait voir la magnificence des caciques qui sortirent pour nous recevoir! Ce furent le grand seigneur de cette ville, appelé Coadlavaca, et celui de Cuyoacan, proches parents tous les deux de Montezuma. Il fallait voir encore, lors de notre entrée à Iztapalapa, la grandeur des palais où nous fûmes logés! Ils étaient vastes et construits en pierre finement ciselée. Les boiseries étaient en cèdre et en d'autres essences odorantes. Les cours étaient très-spacieuses et les appartements intérieurs, vraiment admirables, tapissés de belles étoffes de coton. Après avoir parcouru toutes ces choses, nous fûmes voir l'enclos et les jardins; ce ne fut certes pas un spectacle moins digne de notre contemplation; je ne me fatiguais jamais de m'y promener en tous les sens, de les considérer, de voir la diversité des arbres, d'aspirer l'odeur de chacun, de fouler ces allées pleines de fleurs, d'arbres fruitiers et de nombreux rosiers du pays, le tout rafraîchi par un élégant étang d'eau douce. Une autre particularité digne d'attention, c'est que de grandes embarcations pouvaient entrer dans ce verdoyant enclos par un canal qu'on y avait pratiqué. Tout était peint à la chaux et brillait des couleurs diverses dont les pierres étaient rehaussées. Ajoutez à tout cela que des oiseaux de différentes espèces venaient s'ébattre dans l'étang. Je dis encore qu'en voyant ce spectacle je ne pus croire qu'on eût découvert dans le monde un autre pays comparable à celui où nous étions, car en ce temps-là il n'y avait encore ni Pérou ni soupçon de son existence. Aujourd'hui toute cette ville est détruite et rien n'en reste debout.

Poursuivons, pour dire que les caciques de cette ville et ceux de Cuyoacan apportèrent un présent en or d'une valeur d'environ deux mille piastres. Cortès en témoigna sa reconnaissance par les dehors les plus affectueux. On leur dit, au moyen de nos interprètes, les vérités relatives à notre sainte foi, leur déclarant en même temps la grande puissance de notre seigneur l'Empereur. Il y eut encore beaucoup d'autres pourparlers dont je n'exposerai point le détail, et je dirai qu'alors c'était là une très-grande ville, édifiée moitié sur un sol sec et moitié dans les eaux de la lagune. Maintenant elle est tout entière à sec et l'on fait des semailles sur le sol qui était auparavant couvert par les eaux. Le changement qui s'est opéré est si grand que, si je ne l'avais jamais vu auparavant, je ne saurais croire aujourd'hui que ce

lieu fût autrefois tel que je l'avais admiré; je ne pourrais surtout me persuader que ce qui fut en d'autres temps couvert par les eaux soit de nos jours occupé par des plantations de maïs, et le tout fort ruiné comparativement à son passé.

Arrêtons-nous là pour dire la réception solennelle que Montezuma fit à Cortès et à nous tous, lors de notre entrée dans la grande ville de Mexico.

CHAPITRE LXXXVIII

De la solennelle réception que le grand Montezuma nous fit, à Cortès et à nous tous, lors de notre entrée dans sa capitale de Mexico.

Le lendemain nous partîmes d'Iztapalapa accompagnés des grands caciques dont je viens de parler. Nous marchions par la chaussée, qui est d'une largeur de huit pas et tellement en droite ligne sur Mexico qu'on ne la voit dévier nulle part. Malgré sa largeur elle était absolument couverte de gens qui sortaient de Mexico et d'autres qui y revenaient, dans un continuel mouvement qui avait pour but de voir nos personnes. La foule était telle qu'il nous devenait impossible de garder nos rangs. D'autre part, les tours, les temples, les embarcations de la lagune, tout était plein de monde. Nous n'en devons pas être surpris, puisque jamais les habitants du pays n'avaient vu ni chevaux, ni hommes comme nous. Quant à nous, en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire, sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité. D'une part, en effet, il y avait de grandes villes et sur terre et sur la lagune; tout était plein d'embarcations; la chaussée coupée de distance en distance par des tranchées que des ponts recouvraient; devant nous s'étalait la grande capitale de Mexico...; tandis que, d'autre part, nous, nous n'arrivions pas au nombre de quatre cent cinquante hommes, et nous n'avions rien oublié des conversations et des avis de nos alliés de Guaxocingo, de Tlascala et de Talmanalco; nous avions présents à la mémoire leurs conseils de ne pas entrer à Mexico où l'on devait tous nous massacrer. Que les curieux lecteurs veuillent bien voir si dans ce que j'écris ici il serait possible d'exagérer l'éloge; y a-t-il jamais eu dans le monde des hommes qui aient fait preuve d'une égale hardiesse?

Continuons; avançons sur notre route. Nous atteignîmes un point où s'embranchait une autre petite chaussée qui conduisait à la ville de Cuyoacan, et où l'on voyait plusieurs grandes tours appartenant à des oratoires. De là nous arrivèrent plusieurs personnages et des caciques couverts de riches étoffes, différemment galonnées pour distinguer les catégories de chacun d'eux. La chaussée était remplie de tout ce monde

et de ces grands caciques que Montezuma lui-même avait envoyés pour nous recevoir. En arrivant devant Cortès, ils lui donnèrent la bienvenue et, en signe de paix, ils touchèrent la terre avec la main, qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres. Après un moment de halte, Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, les seigneurs d'Iztapalapa, de Tacuba et de Cuyoacan prirent les devants pour aller à la rencontre de Montezuma qui s'avançait dans une riche litière en compagnie d'autres seigneurs et caciques entourés de leurs vassaux. Nous étions tout près de Mexico. Alors, en un point où s'élevaient de petites tourelles, le grand Montezuma sortit de sa litière; les caciques les plus distingués prirent son bras et le conduisirent sous un dais merveilleusement orné: ses draperies, tissues de plumes vertes, étaient ornementées de dessins en fil d'or; des plaques d'argent, des perles, des chalchihuis rehaussaient luxueusement une large bordure bien digne d'admiration.

Le grand Montezuma s'avançait, superbement vêtu, comme il en avait l'habitude. Ses pieds étaient chaussés de sandales aux semelles d'or, et enrichies de pierreries. Les quatre seigneurs qui se tenaient à ses côtés étaient aussi très-brillamment vêtus (ils avaient sans doute pris en route les riches vêtements dont ils étaient ornés, pour aborder Montezuma et venir avec lui, car nous les avions vus autrement habillés lorsqu'ils marchaient en notre compagnie). Outre ces seigneurs, d'autres grands caciques s'occupaient à porter le dais qui recouvrait leurs têtes, tandis que quelques-uns encore s'avançaient devant Montezuma en balayant le sol sur lequel ses pieds devaient se poser, prenant soin de le couvrir de tapis, afin qu'il ne foulât jamais la terre. Aucun de ces grands seigneurs n'osait lever les yeux sur lui; ils marchaient le regard baissé en affectant le plus profond respect, excepté cependant ses quatre parents et neveux qui se tenaient à ses côtés ou lui donnaient le bras.

Cortès, prévenu que le seigneur Montezuma était proche, descendit de cheval, et, quand ils furent en présence, ils se livrèrent l'un envers l'autre à de grandes démonstrations de respect. Montezuma s'empressa de donner à Cortès la bienvenue, et notre chef employa doña Marina pour lui traduire son compliment. Il me semble que Cortès voulut placer Montezuma à sa droite et que celui-ci refusa, offrant à notre chef cette place d'honneur. En cet instant, Cortès prit un collier de pierres marguerites enfilées dans un cordon en fil d'or et parfumé de musc; il s'empressa de le passer au cou de Montezuma et il s'apprêtait en même temps à lui donner l'embrassade, lorsque les grands seigneurs qui étaient à ses côtés lui retinrent le bras, car ils considèrent cet acte comme un signe de mépris. Cortès alors lui dit, au moyen de doña Marina, que son cœur était au comble de la joie, pour avoir vu un si grand prince; que Montezuma lui faisait beaucoup d'honneur en venant personnellement le recevoir, et qu'il ressentait les sentiments

de la plus sincère gratitude pour les faveurs qu'il en recevait sans cesse. Le prince lui répondit par des politesses de circonstance et il ordonna à ses deux neveux, les seigneurs de Tezcuco et de Cuyoacan, qui lui donnaient le bras, d'aller avec nous jusqu'à nos logements, tandis que lui, accompagné de ses deux autres parents, Coadlavaca et le seigneur de Tacuba, revenait immédiatement à la ville. Il fut suivi par la grande foule de caciques et de personnages de distinction qui l'avait accompagné. Nous remarquâmes encore à quel point, en le suivant, ils baissaient les yeux vers la terre sans le regarder, s'éloignant le plus possible vers les murs latéraux, avec les signes du plus grand respect [1].

De cette façon nous pûmes entrer dans les rues de Mexico avec moins d'embarras. Et cependant, qui pourrait dire la multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui se tenaient, à notre passage, sur les terrasses des maisons et dans les canots des *acequias* [2], pour nous contempler? C'était une admirable chose! Et maintenant que je l'écris, je vois tout passer devant mes yeux comme si c'était un événement d'hier; je sens en même temps la grande faveur que Notre Seigneur Jésus-Christ nous fit en nous donnant l'habileté et la force nécessaires pour entrer dans une telle ville, et aussi en m'y préservant de tant de périls de mort, comme on va bientôt le voir. Je lui en rends les grâces les plus sincères et, de plus, je le remercie d'avoir assez prolongé ma vie pour que je puisse écrire ces événements, quoique je le fasse d'une façon inférieure à ce que le sujet réclamerait. Mais soyons plus avare de paroles; les actes rendent suffisamment témoignage de ce que j'avance.

Revenons à notre entrée dans la capitale. On nous conduisit dans de grandes bâtisses où il y avait du logement pour nous tous. Ces maisons avaient appartenu au père du grand Montezuma, nommé Axayaca. Pour le moment, Montezuma y avait établi les oratoires de ses idoles et il y entretenait une chambre très-secrète, pleine de joailleries d'or; c'était le trésor qu'il avait hérité de son père et auquel il ne touchait jamais. On choisit ces maisons pour nous loger, parce que, en notre qualité de *teules* (ils nous tenaient pour tels), nous nous trouverions au milieu

1. *Humilité des Mexicains devant leur roi.* On a la preuve de cette humilité extrême dans ce passage de B. Diaz. Ce respect exagéré contribue plus que toute autre chose à faire comprendre que les guerriers mexicains, malgré leur aversion pour les Espagnols, en aient supporté la présence, pour obéir aux ordres de leur monarque qui leur en fit une loi. Si, à cette particularité des jours pacifiques, on ajoute la résolution des Mexicains de ne pas tuer les Espagnols dans le combat et de les enlever vivants pour les sacrifier, on comprend qu'ils aient pu vivre paisiblement d'abord dans la capitale, et échapper, plus tard, à la mort au milieu d'une telle multitude de guerriers.

2. C'est le nom que portent habituellement les canaux creusés artificiellement pour divers usages. Le mot est actuellement employé à Mexico et adopté dans notre langue par la colonie française de cette capitale.

de leurs idoles, c'est-à-dire des divinités qu'ils y entretenaient. Quoi qu'il en soit, on y avait préparé de grands salons et des boudoirs tapissés de belles étoffes du pays pour notre capitaine; et quant à nous, on avait formé des lits au moyen de nattes avec de petits baldaquins au-dessus; il n'eût pas été possible de nous en donner d'autres, quelque grands seigneurs que nous eussions été, parce qu'on n'en fait pas usage dans la contrée. Ces constructions étaient très-brillantes, blanchies à la chaux, bien balayées et ornées de rameaux.

Lorsque nous arrivâmes à une grande cour, Montezuma, qui avait été nous y attendre, prit notre général par la main et l'introduisit dans l'appartement qu'il devait occuper; il était très-richement orné, eu égard aux habitudes du pays. Le prince avait fait apporter un magnifique collier en or[1], d'un travail merveilleux. Il le prit et le passa au cou de notre chef, grand honneur qui excita l'attention de tous les capitaines indiens. Cortès, en le recevant, employa ses interprètes pour témoigner sa gratitude. Montezuma lui dit alors : « Malinche, vous êtes chez vous et dans vos maisons, prenez-y du repos, en compagnie de vos frères. » Et il s'éloigna immédiatement, pour regagner son palais qui était près de là. Quant à nous, nous partageâmes les logements entre nos compagnies; notre artillerie fut placée en un lieu convenable; on convint minutieusement de l'ordre qui devait être gardé et du soin de rester sur le qui-vive, aussi bien les cavaliers que tous les autres soldats. On nous avait préparé un somptueux repas, selon leur usage, et nous le mîmes à profit sans retard. Cette entrée heureuse et hardie dans la capitale de Tenustitlan-Mexico eut lieu le huitième jour du mois de novembre de l'an de Notre Seigneur Jésus-Christ 1519. Grâces soient rendues à Notre Seigneur Jésus-Christ pour toutes choses! Qu'on me pardonne de ne pas mettre ici d'autres détails qu'il serait bon peut-être d'y placer : pour à présent je ne saurais mieux dire; nous en reparlerons en temps opportun. Revenons-en au récit de ce qui advint encore, ainsi que je vais le dire à la suite[1].

1. Le texte dit : *collar de oro, de hechura de camarones, obra muy maravillosa.* J'ai passé sans le traduire *de hechura de camarones*, mot à mot : façon de crabe ou d'écrevisse.

1. *Population considérable de Mexico et force de cette place.* Torquemada affirme qu'il y avait à Mexico cent vingt mille maisons. C'est évidemment une exagération, car Gomara, Herrera et le Conquérant Anonyme n'en admettent que soixante mille. Mais, d'après Clavijero, « dans ce nombre ne sont pas comprises les maisons des faubourgs. Or il ressort des écrits de B. Diaz et de Herrera que vers le couchant elles se continuaient de l'un et de l'autre côté de la chaussée de Tacuba jusqu'à la terre ferme, c'est-à-dire l'espace de deux milles. Le faubourg d'Aztacalco s'étendait au sud-est; ceux d'Acatlan, Malcuitlapilco, Atenco et Ixtacalco se trouvaient au sud; Zancopinca, Huitznahuac, Xocotitlan, Coltonco et d'autres encore s'étalaient au nord-est. Il est à croire que Torquemada comprenait les maisons des faubourgs dans ses supputations. Je crois malgré tout que son chiffre de cent vingt mille maisons est excessif. » (Clavijero, *Histoire ancienne du Mexique*, édition de Mexico, page 243.)

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la population de cette ville était consi-

CHAPITRE LXXXIX

Comment le grand Montezuma vint nous visiter dans nos logements avec plusieurs caciques ; de la conversation qu'il eut avec notre général.

Lorsque nous eûmes terminé notre repas, Montezuma, qui en avait été prévenu et qui avait lui-même fini de dîner, vint en grande pompe nous rendre visite dans nos quartiers, accompagné d'une quantité de personnages appartenant à sa parenté.

Cortès, averti de son arrivée, s'empressa de faire la moitié du chemin de ses appartements pour le recevoir. Montezuma le prit par la main. On apporta des siéges à la mode du pays, fort riches et luxueusement ornementés de dorures. Le prince invita notre chef à s'asseoir et ils s'assirent en même temps chacun de son côté. Montezuma lui adressa un éloquent discours, disant qu'il se réjouissait vivement de posséder dans sa maison et dans son royaume des chevaliers aussi valeureux que l'étaient le capitaine Cortès et nous tous; que, deux ans auparavant, il avait reçu des nouvelles relatives à un de nos capitaines, qui était venu à Champoton; que même, un an plus tard, on lui avait parlé d'un autre qui s'était présenté avec quatre navires; que son désir avait été de les voir, et qu'il était heureux maintenant de nous tenir en sa compagnie pour nous offrir de tout ce qu'il possédait; que certainement nous étions ceux-là mêmes que ses aïeux avaient prédits en disant qu'il viendrait des hommes d'où le soleil se lève, pour régner sur ces contrées; que sans aucun doute il s'agissait bien de nous, puisque nous nous étions si bien battus avec tant de valeur dans les affaires de Potonchan, de Tabasco et de Tlascala, affaires et batailles dont on lui avait présenté la peinture prise sur le vif des événements.

Cortès lui répondit, par l'entremise de nos interprètes et surtout de doña Marina, qu'il ne savait comment payer, pour lui et pour

dérable, fort aguerrie et familiarisée avec l'effusion du sang, tant par le spectacle des sacrifices que par la pratique de guerres incessantes. Les Mexicains étaient donc d'autant plus redoutables dans leur capitale que celle-ci se trouvait protégée par les eaux qui l'entouraient de tous côtés et qui ne permettaient d'autre accès que par trois chaussées, admirablement défendues d'ailleurs au moyen des tranchées qui les coupaient de distance en distance. C'était donc comme une forteresse immense dont les approches étaient des mieux gardées et dans l'intérieur de laquelle de nouveaux canaux protégeaient les maisons, tandis que celles-ci, construites en terrasses et munies de petites ouvertures pour fenêtres, présentaient les meilleurs éléments de défense. On se demande, d'abord comment les Espagnols, avertis de ces particularités redoutables, eurent l'audace inouïe de les braver, et ensuite comment ils ne furent pas tous anéantis.

ses camarades, les grandes faveurs reçues chaque jour; que certainement nous venions d'où le soleil se lève, étant les vassaux et serviteurs d'un grand seigneur appelé l'Empereur don Carlos, qui compte parmi ses sujets un grand nombre de princes; que des nouvelles lui étaient venues concernant le monarque qui gouvernait ces pays et lui apprenant combien il était grand prince; qu'il nous avait donc envoyés pour lui rendre visite et le prier, lui et les siens, de se faire chrétiens, ainsi que l'était notre Empereur et que nous l'étions nous-mêmes; qu'ils sauveraient ainsi leurs âmes par des pratiques dont il lui donnerait plus tard les détails, lui déclarant en même temps comme quoi nous adorons un seul Dieu véritable, et lui expliquant quel est ce Dieu et quelles sont aussi d'autres vérités déjà prêchées à ses envoyés Tendidle, Pitalpitoque et Quintalbor, lorsque nous étions sur la plage de sable.

Le colloque étant fini, le grand Montezuma remit à notre général plusieurs joyaux d'or fort riches et diversement travaillés. Il donna aussi à nos capitaines différents objets en or, avec deux charges d'étoffes ornées de riches dessins en plumes. Il répartit également entre les soldats deux charges d'étoffes pour chacun, avec les manières aimables d'un véritable grand seigneur. Quand il eut achevé ce partage, il demanda à Cortès si nous étions tous frères et sujets de notre grand Empereur; à quoi notre chef répondit que nous étions frères en effet par les sentiments et par l'amitié, tous gens de distinction et serviteurs de notre grand Roi et seigneur. Montezuma et Cortès échangèrent encore quelques paroles de bonne politesse; mais comme cette entrevue était la première, afin de ne pas la rendre fastidieuse on mit fin à tous les discours. Montezuma avait donné des ordres à ses majordomes pour que nous fussions pourvus de tout, conformément à nos usages : de maïs, de pierres et d'Indiennes pour faire le pain, de poules, de fruits et d'herbages en abondance pour nos chevaux. Le monarque prit congé de notre général et de nous tous avec la plus grande courtoisie. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la rue, et Cortès nous recommanda d'avoir, pour le moment, à ne pas trop nous éloigner des logements, jusqu'à ce que nous eussions pu mieux nous rendre compte de ce qu'il convenait de faire.

J'en resterai là et je dirai ce qui nous arriva par la suite.

CHAPITRE XC

Comme quoi, dès le lendemain, notre général fut rendre visite à Montezuma, et des conversations qu'ils eurent ensemble.

Le jour suivant, Cortès fut d'avis de se rendre au palais de Montezuma. Mais, avant tout, il s'informa de ce qu'il y avait à faire et comment nous devions nous présenter. Il emmena avec lui ses quatre capitaines, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval, et cinq de nos soldats. Montezuma, l'ayant su, fit la moitié du chemin dans ses appartements pour nous recevoir. Il était accompagné de ses neveux, car aucune autre personne ne pouvait entrer, ni communiquer avec lui, sinon pour des affaires d'une haute importance. Après s'être adressé mutuellement des démonstrations de respect, ils se prirent par la main, et Montezuma, faisant franchir son estrade à Cortès, l'invita à s'asseoir à sa droite. Puis il nous fit signe de prendre aussi les siéges qu'il avait fait apporter. Cortès prit la parole au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, et dit que puisqu'il avait eu le bonheur de se trouver en présence d'un si grand seigneur et de lui parler, il pouvait enfin rester en repos et nous tous avec lui, attendu qu'il avait atteint le but du voyage et accompli le désir de notre grand Roi et seigneur; que ce qu'avant tout nous voulions lui dire de Notre Seigneur Dieu, il l'avait déjà su par les rapports que ses messagers Tendidle, Pitalpitoque et Quintalbor lui firent, à la suite du présent qui figurait la lune en argent et le soleil en or et qui nous fut offert sur les sables de la plage; il apprit alors comme quoi nous avions dit que nous sommes chrétiens et adorons un seul Dieu véritable, appelé Jésus-Christ, qui souffrit mort et passion pour nous sauver; et que, quand ces messagers nous avaient demandé pourquoi nous adorions la croix nous leur avions répondu que c'était en représentation d'une autre semblable, sur laquelle Notre Seigneur fut crucifié pour notre rédemption; que cette mort et cette passion, Dieu les voulut pour les faire servir à sauver tout le genre humain, jusqu'alors condamné; que ce Dieu ressuscita le troisième jour et qu'il est maintenant dans les cieux; que c'est lui-même qui fit le ciel, la terre, les mers et créa tout ce qui est dans le monde; que ni les pluies, ni la rosée, que rien enfin ne se fait sans l'intervention de sa volonté, que c'est en lui que nous croyons, lui que nous adorons; que ces choses qu'eux, Indiens, tenaient pour des divinités ne l'étaient nullement, mais bien des démons, c'est-à-dire de mauvaises créatures dont les actes sont encore

plus horribles que leurs figures; qu'ils voulussent bien considérer que ces dieux étaient si mauvais et de si peu de valeur que partout où nous placions des croix, — les messagers l'avaient vu, — ils étaient saisis de frayeur et n'en osaient pas soutenir la présence, ainsi que le temps le ferait encore mieux voir.

Cortès ajouta que ce qu'il demandait en grâce c'était que le prince daignât écouter encore ses paroles. Et alors il lui dit, en termes très-compréhensibles, nos croyances sur la création du monde; comme quoi nous sommes tous frères, fils du même père et de la même mère appelés Adam et Ève; et c'est en cette qualité de frère que notre grand Empereur, affligé de la perte de tant d'âmes que leurs idoles emportent en enfer où elles brûlent au milieu de vives flammes, nous a envoyés pour qu'on remédie à ce triste état de choses, qu'on n'adore plus ces idoles, et que des Indiens ne leur soient plus sacrifiés; et puisque nous sommes tous frères, qu'on n'autorise plus les actes crapuleux et les vols; que, dans des temps prochains, notre seigneur et Roi enverra des hommes meilleurs que nous, qui vivent saintement dans nos pays, pour qu'ils leur expliquent ces vérités et les leur fassent comprendre; que, quant à nous, nous venons seulement en donner la nouvelle. Cortès ajouta enfin qu'il demandait en grâce qu'on accomplît ce qu'il venait de dire. Comme il parut que Montezuma voulait répondre, Cortès cessa de parler, se retournant pour nous dire, à nous qui étions avec lui, que, pour une première fois, cela devait suffire à l'accomplissement de notre devoir.

Montezuma répondit : « Seigneur Malinche, j'étais au courant de vos conversations et de vos discours antérieurs adressés à mes serviteurs sur la plage de sable, relativement à votre Dieu. Nous ne vous avons rien dit ni sur la croix ni sur ce que vous avez prêché dans tous les villages où vous êtes passés; nous n'avons fait de réponse à aucune de ces choses, parce que depuis le commencement du monde nous adorons nos dieux et nous les croyons bons; les vôtres le sont sans doute aussi, mais ne prenez plus le soin de nous parler d'eux. Pour ce qui est de la création du monde, nous le croyons de même depuis les temps les plus reculés. La foi qui accompagne nos croyances nous fait d'ailleurs accepter comme certain que vous êtes ces mêmes hommes dont nos aïeux ont dit qu'ils viendraient d'où le soleil se lève. Quant à votre grand Roi, je suis son serviteur et je me tiens prêt à lui faire part de ce que je possède. Il y a deux ans, j'ai reçu la nouvelle que d'autres capitaines étaient venus avec des vaisseaux par la route que vous avez suivie, et ils se prétendaient les sujets de ce grand Roi que vous dites. Je voudrais savoir si vous êtes tous les mêmes. »

Cortès lui dit qu'oui, que nous étions tous les vassaux de notre Empereur; que nos prédécesseurs étaient venus reconnaître les che-

mins, les mers et les ports, pour que nous pussions mieux y venir comme nous avions fait. — Montezuma voulait parler de Francisco Hernandez de Cordova et de Juan de Grijalva, au sujet de notre premier voyage. — Il ajouta du reste que, dès lors, il eut la pensée de voir quelques-uns de ces hommes qui étaient arrivés, pour leur rendre les honneurs et les avoir dans ses royaumes et dans ses villes; que puisque ses dieux avaient exaucé ses bons souhaits et que nous étions dans ses palais que nous pouvions regarder comme nôtres, nous ne devions penser qu'au repos et à la jouissance, certains que nous y serions servis à souhait en toutes choses; que s'il nous avait plusieurs fois envoyé dire de ne pas venir dans sa capitale, telle n'était pas sa volonté, mais ses sujets s'étaient effrayés de la foudre et des éclairs qu'on disait que nous lancions, non moins que des chevaux avec lesquels, prétendait-on, nous massacrions beaucoup d'Indiens, car on nous prenait pour des dieux, et autres enfantillages semblables. Aujourd'hui, après avoir vu, par nos personnes, que nous étions gens de chair et d'os et de raison élevée, en même temps que des guerriers valeureux, il nous estimait encore plus qu'auparavant, et, pour toutes ces raisons, il nous ferait part de ses richesses.

Cortès et nous tous répondîmes que nous étions pleins de reconnaissance pour son bon vouloir. Alors, Montezuma se prit à rire, — car il était d'humeur très-joviale dans son noble parler de grand seigneur. — « Malinche, dit-il, je sais bien que les gens de Tlascala, avec lesquels vous vous êtes liés de tant d'amitié, t'ont dit que je suis l'égal d'un dieu, ou *teule*, et que tout ce qu'il y a dans mes palais n'est qu'or, argent et pierres précieuses. J'entends bien qu'en gens d'esprit vous n'en aviez rien cru et que vous preniez cela pour raillerie; c'était bien justement pensé, seigneur Malinche, puisque vous voyez maintenant que mon corps est de chair et d'os, comme les vôtres, et que mes maisons et mes palais sont en pierre, en chaux et en boiserie. Que je sois un grand roi, oui certainement, je le suis; que j'aie reçu des richesses de mes aïeux, oui, j'en ai; mais il n'y a là rien qui ressemble aux folies et aux mensonges qu'on vous a dits de moi; prenez-les donc pour moquerie, comme je le fais moi-même au sujet de vos tonnerres et de vos éclairs. » Cortès lui dit, en riant aussi, que c'est la coutume des ennemis de médire et de s'écarter de la vérité au sujet de ceux qu'ils haïssent; que nous avions bien compris que, dans ces contrées, on ne saurait voir une magnificence égale à la sienne, et que ce n'était pas sans raison qu'il était si renommé auprès de notre Empereur.

On en était là des pourparlers, lorsque Montezuma dit à un grand cacique son neveu, là présent avec les autres, qu'il ordonnât à ses majordomes d'apporter certaines pièces d'or qu'on avait sans doute déjà choisies pour Cortès, et dix charges de fines étoffes. Il partagea

l'or et les étoffes entre notre général et les quatre capitaines. Quant à nous, les soldats, il nous donna à chacun deux colliers en or d'une valeur de dix piastres l'un, et deux charges d'étoffes. Tout l'or qu'il répartit en ce moment valait bien environ mille piastres; il le donnait avec le visage joyeux d'un généreux et grand seigneur. Comme il était plus de midi, Cortès, ne voulant pas être importun, dit : « Le seigneur Montezuma continue, selon son habitude, de renchérir sur les faveurs que chaque jour il nous prodigue; mais il est déjà l'heure du dîner de Votre Majesté. » Montezuma répondit qu'au contraire c'était nous qui lui avions fait honneur en le visitant. C'est ainsi que nous prîmes congé de lui avec de grandes cérémonies. Nous revînmes à nos logements, en nous entretenant de ce ton d'homme bien élevé que le prince avait en toutes choses, nous promettant de le combler de nos respects, et de ne jamais passer devant lui sans quitter nos bonnets matelassés, que nous portions comme armure défensive; et nous ne manquions pas de le faire. Laissons cela et passons à autre chose.

CHAPITRE XCI

Des manières et de la personne de Montezuma, et comme quoi c'était un grand seigneur.

Le grand Montezuma avait environ quarante ans; il était d'une stature au-dessus de la moyenne, élancé, un peu maigre, avec de l'harmonie dans les formes. Son teint n'était pas très-foncé et ne s'éloignait nullement de la couleur habituelle de l'Indien. Il portait les cheveux peu longs, descendant seulement de manière à couvrir les oreilles. Il avait la barbe rare, noire et bien plantée. Son visage était gai et d'un ovale un peu allongé. Son regard avait de la dignité, témoignant d'ordinaire des sentiments de bienveillance et prenant de la gravité lorsque les circonstances l'exigeaient. Il était propre et bien mis; il se baignait tous les jours une fois, dans l'après-midi. Il avait un grand nombre de concubines, filles de grands seigneurs, et deux caciques de distinction pour femmes légitimes, avec lesquelles il n'avait de communications intimes que par des voies très-secrètes, au point que quelques serviteurs seulement le pouvaient savoir. Il n'avait point de vices crapuleux. D'après ses habitudes de toilette, un vêtement dont il avait fait usage un jour n'était repris que quatre jours plus tard. Sa garde se composait d'environ deux cents personnages de distinction qui occupaient de vastes salles à côté de ses salons; tous n'étaient pas admis à lui parler, mais bien quelques-uns seulement, et quand ils s'approchaient de lui, ils devaient enlever

leurs riches habits et se couvrir de vêtements de peu de valeur et d'une grande propreté. Ils entraient nu-pieds, les yeux baissés vers la terre, sans jamais les lever sur son visage; ils avançaient en faisant trois révérences, disant, à chacune d'elles : « Seigneur, mon seigneur, grand seigneur. » Il répondait en peu de mots aux rapports qu'on lui présentait; et, lorsque le visiteur prenait congé, il devait se tenir toujours les yeux baissés, sans lever la tête et sans tourner le dos, jusqu'à ce qu'il fût sorti du salon de réception.

Lorsque d'autres grands seigneurs venaient de provinces éloignées pour des affaires ou des procès, ils étaient obligés, avant d'entrer aux appartements du grand Montezuma, de se déchausser, de se vêtir pauvrement et de ne pas s'introduire en droite ligne dans le palais, mais bien de faire un détour sur les côtés de l'édifice; y entrer sans façon passait pour inconvenance. Pour son dîner, ses cuisiniers lui servaient, à leur façon, une trentaine de plats; on les plaçait sur de petits réchauds, pour empêcher qu'ils se refroidissent. Mais, d'une manière générale, à propos de son manger, on préparait des vivres pour plus de trois cents couverts, et on peut dire mille, en ajoutant ce qui était destiné à sa garde. Lorsque l'heure du dîner arrivait, Montezuma allait quelquefois voir ses cuisiniers avec ses familiers et ses majordomes; on lui signalait ce qui était jugé le meilleur, en lui disant quel oiseau ou quelle autre chose en formait la base; d'habitude c'était cela même qu'il choisissait pour son repas; mais il faut avouer qu'il faisait rarement ces sortes de visites préparatoires. J'entendis dire dans des conversations oiseuses que ses cuisiniers avaient l'habitude de lui accommoder des chairs d'enfants de l'âge le plus tendre. Comme d'ailleurs on lui servait des plats si divers, à base si compliquée, nous ne distinguâmes pas si c'était de la chair humaine ou autre chose. Ce qui est certain, c'est qu'on lui donnait chaque jour des poules, des coqs d'Inde, des faisans, des perdrix du pays, des cailles, des canards sauvages et domestiques, du chevreuil, du sanglier, des pigeons, des lièvres, des lapins, une grande variété d'oiseaux, et tant d'autres denrées que produit la contrée, que je n'achèverais pas de les énumérer. Cette complication des mets nous empêchait de distinguer s'il en était ainsi; mais ce que je sais, c'est que, depuis les représentations de notre général au sujet des sacrifices et de l'usage de la chair humaine, Montezuma avait ordonné qu'on ne lui servît plus un pareil manger.

Mais disons comment se pratiquait son service de table. S'il faisait froid, on lui allumait du feu avec de petits morceaux d'une écorce d'arbre qui ne produisait pas de fumée et qui répandait une odeur agréable; pour que ce foyer ne lui envoyât pas plus de chaleur qu'il ne désirait, on plaçait, par devant, une sorte d'écran émaillé d'or, représentant comme des images d'idoles. Il s'asseyait sur un siége

bas, riche et douillet; la table était basse aussi et travaillée comme les siéges; on étendait, par dessus, des nappes blanches et quelques petites serviettes allongées faites de la même toile. Quatre femmes, fort belles et proprement vêtues, lui apportaient des lavabos profondément creusés, nommés *xicales* en leur langue; on plaçait, au dessous, de grands plateaux pour recevoir l'eau qui tombait. On lui présentait en même temps ses essuie-mains, et, tout aussitôt, deux autres femmes lui offraient des galettes de pain de maïs. Au moment où il commençait son repas, on mettait devant lui comme une espèce de paravent orné de dorures, afin qu'on ne pût le voir manger. Les quatre femmes s'écartaient et, à leur place, quatre grands seigneurs âgés se tenaient debout à côté de Montezuma qui de temps en temps leur adressait la parole, s'informant de différentes choses; et, parfois, il daignait faire la faveur, à chacun de ces vieillards, d'un plat de sa table. On disait que ces serviteurs âgés étaient ses proches parents, ses conseillers, et qu'ils jugeaient dans les grands procès. Du reste, c'est debout qu'ils mangeaient le plat que Montezuma leur avait donné, conservant un air respectueux et toujours sans regarder son visage. Le service se faisait avec de la vaisselle rouge et brune de Cholula.

Pendant que Montezuma dînait, on ne devait ni faire du bruit, ni parler à haute voix dans les salles de sa garde, qui se trouvait dans les pièces voisines. On lui servait de toutes sortes de fruits du pays, mais il en mangeait fort peu. De temps en temps, on lui apportait des tasses d'or très-fin, contenant une boisson fabriquée avec du cacao; on disait qu'elle avait des vertus aphrodisiaques, mais alors nous ne faisions pas attention à ce détail. Ce que je vis réellement, c'est qu'on servit environ cinquante grands pots d'une boisson faite de cacao avec beaucoup d'écume; c'est de cela qu'il buvait, et les femmes le lui présentaient avec le plus grand respect. Quelquefois, pendant le dîner, on faisait venir des Indiens bossus, très-laids, de petite taille, qui remplissaient leur rôle de bouffons. D'autres Indiens, espèces de truands, étaient chargés de lui dire des paroles plaisantes; quelques-uns chantaient et dansaient, car Montezuma aimait les plaisirs et les chansons. C'est à ces gens-là qu'il faisait donner les reliefs et des pots de cacao. Ensuite, les mêmes femmes enlevaient les nappes et présentaient de nouveau, avec le plus grand respect, l'eau et les essuie-mains. Montezuma parlait encore un moment, avec les quatre vieillards, de quelques points qui l'intéressaient, puis il leur donnait congé et se livrait un instant au sommeil.

Après le repas du monarque commençait celui des soldats de sa garde et des autres gens à son service. C'était une affaire d'environ mille couverts, servis avec les mets dont j'ai déjà parlé. On y employait plus de deux mille pots de cacao avec son écume, comme

on a l'habitude de le faire entre Mexicains. On servait aussi une quantité infinie de fruits. Certainement que pour ses femmes, ses servantes, ses boulangères, ses échansons, la dépense devait être très-considérable.

Mais cessons de nous entretenir de la dépense et des repas de la maison de Montezuma, et parlons des majordomes, des trésoriers, des offices, des dépôts de vivres et des employés à la manutention du maïs.... Je dis qu'à ce sujet il y aurait tant à écrire, en prenant chaque chose en particulier, que je ne saurais par où commencer, et je dois me borner à affirmer que nous fûmes tous remplis d'admiration en voyant l'abondance et l'ordre qu'il y avait en toutes choses. Mais je m'aperçois que j'ai fait un oubli, et il vaut bien la peine que je revienne un peu en arrière pour le réparer : c'est que, lorsque Montezuma était assis à table pour prendre ses repas, deux femmes fort gracieuses lui servaient des *tortillas* de maïs dont la pâte était préparée aux œufs, avec addition d'autres produits substantiels. Ces *tortillas*, d'une grande blancheur, lui étaient apportées dans des assiettes couvertes d'un linge très-propre. On lui servait aussi d'autres pains allongés, faits d'une masse combinée avec des substances nutritives. Puis, venait encore une sorte de pain, nommé *pachol* en indien, qui est aplati comme des oublies. On présentait encore sur sa table trois cylindres, peints et dorés, remplis de liquidambar mélangé avec une plante nommée *tabaco*. Lorsque, après son dîner, il avait assisté aux chants et à la danse, et que la table était desservie, il avait l'habitude de prendre un de ces cylindres et il en aspirait un instant la fumée, qui l'aidait à s'endormir.... Mais laissons ce sujet du service de la table, et reprenons notre récit. Je me rappelle qu'un grand cacique était alors le premier majordome. Nous l'avions surnommé Tapia. Il tenait la comptabilité de tous les tributs qu'on payait à Montezuma, se servant de livres faits avec un papier que dans le pays on appelle *amatl*, et dont il avait une maison pleine.

Cessons de parler de livres et de comptabilité, puisque cela nous écarte de notre récit, et disons comme quoi Montezuma avait des maisons remplies de toutes sortes d'armes. Quelques-unes étaient richement ornées de pierres précieuses et d'or fin : c'étaient des sortes de rondaches grandes et petites; des casse-tête, des espadons à deux mains, formés de lames en obsidienne qui coupaient mieux que nos épées; des lances plus longues que les nôtres, dont le couteau avait bien une brasse, et si résistantes au choc qu'elles ne se brisaient ni ne s'ébréchaient en frappant sur des boucliers ou sur des rondaches. Elles étaient si bien affilées, du reste, qu'elles coupaient comme des rasoirs, au point d'être utilisées pour raser la tête. On y voyait des

1. Galette mince de maïs.

arcs et des flèches excellents; des piques, les unes simples, les autres à deux dents, avec la machine qui sert à les lancer; beaucoup de frondes, avec leurs pierres arrondies, façonnées à la main. On y remarquait aussi une sorte de bouclier si artistement fait qu'on le peut plier au-dessus de la tête, afin d'en être moins embarrassé alors qu'on n'a pas à se battre, tandis qu'au moment du combat, quand on en a besoin, on le laisse s'ouvrir et on a le corps presque couvert du haut en bas. Il y avait aussi des armures matelassées en coton, très-richement ouvragées à l'extérieur avec des plumes de couleurs variées formant comme des devises et des dessins capricieux. Nous y vîmes encore des cabassets, quelques casques en bois et d'autres en os, très-bien ornés de plumes. Nous remarquâmes, au surplus, des armes de bien d'autres formes, mais que je ne décrirai pas, afin d'éviter de m'étendre davantage. Des ouvriers étaient là, constamment occupés à leur confection et à leur entretien, tandis que des majordomes avaient reçu la mission de surveiller ces dépôts.

Laissons cela et allons au palais des oiseaux. Je m'y attacherai à énumérer leurs espèces et les propriétés de chacune d'elles. Je dirai donc que, depuis les grands aigles royaux, les aigles d'une taille moindre et beaucoup d'autres oiseaux de grandeur considérable, jusqu'aux espèces les plus petites, ornées de plumages aux couleurs variées, on voyait tout réuni dans ce palais. On y admirait aussi la fabrique de ces riches étoffes, brodées de plumes vertes, en même temps que les oiseaux qui les fournissent et dont le corps représente à peu près les pies de notre Espagne. On les appelle *quezales* dans ces contrées. Je vis encore d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, qui présentent un plumage de cinq couleurs : vert, rouge, blanc, jaune et bleu. Quant aux perroquets, aux nuances très-variées, il y en avait tant que je ne saurais dire comment on les appelle. Et combien l'on voyait de canards aux douces plumes, ainsi que d'autres oiseaux plus gros qui leur ressemblaient! On avait l'habitude de les plumer en temps opportun et ils ne tardaient pas à former un nouveau plumage. On élevait toutes ces espèces dans le palais même. A l'époque de la couvaison, des Indiens et des Indiennes étaient occupés à répartir et à surveiller les œufs; ils soignaient en même temps tous les autres oiseaux, tenant leurs nids en état et leur donnant à manger, avec la précaution de choisir l'aliment qui convenait à chaque espèce. Dans ce palais, il y avait aussi un grand étang d'eau douce où l'on voyait une sorte d'oiseau à jambes très-allongées, dont le corps, les ailes et la queue étaient de couleur rouge. Je ne sais pas son nom, mais dans l'île de Cuba on appelle *ipiris* une espèce qui lui ressemble. Sur cet étang, il y avait encore d'autres volatiles qui étaient toujours dans l'eau.

Laissons cela et rendons-nous dans un autre édifice où l'on avait

installé plusieurs idoles que l'on disait représenter les divinités féroces. Autour d'elles on voyait des animaux d'espèces diverses; des tigres[1] et deux variétés de lions dont l'une ressemble à nos loups : ce sont les *adives* et les *zorros* (chacals et renards). On y remarquait en même temps un grand nombre d'autres carnassiers plus petits. Tous ces animaux étaient nourris de chairs diverses; la plupart naissaient dans l'établissement même, où on leur donnait à manger des chevreuils, des poules, des chiens et d'autres produits de vénerie. J'entendis même dire qu'on leur jetait de la chair d'Indien provenant des sacrifices. On a du reste lu déjà dans mon récit que, quand on sacrifiait un pauvre Indien, on lui ouvrait la poitrine avec un coutelas d'obsidienne; le cœur avec le sang qu'il contenait était arraché à l'instant et offert aux idoles en l'honneur desquelles se faisait le sacrifice. Immédiatement après, on coupait les cuisses et les bras, qui étaient mis à profit pour les fêtes et banquets; tandis que la tête, qu'on tranchait aussi, s'attachait pendante à des poteaux. Le tronc n'était pas mangé d'habitude par les Indiens; on le donnait aux animaux féroces dont je viens de parler. On entretenait encore dans cette maudite maison grand nombre de serpents très-venimeux, de ceux-là mêmes qui portent comme des grelots à la queue; c'est la pire espèce que l'on connaisse. On les mettait dans des cuves ou dans de gros cruchons au milieu d'un amas de plumes, qui leur servaient à réchauffer leurs œufs et à élever leurs petits. On leur donnait à manger de la chair d'Indiens et du chien de l'espèce propre au pays. Plus tard nous sûmes même que, quand on nous chassa de Mexico et qu'on nous tua environ huit cent cinquante de nos soldats, y compris ceux de Narvaez, nos malheureux compatriotes furent jetés en pâture à ces animaux sauvages et à ces serpents, ainsi que je le dirai lorsque le moment sera venu. Ces reptiles et ces bêtes féroces avaient été offerts aux divinités implacables afin qu'elles vécussent en leur compagnie. Disons aussi le tapage infernal que l'on entendait, le rugissement des tigres et des lions, le glapissement des renards et des chacals et le sifflement des serpents.

Nous continuerons nos descriptions, pour dire l'adresse des Indiens en toute espèce de métiers usités parmi eux. Nous commencerons par les artistes lapidaires, les orfèvres travaillant l'or et l'argent et les modeleurs en tout genre, que les plus fameux joailliers espagnols tiennent en haute estime; il y en avait un très-grand nombre, d'un mérite très-élevé, dans un village situé à une lieue de Mexico, et qu'on appelle Escapuzalco. Il existait de grands maîtres dans l'art de tailler les pierres précieuses et les *chalchihuis*, qui ressemblent à nos émeraudes. Parlons aussi des adroits ouvriers qui exécu-

1. Le lecteur aura compris que l'auteur veut parler du jaguar.

taient des travaux en plumes; parlons des peintres et des grands sculpteurs dont les œuvres modernes nous disent assez ce qu'ils furent en d'autres temps. Nous connaissons à Mexico trois Indiens, nommés Marcos de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo, artistes d'un mérite si élevé comme sculpteurs et peintres, que, s'ils avaient vécu au temps du célèbre Appelles ou si on les rapprochait de Michel-Ange ou du Berruguete, qui sont nos contemporains, on les inscrirait à côté de ces grands hommes.

Allons plus loin et parlons des Indiennes occupées au tissage et aux broderies, dont la main habile produisait de grandes quantités de fines étoffes ornées de plumes. Ces étoffes venaient journellement de la province et des villages situés vers la partie nord des côtes de la Vera Cruz, appelée Costatlan. Ce pays n'est pas éloigné de Saint-Jean d'Uloa, où nous avions débarqué quand nous arrivâmes avec Cortès. Dans le palais même de Montezuma, toutes les filles de grands seigneurs qu'il avait pour concubines s'occupaient à tisser des œuvres exquises. D'autres jeunes filles mexicaines, qui vivaient dans la retraite, comme nos religieuses cloîtrées, employaient également leur temps à tisser, et toujours avec de la plume. Ces recluses occupaient des maisons rapprochées du grand temple de Huichilobos; c'est par dévotion pour cette divinité, et aussi pour la déesse que l'on disait être la patronne des mariages, que les parents les soumettaient aux règles de ce couvent, dont elles ne sortaient que pour se marier.

Disons encore la grande quantité de danseurs que Montezuma entretenait, ainsi que d'autres qui jonglaient avec un bâton, se servant pour cela de leurs pieds; quelques-uns de ces danseurs s'élançaient si haut qu'ils paraissaient voler en sautant; plusieurs, dont l'office était d'égayer le monarque, ressemblaient à nos matassins; il y avait tout un quartier qui s'adonnait à cette industrie amusante et ne travaillait pas à autre chose. Parlons encore du grand nombre d'artisans que Montezuma occupait : des tailleurs de pierre, des maçons, des charpentiers qui étaient employés constamment aux travaux de ses palais, pour lesquels il avait toujours à sa disposition le nombre d'ouvriers qu'il pouvait désirer.

N'oublions pas de mentionner les jardins fleuristes, les arbres odorants d'espèces très-variées, l'ordre avec lequel ils étaient plantés, les sentiers, les bassins, les étangs d'eau douce où l'on voyait l'eau entrer d'un côté et sortir par l'autre bout, les bains qui s'y trouvaient disposés, et la multitude de petits oiseaux qui nichaient dans les arbustes. La quantité d'herbes médicinales et utiles que l'on cultivait était vraiment digne d'être admirée.

Le nombre des jardiniers était considérable; tout était construit en pierre de taille, aussi bien les bains que les allées, les retiros, les petits réduits, les pavillons, les endroits destinés au chant et à la

danse. Tout était plein d'attrait dans ces jardins, comme dans tout le reste, et nous ne pouvions nous lasser d'en admirer la magnificence. Il est donc certain que Montezuma avait une grande quantité de maîtres en tous les arts et métiers pratiqués dans la contrée.

Mais je commence à me fatiguer d'écrire en cette matière, et sans doute les lecteurs en sont plus las que moi-même : je m'arrêterai donc ici, et je dirai que notre général Cortès, accompagné de plusieurs de nos capitaines et soldats, fut voir le Tatelulco, qui est la grande place de Mexico; comme quoi aussi nous montâmes au grand temple où se trouvaient les idoles Tezcatepuca et Huichilobos. Ce fut la première fois que notre général sortit pour visiter la ville de Mexico. Disons ce qui arriva à ce sujet.

CHAPITRE XCII

omme quoi notre capitaine sortit pour voir la ville de Mexico, le Tatelulco qui est sa grande place, et le temple de Huichilobos; et de ce qui advint encore.

Il y avait déjà quatre jours que nous étions à Mexico. Ni Cortès ni ancun de nous ne sortait des logements, si ce n'est pour parcourir le palais et les jardins. Cortès nous dit qu'il serait bon d'aller voir la grande place et de visiter le temple de Huichilobos. Il résolut donc de faire dire à Montezuma qu'il voulût bien le trouver bon, et pour ce message il choisit Geronimo de Aguilar et doña Marina, accompagnés du petit page de Cortès, appelé Orteguilla, qui commençait déjà à comprendre la langue. Instruit de notre projet, Montezuma répondit que c'était bien, et que nous fissions notre visite. Pourtant il eut la crainte que nous pussions nous rendre coupables de quelque manque de respect envers les idoles. Il résolut donc d'y aller en personne avec plusieurs de ses familiers. Il sortit de son palais dans une riche litière et fit ainsi la moitié du chemin. Alors il mit pied à terre tout près des premiers oratoires, parce qu'il tenait pour conduite peu respectueuse envers ses idoles d'arriver en grande pompe, et non à pied, au plus grand de leurs temples. Deux personnages lui donnaient le bras. Des seigneurs, ses vassaux, marchaient devant lui, portant élevés deux bâtons, comme des sceptres, ce qui était l'annonce du passage du grand Montezuma. Quand il était en litière, il portait lui-même à la main un petit bâton, moitié or, moitié bois, et il le tenait élevé comme on fait d'une main de justice. C'est donc ainsi qu'il s'approcha du grand temple et qu'il y monta, accompagné de plusieurs papes. Il encensa Huichilobos en arrivant et lui fit diverses autres cérémonies.

Mais laissons là Montezuma, qui a pris les devants, et revenons à Cortès et à nos capitaines et soldats. Comme nous avions adopté la coutume d'être nuit et jour armés, et que Montezuma nous voyait toujours ainsi, même quand nous allions lui faire visite, on ne pouvait maintenant trouver la chose extraordinaire. Je dis cela parce que nous fûmes au Tatelulco bien sur nos gardes, notre général à cheval, ayant à ses côtés la plupart de nos cavaliers et aussi un grand nombre de nos soldats; plusieurs caciques nous suivaient, ayant reçu de Montezuma l'ordre de nous accompagner. En arrivant à la grande place, comme nous n'avions jamais vu jusque-là pareille chose, nous tombâmes en admiration devant l'immense quantité de monde et de marchandises qui s'y trouvait, non moins qu'à l'aspect de l'ordre et bonne réglementation que l'on y observait en toutes choses. Les personnages qui venaient avec nous nous faisaient tout voir. Chaque espèce de marchandise était à part, dans les locaux qui lui étaient assignés. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierres précieuses, de plumes, d'étoffes, de broderies et autres produits; puis les esclaves, hommes et femmes, dont il y avait une telle quantité à vendre, qu'on les pouvait comparer à ceux que les Portugais amènent de Guinée. La plupart étaient attachés par le cou à de longues perches formant collier [1], pour qu'ils ne pussent point prendre la fuite; mais quelques-uns étaient laissés en liberté. D'autres marchands se trouvaient là, vendant des étoffes ordinaires en coton, ainsi que divers ouvrages en fil tordu. On y voyait aussi des marchands de cacao. Il y avait donc dans cette place autant d'espèces de marchandises qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne entière, et tout y était disposé dans le plus grand ordre. C'est absolument la même chose que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent des foires pendant lesquelles chaque marchandise se vend dans la rue qui lui est désignée. Ceux qui vendaient des étoffes de *nequen*, des cordages, des *cotaras* (ce sont des chaussures en usage dans le pays et qui sont faites de nequen), les racines de la même plante qui deviennent sucrées par la cuisson et d'autres produits qui en sont extraits, tout cela occupait

1. Le texte espagnol dit : *traianlos atados en unas varas largas, como collares à los pescuezos, porque no se les huyesen.* Cette rédaction est un peu différente de celle dont on a vu la traduction à la page 110. Dans ce premier passage, nous voyons que les captifs étaient attachés à des morceaux de bois *avec* des colliers; tandis qu'ici on les amène avec de longs morceaux de bois (*como collares*) qui ont l'air de former des colliers. Il est donc probable que les carcans variaient de forme selon les besoins, chez les Aztèques, et que dans le cas dont il s'agit présentement, on employait deux longues perches qui passaient sur les deux épaules et permettaient de placer plusieurs captifs l'un devant l'autre, en ayant soin, pour chacun d'eux, d'ajouter des liens devant et derrière le cou, avec points d'attache sur les deux perches, de manière à former un collier. Ce procédé aurait permis aux captifs de marcher, tout en rendant la fuite difficile à cause de la solidarité de tous ceux qui seraient réunis dans le même appareil.

un local à part dans le marché. Il y avait aussi des peaux de tigre, de lion, de loutre, de chacal, de chevreuil, de blaireau et de chat sauvage ; quelques-unes étaient tannées, tandis que d'autres se vendaient sans préparation.

Dans un autre quartier de la place, on remarquait encore des spécialités différentes. Citons, par exemple, les marchands de haricots, de *chia*[1] et d'autres légumes. Passons aux vendeurs de poules, de coqs d'Inde, de lapins, de lièvres, de chevreuils, de canards, de petits chiens et autres denrées de ce genre, qui occupaient aussi leur local dans le marché. Parlons des fruitières et des femmes qui vendaient des choses cuites, des reliefs, des tripes, etc. ; elles avaient aussi leur place désignée. Il y avait encore le département de la poterie, faite de mille façons, depuis les jarres d'une taille gigantesque jusqu'aux plus petits pots. Nous vîmes aussi des marchands de miel, de sucre candi et autres friandises ressemblant au nougat.

Ailleurs, on vendait des boiseries, des planches, de la vieille literie, des hachoirs, des bancs, le tout à sa place ; voire même les vendeurs de bois à brûler, de bûches de pin et autres objets de même usage. Que voulez-vous que je dise encore? Permettez qu'en parlant par respect, je vous raconte qu'on vendait des canots remplis de déjections humaines. On les tenait un peu écartés dans les estuaires. Ce produit s'employait, disait-on, au tannage des peaux, et l'on prétendait que l'opération réussissait mal sans ce secours. Je sais bien qu'il ne manquera pas de gens pour rire de ce détail ; j'affirme cependant que cela se passait ainsi ; et je dis plus : dans le pays, on avait la coutume d'établir, sur le bord des chemins, des abris en roseau, en paille ou en herbages, pour cacher aux regards les gens qui y entraient, poussés par un certain besoin naturel, afin que le produit en fût recueilli et ne restât pas sans usage.

Mais pourquoi donc m'essoufflé-je tant pour énumérer ce que l'on vendait sur cette grande place? car, enfin, ce serait à n'en plus finir, s'il fallait que je racontasse chaque chose dans tous ses détails. Je me vois cependant obligé de mentionner le papier appelé *amatl* dans le pays, ainsi que de petits cylindres odorants pleins de liquidambar et de tabac, non moins que d'autres liniments jaunes qui se vendaient ensemble dans le même local. On voyait aussi beaucoup de cochenille sous les arcades qui entouraient la place. Il y avait également un grand nombre d'herboristes et de marchandises de je ne sais combien de façons. Je vis même des pavillons pour abriter trois juges dans leurs fonctions, et des espèces d'alguazils vérificateurs qui surveillaient les objets mis en vente. J'oubliais de mentionner le marché

1. Chia (*Salvia hispanica*). C'est une graine, petite comme du chènevis, mucilagineuse et rafraîchissante.

du sel et les fabricants de couteaux d'obsidienne, exposant au public la manière de les extraire de la masse pierreuse. Et encore, les gens qui s'occupaient à la pêche, et parmi eux j'en citerai quelques-uns qui vendaient des petits pains fabriqués avec une sorte de limon recueilli sur la lagune. Ce limon se fige et devient apte à être partagé en tablettes, dont le goût rappelle un peu nos fromages. On vendait encore des haches de laiton, c'est-à-dire de cuivre et d'étain. Nous vîmes aussi des tasses et des pots faits avec du bois et ornés de peintures. Je voudrais bien en avoir fini avec tous les objets qui étaient là en vente. En réalité, le nombre en était tel et les qualités si diverses qu'il aurait fallu plus de loisir et de calme pour tout voir et tout étudier. D'ailleurs cette grande place était pleine de monde et environnée de maisons à arcades, et il était absolument impossible de tout observer en un jour.

Nous nous dirigeâmes donc vers le temple. Nous étions déjà presque arrivés à ses grands préaux, lorsque, étant encore sur la place, nous vîmes d'autres marchands qui, nous dit-on, vendaient de l'or en grains comme on le sort des mines. Il était enfermé dans de petits tubes faits avec des plumes d'oies du pays, et assez transparents pour qu'on pût voir l'or à travers les parois. C'était d'après la longueur et l'épaisseur des tubes qu'on faisait les marchés : cela valait tant d'étoffes, tant de milliers de grains de cacao, tel esclave ou n'importe quel autre objet servant à l'échange. Ce fut là, du reste, que nous abandonnâmes la place sans l'examiner davantage. Nous arrivâmes aux vastes clôtures et aux préaux du grand temple, lequel était précédé d'une étendue considérable de cours qui me parurent dépasser les dimensions de la place de Salamanca. Le tout était clos de murs construits à chaux et à sable. Cette cour était pavée de grandes pierres plates, blanches et très-lisses; partout où ces dalles manquaient, le sol, fait en maçonnerie, avait une surface très polie; tout était du reste propre à ce point qu'on n'y voyait ni pailles ni poussière nulle part. Lorsqu'on nous vit approcher du temple, et avant que nous en eussions franchi aucun degré, Montezuma, qui était au sommet, occupé aux sacrifices, envoya six papes et deux personnages de distinction pour accompagner notre général. Au moment où celui-ci allait commencer à monter les degrés, qui s'élèvent au nombre de cent quatorze, ces personnages allèrent lui prendre le bras pour l'aider à monter, croyant qu'il en éprouverait de la fatigue, et voulant faire pour lui ce qu'ils faisaient pour leur seigneur Montezuma; mais Cortès ne le leur permit point.

Arrivés au haut du temple, nous vîmes une petite plate-forme dont le milieu était occupé par un échafaudage sur lequel s'élevaient de grandes pierres; c'était sur elles que l'on étendait les pauvres Indiens qui devaient être sacrifiés. Là se voyait une énorme masse représen-

tant une sorte de dragon et d'autres méchantes figures. Autour de cet ensemble, beaucoup de sang avait été répandu ce jour-là même. Aussitôt que nous arrivâmes, Montezuma sortit d'un oratoire où se trouvaient ses maudites idoles, situées au sommet du grand temple ; deux papes l'accompagnaient. Après les démonstrations respectueuses faites à Cortès et à nous, il lui dit : « Vous êtes sans doute fatigué, seigneur Malinche, d'être monté jusqu'au haut de cet édifice. » A quoi Cortès répondit, au moyen de nos interprètes, que ni lui ni aucun de nous ne se fatiguait jamais, quelle qu'en fût la raison. Le prince le prit aussitôt par la main, le priant de regarder sa grande capitale et toutes les autres villes que l'on voyait situées dans les eaux du lac, ainsi que les nombreux villages bâtis tout autour sur la terre ferme. Il ajoutait que si nous n'avions pas vu suffisamment sa grande place, de là nous la pourrions examiner beaucoup mieux. Nous admirâmes en effet toutes ces choses ; car cet énorme et maudit temple était d'une hauteur qui dominait au loin les alentours.

De là, nous vîmes les trois chaussées qui conduisent à Mexico : celle d'Iztapalapa, par où nous étions arrivés quatre jours auparavant ; celle de Tacuba, par laquelle, dans huit mois, nous devions sortir en fuyards, après notre grande déroute, lorsque Coadlavaca, le nouveau monarque, nous chasserait de la ville, comme nous le verrons plus loin. On apercevait enfin, d'un autre côté, la chaussée de Tepeaquilla. Nous voyions encore l'eau douce qui venait de Chapultepeque pour l'approvisionnement de la ville. Les trois chaussées nous montraient les ponts établis de distance en distance, sous lesquels l'eau de la lagune entrait et sortait de toutes parts. Sur le lac on voyait circuler une multitude de canots apportant, les uns des provisions de bouche, les autres des marchandises. Nous remarquions que le service des maisons situées dans l'eau et la circulation de l'une à l'autre ne se pouvaient faire qu'au moyen de canots et de ponts-levis en bois. Toutes ces villes étaient remarquables par leur grand nombre d'oratoires et de temples, simulant des tours et des forteresses et reflétant leur admirable blancheur. Toutes les maisons étaient bâties en terrasses et les chaussées elles-mêmes offraient à la vue des tours et des oratoires qui paraissaient construits pour la défense. Après avoir admiré tout ce que nos regards embrassaient, nous baissâmes de nouveau les yeux sur la grande place et sur la multitude de gens qui s'y trouvait, les uns pour vendre, et les autres pour acheter ; leurs voix formaient comme une rumeur et un bourdonnement qu'on aurait cru venir de plus d'une lieue de distance. Nous comptions parmi nous des soldats qui avaient parcouru différentes parties du monde : Constantinople, l'Italie, Rome ; ils disaient qu'ils n'avaient vu nulle part une place si bien alignée, si vaste, ordonnée avec tant d'art et couverte de tant de monde.

Laissons cela et revenons à notre général qui dit à fray Bartolomé de Olmedo, là présent : « Il me semble, mon Père, qu'il serait bon de sonder un peu Montezuma sur la question de nous laisser bâtir ici une église. » Le Père répondit que ce serait fort bien si cela devait réussir, mais qu'il lui paraissait peu convenable d'en parler dans une pareille circontance, Montezuma ne lui faisant point l'effet d'être en disposition d'y consentir. Cortès dit alors à Montezuma, par l'entremise de doña Marina : « Vous êtes un bien grand seigneur, et je devrais dire plus encore. Nous avons été certainement fort heureux de contempler vos grandes villes ; mais ce qu'en grâce je voudrais vous demander maintenant, puisque nous sommes dans ce temple, ce serait de nous montrer vos dieux, vos *teules*. » Montezuma répondit qu'il avait besoin d'en conférer d'abord avec ses papes. Aussitôt qu'il leur eut parlé, il nous invita à entrer dans une tour et dans une pièce en forme de grande salle où se trouvaient comme deux autels recouverts de riches boiseries. Sur chaque autel s'élevaient deux masses comme de géants avec des corps obèses. Le premier, situé à droite, était, disait-on, Huichilobos, leur dieu de la guerre. Son visage était très-large, les yeux énormes et épouvantables ; tout son corps, y compris la tête, était recouvert de pierreries, d'or, de perles grosses et petites adhérant à la divinité au moyen d'une colle faite avec des racines farineuses. Le corps était ceint de grands serpents fabriqués avec de l'or et des pierres précieuses ; d'une main il tenait un arc et, de l'autre, des flèches. Une seconde petite idole, qui se tenait à côté de la grande divinité, en qualité de page, lui portait une lance de peu de longueur et une rondache très-riche en or et pierreries. Du cou de Huichilobos pendaient des visages d'Indiens, et des cœurs en or, quelques-uns en argent surmontés de pierreries bleues. Non loin, se voyaient des cassolettes contenant de l'encens fait avec le copal ; trois cœurs d'Indiens, sacrifiés ce jour-là même, y brûlaient et continuaient avec l'encens le sacrifice qui venait d'avoir lieu. Les murs et le parquet de cet oratoire étaient à ce point baignés par le sang qui s'y figeait, qu'il s'en exhalait une odeur repoussante.

Portant nos regards à gauche, nous vîmes une autre grande masse, de la hauteur de Huichilobos ; sa figure ressemblait au museau d'un ours, et ses yeux reluisants étaient faits de miroirs nommés *tezcatl* en langue de ce pays ; son corps était couvert de riches pierreries, de la même manière que Huichilobos, car on les disait frères. On adorait le Tezcatepuca comme dieu des enfers. On lui attribuait le soin des âmes des Mexicains. Son corps était ceint par de petits diables qui portaient des queues de serpent. Autour de lui, il y avait aussi sur les murs une telle couche de sang et le sol en était baigné à ce point, que les abattoirs de Castille n'exhalent pas une pareille puanteur. On y voyait, du reste, l'offrande de cinq cœurs de victimes sacrifiées ce

jour-là même. Au point culminant du temple s'élevait une niche dont la boiserie était très-richement sculptée. Là se trouvait une statue représentant un être semi-homme et semi-crocodile, enrichi de pierreries et à moitié recouvert par une mante. On disait que cette idole était le dieu des semailles et des fruits; la moitié de son corps renfermait toutes les graines qu'il y a dans le pays entier. Je ne me rappelle pas le nom de cette divinité; ce que je sais, c'est que là aussi tout était souillé de sang, tant les murs que l'autel, et que la puanteur y était telle, qu'il nous tardait fort d'aller prendre l'air. Là se trouvait un tambour d'une dimension démesurée; quand on le battait, il rendait un son lugubre comme ne pouvait manquer de faire un instrument infernal. On l'entendait du reste de deux lieues à la ronde, et on le disait tendu de peaux de serpents d'une taille gigantesque.

Sur cette terrasse se voyait encore un nombre infini de choses d'un aspect diabolique : des porte-voix, des trompettes, des coutelas, plusieurs cœurs d'Indiens, que l'on brûlait en encensant les idoles; le tout recouvert de sang et en si grande quantité que je les voue à la malédiction! Comme d'ailleurs partout s'exhalait une odeur de charnier, il nous tardait fort de nous éloigner de ces exhalaisons et surtout de cette vue repoussante.

Ce fut alors que notre général, au moyen de notre interprète, dit à Montezuma en souriant : « Monseigneur, je ne comprends pas qu'étant un grand prince et un grand sage comme vous êtes, vous n'ayez pas entrevu, dans vos réflexions, que vos idoles ne sont pas des dieux, mais des objets maudits qui se nomment démons. Pour que Votre Majesté le reconnaisse et que tous vos papes en restent convaincus, faites-moi la grâce de trouver bon que j'érige une croix sur le haut de cette tour, et que, dans la partie même de cet oratoire où se trouvent vos Huichilobos et Tezcatepuca, nous construisions un pavillon où s'élèvera l'image de Notre Dame (Montezuma la connaissait déjà); et vous verrez la crainte qu'elle inspire à ces idoles, dont vous êtes les dupes. » Montezuma répondit à moitié en colère, tandis que les papes présents faisaient des démonstrations menaçantes : « Seigneur Malinche, si j'avais pu penser que tu dusses proférer des blasphèmes comme tu viens de le faire, je ne t'eusse pas montré mes divinités. Nos dieux, nous les tenons pour bons; ce sont eux qui nous donnent la santé, les pluies, les bonnes récoltes, les orages, les victoires et tout ce que nous désirons. Nous devons les adorer et leur faire des sacrifices. Ce dont je vous prie, c'est qu'il ne se dise plus un mot qui ne soit en leur honneur. »

Notre général, l'ayant entendu et voyant son émotion, ne crut pas devoir répondre; mais il lui dit en affectant un air gai : « Il est déjà l'heure que nous et Votre Majesté nous partions. » A quoi Montezuma répliqua que c'était vrai, mais que, quant à lui, il avait à prier

et à faire certains sacrifices, pour l'expiation du péché qu'il venait de commettre en nous donnant accès dans son temple, et qui avait eu pour conséquence notre présentation à ses dieux et le manque de respect dont nous nous étions rendus coupables en blasphémant contre eux ; qu'avant de partir il devait leur adresser des prières et les adorer. Cortès répondit : « Puisqu'il en est ainsi, que Votre Seigneurie pardonne; » et nous nous mîmes aussitôt à descendre les degrés du temple. Or, comme il y en avait cent quatorze et que quelques-uns de nos soldats étaient malades de *bubas*[1] ou de mauvaises humeurs, ils eurent mal aux cuisses en descendant.

Je cesserai de parler de l'oratoire pour dire quelque chose de l'étendue et de la forme du temple. Or, si je ne le représente pas, dans mon écrit, tel qu'il était au naturel, que l'on n'en soit pas surpris, parce qu'en ce temps-là j'étais dominé par d'autres pensées relatives à notre entreprise, c'est-à-dire aux choses militaires et à ce que mon général me commandait, et nullement à des narrations descriptives. Mais reprenons notre sujet. Il me semble que le périmètre du grand temple occupait environ six grands *solares*[2], tels qu'on les calcule dans le pays. La construction diminuait dans ses dimensions depuis la base jusqu'au niveau supérieur où s'élevait la petite tour et se trouvaient les idoles. A partir de la moitié de la hauteur jusqu'à la plus grande élévation se comptent cinq étages dont chacun est en retrait sur le précédent, et qui forment comme des barbacanes découvertes et sans parapets. Du reste, on a peint beaucoup de ces temples sur les couvertures dont font usage les conquistadores; quiconque verrait celle que je possède aurait une idée exacte de la vue extérieure qu'ils présentent.

Mais voici un fait que j'ai vu et dont je suis bien sûr : il a son point de départ dans la tradition se rattachant à l'érection de ce grand temple. Tous les habitants de cette capitale offrirent de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses qui furent enfouis dans ses fondations ; on y fit ruisseler aussi le sang d'une multitude d'Indiens prisonniers de guerre, sacrifiés à cette occasion; on y répandit encore toutes sortes de graines du pays entier, afin que leurs idoles leur donnassent victoires, richesses et grande variété de fruits. Quelques lecteurs des plus curieux demanderont maintenant comment nous pûmes savoir qu'on avait mis dans les fondations de ce temple de l'or,

1. *Bubas* est l'expression par laquelle, à la fin du quinzième siècle, les Espagnols désignèrent l'ensemble des symptômes de la syphilis.

2. Le mot *solar* signifie proprement ici l'aire occupée par une habitation et ses dépendances. C'est par conséquent un terme fort vague quand il s'agit de le considérer comme moyen d'évaluation d'une étendue quelconque du sol, à moins qu'on en fasse usage dans un pays où l'habitude existe de lui faire désigner une surface déterminée. C'était peut-être le cas pour l'époque dont il est ici question, mais j'avoue que je l'ignore absolument.

de l'argent, des pierres chalchihuis, des graines, et qu'on les avait arrosées du sang des Indiens que l'on sacrifiait, puisque mille ans environ s'étaient écoulés depuis l'édification du monument. A cela je réponds qu'après la prise de cette puissante ville et lorsqu'on avait déjà fait la répartition de ses *solares*, nous nous proposâmes d'élever une église à notre patron et guide le seigneur Santiago, sur l'emplacement même de ce grand temple. On employa à cette œuvre une bonne partie de l'étendue occupée par l'ancien édifice. Or, comme on creusait les fondations pour mieux assurer ce que l'on allait construire, on trouva beaucoup d'or, d'argent, de chalchihuis, de perles et d'autres pierres précieuses. Même chose arriva à un habitant de Mèxico auquel était échue en partage une autre portion du sol occupé par le temple. C'est à ce point que les employés du fisc réclamaient la trouvaille pour Sa Majesté, prétendant qu'elle lui revenait de droit. Il y eut un procès et je ne me souviens pas de son résultat; mais je me rappelle qu'en s'informant auprès des caciques, des principaux personnages de Mexico, et de Guatemuz, qui existait encore, on obtint pour réponse que c'était vrai : tous les habitants de Mexico qui vivaient au temps de l'érection du temple avaient jeté dans ses fondations ces bijoux et tout le reste, chose qui était inscrite dans les livres publics et figurée même parmi les peintures représentant des antiquités. Cela étant ainsi, ces trésors furent consacrés à l'œuvre de l'édification de l'église de Santiago.

Laissons cela, pour décrire les grands et magnifiques préaux qui précédaient le temple de Huichilobos et où s'élève à présent l'édifice de Santiago, appelé le Tatelulco, parce que c'est ainsi qu'on nommait ce lieu d'habitude. J'ai déjà dit que ces vastes cours étaient closes par un mur de pierre et de ciment et pavées de dalles blanches, le tout très-bien peint à la chaux, poli et d'une grande propreté. J'ai ajouté que son étendue égalerait à peu près celle de la place de Salamanca. Là, quelque peu éloignée du grand temple, s'élevait une maison d'idoles, disons plutôt un enfer, car, à l'entrée, se trouvait une grande gueule, comme celle qu'on dépeint à la porte des enfers, ouverte, montrant ses grosses dents, pour avaler les pauvres âmes. On voyait aussi, près de l'entrée de la petite tour, des groupes diaboliques et des corps de serpents, tandis que, non loin de là, se dressait une pierre pour les sacrifices; tout cela plein de sang et noirci par la fumée. Au dedans de la tour se trouvaient de grandes marmites, des jarres et des cruchons. C'était là qu'on faisait cuire les chairs des malheureux Indiens sacrifiés, pour servir aux repas des papes. Près de la pierre des sacrifices se voyaient plusieurs coutelas et des billots semblables à ceux qui servent à dépecer la viande dans les boucheries. Derrière la tour, et assez loin, s'élevaient des amas de bois à brûler, et, à peu de distance, s'étalait un bassin qui se remplissait

et se vidait à volonté, s'alimentant, par des canaux couverts, aux conduites d'eau qui venaient de Chapultepeque. J'avais, pour ma part, l'habitude d'appeler cet édifice : l'Enfer.

Continuons l'examen de ce préau et voyons un autre pavillon qui servait à l'inhumation des grands seigneurs mexicains. Il y avait toujours des idoles, du sang, de la fumée, et des portes avec leurs figures infernales. Non loin de cet édifice s'en trouvait encore un autre, plein de crânes et de fémurs arrangés avec tant d'ordre qu'on pouvait tous les voirs, mais non les compter, à cause de leur grand nombre; du reste, les crânes étaient d'un côté, et les fémurs, séparés, de l'autre. Il y avait là de nouvelles idoles et dans chaque édifice se trouvaient des papes avec leurs longs manteaux de couleur foncée, surmontés de capuchons comme en ont les dominicains et ressemblant un peu à ceux de nos chanoines; leur chevelure était longue et en tel état que les cheveux ne pouvaient en être démêlés; la plupart avaient sacrifié leurs oreilles, et leur tête dégouttait de sang. Allons un peu plus loin: au delà des édifices où se trouvaient les crânes, il y avait encore d'autres idoles auxquelles on sacrifiait et qui étaient représentées sous de vilaines formes. On les disait préposées au patronage des mariages des hommes. Je ne veux pas m'arrêter davantage à la peinture de tant de divinités. Je me bornerai à dire que tout autour de ce grand préau il y avait un nombre considérable de maisons basses; c'est là que résidaient les papes et les Indiens chargés des idoles. Il y avait encore un bassin beaucoup plus grand, rempli d'eau très-claire et destiné au service de Huichilobos et de Tezcatepuca. On l'alimentait aussi par des canaux couverts qui venaient de Chapultepeque. Tout près de ce bassin se voyaient de grandes constructions comparables à nos monastères, où étaient recueillies un grand nombre de filles d'habitants de Mexico, y vivant comme des religieuses cloîtrées, jusqu'à ce qu'elles se mariassent. Là se trouvaient aussi deux idoles féminines, patronnes des mariages pour les femmes. On leur faisait des sacrifices et de grandes fêtes pour en obtenir de bons maris.

Je me suis arrêté bien longtemps à décrire ce grand temple du Tatelulco et ses préaux, parce que c'était le plus vaste de toute la capitale, où il y en avait bien d'autres somptueusement édifiés, et si nombreux que l'on y comptait un grand oratoire avec ses idoles pour chaque réunion de quatre quartiers. Je n'en pourrais dire le total; j'affirmerai seulement qu'il était considérable. Je puis ajouter que le temple de Cholula s'élevait à une hauteur plus grande que celui de Mexico, puisqu'on comptait cent vingt-cinq marches à ses escaliers. On assurait du reste que la divinité de Cholula passait pour excellente; on y allait en pèlerinage de toutes les parties de la Nouvelle-Espagne afin de gagner des indulgences; c'est pour ce motif que sa demeure fut édifiée avec tant de magnificence, quoique sous une forme diffé-

rente de l'oratoire de Mexico. Ses préaux étaient également très-grands et entourés d'une double muraille. Le temple de la ville de Tezcuco passait pour être très-haut, son escalier se composait de cent dix-sept marches, ses cours étaient spacieuses et belles, mais sa forme différait de tous les autres édifices de ce genre. Une particularité qui donnait envie de rire, c'est que, chaque province ayant ses idoles, celles d'un district ou d'une ville ne réussissaient pas toujours en d'autres lieux; de là la complication infinie de leur nombre. Mais, quelles qu'elles fussent, on sacrifiait à toutes.

Notre capitaine, et nous aussi, las de considérer une si grande diversité d'idoles et de sacrifices, revînmes à nos logements, accompagnés des personnages et des caciques dont Montezuma nous faisait honneur. J'en resterai là et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XCIII

Comme quoi nous bâtîmes une église avec son autel dans nos logements et érigeâmes une croix au dehors. Comme quoi encore nous découvrîmes la salle et la chambre cachée où se trouvait le trésor du père de Montezuma; et comment on convint de faire le monarque prisonnier.

Notre général Cortès et le Père de la Merced ayant vu que Montezuma ne témoignait pas beaucoup de bonne volonté pour nous permettre d'élever une croix et de bâtir une église dans le temple même de son Huichilobos ; comme d'ailleurs, depuis notre entrée à Mexico, nous nous voyions obligés, pour dire la messe, de faire un autel sur des tables et de le défaire chaque fois, nous tombâmes d'accord pour demander des maçons aux majordomes de Montezuma, afin de construire une chapelle dans nos logements mêmes. Les majordomes répondirent qu'ils le feraient savoir au prince. Mais alors Cortès aima mieux le lui envoyer dire lui-même, par doña Marina, Aguilar et le page Orteguilla, qui comprenait déjà la langue. Montezuma s'empressa de donner l'autorisation et de fournir le nécessaire. En trois journées notre église fut achevée et la croix placée devant nos logements. On y dit la messe chaque jour, jusqu'à ce que le vin manquât. Comme Cortès, d'autres chefs et le Frère avaient été malades lors des combats de Tlascala, ils avaient fait un large usage du vin destiné aux messes. Après qu'il fut fini, nous continuions à fréquenter l'église chaque jour, priant agenouillés devant l'autel et devant les images, d'abord parce qu'en bons chrétiens, et afin d'en continuer l'habitude, c'était pour nous une obligation, et ensuite dans le but d'obtenir que Montezuma et ses officiers, en en étant témoins, éprouvassent la tentation de faire

de même, surtout lorsqu'ils nous verraient dans notre oratoire, prosternés devant la croix, aux heures de l'*Angelus*.

Or, préoccupés que nous étions par l'idée de choisir le lieu le plus convenable pour y dresser notre autel, comme nous étions d'un caractère à vouloir tout connaître et tout maîtriser, deux de nos soldats, dont l'un était charpentier et se nommait Alonzo Yañez, virent sur un mur certaines marques qui y indiquaient l'existence d'une porte actuellement fermée, très-bien blanchie et soigneusement polie. Nous avions d'abord connu le bruit qui courait au sujet de l'existence, dans nos logements, du trésor d'Axayaca, père de Montezuma. Le soupçon nous vint donc qu'il pourrait bien se trouver en cette salle, dont on aurait depuis peu de jours fermé la porte en prenant soin de blanchir par dessus. Le Yañez en parla à Velasquez de Leon et à Francisco de Lugo, capitaines tous les deux et un peu mes parents. Ce charpentier se trouvait souvent avec eux en qualité de domestique. Les capitaines s'empressèrent de faire part à Cortès de la découverte, ce qui eut pour résultat qu'on ouvrit la porte secrètement et que Cortès, avec quelques-uns des capitaines, entra d'abord dans cette salle. Ils y virent une si grande quantité de bijoux d'or, de feuilles et de disques de métaux précieux, de *chalchihuis* et d'autres objets d'une grande valeur, qu'ils en restèrent ébahis, sans savoir que dire ni que penser de cet amas de richesses. Nous ne tardâmes pas à le savoir entre tous les autres capitaines et soldats, et nous y entrâmes, à notre tour, dans le plus grand secret. Je vis alors ces merveilles et j'avoue que je fus saisi d'admiration: comme d'ailleurs j'étais jeune alors et que je n'avais pas eu occasion de contempler dans ma vie de semblables trésors, je restai convaincu qu'il ne pouvait y avoir au monde rien de comparable à ce que je voyais. Il fut convenu entre nous tous qu'on ne penserait nullement à porter la main sur aucun de ces objets, mais bien que la porte serait murée avec les mêmes pierres, fermée et cimentée de la façon que nous l'avions déjà vue, et que du reste on garderait le plus grand silence, afin que Montezuma ne sût pas notre découverte, en attendant ce que les circonstances commanderaient.

Laissons là ces richesses, pour dire qu'il y avait parmi nous des capitaines et des soldats fort résolus et de bon conseil et que d'ailleurs, et surtout, Notre Seigneur Jésus-Christ mettait sa divine main en toutes nos affaires, comme nous n'en doutions nullement. Or, quatre capitaines et douze soldats — dont j'étais, — auxquels notre chef témoignait la plus grande confiance et faisait part de ses desseins, s'approchèrent de Cortès pour le prier de considérer dans quel piége nous étions tombés et de quelles forces disposait cette grande ville; de porter l'attention sur les chaussées et les ponts, non moins que sur les avis qu'on nous avait donnés dans tous les villages où nous

passions, nous disant que Huichilobos avait conseillé à Montezuma de nous laisser entrer dans sa capitale afin de nous y massacrer. Nous priâmes encore notre chef de réfléchir à l'inconstance du cœur des hommes, particulièrement chez les Indiens, pour se défier des apparences d'affection et de bon vouloir que Montezuma nous témoignait; il fallait craindre d'heure en heure, ajoutâmes-nous, un changement dans ses intentions; dès lors que l'envie lui viendrait de nous faire la guerre, il lui suffirait de nous supprimer nos ressources en vivres et en eau, et de lever n'importe lequel de ses ponts, pour qu'il nous fût impossible de rien entreprendre; il s'agissait de considérer la quantité des guerriers qui formaient sa garde; que pourrions-nous faire pour les attaquer ou pour nous défendre, puisque toutes leurs maisons étaient construites dans l'eau? par où pourrions-nous recevoir du secours de nos amis de Tlascala? par où pourraient-ils entrer? Tout bien considéré, nous n'avions pas d'autre ressource que de nous emparer sans retard de la personne de Montezuma, si nous voulions entourer nos existences de quelques garanties; et même il n'était pas prudent d'attendre un jour de plus pour exécuter ce dessein. Nous dîmes encore à Cortès de considérer que tout l'or que Montezuma nous donnait, tout le trésor d'Axayaca que nous avions vu, tous les vivres que nous consommions, tout cela, au milieu de soucis, se convertissait pour nous en véritable poison; que nous ne dormions ni jour ni nuit, ni ne pouvions nous livrer un moment au repos en pensant à notre situation; qu'enfin, s'il y avait parmi nous quelques soldats qui n'éprouvassent pas cette torture, c'étaient sans doute des êtres sans raisonnement, qui s'endormaient dans les douceurs de l'or, sans voir la mort qui se montrait à leurs yeux.

Cortès nous répondit : « Ne croyez pas, caballeros, que je dorme tranquille et sans souci; vous devez bien d'ailleurs vous en être aperçus. Mais quelle est notre force pour avoir l'audace de nous emparer d'un si grand seigneur dans ses palais mêmes, entouré de sa garde et de ses gens de guerre? A quelle ruse avoir recours pour exécuter ce projet sans qu'il appelle immédiatement ses guerriers et que ceux-ci tombent sur nous? » Nos capitaines Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval et Pedro de Alvarado repartirent qu'il fallait avoir recours à des paroles mielleuses pour le faire sortir de ses appartements et l'amener dans nos quartiers, où nous lui dirions qu'il est prisonnier, en ajoutant que s'il se met en colère et s'il crie, il le payera de sa vie; que, si Cortès ne voulait pas accomplir lui-même ce plan, il en donnât l'autorisation; qu'ils iraient le prendre, eux, en exécution de nos projets; que certainement, entre les deux périls qui nous menaçaient, celui qu'il convenait le mieux de braver, c'était de faire Montezuma prisonnier, au lieu d'attendre qu'on nous attaquât, car si l'on se jetait sur notre faible troupe, comment pourrait-

elle se défendre? Certains de nos soldats assurèrent en même temps à notre chef que déjà les majordomes de Montezuma qui étaient chargés de nous approvisionner paraissaient perdre toute retenue et ne s'acquittaient plus de leur office comme dans les premiers jours. Nos amis les Indiens Tlascaltèques avertirent aussi notre interprète Geronimo de Aguilar que les dispositions des Mexicains paraissaient changées depuis deux jours. Comme conséquence de tout cela, nous passâmes bien une heure à débattre si nous nous emparerions ou non de la personne de Montezuma, et à délibérer sur les moyens d'y réussir. Quant à notre général, il parut se rattacher à cet avis, qu'il convenait de retarder la chose jusqu'au jour suivant, mais qu'alors il fallait s'assurer de la personne du monarque. De sorte que nous passâmes toute la nuit avec le Père de la Merced, priant le bon Dieu de guider nos mains pour le mieux de son saint service.

Le lendemain de ces conférences se présentèrent très-secrètement deux Indiens de Tlascala avec une lettre de la Villa Rica, annonçant que Juan de Escalante, que nous y avions laissé en qualité d'alguazil mayor, venait de périr avec six autres soldats dans un combat que lui avaient livré les Mexicains. On lui avait tué également son cheval, et plusieurs de nos alliés totonaques qui l'accompagnaient dans sa sortie. La lettre ajoutait que Cempoal et tous les villages de la sierra étaient changés à notre égard, refusant de donner des vivres et de concourir au service de la forteresse; aussi ne savait-on plus que faire. « Au surplus, disait encore la lettre, comme auparavant on nous prenait pour des dieux, tandis qu'à présent on voit la déroute dont nous avons été victimes, on se montre fier à notre égard, les Totonaques aussi bien que les Mexicains; il s'en suit qu'on nous regarde comme rien qui vaille, et il résulte de la situation que nous ne savons plus comment y porter remède. »

Dieu sait le chagrin que nous causa l'arrivée de ces nouvelles. C'était la première défaite que nous éprouvions depuis notre entrée dans la Nouvelle-Espagne. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer à quel point la fortune est changeante! Nous être vus entrer triomphants dans la capitale au milieu d'une réception solennelle, nager dans la richesse grâce aux grands présents que Montezuma nous faisait chaque jour, avoir entrevu la salle pleine d'or dont j'ai parlé, avoir été tenus pour *teules*, c'est-à-dire pour des êtres égaux à des divinités, avoir vaincu jusque-là dans toutes les batailles..., et maintenant, nous voir atteints de ce malheur inattendu d'où devait résulter que notre réputation ne serait plus respectée parmi nos ennemis, que nous passerions pour des hommes susceptibles d'être vaincus, et que les Mexicains commenceraient à perdre envers nous toute retenue!... Enfin, après toutes ces réflexions, il fut convenu que ce même jour et n'importe de quelle façon, nous nous em-

parerions de Montezuma ou nous succomberions tous dans l'entreprise.

Mais, pour que l'on puisse savoir dans quelle bataille furent tués Juan de Escalante, six soldats, le cheval et les alliés totonaques qui marchaient avec le capitaine, je vais le dire ici avant de parler de l'emprisonnement de Montezuma, afin de ne pas laisser le fait en arrière, parce qu'il importe de le bien connaître.

CHAPITRE XCIV

Comment eut lieu la bataille que les chefs mexicains livrèrent à Juan de Escalante, et comment on le tua, lui, le cheval, six autres soldats et plusieurs de nos amis totonaques.

On m'a déjà entendu dire, dans le chapitre qui en a traité, qu'à l'époque où nous nous trouvions dans un bourg appelé Quiavistlan, plusieurs villages alliés, qui étaient en même temps amis des habitants de Cempoal, cédèrent aux instances de notre général, qui sut se les attirer et leur inspirer la résolution de ne plus payer tribut à Montezuma. La rébellion de trente villages en avait été la conséquence. Ce fut alors qu'on arrêta les percepteurs de Mexico, ainsi que je l'ai dit déjà. Lorsque nous partîmes de Cempoal pour venir à Mexico, Juan de Escalante, homme de valeur et ami de Cortès, resta dans la Villa Rica en qualité de commandant de la place et d'alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne. Notre chef lui recommanda de secourir ces villages en tout ce qui pourrait leur devenir nécessaire. Or, il paraît que le grand Montezuma entretenait des garnisons avec leurs commandants militaires dans toutes les provinces voisines des frontières. Il y en avait une à Soconusco pour veiller sur Guatemala et Chiapa; une aussi à Guazacualco; une autre à Mechoacan, et une encore aux confins du Panuco, entre Tuzpan et une ville de la côte nord que nous avions appelée Almeria. Or, c'est précisément cette dernière garnison qui demanda un tribut d'Indiens et d'Indiennes, et des provisions pour ses hommes, à certains villages situés près de là, alliés de Cempoal et dévoués à Juan de Escalante ainsi qu'aux habitants de la Villa Rica, qu'ils aidaient à construire la forteresse. Ces villages, sommés de payer tribut aux Mexicains, répondirent qu'ils n'en feraient rien, parce que Malinche leur avait ordonné de le refuser et que Montezuma y avait consenti. Les capitaines mexicains les avertirent alors que, s'ils persistaient dans leur refus, ils iraient détruire leurs villages et les emmener captifs, conformément à l'ordre qu'ils en avaient reçu récemment du seigneur Montezuma lui-même.

Lorsqu'ils entendirent ces menaces, nos amis les Totonaques s'adres-

sèrent au capitaine Juan de Escalante, se plaignant amèrement que les Mexicains pussent venir ainsi les rançonner et ravager leur pays. A cette nouvelle, Escalante envoya des messagers aux Mexicains, leur enjoignant de ne point menacer ni voler ces populations, attendu que Montezuma lui-même en était convenu, et que par conséquent, s'ils persistaient, on serait obligé de marcher contre eux et de leur faire la guerre, puisque les gens menacés étaient nos alliés.

Les Mexicains ne firent aucun cas de cette réponse et de ces menaces; ils dirent même qu'on les trouverait en rase campagne. Il en résulta que Juan de Escalante, homme de vigueur et d'un caractère ardent, envoya dire aux villages amis de la sierra qu'ils eussent à venir avec leur armement qui se composait d'arcs, de flèches, de lances et de rondaches. Il prépara de même les soldats les plus ingambes et les plus valides parmi ceux qui lui étaient restés. (J'ai déjà dit que la plupart des soldats qui demeurèrent en qualité d'habitants de la Villa Rica étaient malades, et tous matelots.) Il pourvut quarante soldats du nécessaire, y compris deux canons, un peu de poudre, trois arbalètes et deux escopettes; il s'adjoignit deux mille Indiens totonaques, et il partit à la rencontre des garnisons de Mexicains qui, déjà, avaient marché en avant et étaient en train de piller un village de nos amis les Totonaques. Les forces opposées se trouvèrent en présence au point du jour.

Les Mexicains étaient plus robustes que nos alliés qui, d'ailleurs, tremblaient de peur au souvenir des combats d'autrefois. Il s'en suivit que les Totonaques prirent la fuite au premier choc, aussitôt qu'ils sentirent les flèches, les piques et les pierres et qu'ils entendirent les vociférations de l'ennemi. Ils laissèrent Juan de Escalante aux prises avec les Mexicains. Notre capitaine se conduisit, du reste, de telle façon qu'à l'aide de ses pauvres soldats il put arriver à la ville d'Almeria, y mettre le feu et en brûler toutes les maisons. Il s'y reposa un peu, car il était grièvement blessé. Dans le combat les Mexicains lui enlevèrent vivant un soldat appelé Argüello, natif de Leon, homme à grosse tête, à barbe noire et frisée, épais de corps, jeune et très-vigoureux. La blessure d'Escalante était fort mauvaise; six de ses soldats furent blessés, et son cheval y perdit la vie. Il retourna à la Villa Rica, où lui et les six blessés moururent dans les trois jours qui suivirent.

C'est ainsi que les choses se passèrent dans l'affaire d'Almeria, et non comme les a contées le chroniqueur Gomara, qui prétend dans son histoire que cela eut lieu lorsque Pedro de Ircio allait coloniser le Panuco avec quelques soldats. Or, remarquez-le bien, nous n'avions même pas les soldats voulus pour faire sentinelle, et encore moins pour aller coloniser le Panuco. Il dit aussi que Pedro de Ircio marchait comme capitaine; mais, à cette époque, il n'était pas en-

core capitaine, ni même chef de quadrilla; il ne lui avait point été donné de commandement, et il se trouvait avec nous à Mexico. Le même chroniqueur dit bien d'autres choses au sujet de l'emprisonnement de Montezuma. A ce propos, je ferai observer qu'il aurait dû considérer, quand il écrivait son histoire, que quelques-uns des conquistadores de cette époque vivaient encore et qu'en prenant connaissance de son écrit ils lui diraient que les choses se sont passées d'autre sorte.

Je le laisserai là et je reviendrai à mon sujet pour dire comme quoi les capitaines mexicains, après avoir livré bataille à Juan de Escalante, en envoyèrent la nouvelle à Montezuma; on lui apporta même la tête d'Argüello, qu'on amenait vivant et qui mourut en route de ses blessures. Nous sûmes que lorsque Montezuma vit cette tête, comme elle était grande, grosse, barbue et frisée, il en éprouva une certaine terreur; il ne voulut pas la regarder et il ordonna qu'on n'en fît l'offrande à aucun temple de Mexico, mais qu'on l'adressât aux idoles d'autres endroits. Il demanda d'ailleurs comment il se faisait que ses forces, se composant de milliers d'hommes, n'eussent pu vaincre complétement un si petit nombre de *teules*. Les envoyés répondirent que ni leurs piques, ni leurs flèches, ni leur ardeur au combat ne servaient à rien; qu'il avait été impossible de les faire reculer, parce qu'une grande *tequeciguata* de Castille marchait devant eux, que cette grande dame effrayait les Mexicains et disait aux *teules* des paroles qui leur donnaient du courage. Le grand Montezuma se persuada que cette dame était sainte Marie, que nous lui avions présentée comme étant notre protectrice, et dont nous lui avions même donné l'image, avec son précieux Fils dans les bras. Ce miracle, je ne l'ai pas vu, puisque j'étais à Mexico, mais certains conquistadores qui assistèrent à l'action l'ont rapporté. Plût à Dieu que cela fût vrai! Certainement nous tous qui fîmes campagne avec Cortès nous sommes convaincus et tenons pour certain que la miséricorde divine et Notre Dame la Vierge Marie furent toujours avec nous; c'est pourquoi je leur rends des grâces infinies.

J'en resterai là et je dirai ce qui advint à propos de l'emprisonnement de Montezuma.

CHAPITRE XCV

De l'emprisonnement de Montezuma et de ce qui fut fait à ce sujet.

Comme nous avions résolu la veille d'enlever décidément Montezuma, nous passâmes toute la nuit en oraisons avec le Père de la

Merced, priant Dieu de faire tourner les choses de telle manière qu'elles aboutissent au meilleur avantage de son saint service. A la première heure du jour on convint du plan qu'on devait suivre. Cortès emmena avec lui cinq capitaines : Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Juan Velasquez de Leon, Francisco de Lugo et Alonso de Avila, accompagnés de nos interprètes doña Marina et Aguilar. Il ordonna que nous fussions tous préparés le mieux possible, les chevaux sellés et bridés et les armes en état. Il était certainement bien inutile d'insister sur ce dernier point, puisque nous étions armés nuit et jour, ne quittant même jamais nos sandales, qui étaient alors notre unique chaussure. C'est au point que, quand nous allions rendre visite à Montezuma, il nous voyait toujours armés de la même manière. Il est bon de le dire ici, attendu que, Cortès ayant résolu que lui et ses cinq capitaines iraient armés de toutes armes pour s'emparer de sa personne, on comprendra que Montezuma ne trouvât rien d'insolite dans cet appareil et n'en conçût aucune inquiétude. Tout étant prêt, notre chef envoya dire au monarque qu'il se proposait d'aller à son palais. Comme il avait la coutume d'agir ainsi, il fit de même encore, pour éviter tout étonnement de la part de Montezuma. Or, ce que celui-ci crut comprendre, c'est que Cortès était courroucé à cause de l'événement d'Almeria, et cette pensée ne le mettait pas bien à l'aise. Néanmoins il fit répondre à notre chef qu'il serait le bienvenu.

Cortès entra au palais. Après avoir adressé au monarque des salutations respectueuses, comme d'habitude, il lui dit au moyen de nos interprètes : « Seigneur Montezuma, je suis grandement étonné qu'étant un prince si valeureux et après vous être déclaré notre ami, vous ayez donné à vos capitaines qui se trouvaient à la côte, près de Tuzpan, l'ordre de prendre les armes contre mes Espagnols, et qu'ils s'en soient autorisés pour piller les villages qui se sont mis sous la protection de notre seigneur et Roi, ainsi que pour exiger les Indiens et les Indiennes qu'on destinait aux sacrifices, d'où il est résulté qu'on a fait périr un Espagnol mon frère, et tué son cheval. » Il ne voulut point lui parler du capitaine ni des six soldats qui étaient morts après leur retour à la Villa Rica, attendu que Montezuma ne l'avait point appris et que même les capitaines indiens, auteurs de l'attaque, n'étaient pas encore instruits de ce résultat. Cortès dit en outre à Montezuma : « Je vous croyais notre allié à ce point que j'ai donné ordre depuis longtemps à mes capitaines de vous servir et de vous être soumis en tout ce qui leur serait possible; mais je vois que vous avez fait le contraire à notre égard. Dans les affaires de Cholula, vos chefs, à la tête d'un grand nombre de guerriers, devaient nous massacrer en obéissant à vos ordres. L'amitié que j'ai pour vous m'a porté à dissimuler mes ressentiments. Mais, en ce moment même,

vos sujets et vos officiers semblent perdre envers nous toute retenue et ils disent entre eux que vous devez nous faire périr. Ce ne sont pas encore là des raisons suffisantes pour que je commence l'attaque et que je détruise votre capitale; j'ai cru qu'il serait mieux que, pour tout prévenir, vous vinssiez immédiatement avec nous dans nos logements, en silence et sans faire aucun esclandre. Vous y serez considéré et servi comme dans votre propre palais. Mais si vous élevez la voix et si vous méditez n'importe quel scandale, vous tomberez mort immédiatement sous les coups de mes officiers, qui ne sont venus ici que pour ce motif. »

Lorsque Montezuma entendit ces paroles, il en fut stupéfait et resta sans mouvement. Il répondit néanmoins que jamais il n'avait ordonné qu'on prît les armes contre nous; qu'il enverrait chercher sur-le-champ ses officiers, et qu'après s'être assuré de la vérité, il leur infligerait un juste châtiment. Et, aussitôt, d'un nœud fait à sa large manche il retira son sceau à l'effigie de Huichilobos, dont il ne se servait qu'à l'occasion des ordres les plus graves et pour en obtenir un prompt accomplissement. Il dit alors à Cortès que, quant à sortir de son palais contre sa volonté et en prisonnier, ce n'était pas à un personnage comme lui qu'on pouvait adresser de pareils ordres, et qu'au surplus il ne lui plaisait point de nous suivre. Cortès lui répondit par de bonnes raisons; mais Montezuma lui en donna de meilleures encore, répétant qu'il ne quitterait pas son palais. Ce débat durait déjà depuis plus d'une demi-heure, lorsque Juan Velasquez de Leon et les autres capitaines, voyant qu'on y perdait du temps, tandis qu'il leur tardait d'en finir et de voir le monarque hors de chez lui et entre leurs mains, s'adressèrent à Cortès d'un ton un peu irrité, et lui dirent : « Que fait donc Votre Grâce? à quoi bon tant de paroles? Enlevons-le ou perçons-le de nos épées. Répétez-lui bien que, s'il crie et se démène, on va le tuer; car enfin, mieux vaut que d'une bonne fois nous assurions nos existences, ou que nous en fassions définitivement le sacrifice! » Comme d'ailleurs Juan Velasquez parlait d'une voix haute et menaçante, car il en avait un peu l'habitude, Montezuma, voyant l'irritation de nos capitaines, demanda à doña Marina ce qu'ils disaient en élevant ainsi le ton. Doña Marina lui répondit avec sa finesse habituelle : « Seigneur Montezuma, ce que je vous conseille, c'est d'aller immédiatement avec eux à leurs quartiers, sans faire aucun bruit; je sais que vous y serez fort honoré et qu'on vous traitera en grand seigneur que vous êtes; d'autre façon, vous allez infailliblement tomber mort ici même; tandis que, dans leur logement, la connaissance de la vérité vous assurerait une meilleure justice[1]. » Montezuma dit alors à Cortès :

1. Ce passage est obscur dans le texte espagnol, car on y lit : *Lo que yo os acon-*

« Seigneur Malinche, puisque vous insistez, sachez que j'ai un fils et deux filles légitimes; prenez-les en otages et ne me faites point cet affront. Que diraient mes dignitaires s'ils vous voyaient m'emmener prisonnier? » Mais le général lui répondit que c'était sa personne et non une autre qui devait venir avec nous.

Après beaucoup d'autres paroles et raisonnements, le monarque dit enfin qu'il partirait de sa propre volonté. A ces mots, nos capitaines s'empressèrent de lui faire mille amitiés, le priant en grâce de ne point se fâcher et de dire à ses officiers et à tous les gens de sa garde qu'il partait volontairement, attendu qu'il résultait de ses consultations avec Huichilobos et ses papes qu'il convenait à sa santé et à la durée de son existence que sa personne fût avec nous. Immédiatement on fit avancer la riche litière avec laquelle il avait l'habitude de sortir, et il partit entouré de ses capitaines. Il se rendit ainsi à nos quartiers où nous lui composâmes une garde et plaçâmes des sentinelles[1].

Tout ce que Cortès et nous pouvions inventer pour le mieux servir et le distraire, nous avions soin de le mettre en usage. On se garda bien surtout de le tenir enfermé comme un prisonnier. Les principaux personnages mexicains et ses neveux s'empressèrent de venir lui parler pour lui demander la cause de son arrestation et pour prendre ses ordres sur le fait de nous déclarer immédiatement la guerre. Montezuma leur répondait qu'il avait beaucoup de plaisir à passer quelques jours avec nous, de sa propre volonté et nullement parce qu'on l'y obligeait. Il ajoutait que quand il désirerait quelque chose,

sejo es, que vais luego con ellos à su aposento sin ruido ninguno, que yo sé que os harán mucha honra, como gran señor que sois, y de otra manera aquí quedareis muerto, y en su aposento se sabrá la verdad.

L'éminent directeur de la réimpression de B. Diaz dans la collection Rivadeneyra (Madrid 1861) a jugé plus à propos de changer la ponctuation du texte espagnol ci-dessus en faisant précéder *y en su aposento se sabrá la verdad* d'un point-et-virgule. Il en résulte une phrase, à la vérité toujours mal bâtie et sans signification bien raisonnable; mais elle peut vouloir dire, en forçant l'interprétation : « Vous allez tomber mort ici même; tandis que, au quartier des Espagnols, la vérité pourrait s'éclaircir. »

1. Cet événement, sans contredit l'un des plus extraordinaires de l'expédition de Fernand Cortès, est raconté par Bernal Diaz de ce ton naïf qui domine dans tout son écrit et contribue le mieux à faire croire à sa complète sincérité. Clavijero exprime comme il suit la résolution que le malheureux monarque se vit forcé de prendre dans cette circonstance critique :

« Ce roi infortuné, que la première nouvelle de l'arrivée des Espagnols avait plongé dans une frayeur superstitieuse, et qui chaque jour devenait plus pusillanime, se voyant ainsi mis au pied du mur et persuadé qu'avant l'arrivée de ses gardes, s'il criait au secours, il aurait le temps de tomber mort sous les coups de ces hommes aussi audacieux que résolus, se décida enfin à céder à leurs instances : « Je veux, s'écria-t-il, « me fier à vous; marchons donc, marchons, puisque les dieux le veulent ! » Il ordonna immédiatement qu'on avançât sa litière et il y monta pour se rendre au quartier des Espagnols. »

il aurait soin de le dire; que ni eux ni la capitale ne devaient s'émouvoir pour ce qui arrivait, attendu que Huichilobos approuvait son transport en ce lieu, ainsi que le lui assuraient certains papes qui l'avaient appris à la suite d'entretiens avec cette divinité.

Ce fut ainsi que les choses se passèrent à propos de l'enlèvement du grand Montezuma. On organisa son service dans le quartier même, avec ses femmes et les bains dont il faisait usage. En sa compagnie se trouvaient continuellement vingt grands seigneurs, ainsi que ses conseillers et ses capitaines. Il s'habituait à sa prison et ne s'en montrait point affecté. On venait le voir de pays éloignés pour des procès; on lui apportait les tributs et il dépêchait des affaires de haute importance. Je me souviens très-bien que lorsque des grands caciques arrivaient de contrées lointaines pour le consulter sur des questions de limites, de graves affaires de villages ou d'autres sujets de ce genre, on avait beau être grand seigneur, celui qui se présentait avait soin d'enlever ses riches vêtements et de se couvrir d'habits de nequen de peu de valeur; il lui fallait aussi ôter ses chaussures; il prenait même la précaution, en arrivant au quartier, de ne pas y entrer en droite ligne, mais en faisant au préalable un détour. Quand les sollicitants se trouvaient en présence du grand Montezuma, ils se tenaient les yeux baissés, observant l'étiquette qui les obligeait, avant d'arriver à lui, d'exécuter trois révérences en disant : « Seigneur, mon seigneur, grand seigneur. » Après quoi ils lui présentaient en peinture, sur des étoffes de nequen, le procès ou l'affaire qui motivait leur voyage, et, au moyen de petites baguettes très-minces et très-polies, on lui démontrait le sujet du litige, en présence de deux vieillards, grands caciques, debout aux côtés de Montezuma. Lorsque ces vieillards avaient bien compris le procès et expliqué à Montezuma le vrai côté de la justice, le monarque dépêchait les intéressés en peu de paroles, en disant quel était celui qui devait se considérer comme propriétaire des terres ou des villages. Les plaideurs se retiraient sans répliquer et sans tourner le dos, en faisant trois profondes révérences. Ce n'est qu'après être sortis qu'ils reprenaient leurs riches vêtements; puis ils allaient se promener dans la ville.

Je laisserai pour un moment le sujet de la prison, pour dire que l'on amena devant Montezuma les officiers qui avaient causé la mort de nos soldats et qu'on avait été chercher sur un ordre marqué du grand sceau. Je ne sais ce que le prince leur dit, mais il les envoya à Cortès pour qu'il en fît justice. On procéda à leur interrogatoire sans que Montezuma fût présent. Ils confessèrent que le récit que j'ai mentionné plus haut était la vérité, ajoutant que leur seigneur leur avait donné l'ordre de l'attaque des villages et du recouvrement des tributs, en spécifiant que, si quelqu'un des nôtres participait à la défense, on le combattît également et qu'on le tuât. Cette confes-

sion obtenue, Cortès fit connaître à Montezuma comment l'accusation tournait contre lui; mais il se disculpa autant qu'il put, ce qui n'empêcha pas que le général lui fît dire qu'il ajoutait entièrement foi à cette accusation et qu'il le jugeait digne de châtiment, conformément à ce que notre Roi commande : que celui qui en fait périr d'autres, avec ou sans motifs, doit mourir à son tour. Mais, ajoutait Cortès, son affection pour le prince était si grande, et il lui voulait du bien à ce point, qu'en admettant qu'il eût commis cette faute, il aimerait mieux la payer, lui-même, de sa propre vie que de voir Montezuma en subir les conséquences.

Malgré tout ce que notre chef lui faisait dire, le prince n'était pas sans appréhension. Sans s'arrêter d'ailleurs à d'autres formes, Cortès prononça une sentence de mort contre les capitaines coupables, ordonnant qu'ils fussent brûlés vifs devant les palais mêmes de Montezuma. Et cela fut exécuté sans retard. En prévision de quelques troubles pendant qu'on les brûlait, l'ordre fut donné de mettre aux fers le prisonnier, ce qui le fit hurler de désespoir; et si jusque-là il avait été craintif à notre endroit, il le devint bien davantage désormais. Du reste, l'exécution terminée, Cortès, avec cinq de nos capitaines, s'empressa de se rendre à l'appartement du prince pour lui enlever les fers de sa propre main[1]. Il lui dit alors qu'il le tenait non-seulement pour frère, mais pour bien plus encore; que quoiqu'il fût déjà roi et seigneur de tant de villages et de provinces, lui Cortès ferait en sorte à l'avenir de soumettre à son pouvoir beaucoup d'autres pays qu'il n'avait pu conquérir lui-même et qui ne lui avaient pas juré obéissance; que s'il voulait rentrer dans ses palais, on lui en donnerait l'autorisation sur l'heure. Pendant que notre général lui faisait dire ces choses au moyen de nos interprètes, Montezuma avait les larmes aux yeux. Il répondit avec la plus grande courtoisie qu'il lui en savait gré; mais il resta bien convaincu que ce n'étaient là que des paroles en l'air. Aussi ajouta-t-il que pour le moment il lui convenait de demeurer prisonnier, attendu que ses dignitaires étant nombreux, et ses neveux venant lui demander chaque jour la

1. *Avilissement d'esprit de Montezuma.* — Rien n'est plus propre à donner une idée de cet avilissement que les réflexions suivantes de Clavijero, à propos de la mise aux fers de ce monarque pendant le supplice de Quetzalpopoca : « Aussitôt après le supplice des coupables, Cortès se rendit aux appartements de Montezuma. Il salua affectueusement le monarque et lui fit ôter ses fers en exaltant la grande générosité qui le portait à lui faire grâce de la vie. La joie que Montezuma ressentit n'avait d'égale que la tristesse causée par l'ignominie à laquelle il venait d'être soumis. Il sentit s'évanouir sa peur de perdre la vie, et il considéra la levée de ses fers comme un incomparable bienfait. C'est à ce point que l'esprit de ce monarque s'était avili! Il embrassa Cortès avec une effusion extrême, lui témoignant sa gratitude par de singulières démonstrations, et il fit ce jour-là même des largesses extraordinaires aux Espagnols et à ses propres sujets. »

permission de nous attaquer et de le tirer de captivité, il se pourrait que, lorsqu'ils le verraient libre, ils le fissent tourner à leurs propres idées, malgré son désir d'éviter tout désordre dans sa capitale; que, dans le cas où ils ne réussiraient pas à lui imposer leur volonté, ils voudraient peut-être mettre un grand seigneur à sa place; tandis que, en l'état, il les dissuadait de ces pensées en leur disant que son Huichilobos lui avait fait conseiller de rester prisonnier. La vérité est que Cortès avait enjoint à son interprète Aguilar de lui révéler, comme en secret, que Malinche aurait beau donner des ordres pour qu'il sortît de prison, que nous, capitaines et soldats, ne le permettrions nullement. Quoi qu'il en soit, aussitôt que Montezuma eut exprimé son refus de sortir, notre général le serra dans ses bras en lui disant : « Ce n'est pas en vain, seigneur Montezuma, que je vous aime comme moi-même. »

A la suite de cette scène, le prince demanda à Cortès un page espagnol qui était à son service et qui connaissait déjà la langue aztèque. On l'appelait Orteguilla. Ce fut certainement d'un bon profit pour Montezuma comme pour nous-mêmes, parce que, au moyen du petit page, Montezuma demandait et apprenait bien des choses sur notre Castille; de notre côté, nous savions ce que disaient ses capitaines; en somme, cela fut un très-bon service pour le prince, parce qu'il se prit de grande affection pour Orteguilla. Quoi qu'il en soit, il est certain que Montezuma en était arrivé à vivre satisfait, à cause des grandes flatteries, des bons offices et des conversations qu'il trouvait en notre compagnie; toutes les fois que nous passions devant lui, fût-ce Cortès lui-même, nous nous découvrions de nos bonnets ou de nos casques, car nous étions sans cesse armés; et quant à lui, il nous faisait toujours grand honneur.

Disons maintenant les noms des capitaines de Montezuma qui furent brûlés vifs. Le commandant s'appelait Quetzalpopoca, un autre Coatl, un autre encore Quiathuitle, et le quatrième, je ne m'en souviens pas. D'ailleurs ces noms sont de peu d'importance pour notre récit. Mais notons que ce châtiment fut connu de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne et que la crainte renaquit; les villages de la côte, où nos soldats avaient été tués, recommencèrent à rendre les mêmes services aux habitants de la Villa Rica. Et maintenant, les curieux qui liront ce récit ne manqueront pas de remarquer les grandes choses que nous fîmes : d'abord détruire nos navires; ensuite avoir la hardiesse de pénétrer dans une ville si bien fortifiée, avec un si grand nombre d'habitants, tandis que nous n'ignorions nullement qu'on devait nous massacrer après que nous y serions entrés; et encore, porter l'audace jusqu'à nous emparer du grand Montezuma qui était le roi du pays, au milieu de sa capitale, dans son palais même, entouré qu'il était de la quantité de guerriers qui composaient

sa garde; plus encore, oser faire périr dans les flammes ses propres capitaines, devant les palais impériaux, et mettre le monarque aux fers pendant cette exécution... Eh bien! moi, maintenant que je suis vieux, bien souvent je me prends à considérer les choses héroïques que nous fîmes alors, et il me semble les voir passer devant mes yeux. Or, j'affirme que tous ces grands faits, ce n'est pas nous qui en étions les auteurs, mais bien Dieu lui-même qui les préparait sur notre route; car enfin quels sont les hommes au monde qui oseraient entrer, au nombre de quatre cent cinquante soldats seulement (et nous n'arrivions pas à ce chiffre), dans une ville aussi forte que l'était Mexico, laquelle dépasse la grandeur de Venise, en considérant surtout que nous étions éloignés de plus de quinze cents lieues de notre Castille? Et, je le répète, qui aurait osé s'emparer d'un si grand empereur et exercer une telle justice, devant lui-même, contre ses capitaines? Certes, il y aurait beaucoup à proclamer à l'éloge de ce passé, au lieu de l'écrire sèchement comme je le fais dans cette histoire.

Je continuerai mon récit pour dire que Cortès nomma et envoya un autre capitaine pour commander à la Villa Rica, à la place de Juan de Escalante qui avait été tué.

CHAPITRE XCVI

Comme quoi notre général envoya à la Villa Rica pour lieutenant et commandant de place un hidalgo nommé Alonso de Grado, en remplacement de l'alguazil mayor Juan de Escalante, tandis qu'il fit retomber ce titre sur Gonzalo de Sandoval qui fut alguazil mayor depuis ce moment. Ce qui arriva à ce sujet je le vais dire à la suite.

Après l'exécution de Quetzalpopoca et de ses officiers, Montezuma étant remis de son émotion, notre général résolut d'envoyer pour lieutenant à la Villa Rica un de nos camarades, nommé Alonso de Grado, parce qu'il était intelligent, bon causeur, de bel aspect, musicien et écrivain facile. Il fut toujours homme d'opposition contre Cortès, n'étant pas d'avis d'aller à Mexico, mais partisan du retour à la Villa Rica. A l'époque où l'on tint à Tlascala les colloques secrets dont j'ai déjà parlé dans un chapitre antérieur, Alonso de Grado en était le promoteur et il les animait de son éloquence. S'il eût été aussi bon soldat qu'homme de belles manières, il eût fait un ensemble très-respectable. Je m'exprime ainsi pour en arriver à dire que lorsque cet emploi lui fut donné, Cortès, qui s'exprimait avec esprit et qui savait fort bien que Grado n'était pas un pourfendeur, lui parla en ces termes : « Voilà donc, señor Alonso de Grado, vos

souhaits accomplis : vous allez partir pour la Villa Rica, comme vous l'avez désiré, et vous aurez à vous occuper de la construction de la forteresse. Mais, attention.... n'allez pas vous fourvoyer dans quelque attaque à l'exemple de Juan de Escalante et vous faire tuer. » Or, lorsque notre général lui parlait ainsi, il clignait de l'œil à l'adresse de nous autres qui étions là, pour que nous saisissions son idée; car le général était bien convaincu que, s'il lui avait donné l'ordre d'agir comme Escalante, Grado ne l'aurait pas fait, dût-il en être puni.

Lorsque sa nomination fut signée et ses instructions au complet, Alonso de Grado pria Cortès de lui concéder le bâton d'alguazil mayor, ainsi que l'avait Escalante; mais il lui fut répondu que l'emploi était déjà assigné à Gonzalo de Sandoval. Il fut ajouté qu'avec le temps on ne manquerait pas de lui offrir à lui-même une situation fort honorable; mais, pour à présent, on se contenta du souhait ordinaire de « Dieu vous conduise! » Il lui fut bien recommandé aussi de prendre soin des habitants de la Villa, de les traiter honorablement, de ne faire aucun tort aux Indiens alliés, et de ne pas avoir recours à la force pour leur prendre quoi que ce fût. On lui recommanda de se souvenir que Cortès avait envoyé dire aux forgerons du port de fabriquer deux grosses chaînes avec les ferrures et les ancres qu'on avait retirées des navires avant de les faire échouer; il devait les envoyer sans retard et faire en sorte d'achever les charpentes de la forteresse et d'y ajouter une couverture en tuiles.

Étant arrivé au port, Alonso de Grado prit un ton très-hautain avec les habitants; il prétendait les employer à son service comme aurait fait un grand seigneur; il réclamait des bijoux en or et de belles Indiennes aux villages pacifiés, qui dépassaient le nombre de trente. Quant à la forteresse, peu lui importait d'y donner des soins; il passait son temps à jouer et à bien manger. Ce qui fut pire encore, c'est qu'il convoquait secrètement ses amis et ceux qui ne l'étaient guère, pour les convaincre que si Diego Velasquez ou quelqu'un de ses capitaines venait de Cuba, il fallait s'unir à lui et lui livrer le pays. Tout cela fut rapporté, par lettres, à Cortès, à Mexico. En l'apprenant, il se révolta contre lui-même pour le choix qu'il avait fait d'Alonso de Grado, bien que connaissant son mauvais cœur et son naturel pervers. Cortès était d'ailleurs bien convaincu que Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, devait arriver à savoir, n'importe par quel moyen, que nous avions envoyé nos procureurs à Sa Majesté et que ce ne serait pas à lui que nous aurions recours pour quoi que ce fût. Il en résulterait l'envoi de quelque flotte contre nous.

Cette prévision pénétra Cortès de la nécessité d'envoyer à la Villa un homme de confiance. Pour ce motif, il choisit Sandoval, qui avait été déjà nommé alguazil mayor après la mort de Juan de Escalante.

Le nouveau commandant emmenait avec lui Pedro de Ircio, celui-là même par qui le chroniqueur Gomara veut faire coloniser le Panuco. Cet officier fut donc à la Villa. Gonzalo de Sandoval le prit en grande amitié parce que Pedro de Ircio, qui avait été écuyer chez le comte de Ureña et chez don Pedro Giron, racontait sans cesse leurs aventures. Comme d'ailleurs Gonzalo de Sandoval était bienveillant et sans malice aucune, son subalterne l'amusait de ses contes, gagnant ainsi ses bonnes grâces et obtenant de monter en grade jusqu'au rang de capitaine. Or Pedro de Ircio, au lieu de plaisanteries, laissait quelquefois échapper des paroles qui n'auraient pas dû se dire et que Gonzalo de Sandoval relevait, du reste, vertement; ces discours étaient tels que, si on les entendait en notre temps, les tribunaux interviendraient pour les punir.

Mais cessons de nous occuper de la conduite des autres et revenons à Gonzalo de Sandoval qui, aussitôt arrivé à la Villa Rica, s'empressa d'envoyer prisonnier à Mexico Alonso de Grado avec une escorte d'Indiens, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Cortès. Les habitants du port se prirent d'affection pour Gonzalo de Sandoval, car il avait grand soin des malades, mettant à leur disposition des vivres choisis, les meilleurs possible, et leur prodiguant les témoignages du plus franc attachement. Il pratiquait exactement la justice vis-à-vis des villages alliés et les favorisait en toute occasion; il commença la charpente et la toiture de la forteresse, et, en somme, il agissait en toutes choses comme les bons capitaines ne manquent jamais de le faire, conformément à leurs obligations. Son commandement fut très-fructueux pour Cortès et pour nous, ainsi qu'on le verra par la suite.

Laissons Sandoval dans sa Villa Rica, et revenons à Alonso de Grado, amené prisonnier à Mexico. Il prétendit parler à Cortès, qui ne lui permit pas de paraître en sa présence. L'ordre fut même donné de le mettre aux ceps qu'on avait installés récemment. Il y resta deux jours, — il m'en souvient — tandis que le bois dont ces ceps étaient faits exhalait une odeur repoussante d'oignon et d'ail[1]. Mais comme Alonso de Grado était beau parleur et homme de ressources, il fit à Cortès de grandes promesses et obtint d'être mis en liberté. Je pus même m'apercevoir que le général en faisait sa société. A la vérité il ne l'employait pas à des choses militaires, mais bien en des services qui répondaient mieux à son caractère. Avec le temps, il

1. Cet instrument, dont on n'ose guère plus faire usage aujourd'hui, n'est pas tout à fait délaissé encore, surtout dans quelques *haciendas* (fermes), où il sert à châtier l'indocilité des travailleurs. Je l'ai vu employer une fois dans une hacienda de canne à sucre. Il est fait de deux lourds morceaux de bois longs et équarris. Chacun d'eux est creusé en demi-lune, de distance en distance, et de telle façon qu'en les juxtaposant on fait coïncider les échancrures qui forment des trous ronds. C'est dans ces trous qu'on engage les jambes ou même le cou du patient.

en vint à lui confier l'intendance, qui appartenait à Alonso de Avila, lequel fut envoyé à l'île de Saint-Domingue en qualité de procureur, ainsi que j'aurai occasion de le dire en son lieu. Je ne dois pas oublier de rappeler ici que lorsque Cortès expédia Gonzalo de Sandoval à la Villa Rica à titre de lieutenant, commandant de place et alguazil mayor, il lui avait donné l'ordre d'envoyer, aussitôt qu'il arriverait, deux forgerons, avec leurs outils et ustensiles, les soufflets, beaucoup de la ferrure des navires échoués, les chaînes qui sans doute étaient déjà faites, des voiles, des agrès, de la poix, de l'étoupe, une boussole et tous autres objets pouvant servir à l'installation de deux bricks destinés à naviguer sur le lac de Mexico. Sandoval envoya le tout exactement, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

CHAPITRE XCVII

Comme quoi, Montezuma étant notre prisonnier, Cortès et nous tous lui faisions fête; comment on l'autorisa même à visiter ses temples.

Comme notre général ne cessait de donner son attention à toutes choses, ne pouvant méconnaître que Montezuma était réellement prisonnier et craignant qu'il n'en éprouvât une grande angoisse, il prenait soin d'aller tous les jours lui faire sa cour, après avoir récité ses prières, car nous n'avions point de vin pour dire la messe. Quatre capitaines l'accompagnaient, parmi lesquels étaient le plus souvent Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas. Il s'adressait à Montezuma avec beaucoup de courtoisie, s'informant comment il allait, le priant de demander tout ce qu'il désirerait et de bannir tout ennui dans sa prison, bien persuadé que ses ordres seraient exécutés. Le prince répondait qu'il était fort content d'être notre prisonnier, puique nos dieux nous en donnaient le pouvoir et que son Huichilobos daignait le permettre. De propos en propos, on en arrivait à lui exposer avec plus de détails, au moyen du Frère de la Merced, les vérités de notre sainte foi et la grande puissance de l'Empereur notre maître.

Quelquefois Montezuma jouait avec Cortès au *totoloque*, jeu ainsi nommé par les Indiens et pour lequel on se servait de petits jalets coulés en or et très-polis; on les lançait d'un peu loin, sur des palets en or aussi. Cinq marques suffisaient pour qu'on perdît ou qu'on gagnât certaine pièce ou quelque joaillerie qui formait l'enjeu. Je me rappelle que Pedro de Alvarado marquait les points de Cortès, tandis que ceux de Montezuma étaient aux soins d'un grand seigneur, son neveu. Or, Pedro de Alvrado mettait toujours un point de trop, et, comme Mon-

tezuma s'en apercevait, il disait en riant très-gracieusement qu'il ne voulait pas que le *Tonatio* se chargeât de marquer (c'est ainsi que les Indiens appelaient Pedro de Alvarado), parce qu'il faisait beaucoup d'*ixoxol* dans ses comptes, ce qui veut dire en leur langage qu'il trichait en marquant un point de trop. Cortès et les soldats qui dans le moment montaient la garde ne pouvaient se tenir de rire en entendant les plaintes de Montezuma. On demandera maintenant pourquoi cela nous faisait rire. C'était parce que Pedro de Alvarado, homme élégant et de belles manières, aimait à plaisanter en parlant, et, comme nous connaissions sa manie, nous rîmes alors par habitude. Mais revenons à notre jeu. Lorsque Cortès gagnait, il faisait cadeau de l'enjeu aux neveux et aux familiers de Montezuma qui se trouvaient de service; si c'était Montezuma qui gagnait, il le répartissait entre les soldats qui montaient sa garde. Non content même de l'enjeu qu'il nous donnait, chaque jour il nous offrait des présents en or et en étoffes, ainsi qu'au capitaine des gardes qui était alors Juan Velasquez de Leon, lequel se montrait toujours très-affectueux et très-empressé au service de Montezuma.

Je me rappelle aussi que parfois était de garde un certain soldat de haute stature, très-dispos et très-vigoureux, appelé Truxillo; c'était un matelot. Or lorsque son tour de garde venait pendant la nuit, il était si mal élevé que, — parlant par respect à mes lecteurs, — je suis forcé de dire qu'il faisait des choses malhonnêtes dont le bruit arrivait aux oreilles de Montezuma. En sa qualité de roi du pays et d'homme de cœur, le prince trouva la chose de mauvais goût et fut surpris qu'on se la permît dans un endroit où il pouvait l'entendre, oubliant ainsi le respect dû à sa personne. Il demanda à son page Orteguilla qui pouvait être cet homme malpropre et mal élevé. Il lui fut répondu que c'était un marin qui n'entendait rien à la politesse et aux bonnes manières. Le page en prit occasion pour lui dire ce que valait chacun des soldats qui étaient là présents, quel était caballero et quel ne l'était pas, ajoutant beaucoup d'autres choses que Montezuma désirait fort connaître. Mais revenons à notre Truxillo. Le jour venu, Montezuma le fit appeler et lui demanda pourquoi il était si malappris, ajoutant que, sans égard pour sa personne, il sortait des limites d'un juste respect. Il le pria de ne pas commettre de nouveau la même faute et lui fit donner un bijou en or du poids de cinq piastres. Truxillo ne tint aucun compte de la prière, et, la nuit suivante, il se rendit coupable, à dessein, de la même inconvenance, dans l'espoir qu'il en serait encore récompensé. Or Montezuma se plaignit à Juan Velasquez, capitaine du service, qui donna l'ordre de relever cet homme et de ne plus l'employer à monter la garde, lui faisant dire en même temps quelques paroles fort sévères.

Il arriva encore qu'un autre soldat, nommé Pedro Lopez, grand

arbalétrier, bien dispos, incompréhensible parfois, fut désigné pour la garde de nuit de Montezuma. Il eut une petite discussion avec un de ses camarades de quart, sur le point de savoir si c'était déjà son tour ou non. Dans le feu du débat, il s'écria : « Maudit soit ce chien, puisque, de lui monter continuellement la garde, je suis si malade de l'estomac que j'en meurs ! » Montezuma entendit le propos et en éprouva un vif regret. Cortès apprit la chose lorsqu'il vint pour faire sa cour. Il en fut tellement irrité qu'il ordonna d'appliquer le fouet à Pedro Lopez, tout bon soldat qu'il était. A partir de ce moment, ceux qui furent obligés de monter la garde s'en acquittèrent en silence et avec de bonnes manières. Quant à moi et à quelques autres camarades, il n'était pas nécessaire de nous rappeler le grand respect que nous devions au prince captif.

Montezuma, au surplus, nous connaissait tous; il savait nos noms et qualités, et il était si bon qu'il nous donnait des bijoux, des étoffes et de belles filles indigènes. Or, en ce temps-là, j'étais jeune et, toutes les fois que je montais sa garde ou que je passais devant lui, je témoignais de mon respect en ayant soin de me découvrir de mon bonnet d'uniforme. D'ailleurs le page Orteguilla lui avait dit que j'étais venu deux fois, avant Cortès, à la découverte de la Nouvelle-Espagne; et, comme j'avais avoué moi-même au page que je désirais prier Montezuma de me faire présent d'une belle Indienne, le prince le sut et, m'ayant mandé, il me dit : « Bernal Diaz del Castillo, on m'a conté que vous avez maigre provision[1] d'or et de linge; je vous ferai donner aujourd'hui une belle fille; traitez-la bien, elle est de bonne condition. On aura soin de vous remettre en même temps de l'or et des étoffes. » Je lui répondis très-respectueusement que je lui baisais les mains pour une si grande faveur et priais Notre Seigneur Dieu de le faire prospérer en toutes choses. Il paraît qu'il demanda au page le sens de ma réponse, qui lui fut transmis; sur quoi il exprima cette pensée que Bernal Diaz lui semblait être un homme de noble condition; car il savait tous nos noms, ainsi que je l'ai dit. Du reste, on me donna de sa part trois disques d'or et deux charges d'étoffes.

Laissons tout cela de côté pour dire que le matin, lorsqu'il faisait ses prières et ses sacrifices aux idoles, Montezuma déjeunait légèrement; il ne mangeait pas de viande à ce repas, mais seulement du piment. Il passait une heure à connaître de divers procès entre caciques venus de provinces éloignées. J'ai déjà dit dans un autre chapitre comment ils s'introduisaient au palais à propos de leurs affaires et le respect dont ils témoignaient. J'ai dit aussi, et c'est

1. Le texte espagnol dit : *hanme dicho que téneis* MOTOLINEA *de oro y ropa*. Le mot *motolinea* n'est pas espagnol, mais aztèque; il signifie pauvreté.

pour cela que je n'ai pas besoin de le répéter, que Montezuma, en ce moment-là, s'entourait d'une vingtaine de vieillards dont la mission était de juger. Nous sûmes alors que le prince avait un grand nombre de concubines; il en donnait en mariage à ses capitaines et aux personnes de distinction parmi ses favoris; il en offrit même à nos soldats : celle dont il me fit présent était du nombre, et certes cette noble provenance se voyait dans son air distingué; elle prit le nom de doña Francisca. C'est ainsi, du reste, que Montezuma passait son temps, riant quelquefois, quelquefois aussi songeant à sa prison.

Je ferai maintenant une réflexion, non qu'elle intéresse mon récit, mais parce que quelques personnes curieuses m'ont questionné à ce sujet. Comment se fait-il que, seulement pour avoir appelé « chien » Montezuma, sans même être en sa présence, Cortès ait condamné un soldat à être fouetté, tandis que nous étions si peu nombreux et que les Indiens ne pouvaient manquer d'en avoir connaissance? Je réponds à cela que nous tous, sans en excepter Cortès, lorsque nous passions devant le prince, nous témoignions de notre respect en découvrant nos têtes; que de son côté il était si bon et si poli que nous nous en tenions pour très-honorés, non-seulement parce qu'il était roi de la Nouvelle-Espagne, mais à cause des qualités mêmes et de la distinction de sa personne, qui méritait tous nos égards. Outre cela, si l'on veut raisonner justement, nos vies ne dépendaient-elles pas de l'ordre qu'il aurait pu donner à ses sujets de le tirer de prison et de se jeter sur nous? Très-certainement il leur aurait suffi de le voir libre et d'être en sa présence pour agir ainsi à l'instant. Nous voyions, du reste, que plusieurs grands seigneurs l'accompagnaient sans cesse, que beaucoup d'autres venaient de provinces éloignées; que tous lui formaient une cour brillante; qu'il donnait à boire et à manger continuellement à un nombre considérable de personnes, ni plus ni moins que lorsqu'il était libre.... Cortès, considérant tout cela, éprouva une très-grande irritation lorsqu'il apprit qu'on lui avait adressé une parole si malsonnante, et, dans son état d'excitation, sans y réfléchir plus longtemps, il ordonna qu'on en châtiât l'auteur, ainsi que je l'ai conté; et cela fut très-bien fait.

Continuons et disons qu'en ce moment arrivèrent de la Villa Rica des Indiens, porteurs des chaînes que Cortès avaient commandées aux forgerons. Ils apportaient aussi tout ce qui était nécessaire à la confection des bricks dont j'ai parlé. Notre général s'empressa de le faire savoir à Montezuma. J'en resterai là et je dirai ce qui se passa à ce sujet.

CHAPITRE XCVIII

Comment Cortès donna l'ordre de construire deux bricks solides et bons voiliers pour naviguer sur la lagune; comme quoi aussi Montezuma demanda à Cortès l'autorisation d'aller faire ses prières au temple; ce que Cortès répondit et comment il accorda cette permission.

Comme venait d'arriver tout ce qui était nécessaire à la construction des bricks, Cortès fut en instruire Montezuma, lui expliqua qu'il voulait fabriquer deux petits navires pour faire des parties de plaisir sur la lagune et le pria de donner ordre à ses charpentiers pour qu'ils fussent couper le bois indispensable, en compagnie de nos maîtres constructeurs, appelés Martin Lopez et Alonso Nuñez. Les chênes propres à ce travail poussent à quatre lieues de là. On put donc les amener sans retard et en former les carènes. Comme aussi les charpentiers indiens étaient fort nombreux, les bricks furent très-vite construits, calfatés, goudronnés, munis de leurs agrès, de leurs voiles, et les ponts couverts de leurs tentes. Ils étaient aussi solides et aussi bons voiliers que si l'on eût passé un mois à faire leurs carènes, car Martin Lopez était un maître consommé. C'est lui, du reste, qui fit les treize bricks qu'on employa au siége de Mexico, comme je le dirai plus loin. Ajoutons qu'il était un excellent soldat en campagne.

Laissons cela de côté pour dire que Montezuma annonça à Cortès qu'il voulait sortir, visiter ses temples, faire ses sacrifices et accomplir ses dévotions, ainsi qu'il y était obligé envers ses divinités. Il dit ensuite qu'il importait que ses capitaines, ses dignitaires et particulièrement ses neveux fussent témoins de cette sortie, attendu que chaque jour ils venaient lui dire qu'ils voulaient le délivrer et tomber sur nous, tandis que lui leur répondait sans cesse qu'il se réjouissait d'être en notre compagnie. Montezuma ajouta que ses sujets puiseraient dans cette sortie un nouveau motif de croire à ses paroles et d'être persuadés que Huichilobos le voulait ainsi, comme du reste on les en avait déjà convaincus. Cortès lui répondit en le priant de ne rien faire qui pût l'exposer à perdre la vie, attendu que, dans le but de voir si l'on tenterait des choses indues et s'il ordonnerait lui-même à ses capitaines et à ses papes de le délivrer et de nous faire la guerre, on allait envoyer quelques-uns de nos capitaines et de nos soldats avec mission de le faire à l'instant tomber mort sous le fil de leurs épées, pour la moindre chose répréhensible qu'on remarquerait en sa personne; et là-dessus bonne chance! qu'il pouvait partir; mais qu'il ne sacrifiât personne, attendu que c'est un grand péché contre

notre Dieu qui est le Dieu véritable et celui-là même que nous avons prêché; qu'au surplus, nos autels étant ici et l'image de Notre Dame également, il pourrait fort bien y réciter ses prières, sans aller dans son temple.

Montezuma répondit qu'il ne sacrifierait personne, et il partit dans sa riche litière, en grande pompe, accompagné de hauts caciques, comme il en avait l'habitude. Au devant du cortége marchaient ses insignes, c'est-à-dire son sceptre royal qui indiquait la présence de sa personne, ainsi que font du reste, aujourd'hui, les vice-rois de la Nouvelle-Espagne. Avec lui, et pour le surveiller, marchaient quatre de nos capitaines : Juan Velasquez de Leon, Pedro de Alvarado, Alonso de Avila et Francisco de Lugo, avec cent cinquante soldats. Le Père fray Bartolomé de Olmedo venait également avec nous, pour empêcher les sacrifices humains, si l'on tentait d'en faire. Lorsque nous approchâmes du maudit édifice, Montezuma ordonna qu'on le descendît de sa litière et il continua sa marche en s'appuyant sur les épaules de ses neveux et des autres caciques, jusqu'à ce qu'il arrivât au temple. J'ai déjà dit que partout où il passait ses dignitaires devaient marcher les yeux baissés, sans lui regarder la face. Quand il arriva au pied de l'escalier de l'oratoire, il y trouva un grand nombre de papes qui l'attendaient pour lui offrir leurs bras en montant. On avait fait en son honneur le sacrifice de quatre Indiens la veille au soir. Notre général avait beau dire et fray Bartolomé également; le prince n'en tenait aucun compte; il fallait absolument qu'il sacrifiât des hommes et des enfants, et nous nous voyions obligés de fermer les yeux; car déjà Mexico et plusieurs autres grandes villes étaient fortement agitées par les manœuvres des neveux de Montezuma, ainsi que je le dirai bientôt. Quand ses sacrifices furent terminés — il n'y employa pas beaucoup de temps, — nous revînmes avec lui à nos quartiers. Il était très-gai, et il donna divers joyaux d'or à tous les soldats qui l'avaient accompagné.

Arrêtons-nous ici, et je dirai ce qui advint encore.

CHAPITRE XCIX

Comme quoi nous lançâmes les bricks; comme quoi aussi le grand Montezuma dit qu'il voulait aller à la chasse ; il fut avec les brigantins jusqu'à un *peñol* où il y avait beaucoup de chevreuils et quantité d'autre gibier, et où personne n'entrait sans s'exposer à de graves peines.

Les bricks étant achevés, lancés dans la lagune, munis de leurs mâts et de leurs agrès, surmontés des pavillons royaux et impériaux, pourvus de matelots pour la manœuvre, on les essaya à la voile et à

la rame, et l'on s'aperçut qu'ils étaient très-bons voiliers. Lorsque Montezuma sut cela, il dit à Cortès qu'il désirait aller à la chasse sur la lagune et dans un *peñol* parqué, où personne, quel que fût son rang, ne pouvait chasser sous peine de mort. Notre général lui répondit qu'il le permettait très-volontiers, mais que Sa Seigneurie voulût bien se rappeler ce qui avait déjà été convenu quand il fut voir ses idoles : que sa vie serait en jeu, s'il était l'occasion de quelque trouble; que du reste il ferait une meilleure navigation sur les bricks que dans ses pirogues, même les plus grandes. Montezuma se réjouit de pouvoir aller sur le meilleur voilier des deux navires. Il y fit monter avec lui plusieurs seigneurs et dignitaires. L'autre brick se remplit de caciques ayant à leur tête le propre fils de Montezuma. Les gens de service de la vénerie occupèrent des pirogues et des canots. Mais, auparavant, Cortès avait donné l'ordre à Juan Velasquez de Leon, qui était capitaine de la garde, à Pedro de Alvarado, à Christoval de Oli et à Alonso de Avila, de l'accompagner avec deux cents soldats, les avertissant de se bien conformer à ses ordres et d'avoir l'œil ouvert sur Montezuma. Or, comme tous ces capitaines que je viens de nommer étaient gens de précaution, ils avaient rangé sur le brick tous les soldats que j'ai dits et placé quatre canons accompagnés de la poudre qu'on avait et de nos artilleurs nommés Mesa et Arbenga. On couvrit le navire d'une tente qu'on orna le mieux possible.

Montezuma vint à bord avec ses dignitaires. Le vent souffla très-frais et comme les matelots se réjouissaient d'être agréables à Montezuma, ils manœuvrèrent les voiles de telle sorte que le brick volait sur le lac et laissait bien loin derrière lui les embarcations montées par des personnages de distinction, quels que fussent d'ailleurs le nombre et la force de leurs rameurs. Montezuma était très-content; il disait que l'ensemble résultant des voiles et des rames était une grande chose. Il arriva au *peñol*, qui n'était pas du reste très-éloigné. Après avoir tué ce qu'il voulut de chevreuils, de lièvres, de lapins, il revint fort heureux à la ville. Mais, avant d'y arriver, et lorsque nous en étions déjà très-près, Pedro de Alvarado, Juan Velasquez de Leon et les autres capitaines donnèrent l'ordre de faire partir les canons. Cette manœuvre excita la joie de Montezuma, dont nous honorions la bonté familière, l'entourant toujours de ce respect qu'on réserve aux rois dans ces contrées. Il avait soin de nous le rendre en fort bons procédés.

Je n'en finirais pas, du reste, si je voulais dépeindre en détail ses manières de grand seigneur, non moins que les témoignages de respect et de soumission que lui prodiguaient tous les caciques de la Nouvelle-Espagne et même d'autres provinces éloignées. Rien ne pouvait être désiré par lui sans qu'on le lui présentât avec la plus

grande diligence, et je dis cela pour citer le fait suivant. Un jour que nous étions trois capitaines et quelques soldats dans la compagnie de Montezuma, un épervier s'abattit, dans les corridors du palais, sur une caille qui faisait partie des oiseaux apprivoisés que l'Indien majordome entretenait dans les appartements dont il était chargé. L'épervier emporta sa proie, sous les yeux de nos capitaines. L'un d'eux, Francisco de Azevedo, le Gentil, qui fut maître d'hôtel de l'amiral de Castille, s'écria : « Quel joli épervier! qu'il a bien pris sa proie, et quel superbe vol il a! » Nous répondîmes tous qu'il était fort bon en effet et qu'il y avait dans ce pays d'excellents oiseaux chasseurs. Montezuma resta attentif à ce que nous disions, et il demanda à Orteguilla le sens de nos paroles. Le page lui répondit que les capitaines prétendaient que l'épervier qui était entré dans le palais était très-bon et que, si nous en avions un semblable, nous lui enseignerions à se tenir à la main, disposé à obéir en se lançant sur n'importe quel volatile, pour en faire sa proie, dès que nous lui en donnerions le commandement. Montezuma dit alors : « C'est bien; je vais ordonner à l'instant de prendre ce même épervier; nous verrons si on l'apprivoise et si l'on chasse avec lui. » Tous alors nous nous découvrîmes pour le remercier. Il fit appeler ses chasseurs d'oiseaux et leur commanda de lui apporter l'épervier. Or, ils mirent tant d'adresse à lui faire la chasse qu'ils revinrent à la nuit tombante, apportant l'oiseau même, qu'ils donnèrent à Francisco de Azevedo. Celui-ci le mit à l'instant en présence de ses appeaux.... Mais les événements ne tardèrent pas à se développer au-delà de l'intérêt d'une chasse; aussi cesserai-je de parler de l'épervier, en prévenant le lecteur que je n'ai raconté le fait que pour donner à entendre à quel point Montezuma était grand prince, puisque non-seulement il régnait sur un vaste pays et recevait tribut de toute la Nouvelle-Espagne, mais encore, bien que prisonnier, il faisait trembler ses vassaux et avait assez d'autorité pour s'emparer même des oiseaux qui volaient dans les airs.

Mettons cela de côté et montrons comme quoi la Fortune fait parfois tourner sa roue vers le sort adverse. Dans ce moment même, elle avait inspiré aux parents du grand Montezuma, à d'autres caciques et à tout le pays la pensée de nous faire la guerre, de délivrer Montezuma ou de mettre à sa place quelqu'un d'entre eux pour régner sur Mexico. C'est ce que je vais dire à la suite.

CHAPITRE C

Comme quoi les neveux du grand Montezuma s'efforçaient de réunir autour d'eux plusieurs autres seigneurs, pour que l'on mît Montezuma en liberté en nous chassant de la capitale.

Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne après Mexico, eut connaissance que son oncle Montezuma était en prison depuis quelques jours et que nous nous efforcions de prendre la haute main en tout ce qu'il nous était possible. Il sut même que nous avions ouvert la chambre qui renfermait le trésor de son aïeul Axayaca, sans rien toucher à son contenu. Avant que la pensée nous vînt d'en prendre possession, il voulut réunir tous les seigneurs de Tezcuco, ses sujets, le seigneur de Cuyoacan, son cousin et le plus influent des neveux de Montezuma, le seigneur de Tacuba, celui d'Iztapalapa et un autre grand cacique, seigneur de Matalcingo, proche parent de Montezuma, et même, disait-on, héritier légitime des royaume et seigneurie de Mexico. Ce personnage était réputé pour sa valeur parmi les Indiens. Or, tandis que le concert se faisait entre eux et d'autres seigneurs mexicains pour tomber sur nous avec toutes leurs forces, il paraît que ce vaillant cacique, dont je ne sais pas le nom, fit observer que si on lui donnait la seigneurie de Mexico, à laquelle il avait droit, ils viendraient, lui et ses parents, de la province de Matalcingo, pour se mettre à la tête des conjurés avec toutes leurs forces, et délivrer Mexico de notre présence, assurant que pas un Espagnol n'échapperait vivant. Mais Cacamatzin, dit-on, répondit que c'était à lui que revenait la couronne, puisqu'il était neveu de Montezuma, et que si son compétiteur ne voulait pas venir à cette condition, on ferait la guerre sans lui.

Cacamatzin avait gagné à sa cause les villages et les seigneurs que j'ai dits, et il était convenu qu'un certain jour ils tomberaient sur Mexico tandis que d'autres conjurés, qui étaient dans la ville, leur en faciliteraient l'entrée. On en était là de ces pourparlers, lorsque Montezuma en fut instruit par le seigneur son parent qui n'était pas d'accord avec Cacamatzin. Pour mieux connaître la vérité, le monarque fit appeler tous les caciques et dignitaires de la capitale, lesquels confessèrent que Cacamatzin cherchait en effet à les attirer à lui par ses paroles et par ses dons, pour qu'on l'aidât à tomber sur nous et à délivrer son oncle. Or, comme Montezuma était homme de jugement et ne voulait pas voir sa capitale en armes et livrée au désordre, il avoua à Cortès tout ce qui se passait. Notre général connaissait très-bien ces préparatifs, et aucun de nous ne les ignorait; mais nous ne

savions pas les choses d'une manière aussi complète. Cortès était d'avis que Montezuma nous offrît le secours de ses soldats pour marcher sur Tezcuco et en prendre le seigneur, en détruisant la ville et ses environs. Ce plan ne fut pas du goût de Montezuma; aussi notre général prit-il le parti d'envoyer inviter Cacamatzin à abandonner ses projets de guerre, de peur qu'il n'y trouvât sa ruine; il voulait, disait-il, l'avoir pour allié, et offrait de faire pour lui tout ce dont il aurait besoin.... et mille autres compliments de cette nature.

Comme Cacamatzin était jeune et qu'il avait gagné à son parti beaucoup de gens qui promettaient de l'aider de leurs armes, il fit répondre à Cortès qu'il connaissait fort bien ses habitudes de flatteries, qu'il n'en voulait plus entendre, mais qu'il lui donnerait bientôt l'occasion de lui dire tout ce qu'on voudrait en allant à lui. Cortès l'envoya prier encore de ne rien entreprendre de contraire au service de notre Roi et seigneur, l'assurant qu'il le payerait de la vie. La réponse de Cacamatzin fut qu'il ne connaissait pas de roi et qu'il voudrait bien n'avoir pas connu ce Cortès qui, par des paroles mielleuses, avait emmené son oncle en captivité. Sur ce, notre général s'entretint avec Montezuma, lui faisant voir qu'étant aussi grand seigneur qu'il était, et comptant parmi les capitaines de Tezcuco un grand nombre de parents et de caciques qui ne pouvaient souffrir Cacamatzin à cause de sa malveillance et de ses airs hautains, tandis que se trouvait à Mexico, près du prince, un de ses frères, très-bon sujet, qui avait fui des mains de Cacamatzin par crainte d'en être massacré; considérant d'ailleurs qu'il était l'héritier du royaume de Tezcuco après le roi actuel, on devrait trouver le moyen de se mettre d'accord avec les gens de Tezcuco pour qu'ils arrêtassent Cacamatzin; ou bien encore Montezuma pourrait l'envoyer prier de venir secrètement, avec l'intention de mettre la main sur lui et de le retenir en son pouvoir jusqu'à ce qu'il devînt plus calme. Puisqu'au surplus l'autre neveu se trouvait au palais, fuyant les mauvais procédés de son frère, Cortès conseillait à Montezuma de le proclamer tout de suite roi de Tezcuco à la place de Cacamatzin, à qui l'on ôterait la couronne pour le punir des mauvais services qu'il rendait en provoquant le désordre dans les villes et parmi les caciques du pays, afin de s'emparer du pouvoir.

Montezuma répondit qu'il le ferait appeler, quoique ce fût avec le pressentiment qu'il ne voudrait pas venir; que, du reste, s'il n'obéissait pas, on tâcherait de se concerter avec ses officiers et ses parents pour s'emparer de lui. Cortès le remercia vivement et lui dit : « Seigneur Montezuma, croyez bien que si vous voulez retourner dans vos palais, vous en avez la liberté. Dès lors que j'ai la certitude que vous êtes plein de bon vouloir pour moi, et puisqu'au surplus je ressens

pour vous l'affection la plus grande, je serais répréhensible si je ne vous accompagnais moi-même à votre royal domicile avec tous les gens et officiers qui vous entourent. Si je ne l'ai pas fait jusqu'ici, c'est à cause de mes capitaines, car ce sont eux qui vous ont arrêté et qui ne veulent pas que je vous délivre ; c'est aussi parce que vous-même désirez rester en prison, afin d'éviter les révolutions que vos neveux méditent dans le but de se rendre maîtres de la ville et de vous enlever le commandement. » Montezuma répondit à Cortès qu'il le remerciait ; mais comme il connaissait la valeur des paroles flatteuses de celui-ci, il savait très-bien qu'il les disait dans le but, non de lui rendre sa liberté, mais de mettre ses intentions à l'épreuve. Au surplus, il savait par Orteguilla que c'étaient nos capitaines qui avaient conseillé à notre général de l'arrêter et il ne devait pas espérer que Cortès lui rendît la liberté sans leur aveu.

A la suite de ces conversations, le prince dit à notre général qu'il se trouverait bien en prison jusqu'à ce que l'on vît où aboutiraient les manœuvres de ses neveux ; qu'il allait envoyer tout de suite des messagers à Cacamatzin pour le prier de se présenter devant lui, dans le but de se réconcilier avec nous. Il lui fit dire en effet qu'il eût à ne pas s'inquiéter au sujet de la perte de sa liberté ; que s'il avait voulu s'échapper de nos mains, il en aurait eu beaucoup d'occasions ; que Malinche lui avait proposé deux fois de s'en retourner à ses palais, chose que lui, Montezuma, n'avait pas voulu faire, afin d'accomplir la volonté de ses dieux qui lui commandaient de rester en prison, faute de quoi il périrait infailliblement, ainsi que le lui avaient assuré les papes préposés au service des idoles ; que, pour tous ces motifs, il importait que Cacamatzin se liât d'amitié avec Malinche et avec ses frères d'armes. Montezuma envoya dire en même temps aux capitaines de Tezcuco comme quoi il faisait appeler son neveu pour qu'il contractât alliance avec Cortès, espérant bien qu'ils ne se laisseraient pas tourner la tête par ce jeune homme au point de prendre les armes contre nous.

Finissons-en avec ces pourparlers, en disant que Cacamatzin les comprit à merveille. Ses dignitaires entrèrent du reste en conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Cacamatzin y proféra des paroles de bravade, prétendant que dans quatre jours il irait nous massacrer, que son oncle était une *poule mouillée*, et qu'il en avait donné la preuve en refusant de nous faire attaquer, ainsi qu'on le lui conseillait, lorsque nous descendîmes la sierra de Chalco où l'on avait accumulé de si bons préparatifs de défense ; c'était encore Montezuma, disait son neveu, qui nous avait introduits dans la capitale, comme si l'on eût pu croire que nous nous y rendions pour lui faire du bien ; tout l'or qu'on lui payait en tribut, il nous le donnait ; bien plus, nous avions forcé et ouvert la chambre où se trouvait le trésor

de son aïeul Axayaca; et, pour comble, nous le retenions en prison, exigeant de lui qu'il ôtât du temple les idoles du grand Huichilobos pour y placer les nôtres. Cacamatzin ajoutait que, sans attendre que la situation devînt pire, et dans le but de châtier tant de mauvais procédés, il réclamait l'aide des caciques présents; qu'ils avaient vu de leurs yeux tout ce qu'il venait de retracer, et aussi comment nous brûlâmes vifs les officiers de Montezuma; qu'il n'était pas possible de supporter d'autres outrages et que tous ensemble ils se devaient concerter pour nous détruire. Là-dessus, Cacamatzin promit à ses conseillers de les faire tous grands seigneurs, s'il gagnait le trône de Mexico. Puis il leur distribua des joailleries en or, en ajoutant qu'il avait obtenu la promesse de secours de ses cousins les seigneurs de Cuyoacan, d'Iztapalapa, de Tacuba et de plusieurs autres parents; que, dans Mexico même, il y avait de hauts personnages de son parti, qui lui faciliteraient l'entrée de la ville et se joindraient à lui à l'heure qu'il voudrait; que, les uns par les chaussées, les autres en pirogues et dans leurs petits canots, ils pourraient tous s'introduire dans la ville sans rien craindre de personne, attendu que l'oncle était en captivité; du reste, il ne fallait nullement avoir peur de nous, sachant que, peu de jours auparavant, dans l'affaire d'Almeria, les capitaines de Montezuma avaient tué plusieurs *teules* et un cheval, dont le corps leur avait été présenté en même temps que la tête d'un *teule* vaincu; une heure suffirait pour nous massacrer tous, et ils auraient la joie de faire de grandes fêtes et des bombances avec nos cadavres.

A peine avait-il terminé ce discours, que les capitaines, dit-on, se regardèrent les uns les autres, invitant à parler ceux qui avaient l'habitude de prendre la parole les premiers dans les affaires de guerre. Quatre ou cinq d'entre eux se hasardèrent enfin à dire qu'il ne convenait pas de marcher sans l'autorisation du grand seigneur Montezuma, pas plus que de porter la guerre dans sa ville et dans sa propre maison; il fallait d'abord le lui faire savoir; s'il y consentait, ils étaient prêts à suivre leur prince avec la meilleure volonté; mais dans le cas contraire ils ne voulaient nullement se conduire en traîtres vis-à-vis de Montezuma. Il paraît que Cacamatzin se fâcha contre ceux qui formulèrent cette réponse. Il fit même arrêter trois d'entre eux. D'ailleurs, comme il y avait là, dans le conseil, quelques autres de ses parents, d'un caractère inquiet et remuant, ceux-ci promirent de le seconder jusqu'à la mort. En conséquence, il envoya dire à son oncle, le grand Montezuma, qu'il était sans doute fatigué de lui expédier des messages par lesquels il l'invitait à se lier d'amitié avec des gens qui avaient osé le déshonorer en le mettant en prison; qu'il était impossible de croire autre chose, sinon que nous étions des sorciers et que nous avions eu recours à nos sortiléges pour abattre son cou-

rage et son grand cœur; que, sans doute aucun, nos dieux et cette grande dame de Castille, que nous lui avions présentée comme notre protectrice, nous donnaient la puissance d'accomplir ce que nous faisions.

Il avait certainement raison en ce qu'il disait à la fin de son message; car il est bien sûr que la grande miséricorde de Dieu et Notre Dame, sa Mère bénie, venaient sans cesse à notre secours. Mais la conclusion de tous ces pourparlers fut que Cacamatzin répondit qu'il viendrait, malgré nous et malgré son oncle, pour nous parler à sa façon et nous faire périr. Montezuma, en recevant cette réponse effrontée, en ressentit une grande irritation. Sur l'heure même il envoya chercher six de ses meilleurs capitaines; il les munit de son sceau royal, leur fit présent de quelques joyaux d'or et leur donna l'ordre d'aller à l'instant à Tezcuco, où ils devraient montrer secrètement ses ordres scellés à certains capitaines et parents qui étaient au plus mal avec Cacamatzin, à cause de son arrogance; ils auraient d'ailleurs à s'arranger de manière à arrêter et le prince et ceux qui formaient son conseil, pour les amener à Mexico. Ces envoyés partirent et, conformément aux ordres de Montezuma, comme Cacamatzin était fort mal vu à Tezcuco, ils n'eurent pas de difficulté à le prendre dans son propre palais, tandis qu'il était en conférence avec ses alliés au sujet de son expédition. On fit en même temps cinq autres prisonniers pour les amener avec lui. Comme d'ailleurs cette ville se trouve non loin de l'eau, on les embarqua tout de suite dans des pirogues recouvertes d'une toile pour servir de tente, et on les conduisit à Mexico à force de rames. Quand ils débarquèrent, Cacamatzin fut placé dans une riche litière, en sa qualité de roi, et, sans cesser de le traiter avec respect, on le mena devant Montezuma. Dans la conversation avec son oncle, il se montra plus effronté que jamais, laissant percer ses prétentions de s'élever à la dignité de grand seigneur de tout le pays. On en eut du reste encore plus la certitude par les dépositions des autres prisonniers. Il en résulta que si Montezuma était déjà mécontent de son neveu, il le fut dès lors bien davantage.

Le prince conspirateur fut envoyé à notre général pour qu'il le retînt prisonnier, tandis qu'on donna la liberté à tous les autres. Cortès s'empressa de se rendre à l'appartement de Montezuma pour le remercier de ce grand service. L'ordre fut donné d'élever à la dignité royale de Tezcuco le jeune prince neveu de Montezuma et frère de Cacamatzin, que la crainte d'être tué avait fait se réfugier auprès de son oncle; il était du reste héritier présomptif de ce royaume. Pour que la chose se passât avec solennité et avec le consentement de toute la ville, Montezuma envoya l'ordre aux principaux personnages de cette province de venir près de lui. Les choses étant bien entendues, on le

proclama roi et seigneur de Tezcuco en lui donnant le nom de don Carlos.

Cela fait, quand les caciques et roitelets de Cuyoacan, d'Iztapalapa et de Tacuba, neveux de Montezuma, virent que Cacamatzin était en prison et apprirent que leur oncle n'ignorait nullement qu'ils avaient eux-mêmes conspiré pour le déposséder de la couronne et la donner à leur cousin, ils devinrent fort inquiets et cessèrent de le voir et de lui faire leur cour. Cortès se mit d'accord avec Montezuma, qu'il gagna à la pensée de les arrêter tous; et huit jours après on les put voir attachés à la grande chaîne, ce qui satisfit beaucoup notre capitaine et nous. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer maintenant les risques qu'auraient courus nos existences au milieu de ces projets incessants de nous massacrer et de nous dévorer, si la grande miséricorde de Dieu, qui était toujours avec nous, ne nous eût constamment secourus! Quant à ce bon Montezuma, il donnait une solution heureuse à toutes nos affaires. Et qu'on remarque bien à quel point il était grand seigneur, puisque, même au temps de sa captivité, on lui obéissait comme on vient de voir.

Tout étant apaisé et les conspirateurs en prison, Cortès, nos capitaines et le Frère Bartolomé de Olmedo ne cessaient de faire leur cour à Montezuma, cherchant à lui complaire autant que possible et plaisantant avec lui, sans jamais s'écarter du respect. Aucun d'eux ne s'asseyait en sa présence avant que Montezuma eût donné ordre qu'on avançât des siéges. Il mettait, du reste, tant d'égards dans nos relations, qu'il nous inspirait une affection réelle; car il était véritablement grand seigneur en toutes les choses que nous lui voyions faire. Dans nos conversations, quelquefois le Frère, aidé d'Orteguilla, lui faisait entendre les vérités relatives à notre sainte foi; et l'on peut dire que ce n'était pas sans succès, puisque quelques-uns des bons raisonnements entraient dans son cœur, ainsi que le prouvait l'attention qu'il y prêtait bien autrement qu'au début. On lui faisait aussi comprendre la grande puissance de l'Empereur notre seigneur, en expliquant comme quoi de grands personnages étaient ses vassaux et lui juraient obéissance, même en des pays lointains. On ajoutait beaucoup d'autres choses qu'il prenait plaisir à entendre. D'autres fois, Cortès jouait avec lui au *totoloque*, et comme, d'ailleurs, il n'était nullement avare, il nous donnait un jour des bijoux en or, un autre jour de bonnes étoffes.

Je mettrai fin à ce sujet, et je poursuivrai mon récit.

CHAPITRE CI

Comme quoi Montezuma, plusieurs caciques et bon nombre de personnages des districts jurèrent obéissance à Sa Majesté, et de plusieurs autres choses qui se passèrent.

Voyant que tous ces petits rois que j'ai nommés étaient en prison, et que la paix régnait dans leurs villes, Cortès rappela à Montezuma qu'avant notre entrée à Mexico Sa Seigneurie lui avait par deux fois envoyé dire qu'il serait payé tribut à Sa Majesté don Carlos; on pouvait croire par conséquent qu'ayant appris la grandeur de notre Roi et seigneur, comme quoi plusieurs royaumes lui payent des tributs tandis que grand nombre de princes lui sont soumis, Montezuma et tous ses vassaux s'empresseraient de jurer obéissance à notre maître, attendu que c'est ainsi que cela se pratique : l'obéissance d'abord et les tributs ensuite. Montezuma répondit qu'il convoquerait ses vassaux et s'en entretiendrait avec eux. En dix jours, la plus grande partie des caciques du pays fut réunie; mais on ne vit pas venir ce proche parent de Montezuma que j'ai dit être très-vaillant et qui lui ressemblait par son air et par sa stature; il était du reste d'un caractère inconstant. Pour le moment il se trouvait dans une de ses villes, appelée Tula. C'est à lui, disait-on, qu'après Montezuma la couronne devait appartenir. Quand on l'appela, il fit répondre qu'il ne voulait point venir, ni payer tribut, par la raison que le rendement de ses provinces ne suffisait pas même à ses besoins. Montezuma en fut irrité au point qu'il envoya quelques capitaines avec ordre de l'arrêter; mais comme c'était un grand seigneur et qu'il avait de nombreuses alliances, il fut averti assez à temps pour se retirer dans l'intérieur de sa province, où il ne fut pas possible de le prendre pour le moment.

Je le laisserai là, et je dirai la conférence que Montezuma tint avec tous les caciques du pays, dont il avait provoqué la réunion. Il leur adressa la parole en l'absence de Cortès et de nous tous, à l'exception du page Orteguilla. Il leur dit que depuis longtemps, — ils le savaient fort bien, — leurs aïeux avaient annoncé, ainsi qu'on le pouvait voir dans les livres de leurs annales, qu'il viendrait des hommes d'où le soleil se lève, pour gouverner ces contrées, et qu'alors finirait le règne des Mexicains; que, quant à lui, il croyait, d'après le dire de ses dieux, que nous étions ces hommes-là; que les papes avaient prié Huichilobos de se déclarer à ce sujet, mais que jusqu'à présent, malgré d'abondants sacrifices, il gardait le silence, contrairement à ses habitudes, se contentant de dire pour unique réponse qu'il n'avait

pas changé d'avis, qu'il donnait le même conseil qu'autrefois et qu'on eût à ne plus l'interroger à ce sujet : paroles significatives qui donnaient clairement à entendre que l'on devait jurer obéissance au Roi de Castille dont ces *teules* se prétendaient les sujets. « A vrai dire, ajouta-t-il, je ne crois pas que pour l'heure il y ait le moindre inconvénient à le faire, sauf à voir si plus tard nos dieux nous donnent un meilleur conseil; tenons-nous, du reste, toujours disposés à agir selon que les circonstances nous paraîtront le permettre. Ce que, pour le moment, je vous commande et même vous supplie de faire, c'est que tous, volontairement, nous jurions obéissance et nous nous décidions à quelque acte de vasselage. Je ne tarderai pas à vous dire ce qu'il nous sera plus convenable de faire; mais comme en ce moment Malinche m'importune à ce sujet, que personne ne refuse de se soumettre. Considérez que depuis vingt-huit ans que je vous gouverne vous m'avez toujours servi avec loyauté. Je vous ai enrichis, j'ai agrandi vos domaines, je vous ai donné des commandements importants et de grandes richesses. Si maintenant nos dieux permettent que je sois en captivité, vous devez être convaincus que j'y reste uniquement parce que la volonté de mon grand Huichilobos m'en fait une loi. »

Ayant entendu ce discours, tous répondirent qu'ils obéiraient à son commandement, et, en proférant ces paroles, eux tous, et Montezuma plus encore, poussaient de grands soupirs et répandaient des larmes abondantes. Un des dignitaires fut chargé d'aller dire que le lendemain on jurerait obéissance et vasselage à Sa Majesté[1]. Le moment venu. Montezuma adressa encore la parole à ses caciques sur ce sujet en présence de Cortès, de nos capitaines, de plusieurs soldats et de Pedro Hernandez, secrétaire du général. A la suite de ce discours, tous firent serment d'obéir à Sa Majesté, en témoignant de la plus grande tristesse. Montezuma ne put alors retenir ses larmes, et, quant à nous, nous l'aimions à ce point et de si bon cœur que, de le voir

1. *Montezuma jure obéissance au roi d'Espagne.* Cette scène est réellement pitoyable, et l'on se demande en quoi elle était motivée. On n'y trouve pas d'autre motif que la soumission obstinément respectueuse à la prophétie de ses ancêtres, et surtout cet affaissement de cœur et d'âme dont nous venons de parler dans une note précédente. La funeste habitude d'une vie voluptueuse, au milieu d'un faste oriental, avait préparé de longue main cette décadence morale, que les événements actuels mettaient en évidence. La faiblesse d'attitude qui en résulta pour le chef de la nation amena cette abdication honteuse de droits séculaires et procura à l'Espagne l'avantage de pouvoir dire qu'elle avait hérité et non conquis un royaume, une royauté avec toutes les prérogatives qui l'accompagnaient. « La Cour d'Espagne, dit Clavijero, déclare, dans quelques décrets rendus en faveur de la descendance de Montezuma, qu'aucune autre famille ne pourrait arguer à son profit de ces privilèges exceptionnels; car personne n'a rendu à l'Espagne un service comparable à celui que l'empereur Montezuma rendit en incorporant à l'Espagne, *par une cession volontaire*, un grand et riche royaume comme l'était celui du Mexique.... Betancourt, en la IIe partie, traité Ier, de son *Teatro mejicano*, cite les susdits décrets. » (Clavijero, *loc. cit.*, page 251.)

pleurer, nos yeux aussi se mouillèrent et il y eut parmi nous des soldats qui versèrent autant de pleurs que Montezuma lui-même.

Je m'arrêterai là pour dire que Cortès et l'intelligent Père fray Bartolomé de Olmedo étaient constamment dans l'appartement de Montezuma, tâchant de le divertir et de l'amener à abandonner ses idoles. Je reprendrai bientôt mon récit.

CHAPITRE CII

Comme quoi Cortès fit en sorte d'être renseigné sur les mines d'or, en quoi elles consistaient, dans quelles rivières elles se trouvaient ; et aussi sur les bons ports, depuis le Panuco jusqu'à Tabasco, surtout le fleuve Guazacualco. De ce qui arriva à ce sujet.

Cortès et ses capitaines étant avec Montezuma, auquel ils tenaient compagnie, entre autres sujets de conversation suivis au moyen de doña Marina, de Geronimo de Aguilar et d'Orteguilla, on demanda au monarque où et dans quelles rivières se trouvaient les mines[1], et quelle méthode on employait pour recueillir l'or qu'on apportait en grains, parce que nous désirions envoyer deux de nos soldats, grands mineurs, pour y aller voir. Montezuma répondit qu'on l'extrayait de trois endroits, mais qu'on en apportait la plus grande partie d'une province appelée Zacatula, située vers le sud, à dix ou douze journées de marche de la capitale; qu'on le recueillait au moyen de baquets au fond desquels les grains d'or se déposaient, après que la terre avait été convenablement lavée; pour le moment on le lui apportait de la province de Tuztepeque. Il y était recueilli dans deux rivières, non loin du point où nous débarquâmes; près de cette province il y avait d'autres bonnes mines dans deux pays non soumis, habités par les Chinantèques et les Zapotèques; si nous voulions y envoyer nos soldats, il fournirait des personnages de distinction qui iraient avec nous.

Cortès le remercia vivement et il s'empressa d'envoyer à Zacatula un pilote appelé Gonzalo de Umbria, avec deux soldats mineurs. Or ce Gonzalo de Umbria était celui-là même auquel notre général avait fait mutiler les pieds, en même temps qu'on pendait Pedro Escudero et Juan Cermeño et qu'on donnait le fouet aux Peñates, à la suite de leur tentative de soulèvement avec un de nos navires, ainsi que je l'ai longuement écrit dans le chapitre qui en a parlé. Mais cessons

1. J'emploie le mot « mine », parce que l'auteur fait usage du terme espagnol qui lui correspond. Le lecteur aura compris sans doute que ce n'est pas de mines qu'il s'agit ici, mais de gisements. Cette réflexion doit être appliquée aux passages analogues qui vont se présenter souvent dans la suite de ce récit.

de raconter les faits passés et disons comme quoi partirent Umbria et ses compagnons, auxquels on assigna un délai de quarante jours pour revenir. Cortès envoya en même temps vers le nord un capitaine du nom de Pizarro, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, que Cortès traitait comme parent. Or, rappelons-nous qu'en ce temps-là on n'avait aucune connaissance du Pérou, qui ne connaissait pas davantage n'importe quel Pizarro. Quoi qu'il en soit, ce capitaine, accompagné de quatre soldats et de quatre dignitaires mexicains, partit avec l'injonction de revenir sous quarante jours; il y avait une distance de quatre-vingts lieues de Mexico à la localité où il se rendait.

Après ces deux départs, le grand Montezuma donna à notre chef une toile de *nequen* sur laquelle on avait dessiné au naturel toutes les rivières et les baies de la côte du nord, du Panuco à Tabasco, soit une distance de cent quarante lieues, en y comprenant la rivière Guazacualco. Nous connaissions tous les ports qui étaient signalés sur cette toile, depuis que nous en avions fait la découverte avec Grijalva, à l'exception du Guazacualco, qu'on nous dit être très-considérable et très-profond. Cortès résolut d'envoyer voir ce que c'était et de donner l'ordre de sonder le port et l'entrée du fleuve. Diego de Ordas, dont j'ai déjà parlé tant de fois, homme intelligent et courageux, dit à notre général qu'il irait volontier étudier cette rivière et les terres qui l'entouraient, ainsi que les qualités de leurs habitants, pourvu qu'on lui donnât des soldats et des Indiens de distinction qui marchassent avec lui. Cortès hésitait à lui en accorder l'autorisation, parce qu'il le tenait pour homme de bon conseil, et qu'il désirait le garder près de lui. Cependant, ne voulant pas le désobliger, il lui permit de tenter cette expédition. Montezuma fit alors observer à Ordas que son autorité ne s'étendait pas jusqu'au Guazacualco, dont les habitants étaient très-belliqueux; qu'il devait réfléchir à ce qu'il allait faire, sachant bien que s'il arrivait quelque malheur, ce ne serait pas sur lui Montezuma qu'il en faudrait rejeter la faute; du reste, avant d'entrer dans cette province, Ordas trouverait des garnisons mexicaines sur la frontière; il en pourrait prendre avec lui des soldats, s'il en avait besoin. A toutes ces choses, Montezuma ajouta bien d'autres gracieusetés. Cortès et Diego de Ordas lui en exprimèrent leur reconnaissance; après quoi, celui-ci se mit en route avec deux soldats et quelques dignitaires que Montezuma lui donna.

C'est ici que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara prétend que Juan Velasquez fut avec cent soldats coloniser le Guazacualco, tandis que Pedro de Ircio était déjà allé en faire autant sur le Panuco; et comme je suis déjà fatigué de voir combien ce chroniqueur reste en dehors de ce qui arriva, j'omettrai d'en parler ici, pour dire ce que fit chacun des capitaines que notre général envoya et comme quoi ils revinrent avec des échantillons d'or.

CHAPITRE CIII

Comme quoi revinrent les capitaines que notre général avait envoyés visiter les mines et sonder le port et la rivière Guazacualco.

Le premier qui revint à la ville de Mexico rendre compte à Cortès du résultat de l'expédition fut Gonzalo de Umbria avec ses compagnons. Ils apportèrent une valeur de trois cents piastres en grains d'or qu'ils avaient recueillis, à côté des Indiens d'un village appelé Zacatula. Les caciques de cette province, d'après le rapport d'Umbria, employaient beaucoup d'Indiens sur deux rivières, lesquels, au moyen de petites auges, lavaient le limon et recueillaient l'or après le lavage. Les voyageurs ajoutaient que s'ils étaient meilleurs mineurs et opéraient comme on fait à l'île de Saint-Domingue ou à Cuba, ces dépôts seraient très-riches. Avec eux venaient deux personnages, au nom de cette province, apportant à Cortès un présent en or travaillé, d'une valeur d'environ deux cents piastres; ils s'offraient en même temps à être les serviteurs de Sa Majesté. La vue de cet or réjouit notre général autant que s'il eût valu trente mille piastres, parce qu'il était le témoignage de l'existence de bons gisements. Il se montra très-affectueux envers les caciques qui avaient apporté ce présent. Il leur fit donner des verroteries vertes de Castille, ajoutant mille démonstrations verbales, après lesquelles ils s'en retournèrent très-satisfaits dans leur pays. Umbria disait du reste que, non loin de Mexico, il y avait de grands centres de population et une autre province appelée Matalcingo. Ce qu'il fut au surplus bien facile de comprendre, c'est que Umbria et ses compagnons revinrent riches et bien lestés d'or; c'est justement pour cela que Cortès avait choisi ce capitaine, afin de gagner son amitié et de lui faire oublier qu'en d'autres temps il avait donné l'ordre de lui mutiler les pieds. Nous n'en parlerons plus, puisqu'il avait bien mis son voyage à profit.

Nous reviendrons au capitaine Diego de Ordas, envoyé, lui, au fleuve Guazacualco, à cent vingt lieues de Mexico. Il racontait qu'il avait passé par de grands villages dont il donnait les noms; que partout on lui faisait fête; que, sur la route de Guazacualco, il avait rencontré à la frontière les garnisons de Montezuma, dont se plaignaient amèrement tous les pays environnants, tant à cause des vols que ces Indiens commettaient que pour leur audace à s'emparer des femmes et à imposer leurs tributs. Ordas, secondé par les personnages mexicains qui étaient avec lui, réprimanda fortement les capitaines de Montezuma qui exerçaient l'autorité dans la province. Il les menaça, s'ils continuaient, de porter leurs méfaits à la connaissance

de leur souverain, qui sans doute les enverrait chercher et les châtierait comme il avait châtié déjà Quetzalpopoca et ses compagnons, à la suite des vols qu'ils avaient commis dans les villages de nos alliés. Il réussit de la sorte à leur inspirer quelque crainte. Il continua ensuite sa route vers Guazacualco, n'emmenant avec lui qu'un seul personnage mexicain. Lorsque le cacique de cette province, appelé Tochel, apprit sa prochaine arrivée, il envoya à sa rencontre ses dignitaires, qui témoignèrent de leurs bons sentiments à son égard, car tout le monde dans ce pays avait entendu parler de nous à propos de notre expédition sous Grijalva, ainsi que je l'ai longuement conté dans le chapitre qui s'y rapporte.

Arrivons maintenant à dire que lorsque les caciques de Guazacualco apprirent le but du voyage de Ordas, ils mirent à sa disposition de grandes pirogues au moyen desquelles le cacique Tochel lui-même et plusieurs autres personnages de distinction l'aidèrent à sonder l'embouchure du fleuve. Ils trouvèrent trois grandes brasses aux endroits les plus profonds; mais, en remontant un peu la rivière, les gros bâtiments y pouvaient naviguer, et plus on montait, plus la profondeur était grande. Il était même certain que des karaques pourraient circuler près d'une ville située sur la rive. Ordas, ayant pratiqué le sondage, entra avec les caciques dans cette ville, où on lui donna quelques joyaux en or et une belle Indienne, après avoir fait soumission à Sa Majesté. On se plaignait beaucoup de Montezuma et de ses troupes, avec lesquelles on avait eu, peu de temps auparavant, une rencontre. Une autre fois, les gens de cette province tuèrent tant de Mexicains tout près d'un petit village, qu'on donna depuis lors à cet endroit le nom de *Guilonemiqui*, ce qui signifie en leur langue : « lieu où l'on tua ces crapuleux Mexicains. » Ordas les remercia beaucoup pour leurs bons procédés, et après leur avoir donné des verroteries de Castille qu'il apportait dans ce but, il retourna à Mexico, où il fut joyeusement reçu par Cortès et par nous tous. Il racontait que c'était un beau pays pour l'élevage des bestiaux, dont le port était très-avantageux pour les communications avec les îles de Cuba, de Saint-Domingue et de la Jamaïque, sauf pourtant l'inconvénient d'être situé fort loin de Mexico et d'être avoisiné par de grands marécages. C'est précisément là la raison qui fit qu'on lui refusa tout mérite comme port de transit pour la capitale.

Mais laissons là Ordas, et parlons du capitaine Pizarro et de ses compagnons qui furent à Tuztepeque étudier les gisements d'or. Pizarro revint avec un soldat seulement, pour rendre compte à Cortès de son voyage, rapportant pour environ mille piastres de grains d'or. Ils disaient que dans les provinces de Tuztepeque, de Malinaltepeque et d'autres villages environnants, ils arrivèrent aux rivières avec beaucoup d'hommes qu'on leur donna pour les accompagner. Ils y

ramassèrent le tiers environ de l'or qu'ils apportaient. Ils ajoutaient qu'ils remontèrent la sierra vers une autre province habitée par les Chinantèques; mais qu'à leur arrivée un très-grand nombre d'Indiens armés vinrent à leur rencontre, bien munis de lances plus grandes que les nôtres, d'arcs, de flèches et de boucliers, et disant qu'aucun Mexicain ne devait entrer dans leur pays, sous peine de mort, mais que les *teules* pouvaient avancer autant qu'ils le voudraient. Les voyageurs profitèrent de l'autorisation, tandis que les Mexicains n'allèrent pas plus loin. Lorsque les caciques de Chinanta connurent le but du voyage, ils réunirent beaucoup de leurs hommes habitués au lavage du sable et en firent accompagner nos soldats jusqu'aux rivières, où ils recueillirent le reste de leur provision d'or; ce dernier se distinguait par sa surface rugueuse, qualité qui, d'après les Indiens, donne l'espoir d'une longue durée des gisements, parce que c'est l'indice d'une plus grande proximité de l'émergence. Le capitaine Pizarro amenait au surplus deux caciques de ce pays, qui venaient se déclarer vassaux de Sa Majesté et briguer notre alliance. Ils apportaient un présent en or, et, à l'égal des autres caciques, ils disaient tout le mal possible des Mexicains, dont ces provinces étaient fatiguées, à cause de leurs déprédations, au point qu'on ne pouvait plus ni les voir ni même proférer leur nom parmi les habitants.

Cortès accueillit très-bien Pizarro et les personnages venus avec lui. Il accepta le présent qu'on lui offrit et dont je ne me rappelle plus la valeur après tant d'années. Il leur promit gracieusement de leur venir en aide, d'être l'ami des Chinantèques et il employa les meilleurs termes pour les congédier vers leurs provinces. Pour éviter du reste qu'il leur arrivât malheur en chemin, il les fit accompagner par deux personnages mexicains, avec ordre de ne pas les abandonner avant qu'ils fussent hors de danger, dans leur pays même. Ces messagers partirent ainsi très-satisfaits. Reprenons maintenant la suite de notre récit, pour dire que Cortès demanda ce qu'étaient devenus les autres soldats que Pizarro avait emmenés; c'étaient : Barrientos, Escalona le Jeune, Cervantès le Farceur et Heredia le Vieux. Pizarro répondit que le pays leur ayant paru bon et riche en mines, tandis que tous les villages étaient très-pacifiques, il leur donna l'ordre d'établir une plantation de maïs et des cacaoyères, en y ajoutant l'élevage de beaucoup d'oiseaux du pays et la culture du coton, leur recommandant, du reste, d'examiner toutes les rivières, pour s'assurer des gisements qu'il pourrait y avoir. Cortès garda pour l'instant le silence, mais il n'approuva pas que son parent eût ainsi dépassé ses ordres. Il vint à notre connaissance que, l'ayant pris à part, il lui adressa des paroles sévères et lui dit qu'il voyait peu de distinction à la manie d'élever des oiseaux et de soigner des

cacaoyères. Sans perdre de temps d'ailleurs, il envoya un soldat nommé Alonso Luis, porteur d'un ordre de retour, pour aller chercher les hommes que Pizarro avait abandonnés. Je dirai en son lieu ce que firent ces soldats.

CHAPITRE CIV

Comme quoi Cortès dit au grand Montezuma qu'il ordonnât à tous les caciques du pays de payer tribut à Sa Majesté, et de ce qu'on fit à ce sujet.

Comme le capitaine Diego de Ordas et les soldats que j'ai nommés revinrent avec des échantillons d'or, annonçant que le pays était riche, Cortès, conseillé par Ordas et d'autres capitaines et soldats, résolut de dire à Montezuma que tous les caciques et tous les villages du royaume eussent à payer tribut à Sa Majesté l'Empereur et que le prince lui-même, en sa qualité de premier grand seigneur, donnât partie de ses trésors. Il répondit qu'il ferait demander de l'or à tous les villages, mais que beaucoup d'entre eux ne pourraient s'en procurer, ne possédant que des bijoux de peu de valeur qu'ils avaient hérités de leurs aïeux. En conséquence, il envoya des délégués partout où il y avait des gisements, avec ordre de faire donner par chaque pays un certain nombre de disques en or fin, de la grandeur de ceux qu'on lui payait à lui-même. Il adressait, du reste, deux disques comme échantillon de ce qu'il voulait. Quant aux autres localités non minières, elles étaient dans l'habitude de n'offrir à la couronne que des joyaux de peu de valeur.

Il adressa aussi des messagers à la province de ce grand seigneur, son proche parent, qui s'était refusé à lui obéir, et dont la résidence était à environ douze lieues de Mexico. Sa réponse fut qu'il ne donnerait point d'or et qu'il n'obéirait pas à Montezuma, puisqu'il était seigneur de Mexico aussi bien que ce prince et que la couronne lui revenait à l'égal de Montezuma, qui osait lui demander tribut. Le monarque, ayant entendu ces choses, en éprouva une irritation si grande qu'il donna des ordres, marqués de son sceau, à des capitaines de confiance, pour qu'on lui amenât prisonnier le rebelle. On le conduisit en effet en sa présence. Les paroles qu'il adressa à Montezuma furent très-effrontées. Il ne témoigna aucune crainte; était-ce l'effet de son grand courage, ou bien fallait-il supposer qu'on disait vrai lorsqu'on prétendait, en le voyant un peu étourdi, qu'il avait un grain de folie? Cortès, ayant su tout cela, envoya prier Montezuma de lui confier le prisonnier, lui promettant de le garder lui-même, car on assurait que l'ordre était donné de le tuer. On l'amena donc à notre

général, qui lui parla affectueusement, le priant de ne pas faire de folies contre son roi; au surplus, il lui promit de le mettre en liberté. Mais Montezuma, en ayant eu connaissance, pria qu'on ne le délivrât nullement et qu'on l'attachât à la grande chaîne, comme on avait fait à propos des petits rois dont j'ai déjà parlé.

Arrivons-en à dire qu'au bout de vingt jours revinrent tous les délégués que Montezuma avait envoyés pour le recouvrement des tributs en or. Immédiatement le prince fit appeler Cortès, nos capitaines et quelques soldats de garde qu'il connaissait. Il s'exprima alors en ces termes ou à peu près : « A vous, seigneur Malinche, et à vous, seigneurs capitaines et soldats, je fais savoir que je me reconnais des devoirs envers votre grand Empereur, et que des sentiments de bon vouloir m'animent envers lui, non-seulement parce que je le tiens pour seigneur et grand seigneur, mais encore parce qu'il vous a envoyés de si lointains pays, pour prendre de mes nouvelles. La pensée qui me domine, c'est que c'est lui qui doit nous commander, selon la prophétie de nos aïeux et conformément à ce que nos divinités nous disent chaque jour. Prenez cet or que l'on vient de recueillir et que l'empressement de nos délégués a empêché d'être plus considérable; quant à moi, ce que je me propose d'offrir à l'Empereur, c'est tout le trésor que j'ai hérité de mon père et qui est actuellement en votre pouvoir, dans vos propres quartiers; je n'ignore pas, même, que, peu de temps après votre arrivée, vous ouvrîtes la salle, que vous considérâtes tout ce qu'il y avait, et prîtes la précaution de fermer l'entrée ainsi qu'elle l'était auparavant. Quand vous l'enverrez à votre Empereur, dites-lui dans vos mémoires et vos lettres : *Voilà ce que vous envoie votre bon vassal Montezuma.* Je vous donnerai encore des pierres d'une grande valeur, pour que vous les lui envoyiez en mon nom : ce sont des *chalchihuis* que seul votre Empereur est digne de posséder, chaque pierre valant deux charges d'or. Je veux lui envoyer aussi trois sarbacanes avec leurs projectiles dans des gibecières, tellement ornées de pierreries qu'il se réjouira certainement de les voir. Je prétends en outre offrir de ce que je possède personnellement, quoique ce soit maintenant peu de chose, parce que la plus grande partie de l'or et des joyaux que j'avais, je vous l'ai donnéepeu à peu. »

Lorsque Cortès et nous tous entendîmes ces paroles, nous fûmes vraiment émus de la grande bonté et de la libéralité de Montezuma; le plus respectueusement possible et nous découvrant de nos coiffures militaires, nous lui dîmes que nous reconnaissions cette grande faveur. Cortès, dans les termes les plus affectueux, ajouta que nous écririons à notre Empereur, pour louer sa magnificence et la simplicité avec laquelle il nous offrait son or pour sa royale personne. Après quelques autres compliments de pure convenance, Montezuma

chargea ses majordormes de mettre à notre disposition les richesses en or et tous les trésors qui étaient contenus dans la salle murée. Nous passâmes trois jours à tout examiner et à retirer les valeurs des montures où elles se trouvaient enchâssées. Il fallut même que, pour ce travail de démontage, vinssent les joailliers de Montezuma, qui résidaient au village d'Escapuzalco. J'assure que la quantité d'or était si grande que, le triage fait, il en résulta trois piles qui donnèrent ensemble un poids de six cent mille piastres, sans compter l'argent et grand nombre d'autres valeurs, ainsi que je le dirai plus loin. Et remarquez que je ne tiens pas compte ici des feuilles et des disques d'or, ni des grains de même métal provenant des mines. On se mit à l'œuvre pour fondre le tout, avec l'aide des joailliers indiens dont j'ai parlé. Il en résulta des lingots très-volumineux de la largeur de trois doigts. Cette opération finie, on apporta le présent que Montezuma avait promis de donner personnellement. Ce fut vraiment une merveille de voir tant d'or et la richesse de plusieurs des joyaux qui composaient cet envoi : les pierres chalchihuis, entre autres, qui, pour les caciques eux-mêmes, représentaient une valeur considérable en or. Les trois sarbacanes avec leurs gibecières étaient ornées de pierres et de perles soigneusement enchatonnées. Des dessins en plumes, de petits oiseaux couverts de perles : tout était riche et d'une valeur considérable. Je n'en finirais pas si je voulais tout énumérer.

Disons maintenant comme quoi on timbra tout l'or dont j'ai parlé, avec un poinçon en fer que Cortès fit fabriquer d'accord avec les officiers du Roi et avec nous tous, au nom de Sa Majesté, en attendant qu'Elle daignât ordonner d'autres mesures. Ce poinçon se composait des armes royales figurées en la grandeur d'une pièce d'or de quatre piastres. Je ne parle pas ici des joyaux riches que l'on crut convenable de ne pas démonter. Nous n'avions ni poids ni balances pour peser tous ces lingots d'or et d'argent, ainsi que les joyaux qu'on ne démonta pas. Il parut donc opportun à Cortès et aux commissaires de Sa Majesté de faire fabriquer des poids pesant au maximum une arroba, d'autres d'une demi-arroba, de deux livres, d'une livre, d'une demi-livre et de quatre onces, non dans l'espoir d'en obtenir un résultat exact, mais d'approcher de la réalité à une demi-once près. Les commissaires du Roi dirent qu'il y avait une valeur de plus de six cent mille piastres en or, tant de celui qui était fondu en arrobas que des espèces en grains, en disques et en joyaux, sans compter l'argent et beaucoup de bijoux dont on ne signala pas la valeur. Quelques-uns des soldats prétendaient que c'était bien plus encore. Il n'y avait dès lors autre chose à faire que prélever le quint royal et donner leur part à chaque capitaine, à chaque soldat et à ceux qui étaient restés à la Villa Rica. Mais Cortès ne semblait pas vouloir se presser d'opérer le partage, prétendant attendre qu'il eût plus d'or, que ses

poids fussent plus exacts et qu'on pût ainsi mieux savoir ce qui revenait à chacun. Cependant la plupart d'entre nous, soldats et capitaines, nous prétendîmes que la répartition s'en fît immédiatement; car nous avions observé que, lorsque l'on démonta les pièces du trésor de Montezuma, il y avait dans les tas beaucoup plus d'or que maintenant; il en manquait bien au moins le tiers, qu'avaient fait disparaître en le cachant, tantôt Cortès, tantôt les capitaines, tantôt même on ne savait qui; le fait est qu'avec le temps il diminuait visiblement. Après plusieurs pourparlers, on se résolut à peser ce qui restait; on trouva environ six cent mille piastres, sans compter les disques et les joyaux. Le partage fut résolu pour le lendemain. Je dirai comment cela se passa et comme quoi le général Cortès et quelques autres personnes s'attribuèrent la plus grande part. Ce que l'on fit à ce sujet, je le dirai à la suite.

CHAPITRE CV

Comme quoi l'on partagea l'or que l'on avait acquis, tant celui que Montezuma avait donné que ce que l'on recueillit dans les villages. De ce qui advint à un soldat à ce propos.

On préleva d'abord le quint royal. Cortès dit ensuite qu'on en mît à part pour lui un autre égal à celui de Sa Majesté, attendu que nous le lui avions promis sur la plage de sable, lorsque nous le proclamâmes capitaine général et grand justicier, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Après cela, il prétendit qu'il fallait distraire du total certains frais qu'il avait été obligé de faire dans l'île de Cuba pour l'équipement de la flotte; plus, le montant de la dépense de Diego Velasquez en achat des navires que nous tous avions fait échouer sur la plage; plus, encore, pour les frais occasionnés par les commissaires que l'on envoya en Castille; outre cela, pour les hommes restés à la Villa Rica, au nombre de soixante-dix; pour le cheval que lui Cortès avait perdu; pour la jument de Juan Sedeño, que l'on tua à Tlascala d'un coup de sabre...; doubles parts pour le Père de la Merced, pour le prêtre Juan Diaz, pour les capitaines et pour tous ceux qui étaient propriétaires de chevaux. On en fit autant pour les escopettiers, pour les arbalétriers, pour d'autres encore.... De sorte que ce qui resta était si peu de chose, qu'il y eut plusieurs soldats qui ne voulurent point recevoir leur part, dont s'augmentait en ce cas celle de Cortès. En ce temps-là, il n'y avait pas possibilité de faire autrement que se taire, car il eût été bien inutile de réclamer devant la justice. Quelques soldats acceptèrent même cent piastres pour leur part, non sans pousser des vociférations contre ce qui man-

quait. Mais Cortès donnait secrètement aux uns et aux autres, comme par faveur, de façon que, en y ajoutant quelques bonnes paroles, il obtenait leur silence. Quant aux parts destinées aux hommes de la Villa Rica, on les transporta à Tlascala en dépôt, mais cela ne fut pas mieux réparti que le reste, ainsi que je l'expliquerai par la suite.

Ce fut alors que plusieurs de nos capitaines firent fabriquer de grandes chaînes d'or par les orfèvres de Montezuma, qui formaient un gros village nommé Escapuzalco, à une demi-lieue de Mexico. Cortès lui-même commanda un grand nombre de bijoux et un beau service de vaisselle plate. Ajoutons que quelques-uns de nos soldats s'en tirèrent aussi les mains pleines. Aussi voyait-on circuler publiquement grand nombre de palets en or, timbrés ou non, ainsi que des joyaux diversement façonnés. On jouait gros jeu au moyen de cartes confectionnées avec des peaux de tambours, aussi bonnes et aussi bien peintes que celles qu'on voit en Espagne ; c'était un certain Pedro Valenciano qui les fabriquait.... C'est ainsi que nous passions le temps.

Cessons de parler de l'or, de son partage mal exécuté et du pire usage que l'on en fit, pour dire ce qui arriva à un soldat nommé Cardenas. C'était un pilote, natif de Triana. Le pauvre homme avait femme et enfants dans son pays. Étant probablement sans fortune, comme beaucoup d'entre nous, il vint tenter le sort, dans l'espoir de rejoindre un jour sa femme et ses enfants. Lorsqu'il vit tant d'or, en lingots, en grains et en palets, tandis qu'il ne lui revenait que cent piastres pour sa part, il tomba malade de tristesse et de chagrin. Un de ses amis, remarquant qu'il était pensif et si mal portant, le visita et lui demanda pourquoi il se trouvait dans cet état et soupirait si fort. Le pilote Cardenas répondit : « Peste soit de mon sort ! Comment voulez-vous que je ne sois pas malade en voyant que Cortès prend ainsi tout pour lui ; qu'il s'attribue un cinquième comme s'il était le Roi, et tant pour le cheval qu'il a perdu, et tant pour les navires de Diego Velasquez, et tant pour d'autres bagatelles.... pendant que ma femme et mes enfants meurent de faim ? J'aurais cependant pu leur venir en aide à l'époque où nos procureurs furent en Castille avec nos lettres et avec tout l'or et l'argent que nous avions recueillis jusqu'alors. »

Son ami lui repartit : « Mais quel or aviez-vous donc en ce temps-là pour leur envoyer ? — Si Cortès, répondit Cardenas, m'eût donné la part qui me revenait, mes fils et ma femme s'en fussent entretenus, et il leur en resterait même encore. Mais remarquez à quelle ruse il eut recours : nous faire signer l'engagement d'abandonner nos parts pour Sa Majesté, tandis qu'il en sut soustraire environ six mille piastres pour son père Martin Cortès et qu'il en cacha encore davantage, pendant que moi et tant d'autres pauvres gens étions occupés

nuit et jour à batailler, comme vous avez vu, dans les combats de Tabasco, de Tlascala, de Cingapacinga et de Cholula, pour aboutir aux dangers que maintenant nous courons, avec la mort en perspective pour le jour où on se soulèvera dans cette capitale.... et qu'après cela, Cortès prenne tout l'or et s'en attribue le cinquième comme s'il était roi!... » Il ajouta quelques paroles encore sur le même ton : que nous ne devions point permettre qu'on prélevât ce cinquième, ni souffrir d'autre roi que Sa Majesté. Son camarade lui répondit : « Eh quoi! c'est donc là la peine qui vous tue? Vous voyez bien que ce que les caciques et Montezuma nous donnent se consume comme le reste : ceci en payements, cela en tombant dans le sac, autre chose dans la cachette; et tout va où Cortès a voulu, tandis que, d'autre part, nos capitaines prennent même ce qui est destiné aux provisions. Chassez donc vos tristes pensées et bornez-vous à prier Dieu que nous ne perdions pas la vie dans cette capitale. »

Là cessèrent ces confidences; mais Cortès en eut connaissance, et comme d'ailleurs on lui assurait que beaucoup de soldats étaient mécontents à propos du partage de l'or et à cause de la quantité qui en avait été détournée, il résolut de nous entretenir en employant les paroles les plus mielleuses. Il nous dit alors que tout ce qu'il avait était à nous; qu'il ne voulait pas autre chose que la part qui lui revenait comme capitaine général; que si quelqu'un de nous avait besoin de n'importe quoi, il le lui donnerait; que l'or acquis jusqu'à ce jour n'était que bagatelle, si l'on voulait considérer les grandes villes, les puissantes mines dont nous serions un jour les possesseurs riches et prospères. Il ajouta bien d'autres raisons qu'il avait l'art d'exposer avec adresse. Au surplus, il donnait secrètement des joyaux d'or aux uns; à d'autres il faisait de grandes promesses; il ordonna que les provisions apportées par les majordomes de Montezuma fussent distribuées entre tous, chacun recevant autant que lui-même. Quant à Cardenas, il le prit à part, le flatta par de bonnes paroles, lui promettant que par le plus prochain convoi il l'enverrait rejoindre en Castille sa femme et ses enfants; et pour à présent il lui donna trois cents piastres qui le rendirent très-content.

Nous en resterons là; mais je dirai, quand il en sera temps, ce qu'il advint de Cardenas lorsqu'il alla en Castille, et comme quoi il fut contraire à Cortès dans les affaires que ce général eut à débattre avec Sa Majesté.

CHAPITRE CVI

Comme quoi il y eut des discussions entre Juan Velasquez de Leon et le trésorier Gregorio Mexia au sujet de l'or qui manquait dans les tas avant qu'on le fondit. Ce que Cortès fit à cet égard.

Il est bien connu que tous les hommes aspirent à avoir de l'or et que même il en est qui, plus ils en ont, plus ils en désirent. Il arriva donc qu'il manqua dans les tas qu'on avait formés plusieurs objets d'or qui étaient bien connus de nous; et, comme Juan Velasquez de Leon faisait confectionner par les Indiens d'Escapuzalco, orfèvres de Montezuma, de grandes chaînes d'or et des pièces de vaisselle pour son service, le trésorier Gonzalo Mexia les lui réclama, parce qu'on n'y avait pas prélevé le quint royal, quoique cela appartînt bien ostensiblement à ce qui venait de Montezuma. Mais Juan Velasquez de Leon, qui était un grand familier de Cortès, répondit qu'il ne donnerait rien, attendu que ces valeurs n'avaient point été prises dans les tas ni nulle part, Cortès lui ayant tout donné avant qu'on fondît les lingots. Gonzalo Mexia répliqua que Cortès avait bien assez caché d'objets dont il privait ses compagnons d'armes; que, comme trésorier, il devait réclamer encore beaucoup d'or sur lequel on n'avait pas payé le quint royal. Les paroles s'échauffèrent et finirent par dépasser toute mesure, au point qu'on en vint aux épées, et si l'on ne s'était pas jeté entre eux pour rétablir la paix, c'en était fait de leurs vies, car c'étaient deux puissants soldats et d'un grand courage les armes à la main. Ils se firent du reste à chacun deux blessures. Cortès l'ayant su ordonna qu'on les mît aux fers tous deux. Or il paraît qu'au dire de plusieurs soldats, Cortès alla parler secrètement à Juan Velasquez de Leon, qui était son grand ami. Il l'engagea à rester deux jours enchaîné, tandis qu'il rendrait la liberté à Gonzalo Mexia, en sa qualité de trésorier. Cortès en agissait ainsi pour que capitaines et soldats vissent bien à quel point il pratiquait la justice, puisqu'il maintenait la prison de Juan Velasquez, quoiqu'il vécût avec lui dans la plus grande intimité.

Du reste, il se passa bien d'autres choses avec Gonzalo Mexia, à propos de ce qu'il dit à Cortès de la grande quantité d'or qui manquait, chose qui faisait crier tous les soldats, lui demandant à l'envi que, en sa qualité de trésorier, il le réclamât au général. Mais comme cela nous mènerait trop loin, j'en finirai avec ce sujet, pour dire que Juan Velasquez de Leon était emprisonné et enchaîné dans une salle voisine de l'appartement de Montezuma. Comme d'ailleurs il était de taille élevée et fortement membré, il traînait après lui la lourde

chaîne en se promenant. Il en résultait un grand bruit que Montezuma put entendre; de sorte qu'il demanda au page Orteguilla quel était le prisonnier que Cortès avait mis aux fers. Le page répondit que c'était Juan Velasquez, le même qui avait longtemps commandé sa garde (en ce moment cet emploi était dévolu à Christoval de Oli). Le monarque s'informa de la cause de l'emprisonnement; à quoi le page répliqua que c'était à propos d'une certaine quantité d'or qui avait disparu.

Ce jour-là même, Cortès fut faire sa cour à Montezuma. Après les compliments d'usage et quelques autres paroles, Montezuma demanda à Cortès pourquoi il retenait en prison Juan Velasquez, quoiqu'il fût un bon et vaillant capitaine; — car le prince, ainsi que je l'ai dit, nous connaissait tous et il n'ignorait pas nos qualités. — Cortès lui répondit en riant qu'il l'avait fait arrêter parce qu'il était un fou; que, n'étant pas satisfait de l'or qu'on lui donnait, il prétendait aller en personne dans les villages et dans les villes en réclamer aux caciques, et qu'il le tenait enfermé pour éviter qu'il allât tuer les gens. Montezuma, alors, demanda en grâce qu'on le mît en liberté, ajoutant qu'il enverrait recueillir plus d'or et qu'il le lui donnerait. Cortès, après avoir feint d'en éprouver du regret, promit qu'il lui rendrait la liberté pour faire plaisir à Montezuma. Il me semble qu'on le condamna à s'exiler du quartier pour aller à la ville de Cholula, en compagnie d'un messager de Montezuma, dans le but d'y réclamer de l'or; mais, avant son départ, notre général le força à se réconcilier avec Gonzalo Mexia. Je le vis revenir au bout de six jours qui lui suffirent à purger son exil et à compléter sa provision d'or; mais Gonzalo Mexia et Cortès cessèrent d'être bien ensemble. Je mentionne ici ce souvenir, quoiqu'il s'écarte un peu de mon récit, pour qu'on voie que Cortès, sous le prétexte d'appliquer la justice pour obtenir notre respect, ne faisait autre chose que pratiquer ses ruses habituelles. Nous en resterons là.

CHAPITRE CVII

Comme quoi le grand Montezuma dit à Cortès qu'il voulait lui donner une de ses filles en mariage. Ce que Cortès lui répondit : il la prit cependant. Comme quoi elle était servie et honorée au titre de fille d'un si grand seigneur.

Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, Cortès et nous tous, en faisant notre cour à Montezuma, nous nous efforcions de lui être agréables et d'être toujours à son service. Or, un jour, le prince dit à notre général : « Je vous aime tant, voyez-vous, Malinche, que je veux vous donner une de mes filles, fort belle, pour que vous vous

mariiez avec elle et la teniez pour votre femme légitime. » Cortès se découvrit pour le remercier de cette faveur et il dit que sans nul doute c'était lui faire un grand honneur, mais qu'il était déjà marié et que, dans nos pays, on ne peut posséder qu'une seule femme; qu'il la prendrait néanmoins et la maintiendrait dans le rang que méritait la fille d'un si grand seigneur; mais avant tout il fallait qu'elle fût chrétienne, comme l'étaient déjà devenues d'autres dames, filles de grands personnages. Montezuma approuva ce dessein, témoignant ainsi, comme toujours, de sa grande bienveillance. Cependant il ne cessait pas ses sacrifices : chaque jour mouraient des Indiens. Cortès avait beau le désapprouver, il ne réussissait à rien obtenir. Il se décida alors à prendre conseil de nos capitaines, demandant ce qu'en cette situation il y avait à faire; car il ne se hasardait pas personnellement à y porter remède, par crainte de soulever la ville et les ministres de Huichilobos. L'avis de nos officiers et soldats fut que Cortès feignît de vouloir aller détruire les idoles du grand temple, mais que, dans le cas où l'on voudrait s'y opposer et faire du tumulte, il se contentât de demander l'autorisation d'élever un autel dans une partie du temple, pour y placer un crucifix et l'image de Notre Dame.

Cela étant ainsi convenu, Cortès se rendit aux appartements où Montezuma était prisonnier. Il emmenait avec lui sept capitaines et soldats. Voici les paroles qu'il adressa au prince : « Je vous ai déjà prié plusieurs fois, seigneur, de ne plus sacrifier d'hommes à vos trompeuses divinités; mais, comme vous n'avez point voulu y condescendre, je viens vous annoncer que tous mes compagnons d'armes et les capitaines ici présents vous veulent demander en grâce l'autorisation d'aller eux-mêmes enlever les idoles de leur temple et de mettre à leur place une croix et l'image de Notre Dame. Si vous refusez ce qu'ils réclament, ils iront, malgré tout, exécuter leur dessein, avec le regret d'être exposés à causer la mort de quelques papes. »

En entendant ces paroles et voyant les capitaines un peu émus, Montezuma s'écria : « Oh! Malinche, vous voulez donc troubler cette capitale? car nos dieux vont être fort irrités contre nous, et je ne saurais dire jusqu'où pourront aller les périls courus par vos existences. Ce dont je vous prie, c'est que, pour le moment, vous vous conteniez; je manderai tous les papes et je verrai leur réponse. » Lorsque Cortès eut entendu ces paroles, il fit des signes indiquant qu'il avait le désir de parler à part à Montezuma, sans autre témoin que le Père de la Merced, à l'exclusion de ceux de nos capitaines qui l'accompagnaient, auxquels il donna l'ordre de se retirer et de le laisser seul avec le prince. Ils sortirent en effet, et alors Cortès dit à Montezuma que, pour éviter des troubles et le désagrément que cau-

serait aux papes la destruction de leurs idoles, il était disposé à prier nos capitaines d'abandonner cette idée, à la condition que nous pussions ériger, dans un local du grand temple, un autel où seraient placées une croix et l'image de Notre Dame; qu'ils verraient plus tard à quel point cela serait utile à leurs âmes et propre à leur assurer la santé, la prospérité et de bonnes récoltes. Montezuma, poussant de gros soupirs et témoignant d'une profonde tristesse, répondit qu'il traiterait le cas avec les papes.

Après beaucoup de pourparlers qui s'ensuivirent, nous pûmes élever enfin un autel, avec la croix et l'image de Notre Dame, dans un local séparé de leurs idoles. Nous en rendîmes tous grâces à Dieu, et ce fut avec la plus grande dévotion que le Père de la Merced, aidé du prêtre Juan Diaz et de quelques-uns de nos soldats, y célébra une grand'messe. Cortès nomma un vieux soldat pour y monter la garde, et il pria Montezuma d'ordonner aux papes de ne pas s'en occuper autrement que pour balayer, brûler de l'encens, allumer des cierges la nuit entière et orner le local de rameaux et de fleurs. J'en resterai là et je dirai ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CVIII

Comme quoi le grand Montezuma dit à Cortès de sortir de Mexico avec tous ses soldats, parce que les caciques et les papes voulaient se soulever et nous faire une guerre à mort, attendu que c'était ainsi convenu à la suite du conseil qu'en avaient donné les idoles. Ce que Cortès fit à ce sujet.

Nous ne manquions jamais de motifs d'alarme; c'était même au point que nous y aurions succombé, si Notre Seigneur Dieu n'y eût porté remède. Cette fois, la cause en fut dans la mesure que nous avions prise de placer l'image de Notre Dame et la croix dans le grand temple et d'y dire la messe en prêchant le saint Évangile. Il en résulta, paraît-il, que Huichilobos et Tezcatepuca parlèrent aux papes et leur dirent qu'ils voulaient s'en aller de cette province, puisqu'ils y étaient si mal traités par les *teules;* qu'ils ne resteraient point là où se trouvaient cette image et cette croix, et qu'ils s'en iraient, à moins qu'on ne nous massacrât; que telle était leur réponse; qu'on n'en attendît pas d'autre, et que l'on dît à Montezuma et à tous ses capitaines de nous attaquer et de nous faire une guerre à mort. Les idoles ajoutèrent que tout l'or dont on profitait autrefois pour les honorer, nous l'avions fondu et réduit en lingots; que l'on voulût bien voir à quel point nous nous rendions maîtres du pays, ayant déjà mis en prison cinq de leurs plus grands caciques.... Les dieux leur dirent encore plusieurs autres choses malicieuses afin de les

décider à nous faire la guerre. Pour que ni Cortès ni nous ne pussions l'ignorer, Montezuma envoya chercher notre général, lui annonçant qu'il avait à l'entretenir de choses qui nous intéressaient fort. Le page Orteguilla avoua que Montezuma était très-ému et très-triste; que la nuit passée et une partie du jour, plusieurs papes et quelques-uns de ses principaux capitaines étaient restés près de lui, parlant assez bas pour qu'on ne les pût entendre.

Lorsque Cortès reçut cette nouvelle, il fut immédiatement trouver Montezuma, emmenant avec lui Christoval de Oli, qui commandait la garde, quatre autres capitaines, doña Marina et Geronimo de Aguilar. Après les démonstrations respectueuses habituelles, Montezuma dit: « O seigneur Malinche, et vous, capitaines, combien je regrette la réponse et les ordres que les dieux ont donnés à nos papes, à moi et à tous mes officiers! Il s'agit en effet de vous faire une guerre à mort, ou de vous forcer à regagner la mer. Ce que j'en conclus, c'est qu'avant qu'on vous attaque, vous devriez sortir de cette capitale, tous jusqu'au dernier. Je vous répète, seigneur Malinche, qu'il vous convient à tous égards de prendre ce parti, car il y va de vos existences, attendu que certainement on vous massacrera. »

Cortès et nos capitaines ne purent entendre ces paroles sans tristesse et sans émotion. On ne doit pas en être surpris, puisque la situation était devenue subitement à ce point critique qu'elle mettait nos vies en un péril immédiat, comme le prouvait le ton déterminé avec lequel on nous en avertissait. Cortès répondit à Montezuma qu'il le remerciait, mais que, pour le moment, il ne pouvait regretter que deux choses: la première, c'est qu'il ne lui restait point de navires pour partir, puisqu'il les avait fait détruire; la seconde, c'est qu'il faudrait bien que Montezuma vînt avec nous, pour que notre grand Empereur le vît. Il priait instamment Sa Seigneurie de vouloir bien faire prendre patience à ses papes et à ses capitaines, jusqu'à ce qu'on eût pu fabriquer trois navires sur la plage de sable; c'était là le meilleur parti à prendre, attendu que, s'ils commençaient la guerre, il les y ferait tous périr. Il ajouta que, pour prouver à Montezuma sa volonté d'exécuter ce qu'il disait, il le priait de donner l'ordre à ses charpentiers d'aller avec deux de nos soldats, maîtres constructeurs de navires, pour couper le bois nécessaire près de l'Arenal. La tristesse de Montezuma augmenta quand il entendit de la bouche de Cortès qu'il devrait aller avec nous se présenter à l'Empereur. Il promit de fournir les charpentiers et ajouta qu'on se hâtât, qu'on ne parlât plus, mais qu'on agît; qu'en attendant il s'entretiendrait avec les papes et avec ses officiers, pour en obtenir qu'on ne soulevât pas la ville; quant à son Huichilobos, il donnerait l'ordre qu'on cherchât à le calmer par des sacrifices, mais en s'abstenant de répandre de sang humain.

Ce fut sur ces graves paroles que Cortès prit congé de Montezuma. Nous étions tous en grande angoisse, dans l'attente du moment où les hostilités commenceraient. Notre général fit appeler Martin Lopez et Andrès Nuñez, et les réunit aux charpentiers indiens que Montezuma lui avait procurés. Après avoir discuté la grandeur des trois bâtiments, il donna l'ordre de mettre la main à l'œuvre pour les construire immédiatement et les munir de toutes choses qu'on trouverait dans la Villa Rica, puisqu'il y avait du fer, des forgerons, des cordages, de l'étoupe, des calfats et du goudron. Ils partirent donc. On coupa le bois sur la côte de la Villa Rica, et, après en avoir réuni la provision nécessaire, on commença la construction des navires. Du reste, ce que Cortès a pu dire à Martin Lopez à ce sujet, je l'ignore; et je m'exprime ainsi parce que le chroniqueur Gomara prétend dans son histoire qu'il lui recommanda, comme si c'était une plaisanterie, de faire seulement semblant de s'occuper de ce travail, pour que Montezuma en pût être instruit. Je m'en remets, pour ma part, à ce qu'ils auront pu dire ensemble; grâces à Dieu, on ne manquait pas d'esprit en ce temps-là. Ce que je sais pourtant, c'est que Martin Lopez me dit en secret qu'il construisait réellement les navires en toute hâte, et très-certainement il en mit trois en train sur les chantiers.

Nous le laisserons à ce travail, pour dire à quel point nous étions tristes et pensifs dans cette grande capitale, nous attendant d'un moment à l'autre à ce qu'on vînt troubler par la guerre la tranquillité de nos quartiers. Doña Marina l'affirmait ainsi à notre chef. Quant au page Orteguilla, il pleurait continuellement. Il s'ensuivait que nous nous tenions tous prêts, ayant soin de faire bonne garde autour de Montezuma. Et si j'ai dit que nous étions prêts, je reconnais qu'il n'était pas nécessaire de le répéter encore; car nous avions l'habitude de n'abandonner nos armures ni jour ni nuit, portant toujours nos gorgerets et nos guêtres, avec lesquels nous dormions. On me demandera maintenant sur quoi nous couchions. Hélas! de quoi se composaient nos lits? d'un peu de paille, d'une natte; ceux qui en avaient ajoutaient sous eux une grosse toile.... Et nous, toujours chaussés, toujours couverts de toutes nos armes.... et les chevaux, sans cesse sellés et bridés; et tous, à tel point préparés, qu'au premier signal d'alarme, au moindre appel, on nous trouvait comme si nous eussions été commandés pour ce moment même; quant aux veilles, il n'y avait pas de soldat qui n'en fît chaque nuit. Qu'on me permette de dire — ce n'est pas pour me vanter — que je m'étais tellement habitué à être toujours en armes et à me coucher comme j'ai dit, qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne j'avais conservé la coutume de m'étendre tout habillé, sans faire usage de lit, et je dormais mieux que je ne le saurais faire sur de bons matelas.... Et encore à présent, lorsque je vais en tournée dans les villages de mon *encomienda*, je n'emporte

pas de lit avec moi. S'il m'arrive quelquefois de m'en munir, ce n'est pas que je l'aie désiré, mais pour éviter que les gens que je rencontre puissent penser que je n'en emporte pas, faute d'en avoir un présentable; mais la réalité est que je m'étends dessus tout habillé. J'ajouterai que je ne puis dormir que quelques instants chaque nuit; je sens le besoin de me lever, de voir le ciel, les étoiles, de me promener un moment en plein air, et cela sans couvrir ma tête d'un bonnet, d'un mouchoir ou de n'importe quelle autre coiffure.... Et, grâces à Dieu, cela ne me fait aucun mal, à cause de l'habitude que j'en avais prise. J'ai dit tout cela, afin qu'on sache comment nous vivions, nous les vrais conquistadores, et à quel point nous étions accoutumés à veiller et à porter nos armes.

Cessons de nous entretenir de ces choses, puisqu'elles nous font sortir de notre récit, et expliquons comme quoi Notre Seigneur Jésus-Christ continua à nous accompagner de ses faveurs, tandis que, dans l'île de Cuba, Diego Velasquez mettait grande hâte à préparer sa flotte, ainsi que je vais le dire à la suite; et il en résulta qu'un capitaine, nommé Pamphilo de Narvaez, vint en ce même temps à la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CIX

Comme quoi Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, se hâta d'envoyer sa flotte contre nous, avec Pamphilo de Narvaez pour capitaine général, et comment vint avec lui le licencié Lucas Vasquez de Aillon, auditeur du Haut Tribunal de Saint-Domingue. Ce que l'on fit à ce sujet.

Reportons notre récit un peu en arrière, pour que l'on puisse bien comprendre ce qui me reste à conter. J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, comment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, apprit que nous avions envoyé nos procureurs à Sa Majesté, avec de l'or qui avait été recueilli : et le soleil, et la lune, et plusieurs joailleries variées, et l'or en grains provenant des mines, ainsi que bien d'autres choses d'une grande valeur. Il savait aussi que nous n'avions recours à lui pour aucune affaire. Il n'ignorait pas non plus comme quoi nos procureurs avaient été très-mal accueillis par don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, archevêque de Rosano, alors président du Conseil des Indes, qui avait des pouvoirs absolus en toutes choses, en l'absence de Sa Majesté, retenue en Flandre. On assure que l'évêque adressa de Castille de grandes distinctions à Diego Velasquez, lui recommandant de nous faire tous arrêter et lui envoyant toute espèce de pouvoirs dans ce but. Diego Velasquez, ainsi autorisé, arma une flotte de dix-neuf navires, montée par quatorze cents soldats,

avec vingt canons, beaucoup de poudre, un outillage complet, des boulets de pierre, des balles, et deux artilleurs, dont le principal s'appelait Rodrigo Martin. Il y avait aussi quatre-vingts chevaux, soixante escopettiers et quatre-vingts arbalétriers. Diego Velasquez en personne, quoiqu'il fût bien gros et bien lourd, parcourait l'île de Cuba, allant de ville en ville, de village en village, approvisionnant la flotte, engageant les habitants qui possédaient des Indiens, les parents, les amis, à partir avec Pamphilo de Narvaez pour qu'on lui amenât Cortès prisonnier, ainsi que tous ses capitaines et soldats, ou que du moins on nous exterminât tous. Il mêlait du reste son irritation de tant d'activité qu'il alla jusqu'à Guaniguanico, point situé à plus de soixante lieues de la Havane.

Les choses en étaient là lorsque, avant le départ de la flotte, le Haut Tribunal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs de l'île, en eurent connaissance. L'avis leur en fut donné de Cuba par le licencié Zuazo, qui était allé dans cette île pour contrôler l'administration de Diego Velasquez. Or le Haut Tribunal avait déjà reçu la nouvelle des bons et loyaux services que nous rendions à Dieu et à Sa Majesté; il savait également que nous avions envoyé au Roi notre seigneur nos commissaires avec de grands présents, et que par conséquent Diego Velasquez n'avait nulle raison et ne s'appuyait sur aucune justice, pour prétendre tirer vengeance de nous au moyen d'une flotte. Aussi disait-on que, si le gouverneur croyait avoir des droits, il pouvait les faire valoir devant le Tribunal; car l'envoi d'une flotte devrait mettre un sérieux obstacle à notre conquête. Les juges du Tribunal convinrent donc d'envoyer un licencié, nommé Lucas Vasquez de Aillon, qui en était auditeur, pour qu'il empêchât le départ de la flotte de Diego Velasquez, sous les peines les plus sévères.

L'auditeur arriva à Cuba; il fit ses démarches, lança ses protestations, ainsi que le Tribunal lui en avait donné l'ordre, afin que Velasquez n'arrivât pas à ses fins. Mais il eut beau le requérir, le menacer des peines légales, il n'en put rien obtenir. Comme le gouverneur de Cuba était grand favori de l'évêque de Burgos, et que d'ailleurs il avait dépensé tout ce qu'il possédait dans l'armement qui se fit contre nous, il tint pour bagatelle toutes les sommations qu'on lui adressa, et il ne s'en montra que plus irrité. Ce que voyant, l'auditeur résolut de partir lui-même avec Narvaez, dans le but d'intervenir pacifiquement entre celui-ci et Cortès. D'autres soldats prétendirent qu'il vint dans l'intention de nous couvrir de son autorité; et, si cela ne lui paraissait pas possible, il se déciderait, en sa qualité d'auditeur, à prendre possession légale de ce pays pour Sa Majesté. C'est ainsi qu'il arriva au port de Saint-Jean d'Uloa. Nous en resterons là, et je continuerai en disant ce que l'on fit à ce sujet.

CHAPITRE CX

Comme quoi Pamphilo de Narvaez arriva au port de Saint-Jean d'Uloa, qu'on appelle Vera Cruz, avec toute sa flotte; et de ce qui lui advint.

Tandis que Pamphilo de Narvaez faisait route avec les dix-neuf navires dont se composait sa flotte, il paraît que, vers la sierra de San Martin, il éprouva un coup de vent du nord qui fit échouer pendant la nuit un de ses plus petits bâtiments. Le capitaine qui le montait s'appelait Christoval de Morante, natif de Medina del Campo. On perdit là quelque monde, et l'on continua le voyage jusqu'à Saint-Jean d'Uloa avec les autres navires. Le bruit de l'arrivée de cette grande flotte se répandit bientôt, et certes on pouvait bien la tenir pour considérable, eu égard à ce qu'elle avait été construite tout entière dans les chantiers de l'île de Cuba. Les soldats que Cortès avait envoyés à la recherche des mines en reçurent bien vite la nouvelle. Sans perdre de temps, trois d'entre eux, appelés Cervantès le Farceur, Escalona et Alonso Hernandez Carretero, se rendirent à bord des navires de Narvaez. Quand ils y furent arrivés et se virent en présence du commandant, ils élevèrent, dit-on, leurs bras vers le ciel, lui rendant grâce de les avoir délivrés de Cortès et de la grande ville de Mexico, où chaque jour ils attendaient la mort. Comme d'ailleurs ils mangeaient à la table de Narvaez, qui leur servait copieusement à boire, ils se disaient l'un à l'autre devant le général : « Regarde un peu s'il n'est pas préférable de boire ici du bon vin, plutôt que d'être en état d'esclavage dans les mains de ce Cortès, qui nous tenait nuit et jour tellement assujettis, que nous n'osions proférer une parole, ayant en outre continuellement la mort devant les yeux. » Et Cervantès, qui était un véritable truand, ajoutait en manière de plaisanterie : « O Narvaez, Narvaez! l'heureux homme que tu es, et quelle bonne occasion tu as saisie pour arriver! Ce traître de Cortès tient en sa main plus de sept cent mille piastres en or, tandis que tous les soldats sont au plus mal avec lui, parce qu'il s'est approprié la meilleure partie de ce qui en revenait à chacun d'eux; d'où résulte qu'ils ne veulent pas recevoir la part qu'on leur propose. »

On peut donc dire que ces déserteurs étaient de vils misérables, qui racontaient à Narvaez bien au delà de ce qu'il voulait savoir. On lui donna aussi la nouvelle qu'à douze lieues de là se trouvait une ville nouvellement fondée, portant le nom de Villa Rica de la Vera Cruz, et qu'un certain Gonzalo de Sandoval en avait le commandement avec soixante soldats vieux et malades, lesquels se donneraient à lui aussitôt

qu'il leur enverrait quelques hommes armés. On lui dit encore bien d'autres choses ; mais je n'en parlerai point pour à présent, afin de pouvoir dire que Montezuma ne tarda pas à savoir ce qui se passait : c'est-à-dire que les navires étaient mouillés en ce lieu avec un grand nombre de chefs et de soldats. Il s'empressa d'envoyer, à l'insu de Cortès, certains de ses dignitaires, avec ordre d'apporter aux nouveaux venus des vivres, de l'or et des étoffes, en adressant aussi aux villages environnants l'injonction de leur fournir le nécessaire.

De son côté, Narvaez envoya dire au monarque des choses excessives contre Cortès et contre nous tous, assurant que nous étions de mauvaises gens, des voleurs, partis de Castille sans l'autorisation de notre Roi et seigneur; que la nouvelle était parvenue à Sa Majesté de notre débarquement dans ce pays, ainsi que des vols et méchantes actions que nous y commettions, y compris surtout l'emprisonnement de Montezuma; qu'aussitôt l'Empereur s'était empressé, pour mettre fin à tant de maux, d'ordonner à Narvaez de partir avec tous ces vaisseaux, soldats et cavaliers, dans le but de rendre la liberté au prince captif et d'arrêter Cortès et nous tous comme des malfaiteurs, afin de nous punir de mort, à moins de nous embarquer pour la Castille, où la peine capitale nous serait appliquée. Il faisait dire encore mille extravagances, pour lesquelles il avait recours aux trois soldats fugitifs qui savaient déjà la langue et servaient d'interprètes auprès des messagers indiens. Outre ces propos, Narvaez envoya à Montezuma quelques objets de Castille. Or, lorsque celui-ci fut instruit de tout cela, il ne se tenait pas de joie à l'annonce de ces nouvelles : il espérait, en effet, qu'avec tant de navires, de chevaux, de canons, d'escopettes, d'arbalètes et au moins treize cents soldats, Narvaez ne pouvait manquer de nous prendre. Comme d'ailleurs les dignitaires envoyés par lui avaient vu avec Narvaez les trois fugitifs, traîtres et méchants drôles, s'exprimant dans les plus mauvais termes contre Cortès, il n'eut pas de peine à ajouter foi à tout ce que le Narvaez lui faisait dire. Au surplus, toute la nouvelle armée lui fut dessinée sur de grandes toiles.

Sur ces renseignements, Montezuma envoya aux arrivants encore plus d'or et d'étoffes, avec l'ordre aux villages d'alentour de leur fournir des vivres en abondance. Or Montezuma savait ces événements depuis plus de trois jours, tandis que Cortès les ignorait absolument; mais, dans une de ses visites accoutumées, celui-ci, après les politesses d'usage, crut voir que le prince témoignait d'une joie inusitée et reflétait une meilleure santé sur son visage, ce qui fit que notre général lui demanda comment il se trouvait.... « Beaucoup mieux, » lui répondit son royal interlocuteur. Ce ne fut pas tout : Cortès revint dans la journée, et Montezuma, craignant, en présence de cette double visite, que Cortès ne fût instruit de tout, et ne vou-

lant pas donner lieu à des soupçons, crut devoir prendre les devants et lui dit : « Seigneur Malinche, je viens de recevoir à l'instant des messagers qui m'informent que, dans le port même où vous débarquâtes, sont arrivés dix-huit navires, avec beaucoup d'hommes et de chevaux ; le tout m'a été montré peint sur des toiles. Or, comme vous êtes venus me visiter deux fois aujourd'hui, j'ai pensé que vous vouliez m'en instruire; quoi qu'il en soit, vous n'avez plus besoin maintenant de construire des navires. Comme vous ne m'en disiez rien, d'un côté je vous en voulais pour cette discrétion, et d'autre part je me réjouissais en pensant que voilà vos frères, que vous allez tous vous en retourner en Castille et qu'il n'en sera plus question entre nous. »

Lorsque Cortès apprit ainsi l'arrivée des navires et qu'il vit la toile peinte, il en manifesta un grand contentement, et il s'écria : « Rendons grâces à Dieu qui nous pourvoit au moment le plus opportun ! » Quant à nous, les soldats, notre allégresse allait au point que nous ne pouvions tenir en place, et, dans notre joie, nous fîmes grand bruit en cavalcades militaires et en coups de canon. Quant à Cortès, il resta pensif, car il ne pouvait méconnaître que cette flotte était envoyée contre lui et contre nous tous par le gouverneur Velasquez. Il sut du reste bientôt ce qu'il en était et s'empressa de communiquer à ses capitaines et soldats les sentiments qu'il en éprouvait. Avant de savoir quel était le commandant de cette expédition, il s'efforçait de nous attirer à lui par des offres, par des dons et par la promesse de faire la fortune de chacun de nous. Quoi qu'il en soit, la nouvelle nous rendait très-joyeux, et nous étions satisfaits aussi de l'or que Cortès venait de nous distribuer, soi-disant par faveur, comme s'il avait été pris sur son avoir et non sur ce qui nous était dû. Nous nous réjouissions encore en voyant cet appui et ce grand secours que Notre Seigneur Jésus-Christ venait de nous envoyer. J'en resterai là et je dirai ce qui se passa dans le quartier de Narvaez.

CHAPITRE CXI

Comme quoi Pamphilo de Narvaez envoya sommer de se rendre avec tous les siens Gonzalo de Sandoval, qui commandait à la Villa Rica. Ce qui arriva à ce sujet.

Ces trois maudits soldats qui se joignirent à Narvaez lui donnaient avis de tout ce que Cortès, avec notre aide, avait fait depuis notre arrivée dans la Nouvelle-Espagne. Ils lui dirent par conséquent que le capitaine Gonzalo de Sandoval se trouvait à une douzaine de lieues de là, dans un établissement appelé la Villa Rica de la Vera Cruz,

avec soixante hommes, la plupart vieux et malades. Narvaez résolut alors d'envoyer là un aumônier appelé Guevara, qui s'exprimait avec facilité, accompagné d'un homme important, nommé Amaya, parent de Diego Velasquez. Le notaire royal Vergara les suivait avec trois témoins dont je ne me rappelle pas les noms. Ils avaient mission d'intimer à Gonzalo de Sandoval l'ordre de se rendre à Narvaez. Ils devaient se présenter du reste en disant qu'ils étaient porteurs de la copie des provisions royales.

Gonzalo de Sandoval avait, dit-on, été mis au courant de l'arrivée des navires par des Indiens. Il savait aussi la grande quantité d'hommes qui les montait. Comme au surplus c'était un officier de grande vigueur, il se trouvait toujours prêt, avec ses soldats bien armés. Il ne pouvait douter que cette flotte ne vînt de Diego Velasquez et qu'elle n'envoyât des gens à la Villa Rica dans le but d'en prendre possession. Voulant se débarrasser des soldats vieux et infirmes, il les dirigea sur un village d'Indiens nommé Papalote, et il ne garda que les valides. Il eut soin de faire bien surveiller les chemins de Cempoal, par lesquels on devait arriver à la Villa; il prit aussi ses mesures pour animer ses soldats et les tenir dans la pensée que, si Diego Velasquez ou quelque autre personne se présentait, il ne fallait point rendre la ville. Tous ses soldats, dit-on, promirent d'obéir à sa volonté. Néanmoins, il fit élever un gibet sur un monticule.

Les sentinelles avancées que Sandoval avait établies sur la route accoururent tout à coup lui donner la nouvelle de l'arrivée près de la Villa de six Espagnols avec des Indiens de Cuba. Sandoval n'alla pas au-devant d'eux : il les attendit dans son logement, après avoir donné l'ordre qu'aucun de ses soldats ne sortît ni ne leur adressât la parole, de sorte que l'aumônier et ceux qui venaient en sa compagnie ne rencontraient aucun Espagnol à qui parler et ne trouvaient que des Indiens occupés aux travaux de la forteresse. Ayant pénétré dans la ville, ils entrèrent d'abord faire leurs prières dans l'église, et ensuite ils prirent la direction de ce qui leur parut être la maison de Sandoval, à cause de ses plus grandes dimensions.

Après le « Dieu vous garde ! » de l'aumônier, auquel Sandoval répondit aussi par le « Dieu vous garde ! » de rigueur, le prêtre Guevara entama un discours dans lequel il disait que le señor Velasquez, gouverneur de Cuba, avait fait beaucoup de dépenses pour la flotte, que Cortès et ses compagnons d'armes l'avaient trahi, et qu'ils venaient les sommer de jurer obéissance au señor Pamphilo de Narvaez qui arrivait comme capitaine général, par ordre de Diego Velasquez. Sandoval, entendant les paroles outrecuidantes du Père Guevara, s'en mordait les lèvres de dépit : « Mon Père, lui dit-il, c'est fort ma parler que nous appeler traîtres; nous sommes ici meilleurs serviteurs de Sa Majesté que Diego Velasquez et vos capitaines ; vous devez à

votre qualité de prêtre que je ne vous châtie pas comme vos paroles malhonnêtes l'auraient mérité. Allez à Mexico, et que Dieu vous garde en route; c'est là que vous trouverez Cortès, qui est le vrai capitaine général et grand justicier de la Nouvelle-Espagne; c'est à lui de vous répondre, et vous n'avez plus rien à dire ici. »

A ces mots, l'aumônier, prenant un air fanfaron et s'adressant au notaire, nommé Vergara, qui l'accompagnait, lui donna l'ordre d'ouvrir les provisions qu'il cachait sur sa poitrine et de les notifier à Sandoval ainsi qu'aux hommes qu'il commandait. Mais Sandoval arrêta le notaire en lui défendant de lire quoi que ce fût, attendu qu'il ignorait si c'étaient des provisions véritables ou d'autres écritures. Les contestations continuèrent et déjà le notaire commençait à tirer de sous son pourpoint l'acte dont il était porteur, lorsque Sandoval lui dit : « Remarquez, Vergara, que je vous ai déjà recommandé de ne lire aucun papier, et d'aller à Mexico; là-dessus, je vous affirme que si vous persistez à vouloir lire, je vous ferai donner cent coups de fouet, car nous ignorons ici si vous êtes ou si vous n'êtes pas notaire royal. Montrez vos diplômes, si vous les avez; vous pouvez les lire; quant aux provisions dont vous parlez, savons-nous si ce sont les originaux, les copies, ou des papiers vulgaires? » L'aumônier, qui était d'un caractère emporté, répondit dans un état de grande irritation, en s'adressant au notaire : « Que faites-vous avec ces traîtres? Exhibez nos pouvoirs et notifiez-les-lui. » En entendant cette expression de *traîtres*, Sandoval s'écria qu'il mentait comme un méchant prêtre qu'il était; et immédiatement il commanda à ses soldats de les envoyer prisonniers à Mexico.

A peine cet ordre était-il donné, qu'on les enveloppa dans les mailles de plusieurs hamacs, et quelques Indiens, les traitant en âmes pécheresses, les entraînèrent et se mirent en route en les portant sur leurs épaules. Ils arrivèrent en quatre journées aux portes de Mexico, en cheminant jour et nuit au moyen de relais d'Indiens. Or, en route, ils tombaient dans l'ébahissement en voyant tant de villes et de grands villages où on leur apportait à manger, et en remarquant la prestesse avec laquelle ils étaient transmis de relais en relais en avançant vers le but du voyage. Ils se demandaient s'ils rêvaient ou s'ils étaient dupes d'un enchantement. Sandoval avait envoyé à titre d'alguazil, jusqu'à leur arrivée à Mexico, Pedro de Solis, qui fut gendre d'Orduña et qu'on appelle maintenant Solis de Atras *de la Puerta*[1]. En les mettant en route, Sandoval eut soin d'en prévenir Cortès par un courrier plus rapide, lui nommant le capitaine de la flotte et annonçant tout ce qui était arrivé.

1. Cela pourrait se traduire par « Solis de derrière la porte ». L'explication de ce sobriquet se verra dans la suite du livre (chap. CCV).

Notre général, apprenant que les prisonniers étaient en route et approchaient de Mexico, leur envoya des vivres choisis, et des chevaux pour les trois principaux, avec ordre qu'on cessât de les traiter en prisonniers. Il leur écrivit en outre pour exprimer ses regrets que Gonzalo de Sandoval eût commis une pareille folie, tandis que son désir eût été qu'on les reçût en leur rendant tous les honneurs. Il fut au-devant d'eux à leur entrée à Mexico et leur fit traverser très honorablement la ville. Lorsque l'aumônier et ses compagnons virent à quel point c'était une grande capitale, et les richesses en or que nous avions acquises, et d'autres villes encore s'élevant sur les eaux de la lagune, et tous nos capitaines, et tous nos soldats, et la grande libéralité de Cortès, ils restèrent plongés dans la plus grande admiration. Au bout de deux jours qu'ils venaient de passer en notre compagnie, Cortès, après leur avoir adressé les plus grandes flatteries et fait mille promesses, les dépêcha vers Narvaez, comblés de présents en disques et joyaux d'or, avec toutes les provisions qui leur étaient nécessaires pour la route; de sorte que, étant partis comme des lions, ils s'en retournèrent apprivoisés, après avoir assuré à Cortès qu'ils étaient ses serviteurs. Et, en effet, aussitôt qu'ils arrivèrent à Cempoal, pour informer leur commandant, ils commencèrent à inviter tout le quartier de Narvaez à passer sous notre bannière.

Nous en resterons là et je dirai comme quoi Cortès écrivit à Narvaez et ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CXII

Comme quoi Cortès écrivit à Narvaez et à quelques-uns de ses amis personnels, en particulier à Andrès de Duero, secrétaire de Diego Velasquez, après s'être bien renseigné sur le fait de savoir quel était le commandant de l'expédition, combien elle avait d'hommes, quelles étaient ses provisions de guerre et les faits et gestes de nos trois déserteurs passés à Narvaez. Comme quoi notre général apprit que Montezuma envoyait de l'or et des étoffes à Narvaez, ainsi que les réponses de celui-ci; comme quoi encore le licencié Lucas Vasquez de Aillon, auditeur du Tribunal de Saint-Domingue, venait avec l'expédition, et de quels ordres il était porteur.

Cortès pensait à tout; il était fort avisé, il ne restait dans l'ignorance d'aucun événement et faisait en sorte de porter remède à ce qui aurait pu devenir nuisible. Comme d'ailleurs il était entouré de bons capitaines et de solides soldats, qui, outre leur courage, lui assuraient au besoin de fort utiles conseils, il fut résolu en commun qu'on écrirait à Narvaez par des courriers rapides, porteurs de protestations amicales et de grandes promesses, et qui devraient arriver avant le prêtre Guevara. Dans ces lettres, nous devions tous assurer au commandant de l'expédition que nous ferions absolument ce qu'il voudrait bien nous

commander; nous lui demanderions en grâce qu'il ne troublât point le pays et ne contribuât pas à faire que les Indiens pussent soupçonner l'existence de quelque désaccord entre nous. Cette déférence de notre part prenait son origine dans cette considération que nous, gens de Cortès, nous formions un nombre bien réduit en comparaison de ceux qui accompagnaient Narvaez, d'où résultait que nous briguions la bienveillance de celui-ci, en attendant les événements. Nous nous offrîmes donc à lui pour humbles serviteurs; mais ces apparences d'humilité ne nous empêchèrent pas de chercher des amis parmi les officiers nouveaux venus; car le Père Guevara et le notaire Vergara avaient dit à Cortès que Narvaez n'était pas au mieux avec ses capitaines, auxquels il serait bon d'envoyer quelques disques et quelques chaînes en or, attendu, comme dit le proverbe, que « les cadeaux brisent les rochers ».

Quoi qu'il en soit, notre général écrivit à Narvaez que lui, non moins que tous ses compagnons d'armes, se réjouissait de l'arrivée de sa flotte; qu'étant son ami de longue date, il le priait en grâce de ne point donner lieu à la délivrance de Montezuma et au soulèvement de sa capitale, ce qui serait le signal de la ruine de son expédition, avec la certitude que nous y perdrions la vie, lui comme nous tous, à cause des grandes forces dont Montezuma disposait; qu'on pouvait sans nul doute en donner l'assurance en voyant à quel point Montezuma s'était ému et la capitale s'était mise en mouvement à la suite des paroles arrivées de sa flotte; quant à lui, Cortès, il ne croyait nullement, — sachant à quel point Narvaez était prudent et avisé, — que de pareilles expressions eussent pu sortir de sa bouche et être proférées en de telles circonstances, mais plutôt qu'elles avaient uniquement pour origine les propos de Cervantès le Farceur et des misérables soldats qui étaient avec lui. Outre ces protestations, Cortès fit à Narvaez, dans sa lettre, l'offre soumise de sa personne et de son avoir, assurant qu'il agirait en tout selon ses ordres.

Il écrivit aussi au secrétaire Andrès de Duero et à l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon. Cette lettre était accompagnée de joyaux d'or pour ses amis. En l'envoyant secrètement, il donna l'ordre d'offrir à l'auditeur des chaînes et des palets fort riches. Il pria au surplus le Père de la Merced de vouloir bien se rendre au quartier de Narvaez pour y arriver peu de temps après ses lettres; il le fit porteur de plusieurs autres chaînes et de disques d'or, avec des joailleries de haut prix, pour distribuer le tout entre ses amis. Or, quand la première lettre arriva, celle-là même que Cortès avait envoyée par des courriers indiens, et qui devait parvenir au but avant le Père Guevara, Narvaez la montrait partout à ses capitaines en en faisant l'objet d'une moquerie à laquelle il mêlait nos personnes. Un des officiers de Narvaez, nommé Salvatierra, qui venait en qualité de commissaire de l'expédition, poussait,

dit-on, les hauts cris en l'entendant lire, et reprochait à Narvaez d'y daigner porter les yeux, puisqu'elle provenait d'un traître comme Cortès et de ceux qui étaient avec lui. Il ajoutait qu'on devrait marcher contre nous et n'en laisser aucun avec la vie sauve; quant à lui, il jurait qu'après avoir grillé les oreilles de Cortès, il se régalerait d'une d'elles, joignant à cela d'autres légèretés de même nature.

Il en résulta que Narvaez ne voulut point répondre à la lettre, donnant à entendre qu'à son avis nous ne valions pas une chiquenaude. Sur ces entrefaites, arrivent le Père Guevara et ses compagnons de voyage. Ils assurent à Narvaez que Cortès est un excellent caballero et très-bon serviteur du Roi; ils exaltent la grande puissance de Mexico et des superbes villes qu'ils ont rencontrées en chemin; ils affirment que Cortès se soumettra volontiers à ses ordres et qu'il est opportun que la paix et l'accord s'établissent entre eux sans bruit; que le señor Narvaez choisisse les points du pays qu'il voudra occuper avec les hommes qu'il amène, et qu'il s'y rende en laissant Cortès agir en d'autres provinces, car il ne manque pas de vastes contrées où ils pourront tous les deux s'établir. On dit que lorsque Narvaez entendit ces paroles, il se fâcha tellement contre le Père Guevara et contre Amaya, qu'il ne voulait plus les voir ni les écouter. Mais quand les hommes de l'expédition virent Guevara, le notaire Vergara et les autres gens du voyage couverts de richesses et disant en secret à tout le monde le plus grand bien de Cortès et de nous, en ajoutant que l'or roulait partout à Mexico sur les tapis, dans les jeux de cartes..., un grand nombre d'hommes brûlaient déjà du désir d'être avec nous.

C'est alors que le Père de la Merced arriva au quartier de Narvaez avec les lingots de Cortès et des lettres secrètes. Il s'empressa d'aller baiser les mains au commandant et de lui assurer que Cortès suivrait ses ordres en toutes choses; il le priait en conséquence de se tenir en paix et d'accepter son amitié. Mais comme Narvaez était entêté et débarquait très-orgueilleux de sa force, il refusa de l'écouter, et il se permit même de dire devant le Père que Cortès et nous tous n'étions que des traîtres. Le religieux ayant assuré que nous étions au contraire les très-loyaux serviteurs du Roi, Narvaez le traita fort mal dans sa réponse. Cela n'empêcha pas le Père de distribuer secrètement ses présents entre les personnes que Cortès lui avait désignées, et de s'attirer le bon vouloir des principaux personnages du quartier.

J'en resterai là et je dirai ce qui arriva entre l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon et Narvaez, et ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CXIII

Comme quoi des paroles irritantes furent échangées entre le capitaine Pamphilo de Narvaez et l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon, qui fut arrêté et envoyé prisonnier à Cuba ou en Castille. Ce qui advint à ce propos.

D'après ce qui a été dit précédemment, il paraît certain que l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon était venu dans l'intention de favoriser les desseins de Cortès et de nous tous. C'était cela en effet que le Tribunal royal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs de l'île, avaient cru devoir ordonner, après s'être assurés des nombreux, bons et loyaux services que nous rendions à Dieu d'abord et ensuite à notre seigneur le Roi. Ils n'ignoraient d'ailleurs pas le grand présent que nous avions envoyé par nos procureurs. En sus des ordres émanés du Tribunal, l'auditeur reçut des lettres de Cortès et avec elles quelques petits lingots d'or. Il en résulta que, si déjà auparavant il avait tenu pour injuste et dénué de droit l'envoi de cette flotte contre de si bons serviteurs du Roi que nous étions tous, désormais il ne se contentait plus de le penser, mais il l'assurait ouvertement et avec la plus grande clarté, disant au surplus tant de bien de Cortès et de nous, que l'on ne parlait plus d'autre chose dans tout le quartier de Narvaez.

D'ailleurs, celui-ci passait pour être la mesquinerie en personne. L'or et les étoffes que Montezuma lui envoyait étaient entièrement mis de côté, sans que la moindre parcelle en fût donnée ni aux capitaines ni aux soldats. Il avait au contraire l'habitude de dire à son majordome en affectant une attitude altière et une voix caverneuse : « Prenez garde qu'il ne manque aucune pièce d'étoffe; le nombre en est bien compté. » Or, comme cela était très-connu et que d'autre part on savait, par les rapports dont j'ai fait mention, les libéralités de Cortès et de ses compagnons d'armes, toute l'armée de Narvaez était en émoi; ce qui fit croire à ce général que l'auditeur en était la cause et qu'il soufflait la discorde. Aussi, lorsque Montezuma envoyait des provisions et que le majordome de Narvaez en opérait le partage, l'auditeur et tous ses gens étaient-ils oubliés injustement dans la distribution. Cela causa quelque bruit et excita des rancunes dans le quartier. D'ailleurs, à la suite des conseils que Narvaez recevait du commissaire Salvatierra, du Basque Juan Bono et d'un certain Gamarra, se prévalant surtout de l'appui habituel qu'il recevait en Castille de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, il eut la hardiesse de faire arrêter l'auditeur du Roi, son greffier et plusieurs de leurs amis. Il les embarqua sur un navire et les envoya prisonniers en Castille ou à l'île de Cuba.

Il fit plus : il emprisonna un certain Oblanco, homme instruit, pour avoir dit que Cortès et nous tous, ses compagnons d'armes, étions de bons serviteurs du Roi, très-dignes de ses faveurs ; que par conséquent il n'était pas juste de nous lancer la qualification de traîtres, et qu'en outre le fait d'arrêter un auditeur de Sa Majesté était une mauvaise action. Or, Gonzalo de Oblanco étant homme d'un noble caractère, le chagrin et l'humiliation le tuèrent en quatre jours. Narvaez fit incarcérer aussi trois soldats de sa flotte qui passaient pour des hommes parlant bien de Cortès. L'un d'eux était un certain Sancho de Barahona, qui devint plus tard habitant de Guatemala.

Revenons à l'auditeur, que l'on devait conduire en Castille. L'idée lui vint de flatter d'une part et d'intimider d'un autre côté le capitaine du navire, le maître d'équipage et le pilote qui étaient responsables de sa personne. Il leur disait qu'en arrivant en Castille, au lieu de recevoir une récompense pour leur conduite, ils seraient pendus par ordre de Sa Majesté. Sur ce, ils promirent de le mener à Saint-Domingue, pourvu qu'il payât leur service; et de la sorte la route fut changée. Quand l'auditeur eut débarqué à Saint-Domingue, et lorsque le Tribunal et les Frères hiéronymites qui gouvernaient l'île eurent entendu sa plainte sur l'outrageante folie commise contre sa personne, ils en éprouvèrent autant de regret que de ressentiment et ils s'empressèrent de l'écrire en Castille au Conseil royal de Sa Majesté. Mais l'évêque de Burgos en était le président, et tout dépendait de lui, en l'absence du Roi qui n'était pas revenu de Flandre. Ce fut pour cela qu'aucune mesure ne put être prise en notre faveur. Bien au contraire, dit-on, Rodriguez de Fonseca en éprouva une grande joie, pensant que Narvaez nous aurait déjà vaincus et capturés. Heureusement que plus tard, Sa Majesté étant encore en Flandre, nos procureurs purent lui faire savoir que Velasquez et Narvaez, en armant cette flotte, avaient agi sans l'autorisation du Roi. En ajoutant à cela le délit de s'emparer de la personne de l'auditeur, on arrivait à un ensemble de faits qui tournèrent au plus grand avantage de Cortès et de nous tous, dans les procès auxquels nous fûmes en butte plus tard, quoiqu'il fût allégué qu'on avait eu parfaitement le droit de faire cette expédition en l'appuyant sur les pouvoirs reçus de l'évêque de Burgos en sa qualité de président.

Quoi qu'il en soit, certains soldats, parents et amis de l'auditeur Lucas Vasquez, ayant vu que Narvaez l'avait fait arrêter, craignirent pour eux le sort du lettré Gonzalo de Oblanco. Ils étaient en effet vus de mauvais œil par le général, avec lequel ils croyaient être au plus mal. Ils jugèrent donc prudent de fuir la plage de sable pour gagner la Villa, où se trouvait le capitaine Sandoval avec sa garnison de malades. Lorsqu'ils se présentèrent pour lui baiser les mains, Sandoval leur fit mille politesses; il apprit d'eux tout ce que je viens de

raconter et aussi la résolution de Narvaez d'envoyer des soldats dans cette ville pour l'arrêter. Ce qui arriva encore, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CXIV

Comme quoi Narvaez, avec toute son armée, s'en vint à la ville de Cempoal; ce qu'il fit à ce sujet et ce que nous faisions en même temps dans la ville de Mexico. Comme quoi nous résolûmes de marcher contre Narvaez.

Après avoir arrêté l'auditeur du Tribunal de Saint-Domingue, Narvaez, avec tout son bagage et ses munitions de guerre, s'en fut camper à Cempoal, ville qui dans ce temps-là était très-peuplée. Sa première mesure fut d'enlever au cacique gros toutes les étoffes et tentures brodées, ainsi que les joailleries qu'il possédait; il s'empara aussi des jeunes Indiennes que les personnages de cette ville nous avaient données et que nous laissâmes, en partant, chez leurs parents, parce qu'elles étaient issues de bonnes maisons et nous avaient paru d'une santé trop délicate pour faire campagne. Le cacique gros disait et répétait à Narvaez de ne rien prendre de ce que Cortès lui avait confié, soit les objets d'or, soit les étoffes ou les jeunes filles, parce que celui-ci s'en montrerait irrité et ne manquerait pas de venir de Mexico les massacrer, Narvaez aussi bien que lui-même, pour les avoir laissés faire. Il se plaignit en même temps des vols dont le village était victime de la part des soldats, disant que, lorsque Malinche était parmi eux avec ses hommes, on ne leur prenait absolument rien, et que lui et ses *teules* étaient d'excellentes gens.

En entendant ces paroles, Narvaez se prit à tourner notre général en ridicule, et le commissaire Salvatierra, qui était le plus menaçant et le plus intraitable, se mit à dire à Narvaez et aux officiers : « Avez-vous vu la peur qu'ils ont de ce gringalet de petit Cortès ? » Or, que les curieux lecteurs veuillent bien remarquer combien il importe, pour médire, de ne pas s'en prendre à ce qui a de la valeur, car je puis faire serment — et je le fais, *amen!* — que, lorsque nous tombâmes sur Narvaez, un des plus lâches et des moins utiles fut justement ce même Salvatierra, ainsi que je le dirai bientôt. Certes, ce n'était pas faute d'une solide charpente, quoiqu'il fût réellement mal bâti sous tous les rapports, moins la langue. On le disait natif de la ville de Burgos.

Cessons de parler de Salvatierra, pour dire que Narvaez envoya des sommations à notre général en lui faisant présenter la copie des pouvoirs qui le constituaient capitaine général par disposition de Diego Velasquez. Tout cela devait nous être légalement notifié par le notaire

Alonso de Mata, qui était en même temps arbalétrier et qui plus tard habita Puebla. Trois autres personnes accompagnèrent Mata à Mexico. Je mettrai de côté un moment et le Mata et Narvaez, pour en revenir à Cortès qui chaque jour recevait lettres et avis, soit du camp de Narvaez, soit du capitaine Gonzalo de Sandoval. Celui-ci n'avait pas quitté la Villa Rica. Il annonçait qu'il avait près de lui cinq hommes distingués, amis du licencié Lucas Vasquez de Aillon, que Narvaez venait d'envoyer en Castille ou à l'île de Cuba. La raison qu'ils donnaient pour expliquer leur fuite est que Narvaez, n'ayant eu nul égard pour un auditeur du Roi, en aurait, disaient-ils, beaucoup moins pour eux-mêmes qui étaient les parents du prisonnier. Sandoval fut mis au courant, par ces réfugiés, de tout ce qui se passait dans le camp de Narvaez et du dessein que celui-ci avait formé de marcher sur Mexico dans le but de s'y emparer de nous tous.

Poursuivons ce récit pour dire que Cortès appela en conseil ses capitaines et ceux de ses soldats dont il connaissait le dévouement et qu'il avait coutume de consulter dans des cas graves comme celui qui se présentait actuellement. Il fut convenu que, sans nul retard et sans plus attendre ni lettres ni autres réflexions, on marcherait contre Narvaez, tandis que Pedro de Alvarado resterait à Mexico pour garder Montezuma, avec tous les soldats qui ne paraîtraient pas propres à faire cette campagne, en y comprenant, bien entendu, ceux qui pouvaient être justement soupçonnés de devoir se conduire en amis de Diego Velasquez et de son général. Or, en ce temps et avant l'arrivée de Narvaez, Cortès avait formé à Tlascala un grand dépôt de maïs, parce que la récolte de cette denrée avait été mauvaise, à la suite du manque d'eau, dans les environs de Mexico, et que, ayant avec nous beaucoup d'ouvriers indiens et d'auxiliaires tlascaltèques, il nous fallait des provisions pour tout ce monde. Ce maïs qui était en dépôt fut expédié pour être mis à la disposition de Pedro de Alvarado; on y ajouta beaucoup de poules et d'autres provisions. Nous élevâmes pour la défense de ce capitaine des palissades et des parapets en manière de fortifications, qu'on arma de fauconneaux et de quatre gros canons. On laissa à Alvarado toute la poudre que nous avions, dix arbalétriers, quatorze fusiliers et sept chevaux, quoique nous fussions persuadés que la cavalerie ne pouvait être bien utile dans la cour même des maisons où nous étions logés. De sorte que, en comptant les cavaliers, les fusiliers et les arbalétriers, il resta en tout quatre-vingt-trois soldats à Mexico.

Montezuma sut que nous étions disposés à marcher contre Narvaez et, bien que Cortès allât le voir tous les jours, notre général ne voulut jamais lui donner à entendre que sa conduite à l'égard de Narvaez lui était connue et qu'il n'ignorait pas les envois qu'il lui faisait d'or, d'étoffes et de provisions. Mais, en causant, Montezuma en arriva à

demander à Cortès où il prétendait aller et pourquoi nous avions construit nouvellement des défenses et préparé des munitions de guerre, tandis qu'on remarquait parmi nous une grande agitation. Ce que Cortès répondit et à quoi aboutit l'entretien, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CXV

Comment le grand Montezuma demanda à Cortès s'il était vrai qu'il voulût marcher contre Narvaez, quoique les forces de celui-ci fussent bien supérieures aux nôtres, ajoutant que, s'il nous arrivait malheur, il en éprouverait beaucoup de regret.

Cortès étant venu visiter Montezuma comme il en avait l'habitude, celui-ci lui dit : « Seigneur Malinche, je vous vois très-inquiets, vous et tous vos compagnons d'armes. Je me suis d'ailleurs aperçu que vos visites sont plus rares, et le page Orteguilla m'assure que vous vous disposez à marcher en guerre contre vos frères qui sont arrivés dans les navires, après avoir confié ma garde au Tonatio. Je vous prie en grâce de vouloir bien me l'avouer, parce que je ferais très-volontiers tout ce que je pourrais pour votre service. Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur, et cependant je le crains, car vous avez peu de monde, tandis que les nouveaux venus en ont cinq fois davantage; ils disent du reste qu'ils sont chrétiens comme vous et vassaux de votre Empereur; ils ont des images, ils plantent des croix, on leur dit la messe, et ils prétendent que vous êtes sortis de Castille en fuyards, abandonnant votre Roi et seigneur, méfait pour lequel ils vous viennent prendre et punir de mort. En vérité, je ne vous comprends pas. Quoi qu'il en soit, réfléchissez bien à ce que vous allez faire. »

Cortès lui répondit d'un ton joyeux, au moyen de nos interprètes doña Marina et Geronimo de Aguilar, que s'il n'était pas venu l'instruire lui-même de toutes ces choses, c'est à cause de la grande affection qu'il lui portait et parce qu'il ne voulait pas lui causer le chagrin de notre départ; que tel était l'unique motif de son silence, car il ne doutait pas du bon vouloir de Montezuma pour sa personne; que nous étions, il est vrai, ainsi qu'il le disait, tous vassaux de notre grand Empereur. « Quant à être chrétiens comme nous-mêmes, il est exact, dit-il, que les nouveaux venus le sont; mais, en ce qui regarde notre prétendue désertion du service de notre seigneur et Roi, cela n'est pas ainsi, puisque notre Roi nous a réellement envoyés pour voir Votre Seigneurie, en son nom, et lui dire tout ce que nous lui avons déjà rapporté; pour ce qu'on raconte du grand nombre de soldats que Narvaez amène, et ses quatre-vingt-dix chevaux, et plusieurs canons, et de la poudre, tandis que nous sommes peu nom-

breux.... et qu'ils viennent s'emparer de nos personnes.... ou nous donner la mort...., Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, et sainte Marie, sa Mère bénie, nous donneront une force supérieure à la leur, puisqu'ils sont méchants et qu'ils se présentent de cette façon. Comme notre Empereur possède plusieurs royaumes et seigneuries, il y a une grande variété parmi ses sujets, les uns étant valeureux et les autres davantage encore; quant à nous, on nous appelle « Castillans », parce que nous sommes du centre de la Castille qu'on nomme la « Vieille », tandis que le général qui se trouve actuellement à Cempoal amène des hommes d'une autre province appelée « Vizcaya », dont le parler est étrange, comme qui dirait l'*otomi* dans le pays de Mexico. » Cortès ajouta que Montezuma pouvait compter que nous les lui amènerions prisonniers, et cesser de se chagriner au sujet de notre départ, puisque nous devions bientôt revenir victorieux. Il dit aussi qu'il lui demandait en grâce de considérer qu'il le laissait aux mains de son frère Tonatio, avec quatre-vingts soldats; qu'il prît bien soin d'éviter toute espèce de trouble dans la ville après notre départ; qu'il n'autorisât pas ses capitaines et ses papes à faire des choses déplacées, afin qu'à son retour les agitateurs n'eussent pas à payer de leur vie leurs mauvaises actions; que, du reste, il veillât à fournir à nos hommes toutes les provisions dont ils pourraient avoir besoin.

Là-dessus Cortès embrassa deux fois Montezuma, et celui-ci fit de même. Comme doña Marina était très-avisée, elle interpréta tout le colloque d'un ton qui inspirait réellement de la tristesse au sujet de notre départ. Le prince promit à notre général de faire tout ce qu'il venait de lui recommander et même de donner, pour marcher avec nous, cinq mille hommes de guerre. Cortès s'empressa de l'en remercier, sachant bien qu'il ne les fournirait nullement; aussi lui dit-il qu'il n'avait pas besoin de son appui, mais de celui de Notre Seigneur Dieu qui est la force véritable, et qu'au surplus il comptait sur ses compagnons d'armes. Il recommanda encore de veiller à ce que l'image de Notre Dame et la croix fussent toujours ornées de rameaux, l'église propre, les cierges allumés nuit et jour, sans souffrir jamais que les papes prissent aucune autre mesure; en se conduisant de la sorte le prince témoignerait de son bon vouloir et de la sincérité de son amitié. Ils s'embrassèrent de nouveau et Cortès se retira en s'excusant de ne pouvoir prolonger davantage l'entretien, à cause des apprêts du départ.

Notre général parla ensuite à Alvarado et à tous les soldats qui devaient rester avec lui, recommandant à ceux-ci de bien surveiller Montezuma, pour qu'il ne pût leur échapper, et d'obéir à Pedro de Alvarado; il leur promit du reste que, Dieu aidant, il les ferait tous riches un jour. Le prêtre Juan Diaz resta avec eux, ainsi que quel-

ques soldats suspects, que je ne crois pas devoir nommer ici. Nous nous embrassâmes les uns les autres et nous partîmes. Sans nous donner l'embarras d'aucune Indienne ni d'aucun genre de service, allant à la légère, nous entreprîmes notre marche dans la direction de Cholula. Cortès envoya des émissaires à Tlascala pour prier nos amis Xicotenga et Maceescaci, ainsi que tous les autres caciques, d'envoyer quatre mille hommes à notre secours. Ils répondirent que si c'était pour se battre contre des Indiens comme eux, ils le feraient volontiers et en donneraient même davantage; mais contre des *teules* comme nous, contre des bombardes et des chevaux..., que nous voulussions bien leur pardonner s'ils se refusaient à notre demande. Du reste, ils envoyèrent vingt charges de poules.

Cortès dépêcha des courriers à Sandoval pour lui ordonner de se joindre à nous avec tout son monde dans des villages situés à douze lieues de Cempoal, nommés Tampaniquita et Mitalaguita, lesquels sont à présent sous la dépendance de Pedro Moreno Medrano, qui habite Puebla. Notre général recommandait à Sandoval de ne pas se laisser enlever par Narvaez et d'éviter toute rencontre avec lui ou avec ses soldats. Nous marchions dans le plus grand ordre, nos éclaireurs en avant, prêts à en venir aux mains si nous donnions dans l'ennemi sans nous y attendre. Deux hommes de confiance nous précédaient d'une journée, — non par la grand' route, mais par des sentiers détournés où des cavaliers ne pouvaient pénétrer, — afin de prendre parmi les Indiens toute espèce d'informations sur les gens de Narvaez.

Or, tandis que nos éclaireurs faisaient leur office, ils virent venir un certain Alonso de Mata, — notaire, disait-on, — qui était en route pour aller nous notifier les copies des pouvoirs dont j'ai déjà parlé. Les quatre Espagnols qui devaient servir de témoins étaient avec lui. Nos éclaireurs à cheval vinrent immédiatement nous en donner avis, tandis que nos deux autres coureurs tenaient compagnie à Alonso de Mata et à ses quatre compagnons. Nous doublâmes alors le pas. En arrivant près de nous, les messagers firent un respectueux salut à Cortès et à nous tous. Le général mit pied à terre et s'informa de l'objet de leur voyage. Au moment où Alonso de Mata allait exhiber les ordres dont il était porteur, Cortès lui demanda s'il était notaire du Roi. Sur une réponse affirmative, le général exigea son diplôme, disant que, s'il l'avait réellement, il l'autoriserait à lire ses dépêches, en promettant de faire ce qui conviendrait au service de Dieu et de Sa Majesté; mais que, s'il n'avait point ses titres personnels, il s'abstînt de lire quoi que ce fût; qu'en tout cas on ne respecterait que l'ordre impérial de Sa Majesté. Il en résulta que Mata, qui en réalité n'était pas notaire royal, s'intimida, et ceux qui venaient avec lui ne surent absolument que dire.

Cortès leur fit donner à manger, et nous nous arrêtâmes un instant pour qu'ils prissent leur repas. Notre général leur dit que nous nous rendions dans le village de Tampaniquita, non loin du campement du señor Narvaez, et que Mata pourrait nous y notifier tout ce que son capitaine lui aurait commandé. Cortès avait du reste tellement l'habitude de se contenir, qu'il ne proféra pas un seul mot désobligeant pour Narvaez. Il prit à part les voyageurs et leur remplit les mains de pièces d'or. Cela fit qu'ils s'en retournèrent au campement en disant le plus grand bien de Cortès et de tout son monde. Comme d'ailleurs quelques-uns d'entre nous, au moment de leur visite, s'étaient parés de colliers d'or et avaient couvert leurs armes de joyaux que les visiteurs purent fort bien considérer, ceux-ci revinrent à Cempoal en disant merveille de nous tous. Il s'ensuivit que plusieurs personnages qualifiés, du campement de Narvaez, après avoir vu que tout le monde revenait riche de chez nous, se proposaient comme médiateurs pour traiter de la paix entre Cortès et leur général.

Nous arrivâmes à Panguaniquita, et le lendemain le capitaine Sandoval se joignit à nous avec ses soldats, au nombre d'environ soixante, les vieux et les malades étant restés dans un village allié, nommé Papalote, où ils devaient recevoir des vivres. Avec lui étaient aussi les cinq soldats, amis du licencié Lucas Vasquez de Aillon, qui avaient fui le campement de Narvaez et venaient offrir leurs hommages à notre général, dont l'accueil fut des plus gracieux. Sandoval raconta ce qui lui était arrivé avec l'irascible aumônier Guevara, ainsi qu'avec Vergara et ses autres compagnons; comme quoi il les envoya prisonniers à Mexico, de la manière que j'ai dite dans un des chapitres précédents. Il racontait qu'il avait dépêché au quartier de Narvaez deux soldats très-bien déguisés avec des vêtements d'indigènes. Comme ils étaient naturellement bruns, on les aurait réellement pris pour des Indiens. Chacun d'eux portait une petite charge de prunes à vendre, car c'était la saison de ce fruit lorsque Narvaez se trouvait sur l'Arenal avant d'aller s'établir à Cempoal. Ils furent au logement du valeureux Salvatierra qui leur offrit pour leurs peines une grande enfilade de verroteries jaunes. Quand ils eurent vendu leurs fruits, Salvatierra, les prenant réellement pour des Indiens, leur donna mission de lui aller chercher de l'herbe fraîche à peu de distance, sur les bords d'un ruisseau, pour la nourriture de son cheval. Ils revinrent chargés, vers l'heure de l'*Angelus*, et ils prirent place dans le quartier en s'asseyant sur leurs talons, à la manière indienne, jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Ils prêtèrent une attention soutenue aux paroles de quelques soldats de Narvaez qui venaient tenir compagnie à Salvatierra. Celui-ci leur disait : « En quelle heureuse occasion nous sommes arrivés ! Ce traître de Cortès a recueilli plus de sept cent mille piastres qui vont nous rendre tous riches; car il n'est pas

possible que ses capitaines et ses soldats ne soient cousus d'or. » Leur conversation continuait dans ce sens lorsque la nuit se fit complétement. Nos camarades déguisés en Indiens profitèrent de l'obscurité pour gagner en silence l'endroit où se trouvait le cheval de Salvatierra. Ils le sellent, le brident, montent dessus et se mettent en route. En marchant vers la Villa, ils rencontrent un autre cheval, boiteux, près d'un ruisseau, s'en emparent et l'amènent également.

Précisément en ce même moment, Cortès demandait à Sandoval ce qu'il avait fait des chevaux, et en recevait la réponse qu'ils étaient restés au village de Papalote avec les malades, parce qu'il aurait été impossible de les amener par les chemins qu'on avait suivis, le sol en étant friable et par trop difficile. Il avait été indispensable d'y passer, afin d'éviter les hommes de Narvaez. Cette explication le mit en voie d'apprendre qu'un des chevaux qu'on amenait était à Salvatierra; Cortès s'en égaya fort et dit : « Il va se mettre encore plus en fureur en constatant l'absence de sa bête ! » Et en effet, pour en revenir à Salvatierra, lorsque le jour se leva, il s'aperçut de la disparition des Indiens vendeurs de prunes et il vit en même temps que son cheval, avec selle et bride, avait également disparu. Les soldats de Narvaez nous dirent plus tard que le commissaire dupé se livra à des exclamations qui les faisaient mourir de rire; car il en arriva à comprendre que les chevaux avaient été enlevés par des Espagnols de Cortès. Il en résulta du reste que désormais on fit meilleure garde.

Mais revenons à notre sujet pour dire que notre général, ayant réuni ses capitaines et soldats, tint conseil pour savoir de quelle manière nous tomberions sur le camp de Narvaez. Je vais dire à la suite ce que nous convînmes de faire avant de partir.

CHAPITRE CXVI

Comme quoi Cortès résolut avec tous nos capitaines et soldats d'envoyer encore une fois au quartier de Narvaez le Père de la Merced, homme fin et à ressources, qui devait se présenter en humble serviteur de Narvaez, dont il aurait l'air d'embrasser la cause plutôt que celle de Cortès. Il devait aussi s'aboucher secrètement avec les artilleurs Rodrigo Martin et Usagre, et parler à Andrès de Duero, le priant de venir s'entendre avec Cortès. Il lui était enjoint de donner en mains propres la lettre qu'il apportait à Narvaez et de faire bien attention à toutes choses. Du reste il était porteur de plusieurs disques et chaînes d'or pour en faire le partage.

Étant réunis tous ensemble dans le village, on convint qu'on ferait porter par le Père de la Merced une autre lettre à Narvaez. Après l'avoir commencée par des protestations courtoises, on y disait, sinon en propres termes, du moins à peu près, ce qui suit : que nous nous sommes beaucoup réjouis de son arrivée, persuadés qu'avec le secours

généreux de sa personne nous rendrons de grands services à Dieu et à Sa Majesté; qu'il n'a pas daigné nous répondre, aimant mieux nous qualifier de traîtres, tandis que nous sommes de bons serviteurs du Roi, et mettre tout le pays en émoi par les expressions qu'il a adressées à Montezuma; que Cortès lui a déjà fait dire de vouloir bien choisir la province qu'il aurait le désir d'occuper avec les hommes qu'il amène, à moins qu'il ne préfère poursuivre sa route, nous laissant alors le soin de faire élection pour nous-mêmes d'une autre contrée, afin qu'on puisse mieux s'acquitter de ce qui convient au service de Sa Majesté, ainsi que c'est notre devoir; que nous lui avons demandé en grâce, dans le cas où il serait muni de provisions royales, de daigner nous en montrer les originaux, pour que nous y constations la signature du Roi et en lisions le contenu, afin que, les choses étant éclaircies, nous inclinions nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance; qu'il n'a voulu suivre ni l'une ni l'autre de ces deux conduites, mais bien nous adresser des paroles malsonnantes et troubler le pays; que nous le sommons, au nom de Dieu et du Roi notre seigneur, de nous envoyer notifier sous trois jours ses pouvoirs par un notaire de Sa Majesté, et nous promettons d'accomplir tout ce qui s'y trouvera écrit comme étant la volonté de notre seigneur et Roi; que ce sont là les intentions qui nous ont conduits à ce village de Panguaniquita, afin d'être plus près de son quartier; s'il n'a réellement pas ces pouvoirs et s'il veut retourner à Cuba, qu'il s'en aille et qu'il ne trouble plus le pays, pouvant être bien convaincu que, s'il agit autrement, nous marcherons contre lui dans le but de l'arrêter et l'envoyer à notre Roi, pour être venu, sans pouvoirs constatés, nous faire la guerre et mettre le désordre dans les villes; qu'en ce cas, tous les malheurs, les morts, les incendies et les ruines qui en seront les conséquences, retomberont sur lui et non sur nous-mêmes; que toutes ces choses seront portées à sa connaissance par simple missive, parce que nous n'avons pas de notaire royal qui ose les lui aller notifier, par crainte d'être traité comme l'auditeur de Sa Majesté qu'une audace inouïe a rendu prisonnier; qu'en sus de tout ce qu'on vient de dire, lui, Cortès se voit obligé, en qualité de capitaine général et de grand justicier de la Nouvelle-Espagne, et pour l'honneur et justice de notre Roi, de châtier cette folie et ce grand délit pour lequel il le cite à comparaître; et il l'y obligera par procédure légale, attendu que c'est un crime de lèse-majesté et qu'il en prend Dieu à témoin.

On ajoutait qu'il eût à rendre au cacique gros les étoffes et les joailleries d'or qu'on lui avait dérobées, ainsi que les filles de grands seigneurs que leurs pères nous avaient confiées; qu'au surplus il fût donné ordre aux soldats de ne plus piller les Indiens, soit dans cette ville, soit dans les autres villages. On terminait par les compliments

d'usage; puis vinrent les signatures de Cortès, de nos capitaines et de quelques soldats, dont je fus. Avec le Père Olmedo partit un soldat nommé Bartolomé de Usagre, frère du canonnier de même nom qui commandait l'artillerie de Narvaez. Ils arrivèrent à Cempoal. Je vais dire ce qui s'y passa.

CHAPITRE CXVII

Comme quoi le Père Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de Notre Dame de la Merced, fut à Cempoal où se trouvait Narvaez avec tous ses officiers; ce qui se passa à ce sujet et la remise de la lettre.

En arrivant au quartier de Narvaez, fray Bartolomé de Olmedo fit ce qui lui était ordonné par Cortès. Il s'aboucha donc avec certains caballeros de l'expédition de Narvaez et vit l'artilleur Rodrigo Mino ainsi que son collègue Usagre. Pour mieux s'emparer de l'esprit de ce dernier, un de ses frères était venu du quartier de Cortès avec des pièces d'or qu'il lui donna en secret. Le Père Bartolomé de Olmedo répartit de son côté les présents dont son général l'avait chargé; il parla à Andrès de Duero, l'engageant à s'en venir à notre camp conférer avec Cortès. S'entend que le Père avait commencé ses visites par Narvaez, en se présentant à lui comme un dévoué serviteur.

Au milieu de toutes ces démarches, on ne manqua pas de soupçonner le but des manœuvres de notre moine; on conseilla à Narvaez de l'arrêter, et déjà on allait exécuter ce conseil, lorsque Andrès de Duero, secrétaire de Diego Velasquez, en fut instruit. Or, il était natif de Tudèle de Duero, ce qui le faisait considérer comme le parent de Narvaez, attendu que celui-ci était également du pays de Valladolid. Au surplus, Andrès de Duero occupait un rang élevé dans l'expédition et était fort estimé de tout le monde. Il fut donc trouver Narvaez et lui dit savoir son dessein de faire arrêter fray Bartolomé de Olmedo, le messager de Cortès; il le priait de réfléchir et de considérer que, même sur le soupçon de démarches faites par le Père en faveur de Cortès, il n'était pas prudent de porter la main sur sa personne, après les grands égards que Cortès avait témoignés aux gens de Narvaez, sans compter les nombreux présents qu'il avait eu la libéralité de distribuer; que, depuis son arrivée au camp, fray Bartolomé de Olmedo s'était d'ailleurs exprimé de façon à laisser croire qu'il n'avait d'autre désir que celui d'être délégué, avec d'autres officiers de Cortès, pour venir au-devant de Narvaez et pour tâcher de tout terminer en établissant entre eux l'union et de bonnes relations d'amitié; qu'on voulût bien considérer les choses flatteuses que Cortès disait aux messagers envoyés du camp : tant lui que ses compa-

gnons ne cessaient de prononcer respectueusement le nom du señor capitaine Narvaez.

Andrès de Duero ajouta encore que ce serait une misérable conduite que d'arrêter un moine; quant à l'officier qui l'accompagnait, c'était le frère de l'artilleur Usagre, auquel il venait rendre visite; bref, le plus sage serait d'inviter à dîner fray Bartolomé de Olmedo pour mieux lui soutirer la vérité au sujet du bon vouloir de Cortès et des siens.... Ce fut avec ces paroles et beaucoup d'autres tout aussi mielleuses, que Narvaez se laissa apaiser. Andrès de Duero prit alors congé de lui et s'en fut communiquer secrètement au Père tout ce qui s'était passé.

Quoi qu'il en soit, le général fit appeler fray Bartolomé de Olmedo. Le Frère se présenta avec des démonstrations respectueuses, et comme il était intelligent et fort habile, il pria le général en souriant de vouloir bien le recevoir et l'entendre en particulier. Ils passèrent alors dans une cour où ils se mirent à se promener ensemble. Ce fut là que le Père lui dit : « Je n'ignore pas que vous avez voulu me faire arrêter; c'est pour moi l'occasion de vous assurer que vous n'avez pas dans votre camp de meilleur serviteur que moi; j'ajouterai que plusieurs capitaines et soldats de Cortès voudraient déjà voir leur général entre vos mains, de même qu'à mon avis nous finirons par y tomber tous. Du reste, pour mieux obtenir qu'il dévie de ses plans, on lui a persuadé de vous écrire une lettre pleine de folies et contresignée par ses soldats; on me l'a confiée pour vous la donner, mais je n'en ai rien voulu faire avant cette conversation. J'avoue même que j'ai eu la tentation de la jeter à la rivière, à cause des inepties qu'elle contient. Je puis du reste affirmer que les capitaines et les soldats n'y ont prêté la main que pour contribuer à porter Cortès hors de sa voie. »

Narvaez demanda cette lettre à fray Bartolomé de Olmedo, qui prétendit l'avoir laissée dans son logement. C'était là un prétexte pour prendre congé, comme s'il l'allait chercher. En ce moment Salvatierra, le furibond, se présenta à son général. De son côté, le Père fit appeler Duero, le priant d'aller tout de suite chez Narvaez pour être présent à l'ouverture de la lettre, — car Duero en connaissait l'existence, de même que d'autres officiers de Narvaez qui paraissaient bien disposés pour Cortès. — La vérité, d'ailleurs, c'est que fray Bartolomé de Olmedo portait la lettre sur lui; mais il avait voulu se ménager une occasion d'en faire faire la lecture devant un grand nombre de témoins. La chose étant ainsi préparée, il se présenta de nouveau chez le général et lui remit son pli cacheté en disant : « Que rien ne vous surprenne dans cette lettre; Cortès commence déjà à perdre la tête et je ne doute pas que, si vous lui parlez avec quelque douceur, il ne s'empresse de se livrer avec tous ceux

qui l'accompagnent.... » Mais laissons les raisonnements de fray Bartolomé, quoiqu'ils ne soient pas dénués d'adresse, et racontons comme quoi les hommes de Narvaez, soldats et capitaines, le prièrent de lire la lettre. Or, quand elle eut été lue, Narvaez et Salvatierra se mirent à pousser les hauts cris et tous les autres se prirent à rire en se moquant d'elle. Quant à Andrès de Duero, il protesta qu'il n'y comprenait plus rien, le moine lui ayant assuré que Cortès était prêt à se livrer avec tout son monde, ce qui n'était guère d'accord avec ce qu'on venait d'entendre. Un certain Agustin Bermudez, qui était alguazil major du quartier de Narvaez, renchérit sur ces dernières paroles, en disant : « J'ai appris avec certitude, par le Père Bartolomé de Olmedo, me parlant en secret, que si vous envoyiez de bons médiateurs, Cortès lui-même viendrait nous voir pour traiter de sa soumission avec tous ses soldats; aussi vous conseillerai-je d'envoyer à son camp, qui n'est pas éloigné, le commissaire Salvatierra, accompagné d'Andrès de Duero, auxquels je pourrais moi-même me joindre. » On comprend que cette proposition n'était faite que pour savoir ce qu'en dirait Salvatierra, lequel répondit qu'il se trouvait un peu indisposé et que d'ailleurs il n'irait jamais voir un traître. Sur quoi le Père Bartolomé de Olmedo, s'adressant à Salvatierra : « Il sera bon, dit-il, qu'on use de modération, car certainement Cortès sera votre prisonnier avant peu. »

On convint qu'Andrès de Duero partirait; mais il paraît certain que Narvaez prétendit arranger les choses avec Duero lui-même et trois autres capitaines, de manière à obtenir de Cortès une entrevue dans des établissements d'Indiens, situés entre les deux camps. Là on devait entamer des pourparlers au sujet des localités qui nous seraient désignées pour aller coloniser avec Cortès, et l'on s'arrangerait de façon à s'emparer de sa personne pendant ces entrevues; on avait même préparé vingt soldats pour cette opération. Fray Bartolomé eut connaissance du complot par Narvaez lui-même et par Andrès de Duero, et il en résulta que Cortès fut mis au courant du projet. Laissons le moine dans le quartier de Narvaez. Il y était devenu le grand ami et comme le parent de Salvatierra, parce que le Frère était de la ville d'Olmedo, et Salvatierra de Burgos; ils mangeaient d'ailleurs ensemble tous les jours. Portons notre attention sur Andrès de Duero, qui se préparait à partir pour le camp de Cortès avec notre soldat Bartolomé de Usagre, parce qu'il en était arrivé à craindre que Narvaez ne sût par celui-ci la marche des événements. Je dirai ce que nous fîmes dans notre campement.

CHAPITRE CXVIII

Comme quoi notre camp fut passé en revue. On apporta deux cent cinquante piques très-longues, ayant des lames en cuivre, que Cortès avait fait fabriquer dans le pays des Chichinatèques ; nous nous exercions à les manier dans le but d'attaquer les cavaliers de Narvaez. De beaucoup d'autres choses qui advinrent dans le campement.

Revenons un peu sur le passé, pour y trouver l'occasion d'ajouter encore quelques faits à notre récit. Lorsque Cortès reçut la nouvelle de l'arrivée de la flotte de Narvaez, il s'empressa d'envoyer à la province des Chichinatèques un ancien soldat des guerres d'Italie, très-adroit à toutes les armes, mais qui maniait surtout supérieurement la pique. Cette province est voisine du lieu où nos soldats furent envoyés pour chercher des mines d'or. Ses habitants étaient les plus grands ennemis des Mexicains, et, peu de jours auparavant, ils avaient brigué notre amitié. Ils faisaient usage de lances plus longues que celles dont nous nous servons en Castille, puisque leur fer bien affilé, remplacé ici par de l'obsidienne, avait deux brasses de longueur. Cortès les pria de lui en envoyer trois cents, à la condition d'en enlever la lame d'obsidienne tranchante et de la remplacer par du cuivre, métal qu'ils avaient en abondance. Le messager était chargé d'expliquer la forme qu'on devrait donner à cette lame et d'exiger qu'on en fabriquât deux pour chaque arme. Le soldat étant arrivé, on chercha des manches et on les trouva dans les quatre ou cinq villages de cette province, où il n'y avait pas, du reste, grand nombre d'habitations. On fabriqua les lames avec plus de perfection que ce n'était requis. Le messager, qui se nommait Tovilla, fut en même temps chargé de demander deux mille hommes, armés de lances, et il lui était ordonné de venir avec eux, le jour de la Pentecôte, au village de Panguenequita[1], ou de s'informer en quel autre endroit nous serions. Les caciques s'empressèrent d'accéder à cette demande et offrirent de marcher eux-mêmes avec leurs gens de guerre. Le soldat s'en revint amenant seulement deux cents Indiens, chargés de porter les lances. Il était convenu que les Indiens armés viendraient avec un autre de nos soldats, appelé Barrientos, alors occupé aux mines dont j'ai précédemment parlé, et qui devait rejoindre notre campement, situé à douze lieues de là, en se conformant à nos instructions.

1. Nous avons dans l'auteur trois orthographes que j'ai cru devoir respecter quoiqu'elles me paraissent désigner le même village, ainsi que l'indique le sens de ce passage. Ces trois orthographes sont : Tampaniquita, Panguaniquita, et Panguenequita. Il y a même dans un endroit Panguenezquita.

Tovilla étant arrivé avec les lances, nous trouvâmes celles-ci excellentes. L'ordre fut donné du reste à ce messager de nous mettre en mesure de bien manier cette arme et de comprendre comment nous devions nous conduire contre des gens à cheval. Une revue ayant été faite, ainsi que l'inscription de tous les soldats et capitaines de notre troupe, nous constatâmes que nous étions deux cent soixante-six hommes, en y comprenant le tambour et le fifre et sans compter le Père de la Merced. Il y avait cinq cavaliers, deux artilleurs, peu d'arbalétriers et encore moins d'escopettiers. Ce sur quoi notre espoir se fondait le plus, à propos de notre rencontre avec Narvaez, c'étaient les piques qui, du reste, nous servirent à souhait, comme on le verra plus loin.

Mais cessons de parler de la revue et des lances, et je dirai comme quoi Andrès de Duero, envoyé par Narvaez, arriva à notre camp. Avec lui venaient notre soldat Usagre et deux Indiens travailleurs de Cuba. Voyons aussi ce qui se passa entre Cortès et Duero, ainsi que nous l'apprîmes plus tard.

CHAPITRE CXIX

Comme quoi vinrent à notre campement Andrès de Duero, le soldat Usagre et deux Indiens de Cuba, domestiques de Duero ; quel était ce Duero et pourquoi il venait ; ce que nous en sûmes et ce qui fut convenu.

Je me vois encore dans la nécessité de revenir beaucoup sur mes pas et de m'occuper du passé. J'ai déjà dit dans un chapitre éloigné, relatif à notre séjour à Santiago de Cuba, que Cortès fit un accord avec Andrès de Duero et avec Amador de Lares, amis de Diego Velasquez. Ceux-ci engagèrent le gouverneur à choisir Cortès pour capitaine général de la flotte, à la condition, convenue entre eux, de partager tout l'or, l'argent et les joailleries qui formeraient la part de l'élu. Lorsque Andrès de Duero, arrivé en présence de Cortès, son associé, le vit si puissant et si riche, il considéra la mission de servir d'intermédiaire de paix et de favoriser les intérêts de Narvaez, uniquement comme un prétexte et comme une occasion de venir réclamer sa part de sociétaire, n'ayant nullement à s'occuper d'Amador de Lares, qui était mort. Comme, d'ailleurs, Cortès était très-avenant et fort rusé, non-seulement il lui promit de grands trésors, mais encore il s'engagea à lui confier un grand commandement dans l'expédition, quelque chose qui le fît l'égal de sa propre personne. Il ajoutait qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne, il lui donnerait autant de villages qu'il s'en assignerait à lui-même, à la condition que dans ce moment Duero s'entendît avec Agustin Bermudez, alguazil mayor du quartier de

Narvaez, et avec quelques autres membres de l'expédition, que je ne nomme pas ici, pour que l'on fît faire fausse route au général, de manière à mettre sa vie et son honneur en péril en préparant sa prochaine déroute. Cortès affirmait que, Narvaez une fois mort ou prisonnier et son armée vaincue, eux tous resteraient les maîtres de la situation et prendraient leur part de l'or et des villages de la Nouvelle-Espagne. D'ailleurs, pour mieux assurer le résultat, il chargea d'or les deux Indiens de Cuba, et il paraît certain que Duero prit des engagements comme déjà Agustin Bermudez en avait signé dans plusieurs lettres.

Cortès envoya encore des disques et des joyaux d'or à ce même Bermudez, à un abbé nommé Juan de Leon, au Père Guevara, premier émissaire de Narvaez, et à d'autres de ses amis. Il leur écrivit ce qui lui parut propre à s'en faire aider en toutes choses. Andrès de Duero resta dans notre camp depuis son arrivée jusqu'au lendemain, jour de la Pentecôte, après dîner. Il fit son repas en compagnie de Cortès, et tous deux s'entretinrent longuement en particulier. Après avoir dîné, Duero prit congé de nous tous, capitaines et soldats; il monta à cheval et alla encore trouver Cortès pour lui dire : « Quels sont vos ordres, car je pars décidément? — Que Dieu vous garde, señor Andrès Duero, répondit le général; attention à bien se conduire comme c'est convenu; autrement, je le jure sur ma conscience (c'est ainsi qu'il avait l'habitude de jurer), lorsque j'arriverai, sous trois jours, dans votre quartier, le premier sur lequel ma lance s'exercera, ce sera vous, si j'observe quelque chose de contraire à ce qui ressort de notre entretien. » Duero se prit à rire en assurant qu'il ne manquerait pas d'éviter tout ce qui pourrait être contraire à le servir loyalement. Sur ce, il partit, arriva au camp et dit à Narvaez que Cortès et tous ceux qui étaient avec lui avaient paru disposés le mieux du monde à passer sous ses drapeaux.

Laissons là le Duero, pour dire que Cortès manda un de ses capitaines, Juan Velasquez de Leon, homme fort important et son ami particulier. Il était proche parent du gouverneur de Cuba, et nous avons toujours pensé que Cortès se l'était attaché au moyen de dons considérables et de belles promesses, assurant qu'il lui donnerait un grand commandement dans la Nouvelle-Espagne et le ferait en quelque sorte son égal; car cet officier se conduisit toujours envers son chef en véritable ami et serviteur très-dévoué, ainsi qu'on le verra par la suite. En se présentant à Cortès, il s'empressa de lui demander quels étaient ses ordres; le général, qui parlait souvent d'un ton mielleux et le rire aux lèvres, lui dit en souriant : « Je vous ai fait appeler, señor Juan Velasquez, parce que, d'après ce qu'Andrès de Duero rapporte, Narvaez se vanterait, — et on l'assure dans tout son camp, — que, si vous vous rendez parmi eux, c'en est fait de moi; car on compte

sur vous comme devant embrasser le parti de Narvaez. C'est pour ce motif que la pensée m'est venue de vous prier de me témoigner votre affection en partant tout de suite pour leur camp avec votre bonne jument, emportant tout votre or et la *Fanfarona* (c'était sa plus grosse chaîne d'or), sans oublier d'autres petites choses que je vous donnerai et que vous distribuerez en mon nom à qui j'aurai soin de vous dire. Quant à la *Fanfarona*, qui pèse beaucoup, vous la porterez sur l'épaule, et l'autre chaîne, qui est encore plus lourde, vous lui ferez faire deux fois le tour sur la nuque. Vous verrez là-bas ce que Narvaez veut de vous. Après votre retour j'enverrai le señor Diego de Ordas, parce que je sais que son ancienne qualité de majordome de Diego Velasquez inspire à nos ennemis un grand désir de le voir. »

Juan Velasquez répondit qu'il se soumettrait en tout à ses ordres, mais qu'il n'emporterait ni ses chaînes, ni son or personnel; qu'il se contenterait de recevoir ce que son général lui confierait pour le donner selon ses instructions, attendu que, n'importe où il se trouverait, il préférerait toujours le plaisir de le servir à tous les joyaux et à tout l'or du monde. « Je le crois ainsi, lui dit Cortès, et c'est dans cette ferme confiance que je vous envoie; mais je ne veux pas que vous partiez si vous ne respectez mon commandement en emportant tout votre or et vos bijoux. » A quoi Velasquez répondit qu'il serait fait selon la volonté du général, mais qu'il n'emporterait pas son or[1]. Cortès le prit alors à part, et, à la suite de cette conversation, Velasquez partit, emmenant avec lui un écuyer de Cortès, nommé Juan del Rio, qui était chargé de le servir dans son voyage. Laissons ce départ de Juan Velasquez, qui n'avait, dit-on, dans la pensée de Cortès, d'autre but que d'occuper l'attention de Narvaez, et disons ce qui se passa dans notre camp.

Deux heures après ce départ, Cortès donna l'ordre au tambour Canillas de battre sa caisse et au fifre Benito Veguer de jouer du tambourin. Il ordonna en même temps à Gonzalo de Sandoval, l'alguazil mayor, de réunir tout le monde; et nous partîmes sur-le-champ, au pas accéléré, vers Cempoal. Nous eûmes occasion de tuer en route deux de ces porcs du pays qui ont le nombril sur le dos, ce que nous considérâmes comme un signe de victoire. Nous passâmes la nuit sur la rive en pente d'un petit ruisseau, les pierres nous servant d'oreil-

1. Je suis sûr d'avoir très-fidèlement traduit ce passage de mon auteur. On n'y comprend pas bien les raisons qui poussent Cortès à exiger de Velasquez qu'il parte avec tout son or, à moins de croire qu'il y est conduit par le désir de donner à son officier une preuve de la confiance qu'il lui inspire. Il est clair en effet que si Velasquez avait eu quelque tentation de changer de drapeau, il lui aurait été plus facile d'y céder en étant porteur de toutes ses richesses et en ne laissant aucune valeur derrière lui

lers selon notre habitude, après avoir eu soin de lancer des éclaireurs et de placer des sentinelles. Au lever du jour, nous reprîmes notre route en droite ligne et arrivâmes vers midi à une rivière située dans l'endroit où se trouve actuellement la Villa Rica de la Vera Cruz, qui est le port même où l'on vient débarquer avec les marchandises de Castille. En ce temps-là s'élevaient sur les bords de la rivière quelques cases d'Indiens et de grands arbres; comme d'ailleurs dans ce pays le soleil est extrêmement vif, nous nous reposâmes en ce lieu, fatigués que nous étions aussi du poids de nos armes et de nos piques. Ne nous occupons pas pour le moment de notre marche et disons ce qui arriva à Juan Velasquez de Leon avec Narvaez et avec un de ses capitaines, nommé Diego Velasquez, neveu du gouverneur de Cuba.

CHAPITRE CXX

Comme quoi arrivèrent au camp de Narvaez Juan Velasquez de Leon et son écuyer appelé Juan del Rio, et de ce qui advint.

J'ai dit comment Cortès envoya à Cempoal Juan Velasquez de Leon, accompagné d'un écuyer à pied, pour savoir ce qui faisait tant désirer à Narvaez de l'avoir en sa compagnie. Le voyageur fit telle diligence qu'il arriva à Cempoal au point du jour. Il alla descendre au domicile du cacique gros, et de là il s'en fut à pied avec son écuyer au quartier de Narvaez. Les Indiens de Cempoal, l'ayant reconnu, se réjouirent beaucoup de le voir et de lui parler. Ils disaient avec de grands cris, à quelques soldats logés chez le cacique, que c'était Juan Velasquez de Leon, capitaine de Malinche; et aussitôt ces soldats se mirent à courir pour être les premiers à annoncer à Narvaez l'arrivée de Juan Velasquez et obtenir leur étrenne pour la bonne nouvelle.

Il en résulta que Narvaez, averti, ne l'attendit pas chez lui et qu'il fut le recevoir dans la rue, accompagné de quelques-uns de ses hommes. A peine se furent-ils rencontrés qu'ils se livrèrent l'un envers l'autre à de grandes démonstrations d'amitié; Narvaez embrassa Juan Velasquez et le fit asseoir, car on s'était empressé d'apporter des siéges; il lui reprocha de n'être point descendu chez lui et il donna l'ordre aux gens de son service d'aller chercher le cheval du voyageur et son bagage, s'il en avait, afin de l'installer dans sa propre maison et dans ses écuries. Mais Juan Velasquez s'empressa de lui faire observer qu'il allait repartir, n'étant venu que pour lui baiser les mains, ainsi qu'à tous les caballeros de son camp, et voir s'il ne serait pas possible d'obtenir que l'union s'établît entre Cortès et lui.

Alors, paraît-il, Narvaez prit à part Juan Velasquez et lui dit d'un ton dédaigneux qu'il ne s'attendait pas à ce que la proposition lui fût faite d'entrer en accord avec un traître qui avait soulevé toute sa flotte contre son cousin Diego Velasquez. Juan Velasquez s'empressa de répondre que, loin d'être un traître, Cortès était un bon serviteur de Sa Majesté; qu'on ne pouvait confondre avec une trahison le fait de nous être mis en communication directe avec notre Roi et seigneur, comme nous l'avions fait; qu'au surplus il le priait de ne plus proférer devant lui une semblable expression. Narvaez se prit alors à faire à son interlocuteur les offres les plus empressées, afin d'obtenir qu'il restât avec lui, l'engageant à séduire les gens de Cortès pour les décider à passer sous sa bannière et à lui promettre obéissance. Il ajouta, — il en jurait, — qu'il ferait de lui la seconde personne de son expédition, et qu'il le mettrait à la tête de tous ses autres capitaines. Juan Velasquez répondit qu'une pareille trahison et un semblable abandon seraient des plus abominables, surtout envers un capitaine auquel il avait juré d'obéir, avec la conviction que tout ce qu'il exécutait dans la Nouvelle-Espagne avait pour but le service de Dieu Notre Seigneur et de Sa Majesté. Il assura du reste que Cortès continuerait à maintenir des relations directes, comme il les avait déjà établies, avec notre Roi et seigneur, et il pria qu'on ne lui parlât plus à ce sujet.

Les principaux capitaines de Narvaez s'étaient empressés de rendre visite à Juan Velasquez. Ils lui prodiguaient les démonstrations les plus courtoises, car il avait les manières distinguées d'un homme de cour; il était bien fait de corps, bien membré, de bel aspect, d'un visage agréable, avec une barbe très-bien plantée. Il portait une grosse chaîne d'or mise sur l'épaule et faisant le tour sous l'aisselle. Il avait la tournure d'un bon et brave capitaine. Les officiers de Narvaez étaient en admiration devant sa personne. Le Père Bartolomé de Olmedo vint le voir à son tour et lui parla en secret. Andrès de Duero et l'alguazil mayor Bermudez en firent autant. Ce fut alors que certains capitaines de l'expédition : Gamarra, Juan Yuste, Juan Bono de Quexo, le Basque, et Salvatierra le furibond, donnèrent à Narvaez le conseil d'arrêter sur-le-champ Juan Velasquez, attendu qu'il parlait trop résolûment en faveur de Cortès. Ils réussirent à persuader le général, et déjà Narvaez avait donné les ordres secrets à ses capitaines et à ses alguazils pour qu'on s'emparât de Velasquez, lorsque cela fut porté à la connaissance d'Agustin Bermudez, d'Andrès de Duero, du Père Bartolomé de Olmedo, du prêtre Juan de Leon et de quelques autres personnes qui étaient les amis de Cortès. Ils s'empressèrent de venir dire à Narvaez qu'ils étaient surpris de sa résolution de faire arrêter Juan Velasquez; que pourrait en effet Cortès contre l'expédition, quand bien même il aurait à son service

cent autres Juan Velasquez? Ils priaient le général de bien considérer les honneurs rendus par Cortès à tous ceux qui se présentaient dans son camp ; il allait à leur rencontre, à tous il donnait de l'or et des bijoux et tous en revenaient chargés comme des abeilles retournant à la ruche, même avec des provisions d'étoffes et d'émouchoirs. Cortès, disaient-ils, aurait bien pu faire prisonniers, s'il l'avait voulu, et Andrès de Duero, et le prêtre Guevara, et Amaya, et le notaire Vergara, et Alonso de Mata, et tant d'autres qui étaient allés à son quartier ; cependant il n'avait fait que les combler de faveurs; par conséquent il serait bon que Narvaez eût encore une entrevue très-courtoise avec Juan Velasquez et qu'il l'invitât à dîner pour le lendemain.

Le conseil parut bon et eut pour conséquence que Narvaez parla encore une fois fort affectueusement au voyageur, le priant de servir d'intermédiaire pour que Cortès se livrât avec tout son monde; bref, il l'invita à dîner pour le lendemain. Velasquez répondit qu'il essayerait tout ce qu'en pareil cas l'on pouvait tenter, mais qu'il tenait Cortès pour un homme entêté dans cette question. Le capitaine ajoutait qu'à son avis le mieux serait de faire un partage des provinces et que le général Narvaez choisît la part qui serait le plus à sa convenance. Cette proposition n'avait pas d'autre but que de l'amadouer.

Sur ces entrefaites, le Père Bartolomé de Olmedo se présenta et, en sa qualité de familier et de conseiller, il dit à Narvaez : « Vous devriez passer une revue de toute l'artillerie, des cavaliers, des escopettiers, des arbalétriers et soldats, afin que Juan Velasquez et son écuyer pussent tout voir et réussissent à intimider Cortès au sujet de vos forces et à le décider, quelque regret qu'il en éprouve, à se ranger sous votre loi. » Le Père avait l'air de s'exprimer ainsi comme un bon serviteur et ami le doit faire; mais, en réalité, c'était dans le but de mettre en évidence tous les cavaliers et soldats dont disposait Narvaez. Il en résulta que, conformément à l'avis du moine, on passa la revue devant Juan Velasquez de Leon et Juan del Rio, en présence du Père. Quand cela fut fini, Juan Velasquez dit à Narvaez : « Votre Grâce dispose d'une grande force; que le bon Dieu la lui augmente ! » A quoi Narvaez répondit : « Vous voyez donc bien que si j'avais voulu marcher contre Cortès, je l'aurais fait prisonnier ainsi que vous tous qui êtes avec lui. » Mais Juan Velasquez repartit aussitôt : « Soyez bien convaincu que tant lui que nous tous sommes gens à savoir bien défendre nos personnes. » Cela mit fin à la conversation.

Le lendemain eut lieu le dîner dont j'ai parlé. Un capitaine, neveu du gouverneur de Cuba, y assistait. Pendant le repas on parla du retard que Cortès mettait à se rendre, et de la lettre, et des somma-

tions qui y étaient contenues. De propos en propos, le neveu du gouverneur, qui s'appelait Diego Velasquez comme son oncle, s'écarta de la prudence en disant que Cortès et tous ceux qui le suivaient n'étaient que des traîtres, puisqu'ils ne s'empressaient pas de se soumettre à Narvaez. En entendant ces paroles, Juan Velasquez se leva et, s'adressant respectueusement à Narvaez, il lui dit : « Général, je vous ai déjà prié de ne pas permettre qu'on s'exprimât ainsi à l'égard de Cortès et de ceux qui sont avec lui, attendu que ces paroles sont déplacées et qu'on ne peut dire aucun mal de gens qui ont servi loyalement Sa Majesté. » Mais le Diego Velasquez répliqua qu'il avait fort bien dit ; qu'au surplus, en défendant un traître, Velasquez était aussi traître que lui et qu'il ne l'estimait pas digne de compter parmi les bons de sa famille. A quoi son interlocuteur répondit, en portant la main à son épée, qu'il mentait, et que, quant à lui, il se tenait pour meilleur gentilhomme que celui qui venait de parler, et pour meilleur Velasquez que lui-même ou son oncle; que, du reste, il était prêt à lui en donner la preuve, si le général Narvaez daignait le leur permettre. Sur ce, comme il y avait là plusieurs capitaines de Narvaez et quelques personnes du camp de Cortès, on s'interposa, car certainement Juan Velasquez allait lancer un coup d'épée à son adversaire.

A la suite de cette altercation, on conseilla à Narvaez de le renvoyer du camp, en compagnie du Frère Bartolomé de Olmedo et de Juan del Rio, avec la conviction que leur présence n'était d'aucune utilité. Sans plus attendre donc, on leur ordonna de partir, et comme d'ailleurs il leur tardait fort de rentrer à notre campement, ils s'empressèrent d'obéir. Juan Velasquez monta sur sa bonne jument, armé de sa cotte dont il ne se défaisait jamais, coiffé de son cabasset et orné de sa belle chaîne. Ce fut ainsi qu'il se rendit chez Narvaez pour prendre congé. Là se trouvait le jeune Diego Velasquez, l'homme à la querelle. S'adressant au général, le voyageur lui dit : « Qu'ordonne Votre Grâce pour notre camp ? » Narvaez lui répondit, fort irrité, qu'il partît et que mieux aurait valu qu'il ne vînt pas. Le jeune Velasquez ajouta quelques paroles menaçantes et injurieuses à l'adresse de Juan Velasquez, qui fit observer que c'était trop de hardiesse et que ses paroles méritaient châtiment ; prenant alors sa barbe dans la main, il ajouta : « Par ma barbe, je jure qu'avant longtemps je saurai si votre bras est aussi fort que votre langue. » Se trouvaient alors avec Juan Velasquez six ou sept personnages du camp de Narvaez qui étaient gagnés par Cortès; ils étaient venus pour assister au congé de Juan Velasquez. Ils firent semblant de lui parler en gens irrités et dirent : « Allez-vous-en donc, et ne parlez plus ! » Et ce fut ainsi qu'on se sépara. Les voyageurs prirent le chemin de notre camp en poussant vigoureusement leurs montures,

parce qu'ils avaient reçu avis que Narvaez, qui voulait les faire arrêter, donnait à quelques cavaliers l'ordre de les suivre. Or, en route, ils nous rencontrèrent au bord de la rivière que j'ai dit être non loin de la Vera Cruz.

Nous étions donc près de cette rivière, faisant la sieste, à cause de la chaleur, très-forte en ce point du pays, et aussi parce que nous nous sentions très-fatigués, obligés que nous avions été de marcher en portant nos armes et une pique chacun. En ce moment se présenta un de nos éclaireurs pour donner avis à Cortès qu'on voyait venir à peu de distance deux ou trois personnes à cheval, et nous ne nous trompâmes pas en pensant que c'étaient nos envoyés Juan Velasquez de Leon, Bartolomé de Olmedo et Juan del Rio. Ils arrivaient en effet là où nous nous trouvions, et avec quelle joie nous les reçûmes! que de démonstrations, que de politesses Cortès fit à Juan Velasquez et à fray Bartolomé de Olmedo! Et certes, il avait bien raison, car ce furent de loyaux serviteurs. Juan Velasquez raconta point par point tout ce qui lui était arrivé avec Narvaez, ainsi que je viens de le détailler moi-même, ajoutant comme quoi il avait fait distribuer secrètement les chaînes et les pièces d'or aux personnes à lui désignées. Il fallait aussi entendre notre moine...! Comme il était habituellement gai, il sut très-bien narrer son aventure, disant comment il s'était fait l'humble serviteur de Narvaez, comme quoi encore il s'était raillé de lui en lui conseillant de passer une revue et de mettre son artillerie en évidence; avec quelle adresse aussi il avait remis la lettre dont il était porteur. Était-il plaisant encore lorsqu'il racontait ce qui lui était arrivé avec Salvatierra, comment il se fit son familier[1] à titre de compatriote, le Frère étant d'Olmedo et Salvatierra de Burgos.... et les fureurs de Salvatierra...! qu'il ferait ceci, qu'il arriverait ça quand on prendrait Cortès et nous tous.... et comment il criait contre les soldats qui volèrent son cheval et celui d'un autre capitaine. En entendant tout cela, nous nous réjouissions comme si nous étions en train d'aller à la noce ou à une partie de plaisir. Et cependant nous ne pouvions ignorer que le lendemain nous livrerions bataille et que nous nous verrions dans l'alternative de vaincre ou de mourir dans la mêlée, quoique nous fussions tous frères, avec cette particularité que nous n'étions que deux cent soixante-six soldats, en présence de ceux de Narvaez, cinq fois plus nombreux.

1. Le texte espagnol dit : *pariente* (littéralement *parent*). Ce m'est une occasion de dire que Bernal Diaz dit d'autres fois, dans de pareilles circonstances : *deudo*, qui est un mot absolument synonyme. Il m'a été le plus souvent impossible de deviner si l'auteur prétendait par ce mot désigner une parenté réelle, ou simplement, comme dans le cas actuel, une familiarité ou de bons sentiments analogues à ceux que la parenté entraîne. Quelquefois même le mot peut avoir été employé par Bernal Diaz dans le sens de « compatriote ».

Revenons à notre récit. Nous nous mîmes tous en route pour Cempoal et nous fûmes passer la nuit à une lieue de la ville, à côté d'un pont, en un lieu où se trouve actuellement un établissement de bêtes à cornes. J'en resterai là pour dire ce qu'on fit dans le quartier de Narvaez après le départ de Juan Velasquez, du moine et de Juan del Rio; ensuite j'en viendrai à notre camp, car enfin, à propos des choses qui arrivent dans le même temps, il faut bien laisser les unes pour raconter celles qui se rapportent le mieux au récit du moment.

CHAPITRE CXXI

De ce que l'on fit dans le quartier de Narvaez après que nos émissaires en furent partis.

Après le départ de Juan Velasquez, du moine et de Juan del Rio, les capitaines de Narvaez dirent à leur général qu'il était bien évident que Cortès avait envoyé dans leur camp beaucoup de joailleries d'or et qu'il s'y était fait de grands amis; cette circonstance obligeait à être bien sur ses gardes et montrait l'importance qu'il y avait à donner avis à tous les soldats qu'ils eussent à se tenir armés et les chevaux toujours prêts. Outre cela le cacique gros, qui redoutait la vengeance de Cortès parce qu'il avait permis à Narvaez de prendre les étoffes, l'or et les Indiennes dont il s'était emparé, prenait soin de nous espionner, de savoir où nous passions la nuit et par quels chemins nous venions; et d'ailleurs Narvaez lui en avait donné l'ordre. Lorsqu'il apprit que nous approchions de Cempoal, il s'empressa de dire au général : « Que faites-vous? pourquoi vous gardez-vous si mal? Pensez-vous que Malinche et les *teules* qui l'accompagnent se conduisent comme vous? Eh bien! je vous assure qu'il vous surprendra, avec vos négligences, et que vous serez massacrés. ». Quoiqu'ils parussent se moquer des paroles du cacique gros, les gens de Narvaez se tinrent décidément sur leurs gardes. La première chose qu'ils firent ce fut de proclamer contre nous une guerre sans merci. Nous en fûmes avertis par un soldat surnommé *le Galleguillo*, qui avait déserté la nuit précédente; peut-être même était-il envoyé par Andrès de Duero. Il donna avis à Cortès de la proclamation et d'autres choses qu'il importait de savoir.

Revenons à Narvaez, qui disposa toute l'artillerie, rassembla les cavaliers, fusiliers, arbalétriers et soldats, et prit position en rase campagne à un quart de lieue de la ville, dans le but de nous y attendre, donnant pour instruction que nous fussions tous ou tués ou faits prisonniers. Or il plut beaucoup ce jour-là; les hommes de Narvaez

se fatiguèrent à nous attendre sous les averses, et comme ils n'étaient pas habitués à la pluie et à la peine et que d'ailleurs les capitaines ne faisaient aucun cas de nous, ils conseillèrent à leur général de revenir aux quartiers, considérant qu'il était honteux de passer son temps à attendre des myrmidons comme nous; qu'il fallait tout simplement placer l'artillerie devant les quartiers et laisser quarante cavaliers pour surveiller le chemin par lequel nous devions venir à Cempoal; on aurait des espions au passage de la rivière, choisissant pour cela quelques hommes à cheval et quelques piétons habitués à la course, capables de donner avis promptement; de plus, vingt cavaliers resteraient montés dans la cour de la maison occupée par Narvaez. Telles furent les dispositions que l'on conseilla au général pour le décider à retourner à Cempoal. Ils ajoutèrent du reste : « Comment, señor, pouvez-vous croire que Cortès se hasarde à marcher contre nous avec sa petite poignée d'hommes, et cela parce que le gros Indien nous l'affirme? Détrompez-vous et soyez plutôt persuadé que ses défis et ses simulacres de marche en avant n'ont pas d'autre but que de vous amener à un arrangement avec lui. »

Il en résulta que Narvaez revint à ses quartiers. Après son retour il promit publiquement une récompense de deux mille piastres à quiconque tuerait Cortès ou Gonzalo de Sandoval. Il posta comme espions sur la rivière un nommé Hurtado et Gonzalo Carrasco qui actuellement habite Puebla. Le mot d'ordre pendant la bataille contre nous devait être : *Santa Maria! santa Maria!* Outre ces préparatifs, Narvaez ordonna que plusieurs soldats, avec escopettes, arbalètes et pertuisanes, passassent la nuit dans la maison qu'il habitait. Il fit de même pour les logements de Salvatierra, de Gamarra et de Juan Bono. Telles furent les mesures que Narvaez prit dans ses quartiers. Je dirai maintenant les ordres qui se donnèrent dans notre camp.

CHAPITRE CXXII

De ce qui fut convenu dans notre camp pour marcher contre Narvaez; le discours que Cortès nous adressa, et ce que nous répondîmes.

Quand nous fûmes arrivés au petit ruisseau dont j'ai parlé, et qui se trouve à environ une lieue de Cempoal, au milieu d'excellentes prairies, nous choisîmes pour éclaireurs des hommes de confiance et les envoyâmes en avant. Notre capitaine Cortès, déjà à cheval, nous fit tous appeler, officiers et soldats. Nous voyant réunis, il nous pria en grâce de garder le silence et il commença immédiatement à nous

adresser la parole en termes si bien choisis, si mielleux, si pleins de promesses, qu'il me serait impossible de les transcrire ici. Il nous rappelait tous les événements, depuis notre sortie de Cuba jusqu'au moment présent, et il disait :

« Vous savez fort bien que Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, fit choix de ma personne pour capitaine général, sans pourtant méconnaître que parmi vous il y en a plusieurs dignes de cet honneur. Vous dûtes croire alors que nous venions ici pour coloniser ces provinces, puisque cela fut ainsi proclamé, et cependant vous n'ignorez pas maintenant que le but de celui qui vous envoyait était le trafic de l'or. Vous n'avez pas oublié ce qui se passa lorsque je prétendis revenir à l'île de Cuba, pour rendre compte à Diego Velasquez de l'exécution de ses ordres, conformément à ses instructions. Vous crûtes alors devoir me sommer de coloniser le pays au nom de Sa Majesté, ainsi que, grâce à Notre Seigneur, nous l'avons déjà fait, en agissant de la manière la plus raisonnable. Vous me nommâtes, en outre, capitaine général et grand justicier, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de donner d'autres ordres. Parmi vous il y eut quelques personnes qui prétendirent retourner à Cuba. Mais je n'ai pas besoin d'insister sur ces faits, puisque c'est hier, pour ainsi parler, qu'ils se sont passés. Ce qu'il convient de dire, c'est que notre résolution de rester fut sainte et louable, et il est clair que nous rendîmes ainsi un grand service à Dieu et à notre Roi. Vous n'ignorez pas ce que nous avons promis à Sa Majesté, après lui avoir fait le récit des événements qui nous concernent, et à ce dernier propos nous n'avons rien oublié. Nous avons dit que ce pays, tel que nous l'avons vu et connu, est quatre fois plus étendu que la Castille[1]; qu'il possède de grands centres de population; qu'il est très-riche en or et en mines, et qu'il est entouré d'autres vastes contrées. Vous savez que nous suppliâmes Sa Majesté de n'en donner le commandement à aucune autre personne, craignant qu'il ne Lui fût demandé par l'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca, alors président du Conseil des Indes et homme tout-puissant, pour Diego Velasquez ou pour quelque autre ami de l'évêque. Or ce pays est si important et paraît à tel point convenir à un Infant ou grand seigneur, que nous avions résolu de ne le mettre à la disposition de personne, jusqu'à ce que nos procureurs pussent parler à Sa Majesté, ou que nous eussions l'occasion de voir un ordre signé du Roi; et il était bien entendu qu'en voyant la royale signature, n'importe quel en fût l'objet, nous inclinerions nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance. Vous n'avez pas du reste oublié que, lorsque nous écrivîmes à Sa Majesté,

1. N'oublions pas que l'auteur emploie ici le mot de Castille pour désigner l'Espagne entière, ou du moins tous les domaines de la couronne de Castille.

nous Lui adressâmes tout l'or, tout l'argent et tous les bijoux que nous avions pu acquérir jusqu'alors. »

Cortès ajouta : « Vous vous souviendrez sans doute, señores, combien de fois nous avons été sur le point de périr dans les batailles qu'on nous a livrées; mais il est inutile d'en parler, puisque nous comptons comme faisant partie de notre existence les marches, le vent, la pluie, la faim, le poids de nos armes, coucher sur la dure, sous la neige et les averses; de telle façon qu'à bien considérer les choses nos peaux ne sont plus que de véritables cuirs tannés par les fatigues. Je ne vous redirai pas que plus de cinquante de nos compagnons sont morts dans les combats, et combien d'entre vous sont embarrassés de bandages, empêchés par des blessures qui ne sont pas encore cicatrisées. Je voudrais bien rappeler à votre souvenir et nos souffrances pendant la traversée, et les batailles de Tabasco, et nos compagnons qui se trouvèrent au combat d'Almeria, et l'événement de Cingapacinga, et le nombre de fois que nos vies furent en danger par les chemins à travers les sierras; et dans les batailles de Tlascala, à quelles extrémités nous fûmes réduits, et comment on nous y traita; comme quoi, à Cholula, on avait déjà préparé les marmites où bouilliraient nos corps pour servir de nourriture. Vous n'avez pas oublié notre ascension au passage de la sierra où les forces de Montezuma s'étaient concentrées pour ne laisser aucun de nous vivant; vous vous rappelez ces chemins coupés et tout remplis d'obstacles par les arbres qu'on y avait abattus; et les périls de notre entrée et de notre séjour dans la grande ville de Mexico. Combien de fois nous avons vu la mort devant nous! Qui pourrait faire trop l'éloge de tous ces événements? Que ceux d'entre vous qui étaient déjà venus dans ce pays deux fois avant nous, avec Francisco Hernandez de Cordova d'abord et ensuite avec Juan de Grijalva, se rappellent les fatigues, la faim, la soif, les blessures, la mort de plusieurs camarades qu'ils eurent à déplorer en découvrant ce pays; sans oublier ce qu'ils dépensèrent de leur avoir dans ces deux voyages. »

Cortès ajouta qu'il aurait à raconter bien d'autres choses en détail, mais qu'il ne le ferait pas, faute de temps, car il était tard et la nuit approchait. Il dit encore cependant : « Mais voyez, señores : Pamphilo de Narvaez marche contre nous avec une véritable rage et avec le désir ardent que nous tombions entre ses mains. A peine débarqué, il nous qualifiait de traîtres et de méchantes gens; il adressait à Montezuma, sur notre compte, non les paroles d'un sage capitaine, mais celles d'un véritable perturbateur; il avait en outre l'audace d'arrêter un auditeur de Sa Majesté, et, ne fût-ce que pour ce délit, il mériterait châtiment. Vous avez su qu'il faisait proclamer dans son quartier contre nous une guerre sans merci, comme si nous étions des Maures. » Après ces paroles, Cortès commença à exalter nos per-

sonnes, notre courage à la guerre et dans les batailles, rappelant que jusque-là nous avions combattu pour nos vies, tandis qu'à présent nos existences et notre honneur étaient en jeu; qu'on venait nous arrêter, nous chasser de nos logements et y prendre nos biens; que cependant nous ignorions si ce Narvaez était porteur de pouvoirs de notre Roi et seigneur, car nous devions plutôt croire qu'il tenait ceux dont il était porteur de la faveur de l'évêque de Burgos notre ennemi; que si nous avions le malheur de tomber en ses mains (ce qu'à Dieu ne plût!), tous les services par nous rendus à Dieu et à Sa Majesté passeraient pour mauvaises actions; on nous ferait des procès; on dirait que nous avions tué, pillé, détruit dans ce pays, tandis que c'étaient eux les pillards, les perturbateurs et les ennemis de notre Roi et seigneur, auprès de qui ils vanteraient néanmoins leurs services. « Nous voyons clairement, ajoutait Cortès, que tout ce que j'ai dit est la vérité et que nous devons veiller à notre honneur et à celui de Sa Majesté, non moins qu'à la défense de nos vies et de nos biens; voilà dans quelle intention je suis parti de Mexico, mettant ma confiance en Dieu et espérant tout de votre secours. » C'est ainsi qu'il termina, car il avait l'habitude de tout remettre entre les mains de Dieu d'abord et d'en appeler ensuite à nos efforts.

Cela dit, il nous demanda ce que nous en pensions. Nous répondîmes ensemble, à l'aide surtout de Juan Velasquez de Leon, de Francisco de Lugo et de quelques autres capitaines, qu'il voulût bien tenir pour assuré que, Dieu aidant, nous remporterions la victoire, ou que nous mourrions dans le combat; qu'il ne se laissât gagner par aucun parti, attendu que, s'il entreprenait quelque chose de répréhensible, il tomberait sous nos coups. En voyant notre résolution, il témoigna de sa joie, assurant qu'il s'était mis en marche plein de confiance en nous, et il continua son discours en faisant mille promesses et en affirmant que nous deviendrions tous riches et puissants. Il ne s'en tint pas là : il nous pria en grâce de garder le silence, puisqu'en fait de guerres et de campagnes il faut de la prudence et du savoir-faire plus encore que de la hardiesse, pour arriver à vaincre son ennemi; il ajouta qu'il n'ignorait nullement le valeureux élan dont nous étions capables; qu'il savait fort bien que, pour gagner plus d'honneur, chacun de nous s'efforcerait d'arriver le premier à l'ennemi; qu'il ne voulait pas cela, mais bien qu'on avançât avec ordre et par compagnies. Il recommandait qu'avant tout on s'emparât de l'artillerie, composée de dix-huit pièces rangées au-devant des logements de Narvaez; il confiait le soin de cette affaire à un certain Pizarro. (J'ai déjà dit qu'en ce temps-là il n'était encore question ni d'un Pizarro, ni d'un Pérou, puisque ce pays n'était point découvert.) Or ce Pizarro était jeune et fort alerte; notre général le fit accompagner de soixante soldats jeunes aussi, parmi lesquels mon nom figura.

Cortès ordonna que, l'artillerie prise, on se dirigeât sur le logement de Narvaez, situé à la partie la plus élevée d'un temple; il fit choix de Sandoval avec soixante hommes pour s'emparer de sa personne; et comme cet officier était en même temps alguazil mayor, on lui donna un ordre écrit, ainsi conçu : « *Gonzalo de Sandoval, alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne pour Sa Majesté, je vous ordonne de vous emparer de Pamphilo de Narvaez et de le tuer s'il se défend, parce que cela convient au service de Dieu et de Sa Majesté, à laquelle il a pris un de ses auditeurs.* Donné en ce quartier royal. Signé : HERNANDO CORTÈS. » Suivait le contre-seing de son secrétaire, Pedro Hernandez.

Cet ordre étant donné, il promit trois mille piastres au premier qui mettrait la main sur Narvaez, deux mille à celui qui arriverait second, et mille au troisième, ajoutant que cette promesse était seulement pour les gants, mais qu'en réalité nous pouvions voir déjà que la fortune allait s'ouvrir devant nous. Le général donna l'ordre à Juan Velasquez de Leon de prendre le jeune Velasquez, avec lequel il avait eu sa querelle, et lui confia soixante autres soldats. Quant à Cortès lui-même, considérant sa valeur personnelle, il ne garda que vingt soldats, se réservant de se porter où besoin serait. Mais où il désirait surtout se trouver, c'était à la prise de Salvatierra et de Narvaez, qui logeaient sur les hauteurs fortifiées du temple. Ayant signé les ordres donnés à ses capitaines, il dit encore : « Je n'ignore pas que la force de Narvaez représente au moins quatre fois la nôtre; mais ses gens ne sont pas habitués au métier des armes. Comme d'alleurs la plupart sont en mauvais termes avec leur général et que plusieurs sont malades, nous les prendrons à l'improviste. J'ai la confiance que Dieu nous donnera la victoire et que nos ennemis ne mettront pas grande ardeur à la défense, sachant bien qu'ils auront plus à gagner avec nous qu'avec Narvaez. Ainsi donc, señores, puisque nos vies et notre honneur reposent aujourd'hui, après Dieu, sur vos efforts et sur la vigueur de vos bras, je n'ai pas besoin de vous rappeler autre chose, sinon que notre renommée future dépend de l'action que nous allons entreprendre, et qu'il vaut mieux mourir pour l'honneur que conserver honteusement sa vie. » Comme il pleuvait fort en ce moment et que d'ailleurs il était très-tard, les discours s'arrêtèrent là.

Une chose à laquelle j'ai pensé depuis, c'est que Cortès ne nous dit pas un mot des connivences sur lesquelles il comptait dans le camp ennemi; il ne se vanta pas que l'un, que l'autre nous dussent être favorables. Rien de tout cela ne lui sortit de la bouche, sinon qu'il fallait combattre en gens de cœur; et certes, ne nous rien dire au sujet des amis qu'il avait dans l'entourage de Narvaez, c'était le fait d'un capitaine bien avisé : il ne voulait pas que ce fût là pour nous

un motif de combattre avec moins de vigueur, mais bien que, n'ayant à compter sur personne que sur Dieu seul, nous missions davantage en jeu notre bonne résolution.

Laissons cela et disons comme quoi les capitaines que j'ai nommés s'entourèrent des soldats qui leur étaient assignés et s'animèrent les uns les autres. De son côté, mon capitaine Pizarro, avec lequel nous allions nous emparer de l'artillerie, — entreprise des plus périlleuses, qui devait signaler le début de l'attaque et nous mener jusque sur les pièces, — nous disait d'un ton très-animé comment il fallait attaquer, la pique en avant, jusqu'à ce que nous fussions maîtres des canons. Il ordonnait en même temps à Mesa et au Sicilien Aruega de retourner les pièces aussitôt qu'elles seraient prises, et d'envoyer sur le logement de Salvatierra les boulets dont elles se trouveraient chargées. Je veux dire la grande pénurie d'armes défensives où nous étions : pour une cotte de mailles, pour un morion, pour un casque ou pour une mentonnière en fer, nous aurions donné ce soir-là tout ce qu'on nous eût demandé et même tout ce que nous avions gagné jusqu'alors. On nous fit passer secrètement le mot d'ordre de la bataille : *Espiritu Santo*, *Espiritu Santo!* On sait que c'est là une mesure en usage à la guerre, afin qu'on puisse se reconnaître sur un signe qui est ignoré de l'ennemi. Ceux de Narvaez avaient, eux, pour mot d'ordre : *Santa Maria*, *santa Maria!*

Tout cela convenu, comme j'étais grand ami et serviteur du capitaine Sandoval, il me dit ce soir-là que, si j'avais la chance de conserver la vie, je ne le perdisse pas de vue, après que nous aurions pris l'artillerie, mais que je me misse à sa suite. Je le lui promis et je tins parole, comme on va le voir. Mais, auparavant, parlons de ce que l'on fit pendant la nuit. Nous préparâmes tout avec soin et nous réfléchîmes bien à ce qui était devant nous. Pour ce qui est du souper, nous n'avions absolument rien. Nos éclaireurs prirent les devants. Je fus choisi avec deux autres soldats pour veiller en sentinelle avancée. Bientôt un de nos éclaireurs vint à moi et me demanda si j'avais entendu quelque chose ; je répondis que non. Un instant après, apparut un homme de quadrilla nous disant que le Galleguillo, qui était venu du quartier ennemi, avait disparu, ce qui indiquait un espion de Narvaez et obligeait Cortès à donner l'ordre de marcher immédiatement sur Cempoal. Nous entendîmes en effet le fifre et le tambour ; nous vîmes les capitaines ranger leurs soldats et nous entreprîmes tous ensemble notre marche. Quant au Galleguillo, nous le trouvâmes dormant sous des couvertures : comme il pleuvait et que le pauvre garçon n'était pas habitué au froid et aux averses, il s'était mis à l'abri pour se reposer.

Nous prîmes le pas accéléré, faisant taire le fifre et le tambour, et nos éclaireurs marchant en avant pour reconnaître les lieux. Nous

arrivâmes ainsi à la rivière où se tenaient les espions de Narvaez, nommés Gonzalo Carrasco et Hurtado. Nous tombâmes sur eux à l'improviste et réussîmes à nous emparer de Carrasco; mais l'autre s'enfuit vers le quartier, criant aux armes et disant : « Voilà Cortès qui avance! » Je me rappelle qu'en traversant la rivière, qui était profonde, comme il pleuvait et que d'ailleurs les pierres du fond étaient glissantes, les piques et tout l'armement dont nous étions chargés nous causèrent bien de l'embarras. Je n'ai pas oublié non plus que, quand on prit Carrasco, il disait à Cortès à haute voix : « Attention, señor, n'allez pas à la ville, car je jure que Narvaez vous attend avec toute son armée. » Cortès chargea son secrétaire, Pedro Hernandez, de le garder. Nous n'oubliâmes pas d'ailleurs que Hurtado avait été donner avis de notre approche; nous ne nous arrêtâmes donc guère, car nous l'entendions pousser de grands cris en appelant aux armes, et nous distinguions la voix de Narvaez lui-même mandant ses capitaines.

Nous mîmes alors la pique en avant et nous tombâmes sur l'artillerie avec un élan qui ne laissa pas aux canonniers le temps de faire feu sur nous; ils y réussirent pourtant avec quatre pièces, dont trois envoyèrent leurs boulets trop haut, tandis que la quatrième tua trois de nos camarades. En ce même moment arrivèrent tous nos capitaines, au bruit du tambour et du fifre, qui sonnaient la charge. Ils donnèrent dans les cavaliers de Narvaez, s'y arrêtèrent un instant et mirent hors de combat six ou sept d'entre eux. Quant à nous qui avions pris l'artillerie, nous n'osions pas l'abandonner, car Narvaez y dirigeait l'attaque en lançant, de ses logements, des flèches et des coups d'escopette. Mais voilà que le capitaine Sandoval arrive à son tour; il entreprend la montée des degrés du temple; les gens de Narvaez ont beau faire résistance avec leurs flèches, leurs escopettes, leurs pertuisanes et leurs lances: il gravit les pentes avec tous ses soldats. Nous qui avions pris l'artillerie, voyant alors qu'on n'avait plus besoin de nous pour la défendre, nous la confiâmes définitivement aux artilleurs.

Plusieurs de nous, ayant le capitaine Pizarro à notre tête, marchâmes au secours de Sandoval; les gens de Narvaez l'avaient obligé à descendre six ou sept degrés du temple, mais notre arrivée lui permit de reprendre le terrain perdu. Nous nous battîmes un instant avec nos longues piques, et tout à coup nous reconnûmes la voix de Narvaez s'écriant : « Sainte Marie, venez à mon aide.... on m'a tué.... on m'a crevé un œil! » Quand nous entendîmes ces plaintes, nous nous mîmes à crier de notre côté: « Victoire, victoire pour le parti de l'*Espiritu Santo!* Narvaez est mort! » Quoi qu'il en soit, il nous avait été impossible jusque-là d'arriver au sommet du temple où l'ennemi s'était réfugié; mais un nommé Martin Lopez, celui des

brigantins, homme de taille élevée, mit le feu à un amas de paille qui s'y trouvait, ce qui fut pour les gens de Narvaez l'occasion de rouler ensemble jusqu'au bas des degrés. C'est en ce moment qu'on prit Narvaez; le premier qui mit la main dessus fut un certain Pedro Sanchez Farfan; c'est moi qui le présentai à Sandoval en même temps que quelques-uns de ses capitaines qui se trouvaient avec lui, tandis qu'on entendait les cris : « Vive le Roi! vive le Roi! et en son nom vive Cortès! Victoire! victoire! Narvaez est mort! »

Mais voyons d'un autre côté ce qui arrivait à Cortès et aux capitaines qui étaient encore à se battre contre les gens de Narvaez, dont la reddition n'était pas complète, parce qu'ils avaient l'avantage de leur position sur les hauteurs des temples. Nos artilleurs tiraient sur eux et nos cris de: « Narvaez est mort! » ne cessaient pas de se faire entendre. Les choses en étaient là, lorsque Cortès, qui était en tout très-avisé, fit proclamer que les hommes de Narvaez eussent à rejoindre, sous peine de mort, la bannière de sa Majesté, et à se ranger aux ordres de Cortès. Malgré tout, les soldats de Diego Velasquez le jeune et de Salvatierra ne se rendaient pas et il avait été impossible d'arriver jusqu'aux hauteurs des temples où ils s'étaient établis, lorsque Gonzalo de Sandoval prit la moitié de ses gens et, tant sous l'influence de nos coups que par l'effet de nos sommations, on réussit enfin et l'on s'empara de Salvatierra avec tous ses hommes et de Diego Velasquez le jeune. Cela fait, Sandoval s'en vint avec ceux qui avaient pris Narvaez, dans le but de le mettre sous bien meilleure garde, quoique nous l'eussions déjà attaché avec deux solides chaînes aux pieds.

Lorsque Salvatierra, Diego Velasquez le jeune, Gamarra, Juan Yuste et Juan Bono le Basque eurent été mis en sûreté par les soins de Cortès, de Juan Velasquez et de Ordas, notre général vint sans se faire annoncer à l'endroit où se trouvait Narvaez. Or la chaleur était si forte, le poids des armes si considérable, il avait tant marché et couru d'un côté et de l'autre, appelant les soldats et faisant faire des sommations, qu'il arriva couvert de sueur, fatigué, hors d'haleine, et pouvant à peine se faire comprendre en parlant, tant il était harassé de fatigue. S'adressant à Sandoval, il dit par deux fois : « Qu'arrive-t-il avec Narvaez? Que se passe-t-il avec Narvaez? » Et Sandoval répondit: « Il est là, il est là, et bien en sûreté. » Cortès, toujours sans haleine, dit alors à Sandoval : « Attention, mon fils, que ni vous ni vos camarades ne vous éloigniez de lui; qu'il n'aille pas vous échapper, pendant que je vais m'occuper d'autre chose; attention aussi à ces capitaines que vous avez pris avec lui, et veillez bien à tout. » Sur ce, il disparut, pour aller faire proclamer de nouveau que, sous peine de mort, tous les partisans de Narvaez devaient venir jurer soumission au drapeau de Sa Majesté, et en son nom royal à

Fernand Cortès, son capitaine général et son grand justicier; que personne du reste ne gardât ses armes, qui devaient toutes être remises à nos alguazils.

Le jour n'avait pas encore paru; la pluie tombait de temps en temps. Cependant la lune nous éclairait, tandis que, quand nous arrivâmes, la nuit était obscure et la pluie battante, ce qui ne fut pas inutile au succès de notre attaque. Comme d'ailleurs au milieu de l'obscurité tout à coup brillaient une foule de mouches luisantes, plusieurs soldats de Narvaez les prenaient pour des coups d'escopette. Quoi qu'il en soit, Narvaez, grièvement blessé, ayant un œil crevé, demanda à Sandoval qu'un chirurgien de l'expédition, nommé maître Jean, vînt le panser, ainsi que d'autres capitaines qui étaient blessés. Cortès, l'ayant permis, s'approcha en secret pour assister au pansement. On en avertit Narvaez qui s'écria : « Capitaine Cortès, estimez hautement la victoire que vous avez remportée et l'honneur d'avoir mis la main sur ma personne. » Cortès lui répondit qu'il rendait grâces à Dieu pour cette faveur, non moins qu'aux valeureux soldats et compagnons qui y avaient si puissament contribué. Il ajouta néanmoins que le fait d'armes par lequel il venait de le battre et de s'emparer de lui était certainement un des plus petits événements de sa campagne dans la Nouvelle-Espagne. Il demanda en outre au blessé s'il continuait à considérer comme une bonne action d'avoir eu la hardiesse de mettre la main sur un auditeur de Sa Majesté. Il partit sans lui adresser une parole de plus, ordonnant à Sandoval de le tenir sous bonne garde, d'y employer des hommes de confiance et d'avoir soin lui-même de ne pas le perdre de vue. On lui avait déjà mis les fers aux pieds, en l'amenant dans un logement où l'on choisit les soldats qui seraient chargés de le garder. Sandoval, qui avait décidé que j'en ferais partie, m'ordonna secrètement de ne laisser approcher de lui aucun de ses hommes, jusqu'à ce qu'il fît jour et que Cortès pût prendre des mesures pour le mettre mieux en sûreté.

Disons maintenant que Narvaez avait envoyé précédemment quarante cavaliers pour nous attendre au passage de la rivière quand nous marchions sur Cempoal. Nous apprîmes que ces hommes se trouvaient encore dans ces localités; la crainte nous vint qu'il ne leur prît fantaisie de nous attaquer dans le but de délivrer leurs officiers et Narvaez lui-même que nous avions faits prisonniers. Aussi fîmes-nous bonne garde pendant que Cortès les envoyait prier de se rendre à lui, en ajoutant à ses prières les plus belles promesses. Pour les mieux attirer, il leur envoya le mestre de camp Christoval de Oli et Diego de Ordas. Ils y furent, montés sur des chevaux appartenant à l'expédition de Narvaez. Nous n'avions pas amené les nôtres qui étaient restés attachés sur un petit monticule, près de Cempoal; nous n'avions em-

porté avec nous que des piques, des épées, des rondaches et des poignards. Nos messagers prirent pour guide un soldat de Narvaez, qui leur indiqua le chemin suivi par ces cavaliers; ils ne tardèrent pas à les rencontrer et ils les gagnèrent par les offres et les promesses qu'ils leur firent de la part de Cortès.

Le jour se leva avant que les cavaliers arrivassent à Cempoal. Là, sans que notre général ni personne en eût donné l'ordre, les soldats de Narvaez se mirent à battre leurs atabales et leurs tambours en criant : « Vivent les fameux Romains qui, malgré leur petit nombre, ont vaincu Narvaez et ses guerriers! » Un nègre, nommé Guidela, truand fort comique de Narvaez, poussait des vociférations en disant : « Voyez un peu comme les Romains nous ont fait ce bel exploit! » Nous avions beau leur dire de se taire et de cesser de battre leurs tambours; impossible de l'obtenir, jusqu'à ce que Cortès fit arrêter l'homme aux atabales; c'était un nommé Tapia, qui, du reste, était atteint d'un grain de folie. En ce moment arrivèrent Christoval de Oli et Diego de Ordas, conduisant les cavaliers, au nombre desquels étaient Andrès de Duero, Agustin Bermudez et plusieurs amis de notre général. Dès qu'ils arrivaient, ils s'empressaient d'aller baiser la main à Cortès qui était assis sur un fauteuil et se tenait enveloppé d'un manteau de couleur orangée, qui recouvrait ses armes. Nous étions rangés à ses côtés. Il fut alors curieux de voir la grâce avec laquelle il leur parlait; quelles embrassades! quels compliments! et quelle joie éclatait sur son visage! Et certes il avait bien raison d'afficher ces manières de maître et de guerrier puissant. Après le baisemain, chacun gagna son logement.

Nous parlerons maintenant des morts et des blessés de ce combat nocturne. Furent tués : l'alferez de Narvaez, appelé Fuentes, qui était un hidalgo de Séville; un autre capitaine, nommé Roxas, natif de la Vieille-Castille; deux autres hommes de Narvaez; un des trois soldats qui nous avaient abandonnés pour passer à Narvaez; on l'appelait Alonso Garcia le Charretier. Le nombre des blessés de Narvaez fut considérable. De notre côté quatre hommes furent tués et un plus grand nombre blessés. Le cacique gros reçut une blessure, parce que, en apprenant que nous approchions de Cempoal, il s'était réfugié au logement de Narvaez; c'est là qu'il fut blessé. Cortès le fit transporter chez lui et soigner en donnant l'ordre qu'on ne lui causât aucun ennui. Quant à Cervantès le Fou et à Escalonilla, deux des soldats déserteurs, ils n'eurent pas de chance non plus : celui-ci fut grièvement blessé, celui-là reçut la bastonnade. J'ai déjà dit que le Charretier, leur camarade, perdit la vie. Parlons maintenant des gens de Salvatierra le Furibond. Ses soldats nous assurèrent qu'on n'avait jamais vu un homme plus inutile. Il tomba presque en pâmoison lorsqu'il entendit l'appel aux armes; et quand nous criâmes : « Vic-

toire! Narvaez est mort! » il dit qu'il se sentait malade du ventre, de sorte qu'il ne servit à rien. Je me plais à dire tout cela à cause de ses grandes bravades. Au surplus, il y eut des blessés dans sa compagnie. Parlons aussi du quartier de Diego Velasquez et des autres capitaines qui se trouvaient avec lui. Des hommes furent blessés là aussi. Notre capitaine Juan Velasquez mit lui-même la main sur son parent Diego, avec lequel il avait eu la querelle, le jour qu'il dîna chez Narvaez. Il l'emmena chez lui, le fit panser et le traita très-honorablement.

J'ai rendu compte de tout ce qui concerne cette bataille, je dirai donc ce qui arriva ensuite.

CHAPITRE CXXIII

Comme quoi, après la défaite de Narvaez, que je viens de conter, se présentèrent les Indiens de Chinanta que Cortès avait fait appeler, et de quelques autres choses qui arrivèrent.

J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, que Cortès avait fait prier les habitants de Chinanta, d'où l'on apporta les grandes piques, d'envoyer à notre secours deux mille Indiens avec leurs lances, qui sont plus longues que les nôtres. Ils arrivèrent ce jour-là même, un peu tard à la vérité, puisque déjà Narvaez était notre prisonnier. A leur tête se trouvaient les caciques de ces villages et notre soldat nommé Barrientos, qui s'était attardé à Chinanta à cause d'eux. Ils entrèrent à Cempoal dans un ordre parfait, marchant deux à deux : leurs lances, très-grandes, se terminaient par des lames en obsidienne, coupant comme des rasoirs et longues d'une brasse, ainsi que je l'ai dit.

Chaque Indien portait une rondache; leurs drapeaux étaient déployés, leurs têtes surmontées de panaches; ils avaient tambours et trompettes et marchaient en ordre, archers et lanciers alternant, criant, sifflant et disant : « Vive le Roi! vive le Roi! vive Fernand Cortès au nom de Sa Majesté! » avec une crânerie très-digne d'être admirée. Quoiqu'ils ne fussent que quinze cents, on aurait dit trois mille hommes, à cause de la manière de former leurs rangs. Quand les soldats de Narvaez les virent, ils en furent saisis et ils se dirent les uns aux autres que s'ils eussent été attaqués par de telles gens ou que ces Indiens fussent venus avec nous autres, qui aurait pu les arrêter? Cortès parla très-affectueusement aux chefs, les remercia de leur démarche, leur donna des verroteries de Castille et les pria de retourner immédiatement en leurs demeures, les suppliant en même temps de ne causer aucun dommage aux villages qui se trouvaient sur

leur chemin. Du reste il envoya encore Barrientos avec eux. Je m'arrêterai là et je dirai ce que fit Cortès.

CHAPITRE CXXIV

Comme quoi Cortès envoya au port Francisco de Lugo avec deux soldats, charpentiers de navires, pour amener à Cempoal tous les maîtres et pilotes de la flotte de Narvaez, avec ordre aussi d'enlever des vaisseaux les voiles, les gouvernails et les boussoles, afin qu'il ne fût pas possible de donner avis à Cuba, à Diego Velasquez, de ce qui était arrivé. Comme quoi encore on nomma un amiral.

A peine venait-on de défaire Pamphilo de Narvaez, de le prendre lui et ses capitaines et de désarmer tous ses hommes, que Cortès s'empressa de donner à Francisco de Lugo la mission d'aller au port, où se trouvaient les dix-huit navires composant la flotte de Narvaez. Il devait amener à Cempoal tous les pilotes et maîtres d'équipage et retirer des vaisseaux les voiles, les gouvernails et les boussoles, afin que personne ne pût aller à Cuba pour avertir Diego Velasquez. Dans le cas de refus d'obéissance, ordre était donné de les faire prisonniers. Francisco de Lugo emmenait avec lui deux de nos soldats, anciens marins, pour le seconder. Cortès ordonna aussi qu'on lui envoyât sur-le-champ un certain Sancho de Barahona, que Narvaez avait retenu prisonnier avec quelques autres soldats. Ce Barahona devint plus tard un riche colon de Guatemala. Je me rappelle qu'il était maigre et malade quand il arriva devant notre général, lequel donna des ordres pour qu'il fût honorablement traité. Quant aux maîtres et pilotes, ils vinrent baiser les mains à notre général, auquel ils firent le serment d'obéir et de ne point chercher à se soustraire à son commandement.

Cortès nomma amiral et capitaine de la mer un certain Pedro Caballero, qui avait été maître à bord d'un navire de Narvaez. C'était un homme en qui Cortès eut toujours la plus grande confiance; il le gagna, dit-on, tout d'abord au moyen de bonnes pièces d'or. Il lui ordonna de ne laisser partir aucun navire dans n'importe quelle direction; il exigea que tous, maîtres, pilotes et matelots, lui fussent soumis. Au surplus, comme il avait reçu avis que deux vaisseaux étaient encore prêts à partir de Cuba, il recommanda à l'amiral que, s'ils venaient, on fît prisonniers les capitaines, que les gouvernails, les voiles et boussoles fussent enlevés, en attendant qu'il plût à Cortès d'en disposer autrement. Tout cela fut très-bien exécuté par Pedro Caballero, ainsi que je le dirai plus loin.

Pour à présent, abandonnons les navires, en sûreté dans leur port, et disons ce qui fut convenu dans notre quartier royal, d'accord avec

les hommes de Narvaez. On résolut que Juan Velasquez de Leon irait conquérir et coloniser la province de Panuco. Cortès lui assigna dans ce but cent vingt soldats : cent pris à la troupe de Narvaez, et vingt des nôtres, bien mêlés à leurs rangs, parce qu'ils avaient plus d'expérience à la guerre. Cet officier devait emmener deux navires, dans le but d'aller reconnaître la côte au delà du fleuve Panuco. Cortès donna aussi à Ordas cent vingt autres hommes, pour aller coloniser le Guazacualco. Cette troupe se composerait, comme celle de Juan Velasquez, de cent des hommes de Narvaez et de vingt des nôtres. On lui donnait aussi deux navires, afin qu'il pût envoyer, du fleuve Guazacualco, à l'île de la Jamaïque pour s'approvisionner d'un troupeau de juments, veaux, porcs, brebis, poules de Castille et chèvres, dans le but d'en peupler le pays, attendu que la province de Guazacualco devait s'y prêter à merveille. Cortès ordonna qu'on rendît leurs armes aux soldats et aux capitaines qui allaient entreprendre ce voyage ; il fit en même temps mettre en liberté tous les prisonniers, capitaines de Narvaez, mais nullement Narvaez lui-même, ni Salvatierra, qui se plaignait encore du ventre.

Mais pour donner leurs armes à ces soldats il y eut une difficulté : c'est que quelques-uns de nous avaient déjà pris chevaux, épées et autres objets. Cortès ordonna qu'on rendît le tout. Or, le refus d'obéir entraîna quelques entretiens irritants dans lesquels on disait de notre côté que nous possédions ces armes fort légitimement et que nous ne les rendrions pas, attendu que dans le quartier de Narvaez on avait proclamé contre nous une guerre sans merci devant aboutir à nous faire prisonniers et à s'emparer de tout notre avoir, nous qualifiant de traîtres tandis que nous étions les meilleurs serviteurs de Sa Majesté ; que, par conséquent, nous ne rendrions rien. Cortès n'en persista pas moins à exiger que tout fût restitué, et comme en somme il était le capitaine général, il fallut bien faire ce qu'il ordonnait. Il en résulta que, pour ma part, je livrai un cheval sellé et bridé que j'avais déjà mis de côté, ainsi que deux épées, trois poignards et une adargue. Beaucoup de nos soldats rendirent de même des chevaux et des armes. Mais, en sa qualité de capitaine, Alonso de Avila, homme de caractère, qui ne balançait pas pour dire à Cortès ce qui lui paraissait juste, ainsi que le Père Bartolomé de Olmedo, prirent à part notre général et lui dirent qu'il paraissait vouloir singer Alexandre de Macédoine, lequel, après un grand fait d'armes, mettait plus de soin à honorer de ses faveurs les vaincus que ses propres capitaines et soldats dont les efforts lui avaient donné la victoire; qu'ils disaient cela parce que tous les bijoux d'or et les provisions qui lui furent offerts par les Indiens après la déroute de Narvaez, il les distribuait aux capitaines ennemis, tandis qu'il ne faisait pas pour nous plus que si jamais il ne nous avait connus : conduite répréhensible et certaine-

ment ingrate, après le concours que nous lui avions apporté pour arriver à la situation où il se voyait.

A cela Cortès répondit que ce qu'il possédait, aussi bien que sa personne, tout était à nous ; mais que pour le moment il ne pouvait faire autre chose qu'honorer et attirer les gens de Narvaez par des dons, par de bonnes paroles et par des promesses, attendu qu'étant nombreux et nous en petit nombre, ils pourraient se soulever contre lui et contre nous tous et se défaire de sa personne. Alonso de Avila se permit de lui répondre par quelques expressions orgueilleuses qui lui attirèrent cette réflexion de Cortès : que peu lui importait qu'on ne voulût pas le suivre, attendu que les femmes en Castille ont produit depuis longtemps et mettent encore au monde de fort bons soldats. A quoi Alonso de Avila répliqua, toujours avec fierté, et cette fois sans aucun respect, que c'était vrai : que les femmes de Castille ne nous laissaient pas manquer de soldats ; mais qu'elles fourniraient aussi des capitaines et des gouverneurs, et que nous méritions bien qu'il ne l'oubliât pas. Or, en ce moment les choses se trouvaient en tel état que Cortès était obligé de se taire ; ce fut donc avec des cadeaux et des promesses qu'il s'attacha ce capitaine, car il le savait très-audacieux et le croyait capable d'entreprendre n'importe quoi à son préjudice ; aussi prit-il le parti de dissimuler. Plus tard nous verrons Cortès le charger d'affaires de grande importance, et pour Saint-Domingue et pour l'Espagne, à propos de l'envoi du trésor et de la garde-robe de Montezuma, qui tombèrent du reste au pouvoir d'un corsaire français, Jean Florin, ainsi que je le dirai en son lieu.

Revenons maintenant à Narvaez et parlons d'un nègre de sa suite, qui arriva atteint de la petite vérole ; et certes ce fut là bien réellement une grande noirceur pour la Nouvelle-Espagne, puisque ce fut l'origine de la contagion qui s'étendit dans tout le pays. La mortalité fut si grande que, d'après les Indiens, jamais pareil fléau ne les avait atteints ; comme ils ne connaissaient pas la maladie, ils se lavaient plusieurs fois pendant sa durée, ce qui en fit périr encore un plus grand nombre. On peut donc dire que si Narvaez fut victime personnellement d'une noire aventure, plus noir fut encore le sort de tant d'hommes qui moururent sans être chrétiens[1].

Quoi qu'il en soit, les habitants de la Villa Rica, qui n'avaient pas été à Mexico, demandèrent à Cortès la part d'or qui leur revenait, disant qu'étant restés au port par son ordre, ils avaient continué à y servi Dieu et le Roi aussi bien que ceux qui allaient à la capitale, puisqu'ils étaient employés à garder le pays et à construire la forte-

1. Herrera prétend que la petite vérole existait en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. (Dec. 2, lib. III, cap. XIV.)

resse ; que quelques-uns d'entre eux s'étaient trouvés à l'affaire d'Almeria et que même ils n'étaient pas encore guéris de leurs blessures ; qu'au surplus ils avaient presque tous coopéré à la déroute de Narvaez, et qu'en somme on devait leur donner leur part. Cortès reconnut qne c'était fort juste ; aussi décida-t-il que deux hommes, porteurs des pouvoirs de tous les habitants de la ville, iraient chercher le lot qui leur avait été assigné et qui leur serait remis. Il me semble, mais je n'en suis pas sûr, que notre général leur dit que cette part se trouvait en dépôt à Tlascala. Le fait est que l'on dépêcha de la Villa, à la recherche de cet or, deux habitants dont l'un se nommait Juan de Alcantara le vieux. Mais cessons de traiter ce sujet pour le moment ; bientôt nous dirons ce qui arriva à l'or et à Alcantara. Ce qui importe actuellement, c'est de montrer que la fortune ne cesse de tourner sa roue, de manière que les bonnes chances et les plaisirs font place aux jours de tristesse.

C'est en ce même moment, en effet, qu'arriva la nouvelle d'un soulèvement à Mexico : Pedro de Alvarado était assiégé dans son quartier, auquel on s'efforçait de mettre le feu de tous les côtés ; on lui avait tué sept soldats et blessé plusieurs autres ; il demandait du secours avec instance et sans retard. Ce furent des Tlascaltèques qui apportèrent la nouvelle, sans aucune lettre ; mais, bientôt après, en vinrent d'autres avec des dépêches de Pedro de Alvarado qui disaient la même chose. Dieu sait quelle peine nous éprouvâmes en recevant ce message ! Nous nous mîmes immédiatement en route, à marches forcées, sur Mexico. Narvaez et Salvatierra restaient prisonniers à la Villa Rica, dont Rodrigo Rangre[1] fut nommé commandant, avec l'obligation de garder Narvaez et de se charger de plusieurs de ses hommes qui étaient malades.

Mais, au moment même où nous allions partir, se présentèrent deux personnages envoyés par Montezuma à Cortès pour se plaindre de Pedro de Alvarado. Ils dirent en pleurant amèrement que ce capitaine était sorti inopinément de son quartier avec tous les soldats que Cortès lui avait laissés, et que, sans aucun motif, il était tombé sur une réunion de dignitaires et caciques, au moment où ils dansaient dans une fête en l'honneur de Huichilobos et de Tezcatepuca avec l'autorisation de Pedro de Alvarado lui-même ; celui-ci en avait tué plusieurs, tandis que de leur côté les Mexicains, obligés de se défendre, avaient causé la mort de six soldats. Ils ajoutaient beaucoup de griefs contre Pedro de Alvarado. Cortès répondit aux messagers d'un ton sec qu'il irait à Mexico et qu'il porterait remède à

1. Toutes les éditions de Bernal Diaz écrivent de même ce nom-là ; mais c'est évidemment une faute : c'est Rodrigo Rangel qu'il faut lire. Nous savons en effet que ce capitaine n'assista pas plus tard au siége de Mexico, étant retenu à la Vera Cruz en qualité de commandant de cette place.

toutes choses. Ils retournèrent auprès de Montezuma avec cette réponse, qui lui parut mauvaise et lui causa beaucoup de peine. Cortès envoya en même temps une lettre à Pedro de Alvarado, lui recommandant de bien prendre garde que Montezuma ne s'échappât, et disant que nous allions à lui à marches forcées ; il lui annonçait en même temps la victoire remportée sur Narvaez, et que Montezuma connaissait déjà. J'en resterai là et je dirai ce qui arriva ensuite.

CHAPITRE CXXV

Comme quoi nous nous mîmes en route à marches forcées avec Cortès et ses capitaines, ainsi que tous les hommes de Narvaez, excepté ce général lui-même et Salvatierra, qui restèrent prisonniers.

La nouvelle étant arrivée que Mexico était soulevée et Alvarado assiégé, on ne pensa plus aux compagnies qui devaient aller coloniser le Panuco et le Guazacualco avec Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas. Tout le monde partit avec nous. Cortès, qui comprit que les gens de Narvaez ne feraient pas volontiers cette campagne, les pria d'oublier les inimitiés passées et leur promit de les faire riches et de leur donner des emplois, ajoutant que, puisqu'ils venaient pour gagner leur vie et qu'ils se trouvaient dans un pays où l'on pouvait rendre des services à Dieu et à Sa Majesté en s'enrichissant, il fallait saisir l'occasion qui leur en était offerte; tant il dit enfin que tous d'une voix s'offrirent à marcher avec nous. Mais la vérité est qu'aucun d'eux n'y serait allé s'ils avaient bien connu la puissance de Mexico. Nous marchâmes à grandes journées jusqu'à Tlascala, où nous apprîmes que, jusqu'au moment de savoir la défaite de Narvaez, les gens de Montezuma ne laissèrent pas un moment de répit à Pedro de Alvarado ; qu'on lui avait déjà tué sept hommes et brûlé ses logements. A l'annonce de notre victoire, les Mexicains avaient mis fin à l'offensive, mais nos compatriotes continuaient à être fort mal à l'aise, par suite du manque d'eau et de vivres; car Montezuma n'avait jamais eu l'habitude de donner des ordres pour leur en fournir[1]. Des Indiens de Tlascala venaient d'apporter cette nouvelle au moment où nous arrivions.

1. Le texte espagnol dit : *....estaban muy fatigados por falta de agua y bastimento, lo qual nunca se lo habia mandado dar Montezuma.* Ces expressions, au premier abord, paraissent indiquer que Montezuma contribuait par ses ordres à la disette des Espagnols. Mais cela serait en contradiction avec ce que B. Diaz dit lui-même des démarches bienveillantes du prince pour calmer son peuple. J'ai donc cru devoir m'arrêter à la pensée d'interpréter mon auteur dans le sens qu'on vient de lire.

Cortès passa une revue de ses troupes : il constata la présence de treize cents soldats, tant ceux de Narvaez que les nôtres; quatre-vingt-seize chevaux, quatre-vingts arbalétriers et autant de gens d'escopette. Il lui parut donc qu'il avait assez de monde pour entrer à Mexico en toute sûreté. En outre, on nous donna à Tlascala deux mille Indiens guerriers. Nous reprîmes notre marche forcée jusqu'à la grande ville de Tezcuco, où l'on ne fit aucuns frais pour nous recevoir; nous ne vîmes paraître aucun personnage et partout régnait un air dédaigneux. Nous arrivâmes à Mexico le jour de la Saint-Jean, en juin 1520. On ne voyait dans les rues ni caciques, ni capitaines, ni Indiens connus ; les maisons étaient vides d'habitants. Quand nous arrivâmes à nos quartiers, le grand Montezuma vint au-devant de nous dans la cour pour parler à Cortès, l'embrasser, lui donner la bienvenue et le féliciter de sa victoire sur Narvaez. Mais Cortès, fier de son triomphe, se refusa à l'entendre, et Montezuma, triste et pensif, regagna son appartement.

Chacun de nous reprit la place qui lui était assignée avant notre départ de Mexico pour marcher contre Narvaez. Les hommes de celui-ci occupèrent d'autres logements. Nous avions déjà vu Pedro de Alvarado et les soldats restés avec lui. Ceux-ci nous racontèrent les combats que les Mexicains leur avaient livrés et les difficultés qui en avaient été la suite; de notre côté nous les informions de toutes les particularités de notre victoire sur Narvaez. Mais disons comme quoi Cortès voulut savoir la cause du soulèvement de Mexico; car nous crûmes comprendre que Montezuma en avait éprouvé du regret et que, s'il en eût été l'auteur et le conseiller, de l'avis du plus grand nombre des soldats de Pedro de Alvarado, ils eussent été tous massacrés. Mais la réalité était que Montezuma cherchait à apaiser ses sujets et les engageait à cesser leurs attaques.

D'après Pedro de Alvarado, la cause du soulèvement était dans le désir des Mexicains de délivrer Montezuma, parce que Huichilobos le leur avait commandé, à la suite de la mesure que nous avions prise de planter la croix dans le temple avec la Vierge sainte Marie. Il dit plus : c'est qu'un grand nombre d'Indiens étant venus pour enlever de l'autel la sainte image, il leur fut absolument impossible de réaliser leur projet, ce qu'ils considérèrent comme un grand miracle. Montezuma, l'ayant su, leur ordonna de laisser l'image où elle était, et de ne pas renouveler cette tentative; il en résulta qu'ils y renoncèrent. Pedro de Alvarado dit encore que Narvaez avait fait dire à Montezuma qu'il venait le mettre en liberté et nous faire prisonniers, chose qui ne se réalisa pas. D'autre part, Cortès avait promis à Montezuma de sortir du pays et de nous embarquer dès que nous aurions des navires, tandis qu'en réalité nous ne partions point, que ce n'était là que paroles en l'air et qu'on revenait avec un plus grand nom-

bre de *teules*. Avant donc que tous les soldats de Narvaez et les nôtres entrassent de nouveau à Mexico, il avait paru opportun de massacrer Pedro de Alvarado et sa petite troupe, et de mettre Montezuma en liberté, dans l'espoir qu'on se déferait ensuite plus facilement de nous et des gens de Narvaez; ils avaient surtout cette espérance dans le moment où ils s'attendaient à nous voir vaincus par celui-ci.

Telles furent les paroles qu'Alvarado adressa à Cortès pour se disculper; mais celui-ci demanda encore pourquoi on avait attaqué les Mexicains pendant qu'ils étaient en fête, dansant et faisant des sacrifices à Huichilobos et à Tezcatepuca. Alvarado répondit que ce fut à cause de la conviction où il était qu'on devait venir le surprendre, conformément au plan qu'ils s'étaient tracé; que tout cela lui avait été révélé par un pape, deux dignitaires et quelques autres Mexicains. « Mais on m'assure, repartit Cortès, que ces gens-là vous avaient demandé l'autorisation de se réunir en fête et de se livrer à la danse. » La réponse fut que c'était vrai et que, s'il avait cru devoir tomber sur eux, c'était pour leur inspirer de la crainte et les empêcher eux-mêmes de tomber sur lui. A quoi Cortès répliqua, fort irrité, qu'Alvarado avait très-mal agi et commis une grande folie, et qu'il était peu sincère en ses explications. « Plût à Dieu, ajouta-t-il, que Montezuma se fût échappé et qu'il n'eût pu savoir les ordres de ses idoles![1] » Là-dessus, Cortès se tut, et il ne revint plus sur ce sujet. Mais Pedro de Alvarado lui avait dit encore que, dans l'attaque qu'il eut à subir, il voulut faire mettre le feu à un canon qui était chargé d'un boulet et de grenailles; comme d'ailleurs ceux qui venaient pour incendier son quartier étaient en grand nombre, il sortit et marcha à leur rencontre, car le canon n'avait pas pris feu; mais la foule d'Indiens qui tomba sur lui était si considérable qu'il fut obligé de reculer vers ses logements. C'est alors que, sans savoir pourquoi ni comment, le canon prit feu et tua beaucoup d'ennemis : circonstance heureuse sans laquelle nos soldats auraient tous péri. Du reste, nous en perdîmes deux qui furent pris vivants. Pedro de Alvarado dit ensuite, et c'est la seule chose en quoi il fut appuyé par ses hommes, que, n'ayant pas d'eau à boire, il avait creusé un puits dans la cour et que l'eau en était douce, bien qu'elle fût salée partout ailleurs. Ce fut un grand bienfait, entre tant d'autres que nous recevions de Notre Seigneur Dieu. Pour moi, j'assure qu'il y avait en effet à Mexico une fontaine qui donnait de temps en temps de l'eau un peu douce.

1. Tous ces détails de Bernal Diaz sont très-confus. Le fait est si étrange, si illogique dans sa cruauté même, qu'aucun historien n'a pu le rendre compréhensible. Les uns ont imaginé des causes douteuses pour le rendre en quelque sorte excusable; d'autres lui ont attribué de méprisables mobiles pour en augmenter l'horreur; mais aucun d'eux ne s'est appuyé sur des preuves réelles, et l'attentat est resté mystérieux.

Quant à ce qu'on a dit, que Pedro de Alvarado fit cette attaque pour s'emparer de l'or et des bijoux de grand prix dont les Indiens de la fête étaient couverts, je n'en crois rien et je ne l'entendis jamais conter alors. Il n'est pas croyable, au surplus, qu'Alvarado se soit oublié à ce point, quoique l'évêque fray Bartolomé de Las Casas l'affirme, comme il le fait, du reste, pour bien d'autres choses qui n'ont jamais existé. La vérité est qu'Alvarado se jeta sur les Mexicains réellement pour leur inspirer de la terreur et afin de leur donner assez à faire, avec le soin de panser et de pleurer leurs blessures, pour qu'ils cessassent de l'attaquer lui-même. Il voulait d'ailleurs mettre de son côté les avantages du proverbe : « Qui attaque remporte victoire. » Au surplus il paraît que les choses se passèrent bien plus mal qu'il ne le raconta. Nous sûmes également que Montezuma ne donna jamais l'ordre d'attaquer Alvarado; qu'au contraire, lorsqu'on combattait contre lui, il faisait son possible pour s'y opposer. Mais ses sujets lui répondaient qu'ils ne pouvaient plus souffrir que leur prince fût en prison et qu'Alvarado eût l'audace de les massacrer ainsi au moment où ils ne pensaient qu'à danser; qu'il fallait absolument qu'on délivrât le captif et qu'on tuât tous les *teules* qui le gardaient.

Je puis assurer que ce que je viens de raconter, et bien d'autres choses, je l'entendis dire par des personnes dignes de foi, qui s'étaient trouvées avec Alvarado lorsque tout cela se passait. J'en resterai là pour dire la grande guerre qu'on nous fit; ce fut comme on va voir.

CHAPITRE CXXVI

Comme quoi on nous attaqua à Mexico; les combats qu'on nous livra, et autres choses qui nous arrivèrent.

Cortès avait pu voir en passant à Tezcuco qu'il ne lui était fait aucune réception, qu'on lui offrait à manger fort mal et de très-mauvaise grâce, que nous ne trouvâmes personne à qui parler, tout ayant pris pour nous le pire aspect; il avait pu voir encore, en entrant à Mexico, que les choses y étaient au même point : il n'y avait pas de marché et tout était fermé. Il fallait ajouter à tout cela l'impression produite par le récit de la folie avec laquelle Alvarado avait fait son massacre. Or Cortès s'était vanté pendant la route, auprès de ses nouveaux capitaines, du grand ascendant qu'il exerçait et du respect dont il était entouré; à l'en croire, partout sur son chemin on devait l'accueillir par des fêtes; à Mexico, disait-il, son autorité était absolue, tant sur Montezuma que sur ses officiers; dès son arri-

vée, on s'empresserait de lui apporter des présents en or.... Mais on vit se passer tout le contraire : on ne nous offrait même pas à manger, tandis que Cortès affichait, avec une grande ostentation, le nombre considérable d'Espagnols qu'il amenait. Il en devint triste et de mauvaise humeur.

Dans ce même moment, Montezuma lui envoya deux de ses dignitaires pour le prier de le venir voir, car il désirait lui parler. « Qu'il s'en aille à tous les chiens! repartit Cortès, puisqu'il ferme ses marchés et qu'il nous refuse même les vivres. » En entendant ces paroles, les capitaines Juan Velasquez de Leon, Christoval de Oli, Alonso de Avila et Francisco de Lugo lui dirent : « Señor, calmez votre colère et veuillez considérer le bien que le roi de ce pays nous a fait et les honneurs qu'il nous a rendus; il est si bon qu'il a été jusqu'à vous offrir ses filles, et, n'était lui, il est certain que nous serions déjà morts et dévorés. » Ces paroles indignèrent Cortès, parce qu'elles étaient dites avec un ton de reproche. « Quelle mesure, reprit-il, dois-je garder avec un chien comme lui, qui complotait avec Narvaez et qui à présent nous refuse à manger? » Les capitaines répondirent : « C'est ce qu'il doit faire et il remplit ses vrais devoirs en agissant ainsi. » Or, comme Cortès comptait actuellement à Mexico sur un grand nombre d'Espagnols, en ajoutant à nous ceux de Narvaez, il ne faisait cas de rien et il continuait à parler fièrement et d'une manière peu sensée. Il en résulta que, s'adressant de nouveau aux dignitaires, il les envoya dire à Montezuma qu'il se hâtât de donner l'ordre de rouvrir les marchés; sinon il ferait, déferait, etc.

Les dignitaires comprirent les paroles injurieuses que Cortès adressait à leur seigneur; ils ne méconnurent pas non plus les reproches que nos capitaines lui firent à ce sujet, car ils les connaissaient pour avoir souvent commandé la garde de Montezuma et les tenaient pour grands et bons serviteurs du prince. Ils rapportèrent du reste à celui-ci les choses telles qu'ils les avaient entendues et comprises. Alors, fut-ce l'indignation ou bien est-ce qu'on avait déjà formé le projet de nous attaquer? le fait est qu'un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'on vit accourir, grièvement blessé, un soldat qui venait d'une ville, voisine de Mexico, appelée Tacuba. Il avait été chargé d'amener à Cortès des Indiennes, dont l'une était fille de Montezuma; notre général les avait données en garde au seigneur de Tacuba, leur parent, pendant la campagne contre Narvaez. Le soldat disait que toute la ville et la chaussée par où il venait de passer étaient pleines de guerriers munis de toutes sortes d'armes, qu'on lui avait enlevé les Indiennes qu'il ramenait et fait deux blessures; il avait eu la chance de leur échapper au moment où ils le tenaient déjà, se préparant à le mettre dans un canot et à l'emporter pour le sacrifier; que du reste un pont était déjà levé.

Lorsque Cortès et plusieurs de nous entendîmes ces paroles, nous en eûmes assurément bien du regret. Notre habitude de batailler avec les Indiens nous permettait en effet d'être renseignés sur les grandes masses qu'ils ont la coutume de former. Il devenait certain que nous aurions beau nous bien défendre et nous présenter en plus grand nombre qu'autrefois; cela ne nous empêcherait pas de voir nos existences en grand danger et d'être exposés à la faim, aux fatigues, surtout au milieu d'une ville si bien défendue.

Disons donc que Cortès envoya tout de suite Diego de Ordas avec quatre cents hommes, la plupart arbalétriers ou fusiliers, et quelques-uns à cheval, lui donnant l'ordre de s'assurer de la vérité sur ce que le soldat blessé racontait, et de tout apaiser, s'il voyait la possibilité de le faire sans bruit et sans effusion de sang. Ordas partit, comme on le lui commandait, avec ses quatre cents soldats; mais il avait à peine parcouru la moitié de la rue, lorsque se précipitèrent sur lui tant de bataillons de gens armés, tant d'autres l'assaillirent du haut des terrasses, le tout avec une telle ardeur, qu'ils lui tuèrent du premier choc huit soldats et blessèrent la plupart des autres, lui faisant à lui-même trois blessures. Il ne put donc avancer d'un pas de plus et il fut obligé de se replier vers nos quartiers. Dans sa retraite, on lui tua encore un bon soldat, nommé Lezcano, qui venait de faire des prodiges avec un grand espadon.

En même temps un plus grand nombre de bataillons se jetaient sur nos logements et nous lançaient tant de pieux, de pierres à fronde et de flèches qu'ils blessèrent quarante-six hommes, dont douze moururent de leurs blessures. Le nombre des assaillants était si considérable que Diego de Ordas, revenu sur ses pas, ne pouvait arriver aux logements, à cause des vives attaques dont il était l'objet, par derrière, par devant, et aussi du haut des terrasses. Nos canons, nos escopettes, nos arbalètes, nos lances, nos estocades et notre ardeur au combat ne nous étaient d'aucun secours. Nous avions beau en tuer et en blesser beaucoup, ils n'en venaient pas moins sur nous, sans souci des pointes de nos piques et de nos lances. Ils serraient leurs rangs, ne lâchaient jamais pied, et il nous était impossible de les écarter. Enfin cependant, à force de coups de canon et de décharges d'escopettes et d'arbalètes, à force aussi d'estocades, Ordas put rentrer au quartier, après l'avoir essayé vainement pendant longtemps, ramenant ses soldats sérieusement blessés, avec la douleur d'en avoir perdu vingt-trois en route. Plusieurs bataillons ennemis ne cessèrent pas encore leurs attaques; ils nous criaient que nous n'étions que des femmes, nous traitaient de drôles et nous adressaient encore d'autres outrages. Mais le mal qu'ils nous avaient fait jusque-là n'était rien en comparaison de celui qui suivit. En nous attaquant les uns d'un côté, les autres d'un autre, ils poussèrent en

effet la hardiesse jusqu'à mettre le feu à nos logements, de sorte que la flamme et la fumée nous rendaient la défense difficile. Heureusement qu'il nous fut possible de faire tomber un grand amas de terre sur les points incendiés et de couper leur communication avec plusieurs salles où nos ennemis avaient eu l'espérance de nous brûler vifs. Ces combats durèrent tout le jour et la nuit suivante. Pendant cette nuit même, un nombre considérable de bataillons resta sur nous, lançant au hasard tant de pieux, de pierres et de flèches, que nos cours en étaient jonchées. Nous passâmes cette malheureuse nuit à panser nos blessés, à fermer les brèches qu'on nous avait faites et à nous préparer pour les jours suivants.

Quand l'aube parut, notre général fut d'avis que, nous réunissant aux hommes de Narvaez, nous sortissions de nos logements avec nos canons, escopettes et arbalètes, pour combattre nos adversaires et tâcher, sinon de les vaincre complétement, du moins de leur faire sentir mieux que la veille la force de nos attaques. Mais il faut dire que si de notre côté nous avions pris cette résolution, les Mexicains, eux, avaient pensé de même ; de sorte que le combat fut des plus vigoureux. Ces Indiens disposaient de si nombreux bataillons, qu'ils pouvaient se relever de temps en temps. Il en résulta que, lors même que nous eussions eu pour nous dix mille Hectors troyens et un nombre égal de Rolands, il nous aurait été impossible de rompre les rangs ennemis. Me souvenir exactement de ce qui arriva, c'est facile ; mais dire cette valeur au combat, en vérité, je ne saurais le faire. Ni canons, ni escopettes, ni arbalètes, ni notre ardeur à la mêlée, ni les trente ou quarante hommes que nous leur tuïons à chaque attaque, rien ne pouvait les abattre ; ils se reformaient, restaient aussi compactes et retombaient toujours sur nous avec plus d'acharnement. Si parfois nous gagnions un peu de terrain ou une partie de la rue, c'est qu'ils reculaient à dessein pour être suivis et nous éloigner ainsi de notre quartier, afin de tomber sur nous plus à découvert et dans l'espérance qu'aucun Espagnol ne rentrerait vivant dans nos logements ; car c'était au moment où nous revenions sur nos pas qu'ils nous causaient le plus de mal.

Nous aurions bien voulu pouvoir mettre le feu à leurs maisons ; mais j'ai déjà dit dans un autre chapitre que leurs constructions communiquaient ensemble au moyen de ponts-levis. Ils prenaient soin de lever ceux-ci, de sorte que nous ne pouvions passer, à moins d'entrer dans une eau très-profonde. En attendant, ils faisaient pleuvoir sur nous, des terrasses des maisons, tant de pierres et de pieux qu'il n'était plus possible d'y résister et que plusieurs des nôtres sortaient de là blessés et fort maltraités. Et je ne sais vraiment pourquoi j'écris cela avec tant de froideur, tandis que trois ou quatre soldats de nos camarades, qui s'étaient déjà trouvés dans les guerres

d'Italie, juraient leurs grands dieux qu'ils n'avaient jamais vu chose pareille dans les combats acharnés auxquels ils avaient assisté entre chrétiens, contre l'artillerie du roi de France, et même contre le Grand-Turc; ils assuraient n'avoir jamais eu affaire à des adversaires qui serrassent leurs rangs avec autant de courage que ces Indiens. Ils disaient encore bien d'autres choses et en interprétaient les causes, comme on le verra bientôt.

Disons maintenant que nous eûmes la plus grande peine à rentrer dans nos logements; il nous fallut soutenir dans notre retraite le choc de nombreux bataillons, criant, sifflant, battant du tambour, sonnant de la trompette, nous traitant de drôles et de vauriens, tandis qu'il nous était impossible, fatigués de ce long combat, de faire autre chose que nous défendre en reculant. On nous tua ce jour-là dix ou douze soldats et nous fûmes tous blessés. Nous passâmes la nuit à délibérer et tombâmes d'accord que dans deux jours tous les hommes valides sortiraient protégés par quatre tours construites en madriers et dont chacune fût capable d'abriter vingt-cinq soldats. On y pratiqua des meurtrières par où l'on pût faire feu de nos canons et de nos escopettes, et tirer avec nos arbalètes. A côté de ces engins devaient marcher d'autres soldats, des canons et tous nos cavaliers, pour opérer quelques charges. Après avoir conçu ce plan, nous passâmes la journée à préparer ce qui était convenu et à fermer les brèches de nos défenses; nous ne sortîmes donc pas ce jour-là. Il m'est impossible de dire le nombre considérable des bataillons qui se précipitèrent sur nous, non point par dix ou douze, mais bien par plus de vingt endroits différents.

Chacun des nôtres avait son poste : quelques-uns couraient d'un lieu à l'autre, et, pendant que nous consolidions les points faibles, un grand nombre d'ennemis tentèrent de nous envahir au moyen d'échelles découvertes, sans que ni les canons, ni les arbalètes, ni les escopettes, ni nos sorties, ni nos estocades les pussent faire reculer. Ils criaient qu'ils devaient nous achever ce jour-là même, qu'aucun de nous ne resterait vivant, qu'ils allaient sacrifier à leurs dieux nos cœurs et notre sang, réservant nos jambes et nos bras pour fêtes et bombances, tandis qu'ils abandonneraient nos troncs aux tigres, aux lions et aux serpents de leurs ménageries pour qu'ils en mangeassent à satiété; ils assuraient avoir pris soin de ne rien donner à ces bêtes féroces pendant deux jours, afin d'être plus sûrs qu'elles nous dévoreraient. Ils nous raillaient sur l'usage que nous ferions ainsi de l'or et des étoffes que nous avions amassés. Ils disaient aux Tlascaltèques qui étaient avec nous qu'on les mettrait à l'engrais dans des cages et qu'on les sacrifierait peu à peu. Bientôt ils changeaient de ton, réclamant qu'on leur livrât leur seigneur Montezuma.

La nuit suivante ils continuèrent à nous assourdir de leurs cris et

de leurs sifflets et à nous cribler de pieux, de pierres et de flèches. Au lever du jour, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes avec nos tours (il me semble qu'en d'autres pays où j'ai fait la guerre et où l'on s'en est servi, on les appelle « mantelets »); les canons, les escopettes, les arbalètes et les cavaliers marchaient devant, poussant de temps en temps une charge. Il est certain que nous tuïons beaucoup de nos ennemis, mais cela ne suffisait pas pour leur faire tourner le dos, et si, les jours précédents, ils avaient valeureusement combattu, aujourd'hui ils se présentaient plus résolus encore et plus nombreux. Malgré tout, dût-il nous en coûter la vie jusqu'au dernier, nous résolûmes d'aller avec nos tours jusqu'au grand temple de Huichilobos. Je ne dirai pas en détail les terribles combats que nous eûmes à soutenir devant une maison fortifiée située sur le parcours; je ne dirai pas non plus à quel point l'on blessait nos chevaux, tandis que leur concours nous était inutile. Il est vrai que les cavaliers chargeaient les bataillons dans le but de les rompre, mais ils recevaient tant de flèches, de pieux et de pierres qu'il leur était impossible de rien faire de bon avec leurs armes; bien plus, s'ils arrivaient jusqu'à l'ennemi, celui-ci se laissait glisser dans l'eau de la lagune où il était en sûreté, protégé qu'il s'y trouvait contre les chevaux par différents obstacles dont il s'était ménagé l'appui, tandis que beaucoup d'autres Indiens se tenaient prêts à tuer nos montures avec leurs lances. Il en résultait que notre cavalerie nous était inutile.

Impossible de penser à mettre le feu quelque part et à détruire n'importe quoi de leurs défenses, puisque, comme je l'ai dit, les maisons sont dans l'eau et communiquent entre elles par des ponts-levis. Il était d'ailleurs fort dangereux d'essayer quoi que ce fût à la nage, parce qu'on lançait des terrasses trop de pierres et de moellons. Au surplus, quand nous réussissions à incendier une maison il fallait un jour entier pour qu'elle achevât de se consumer, et jamais le feu ne passait de l'une à l'autre, d'abord parce qu'elles se trouvaient écartées et séparées par de l'eau, et ensuite parce qu'elles étaient bâties en terrasses. Aussi peut-on assurer que nous nous épuisions et que nous exposions inutilement nos personnes à cette besogne.

Nous arrivons cependant au grand temple des idoles; mais aussitôt plus de quatre mille Mexicains l'envahissent, sans compter les bataillons qui déjà s'y trouvaient, avec de longues lances, des pierres et des pieux. Ils se mettent en défense et nous empêchent pour un moment de monter, sans que tours, canons, arbalètes ni escopettes puissent nous frayer la route. Nos cavaliers se lançaient parfois à la charge, mais les pieds des chevaux glissaient sur les grandes dalles polies dont toute la cour était pavée, et ils tombaient. D'autre part nos adversaires, postés au haut du temple, en défendaient la montée, et des deux côtés des marches leur nombre était si considérable qu'il nous était im-

possible d'avancer, quoique chaque coup de canon en abattît douze ou quinze et que nous en missions beaucoup hors de combat avec nos estocades.

Nous résolûmes alors d'abandonner nos tours, qui d'ailleurs étaient déjà endommagées ; nous revînmes à la charge et réussîmes à atteindre le haut du temple. C'est là que Cortès se montra, comme du reste il le fut toujours, un grand homme de guerre. Oh ! quelle bataille nous y eûmes à soutenir ! Quel spectacle de nous voir tous ruisseler de sang, criblés de blessures, avec quarante de nos soldats déjà morts ! Malgré tout, Notre Seigneur voulut que nous arrivassions à l'endroit occupé par l'image de Notre Dame ; mais nous ne l'y trouvâmes pas, parce que, nons assura-on, Montezuma, à qui elle inspirait ou de la dévotion ou de la crainte, l'avait fait placer en sûreté. Nous mîmes le feu aux idoles et brûlâmes une certaine étendue de la grande salle avec Huichilobos et Tezcatepuca. Nous fûmes très-bien secondés par les Tlascaltèques.

Pendant que nous étions occupés les uns à combattre, les autres à mettre le feu, il fallait voir la fureur des papes qui étaient dans le temple et l'entrain de trois ou quatre mille Indiens, tous dignitaires, pour nous faire rouler dix ou douze marches à la fois, tandis que nous descendions le grand escalier. Et que dire d'autres bataillons ennemis qui se tenaient derrière les parapets et dans les encoignures du temple, lançant sur nous des pieux et des flèches, sans qu'il nous fût possible de faire front à tous à la fois et de nous soutenir contre eux ! Il fallut donc convenir que nous rentrerions à notre quartier en courant les risques les plus sérieux, tous blessés, nos tours détruites et quarante-six soldats tués. Les Indiens nous serraient toujours de près, sur les côtés et par derrière, nous mettant en tel état que je ne saurais le faire comprendre à qui n'a pu nous y voir.

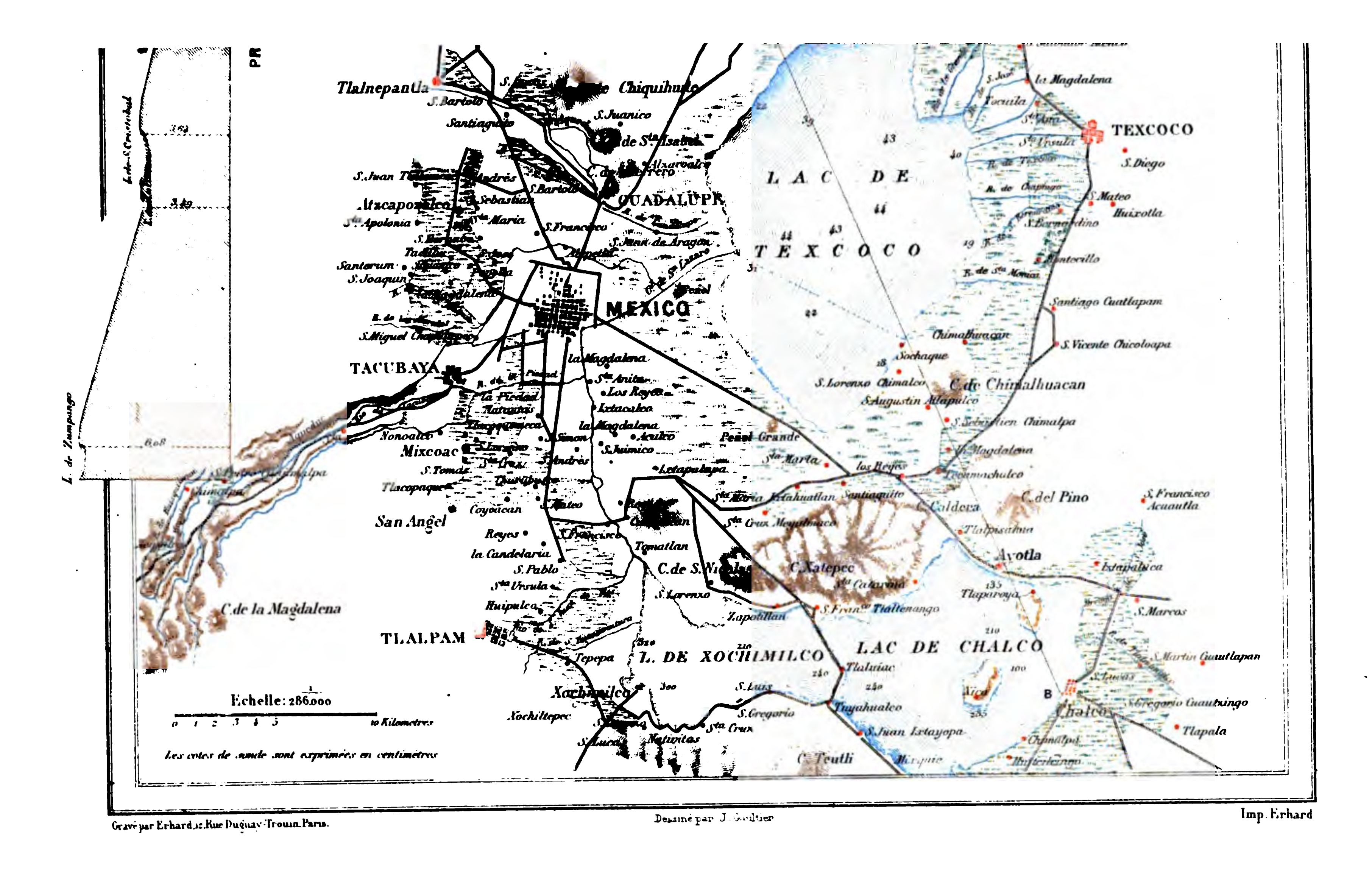
Mais je n'ai pas dit les attaques des Mexicains sur nos logements et leur insistance à les brûler, tandis que nous opérions cette sortie. Pendant la bataille, nous prîmes deux papes que Cortès nous recommanda de bien garder. J'ai vu souvent chez les Mexicains et les Tlascaltèques des peintures représentant ces combats et notre montée au grand temple : ils considèrent le fait comme héroïque, et quoiqu'ils nous représentent tous couverts de blessures, ensanglantés et entourés de cadavres, ils tiennent pour un haut fait d'armes que nous ayons pu monter et osé incendier leurs grandes idoles, tandis que tant de guerriers se massaient dans les enfoncements de l'édifice, d'autres en plus grand nombre remplissant les cours et les degrés eux-mêmes, et que d'autre part nos tours étaient déjà détruites. Quoi qu'il en soit, disons que nous revînmes dans nos quartiers, au prix des plus extrêmes fatigues. Beaucoup d'Indiens nous suivirent dans notre retraite en bataillant sans cesse, mais un plus grand nombre encore s'achar-

nait contre nos logements où l'on avait déjà pratiqué dans un mur une brèche par où ils allaient entrer, lorsque notre retour les fit reculer. Ce répit ne les empêcha nullement de continuer le reste du jour à lancer des pieux, des pierres et des flèches, de même que la nuit suivante, au milieu de cris furieux.

Mais cessons un moment de parler de leur constance à nous harceler, comme je viens de le conter, et disons que nous passâmes la nuit à panser les blessés, à enterrer les morts, à préparer notre sortie du lendemain, à boucher les trouées et les brèches, à consolider les murs et à tenir conseil sur les moyens que nous pourrions employer pour combattre sans courir autant de risques de mort. Mais nous eûmes beau délibérer, nous ne trouvions pas de remède à la situation. Disons aussi les malédictions que les gens de Narvaez lançaient contre Cortès, leurs paroles peu mesurées, maudissant le pays et Diego Velasquez qui les y avait envoyés tandis qu'ils vivaient paisiblement dans leurs établissements de Cuba; ils en étaient hors d'eux-mêmes et privés de toute raison. Revenons à notre conseil : il y fut décidé que nous demanderions une trêve pour sortir de Mexico. Mais, lorsque le jour se leva, un plus grand nombre de guerriers, tombant sur nous, investirent absolument notre quartier, nous lançant plus de flèches, plus de pierres, accompagnées de cris plus désordonnés que les jours précédents. D'autres bataillons s'efforçaient d'entrer, sans que les canons ni les escopettes les fissent reculer, malgré les pertes qu'ils éprouvaient.

Alors Cortès résolut d'inviter le grand Montezuma à parler aux assaillants du haut d'une terrasse pour leur enjoindre de cesser le combat, puisque nous voulions sortir de la ville. On assure que Montezuma répondit, lorsqu'on lui donna connaissance du désir de Cortès : « Qu'est-ce que Malinche réclame de moi? Je ne veux ni vivre ni l'entendre, puisque je me vois en cet état à cause de lui. » Et il refusa de bouger. Il ajouta du reste, à ce qu'on prétend, que ses sujets ne voulaient plus ni voir Cortès ni écouter ses promesses trompeuses et ses mensonges. Le Père de la Merced et Christoval de Oli se présentèrent alors à lui avec de grandes marques de respect et lui adressèrent des paroles très-affectueuses. Montezuma répondit : « Je suis convaincu que je n'obtiendrai nullement qu'ils cessent la guerre, parce qu'ils se sont donné un autre souverain et se promettent de ne laisser vivant aucun de vous. Je crois donc que vous allez tous mourir dans cette capitale. »

Cependant, au fort d'une des grandes attaques du dehors, Montezuma se résolut à s'avancer vers le parapet d'une terrasse, entouré d'un grand nombre de nos soldats qui le couvraient. Il se mit à adresser à ses sujets les paroles les plus affectueuses, les engageant à cesser leurs attaques pour nous laisser sortir de Mexico. Beaucoup



L. de Zumpango
PR
Tlalnepantla
S. Bartolo
Santiaguito
Chiquihuite
S. Juanico
S. Juan Teotihuacan
Atzcapotzalco
Sta. Apolonia
S. Sebastian
Sta. Maria
S. Bartolo
GUADALUPE
S. Francisco
S. Juan de Aragon
Santorum
S. Joaquin
S. Miguel Chapultepec
MEXICO
TACUBAYA
la Magdalena
Sta. Anita
Los Reyes
Iztacalco
la Piedad
la Magdalena
Aculco
S. Juanico
Ixtapalapa
Peñon Grande
Sta. Marta
los Reyes
Nonoalco
Mixcoac
S. Simon
S. Andres
S. Tomás
Tlacopaque
Coyoacan
San Angel
S. Mateo
Reyes
la Candelaria
S. Francisco
Tomatlan
S. Pablo
C. de S. Nicolas
Sta. Ursula
S. Lorenzo
Huipulco
Zapotitlan
C. de la Magdalena
TLALPAM
Tepepa
L. DE XOCHIMILCO
Xochimilco
Xochiltepec
S. Luis
S. Gregorio
Sta. Cruz
Natívitas
C. Teutli
Tulyehualco
S. Juan Ixtayopa
Tlaltiac
LAC DE TEXCOCO
TEXCOCO
la Magdalena
S. Diego
S. Mateo
Huixotla
Santiago Cuatlapam
S. Vicente Chicoloapa
Chimalhuacan
Sochaque
S. Lorenzo Chimalco
C. de Chimalhuacan
S. Augustin Atlapulco
S. Sebastien Chimalpa
la Magdalena
Santiaguito
Caldera
C. del Pino
S. Francisco Acuautla
Sta. Cruz Meyehualco
C. Xatepec
Sta. Catarina
Ayotla
Tlapacoya
Ixtapaluca
S. Marcos
LAC DE CHALCO
S. Martin Cuautlapan
S. Gregorio Cuautzingo
Tlapala
Chalco
B
Echelle: 1/286.000
0 1 2 3 4 5 10 Kilomètres
Les cotes de sonde sont exprimées en centimètres
Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin, Paris.
Dessiné par J. Soultier
Imp. Erhard

CARTE HYDROGRAPHIQUE
de la
VALLÉE DE MEXICO
d'après les travaux de la
COMMISSION DE LA VALLÉE
en 1862

Lac de Xochimilco et Lac de Chalco
Mexico (192)
Lac de Texcoco
LA LIGNE AB.
Presa
Tranchée
Xistongo
El Presidio
El Conixero
Las Cuevas
Xilocingo
Tizayuca
Sincoque
Huehuetoca
Sta Maria
S. Bartolo
Cerro Grande
Cerro Blanco
Zitlaltepec
Jalpa
S. Bartolo
Zumpango
S. Miguel
S. Lorenzo
S. Sebastian
Xoloque
Los Reyes
Cerro de Paula
Sta Anita
S. Domingo
Sta Maria Acoloapam
Lac de Zumpango
Canal
Coyotepec
Sto Tomas
S. Pedro
S. Mateo Atlicuapilco
S. Andres Xaltenco
S. Estevan Ecatitlan
Santiago Atocan
S. Francisco Molongo
Sta Ana Nextlalpan
S. Pedro Miltenco
S. Juan Atepango
S. Geronimo
Guaxacoquco
Tepozotlan
Las Animas
S. Bartolo
La Visitacion
Sta Barbara
S. Miguel Tlajomulco
S. Francisco Tenopalco
Loma de Achichipilco
Xaltocan
LAC DE XALTOCAN
Tonanitla
S. Pedro Acxompac
Tecama
S. Francisco Cuatliquixca
Ozumbilla
S. Pablo
Cerro de Chiconahutla
Tultepec
Cuautitlan
S. Pablo de las Salinas
Santiago Teyahualco
Cardenas
S. José
Tultitlan
La Magdalena
S. Juan
Tepalcapan
S. Mateo
Sta Maria
Huexalco
S. Lorenzo
L. de S. Cristobal
Sto Tho. as Chiconahutla
Sta Maria Chiconahutla
Totolcingo


LAGUNE DE MEXICO
lors du Siége par F. CORTÈS
d'après l'édition Mexicaine
de CLAVIJERO
Echelle
0 2 4 6 8 10 Kil.
Cojotepec
Citlatepec
Tixajocan
Tehuillojocan
Xumpanco
Tecamac
Tepotzotlan
Saltocan
Quauhtitlan
Toltitlan
Chiconautla
Atlatongo
Tlalnepantla
Tolpetlac
Tepechpan
Tenajocan
Tepeyacac
Nexquipajan
Tetzonjocan
Salinas
Chiauhtla
Papalotla
Azcapozalco
Tacuba
Popotla
LAGUNE DE TEZCUCO
Peñol de Baños
Atenco
MEXICO
TEZCUCO
Chapoltepec
Atlacuihuajan
Huexotla
Xoloc
Chinampas
Chimalhuacan
Mixcoac
Peñol del Marques
Ixtapalapan
Mexicaltzinco
Ixtapalocan
Colhuacan
Ayotla
LAGUNE DE CHALCO
Cuitlahua
Mixquic
Chalco
Tepepan
Ajotzinco

de dignitaires et d'officiers mexicains le reconnurent ; ils firent aussitôt garder le silence à leurs hommes et en obtinrent qu'ils cessassent de lancer leurs projectiles. Quatre d'entre eux s'approchèrent au point de pouvoir parler au prince et de l'entendre. Ils lui dirent les larmes aux yeux : « O seigneur et notre grand seigneur, combien vos souffrances nous inspirent de regrets, non moins que les malheurs de vos fils et de vos parents ! Nous vous faisons savoir que nous avons pris pour souverain un de vos cousins. » Ils lui dirent son nom ; c'était Coadlavaca, seigneur d'Iztapalapa, et non Guatemuz, qui ne fut roi que deux mois après. Les quatre dignitaires dirent encore à Montezuma qu'il fallait en finir ; qu'ils avaient promis à leurs idoles de ne mettre bas les armes qu'après notre massacre à tous ; que du reste ils priaient chaque jour Huichilobos et Tezcatepuca de le préserver de tout mal tant qu'il serait en notre pouvoir ; que s'il en sortait, comme ils en avaient l'espoir, ils l'auraient encore, et mieux qu'avant, pour leur roi ; que pour à présent il voulût bien leur pardonner.

A peine avaient-ils fini ces paroles qu'une grêle de pierres et de pieux tomba sur la terrasse. Nos soldats avaient pris soin de couvrir la personne du prince ; mais comme ils s'aperçurent qu'on cessait de tirer pendant qu'il parlait à ses sujets, ils manquèrent de prendre la même précaution dans un de ces moments, et c'est alors que le malheureux monarque fut frappé de trois pierres et d'une flèche, à la tête, au bras et à la jambe. A la suite de l'accident, on le pria de se laisser soigner et de manger ; mais on eut beau user auprès de lui des plus douces paroles, il se refusa à rien faire, et tout d'un coup, sans nous y attendre aucunement, nous apprîmes qu'il était mort. Cortès le pleura et tous nos capitaines et soldats en firent autant. Plusieurs de nous, qui l'avions connu et fréquenté, le pleurâmes comme un père ; et certes on ne saurait en être surpris, si l'on songe combien il était bon. Il avait gouverné, dit-on, dix-sept ans. Ce fut le meilleur roi qui régna sur les Mexicains. Personnellement, il avait vaincu en trois combats singuliers à propos de pays qu'il soumit à son empire[1].

1. Clavijero dit : « Relativement aux causes de la mort de Montezuma et aux circonstances qui s'y rattachent, les récits des historiens sont si variés et si contradictoires, qu'il est absolument impossible d'y démêler la vérité. Les Mexicains en accusent les Espagnols qui à leur tour en rejettent la faute sur les Mexicains. Je ne saurais, quant à moi, me résoudre à croire que les Espagnols se fussent décidés à ôter la vie à un roi dont ils avaient reçu tant de bienfaits et dont la mort ne pouvait leur faire attendre que des malheurs..... Cortès et Gomara affirment que Montezuma mourut du coup de pierre de ses propres sujets ; Solis assure que la mort fut la conséquence de son refus de se laisser panser. Bernal Diaz ajoute qu'il s'obstina à se laisser mourir de faim. Le chroniqueur Herrera dit que la blessure n'était pas mortelle et que le roi mourut de colère et de chagrin. Le Père Sahagun et les historiens mexicains et tez-

CHAPITRE CXXVII

Montezuma étant mort, Cortès résolut de le faire savoir aux capitaines et dignitaires qui nous faisaient la guerre ; ce qui arriva à ce sujet.

J'ai dit la tristesse qui s'empara de nous lorsque nous vîmes que Montezuma était mort. Le Père de la Merced s'en affligea beaucoup aussi, car, bien qu'il ne l'eût pas quitté un instant, il n'avait pu parvenir à le rendre chrétien. Il eut beau le presser de devenir croyant en lui représentant qu'il allait mourir de ses blessures : Montezuma lui répondait qu'il s'occupât seulement du soin de les faire panser.

Après beaucoup de délibérations, Cortès résolut d'envoyer un pape et un dignitaire, de ceux que nous gardions prisonniers, pour aller annoncer au cacique Coadlavaca, élevé à la dignité royale, ainsi qu'à ses officiers, que le grand Montezuma avait cessé de vivre, chargeant ces émissaires de dire qu'eux-mêmes l'avaient vu mourir ; qu'ils avaient été témoins de la manière dont s'était passé ce triste événement, causé sans nul doute par les blessures que ses propres sujets lui avaient faites. Ils devaient dire aussi que nous en étions tous grandement peinés ; que nous désirions qu'il fût enterré en grand seigneur qu'il était et que l'on élût pour lui succéder son cousin qui se trouvait avec nous, attendu que c'était à ce prince ou à quelques autres de ses enfants que l'héritage appartenait, et nullement à celui dont on avait fait choix ; que l'on convînt d'un armistice pour que nous sortissions de Mexico ; que si l'on ne s'empressait pas de le faire, maintenant que Montezuma n'était plus, lui qui nous inspirait du respect et nous avait empêchés de ruiner la capitale, nous exécuterions une sortie dans laquelle nous brûlerions leurs maisons et leur causerions les plus grands dommages.

Pour qu'on ne pût douter de la mort du monarque, Cortès ordonna que six dignitaires mexicains et presque tous les papes que nous retenions captifs prissent le corps du défunt sur leurs épaules pour le remettre aux capitaines mexicains, en leur rapportant les dernières paroles du mourant, qu'eux-mêmes avaient pu entendre, puisqu'ils étaient présents. Ils dirent en effet à Coadlavaca toute la vérité, à savoir que ses propres sujets l'avaient tué d'une flèche et de trois coups de pierre. En le voyant mort, les Mexicains firent entendre de grands gémissements et des cris lugubres qui parvenaient

cucans affirment que les Espagnols le tuèrent ; l'un d'eux assure même qu'un soldat lui enfonça son épée dans la région de l'aine.... Acosta, Torquemada et Betancourt renvoient ce malheur au jugement de Dieu. » (Clavijero, livre IX.)

jusqu'à nos oreilles. Mais cela ne fut pas une raison de cesser leurs attaques contre nous; ils continuèrent de nous lancer une grêle de pieux, de pierres et de flèches; ce fut même pis qu'auparavant. Ils nous criaient avec plus de défi que jamais : « C'est à présent que vous allez payer la mort de notre roi et vos outrages à nos divinités! L'armistice que vous nous demandez.... sortez, venez ici, et nous vous ferons voir de quelle manière cela se traite ! » Ils disaient encore tant d'autres choses que je ne m'en souviens plus, mais ils ajoutaient qu'ils avaient élu un excellent roi, dont le cœur n'était pas assez amolli pour qu'on pût le tromper par de fausses paroles, comme on avait fait avec le bon Montezuma; quant aux funérailles du roi, nous n'avions pas besoin de nous en inquiéter, mais de songer plutôt à nos existences, car dans deux jours il ne resterait pas un seul de nous pour envoyer de pareils messages. Ces paroles se mêlaient aux cris, aux sifflets et à une grêle de projectiles, tandis que d'autres bataillons s'efforçaient toujours d'incendier nos quartiers.

Voyant cela, Cortès et nous tous fûmes d'avis de faire une sortie le lendemain et de porter nos attaques en un point de la ville bâti un peu hors de l'eau, dans le but d'y causer le plus de mal possible. Nous devions aller aussi vers la chaussée, nos cavaliers chargeant les bataillons ennemis et les forçant avec leurs lances à reculer jusqu'à tomber dans la lagune, dût-on dans ces charges risquer la vie des chevaux. On concerta cette mesure afin de voir si les morts et les ruines qui en seraient la conséquence auraient pour résultat de faire cesser la guerre ou de diminuer assez les hostilités pour qu'il nous fût permis de sortir de la ville sans éprouver d'autres pertes en hommes. Le lendemain, nous nous conduisîmes en effet en gens de cœur, nous tuâmes beaucoup d'ennemis, on brûla plus de vingt maisons, et nous arrivâmes bien près de la terre ferme; mais tout cela ne fut rien en comparaison de la perte que nous fîmes de plus de vingt soldats et des nombreuses blessures que nous reçûmes, sans pouvoir nous emparer d'aucun des ponts, qui du reste étaient presque tous détruits. Une multitude de Mexicains tomba sur nous; ils avaient pris soin de placer des obstacles et des palissades sur tous les points qui leur paraissaient accessibles à nos chevaux.

Nos malheurs furent donc bien grands ce jour-là, et cependant l'on va voir qu'ils devinrent plus déplorables encore. Cela nous amènera à dire que nous résolûmes de sortir de Mexico. Mais auparavant, rappelons que notre attaque de ce jour avec nos cavaliers eut lieu un jeudi. Il me souvient que là se trouvaient Sandoval, et Lares le bon cavalier, et Gonzalo Dominguez, et Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Morla et quelques autres des plus solides cavaliers de Cortès et de Narvaez : mais les soldats de celui-ci étaient

réellement épouvantés et pleins d'inquiétude, car ils ne s'étaient pas vus jusque-là, comme nous, aux prises avec les Indiens[1].

CHAPITRE CXXVIII

Comme quoi nous convînmes que nous sortirions de Mexico et ce que l'on fit à ce sujet.

Nous ne pouvions plus douter que chaque jour nos forces diminuaient, tandis que celles des Mexicains allaient croissant; nous voyions que beaucoup des nôtres avaient péri, que la plupart étaient blessés, que nous avions beau nous battre en gens de cœur, nous ne

1. Bernal Diaz ne fait pas de Mexico une description qui puisse éclairer suffisamment le lecteur et lui permettre de bien comprendre la longue série des événements qui vont suivre et qui emprunteront la plus grande partie de leur originalité à la présence des eaux. La relation de Cortès à ce sujet est très-curieuse à connaître. En voici la partie la plus intéressante au point de vue hydrographique :

« .... La province de Mexico est circulaire et entourée de tous côtés de montagnes hautes et escarpées. La plaine dont elle se compose possède environ soixante-dix lieues de circuit. Deux lagunes, l'une d'eau douce et l'autre, plus grande, d'eau salée, occupent presque toute son étendue, car des embarcations y naviguent dans l'intérieur d'une circonférence de plus de cinquante lieues. Elles sont séparées par un groupe de hauts monticules qui occupent le centre de la plaine et elles finissent par se joindre en un étroit espace qui s'abaisse entre ces monticules et la grande sierra. Cet espèce de défilé ne dépasse pas en largeur la portée d'une arbalète. Les villes et villages construits sur ces deux lacs trafiquent ensemble au moyen d'embarcations, sans qu'il soit nécessaire de communiquer par terre. Comme d'ailleurs la lagune d'eau salée s'élève et décroît comme la mer, son excédant des crues se déverse dans la lagune d'eau douce par un courant rapide, ainsi que le pourrait faire un grand fleuve, et par conséquent l'eau douce se précipite dans le lac salé lorsque le niveau de celui-ci s'abaisse.

« Cette grande ville de Mexico est fondée dans la lagune d'eau salée, de manière que, de n'importe quelle partie de ses bords au cœur de la ville, il y a deux lieues de distance. Elle a quatre entrées au moyen de chaussées artificielles d'une largeur de deux lances de cavalerie. Son étendue égale celles de Séville et de Cordoue. Ses rues principales sont fort larges et très-droites. Quelques-unes parmi celles-ci sont partagées de manière qu'une moitié de la rue est en terre ferme et l'autre moitié en canaux dans lesquels les embarcations circulent. De distance en distance des tranchées coupent les terre-pleins des rues pour en faire communiquer les eaux de l'une à l'autre, et sur toutes ces tranchées, dont quelques-unes sont fort larges, sont posés des ponts construits en madriers épais, bien joints et artistement travaillés. Il y en a sur lesquels pourraient passer dix cavaliers de front. Je reconnus donc aisément que si les habitants de la capitale en arrivaient à la pensée de quelque trahison, les moyens ne leur en manqueraient pas, la ville étant construite comme je viens de dire et de telle sorte qu'il suffirait de lever les ponts aux entrées et aux sorties pour nous faire mourir de faim, sans qu'il nous fût possible de nous rendre à terre. Aussi, à peine entré dans la ville, je me hâtai de construire quatre brigantins et les achevai en peu de temps, de telle sorte qu'ils pouvaient transporter à terre trois cents hommes et y conduire les chevaux au moment voulu. » (2[e] *Carta relacion al Emperador Carlos V.*)

pouvions réussir à écarter nos ennemis qui, jour et nuit, étaient constamment sur nous. D'autre part les poudres s'épuisaient; les vivres et l'eau allaient finir; le grand Montezuma était mort; on refusait l'armistice que nous proposions; enfin la mort partout devant nos yeux, la rupture des ponts nous coupant la retraite. Dans cette situation, Cortès et nous tous capitaines et soldats convînmes de nous échapper pendant la nuit, à l'heure où les bataillons ennemis seraient le moins sur leurs gardes. Afin de les mieux abuser, nous leur envoyâmes ce jour-là même un de leurs papes, que nous avions capturé et qui occupait parmi eux un rang des plus élevés, en le faisant accompagner par quelques autres prisonniers. Nous les priions de nous laisser partir paisiblement dans huit jours, moyennant quoi nous leur donnerions tout l'or qui était en notre pouvoir. Cette proposition était faite pour qu'ils relâchassent momentanément leur surveillance, et afin de pouvoir nous en aller cette nuit même.

Il faut dire aussi que nous avions un soldat appelé Botello, homme honorable, instruit dans les lettres latines, qui avait résidé à Rome, et possédait la réputation d'un nécromancien; on disait qu'il avait son petit démon familier; quelques-uns l'appelaient : l'Astrologue. Or il avait annoncé quatre jours auparavant que, d'après l'aspect des astres et ses augures, si nous ne quittions point Mexico la nuit prochaine et si nous attendions encore, aucun soldat n'en sortirait plus vivant. Plusieurs fois déjà il nous avait dit que Cortès éprouverait de grandes difficultés, qu'il perdrait momentanément sa position et ses honneurs, mais qu'il reprendrait ensuite son rang de grand seigneur et d'homme riche. Il disait encore bien d'autres choses de cette nature.

Mais laissons là Botello; nous aurons à le reprendre plus tard. Disons l'ordre qui fut donné immédiatement de fabriquer, avec des madriers et de fortes cordes à balistes, un pont destiné à être porté par nos hommes, pour remplacer ceux qui étaient détruits. On désigna quatre cents Indiens Tlascaltèques et cent cinquante de nos soldats pour le transporter, le placer et le garder, pendant que toute notre armée, nos cavaliers et nos bagages effectueraient le passage; on choisit deux cent cinquante Tlascaltèques avec cinquante des nôtres pour emporter l'artillerie; on devait envoyer en avant-garde, avec mission de frayer le chemin, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Azevedo le Gentil, Francisco de Lugo, Diego de Ordas, Andrès de Tapia, huit officiers de Narvaez et cent soldats, jeunes et très-alertes, pour leur venir en aide. Cortès lui-même, Alonso de Avila, Christoval de Oli, Bernardino Vasquez de Tapia, quelques autres de nos capitaines dont je ne me rappelle pas les noms, et cinquante soldats, devaient se tenir au centre, avec les bagages, les gens du service et les prisonniers, prêts à courir vers l'endroit où leur présence serait le

plus nécessaire. Pour l'arrière-garde on choisit Juan Velasquez de Leon, Pedro de Alvarado, plusieurs cavaliers et cent soldats, ainsi que la plus grande partie des hommes de Narvaez. On désigna trois cents Tlascaltèques, avec trente soldats, pour garder les prisonniers et veiller sur doña Marina et doña Luisa.

Tout étant ainsi convenu, la nuit arriva. Cortès pensa aux soins à prendre pour enlever le trésor, après en avoir opéré la répartition. Il donna l'ordre en conséquence à son camarero Christoval de Guzman et à quelques autres de ses domestiques de retirer l'or, l'argent et les joailleries de la chambre où ils se trouvaient et de les porter à la grande salle, avec l'aide de plusieurs Tlascaltèques. Il ordonna en même temps aux officiers du Roi, Alonso de Avila et Gonzalo Mexia, de mettre à part tout l'or de Sa Majesté, pour le transport duquel il donna sept chevaux blessés et boiteux, une jument et plus de quatre-vingts Indiens de Tlascala. On prit ainsi pour le Roi tout ce qu'il fut possible d'emporter en grands lingots; mais il resta encore dans la salle beaucoup d'or entassé. Ce fut alors que Cortès appela son secrétaire Pedro Hernandez, ainsi que quelques notaires du Roi, et il leur dit : « Veuillez rendre témoignagne que je ne puis rien faire pour conserver plus d'or. Nous possédons dans ce palais ensemble pour environ sept cent mille piastres; vous voyez qu'il nous est impossible de tout emporter et de mettre en sûreté au delà de ce que nous avons fait. Par conséquent, s'il est des soldats qui veuillent prendre de l'or, dès à présent je le leur donne, puisqu'autrement il est destiné à se perdre parmi ces chiens d'Indiens. »

Entendant cela, plusieurs soldats de Narvaez et quelques-uns des nôtres se chargèrent de ces richesses. Quant à moi, j'avoue que jamais l'or n'excita mon envie et que je ne pensais qu'à sauver mon existence que je voyais en grand péril. Je pris soin néanmoins de mettre la main dans une valise et d'en retirer quatre chalchihuis, pierres précieuses que les Indiens ont en grande estime, et j'eus la précaution de les bien cacher sous les armures qui couvraient ma poitrine. Cortès s'empressa de faire serrer la valise avec les chalchihuis qui y étaient encore et il la donna en garde à son majordome. Je ne doute pas que, si je n'avais déjà eu soin de cacher sur ma poitrine les quatre pierres que j'avais prises, le général ne les eût demandées; or, plus tard, cette épargne me fut très-utile pour soigner mes blessures et me procurer des vivres.

Reprenons notre récit. On nous instruisit de ce qui était convenu avec Cortès sur la manière d'effectuer le départ et de transporter les pièces de bois destinées à former les ponts. La nuit était obscure, il il y avait un peu de brouillard, et il bruinait; il n'était pas encore minuit. On commença à filer avec les madriers de nos ponts, placés dans les rangs convenus, et les équipages, l'artillerie, quelques cava-

liers et les Indiens Tlascaltèques avec l'or se mirent en route. Le pont fut construit et le passage commença dans l'ordre que j'ai dit : d'abord Sandoval et plusieurs cavaliers; après eux, Cortès, ceux qui l'accompagnaient à cheval et plusieurs autres soldats à pied. Mais, en cet instant, s'élevèrent tout à coup des cris, des sifflets et les sons des trompettes, du côté des Mexicains qui criaient en leur langue : « Tatelulco! Tatelulco! partez en grande hâte avec vos canots! les *teules* s'en vont, arrêtez-les au passage des ponts! »

Et à l'instant, sans nous y attendre, nous vîmes tant de guerriers fondre sur nous, et la lagune couverte de tant d'embarcations, qu'il nous était impossible de plus rien faire, tandis que déjà plusieurs de nos soldats avaient passé. Une multitude énorme de Mexicains se jeta sur le pont pour le détruire et ils se hâtaient tellement à blesser et à massacrer nos hommes que chacun en prenait à sa guise, sans attendre et sans aider son voisin. Et comme d'ailleurs il est vrai de dire qu'un mal ne vient jamais seul, il pleuvait, les chevaux glissaient sur le sol, l'épouvante les gagnait et ils allaient tomber dans la lagune. Le pont, du reste, ne tarda pas être complétement détruit, car le nombre des Mexicains s'efforçant d'en enlever les derniers restes était si considérable que nous avions beau nous en défendre et les tuer en foule, il devint désormais impossible de mettre le moins du monde ce pont à profit. Il en résulta que la tranchée se combla bien vite de chevaux morts, de cavaliers — car, n'ayant pu se sauver à la nage, ils succombèrent pour la plupart, — de Tlascaltèques, d'Indiens *naborias*, de bagages, de valises et de canons.

C'était une horreur de voir et d'entendre la multitude des nôtres qui se noyaient, eux et leurs chevaux; le grand nombre de soldats qu'on tuait dans l'eau et d'autres qu'on plaçait dans les embarcations; les plaintes, les pleurs, les gémissements de ceux qui criaient : « Au secours! aidez-moi! je me noie! on me tue! » D'autres appelaient à leur aide Notre Dame sainte Marie et le seigneur saint Jacques; quelques-uns demandaient un appui pour arriver aux madriers du pont; c'étaient ceux qui, se jetant à la nage, s'aidaient des cadavres et des bagages pour se hisser jusqu'à l'endroit où se voyaient encore des restes de nos madriers. Quelques-uns de ces malheureux étaient déjà montés et se croyaient délivrés de tout péril, lorsque se précipitaient sur eux de nombreux guerriers ennemis qui les assommaient à coups de casse-tête ou les achevaient avec leurs lances et leurs flèches.

Croit-on que le départ et la marche aient été effectués par nous dans l'ordre convenu? Maudit sort! rien de pareil n'eut lieu. Cortès, les capitaines et les soldats qui passèrent les premiers à cheval se virent obligés, pour sauver leur vie et arriver en terre ferme, de jouer de l'éperon, sur la chaussée, sans s'attendre les uns les autres; et ils

firent bien; car les hommes à cheval ne pouvaient se livrer à aucune attaque, attendu que les Mexicains se laissaient glisser dans la lagune aussitôt qu'on les chargeait. D'ailleurs, des canots, des terrasses et de la rue, l'ennemi criblait nos cavaliers de flèches, de pieux et de pierres, et tuait leurs chevaux avec de longues lances en manière de pertuisanes, fabriquées par nos adversaires avec les espadons qu'ils nous avaient pris. Toutes les fois, au surplus, qu'un cavalier en chargeant tuait quelque Indien, il était sûr qu'immédiatement on massacrait sa monture, de sorte qu'il fallut ménager l'ennemi en suivant la chaussée sans charger. Il est bien aisé de voir d'ailleurs que, d'une part, il nous était impossible de nous défendre dans l'eau; d'un autre côté, sans escopettes, sans arbalètes et par une nuit obscure, que pouvions-nous faire de plus que ce que nous faisions, c'est-à-dire nous réunir trente ou quarante, tomber sur nos ennemis, nous débarrasser à coups d'épée de ceux qui nous mettaient la main dessus, marcher et avancer jusqu'à ce que nous fussions sortis de la chaussée? Penser à s'attendre les uns les autres, c'eût été folie, personne de nous n'y aurait sauvé sa vie. Et s'il eût fait jour, les choses se fussent passées pis encore. De toutes façons, nous qui eûmes la chance d'échapper, nous devons avouer que Notre Seigneur Dieu put seul nous donner la force qui nous sauva; car il est impossible, pour quiconque ne l'a pas vu, de se figurer la multitude de guerriers qui se tenaient sur nous, et les embarcations qui s'emparaient de nos hommes et les enlevaient pour les aller sacrifier. C'était épouvantable!

Nous nous étions réunis cinquante soldats de Cortès avec quelques-uns de Narvaez; nous remontions la chaussée; de distance en distance survenaient des bataillons ennemis qui voulaient mettre la main sur nous. Je me rappelle qu'ils nous criaient : « Ho! ho! ho! *luilones!* (c'est-à-dire : vils crapuleux!) vous êtes encore vivants, nos braves[1] ne vous ont pas encore tués! » Nous les recevions à coups de taille et d'estoc, et nous avions la chance de passer outre. Nous arrivâmes enfin près de la terre ferme, non loin du village de Tacuba où se trouvaient déjà Gonzalo de Sandoval, Christoval de Oli, Francisco de Saucedo le Gentil, Gonzalo Dominguez, Lares, plusieurs autres cavaliers et des soldats qui avaient passé avant que le pont fût détruit. Tandis que nous approchions, nous entendîmes les voix de Christoval de Oli, de Gonzalo de Sandoval et de Francisco de Morla, criant, appelant Cortès qui marchait en avant de tout le monde, et lui disant : « Attendez, général, ces soldats nous accusent de fuir et de laisser mourir dans les tranchées et sur la chaussée tous ceux qui restent

1. L'auteur dit : *los tiacanes*. Le mot n'est pas espagnol. B. Diaz l'a sans doute emprunté à la langue nahuatl. En aztèque, en effet, TIACAUH veut dire courageux, infatigable.

derrière nous ; revenons sur nos pas pour rallier et secourir quelques hommes qui s'avancent couverts de blessures, disant que tous les autres sont morts et qu'il ne vient plus personne après eux. » A quoi Cortès répondit que c'était par miracle que nous étions sortis des chaussées, que si l'on rétrogradait jusqu'au pont, presque tous y perdraient la vie avec leurs montures.

Cependant Cortès lui-même, Christoval de Oli, Alonso de Avila, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla et Gonzalo Dominguez, suivis de six ou sept autres cavaliers et de quelques soldats valides, se hasardèrent à revenir sur leurs pas; mais ils n'allèrent pas bien loin. Ils rencontrèrent Pedro de Alvarado, grièvement blessé, une lance à la main, à pied, car on avait tué sa jument alezane. Il amenait avec lui sept soldats, trois des nôtres et quatre de Narvaez, sérieusement blessés également, avec huit Tlascaltèques, perdant beaucoup de sang par leurs nombreuses blessures.

Cependant Cortès revint par la chaussée avec les capitaines et soldats que je viens de dire. Nous nous arrêtâmes pour reprendre haleine dans les grandes places qui précèdent Tacuba; mais déjà on était venu de Mexico, qui n'est pas éloigné, criant et donnant avis aux Tacubains, aux gens d'Escapuzalco et aux habitants de Tenayuca, pour qu'on nous coupât la retraite. Il en résulta que de nouveau on fit pleuvoir sur nous des pieux, des pierres et l'on vint nous menacer avec les longues lances auxquelles on avait ajusté les épées prises sur nos hommes dans la déroute. De notre côté, nous faisions bonne contenance en nous défendant et parfois nous marchions sur eux à l'offensive.

Revenons à Pedro de Alvarado. Lorsque Cortès, les autres capitaines et les soldats le virent en cet état et apprirent de sa bouche qu'il ne venait plus personne après lui, ils pleurèrent amèrement. Pedro de Alvarado et Juan Velasquez de Leon, avec vingt autres cavaliers et plus de cent soldats, avaient été, en effet, placés à l'arrière-garde. Cortès demanda où étaient les autres et la réponse fut que tous avaient péri, y compris Juan Velasquez de Leon, la plupart des cavaliers qui étaient avec lui, tant des gens de Narvaez que des nôtres, et plus de cent cinquante soldats qui les suivaient. Pedro de Alvarado raconta que, les chevaux étant morts, ils se réunirent au nombre de quatre-vingts hommes pour se venir en aide et ils réussirent à traverser la première tranchée sur les cadavres, les bagages et les chevaux noyés. Je ne me rappelle pas bien ce détail du passage sur les cadavres et nous ne prîmes pas garde à ce qu'il disait à Cortès sur ce sujet; mais ce que je sais bien, c'est que sur cette première tranchée on tua Juan Velasquez et plus de deux cents hommes qui le suivaient, sans qu'on pût rien pour les sauver. Quant à la seconde tranchée, on peut dire que Dieu leur fit une bien grande grâce en permettant qu'ils y con-

servassent leurs vies; car, chaussées et ponts, tout était couvert de guerriers ennemis.

Il faut bien que je dise quelque chose relativement à ce malheureux pont où l'on a placé ce que l'on appelle « le Saut d'Alvarado ». Je dois avouer qu'au moment de l'événement personne ne s'arrêta à vérifier le fait de savoir si ce capitaine sauta peu ou beaucoup. Nous avions bien assez à faire pour disputer nos vies au grand nombre de Mexicains qui tombaient sur nous; en ce moment donc nous ne pouvions nullement voir pareille chose ni tourner notre attention sur les distances franchies. La vérité est qu'en arrivant sur ce point, Alvarado passa, comme il le dit lui-même à Cortès, en s'aidant des bagages, des chevaux et des cadavres de nos soldats. Il est facile de voir en effet que, s'il avait voulu sauter en prenant sa lance pour appui, la tranchée était bien profonde, et on ne comprend pas qu'il eût pu faire porter un bout sur le fond et s'appuyer de l'autre. Il est d'ailleurs certain que l'ouverture était trop large pour qu'il pût la franchir, de quelque légèreté qu'il fût doué. J'ai encore une autre raison pour dire que ce saut n'était possible ni sur la lance ni d'autre façon. Un an plus tard, en effet, lorsque nous revînmes faire le siége de Mexico et prendre la ville, je me trouvai souvent sur ce même pont, combattant contre les bataillons mexicains. Ils avaient élevé des palissades et des obstacles sur le point même qu'on appelle aujourd'hui : le Saut d'Alvarado. J'y ai souvent parlé de ce fait avec les camarades, et jamais nous ne pûmes nous arrêter à la pensée qu'il y eût un homme capable d'un saut pareil.

Mais suspendons notre jugement sur ce détail, pour dire que nos capitaines s'assurèrent qu'aucun soldat ne venait plus; et d'ailleurs, Pedro de Alvarado affirma que tout était plein de guerriers ennemis et que si quelques-uns des nôtres étaient restés vivants derrière nous, on ne manquerait pas de les massacrer au passage des ponts.

Si maintenant encore, quelques personnes, qui ne le savent nullement et ne purent le voir, s'obstinaient à prétendre que ce saut de Pedro de Alvarado fut une réalité dans la nuit de notre fuite et sur cette tranchée de la lagune, je répète qu'il est impossible qu'il l'ait jamais franchie de cette manière. Pour qu'on en soit bien sûr, j'affirme que la base du pont et la hauteur de l'eau sont aujourd'hui dans le même état qu'alors; or l'on voit que l'élévation du bord et la profondeur de la tranchée sont telles qu'Alvarado n'aurait pas pu atteindre le fond avec le bout de sa lance. J'insiste sur ce détail parce que je veux aussi que mes lecteurs sachent qu'il y eut à Mexico un soldat, nommé Ocampo, qui vint avec ceux de Garay. C'était un charlatan, grand fabricant de libelles diffamatoires et autres pasquinades. Il fit figurer méchamment dans ses écrits beaucoup de nos capitaines, avec de vilaines accusations qui ne doivent pas être répétées,

parce qu'elles sont fausses. C'est là qu'entre autres choses sur Pedro de Alvarado, il l'accuse d'avoir laissé périr son compagnon Juan Velasquez de Leon, avec plus de deux cents soldats et tous les cavaliers formant l'arrière-garde, pour s'échapper, lui, en franchissant cette grande distance et réalisant le mot du dicton : « Il sauta et la vie fut sauve ! »

Mais reprenons le fil de notre récit. Il fallait se hâter de décider quelque chose pour éviter qu'après avoir réussi à nous sauver jusqu'à Tacuba, nous finissions par périr tous jusqu'au dernier; car un grand nombre d'habitants de Tacuba, d'Escapuzalco, de Tenayuca et d'autres villages environnants nous harcelaient sans cesse, obéissant à l'ordre qu'ils avaient reçu de Mexico, de courir à notre rencontre au passage des ponts et sur les chaussées. Ils s'abritaient dans les plantations de maïs, d'où ils parvenaient à nous faire le plus grand mal. Ils achevèrent même trois de nos soldats blessés. Nous convînmes donc de sortir du village et des champs voisins le plus tôt possible. Six ou sept Tlascaltèques, qui connaissaient, ou plutôt devinaient la direction de Tlascala, sans aller en droite ligne, nous servirent de guides et nous permirent d'arriver à un groupe de maisons qui se trouvaient au pied d'un *cerro*. Là s'élevait un temple, espèce d'oratoire fortifié, où nous nous reposâmes. Qu'on me permette de répéter que nous étions toujours poursuivis par les Mexicains qui nous criblaient de flèches, de pieux et de pierres, et nous entouraient, à rendre la situation épouvantable. Peut-être les lecteurs m'accuseront-ils d'abuser de ce récit; je suis moi-même aussi fatigué de dire cette poursuite qu'ils peuvent l'être de l'entendre; mais enfin je décris, et puisqu'à tout instant nos ennemis revenaient sur nous, nous harcelaient et nous entouraient, il faut bien que moi-même je le redise, en ajoutant que chaque fois ils nous tuaient du monde.

Disons au surplus comme quoi nous eûmes à nous défendre dans le temple érigé en fortifications. Nous nous y logeâmes d'abord et y pansâmes nos blessés, après l'avoir éclairé avec des feux. Nous n'avions du reste rien à manger. Mais, avant d'aller plus loin, rappelons que plus tard, après la prise de la ville de Mexico, à la place même de ce temple, nous bâtîmes une église qu'on appela : Notre-Dame-des-Remèdes; elle est actuellement l'objet d'une grande dévotion de la part des habitants et des grandes dames de Mexico qui y font des pèlerinages. Nous nous étions donc réfugiés dans ce temple; c'était vraiment pitié de nous voir panser et couvrir nos blessures avec quelques mauvais morceaux de nos vêtements de coton. Elles s'étaient refroidies, enflées, et nous causaient les plus vives douleurs. Alors commencèrent nos pleurs, en remarquant les soldats et les chevaux qui étaient absents. Qu'étaient devenus et Juan Velasquez de Leon, et Francisco de Salcedo, et Francisco de Morla, et Lares le bon ca-

valier, et tant d'autres de l'armée de Cortès? Pourquoi en nommer si peu? C'est que vraiment, s'il fallait dire tous ceux qui manquaient, nous n'en finirions pas de longtemps. Les soldats de Narvaez restèrent presque tous dans les tranchées, chargés de leur or. Que devinrent encore tant de Tlascaltèques qui avaient la mission de porter les lingots ou de nous aider de leur secours? Le pauvre astrologue Botello, à quoi lui servit son astrologie, puisqu'il trouva là sa fin comme les autres? Disons encore que là moururent aussi les fils de Montezuma et les prisonniers que nous emmenions avec nous, et Cacamatzin, et quelques autres roitelets.

Ce n'était pas tout que de penser à tant de malheurs : il nous fallait bien encore songer au sort qui allait s'ouvrir devant nous. Car enfin nous étions tous blessés; nous n'avions sauvé que vingt-trois chevaux. L'artillerie et les poudres, nous n'en rapportâmes absolument rien; les arbalètes, nous n'en sauvâmes que fort peu; nous les mîmes du reste en état et nous préparâmes des flèches. Le malheur de notre position encore, c'est que nous ignorions absolument quels sentiments nous trouverions chez nos amis de Tlascala. Au milieu de toutes ces angoisses et perplexités, la nuit ne nous empêcha pas d'être entourés de Mexicains qui criaient et faisaient pleuvoir sur nous une grêle de projectiles. C'est dans cette situation que nous résolûmes de nous mettre en marche, vers minuit. Les Tlascaltèques passèrent devant pour nous guider; nous plaçâmes les blessés au centre, les boiteux s'appuyant sur des bâtons, les plus grièvement atteints montant en croupe sur les chevaux impropres au combat, tandis que la cavalerie saine nous protégeait en avant et sur les flancs. Ainsi rangés, nous nous mîmes en route; les Tlascaltèques blessés se réfugièrent au centre de notre bataillon, tandis que ceux d'entre eux qui étaient valides et ceux d'entre nous qui conservions encore des forces faisions face à nos ennemis acharnés, car les Mexicains ne cessaient de nous harceler, criant, vociférant, sifflant et disant : « Vous allez en un lieu où pas un de vous ne conservera la vie. » Nous ne pouvions comprendre encore ce qu'ils voulaient dire, mais on ne va pas tarder à le voir. J'ai oublié de conter la joie que nous ressentîmes en revoyant notre doña Marina et doña Luisa, fille de Xicotenga; elles avaient été sauvées, au passage des ponts, par quelques Tlascaltèques, frères de cette dernière, qui étaient partis au premier rang. Presque tous les travailleurs *naborias*[1] qu'on nous avait donnés à Tlascala et à Mexico périrent dans les tranchées avec les autres.

Nous arrivâmes ce même jour à un grand village, appelé Gualquitan, qui plus tard appartint à Alonso de Avila. Il est vrai que nous

1. Le mot *naboria* n'est pas espagnol. Il est formé de la langue nahuatl et signifie : serviteur libre, non entaché d'esclavage.

entendions encore des cris et des vociférations; on nous lançait toujours mille projectiles, mais cela devenait plus supportable. De là nous prîmes la direction de petits villages, et bientôt les Mexicains nous suivirent en plus grand nombre; ils se réunissaient en masse, faisant tous leurs efforts pour nous achever. Ce fut là qu'en cherchant à nous entourer et en nous criblant de pieux et de flèches, ils nous tuèrent deux soldats, déjà estropiés, et un cheval, tandis qu'un grand nombre parmi nous reçurent de nouvelles blessures. Nous en tuâmes quelques-uns de nos estocades et nos cavaliers leur firent aussi éprouver des pertes. Nous passâmes la nuit dans ces petits villages, et nous y mangeâmes le cheval qu'on nous avait tué.

Le lendemain, de fort bonne heure, nous nous mîmes en route dans l'ordre accoutumé et mieux que jamais sur nos gardes, avec la moitié de nos cavaliers en avant. Après avoir cheminé un peu plus d'une lieue en plaine, alors que nous croyions être définitivement en sûreté, nous vîmes venir trois de nos cavaliers, nous criant que les champs étaient couverts de guerriers mexicains nous attendant. A cette nouvelle, nous prîmes peur certainement, beaucoup même, mais non au point d'en perdre tout courage et de ne tenter aucun effort pour leur échapper. Nous résolûmes au contraire de tenir bon jusqu'à la mort. Nous nous donnâmes un instant de repos, nous convînmes de la conduite de nos cavaliers, qui devaient charger et reculer au petit galop, sans s'arrêter devant l'ennemi, en balafrant les figures, essayant de rompre les rangs des Indiens. Quant à nos soldats, ils devaient faire en sorte que toutes les estocades traversassent l'ennemi par les entrailles, s'efforçant de bien venger nos morts et nos blessés et d'échapper, Dieu aidant, avec la vie sauve.

Après nous être recommandés du fond du cœur à Dieu et à sainte Marie, nous invoquâmes le nom du seigneur saint Jacques. En ce moment, l'ennemi commençait à nous entourer. Nos cavaliers, marchant cinq de front, entamèrent la charge, et nous les suivîmes tous ensemble. Quel spectacle que cette terrible bataille ! Comme nos corps s'entrelaçaient avec ceux de nos adversaires et avec quelle furie ces chiens se livraient au combat ! Que de blessures et de morts ils nous infligeaient avec leurs lances, leurs casse-tête et leurs espadons ! Quant à nos cavaliers, comme le champ de bataille était en plaine, il fallait voir avec quelle dextérité ils jouaient de leurs lances, chargeant et reculant tour à tour au petit galop. Leurs blessures et celles de leurs montures ne les empêchaient pas de se battre en gens de cœur. En cet instant on eût dit, chez nous tous qui avions des chevaux, que nos forces surexcitées s'élevaient au double. Quoique nous fussions tous blessés et que nous vinssions de recevoir de nouvelles atteintes, nous étions loin de songer à des soins présents : nous n'en avions pas le temps; une seule pensée nous guidait, celle de nous

approcher assez pour mettre à profit de bonnes estocades. Et Cortès, et Christoval de Oli, et Gonzalo de Sandoval, et Pedro de Alvarado, qui après la mort de sa jument avait pris un cheval de ceux provenant de Narvaez, il fallait les voir courant de tous côtés, portant le désordre dans les rangs indiens, quoiqu'ils fussent eux-mêmes très-grièvement blessés. A tous ceux d'entre nous qu'on voyait aux prises avec l'ennemi, Cortès criait de réserver les coups d'estocade et les bonnes entailles pour les gens de qualité, reconnaissables à leurs grands panaches dorés et à leurs riches armures ornées de devises. Et comme le valeureux et intrépide Sandoval s'efforçait à nous donner du cœur en s'écriant : « Attention! c'est aujourd'hui le grand jour de victoire. Espérez en Dieu que nous sortirons d'ici vivants pour les grandes fins auxquelles la Providence nous réserve! » En attendant, beaucoup d'entre nous étaient blessés ou tués.

Revenons à Cortès, à Christoval de Oli, à Sandoval, à Pedro de Alvarado, à Gonzalo Dominguez et à beaucoup d'autres que je ne nomme pas ici. Disons aussi que nous autres soldats nous nous battions avec grande ardeur; et certes à qui la devions-nous, cette ardeur? c'était bien à Notre Seigneur Jésus-Christ, et à Notre Dame la Vierge sainte Marie, et au seigneur saint Jacques, qui assurément nous donnaient leur aide, ainsi que le certifiait plus tard un des capitaines de Guatemuz qui assista à la bataille. Or Dieu voulut que Cortès, avec les capitaines que je viens de dire, arrivât au lieu où se tenait le général mexicain, à côté de son drapeau déployé, affichant ses riches armes d'or et se pavanant sous ses panaches argentés. Cortès, ayant vu l'homme au drapeau entouré d'un grand nombre de Mexicains couverts de riches panaches, s'écria en s'adressant à Pedro de Alvarado, à Gonzalo de Sandoval, à Christoval de Oli et aux autres capitaines : « Attention, señores; chargeons ces personnages! » Et aussitôt, s'étant recommandés à Dieu, Cortès, Christoval de Oli, Sandoval, Alonso de Avila et d'autres caballeros se précipitèrent ensemble. Cortès vint donner du poitrail de son cheval sur le général mexicain et abattit son drapeau. En même temps ses officiers enfoncèrent les rangs de l'énorme bataillon ennemi. Un nommé Juan Salamanca, natif de Ontiveros, qui montait une excellente jument grise, suivit notre général et finit d'abattre le commandant ennemi, qui n'était pas encore tombé sous l'effort de Cortès. Il acheva de le tuer, enleva son riche panache et le présenta à Cortès en disant qu'à lui revenait de droit le plumet, puisqu'il avait le premier abattu le drapeau et fait chanceler celui qui le portait. Mais plus tard ce fut ce panache que Sa Majesté donna pour écusson à Salamanca et c'est de lui que se servent ses descendants.

Revenons à la bataille. Dieu nous fit la grâce qu'après la mort du commandant porte-drapeau et le massacre de quelques autres qui l'en-

touraient, l'ardeur de nos ennemis se refroidit considérablement. Ils commencèrent donc à plier et à reculer, tandis que nos cavaliers tombaient dessus et les abîmaient de leurs lances. Quant à nous, nous ne souffrions plus de nos blessures, nous ne sentions ni faim ni soif; on eût dit que nous n'avions éprouvé jusque-là ni malheurs ni fatigues; nous mettions à profit la victoire, tuant et blessant nos ennemis à souhait. Quant à nos amis de Tlascala, ils étaient devenus des lions; ils se conduisaient en gens de valeur avec leurs épées, leurs espadons et d'autres armes dont ils s'emparèrent sur le champ de bataille.

Nos cavaliers ayant cessé leur poursuite, nous nous rassemblâmes pour rendre grâces à Dieu qui nous avait permis d'échapper à cette énorme multitude; car on n'avait jamais vu et on ne vit jamais dans les Indes, en bataille rangée, un si grand nombre de guerriers réunis. Là se trouvait la fine fleur de Mexico, de Tezcuco et de Saltocan, tous bien convaincus qu'aucun de nous sans exception ne sortirait vivant de la mêlée. Comme ils étaient pour la plupart officiers et personnages de qualité, on les voyait couverts d'or, de panaches et de devises. Un village appelé Otumba se trouvait près du lieu où se livra cette mémorable et terrible bataille; — on peut bien l'appeler ainsi et dire que Dieu seul nous permit d'en sortir vivants. Les Mexicains et les Tlascaltèques en ont fait de nombreuses peintures et représentations sculptées, de même que pour d'autres mémorables combats que nous eûmes à soutenir contre les Culuans jusqu'à la prise de leur capitale.

J'appellerai maintenant l'attention des curieux lecteurs sur ce fait, que, lorsque nous revînmes à Mexico au secours d'Alvarado, nous formions un total de treize cents hommes, y compris les cavaliers, au nombre de quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingts arbalétriers, autant d'hommes d'escopette et plus de deux mille Tlascaltèques, avec beaucoup d'artillerie. Notre seconde entrée à Mexico avait eu lieu le jour de la Saint-Jean de juin 1520, et notre fuite le 10 du mois de juillet suivant. Nous livrâmes la mémorable bataille d'Otumba le 14 de ce même mois de juillet. Et maintenant que nous avons échappé à tous les périls dont je viens de parler, je veux porter l'attention sur le nombre d'hommes qu'on nous tua, tant à Mexico, au passage des chaussées et des ponts, que dans les autres rencontres, dans la bataille d'Otumba et sur les routes. J'affirme que dans l'espace de cinq jours on nous massacra et sacrifia huit cent soixante hommes, en y comprenant soixante-dix soldats que l'on tua dans le village de Tustepeque, avec cinq femmes de Castille. Ces derniers appartenaient à la troupe de Narvaez. Nous perdîmes en même temps douze cents Tlascaltèques. Il faut dire aussi qu'alors périrent Juan de Alcantara, le vieux, avec les trois habitants de la Villa Rica qui étaient allés à la recherche de la part d'or qui leur revenait, comme je l'ai dit au chapitre qui en a traité; d'où il résulta que non-seulement ils perdi-

rent leur or, mais aussi la vie ; et si l'on veut bien le remarquer, on verra que nous tous ne profitâmes guère des trésors qui nous étaient échus en partage. Il est encore à noter que, s'il mourut plus d'hommes de la troupe de Narvaez que de celle de Cortès au passage des ponts, ce fut parce qu'ils se mirent en route chargés d'une quantité d'or dont le poids les empêcha de nager et de se tirer des tranchées.

Oublions un instant tant de malheurs pour dire que nous avancions enfin sur notre route en faisant éclater notre joie, mangeant des calebasses que dans le pays on appelle *allotes*. Or, remarquez qu'en mangeant nous ne ralentissions nullement notre marche en avant vers Tlascala, car nous voulions avant tout sortir du pays où les Mexicains pouvaient former des masses compactes contre nous. Ils ne cessaient pas encore, en effet, de crier et de nous mettre dans l'impossibilité de venir à bout de leurs forces ; ils continuèrent de nous lancer des projectiles jusqu'à notre arrivée à un petit village, toujours en pays ennemi, où nous trouvâmes un temple fortifié dans lequel nous pûmes nous reposer une nuit et panser nos blessures. Il est vrai que les bataillons mexicains étaient toujours à notre poursuite, mais ils n'osaient plus guère arriver jusqu'à nous ; le petit nombre de ceux qui s'en approchait semblait dire : « Voilà que vous allez sortir de nos terres. » Du village où nous passâmes la nuit on voyait des monticules semblables à ceux qui s'élèvent près de Tlascala ; cette vue nous rendait joyeux en nous donnant les illusions de notre propre domicile. Et cependant, étions-nous bien sûrs que les Tlascaltèques nous conservaient leur fidélité et leur bon vouloir ? Savions-nous davantage si nos compatriotes de la Villa Rica étaient actuellement morts ou vivants ?

Cortès nous pria d'observer que nous étions peu nombreux, puisque nous ne dépassions pas quatre cent quarante hommes, avec vingt chevaux, douze arbalétriers et sept hommes d'escopette, sans la moindre poudre, tous blessés, boiteux ou estropiés de nos bras ; que Notre Seigneur Jésus-Christ nous avait fait la grâce d'échapper vivants, faveur insigne pour laquelle nous ne devions cesser de chanter ses louanges ; que notre nombre venait de s'abaisser au chiffre de notre départ de Cuba, puisque nous étions quatre cent cinquante lors de notre entrée à Mexico. Cortès ajouta que maintenant il nous priait de ne causer aucun dommage, aucun ennui aux gens de Tlascala et d'avoir soin de ne leur prendre quoi que ce fût. Cette dernière observation s'adressait aux hommes de Narvaez, parce qu'ils ne s'étaient pas encore habitués comme nous à témoigner, en campagne, d'une entière soumission à leur chef. Cortès dit encore qu'il avait l'espoir de trouver les Tlascaltèques bons et loyaux pour nous ; mais que si le contraire arrivait (ce qu'il plairait à Dieu de ne pas permettre), il espérait qu'en gens de cœur nous retrouverions la vi-

gueur de nos bras et de nos poignets, et qu'en tout cas il s'agissait d'avancer en nous tenant bien sur nos gardes. Nos éclaireurs prirent donc les devants et c'est ainsi que nous arrivâmes à une fontaine située sur le penchant d'une colline. On voyait tout près comme un reste de palissade et de parapet déjà vieux. Nos amis de Tlascala nous avertirent que c'étaient là les limites qui séparaient le territoire tlascaltèque de celui des Mexicains.

Nous nous donnâmes un bon temps de repos pour nous laver et manger les quelques misérables vivres que nous avions pu nous procurer. Nous reprîmes bientôt notre route et arrivâmes à un village tlascaltèque appelé Gualiopar. On nous y fournit à manger, mais pas avec prodigalité; et d'ailleurs ce n'était qu'au moyen des pièces d'or ou des chalchihuis dont plusieurs d'entre nous étaient porteurs et sans lesquels on ne donnait rien. Nous y prîmes un jour de repos et nous y pansâmes nos blessures et celles de nos chevaux. Aussitôt qu'on sut, dans la capitale de Tlascala, la nouvelle de notre approche, Maceescaci et les principaux personnages, avec la plupart des habitants, et Xicotenga le vieux et Chichimecatecle, et les gens de Guaxocingo, s'empressèrent de partir pour nous rendre visite. Quand ils arrivèrent au village où nous étions, ils furent embrasser Cortès, ainsi que tous nos capitaines et soldats. La plupart avaient les larmes aux yeux, surtout Maceescaci, Xicotenga, Chichimecatecle et Tecapaneca, qui dirent à Cortès : « O Malinche, Malinche, combien nous avons de regret pour votre malheur et celui de vos frères, ainsi que du grand nombre des nôtres qui sont morts avec vous! Nous vous avions recommandé bien souvent de ne pas vous fier aux Mexicains, qui devaient un jour où l'autre vous faire la guerre. Vous n'avez pas voulu nous croire. Maintenant que le mal est fait, il n'y a pas d'autre remède possible que de panser vos blessures et vous donner à manger. Vous êtes chez vous; prenez du repos; nous irons ensuite à notre capitale; nous vous y logerons. Et ne va pas croire, Malinche, que ce soit peu pour vous d'être sortis vivants de cette forte et puissante ville et de ses ponts. Nous vous assurons au contraire que si auparavant nous vous tenions pour gens de valeur, maintenant nous vous estimons plus encore. Nous n'ignorons pas que plusieurs hommes et femmes de nos villages pleurent la mort de leurs fils, de leurs maris, de leurs frères et de leurs parents; ne vous en affligez pas et pensez que vous devez rendre grâce à vos dieux qui vous ont conduits jusqu'ici après vous avoir arrachés des mains d'une si grande multitude de guerriers qui vous attendaient à Otumba où, nous le sûmes il y a quatre jours, on devait tous vous massacrer. Nous voulions aller à votre secours avec trente mille de nos guerriers; si nous ne pûmes partir, c'est que nos hommes étaient dispersés, et nous nous occupions à les réunir. »

Nous tous, Cortès, capitaines et soldats, nous les embrassâmes, les assurant de notre reconnaissance. Notre général leur donna à tous des joyaux d'or et quelques pierreries de celles qui avaient pu être sauvées; nous imitâmes à l'envi cette conduite, faisant quelque cadeau à nos vieilles connaissances. Quelle joie ils témoignèrent en voyant doña Luisa et doña Marina sauvées du péril! que de pleurs, que de tristesse, en apprenant que tant d'Indiens n'étaient pas revenus et avaient perdu la vie! Maceescaci surtout était désolé de la mort de sa fille doña Elvira, et il pleura la perte de Juan Velasquez de Leon, à qui il l'avait donnée. C'est dans ces sentiments que nous nous rendîmes à la capitale de Tlascala avec tous les caciques. Cortès fut loger chez Maceescaci. Xicotenga offrit sa maison à Pedro de Alvarado. Nous soignâmes nos blessures et préparâmes notre convalescence. Quelques soldats moururent et quelques-uns tardèrent à guérir. Je m'arrêterai là pour dire ce qui nous arriva ensuite.

CHAPITRE CXXIX

Comme quoi nous fûmes au chef-lieu de Tlascala et ce qui nous y arriva.

Il y avait une journée entière que nous étions dans le petit village de Gualiopar lorsque les caciques de Tlascala, ainsi que je l'ai dit, vinrent nous faire leurs offres généreuses, bien dignes d'être rappelées et honorées de notre reconnaissance, si l'on remarque surtout la position critique où nous nous trouvions. Quand nous arrivâmes à la capitale tlascaltèque, on nous y logea comme j'ai dit. Il paraît que Cortès s'empressa de s'informer de l'or, valant environ quarante mille piastres, qui formait la part réservée aux habitants de la Villa Rica et qui avait été apporté à Tlascala. Maceescaci et Xicotenga le vieux, appuyés du dire d'un de nos soldats, qui était resté là blessé et n'avait point assisté à notre déroute de Mexico, répondirent qu'un certain Juan de Alcantara et deux autres habitants étaient venus de la Villa Rica et avaient tout emporté, sur une lettre de Cortès que notre soldat montrait et que les messagers avaient laissée aux mains de Maceescaci, contre la remise de l'or. En s'informant de la manière et du moment de leur départ, on arriva à comprendre qu'il avait eu lieu dans les jours mêmes où Mexico nous faisait la guerre, et que par conséquent ils avaient été tués en route et l'or leur avait été enlevé.

Nous avions encore le chagrin de ne rien savoir de la Villa Rica et de craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur à nos camarades. Cortès se décida à écrire, au moyen de trois Tlascaltèques, pour faire

connaître à la Villa les grands dangers que nous venions de courir à Mexico et comment nous avions réussi à sauver nos vies, mais sans mentionner le nombre des hommes qui avaient succombé. Il recommandait aux gens du port d'être bien sur le qui-vive, de redoubler de surveillance et de lui envoyer quelques soldats valides s'ils en avaient; il ajoutait qu'on gardât bien Narvaez et Salvatierra, et que, s'il y avait de la poudre ou des arbalètes, on lui en expédiât, parce qu'il prétendait retourner aux environs de Mexico. Il suppliait en même temps Caballero, qui était resté en qualité de commandant et de capitaine de la mer, d'empêcher qu'aucun navire allât à Cuba et que Narvaez recouvrât sa liberté; que si deux des navires de Narvaez qui étaient restés au port lui paraissaient peu propres à supporter la mer, il les fît échouer et lui en envoyât les matelots avec toutes leurs armes.

Les messagers partirent train de poste et revinrent de même, avec des lettres où l'on disait qu'on n'avait pas été attaqué; que quant à Juan de Alcantara et aux deux autres habitants qu'on avait envoyés chercher l'or, ils avaient dû être massacrés en route; les gens de la Villa savaient, par le cacique gros de Cempoal, la guerre qu'on nous avait faite à Mexico. Le capitaine de la mer écrivait aussi qu'il exécuterait tout ce que Cortès lui commandait; qu'il enverrait les soldats; qu'un des navires était bon; que l'autre, on le ferait échouer; qu'il expédierait ses matelots dont le nombre était insignifiant, attendu que beaucoup d'entre eux étaient tombés malades et avaient succombé. Ce secours promis de la Villa Rica ne tarda pas en effet à arriver : il consistait en quatre soldats et trois marins, en tout sept hommes, commandés par un certain Lencero, qui fut plus tard le propriétaire de l'auberge qui porte son nom. Lorsqu'ils arrivèrent à Tlascala, comme ils étaient maigres et malades, nous en faisions l'objet de nos railleries, nous moquant d'eux et les appelant : « le grand renfort de Lencero. » Sur sept soldats, cinq étaient atteints de *bubas* et les deux autres enflés du ventre.

Mais ne plaisantons pas et disons plutôt ce qui nous arriva à Tlascala avec Xicotenga le jeune et sa grande malveillance pour nous. On n'a pas oublié qu'il avait commandé toutes les forces de Tlascala lorsqu'on nous y fit la guerre dont j'ai parlé dans le chapitre qui s'y rapporte. Le fait est que lorsqu'on sut dans cette ville que nous étions sortis de Mexico en fuyards, qu'on nous avait tué beaucoup de monde, tant des nôtres que de ceux de Tlascala qui nous accompagnaient, et que nous venions chercher secours et protection dans cette province, Xicotenga le jeune se mit à convoquer ses parents, ses amis et tous ceux qu'il croyait devoir partager ses sentiments, leur disant que, de jour ou de nuit, au moment qui paraîtrait le plus opportun, il fallait tomber sur nous, nous massacrer et faire alliance avec le seigneur

de Mexico, Coadlavaca, qu'on venait d'élever à la dignité royale ; qu'au surplus, avec les étoffes que nous avions laissées en garde à Tlascala et l'or que nous n'aurions pas manqué d'emporter en sortant de Mexico, on trouverait des éléments de butin et le moyen de s'enrichir. Lorsque le vieux Xicotenga, son père, apprit cela, il l'en querella vivement et lui dit d'abandonner ses projets ; que c'était mal et que si Maceescaci et Chichimecatecle venaient à tout savoir, ils l'en puniraient peut-être de mort ainsi que ceux qu'il aurait entraînés dans son plan. Mais le père avait beau dire ; le jeune homme n'en prenait aucun souci et continuait à chercher les moyens de réaliser son dessein. Tant il fit que Chichimecatecle, qui était son ennemi mortel, en eut connaissance. Il le dit à Maceescaci et ensemble ils firent un accord et même convoquèrent un conseil auquel on fit assister Xicotenga le vieux et les caciques de Guaxocingo. On arrêta et amena prisonnier Xicotenga le jeune devant la réunion.

Alors Maceescaci prit la parole et dit que sans doute on n'avait pas oublié que, pendant au moins cent ans avant l'époque présente, jamais on n'avait vu à Tlascala la prospérité dont on jouissait depuis que les *teules* y étaient passés ; qu'en aucun temps leur province n'avait été aussi respectée ; qu'on y avait des étoffes de coton, de l'or et du sel, dont on ne mangeait plus depuis longtemps, que partout où les Tlascaltèques allaient en compagnie des *teules*, on les honorait pour eux-mêmes et on n'avait pas dédaigné de les combattre et d'en tuer un grand nombre récemment à Mexico ; il ne fallait pas oublier d'ailleurs que leurs aïeux avaient depuis longtemps prophétisé qu'il viendrait des hommes des pays où le soleil se lève pour les gouverner. Pour quel motif maintenant Xicotenga méditerait-il ses trahisons et ses plans de guerre avec le but de nous massacrer? C'était là une vilaine action, et il était impossible d'excuser une telle méchanceté et de pareilles folies, rêvées par un homme de mauvais cœur ; tandis qu'il était bien plus naturel, en nous voyant victimes de cette déroute, de venir à notre aide, pour que, une fois remis de nos blessures, on tombât de nouveau sur les villages amis de Mexico.

A ces observations de Maceescaci et de Xicotenga l'aveugle, le jeune guerrier répondit que son dessein était très-sensé, puisqu'il avait pour objet de faire la paix avec les Mexicains. Il ajouta d'autres impertinences que ses auditeurs ne purent souffrir ; Maceescaci, Chichimecatecle et même le vieux père aveugle se levèrent irrités, saisirent le jeune Xicotenga par ses vêtements, les lui déchirèrent et, le poussant outrageusement, l'envoyèrent rouler au bas des degrés sur lesquels ils se trouvaient, après l'avoir mis en très-mauvais état. Ils l'auraient tué s'ils n'en avaient été empêchés par les égards qu'ils devaient à son père ; mais ils s'emparèrent de tous ses partisans et les retinrent en prison. Comme d'ailleurs nous n'étions en ce moment que des

réfugiés, nous ne jugeâmes pas qu'il y eût opportunité à réclamer un châtiment, et Cortès ne se hasarda pas à parler à ce sujet. Je fais mémoire ici de cet événement pour qu'on voie à quel point les Tlascaltèques furent bons et loyaux à notre égard et combien nous leur étions redevables, surtout au vieux Xicotenga qui avait, dit-on, condamné son fils à mort après avoir pris connaissance de sa trahison et de ses projets.

Mais revenons à notre récit. Il y avait déjà vingt-deux jours que nous étions dans cette ville, occupés à préparer notre convalescence en pansant nos blessures, lorsque Cortès résolut d'aller à la province de Tepeaca, située près de là, et à quelques autres villages du district voisin, appelé Cachula, afin d'y venger la mort de plusieurs soldats, tant de notre expédition que de celle de Narvaez, qui y avaient été massacrés en passant pour se rendre à Mexico. Notre général en avertit ses capitaines; mais lorsqu'on en donna avis aux soldats de Narvaez, leur annonçant qu'ils allaient de nouveau partir en guerre; comme ils n'en avaient guère l'habitude et qu'ils venaient d'échapper au désastre de Mexico, au passage des ponts et à la bataille d'Otumba; comme ils aspiraient d'ailleurs à revenir à l'île de Cuba, à leurs Indiens et à leurs mines d'or, ils maudirent et Cortès et sa manie de conquête.

Andrès de Duero était le plus mécontent de tous, je veux dire celui-là même qui avait été l'associé du général, ainsi que je l'ai suffisamment expliqué dans les deux chapitres qui traitent de ce sujet. Ils ne trouvaient pas assez de malédictions pour les lancer contre l'or que Cortès leur avait donné, à lui et aux autres capitaines, puisque tout se perdit au passage des ponts. Satisfaits, au surplus, d'avoir pu échapper vivants aux affreuses attaques que les Mexicains leur avaient livrées, ils résolurent de dire à Cortès qu'ils ne voulaient nullement aller à Tepeaca ni faire aucune campagne, mais bien retourner à leurs établissements, ajoutant qu'ils avaient assez perdu en abandonnant Cuba. Cortès leur répondit d'une manière affable et affectueuse, dans l'espoir de les gagner à son dessein d'aller à Tepeaca; mais les pourparlers furent inutiles. Ils ne se rendirent pas à ses raisonnements.

Voyant d'ailleurs que leur refus n'avait aucune influence sur la détermination de Cortès, ils prirent le parti de lui faire des sommations légales par-devant notaire, pour qu'il se décidât à revenir à la Villa Rica. Ils lui objectaient que nous n'avions ni chevaux, ni escopettes, ni arbalètes, ni poudre, ni fil pour fabriquer des cordes d'arc, ni provisions d'aucune espèce; que nous étions tous blessés; que, des deux troupes réunies de Cortès et de Narvaez, il ne restait plus que quatre cent quarante soldats; que les Mexicains nous prendraient tous nos ports, nos passages, et que nos navires seraient bientôt rongés par

les tarets. A ces raisons ils en ajoutèrent une infinité d'autres pour en faire la base de leur sommation. Après l'avoir lue et remise à Cortès, on reçut de lui pour réponse l'exposé de plus de motifs favorables qu'on n'en avait allégué de contraires. Au surplus, la plupart de ceux qui étaient venus avec Cortès le prièrent de ne donner l'autorisation de partir ni aux gens de Narvaez ni à aucune autre personne, attendu que nous devions tous nous mettre en mesure de servir Dieu et le Roi, ce qui était plus louable que de retourner à Cuba.

Après la réponse de Cortès, lorsque les gens qui lui avaient fait la sommation s'aperçurent que nous nous efforcions de seconder ses projets et de mettre obstacle à la réalisation de leur plan; quand d'ailleurs ils nous entendirent prétendre qu'il serait contraire au service de Dieu et de Sa Majesté d'abandonner un général en campagne, il s'ensuivit l'échange de beaucoup de pourparlers dont le résultat définitif fut que les mutins se résolurent à accompagner notre chef dans toutes ses entreprises. Mais Cortès leur promit que, l'occasion s'en présentant, il leur permettrait de retourner à l'île de Cuba. Ils n'en continuèrent pas moins leurs plaintes contre cette conquête qui leur avait coûté si cher, puisqu'elle avait eu pour conséquence l'abandon de leurs maisons, la perte de leur repos et leur arrivée dans un pays où leur vie était sans cesse menacée. Ils prétendaient que si nous entrions encore en guerre avec le pouvoir de Mexico, — chose qui ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard, — il nous serait certainement impossible de soutenir les attaques de nos ennemis, à en juger par ce qu'on avait vu à Mexico, au passage des ponts et dans la mémorable bataille d'Otumba. Ils ajoutaient que Cortès, d'une part, ne voulant pas cesser de commander, tenait à continuer d'être le maître, tandis que nous, d'un autre côté, n'ayant absolument rien à perdre que nos personnes, nous ne refusions nullement de le suivre. Ils disaient encore bien d'autres choses que les circonstances obligeaient à ne pas réprimer. Mais il ne se passa pas longtemps sans que notre chef leur donnât enfin l'autorisation du départ, ainsi que j'aurai soin de le dire en son lieu.

Pour à présent, quoique je sois las de relever les erreurs du chroniqueur Gomara, il faut bien que je parle des informations que, dit-il, on lui donna, et qui certainement ne lui ont pas fait écrire la vérité. Je ne me suis pas arrêté dans tous les chapitres à relever ses erreurs; mais maintenant, au sujet des sommations dont je viens de parler, je ne saurais omettre de faire remarquer que le chroniqueur ne dit nullement si ce furent les gens de Narvaez ou les nôtres qui les adressèrent à Cortès. En écrivant ce qu'il écrit, il n'a pas d'autre but que d'élever Cortès jusqu'aux nues et d'humilier tous ceux qui partirent avec lui. Nous avons donc cru, nous les véritables conquistadores, qui voyons qu'on écrit ainsi notre histoire, que sans nul doute Gomara

reçut sa récompense pour dénaturer les faits, car il est certain que c'était nous qui soutenions Cortès dans toutes ses batailles et rencontres, et je ne vois pas pourquoi le chroniqueur vient maintenant nous enlever notre mérite en donnant à entendre que nous sommions le général de se retirer.

Gomara prétend encore qu'en répondant à ces sommations, Cortès nous disait, pour relever notre courage, qu'il enverrait chercher Juan Velasquez de Leon et Diego de Ordas, l'un au Panuco avec ses trois cents soldats, et l'autre au Guazacualco avec ses hommes. Or, comment cela aurait-il pu être ainsi, puisque, lorsque nous revînmes à Mexico au secours de Pedro de Alvarado, on abandonna le projet d'envoyer Juan Velasquez de Leon au Panuco et Diego de Ordas au Guazacualco, ainsi que je l'ai longuement écrit dans le chapitre qui en a traité? Ces capitaines, au contraire, revinrent à Mexico avec nous au secours de Pedro de Alvarado; il est même certain que, dans la déroute, Juan Velasquez de Leon mourut au passage des ponts, et que Diego de Ordas n'en sortit qu'au prix de trois blessures des plus graves, comme je l'ai raconté avec les détails de l'événement. D'où l'on peut conclure qu'il ne manque au chroniqueur Gomara, pour compléter sa belle rhétorique, que de dire les faits tels qu'ils se sont passés.

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer encore qu'à propos de la bataille d'Otumba il prétend que, sans le secours personnel de Cortès, nous aurions tous été perdus, et qu'il fut le seul auteur de la victoire en donnant du poitrail de son cheval sur le chef qui portait l'étendard de Mexico. J'ai déjà dit et je répète que Cortès est digne de toutes les louanges pour avoir été un bon et valeureux capitaine, mais que nous devons surtout rendre grâces à Dieu, qui intervint de sa divine miséricorde pour nous aider et nous soutenir. J'ajoute qu'il faut féliciter Cortès d'avoir eu à ses côtés tant de braves officiers et de courageux soldats qui, après Dieu, furent sa force et son soutien. C'est nous qui chargions les bataillons ennemis; c'est avec notre aide qu'il put faire et soutenir de si brillantes campagnes, comme je l'ai expliqué dans les chapitres qui précèdent; car Cortès ne se séparait jamais des capitaines que j'ai déjà nommés et que je nommerai encore : Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla, Luis Marin, Francisco de Lugo, Gonzalo Dominguez, ainsi que d'autres bons et valeureux soldats qui marchaient à pied, car en ce temps-là nous ne pûmes partir de Cuba qu'avec seize chevaux, et, les eût-on payés mille piastres, on n'en aurait pas trouvé davantage.

Gomara assure donc que Cortès seul fut le vainqueur d'Otumba. Pourquoi ne parle-t-il point de l'héroïque conduite des capitaines que je viens de nommer et de leurs courageux soldats, dans cette mémorable bataille? Ce silence donne à croire qu'il n'écrit que pour la glorification de Cortès, puisqu'il ne fait mention d'aucun de nous.

Qu'on demande cependant à cet intrépide soldat, qui s'appelait Christoval de Olea, combien de fois il se trouva mêlé personnellement aux efforts que l'on faisait pour sauver la vie de notre commandant ! C'est même dans cet honorable emploi qu'il perdit sa propre existence, avec beaucoup d'autres camarades, pour protéger celle de son chef, dans les tranchées et les ponts, au siége de Mexico. J'oubliais de dire qu'une autre fois, dans l'affaire de Suchimilco, Olea fut grièvement blessé en sauvant Cortès, et je rappellerai une fois pour toutes, afin d'éviter toute erreur, qu'il ne faut pas confondre Christoval de Olea avec Christoval de Oli.

Quant à ce que dit le chroniqueur de la charge personnelle de Cortès sur le chef mexicain, qui eut pour effet d'abattre sa bannière, le fait est irrécusable; mais j'ai déjà rapporté qu'un certain Juan de Salamanca, natif d'Ontiveros, et qui devint, après la prise de Mexico, alcalde mayor de Guazacualco, fut celui qui tua ce chef d'un coup de lance, enleva son riche panache et l'offrit à Cortès. C'est même ce panache que Sa Majesté donna pour écusson à Salamanca. Si je fais mémoire de tout cela, ce n'est pas pour empêcher qu'on glorifie notre capitaine Cortès, ni pour diminuer son mérite : on lui doit tous les honneurs, toutes les louanges, toute la gloire des batailles et victoires jusqu'à la conquête définitive de la Nouvelle-Espagne, autant qu'on puisse en prodiguer en Castille aux capitaines les plus renommés, à l'égal des triomphes dont les Romains honoraient Pompée, Jules César et les Scipions; et encore dirai-je que Cortès est plus digne d'éloge que les grands hommes de l'ancienne Rome.

Gomara dit aussi que Cortès fit tuer secrètement Xicotenga le jeune, à Tlascala, à cause des trahisons qu'il méditait pour nous faire périr. Ce n'est pas ainsi que cela se passa : où notre général donna l'ordre de le pendre, ce fut dans un village près de Tezcuco, ainsi que je l'expliquerai bientôt en en donnant les motifs.

Le chroniqueur dit aussi que tant de milliers d'Indiens faisaient campagne avec nous, qu'il embrouille ses comptes à force de les exagérer. Il prétend encore, à propos des villes, des bourgs et des villages, que les maisons se comptaient par milliers, tandis qu'il n'y en avait pas la cinquième partie de ce qu'il avance. Si l'on effectuait le total de tout ce qu'il énumère dans son livre, on trouverait dans ce pays plus de millions d'hommes que dans toute la Castille; car il ne fait pas plus de cas de dire mille que quatre-vingt mille, et c'est en cela qu'il met son mérite, cherchant toujours à conter dans son histoire ce qu'il croit agréable à ses lecteurs, sans s'inquiéter de la réalité de ce qu'il écrit. Que les curieux lecteurs veuillent bien remarquer la différence qu'il y a entre son histoire et mon récit, lequel est littéralement la fidèle reproduction de ce qui est arrivé. Qu'on ne se laisse pas éblouir par la rhétorique et le style fleuri de Gomara;

il est bien entendu que son élégance dépasse même ma grossièreté. Mais, dans mon livre, la vérité tient lieu d'art et de savoir-faire. Cessons donc de nous occuper de tant d'erreurs pour dire que, quant à moi, je me dois à la réalité des faits et nullement à la flatterie envers les personnes. Déplorons, en finissant, non-seulement le tort que le chroniqueur a causé en se basant sur des informations erronées, mais celui dont il a été l'occasion pour le docteur Illescas et pour Pablo Jovio, qui ont emprunté son récit.

Reprenons le fil de notre histoire, et disons comme quoi nous convînmes de marcher sur Tepeaca. Ce qui arriva dans cette campagne, je le vais dire à la suite [1].

CHAPITRE CXXX

Comme quoi nous fûmes à la province de Tepeaca. Ce que nous y fîmes, et autres choses qui advinrent.

Cortès demanda aux caciques de Tlascala cinq mille hommes de guerre, afin de se mettre en campagne dans le but de châtier les villages où l'on avait tué quelques Espagnols. C'étaient surtout Tepeaca, Cachula et Tecamachalco, qui se trouvaient à six ou sept lieues de Tlascala. C'est avec une véritable satisfaction que les caciques avaient armé à cet effet quatre mille Indiens, car Maceescaci et Xicotenga le vieux désiraient marcher contre ces villages, plus encore que nous-mêmes, attendu qu'on était venu piller plusieurs établissements dépendant de Tlascala, outrage qui les disposait à merveille à porter la guerre chez ces voisins. D'autre part, après que les Mexicains nous eurent chassés de leur capitale, sachant que nous avions cherché un refuge chez les Tlascaltèques, ils ne doutèrent pas un moment qu'une fois rétablis nous ne tombassions, avec le secours des troupes de Tlascala, sur les pays les plus rapprochés de nos alliés. Aussi s'empressèrent-ils d'envoyer, dans toutes les provinces où ils supposaient que nous irions, plusieurs bataillons d'hommes de guerre pour y tenir garnison. C'était à Tepeaca que se trouvait réuni le plus grand nombre de ces guerriers. Maceescaci et Xicotenga ne l'ignoraient pas

1. Les conditions de la campagne de Cortès vont changer de la manière la plus radicale. Ce grand homme de guerre vient de perdre, à la sortie de Mexico, son artillerie, la plus grande partie de ses chevaux, son armement le plus ordinaire même, pour tomber dans une situation qui le rend sous ce rapport inférieur aux ennemis avec lesquels il va se trouver aux prises. C'est ici que son génie, absolument isolé des moyens matériels qui d'abord lui avaient assuré une supériorité marquée sur ses adversaires, devient l'unique guide et le soutien de la campagne entièrement nouvelle qui va s'ouvrir.

et on peut même dire qu'ils vivaient à ce sujet dans une crainte continuelle.

Quand nous fûmes tous bien préparés, nous nous mîmes en marche sans artillerie et sans escopettes, puisque nous avions tout perdu au passage des ponts. Il est vrai néanmoins que quelques escopettes avaient été sauvées; mais nous n'avions pas de poudre. Nous partîmes au nombre de seize cavaliers, six arbalétriers et quatre cent vingt soldats, la plupart armés d'épées et de rondaches, avec quatre mille alliés de Tlascala. Nous n'emportions de provisions que pour un jour, parce que le pays où nous allions est bien peuplé, bien pourvu de maïs, de poules et de petits chiens de la contrée; nos éclaireurs marchaient en avant, selon l'habitude. Ce fut dans le plus grand ordre que nous arrivâmes en un point distant de trois lieues de Tepeaca, où nous nous reposâmes une nuit. A notre passage dans les maisons et les établissements qui étaient sur la route, nous trouvions tout dégarni d'ustensiles et de provisions, car on avait su que nous nous disposions à attaquer ces villages. Afin de ne rien faire, du reste, qui ne fût absolument justifiable et strictement dans les règles, Cortès fit annoncer que nous allions à Tepeaca, au moyen de six Indiens et quatre femmes, pris dans la localité où nous avions fait halte. Ils avaient mission de dire que nous nous rendions dans ce bourg pour y découvrir les auteurs de la mort de dix-huit Espagnols qui avaient été massacrés, sans motif aucun, tandis qu'ils gagnaient Mexico. Nous voulions aussi savoir pourquoi, tout récemment, quelques bataillons mexicains, aidés des habitants de Tepeaca, étaient venus dévaliser plusieurs établissements appartenant à nos alliés les Tlascaltèques. Cortès faisait dire encore aux habitants de Tepeaca de venir paisiblement au-devant de lui à l'endroit où nous nous trouvions, afin de contracter alliance avec nous et de s'engager à renvoyer les Mexicains de leurs villages, sans quoi nous marcherions contre eux, et, les tenant pour rebelles et pour assassins de grande route, nous mettrions tout à feu et à sang dans leur pays et les réduirions en esclavage.

Quelle que fût la fierté des paroles que nous leur fîmes adresser par les six Indiens et les quatre femmes de leur propre village, ils trouvèrent des termes plus fiers encore pour la réponse qu'ils nous envoyèrent par ces six mêmes Indiens accompagnés de deux Mexicains; ceux-ci n'hésitèrent pas à venir, parce qu'ils savaient très-bien que nous ne faisions jamais aucun outrage, et que nous donnions plutôt quelque petit présent aux messagers qu'on nous adressait. Ceux qui vinrent de Tepeaca en cette occasion s'exprimaient, au nom des capitaines mexicains, en paroles altières qui leur étaient inspirées par les victoires récemment remportées sur nous aux ponts de Mexico. Cortès fit donner une pièce d'étoffe à chacun des messagers, en les chargeant encore de sommer les habitants de Tepeaca de venir lui

parler sans aucune crainte, ajoutant que, puisque les Espagnols qu'on avait tués ne sauraient être rappelés à la vie, il ne pouvait plus être question que de traiter de la paix, avec la résolution de pardonner les assassinats par eux commis. On leur écrivit une lettre à ce sujet. Ce n'est pas qu'on eût l'espoir qu'ils la comprissent, mais on voulait que, par la vue du papier de Castille, ils ne pussent douter que c'était un message de nous. Cortès pria les deux Mexicains venus avec les six Indiens de Tepeaca, de nous rapporter la réponse. Ils revinrent en effet, disant que nous ne devions point passer outre, mais retourner par où nous étions venus, sans quoi les Mexicains espéraient bien faire bombance avec nos corps, plus encore qu'à Mexico lors du passage des ponts, et après la bataille d'Otumba.

En présence de cette situation, Cortès se concerta avec ses capitaines et soldats, et il fut convenu qu'un notaire dresserait un acte de tout ce qui s'était passé, par lequel on tiendrait désormais pour esclave tout allié de Mexico qui aurait causé mort d'homme parmi les Espagnols, ainsi que l'avaient déjà fait ceux qui, après avoir juré obéissance à Sa Majesté, s'étaient révoltés, nous tuant environ huit cent soixante hommes et soixante chevaux. Devaient au surplus être inscrites dans la même catégorie les différentes peuplades qui avaient agi en brigands et assassins de grande route. Après avoir dressé ce document, on le porta à la connaissance des Tepeacans, en les invitant encore à entrer dans notre alliance. Mais ils persistèrent à répondre que, si nous ne nous hâtions de nous en retourner, ils tomberaient sur nous; et ils se préparèrent en conséquence, tandis que nous en faisions autant de notre côté.

Le lendemain, nous eûmes en effet une grande bataille avec les Mexicains et les Tepeacans, dans une plaine couverte de plantations de maïs et de magueyes. Quoique nos adversaires se battissent avec courage, ils furent promptement défaits par nos cavaliers. Il est vrai que nous autres, fantassins, ne perdîmes pas non plus notre temps, et il est surtout juste de dire que nos alliés de Tlascala combattirent et se lancèrent à la poursuite de l'ennemi avec la plus grande ardeur. Il y eut là beaucoup de morts parmi les Mexicains et les habitants de Tepeaca. Nous perdîmes seulement trois Tlascaltèques; on nous blessa deux chevaux dont l'un mourut. Des blessures que reçurent douze de nos soldats, aucune ne fut dangereuse. Après la victoire nous réunîmes plusieurs Indiennes et des enfants qu'on ramassa dans la campagne et dans les maisons. Quant aux hommes, nous crûmes devoir les abandonner aux amis de Tlascala, qui en faisaient leurs esclaves.

Lorsque ceux de Tepeaca virent que les Mexicains, malgré leurs fanfaronnades, ne les empêchaient pas d'être battus les uns et les autres, on convint que, sans en rien dire aux gens de la garnison, on

viendrait nous trouver dans notre quartier. Nous accueillîmes leur démarche et reçûmes leur serment d'obéissance à Sa Majesté. On chassa les Mexicains des maisons de Tepeaca, où nous entrâmes nous-mêmes à leur place. C'est là que nous fondâmes une ville qui reçut le nom de Segura de la Frontera, parce que la localité se trouvait sur la route de la Villa Rica, au centre d'un grand nombre de villages assujettis à Mexico et d'une campagne couverte de plantations de maïs, et que, d'autre part, ce point était situé aux confins des terres de Tlascala. On nomma les alcaldes et les regidores, et l'ordre fut donné de faire des expéditions aux alentours, surtout contre les peuplades où des Espagnols auraient été tués. C'est alors qu'on fit fabriquer le fer qui devait servir à marquer les esclaves; la marque figurait la lettre *G*, qui voulait dire : *Guerre*. Nous partîmes de Segura de la Frontera pour parcourir tous les environs. Nous fûmes à Cachula, à Tecamachalco, au village des Guayavas et en d'autres villages dont je ne me rappelle pas les noms. C'est à Cachula qu'on avait tué quinze Espagnols; nous y fîmes un grand nombre d'esclaves. Nous n'employâmes d'ailleurs pas plus de quarante jours pour châtier et pacifier définitivement tout le district.

Ce fut en ce même temps que l'on éleva, à Mexico, un autre grand seigneur à la dignité royale, parce que celui qui nous chassa de la capitale venait de mourir de la petite vérole. Le nouveau monarque était neveu ou proche parent de Montezuma; on l'appelait Guatemuz[1]. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de bel aspect pour un Indien et d'un courage à toute épreuve. Il imposait de telle manière à ses sujets que tous en avaient peur. Il était marié avec une fille de Montezuma, qui, eu égard à la race, pouvait être regardée comme une belle femme. Lorsque Guatemuz, roi de Mexico, apprit la déroute de sa garnison de Tepeaca et sut que les habitants de cette localité, ayant juré obéissance à Sa Majesté l'Empereur Charles-Quint, nous servaient et nous donnaient des vivres, et que d'ailleurs nous nous étions établis sur leur territoire, il en vint à craindre de voir notre influence s'étendre vers Guaxaca[2] et autres provinces qui viendraient augmenter nos alliances. Il envoya donc des messagers dans toutes ces localités, pour engager les Indiens à être sur le qui-vive et à se tenir constamment sous les armes. Il faisait remettre des joyaux d'or aux caciques; il dispensait plusieurs peuplades de payer tribut et surtout il prenait soin d'envoyer de vaillants capitaines avec de bonnes garnisons, afin d'empêcher que nous envahissions ces contrées. Il y faisait

1. Bernal Diaz a commis la faute de transformer beaucoup trop la plupart des noms propres. Il abuse actuellement de cette habitude à propos du personnage le plus intéressant de cette histoire. Guatemuz, c'est Guatimozin, le malheureux monarque que nous verrons bientôt se couvrir de gloire à la défense de sa capitale.

2. Cette province et sa capitale portent actuellement le nom de Oajaca.

proclamer qu'on eût à se défendre avec fermeté contre nous, afin d'éviter qu'il ne leur arrivât la même chose qu'à Tepeaca, siége de notre *villa*, dont on n'était pas éloigné de plus de douze lieues. Pour qu'il n'y ait pas confusion, je dirai qu'un de ces villages dont je viens de parler s'appelle Cachula, et l'autre Guacachula. Je réserve pour une opportunité meilleure le soin de raconter ce qui se passa à Guacachula, afin de dire qu'à cette époque des messagers arrivèrent de la Villa Rica, annonçant qu'un navire de Cuba venait d'y aborder avec des soldats.

CHAPITRE CXXXI

Comme quoi un navire vint de Cuba, envoyé par Diego Velasquez, ayant pour capitaine Pedro Barba. Le moyen dont se servit, pour s'emparer de sa personne, l'amiral que Cortès avait chargé de garder la mer.

Tandis que nous étions occupés dans cette province de Tepeaca à châtier ceux qui avaient causé la mort de nos dix-huit compatriotes, et que, invités par nous à vivre en paix, les habitants prêtaient le serment d'obéissance à Sa Majesté, des lettres nous furent envoyées de la Villa Rica pour annoncer l'arrivée d'un navire commandé par un hidalgo, nommé Pedro Barba, grand ami de Cortès. Il avait été lieutenant de Diego Velasquez à la Havane. Il n'amenait avec lui que treize soldats, un cheval et une jument, parce que son navire était de fort petites dimensions. Il apportait des lettres à ce même Pamphilo de Narvaez que Diego Velasquez avait envoyé contre nous. On croyait fermement que la Nouvelle-Espagne s'était rangée sous son drapeau; c'est même pour cela que Diego Velasquez lui faisait dire que, dans le cas où il n'aurait pas déjà tué Cortès, il se hâtât de le lui envoyer prisonnier à Cuba, pour qu'il pût lui-même l'expédier en Castille, conformément aux ordres de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, président du Conseil des Indes, qui en demandait l'envoi avec plusieurs de nos capitaines. Diego Velasquez ne doutait pas que nous n'eussions été complétement défaits; il croyait du moins que Narvaez était devenu le véritable commandant de la Nouvelle-Espagne.

Or, aussitôt que Pedro Barba fut entré dans le port et qu'il y eut jeté l'ancre, l'amiral de la mer, nommé Pedro ou Juan Caballero, s'empressa d'aller lui rendre visite dans une embarcation montée par de bons matelots et bien munie d'armes soigneusement dissimulées. Il se rendit ainsi au navire de Pedro Barba. Après l'échange des politesses habituelles : « Comment se porte Votre Grâce ? » après s'être mutuellement salués et embrassés, selon l'usage, Pedro Caballero

s'informa du señor Diego Velasquez, gouverneur de Cuba : comment allait sa santé ? A quoi Pedro Barba répondit qu'il était très-bien. Vint ensuite le tour du señor Pamphilo de Narvaez, à propos duquel le Pedro Barba et les personnes qui venaient avec lui demandèrent comment allaient ses affaires avec Cortès. On répondit que tout marchait fort bien ; que Cortès était en fuite, toujours révolté, avec une vingtaine de ses compagnons; que Narvaez était riche et prospère, et le pays excellent. En continuant la conversation, les visiteurs dirent à Pedro Barba qu'il y avait un village tout près sur la côte; qu'il voulût bien débarquer pour s'y reposer et y fixer son séjour ; qu'on lui fournirait des vivres et tout ce dont lui et ses hommes auraient besoin, attendu que ce village en avait l'obligation.

Bref, les paroles des visiteurs furent si engageantes que les nouveaux venus se laissèrent conduire à terre dans l'embarcation de Pedro Caballero et dans quelques autres canots provenant des navires mouillés dans le port. Lorsque l'amiral, entouré d'un bon nombre de matelots, les vit définitivement débarqués, il dit à Pedro Barba : « Vous êtes mes prisonniers, au nom de mon seigneur et capitaine Cortès. » C'est ainsi qu'on s'empara d'eux; ils en furent tout ébahis. Les voiles, le gouvernail et la boussole furent retirés du navire et les hommes envoyés à Cortès, à Tepeaca. Nous eûmes grand plaisir à apprendre le secours qui nous venait au meilleur moment, car, durant la petite campagne dont je viens de parler, nous n'étions pas tellement à l'abri des accidents que plusieurs d'entre nous n'y reçussent des blessures, tandis que d'autres tombèrent malades de fatigue. Comme nous étions toujours chargés de nos armes et que nous ne nous reposions ni jour ni nuit, le sang et la poussière se figeaient dans nos entrailles et nous les rendions ensuite par le corps et par la bouche ; c'est au point qu'en quinze jours nous perdîmes cinq de nos camarades, de douleur au côté[1].

Je dois dire aussi qu'avec Pedro Barba arrivait un certain Francisco Lopez, qui plus tard fut habitant et devint regidor de Guatemala. Cortès fit à Barba un très-honorable accueil; il le nomma capitaine d'arbalétriers et il en reçut la nouvelle que Diego Velasquez se préparait à envoyer de Cuba un autre petit navire chargé de provisions. Ce bâtiment vint en effet huit jours après. Son capitaine était un hidalgo natif de Medina del Campo, nommé Rodrigo Morejon de Lobera; il amenait avec lui huit soldats, une jument, six arbalètes et beaucoup de fil à fabriquer des cordes d'arcs. On s'empara d'eux par le même

1. Ce fait est des plus dignes de remarque. Cinq morts par la pleuro-pneumonie ! Il n'est pas nécessaire de dire que l'auteur se fait illusion sur la cause de ces atteintes. Le froid des nuits après les ardeurs solaires du jour, voilà l'ennemi réel du soldat en campagne sur ce plateau. La fluxion de poitrine est, aujourd'hui comme alors, l'ennemi le plus redoutable du plateau.

procédé employé pour Pedro Barba et on les envoya à Segura de la Frontera. Nous nous réjouîmes beaucoup de ces renforts; Cortès leur faisait très-bon accueil et donnait des emplois aux nouveaux venus. Grâce à Dieu, nous augmentions ainsi nos forces, de soldats, d'arbalètes et de deux ou trois chevaux.

Je m'arrêterai là pour dire ce que faisaient à Guacachula les garnisons de Mexico préposées à la garde de la frontière, et comme quoi les caciques de ce bourg vinrent demander secrètement l'appui de Cortès pour chasser du pays les Mexicains.

CHAPITRE CXXXII

Comme quoi les habitants de Guacachula vinrent demander l'appui de Cortès à cause des mauvais traitements et des vols dont ils étaient victimes de la part des Mexicains. Ce que l'on fit à ce sujet.

J'ai déjà dit que le roi nouvellement élu de Mexico envoyait de puissantes garnisons à ses frontières. Il en forma une surtout, très-vigoureuse et composée de nombreux guerriers, à Guacachula, et une autre encore à Ozucar[1], bourg qui n'était pas éloigné du premier de plus de deux ou trois lieues. Il redoutait en effet que nous n'envahissions de ce côté les peuplades assujetties à Mexico. Ces troupes, qui se montaient à un nombre considérable et qui d'ailleurs étaient sous l'impression d'un changement de règne, se rendaient coupables d'un grand nombre de vols et de vexations envers les habitants des villages où elles séjournaient. Ce fut au point que cela devenait insupportable, car, disait-on, ces guerriers volaient les étoffes, le maïs, les poules, les joailleries en or, s'emparant de préférence des filles et des femmes quand elles étaient jolies, et portant l'audace jusqu'à leur faire subir les derniers outrages sous les yeux de leurs maris, de leurs pères et de leurs parents. Les gens de Guacachula savaient d'ailleurs que les habitants de Cholula vivaient tranquillement en paix depuis que les Mexicains n'étaient plus chez eux, et que la même chose arrivait actuellement à Tepeaca, à Tecamachalco et à Cachula. Ce fut pour ces raisons que quatre des principaux personnages du lieu vinrent secrètement trouver Cortès pour le prier d'envoyer des *teules* et des chevaux afin de mettre fin aux outrages et aux vols des Mexicains, assurant que tous les habitants du village et d'autres lieux environnants nous aideraient à détruire les troupes mexicaines.

Aussitôt que Cortès en eut connaissance, il résolut d'expédier Chris-

1. Aujourd'hui Yzucar.

toval de Oli avec presque tous nos cavaliers et arbalétriers, et un bon nombre de Tlascaltèques, attendu qu'après le bénéfice qu'ils avaient retiré de l'expédition de Tepeaca, le nombre de nos auxiliaires de Tlascala augmentait chaque jour dans notre quartier. Le général désigna pour marcher sous les ordres de Christoval de Oli quelques capitaines venus avec Narvaez, de sorte que l'expédition se composa d'environ trois cents soldats et de nos meilleurs chevaux. On prit donc le chemin de cette province. Mais il paraît qu'en route des Indiens dirent aux hommes de Narvaez que les campagnes et les maisons étaient pleines de guerriers mexicains, en plus grand nombre que dans l'affaire d'Otumba; que Guatemuz lui-même, seigneur de Mexico, commandait les troupes, et tant d'autres choses que les gens de Narvaez en furent intimidés. Comme d'ailleurs ils n'avaient nulle envie de faire campagne et de se trouver dans des combats, mais plutôt de retourner à Cuba, et que le souvenir de leurs périls à Mexico, aux chaussées, aux ponts et à Otumba leur inspirait la crainte de se voir bientôt dans des difficultés analogues, ils s'adressèrent à Christoval de Oli pour le prier de ne point aller plus loin et de revenir sur ses pas sans s'exposer à des batailles pires que les antérieures, où tous perdraient la vie. Ils firent ressortir les difficultés de la situation, lui donnant à entendre que si, quant à lui, il voulait marcher en avant, il s'y hasardât, à la bonne heure, mais que la plupart d'entre eux refuseraient de faire un pas de plus.

Christoval de Oli était certainement un vaillant capitaine; aussi leur répondit-il qu'il ne s'agissait pas de retourner, mais d'avancer; qu'ils avaient beaucoup de bons chevaux et de combattants; que, s'ils faisaient un pas en arrière, les Indiens les mépriseraient; qu'on était en rase campagne; qu'il ne battrait pas en retraite; mais qu'il marcherait en avant. Les soldats de Cortès l'appuyaient dans sa résolution de ne point reculer, alléguant qu'ils s'étaient vus dans d'autres guerres plus dangereuses, et que, malgré tout, grâce à Dieu, ils avaient obtenu la victoire. Mais rien n'y fit, on perdit son temps à tout ce qu'on put dire. Bien au contraire, ceux de Narvaez supplièrent tant Christoval de Oli de revenir sur ses pas et d'écrire de Cholula[1] à Cortès sur ce sujet, qu'ils lui tournèrent la tête et le firent se résoudre à reculer. Lorsque Cortès l'apprit, il se fâcha fort; il envoya à Oli deux arbalétriers de plus, en lui écrivant qu'il était émerveillé de son grand courage, mais qu'il lui enjoignait de ne faiblir devant aucune résistance et de ne point abandonner une si belle entreprise. En voyant cette lettre Christoval de Oli poussa des cris

1. Les différentes éditions de Bernal Diaz qui ont été à ma disposition disent « Cholula »; mais c'est certainement une erreur. L'auteur aura voulu dire « Cachula ».

de mécontentement, accusant ses conseillers de lui avoir fait commettre une faute grave. Aussitôt, sans plus tergiverser, il donna l'ordre général de marcher avec lui, ajoutant néanmoins que quiconque ne voudrait pas le suivre pourrait retourner au quartier comme un lâche, sûr que Cortès lui infligerait un châtiment mérité.

On se mit en route. Christoval de Oli suivait, furieux comme un lion, le chemin de Guacachula avec tout son monde, lorsque, avant d'avoir fait une lieue, il reçut la visite de deux caciques de ce bourg; ils venaient lui dire tout ce qui concernait la situation des Culuans et lui expliquer comment il devait les attaquer et de quelle manière il pouvait s'attendre à être secouru. Cela étant entendu, il donna ses ordres aux cavaliers, aux arbalétriers et aux soldats, et, conformément aux instructions convenues, il tomba sur les Mexicains. Ceux-ci se battirent d'abord à merveille; ils nous blessèrent quelques soldats, tuèrent deux chevaux et en blessèrent huit, en se couvrant de palissades et autres défenses préparées dans le village. Malgré tout, une heure de combat suffit pour mettre les Mexicains en fuite. On assure que nos Tlascaltèques se conduisirent très-vigoureusement, tuant et faisant prisonniers beaucoup d'Indiens. Comme d'ailleurs ils étaient appuyés par les habitants de toute la province, ils infligèrent de grandes pertes aux Mexicains qui battirent précipitamment en retraite et furent demander de nouveaux éléments de résistance à un bourg appelé Ozucar, lieu bien et dûment fortifié, où se trouvait une autre forte garnison de Mexicains. Dans leur retraite ils détruisirent un pont pour s'opposer au passage des chevaux.

Mais Christoval de Oli, devenu furieux, ne resta pas longtemps à Guacachula. Il partit pour Ozucar avec tous les soldats qui purent le suivre et avec nos nouveaux alliés de Guacachula; il passa la rivière, tomba sur les Mexicains et les enfonça du premier choc. On lui tua deux chevaux; lui-même reçut deux blessures, dont l'une à la cuisse; son cheval fut aussi grièvement atteint. Il ne resta que deux jours à Ozucar; mais comme les Mexicains avaient été complétement défaits, ce court délai suffit pour que les caciques et seigneurs de ce bourg et d'autres environnants vinssent demander la paix et se donner pour vassaux de notre Roi et seigneur. Tous ces districts étant donc pacifiés, Christoval de Oli s'en revint avec ses soldats à notre Villa de la Frontera. Je n'assistai pas à cette campagne, et je dis dans mon récit absolument ce que l'on m'a raconté. Cortès, accompagné de nous tous, alla au-devant des gens de l'expédition et nous nous revîmes avec la plus grande joie. Nous rîmes fort du premier conseil qu'on donnait à Oli de revenir sur ses pas; il en rit comme nous, disant que quelques-uns de ses soldats s'occupaient plus du souvenir de leurs mines de Cuba que de leurs armes; il jurait du reste ses grands dieux que, s'il devait encore faire campagne, il ne voudrait voir autour de lui que

les soldats pauvres de Cortès, et nullement les hommes riches de Narvaez, qui avaient la prétention de commander plus que lui.

Nous interromprons le fil de notre récit pour dire que le chroniqueur Gomara prétend que Christoval de Oli rebroussa chemin, quand il allait à Guacachula, uniquement parce qu'il comprit mal ses interprètes [1] et crut à quelque trahison ourdie contre nous. Or, il n'en fut pas ainsi : la vérité est que les principaux capitaines de Narvaez, entendant certains Indiens assurer que nous étions attendus par un nombre de Mexicains supérieur à celui que nous avions eu à combattre à Mexico et à Otumba, et que nos ennemis étaient commandés par Guatemuz lui-même, furent pris de frayeur à la pensée de se hasarder dans ces nouveaux combats, après s'être échappés à grand'peine de la déroute de Mexico, et telle fut la raison qui les poussa à conseiller la retraite à Christoval de Oli, tandis que celui-ci s'obstinait à marcher en avant. Le chroniqueur dit encore que Cortès se résolut à faire lui-même cette campagne, en voyant Christoval de Oli y renoncer. Cela n'est pas exact, puisque ce fut ce capitaine, le mestre de camp lui-même, qui la termina, ainsi que je l'ai dit. Il prétend aussi, par deux fois, que les gens de Narvaez apprirent à Guaxocingo, quand ils passaient dans ce bourg, qu'ils étaient attendus par un grand nombre de milliers d'Indiens. J'assure que c'est encore là une erreur, parce qu'il est clair que, pour aller de Tepeaca à Cachula, il aurait fallu faire un détour en arrière s'il s'était agi de passer par Guaxocingo. C'est absolument comme si, pour aller de Medina del Campo à Salamanca, nous prétendions passer par Valladolid; il n'y a pas de différence.

Mais c'est assez parler sur ce point ; disons plutôt qu'à cette époque mouilla au port connu sous le vilain nom de Bernal, près de la Villa Rica, un navire arrivant du Panuco. C'était un de ceux qu'avait envoyés Garay, aux ordres d'un capitaine nommé Camargo. Je vais dire à la suite ce qui en advint.

CHAPITRE CXXXIII

Comme quoi arriva au port de la Villa Rica un des navires que Francisco Garay avait envoyés au Panuco. Ce qui s'ensuivit.

Nous étions à Segura de la Frontera, ainsi que je viens de l'expliquer, lorsque des lettres vinrent annoncer à Cortès qu'un des navires que Francisco Garay avait envoyés au Panuco, ayant pour capitaine

1. Bernal Diaz écrit : *naguatatos é intérpretes*. Le mot *naguatatos* est imité du mot aztèque *nahuatlato*, qui veut dire « interprète ».

un nommé Camargo, venait d'arriver au port. Il amenait soixante soldats, tous malades, le ventre enflé et atteints de jaunisse [1]. Ce capitaine disait qu'un autre officier, envoyé au Panuco également par Garay et qui s'appelait Alvarez Pinedo, avait été victime d'une attaque des Indiens du pays qui l'avaient massacré, lui, tous ses soldats, ses chevaux, et brûlé ses navires. Témoin de ce malheur, Camargo s'était embarqué avec les soldats que j'ai dits, et il venait demander secours au port où il nous savait établis. La nécessité où il s'était vu de se défendre contre les Indiens avait épuisé ses ressources ; tous étaient du reste, je le répète, maigres, jaunes et enflés. On disait que le capitaine Camargo avait été Frère dominicain, bien réellement membre de cet ordre. Tout ce monde, avec son commandant, s'en fut à la Frontera à petites journées, car leur état de faiblesse leur rendait la marche pénible. Cortès, les voyant si enflés et si jaunes, comprit bien que ce n'étaient pas là gens à se battre ; nous n'y gagnions que la peine de leur donner des soins. Il fit du reste un accueil très-favorable au chef et à ses hommes. Je ne me rappelle pas bien ce que devint le capitaine Camargo, mais il me semble qu'il ne tarda pas à mourir ; quelques soldats moururent aussi. Nous leur faisions la mauvaise plaisanterie de les appeler « les verts-pansus », à cause de leur couleur de moribonds et des dimensions de leur ventre.

Je ne m'arrêterai pas à dire exactement l'époque des arrivées à la Villa Rica : c'étaient toujours des navires de Garay ; ils venaient à la distance d'environ un mois les uns des autres. Bornons-nous à dire qu'ils y arrivèrent tous et admettons que ce soit en effet à peu près trente jours les uns après les autres. Je m'exprime ainsi parce qu'apparut bientôt un certain Miguel Diaz de Auz, capitaine de Francisco de Garay qui l'avait envoyé pour renforcer Alvarez Pinedo, établi, pensait-il, au Panuco. Mais, arrivé à sa destination, il ne trouva pas vestige de la flottille de Garay ; il n'eut pas de peine, du reste, à se persuader que ses compatriotes avaient été massacrés, vu que les Indiens l'attaquèrent lui-même aussitôt qu'il se présenta avec son navire. Ce fut ce motif qui le décida à gagner notre port ; il y débarqua ses soldats, qui dépassaient le chiffre de cinquante, avec sept chevaux. Ils vinrent immédiatement se joindre à Cortès ; ce secours fut des meilleurs et des plus opportuns, car le besoin s'en faisait sentir. Je vois, du reste, de l'intérêt à dire quel homme était ce Miguel Diaz de Auz. Ce fut un bon serviteur de Sa Majesté dans tous les événements des guerres et conquêtes de la Nouvelle-Espagne. Après la pacification de ces pays, il eut un procès avec un beau-frère de Cortès, nommé

1. Tous ces ventres enflés des soldats de Garay paraissent indiquer des malades atteints d'hypertrophie du foie par suite d'impaludisme.

Andrès de Barrios, natif de Séville, qu'on surnommait le Danseur. Il s'agissait de la propriété d'une moitié de Mestitan. Le jugement porta qu'on lui paierait sur les rendements de ce bourg un intérêt de plus de deux mille cinq cents piastres, à la condition qu'il n'y entrerait point pendant deux ans, attendu qu'il était accusé d'y avoir fait mourir indûment un certain nombre d'Indiens.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que, peu de jours après l'arrivée de Miguel Diaz de Auz, on vit paraître au port un autre navire envoyé également par Garay comme renfort pour sa flottille, dans la croyance que tout le monde se portait bien sur le fleuve Panuco. Le capitaine était un certain Ramirez, homme âgé, que pour ce motif on surnomma « le Vieux », dans le but de le distinguer des deux autres Ramirez qui se trouvaient déjà parmi nous. Ils amenaient quarante soldats, dix chevaux ou juments, quelques arbalétriers et diverses armes. Francisco de Garay passait donc son temps à aventurer ainsi un navire après l'autre, n'ayant pas d'autre chance que de travailler à ravitailler Cortès; et je n'ai pas besoin de dire à quel point ces secours étaient opportuns pour nous. Tous ces nouveaux soldats s'en vinrent à Tepeaca où nous nous trouvions. Comme d'ailleurs les hommes de Miguel de Auz arrivèrent gros et bien portants, nous les surnommâmes « les râblés ». Quant aux soldats du vieux Ramirez, comme ils venaient couverts d'une grosse armure de coton très-lourde, pour se garantir des flèches, nous les appelâmes « les bâtés ». Cortès, au surplus, fit le meilleur accueil à ces capitaines quand ils arrivèrent en sa présence.

Mais nous cesserons de nous entretenir des bons auxiliaires qui nous vinrent de Garay, pour dire comme quoi notre général envoya Sandoval en expédition contre deux villages appelés Xalacingo et Cacatami.

CHAPITRE CXXXIV

Comme quoi Cortès envoya Gonzalo de Sandoval pour pacifier les bourgs de Xalacingo et Cacatami, avec deux cents soldats, vingt cavaliers et douze arbalétriers, lui donnant pour mission de découvrir quels étaient les Espagnols qu'on y avait tués ainsi que les armes qu'on leur avait prises, voir le pays que c'était et exiger l'or qu'on y avait enlevé; ce qui advint encore.

Cortès possédait donc déjà un bon nombre de soldats. Il avait reçu un premier renfort au moyen des deux petits navires de Diego Velasquez, avec lesquels étaient venus les capitaines Pedro Barba et Rodrigo Morejon de Lobera, à la tête de vingt-cinq soldats avec deux chevaux et une jument. Ensuite étaient arrivés les trois bâtiments de Garay : le premier, avec le capitaine Camargo, le second monté par Miguel

Diaz de Auz et le troisième avec le vieux Ramirez, amenant ensemble environ cent vingt soldats, seize chevaux ou juments, ces dernières toutes de brio et bonnes coureuses. Cortès avait eu la nouvelle que dans deux bourgs, appelés Cacatami et Xalacingo, on avait donné la mort à plusieurs soldats de Narvaez qui se rendaient à Mexico. C'est aussi dans ces villages qu'on avait volé à Juan de Alcantara et à deux autres Espagnols de la Villa Rica, après les avoir tués, la part d'or échue à tous les habitants du port, ainsi que je l'ai dit déjà dans le chapitre qui en a traité. Notre général choisit, pour commander une nouvelle expédition contre les coupables, le capitaine Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, homme valeureux et de bon conseil. Il emmenait avec lui deux cents soldats, la plupart appartenant aux vieilles troupes de Cortès, vingt cavaliers, douze arbalétriers et bon nombre de Tlascaltèques.

Avant d'arriver à ces villages, il sut qu'on y était bien préparé, que les habitants avaient reçu le secours de garnisons mexicaines et se tenaient bien pourvus de bonnes palissades et munitions de guerre, persuadés qu'ils étaient qu'à cause des attentats commis contre les Espagnols, nous ne tarderions pas à marcher contre eux pour les châtier, comme nous avions fait à Tepeaca, à Cachula et à Tecamachalco. Sandoval mit sa troupe et ses arbalétriers en bon ordre; il convint avec ses cavaliers comment ils devaient marcher et charger l'ennemi. Avant de franchir les limites des territoires hostiles, il envoya aux Indiens un messager, les engageant à se présenter pacifiquement et à rendre l'or et les armes qu'ils avaient volés, avec l'assurance que la mort des Espagnols leur serait pardonnée. Ces messages furent renouvelés trois ou quatre fois, et la réponse fut toujours que si nous allions chez eux, de même qu'ils avaient tué et mangé les *teules* que nous leur réclamions, ils tueraient et mangeraient notre capitaine, ainsi que tous ceux qu'il amenait avec lui.

Les messages étant restés sans résultat, Sandoval envoya dire une dernière fois aux Indiens qu'il les réduirait en esclavage, pour avoir été des traîtres et des assassins de grande route; qu'ils eussent à se préparer à bien se défendre. Sur ce, Sandoval se mit en marche avec ses compagnons et il attaqua l'ennemi par deux côtés à la fois. Les Mexicains et les naturels de ce village se battirent très-bien; néanmoins, sans que je veuille donner ici des détails sur l'action, Sandoval les défit complétement. Les Mexicains et les caciques des villages prirent la fuite; on les poursuivit et l'on captura beaucoup de femmes et d'enfants, négligeant d'en faire autant des Indiens, pour ne pas se donner le souci de les garder. Nous trouvâmes dans quelques temples du village beaucoup de vêtements, des armes, des freins de chevaux, deux selles et bien d'autres objets à l'usage de la cavalerie, que l'on avait offerts aux idoles. Sandoval résolut de rester là trois jours. Les

caciques des deux villages vinrent demander pardon et jurer obéissance à Sa Majesté. Le capitaine exigea qu'ils rendissent l'or enlevé aux Espagnols assassinés, avant qu'il leur pardonnât. Ils répondirent que les Mexicains avaient pris l'or et l'avaient aussitôt envoyé à Mexico au nouveau seigneur qu'ils s'étaient donné pour roi; de sorte qu'il n'en restait plus. Sandoval leur répliqua que, pour obtenir l'oubli de leurs crimes, ils devaient aller où se trouvait Malinche, qui leur pardonnerait après leur avoir parlé. Cela dit, il se mit en route et s'en retourna, avec une grande quantité de femmes et d'enfants que l'on marqua au fer comme esclaves. Cortès se réjouit beaucoup de le voir revenir dans un état satisfaisant, quoiqu'il y eût dans ses rangs huit soldats grièvement blessés, que trois chevaux fussent morts et que lui-même portât les traces d'un coup de flèche. Je ne fis pas cette campagne : j'étais très-malade de fièvres et je rendais du sang par la bouche. Grâce à Dieu, je revins à la santé parce qu'on me saigna plusieurs fois[1].

On sait donc que Gonzalo de Sandoval avait dit aux caciques de Xalacingo et de Cacatami de se rendre auprès de Cortès pour lui demander la paix. Ce ne furent pas seulement ces villages qui firent cette démarche, mais bien d'autres encore des environs. Ils apportèrent des provisions à la ville où nous étions et jurèrent tous obéissance à Sa Majesté. Cette expédition eut les plus importants résultats : la paix fut établie dans tous ces districts, et il s'ensuivit que Cortès acquit dans la Nouvelle-Espagne entière une si grande réputation non-seulement d'homme pratiquant la justice, mais encore de guerrier valeureux, qu'il inspirait de la crainte à tout le monde et surtout à Guatemuz, le roi nouvellement élu à Mexico. Il y gagna une telle autorité et une si grande influence qu'on venait lui soumettre, de pays lointains, des procès d'indigènes, surtout en affaires se rapportant aux distinctions de seigneurs et de caciques. Comme la petite vérole se répandit dans toute la Nouvelle-Espagne, beaucoup de hauts personnages en furent victimes. Il y eut donc lieu de rechercher souvent à qui devait appartenir la succession des caciques et seigneuries, et comment se partageraient les terres et vassaux; c'était à ce propos qu'on venait fréquemment trouver Cortès, comme s'il eût été le maître absolu de tout le pays, afin que sa seule autorité élevât les nouveaux seigneurs au rang qui leur appartenait.

Ce fut à cette époque qu'on vint d'Ozucar et de Guacachula, au sujet d'une proche parente de Montezuma qui était mariée avec le seigneur d'Ozucar. Ils eurent un fils qui paraissait justement à quelques-uns devoir être l'héritier de cette seigneurie, en sa qualité de neveu de Montezuma. Néanmoins il ne manqua pas de gens pour

1. Selon toute probabilité, notre auteur lui-même fut atteint de pneumonie.

prétendre que les droits à la succession étaient en faveur d'un autre seigneur. Il en résulta de graves discussions à propos desquelles on fut consulter Cortès, qui déclara que l'héritage devait tomber aux mains du parent de Montezuma; et sa décision fut immédiatement exécutée. On se présenta de même de plusieurs autres peuplades des environs, au sujet de procès; notre général décidait la remise des terres en litige aux mains de ceux qui lui paraissaient être les ayants-droit.

En ce même temps, il eut connaissance que neuf Espagnols avaient été tués dans le bourg de Cocotlan, situé six lieues plus loin, et que nous avions déjà surnommé Castilblanco, ainsi que je l'ai dit plus haut en en donnant le motif. Notre chef envoya encore Gonzalo de Sandoval pour y infliger un châtiment et en obtenir la pacification. Celui-ci partit avec trente cavaliers, cent soldats, huit arbalétriers, cinq hommes d'escopette et un certain nombre de Tlascaltèques. Ces alliés, qui furent des meilleurs soldats, se montrèrent toujours très-fidèles. Sandoval dépêcha cinq dignitaires de Tepeaca pour présenter nos sommations aux habitants du bourg, avec mille protestations obligeantes, en ajoutant toutefois que, s'ils ne se présentaient pas à lui, il irait les combattre et les emmènerait en esclavage. Mais il paraît qu'il y avait une garnison de Mexicains destinée à protéger cette peuplade. Ils s'empressèrent de répondre que Guatemuz était leur roi; qu'ils n'avaient pas à se rendre à l'appel d'un autre seigneur quelconque; que si du reste on avançait vers eux, on les trouverait en rase campagne; que leur décision n'était pas moindre que celle dont ils avaient fait preuve à Mexico, sur les chaussées et au passage des ponts; qu'au surplus ils savaient fort bien à quel degré s'élevait notre grande valeur. Sandoval, ayant entendu ces propos, forma les rangs dans l'ordre que devaient garder au combat les cavaliers, les fusiliers et les arbalétriers; il ordonna aux Tlascaltèques de ne pas se jeter sur l'ennemi tout d'abord, afin de ne point mettre obstacle aux charges des cavaliers et de ne pas courir eux-mêmes le risque d'être blessés par les arbalètes, les escopettes ou les pieds des chevaux. Ils ne devaient donc pas bouger avant que les forces de Sandoval eussent chargé l'ennemi; mais, à peine la déroute commencée, ils avaient l'ordre de s'acharner à la poursuite des Mexicains pour s'emparer d'eux.

Tout cela étant convenu, Sandoval se mit en marche vers le bourg. L'ennemi en sortit pour venir à sa rencontre avec deux bataillons de guerriers, en un point où se trouvaient des défenses artificielles et des terrains coupés de ravins. Ils y tinrent bon quelques instants, tandis que les arbalètes et les escopettes leur causaient le plus grand mal; mais enfin Sandoval put arriver à franchir les palissades avec ses cavaliers. A la vérité on lui blessa là neuf chevaux, et l'un d'eux

mortellement; quatre soldats y reçurent aussi des blessures. Toujours est-il qu'il franchit le mauvais pas et que ses cavaliers purent se déployer. Quoique le sol fût très-inégal et couvert de pierres, il put se précipiter sur les bataillons ennemis et les ramener jusqu'au bourg. Là, ils s'arrêtèrent sur une grande place et s'abritèrent encore derrière des défenses et sur des temples où ils prirent un solide appui. Ils se battaient avec beaucoup de valeur; mais enfin on eut raison d'eux et on tua sept Indiens. Il n'était pas nécessaire de recommander la poursuite aux Tlascaltèques : outre qu'ils étaient fort bons soldats, ils y trouvaient leur bénéfice, surtout à cause du voisinage de leur pays avec l'endroit où l'on se battait. On prit beaucoup de femmes et d'enfants.

Sandoval resta là deux jours et fit appeler les caciques du bourg par des dignitaires de Tepeaca qui étaient avec lui. Ils obéirent à son appel et demandèrent pardon pour les assassinats commis sur les Espagnols. Sandoval répondit que s'ils rendaient les vêtements et tout ce qu'ils avaient volé, on leur pardonnerait. Mais ils répliquèrent que tout avait été brûlé, qu'on n'avait rien gardé et qu'ils avaient déjà fini de manger la plupart de ceux qui furent tués; que cinq *teules* avaient été envoyés vivants à leur seigneur Guatemuz; que du reste leurs méfaits étaient assez châtiés par la mort de leurs compatriotes qui venaient d'être tués sur le champ de bataille et dans le village; qu'on leur pardonnât; qu'ils auraient soin de fournir des vivres dans le bourg où Malinche se trouvait. Sandoval, convaincu qu'on ne pouvait mieux faire, leur pardonna, tandis que de leur côté ils promettaient de servir fidèlement en tout ce qui leur serait commandé. Après quoi, il revint à la ville où il fut bien reçu par Cortès et par nous tous. Mais j'en resterai là pour dire comment on marqua au fer les esclaves que l'on prit dans ces provinces.

CHAPITRE CXXXV

Comme quoi on rassembla les femmes et les esclaves provenant des affaires de Tepeaca, de Cachula, de Tecamachalco, de Castilblanco et de tous les pays en dépendant, pour qu'on les marquât au fer, au nom de Sa Majesté; ce qui advint à ce sujet.

Lorsque Gonzalo de Sandoval fut revenu à la ville de Segura de la Frontera, comme tout était pacifié dans cette province et que par conséquent nous n'avions plus à faire de nouvelles expéditions, les peuplades des environs ayant juré obéissance à Sa Majesté, Cortès, d'accord avec les commissaires du Roi, résolut de marquer au fer les esclaves, afin d'y prélever son cinquième après avoir mis à part le

quint de Sa Majesté. A cet effet, il fit mettre à l'ordre du jour et proclamer dans le quartier et par la ville que tous les soldats eussent à présenter les pièces qu'ils auraient acquises, sous le délai de deux jours, dans une maison désignée à cet effet, pour qu'on les marquât au fer. Nous nous empressâmes d'y aller avec toutes les Indiennes et enfants que nous avions pris. Quant aux hommes, nous n'en désirions pas, à cause du souci qu'on aurait eu de les garder; nous n'avions d'ailleurs pas besoin de leurs services, puisque nos amis les Tlascaltèques étaient là pour nous les rendre. Toutes les pièces étant réunies et le fer prêt, avec la marque *G* qui veut dire *Guerre*, en deux tours de main, sans que nous y prissions garde, on mit de côté le quint royal, ainsi que le cinquième de Cortès. Au surplus, la nuit aidant, après que nous eûmes remis nos esclaves dans la maison, on s'était empressé de choisir et de cacher les meilleures Indiennes, de sorte que, quand nous revînmes, on n'en vit pas une seule passable, et, au moment de les répartir, on n'avait plus à nous donner que des vieilles qui ne valaient rien.

Ce fut là une occasion de murmures contre Cortès et contre ceux qui l'aidaient à détourner et à cacher les bonnes Indiennes. Il y eut même des soldats de Narvaez qui osèrent le dire à notre général, jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient jamais su qu'il y eût deux rois dans les pays de Sa Majesté, de manière qu'on y dût prélever deux cinquièmes royaux. Un de ces soldats était Juan Bono de Quexo, qui ajouta d'ailleurs qu'on ne resterait pas en un pareil pays et qu'il ferait tout savoir en Castille, à Sa Majesté et aux membres du Conseil royal des Indes. Un autre soldat s'exprima encore plus clairement, disant au général qu'il ne lui avait pas suffi de répartir l'or de Mexico de la manière qu'on savait, c'est-à-dire qu'en faisant les parts Cortès prétendit qu'on n'avait trouvé que trois cent mille piastres, tandis que, au moment d'entreprendre notre fuite de la capitale, on dut constater légalement qu'on en abandonnait plus de sept cent mille; que maintenant, après que le pauvre soldat avait essoufflé ses poumons et s'était fait cribler de blessures pour posséder une bonne Indienne, on n'en avait que les jupons et les chemises, les pièces de choix ayant été déjà prises et cachées. Il ajoutait que, lorsqu'avait paru l'ordre du jour demandant qu'on les présentât à la marque, chaque soldat avait cru qu'on lui rendrait ses propres pièces, après en avoir estimé la valeur pour en retirer exactement le quint de Sa Majesté; que du reste il ne serait nullement question d'un cinquième à donner à Cortès... Il murmurait bien d'autres choses pires encore.

Notre général, l'ayant entendu, répondit doucereusement et avec calme qu'il jurait sur sa conscience (c'est ainsi qu'il faisait ses serments) qu'on n'en agirait plus ainsi à l'avenir; que les Indiennes,

bonnes ou mauvaises, seraient mises à l'enchère, les bonnes adjugées pour telles et les mauvaises à leur juste prix, de sorte qu'on n'aurait plus à lui chercher dispute. Du reste, on ne fit plus d'esclaves à Tepeaca; mais bientôt j'aurai l'occasion de dire qu'on en reprit la coutume à Tezcuco. Pour à présent je n'ajouterai pas un mot à ce sujet et je porterai l'attention sur des événements pires encore que la question des esclaves.

J'ai dit, on s'en souvient, que pendant la triste nuit où nous sortîmes de Mexico en fuyards, il resta dans l'appartement de Cortès plusieurs lingots d'or qu'on abandonna, après avoir chargé tout ce qu'on put sur les chevaux et la jument et à l'aide des Tlascaltèques, sans compter ce que les amis préférés et quelques soldats purent en détourner. Considérant alors que ce qui restait serait perdu et tomberait au pouvoir des Mexicains, Cortès assura par écriture de notaire que quiconque voudrait prendre de cet or abandonné pourrait le faire, puisque, de toute façon, il fallait le regarder comme perdu. Plusieurs soldats de Narvaez et quelques-uns des nôtres en prirent leur bonne charge. Il y en eut qui, pour le conserver, perdirent la vie. Quant à ceux qui eurent la chance de sauver leur butin, ils n'y purent parvenir qu'en courant les plus grands dangers et en s'exposant aux blessures les plus sérieuses.

Or, Cortès, à Segura de la Frontera, vint à savoir que plusieurs lingots d'or circulaient dans le campement sur les tables de jeu; au surplus, comme dit le proverbe, l'or et l'amour sont difficiles à cacher. Notre chef fit donc proclamer que, sous peine de graves châtiments, on eût à produire tout l'or qui avait été sauvé; les porteurs en garderaient le tiers, tandis que la totalité serait prise à tout individu qui ne l'aurait pas présentée. Plusieurs des soldats qui possédaient cet or ne voulurent point le rendre. A quelques-uns Cortès le prit en entier à titre d'emprunt, ayant plutôt recours à la force qu'à la bonne volonté. Mais bientôt, comme on s'aperçut que presque tous les capitaines et même les commissaires du Roi en possédaient des sacs bien remplis, on jugea prudent de ne pas donner suite à l'ordre du jour, et il n'en fut plus question. Il n'en résulta pas moins que cette mesure méditée par Cortès fut très-mal jugée.

Abandonnons ces propos pour raconter comme quoi la plupart des capitaines et principaux personnages venus avec Narvaez demandèrent l'autorisation de retourner à Cuba; nous allons dire comment Cortès la leur donna, et ce qui advint encore.

CHAPITRE CXXXVI

Comment les capitaines et principales personnes que Narvaez avaient amenés avec lui demandèrent l'autorisation de retourner à l'île de Cuba; comme quoi, l'ayant obtenue, ils se mirent en route. Comment Cortès envoya des ambassadeurs en Castille, à Santo-Domingo et à Jamaïque, et ce qui advint en toutes ces choses.

Les capitaines de Narvaez virent bien qu'en comptant les arrivées de Cuba et celles qui provenaient des envois que Francisco de Garay faisait à son expédition, ainsi que je l'ai dit en son lieu, les renforts ne manqueraient décidément pas à notre armée. S'étant assurés d'ailleurs que les peuplades de la province de Tepeaca étaient définivement pacifiées, ils ajoutèrent les promesses à la prière pour obtenir, après bien des explications, que Cortès leur permît de retourner à l'île de Cuba, attendu qu'il s'y était engagé déjà depuis longtemps. Notre chef s'empressa de leur en donner l'autorisation, assurant que s'il reconquérait la Nouvelle-Espagne avec la ville de Mexico, il donnerait à Andrès de Duero, son associé, plus d'or qu'il ne lui en avait donné jusque-là. Il fit encore des promesses dans le même sens aux autres capitaines, surtout à Agustin Bermudez. Il ordonna qu'on les pourvût des provisions qu'on avait en ce moment : maïs, petits chiens salés, ainsi que quelques poules, et il leur fit donner un de ses meilleurs navires. Il écrivit à sa femme, Catalina Juarès la Mercaïda, et à Juan Juarès, son beau-frère, qui vivaient alors dans l'île de Cuba. Il leur envoyait quelques lingots et des joyaux d'or, leur faisant savoir en même temps tous les malheurs qui nous étaient arrivés lorsque nous fûmes chassés de Mexico.

Quoi qu'il en soit, nous nommerons ici les personnes qui demandèrent l'autorisation de retourner à Cuba, non sans emporter quelques richesses. Ce furent : Andrès de Duero, Agustin Bermudez, Juan Bono de Quexo, Bernardino de Quesada, Francisco Velasquez le Bossu, parent de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba; Gonzalo Carrasco, celui-là même qui vit maintenant à Puebla, après être retourné à la Nouvelle-Espagne; un certain Melchor de Velasço, qui devint habitant de Guatemala; un certain Ximenez, qui revint plus tard vivre à Guaxaca, après avoir été chercher ses fils; le commandeur Leon de Cervantès, qui ramena ses filles et les maria très-honorablement à son retour à Mexico. Partit encore un nommé Maldonado, natif de Medellin, qui se trouvait malade; ne le confondons pas avec Maldonado qui se maria avec dona Maria del Rincon, ni avec Maldonado le gros, ni avec cet autre qu'on appelait Alvaro Maldonado le Rageur, qui se maria avec une dame appelée Maria Arias. Partit aussi un

certain Vargas, habitant de la Trinité, qu'on appelait à Cuba le Galant. Remarquez que je ne veux pas dire le Vargas qui fut beau-père de Christoval Lobo et devint plus tart habitant de Guatemala. Partit encore un marin, soldat de Cortès, nommé Cardenas; c'était celui-là même qui disait un jour à un de ses camarades qu'on ne pouvait plus dormir en paix, puisqu'on avait deux rois dans la Nouvelle-Espagne. Ce fut à lui que Cortès donna trois cents piastres pour qu'il allât rejoindre sa femme et ses enfants. Pour éviter du reste de prolonger cette liste en faisant mémoire de tous les partants, je me contenterai de dire que beaucoup d'autres, dont les noms ne me reviennent pas, entreprirent ce voyage de retour.

Toujours est-il que nous nous hasardâmes à demander à Cortès pourquoi il autorisait tant de départs, en considérant combien peu nous restions avec lui. Il nous répondit qu'il agissait ainsi pour éviter des scandales et mettre fin à des démarches importunes; que du reste nous voyions bien que quelques-uns de ceux qui retournaient à Cuba ne servaient pas à grand'chose en fait de guerre et de campagne, et qu'il valait mieux rester seuls que continuer à être en mauvaise compagnie. Il envoya Pedro de Alvarado pour présider à leur embarquement, lui donnant l'ordre de revenir, immédiatement après, à la ville de la Frontera.

Disons aussi que Cortès envoya en Castille Diego de Ordas et Alonso de Mendoza, natif de Medellin ou de Caceres, pour y traiter d'affaires qui lui étaient personnelles. Je n'eus pas la moindre connaissance de ce dont ils furent chargés concernant l'expédition, car notre chef ne nous dit absolument rien de ce qu'il envoyait traiter avec Sa Majesté. Je ne sus pas non plus ce qui arriva à ces envoyés en Castille, si ce n'est que l'évêque de Burgos criait sur les toits et devant Ordas que nous tous, aussi bien Cortès que les soldats partis avec lui, n'étions que de mauvais traîtres, accusation qu'Ordas relevait dans les meilleurs termes. Ce fut alors que cet envoyé fut nommé commandeur de Santiago et reçut pour écusson le volcan qui se trouve près de Guaxocingo et de Cholula. Quant aux affaires qu'il traita, je dirai bientôt ce que nous en sûmes par correspondance.

Abandonnons ce point de notre histoire, pour dire que Cortès commissionna Alonso de Avila, qui était capitaine et intendant de la Nouvelle-Espagne, en lui adjoignant un autre hidalgo nommé Francisco Alvarez Chico, homme très-rompu aux affaires. Il les envoyait avec un autre navire à l'île de Santo-Domingo, dans le but de faire au Tribunal suprême qui s'y trouvait installé et aux Frères hiéronymites qui en étaient les gouverneurs, le récit de tout ce qui nous était arrivé, les priant d'approuver tout ce que nous fîmes en conquérant le pays et en battant les forces de Narvaez. Nos envoyés devaient expliquer comment nous avions fait des esclaves parmi les

peuplades où des Espagnols avaient été assassinés et où l'on s'était soustrait à l'obéissance jurée à notre Roi et seigneur; ils devaient dire aussi que nous étions dans l'intention de traiter de même tous les villages qui s'étaient ligués contre nous en faveur des Mexicains. Cortès suppliait en même temps qu'on fît tout savoir, en Castille, à notre grand Empereur; qu'on voulût bien se souvenir des grands services que nous ne cessions de rendre et qu'ainsi, par l'intercession du Tribunal royal, nous fussions traités avec justice et protégés contre la malveillance et les actes dont nous poursuivait sans cesse l'évêque de Burgos, archevêque de Rosano.

Cortès envoya en même temps un autre navire à l'île de Jamaïque, à la recherche de chevaux et juments. La commission en fut donnée à un capitaine nommé Solis, que nous appelâmes Solis de la Huerta après la prise de Mexico; il était le gendre de celui que nous nommions le bachelier Ortega. Je n'ignore pas que quelques curieux lecteurs me demanderont comment il se faisait que, sans argent, Cortès envoyât ainsi Diego de Ordas traiter des affaires en Castille; car enfin, pour aller en Castille, comme en d'autres lieux, il faut des espèces; d'autant plus qu'il envoya en commission, à Santo-Domingo, Alonso de Avila et Francisco Alvarez Chico, et que même il fit acheter des juments et des chevaux à l'île de Jamaïque. A tout cela je réponds que sans doute nous sortîmes de Mexico en fuyards dans cette nuit dont j'ai si souvent parlé; mais, comme il restait beaucoup de lingots abandonnés et entassés dans la grande salle, presque tous les soldats en prirent leur part, en particulier les cavaliers et mieux encore les gens de Narvaez. Quant aux commissaires de Sa Majesté, ils emportèrent des valises préparées à l'avance. Au surplus, on avait chargé d'or plus de quatre-vingts Indiens Tlascaltèques, par ordre de Cortès; ils étaient à la tête de tout le monde lorsqu'on gagna les ponts, et il est naturel de penser qu'ils réussirent à sauver plusieurs charges de métal et que tout ne se perdit pas dans le passage de la chaussée. Quant à nous, pauvres soldats, qui n'avions point de commandements et qui n'étions que commandés, nous ne songeâmes guère qu'à sauver nos vies d'abord et à panser nos blessures ensuite. Aussi ne fîmes-nous pas grand cas de l'or et ne nous mîmes-nous point en peine de savoir s'il en sortit beaucoup de charges ou non par les ponts. Cortès et quelques-uns de nos capitaines purent donc faire main basse sur l'or que certains Tlascaltèques avaient sauvé. Nous eûmes même le soupçon qu'on s'empara des quarante mille piastres destinées à la Villa Rica, en faisant répandre le bruit qu'elles avaient été volées. C'est avec ces ressources que Cortès put envoyer des émissaires en Castille pour ses affaires personnelles, aussi bien qu'à Santo-Domingo pour le Tribunal suprême, en même temps que, d'autre part, il faisait acheter des chevaux. Pour ce qui est de l'or que chacun

des soldats avait pu prendre, on le gardait en secret, malgré l'ordre qui avait été donné de le présenter.

Laissons ce sujet pour dire que Cortès, après avoir pacifié toutes les peuplades du district de Tepeaca, décida qu'un certain Francisco de Orozco resterait à la ville de Segura de la Frontera en qualité de commandant, avec environ vingt soldats blessés ou malades. Cela fait, nous nous rendîmes avec presque toutes nos forces à Tlascala, où l'ordre fut donné de couper du bois dans le but de construire treize brigantins qui devaient nous servir à attaquer Mexico, car il nous paraissait impossible, sans ce secours, de nous rendre maîtres des eaux de la lagune, ni de pousser nos attaques, ni d'entrer par les chaussées dans la capitale, à moins de faire courir à nos existences les risques les plus sérieux. Ce fut Martin Lopez qui dirigea cette coupe et fut chargé de dessiner les carènes et de prendre toutes les mesures pour que ces embarcations fussent légères et bonnes voilières, comme cela était nécessaire pour le but auquel on les destinait. Ce constructeur fut en outre un excellent soldat et servit très-bien Sa Majesté en toute cette campagne. A propos de ces brigantins il se conduisit en homme résolu, et l'on peut dire que, si nous n'avions pas eu la chance qu'il vînt des premiers en notre compagnie, il eût fallu demander un maître de son métier en Castille, l'on eût perdu beaucoup de temps dans l'attente, et peut-être même ne fût-il venu personne.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à notre sujet, le fait est que quand nous arrivâmes à Tlascala, notre grand ami et sujet loyal de Sa Majesté, Maceescaci, était mort de la petite vérole. Nous en fûmes tous affligés et Cortès, comme il disait lui-même, en éprouva autant de regret que si c'eût été son propre père. Il s'habilla de deuil et plusieurs de nos capitaines l'imitèrent; quant à nous, nous aidions notre chef à honorer le plus possible les fils du défunt. Comme d'ailleurs les avis étaient partagés, à Tlascala, au sujet de la charge du cacique, Cortès désigna un fils légitime de Maceescaci pour lui succéder, en considération de l'ordre qu'avait formulé le vieillard avant de mourir. Maceescaci, entre autres conseils, avait même pris soin de dire à ses fils et à ses parents qu'ils ne devaient point se soustraire au commandement de Malinche et de ses frères, parce que c'était nous certainement qui étions appelés à régner sur le pays. Nous ne parlerons donc plus du vieux cacique, puisqu'il a cessé de vivre; mais disons que Xicotenga, Chichimecatecle et tous les autres caciques de Tlascala vinrent faire à Cortès leurs offres de services, soit pour couper le bois qui devait être employé à construire les brigantins, soit pour toute autre chose qu'il lui plairait de commander dans le but de faire la guerre aux Mexicains. Notre chef les serra affectueusement dans ses bras, rendant grâces à tout le monde, surtout au vieux Xicotenga

et à Chichimecatecle. Il fit ensuite tous ses efforts pour obtenir que Xicotenga se fît chrétien. Le bon cacique y consentit volontiers et ce fut au milieu de la fête la plus solennelle que le Père de la Merced le baptisa en lui donnant le nom de don Lorenzo de Vargas.

Revenons à nos brigantins. Martin Lopez donna une telle impulsion à la coupe, avec le secours des Indiens, qu'en peu de jours on eut tout le bois nécessaire. Chaque madrier reçut son numéro d'ordre indiquant la place qu'il devait occuper, ainsi qu'ont l'habitude de le faire les maîtres et calfats. Lopez fut aidé dans son travail par Andrès Nuñez et par un vieux charpentier, appelé Ramirez, qu'une blessure avait rendu boiteux. Cortès envoya chercher à la Villa Rica beaucoup de fer et la clouterie des navires que nous avions mis à la côte, les ancres, les voiles, les cordages, l'étoupe et enfin l'outillage propre à ce genre de construction. Il fit venir tous les forgerons qu'on avait, ainsi qu'un certain Hernando de Aguilar, qui aidait à battre le fer; et comme il y avait en ce temps trois de nos hommes qui portaient le même nom, nous avions pris l'habitude de l'appeler « le Mâchefer Aguilar ». L'officier choisi pour aller chercher ces objets fut un nommé Santa Cruz, de Burgos, très-bon soldat, fort actif, qui devint plus tard regidor de Mexico. Il apporta tout ce qui avait été retiré des navires, même les chaudières pour préparer le goudron, employant pour cela plus de mille Indiens de charge que toutes les peuplades ennemies de Mexico s'empressèrent de mettre à sa disposition. Comme nous n'avions point de poix pour fabriquer notre goudron et que les Indiens ne la savaient point faire, Cortès envoya quatre matelots, entendus en ce genre de travail, pour qu'ils fussent la préparer sur une plantation de pins qui se trouvait près de Guaxocingo.

Je m'occuperai maintenant d'un sujet qui n'est guère en rapport avec ce que nous sommes en train de raconter. C'est que quelques curieux, qui connaissaient très-bien Alonso de Avila et le savaient bon capitaine, très-courageux, trésorier de la Nouvelle-Espagne, bon guerrier et plus enclin à batailler qu'à traiter des affaires avec les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles, demandaient pourquoi Cortès l'avait choisi pour émissaire, tandis qu'il avait à ses côtés des hommes plus habitués à ce genre d'occupations, comme par exemple Alonso de Grado, Juan de Caceres le Riche et bien d'autres dont on faisait l'énumération. Eh bien! je réponds que Cortès choisit Alonso de Avila parce qu'il le savait un homme solide, bien capable de répondre pour nous comme il le trouverait juste; il l'envoya encore parce qu'il avait eu des querelles avec d'autres capitaines et qu'il ne se gênait guère pour faire au général n'importe quelle observation lui paraissant opportune. Cortès voulait ainsi éviter des esclandres, donner à Andrès de Tapia la capitainerie devenue vacante, et la tré-

sorerie à Alonso de Grado : tels furent les motifs qui firent choisir Avila pour envoyé.

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Cortès, voyant qu'on avait achevé de couper le bois pour les brigantins et que d'ailleurs les hommes dont j'ai fait mention étaient partis pour Cuba, en nous débarrassant de ces dangereux parasites amenés par Narvaez, qui s'obstinaient sans cesse à réveiller en nous de nouvelles craintes et nous détournaient de l'idée d'aller faire le siége de Mexico en nous disant que nous n'étions point assez nombreux pour soutenir le choc de cette capitale; Cortès, dis-je, se voyant délivré de cette source de découragements, prit la résolution de marcher sur Tezcuco avec tout son monde. Ce ne fut pas sans donner lieu à un grand nombre de conférences et de contestations, parce que quelques-uns d'entre nous prétendaient qu'Ayocingo, par sa situation, par ses canaux, par ses tranchées, par sa proximité de Chalco, serait préférable au canal et à l'estuaire de Tezcuco, pour construire nos brigantins. D'autres, au contraire, s'obstinaient à dire que Tezcuco méritait mieux notre choix, vu que c'était un point central entouré d'un grand nombre de villages, et qu'en ayant pour nous cette ville il nous serait plus facile de faire des sorties utiles contre tous les petits pays formant le district de Mexico. Au surplus, une fois fixés dans cette place, nous serions en mesure de prendre les plus sages partis en rapport avec la marche des événements.

On était déjà convenu de suivre ce dernier avis, lorsque trois soldats porteurs d'un message de la Villa Rica vinrent donner la nouvelle qu'un navire de fort tonnage était arrivé de Castille et des îles Canaries avec un chargement de bonnes arbalètes, trois chevaux, beaucoup d'effets mercantiles, des escopettes, poudre, fil d'arbalètes, et autres objets d'armement. Le propriétaire des marchandises et du navire était un certain Juan de Burgos; le maître commandant se nommait Francisco Medel. Il nous venait un renfort de treize soldats. Cette nouvelle nous causa une grande joie. L'entrain que nous mettions déjà à préparer notre départ pour Tezcuco s'augmenta par le bon effet de ce nouvel arrivage; car Cortès s'empressa de faire acheter les armes, la poudre et presque tous les objets du chargement. Bien plus, Juan de Burgos lui-même, Medel et tous les passagers s'en vinrent où nous étions et nous causèrent en arrivant une satisfaction très-grande, par le secours qu'ils nous apportaient en une occasion si opportune. Je me rappelle que là se trouvait un certain Juan del Espinar, qui devint plus tard un riche habitant de Guatemala. Là venait aussi un nommé Sagredo, oncle d'une dame du même nom qui vivait à Cuba; ils étaient natifs de Medellin. Venait encore un Basque, appelé Monjaraz, lequel se disait l'oncle d'Andrès et de Gregorio de Monjaraz qui se trouvaient avec nous, et au sur-

plus père d'une très-belle femme qui vint bientôt à Mexico. Voici pourquoi je fais mémoire de ce personnage. Il ne nous suivit pas tout d'abord dans nos combats et dans nos attaques, parce qu'il se trouvait souffrant et malade. Lorsqu'il fut rétabli et que nous commencions à assiéger Mexico, il se vanta d'être un audacieux soldat et manifesta le désir de voir comment nous en venions aux mains avec les Mexicains, témoignant du peu de cas qu'il faisait du courage des Indiens. Il s'aventura, en conséquence, à monter sur un temple élevé construit en tourelle, et nous ne pûmes jamais savoir comment nos ennemis s'emparèrent de lui et lui donnèrent la mort ce jour-là même. Mais plusieurs de nos camarades, qui l'avaient connu à l'île de Santo-Domingo, prétendirent que ce fut par permission divine qu'il périt de cette mort, parce qu'il avait tué sa femme, excellente, honorable et fort belle personne, sans qu'elle eût fourni aucun prétexte qui pût lui servir d'excuse. Cela n'empêcha pas qu'il trouvât des faux témoins qui accusèrent la défunte de maléfices.

Laissons ces événements arrivés en d'autres temps, et contons comme quoi nous fûmes à Tezcuco et ce qui nous advint encore.

CHAPITRE CXXXVII

Comment nous prîmes avec toute notre armée le chemin de Tezcuco. Ce qui nous arriva en route, et autres choses qui advinrent.

Lorsque Cortès se vit si bien approvisionné d'escopettes, de poudre, d'arbalètes et de chevaux; connaissant d'ailleurs le grand désir que nous avions tous, capitaines et soldats, de tomber sur la capitale de Mexico, il résolut de s'adresser aux caciques de Tlascala pour en obtenir dix mille Indiens guerriers qui feraient avec nous l'expédition de Tezcuco, ville considérable qui, après Mexico, est une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne. A peine leur eut-il adressé sa demande, accompagnée d'un éloquent discours, que le vieux Xicotenga, dont le nom était Lorenzo de Vargas depuis qu'il était devenu chrétien, s'empressa de répondre qu'il le ferait bien volontiers et qu'il donnerait non-seulement dix mille hommes, mais bien davantage encore si l'on en avait le désir, proposant pour capitaines un de leurs plus valeureux caciques, accompagné de notre grand ami Chichimecatecle. Cortès lui en adressa les plus vifs remerciements. On fit une grande revue; mais je ne pourrais dire quel nombre nous formions en soldats et autres auxiliaires. Toujours est-il qu'un certain jour après Pâques de Nativité de l'an 1520, nous nous mîmes

en route et cheminâmes en bon ordre, ainsi que c'était notre coutume.

Nous fûmes passer la nuit dans un village dépendant de Tezcuco; les habitants nous y fournirent ce qui nous était nécessaire. Au delà de ce point, nous entrions dans les dépendances de Mexico; aussi marchâmes-nous mieux sur nos gardes, l'artillerie, les arbalétriers et les escopettiers dans le meilleur ordre. Quatre cavaliers nous précédaient en éclaireurs, s'aidant de quatre soldats très-agiles, armés d'épées et de rondaches, qui avaient pour mission de bien examiner les chemins pour s'assurer que les chevaux y pourraient passer; car l'avis nous était parvenu, quand nous étions déjà en route, qu'on avait accumulé des obstacles dans un mauvais passage et obstrué les sentiers de la montagne avec des abatis d'arbres. On avait en effet reçu la nouvelle, tant à Mexico qu'à Tezcuco, que nous nous dirigions sur cette dernière ville. Nous ne rencontrâmes cependant, ce jour-là, aucun embarras. Nous allâmes passer la nuit à trois lieues de distance, au pied de la sierra. Nous y éprouvâmes un froid excessif et nous attendîmes le jour, protégés par nos éclaireurs, nos sentinelles et nos espions.

Le jour étant venu, nous commençâmes à monter pour franchir un petit passage, à travers de fort mauvais ravins et des tranchées qu'on avait pratiquées sur la route, qui se trouvait au surplus partout obstruée par des pins et d'autres arbres abattus. Mais comme nous avions avec nous un grand nombre d'alliés tlascaltèques, on réussit promptement à enlever les obstacles. Nous cheminâmes en bon ordre, nous faisant précéder par une capitainerie d'escopettiers et d'arbalétriers. Nos alliés continuant du reste à couper et à enlever les troncs d'arbres, nos chevaux purent passer, et nous arrivâmes au haut de la sierra. Nous commençâmes même la descente, jusqu'à ce que nous parvînmes à un point d'où l'on découvrait la lagune de Mexico et les grandes villes qui s'élevaient au milieu de ses eaux. A cet aspect, nous rendîmes grâces à Dieu qui permettait que nous pussions la revoir. Nous nous rappelâmes alors notre récente défaite, notre fuite de Mexico, et nous nous promîmes bien, si Dieu avait la bonté de nous accorder meilleure chance, de nous montrer plus avisés dans la manière de faire le siége de la ville. Nous descendîmes décidément la sierra où nous apercevions la fumée de différents foyers entretenus comme signaux par des émissaires de Tezcuco et des autres peuplades qui en dépendaient. A quelques pas plus loin, nous donnâmes sur un bataillon de gens de guerre mexicains et tezcucans qui nous attendaient en un passage difficile où se trouvait un pont jeté sur un ravin profond, occupé par un fort courant d'eau. Nous n'eûmes pas de peine à mettre ces gens-là en déroute et nous effectuâmes le passage sains et saufs. Il fallait entendre alors les

vociférations et les cris que nos adversaires lançaient du lieu où ils étaient établis et du fond des ravins, mais sans rien entreprendre contre nous. C'était d'ailleurs un terrain où nos chevaux ne pouvaient les poursuivre; mais nos amis les Tlascaltèques leur prenaient des poules et ne ménageaient rien de tout ce qu'ils pouvaient enlever, quoique Cortès eût bien recommandé de ne traiter en ennemis que ceux qui nous feraient la guerre; à quoi nos alliés répondaient que si ces gens étaient animés envers nous de bons sentiments et d'intentions pacifiques, ils ne viendraient point nous attendre sur la route comme ils l'avaient fait, en essayant d'empêcher notre passage sur le pont du ravin.

Rentrons mieux dans notre sujet, pour dire que nous fûmes passer la nuit dans un village abandonné, dépendant de Tezcuco. Nous prîmes soin d'organiser nos rondes, nos veilleurs et nos éclaireurs, craignant que plusieurs bataillons mexicains, postés pour nous attendre dans des passages dangereux, ne se décidassent à tomber sur nous cette nuit même. Leur présence en ces lieux nous fut révélée par cinq guerriers de Mexico dont nous nous emparâmes au passage du premier pont et qui nous dirent ce qu'il en était de ces forces placées en embuscade. Mais nous sûmes bientôt qu'ils n'osèrent ni nous attendre ni nous attaquer. Ce résultat fut dû aussi à ce qu'il n'y avait pas la meilleure entente entre les Mexicains et les Tezcucans. Peut-être en furent-ils empêchés encore par le mauvais état où ils se trouvaient, attendu qu'ils n'étaient point encore tout à fait rétablis des atteintes de la petite vérole qui s'étendit et fit des ravages dans tout le pays[1]. En outre, ils savaient comment toutes les garnisons de Mexicains avaient été défaites par nous à Guacachula, à Ozucar, à Xalacingo et à Castilblanco; ce qui leur faisait croire que toutes les forces de Tlascala et de Guaxocingo marchaient avec nous. Il trouvèrent donc bon de ne pas nous attendre, et certes c'était bien Notre Seigneur Jésus-Christ qui conduisait ainsi toutes nos affaires.

Aussitôt qu'il fit jour, nous formâmes nos rangs en bon ordre, mettant l'artillerie, les escopettes et les arbalètes à leur place, tandis que nos éclaireurs exploraient le pays au devant de nous. Nous entreprîmes ainsi notre marche sur Tezcuco, qui était à deux lieues du point où nous venions de passer la nuit. Nous n'avions pas encore fait une demi-lieue, lorsque nous vîmes accourir vers nous nos éclaireurs, tout joyeux; ils dirent à Cortès qu'une dizaine d'Indiens étaient en route, sans armes et portant des enseignes d'or en forme de girouettes. Partout où nos hommes passaient, du reste, ils n'é-

1. Du temps de Cortès, comme de nos jours, la tendance de certaines maladies à constituer des états épidémiques existait sur tout le plateau. La variole s'y étendit alors avec une telle rapidité qu'elle l'avait envahi tout entier en moins de trois mois.

taient plus accueillis, comme les jours précédents, par des cris et des vociférations; les habitants paraissaient au contraire fort pacifiques. Nous nous réjouîmes tous de cette bonne nouvelle, et Cortès donna l'ordre de faire halte, jusqu'à ce qu'arrivèrent sept Indiens de distinction, natifs de Tezcuco, précédés d'un drapeau d'or au bout d'une longue lance. En s'approchant de nous, ils abaissèrent ce drapeau et se courbèrent eux-mêmes en signe de paix. Quand ils furent tout à fait en présence de notre chef, qui avait à ses côtés doña Marina et Geronimo de Aguilar, ils lui dirent : « Malinche, Cocovaizin, notre seigneur, roi de Tezcuco, t'envoie offrir son amitié, et il t'attend pacifiquement dans sa capitale; en témoignagne de quoi il te prie d'accepter ce drapeau d'or. Il te supplie en grâce d'ordonner à tous les Tlascaltèques et à tes frères qu'ils ne fassent aucun mal dans ce pays et que tu veuilles bien transporter tes quartiers dans la ville, où il te sera donné tout ce dont tu auras besoin. » Ils ajoutèrent au surplus que les bataillons qui se trouvaient postés dans les ravins obstruant les mauvais passages n'étaient nullement composés de Tezcucans, mais de Mexicains envoyés par Guatemuz.

Cortès, en apprenant ces bonnes dispositions, s'en réjouit avec nous tous. Il embrassa les messagers, surtout trois d'entre eux qui étaient parents du bon Montezuma, et que pour la plupart nous avions connus lorsqu'ils étaient capitaines de ce monarque. Après avoir ainsi fait bon accueil aux ambassadeurs, Cortès manda les capitaines tlascaltèques et, s'adressant à eux très-affectueusement, il leur ordonna de ne faire aucun mal et de ne rien prendre aux habitants du pays, puisqu'ils se conduisaient pacifiquement. Ils respectèrent cet ordre, qui n'allait pas, du reste, jusqu'à défendre qu'on s'emparât de ce qui était nécessaire à la subsistance, c'est-à-dire du maïs, des haricots et même des poules et des petits chiens dont les maisons étaient remplies. Ensuite, Cortès tint conseil avec ses officiers, et tous sans exception pensèrent que cette manière de demander la paix indiquait quelque feinte, attendu que, si la démarche eût été sincère, on se serait présenté en apportant des vivres et avec un peu moins de précipitation. Néanmoins, Cortès reçut le drapeau, qui était d'une valeur d'environ quatre-vingts piastres; il rendit grâces aux messagers, ajoutant que nous n'avions point l'habitude de maltraiter les sujets de Sa Majesté; que, bien au contraire, nous prenions soin de favoriser tous leurs intérêts, et que, s'ils étaient fidèles à leurs promesses, nous les protégerions contre les Mexicains. Notre chef ajoutait qu'il avait déjà donné des ordres pour que les Tlascaltèques ne fissent aucun tort aux habitants du pays, qu'on avait pu voir leur complète soumission à cet égard, et qu'à l'avenir ils se conduiraient toujours ainsi; du reste, Cortès n'ignorait pas que dans cette ville on avait tué environ quarante Espagnols, nos frères, ainsi que deux cents

Tlascaltèques, lorsque nous sortîmes de Mexico; on avait ajouté à ce crime le vol de plusieurs charges d'or et d'autres dépouilles des malheureux assassinés; il priait donc leur seigneur Cocovaizin et tous les capitaines et caciques de Tezcuco de rendre l'or et les vêtements, promettant d'oublier la mort de ses compatriotes, puisque le mal était sans remède.

Les messagers répondirent qu'ils diraient tout cela à leur seigneur, ainsi que Cortès leur en donnait l'ordre; mais que celui qui fit tuer les Espagnols et prit leurs dépouilles, ce fut Coadlavaca, que l'on éleva au pouvoir, à Mexico, après la mort de Montezuma; que la plupart des *teules* furent emmenés dans cette capitale, où on les sacrifia à Huichilobos. Cortès, ayant reçu cette réponse, mais ne voulant ni les contrarier ni leur inspirer la moindre crainte, crut convenable de se taire et de les renvoyer simplement avec des souhaits, en gardant l'un d'eux près de nous.

Nous nous mîmes en route immédiatement et nous rendîmes à un faubourg de Tezcuco nommé Guautinchan ou Huaxutlan, je ne me rappelle pas bien. On nous y donna bien à manger et tout ce qui nous était nécessaire; je dois même dire que nous détruisîmes certaines idoles qui se trouvaient dans les appartements où nous logeâmes. Le lendemain de bonne heure, nous entrâmes dans la ville de Tezcuco. Dans les rues, dans les maisons, nous n'apercevions ni femmes, ni enfants, mais uniquement des Indiens ombrageux et hostiles. Nous nous établîmes dans des logements en forme de grandes salles, où Cortès réunit tous nos capitaines et la plupart de nos soldats, pour nous recommander de ne point sortir des vastes cours qui se trouvaient là et de nous bien tenir sur nos gardes jusqu'à ce qu'on sût quels sentiments animaient la ville, qui pour à présent ne lui paraissait pas bien pacifique. Il ordonna à Pedro de Alvarado, à Christoval de Oli et à des soldats, dont je faisais partie, de monter au grand temple, qui était très-élevé, en nous protégeant par l'escorte de vingt escopettiers. Nous devions, de là, porter nos regards sur la lagune et sur la ville, qui en effet nous apparaissait tout entière. Nous pûmes alors nous assurer que les habitants des villages prenaient la fuite avec leurs biens transportables, leurs enfants et leurs femmes, les uns vers la montagne, les autres vers les glaïeuls qui encombraient une partie de la lagune. Du reste les eaux étaient partout couvertes d'embarcations grandes et petites.

Cortès, ayant appris tout cela, voulut faire arrêter le seigneur de Tezcuco qui lui avait fait offrir le drapeau d'or; mais, lorsque les papes que Cortès envoya pour messagers furent l'appeler, on s'aperçut qu'il s'était déjà mis en sûreté, ayant été le premier à se réfugier à Mexico, accompagné d'un grand nombre de dignitaires. Nous passâmes donc la nuit suivante en prenant le plus grand soin de nous protéger par

des rondes et des éclaireurs. Le jour venu, de bonne heure, Cortès fit appeler les Indiens principaux de Tezcuco, parce que, en sa qualité de grande capitale, la ville renfermait plusieurs caciques et seigneurs contraires au prince qui avait pris la fuite, avec lequel ils avaient eu des démêlés et des désaccords en ce qui touchait le gouvernement de la ville. Quand ils furent en présence de Cortès qui leur demandait quand et comment Cocovaizin avait commencé à gouverner, ils répondirent que l'envie du commandement l'avait poussé à faire périr son frère aîné, nommé Cuxcuxca, et qu'il avait été aidé dans la perpétration de cette action criminelle par Coadlavaca, grand seigneur de Mexico, celui-là même qui nous fit la guerre et nous chassa de sa capitale après la mort de Montezuma; que du reste il y avait d'autres princes ayant plus de droits au trône de Tezcuco, et, entre autres, un jeune homme qui en ce temps-là se fit solennellement chrétien, reçut le baptême des mains du Père de la Merced et s'appela Fernand Cortès parce que notre chef fut son parrain. On nous rapporta que ce jeune prince était le fils légitime du roi et seigneur de Tezcuco appelé Nezabal Pintzintli.

Quoi qu'il en soit, sans perdre de temps, on organisa de grandes fêtes dans la ville entière, et on le proclama roi et seigneur légitime, en y procédant par les cérémonies qui étaient pratiquées chez les Tezcucans en pareilles circonstances. Cela se fit très-pacifiquement et au milieu des témoignages les plus affectueux de la part de ses sujets de la ville et des peuplades voisines. Il gouvernait d'une manière absolue et il était partout obéi. Au surplus, pour le mieux éclairer touchant notre sainte foi, polir ses manières et lui enseigner notre langue, Cortès ordonna qu'il eût pour mentors Antonio de Villareal, qui fut le mari d'une belle personne nommée Isabel de Ojeda, et un certain bachelier appelé Escobar. Pour empêcher qu'aucun Mexicain entrât en arrangement avec le nouveau roi, il nomma commandant de Tezcuco un bon soldat du nom de Pedro Sanchez Farfan, époux de la bonne et honorable dame Maria de Estrada.

Cessons de nous entretenir de la manière dont fut organisé le service de ce cacique, et disons combien il fut aimé et obéi par ses sujets. Ajoutons que Cortès le pria de lui fournir un certain nombre de travailleurs indiens pour creuser et élargir les canaux par où les brigantins devaient arriver à la lagune aussitôt qu'ils seraient achevés et capables de mettre à la voile. On fit comprendre au roi et à ses principaux dignitaires quel était le but qu'on se proposait d'atteindre avec ces navires et de quelle manière nous devions investir Mexico. Le prince ne se mit pas seulement à notre disposition avec ses vassaux de la ville, mais encore il promit d'envoyer des messagers aux peuplades environnantes pour les décider à se déclarer sujettes de Sa Majesté et à contracter alliance avec nous contre les Mexicains. Cela

étant ainsi convenu, on mit le plus grand soin à nous bien loger. Chaque capitainerie reçut ses quartiers et prit les instructions pour le lieu où l'on devait accourir si les Mexicains se présentaient. Nous faisions en effet bonne garde au bord de la lagune, parce que Guatemuz envoyait de temps en temps de grandes pirogues et d'autres embarcations montées par de nombreux guerriers qui venaient essayer de nous surprendre.

En ce même temps, certains villages dépendant de Tezcuco envoyèrent demander paix et pardon pour les erreurs commises dans les guerres précédentes et pour la part qu'ils avaient prise à la mort de plusieurs Espagnols. C'étaient les habitants du district de Guautinchan. Cortès leur parla très-affectueusement et s'empressa de leur pardonner. Disons aussi que pas un jour ne se passait sans que sept ou huit mille Indiens travaillassent au canal. Ils le creusaient et l'élargissaient au point qu'on aurait pu y naviguer avec des navires de grand tonnage. D'autre part, voyant qu'en notre compagnie se trouvaient sept mille Tlascaltèques désireux de gagner de l'honneur en guerroyant contre les Mexicains, Cortès voulut mettre à profit cette fidélité et marcher contre une ville appelée Iztapalapa, par où nous avions passé la première fois que nous fûmes à Mexico. C'était précisément le grand cacique de cette ville qu'on avait élu roi après la mort de Montezuma, sous le nom de Coadlavaca. Nous subissions les plus grands dommages de la part de ses habitants qui s'obstinaient à contrarier les desseins de Chalco, Talmanalco, Mecameca et Chimaloacan, tous fort désireux de s'allier avec nous. Comme au surplus nous étions depuis douze jours à Tezcuco sans rien entreprendre qui mérite d'être conté, nous exécutâmes notre entreprise contre Iztapalapa.

CHAPITRE CXXXVIII

Comme quoi nous fûmes à Iztapalapa avec Cortès, qui emmenait avec lui Christoval de Oli et Pedro de Alvarado, laissant Gonzalo de Sandoval pour garder Tezcuco. De ce qui nous advint dans l'attaque de ce village.

J'ai donc dit que nous étions à Tezcuco depuis douze jours et que nous avions les Tlascaltèques avec nous. Or il fallait se procurer des vivres, et notre nombre était si considérable que les habitants de Tezcuco n'y pouvaient suffire. Il importait cependant qu'ils n'eussent pas à en souffrir. Comme d'ailleurs les Tlascaltèques étaient désireux de se mesurer avec les Mexicains et de venger le grand nombre des leurs qui avaient été tués et sacrifiés dans les dernières déroutes, Cortès décida que, gardant lui-même le commandement, il prendrait

avec lui Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, treize cavaliers, vingt arbalétriers, six escopettiers, deux cent vingt soldats, tous les Tlascaltèques et vingt dignitaires de Tezcuco, que nous donna le roi don Fernando; ils étaient parents de celui-ci et en même temps ennemis de Guatemuz. Il fut donc arrêté que nous prendrions ainsi la route d'Iztapalapa et marcherions sur cette ville, située à quatre lieues de Tezcuco. J'ai déjà dit, dans le chapitre qui en a traité, que ses maisons étaient édifiées moitié dans l'eau et moitié en terre ferme.

Nous avançâmes en bon ordre, ainsi que nous en avions l'habitude. Mais de leur côté, les Mexicains, sachant notre coutume d'attaquer différentes peuplades pour leur faire ensuite accepter nos secours, prenaient soin de se ménager contre nous de bonnes troupes, des éclaireurs et des noyaux de garnisons. Aussi s'empressèrent-ils de faire savoir aux habitants d'Iztapalapa ce qui les menaçait, afin qu'ils prissent leurs mesures, et ils leur envoyèrent un secours d'environ huit mille hommes. Il en résulta que, en bons guerriers, les auxiliaires mexicains et les soldats du district d'Iztapalapa nous attendirent en terre ferme et soutinrent un bon moment, avec grande valeur, le combat contre nous. Mais lorsque nos cavaliers les chargèrent et qu'ils reçurent le choc de nos arbalétriers et de nos escopettiers, tandis que nos amis les Tlascaltèques pénétraient dans leurs rangs comme des chiens enragés, nos adversaires abandonnèrent tout à coup leurs positions et rentrèrent dans la ville. Cette retraite était préméditée. Ce ne fut qu'une ruse combinée par nos ennemis et dont les suites auraient pu nous coûter cher si nous ne nous fussions empressés de sortir de la ville où nous étions entrés.

Voici en effet ce qui arriva. Ils simulèrent une fuite; mais ils gagnèrent en canots la lagune, les maisons bâties dans l'eau et les massifs de plantes aquatiques. Comme d'ailleurs il était nuit, ils nous laissèrent prendre nos logements en terre ferme sans faire aucun bruit et sans opposer de résistance. De notre côté, satisfaits du butin que nous avions pris, de la victoire que nous venions de gagner, nous nous livrions tranquillement à la joie. Cela ne nous empêchait pas d'avoir nos veilleurs, nos rondes, et même nos coureurs en terre ferme; mais ce à quoi nous ne nous attendions nullement, c'est qu'une telle quantité d'eau se précipita tout à coup sur la ville, que si les dignitaires de Tezcuco dont nous étions accompagnés n'avaient poussé des cris pour nous avertir de prendre la fuite au plus tôt, nous aurions certainement tous été noyés. Cela provenait de ce que nos ennemis pratiquèrent des tranchées à travers la chaussée et dirigèrent ainsi sur nous les eaux de deux grandes *acequias*. Nos pauvres amis les Tlascaltèques n'avaient pas l'habitude des grandes rivières et ne savaient point nager; aussi deux d'entre eux périrent-ils en cette circonstance. Quant à nous, nous courûmes les plus grands

dangers pour nos vies; bien trempés du reste et perdant toutes nos poudres, nous sortîmes de là sans nul bagage et passâmes une fort mauvaise nuit, transis de froid et sans souper. Le pire de tout fut que nos ennemis, les gens d'Iztapalapa et les Mexicains, en sûreté dans leurs maisons et sur leurs embarcations, remplissaient l'air de leurs cris de joie et de moquerie.

Mais l'affaire allait devenir pour nous bien plus triste encore; on savait en effet à Mexico le dessein qu'on avait formé de nous noyer en jetant sur nous l'eau des *acequias* à travers la chaussée. Aussi envoya-t-on plusieurs bataillons pour nous attendre à terre et sur la lagune. Ces gens-là, lorsque le jour parut, nous attaquèrent avec tant de furie que nous eûmes fort à faire pour résister et nous épargner une déroute. Ils nous tuèrent deux soldats et un cheval, et nous blessèrent plusieurs Espagnols et un certain nombre de Tlascaltèques. Mais bientôt et peu à peu ils lâchèrent pied, ce qui nous permit de revenir à Tezcuco, à moitié couverts de honte pour la moquerie dont ils nous avaient rendus victimes avec leur noyade. Il faut dire aussi que nous n'avions pas ajouté grand'chose à notre réputation dans le dernier combat qu'ils nous livrèrent, car il ne nous restait plus de poudre. Nos ennemis n'en gardèrent pas moins la crainte que nous leur inspirions; ils eurent d'ailleurs assez à faire pour enterrer ou brûler leurs morts, panser les blessés et réparer leurs maisons. J'interromprai là ce récit pour dire comme quoi d'autres peuplades envoyèrent à Tezcuco traiter de la paix, et ce que nous fîmes encore.

CHAPITRE CXXXIX

Comme quoi trois villages des confins de Tezcuco envoyèrent des propositions de paix, demandant pardon pour les guerres passées et pour la mort des Espagnols; des excuses qu'ils présentèrent à cet égard; comme quoi Gonzalo de Sandoval fut porter secours à Chalco et à Talmanalco contre les Mexicains; et ce qui advint encore.

Il y avait deux jours que nous étions revenus à Tezcuco, après notre attaque d'Izlapalapa, lorsque des envoyés de trois villages se présentèrent à Cortès, demandant pardon pour des faits de guerre et pour leur participation à la mort des Espagnols. Ils s'en excusaient du reste en disant que leur conduite avait été motivée par l'ordre de Coadlavaca, l'élu des Mexicains après la mort de Montezuma, avec les sujets duquel ils s'étaient vus forcés de faire campagne; que s'ils avaient tué, fait prisonniers ou dépouillé quelques *teules*, ce n'avait été que pour obéir à leur roi; que du reste les Mexicains avaient emmené tous les Espagnols pour les sacrifier dans leur capitale, em-

portant aussi l'or, les dépouilles et les chevaux; que, ne se considérant pas comme coupables, puisqu'ils avaient dû obéir contraints par la force, ils espéraient obtenir le pardon du passé. Les villages qui envoyaient ces émissaires étaient Tepetszcuco et Otumba. Je ne me rappelle pas le nom du troisième; mais ce que je n'ai pas oublié, c'est que ce fut à Otumba qu'eut lieu la fameuse bataille qu'on nous livra lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards. Là se réunirent le plus grand nombre de bataillons de guerriers qu'on ait vus s'armer contre nous dans la Nouvelle-Espagne; c'est là que nos ennemis avaient cru qu'aucun de nous n'échapperait vivant, ainsi que je l'ai dit plus longuement dans les chapitres qui en ont traité. Comme ces villages se sentaient coupables et venaient de voir que les habitants d'Iztapalapa avaient été fort maltraités dans notre attaque, malgré leurs tentatives pour nous noyer et leurs deux batailles à l'aide des Mexicains auxiliaires, ne voulant pas d'ailleurs se trouver dans de nouvelles rencontres semblables aux antérieures, ils firent demander la paix avant que l'idée nous vînt de marcher contre eux dans le but de les châtier. Cortès, voyant bien qu'il n'était pas temps de faire autre chose, s'empressa de leur pardonner; mais ce ne fut pas sans leur adresser de vifs reproches au sujet de leur conduite. Ils s'engagèrent du reste à demeurer toujours ennemis des Mexicains, jurant vasselage à Sa Majesté et promettant de nous servir, comme d'ailleurs ils le firent fort bien.

Outre ces trois peuplades, dont nous ne parlerons plus, j'ai à dire qu'un autre village, qui se trouve dans la lagune et porte le nom de Mezquique, — nous l'appelions aussi Venenzuela, — envoya des émissaires pour faire la paix et demander notre alliance. C'étaient des gens qui ne s'entendaient jamais avec les Mexicains, contre lesquels ils professèrent toujours des sentiments d'animosité. Cortès et nous tous attachâmes beaucoup d'importance à la démarche faite par ce village, en considérant qu'ainsi nous aurions un allié dans l'intérieur même de la lagune et qu'il nous servirait à attirer les autres peuplades qui l'entouraient. Cortès leur en témoigna de la gratitude, leur fit des offres de service et leur donna congé dans les termes les plus flatteurs. Nous en étions là, lorsqu'on vint dire au général que de nombreux bataillons de Mexicains étaient en marche contre les quatre villages qui avaient été les premiers à accepter notre amitié. C'étaient Guautinchan, Huaxutlan et deux autres dont je ne me rappelle pas les noms. Les habitants faisaient savoir qu'ils n'osaient point attendre l'attaque dans leurs maisons et qu'ils étaient disposés à s'enfuir dans les bois ou à se réfugier à Tezcuco où nous étions. Tant ils dirent à Cortès pour l'engager à les secourir, qu'il se résolut à préparer vingt cavaliers, deux cents soldats, treize arbalétriers et dix escopettiers. Il s'adjoignit Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, qui était mestre

de camp, et nous partîmes vers les villages en détresse, situés à environ deux lieues de Tezcuco.

Il était en effet certain que les Mexicains en avaient menacé les habitants de porter chez eux la guerre et de détruire leurs demeures, parce qu'ils s'étaient offerts à être nos alliés, et aussi parce qu'ils étaient en désaccord avec Mexico, à propos de terrains semés de maïs, qui était prêt à être récolté et dont les Tezcucans et les habitants de ces villages approvisionnaient nos quartiers. Les Mexicains, de leur côté, prétendaient s'emparer du maïs, affirmant qu'il leur appartenait et que ces mêmes villages avaient toujours eu la coutume d'ensemencer ces terrains et d'en réserver la récolte pour les papes des idoles de Mexico. Ces prétentions opposées avaient déjà causé entre eux beaucoup de morts d'hommes. Cortès, s'étant fait tout expliquer, profita de notre expédition pour exhorter nos alliés à bannir toute crainte et à rester dans leurs maisons, promettant que, lorsqu'ils auraient à faire la récolte de leur maïs, tant pour leur usage que pour les besoins de nos quartiers, il enverrait un de nos capitaines avec des cavaliers et des soldats pour protéger les travailleurs. Ces paroles de notre chef suffirent à les tranquilliser, et nous revînmes à Tezcuco. Depuis lors, quand nous avions besoin de maïs, nous avertissions les porteurs de tous ces villages, et nous allions faire notre provision à l'aide de nos alliés de Tlascala, de dix cavaliers, cent soldats et quelques arbalétriers ou gens d'escopette. Je puis d'autant mieux raconter tout cela, que j'y fus moi-même deux fois, et, l'une d'elles, nous eûmes une rencontre avec de gros bataillons mexicains qui étaient arrivés dans plus de mille canots et nous attendaient, embusqués dans les plantations de maïs. Comme nous avions de bons auxiliaires, quoique nos ennemis se battissent très-bien, nous réussîmes à les faire rembarquer. Ils tuèrent un de nos soldats; nous eûmes douze des nôtres blessés et un beaucoup plus grand nombre parmi les Tlascaltèques. Les Mexicains ne s'en retournèrent pas triomphants : quinze ou vingt d'entre eux restèrent en effet morts sur le carreau et nous emmenâmes cinq prisonniers.

Pour changer, je dirai que bientôt nous eûmes la nouvelle que les habitants de Chalco, de Talmanalco et d'autres villages qui en dépendaient, désiraient s'allier avec nous et qu'ils en étaient empêchés par les Mexicains qui tenaient garnison chez eux et leur causaient les plus grands dommages, s'emparant même de leurs femmes, surtout quand elles étaient belles, et leur faisant subir les derniers outrages sous les yeux de leurs pères, de leurs mères et de leurs maris. Au surplus, le bois était déjà coupé à Tlascala et préparé pour la construction des brigantins; mais le temps se passait sans qu'il fût possible de l'amener à Tezcuco, ce qui nous causait à tous le plus grand regret. En outre, on vint du village de Venenzuela, appelé

aussi Mezquique, ainsi que d'autres peuplades alliées, dire à Cortès que les Mexicains les harcelaient sans cesse pour les punir d'avoir fait alliance avec nous. De leur côté les Tlascaltèques, du moins quelques-uns d'entre eux qui s'étaient fait un butin en vêtements, sel, or et autres dépouilles, auraient bien voulu retourner dans leur pays; mais ils n'osaient l'entreprendre à cause de l'insécurité des chemins. Cortès vit bien qu'il lui serait impossible d'envoyer à la fois des secours aux villages qui les demandaient, et un appui à Chalco pour que cette ville pût se déclarer ouvertement en notre faveur; car en même temps, à Tezcuco, nous étions dans la nécessité d'avoir sans cesse l'oreille au guet et de nous tenir sur le qui-vive. Il se résolut donc à tout abandonner pour le moment, afin de ne penser qu'à Chalco et à Talmanalco, où il envoya Gonzalo de Sandoval et Francisco de Lugo avec quinze cavaliers, deux cents fantassins, des arbalétriers et des gens d'escopette, accompagnés de nos alliés de Tlascala. Ils devaient d'abord, à Chalco, faire en sorte de mettre en déroute la garnison mexicaine, n'importe par quels moyens, et se rendre de là à Talmanalco, afin que la route de Tlascala fût définitivement ouverte et qu'on pût aller à la Villa Rica et en revenir sans être inquiété en route par les troupes mexicaines.

Dès que cela fut résolu, Cortès en fit donner secrètement connaissance aux habitants de Chalco par des messagers tezcucans, afin qu'ils se tinssent prêts à tomber, soit de jour, soit de nuit, sur la garnison mexicaine. Comme les gens de Chalco ne désiraient pas autre chose, ils prirent soin de se préparer le mieux possible. Gonzalo de Sandoval crut opportun de placer à l'arrière-garde, en avançant, cinq cavaliers et autant d'arbalétriers, avec la plupart des Tlascaltèques porteurs du butin qu'ils avaient acquis dans les guerres. Mais les Mexicains, qui avaient des espions partout, eurent avis de notre ordre de marche sur Chalco; aussi prirent-ils soin de s'assurer, outre la garnison de la ville, le concours d'autres bataillons qui tombèrent sur l'arrière-garde où se trouvaient les Tlascaltèques avec leur butin et les traitèrent fort mal, sans que nos arbalétriers et nos cavaliers leur pussent être d'aucun secours, car deux de ceux-ci furent tués et les autres blessés. Sandoval eut beau revenir rapidement sur l'ennemi et le mettre en déroute en tuant sept Mexicains; il n'en résulta pas moins que, comme la lagune était près de là, ils purent remonter dans les embarcations qui les avaient amenés; car les adhérents mexicains abondaient dans ce district. Après les avoir mis en fuite, il put porter son attention sur ses cavaliers, ses arbalétriers et ses gens d'escopette placés à l'arrière-garde. Il vit alors que deux arbalétriers étaient morts et que tous les autres, ainsi que les chevaux, étaient blessés. Mais il ne s'apitoya pas au point de manquer de dire à ceux qui restaient qu'ils avaient fait preuve de

faiblesse en résistant si mal à l'ennemi et en défendant si peu leurs propres personnes et celles de nos alliés. Il se montra très-courroucé contre eux, et comme ils étaient nouvellement arrivés de Castille, il sut leur dire qu'on voyait bien qu'ils n'entendaient rien à la guerre.

Après cela il mit en sûreté tous les Indiens de Tlascala avec leurs bagages et il se disposa à dépêcher les lettres que Cortès envoyait à la Villa Rica, pour informer le commandant de cette place de tout ce qui concernait nos nouvelles conquêtes et du dessein qu'on avait formé de faire le siége de Mexico. Cortès lui recommandait de se tenir bien soigneusement sur ses gardes et de lui envoyer quelques soldats, s'il en avait qui fussent assez dispos pour porter les armes; ils devraient s'arrêter à Tlascala et ne pas passer outre, parce qu'ils s'exposeraient à des dangers jusqu'à ce qu'on eût pu mieux assurer la sécurité des routes. Ces messagers étant partis et les Tlascaltèques retournés dans leur pays, Sandoval revint à Chalco, qui n'était pas loin de là, ayant soin de se protéger par ses éclaireurs, parce qu'il n'ignorait pas que les villages et les établissements qu'il était obligé de traverser l'exposaient à des rencontres avec l'ennemi.

Il était déjà arrivé près de Chalco, lorsqu'il vit venir à lui une troupe nombreuse de Mexicains qui, l'abordant en rase campagne sur des plantations de maïs et de magueyes, firent pleuvoir sur lui une grêle de pieux, de flèches et de pierres à fronde, et se jetèrent la lance au poing sur les cavaliers, dans le but de tuer leurs chevaux. Sandoval, se voyant aux prises avec une si grande multitude de guerriers, anima ses hommes, chargea deux fois les Mexicains et, à l'aide du peu d'alliés qui lui étaient restés, faisant d'ailleurs bon usage de ses escopettes et de ses arbalètes, il les mit enfin en pleine déroute; mais il eut cinq hommes, six chevaux et plusieurs alliés blessés. Quoi qu'il en soit, il battit l'ennemi et il le poursuivit avec un tel entrain qu'il lui fit bien payer le mal que tout d'abord il en avait reçu. Les habitants de Chalco, qui n'étaient pas loin, ayant connu la nouvelle de sa victoire, vinrent lui faire accueil à son retour, sur la route, le fêtant et lui prodiguant les plus grands honneurs. On prit dans cette bataille huit Mexicains, dont trois étaient des personnages de haute distinction.

Le lendemain de cet événement, Sandoval annonça qu'il voulait retourner à Tezcuco. Les gens de Chalco prétendirent l'accompagner, dans le but de parler à Malinche et d'amener avec eux deux fils du cacique de cette province, qui était mort peu de jours auparavant de la petite vérole et qui, avant de mourir, avait recommandé à tous ses dignitaires et aux vieillards d'aller présenter ses enfants à notre capitaine pour qu'ils fussent reconnus seigneurs de Chalco par son intervention. Il avait ajouté que tous ses subordonnés devaient avoir soin de devenir les sujets du grand Roi des *teules*, attendu que leurs

aïeux avaient prédit que leur pays serait un jour commandé par des hommes barbus venus d'où le soleil se lève, et que tout ce qu'on avait pu voir jusqu'alors prouvait que nous étions ces hommes-là. Sandoval partit donc pour Tezcuco avec toute son armée, emmenant les fils du défunt cacique, quelques autres dignitaires et les huit prisonniers mexicains.

Lorsque Cortès apprit son retour, il en éprouva une grande joie. Sandoval se retira à son logement après avoir fait à son chef le rapport de son voyage et lui avoir expliqué les motifs qui faisaient venir de Chalco les personnages qui le suivaient. Ceux-ci se rendirent du reste auprès de Cortès. Après lui avoir présenté leurs humbles respects, ils lui exprimèrent le désir d'être les vassaux de Sa Majesté, et le prièrent de confirmer les dignités héréditaires dans les personnes de ces jeunes hommes, ainsi que leur père mourant en avait manifesté la volonté. En terminant leur allocution, ils lui offrirent des joyaux d'or pour une valeur d'environ deux cents piastres. Cortès, ayant tout compris par l'entremise de doña Marina et d'Aguilar, témoigna beaucoup d'affection aux envoyés et les embrassa. Il assigna la seigneurie de Chalco au frère aîné, avec un peu plus de la moitié des peuplades qui en dépendaient. Talmanalco et Chimaloacan, avec Ayocingo et les autres villages du district, devinrent le partage du frère cadet.

Des pourparlers s'établirent et se prolongèrent entre Cortès, d'une part, et les envoyés ainsi que les jeunes caciques nouvellement élus, d'autre part; après quoi ceux-ci témoignèrent le désir de repartir pour leur pays. Ils promirent qu'ils serviraient Sa Majesté et nous tous en son royal nom, contre les Mexicains, ajoutant du reste qu'ils n'avaient jamais varié dans ces sentiments et que s'ils n'étaient pas venus plus tôt jurer obéissance, c'est qu'ils en avaient été empêchés par les garnisons mexicaines qui occupaient leurs provinces. Ils rappelèrent aussi à Cortès que, deux Espagnols étant allés chez eux chercher du maïs avant que nous eussions été chassés de Mexico, ils avaient pris soin de leur donner un sûr asile à Guaxocingo, où ils eurent la chance d'arracher leurs vies aux Mexicains qui les voulaient faire périr. Cette action nous était du reste connue depuis quelques jours, l'un de ces Espagnols s'étant rendu antérieurement à Tlascala. Cortès témoigna à ces Indiens beaucoup de reconnaissance et il les pria d'attendre encore deux jours parce qu'il devait envoyer à la recherche du bois et des planches un de ses capitaines qui les emmènerait avec lui et les laisserait en passant dans leur pays, évitant ainsi que les Mexicains leur causassent du dommage en route. Cela les rendit fort contents et ils en témoignèrent leur reconnaissance.

Laissant maintenant ce sujet, je dirai que Cortès envoya à Mexico

les huit prisonnièrs dont Sandoval s'était emparé dans le combat de Chalco. Ils devaient aller dire à Guatemuz, nouvellement élu roi, que notre général avait le plus vif désir que lui et ses Mexicains ne devinssent pas la cause de leur propre ruine et de celle de leur capitale; qu'il le priait, en conséquence, de se soumettre à la paix en recevant la promesse qu'on leur pardonnerait les morts et les dommages qu'ils nous avaient fait souffrir et pour lesquels on n'exigerait d'eux aucune réparation; que si la guerre leur avait valu quelques succès dans le principe, ils ne pouvaient manquer d'y trouver à la fin leur perte assurée; que nous n'ignorions pas leurs immenses préparatifs en palissades, munitions, magasins de pieux et de flèches, lances, casse-tête, pierres à frondes et toutes sortes de provisions de guerre dont ils ne cessaient de s'occuper. Pourquoi perdre la temps dans ces préparatifs? Guatemuz veut-il donc que tous les siens périssent et que la ville soit détruite? Qu'il veuille bien songer au grand pouvoir de Notre Seigneur Dieu, en qui nous croyons, que nous adorons et qui vient sans cesse à notre aide; qu'il considère que toutes les peuplades qui l'entourent embrassent notre cause, et que les Tlascaltèques, entre autres, ne désirent que guerre, pour avoir l'occasion de se venger des massacres et trahisons dont ils ont été victimes de la part des Culuans; que les Mexicains mettent bas les armes, par conséquent, et qu'ils acceptent la paix, bien sûrs qu'ils recevront de nous beaucoup d'honneurs. Doña Marina et Aguilar ajoutèrent à ces raisonnements bien d'autres conseils.

Les huit Indiens nos messagers se rendirent auprès de Guatemuz, qui ne voulut ni les écouter ni envoyer aucune réponse. Il n'en fut que plus ardent à construire des palissades, à réunir des provisions de guerre et à faire savoir à toutes les provinces que si l'on pouvait s'emparer de quelqu'un de nous par surprise, on devait l'amener à Mexico pour le sacrifier, et qu'on eût à se tenir armé et prêt à venir aussitôt qu'il en donnerait l'ordre. Il répandait partout de grandes promesses et dispensait des tributs habituels. Mais cessons un moment de parler des préparatifs de guerre qui se faisaient à Mexico, pour dire que plusieurs Indiens des villages de Guautinchan et de Huaxutlan se présentèrent grièvement blessés, en annonçant qu'ils avaient été battus par les Mexicains, pour avoir accepté notre amitié et à la suite de disputes à propos des semailles de maïs qui se faisaient, au temps de leur servitude, pour les papes de Mexico. Comme du reste ces gens habitaient près de la lagune, il ne se passait pas de semaine qu'on ne vînt les attaquer, et on leur prenait même quelques Indiens qui étaient emmenés à la capitale. En apprenant cela, Cortès résolut de partir lui-même avec cent soldats, vingt cavaliers et douze escopettiers ou arbalétriers. Il lança des coureurs pour qu'on l'avertît aussitôt que s'avanceraient des bataillons mexicains.

Il n'était pas encore à deux lieues de Tezcuco lorsqu'un mercredi matin, de bonne heure, il se trouva en présence de l'ennemi. Il ne tarda pas à disperser les Mexicains et il les obligea à gagner la lagune où ils reprirent leurs bateaux. On en tua quatre, on en prit trois et Cortès revint aussitôt à Tezcuco. Après cette leçon, les Culuans cessèrent de tomber sur ces peuplades.

Abandonnons ce sujet et disons comment Cortès envoya Gonzalo de Sandoval à Tlascala pour chercher le bois des brigantins, et ce que ce capitaine fit en route.

CHAPITRE CXL

Comme quoi Gonzalo de Sandoval fut à Tlascala chercher le bois des brigantins, et ce qu'il fit dans un village que nous appelâmes « le village moresque ».

Comme nous avions grand désir de voir nos brigantins construits et d'être enfin occupés au siége de Mexico, au lieu de perdre notre temps à ne rien faire, notre capitaine Cortès jugea convenable d'envoyer Gonzalo de Sandoval pour aller chercher le bois de construction. Il devait emmener deux cents soldats, vingt arbalétriers ou gens d'escopette, quinze hommes à cheval et un bon nombre de Tlascaltèques avec vingt dignitaires de Tezcuco; les messagers de Chalco et les deux jeunes princes en profiteraient pour se faire reconduire sains et saufs à leurs résidences. Avant le départ, on obligea les Tlascaltèques et les habitants de Chalco à contracter alliance; car ceux-ci avaient appartenu à la ligue mexicaine dont ils étaient les confédérés, de sorte que, quand les Mexicains marchaient sur Tlascala, ils s'adjoignaient un certain nombre de leurs alliés de Chalco qui se trouvaient sur leur route. Aussi ceux-ci étaient-ils mal vus des Tlascaltèques, avec lesquels ils vivaient en ennemis. Mais Cortès, comme je viens de le dire, leur fit contracter amitié, et à partir de ce jour ils vécurent en alliés et s'aidèrent toujours les uns les autres.

Cortès recommanda également à Sandoval qu'après avoir reconduit les personnages de Chalco dans leur pays, il se rendît à un village situé non loin de là sur la route, qui dépendait de Tezcuco, et auquel nous donnâmes le nom de « village moresque ». On y avait tué une quarantaine de soldats, tant de Narvaez que des nôtres, ainsi qu'un grand nombre de Tlascaltèques, et volé trois charges d'or lorsqu'on nous chassa de la capitale. Les victimes de cet attentat furent des Espagnols qui venaient de Vera Cruz à Mexico, à l'époque où nous marchâmes au secours de Pedro de Alvarado. Cortès recommanda bien à Sandoval d'infliger à ce village un châtiment sévère, tout en

reconnaissant que les Tezcucans l'auraient mérité davantage puisqu'ils avaient été les initiateurs et les fauteurs de cette mauvaise action, à cause de la confraternité d'armes dans laquelle ils vivaient alors avec la grande ville de Mexico. Or, vu la difficulté des circonstances, on n'avait pas jugé à propos de châtier Tezcuco pour ce méfait.

Quoi qu'il en soit, Gonzalo de Sandoval fit tout ce que son chef lui commandait. Il se rendit à la province de Chalco, pour laquelle du reste il n'était pas nécessaire de se détourner beaucoup de sa route; il y laissa les deux jeunes gens qui en étaient les caciques, et il se rendit au village moresque. Mais, avant l'arrivée de nos troupes, les habitants surent par leurs espions notre marche contre eux; ils abandonnèrent leurs demeures et s'enfuirent vers les bois. Sandoval les poursuivit et, comme ils lui inspirèrent quelque pitié, il n'en tua que trois ou quatre; mais il prit plusieurs femmes et jeunes filles et s'empara de quatre personnages du bourg auxquels il parla avec bonté et demanda pourquoi ils avaient tué tant d'Espagnols. Ils répondirent que les Tezcucans et les Mexicains surprirent ces *teules* dans une embuscade : ce fut à une montée où ils ne pouvaient marcher que l'un après l'autre, à cause de l'étroitesse du défilé. Là, on tomba sur eux et on s'en empara. Les Tezcucans les amenèrent dans leur ville et se les partagèrent avec les Mexicains. Les gens du village moresque n'avaient fait qu'obéir à ce qu'on leur commandait; au surplus, ce ne fut qu'une vengeance en souvenir du seigneur de Tezcuco, Cacamatzin, que Cortès avait retenu prisonnier et qui périt au passage des ponts.

On remarqua dans ce village beaucoup de sang espagnol dont on avait teint les murs du temple, en l'offrant aux idoles, après avoir tué les victimes. On trouva ausssi les peaux de deux visages qu'on avait écorchés ; on les avait tannées comme on fait pour les peaux de gants et, ainsi préparées et garnies de leur barbe, on les entretenait en offrande devant les idoles. On découvrit encore quatre cuirs de chevaux tannés avec leur poil, attachés à leurs ferrures et suspendus dans l'intérieur du grand temple devant l'image des divinités. Différents costumes d'Espagnols assassinés étaient là également en offrande devant les mêmes dieux. Nous découvrîmes, sur une pierre appartenant au mur de la maison où ils furent emprisonnés, une inscription tracée au charbon et disant : « Ici fut enfermé le malheureux Juan Yuste, avec plusieurs autres qui étaient en sa compagnie. » Ce Juan Yuste fut un des cavaliers massacrés; c'était un hidalgo appartenant à la catégorie d'hommes distingués que Narvaez avait amenés avec lui. Ce spectacle excita la pitié et les regrets de Sandoval et de tous ses soldats; mais que faire, si ce n'est user d'indulgence avec ce village, puisque les habitants en avaient fui, emme-

nant enfants et femmes? Quelques-unes de celles-ci, que l'on put prendre, pleuraient leurs pères et leurs maris. Ce que voyant, Sandoval mit en liberté les dignitaires dont il s'était emparé, ainsi que toutes les femmes, leur enjoignant d'aller appeler les habitants du village. Ceux-ci vinrent en effet, demandèrent pardon, jurèrent obéissance à Sa Majesté et promirent de toujours nous servir contre les Mexicains. Quand on leur réclama l'or volé aux Tlascaltèques, à leur passage en ce lieu, ils répondirent que le vol fut commis par d'autres, et que les Mexicains et les seigneurs de Tezcuco l'emportèrent, prétendant que cet or venait de Montezuma, qui l'avait enlevé de ses temples et donné à Malinche pendant qu'on le retenait prisonnier.

Changeons de sujet pour dire que Sandoval prit la route de Tlascala et qu'étant arrivé près de la capitale où résidaient les caciques, il rencontra le convoi organisé pour le transport du bois des brigantins, que plus de huit mille Indiens portaient sur leurs épaules. Un égal nombre d'hommes, armés et empanachés, marchait à l'arrière-garde, et deux mille de plus suivaient à titre d'auxiliaires pour relayer ceux qui portaient les provisions. Chichimecatecle, que, d'après mes dires antérieurs, on connaît pour un Indien qualifié et valeureux, marchait à la tête de tous les Tlascaltèques et était très-bien secondé par deux hommes distingués, ses compatriotes, appelés Teulepile et Teutical, avec quelques autres caciques d'importance. Martin Lopez, celui-là même qui organisa la coupe du bois et fit les calculs pour le sciage des planches, avait le commandement général de l'expédition et marchait en compagnie d'autres Espagnols dont je ne me rappelle pas les noms. Sandoval éprouva une grande joie en les rencontrant, parce qu'il se vit ainsi débarrassé du souci d'attendre à Tlascala qu'il lui fût possible de se mettre en marche avec tous ces matériaux de construction. Ils cheminèrent pendant deux jours dans l'ordre que j'ai dit; ils entrèrent alors en pays mexicain et à partir de ce moment ils entendaient pousser contre eux des vociférations qui venaient d'établissements et de ravins disposés de telle sorte qu'il était impossible d'y faire aucun mal aux insulteurs, au moyen de nos chevaux et de nos escopettes.

Martin Lopez, qui avait la responsabilité de toutes choses, dit alors qu'il serait bon d'avancer avec plus de précautions. Les Tlascaltèques l'avaient en effet prévenu qu'il était à craindre que les Mexicains ne tombassent sur lui avec de grandes forces et ne le missent en déroute, au milieu de l'embarras que lui causait le transport du bois et des provisions. Sandoval, en conséquence, ordonna que les cavaliers, les arbalétriers et les escopettiers marchassent les uns à l'avant-garde, les autres en protégeant les flancs du convoi. Il donna l'ordre en même temps à Chichimecatecle, qui commandait aux Tlascaltèques, de rester à l'arrière-garde avec Gonzalo de San-

doval lui-même. Le cacique crut devoir s'en offenser, s'imaginant qu'on ne comptait pas sur sa valeur; mais les explications qu'on lui donna lui firent juger autrement cette mesure, qu'il approuva dès lors, surtout en voyant que le chef espagnol restait avec lui. On lui fit en effet remarquer que les Mexicains avaient l'habitude de se jeter sur les bagages et l'arrière-garde; après l'avoir ainsi compris, il pressa Sandoval dans ses bras en le remerciant de l'honneur qu'on lui faisait.

Avec deux jours de marche de plus, on arriva en vue de Tezcuco. Mais, avant d'entrer dans la ville, les Tlascaltiques se couvrirent de leurs panaches et de leurs plus beaux habits. Ainsi préparés, se mettant en bon ordre, battant du tambour et sonnant de la trompette, ils défilèrent pendant une demi-journée, sans rompre les rangs, criant, sifflant et disant : « Vive, vive l'Empereur notre seigneur ! » et « Castille ! Castille ! » et « Tlascala ! Tlascala ! » C'est ainsi qu'ils entrèrent à Tezcuco. Cortès et quelques-uns de nos capitaines furent au-devant du convoi. Notre général fit les meilleures promesses et les plus belles offres à Chichimecatecle et aux chefs qui le suivaient. Les madriers et les planches, ainsi que tout le reste des matériaux de construction des brigantins, furent rangés sur les bords des canaux et des estuaires où ils devaient être mis en chantier. A partir de ce moment, Martin Lopez entreprit sa besogne avec la plus grande ardeur. Les principaux Espagnols qui l'aidaient dans ce travail étaient : Andrès Nuñez; le vieux Ramirez, quoique boiteux d'une blessure; un certain Hernandez, scieur de son métier; quelques charpentiers; deux forgerons avec leurs forges, et un certain Hernando de Aguilar, qui aidait à battre le fer. Tout ce monde mit le plus grand empressement à l'ouvrage jusqu'à ce que les brigantins fussent entièrement montés. Il ne leur manquait plus que d'être calfatés et munis de leur mâture, avec les cordages et les voiles. Je ne dois pas omettre de parler du grand soin que nous prenions de nous garder dans nos quartiers au moyen de veilleurs et de sentinelles, avec un piquet permanent préposé à la surveillance des brigantins. Comme ils étaient tout près de la lagune, les Mexicains tentèrent trois fois d'y mettre le feu; nous prîmes même quinze Indiens parmi les auteurs de ces tentatives. Nous sûmes, du reste, par ces prisonniers, tout ce qu'on faisait à Mexico et ce que Guatemuz projetait contre nous; c'est-à-dire que pour aucun motif il ne devait y être question de faire la paix, mais de mourir tous, s'il le fallait, les armes à la main, pour ne laisser aucun de nous vivant.

Je dois dire encore qu'il envoyait des messagers à tous les villages dépendant de Mexico, pour les rappeler à leurs devoirs et leur faire remise des tributs qui lui étaient dus. Dans la capitale, d'ailleurs, les préparatifs ne cessaient ni jour ni nuit. Les habitants consoli-

daient leurs maisons, approfondissaient les tranchées des ponts, élevaient des palissades très-résistantes, mettaient à point les pieux et les machines qui les lançaient. Ils fabriquaient de longues lances pour tuer nos chevaux, y attachant les lames des épées qu'ils nous avaient prises la nuit de notre déroute; ils mettaient leurs frondes en état, faisant provision de pierres roulées; ils préparaient leurs espadons à deux mains et une autre arme plus grande imitant le casse-tête, ainsi que toute espèce d'autres engins de guerre.

Revenons aux canaux d'où devaient sortir nos brigantins. Nous les avions faits assez profonds et assez larges pour que des navires d'un tonnage raisonnable y pussent naviguer; car, je le répète, plus de huit mille travailleurs Indiens y étaient constamment occupés. Mais abandonnons un instant ce sujet, pour dire comme quoi Cortès décida une attaque sur Saltocan.

CHAPITRE CXLI

Comme quoi notre capitaine Cortès partit pour une expédition au village de Saltocan, qui est situé dans la lagune, à environ six lieues de Mexico. Comment il alla de ce point à d'autres villages; ce qui lui arriva dans cette entreprise.

Environ quinze mille Tlascaltèques étaient venus à Tezcuco avec le convoi amenant le bois de construction de nos brigantins. Il y avait déjà cinq jours qu'ils étaient dans cette ville, sans rien y faire qui mérite d'être conté. Les provisions commençaient à leur manquer, et comme d'ailleurs leur commandant Chichimecatecle était un homme valeureux et fier, il dit à Cortès qu'il avait le désir de se distinguer au service de notre grand Empereur en bataillant contre les Mexicains, non-seulement pour faire preuve de bons sentiments à notre égard, mais encore pour se venger des meurtres et des pillages dont les Tlascaltèques avaient eu à souffrir, soit à Mexico, soit dans leur propre pays. Il priait donc en grâce qu'on lui dît où il pourrait rencontrer nos ennemis. Cortès répondit qu'il lui était reconnaissant pour ces bonnes dispositions et qu'il avait l'intention d'aller, le lendemain même, à un village appelé Saltocan, situé à cinq lieues de Tezcuco dans les eaux de la lagune avec une entrée praticable par terre. Bien qu'on eût sommé ses habitants de se présenter en signe de paix, ils s'y étaient refusés. On leur avait même envoyé tout récemment un message au moyen de gens de Tepetezcuco et d'Otumba, leurs voisins. Mais, au lieu de se soumettre, ils maltraitèrent nos messagers, en blessèrent même quelques-uns, leur donnant pour réponse qu'ils ne se croyaient ni moins forts ni moins valeureux que nous; que nous n'avions qu'à nous rendre chez eux, où nous les trou-

verions prêts à combattre; que leurs idoles dictaient ce langage en leur donnant l'assurance qu'ils pourraient tous nous détruire.

C'est pour cela que Cortès se prépara à marcher en personne contre ce village et il donna l'ordre que deux cent cinquante soldats, trente cavaliers, plusieurs arbalétriers et gens d'escopette, avec Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, se préparassent à venir avec lui. Il emmenait aussi tous les Tlascaltèques, une capitainerie d'hommes de guerre de Tezcuco, et beaucoup de personnages principaux de cette ville, y laissant, pour la garder, Gonzalo de Sandoval, avec la recommandation de bien surveiller les brigantins et notre quartier, de crainte que les Mexicains n'y fissent quelque surprise de nuit. J'ai dit, en effet, que nous étions obligés d'avoir constamment l'oreille au guet, d'abord parce que nous étions presque aux portes de Mexico, et ensuite parce que nous habitions la grande ville de Tezcuco, dont tous les habitants comptaient des parents et des amis parmi les Mexicains. Il donna l'ordre à Sandoval et au constructeur Martin Lopez d'avoir terminé dans quinze jours les brigantins, de manière qu'on pût les lancer et naviguer sur la lagune. Cela fait, il se disposa à entreprendre son expédition. Après avoir entendu la messe, il partit avec son armée.

Il était en marche et parvenu en un point rapproché de Saltocan, lorsqu'il donna sur de gros bataillons mexicains qui l'attendaient dans une embuscade où ils se croyaient assurés d'avoir raison de nos hommes et de tuer nos chevaux. Mais Cortès se mit à la tête de ses cavaliers et, après une décharge d'escopettes et d'arbalètes, on leur courut sus, et l'on en tua un certain nombre. Les ennemis reculèrent alors vers les bois et vers des terrains où nos chevaux ne pouvaient les suivre; mais nos amis de Tlascala en prirent ou tuèrent une trentaine. Cortès fut passer la nuit dans un groupe de maisons, se tenant bien sur ses gardes à l'aide de ses coureurs, de ses espions et de ses patrouilles, n'oubliant pas qu'il était entouré d'un grand nombre de villages très-peuplés. Il savait d'ailleurs que Guatemuz avait envoyé au secours de Saltocan plusieurs bataillons embarqués et naviguant dans des estuaires qui s'avançaient profondément au milieu des terres.

Quand le jour parut, les Mexicains et les gens de Saltocan engagèrent le combat, nous lançant une grande quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde, sans quitter leurs canots. Ils blessèrent dix-neuf soldats et beaucoup de nos alliés tlascaltèques. De notre côté, les cavaliers ne leur faisaient aucun mal, parce qu'ils ne pouvaient ni courir, ni traverser les estuaires qui étaient pleins d'eau; et d'ailleurs la chaussée qui donnait accès au village avait été détruite peu de jours auparavant et remplacée par des excavations profondes qui la transformaient en canal. Aussi nous était-il impossible de pénétrer dans le village et de causer le moindre mal à nos ennemis.

Il est vrai que nos arbalétriers et nos gens d'escopette tiraient sur les hommes qui passaient en canots; mais ceux-ci avaient pris soin d'élever des défenses en bois sur les bordages, et ils savaient très-bien en profiter pour se mettre à l'abri. Voyant qu'ils ne parvenaient à rien faire et ne réussissaient point à découvrir la chaussée qui auparavant conduisait au village, puisque tout était couvert d'eau, nos soldats pestaient contre ce bourg et contre notre expédition infructueuse. Ils étaient en même temps tout honteux d'entendre les vociférations des Mexicains et des habitants du village qui les traitaient, eux et Malinche lui-même, de femmes sans vigueur, criant que notre chef n'avait d'autre mérite que celui de les tromper par ses fausses paroles et ses mensonges.

En ce moment, deux Indiens de Tepetezcuco, qui venaient avec les nôtres et vivaient au plus mal avec ceux de Saltocan, dirent à un de nos soldats qu'étant venus trois jours auparavant en ce même lieu, ils avaient vu les habitants couper la chaussée, la noyer et la couvrir avec l'eau d'un canal voisin; mais que, un peu plus loin, le chemin n'était pas encore détruit et qu'il allait jusqu'au village. Éclairés par cette révélation, nos arbalétriers et nos gens d'escopette prennent le chemin que les Indiens leur ont signalé; ils marchent en bon ordre, séparés et à pas lents, les uns s'occupant de la charge et les autres exécutant le tir. Après eux, les pieds dans l'eau et quelquefois enfonçant plus haut que la ceinture, tous nos soldats effectuent le passage, suivis de quelques-uns de nos alliés. Pendant ce temps, Cortès, avec ses hommes à cheval, les attendait en terre ferme, assurant leurs derrières, de crainte que les Mexicains ne leur tombassent dessus. Tandis que nos hommes traversaient les endroits inondés, dans l'ordre que j'ai dit, les ennemis tirant sur eux en toute sûreté en blessèrent un grand nombre. Mais les nôtres, toujours désireux d'arriver à la chaussée qui était à sec, continuaient leur chemin malgré tout, jusqu'à ce que, atteignant leur but, ils purent suivre la route de terre ferme et arriver au village. Là, ils mirent tant d'ardeur au combat qu'ils firent un grand nombre de victimes parmi les Mexicains. Ceux-ci payèrent donc bien les railleries qu'ils nous avaient d'abord adressées.

On fit là un bon butin en étoffes de coton, en or et en dépouilles de toutes sortes. Comme d'ailleurs le village était bâti dans l'eau de la lagune, les habitants et les Mexicains auxiliaires s'étaient jetés dans leurs bateaux avec tout ce qu'ils pouvaient emporter, en prenant la direction de Mexico. Nos soldats, voyant le village désert, en brûlèrent quelques maisons; mais ils n'osèrent pas y passer la nuit, parce qu'il était entouré d'eau, et ils se résolurent à revenir à l'endroit où Cortès les attendait. On prit là de fort bonnes Indiennes; nos Tlascaltèques firent une riche provision d'étoffes, de sel, d'or et d'autres dépouilles, et l'on fut passer la nuit dans un groupe de mai-

sons à une lieue de Saltocan. On pansa les blessures; un seul soldat mourut, peu de jours après, d'une flèche qui lui avait traversé la gorge. On plaça des veilleurs, on envoya des éclaireurs battre la campagne et l'on fit partout bonne garde, parce que ce pays est très-peuplé de Culuans.

Le lendemain, notre armée prit la route d'un grand village appelé Colvatitlan, et tandis qu'on marchait, les habitants des localités qu'on traversait, stimulés par d'autres Mexicains qui venaient se joindre à eux, lançaient à nos troupes des cris et des insultes, parce que c'étaient des terrains où nos cavaliers ne pouvaient se déployer et qu'il était impossible de faire aucun mal à l'ennemi à cause des canaux dont il était entouré. On arriva ainsi au village que l'on voulait atteindre, mais on le trouva abandonné et dépouillé de tout ce qui avait pu être enlevé; on y passa la nuit en faisant bonne garde. Le jour suivant, nos troupes prirent la direction d'un grand village nommé Tenayuca; c'était celui-là même que nous avions l'habitude d'appeler « le bourg des Serpents », la première fois que nous vînmes à Mexico, parce que nous remarquâmes dans le temple principal deux grandes sculptures de mauvais aspect, représentant des serpents, qui étaient l'objet des adorations de ces Indiens. On trouva le village désert; ses habitants avaient fui et s'étaient réfugiés en un bourg situé plus loin. De là on se rendit à un autre village appelé Escapuzalco, distant d'environ une lieue du précédent. Les habitants l'avaient déserté. C'est là, du reste, qu'on travaillait l'or et l'argent du grand Montezuma, et c'est pour cela que nous avions l'habitude de l'appeler « le village des Orfèvres ».

Notre chef partit ensuite pour Tacuba, qui est située une demi-lieue plus loin. C'était l'endroit même où nous prîmes du repos dans la triste nuit où nous sortîmes en détresse de Mexico; on nous y tua alors quelques soldats, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a parlé. Revenons à l'actualité pour dire qu'avant que notre petite armée fût arrivée à Tacuba, plusieurs bataillons provenant des points par où elle avait passé, venant aussi de ce village et de Mexico, qui est très-près de là, s'étaient réunis pour attendre Cortès en rase campagne. Ils se jetèrent tous ensemble sur les nôtres, de telle sorte que notre général eut de la peine à rompre leurs rangs en les chargeant avec ses cavaliers. On se rapprocha tellement de l'ennemi qu'on dut faire usage de l'épée pour l'obliger à reculer. La nuit étant venue, nous nous reposâmes en ayant soin de nous bien garder. Le lendemain de bonne heure, les Mexicains, massés en plus grand nombre que la veille, avancèrent sur nous en bon ordre et réussirent à blesser quelques-uns des nôtres; mais nos troupes les repoussèrent et, après les avoir obligés à rentrer dans leurs habitations et dans leurs retranchements, elles purent se précipiter sur Tacuba, brûler quelques maisons et saccager les autres.

Quand on apprit cela à Mexico, on y résolut d'envoyer contre Cortès des forces plus considérables. L'ordre leur fut d'ailleurs donné de combattre et de simuler une retraite désordonnée, afin d'attirer peu à peu notre armée sur la chaussée, en prenant soin, aussitôt qu'on verrait venir les nôtres, de se montrer toujours plus effrayés en se retirant. Les troupes mexicaines exécutèrent parfaitement le stratagème; de sorte que Cortès, se croyant victorieux, les fit poursuivre jusqu'au premier pont. Lorsque les Mexicains s'aperçurent que notre chef l'avait passé, le voyant décidément tombé dans le piége, ils l'attaquèrent en nombre très-considérable, les uns par terre, les autres en canots et quelques-uns du haut des terrasses; ils le mirent ainsi dans une position si critique qu'il se crut définitivement perdu. La multitude des ennemis était en effet très-considérable autour de lui, sur le pont même où il était arrivé, de sorte qu'il lui devenait déjà impossible de s'y défendre. Un alferez porteur de son drapeau voulut soutenir le choc de l'ennemi, mais il fut blessé très-grièvement et tomba dans l'eau où il fut sur le point d'être noyé. Les Mexicains réussirent même à le prendre et ils allaient le placer sur leurs embarcations, lorsqu'il eut le courage et la force de leur échapper avec son drapeau. Cinq de nos soldats périrent dans cette affaire et plusieurs y furent blessés. Reconnaissant alors à quel point sa conduite avait été inconsidérée lorsqu'il s'était hasardé à entrer ainsi sur cette chaussée, et voyant combien les Mexicains le lui avaient fait payer cher, Cortès donna l'ordre de la retraite. Nos hommes commencèrent donc à reculer, sans cesser de faire face à l'ennemi, les fantassins pied à pied, rompant comme dans une passe d'armes, tandis que nos arbalétriers et nos gens d'escopette se conduisaient de leur mieux, les uns chargeant l'arme, les autres faisant le tir, et de leur côté les cavaliers s'efforçant de pousser quelques petits retours offensifs, bien qu'avec précaution, parce qu'on se jetait sur leurs chevaux. Bref, ce fut ainsi que Cortès échappa encore une fois aux mains des Mexicains, et il ne manqua pas de rendre grâces à Dieu quand il se vit en terre ferme. .

C'est là qu'un certain Pedro de Ircio, dont j'ai déjà parlé, voulant tirer vengeance de l'alferez Juan Volante qui était tombé dans la lagune, avec lequel il vivait en mauvais termes par suite de rivalités d'amourettes, lui adressa quelques paroles blessantes. Certes, on peut assurer qu'une semblable conduite fut très-blâmable, attendu que l'alferez était un valeureux soldat, ainsi qu'il en donna des preuves en cette circonstance même, comme dans plusieurs autres. Du reste, avec le temps, Ircio eut à se repentir des mauvais sentiments qu'il nourrissait contre Juan Volante. Mais laissons là Pedro de Ircio et disons que pendant les cinq jours que Cortès passa à Tacuba, il ne cessa pas un moment d'être aux prises avec les Mexicains et leurs

alliés. Au surplus, dans sa retraite, exécutée par le chemin même où il avait passé en venant, les Mexicains poussaient des cris contre lui, convaincus qu'il était en fuite. Ils n'eurent pas tort du reste de le croire en proie à de légitimes appréhensions. Ils formèrent des embuscades sur sa route, l'attendant dans des positions où ils espéraient tuer nos chevaux et se distinguer à nos dépens. Cortès, comprenant leur dessein, leur dressa un piége dans lequel il blessa et tua à l'ennemi un très-grand nombre d'hommes, tout en perdant de son côté un soldat et deux chevaux; mais il obtint ainsi que les Mexicains abandonnassent la poursuite. En doublant ses marches il arriva enfin à un village appelé Aculman, dépendant de Tezcuco, qui s'en trouve à deux lieues de distance.

Ayant appris son arrivée en ce lieu, nous fûmes au-devant de lui avec Gonzalo de Sandoval, accompagnés des caciques, ainsi que d'un grand nombre de personnages distingués, et honorés de la présence de don Fernando, le roi de Tezcuco. L'entrevue nous causa à tous une grande joie, car plus de quinze jours s'étaient passés sans que nous eussions rien su de Cortès, ni de ce qui lui était arrivé. Après lui avoir souhaité la bienvenue et débattu avec lui certaines questions militaires, nous retournâmes à la ville cette même après-midi, parce que nous n'osions point laisser nos quartiers sans y faire bonne garde. Mais Cortès resta dans ce village, et, le jour suivant, il rentra à Tezcuco. Les Tlascaltèques, qui revenaient chargés de riches dépouilles, demandèrent l'autorisation de regagner leur pays. Notre chef la leur ayant donnée, ils s'en retournèrent en passant par des chemins sur lesquels les Mexicains n'entretenaient pas d'espions, et ils sauvèrent ainsi tout leur butin.

Il y avait quatre jours que notre capitaine prenait du repos en pressant les travaux des brigantins, lorsque se présentèrent des envoyés de certains villages de la côte du nord pour faire leur paix avec nous et se déclarer les vassaux de Sa Majesté. C'étaient les bourgs de Tucapan, de Mascalcingo et de Naultran, avec quelques autres peuplades du même district. Leurs émissaires étaient porteurs d'un présent en or et en étoffes de coton. Quand ils arrivèrent devant Cortès, ils témoignèrent de leur respect, et après avoir présenté leur offrande, ils dirent qu'ils lui demandaient en grâce de les admettre dans son amitié, attendu qu'ils voulaient être les vassaux du Roi de Castille. Ils ajoutèrent que lorsque les Mexicains avaient tué les *teules* dans l'affaire d'Almeria, en combattant sous les ordres de Quetzalpopoca,— celui-là même que nous avions fait brûler par sentence,— tous les villages dont ils étaient actuellement les messagers s'étaient engagés à venir en aide aux *teules*. Or, en entendant ce discours, Cortès n'avait pas oublié que ces villages aidèrent, au contraire, les Mexicains lors de la mort de Juan de Escalante et des six soldats qui pé-

rirent avec lui. Il montra cependant aux messagers la plus grande bienveillance. Il reçut leurs présents, les admit comme vassaux de l'Empereur notre seigneur et ne leur demanda aucun compte des événements passés; il n'en fit même pas mention, parce que les circonstances ne permettaient pas d'agir autrement. Il usa des plus douces paroles en congédiant ces envoyés.

En ce même moment arrivèrent devant Cortès des émissaires d'autres villages déjà nos alliés, pour demander secours contre les Mexicains, dont les forces considérables étaient entrées sur leur territoire où elles avaient enlevé plusieurs Indiens après en avoir maltraité beaucoup d'autres. Alors aussi vinrent des gens de Chalco et de Talmanalco, assurant que si on ne les secourait sur l'heure, ils étaient perdus; car une grande multitude d'ennemis tombait sur eux. En faisant leurs doléances, ils montraient une toile de *nequen* sur laquelle ils avaient peint au naturel les bataillons qui marchaient contre eux. Mais Cortès ne savait que dire, que répondre, que faire pour porter remède de tant de côtés à la fois. Il voyait en effet que plusieurs de nos soldats étaient blessés et souffrants, que huit étaient morts de douleur au côté, après avoir rendu un sang mêlé de boue par la bouche et même par le nez[1]; ce malheur était la conséquence de la fatigue causée par le poids des armes, par les marches que nous faisions à tout instant et par la poussière qu'il nous y fallait avaler. Au surplus, en pensant qu'il lui était mort trois ou quatre hommes de blessures, dans les mouvements continuels de sorties et de rentrées auxquels nous nous livrions, Cortès se résolut à répondre aux villages nos premiers alliés, en employant les paroles les plus flatteuses, qu'il ne tarderait pas à marcher à leur secours, mais que jusque-là il les engageait à se faire appuyer par les peuplades voisines et à attendre les Mexicains en rase campagne pour leur livrer bataille; ils pouvaient être certains qu'en les voyant ainsi disposés à la résistance, l'ennemi en éprouverait quelque crainte, attendu que ses forces diminuaient progressivement en s'éparpillant contre des révoltés chaque jour plus nombreux. Tant il leur dit enfin, au moyen de nos interprètes, que leur courage s'en trouva relevé; mais ce ne fut pas au point de mépriser les secours de leurs voisins, pour lesquels ils demandèrent des lettres à Cortès. J'entends bien qu'ils ne devaient point en comprendre le contenu; mais on savait partout que ce signe passait parmi nous pour chose sérieuse, et que quand on le faisait circuler, c'était en manière d'ordre ou d'affaire de haute importance. Nos alliés s'en trouvèrent donc très-satisfaits. Ils montrèrent ces lettres à leurs voisins et les appelèrent à leur aide. Puis, suivant les conseils de Cortès, ils attendirent les Mexicains en rase campagne et

1. Il est question là de nouveaux cas mortels de pneumonie.

eurent avec eux une rencontre dans laquelle l'avantage leur resta, grâce au secours de leurs alliés.

Revenons à nos rapports avec Chalco. Il était très-important pour nous que cette province fût débarrassée des Culuans. C'est par là, en effet, qu'il nous fallait passer pour aller à la Villa Rica de la Vera Cruz, ainsi qu'à Tlascala, et en revenir; c'est encore ce pays qui devait approvisionner nos quartiers, car les terres y sont très-riches en maïs. Notre général donna donc l'ordre à Gonzalo de Sandoval, alguazil mayor, de s'apprêter à se rendre à Chalco le lendemain de bonne heure. Il mit à sa disposition vingt cavaliers, deux cents soldats, douze arbalétriers, dix hommes d'escopette et les Tlascaltèques qui nous restaient, en nombre fort restreint, puisque, ainsi que je viens de le dire, la plupart étaient retournés chez eux chargés de butin. Sandoval emmena aussi un bataillon de gens de Tezcuco et se fit accompagner du capitaine Luis Marin qui était son intime ami. Nous restâmes, Cortès, Pedro de Alvarado, Christoval de Oli et les autres soldats, à la garde de la ville et des brigantins.

Je ne laisserai pas partir Gonzalo de Sandoval pour Chalco, sans dire que lorsque j'étais occupé à écrire dans cette histoire tout ce qui arriva à Cortès dans son expédition de Saltocan, je me trouvai par hasard en présence de deux hidalgos fort curieux qui avaient lu le récit de Gomara. Ils me dirent que j'avais oublié trois choses dont le chroniqueur faisait mention au sujet de cette expédition de Cortès. La première, c'est que Cortès s'approcha de Mexico avec treize brigantins et qu'il se battit contre les forces de Guatemuz postées sur la lagune dans de grandes embarcations et des pirogues. Un autre oubli, c'est que Cortès, lorsqu'il entra par la chaussée de Mexico, eut des pourparlers avec les seigneurs et les caciques de la capitale et les menaça de les faire mourir de faim en interceptant leurs provisions. Une dernière omission enfin, c'était que Cortès n'avait pas voulu dire aux habitants de Tezcuco qu'il allait à Saltocan, de crainte qu'on en avertît les Mexicains. Je répondis à ces hidalgos que les brigantins n'étaient point construits en ce moment-là. Et d'ailleurs comment Cortès aurait-il pu les amener par la route de terre qu'il avait suivie? Comment aurait-il pu faire passer ses chevaux par la lagune, ou se faire suivre par tant de monde? On ne peut vraiment s'empêcher de sourire au récit de tout ce que le chroniqueur a écrit. La vérité est que lorsque Cortès s'engagea sur la chaussée de Tacuba, ainsi que je l'ai dit, il eut fort à faire pour en échapper, lui et son armée, à moitié en déroute. Et puis, en ce temps-là, nous n'avions point encore investi Mexico de manière à lui couper les vivres. Les Mexicains ne s'en trouvaient nullement privés, car ils n'étaient encore entourés que de leurs vassaux. Gomara a donc tort de placer ici ce qui se passa plus tard lorsque nous les serrions de plus près. Il

se trompe encore lorsqu'il prétend que Cortès prit un détour pour aller à Saltocan, afin que les gens de Tezcuco l'ignorassent. Je réponds qu'il lui fallut bien passer par le pays et par les villages de Tezcuco, puisqu'il n'y avait pas d'autre chemin. Le chroniqueur n'est donc pas dans le vrai en ce qu'il écrit; mais je comprends que ce n'est pas lui qui en a la faute : elle est au personnage qui l'informa et qui, pour élever aux nues celui qu'il avait en vue, se plaît à grandir son importance, cachant sous des récits controuvés les faits héroïques dont nous étions les auteurs. La voilà, la vérité. Les hidalgos qui m'interrompaient en furent bien convaincus et ils virent clair dans les événements aussitôt que je les leur eus expliqués tels qu'ils s'étaient passés.

A présent, laissons ce propos et revenons au capitaine Gonzalo de Sandoval. Il partit de Tezcuco après avoir entendu la messe et arriva à Chalco au jour naissant. Je vais dire ce qui en advint.

CHAPITRE CXLII

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval fut à Chalco et à Talmanalco avec toute son armée, et ce qui arriva dans cette expédition.

J'ai dit dans le chapitre précédent comme quoi les villages de Chalco et de Talmanalco envoyèrent demander du secours à Cortès parce que de gros bataillons s'étaient réunis pour leur faire la guerre. Tant ils prièrent, que notre chef se décida à envoyer Gonzalo de Sandoval avec deux cents soldats, vingt cavaliers, dix ou douze arbalétriers, autant d'hommes d'escopette, nos amis de Tlascala et un bataillon de Tezcucans. Il emmenait avec lui le capitaine Luis Marin, qui était son intime ami. Après avoir entendu la messe, le 12 du mois de mars 1521, il fut passer la nuit dans des établissements dépendant de Chalco et il arriva le lendemain à Talmanalco au lever du jour. Les caciques et les capitaines du lieu lui firent le meilleur accueil. Après lui avoir donné à manger, on lui conseilla de se diriger sur un grand village, appelé Guaztepeque, où il trouverait toutes les forces réunies des Mexicains, si l'on ne les rencontrait pas en route avant d'y arriver. Tous les gens armés de la province de Chalco s'offraient à marcher avec lui. Sandoval trouva bon le conseil de partir sur-le-champ. Formant soigneusement ses rangs, il se mit en route et alla passer la nuit à Chimaloacan, bourg qui dépendait de Chalco. Des espions qui avaient été placés sur le chemin pour surveiller les Culuans vinrent avertir que l'ennemi se trouvait à peu de distance de là, attendant caché dans des ravins et prêt à combattre. Comme Sando-

val était un homme fort avisé, il plaça les escopettiers et les arbalétriers à l'avant-garde; il donna l'ordre aux cavaliers de marcher par groupes de trois, leur recommandant, lorsqu'ils verraient le tir des arbalétriers et des escopettiers décidément engagé, de ne jamais se séparer et de charger au petit galop, avec la lance en travers, prenant soin de ne pas donner de la pointe, mais de balafrer simplement l'ennemi à la face jusqu'à réussir à le mettre en fuite. Il prescrivit aux fantassins de se former en masse compacte et de ne se jeter sur l'ennemi que lorsqu'ils en auraient reçu l'ordre. On lui avait dit en effet que les Mexicains étaient fort nombreux (ce qui était exact) et qu'ils se trouvaient postés en des passages difficiles. Il ignorait si l'on avait pratiqué des tranchées ou élevé des palissades et il jugeait prudent d'avoir tout son monde sous la main, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque échec.

On poursuivait la marche en avant, lorsqu'on vit tout à coup apparaître dans trois directions les bataillons mexicains, criant, sonnant de la trompette, battant leurs atabales, pourvus de toutes armes, ainsi qu'ils en ont l'habitude. Ils se précipitèrent sur les nôtres comme des lions furieux. Sandoval, voyant l'ennemi si résolu, se départit de l'ordre qu'il avait déjà donné et commanda aux cavaliers de charger les Mexicains avant qu'ils fussent arrivés jusqu'à lui. Se mettant lui-même à leur tête et animant leur courage, il s'écria : « Santiago ! et sus en avant! » Ce choc mit le désordre dans quelques bataillons mexicains; mais ils n'en furent pas à ce point déroutés qu'ils ne pussent se rallier et faire face de nouveau. Ils mettaient à profit les inégalités du sol sur lequel nos cavaliers n'avaient pas libre carrière. Ceux-ci donc ne purent point se livrer à la poursuite. Il en résulta que Sandoval renouvela ses premiers ordres, enjoignant à ses arbalétriers et gens d'escopette d'attaquer en tête et de front; les hommes armés de rondaches devaient se jeter sur les flancs de l'ennemi. Lorsque l'action serait ainsi engagée et que les Mexicains commenceraient à en souffrir, si l'on entendait un coup de feu partir de l'autre côté du ravin, ce serait le signal pour que tous les cavaliers ensemble chargeassent afin de déloger l'ennemi de son poste et faire en sorte de le ramener en plaine tout près de là. Sandoval recommanda en même temps à nos alliés de suivre le mouvement des Espagnols.

Cet ordre reçut son exécution. Il résulta du choc un grand nombre de blessés parmi nos hommes, parce que la multitude d'ennemis qui tomba sur eux était considérable. Quoi qu'il en soit, on les obligea à reculer; mais ils gagnèrent d'autres passages, pour nous difficiles. Sandoval avec ses cavaliers se hasarda néanmoins à les poursuivre, sans réussir à en prendre plus de trois ou quatre. Le chemin était du reste si mauvais que le cheval d'un certain Gonzalo Dominguez

roula sur le sol et tomba sur son cavalier, qui mourut, peu de jours après, de cette mauvaise chute. Je fais ici mémoire de ce malheur, parce que ce Gonzalo Dominguez était un de nos meilleurs cavaliers et un des plus valeureux soldats que Cortès eût amenés avec lui. Nous l'estimions à l'égal de Christoval de Oli et de Sandoval. Cette mort nous causa à tous les plus vifs regrets.

Revenons à Sandoval et à sa troupe. Il poursuivit l'ennemi jusqu'aux approches du village de Guaztepeque. Mais, avant qu'il y arrivât, plus de quinze mille Mexicains en sortirent à sa rencontre. Ils commencèrent à l'entourer, lui blessant plusieurs soldats et cinq chevaux. Mais ici le terrain était plat et l'on put faire une charge en règle sur deux bataillons ennemis, ce qui décida les autres à tourner le dos et à fuir jusqu'au village. Là ils s'abritèrent derrière des palissades. Du reste nos soldats et nos alliés coururent à leur poursuite; nos cavaliers les suivirent dans d'autres directions, de manière que sans s'arrêter nulle part nos ennemis s'enfermèrent tous dans le bourg, en des points où il ne fut pas possible de les atteindre.

Sandoval, croyant qu'ils ne penseraient plus à combattre ce jour-là, donna l'ordre à ses hommes de se reposer. On pansa les blessés et on commença à manger du butin considérable qu'on avait fait. Mais à peine le repas était-il entamé que deux cavaliers et deux soldats qui avaient mission les uns de courir la campagne, les autres de surveiller sur place, accoururent en criant aux armes et avertissant qu'un grand nombre de bataillons mexicains allaient fondre sur nous. Comme nous étions toujours équipés, on sauta en selle à l'instant et l'on arriva à une vaste place au moment où l'ennemi y débouchait aussi. Une autre sérieuse bataille s'engagea. Les Mexicains firent bonne contenance pendant quelque temps en s'abritant derrière des parapets d'où ils réussirent à blesser quelques-uns des nôtres. Mais Sandoval les pressa si bien avec nos cavaliers, escopettiers et gens d'arbalète, nos fantassins jouèrent si bien de leurs épées qu'on les délogea du village et qu'on les fit fuir vers les ravins, d'où ils ne sortirent plus ce jour-là.

Le capitaine Sandoval, après ce combat, rendit grâces à Dieu et fut se reposer et passer la nuit en un parc ou grand jardin très-beau, qu'il y avait dans le village. On y remarquait de superbes édifices et les plus belles choses qu'on eût vues jusque-là dans la Nouvelle-Espagne. Tout y était à ce point admirable que cette résidence paraissait assurément fort digne d'être occupée par un grand prince. On ne put pas dans le moment parcourir tous ces vastes jardins qui avaient plus d'un quart de lieue de longueur. Cessons du reste pour le moment de nous en entretenir. Je dois dire au surplus que je n'assistai pas à cette attaque; je ne parcourus pas, par conséquent, des premiers, ce beau site; ce ne fut qu'environ vingt jours plus tard, lors-

que je vins avec Cortès, dans la manœuvre entreprise pour faire le tour de la lagune en passant par ces grands villages, ainsi que je le dirai bientôt. La raison qui me fit manquer la première campagne, ce fut une blessure causée par un coup de lance que je reçus à la gorge, qui me mit en danger de mort et dont je garde une cicatrice visible. Je la reçus à Iztapalapa, lorsqu'on nous y serra de si près. C'est donc parce que je ne fis pas cette dernière campagne de Sandoval, que je m'exprime dans mon récit en disant : *Ils allèrent, ils firent ceci, il leur arriva cela;* et nullement : *Nous fîmes, je fis, je vins,* ou : *Je me trouvai* dans cette affaire. Il n'en est pas moins vrai que tout se passa au pied de la lettre ainsi que je le raconte; car on sait toujours au grand quartier exactement ce qui se passe dans les expéditions : aussi n'y peut-on dire ni plus ni moins que ce qui est arrivé.

J'abandonnerai cette explication pour retourner au capitaine Gonzalo de Sandoval, qui, le lendemain du combat, n'entendant plus le bruit des guerriers mexicains, fit appeler les caciques du village au moyen de cinq Indiens choisis parmi ceux que nous avions pris dans les batailles précédentes. Deux d'entre eux étaient des personnages distingués. Il envoya dire qu'on bannît toute crainte et qu'on vînt pacifiquement près de lui, leur assurant entre autres choses que le passé serait pardonné. Les Indiens s'acquittèrent de ce message de paix; mais les caciques n'osèrent pas venir, à cause de la crainte que les Mexicains leur inspiraient. Ce même jour, Sandoval envoya des émissaires à un autre grand village situé deux lieues plus loin et appelé Acapistla, priant les habitants d'observer que la paix est chose désirable et qu'ils ne devaient point faire la guerre; en les invitant à bien se souvenir de ce qui était arrivé aux bataillons culuans qui tous avaient été mis en déroute au bourg de Guaztepeque, il les adjurait de vivre en paix avec nous et de chasser les garnisons mexicaines de leur district, ajoutant que, s'ils n'agissaient pas ainsi, il porterait la guerre chez eux et les châtierait. La réponse fut que Sandoval pouvait les attaquer quand il voudrait, qu'ils espéraient bien faire bombance avec les chairs espagnoles et prodiguer de bons sacrifices à leurs idoles.

En entendant cette réponse, les caciques de Chalco, qui étaient avec Sandoval, sachant qu'il y avait dans ce village d'Acapistla une garnison beaucoup plus nombreuse destinée à porter la guerre à Chalco aussitôt que Sandoval y serait revenu, prièrent ce capitaine de marcher contre ce bourg pour en chasser les Culuans. La pensée de Sandoval était de n'y pas aller, d'abord parce qu'il souffrait d'une blessure et qu'il avait plusieurs soldats et des chevaux blessés, et ensuite parce qu'ayant déjà soutenu trois batailles, il ne lui paraissait pas opportun d'outrepasser ce que Cortès lui avait commandé. Ajou-

tons que quelques caballeros de l'expédition de Narvaez, qui étaient en sa compagnie, lui conseillaient de retourner à Tezcuco sans aller à Acapistla, assurant que ce bourg était bien fortifié et qu'on y pouvait craindre quelque événement fâcheux. Mais le capitaine Luis Marin le poussait à entreprendre cette attaque et à faire ce qui serait en son pouvoir; les caciques de Chalco prétendaient en effet que si les Espagnols s'en retournaient sans avoir défait les troupes du village ennemi, celles-ci se précipiteraient sur Chalco aussitôt qu'elles sauraient le retour de Sandoval à Tezcuco. Cela décida Sandoval à tenter l'attaque. Il prépara ses soldats et il partit.

Comme la distance n'est que de deux lieues, il ne tarda pas à se trouver en vue du village; mais, avant qu'il y fût arrivé, une grande multitude de guerriers se porta à sa rencontre; on lui lança une telle quantité de pieux, de flèches, de pierres à fronde, que cela tombait sur les Espagnols dru comme grêle et qu'on blessa trois chevaux et plusieurs soldats sans que les nôtres pussent causer aucun dommage à l'ennemi. Cela fait, les Indiens gagnent les escarpements des rochers et leurs points fortifiés, et de là ils font entendre leurs cris de guerre, les sons de leurs conques marines et les battements de leurs atabales. Sandoval, comprenant la situation, fait mettre pied à terre à quelques-uns de ses cavaliers, ordonne aux autres de se tenir en plaine et de s'assurer s'il ne vient pas des renforts mexicains pendant qu'on ira combattre dans le village. Quand il vit au surplus que les caciques de Chalco, leurs capitaines et la plupart de leurs Indiens s'occupaient à tournoyer sans oser en venir aux mains avec l'ennemi, voulant les éprouver, il leur dit : « Que faites-vous là? que n'entamez-vous le combat! pourquoi ne pénétrez-vous pas dans le village? Nous sommes là, nous vous protégerons. » Ils répondirent qu'ils n'osaient pas parce que c'était un point trop fortifié, et que du reste Sandoval et ses frères les *teules* étaient venus précisément pour servir de bouclier et d'appui à ceux de Chalco dans cette attaque. Le capitaine alors forma ses rangs de telle sorte que, lui à la tête, les gens d'escopette et les arbalétriers commencèrent l'attaque en gravissant les rochers. Dans cette montée ils reçurent un grand nombre de blessures; Sandoval y fut de nouveau personnellement très-maltraité; il y eut plusieurs blessés parmi nos alliés. Mais, malgré tout, il entra dans la place en faisant le plus grand mal à l'ennemi, qui fut surtout fort malmené par nos alliés de Chalco et nos amis les Tlascaltèques. Pour ce qui est de nos soldats, si l'on en excepte le premier moment où il fallut forcément s'escrimer pour mettre l'ennemi en fuite, ils ne s'acharnaient nullement contre les Indiens, toute blessure inutile leur paraissant une cruauté; ils ne s'occupèrent réellement qu'à se munir de quelques bonnes Indiennes et à se faire un peu de butin. Au surplus, ils reprochaient à nos alliés leur cruauté et mettaient le

plus grand zèle à leur arracher des mains les Indiens, hommes et femmes, pour en empêcher le massacre[1]. Quoi qu'il en soit, nous dirons que les guerriers mexicains chargés de la défense descendaient précipitamment du haut des rochers vers un ravin au fond duquel coulait un ruisseau. Plusieurs y arrivaient blessés et teignaient de leur sang l'eau courante; mais cette eau n'en fut en réalité troublée que le temps qu'il faudrait pour dire un *Ave*. C'est là cependant que le chroniqueur Gomara dit dans son histoire que le ruisseau était à ce point ensanglanté que nos hommes aimaient mieux souffrir de la soif que d'y boire. A cela je réponds qu'il y avait en bas du village des fontaines d'eau claire et que nos soldats n'avaient pas besoin d'en chercher ailleurs.

Cela étant terminé, Sandoval s'en retourna à Tezcuco avec tout son monde, emportant un grand butin dans lequel figuraient de très-bonnes Indiennes. D'autre part, lorsque Guatemuz, seigneur de Mexico, connut ces événements et la défaite de ses armées, il en éprouva, dit-on, le plus vif chagrin, en voyant surtout que les habitants de Chalco, qui étaient ses sujets et ses vassaux, avaient osé prendre trois fois les armes contre ses forces. Dans son dépit il résolut que, profitant du retour de Sandoval à Tezcuco, on mettrait en campagne une multitude de guerriers qu'il leva à l'instant dans la ville de Mexico et dont il grossit les rangs par d'autres qui se trouvaient aux bords de la lagune. Environ vingt mille Mexicains, bien munis de toutes armes, partirent dans plus de deux mille grandes embarcations et se précipitèrent tout à coup sur le pays de Chalco, décidés à lui causer le plus de mal possible. Cela se fit, du reste, avec une telle promptitude qu'à peine Sandoval arrivant à Tezcuco s'abouchait-il avec notre général, qu'apparurent d'autres messagers de Chalco, venus en canots par la lagune, demandant de nouveau l'appui de Cortès. Ils disaient que vingt mille Mexicains, montés sur deux mille embarcations, s'étaient montrés tout à coup et qu'on eût à y porter remède le plus tôt possible. Or Sandoval arrivait en ce même moment devant Cortès et lui faisait le rapport de ce qu'il avait accompli dans son expédition. Mais, irrité de ce nouveau message, notre chef refusa d'entendre le capitaine, croyant que c'était sa faute si nos alliés de Chalco étaient de nouveau maltraités. Incontinent, sans plus de délai et sans l'écouter davantage, il lui donna l'ordre de repartir après avoir laissé ses blessés au quartier de Tezcuco. Sandoval s'en fut donc avec tous ses hommes valides; mais il ressentit un vif chagrin des dures paroles de son chef et en voyant qu'il s'obstinait à ne pas écouter ses explica-

1. Le soin que l'auteur prend de défendre les Espagnols du reproche de cruauté provient surtout de l'accusation que Las Casas a fait peser sur eux à propos de ce fait d'armes.

tions. Il arriva au but avec son armée très-fatiguée de la marche et du poids des armes.

Mais, d'autre part, il paraît que les habitants de Chalco, ayant eu connaissance, au moyen de leurs espions, de l'arrivée subite des Mexicains chez eux et du dessein que Guatemuz avait formé de cette attaque, ne voulurent point attendre notre secours et firent prévenir leurs voisins des provinces de Guaxocingo et de Tlascala, lesquels s'empressèrent d'accourir, fort bien armés, cette nuit-là même. En se joignant aux guerriers de Chalco, ils formèrent un ensemble de plus de vingt mille hommes; et comme d'ailleurs ils avaient déjà perdu la crainte que les Mexicains leur inspiraient jusque-là, ils les attendirent de pied ferme, se battirent avec un grand courage et tuèrent ou prirent quinze chefs et dignitaires ennemis, faisant en outre un très-grand nombre de prisonniers parmi les simples guerriers. Cette bataille fut considérée comme déshonorante pour les Mexicains, puisqu'ils furent vaincus par les habitants de Chalco, chose plus humiliante que s'ils avaient succombé sous nos propres coups. En arrivant à Chalco, Sandoval vit donc qu'il n'y avait plus rien à faire ni rien à redouter, attendu que très-probablement les Mexicains ne reviendraient point sur cette ville. Il s'en retourna à Tezcuco, emmenant avec lui les prisonniers culuans. Cortès se réjouit grandement de ce retour; mais Sandoval se montra très-irrité de ce qui s'était passé; il ne lui rendit pas visite et il ne voulut point parler à notre chef, quoique celui-ci lui fît dire qu'il avait mal compris les événements et cru que les choses s'étaient mal arrangées par la faute de Sandoval qui, malgré sa belle armée d'hommes à pied et à cheval, serait revenu sans avoir vaincu les Mexicains. Malgré tout, ces deux capitaines ne tardèrent pas à redevenir bons amis, car Cortès ne perdait aucune occasion de faire tout ce qu'il pouvait pour satisfaire Sandoval.

Je laisserai là ce récit pour dire que nous convînmes de marquer au fer toutes les pièces d'esclaves, hommes et femmes, dont on s'était emparé en très-grand nombre. Je dirai aussi qu'il arriva alors un navire de Castille et ce qui advint encore.

CHAPITRE CXLIII

Comment on marqua au fer rouge les esclaves à Tezcuco, et comme quoi nous eûmes la nouvelle qu'un navire était arrivé à la Villa Rica. Je dirai les passagers qui le montaient et autres choses qui advinrent.

Comme Sandoval venait d'arriver avec un grand nombre d'esclaves, et que d'ailleurs il y en avait déjà beaucoup qui provenaient des précédentes campagnes, il fut convenu qu'on les marquerait au

fer[1]. On fit donc circuler l'ordre de les réunir en une maison qui fut désignée dans ce but. La plupart d'entre nous présentèrent les pièces qu'on avait prises, pour qu'on leur appliquât la marque de Sa Majesté, ainsi que cela avait été précédemment convenu avec Cortès; je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Nous pensions qu'on nous les rendrait après que nous aurions payé le quint royal sur le prix qui serait assigné comme valeur à chaque pièce. Mais il n'en fut pas ainsi, et je puis bien dire que si les choses se passèrent fort mal pour nous à Tepeaca, ainsi que je l'ai conté déjà, ce fut bien pire encore à Tezcuco, où, après le cinquième du Roi, il en fallut payer un autre pour Cortès et plusieurs avantages encore pour les capitaines. Au surplus, dans la nuit qui précéda le partage, lorsque toutes les pièces étaient rassemblées, les meilleures Indiennes disparurent. Cependant Cortès nous avait bien promis que les bonnes pièces se-

1. Cette barbare coutume ne se perpétua pas, heureusement, dans la nouvelle colonie : l'horreur qu'elle excita la fit détruire bientôt par disposition royale. Cortès, qui en fut le promoteur, en éprouva quelques remords dès le début même, car il s'en excuse dans sa deuxième Lettre à Charles-Quint. Voici la traduction du passage qui s'y rapporte :

« Dans une certaine partie de cette province (Tepeaca) où l'on tua les dix Espagnols dont j'ai parlé, par suite de l'humeur guerrière et révolutionnaire des habitants, je fis quelques esclaves dont le cinquième fut réservé aux commissaires de Votre Majesté. J'ai suivi cette conduite parce qu'en sus d'avoir tué nos Espagnols et de s'être rebellés contre le service de Votre Altesse, ces hommes mangent tous de la chair humaine; le fait est si vulgairement connu que je n'en envoie nulle preuve à Votre Majesté. Je fus également conduit à la nécessité de faire ces esclaves pour inspirer quelque crainte aux Culuans et aussi par suite de la croyance où je suis, en voyant autour de moi des populations si nombreuses, que, si je n'exerçais pas contre elles quelque châtiment empreint jusqu'à un certain point de cruauté, on ne les verrait jamais s'amender. » (CORTÈS, 2e *Lettre.*)

Le remords que Cortès éprouvait à propos de sa conduite dans le fait de l'esclavage des Indiens, devint plus manifeste à la fin de ses jours : on le vit en effet, au dire des historiens, s'ingénier à obtenir des consultations théologiques lui prouvant qu'il n'y avait nulle immoralité à réduire, en certaines circonstances, ses semblables en esclavage. Mais, eût-il trouvé des raisons pour calmer ses scrupules au point de vue de l'esclavage considéré en lui-même, on ne voit pas comment sa conscience aurait pu lui montrer comme légitime la coutume barbare de se servir du fer rouge pour marquer les esclaves.

J'ai voulu, du reste, à ce sujet, m'éclairer relativement au point du corps sur lequel cette marque était appliquée. Bernal Diaz n'en parle nullement. Cependant il y a un passage de son livre qui est explicite à ce sujet; c'est le discours des personnages de qualité à Guatimozin, aux derniers jours du siége de Mexico, pour l'engager à ne pas se rendre. Ils lui disent : « .... Tous tes sujets, tes vassaux de Tepeaca, de Chalco, de Tezcuco même, ainsi que de tant d'autres villes et villages.... tu vois qu'il en a fait des esclaves et qu'*il les a marqués au visage* ». Il est inutile de chercher ailleurs des preuves nouvelles; ce passage est suffisamment clair : c'est bien au visage que la marque était appliquée le plus souvent. Il ne devait sans doute pas en être toujours ainsi, car les conquérants s'entouraient quelquefois de femmes esclaves que leur beauté faisait préférer. Il n'est pas naturel de croire qu'ils les vissent de sang-froid défigurées par le fer rouge. On peut voir du reste un peu plus loin (page 444) un passage dans lequel Bernal Diaz nous raconte qu'on prenait soin de les soustraire à ce traitement inique en les faisant passer pour *naborias*, c'est-à-dire servantes libres.

raient vendues publiquement pour leur valeur véritable, tandis que les inférieures seraient cotées plus bas. Mais les choses ne se passèrent pas avec cette justice, parce que les commissaires royaux qui étaient chargés des esclaves faisaient absolument à leur volonté : de sorte que, comme je l'ai dit, ce fut encore pis qu'autrefois. Il en résulta qu'à l'avenir, lorsque nous autres soldats arrivions à nous emparer de quelques bonnes Indiennes, de crainte qu'on ne nous les prît comme les précédentes, nous ne les présentions plus à la marque et nous les cachions, prétendant qu'elles s'étaient enfuies; et alors, pour peu que l'on fût en bons termes avec Cortès, on les amenait nuitamment pour être marquées; un prix convenable leur était assigné, sur lequel se prélevait le quint royal. Un grand nombre de ces Indiennes, du reste, demeuraient dans nos logements, à titre de *naborias*, car nous disions qu'elles s'étaient présentées volontairement à nous, venant de Tlascala ou des villages voisins.

Je veux dire aussi qu'au bout de trois mois de possession, des femmes esclaves qui vivaient en notre compagnie et se trouvaient dans le quartier royal, étaient parvenues à distinguer quels étaient ceux d'entre nous qui traitaient bien ou mal les Indiennes ouvrières, et quels aussi avaient la réputation d'être des caballeros. Il en résultait qu'après qu'elles avaient été vendues publiquement au plus offrant, s'il arrivait qu'elles tombassent aux mains de qui leur déplaisait ou les avait maltraitées, elles disparaissaient sur-le-champ et on ne les revoyait plus. Il était, du reste, fort inutile de faire des réclamations à leur propos. En outre, tout était prétexte pour nous inscrire comme débiteurs dans les livres royaux, soit à propos des adjudications, soit pour solde des quints du Roi. Il en résultait que, quand il s'était agi de partager le butin en or, presque aucun soldat ne reçut sa part, qui était absorbée par le dû marqué dans les livres, lequel était toujours supérieur, au point que plus tard il fut encore réclamé plusieurs piastres d'or que recouvrèrent fort bien les commissaires royaux.

Finissons sur ce sujet, pour dire comme quoi en ce même temps arriva un navire de Castille, et, avec lui, pour trésorier de Sa Majesté, un certain Julian de Alderete, natif de Tordecillas. Venait encore un Orduña, le vieux, qui devint habitant de Puebla et qui, après la prise de Mexico, fut chercher quatre ou cinq de ses filles qu'il maria trèshonorablement; il était natif aussi de Tordecillas. Là venait, en outre, un Frère franciscain, appelé fray Pedro Melgarejo de Urrea, natif de Séville. Il apportait certaines bulles du seigneur saint Pierre, qui servaient à laver nos consciences lorsqu'elles en arrivaient à s'être par trop surchargées dans les guerres que nous faisions. En peu de mois le religieux put s'en retourner riche et tranquille en Castille. Il avait, du reste, amené comme commissaire chargé des bulles un certain Geronimo Lopez, qui devint plus tard secrétaire à Mexico.

Par ce navire vinrent encore Antonio Carvajal, actuellement habitant de Mexico, très-avancé en âge, qui commanda un brigantin, et Geronimo Ruiz de la Mota, natif de Burgos, qui commanda aussi un brigantin et, après la prise de Mexico, devint gendre d'Orduña. Arriva en même temps un certain Brionès, natif de Salamanca, qui fut pendu dans cette province de Guatemala[1] pour avoir essayé de soulever les troupes, quatre ans après sa désertion lors de la campagne de Honduras. Dans cet arrivage, parmi beaucoup d'autres dont je ne me souviens pas, vint encore un certain Alonzo Diaz de la Reguera, qui devint habitant de Guatemala et qui demeure actuellement à Valladolid. Ce navire, venant de Castille, était naturellement porteur de beaucoup d'armes et d'une grande quantité de poudre; il avait enfin un plein chargement de toute sorte de choses dont nous nous réjouîmes fort. Quant aux nouvelles de Castille qu'il apportait, je ne me les rappelle pas bien; mais il me semble qu'on disait que l'évêque de Burgos n'avait plus la haute main dans les affaires du gouvernement, Sa Majesté ayant cessé d'être bien avec lui dès qu'Elle arriva à connaître nos bons et loyaux services, tandis que l'évêque Lui écrivait en Flandre le contraire de ce qui se passait, pour favoriser Diego Velasquez. Sa Majesté reconnut clairement que tout ce que nos procureurs Lui disaient en notre nom était la vérité, et ce fut pour cette raison que l'évêque n'était plus cru en ce qu'il rapportait.

Changeons de matière pour dire que Cortès vit enfin que les brigantins étaient achevés, tandis que de notre côté nous avions tous le vif désir de concourir à l'investissement de Mexico. En ce même temps, au surplus, les habitants de Chalco firent dire encore une fois que les Mexicains marchaient contre eux, et ils demandaient du secours. Cortès leur répondit qu'il voulait aller en personne dans leur pays et n'en pas revenir avant d'avoir chassé l'ennemi de tous ces districts réunis. Il fit préparer trois cents soldats, trente cavaliers, la plupart des arbalétriers et gens d'escopette que l'on avait et des hommes levés à Tezcuco même. Marchèrent en sa compagnie : Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Christoval de Oli, le trésorier Julian de Alderete et fray Pedro Melgarejo, qui venait d'arriver à notre quartier. J'y fus aussi, parce que Cortès me donna l'ordre de marcher avec lui. Je vais dire ce qui nous arriva dans cette campagne.

1. Il ne faut pas oublier, en voyant cette manière de s'exprimer de l'auteur, qu'il a composé son manuscrit pendant son long séjour à Guatemala.

CHAPITRE CXLIV

Comme quoi notre capitaine Cortès entreprit une expédition dans laquelle on fit le tour de la lagune, visitant toutes les villes et grands villages qu'on trouva sur ses bords. Ce qui nous advint dans cette entreprise.

Cortès avait donc envoyé dire aux habitants de Chalco qu'il leur porterait un secours assez efficace pour que les Mexicains cessassent à l'avenir de leur faire la guerre. Nous étions, en effet, fatigués des allées et venues qui se renouvelaient chaque semaine pour leur venir en aide. Il réunit et prépara un corps expéditionnaire consistant en trois cents soldats, trente cavaliers, vingt arbalétriers, quinze hommes d'escopette, le trésorier Julian de Alderete, Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia et Christoval de Oli. Le moine fray Pedro Melgarejo partit avec la troupe. Notre chef me donna l'ordre aussi de marcher avec lui, et un grand nombre de Tlascaltèques et d'alliés tezcucans le suivirent également. Cortès laissa pour garder la ville et les brigantins Gonzalo de Sandoval avec une force respectable de fantassins et de cavaliers. Cela fait, un matin (ce fut le vendredi 5 avril 1521), nous entendîmes la messe et nous fûmes passer la nuit à Talmanalco, où l'on nous reçut fort bien.

Le lendemain, nous arrivâmes à Chalco qui n'en est pas éloigné. Cortès manda tous les caciques de la province, et, quand ils furent arrivés, il leur adressa la parole par l'intermédiaire de doña Marina et de Geronimo de Aguilar, pour leur expliquer que le but de la campagne était de voir s'il ne serait pas possible de faire alliance avec quelques-uns des villages les plus rapprochés de la lagune, et d'étudier les points qui devaient nous servir à compléter l'investissement de la grande ville de Mexico. Cortès les informait, en outre, que nos brigantins, au nombre de treize, seraient employés à naviguer partout sur le lac, et il exprimait le désir que leurs guerriers fussent prêts à partir avec nous le lendemain. Après avoir bien compris ce discours, tous, d'une voix, répondirent qu'ils le feraient ainsi. Le lendemain nous fûmes passer la nuit au village de Chimaloacan, où vinrent se joindre à nous plus de vingt mille alliés de Chalco, de Tezcuco, de Guaxocingo, de Tlascala et autres villages. Le nombre en fut si considérable que, dans aucune autre expédition, depuis mon arrivée à la Nouvelle-Espagne, jamais je ne vis une multitude d'auxiliaires pareille à celle qui se joignit à nous en ce moment. Je me hâte d'ajouter que ce grand nombre d'hommes n'était attiré que par l'espoir du butin et surtout par le désir de se rassasier de chair humaine après la bataille, car on ne doutait pas qu'on n'eût bientôt à en venir aux

mains avec l'ennemi. C'est comme si l'on disait qu'en Italie, lorsqu'une armée changeait de lieu, elle était suivie par des corbeaux, des milans et autres oiseaux de proie qui aiment à se repaître des corps morts après un sanglant combat. J'ai toujours cru que nous étions suivis de même par tant de milliers d'Indiens[1].

Quoi qu'il en soit, reprenons notre récit pour dire que dans une plaine près de là, nous assura-t-on, nous attendaient des bataillons de Mexicains, suivis de tous leurs alliés des environs, prêts à nous livrer bataille. Cortès nous recommanda de bien nous tenir sur le qui-vive, en sortant de ce village de Chimaloacan. Nous entendîmes la messe de grand matin et nous nous mîmes en marche en bon ordre, avançant entre deux rangées de rochers où se trouvaient construites des palissades derrière lesquelles s'abritaient en sûreté une foule d'Indiens et d'Indiennes, qui, du haut de leurs points fortifiés, poussaient contre nous des cris et des vociférations. Mais, sans nous arrêter au désir de les combattre, nous avançâmes en silence jusqu'au grand village de Yautepeque, que ses habitants avaient déserté et dans lequel nous ne fîmes aucune halte. Nous arrivâmes dans une plaine où se trouvaient quelques fontaines peu abondantes. Là s'élevait aussi un grand monticule rocheux, transformé en forteresse très-difficile à prendre, ainsi que l'événement va nous le démontrer. Lorsque nous en approchâmes, nous pûmes nous assurer qu'il était couvert d'hommes de guerre. Du haut de leurs positions ils nous lançaient, en poussant des cris, beaucoup de pieux, de pierres et de flèches, dont ils blessèrent trois de nos hommes.

Cortès donna l'ordre d'arrêter, disant que tous ces Mexicains prenaient soin de se mettre en lieu sûr pour nous railler de ce que nous n'osions pas les attaquer. Il s'exprimait ainsi en faisant allusion à ceux de nos ennemis au milieu desquels nous venions de passer. Incontinent, il donna l'ordre à quelques cavaliers et arbalétriers de faire en partie le tour du *peñol*[1] afin de s'assurer s'il n'y aurait pas une montée plus facile pour arriver au sommet et combattre l'ennemi. Ils obéirent et dirent au retour que le meilleur endroit était celui où nous étions; que partout ailleurs il n'y avait aucun point accessible et que l'on ne voyait que des rochers abrupts. Cortès nous ordonna aussitôt d'entreprendre la montée, l'alferez Christoval del Corral en avant avec d'autres porteurs de guidons que nous tous devions suivre,

1. L'anthropophagie, chez les Mexicains, se mêlait d'une manière si intime aux pratiques du culte que, généralement, on ne mangeait que les chairs des victimes des sacrifices. Ce passage et quelques autres encore de l'écrit de B. Diaz indiqueraient qu'il était fait à cette règle de hideuses exceptions.

2. Le mot *peñol* s'emploie pour désigner un monticule isolé de plus ou moins grande étendue, le plus souvent habitable sur ses flancs, et bien plutôt sur son sommet élargi en forme de plateau. De toute façon, ces situations entrainent l'idée de défense facile pour ceux qui s'y trouvent.

tandis que notre chef, avec ses cavaliers, attendrait au bas dans la plaine pour empêcher que d'autres bataillons mexicains tombassent sur nos bagages ou sur nous-mêmes au moment où nous serions occupés à l'attaque.

A peine avions-nous commencé notre montée sur le *peñol*, que les guerriers qui s'y trouvaient se prirent à lancer sur nous des pierres et des rochers d'un énorme volume; c'était épouvantable à voir comme ils roulaient et sautaient en tombant! Ce fut vraiment un miracle que nous n'en fussions pas écrasés tous. Ce n'était certainement pas le fait d'un capitaine sensé, mais une mesure bien inconsidérée, que de nous lancer dans une pareille entreprise. A mes pieds mourut un soldat du nom de Martinez Valenciano, qui avait été maître échanson en Castille; il était coiffé d'un casque, ce qui n'empêcha pas qu'il tombât sans proférer une parole. Et nous montions toujours.... Les meules[1] (c'est ainsi que nous appelions les grosses pierres) continuaient à rouler en sautant les rochers; elles nous tuèrent deux autres soldats qui s'appelaient Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba, et un certain Bravo. Et nous montions encore.... Bientôt fut frappé à mort un autre de nos braves, appelé Alonzo Rodriguez; deux encore furent précipités avec des blessures à la tête. La plupart d'entre nous avaient déjà reçu des contusions aux jambes; et cependant ou s'obstinait à nous pousser en avant.

Quant à moi, comme j'étais en ce temps-là fort agile, je ne m'éloignai pas de l'alferez Corral. Nous avancions ensemble en suivant les enfoncements naturels creusés dans les rochers de distance en distance, courant le risque d'être enlevés par quelque avalanche de pierres, au moment où nous passions d'une excavation à l'autre. Ce fut un bien grand bonheur d'y pouvoir échapper. L'alferez était parvenu à se garantir derrière de gros troncs d'arbres épineux qui naissent dans ces mêmes excavations. Il était blessé à la tête, le sang ruisselait sur sa figure et son drapeau était en morceaux. Il me cria : « Bernal Diaz del Castillo, ce n'est pas la peine d'aller plus loin; prenez bien garde de vous faire atteindre par quelqu'une de ces pierres ou de ces grosses meules! Restez dans l'enfoncement où vous êtes! » Il était d'ailleurs presque impossible de se tenir en place, même en s'aidant de ses mains; à plus forte raison n'était-il pas aisé de continuer à monter. Je vis en ce moment Pedro Barba, le capitaine d'arbalétriers, avec deux autres soldats, s'escrimer à marcher comme nous en mettant à profit les enfoncements des rochers. Je lui criai, du haut de ma position : « Seigneur capitaine, n'allez pas plus loin; vous serez impuissant à vous tenir, même en vous aidant de vos mains; prenez

1. Le texte espagnol dit *galgas*, que je traduis par « meules » ; mais l'auteur a peut-être voulu dire que les soldats avaient eu la joyeuseté de les appeler « levrettes » en les voyant sauter si fort. *Galga* peut en effet se traduire ainsi.

garde de rouler jusqu'en bas! » A peine avais-je dit ces paroles que, n'écoutant que son courage, ou cédant peut-être au désir de s'exprimer en grand seigneur, il s'empressa de me répondre que je ne devrais point parler ainsi, mais bien monter encore. Ces mots agacèrent ma petite personne et me firent lui répliquer : « Eh bien! voyons comment vous monterez jusqu'à moi! » Et aussitôt je gravis le rocher beaucoup plus haut. En ce même instant, du sommet de l'escarpement s'élancèrent tant de grosses pierres, entassées là dans ce but, que Pedro Barba fut blessé et qu'un de ses soldats tomba mort; ce qui fit qu'ils n'avancèrent pas d'un pas de plus.

En ce moment l'alferez Corral poussa des cris pour dire qu'on transmît de rang en rang jusqu'à Cortès l'assurance qu'il était impossible de monter davantage et que malheureusement la retraite ne s'effectuerait pas sans nous faire courir de graves dangers. Cortès n'eut pas de peine à comprendre la position; car, même en bas sur la plaine, où il se trouvait, trois soldats avaient été tués et sept grièvement blessés par les grosses meules qui étaient lancées de ces escarpements. Il eut même le pressentiment que la plupart d'entre ceux qui étaient montés seraient déjà morts ou couverts de blessures graves. Du point où il était, il ne pouvait pas bien distinguer tous les contours de la roche. Bientôt, du reste, des signaux, des cris et des coups d'escopette nous avertirent de battre en retraite. Alors, en bon ordre, passant d'un enfoncement de rocher à l'autre, nous descendîmes, très-maltraités, couverts de sang, nos drapeaux en pièces et laissant huit soldats morts. Cortès crut, malgré tout, devoir rendre grâces à Dieu quand il nous vit près de lui. Pedro Barba lui conta ce qui nous était arrivé à tous deux; l'alferez Corral le lui dit aussi dans le courant de son rapport sur la force de cette position; il ajoutait que c'était miracle que nous n'eussions pas été écrasés par l'avalanche de ces grandes meules, tant le nombre en avait été considérable; et notre aventure se sut dans tout le campement.

Quoi qu'il en soit, il s'agit maintenant de dire qu'un grand nombre de bataillons mexicains campaient en des points où nous n'avions pu ni les voir, ni deviner leur présence. Ils attendaient là le moment favorable pour porter secours aux guerriers du *peñol*. Ils avaient justement deviné, du reste, que nous ne réussirions pas à arriver jusqu'aux hauteurs, et ils étaient convenus que, pendant que nous combattrions dans ce dessein, les hommes du *peñol* d'un côté et eux-mêmes d'autre part tomberaient à la fois sur nous. Il fut fait comme c'était convenu : ils s'avancèrent pour porter secours aux assiégés. Cortès, averti de leur approche, donna l'ordre aux cavaliers et à nous tous de marcher à leur rencontre. La manœuvre s'exécuta aussitôt. Nous marchions en plaine, traversant quelquefois des champs fertiles entrecoupés de monticules. Nous y donnâmes la chasse à nos ennemis jusqu'à

ce que l'on arrivât à d'autres rochers fortement défendus. On tua bien peu d'Indiens dans cette poursuite, parce qu'ils avaient l'adresse de se réfugier en des points où il était impossible de les atteindre. Nous revînmes ensuite au *peñol* dont nous avions tenté l'assaut; mais nous ne tardâmes pas à décider que nous établirions notre campement plus loin, car ici il n'y avait point d'eau. Nous n'avions pas bu de tout le jour, ni les chevaux non plus, parce que les fontaines dont j'ai parlé ne fournissaient que de la boue. Nos ennemis, établis là en si grand nombre, les arrêtaient à leurs points d'émergence.

Nous descendîmes donc, à travers des champs cultivés, jusqu'à un autre *peñol*, situé à environ une lieue et demie. Nous espérions y trouver de l'eau; malheureusement, il n'y en avait que fort peu. Quelques mûriers du pays et douze ou treize maisons s'élevaient au pied de la sierra fortifiée. Nous y fîmes halte; mais, aussitôt que nous y arrivâmes, du haut des fortifications les guerriers commencèrent à crier et à nous lancer de grosses pierres, des pieux et des flèches. Il y avait là plus de monde qu'au premier *peñol* et les défenses y étaient plus considérables, comme nous pûmes nous en assurer bientôt. Nos arbalétriers et nos gens d'escopette essayèrent de tirer sur eux; mais ils étaient postés si haut et couverts par tant de palissades qu'on ne leur pouvait faire aucun mal. Quant à monter jusqu'à eux, il n'y fallait pas penser. A la vérité, nous l'essayâmes deux fois, parce que nous avions remarqué que par les maisons il y avait des passages; mais nous ne pûmes faire que deux petits détours, ce qui suffit du reste à nous convaincre que, plus haut, ce *peñol* était mieux défendu encore que le premier. De sorte que l'on peut dire qu'à propos d'aucun des deux nous ne gagnâmes grand'gloire. La vérité est que la victoire y appartint aux Mexicains et à leurs confédérés.

Nous passâmes la nuit au pied des mûriers; nous mourions de soif. Nous convînmes que le lendemain tous les arbalétriers et gens d'escopette iraient se poster au haut d'un *peñol* voisin, qui était accessible, bien qu'avec quelque difficulté. De là les arbalètes et les escopettes pourraient porter jusqu'au fort défendu et le réduire. Cortès ordonna à Francisco Verdugo et au trésorier Julian de Alderete de s'entourer d'arbalétriers solides. Il donna l'ordre aussi au capitaine Pedro Barba de se former une troupe, et il décida que presque nous tous nous tenterions une attaque en profitant des passages des maisons dont j'ai parlé. Nous commençâmes en effet notre mouvement. Mais on nous lançait tant de pierres, grandes et petites, que plusieurs sodats en furent blessés. Quant à monter, nous n'y réussissions nullement et il n'y fallait pas penser, car nous avions de la peine à nous tenir en place en nous aidant des pieds et des mains. Nous en étions là de notre côté lorsque les arbalétriers et les esco-

pettiers parvinrent à organiser leur tir au haut du *peñol* dont j'ai parlé; leurs armes portaient jusqu'à l'ennemi; pas très-bien, à la vérité; cependant on en tuait et l'on en blessait quelques-uns.

Ce combat durait depuis environ une demi-heure, lorsque, grâce à Notre Seigneur Dieu, nos adversaires se décidèrent à demander la paix. Ils y furent obligés parce qu'ils n'avaient point d'eau et que sur le plateau formé par le sommet du *peñol* s'étaient réfugiés les habitants de tous les environs, hommes, femmes et enfants. Pour que nous comprissions bien leurs intentions pacifiques, les femmes agitaient leurs mantes et battaient leurs mains l'une contre l'autre, voulant ainsi donner à entendre qu'elles nous feraient du pain et des *tortillas*. En même temps les guerriers cessèrent de lancer des pieux, des pierres et des flèches. Cortès, ayant compris, donna l'ordre qu'on ne leur fît plus aucun mal, et on les avertit par signes qu'ils eussent à envoyer cinq d'entre eux pour traiter de la paix. Ils descendirent en effet, et, s'adressant respectueusement au général, ils le prièrent de leur pardonner, faisant observer qu'ils n'étaient montés sur ces hauteurs fortifiées que dans un but de protection et de défense. Cortès leur dit d'un ton un peu irrité, au moyen de nos interprètes doña Marina et Aguilar, qu'ils avaient mérité la mort pour avoir commencé les hostilités, mais que, puisqu'ils se rendaient, pourvu qu'ils allassent à l'autre *peñol* appeler les caciques et les notables qui s'y trouvaient, et qu'ils prissent soin d'apporter nos morts, on leur pardonnerait le passé; qu'ils eussent à se soumettre, sans quoi l'on marcherait contre eux et on les cernerait jusqu'à ce qu'ils mourussent de soif. Nous savions en effet qu'ils n'avaient point d'eau et qu'il y en a fort peu dans ce district. On fut donc leur porter cette sommation, ainsi que Cortès le commandait.

Nous ne parlerons plus de cette démarche jusqu'à l'arrivée de la réponse; mais nous dirons que notre général eut une conversation avec le Frère Melgarejo et le trésorier Alderete sur les guerres qui avaient eu lieu avant leur arrivée à la Nouvelle-Espagne. On parla du *peñol*, de la grande puissance des Mexicains, des superbes villes qu'ils avaient vues depuis leur arrivée. Ces deux personnages ajoutaient que, si l'évêque de Burgos informait de la vérité l'Empereur notre maître, au lieu de Lui écrire le contraire, le souverain nous comblerait d'honneurs; car ils ne pouvaient comprendre qu'on eût jamais rendu, à aucun roi dans le monde, de plus grands services que ceux que nous avions rendus nous-mêmes en nous emparant de tant de villes, sans que Sa Majesté en eût la moindre connaissance.

Nous laisserons de côté beaucoup d'autres propos de cette nature, pour raconter comme quoi Cortès commanda à l'alferez Corral, à deux autres capitaines, Juan Xaramillo et Pedro de Ircio, et à moi qui me

trouvais alors avec eux, de monter en haut du *peñol*, d'examiner l'état des défenses, de voir s'il y avait beaucoup d'Indiens tués ou blessés par nos coups et quel était le nombre des personnes qui s'y étaient réfugiées. En nous donnant cet ordre, il ajouta : « Faites bien attention, señores, à ne pas leur prendre un seul grain de maïs. » Je crus comprendre, quant à moi, qu'il nous donnait ainsi l'avertissement de mettre notre expédition à profit. Nous montâmes au *peñol* par d'assez mauvais passages et je pus m'assurer que c'était une meilleure défense que la première, parce qu'on n'y voyait que de la roche taillée. Arrivés près du sommet, nous vîmes qu'il n'y avait accès à la forteresse que par une ouverture qui ne dépassait pas deux fois la dimension de l'entrée d'un silo ou de la bouche d'un four. En parvenant tout à fait en haut, on voyait un plateau avec des pelouses très-étendues entièrement couvertes de gens de guerre, de femmes et d'enfants. Nous y trouvâmes vingt morts et un grand nombre de blessés. Les Indiens n'avaient plus une goutte d'eau à boire. Tout leur avoir et leurs ménages étaient empaquetés à côté d'un grand nombre de ballots d'étoffes faisant partie des tributs qu'ils payaient à Guatemuz. Lorsque je vis tant de charges d'étoffes destinées au fisc, la pensée me vint d'en mettre sur les épaules de quatre *naborias* tlascaltèques que j'avais amenés avec moi. J'employai au même usage quatre des Indiens préposés à la garde de ces objets : j'en plaçai une charge sur chacun d'eux. Pedro de Ircio, s'en étant aperçu, me défendit de rien emporter. Je m'obstinai à prétendre le contraire ; mais, comme il était capitaine, il fallut bien faire ce qu'il ordonnait. Il me menaça de tout dire à Cortès, me rappelant que notre général avait commandé de ne pas prendre aux Indiens *un seul grain de maïs*. Je répondis que c'était vrai, mais que c'était justement ce mot-là qui m'avait donné l'idée de m'emparer des étoffes. Quoi qu'il en soit, on ne me laissa rien emporter.

Nous descendîmes rendre compte à Cortès de ce que nous avions vu, conformément à ses ordres. Après avoir fait le rapport de tout, Pedro de Ircio, pensant être agréable au général, et dans l'intention de me brouiller avec lui, s'empressa de dire : « On n'a rien pris à l'ennemi ; il est vrai que Bernal Diaz del Castillo avait déjà chargé de pièces d'étoffes les épaules de huit Indiens, et il les aurait rapportées si je n'y avais mis empêchement. » Cortès, à moitié en colère, répondit : « Pourquoi n'a-t-il pas emporté son butin ? Que n'êtes-vous resté vous-même là-haut avec les Indiens et leurs étoffes ! Voyez donc comme ils ont bien compris que je leur donnais cette mission pour qu'ils en fissent leur profit !... Et à ce pauvre Bernal Diaz, le seul qui avait su me bien entendre, on lui enlève le butin pris sur ces chiens d'Indiens, qui ne manqueront pas de rire des morts et des blessés qu'ils nous ont faits ! » En entendant cela, Pedro de Ircio

prétendit remonter à la citadelle; mais Cortès lui répondit qu'il n'était plus temps et qu'il eût à n'y point retourner.

N'insistons pas sur ce souvenir et disons comme quoi les guerriers du premier *peñol* se résolurent à traiter avec nous. Après bien des pourparlers tendant à obtenir notre pardon, ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Mais, comme il n'y avait pas d'eau dans ce district, nous prîmes la route du village de Guaztepeque, dont il a été question dans un chapitre précédent et qui possède ce parc déjà vanté par moi comme étant le plus beau que j'eusse vu dans ma vie. Cortès et le trésorier Alderete, l'ayant examiné et parcouru en partie, le trouvèrent admirable et assurèrent qu'ils n'avaient rien connu de mieux en ce genre dans toute la Castille. Nous nous y établîmes pour la nuit. Les caciques du village vinrent offrir leurs services à Cortès, attendu que Gonzalo de Sandoval avait déjà fait la paix avec eux lors de sa campagne en ce district, ainsi que je l'ai longuement conté dans la partie de mon récit qui s'y rapporte. Nous passâmes donc la nuit en ce lieu, et, le lendemain de très-bonne heure, nous partîmes pour Cornabaca. Nous donnâmes sur quelques bataillons de guerriers mexicains provenant de cette ville. Nos cavaliers les suivirent plus d'une lieue et demie, jusqu'à un autre grand village appelé Tepuztlan, dont les habitants s'étaient si peu tenus sur leurs gardes, que nous tombâmes chez eux avant qu'ils eussent pu être avertis par les espions chargés de nous surveiller. Nous trouvâmes là de très-bonnes Indiennes et un excellent butin. Quant aux Mexicains et aux hommes du village, ils avaient jugé prudent de ne pas se trouver en notre présence. Cortès manda par trois ou quatre fois les caciques, leur enjoignant de se soumettre et les menaçant, en cas de refus, de brûler le village et de marcher sur eux. La réponse fut qu'ils ne viendraient point présenter leur soumission. Alors, dans le but de faire un exemple qui imposât aux autres peuplades, notre chef donna l'ordre de mettre le feu à la moitié des maisons les plus rapprochées de nous. En cet instant même se présentèrent les caciques du village que nous avions traversé ce jour-là même et que j'ai appelé Yautepeque; ils jurèrent obéissance à Sa Majesté.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche vers une ville plus considérable nommée Coadalbaca, que par corruption nous appelons maintenant Cuernavaca. Là se trouvaient un grand nombre de guerriers tant mexicains que natifs. Cette ville était très-bien défendue par un ruisseau peu abondant, coulant au fond d'un ravin qui compte plus de huit *estados*[1] de profondeur. Les habitants s'en servent comme d'un rempart. Il n'y avait pas d'autre passage pour les che-

1. *Estado* est une mesure de longueur déterminée par la taille la plus habituelle de l'homme, soit environ 1 mètre 65 centimètres.

vaux que deux ponts qu'on avait eu soin de détruire; il en résultait pour la ville une défense si parfaite qu'il nous était impossible de joindre nos ennemis et qu'il fallut nous contenter de les inquiéter d'un côté à l'autre du ravin, tandis qu'ils lançaient eux-mêmes sur nous une grande quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde. Nous en étions là lorsqu'on vint avertir Cortès qu'à environ une demi-lieue plus loin existait un passage pour les chevaux. Il s'y rendit avec ses cavaliers, tandis que nous nous occupions nous-mêmes de chercher par où nous pourrions traverser. Nous découvrîmes alors que des arbres inclinés sur le ravin pouvaient nous servir à passer de l'autre côté. A la vérité, trois des soldats qui l'essayèrent glissèrent sur la branche, roulèrent dans l'eau et l'un d'eux se brisa la jambe; cependant nous effectuâmes ainsi ce passage au prix des plus grands périls. Quant à moi, lorsque j'en fus là, je me vis en sérieux danger; la tête me tourna; mais malgré tout je passai. Vingt ou trente soldats et plusieurs Tlascaltèques en firent autant et nous tombâmes tout à coup sur le dos des Mexicains, tandis qu'ils lançaient des flèches contre nos hommes. En voyant cette attaque qu'ils avaient crue impossible, ils supposèrent tout d'abord que nous étions plus nombreux, d'autant mieux qu'en ce moment arrivèrent Christoval de Oli, Pedro de Alvarado et Andrès de Tapia, avec d'autres cavaliers, après avoir effectué leur dangereux passage sur un pont ruiné, en exposant sérieusement leurs vies. Nous nous précipitâmes ensemble sur nos ennemis qui prirent la fuite vers la montagne et différents endroits du ravin où il fut impossible de les atteindre. Peu d'instants après, Cortès lui-même arriva avec tous les autres cavaliers.

On fit, dans cette ville, un grand butin en étoffes très-riches et en bonnes Indiennes. Cortès trouva opportun de nous y faire passer la journée. Nous nous y établîmes dans les très-beaux jardins du grand cacique. Il est inutile de redire ici les précautions dont nous nous entourions en espions, en sentinelles et en éclaireurs. Or, ceux-ci vinrent dire à Cortès qu'une vingtaine d'Indiens approchaient, avec toutes les apparences d'être des caciques et des notables chargés de quelque message ou venant traiter de la paix. C'étaient en effet les caciques de la ville. Quand ils arrivèrent en présence de Cortès, ils se livrèrent à de grands témoignages de respect et lui offrirent des joailleries en or, en le priant de leur pardonner pour ne s'être pas soumis tout de suite; c'est que le roi de Mexico leur avait fait ordonner la résistance, attendu qu'ils étaient en un lieu fortifié, leur envoyant au surplus un bon bataillon mexicain pour leur venir en aide; mais maintenant ils voyaient bien qu'il ne saurait exister de pays assez défendu pour arrêter nos attaques et empêcher nos victoires; ils priaient en conséquence notre chef d'accepter leur soumission. Cortès les reçut avec bon visage et leur dit que nous étions les sujets d'un

grand seigneur appelé l'Empereur don Carlos, qui honore de ses faveurs tous ceux qui le servent. Il ajouta qu'il acceptait leur soumission au nom de l'Empereur; puis ils jurèrent obéissance à Sa Majesté. Je me rappelle que ces caciques prétendirent que, pour avoir retardé leur soumission, les dieux des Espagnols avaient permis qu'ils en fussent châtiés d'avance dans leurs biens et dans leurs personnes[1].

J'abandonnerai ce sujet pour dire que le lendemain de bonne heure nous nous mîmes en route pour une autre ville, appelée Suchimilco. Je vais conter ce qui nous advint en chemin, dans cette ville et dans nos rencontres avec l'ennemi, jusqu'à notre retour à Tezcuco.

CHAPITRE CXLV

De la grande soif dont nous eûmes à souffrir en route, et de l'extrême péril dans lequel nous nous vîmes à Suchimilco, à propos des batailles et des combats que nous eûmes à soutenir contre les Mexicains et les habitants de cette ville ; des nombreuses autres rencontres que nous eûmes jusqu'à notre arrivée à Tezcuco.

Nous nous mîmes en route pour Suchimilco, grande ville dont presque toutes les maisons sont bâties dans la lagune d'eau douce; elle est située à environ deux lieues de Mexico. Nous traversâmes une vaste forêt de pins, en conservant le meilleur ordre dans nos rangs, ainsi que nous en avions l'habitude; mais nous ne rencontrâmes point d'eau en route. Comme nous étions chargés de nos armes, que la journée était avancée et le soleil très-ardent, la soif nous tourmentait beaucoup, et nous étions malheureusement dans le doute si nous pourrions l'étancher à peu de distance[2]. Nous ne savions même pas, après avoir marché quelque temps, à combien de lieues nous nous trouvions encore d'un puits que, disait-on, nous devions rencontrer

1. Cortès, au sujet de ce singulier propos des caciques, a dit dans une de ses lettres : « Après que nous leur eûmes brûlé leurs maisons et leurs biens, ces Indiens, accompagnés de plusieurs autres qui venaient se déclarer vassaux de Votre Majesté, nous dirent que, s'ils avaient tardé quelque temps à nous demander notre amitié, c'était dans la pensée de recevoir d'avance le châtiment de leur faute par le dommage que nous leur causions, bien convaincus que nous serions ensuite moins courroucés contre eux. » (*Correspondance de Cortès.* Lettre 3.)

2. Il n'est pas inutile de dire ici que cette expédition est annoncée à tort par l'auteur comme une exploration autour de la lagune. Cortès en effet me paraît être sorti de la vallée en suivant la route qui va aujourd'hui de Chalco au district d'Amilpas, lequel se trouve au versant opposé des montagnes. C'est sur ce versant opposé, et en dehors par conséquent de la vallée de Mexico, que l'expédition se poursuit par Yautepeque jusqu'à Cuernavaca. Le retour ne s'est pas effectué par le même chemin, mais bien dans la direction que suivent aujourd'hui même les diligences de Cuernavaca à Mexico par Huichilaque, passant ainsi par un point qui se trouve à un peu plus de 3000 mètres d'altitude.

en chemin. Cortès voyait bien à quel point ses hommes étaient fatigués; nos alliés les Tlascaltèques n'en pouvaient plus; l'un d'eux mourut même de soif, et il me semble qu'un de nos soldats, qui était vieux et malade, mourut aussi par la même cause. Notre chef crut donc devoir s'arrêter à l'ombre des pins, en donnant l'ordre à six cavaliers d'aller en avant, sur la route de Suchimilco, pour s'assurer de la distance qu'il y avait de là à quelques habitations ou au puits dont on nous avait parlé, afin que nous y fussions passer la nuit. Christoval de Oli, un certain Valdenebro, Pedro Gonzalès de Truxillo et quelques autres hommes très-valeureux allaient partir pour cette commission, lorsque moi-même je fis en sorte de m'écarter en un lieu où Cortès et les cavaliers ne pussent pas me voir; je me munis de trois de mes pionniers tlascaltèques fort courageux et très-agiles, et je courus après nos cavaliers jusqu'à ce qu'ils m'aperçurent. Ils m'attendirent, dans le but de m'obliger à retourner, de crainte que je ne fusse victime de quelque attaque des Mexicains contre laquelle ma défense fût inutile. Je m'obstinai à vouloir les suivre, et comme j'étais l'ami de Christoval de Oli, il me permit de continuer ma route, en me recommandant d'avoir mes deux poignets préparés au combat et mes jambes bien alertes pour m'échapper au besoin. J'avais donc tellement soif que j'aventurai ma vie pour chercher l'occasion de la satisfaire.

Une demi-lieue plus loin, plusieurs établissements et des maisons dépendant de Suchimilco s'élevaient sur le versant de la montagne. Nos cavaliers s'écartèrent de la route pour chercher de l'eau dans les maisons. Ils en trouvèrent et ne manquèrent pas de s'en rassasier. L'un de mes Tlascaltèques découvrit et m'apporta un grand cruchon comme il y en a dans le pays, complétement rempli; mes domestiques et moi en bûmes à souhaits. Je résolus du reste de m'en retourner où Cortès avait fait halte; car les Indiens du lieu commençaient à s'appeler et à crier contre nous. J'emportai mon cruchon plein d'eau, au moyen de mes Tlascaltèques. Je rencontrai Cortès qui s'était mis en route avec sa troupe; je lui dis qu'il y avait de l'eau et que j'en avais bu dans des établissements qui n'étaient pas loin. J'ajoutai que j'en apportais une provision que j'avais eu bien soin de cacher, de crainte qu'on ne me la prît, attendu que, là où la soif règne, la loi disparaît. Cortès et quelques autres caballeros en burent et se réjouirent fort. On doubla le pas, de façon que nous arrivâmes aux maisons avant le coucher du soleil. On y trouva de l'eau, bien que peu abondante. La soif, du reste, continuait à être si grande, que quelques-uns de nos soldats se prirent à sucer une plante qui ressemble à des cardons et s'en abîmèrent la bouche, la langue et les lèvres. Les cavaliers revinrent en ce moment et dirent que le puits était encore bien loin, que les Indiens de tout ce district jetaient

le cri de guerre et qu'il serait bon de passer la nuit en ce lieu. On plaça des sentinelles, on expédia des espions et des coureurs. Je fus l'un des hommes désignés pour la veillée; je crois me rappeler qu'il plut cette nuit-là et qu'il fit grand vent.

Le lendemain de grand matin, nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Suchimilco à huit heures. Je voudrais savoir dire maintenant la multitude de guerriers qui nous attendaient, les uns en terre ferme, les autres au passage d'un pont qu'ils avaient détruit; dire aussi les palissades et les parapets qu'ils y élevèrent, et les lances qu'ils avaient faites au moyen des armes dont ils s'étaient emparés lors de notre déroute de Mexico, et le nombre considérable de chefs indiens armés de nos brillantes épées, les flèches et les pieux à deux dards, et l'énorme amas de pierres à fronde, et les grands espadons à deux mains, tranchants de chaque côté.... J'assure qu'on voyait partout la terre ferme couverte d'ennemis. Lorsque nous arrivâmes au pont, les Indiens se battirent avec nous près d'une demi-heure, pendant laquelle il nous fut impossible de rompre leurs rangs, quoi que nous fissions avec nos arbalètes, nos escopettes et nos charges répétées. Le pire de tout c'est que d'autres bataillons mexicains venaient derrière nous. Quand nous nous en aperçûmes, nous nous précipitâmes par le pont et par la lagune, les uns nageant, les autres passant à gué et quelques-uns buvant tant d'eau malgré eux qu'ils en sortirent le ventre enflé. Au passage de ce pont, on nous blessa un grand nombre d'hommes et deux de nos soldats furent tués. Mais bientôt, rendus en terre ferme, nous donnâmes la chasse à nos ennemis à bons coups d'épée, à travers les rues, tandis que de son côté Cortès, à la tête des cavaliers, se déployait sur le sol sec et allait tomber sur une force de plus de dix mille Indiens, tous Mexicains, qui venaient d'arriver au secours des habitants de la ville. Ils se battaient avec un tel courage qu'ils attendaient la charge des nôtres sans broncher, la lance en avant. Ils nous blessèrent quatre cavaliers.

Cortès se trouva engagé dans cette dangereuse mêlée. Son cheval bai brun, excellent animal qu'on avait surnommé le Muletier, s'arrêta épuisé parce qu'il était très-gras et qu'ayant eu quelque temps de repos il se fatiguait plus facilement. Les Mexicains, qui étaient très-nombreux, portèrent la main sur Cortès et lui firent mettre pied à terre; d'aucuns disent même qu'ils le précipitèrent violemment sur le sol. Quoi qu'il en soit, en ce moment arrivèrent beaucoup d'autres guerriers mexicains, dans le but d'enlever vivant notre chef. Heureusement leur dessein fut deviné par quelques Tlascaltèques et par un soldat très-courageux, nommé Christoval de Olea, natif de la Vieille-Castille, pays de Medina del Campo. Ils arrivèrent à temps, s'ouvrirent un chemin à coups d'estoc et de taille, permettant ainsi à Cortès

de se remettre en selle, grièvement blessé à la tête, tandis qu'Olea recevait trois dangereux coups de sabre. En cet instant, nous, les soldats espagnols qui étions les moins éloignés, nous accourûmes en toute hâte. Comme dans chaque rue de la ville se trouvaient des bataillons ennemis, et que du reste chacun de nous était obligé de suivre son drapeau, il était naturel que nous ne pussions pas être tous ensemble, mais que nous fissions notre devoir en des directions différentes, ainsi que d'ailleurs notre chef l'avait ordonné. Cependant nous comprîmes qu'il y avait beaucoup à faire du côté où se trouvait Cortès, à cause des grands cris et des vociférations que nous y entendions; aussi, au grand péril de nos vies, au milieu de la multitude d'Indiens qui se trouvait là, nous dirigeâmes-nous vers notre général. Déjà quinze cavaliers s'y étaient réunis, faisant face, sur le bord d'une *acequia*, à l'ennemi qui de son côté se garantissait derrière des parapets et des palissades. Lorsque nous arrivâmes, nous mîmes nos adversaires en fuite, sans que cependant ils tournassent complétement le dos. Quant au soldat Olea, qui couvrit Cortès, il avait reçu trois dangereuses blessures et perdait beaucoup de sang. Voyant d'ailleurs que toutes les rues se remplissaient d'ennemis, nous priâmes Cortès d'aller s'abriter derrière des parapets pour qu'on pût panser ses blessures en même temps que celles d'Olea. Nous revînmes donc sur nos pas en recevant une pluie de pierres, de pieux et de flèches qu'on nous lançait de derrière les palissades, tandis que d'autre part les Mexicains, nous croyant décidément en retraite, nous faisaient une poursuite sérieuse.

En ce moment arrivèrent Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Christoval de Oli et la plupart des cavaliers qui avaient été avec eux dans une autre direction. Oli avait la figure ensanglantée; Pedro de Alvarado était blessé, et son cheval également; tous les autres, du reste, avaient chacun sa blessure. Ils s'accordaient à dire qu'ils avaient eu tant de Mexicains à combattre qu'ils pouvaient à peine s'en défendre. Il paraît que, lorsque nous étions arrivés sur le pont dont j'ai parlé, Cortès leur avait donné l'ordre de se partager, la moitié des cavaliers devant aller d'un côté, et l'autre moitié par ailleurs, ce qui fit qu'ils eurent à combattre des bataillons différents. Mais, tandis que nous étions occupés à panser nos hommes et à bander les blessures avec des étoffes de coton, après les avoir enduites d'huile chaude, on entendit tout à coup des cris tumultueux mêlés aux sons des trompettes et des conques marines, provenant de plusieurs rues, d'où déboucherent en même temps des bataillons innombrables de Mexicains qui se précipitèrent dans les cours où nous étions en train de faire nos pansements. Ils nous lancèrent tant de pieux et de pierres qu'ils nous blessèrent plusieurs hommes. Mais ils ne furent pas heureux dans leur attaque; nous les chargeâmes à l'instant et bon nombre d'entre

eux restèrent étendus sans vie sous nos coups d'estoc et de taille. Nos cavaliers, de leur côté, ne tardèrent pas à les atteindre; ils en tuèrent beaucoup et eurent à déplorer la perte d'un homme, en même temps que deux de leurs chevaux furent blessés. Pour cette fois du moins nous les chassâmes tous de l'enclos où nous nous trouvions.

Cortès, voyant qu'il n'y avait plus d'ennemis devant nous, ordonna que nous fussions nous reposer dans les préaux au milieu desquels s'élevaient les oratoires de la ville. Plusieurs de nos soldats montèrent jusqu'au sommet du plus haut des temples, où les habitants entretenaient leurs idoles. Ils virent de là la grande ville de Mexico et toute la lagune, car le monument dominait les alentours. Ils aperçurent venant vers nous environ deux mille embarcations sorties de la capitale, pleines de guerriers. Nous sûmes en effet le lendemain que Guatemuz, roi de Mexico, les avait envoyées afin qu'on tombât sur nous ce jour-là même et la nuit suivante. Il expédiait en même temps par terre environ dix mille hommes, pensant qu'au moyen d'une double attaque on empêcherait qu'aucun de nous sortît vivant de cette ville. Il avait aussi apprêté dix mille hommes de renfort afin de se ménager des troupes fraîches pour l'heure où le combat serait déjà engagé. Nous apprîmes tout cela le jour suivant, de la bouche de cinq capitaines mexicains que nous fîmes prisonniers. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ eut la bonté de disposer les événements d'autre sorte. Lorsque nous vîmes venir ce nombre considérable d'embarcations, nous ne doutâmes pas qu'elles ne fussent dirigées contre nous. On prit soin d'exercer la plus grande surveillance dans notre campement. On plaça des piquets de soldats sur les débarcadères et au bord des canaux par où l'on supposait que l'ennemi pourrait venir aborder. Les cavaliers se tinrent prêts toute la nuit, les chevaux sellés et bridés, attendant sur la chaussée et sur la terre ferme. Les capitaines, et Cortès à leur tête, veillèrent et firent des rondes toute la nuit. Quant à moi, on me mit avec dix autres soldats en surveillance sur des murailles bâties à chaux et à sable. On nous pourvut très-bien de pierres, d'arbalètes, d'escopettes et de longues lances, afin que, si l'ennemi abordait en canots sur ce point, qui était un embarcadère, nous fissions assez de résistance pour l'obliger à rebrousser chemin. D'autres soldats reçurent mission de garder différents canaux.

Or, tandis que moi et mes camarades nous faisions bonne garde, nous entendîmes le bruit de plusieurs embarcations qui s'approchaient en maniant sourdement les rames, dans le but de prendre terre en ce débarcadère où nous nous trouvions. Nous lançâmes des pierres aux Indiens et, les menaçant de nos lances, nous leur résistâmes au point qu'ils n'osèrent pas débarquer. Nous envoyâmes un de nos soldats pour en avertir Cortès; mais aussitôt d'autres embarcations chargées de combattants firent sur nous une seconde attaque, nous

lançant grand nombre de pieux, de pierres et de flèches. Notre résistance ne fut pas moindre que la première fois, et malheureusement nous eûmes deux des nôtres blessés à la tête. La nuit étant très-obscure, du reste, ces embarcations, rétrogradant, furent se joindre à celles des capitaines de la flottille, et toutes ensemble elles réussirent à accoster dans un autre endroit, après avoir suivi des canaux profonds. Les Indiens n'étant pas habitués à combattre la nuit, ceux-ci firent leur jonction avec les bataillons que Guatemuz avait envoyés par terre, et ils formèrent ainsi un ensemble de plus de quinze mille hommes. Je veux dire aussi, sans me vanter, que lorsque notre camarade fut donner avis à Cortès de l'arrivée d'un grand nombre d'embarcations de guerre sur le point qui nous était confié, notre chef s'empressa de venir nous parler en s'accompagnant de dix cavaliers. Mais, comme il s'approchait sans proférer aucune parole, nous criâmes, moi et un Portugais des Algarves nommé Gonzalo Sanchez, en demandant : « Qui va là? Vous ne pouvez donc pas parler? » Et nous lançâmes trois ou quatre pierres. Or, comme Cortès reconnut nos voix, il dit au trésorier Julian de Alderete, au Frère Pedro Melgarejo et à Christoval de Oli, qui l'accompagnaient dans sa ronde : « Il est inutile qu'on ajoute personne ici ; il y a déjà parmi ceux qui s'y trouvent deux de ces hommes qui vinrent des premiers avec moi ; ils méritent toute notre confiance pour la garde de ce poste et pour n'importe quelle autre mission où le courage est le plus nécessaire. » Après cela, Cortès nous recommanda d'avoir présent à l'esprit le danger où nous étions tous, et il s'achemina vers d'autres postes. Le silence suivit, et puis, tout à coup, nous entendîmes passer un soldat auquel on donnait le fouet à propos de la veillée; il appartenait aux hommes de Narvaez.

Je veux aussi faire mémoire que nos gens d'escopette n'avaient plus de poudre et que les arbalétriers étaient sans flèches, ces munitions ayant été épuisées la veille dans l'ardeur du combat. Cortès dut donc ordonner cette nuit même aux arbalétriers de mettre en état toutes les flèches qu'on pourrait réunir; on les garnirait de plumes et de fers ; car nous emportions toujours avec nous, dans les expéditions, un approvisionnement de plusieurs charges de bois de flèches, ainsi que cinq charges de pointes en cuivre et tout le nécessaire afin que cette arme ne nous manquât jamais, en quelque point que nous fussions. Les arbalétriers passèrent la nuit à empenner les flèches et à les garnir de pointes. Pedro Barba, qui était leur capitaine, ne cessa de surveiller le travail, et Cortès lui-même y apportait son coup d'œil de temps en temps.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que le jour parut, les bataillons mexicains vinrent entourer le préau où nous nous trouvions; mais comme on ne nous prenait jamais au dépourvu, les cavaliers d'un

côté marchant en terre ferme et nous les fantassins d'autre part, aidés de nos amis les Tlascaltèques, nous tombâmes sur les Mexicains et nous leur tuâmes ou blessâmes trois de leurs principaux chefs, sans compter que plusieurs autres moururent le lendemain. Nos alliés ramassèrent un bon butin et nous fîmes prisonniers cinq notables qui nous informèrent relativement aux bataillons que Guatemuz avait envoyés contre nous. Plusieurs de nos soldats furent blessés dans cette rencontre; l'un d'eux même ne tarda pas à mourir. Tout n'était pas fini, du reste, avec ce combat. Nos cavaliers, en faisant la poursuite, furent donner dans les dix mille hommes de troupes fraîches que Guatemuz envoyait comme renfort à ceux qui étaient déjà arrivés. Les chefs mexicains qui commandaient étaient armés de nos épées, avec lesquelles ils se livraient à des bravades, assurant qu'ils allaient tous nous tuer avec nos propres armes.

Lorsque nos hommes se virent si peu nombreux en présence de bataillons si considérables, ils se méfièrent et cherchèrent un refuge, afin de ne pas en venir aux mains avant que Cortès et nous arrivassions à leur aide. A peine le sûmes-nous, que tous les cavaliers qui étaient au quartier se mirent en route, et cela malgré leurs blessures et celles de leurs chevaux; nous partîmes aussi, tous les soldats et arbalétriers, avec nos alliés tlascaltèques. Nous attaquâmes avec une telle ardeur qu'une mêlée s'ensuivit à l'instant, et, au moyen de nos estocades, nous obligeâmes l'ennemi à reculer avec sa malechance et à nous laisser le champ libre. Toujours est-il que nous prîmes là quelques autres notables et nous sûmes par eux que Guatemuz avait donné des ordres pour qu'on envoyât une nouvelle flottille et plus de guerriers encore par terre. Il disait à ses hommes d'armes que plusieurs d'entre nous étaient déjà morts, d'autres blessés et tous fatigués des derniers combats; que sans doute nous cesserions d'être sur nos gardes, persuadés qu'on n'enverrait plus personne contre nous; que par conséquent, en expédiant un grand nombre d'hommes, il assurerait notre défaite. Or, si auparavant nous étions en alerte, nous y fûmes bien plus encore après avoir appris ces nouvelles. Il fut du reste convenu que nous n'attendrions point de nouveaux combats et que le lendemain nous sortirions de cette ville. Nous passâmes la journée à panser les blessés, mettre nos armes en état et apprêter des flèches.

Nous en étions là lorsque nos Tlascaltèques et quelques soldats vinrent à savoir que cette ville était riche et qu'il y avait des établissements très-grands pleins d'étoffes d'habillement et de chemises de femmes, en coton; on y avait aussi réuni de l'or et différents objets, ainsi que des tissus travaillés avec des plumes. Nos hommes surent où se trouvaient ces maisons, que quelques prisonniers de Suchimilco leur indiquèrent. Elles étaient situées dans la lagune d'eau

douce ; on y pouvait arriver par une chaussée coupée par trois ponts dont les tranchées permettaient de passer d'un canal à l'autre. Nos soldats s'y rendirent, et comme ces établissements étaient en effet remplis d'étoffes et sans aucune garde, ils prirent, eux et plusieurs Tlascaltèques, leur bonne charge de tissus et d'objets en or. Ainsi pourvus, ils s'en revinrent au quartier d'où d'autres soldats, en les voyant, partirent en toute hâte vers les mêmes établissements.

Il y étaient entrés et s'occupaient à retirer leur butin d'énormes caisses en bois, lorsqu'arriva une grande flottille d'embarcations de guerre de Mexico. Les guerriers tombent sur nos hommes à l'improviste, blessent plusieurs soldats et en prennent quatre vivants qu'on emmène à Mexico. Les autres échappèrent à ce grand danger. Ceux qui furent emportés s'appelaient Juan de Lara et Alonso Hernandez; je ne me rappelle pas le nom des deux autres; je sais seulement qu'ils appartenaient à la compagnie d'Andrès de Monjaraz. Par ces quatre prisonniers qu'on lui amena, Guatemuz apprit que nous tous, gens de cette expédition de Cortès, nous étions fort peu nombreux et que plusieurs étaient blessés. Du reste, il sut tout ce qu'il désirait au sujet de notre voyage. Après avoir retiré de nos pauvres camarades tous les renseignements qui l'intéressaient, il leur fit couper les bras et les jambes, qu'il envoya à plusieurs villages devenus nos alliés, leur faisant savoir qu'aucun de nous ne retournerait vivant à Tezcuco. Avec les cœurs et le sang de ces quatre malheureuses victimes, il fit des offrandes à ses idoles. Après quoi il s'empressa d'envoyer d'autres flottilles d'embarcations guerrières, et des bataillons par la voie de terre, avec ordre de faire tous leurs efforts pour empêcher qu'aucun de nous sortît vivant de Suchimilco.

Quoique je sois fatigué d'écrire tant de rencontres que nous eûmes avec les Mexicains dans ces quatre journées, je ne puis m'empêcher d'en parler encore. Au point du jour, en effet, tant de Culuans arrivèrent de Mexico par les estuaires et par la terre ferme, que nous eûmes bien de la peine à nous frayer un chemin à travers leurs rangs. Nous pûmes cependant sortir de la ville et arriver à une grande place qui en était peu distante et servait de marché aux habitants. Quand nous y fûmes réunis et prêts à partir avec tout notre bagage, Cortès nous adressa la parole pour nous parler du grand danger où nous nous trouvions. Nous savions en effet, à n'en pouvoir douter, que sur notre route toutes les forces que l'on avait pu envoyer de Mexico nous attendaient dans les passages difficiles, tandis que d'autres guerriers se tenaient embarqués sur les canots dans les estuaires. Il nous conseillait en conséquence, et même il nous en donnait l'ordre, de nous délivrer de tout embarras, abandonnant notre bagage et notre petit avoir, afin que nous n'en fussions pas gênés au moment du combat. Mais nous lui répondîmes tout d'une voix qu'avec le secours

du bon Dieu nous étions certainement hommes à défendre nos biens, nos vies et sa propre personne, considérant que ce serait nous amoindrir que de faire ce qu'il conseillait. Sur ce, voyant notre résolution, Cortès s'écria qu'il s'en remettait pour tout à la grâce de Dieu. Et aussitôt il régla l'ordre de marche : le bagage et les blessés au centre, les cavaliers répartis moitié en avant, moitié à l'arrière-garde. C'est à ce dernier poste que prirent place également les arbalétriers avec tous nos alliés, car c'est là que nous portions toujours notre plus sérieuse attention, eu égard à la coutume que les Mexicains avaient de tomber sur les bagages. Quant aux gens d'escopette, il ne nous étaient plus d'aucune utilité, attendu que la poudre était épuisée. Ce fut ainsi que nous entreprîmes notre marche.

Lorsque les bataillons mexicains arrivés ce jour-là virent que nous nous éloignions de Suchimilco, ils se figurèrent, non sans raison, que la crainte qu'ils nous inspiraient nous empêchait de les attendre. Ils tombèrent sur nous tout à coup, en si grand nombre, que deux soldats en furent blessés et deux autres en moururent huit jours après. Ils essayèrent de rompre nos rangs et de pénétrer jusqu'aux bagages ; mais comme nous avions pris les mesures que j'ai dites, ils ne purent réussir dans leur dessein. D'ailleurs, pendant notre marche et jusqu'à notre arrivée à une ville appelée Cuyoacan, qui se trouve à environ deux lieues de Suchimilco, les attaques furent incessantes de la part de guerriers embusqués en des endroits où nous ne pouvions rien entreprendre contre eux, tandis qu'ils étaient parfaitement postés pour lancer sur nous une pluie de pierres, de pieux et de flèches. Comme du reste les estuaires et les canaux n'étaient pas loin, ils y trouvaient un refuge facile. Nous arrivâmes, vers dix heures, à Cuyoacan, que nous trouvâmes déserte. Il est utile de dire qu'à environ deux lieues de Mexico se trouvent une foule de villes rapprochées les unes des autres : Suchimilco, Cuyoacan, Chohuilobusco, Iztapalapa, Coadlavaca, Mezquique et trois ou quatre villages, la plupart construits dans les eaux de la lagune, ne sont en effet séparés que par des distances d'une lieue et demie à deux lieues. Tous ces centres de population avaient contribué à former contre nous, à Suchimilco, un ensemble considérable de guerriers indiens. Nous trouvâmes donc, comme j'ai dit, Cuyoacan dégarnie d'habitants. Cette ville est bâtie en terre ferme. Nous résolûmes d'y passer cette journée et la suivante pour y panser nos blessés et faire des flèches, car nous ne pouvions méconnaître que nous aurions encore des combats à soutenir avant d'arriver à nos quartiers de Tezcuco.

Le surlendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en marche, dans le même ordre, pour Tacuba, qui se trouve à deux lieues de là. En trois endroits différents, nous eûmes à repousser les attaques d'un grand nombre de bataillons ennemis. Nous les fîmes reculer et nos

cavaliers les poursuivirent autant que le sol le permit, jusqu'à ce que nos adversaires atteignissent le refuge des estuaires et des canaux. Nous suivions notre route dans l'ordre déjà indiqué, lorsque l'idée vint à Cortès de s'écarter avec dix cavaliers et de guetter les guerriers mexicains qui sortaient des embarcations pour renouveler leurs attaques contre nous. Il avait avec lui quatre hommes de son service d'écurie. Les Mexicains firent semblant de fuir; Cortès se mit à leur poursuite avec les cavaliers et ses quatre serviteurs. Au moment où la prudence allait arrêter sa marche, un bataillon ennemi placé en embuscade tomba sur lui et sur ses cavaliers, blessant les chevaux, et si nos hommes n'avaient tourné bride avec la plus grande rapidité, ils eussent certainement été tués ou faits prisonniers. Les Mexicains prirent deux des quatre serviteurs de Cortès et les amenèrent vivants à Guatemuz qui les fit sacrifier. N'insistons pas sur cet échec dû à l'imprudence de Cortès, mais disons que nous étions parvenus à Tacuba enseignes déployées, avec toute notre armée et notre bagage au complet. Pedro de Alvarado, Christoval de Oli et la plupart des cavaliers étaient arrivés aussi, tandis que Cortès, avec ses dix hommes à cheval, ne paraissait pas encore. Nous soupçonnâmes qu'il leur était arrivé quelque malheur et nous prîmes le parti d'aller à sa recherche, avec Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Andrès de Tapia et quelques autres cavaliers, vers les estuaires où nous les avions vus s'écarter. En ce moment apparurent deux des serviteurs d'écurie qui avaient suivi leur maître et qui eurent la chance d'échapper; ils s'appelaient Monroy et Tomas de Rijoles. Ils annoncèrent que, grâce à leur agilité, ils avaient pu se sauver et que Cortès arrivait lentement avec ses hommes, parce que leurs chevaux étaient blessés. Ils ne tardèrent pas à paraître, en effet, et nous nous livrâmes à la joie en les voyant, tandis que Cortès était fort triste et avait presque les larmes aux yeux. Les malheureux qui furent enlevés et sacrifiés s'appelaient, l'un Francisco Martin Vendobal (ce surnom lui avait été donné parce qu'il était à moitié fou), et l'autre Pedro Gallego. Au moment où Cortès arriva à Tacuba, il tombait une forte pluie; nous fîmes halte environ deux heures sur des places très-spacieuses.

Notre chef, accompagné d'autres capitaines, du trésorier Alderete, qui était malade, ainsi que du moine Melgarejo et de plusieurs soldats, monta au haut du grand temple de la ville. De là l'on dominait la capitale de Mexico, qui n'est pas éloignée, toute la lagune et les autres villes dont les édifices sont construits dans ses eaux. En voyant tant de cités, dont plusieurs d'une étendue si considérable, s'élevant des flots mêmes de la lagune, le moine et le trésorier Alderete furent remplis d'admiration; leur étonnement redoubla lorsqu'ils portèrent leurs regards sur la grande ville de Mexico, sur les eaux qui l'entourent, sur ce nombre prodigieux d'embarcations, les unes

vides, les autres pleines de provisions, et quelques-unes occupées à la pêche. Ils confessèrent alors que nos exploits dans la Nouvelle-Espagne ne pouvaient plus se considérer comme des événements humains et qu'il y fallait voir la grande miséricorde de Dieu qui en était l'auteur. Ils répétèrent souvent, au surplus, qu'ils ne se rappelaient pas avoir lu dans n'importe quelle histoire que les sujets d'un roi eussent jamais rendu de tels services à leur souverain. En se livrant chaque jour à de pareils aveux, ils promettaient d'en faire le récit fidèle à Sa Majesté. Nous ne rapporterons pas d'autres propos qui eurent lieu en ce même endroit. Nous ne dirons pas davantage les consolations que le moine prodiguait à Cortès, fort attristé de la perte de ses deux serviteurs d'écurie. En compagnie de notre chef, du reste, nous portâmes tous notre vue depuis Tacuba sur le Tatelulco, le grand temple de Huichilobos et le palais dans lequel nous avions résidé; nous contemplions toute la ville, les ponts et la chaussée par où nous sortîmes en fuyards. En présence de ce spectacle, Cortès se prit à soupirer et tomba dans une tristesse plus grande encore que celle qu'il ressentait, avant de monter au sommet du temple, en pensant aux hommes qu'on venait de lui tuer. C'est à propos de ce fait que l'on composa la ballade :

En Tacuba était Cortès,
Avec son bataillon fameux,
Rempli de douleur et de peine,
Bien triste, hélas! et bien soucieux,
D'une main appuyant sa tête
Et tenant l'autre sur sa hanche. . . .
. . . .

Je me rappelle qu'un soldat, appelé le bachelier Alonso Perez, lequel, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, devint habitant et *fiscal* [1] de Mexico, adressa la parole à notre chef, et lui dit: « Général, ayez moins de tristesse; de pareils malheurs arrivent souvent dans les guerres; on ne dira pas, du reste, que vous êtes comme Néron, contemplant du haut de la roche Tarpéienne l'incendie de Rome. » Cortès lui répondit qu'on voulût bien considérer combien de fois il avait vainement fait offrir la paix aux guerriers de Mexico; que du reste, s'il était triste, c'était en pensant aux grandes difficultés que nous aurions à surmonter pour rentrer dans cette ville en vainqueurs; mais qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, l'entreprendre bientôt.

Laissons ces propos et ces complaintes qui n'étaient pas de saison, et disons comme quoi il fut mis en question parmi tous nos chefs et soldats si nous nous dirigerions sur la chaussée qui était tout près de Tacuba où nous étions alors; mais comme nous n'avions point de

1. Magistrat accusateur.

poudre, que notre provision de flèches était bien amoindrie, et que d'ailleurs la plupart des soldats étaient blessés ; nous rappelant aussi qu'environ un mois auparavant Cortès avait essayé de pénétrer sur cette chaussée avec beaucoup d'hommes et qu'il s'y était vu en grand péril d'essuyer une déroute complète, ainsi que je l'ai dit précédemment, il fut résolu que nous continuerions à marcher en avant, de crainte que nous n'eussions à supporter quelque autre attaque des Mexicains ce jour-là même ou la nuit suivante. Tacuba est en effet, pour ainsi dire, aux portes de Mexico, et il était naturel de soupçonner que Guatemuz, excité par la vue de nos soldats qu'on lui avait amenés vivants, enverrait de nouvelles forces contre nous. Nous nous mîmes donc en marche et nous traversâmes Escapuzalco, que nous trouvâmes désert. Nous nous rendîmes ensuite à Tenayuca, grand centre que nous appelions « la ville des Serpents »; j'ai déjà dit en effet, en son lieu, que ses habitants adoraient comme idoles trois serpents sculptés dans le plus grand de leurs temples. Nous trouvâmes la ville inhabitée.

De là nous nous rendîmes à Guatitlan. Il plut très-fort toute cette journée ; comme du reste nous avions sur nos épaules le poids de nos armes que nous n'abandonnions ni jour, ni nuit, cet embarras et la pluie qui tombait nous causaient une fatigue extrême. Nous arrivâmes au village à l'entrée de la nuit : les maisons en étaient abandonnées. La pluie dura jusqu'au jour; le sol était couvert d'une boue épaisse. Les habitants, réunis à des bataillons mexicains, remplissaient l'air de cris désordonnés en se tenant dans des endroits où nous ne pouvions les atteindre. Comme la nuit était très-obscure et la pluie toujours abondante, on ne pouvait établir des rondes et placer des gardes de nuit. Il y eut un peu de désordre, car il n'était guère possible de se tenir dans ses postes. Je dis cela parce qu'ayant été chargé de faire le premier quart, je sais bien que je ne vis venir à moi aucune ronde, ni aucune quadrilla, et il en fut de même dans tout le campement. Ne parlons plus de ce manque de soin et disons que le lendemain nous nous mîmes en marche vers un autre village considérable dont je ne me rappelle pas le nom; nous y enfoncions dans la boue, et les habitants l'avaient abandonné.

Le jour suivant, nous traversâmes encore des villages déserts, et enfin le lendemain nous atteignîmes le bourg d'Aculman qui dépendait de Tezcuco. On sut dans cette dernière ville que nous approchions et l'on en sortit pour venir au-devant de Cortès. Plusieurs Espagnols récemment arrivés de Castille furent au nombre des visiteurs. Là venait surtout le capitaine Gonzalo de Sandoval, accompagné de plusieurs soldats et honoré de la compagnie de don Fernando, roi de Tezcuco. Les plus grands honneurs furent rendus à Cortès par nos anciens camarades, par les nouveaux venus de Castille et surtout par

les habitants des villages du district. On apportait beaucoup de provisions de bouche. Sandoval rentra du reste le soir même à Tezcuco avec tout son monde, pour surveiller ses quartiers. Le lendemain matin, Cortès prit avec nous le chemin de la ville. Sans égard pour nos fatigues, pour nos blessures, pour les camarades que nous avions laissés morts derrière nous, pour les malheureux qui avaient été sacrifiés par les Mexicains ; au lieu de protéger notre repos et les soins à donner à nos blessures, quelques notables parmi les hommes de Narvaez avaient organisé une conspiration dans le but de donner la mort à Cortès, à Gonzalo de Sandoval, à Pedro de Alvarado et à Andrès de Tapia. Ce qui advint à ce sujet, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CXLVI

Comme quoi nous arrivâmes à Tezcuco en compagnie de Cortès avec toute notre armée, de retour de notre visite aux villages qui entourent la lagune ; de la conjuration ourdie par quelques hommes des troupes de Narvaez pour tuer Cortès et ceux qui voudraient le défendre ; comme quoi l'auteur principal de cette bagarre fut un ancien ami de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, que Cortès fit pendre conformément à une sentence ; comme quoi aussi on marqua au fer les esclaves et l'on se mit en garde dans nos quartiers et dans tous les villages nos alliés ; on passa des revues, on lança des ordres du jour, et autres choses qui advinrent encore.

Je viens de raconter à quel point nous revenions maltraités et couverts de blessures, de cette dernière expédition. Cela n'empêcha pas qu'un grand ami du gouverneur de Cuba, appelé Antonio de Villafaña, natif de Zamora ou de Toro, s'entendît avec quelques autres soldats de Narvaez, que pour leur honneur je ne veux pas nommer, afin de mettre à mort Cortès aussitôt qu'il reviendrait de sa grande tournée. On devait agir comme suit : un navire étant arrivé de Castille, quelques-uns des hommes qui étaient du complot devaient apporter une lettre scellée, sous prétexte qu'elle venait d'Espagne, du père de notre général, et la présenter à Cortès pendant qu'il serait assis à table à côté de ses capitaines et soldats. Tandis qu'il s'occuperait à la lire, les conspirateurs étaient convenus de se jeter à coups de poignards sur lui ainsi que sur les officiers et soldats qui prendraient sa défense. Tout étant bien combiné de la sorte, le bon Dieu voulut que les conjurés s'en ouvrissent à deux des principaux personnages qui revenaient d'expédition avec nous et que je ne nommerai pas. On avait déjà choisi l'un d'eux pour être un des capitaines généraux après la mort de Cortès, et en même temps d'autres soldats de Narvaez étaient désignés pour les places d'alguazil mayor, d'alferez, d'alcaldes, de regidores, de commissaire, de trésorier, de contrôleur et autres principaux emplois. On avait même pris la précaution de par-

tager entre les conjurés notre avoir et nos chevaux. Cette conspiration resta secrète pendant deux jours après notre retour de Tezcuco. Mais, grâce à Dieu, les choses ne se passèrent pas au gré de ces forcenés. La nouvelle-Espagne en eût été perdue et nous eussions tous péri; car, infailliblement, des partis divers et des désordres n'auraient pas manqué de s'en suivre.

Fort heureusement un soldat dévoila le complot à Cortès, l'exhortant à y porter remède sans retard, avant qu'on prît plus d'ardeur à la chose, et cet honnête soldat lui certifia que plusieurs personnes de qualité se trouvaient mêlées à l'affaire. Notre chef fit beaucoup de promesses et donna de grandes récompenses à l'auteur de cette découverte, et il s'empressa d'en faire secrètement confidence à nos capitaines, Pedro de Alvarado, Francisco de Lugo, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, Andrès de Tapia, à moi-même, ainsi qu'aux alcaldes ordinaires Luis Marin et Pedro de Ircio, et à tous ceux d'entre nous qu'on savait être attachés à la personne du général. Aussitôt instruits, nous prîmes nos armes et sans perdre de temps nous nous transportâmes avec Cortès à la demeure d'Antonio de Villafaña, avec qui se trouvaient en ce moment un grand nombre de conspirateurs. Quatre alguazils que Cortès avait amenés mirent la main sur Villafaña; les capitaines et soldats qui étaient là en sa compagnie voulurent fuir, mais notre général les en empêcha et en fit arrêter quelques-uns. S'étant donc emparé de la personne de Villafaña, Cortès lui arracha de dessus la poitrine les papiers où se trouvaient les signatures des conjurés; il en prit connaissance et, s'étant assuré que plusieurs personnages qualifiés y figuraient, il ne voulut pas que leurs noms restassent entachés de cette infamie et il fit en conséquence répandre le bruit que Villafaña avait avalé ses papiers et qu'on n'avait pu ni les lire ni les voir.

On lui fit son procès; à l'interrogatoire, il avoua la vérité; on présenta beaucoup de témoignages dignes de foi, et la sentence fut prononcée par les alcaldes ordinaires assistés de Cortès et du mestre de camp Christoval de Oli. Villafaña s'étant confessé au Père Juan Diaz, on le pendit à une fenêtre de la maison qu'il avait habitée. Cortès ne voulut pas que cette infamie pesât sur aucun autre soldat, quoique l'on eût pris la mesure d'en mettre plusieurs en prison afin d'inspirer la crainte d'une justice plus complète. Mais les circonstances ne se prêtaient pas à ces vengeances : on prit donc le parti de dissimuler, et Cortès organisa une garde destinée à veiller sur sa personne. Un hidalgo nommé Antonio de Quiñones, natif de Zamora, en fut le capitaine, avec douze soldats, braves gens d'un courage éprouvé, qui veillaient sur le général nuit et jour. En outre, Cortès nous recommanda, à tous ceux qu'il savait lui être attachés, de ne pas perdre de vue sa personne. A partir de ce jour, du reste, malgré

le bon vouloir qu'on s'efforça d'afficher pour les hommes qui avaient trempé dans la conspiration, on ne cessa jamais de se méfier d'eux.

Nous ne parlerons plus de cet événement, afin de dire qu'il fut ordonné que tous les Indiens et Indiennes dont nous nous étions emparés dans les dernières expéditions seraient présentés à la marque, sous deux jours, dans une maison désignée pour cet usage. Je ne veux pas dire ici plus que je n'ai dit autrefois à propos des autres occasions où cette même opération fut pratiquée. J'ajouterai seulement que, si la conduite qu'on tint alors avait été blâmable, ce fut bien pis encore dans cette circonstance; car, après avoir prélevé le quint royal, Cortès prit le sien, et une trentaine de parts furent en sus attribuées aux capitaines. Lorsque les Indiennes que nous présentions se distinguaient par leur beauté ou par d'autres qualités, on les faisait disparaître pendant la nuit, et on ne les revoyait plus qu'au bout de quelques jours. Il en résultait que plusieurs pièces échappaient à la marque et on les gardait ensuite en qualité d'ouvrières. Laissons ce sujet pour dire ce qui fut ordonné dans nos quartiers.

CHAPITRE CXLVII

Comme quoi Cortès ordonna à tous les villages alliés situés près de Tezcuco de faire provision de flèches et de pointes de cuivre; et ce qui advint encore en nos quartiers royaux.

Après l'exécution d'Antonio de Villafaña, l'apaisement ne tarda point à se faire parmi les conjurés qui s'étaient proposé d'assassiner Cortès, Pedro de Alvarado, Sandoval et tous ceux qui auraient pris leur défense, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent. Cortès voyait d'ailleurs que les brigantins complétement achevés étaient munis de leurs cordages, de leurs voiles et d'un nombre de rames dépassant le nécessaire, tandis que d'un autre côté le canal par lequel ils devaient arriver à la lagune était assez large et suffisamment profond. Il fit donc dire à tous les villages alliés des environs de Tezcuco que chacun eût à préparer huit mille pointes de flèches en cuivre, conformément aux modèles qu'on leur faisait remettre et qui venaient de Castille. Il ordonna aussi que dans chaque village on mît en œuvre et qu'on polît huit mille flèches d'un bois excellent dont on leur remit l'échantillon. Il leur donna un délai de huit jours pour présenter le tout à nos quartiers. Cela fut exécuté dans le temps prescrit. On apporta plus de cinquante mille flèches avec un égal nombre de pointes, préférables à celles de Castille. Cortès donna l'ordre à Pedro Barba, qui était alors capitaine des arbalétriers, de répartir les provisions de pointes et de flèches entre tous les hommes de cette arme,

leur enjoignant au surplus d'en reviser les dépôts afin de les empenner au moyen d'une colle, meilleure que celle de Castille, que l'on préparait avec des racines et que l'on appelle *cactle*. Il voulut encore que Pedro Barba obligeât chaque arbalétrier à avoir deux cordes en bon état, et autant de noix, afin que si une corde se rompait ou que la noix s'égarât, on pût à l'instant les remplacer ; on devait encore s'exercer au tir et s'assurer de la portée de chaque arme. On donna en conséquence aux hommes beaucoup de fil de Valence pour leurs cordes ; car le navire de Juan de Burgos, que j'ai dit être arrivé depuis peu de Castille, en avait apporté une grande provision ainsi que beaucoup de poudre, bon nombre d'arbalètes et autres armes, y compris les espingoles, et beaucoup de ferrures. Cortès ordonna également aux cavaliers de ferrer les chevaux, de tenir les lances prêtes et de faire chaque jour des exercices de manége pour enseigner aux chevaux tout genre d'évolution et d'attaque.

Ces dispositions prises, il envoya des messagers avec des lettres à notre ami Xicotenga le vieux, que j'ai dit s'être fait chrétien sous le nom de don Lorenzo de Vargas, à son fils Xicotenga le jeune ainsi qu'à ses frères et à Chichimecatecle, leur faisant savoir qu'après la fête de *Corpus Christi* nous partirions de Tezcuco pour commencer l'investissement de Mexico. Cortès demandait l'envoi de vingt mille guerriers tlascaltèques auxquels on ajouterait ceux de Guaxocingo et de Cholula, devenus leurs frères d'armes. On savait du reste déjà à Tlascala l'époque et l'ordre convenus pour nos mouvements, au moyen de leurs compatriotes mêmes, qui partaient journellement de nos quartiers, chargés du butin fait dans les expéditions. Le général manda aussi aux habitants de Chalco, de Talmanalco et aux peuplades qui en dépendaient, de se tenir prêts pour le moment où nous les appellerions. On leur faisait savoir qu'il s'agissait d'investir Mexico et on leur désignait l'époque de notre marche. On donna le même avis à don Fernando, roi de Tezcuco, à ses notables et à ses sujets, ainsi qu'aux villages alliés. Ils répondirent tous en même temps qu'ils exécuteraient fidèlement les ordres de Cortès en se trouvant au rendez-vous. Les Tlascaltèques vinrent en effet aussitôt après la Pentecôte. On convint qu'il serait passé une revue dans un des jours de cette solennité. Je vais dire à la suite ce qui fut décidé.

CHAPITRE CXLVIII

Comment on passa une revue sur les grandes places de Tezcuco. Des cavaliers, des arbalétriers, des escopettiers et des soldats qui en firent partie. Des ordres du jour qui furent publiés, et bien d'autres choses que l'on fit.

Quand on eut publié les ordres du jour dont j'ai parlé et qu'on eut envoyé les messagers aux alliés de Tlascala et de Chalco, ainsi que des avis opportuns à tous les villages, Cortès convint avec nos capitaines et soldats qu'on passerait une revue le lundi de la Pentecôte de l'an 1521. Cette revue eut lieu en effet sur les grandes places de Tezcuco. Se trouvaient présents : quatre-vingt-quatre cavaliers; six cent cinquante soldats armés d'épées, de rondaches et quelques-uns de lances; cent quatre-vingt-quatorze arbalétriers et gens d'espingole. Sur ces derniers on prit pour les brigantins ce que je vais dire : pour chaque navire douze arbalétriers et gens d'escopette, qui ne devaient pas être employés à manier les rames; on prit aussi sur nos hommes douze rameurs pour chaque brigantin, six de chaque bord; on nomma en outre un capitaine par brick. Il en résulta qu'il fallut pour chaque bâtiment vingt-cinq hommes, y compris le capitaine, et comme le nombre des brigantins était de treize, cela formait un ensemble de deux cent quatre-vingt-huit hommes; en y ajoutant les artilleurs qui furent désignés en sus des vingt-cinq soldats, la flottille employa en tout trois cents hommes, d'après le compte que j'en ai fait. Cortès répartit entre les navires les canons de bronze[1] et les fauconneaux que nous avions, avec toute la poudre qui lui parut nécessaire. Cela fait, il ordonna de publier les règlements auxquels nous aurions tous à nous soumettre :

Premièrement, que personne n'eût l'audace de blasphémer les noms de Notre Seigneur Jésus-Christ, de Notre Dame sa Mère bénie, des saints apôtres ou d'autres saints quelconques, sous peine des plus sévères châtiments;

Secondement, qu'aucun soldat n'exerçât de mauvais traitements contre les alliés qui venaient à notre aide; qu'on se gardât de rien leur prendre, fût-ce même des choses qu'ils auraient acquises comme butin, pas plus que des Indiens ou des Indiennes, de l'or, de l'argent ou des chalchihuis;

Troisièmement, qu'aucun soldat n'eût l'audace de sortir du campe-

1. Le texte espagnol dit : *tiros de frulera*. Il m'a semblé que le mot *frulera* n'existait pas dans la langue et que c'est *fruslera* qu'on a voulu dire. En ce cas, ce seraient des canons fondus, en bronze ou laiton, et tournés, parce que le mot *fruslera* entraîne l'idée de râclure métallique.

ment, soit de jour, soit de nuit, pour aller chez les peuplades alliées ou n'importe en quel autre lieu, dans le but de s'approvisionner de vivres ou pour quelque autre motif que ce fût, sous les peines les plus sévères;

Quatrièmement, que tous les soldats se munissent de bonnes armures bien matelassées, avec gorgerets, oreillons, visières, et de bonnes rondaches, et qu'ils n'oubliassent pas que, l'ennemi faisant usage d'une multitude de pieux, de pierres, de flèches et de lances, il était nécessaire de se munir des armures prévues par l'ordre du jour;

Cinquièmement, que personne ne jouât ni son cheval, ni ses armes sous n'importe quelle forme, à peine des châtiments les plus sévères;

Sixièmement enfin, qu'aucun soldat[1], cavalier, arbalétrier ou escopettier ne se couchât ou ne s'endormît sans avoir sur lui toutes ses armes et sans être chaussé de ses sandales, excepté les cas de blessures ou de maladie, afin que nous fussions toujours prêts, à quelque moment que les Mexicains vinssent nous attaquer.

On fit aussi publier les lois ordinaires de l'ordonnance militaire, comme, par exemple, la peine de mort pour tout homme qui s'endort pendant son quart de veillée ou qui abandonne le poste à lui confié. On publia en outre qu'un soldat ne pourrait aller d'un quartier à un autre sous peine de mort, sans la permission de son capitaine. On mit encore à l'ordre du jour que serait puni de mort tout homme qui abandonnerait son chef en campagne ou en bataille, ou qui prendrait la fuite. Tout cela étant dûment rendu public, je vais dire les dispositions qu'on prit ensuite.

CHAPITRE CXLIX

Comme quoi Cortès fit choix des matelots qui devaient ramer sur les brigantins et leur désigna les capitaines qui les y commanderaient; d'autres choses qu'on fit encore.

Quand on eut passé la revue dont j'ai parlé, Cortès s'aperçut qu'on n'avait pas tous les hommes qu'il faudrait pour ramer. On savait quels

1. Très-souvent, dans le cours de son récit, on voit Bernal Diaz employer cette expression : « nous, les soldats », en appliquant ce mot non pas d'une manière générale, mais avec la signification de fantassins ne faisant usage ni d'arbalète, ni d'armes à feu. J'en prends occasion de dire que l'armée de Cortès se divisait, au point de vue de l'armement, en cinq catégories : les canonniers, les cavaliers armés de lances, les escopettiers, les arbalétriers et ce que Bernal Diaz appelle « les soldats d'épée et rondache », qui ajoutaient quelquefois la pique à leurs moyens de défense et d'attaque.
Sans vouloir décrire l'armement des Indiens, je dois porter l'attention du lecteur sur une arme d'attaque dont ils faisaient usage comme projectile et qui rappelle, ce

étaient ceux qui avaient manœuvré sur nos navires, échoués au port, lorsque nous vînmes avec Cortès; on connaissait aussi les matelots de Narvaez et ceux qui étaient arrivés de Jamaïque. Tous étaient inscrits en cette qualité; et l'on avait eu soin de les prévenir qu'ils auraient à ramer. Mais tous ensemble ne formaient pas le nombre nécessaire pour les treize brigantins; d'ailleurs beaucoup d'entre eux refusaient, disant qu'ils ne rameraient pas. Cortès fit alors faire des recherches pour connaître ceux qui avaient été matelots ou s'étaient occupés de pêche, et savoir si quelques soldats provenaient de Palos, de Moguer, de Triana, *del Puerto* ou de n'importe quel autre port ou lieu habité par des matelots; à tous ces gens-là il ordonna sous les peines les plus sévères de se rendre aux brigantins. Ils eurent beau s'en excuser en prétendant qu'ils étaient hidalgos, Cortès ne les força pas moins à ramer. C'est ainsi qu'il arriva à réunir cent cinquante hommes dans ce but, et certes ils furent bien mieux partagés que nous autres, obligés d'aller batailler sur les chaussées; ils eurent même la chance de s'enrichir à force de butin, comme j'aurai occasion de le dire par la suite. Cortès leur donna donc l'ordre de se rendre aux brigantins; les arbalétriers et les escopettiers, la poudre, les canons, les flèches, tout ce qui était nécessaire enfin y fut réparti comme il convenait.

Le pavillon royal fut arboré sur tous les navires, et chacun eut un guidon distinctif. Voici quels furent les chefs désignés pour les commander : Garcia Holguin, Pedro Barba, Juan de Limpias Carvajal, le Sourd, Juan Xaramillo, Geronimo Ruiz de la Mota, Carvajal, suppléant du précédent, qui est maintenant d'un âge très-avancé et demeure dans la rue de San Francisco; un certain Portillo, récemment venu de Castille, très-bon soldat, mari d'une fort belle femme; un Zamora, qui fut maître constructeur et a vécu à Guaxaca; un certain Cormenero, matelot et bon soldat; un nommé Lerma, Ginès Nortès, Brionès, natif de Salamanca, Miguel Diaz de Auz et un autre capitaine dont je ne me rappelle pas le nom. Après avoir fait ces nominations, Cortès recommanda à tous les arbalétriers, escopettiers, soldats, rameurs, d'obéir aux commandants qu'il leur donnait et de ne pas s'exposer à des châtiments sévères en s'écartant de leurs devoirs. Il donna à chaque capitaine les instructions qui lui convenaient en propre, lui désignant les postes des chaussées qu'il devait seconder, ainsi que les capitaines de terre avec lesquels il devait s'entendre.

me semble, les javelots des anciens. Bernal Diaz l'appelle « *vara* » en langue espagnole. J'ai cru devoir traduire cette expression par le mot « pieu » qui me paraît lui correspondre dans l'espèce. En outre, comme il dit souvent que ce projectile avait été passé au feu, j'ai compris que c'étaient des pieux dont on grillait ou carbonisait légèrement la pointe pour la durcir. C'est dans ce sens que j'ai dit quelquefois : « des pieux durcis au feu », et même, en m'exprimant moins justement, « des pieux grillés ».

Cortès venait de terminer ces diverses dispositions, lorsqu'on vint lui dire que les chefs tlascaltèques approchaient avec une grande quantité de guerriers. Ils étaient commandés, à titre de capitaine général, par Xicotenga le jeune, celui-là même qui était un des chefs principaux lors de nos guerres avec Tlascala; c'est encore lui qui voulut nous trahir, à Tlascala, lorsque nous revînmes en déroute de Mexico, ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois. Il avait à ses côtés deux de ses frères, fils du bon vieillard don Lorenzo Vargas. Il amenait un grand nombre de Tlascaltèques et d'habitants de Guaxocingo, ainsi qu'un capitaine de Cholula; ce dernier venait avec peu de monde, car je pus m'assurer en général qu'après le châtiment qu'on leur infligea, les Cholultèques ne se joignirent jamais aux Mexicains, et qu'ils nous suivirent difficilement nous-mêmes, préférant rester en observation, au point que, lorsque nous fûmes chassés de Mexico, ils ne se prononcèrent même pas contre nous. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à notre récit, en apprenant l'approche de Xicotenga, de ses frères et d'autres chefs qui venaient au rendez-vous vingt-quatre heures avant le jour convenu, Cortès sortit à leur rencontre jusqu'à un quart de lieue de Tezcuco, avec Pedro de Alvarado et quelques autres capitaines. En abordant Xicotenga et ses frères, notre général les traita avec beaucoup d'égards et les embrassa ainsi que tous les autres chefs. Ils marchaient en bon ordre, leur extérieur très-brillant, avec de grandes enseignes, chaque capitainerie distincte, drapeaux flottants avec le gros oiseau blanc aux ailes déployées qui est leur emblème national; leurs alferez faisaient flotter les enseignes et les étendards; chaque homme avait son arc et ses flèches, ou son espadon à deux mains, ou bien encore des pieux avec la machine pour les lancer; d'autres étaient armés de casse-tête et de grandes ou petites lances; leurs têtes étaient couvertes de panaches; ils marchaient en gardant les rangs, criant, sifflant et disant : « Vive l'Empereur notre seigneur ! » et « Castille, Castille ! Tlascala ! Tlascala ! » Ils firent leur entrée à Tezcuco en défilant pendant plus de trois heures. Cortès leur ménagea de très-bons logements et leur fit donner à manger de tout ce qu'il y avait dans nos quartiers. Après les avoir encore embrassés et leur avoir promis de les rendre riches, il prit congé d'eux en renvoyant au lendemain le soin de leur dire ce qu'ils auraient à faire et les engageant à se reposer, attendu qu'ils arrivaient très-fatigués.

En ce même moment, du reste, on recevait dans nos quartiers des lettres adressées du village de Chinanta, situé à quatre-vingt-dix lieues de Mexico, par un soldat appelé Hernando de Barrientos. Il nous disait qu'à l'époque où nous fûmes chassés de la capitale, les Mexicains avaient donné la mort à trois de ses camarades dans les lieux mêmes d'exploitation de mines où le capitaine Pizarro les avait

laissés avec la recommandation de parcourir tout le district afin de s'assurer s'il y avait de riches gisements d'or, ainsi que je l'ai dit dans un chapitre précédent. Barrientos ajoutait que, quant à lui, il avait réussi à se réfugier dans ce village de Chinanta où il se trouvait et dont les habitants étaient ennemis des Mexicains. C'est de là même que l'on nous apporta les piques lorsque nous marchâmes contre Narvaez. Je ne parlerai pas de plusieurs autres particularités dont il était question dans cette lettre, parce qu'elles s'écarteraient de notre récit. Cortès lui répondit en l'informant de nos mesures pour investir la capitale; il lui enjoignait de donner des *encomiendas*[1] à tous les caciques de ces provinces et de ne pas sortir de ce pays avant d'en avoir reçu l'ordre, de crainte que les Mexicains ne lui donnassent la mort en route. Quoi qu'il en soit, laissons ce sujet pour dire comme quoi Cortès prit ses dispositions pour commencer l'investissement de Mexico, quels furent les commandants et ce qui arriva dans cette entreprise.

CHAPITRE CL

Comme quoi Cortès forma trois divisions de soldats, de cavaliers, d'arbalétriers et de gens d'escopette pour aller par terre effectuer l'investissement de la grande ville de Mexico. Des capitaines qu'il mit à la tête de chaque division, et des soldats, cavaliers, arbalétriers, escopettiers qu'il répartit entre eux; ainsi que les postes et les villes où nos quartiers devaient être établis.

Cortès désigna Pedro de Alvarado pour commander à cent cinquante soldats d'épée et de rondache, dont quelques-uns seraient

1. *Repartimiento* et *encomienda*. Ces deux mots sont d'une traduction difficile, précisément parce qu'ils désignent des choses qui ne se sont point passées dans les pays de notre langue. On les mit surtout en usage après la découverte de l'Amérique, pour désigner l'état de servitude dans lequel les Indiens furent relégués. Après la conquête, on ne se demanda point si l'Indien devait continuer à s'appartenir à lui-même ou s'il tomberait dans l'esclavage au bénéfice du vainqueur. Il fut dès le premier moment considéré comme mineur, inapte à se gouverner lui-même et ne pouvant agir que sous l'influence d'un tuteur, c'est-à-dire d'un maître. On voulut cependant sauver les apparences et on crut y être parvenu par le mot *encomienda* qui signifiait que les Indiens étaient simplement recommandés à celui dont ils devaient recevoir des ordres. Il fut alors mis en question si cette propriété serait, pour le possesseur, temporaire ou définitive; le point en fut longtemps débattu, et Bernal Diaz fera entrevoir plus tard (chap. CCXI) l'ardeur avec laquelle chacun donna son avis. Le fait est, pour rester dans les termes mêmes du mot *encomienda*, que la situation de l'Indien auquel il était applicable n'entraînait pas l'idée de perpétuité. Il pouvait changer de maître par la volonté du donateur ou par disposition administrative et par suite d'autres circonstances qui le rendaient *vacant*. Il m'a été très-difficile de remplacer le mot *encomienda* par son équivalent en français; j'ai tourné la difficulté en voyant uniquement dans la situation les droits du possesseur et j'ai donné à leur ensemble la désignation de « commanderie », c'est-à-dire le droit de commander et de faire

munis de lances. Il leur adjoignit trente cavaliers et dix-huit hommes d'espingole et d'arbalète. Il lui donna pour lieutenants Jorge de Alvarado son frère, Gutierrez de Badajoz et Andrès de Monjaraz. Chacun d'eux aurait sous ses ordres cinquante soldats; les gens d'escopette et d'arbalète devaient se répartir par parts égales. Pedro de Alvarado, qui gardait pour lui les hommes à cheval, devait avoir le commandement général de la division, laquelle se complétait par huit mille Tlascaltèques, y compris leurs chefs. Je fus désigné pour marcher sous Pedro de Alvarado, et le poste assigné à notre division fut la ville de Tacuba. Cortès voulut que les armes dont nous serions pourvus fussent excellentes, que nous eussions des oreillons, des gorgerets et des visières, parce que les pieux et les pierres devaient tomber sur nous comme grêle et que nous nous trouverions aux prises avec des guerriers munis d'épées, de lances, de casse-tête, d'espadons à deux mains, dont nous ne pourrions nous défendre qu'à la condition d'être protégés par de bonnes armures. Cette précaution n'empêcha pas que chaque jour de combat ne nous coûtât quelques hommes tués et blessés, ainsi que je vais bientôt le dire.

Passons à une autre division. Cortès donna à Christoval de Oli, qui était mestre de camp, trente cavaliers, cent soixante-quinze soldats et vingt hommes d'escopette ou d'arbalète, avec le même armement que les gens de Pedro de Alvarado. Ses trois lieutenants furent Andrès de Tapia, Francisco Verdugo et Francisco de Lugo, entre lesquels on répartit les soldats, les arbalétriers et les escopettiers. Christoval de Oli, qui devait avoir le commandement général de la division, conservait les cavaliers sous sa main. Il recevait également huit mille Tlascaltèques, avec ordre d'établir ses quartiers dans la ville de Cuyoacan, qui se trouve à deux lieues de Tacuba.

Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, eut le commandement de la troisième division. Cortès lui donna vingt-quatre cavaliers, quatorze arbalétriers ou gens d'escopette, cent cinquante soldats armés d'épées, de rondaches et de lances, et plus de huit mille Indiens de Chalco, de Guaxocingo et d'autres villages alliés qu'il devait traverser. On lui assigna pour lieutenants ses amis Luis Marin et Pedro de Ircio, entre lesquels seraient répartis les soldats, les arbalétriers et les escopettiers, tandis que Sandoval garderait pour lui les cavaliers ainsi que le commandement supérieur de la division. Il devait établir son campement près d'Iztapalapa, avec ordre de faire le plus de mal possible à cette ville, jusqu'à ce qu'il reçût d'autres instructions. Ce capitaine ne s'éloigna d'ailleurs de Tezcuzo que lorsque Cortès, qui devait commander les brigantins, fut sur le point

usage, d'où je fais dériver le mot « commandeur » appliqué à celui qui était mis en possession de ce droit. « Commanderie » et « commandeur » dans ma traduction désignent *encomienda* et *encomendador* du texte espagnol.

de mettre à la voile sur la lagune. La flottille était montée par trois cents soldats, y compris les arbalétriers et gens d'escopette, conformément aux dispositions antérieures. Il résulte de ce qui précède qu'avec Pedro de Alvarado et Christoval de Oli nous allions d'un côté, tandis que Sandoval allait dans l'autre direction. J'ajouterai, pour que ceux qui ne connaissent ni ces villes ni la lagune me puissent comprendre, qu'en partant de Tezcuco les uns allaient à droite et les autres par le chemin opposé, pour en arriver presque à se rejoindre en contournant la lagune[1].

Quoi qu'il en soit, nous dirons que chaque chef reçut les instructions convenables, avec l'ordre de partir le lendemain matin. Pour diminuer les embarras de la marche, nous fîmes prendre les devants aux bataillons tlascaltèques jusqu'aux confins des terres mexicaines. Or, comme les Tlascaltèques avançaient sans nul souci, ayant à leur tête Chichimecatecle et d'autres capitaines avec leurs troupes, ils s'aperçurent tout à coup que Xicotenga le jeune, qui était leur général en chef, ne se trouvait plus avec eux. Chichimecatecle s'informa de ce qu'il était devenu et arriva à savoir qu'il avait repris cette nuit-là même le chemin de Tlascala, dans le but de s'emparer par force de la charge de cacique, avec les vassaux et territoires appartenant à Chichimecatecle lui-même. La raison de cette conduite, au dire des Tlascaltèques, c'est qu'ayant vu tous les capitaines de Tlascala, et surtout Chichimecatecle, partis en campagne, Xicotenga le jeune au-

1. *Force des armées de Cortès eu égard aux alliés qui vinrent à son secours.* Lorsque Cortès eut effacé les impressions de la *Nuit triste* par ses nouvelles victoires et que décidément il se mettait en route de Tlascala pour marcher sur Mexico, il pouvait compter sur une armée considérable et solide d'alliés. S'il ne s'en entoura pas dès les premiers jours de sa marche, ce fut par la considération dont parle Bernal Diaz, de ne pas éveiller la susceptibilité des ennemis des Tlascaltèques, que l'on allait trouver sur la route. Il ne prit donc tout d'abord qu'un petit nombre des hommes qui lui étaient offerts; mais il put compter dès lors, pour le moment qui lui paraîtrait opportun, sur la quantité de guerriers dont, d'après quelques historiens, on passa la revue à Tlascala avant le départ de Cortès. Je ne parlerai pas des opinions diverses des auteurs sur l'importance numérique de ces alliés; je citerai seulement le dire d'Ojeda qui était présent et qui fut commandant des troupes auxiliaires : il affirme qu'on tint prêts à marcher cent cinquante mille hommes lorsque Cortès se disposait à partir pour la capitale. Cette immense troupe resta donc en réserve jusqu'au jour où Cortès se décida définitivement à investir Mexico. Elle ne se composait pas seulement de Tlascaltèques ; elle comprenait aussi un grand nombre de guerriers de Guaxocingo, de Cholula et Tepeaca.

Quoi qu'il en soit des détails qui précèdent, nous avons vu dans Bernal Diaz que Cortès, s'étant décidé à investir Mexico, partagea ses troupes en quatre sections, en y comprenant la flotte des brigantins qui forma la quatrième. Les trois autres furent confiées au commandement de Sandoval, d'Oli et d'Alvarado. Chacun de ces chefs emmenait avec lui environ vingt-cinq mille alliés. D'après Cortès lui-même les troupes auxiliaires dépassaient le chiffre de soixante-quinze mille hommes. Elles augmentèrent plus tard pendant le siége, de manière à dépasser le chiffre énorme de deux cent mille guerriers. (Voyez CLAVIJERO — traduction mexicaine — *Historia antigua de Mejico*, pages 272 et 283.)

gura qu'il n'aurait plus d'opposants, attendu que son père aveugle lui paraissait, en sa qualité de père, devoir lui être un auxiliaire, que d'ailleurs notre ami Maceescaci était mort et que Chichimecatecle aurait été le seul à craindre. Au surplus, ajoutait-on, on avait toujours été persuadé que ce jeune chef n'était animé d'aucun désir d'aller faire la guerre aux Mexicains, car on l'avait souvent entendu dire que ses compatriotes et nous-mêmes devions tous y trouver la mort.

Lorsque Chichimecatecle, dont les possessions étaient ainsi menacées, reçut cette nouvelle, il revint sur ses pas en toute hâte et retourna à Tezcuco pour en donner connaissance à Cortès. Notre chef, ayant tout appris, ordonna que sur-le-champ trois notables de Tezcuco, et deux de Tlascala, amis du fugitif, partissent pour l'engager à revenir, en lui disant que Cortès l'en priait, dans l'unique but de combattre les Mexicains, ennemis de son pays, lui faisant observer que si son père, don Lorenzo de Vargas, n'était pas vieux et aveugle comme il l'était, il s'empresserait certainement de marcher contre Mexico. Les messagers devaient ajouter qu'en voyant à quel point tous les habitants de Tlascala servaient fidèlement Sa Majesté, il avait le devoir de leur épargner la honte de sa conduite. Cortès lui fit faire, en outre, les plus grandes promesses, assurant qu'il récompenserait son retour par de l'or et par des étoffes. Mais Xicotenga répondit que, si son père et Maceescaci avaient voulu le croire, les Espagnols n'en seraient pas arrivés à commander ainsi dans son pays et à faire faire à ces caciques tout ce que désirait Cortès; qu'au surplus, pour ne pas perdre le temps en vains discours, il se refusait à venir.

Ayant reçu cette réponse, Cortès donna aussitôt l'ordre à un alguazil, suivi de quatre cavaliers et accompagné de cinq Indiens notables de Tezcuco, de partir en toute hâte et de pendre le chef rebelle n'importe où l'on pourrait se saisir de sa personne. Notre capitaine ajoutait : « Il n'y a pas à espérer que ce jeune homme se corrige; nous devons nous attendre à ce qu'il soit toujours pour nous traître, méchant et mauvais conseiller; les circonstances d'ailleurs ne nous permettent pas de le supporter davantage; le passé et le présent ont comblé la mesure. » Pedro de Alvarado, ayant connu toutes ces particularités, intercéda beaucoup pour le coupable. Je ne sais si Cortès lui donna bon espoir, mais il recommanda certainement en secret à l'alguazil et aux cavaliers de ne pas épargner la vie du fugitif. Ce désir fut du reste accompli, car on le pendit dans un village dépendant de Tezcuco. Tel fut le résultat de ses trahisons. Quelques Tlascaltèques prétendirent que son père don Lorenzo de Vargas avait envoyé dire à Cortès que son fils était un pervers, qu'on ne devait pas se fier à lui et qu'il serait opportun de le faire périr.

Toujours est-il que, pour ce motif, nous retardâmes d'un jour notre marche. Mais le lendemain, 13 mai 1521, nous partîmes deux divisions ensemble, attendu qu'avec Christoval de Oli et Pedro de Alvarado nous avions à suivre la même route. Nous devions passer la nuit dans un village dépendant de Tezcuco, appelé Aculman. Or, Christoval de Oli fit prendre les devants à quelques-uns de ses hommes pour s'assurer des logements en ayant soin de les marquer par des branches vertes placées sur les terrasses des maisons. Il en résulta que lorsque nous arrivâmes avec Pedro de Alvarado, nous ne trouvâmes plus où nous loger. Sur ce, nous avions déjà mis la main à nos épées, menaçant les hommes de Christoval de Oli; nos chefs eux-mêmes s'étaient lancé des défis, lorsque, fort heureusement, des deux parts, il y eut quelques hommes raisonnables qui s'interposèrent, et le bruit s'apaisa, non pas cependant d'une manière absolue, puisque tous gardaient leur rancune. On fit savoir l'affaire à Cortès, qui envoya en toute hâte fray Pedro Melgarejo et le capitaine Luis Marin, en écrivant d'ailleurs à nos chefs et à nous tous pour nous adresser des reproches à propos de la querelle et nous engager à faire la paix. Les messagers réussirent en effet à rétablir l'union; mais nos commandants, Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, cessèrent pour toujours d'être bien ensemble.

Le lendemain les deux divisions se mirent en route et allèrent passer la nuit dans un grand village abandonné de ses habitants, vu qu'il était en territoire mexicain. Le jour suivant, nous fûmes coucher dans la grande ville de Guautitlan, dont j'ai déjà parlé; ses habitants l'avaient aussi quittée. Le lendemain nous atteignîmes les deux villages de Tenayuca et d'Escapuzalco, également déserts. Nos alliés les Tlascaltèques y établirent leurs logements et ils mirent même à profit l'après-midi pour visiter les établissements du lieu, d'où ils rapportèrent des vivres. Ayant pris la précaution de nous entourer de bons veilleurs et d'hommes qui battaient la campagne, ainsi que nous avions l'habitude de le faire pour éviter d'être surpris, nous passâmes la nuit en cet endroit. J'ai déjà dit plusieurs fois que la ville de Mexico est tout près de Tacuba. La nuit venue, nous entendîmes les grands cris qui, de la lagune, étaient lancés contre nous. Les Mexicains nous criaient des injures, disant que nous n'avions pas le courage d'en venir aux mains avec eux. Leur intention était de nous indigner par ces insultes, espérant ainsi nous engager au combat cette nuit même, et pouvoir sans aucun risque pour eux nous causer du dommage. Mais nous voyions tant d'embarcations pleines de gens de guerre et les chaussées tellement couvertes d'ennemis; nous avions eu d'ailleurs tant à souffrir d'autres fois en ces lieux, que nous résolûmes de ne pas nous montrer avant le jour suivant. C'était un dimanche. Après que le Père Juan Diaz nous eut dit

la messe, nous nous recommandâmes à Dieu et nous convînmes que les deux divisions ensemble iraient couper l'eau de Chapultepeque, dont la capitale est approvisionnée et qui passait à moins d'une demi-lieue de Tacuba.

Nous étions en marche pour aller détruire les conduites, lorsque nous donnâmes dans une foule de guerriers qui nous attendaient en chemin, parce qu'ils avaient bien compris que ce serait là le premier tort que nous chercherions à leur faire. Ils nous rencontrèrent près d'un fort mauvais passage et commencèrent à lancer sur nous des pieux et des pierres à fronde qui nous blessèrent trois soldats ; mais nous leur fîmes bien vite tourner le dos. Nos amis de Tlascala les poursuivirent, tuèrent vingt d'entre eux et firent sept ou huit prisonniers. Après les avoir ainsi mis en fuite, nous brisâmes les conduites qui menaient les eaux à la ville et, à partir de ce moment, on en fut privé pendant toute la durée du siége. Cela fait, nos chefs convinrent que nous irions à l'instant même en reconnaissance sur la chaussée de Tacuba, où l'on tenterait tous les efforts possibles pour s'emparer d'un des ponts.

Quand nous entrâmes sur la chaussée, il y avait dans la lagune tant d'embarcations pleines de guerriers et tant d'ennemis sur la chaussée elle-même, que cette vue nous remplit d'étonnement. Ils firent pleuvoir sur nous une telle quantité de pieux, de flèches et de pierres à fronde, que du premier jet ils blessèrent trente des nôtres, dont trois mortellement. Malgré le dommage qu'ils nous causaient, nous poursuivîmes notre route sur la chaussée jusqu'au premier pont. Il me sembla, du reste, que l'ennemi facilitait notre marche pour nous amener près de la tranchée. Quand les Mexicains nous y virent, une si grande multitude de guerriers tomba sur nous que nous n'étions plus maîtres de nos mouvements ; car enfin, qu'aurions-nous pu faire sur cette chaussée, qui n'a pas plus de huit pas de largeur, contre des forces si considérables, composées d'hommes qui, déployés des deux côtés de la route, tiraient sur nous comme à l'affût?

A la vérité, nos arbalétriers et nos gens d'escopette ne cessaient pas un moment de décharger leurs armes sur les embarcations ; mais nous ne causions guère de dommage aux gens qui les montaient, parce qu'ils avaient garni leurs canots de panneaux en bois. Quant aux bataillons qui se hasardaient sur la chaussée, ils se jetaient à l'eau aussitôt que nous les chargions. Leur nombre était si considérable qu'il nous était impossible de nous soutenir. Nos cavaliers d'ailleurs n'étaient d'aucun secours, car ceux de nos ennemis qui étaient déjà dans la lagune blessaient les chevaux des deux côtés de la chaussée, tandis que si l'on voulait charger les bataillons qui étaient devant nous, ils s'empressaient d'échapper en se jetant à

l'eau. D'autres groupes de Mexicains, à l'abri derrière des parapets nous attendaient, armés de longues lances, fabriquées au moyen des armes qu'ils nous avaient prises lors de notre déroute de Mexico.

Nous combattîmes ainsi environ une heure ; l'ennemi nous harcelait avec tant de vigueur que nous ne pouvions plus résister, e notre position s'aggravait par l'approche d'une nouvelle flottille qui venait d'un autre côté pour nous couper la retraite. Ce que voyant, nous ordonnâmes aux Tlascaltèques qui venaient avec nous et qui encombraient la chaussée de l'évacuer à l'instant, attendu d'ailleurs qu'il ne leur était pas possible de combattre contre des gens qui se tenaient dans la lagune. Nous résolûmes donc de ne pas pousser plus avant notre entreprise et de revenir sur nos pas en bon ordre. Lorsque les Mexicains nous virent reculer et donner aux Tlascaltèques l'ordre de quitter la chaussée, il fallait entendre les cris et les vociférations qu'ils lançaient contre nous ! il fallait voir comme ils s'enhardissaient à se jeter sur nous et à nous attaquer de pied ferme ! Quant à moi, je ne saurais le raconter dignement, ni faire comprendre à quel point l'ennemi encombra la chaussée des pieux, des flèches et des pierres qu'il fit pleuvoir sur nous, sans compter que ces projectiles tombaient dans l'eau encore en plus grand nombre. Quand nous nous vîmes en terre ferme, nous rendîmes grâces à Dieu pour nous avoir délivrés de cette terrible attaque. Huit de nos soldats périrent dans l'action, et plus de cinquante furent blessés. Au surplus, les ennemis ne cessaient pas de nous insulter en criant de leurs embarcations ; nos alliés tlascaltèques leur répondaient en les défiant de prendre terre, offrant d'en venir aux mains avec eux, arrivassent-ils en nombre double du leur. Tel fut notre premier exploit : couper leur eau et faire une reconnaissance sur la lagune, et cela, comme on voit, sans nous y couvrir de gloire.

Nous passâmes la première nuit dans nos quartiers ; un cheval mourut ; on pansa les blessés et l'on plaça soigneusement des veilleurs et des sentinelles. Le lendemain de bonne heure, Christoval de Oli annonça qu'il prétendait aller occuper le poste de Cuyoacan qui lui avait été assigné et qui se trouvait à la distance d'une lieue et demie. Pedro de Alvarado et d'autres avec lui eurent beau le prier de ne point séparer les deux divisions et de les laisser ensemble, il ne voulut jamais y consentir. C'était un chef intrépide, et comme d'ailleurs dans la reconnaissance que nous fîmes la veille le résultat ne fut pas heureux, il prétendit que c'était la faute de Pedro de Alvarado si notre attaque avait eu lieu d'une façon tout à fait inconsidérée. Il ne voulut donc point rester et partit pour le poste que Cortès lui avait assigné, tandis que nous fixâmes là notre quartier. Or, ce ne fut pas une bonne mesure de séparer en un tel moment ces deux divisions. Si les Mexicains eussent été informés du peu d'hommes que

nous eûmes pendant les cinq jours que nous passâmes séparés de la sorte avant que les brigantins arrivassent, et si l'ennemi fût tombé successivement sur nous et sur Christoval de Oli, il nous aurait mis en grave danger et nous aurait causé les plus grands dommages. De sorte que nous restâmes à Tacuba et Christoval de Oli gagna ses quartiers de Cuyoacan, sans tenter aucune reconnaissance et sans nous hasarder sur les chaussées. Chaque jour nous avions à subir en terre ferme les attaques des Mexicains qui venaient nous provoquer dans l'espoir de nous attirer en des lieux où ils pussent être maîtres de nous sans exposer leurs personnes.

J'en resterai là pour dire que Gonzalo de Sandoval partit de Tezcuco quatre jours après la fête de *Corpus Christi*, en passant par des routes où il ne rencontrait guère que des alliés ou des sujets de Tezcuco. A peine arrivé à la ville d'Iztapalapa, il commença ses attaques, brûlant grand nombre de maisons parmi celles qui étaient bâties en terre ferme, car la plupart sont construites dans la lagune. Mais il ne se passa pas longtemps sans que plusieurs bataillons mexicains vinssent au secours de la place. Sandoval dut engager une vraie bataille avec eux et soutenir de sérieuses rencontres sur terre, tandis que les hommes montés sur les embarcations lançaient une pluie de projectiles, lui blessant toujours quelques soldats. Pendant qu'ils se battaient de la sorte, Sandoval et ses troupes s'aperçurent que, sur une éminence près d'Iztapalapa, l'ennemi faisait de grands signaux de fumée auxquels répondaient d'autres peuplades appartenant à la lagune. C'était un appel fait à toutes les embarcations de Mexico et des villages d'alentour, parce qu'on venait de voir Cortès sortir de Tezcuco avec les treize brigantins. Notre général en effet ne resta pas un moment de plus à Tezcuco après le départ de Sandoval.

La première action qu'il livra en entrant dans la lagune consista en une attaque contre le *peñol* situé dans un îlot près de Mexico. C'était le refuge non-seulement des habitants de la ville, mais encore d'autres Mexicains du dehors qui étaient venus s'y retrancher. Du reste, toutes les embarcations de la capitale, ainsi que celles des autres villes et villages édifiés dans l'eau ou près de la lagune, comme Suchimilco, Cuyoacan, Iztapalapa, Huichilobusco, Mexicalcingo et bien d'autres dont je ne veux pas embarrasser mon récit, gagnèrent la lagune et s'assemblèrent pour se porter contre Cortès. Cette mesure eut pour conséquence de diminuer les attaques d'Iztapalapa contre Sandoval. Comme d'ailleurs la plupart des habitations de cette ville étaient dans l'eau, ce capitaine ne put continuer à leur causer aucun dommage. Mais, au début des engagements, il tua un grand nombre d'ennemis, et d'ailleurs la quantité considérable d'alliés qu'il avait lui servit à faire beaucoup de prisonniers. Sandoval demeura tout à fait isolé dans son poste d'Iztapalapa. Il ne pouvait en effet se porter sur

Cuyoacan qu'au moyen d'une chaussée qui traversait la lagune. Or, s'il s'y était hasardé, à peine y serait-il entré que l'ennemi l'aurait mis en déroute en l'attaquant de deux côtés par eau, sans qu'il pût se défendre. Il se résolut donc à rester tranquille.

Cortès, voyant que les embarcations se réunissaient en si grand nombre contre ses brigantins, en éprouva, non sans raison, quelque crainte : il y en avait en effet plus de quatre mille, et cela lui parut être une raison d'abandonner l'attaque qu'il avait entreprise contre le *peñol* et de se porter dans une partie de la lagune d'où il pût aisément prendre le large et se diriger où il voudrait, s'il se voyait menacé de trop près. Il ordonna donc à ses capitaines de la flottille de ne rien entreprendre contre les embarcations ennemies jusqu'à ce qu'on vît fraîchir davantage le vent de terre, qui se levait du reste en ce moment. Les ennemis, voyant reculer nos brigantins, jugèrent cette manœuvre motivée par la crainte qu'ils inspiraient, — et le soupçon était véritablement fondé ; — les chefs mexicains ordonnèrent en conséquence à tout leur monde de tomber sur nos navires. Mais en cet instant le vent se prit à souffler fortement et en bonne direction. Le temps favorisant alors le zèle de nos rameurs, Cortès donna l'ordre de fondre sur les embarcations ennemies. On mit tout de suite le désordre parmi elles ; on prit et l'on tua beaucoup d'Indiens. Les canots qui échappèrent coururent se réfugier au milieu des maisons bâties dans l'eau, en des endroits où nos brigantins ne les pouvaient poursuivre. Ce fut là le premier combat qui eut lieu sur la lagune ; Cortès en sortit victorieux ; grâces soient rendues au bon Dieu pour toutes choses. *Amen !*

Après cet heureux événement, Cortès se rendit avec ses brigantins à Cuyoacan où étaient établis les quartiers de Christoval de Oli. Il se trouva aux prises avec un grand nombre de Mexicains qui l'attendaient à des passages dangereux, dans l'espoir de lui prendre ses navires. Comme les attaques provenaient d'une part des embarcations de la lagune et d'autre part des tours du temple de la ville, notre général fit débarquer quatre canons dont le tir tuait ou blessait une multitude d'Indiens. Les artilleurs agissaient avec tant de précipitation qu'ils mirent le feu à leur provision de poudre, et quelques-uns d'entre eux eurent les mains et le visage légèrement brûlés. Cortès envoya aussitôt son brigantin le plus léger à Iztapalapa, au quartier de Sandoval, pour y prendre toute sa poudre, faisant dire à ce chef de ne pas bouger de son poste. Cortès ne cessa pas d'ailleurs d'être aux prises avec les Mexicains jusqu'à ce qu'il fît sa jonction avec Oli ; et, même dans les deux premiers jours qu'il resta en sa compagnie, un grand nombre d'ennemis continuèrent contre lui leurs attaques.

Comme j'étais alors à Tacuba sous Pedro de Alvarado, il m'est

facile de dire exactement ce que nous faisions de notre côté. Or, ayant su que Cortès voguait par la lagune, nous nous hasardâmes à avancer sur la chaussée, non comme la première fois, mais avec les plus grandes précautions. Nous arrivâmes jusqu'au pont. Les arbalétriers et les escopettiers agissaient dans le meilleur ordre, les uns tirant tandis que les autres chargeaient les armes. Alvarado avait du reste donné l'ordre aux cavaliers de ne pas nous suivre. Ce fut ainsi que tantôt nous attaquions, tantôt nous gardions la défensive pour empêcher le débarquement des Mexicains ; de toute façon, chaque jour nous en venions aux mains et nous prenions soin de réparer les mauvais passages. Au milieu de ces manœuvres on nous tua trois soldats.

Nous dirons maintenant comme quoi Gonzalo de Sandoval, qui était à Iztapalapa, voyant qu'il lui était impossible de faire aucun mal aux habitants de cette ville parce qu'ils étaient dans l'eau, tandis que ses soldats en recevaient du dommage, résolut de se porter sur les maisons bâties dans la lagune même. Il commença de nouvelles attaques dans ce but. Guatemuz, ayant eu connaissance de cette manœuvre, envoya aux assiégés un grand nombre d'auxiliaires, avec ordre de couper la chaussée par laquelle les gens de Sandoval s'étaient introduits, afin de leur fermer toute issue et de les tenir enveloppés. Il expédia plus de monde encore sur ce point par une autre direction. Cortès se trouvait alors avec Christoval de Oli ; lorsqu'il vit une flottille considérable se diriger sur Iztapalapa, il résolut de se porter lui-même vers cet endroit avec ses brigantins et toutes les forces de Christoval de Oli, pour secourir Sandoval. Notre chef s'avançait donc par la lagune et Christoval de Oli par la chaussée, lorsqu'ils s'aperçurent qu'un grand nombre de Mexicains s'occupaient à détruire cette dernière voie, ce qui leur fit comprendre que Sandoval se trouvait certainement dans les maisons qu'on isolait ainsi. On fit alors avancer les brigantins vers ce point et on ne tarda pas à apercevoir Sandoval se défendant contre les guerriers de Guatemuz. L'approche de Cortès fit cesser le combat. Notre chef donna l'ordre alors à Sandoval d'abandonner Iztapalapa et d'aller par terre s'occuper de l'investissement sur une autre chaussée qui va de Mexico au village de Tepeaquilla, appelé actuellement Notre-Dame de Guadalupe, où se sont opérés et s'opèrent encore des miracles dignes d'admiration. Disons maintenant comment Cortès distribua ses brigantins, et ce qui advint ensuite.

CHAPITRE CLI

Comme quoi Cortès fit la répartition de douze brigantins et mit à terre les hommes du treizième, qu'on appelait *le Tapageur;* et ce qui advint encore.

Lorsque Cortès eut compris, comme nos capitaines et nous tous, que sans les brigantins il nous serait impossible de porter nos attaques contre Mexico en passant par les chaussées, il en envoya quatre à Pedro de Alvarado, il en prit six pour lui-même au quartier de Christoval de Oli et il en fit remettre deux à Gonzalo de Sandoval pour sa chaussée de Tepeaquilla. Quant au plus petit des brigantins, il ne voulut plus qu'il naviguât, de crainte que les embarcations ennemies ne le fissent chavirer, vu son peu de résistance. Ceux qui le montaient furent répartis entre les douze autres navires, qui en avaient besoin, vu que vingt de leurs hommes avaient été atteints de blessures graves. Quand dans notre quartier de Tacuba nous reçûmes l'auxiliaire des brigantins, Pedro de Alvarado leur ordonna d'avancer deux de chaque côté de la chaussée, et nous engageâmes sérieusement le combat, nos navires portant le désordre parmi les canots ennemis qui nous attaquaient de la lagune Cette manœuvre nous permit de prendre aux Mexicains quelques ponts et quelques palissades. Quand nous étions aux prises avec eux, du reste, ils nous lançaient tant de pierres, de pieux et de flèches que, malgré nos bonnes armures, ils nous blessaient presque tous, ce qui ne nous empêchait pas de combattre incessamment jusqu'à ce que la nuit vînt nous arrêter. Du côté des Mexicains, les combattants avaient la facilité de se relever de temps en temps, leurs bataillons se remplaçant les uns les autres et nous montrant à tout instant des armes et des enseignes différentes. Il fallait voir comment les défenseurs postés sur les terrasses des maisons faisaient tomber sur nos brigantins une grêle de projectiles! Je ne saurais quant à moi le décrire exactement, et nul ne le pourra comprendre si ce n'est nous autres qui nous trouvâmes là et qui recevions cette pluie de flèches et de pieux qui venait couvrir la chaussée.

Lorsqu'avec la plus grande peine nous étions parvenus à enlever à l'ennemi quelque pont ou quelque palissade et que nous les laissions ensuite sans défense, nos adversaires s'en emparaient la nuit suivante, creusaient de nouveau les tranchées, les fortifiaient mieux qu'auparavant et pratiquaient des trous profonds couverts par les eaux, de manière que, lors de nos prochaines attaques, nous tombassions dans ces excavations et qu'ainsi les hommes qui montaient les canots pussent plus facilement nous mettre en déroute. Ils cachaient dans ce but

des embarcations en des points où nos brigantins ne les pouvaient découvrir, afin que, au moment où l'on nous verrait embarrassés dans ces trous cachés sous l'eau, on pût, à la fois par terre et par la lagune, se jeter aisément sur nous. Pour qu'il fût impossible aux brigantins d'accourir à notre aide, l'ennemi enfonçait des pieux sur lesquels nos navires venaient s'échouer. C'est ainsi que chaque jour nous avions des engagements.

J'ai déjà dit, au surplus, que nos chevaux ne nous servaient pas à grand'chose sur les chaussées, parce que si nos cavaliers chargeaient et arrivaient sur nos adversaires, ceux-ci se laissaient glisser dans l'eau ou s'abritaient de palissades derrière lesquelles d'autres guerriers nous attendaient avec des lances et des faux plus longues que celles dont nous faisons usage habituellement. Ces armes étaient de celles qu'on nous prit lorsque nous sortîmes de Mexico. C'est avec ces lances et avec les flèches tirées de la lagune qu'on blessait et tuait nos chevaux sans que les Mexicains reçussent le moindre dommage. Voyant du reste combien peu d'ennemis l'on parvenait à atteindre sur les chaussées, les cavaliers n'aimaient pas à faire courir ces risques à leurs montures, car un cheval valait alors huit cents piastres; quelques-uns étaient même payés plus de mille, et souvent on n'en trouvait à aucun prix. Je dirai maintenant que lorsque la nuit séparait les combattants, nous pansions nos blessures avec de l'huile. Un de nos camarades, appelé Juan Catalan, nous les traitait avec des signes de croix et des enchantements; elles guérissaient du reste promptement[1], ce qui m'est une occasion de redire que Notre Seigneur Jésus-Christ non-seulement nous faisait la grâce de soutenir notre courage, mais nous prodiguait chaque jour mille faveurs. C'est ainsi que, blessés et couverts de bandages, il nous fallait combattre du matin au soir; car si les blessés fussent restés en repos au quartier, il n'y aurait pas eu vingt hommes sains dans chaque attaque pour aller à l'ennemi. Nos alliés les Tlascaltèques, ayant vu comment notre homme nous traitait avec des signes de croix, s'en venaient aussi vers lui quand ils étaient atteints, et cela en si grand nombre, que notre rebouteur avait bien du mal à panser tout le monde.

Quant à nos capitaines, nos alferez et leurs aides, ils recevaient journellement comme nous des blessures et revenaient avec leurs drapeaux brisés; et j'ajoute que tous les jours il nous fallait un nouveau porte-enseigne, car nous sortions des combats en tel état qu'on n'avait plus ensuite assez de force pour se battre et soutenir en même temps le drapeau. Et au surplus, pense-t-on par hasard que nous

1. Il ne faut rire de la naïveté de ce passage qu'après en avoir retiré notre profit. Il nous prouve en effet que sous le climat de Mexico les blessures ont une naturelle tendance à guérir rapidement toutes seules. Cela était vrai au temps de Cortès de même qu'aujourd'hui.

avions suffisamment à manger? Je ne parle pas des *tortillas* de maïs, que nous possédions en abondance, mais des provisions plus naturellement rafraîchissantes pour nos blessés. Maudit sort! nous n'avions rien de tout cela. Ce qui nous ravivait c'étaient les *quelites*[1], sorte d'herbage dont les Indiens font usage, ainsi qu'une espèce de prune[2] du pays, quand il y en avait, et des figues de Barbarie, dont c'était alors la saison. On menait aux quartiers de Cortès et de Sandoval la même existence que chez nous. Il ne se passait pas un seul jour sans que des bataillons mexicains renouvelassent leurs attaques, et cela, ainsi que je l'ai dit, depuis le matin jusqu'au soir. Guatemuz prenait soin dans ce but de désigner les bataillons destinés à chaque chaussée. Le Tatelulco et les villes de la lagune étaient au surplus convenus de signaux, de telle sorte qu'en se guidant sur les avis de la tour du grand temple, les uns partaient par terre, les autres dans des embarcations, et les choses se trouvaient réglées de manière que les chefs étaient désignés d'avance, ainsi que le moment du départ et les lieux de destination.

Quant à nous, nous changeâmes notre manière de combattre, de la façon suivante. Ayant vu que toutes les tranchées de la lagune dont nous nous emparions pendant le jour étaient reprises et réparées pendant la nuit, et qu'ainsi nous n'y gagnions que le désagrément de faire tuer quelques-uns de nos camarades et de recevoir tous des blessures, nous résolûmes de venir nous établir ensemble sur la chaussée, en une petite place où se trouvaient élevées des tours d'idoles dont nous nous étions rendus maîtres. Il y avait là l'espace nécessaire pour un campement. A la vérité l'emplacement n'était pas commode : nous nous mouillions quand il pleuvait; rien ne nous y garantissait du soleil ni des nuits sereines. Nous laissâmes à Tacuba les Indiennes qui faisaient notre pain, sous la protection de nos cavaliers et de nos amis de Tlascala, qui avaient d'ailleurs la mission de garder nos derrières, de peur que les habitants des villages d'alentour ne tombassent sur nous pendant que nous combattrions sur les chaussées. Après avoir établi là notre camp, toutes les fois que nous prenions des maisons à l'ennemi, nous nous empressions de les détruire, et si nous nous emparions d'une tranchée, nous la comblions à

1. Le mot *quilitl*, en langue nahuatl, est employé actuellement pour désigner une plante dont on mange la feuille comme nos épinards, auxquels elle ressemble par la forme et presque par le goût. Je ne sais pas son nom botanique; mais il est certain qu'à l'époque du siége de Mexico par Cortès le mot *quilitl* avait une signification générique et voulait dire légumes frais. Cela est si vrai que même encore aujourd'hui ce mot entre dans la composition de plusieurs expressions destinées à spécifier différentes sortes de légumes, comme par exemple *ytzmiquilitl* (Verdolaga — *Portulaca rubra*), etc.

2. L'auteur veut parler ici du fruit que l'on appelle au Mexique *capulin* (*Prunus capulin*).

l'instant. Nous détruisions les maisons, ai-je dit, parce que le feu n'y prenait que difficilement, et d'ailleurs l'incendie ne se propageait pas de l'une à l'autre, vu qu'elles étaient bâties dans l'eau et ne communiquaient entre elles que par des ponts ou au moyen d'embarcations. Quand nous entreprenions d'ailleurs d'y aborder à la nage, on nous faisait beaucoup de mal du haut des terrasses; de sorte que notre sécurité commandait impérieusement cette destruction.

Lorsque nous avions pris quelque palissade, quelque pont ou quelque mauvais passage où la résistance était facile, on organisait le service de manière à les garder aussi bien la nuit que le jour. Pour cela, toute la division faisait chaque nuit la veillée, de façon que la première compagnie, composée d'environ quarante soldats, prenait la garde depuis la fin du crépuscule jusqu'à minuit; une autre compagnie, également de quarante hommes, remplaçait la première jusqu'à deux heures avant le lever du jour; mais les premiers ne sortaient pas du lieu de la veillée : ils se couchaient sur le sol pendant ce second quart que l'on appelait la *modorra*[1]. Ensuite arrivaient quarante et quelques soldats qui faisaient la veillée de l'aube, c'est-à-dire pendant environ deux heures, jusqu'à la venue du jour plein. Les soldats qui avaient précédé ces derniers aux heures de la *modorra* ne s'en allaient pas non plus; il fallait qu'ils restassent là; de sorte que nous nous trouvions en ligne environ cent vingt soldats lorsque le jour venait à paraître. Il y avait même des nuits où le péril nous paraissait si menaçant que, de la chute du jour à l'aurore, tous les hommes de notre quartier restaient réunis pour recevoir le choc des Mexicains et empêcher qu'ils fissent une trouée parmi nous. Nous avions su en effet, par les révélations de quelques chefs capturés précédemment, que Guatemuz avait imaginé et convenu avec ses capitaines que de jour ou nuitamment on s'efforcerait de nous couper sur notre chaussée, avec l'espoir qu'après nous avoir vaincus, nous les gens d'Alvarado, il leur serait facile de venir à bout de Cortès et de Gonzalo de Sandoval sur leurs chaussées respectives. On avait combiné aussi que les neuf villes ou villages de la lagune, y compris Tacuba, Escapuzalco et Tenayuca, réuniraient leurs forces et tomberaient sur nos derrières le jour où les guerriers de Mexico nous attaqueraient eux-mêmes. On résolut en outre de nous enlever une nuit nos provisions et toutes les Indiennes qui étaient occupées à Tacuba à nous faire du pain.

Quand nous connûmes ces projets, nous engageâmes nos cavaliers, qui étaient tous à Tacuba, ainsi que nos alliés tlascaltèques, à veiller et à être en alerte la nuit entière. Guatemuz, du reste, exécuta ce qu'il avait résolu. Un grand nombre de bataillons furent mis en mouvement; quelquefois c'était vers minuit qu'ils tombaient sur nous;

1. *Modorra* est un mot espagnol qui veut dire sommeil lourd (*coma*).

d'autres nuits c'était à l'heure de la *modorra;* souvent aussi vers le jour naissant; aujourd'hui ils procédaient dans le plus grand silence; une autre fois avec des cris épouvantables, ne nous laissant au surplus aucun instant de tranquillité. En arrivant près de l'endroit où nous veillions, ils nous criblaient de projectiles; quelques-uns nous attaquaient même à la lance. De toutes façons ils nous blessaient du monde, mais comme nous leur résistions vigoureusement, ils se retiraient eux-mêmes avec beaucoup de blessés. Un grand nombre d'ennemis, d'autre part, tombaient sur nos bagages; mais nos cavaliers, aidés par les Tlascaltèques, les repoussèrent souvent avec avantage parce que, dans ces expéditions de nuit, ils ne s'obstinaient guère à l'attaque. Voilà donc comment se passaient nos veillées: il avait beau pleuvoir, venter, geler; il fallait toujours se tenir là, blessés et baignant dans la boue; et encore, pour surcroît de charge, ainsi que diraient les hommes de peine, nous étions obligés de nous soutenir en ne mangeant que des *tortillas,* des légumes et des figues de Barbarie. A quoi nous servaient d'ailleurs toutes ces manœuvres exécutées avec tant de fatigues, au prix d'un grand nombre de blessures et de la mort de quelques camarades? Quand, après avoir pris un pont, nous en comblions la tranchée, l'ennemi la déblayait de nouveau quand le jour était fini, parce qu'il nous était impossible de la défendre pendant la nuit. Nous la reprenions et nous la comblions encore le jour suivant, et eux de leur côté s'en rendaient maîtres de nouveau, et la creusaient comme auparavant, en la fortifiant davantage au moyen de palissades.

Ce manége dura jusqu'à ce que les Mexicains changèrent de tactique, comme j'aurai occasion de le dire bientôt. Pour à présent, cessons de parler des batailles que nous avions à soutenir tant chez nous qu'aux quartiers royaux de Cortès et de Sandoval. Mais nous demanderons quel avantage nous avions gagné en coupant à la capitale l'eau de Chapultepeque et en surveillant l'entrée des approvisionnements par les trois chaussées. Nos brigantins ne servaient à rien pour atteindre ce but, puisqu'ils s'employaient dans nos quartiers à garder nos derrières contre les gens des canots pendant nos combats avec l'ennemi et à nous soutenir contre les attaques venant des terrasses des maisons. La vérité est que les Mexicains introduisaient beaucoup d'eau et de provisions provenant des neuf villes ou villages de la lagune et d'autres bourgs alliés, qui au moyen de canots faisaient porter pendant la nuit du maïs, des poules et tout ce qu'on désirait dans la capitale. Pour éviter ce ravitaillement, les chefs de nos trois camps convinrent que deux brigantins feraient la ronde pendant la nuit par toute la lagune, afin de donner la chasse aux embarcations chargées de provisions et d'eau potable, avec ordre de détruire ou d'amener à l'un des quartiers tous les canots dont on

pourrait s'emparer. Ce projet était évidemment louable. Il est vrai que, pour combattre et nous garder pendant la nuit, ces deux brigantins nous faisaient faute; mais ils nous rendaient un grand service en empêchant l'eau et les vivres d'entrer dans la place. Malgré tout, les embarcations ne cessaient pas leur trafic habituel. Comme d'ailleurs les Mexicains ne se cachaient guère sur la destination de leurs chargements, il ne se passait pas un jour sans que nos brigantins, qui les poursuivaient, capturassent quelques canots et revinssent avec des Indiens pendus aux vergues.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire maintenant la ruse à laquelle les assiégés eurent recours pour tenter de s'emparer de nos brigantins et tuer ceux qui les montaient. J'ai dit que chaque soir et chaque matin nos bricks allaient à la recherche des embarcations ennemies, et en coulaient ou en capturaient un grand nombre. Or, les Mexicains se résolurent à armer trente pirogues, espèce de chaloupes d'un port considérable, et à les garnir de rameurs et de guerriers d'élite. On les cacha pendant la nuit parmi des massifs de roseaux, en des endroits où les brigantins ne pouvaient les apercevoir. Tandis que ces grandes embarcations restaient couvertes de branchages, on lançait aux approches de la nuit deux ou trois canots qui se donnaient les airs de vouloir introduire de l'eau ou des provisions au moyen d'excellents rameurs. Les Mexicains avaient d'ailleurs planté au fond de l'eau un grand nombre de gros madriers, dans des points où il leur semblait que les brigantins devraient accourir pour leur livrer combat; ils avaient l'espoir de les y faire échouer. Au moment donc où ces canots commençaient à voguer sur la lagune, témoignant d'une certaine hésitation et s'adossant aux massifs de roseaux, deux de nos brigantins se dirigent vers eux. L'ennemi simule alors une retraite vers les massifs où les trente pirogues sont embusquées. Les brigantins le suivent et ils arrivent à l'endroit même où se trouvent les pirogues, quand tout à coup celles-ci, se démasquant, sortent ensemble et se précipitent sur nos bricks. Du premier choc tous nos soldats, rameurs et capitaines sont blessés, sans pouvoir se livrer à aucune évolution à cause des pieux dont le fond est encombré. C'est là que les Mexicains tuèrent un de nos chefs, appelé Portillo, bon soldat qui avait fait la campagne d'Italie; Pedro Barba, un autre bon capitaine, reçut également des blessures dont il mourut trois jours plus tard. Un brigantin fut pris. Ces navires provenaient du quartier de Cortès : celui-ci éprouva une vive peine de cet événement, dont il tira du reste vengeance quelques jours plus tard à l'occasion d'autres embuscades, ainsi que je le dirai en son lieu.

Pour le moment, changeant de sujet, nous dirons comme quoi aux camps de Cortès et de Gonzalo de Sandoval on se battait toujours fort vivement, surtout chez Cortès qui à tout instant faisait in-

cendier ou abattre des maisons et combler des tranchées. Il prenait soin de niveler chaque jour tout ce dont il pouvait s'emparer; il faisait dire sans cesse à Pedro de Alvarado de ne jamais franchir aucun pont ni tranchée sans avoir eu le soin de tout combler auparavant, abattant de même ou incendiant toute maison prise. C'était avec les briques et les boiseries des édifices détruits que nous comblions les tranchées sur lesquelles les ponts étaient jetés. Nous devons ajouter que nos amis de Tlascala se conduisaient en guerriers pleins de courage, nous appuyant de leurs secours pendant toute cette guerre. Mais disons aussi comme quoi les Mexicains, voyant qu'on rasait toutes les maisons et que l'on comblait les coupures des chaussées, résolurent de changer encore leur tactique. Leur nouveau plan consistait à creuser un fossé très-large avec pont-levis, et tellement profond qu'en maint endroit on perdait pied quand nous le traversâmes ; l'ennemi y avait d'ailleurs pratiqué un grand nombre de trous qu'on ne pouvait voir au fond de l'eau. Les bords de ce fossé étaient défendus par des parapets et des palissades; il y avait aussi des pieux enfoncés sous l'eau dans le sol, en des endroits où nos brigantins viendraient échouer s'ils nous portaient secours lorsque nous engagerions l'attaque pour nous emparer de ces travaux; car les Mexicains pensaient bien que la première chose que nous entreprendrions serait de détruire ces obstacles et traverser le fossé pour entrer dans la ville. Ils avaient pris soin de tenir prêtes et cachées un grand nombre d'embarcations bien défendues par des guerriers de choix.

Un dimanche matin, beaucoup de bataillons vinrent nous assaillir de trois côtés à la fois, avec une telle ardeur que nous eûmes fort à faire pour nous maintenir et échapper à une déroute. Or, Pedro de Alvarado avait déjà ordonné en ce temps-là à la moitié des cavaliers qui étaient à Tacuba de passer la nuit sur la chaussée, où ils ne couraient plus les mêmes risques qu'au début, parce que, les maisons étant détruites, il n'y avait plus de terrasses, de sorte que nos cavaliers pouvaient courir en certains lieux de la chaussée sans que leurs chevaux fussent exposés à être blessés par les gens apostés sur les maisons ou dans les canots. Revenons donc à la situation qui nous était faite par les trois bataillons qui tombaient sur nous avec tant de furie, l'un par le grand fossé, l'autre par les ruines des maisons détruites, tandis que le troisième se jetait sur nos derrières par le chemin de Tacuba; d'où il résultait que nous étions, peut-on dire, enveloppés. Nos cavaliers, appuyés par nos alliés de Tlascala, chargèrent l'ennemi qui nous attaquait par derrière, et nous-mêmes nous combattîmes avec grand courage les deux autres bataillons jusqu'à ce que nous les forçâmes à reculer. Mais leur premier mouvement en arrière n'était qu'une feinte. Nous nous emparâmes de la première

palissade, et ils ne tardèrent pas à abandonner la seconde, derrière laquelle ils s'étaient d'abord repliés en y faisant résistance. Nous croyant victorieux, nous traversâmes le fossé à gué, car il n'y avait aucun trou dans la direction de notre passage, et nous continuâmes notre poursuite à travers de grandes maisons et des tours apparte-nant à des oratoires; l'ennemi avait toujours l'air de fuir et de se re-plier, sans cesser de nous lancer des pieux, des pierres à fronde et une pluie de flèches.

Or, en un point où nous ne pouvions les apercevoir, une multitude de guerriers se tenaient cachés. Ils en sortent et tombent sur nous, tandis que d'autres nous attaquent du haut des terrasses et par les ou-vertures des maisons. Alors ceux qui avaient simulé la retraite se jettent sur nous avec ensemble et la mêlée devient si vive que nous n'y tenons plus et qu'il nous faut nous résoudre à lâcher pied, mais dans le plus grand ordre. Cependant, les Mexicains avaient déjà eu le temps de rassembler une flottille de canots dans le fossé que nous leur avions pris; on lui avait fait occuper le point par où nous avions traversé sans y rencontrer aucune excavation, ce qui nous obligea à nous diriger vers une autre partie de la tranchée où l'eau était très-profonde et les excavations nombreuses. Comme d'ailleurs nous recu-lions, vivement pressés par une multitude de guerriers, il fallut en-trer dans l'eau et tenter le passage, les uns à la nage, les autres comptant sur le fond; mais la plupart de ceux-ci s'enfonçaient dans les trous. Ce fut alors que les canots se précipitèrent sur nous; ils nous prirent cinq hommes, qu'ils menèrent à Guatemuz, et blessèrent presque tous les autres. Quant aux brigantins, dont nous attendions le secours, ils ne pouvaient approcher, embarrassés qu'ils étaient par les pieux enfoncés dans la lagune. Les embarcations et les guerriers postés sur les terrasses des maisons leur faisaient d'ailleurs beaucoup de mal avec leurs projectiles; deux soldats y furent tués et nous eû-mes là un grand nombre de blessés.

Pendant ce temps, nous étions dans les excavations du grand fossé et ce fut vraiment un miracle que nous n'y perdissions pas la vie jusqu'au dernier. Pour moi, déjà plusieurs Indiens s'étaient emparés de ma personne, lorsque j'eus l'adresse de me dégager, et Notre Sei-gneur Jésus-Christ me donna assez de courage pour qu'à force d'es-tocades je pusse me sauver avec un bras grièvement blessé. Lorsque, sorti de l'eau, j'arrivai en lieu sûr, je n'eus pas le temps de me ré-jouir, car je ne pus me tenir debout et je tombai privé de sentiment. Cette défaillance provint sans doute du violent effort que j'avais fait pour me dégager et aussi de la grande quantité de sang que je per-dais. Je puis dire que, tandis que l'ennemi me tenait en ses mains, ma pensée se recommandait à Notre Seigneur Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie; ajoutons à cela le grand effort dont je viens de parler;

bref, ce fut ainsi que je pus me tirer de là. Grâces soient rendues au bon Dieu pour toutes les faveurs qu'il m'a faites!

Je dirai aussi que Pedro de Alvarado et ses cavaliers eurent assez à faire à enfoncer les bataillons qui étaient venus nous prendre par derrière sur la route de Tacuba, de sorte qu'ils ne purent pas s'avancer au delà du fossé et des palissades. Il faut excepter un seul d'entre eux, arrivé depuis peu de Castille. Il y perdit la vie et l'on tua son cheval. Pedro de Alvarado, ayant vu de loin que nous reculions, allait partir à notre secours avec quelques autres cavaliers. S'il eût traversé le fossé, nous fussions nécessairement revenus sur les Indiens. Or, si cela fût ainsi arrivé, pas un cavalier, pas un cheval, pas un soldat n'eût eu la vie sauve, car les dispositions de l'ennemi étaient bien prises pour que nos hommes fussent tombés dans les trous au milieu de tant de guerriers, que tous les chevaux auraient péri sous les coups de longues lances fabriquées dans ce but. Et d'ailleurs nos adversaires attendaient apostés sur les terrasses des maisons, car l'événement se passait en un point déjà fort avancé dans la ville.

Animés par cette victoire, les Mexicains ne cessèrent pas durant toute cette journée, qui était un dimanche, de harceler nos quartiers avec des forces tout aussi considérables. Ils entravaient à ce point nos mouvements, qu'ils purent se livrer à l'espoir de notre complète déroute. De notre côté nous eûmes la chance de nous soutenir, d'abord à l'aide de nos canons de bronze, grâce ensuite à notre vigueur au combat, et à la condition que toutes nos forces se réunissent pour veiller ensemble pendant la nuit entière. Quoi qu'il en soit, nous devons dire qu'en apprenant ces événements, Cortès en fut très-vivement contrarié. Il écrivit sur-le-champ à Pedro de Alvarado, au moyen d'un brigantin, qu'il eût à bien prendre garde, en tout état de chose, de ne pas dépasser une seule tranchée sans la combler; que tous les cavaliers couchassent sur les chaussées à côté de leurs chevaux sellés et bridés, et que décidément nous ne songeassions plus à gagner du terrain vers la ville avant d'avoir rempli le grand fossé avec de la terre et des pièces de bois. Il ajoutait qu'on devait prendre dans le camp toute espèce de précautions pour se garder. Ayant donc reconnu que nous avions la faute de cette mauvaise aventure, désormais nous ne pensâmes plus qu'à faire tous nos efforts pour combler ce grand fossé. Nous parvînmes en quatre jours à ce résultat, grâce à un travail excessif, au prix d'un grand nombre de blessures et de la mort de six de nos camarades, et en prenant soin que nos trois compagnies veillassent pendant la nuit dans l'ordre dont j'ai parlé précédemment.

Comme les Mexicains de leur côté veillaient en se relevant par quart, on peut dire que nous étions bien près les uns des autres à ces heures de service. Les choses se passaient du reste ainsi : ils entrete-

naient toute la nuit de grands foyers allumés; les gens qui étaient de garde s'écartaient du feu et, à la distance où nous nous trouvions, nous ne pouvions les apercevoir, la grande clarté produite par le foyer nous aveuglant de manière à nous empêcher de voir nos adversaires. Mais nous les entendions distinctement lorsqu'ils se relevaient et qu'ils venaient entretenir leurs feux. Il y eut des nuits pendant lesquelles la pluie, qui tombait alors en abondance, éteignait leurs foyers; mais ils s'empressaient de les rallumer sans bruit, sans parler entre eux, faisant en sorte de se comprendre au moyen de sifflets. Il faut dire que lorsque nos escopettiers et nos arbalétriers s'apercevaient qu'on venait relever les gardes, ils lançaient sur eux, au juger, des pierres et des flèches perdues. Nous ne leur faisions pas grand mal par cette manœuvre; ils étaient d'ailleurs placés en des endroits où nous ne pouvions les joindre, lors même que nous l'eussions voulu, à cause d'un autre fossé très-profond qu'ils avaient creusé à la hâte, et aussi parce qu'ils se dérobaient derrière des palissades et des parapets. Du reste, ils lançaient également sur nous, en tirant au juger, des pierres, des pieux durcis au feu et des flèches.

Outre ces dures veillées, nous devons dire que nous passions toutes nos journées à avancer sur la chaussée en nous battant avec l'ennemi dans le plus grand ordre. Ce fut ainsi que nous parvînmes à lui prendre le fossé dont j'ai parlé, derrière lequel il faisait ses gardes de nuit. Le nombre de Mexicains qui chaque jour tombaient sur nous était si considérable et ils nous lançaient tant de projectiles qu'ils nous blessaient tous, malgré le bon ordre avec lequel nous procédions et quoique nous eussions de bonnes armures. Lorsque la journée s'était passée en un combat continuel, que la nuit approchait et que d'ailleurs on ne voyait pas d'opportunité à aller plus avant, il fallait songer à nous mettre prudemment en retraite. Les Mexicains avaient toujours de gros bataillons prêts à être employés pour ces heures-là, dans l'espoir qu'une bonne attaque faite au moment où nous reculions assurerait notre déroute. Ils se précipitaient alors sur nous comme des tigres en fureur et s'avançaient jusque dans nos rangs. Quand nous fûmes bien au courant de cette habitude, nous prîmes soin d'organiser notre retraite comme je vais dire. Nous faisions d'abord évacuer la chaussée par nos alliés tlascaltèques qui nous demandaient en grand nombre la faveur d'en venir aux mains avec l'ennemi. Comme d'ailleurs les Mexicains étaient fort rusés, ils n'avaient pas d'autre désir que de convertir en embarras la présence de nos alliés; ils nous attaquaient donc alors dans trois directions à la fois, avec l'espoir de resserrer tous nos hommes dans un cercle étroit ou de prendre quelqu'un de nous dans la retraite. Nous reconnûmes bien vite que l'encombrement résultant du grand nombre de Tlascaltèques nous empêchait de nous battre librement dans toutes

les directions. Cela nous décida à les faire sortir à temps de la chaussée, prenant soin de les envoyer en lieu sûr. Délivrés de cet embarras, nous commencions à reculer vers notre campement sans tourner le dos, faisant face à l'ennemi, les escopettiers et les arbalétriers étant organisés de manière que les uns chargeaient pendant que les autres faisaient le tir, nous appuyant du reste sur nos quatre brigantins qui, placés deux de chaque côté de la chaussée, nous protégeaient contre les embarcations et contre les pierres venant des terrasses des maisons non encore détruites. Malgré cette bonne entente, il nous fallait courir les risques les plus sérieux jusqu'à notre rentrée au camp. A notre retour, nous pansions nos blessures avec de l'huile chaude et nous les serrions avec des bandes d'étoffes du pays. Notre souper consistait en *tortillas* qu'on nous apportait de Tacuba, en légumes et même en figues de Barbarie pour ceux qui avaient la chance d'en avoir. Cela fait, nous marchions encore pour aller monter notre garde au bord du fossé dont j'ai parlé; et de nouveau, lorsque l'aube venait, il fallait recommencer à se battre sans qu'il y eût moyen de faire autrement, puisqu'aux premières lueurs du jour les bataillons ennemis étaient déjà sur nous, arrivant jusqu'à notre camp, nous criant des injures.... Et c'est au milieu de ces fatigues que nous passions notre temps.

Mais cessons pour un moment de parler du camp de Pedro de Alvarado, et occupons-nous de celui de Cortès qui de nuit et de jour avait à soutenir des combats incessants dans lesquels on lui tuait ou blessait un grand nombre d'hommes, de la même manière du reste que ce qui avait lieu dans notre campement de Tacuba. On sait que notre général employait deux brigantins à donner la chasse pendant la nuit aux embarcations qui tentaient d'entrer à Mexico chargées d'eau et de provisions. Il paraît qu'un des brigantins s'empara de deux notables qui se trouvaient dans l'un de ces nombreux canots. Cortès sut par eux que les Mexicains tenaient cachés en embuscade dans des massifs de plantes aquatiques quarante pirogues et un égal nombre de canots, pour s'emparer de quelqu'un de nos brigantins, comme ils avaient déjà réussi à le faire précédemment. Cortès flatta beaucoup ces deux prisonniers; il leur donna des étoffes et leur promit de les enrichir avec des terres après qu'il aurait pris Mexico. Il leur fit demander par doña Marina et Aguilar à quel endroit se trouvait l'embuscade, car ce n'était plus le même que la première fois. Les notables dévoilèrent le lieu et l'emplacement où se cachaient les pirogues; ils donnèrent même avis que nos ennemis avaient planté au fond de l'eau beaucoup de gros madriers, sur lesquels nos brigantins iraient s'échouer en voulant éviter les embarcations, rendant ainsi possibles leur capture et le massacre de tous les hommes qui seraient à bord.

Sur cet avis, Cortès ordonna à six brigantins d'aller s'embusquer cette nuit même dans un massif de roseaux distant d'un quart de lieue de l'endroit où se trouvaient les pirogues; ils devaient s'y tenir dissimulés en se couvrant de branchages. Ils partirent en maniant silencieusement la rame et ils restèrent toute la nuit dans l'attente. Le lendemain, de bonne heure, Cortès fit avancer un autre brigantin qui feignit de vouloir donner la chasse aux canots chargés de provisions. Il ordonna d'y embarquer les deux notables faits prisonniers, pour qu'ils indiquassent le lieu où se tenaient les pirogues, afin que le brigantin pût prendre cette direction. De leur côté, les Mexicains envoyèrent comme précédemment deux embarcations, qui semblaient chargées de vivres, en appât dans les environs de leur embuscade, avec l'espoir que le brigantin se laisserait amorcer et les suivrait. On peut donc dire que l'ennemi et nous étions guidés en ce moment par la même pensée. Le brigantin expédié par Cortès, voyant les embarcations destinées par les Indiens à l'amorcer, se mit à les poursuivre tandis qu'elles simulaient la fuite vers l'endroit où les pirogues étaient embusquées. Bientôt notre brick fait semblant de ne point oser s'aventurer jusqu'à terre et il commence à se mettre en retraite. En le voyant rétrograder, les pirogues et un grand nombre d'autres embarcations se dirigent sur lui avec la plus grande furie. Elles font force de rames et le suivent tandis qu'il vogue comme en fuyant vers l'endroit où nos autres brigantins sont embusqués. L'ennemi le poursuit toujours. Mais en cet instant des coups d'escopette se font entendre : c'est le signal qui doit indiquer aux six brigantins le moment du départ. Quand ils l'entendent ils s'élancent en grande hâte et tombent sur les pirogues et sur les embarcations, les faisant chavirer, tuant un grand nombre de guerriers et ramassant beaucoup de prisonniers. De son côté, le brick lancé par Cortès, qui avait déjà gagné le large, vira de bord, et vint au secours de ses camarades. Il résulta de cette manœuvre un grand butin d'embarcations, et de nombreux prisonniers. Les Mexicains à l'avenir n'osaient plus nous tendre des piéges ni travailler si ostensiblement au ravitaillement de la place. Et c'est ainsi que se succédaient les événements de la guerre pour les brigantins dans la lagune et pour nous autres sur les chaussées.

C'est ici le moment de dire que les villes et villages qui étaient bâtis dans la lagune même et dont j'ai si souvent parlé déjà, ne pouvaient manquer de voir que nous remportions des victoires chaque jour, sur la terre ferme aussi bien que sur les eaux du lac; et d'ailleurs les habitants de Chalco, de Tezcuco, de Tlascala, qu'on avait vus se joindre à nous, causaient les plus grands dommages sur plusieurs territoires, y faisant prisonniers nombre d'Indiens et d'Indiennes. Les alliés des Mexicains jugèrent donc opportun d'entrer en

pourparlers, et, après avoir résolu tous ensemble de se présenter à Cortès, ils vinrent lui demander humblement pardon en faisant observer que s'ils avaient causé quelque ennui aux Espagnols, c'était par suite de l'ordre qu'ils en recevaient et de l'impossibilité où ils se voyaient de faire autrement. Cortès se réjouit beaucoup de leurs intentions pacifiques, et nous ne nous réjouîmes pas moins dans les campements de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval, lorsque nous en fûmes instruits. Du reste, Cortès leur accorda son pardon de l'air le plus aimable et en leur adressant beaucoup de flatteries, leur rappelant néanmoins qu'ils avaient mérité les plus grands châtiments pour s'être mis au service des Mexicains. Ces nouvelles recrues étaient les habitants d'Iztapalapa, Huichilobusco, Cuyoacan, Mezquique, tous ceux enfin de la lagune et de l'eau douce. Cortès leur assura que nous ne lèverions nullement le siége avant que les Mexicains se rendissent ou que nous les eussions achevés à force d'attaques. Il leur enjoignit de nous prêter le secours de toutes les embarcations en leur pouvoir, pour harceler la capitale, ajoutant qu'ils eussent à venir s'installer eux-mêmes dans nos campements et à les ravitailler de vivres, ce qu'à l'instant ils promirent de faire. Ils vinrent travailler en effet au camp de Cortès, mais les vivres apportés étaient insuffisants et la mauvaise volonté évidente. Quant à l'installation de Pedro de Alvarado, elle n'eut réellement jamais lieu; il s'ensuivait que nous étions toujours dans l'eau, car ceux qui connaissent le pays n'ignorent pas qu'en juin, juillet et août les pluies y sont incessantes.

Revenons-en du reste à nos chaussées et aux combats que nous livrions chaque jour aux Mexicains. Nous leur prenions plusieurs édifices d'idoles, des maisons, des tranchées et des ponts établis entre leurs habitations; nous rasions tout et nous comblions les fossés avec les briques et les boiseries des maisons détruites. Nous montions la garde sur ces ruines; mais, malgré nos efforts, l'ennemi creusait de nouveaux fossés et élevait d'autres palissades. Or, il arriva que parmi nous on considérait comme déshonorant que quelques-uns ne s'occupassent qu'à détruire des ponts et à combler des fossés, tandis que d'autres faisaient front à l'ennemi et bataillaient avec lui. Pour effacer ces différences entre travailleurs et combattants, Pedro de Alvarado ordonna qu'une compagnie entière s'occuperait un jour aux tranchées, tandis que les deux autres en viendraient aux mains avec les Mexicains. Le jour suivant, une autre compagnie ferait ce travail pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que les trois y eussent passé à la ronde. C'est en continuant cet ordre d'occupations que nous ne laissions plus sur pied aucune des constructions dont nous avions réussi à nous emparer, et de la sorte, aidés par nos alliés les Tlascaltèques, nous avancions peu à peu dans la ville. Mais, lorsque nous

revenions sur nos pas, les trois compagnies réunissaient leurs forces pour combattre, car c'était le moment du grand danger. J'ai déjà dit que, pour le diminuer, nous commencions par faire évacuer la chaussée aux Tlascaltèques, ayant reconnu qu'ils nous étaient un véritable embarras au moment du combat.

Mais revenons maintenant aux camps de Cortès et de Gonzalo de Sandoval. On y était constamment harcelé, de nuit comme de jour, par l'ennemi, qui y employait un grand nombre de bataillons du côté de terre et toute une flottille d'embarcations sur la lagune. Il était absolument impossible de s'en délivrer et de les faire reculer. Devant Cortès se trouvait une tranchée très-profonde, fort difficile à prendre. Les Mexicains y avaient élevé de nombreuses défenses; il était d'ailleurs impossible de la traverser autrement qu'à la nage; mais si l'on essayait de la franchir ainsi, on était assailli par des guerriers armés de flèches, de pierres, de pieux, de casse-tête, d'espadons à deux mains, de lances en forme de faux et des épées que l'ennemi nous avait prises et qu'il avait montées sur de longs manches. Les bataillons ainsi armés accouraient en foule, tandis que la lagune se couvrait d'embarcations. Auprès de ces défenses, du reste, s'élevaient les terrasses des maisons d'où l'ennemi lançait une pluie de pierres dont on ne pouvait que difficilement se garantir; on blessait ainsi beaucoup des hommes de Cortès, quelques-uns mortellement. D'autre part, les brigantins ne pouvaient venir à leur aide, arrêtés qu'ils étaient par les obstacles sur lesquels ils venaient donner. La division de Cortès eut donc beaucoup à souffrir pour prendre cette position; elle fut plusieurs fois sur le point d'y éprouver une déroute; quatre soldats furent tués dans les combats et une trentaine environ en sortirent blessés. Comme il était déjà tard le jour où l'on parvint à s'en rendre maîtres, il fallut renoncer à combler le fossé avant de se mettre en retraite. On recula donc au milieu des plus grands dangers, en continuant de combattre vigoureusement, avec plus de trente de nos soldats blessés et un grand nombre de Tlascaltèques en mauvais état.

Je dois dire maintenant comme quoi Guatemuz fit modifier sa tactique par ses capitaines, ordonnant à toutes ses forces de continuer les attaques contre nous d'une manière incessante. C'était le lendemain la Saint-Jean de juin, jour anniversaire de notre entrée à Mexico, lorsque nous y revînmes pour secourir Alvarado et qu'on nous y mit en pleine déroute, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a traité. Il paraît que Guatemuz en gardait bonne note : il voulut donc qu'on poussât à fond l'attaque contre nos trois campements, avec le plus de forces possible, par terre aussi bien que par eau au moyen des embarcations, pour en finir une bonne fois avec nous, ainsi que Huichilobos l'avait, dit-on, ordonné. L'attaque devait avoir lieu de nuit, au quart de la *modorra*. Afin d'empêcher les brigantins de nous secou-

rir, les Mexicains avaient enfoncé des poteaux au fond de la lagune dans presque toutes les directions, pour que nos bricks vinssent s'y échouer. L'ennemi procéda si subitement et avec une telle furie qu'il aurait pénétré dans notre camp, nous faisant courir ainsi les plus grands risques, n'eût été la présence des cent vingt soldats, tous fort habitués à combattre, qui nous trouvions de garde en ce moment. Nous opposâmes une rude résistance; quinze des nôtres furent blessés, dont deux moururent huit jours plus tard. L'embarras fut grand également dans le camp de Cortès qui eut plusieurs morts et blessés, et il en fut de même dans le quartier de Sandoval. L'ennemi renouvela cette même attaque deux nuits de suite, non sans avoir, de son côté, beaucoup de blessés et de morts.

Guatemuz, ses capitaines et ses papes, voyant que ces deux derniers assauts n'avaient rien produit, convinrent de tomber sur notre quartier de Tacuba, avec toutes leurs forces, au quart de l'aurore. Les Mexicains se précipitèrent sur nous avec une telle bravoure qu'ils nous enveloppèrent de toutes parts, nous mirent un peu en désordre et se rendirent presque maîtres de nous. Mais le bon Dieu voulut nous inspirer du courage; nous pûmes nous rallier, et, nous appuyant en partie sur nos brigantins, combattant corps à corps, lançant de bonnes estocades, jouant habilement de l'épée, nous réussîmes à les faire un peu reculer. Pendant ce temps, nos cavaliers ne restaient pas oisifs; les arbalétriers et les hommes d'escopette faisaient aussi de leur mieux, ayant beaucoup de peine à contenir d'autres bataillons qui s'étaient déjà emparés de nos derrières. Huit de nos soldats furent tués dans cette mêlée, et Pedro de Alvarado lui-même fut grièvement atteint à la tête. Si nos alliés de Tlascala se fussent entassés cette nuit-là sur la chaussée, nous eussions couru les plus sérieux dangers, par suite de l'embarras que leur grand nombre aurait jeté dans nos mouvements; mais l'expérience du passé faisait que nous les renvoyions à temps à Tacuba, et de cette manière nous nous délivrions de ce souci. Quant à cette bataille, elle nous permit de tuer bon nombre de Mexicains et de prendre quatre de leurs principaux personnages.

Je comprends bien que les curieux lecteurs seront fatigués de voir chaque jour des combats; mais il ne m'est pas possible de conter autrement, car, pendant les quatre-vingt-treize jours que nous assiégeâmes cette puissante capitale, nous avions continuellement des batailles à livrer. C'est pour cela que je suis forcé d'en renouveler les récits et de dire comment et quand et de quelle manière les choses se sont passées. Si je n'inscris pas ici en chapitres distincts ce qu appartenait à chaque jour en particulier, c'est pour éviter une prolixité qui n'aurait pas de fin, à la manière des livres d'Amadis et autres célébrités de la chevalerie. A l'avenir, du reste, je me propose de moins

m'arrêter au détail des combats et des rencontres que nous avions jour et nuit, les racontant le plus brièvement possible, jusqu'à ce que nous arrivions à la Saint-Hippolyte, jour où, grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ, nous prendrons possession de cette grande capitale, nous emparant en même temps de son roi Guatemuz et de ses capitaines. Avant d'arriver à ce résultat, nous eûmes à essuyer de grands malheurs et l'on verra même que nous fûmes sur le point d'être tous perdus, surtout du côté de Cortès, par la faute de ses capitaines, ainsi qu'on va le voir à la suite.

CHAPITRE CLII

Comme quoi les Indiens mexicains firent éprouver à Cortès une déroute, lui prirent soixante-deux soldats espagnols, enlevés vivants pour être sacrifiés, et le blessèrent lui-même à la jambe ; du grand danger que nous courûmes par sa faute.

Cortès finit par voir qu'on ne gagnait rien à vouloir combler toutes les tranchées et les fossés pleins d'eau dont nous nous emparions chaque jour, parce que les Mexicains les creusaient de nouveau les nuits suivantes, les couvrant de défenses de plus en plus redoutables. Il devenait d'ailleurs bien fatigant de s'occuper toujours et tous ensemble, blessés comme nous l'étions, à ces travaux de tranchées à combler et de ponts à détruire. Notre général résolut donc d'ouvrir un conseil avec les capitaines et soldats de son quartier, Christoval de Oli, Francisco Verdugo, Andrès de Tapia, l'alferez Corral, Francisco de Lugo ; il en écrivit même à Pedro de Alvarado et à Gonzalo de Sandoval, dans le but de mettre en question avec tous ses chefs et soldats s'il paraîtrait convenable d'entrer par un seul assaut au cœur de la ville jusqu'au Tatelulco, cette grande place de Mexico, plus vaste que celle de Salamanca, et d'y établir nos trois camps une fois que nous y serions parvenus, afin de faire rayonner de ce point les attaques sur toutes les rues de la ville, évitant ainsi les fatigues, les travaux ainsi que la garde des tranchées et des ponts, non moins que les périls de nos retraites journalières. Comme il arrive d'ordinaire en de pareilles réunions, plusieurs opinions furent émises. Quelques-uns prétendaient que ce n'était point un dessein prudent que de vouloir s'introduire absolument dans le cœur de la capitale ; qu'il paraissait plus raisonnable de rester tels qu'on était, bataillant, détruisant, incendiant des maisons. Les raisons que nous donnâmes, nous qui émettions cet avis, c'est que, si nous pénétrions jusqu'au Tatelulco après avoir abandonné toutes les chaussées et tous les ponts sans y laisser aucune garde, les Mexicains, forts de leur nombre, appuyés de leur multitude d'embarcations, creuseraient de

nouveau les fossés, rétabliraient les ponts dont nous ne serions plus maîtres, et emploieraient toutes leurs forces à de nouvelles attaques, de nuit comme de jour. Nous ajoutions qu'en ce cas, vu les nombreux obstacles des madriers enfoncés sous l'eau, nos brigantins seraient dans l'impossibilité de venir à notre aide; ce qui se réduisait à prouver qu'en suivant le projet de Cortès, ce serait nous qui deviendrions les assiégés, tandis que l'ennemi aurait pour lui la terre ferme et la lagune, c'est-à-dire le champ libre. Nous lui écrivîmes à ce sujet, afin d'éviter d'être victimes du même désastre qu'autrefois lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards.

Cortès, ayant entendu les avis de tout le monde et pesé les raisons sur lesquelles ils étaient appuyés, leur donna pour conclusion que le lendemain nous partirions des trois camps avec la plus grande vigueur, tant les cavaliers que les arbalétriers, escopettiers et soldats, et que nous enlèverions tous les ponts à l'ennemi jusqu'à la place du Tatelulco, enjoignant aux trois divisions, aux Tlascaltèques, aux Tezcucans et aux villages et villes de la lagune qui avaient récemment juré obéissance à Sa Majesté, de venir appuyer nos brigantins avec toutes leurs embarcations. Le matin donc, après avoir entendu la messe et nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes de notre campement sous les ordres de notre capitaine Pedro de Alvarado; Cortès partit de son côté et Gonzalo de Sandoval également, avec tous les capitaines. Les ponts et les palissades étaient enlevés avec beaucoup d'entrain; nos ennemis résistaient en guerriers valeureux; Cortès s'avançait victorieux et Gonzalo de Sandoval n'était pas moins heureux de son côté. Quant à nous, notre division avait déjà enlevé une palissade et un pont, à la vérité, au prix de grandes fatigues, parce que Guatemuz avait fait garder ce point par une force considérable. Nous eûmes beaucoup de soldats atteints de graves blessures dans cette attaque : l'un d'eux mourut même sur le coup: plus de mille de nos alliés tlascaltèques sortirent de là fort maltraités, la tête couverte de blessures. Malgré tout, nous avancions toujours, très-fiers de notre triomphe.

Revenons à Cortès et à son monde. Ils venaient de s'emparer d'un fossé très-profond, après lequel les Mexicains avaient adroitement ménagé une petite chaussée très-étroite, avec l'espoir d'obtenir ce qui en effet arriva bientôt à notre général. Cortès avançait entouré de ses capitaines et de ses soldats victorieux; la chaussée était remplie de nos alliés à la poursuite des Mexicains qui, en simulant une retraite précipitée, ne laissaient pas pour cela de lancer sur nous leurs projectiles. Ils faisaient au surplus halte de temps en temps, comme s'ils avaient résisté à Cortès et dans le but réel de l'amorcer à leur poursuite, en prenant soin de fuir aussitôt que nos hommes se précipitaient victorieux sur leurs pas. Mais, on le sait, la roue de la Fortune

tourne parfois à l'adversité et les plus grandes prospérités font place aux plus déplorables tristesses. Comme Cortès, donc, s'avançait triomphant sur l'ennemi, il advint que, par manque de précaution et parce qu'il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ de le permettre, lui-même ainsi que ses capitaines et soldats oublièrent de combler derrière eux la dernière tranchée dont ils s'étaient emparés. La petite chaussée sur laquelle ils avançaient avait été d'ailleurs adroitement rétrécie par l'ennemi, l'eau la recouvrait en certains points et partout elle était souillée par une vase épaisse. Les Mexicains les virent avec joie s'aventurer dans ce passage sans combler le fossé ; c'était précisément ce qu'ils avaient désiré. Dans cette attente ils avaient tenu en réserve un grand nombre de bataillons aux ordres de valeureux capitaines, et plusieurs embarcations étaient préparées sur la lagune, se tenant en des points où nos brigantins ne leur pouvaient faire aucun mal, à cause des obstacles qu'on y avait préparés, et sur lesquels ils seraient venus s'échouer.

En ce moment donc, l'ennemi revint sur Cortès et sur ses soldats avec la plus grande furie, en poussant des cris et des hurlements. Le choc fut si vigoureux et si soudain que nos hommes n'y purent résister, et tous furent d'avis de faire reculer leurs compagnies dans le meilleur ordre. Mais lorsque, toujours en butte à la rage de l'ennemi, ils furent arrivés au point difficile de la chaussée, le désordre se mit dans leurs rangs et ils se prirent à fuir sans plus songer à la résistance. Notre Cortès, les voyant débandés, essayait de les encourager en criant : « Tenez, tenez, camarades, tenez ferme ! Qu'est-ce donc? Est-ce ainsi que vous tournez le dos ! » Mais il ne put ni les retenir ni s'opposer à leur fuite. Alors, sur cette chaussée étroite et glissante, au passage de cette tranchée qu'on n'avait point comblée, les ennemis, s'appuyant sur leurs embarcations, mirent Cortès en déroute, le blessèrent à une jambe, lui enlevèrent vivants soixante et quelques soldats et lui tuèrent six chevaux.

Notre général lui-même avait déjà été saisi par six ou sept capitaines mexicains; mais le bon Dieu voulut bien lui donner la vigueur nécessaire pour se défendre et se délivrer de leurs étreintes, malgré la blessure qu'il avait à la jambe. D'ailleurs en ce moment arriva à son aide un très-valeureux soldat, nommé Christoval de Olea, natif de la Vieille-Castille (il ne faut pas le confondre avec Christoval de Oli). Voyant notre chef au milieu de tant d'Indiens, il s'escrima avec une telle bravoure qu'il tua quatre des capitaines qui avaient mis la main sur Cortès. Un autre vaillant soldat, appelé Lerma, vint à son secours ; joignant leurs efforts, ils parvinrent à faire lâcher prise à l'ennemi ; mais le malheureux Olea y perdit la vie et Lerma lui-même fut sur le point de mourir de ses blessures. D'autres soldats, qui étaient déjà fort maltraités, accoururent, s'emparèrent de Cortès et

l'aidèrent à se soustraire à ce pressant danger. En cet instant d'ailleurs, arriva Quiñones, le capitaine de sa garde. Cortès, saisi par les bras, fut retiré de l'eau; on lui fournit un cheval sur lequel il put échapper à la mort. En ce moment accourut encore son camarero ou majordome, Christoval de Guzman, qui lui amenait un autre cheval. Les Mexicains, qui se tenaient sur les terrasses des maisons, très-fiers de leur victoire, s'emparèrent du malheureux Guzman et l'enlevèrent vivant pour le mener à Guatemuz. L'ennemi continua la poursuite contre Cortès et sa division jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leur campement; et même, lorsqu'après le désastre les Espagnols se furent réfugiés en lieu sûr, les bataillons victorieux ne cessaient pas de se porter sur eux, criant, vociférant des injures, les accusant de lâcheté.

Cessons un moment de parler de Cortès et de sa défaite pour en revenir à nous, c'est-à-dire à la division de Pedro de Alvarado. Nous avancions fiers de nos triomphes, lorsque, au moment où nous nous y attendions le moins, nous voyons venir à nous un grand nombre de bataillons mexicains, poussant des cris furieux, ornés de superbes banderoles et la tête couverte de beaux panaches. Ils jettent à nos pieds cinq têtes, dégouttant de sang, qu'ils venaient de couper à nos camarades enlevés à Cortès; en même temps ils nous crient : « C'est ainsi que nous allons vous tuer, comme nous avons massacré déjà Malinche et Sandoval, ainsi que tous ceux qui étaient avec eux. Voilà leurs têtes, reconnaissez-les bien! » Sur ce, ils nous serraient de près et en arrivaient même à porter la main sur nos personnes, sans que nous pussions retirer aucun profit de nos épées, de nos estocades, des décharges de nos arbalétriers et de nos escopettiers; ils continuaient aussi à nous cribler de projectiles avec toute la sécurité du tir à la cible. Malgré tout, nous ne laissions pas entamer nos rangs dans notre retraite. Nous avions d'ailleurs fait parvenir à nos alliés tlascaltèques l'ordre de débarrasser au plus tôt la chaussée et les mauvais passages. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ayant vu les cinq têtes ensanglantées et entendu dire que Malinche, Sandoval et les *teules* qui étaient avec eux avaient été massacrés, avec la menace du même sort pour nous tous, nos alliés furent saisis de frayeur et crurent à la réalité de cette nouvelle; c'en fut assez pour qu'ils s'empressassent d'évacuer la chaussée sans retard. Quant à nous, tout en revenant sur nos pas, nous entendions des sons lugubres s'élever du grand temple des divinités Huichilobos et Tezcatepuca, dont la hauteur dominait toute la ville : c'étaient les tristes roulements d'un grand tambour, comparable aux instruments infernaux; ses vibrations étaient telles qu'on l'entendait à deux ou trois lieues à la ronde. A côté de lui résonnaient en même temps un grand nombre d'atabales. C'est qu'en ce moment, ainsi que plus tard nous le sûmes, on

offrait aux idoles dix cœurs et une grande quantité de sang de nos malheureux camarades.

Détournons nos regards de ces sacrifices pour dire que nous continuïons à revenir sur nos pas et que les attaques dirigées contre nous étaient incessantes tant du côté de la chaussée que des terrasses des maisons et des embarcations de la lagune. En cet instant, de nouveaux bataillons se précipitent sur nos rangs, envoyés par Guatemuz. Ils étaient excités par le son de la trompe de guerre qu'on destinait à donner le signal des combats à mort; elle annonçait aux capitaines qu'ils devaient s'emparer de l'ennemi ou mourir à ses côtés. Ses éclats étaient si aigus qu'on en avait les oreilles assourdies. Aussitôt que les bataillons et leurs chefs les eurent entendus, il fallait voir avec quelle rage ils cherchaient à enfoncer nos rangs pour mettre la main sur nous! C'était épouvantable! Et maintenant que j'y reporte ma pensée, il me semble voir encore ce spectacle; mais il me serait impossible de le décrire. La vérité que je dois confesser ici, c'est que Dieu seul pouvait nous soutenir, après les blessures que nous avions reçues; ce fut bien lui qui nous sauva, car autrement nous n'aurions jamais pu revenir à notre camp. Je lui rends mille grâces et je chante ses louanges pour m'avoir délivré des mains des Mexicains, cette fois comme en tant d'autres circonstances.

Quoi qu'il en soit, reprenant mon récit, je dois dire que nos cavaliers faisaient des charges continuelles, et deux canons placés près du camp, — l'un faisant feu pendant qu'on chargeait le second, — nous furent d'un bon secours pour nous soutenir. La chaussée, en effet, était absolument couverte de guerriers ennemis qui venaient jusqu'aux maisons, nous lançant des projectiles et nous traitant déjà comme des vaincus. C'est là que nos canons en tuaient réellement un grand nombre. Celui qui nous rendit ce jour-là, dans cette arme, le plus grand service, fut un hidalgo, nommé Pedro Moreno de Medrano, qui demeure actuellement à Puebla. Il était chargé en ce moment de l'artillerie; la plupart de nos anciens artilleurs avaient péri et ceux qui restaient étaient grièvement blessés. Ce Pedro Moreno de Medrano, outre qu'il fut toujours un courageux soldat, nous fournit en cette journée notre meilleur appui. Du reste, pendant que nous étions ainsi dans les angoisses et couverts de blessures, nous ne savions rien ni de Cortès, ni de Sandoval, ni de leurs hommes; nous ignorions s'il était vrai qu'on les eût mis en déroute et massacrés, ainsi que les Mexicains l'avaient prétendu lorsqu'ils jetèrent à nos pieds les cinq têtes qu'ils portaient à la main en les tenant par les cheveux et la barbe, assurant qu'ils avaient mis à mort Malinche, Sandoval et tous les *teules*, tandis qu'ils nous menaçaient de pareil sort pour ce jour-là même. Il nous était impossible de savoir la vérité, parce que nos divisions combattaient à une demi-lieue de distance

l'une de l'autre; le point où Cortès avait été vaincu se trouvait plus éloigné encore. Nous étions donc fort affligés.

Réunissant les blessés à ceux qui étaient encore sains et saufs et formant ainsi une masse compacte, nous résistâmes de nouveau au choc terrible des Mexicains qui se jetaient sur nous avec la confiance que leurs attaques ne laisseraient pas en ce jour un seul de nous vivant. Pour ce qui est de nos brigantins, l'ennemi s'était déjà emparé de l'un d'eux; trois soldats y avaient été tués, le commandant était blessé, ainsi que la plupart des hommes qui le montaient. Un second brigantin, commandé par Juan Xaramillo, accourut à son aide. Les Mexicains avaient fait échouer encore sur un autre point, d'où il ne pouvait se dégager, un de nos bricks, commandé par Juan de Limpias Caravajal, qui devint sourd par suite de la rage qu'il éprouva en cette circonstance (il demeure actuellement à Puebla). Il combattit personnellement avec tant de courage et il sut si bien animer ses rameurs qu'ils parvinrent à arracher les pieux du fond de l'eau. Ils sortirent de là tous grièvement blessés, mais on sauva ce brigantin, qui donna le premier exemple de l'enlèvement des obstacles de la lagune.

Quant à Cortès, la plus grande partie de son monde avait péri; le reste était blessé ainsi que lui-même. En cet état, ils voyaient les Mexicains continuer à les attaquer jusqu'en leurs propres quartiers et jeter aux pieds des soldats, qui résistaient encore, quatre autres têtes ensanglantées des malheureux camarades qu'on avait enlevés vivants. L'ennemi criait que c'étaient les restes du Tonatio (ou Pedro de Alvarado), de Gonzalo de Sandoval et de deux autres *teules;* il ajoutait que nous avions tous été massacrés. On assure qu'à cette nouvelle Cortès et ceux qui l'entouraient sentirent redoubler leur abattement; mais ce ne fut pas au point que notre général s'en montrât grandement découragé. Il recommanda en ce moment au mestre de camp Christoval de Oli et aux autres chefs de prendre bien garde de se laisser entamer par les Mexicains qui les pressaient et ordonna que blessés et bien portants prissent soin de se tenir en masse compacte. Il détacha Andrès de Tapia avec trois cavaliers pour aller par terre à Tacuba, où se trouvait notre campement, afin de savoir ce que nous étions devenus, et, dans le cas où il aurait la chance de ne pas nous trouver en déroute complète, nous conter ce qui lui était arrivé et nous encourager à faire bonne garde dans nos quartiers de jour comme de nuit, en nous tenant en masse compacte. Il nous envoyait là une recommandation inutile, car nous avions la coutume d'en agir ainsi. Andrès de Tapia et les trois cavaliers qui l'accompagnaient eurent soin de presser le pas. Malgré leur diligence, ils ne purent éviter une pluie de pieux et de flèches que les Mexicains firent tomber sur eux en un mauvais passage de la route, car Guatemuz

avait fait établir un cordon d'Indiens coupant tous les chemins, pour empêcher que nous pussions recevoir des nouvelles les uns des autres. Andrès de Tapia fut blessé. En sa compagnie venaient les valeureux Guillen de la Loa, Valdenebro et Juan de Cuellar. Arrivés à notre campement, ils se réjouirent beaucoup en nous voyant combattre contre les forces mexicaines qui s'étaient toutes réunies pour tomber sur nous. Ils nous racontèrent ce qui était arrivé à Cortès dans sa déroute et ce que notre chef les avait chargés de nous dire. Ils ne nous avouèrent pas le nombre de leurs morts; ils parlaient seulement de vingt-cinq hommes, ajoutant que les autres étaient sains et saufs.

Nous parlerons maintenant de Gonzalo de Sandoval, de ses capitaines et de ses soldats. Il s'était avancé triomphant de son côté par les rues qu'il était chargé d'attaquer. Mais lorsque les Mexicains en eurent fini avec Cortès, ils tombèrent sur lui et sur son monde de telle façon qu'on ne put plus se soutenir. L'ennemi lui tua deux soldats et lui blessa tout le reste de sa troupe; lui-même reçut trois blessures, à la cuisse, au bras et à la tête. Au plus fort du combat, on présenta à leurs regards six têtes des hommes de Cortès, en disant que c'étaient celles de Malinche, du Tonatio et d'autres chefs, avec la menace du même sort pour Gonzalo de Sandoval et ceux qui étaient avec lui; et là-dessus ils lui firent éprouver les plus rudes attaques. Ce voyant, l'excellent capitaine Sandoval recommanda à ses officiers et soldats de s'armer plus que jamais de courage, de ne point perdre confiance, de ne commettre aucune faute, aucun désordre dans les rangs pendant qu'ils reculeraient sur la chaussée, qui était fort étroite. Son premier soin fut de faire évacuer celle-ci par les Tlascaltèques, dont le nombre était considérable, afin qu'ils ne missent point obstacle à sa retraite. Appuyé de ses brigantins et à l'aide de ses arbalétriers et escopettiers, il put enfin arriver à son camp, après avoir perdu deux hommes et ramenant le reste de sa troupe blessé et découragé. Se voyant hors de la chaussée, mais toujours entouré de Mexicains, il s'efforça de relever le courage des siens, les exhortant à se tenir en masse compacte de jour comme de nuit, faisant bonne garde dans le camp pour éviter une déroute complète. Sandoval crut du reste pouvoir se reposer de ces soins sur le capitaine Luis Marin, dont la conduite était irréprochable; il prit avec lui quelques cavaliers et, tout blessé qu'il était, couvert de bandages, il partit en toute hâte vers le camp de Cortès. Il reçut en route sa bonne part de projectiles, car, ainsi que je l'ai déjà dit, Guatemuz avait placé des Indiens guerriers sur tous les chemins, afin d'intercepter les courriers d'un camp à l'autre, espérant parvenir ainsi plus facilement à nous vaincre.

Sandoval, arrivé en présence de Cortès, lui dit : « O capitaine,

qu'est-ce donc! Sont-ce bien là les conseils de prudence à la guerre que vous me donniez toujours? Comment est arrivé ce malheur? » Cortès lui répondit en versant des larmes : « Sandoval mon fils, ce sont mes péchés qui me l'ont mérité; quant à l'affaire, je n'y suis pas aussi répréhensible qu'on le dit. Le vrai coupable c'est le trésorier Juan de Alderete, à qui j'avais ordonné de faire combler le mauvais pas où l'on nous a défaits; comme il n'est pas habitué à recevoir des ordres à la guerre, il n'a pas obéi. » Mais en ce moment se présentait le trésorier lui-même, pour avoir des nouvelles de Sandoval et apprendre si sa troupe était aussi en déroute ou détruite. Il répondit au général que c'était bien lui, Cortès, qui avait toute la faute de ce malheur; car, s'étant vu un moment victorieux et voulant suivre la bonne chance, il s'était écrié : « En avant, caballeros! » sans songer à faire combler les tranchées et les mauvais passages. Le trésorier ajoutait que, s'il en avait reçu l'ordre, il l'eût exécuté avec sa compagnie et à l'aide de ses amis. On reprochait encore beaucoup à Cortès de n'avoir pas donné assez tôt, aux nombreux Tlascaltèques qu'il avait amenés, l'ordre d'évacuer la chaussée.

Je ne mentionnerai pas quelques autres explications échangées avec aigreur entre Cortès et le trésorier, et j'en arriverai à dire qu'en ce moment abordèrent deux brigantins qui s'étaient trouvés avec Cortès au combat de la chaussée; on n'avait plus de leurs nouvelles depuis la déroute. Il paraît qu'ils furent retenus par les obstacles du fond de l'eau, sur lesquels ils avaient échoué. Leurs commandants rapportaient qu'un grand nombre d'embarcations les entourèrent en les attaquant vigoureusement. Tout le monde, du reste, était blessé à bord. Ils disaient que, grâce premièrement au secours du bon Dieu, favorisés ensuite par un bon vent et faisant de prodigieux efforts sur leurs rames, ils avaient eu la chance de rompre les pieux qui les retenaient et de pouvoir ainsi se sauver. Cortès en éprouva une grande joie, car jusque-là, bien qu'il n'eût pas voulu le dire afin de ne point décourager son monde, il avait cru ces deux brigantins perdus.

Quoi qu'il en soit, notre général, revenant à Sandoval, lui donna commission d'aller en toute hâte à notre quartier de Tacuba pour s'assurer si l'on nous avait défaits ou savoir dans quel état nous nous trouvions, lui recommandant, dans le cas où il nous rencontrerait encore vivants, de nous aider à faire résistance et à éviter de laisser rompre nos rangs. Cortès ordonna à Francisco de Lugo d'accompagner Sandoval, pensant bien qu'il y aurait des bataillons ennemis sur la route; il rappela qu'il avait déjà envoyé Andrès de Tapia avec trois cavaliers pour prendre de nos nouvelles, et il témoigna quelque crainte qu'on ne les eût tués en route. Là-dessus il embrassa Gonzalo de Sandoval et prit congé de lui en disant : « Vous voyez que je ne puis pas être partout; c'est à vous que je recommande tous ces soins, car,

regardez, je suis blessé et boiteux. Je vous prie de porter votre surveillance sur nos trois camps. Je pense bien que Pedro de Alvarado, ses officiers et ses soldats se seront conduits en gentilshommes au combat; mais j'ai bien peur que ces chiens d'ennemis, avec leurs puissants moyens, ne leur aient infligé une déroute; car vous voyez ce qu'ils ont fait de moi et de ma division. » Sandoval et Francisco de Lugo arrivèrent en toute hâte à l'endroit où nous étions. C'est à l'heure de vêpres qu'ils se présentèrent à notre camp, tandis que nous avions déjà eu connaissance de la déroute de Cortès avant la grand'-messe.

Sandoval nous trouva en train de nous battre avec des Mexicains qui voulaient forcer l'entrée de notre camp, les uns par les ruines d'une maison détruite, d'autres par la chaussée et quelques-uns encore au moyen d'embarcations par la lagune. Ils avaient fait échouer un brigantin sur les obstacles du fond, tuant deux soldats et blessant tout le monde à bord. Sandoval nous aperçut, moi et quelques autres hommes, plongés dans l'eau plus haut que la ceinture pour aider le brigantin à revenir en eau plus profonde. Plusieurs Indiens étaient sur nous, les uns avec les épées qu'ils avaient prises à Cortès dans sa déroute, les autres avec des espadons affilés, cherchant à nous cribler d'entailles; je reçus là un coup de flèche. Ils avaient fait approcher un grand nombre de canots pour réunir de puissants efforts sur ce point, et déjà ils tenaient amarré le brigantin avec des cordes pour l'enlever et l'emmener à l'intérieur de la ville. Sandoval, nous voyant en cet état, nous cria : « Courage, camarades, tâchez d'empêcher qu'on l'emmène! » Or, nous fîmes si bien que nous pûmes le pousser en lieu sûr, mais avec tous ses matelots blessés, ainsi que je l'ai dit, et deux soldats morts.

En ce moment un grand nombre de bataillons mexicains se précipitèrent sur la chaussée, nous blessant tous, aussi bien les cavaliers que les soldats. Sandoval reçut un grand coup de pierre sur le visage. Pedro de Alvarado vola à son secours avec un autre cavalier, tandis que la masse d'ennemis augmentait et que nous lui faisions front. Sandoval nous donna l'ordre de reculer lentement en protégeant leurs chevaux, et comme nous n'exécutions pas ce mouvement aussi vite qu'il l'aurait désiré, il s'écria : « Vous voulez donc qu'à cause de vous l'ennemi nous tue, moi et tous ces gentilshommes! Pour l'amour de Dieu, camarades, repliez-vous donc! » En ce moment il reçut une nouvelle blessure et son cheval fut atteint également. Alors, nous fîmes évacuer la chaussée par nos alliés et nous nous mîmes à reculer peu à peu, tenant tête à l'ennemi, sans jamais tourner le dos, comme si nous avions fait des passes d'armes : les arbalétriers et les fusiliers combinaient leurs manœuvres de manière que les uns s'occupaient du tir tandis que les autres armaient ou chargeaient les escopettes, pre-

nant soin, du reste, de ne pas tirer tous ensemble. Les cavaliers opéraient quelques charges; Pedro Moreno Medrano employait son temps à charger ses pièces et à faire feu; mais il avait beau abattre des Mexicains avec ses boulets, on ne parvenait pas à les repousser, ils étaient toujours sur nous, bien convaincus qu'ils nous emmèneraient tous pour être sacrifiés cette nuit même.

Nous parvînmes enfin à nous retirer en sûreté près de notre campement, laissant entre l'ennemi et nous un grand fossé très-profond et rempli d'eau qui nous mettait hors de portée des pierres, des pieux et des flèches. Sandoval, Francisco de Lugo et Andrès de Tapia se trouvaient avec Pedro de Alvarado. Chacun d'eux contait ce qui lui était arrivé et l'on s'entretenait des ordres donnés par Cortès, lorsque tout à coup se firent entendre les sons funèbres du grand tambour de Huichilobos, ainsi que d'un nombre effrayant d'atabales, de conques marines, de cornets et de trompes.

Le bruit en était épouvantable et lugubre. Nos regards se portèrent à l'instant sur les hauteurs du grand temple d'où s'élevait ce triste fracas, et nous aperçûmes nos pauvres camarades qui avaient été enlevés à Cortès pour être conduits au sacrifice. Nous voyions ces malheureuses victimes poussées, bousculées, frappées, souffletées par leurs bourreaux. Quand ils furent arrivés au petit plateau qui termine le temple et qui sert d'asile aux maudites idoles, quelques-uns d'entre eux furent forcés de recevoir des couronnes de plumes sur leur tête, et, tenant des éventails à la main, ils étaient obligés de se livrer à la danse devant Huichilobos. Après cet exercice dérisoire, ils étaient enlevés et étendus sur la pierre des sacrifices; là, avec un grand coutelas d'obsidienne, on leur ouvrait la poitrine, et leur cœur était arraché pour être offert tout palpitant aux idoles en présence desquelles se faisait le sacrifice. On prenait ensuite le corps par les pieds et on l'envoyait rouler sur les marches du grand escalier jusqu'en bas où il était attendu par des bouchers qui coupaient les bras et les jambes et écorchaient la face pour en tanner la peau à la manière des peaux de gants. Ils conservaient ces visages sans en détacher la barbe, afin de les faire présider aux folies de leurs festins bachiques. Les chairs étaient accommodées au *chilmole*[1] et servaient à leurs repas. Tous nos malheureux camarades furent sacrifiés de la sorte. On en mangeait les bras et les jambes, tandis que les cœurs et le sang étaient offerts aux idoles, et qu'on jetait le tronc et les entrailles aux lions, aux tigres et aux serpents entretenus dans la ménagerie, ainsi que cela se trouve expliqué dans le chapitre qui en a parlé.

Nous eûmes donc le spectacle de cette grande cruauté, nous tous

1. Sauce claire à base de piment.

qui étions réunis dans notre quartier avec Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et les autres chefs. Le lecteur se fera sans doute une juste idée des sentiments d'angoisse que cela nous inspirait et qui faisaient dire à chacun de nous : « Grâces à Dieu qui a permis que ce ne fût pas mon tour aujourd'hui d'être enlevé pour le sacrifice ! » Quoique nous trouvant près des victimes comme nous l'étions, il nous était impossible d'aller à leur aide; nous ne pouvions faire autre chose que prier le bon Dieu de nous préserver d'une aussi cruelle mort. Au surplus, à l'heure même du sacrifice un grand nombre de bataillons ennemis se précipitèrent sur nous de tous côtés, sans que nous pussions rien faire pour les en empêcher et pour nous défendre de leur approche. Ils nous criaient : « Attention à ce spectacle ! C'est ainsi que vous mourrez tous; nos dieux nous l'ont promis bien souvent. » D'autre part, les menaces qu'ils faisaient à nos alliés de Tlascala étaient formulées en termes si révoltants qu'ils en perdaient tout courage, d'autant plus que l'ennemi lançait sur eux des jambes d'Indiens grillées et des bras de nos soldats en disant : « Mangez de la chair des *teules* et de vos frères; nous nous en sommes rassasiés, et à votre tour vous pourrez vous régaler de nos restes. Et remarquez bien que toutes ces maisons que vous avez détruites, nous vous obligerons à les reconstruire avec de meilleurs matériaux qu'auparavant, pierres, chaux, marbre, et au surplus très-bien peintes. Allez donc prêter votre secours à ces *teules* : vous les verrez tous marcher au sacrifice ! »

Guatemuz fit encore plus. Après avoir remporté cette victoire sur Cortès, il envoya aux villes et villages qui étaient entrés dans notre alliance, ainsi qu'à tous ses parents, des pieds et des mains de nos soldats, des visages encore ornés de leur barbe, et les têtes des chevaux qu'on nous avait tués. Il leur faisait dire que plus de la moitié de nos hommes avait péri, que nous ne tarderions pas à être achevés, qu'ils devaient abandonner notre alliance et revenir aux Mexicains, faute de quoi il les ferait tous détruire. Il ajoutait bien d'autres choses pour qu'ils désertassent nos quartiers et nous abandonnassent, attendu que sous peu nous devions tous mourir de leurs mains. En effet, leurs attaques étaient continuelles, de nuit comme de jour; mais comme nous étions sans cesse sur pied, veillant tous ensemble, en compagnie de Gonzalo de Sandoval, de Pedro de Alvarado et des autres chefs, qui partageaient nos veilles, l'ennemi avait beau venir en grand nombre pendant la nuit, nous lui résistions toujours à merveille. Nos cavaliers, de leur côté, se divisaient, une moitié surveillant Tacuba et l'autre sur la chaussée. Voici encore une mésaventure déplorable : c'est que toutes les tranchées, tous les fossés que nous avions comblés, les Mexicains les avaient déjà rétablis et protégés par des défenses bien plus considérables qu'auparavant. Quant

aux habitants des villes de la lagune qui étaient entrés récemment dans notre alliance et nous avaient fourni le secours de leurs embarcations, on peut dire comme le proverbe, qu'ils étaient venus chercher de la laine, mais qu'il revinrent tondus, car beaucoup y avaient perdu la vie, plus de la moitié des embarcations avaient été détruites et un grand nombre de combattants s'en retournèrent couverts de blessures. Malgré cela, ils refusèrent de se porter au secours des Mexicains, car ils étaient réellement mal avec eux. Ils se contentèrent de rester dans l'expectative.

Mais cessons pour un moment de raconter tant de misères, et revenons-en à nous louer de la prudence avec laquelle nous nous conduisions dans notre camp. Disons aussi comme quoi Sandoval, Francisco de Lugo, Andrès de Tapia et les autres caballeros qui étaient venus dans notre quartier, crurent le moment arrivé de retourner dans leur campement et d'instruire Cortès de l'état dans lequel nous nous trouvions. Ayant fait diligence, ils arrivèrent et dirent à notre général à quel point Pedro de Alvarado et ses soldats étaient dignes d'éloges, tant pour leur manière de se battre que pour le soin qu'ils prenaient de faire bonne garde. Bien plus, Sandoval, qui m'honorait de son amitié, raconta à Cortès comment il m'avait rencontré avec quelques amis, m'escrimant, dans l'eau jusqu'à la ceinture, à la défense d'un brigantin échoué sur des obstacles; il ajoutait que sans notre secours l'ennemi eût massacré les matelots et le commandant du navire. Je ne rapporterai pas ici toutes les louanges qui furent faites de ma personne, car d'autres les ont assez répétées, et le camp entier en eut connaissance.

Lorsque Cortès reçut ces nouvelles et connut la prudence qui régnait dans notre quartier, son cœur en ressentit du soulagement. Cependant il ordonna que pour le moment les trois divisions eussent à s'abstenir d'en venir aux mains avec les Mexicains : c'est-à-dire que nous ne devions plus chercher à nous emparer ni des ponts ni des travaux de l'ennemi, mais nous borner uniquement à défendre nos positions, en y évitant toute atteinte grave. Quant à nous battre, l'occasion ne nous en eût pas manqué, car depuis la veille au point du jour nos adversaires étaient réunis aux abords de notre camp, nous lançant des pierres, des flèches et des pieux et nous insultant par les propos les plus insolents. Malgré tout, nous restâmes quatre jours sans passer le grand fossé très-profond et très-large qui défendait nos positions; Cortès et Sandoval en firent autant de leur côté. Or si nous nous obstinions à nous tenir tranquilles sans nous efforcer de combattre et de regagner les défenses ennemies ainsi que les tranchées refaites, c'était parce que nous étions tous sérieusement blessés et fatigués des gardes et du poids de nos armes, sans que nous eussions pu nous réconforter au moyen d'une bonne nourriture.

Notre armée était d'ailleurs affaiblie, depuis la veille, par la perte de soixante et tant de soldats appartenant aux trois divisions, ainsi que de sept chevaux. Cortès nous donna donc l'ordre que j'ai dit de rester tranquilles, pour nous assurer un peu de repos et pour nous ménager le loisir de méditer sur ce que nous devions faire désormais. J'en resterai là pour à présent et je dirai bientôt notre nouvelle manière de combattre et ce qui advint dans notre quartier.

CHAPITRE CLIII

De la manière dont nous combattions, et comme quoi nos alliés s'en retournèrent chez eux.

Voici la conduite que nous avions adoptée dans les trois camps. Nous montions la garde tous ensemble pendant la nuit sur les chaussées; les brigantins se tenaient à côté de nous; la moitié des cavaliers faisait la ronde vers Tacuba, où l'on fabriquait notre pain et où se trouvaient nos bagages; l'autre moitié se tenait vers les ponts et la chaussée. Au point du jour nous réconfortions nos cœurs en nous préparant à résister à l'ennemi qui s'évertuait à forcer nos positions pour nous infliger une dernière déroute. On se conduisait de même aux camps de Cortès et de Sandoval. Cela ne dura d'ailleurs que cinq jours, parce qu'ensuite nous adoptâmes des dispositions différentes, ainsi que je vais le dire. Mais auparavant rappelons que les Mexicains faisaient chaque jour des sacrifices et de grandes fêtes dans le temple principal du Tatelulco. Ils y battaient sans cesse le maudit tambour, l'accompagnant du bruit de leurs trompes, de leurs atabales et de leurs conques marines, ainsi que de cris et d'horribles hurlements. Toutes les nuits ils entretenaient d'énormes feux au moyen de grands bûchers, et, à la lueur de ces sinistres embrasements, ils sacrifiaient quelques-uns de nos malheureux compagnons à leurs maudites idoles, Huichilobos et Tezcatepuca, auxquelles ils demandaient avis. A les croire, ils devaient nous massacrer tous cette nuit même ou dans la matinée du jour suivant. Il paraît en effet que ces divinités perverses, afin de mieux les tromper et de les éloigner de toute idée pacifique, leur inspiraient la confiance qu'ils nous achèveraient tous, de même que les Tlascaltèques et quiconque s'unissait à nous. Nos alliés, qui entendaient ces funestes prédictions, les tenaient d'autant mieux pour certaines qu'ils nous voyaient déjà en déroute.

Détournant maintenant l'attention de ces propos des idoles, disons comme quoi tous les matins plusieurs bataillons mexicains se réu-

nissaient pour nous attaquer et nous entourer. Ils se relevaient de temps en temps, faisant alterner à nos yeux des insignes et des costumes de différents aspects. Lorsque du reste nous étions aux prises avec eux, ils nous adressaient des paroles méprisantes, nous traitant de gens de peu de cœur, de vauriens, incapables de rien construire ou de rien faire : ni maisons, ni cultures de maïs ; ajoutant que nous n'étions bons qu'à voler leur capitale comme de mauvaises gens, sortis de notre pays en fuyards et en déserteurs de notre Roi et seigneur. Ils proféraient cette dernière insolence parce qu'autrefois Narvaez leur avait fait dire que nous étions venus sans l'autorisation de notre Roi, ainsi que je l'ai rapporté déjà. Nos ennemis nous disaient encore que dans huit jours il ne resterait pas un seul de nous vivant, attendu que leurs divinités le leur avaient bien promis la nuit précédente. Ils nous débitaient beaucoup de méchancetés sur le même ton et ils ajoutaient pour y mettre le comble : « Remarquez à quel point vous êtes méprisables : vos chairs sont d'un goût si mauvais, leur amertume de fiel est si prononcée qu'il nous est impossible de les avaler ! » Il paraît en effet que dans ces derniers jours où ils s'étaient rassasiés de nos malheureux camarades, le bon Dieu voulut que les chairs leur en parussent amères. Mais s'ils se permettaient ces insolences avec nous, c'était bien pis avec les Tlascaltèques ; ils leur criaient qu'ils les auraient pour esclaves afin de les faire servir les uns aux sacrifices, les autres aux travaux des champs, et la plupart à la réédification des maisons que nous avions détruites, Huichilobos leur ayant promis qu'elles seraient refaites de leurs mains à chaux et à sable. A la suite de ces menaces venaient de vigoureuses attaques : ils avançaient à travers les ruines des maisons renversées ; à l'aide de leurs nombreuses embarcations ils se portaient sur nos derrières et souvent ils nous parquaient dans les chaussées. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ nous réconfortait chaque jour au moment où nos forces n'y auraient pas suffi, ce qui faisait que nous repoussions nos ennemis en en renvoyant un grand nombre blessés, tandis que plusieurs tombaient morts devant nous.

Nous cesserons pour un moment de parler de ces vigoureuses attaques, pour dire comme quoi nos alliés de Tlascala, de Cholula, de Guaxocingo et même ceux de Tezcuco, prirent la résolution de s'en retourner en leur pays et l'exécutèrent sans que Cortès, ni Pedro de Alvarado, ni Sandoval s'en pussent douter. La plupart s'en allèrent ; il ne resta au quartier de Cortès que le brave Suchel, qui s'appela don Carlos après son baptême. Frère de don Fernando, roi de Tezcuco, il passait pour un homme d'un grand courage. Une quarantaine de parents et d'amis demeurèrent avec lui. Au quartier de Sandoval, environ cinquante hommes seulement ne partirent pas. Quant à notre camp, il n'y resta que don Lorenzo Vargas et le valeureux Chi-

chimecatecle avec environ quatre-vingts Tlascaltèques, leurs parents ou vassaux. Nous voyant ainsi délaissés et ne comptant plus qu'un si petit nombre d'alliés, nous tombâmes dans une grande affliction. Cortès, Sandoval et chacun de nous, dans ses quartiers respectifs, demandaient à ceux qui étaient restés les raisons du départ de leurs camarades. Ils répondaient que les Mexicains s'entretenant de nuit avec leurs idoles en recevaient la promesse qu'ils viendraient à bout de nous massacrer tous; nos alliés ajoutaient foi à la réalisation de ces menaces, et la peur les mettait en fuite. Ils croyaient d'autant mieux ce que l'ennemi leur disait, qu'ils nous voyaient tous blessés, tandis que beaucoup d'entre nous avaient péri et que plus de douze cents de leurs compatriotes manquaient à l'appel, ce qui leur faisait craindre pour eux tous le même sort. Ils se souvenaient aussi que Xicotenga le jeune, pendu par ordre de Cortès, avait su par révélation de ses devins que nous devions périr jusqu'au dernier. C'étaient là les raisons qui avaient fait fuir presque tous nos alliés.

On juge si Cortès en ressentit un vif regret; mais il refoula ce sentiment dans son cœur pour dire d'un ton joyeux qu'il n'y avait rien à craindre, ce que les Mexicains nous criaient n'étant que mensonges inventés pour décourager nos auxiliaires. Il ajouta tant de promesses, en termes si affectueux, qu'il inspira à ceux qui restaient la pensée de ne nous point quitter. Nous tînmes d'ailleurs les mêmes discours à Chichimecatecle et aux deux Xicotenga. Ce fut dans ces conférences de Cortès avec Suchel que celui-ci, grand seigneur en toutes choses et homme très-courageux, lui dit un jour : « Seigneur Malinche, tu ne devrais pas prendre souci du repos que tu te donnes en ce moment dans ton quartier, mais au contraire faire ordonner au Tonatio (c'est-à-dire à Pedro de Alvarado) de rester tranquille dans le sien, et à Sandoval à Tepeaquilla; que les brigantins veillent chaque jour à ce qu'il ne puisse entrer dans la capitale ni de l'eau, ni des vivres. Forcément, puisqu'il y a dans la ville tant de milliers de *xiquipiles* de guerriers, avec un pareil nombre d'hommes les provisions doivent bientôt s'achever; l'eau qu'ils boivent est à moitié saumâtre, car ils la prennent dans des trous creusés en terre; ils en recueillent aussi de celle qui tombe nuit et jour en pluie constante. C'est cela qui sert à soutenir leurs existences; mais que deviendront-ils si tu leur coupes les vivres et l'eau qui vient du dehors? La faim et la soif leur seront plus funestes que tes attaques. » En entendant ce discours, Cortès serra Suchel dans ses bras, le remercia et lui promit de riches concessions de villages pour l'avenir. Certes plusieurs d'entre nous avaient déjà donné ce même conseil à notre général; mais nous sommes d'une telle trempe qu'attendre si longtemps ne pouvait être de notre goût et que nous étions entraînés à l'assaut immédiat.

Après avoir réfléchi à ce conseil que nous tous capitaines et soldats lui avions à l'envi répété, Cortès envoya deux brigantins à notre quartier et à celui de Sandoval, pour nous dire de rester encore trois jours en repos sans faire aucune attaque sur la ville. C'est en considérant l'audace des Mexicains depuis leur victoire qu'il n'osa pas envoyer un brigantin seul et qu'il en expédia deux à la fois. Une chose nous fut d'un grand secours, c'est que nos brigantins s'étaient enhardis à détruire les estacades que les Mexicains avaient prodiguées dans la lagune pour les faire échouer. Nos matelots y parvenaient en ramant avec vigueur sur l'obstacle et, pour se ménager une impulsion plus forte, ils prenaient leur élan de plus loin, ouvrant du reste toutes les voiles quand le vent était favorable, mais comptant principalement sur l'effort des rames. Ils parvinrent ainsi à rester vraiment maîtres de la lagune et même d'un grand nombre de maisons qui s'écartaient un peu de la ville, ce qui diminua d'autant la jactance des Mexicains. Revenons maintenant à nos attaques. Quoique nous n'eussions plus d'alliés, nous recommençâmes nos travaux pour combler le grand fossé que j'ai déjà dit se trouver devant notre campement. Chaque compagnie à son tour s'occupait péniblement à apporter du bois et des décombres pendant que les deux autres soutenaient des combats. J'ai déjà expliqué qu'il était convenu que nous alternerions ainsi dans les travaux. Quatre jours suffirent pour qu'à force de fatigues nous eussions tout à fait comblé la tranchée. Cortès en faisait autant, et dans le même ordre, en son quartier. Il mettait même personnellement la main à l'œuvre, charriant des briques et des madriers jusqu'à ce que les excavations fussent nivelées et qu'ainsi l'on obtînt la sécurité pour la retraite sur les chaussées et les ponts. Sandoval s'occupait de même dans son camp. D'autre part, les brigantins se tenaient désormais près de nous sans crainte des obstacles; de sorte que de nouveau nous gagnions peu à peu du terrain vers la ville.

De leur côté, les bataillons ennemis ne cessaient pas un moment leurs attaques; fiers de leur récente victoire, ils s'avançaient jusqu'à nous, se mêlant, pour ainsi dire, à nos rangs, et de temps en temps ils se relayaient entre eux pour mettre aux prises avec nous de nouvelles troupes plus fraîches. Leurs cris et leurs hurlements étaient affreux; tout à coup l'on entendait le cor de Guatemuz, et alors ils se jetaient sur nous avec une telle ardeur qu'ils portaient la main sur nos personnes, sans que nos épées et nos estocades, dont nous faisions bon usage, pussent nous être d'aucune utilité. Comme au surplus, après Dieu, nous n'attendions le salut que de notre courage au combat, nous faisions bonne contenance jusqu'à ce que les volées de nos escopettiers et de nos arbalétriers, ainsi que les charges de nos cavaliers, dont la moitié était toujours avec nous, forçassent l'ennemi

à ne pas dépasser ses limites; et de la sorte, grâce à la protection des brigantins, qui ne redoutaient plus les estacades, nous avancions peu à peu dans la ville. Nous combattions ainsi jusqu'au moment où les approches de la nuit nous indiquaient qu'il était l'heure de songer à revenir sur nos pas. J'ai déjà dit plusieurs fois que ce mouvement devait être opéré dans le plus grand ordre, parce qu'alors les Mexicains appliquaient tous leurs soins à couper notre retraite sur la chaussée et dans les passages difficiles. Ils en avaient toujours agi ainsi, mais ils recouraient d'autant plus volontiers à ces tentatives depuis qu'elles leur avaient valu une grande victoire sur nous. Or, le jour dont je parle actuellement, ils étaient parvenus à forcer nos rangs et à nous rompre en trois endroits; mais, grâce à Notre Seigneur Dieu et au prix d'un grand nombre de nos soldats blessés, nous réussîmes à nous rallier en tuant beaucoup de monde et en faisant de nombreux prisonniers. Nous n'avions d'ailleurs plus d'alliés à qui donner l'ordre de débarrasser la chaussée. Nos cavaliers nous furent là d'un grand secours; ils eurent deux chevaux blessés pendant le combat. Nous revînmes nous-mêmes couverts de blessures à nos quartiers. Nous pansâmes nos plaies avec de l'huile et les entourâmes de bandages en toile de coton. Notre repas se composa de *tortillas* au piment, de quelques herbages et de figues de Barbarie. Cela fait, nous recommençâmes tous ensemble la veillée.

Ne manquons pas de raconter maintenant ce que les Mexicains continuaient de faire toutes les nuits sur les hauteurs de leurs temples. Ils battaient ce maudit tambour dont les sons tristes et lugubres portaient au loin et dépassaient en horreur tout ce qu'on aurait pu imaginer. D'autres instruments, pires encore, faisaient entendre en même temps leur musique infernale. Les Mexicains allumaient de grands feux et poussaient des cris aigus; car c'était le moment où l'on sacrifiait nos malheureux camarades pris à Cortès. Ces sanglantes cérémonies se prolongèrent pendant dix jours et nous sûmes par trois capitaines mexicains faits prisonniers que le dernier sacrifice fut celui de Christoval de Guzman, qui avait été conservé dix-huit jours vivant. C'est pendant ces supplices que Huichilobos parlant à nos ennemis leur promettait la victoire, avec l'assurance que nous péririons tous de leur main avant huit jours, à la condition de nous livrer d'incessants combats, quelques pertes qu'il leur en coûtât. C'est ainsi que ces divinités les abusaient.

Quoi qu'il en soit, à peine le jour commençait-il à poindre que les forces dont Guatemuz pouvait disposer tombaient sur nous de tous côtés. Comme d'ailleurs nous avions comblé le fossé, détruit les ponts et aplani la chaussée, l'ennemi, mettant notre ouvrage à profit, avait, ma foi! l'audace d'avancer jusqu'à notre camp et de lancer sur nous des pierres, des pieux et des flèches; mais heureusement nos canons

les renvoyaient à distance, et Pedro Moreno Medrano, qui était chargé de l'artillerie, leur faisait le plus grand mal. Ils nous lançaient parfois de nos propres traits avec des balistes : car, durant les journées qu'ils eurent auprès d'eux cinq arbalétriers vivants en compagnie de Christoval de Guzman, les Mexicains les obligeaient à leur montrer comment on dressait les balistes et de quelle façon on s'en servait pour lancer les traits; mais ceux qu'ils nous envoyèrent ne nous firent jamais aucun mal.

Cortès et Sandoval combattaient vigoureusement de leur côté. L'ennemi faisait jouer aussi les balistes contre eux. Nous avions toutes ces nouvelles par Sandoval et à l'aide des brigantins qui allaient de notre quartier à celui de Cortès, ainsi qu'à l'autre camp. Notre général nous écrivait sans cesse pour nous prescrire notre manière de combattre et tout ce que nous avions à faire, nous recommandant surtout de nous bien garder, de laisser toujours la moitié de nos cavaliers à Tacuba pour protéger le bagage et les Indiennes qui nous fabriquaient du pain, et d'avoir continuellement l'esprit attentif à ce que l'ennemi ne parvînt pas à rompre nos rangs pendant la nuit : car des prisonniers qui se trouvaient au quartier de Cortès rapportaient que Guatemuz recommandait souvent de tomber la nuit sur notre camp, attendu qu'il n'y avait plus de Tlascaltèques pour venir à notre aide. Il n'ignorait pas, en effet, que tous nos alliés nous avaient abandonnés. Mais j'ai dit déjà bien des fois que nous n'omettions jamais de faire bonne garde.

Je dois maintenant répéter que nous avions chaque jour de rudes combats à soutenir et que chaque jour aussi nous continuions à gagner quelques ponts et quelques barricades, ainsi que des coupures sur les chaussées, et comme les brigantins se hasardaient maintenant à voguer par tous les endroits de la lagune sans crainte des estacades, ils avaient fini par nous être d'un grand secours. Ceux que Cortès avait au service de son camp donnaient la chasse aux embarcations chargées d'eau et de vivres pour la ville; ils récoltaient d'ailleurs sur la lagune une sorte de limon qui, desséché, avait comme un goût de fromage[1]. Du reste, ils ramenaient toujours un grand nombre de prisonniers.

Nous reviendrons maintenant aux quartiers de Cortès et de Gonzalo de Sandoval pour dire que chaque jour ils enlevaient des ponts et des palissades. Il s'était déjà passé treize jours depuis la grande

1. Les Indiens recueillent encore aujourd'hui sur les bords de la lagune, et viennent vendre à la ville une masse que l'on dit être des œufs de moucheron mêlés d'une substance gélatineuse provenant de nuées de ces petits animaux. Je ne puis que représenter à peu près par des lettres le mot par lequel je l'ai entendu désigner : *agouaoutle*. Cela possède, en effet, un goût fort de mauvais fromage. On le vend particulièrement les vendredis de carême.

déroute de Cortès; Suchel, frère de don Fernando, roi de Tezcuco, s'apercevait que nous redevenions nous-mêmes et que la promesse, faite par Huichilobos, de notre mort certaine dans dix jours, était absolument mensongère. Il envoya donc prier le roi son frère d'expédier à Cortès le plus grand nombre de guerriers qu'il pourrait réunir dans Tezcuco. Conformément à sa demande, plus de deux mille hommes arrivèrent au bout de deux jours; je me rappelle qu'ils étaient accompagnés par Pedro Sanchez Farfan et Antonio de Villaroel, mari de la dame Ojeda. Ces deux militaires étaient restés à Tezcuco, Farfan à titre de capitaine, et Villaroel comme précepteur de don Fernando. Cortès se réjouit fort de l'arrivée de ce secours, et il adressa aux nouveaux venus les paroles les plus flatteuses. En ce même temps revinrent aussi beaucoup de Tlascaltèques, avec leurs chefs, commandés par un de leurs capitaines qui était un cacique de Topeyanco, nommé Tecapaneca. Il vint encore beaucoup d'Indiens de Guaxocingo et un très-petit nombre de Cholula.

Ayant appris leur arrivée, Cortès leur fit donner l'ordre de venir à son camp pour qu'il pût leur parler, et il prit soin de faire garder les chemins afin de les défendre si les Mexicains songeaient à les attaquer. Notre général, quand ils parurent devant lui, leur adressa la parole par l'entremise de doña Marina et de Geronimo de Aguilar. Il leur dit qu'ils n'avaient jamais pu douter du bon vouloir qui l'avait toujours animé et l'animait encore pour eux, tant à cause des services rendus par eux à Sa Majesté que pour les bons offices dont nous leur étions redevables; que si en marchant sur la capitale il les fit venir avec nous pour abattre les Mexicains, son intention était qu'ils pussent retourner riches dans leur pays après s'être vengés de leurs ennemis, et nullement de mettre à profit leurs efforts pour la conquête de cette grande ville. Cortès ne méconnaissait, disait-il, ni leur bonté éprouvée ni les secours qu'ils nous avaient prêtés; cependant il les avait toujours ménagés, leur enjoignant sans cesse d'évacuer les chaussées, afin que, livrés à nous-mêmes et débarrassés de leur multitude, nous pussions combattre à notre aise; bien souvent déjà nous leur avions dit que l'auteur de nos victoires et notre souverain appui est Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons. Pour être partis, continuait le général, au moment le plus critique de la guerre et pour avoir abandonné leur chef désemparé au milieu du combat, ils avaient mérité la mort; mais, par considération pour leur ignorance des lois de la guerre, le pardon devait leur être accordé; il les priait de considérer que, sans nul besoin de leur aide, nous n'avions point cessé de détruire des maisons et de prendre des barricades. Notre chef finit son discours en leur enjoignant de ne plus tuer aucun Mexicain, parce que son intention était de les engager à faire la paix.

Cela dit, il serra Chichimecatecle dans ses bras, ainsi que les deux jeunes Xicotenga et Suchel, le frère de don Fernando, promettant de leur donner des terres et des vassaux plus qu'ils n'en avaient déjà, en témoignage de sa haute estime pour leur constance à rester dans nos campements. Il adressa également des paroles amicales à Tecapaneca, seigneur de Topeyanco, et aux caciques de Guaxocingo et de Cholula, qui se tenaient dans le quartier de Sandoval. Après ces entretiens, chacun retourna à son poste.

Laissons maintenant ces propos pour reparler encore des attaques que nous livrions et de celles dont nous avions à nous défendre. En réalité, nous ne faisions pas autre chose que batailler jour et nuit, et le soir, dans nos retraites, beaucoup de nos soldats étaient toujours blessés. Il me paraît inutile de donner le détail de toutes ces actions. Il me semble plus important de dire qu'il pleuvait alors toutes les après-midi et que nous nous réjouissions quand l'eau tombait de bonne heure; car nos ennemis trempés par la pluie combattaient avec moins d'ardeur, et comme ils nous laissaient reculer plus librement, c'était pour nous l'occasion d'un peu de repos. Quelque fatigué que je sois de raconter tant de batailles, je l'étais plus encore d'avoir à les soutenir, d'autant que j'y étais blessé. Le lecteur taxera peut-être de prolixité mes redites à ce sujet, mais je l'ai prévenu qu'il ne m'est pas possible d'abréger davantage, puisque pendant quatre-vingt-treize jours nous ne cessâmes jamais de combattre. Cependant j'omettrai désormais dans mon récit tout ce qui pourra en être retranché.

Disons donc que comme nos trois divisions avançaient dans la ville, Cortès, Sandoval et Alvarado chacun de son côté, nous parvînmes au point où se trouvait la fontaine à laquelle les assiégés, ainsi que je l'ai dit, puisaient leur eau saumâtre. Nous la détruisîmes, de manière que l'ennemi ne pût plus en retirer aucun profit. Comme d'ailleurs en ce point beaucoup de Mexicains faisaient bonne garde, nous eûmes à essuyer une volée de projectiles et nos cavaliers eurent à se défendre des longues lances avec lesquelles on les attendait, car nos chevaux pouvaient enfin courir partout sur un sol ferme, aplani et sec, dans les rues dont nous nous étions rendus maîtres. Nous abandonnerons ces récits pour raconter comme quoi Cortès envoya des messagers à Guatemuz, l'invitant à la paix. Cela se passa comme je vais dire.

CHAPITRE CLIV

Comme quoi Cortès envoya prier Guatemuz d'accepter des conditions de paix.

Voyant que décidément nous avancions dans la ville en nous rendant maîtres d'un grand nombre de ponts, de chaussées et de barricades, et que d'ailleurs nous avions détruit beaucoup de maisons, Cortès se résolut à mettre à profit la présence dans le camp de trois notables, capitaines de Mexico, que nous avions faits prisonniers, pour les envoyer à Guatemuz, dans le but de l'engager à faire la paix avec nous. Ces notables répondirent qu'ils n'oseraient point se charger d'un tel message, craignant que Guatemuz ne les fît mettre à mort. Mais enfin, à force de pourparlers, de prières et de promesses que Cortès leur prodigua, grâce sans doute aussi aux étoffes dont il leur fit présent, les messagers se décidèrent à partir. Ce qu'ils étaient chargés de dire à Guatemuz, c'est que notre général le priait de se résoudre à la paix, promettant qu'au nom de Sa Majesté il pardonnerait les morts et les dommages que les Mexicains nous avaient causés et qu'il les comblerait de bénéfices en considération de l'affection qu'ils lui inspiraient et en pensant que Guatemuz, proche parent du grand Montezuma son ami, était marié avec la fille du prince défunt. Il n'était pas moins guidé d'ailleurs par le regret que lui inspirait la nécessité d'achever la destruction de cette grande ville et par le désir de mettre fin au massacre journalier des habitants et des malheureux réfugiés.

Notre chef faisait dire à Guatemuz de vouloir bien considérer que déjà il lui avait témoigné trois ou quatre fois le même désir, tandis que lui, cédant aux inspirations de sa jeunesse et aux conseils de son entourage, obéissant surtout à ses maudites idoles et aux papes qui le poussaient au mal, il s'était refusé à venir à nous et avait préféré continuer la guerre. Déjà il avait pu voir le nombre considérable de morts que les batailles avaient causées parmi ses guerriers; nous avions pour nous toutes les villes et les villages des environs, et récemment d'autres encore s'étaient prononcés contre la capitale. Notre général priait en grâce les Mexicains de prendre enfin en pitié la perte de leur grande ville et de tant de vassaux. Les messagers devaient ajouter que les provisions des assiégés étaient déjà finies, qu'ils n'avaient point d'eau et que Cortès ne l'ignorait nullement. Notre chef dit encore bien d'autres choses parfaitement senties. Nos interprètes les firent très-bien comprendre aux trois notables, qui demandèrent à être porteurs d'une lettre de Cortès. Ce n'est pas qu'on

la pût comprendre, mais il était bien entendu que lorsque nous envoyions quelque message, un papier semblable à ceux que les Mexicains appellent *amatles* était pour eux un signe de valeur authentique.

En se présentant devant leur seigneur Guatemuz, les trois messagers se prirent à pousser des soupirs et à verser des larmes en lui expliquant ce que Cortès lui faisait dire. Le prince et les capitaines qui étaient avec lui en parurent d'abord irrités et traitèrent d'impertinente hardiesse la conduite des ambassadeurs. C'est le moment de dire que Guatemuz était un vrai gentilhomme. Il était jeune et son corps gardait les proportions les plus élégantes; son visage avait une expression agréable; son teint était plutôt blanc que de la couleur de sa race; il avait environ vingt-trois ans et était marié avec une très-belle jeune femme, fille du grand Montezuma son oncle. Nous avons su plus tard que ce prince eut d'abord la pensée de faire la paix et qu'il ouvrit un conseil à ce sujet avec tous ses capitaines et les principaux papes des idoles. Il leur dit que son désir était de ne plus être en guerre avec Malinche et nous tous. Les raisons qu'il leur en donnait étaient qu'ils avaient déjà mis en pratique tout ce que l'art de la guerre peut inspirer, ayant recours à un nombre infini de moyens d'attaque, mais que nous sommes d'une telle nature qu'au moment où ils nous croyaient définitivement vaincus, nous retombions sur eux avec plus de vigueur; qu'ils savaient actuellement de combien d'éléments de force nous nous étions accrus par l'arrivée de nouveaux alliés; que toutes les villes leur étaient contraires; que les brigantins avaient appris à briser les estacades et qu'enfin nos chevaux pouvaient courir à bride abattue dans les rues de la ville. Il fit au surplus la peinture de la pénurie où ils étaient en fait d'eau et de vivres, et il pria, il ordonna même que chacun donnât son avis, que les papes eux-mêmes se prononçassent et n'hésitassent pas à révéler ce qu'ils avaient entendu dire à leurs dieux Huichilobos et Tezcatepuca. Il finit en disant que nulle crainte ne devait empêcher qu'aucun d'eux expliquât ses sentiments avec la plus grande sincérité.

Il paraît qu'il lui fut répondu : « Seigneur et grand seigneur, tu es notre seigneur et roi, et la royauté te sied à merveille, puisque tu t'es montré homme de caractère en toutes choses, et que d'ailleurs cette royauté t'appartient par droit de naissance. La paix dont tu parles est sans doute chose désirable; mais penses-y bien : depuis que ces *teules* sont entrés dans notre pays et dans cette ville, tout a marché pour nous de mal en pis. Veuille bien considérer le résultat des dons et services dont notre seigneur, ton oncle, le grand Montezuma, fut prodigue envers eux. Considère également ce qui advint à ton cousin Cacamatzin, roi de Tezcuco, non moins qu'à tes autres parents les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan, de Tacuba et de Talatzingo. Que

sont-ils devenus? Quant aux fils de notre grand seigneur Montezuma, ils sont tous morts. En fait d'or et de richesses de cette ville, rien ne nous est resté. Tous tes sujets, tes vassaux de Tepeaca, de Chalco, de Tezcuco même, ainsi que de tant d'autres villes et villages.... tu vois qu'il en a fait des esclaves et qu'il les a marqués au visage. Mais, avant toute chose, considère ce que nos dieux t'ont promis; c'est là-dessus que tu dois te guider, au lieu de mettre ta confiance en Malinche et en ses paroles. Certainement, mieux vaut pour nous mourir tous en combattant dans notre capitale que de nous voir tomber aux mains de qui nous rendra esclaves et nous fera souffrir mille tortures. » Les papes à leur tour lui assurèrent que les dieux leur avaient promis la victoire, trois nuits auparavant, à l'heure du sacrifice. A toutes ces raisons, Guatemuz répondit d'un ton un peu courroucé : « Vous voulez donc qu'il en soit ainsi? C'est bien, ménagez le maïs et toutes les autres provisions qui nous restent, et mourons tous en combattant. Mais que désormais personne n'ait l'audace de me parler de paix; si quelqu'un l'osait, je le ferais mettre à mort. » Là-dessus, tous promirent de combattre de jour comme de nuit et de mourir pour la défense de la ville. A la suite de ce conseil, ils firent un accord avec les habitants de Suchimilco et de quelques villages qui s'engagèrent à introduire de l'eau au moyen d'embarcations pendant la nuit. On creusa d'ailleurs de nouveaux puits en des points où il était possible d'obtenir de l'eau; mais elle avait toujours un goût saumâtre.

Nous cesserons de parler des conseils tenus par les assiégés, pour dire que Cortès et nous tous fîmes trêve pendant deux jours à nos attaques sur la ville, en attendant la réponse à notre message. Or, au moment où nous y pensions le moins, de nombreux bataillons mexicains tombèrent sur nos trois quartiers, nous attaquant avec une telle vigueur qu'on aurait dit des lions furieux acharnés sur nos personnes. Certainement aucun d'eux ne doutait que nous ne fussions vaincus. Je parle ici de nous qui nous trouvions former le quartier de Pedro de Alvarado. Quant à Cortès et à Sandoval, nous sûmes qn'on les avait harcelés également et qu'ils eurent beaucoup de mal à se défendre, bien qu'ils fissent à l'ennemi plus de morts et de blessés qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Tout à coup, au milieu des combats, se fit entendre le cor de Guatemuz et il fallut mettre tous nos soins à éviter d'être rompus. J'ai déjà dit en effet que les Mexicains donnaient alors tête baissée sur nos épées et nos lances, cherchant à s'emparer de nos personnes; mais, comme nous étions habitués à toutes sortes de rencontres et à recevoir des blessures et même la mort de la main de nos ennemis, nous osions décidément les attendre de pied ferme.

Ils nous livrèrent pendant six ou sept jours ces mêmes combats

dans lesquels nous en blessions et tuions un grand nombre; mais ils ne reculaient pas pour cela, car ils ne faisaient aucun cas de la mort. Je me rappelle qu'ils disaient : « A quoi pense donc Malinche, quand il nous propose chaque jour la paix? Ne sait-il pas que nos idoles nous ont promis la victoire, que nous avons des provisions plus qu'il n'en faut et qu'aucun de vous ne conservera la vie? Donc, qu'on ne parle plus de paix; les paroles sont bonnes pour les femmes; aux hommes il ne faut que des armes! » Ce disant, ils tombaient sur nous de nouveau comme des chiens enragés, frappant et parlant tout à la fois; le jour se passait ainsi en combats incessants jusqu'à ce que la nuit vînt nous séparer. Alors, ainsi que je l'ai dit, nous revenions sur nos pas dans le plus grand ordre, parce que de gros bataillons se précipitaient sur nous en nous suivant. Il nous fallait faire évacuer la chaussée par nos alliés qui étaient revenus plus nombreux qu'auparavant. Nous regagnions nos pauvres abris où tous ensemble nous recommencions la garde de nuit, mangeant, en faisant la veillé, notre misérable et maigre souper que j'ai déjà décrit plusieurs fois, pour recommencer les combats au lever du jour, sans qu'on nous donnât davantage le temps de respirer. C'est ainsi que nous passâmes encore plusieurs journées.

Nous en étions là lorsqu'il nous survint une autre affaire. Il fut fait une alliance entre les trois provinces de Mataltzingo, Malinalco et d'autres peuplades dont je ne sais plus les noms, qui se trouvaient à environ huit lieues de Mexico, dans le but de tomber sur nos derrières, tandis que nous serions occupés à combattre avec les Mexicains. Il était convenu qu'alors ils nous étreindraient de part et d'autre et nous mettraient en désordre. Des pourparlers s'engagèrent à ce sujet dans nos campements, et ce qui fut résolu, je le vais dire à la suite.

CHAPITRE CLV

Comme quoi Gonzalo de Sandoval marcha contre les provinces qui voulaient porter secours à Guatemuz.

Pour que l'on comprenne bien ce que je vais conter, il est indispensable de revenir un peu sur les événements qui suivirent la déroute de Cortès, lorsqu'on lui prit pour les sacrifier soixante et tant de soldats. Je puis bien dire aujourd'hui soixante-deux, puisque, tout compte fait, ce chiffre a été reconnu le véritable. J'ai dit que Guatemuz envoya à Mataltzingo, à Malinalco et à beaucoup d'autres villages les têtes de nos chevaux, ainsi que les peaux des figures écorchées, les pieds et les mains de nos soldats qui avaient péri dans

les sacrifices. Il leur fit dire que la moitié de nos hommes étaient morts, et pour en finir avec nous il les priait de venir à son aide, dans le but de nous occuper jour et nuit à des combats qui nous obligeraient à leur faire face pour nous défendre. Or, tandis que nous combattrions ainsi, les forces mexicaines sortiraient de la capitale pour nous attaquer d'un autre côté. La victoire ne pouvait être douteuse et Guatemuz promettait à ses nouveaux alliés qu'ils s'empareraient de plusieurs de nous pour les sacrifier à leurs idoles et se rassasier de nos corps. La chose fut présentée de telle manière que l'on y ajouta une foi entière. D'ailleurs Guatemuz avait à Mataltzingo beaucoup de parents du côté de sa mère. Aussitôt qu'ils eurent vu les têtes et les peaux de visages dont j'ai parlé, et qu'ils se furent pénétrés de ce qu'on leur envoyait dire, ils se mirent en mesure de réunir toutes leurs forces et de voler au secours de Mexico et de son roi. Ils étaient déjà en marche contre nous lorsqu'en route ils tombèrent sur trois villages, pillèrent les établissements et enlevèrent plusieurs enfants pour les sacrifier. Ces peuplades le firent savoir à Cortès, lui demandant secours et protection. En apprenant cette nouvelle, notre général fit partir Andrès de Tapia avec vingt cavaliers, cent soldats et un grand nombre d'alliés. Ce secours fut efficace, car Tapia fit reculer l'ennemi jusqu'au pays de son origine, après lui avoir causé de sérieux dommages, et il revint au camp, où Cortès en éprouva la plus grande joie.

En ce même temps des messagers vinrent de Cuernavaca, demandant secours contre les guerriers de Mataltzingo, de Malinalco et d'autres provinces, qui venaient contre leur ville. Cortès, pour ce cas, choisit Gonzalo de Sandoval et l'envoya avec vingt cavaliers, quatre-vingts soldats des plus valides, choisis dans les trois quartiers, et un grand nombre d'alliés. Dieu sait en quel état nous restions alors, courant les plus grands risques pour nos vies, car nous étions la plupart grièvement blessés et nous n'avions aucune bonne provision pour nous soutenir. Il y aurait certainement beaucoup à dire au sujet de la conduite de Sandoval dans cette campagne terminée par la déroute de l'ennemi; je n'en parlerai pas, pour ne point en allonger mon récit. Ce capitaine, du reste, se hâta de revenir pour appuyer sa division. Il ramena avec lui deux notables de Mataltzingo, après avoir laissé cette province plus désireuse de paix que de guerre. Cette campagne fut très-utile parce que d'un côté elle eut pour conséquence qu'il ne fut plus fait de dommage aux villages de nos alliés, et d'autre part, en empêchant que ce nouvel ennemi continuât sa marche sur nous, elle eut pour effet de faire voir à Guatemuz et à ses capitaines qu'ils n'avaient à attendre aucun secours de ces provinces. On mettait ainsi fin à cette menace que les Mexicains nous faisaient toujours en combattant : qu'ils nous massacre-

raient certainement, à l'aide des guerriers de Mataltzingo et d'autres provinces, conformément à la promesse de leurs dieux.

Terminons-en avec l'expédition de Sandoval, pour dire comme quoi Cortès fit de nouveau proposer la paix à Guatemuz, promettant de lui pardonner le passé. Il lui faisait dire qu'il avait reçu nouvellement, du Roi notre seigneur, l'ordre de ne point continuer à détruire la capitale et de ne plus ravager le pays ; aussi avait-il suspendu les hostilités et ne s'était-il livré à aucune attaque dans les cinq jours qui venaient de finir. Notre chef faisait observer à Guatemuz que la ville n'avait plus ni eau ni vivres d'aucune sorte ; que plus de la moitié en était rasée; que, quant au secours qu'il attendait de Mataltzingo, les deux notables venus de cette province pourraient raconter ce qui était arrivé en route aux troupes envoyées. Cortès faisait faire en outre les plus grandes promesses à Guatemuz par ces mêmes messagers indiens venus de Mataltzingo qui devaient en même temps lui donner la nouvelle de ce qui s'était passé. Guatemuz se refusa à répondre, se bornant à leur ordonner de retourner dans leur pays, et il les fit partir immédiatement.

Après leur départ, les guerriers mexicains sortirent de la ville par trois points différents, avec plus de furie que jamais, et se précipitèrent en même temps sur nos trois divisions en nous portant les plus rudes coups. Nos armes en blessaient et en tuaient un grand nombre, mais on eût dit qu'ils n'avaient pas d'autre désir que de mourir en combattant. C'est alors qu'au plus fort de la mêlée ils nous disaient : *Tenitoz Rey Castilla? tenitoz axaca?* ce qui veut dire en leur langue : « Que dira le Roi de Castille? que dira-t-il maintenant? » Et là-dessus une pluie de pieux, de pierres et de flèches qui couvraient le sol et la chaussée.

Tout cela ne nous empêchait pas de nous emparer peu à peu de la plus grande partie de la ville. Nous remarquions d'ailleurs que, sans cesser de combattre avec vigueur, nos adversaires ne relevaient plus leurs bataillons aussi fréquemment que d'habitude et qu'en outre ils ne creusaient plus de tranchées ni ne consolidaient aucune de leurs chaussées. La seule chose qui ne témoignât en eux aucune défaillance, c'était leur poursuite quand nous revenions sur nos pas; ils y mettaient une telle ardeur qu'ils en arrivaient toujours à porter la main sur nos personnes. Malheureusement nos poudres s'étaient épuisées dans les trois campements; mais un navire venait d'arriver à la Villa Rica. Il avait appartenu à une flottille du licencié Lucas Vasquez de Aillon qui se perdit et fut déroutée dans les îles de la Floride. Ce survivant du désastre arriva donc à notre port, apportant quelques soldats, de la poudre, des arbalètes et différents autres objets. Le lieutenant Rodrigo Rangel, qui était resté à la Villa Rica pour garder Narvaez, se hâta d'envoyer à Cortès les soldats, la poudre et les arbalètes.

Revenons aux travaux du siége. Notre général, d'accord avec ses capitaines et soldats, donna l'ordre de pousser l'assaut jusqu'au Tatelulco, c'est-à-dire la vaste place où s'élevaient le grand temple et les oratoires. En conséquence Cortès, Sandoval et nous-mêmes, chacun de son côté, nous continuîons à nous emparer de ponts et de barricades. Notre chef s'avança jusqu'à une petite place où se trouvaient d'autres oratoires; on y voyait une série de poutres d'où pendaient les têtes de plusieurs de nos soldats tués dans les déroutes précédentes. Nous remarquâmes que leurs cheveux et leurs barbes étaient plus longs que pendant leur vie; je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu moi-même trois jours après; car, comme notre division s'empara de deux tranchées, nous avançâmes jusque-là, je les vis et je reconnus moi-même trois soldats qui avaient été mes camarades. A ce spectacle nos yeux se mouillèrent de larmes. Pour le moment nous laissâmes là ces tristes restes; mais, douze jours plus tard, les têtes furent enlevées et nous les enterrâmes avec d'autres, qu'on avait offertes aux idoles, dans une église que nous construisîmes et qu'on appelle actuellement l'église des Martyrs. Quoi qu'il en soit, la division de Pedro de Alvarado, combattant sans cesse, arriva au Tatelulco. Il y avait tant de Mexicains réunis là pour la garde de leurs idoles et de leurs temples; ils y avaient accumulé tant de travaux de défense, qu'il nous fallut au moins deux heures pour les enlever. Nos chevaux pouvaient d'ailleurs courir en tous sens; ils furent presque tous atteints de blessures, mais ils nous rendirent de grands services et leurs cavaliers blessèrent de leurs lances beaucoup d'ennemis.

Comme les Indiens formaient trois groupes principaux, nos trois compagnies se séparèrent pour les aller combattre. L'une d'elles, commandée par Gutierrez de Badajoz, reçut de Pedro de Alvarado l'ordre de monter au temple de Huichilobos; elle y combattit vaillamment contre les guerriers et les nombreux papes qui se trouvaient dans les oratoires. Mais la résistance fut si acharnée que le capitaine Gutierrez fut obligé de reculer, et il descendait déjà les escaliers du temple, lorsque Pedro de Alvarado nous donna l'ordre d'abandonner notre propre champ de bataille pour voler à son secours. Or les bataillons avec lesquels nous étions aux prises se mirent à nous poursuivre pendant que nous franchissions les degrés du temple. Il y aurait beaucoup à dire ici au sujet des difficultés que nous rencontrâmes les uns et les autres pour enlever à l'ennemi ces fortes positions dont j'ai déjà mentionné l'élévation considérable. Nous eûmes à soutenir là des combats où nous fûmes tous grièvement blessés. Cela ne nous empêcha pas de mettre le feu à leurs idoles et d'arborer nos drapeaux sur ces hauteurs, en continuant à nous battre sur la terrasse où régnait l'incendie, toujours entourés d'un si grand nombre d'en-

nemis qu'il nous paraissait impossible de nous maintenir. La nuit nous surprit au milieu de ces dangers.

Pendant ce temps, Cortès et ses capitaines poursuivaient leurs opérations dans d'autres faubourgs et dans des rues très-éloignées du grand temple. En voyant les flammes qui le consumaient et nos drapeaux arborés sur ces hauteurs, notre général ressentit une grande joie; ses hommes et lui-même auraient bien voulu se trouver avec nous, mais cela ne leur était pas possible : nous étions séparés par un quart de lieue de distance, par des ponts et des tranchées dont on n'était point encore maître. D'ailleurs l'ennemi combattait vaillamment dans l'endroit où Cortès se trouvait, ce qui l'empêchait d'arriver au cœur de la ville aussi vite qu'il l'eût désiré. Mais, quatre jours plus tard, Cortès et Sandoval lui-même parvinrent à faire leur jonction avec nous. Ils établirent leurs logements de manière que nous pouvions communiquer ensemble et aller d'un quartier à l'autre à travers les ruines des maisons détruites, tandis que les ponts et les barricades avaient été rasés et les fossés remplis de toutes parts. Il fallut alors que Guatemuz et ses guerriers se repliassent dans la partie de la ville dont les maisons étaient construites dans l'eau, car les palais qui formaient sa résidence étaient déjà démolis. Malgré tout, les Mexicains continuaient leurs sorties contre nous, et lorsqu'après les avoir poursuivis nous revenions sur nos pas selon notre habitude, ils nous harcelaient plus encore qu'auparavant.

Cependant, les jours s'écoulaient et l'ennemi ne parlait nullement de se rendre. Cortès résolut alors de lui tendre des piéges; voici comment il s'y prit. Il choisit dans les trois divisions de quoi réunir trente cavaliers et cent soldats des plus agiles et des plus résolus; il leur adjoignit mille Tlascaltèques pris aussi dans les trois quartiers. Nous nous cachâmes un matin de fort bonne heure dans de vastes bâtiments qui avaient appartenu à un grand seigneur mexicain. Cela fait, Cortès s'avança selon son habitude dans les rues et sur les chaussées avec le restant des cavaliers et des soldats, ainsi que les arbalétriers et les gens d'escopette. Quand il fut arrivé à une tranchée recouverte d'un pont et que le combat s'engagea avec les bataillons ennemis rassemblés là pour la défense et secourus par d'autres forces que Guatemuz envoyait pour garder le pont, Cortès, s'étant assuré que le nombre des ennemis était considérable, fit semblant de commencer la retraite et de faire, dans ce but, évacuer la chaussée encombrée d'alliés, afin de mieux persuader aux Mexicains qu'il revenait en effet sur ses pas. Tout d'abord on ne le poursuivait guère, mais enfin l'ennemi, voyant Cortès en fuite, se précipite sur lui en combattant avec toutes les forces qu'on avait réunies en ce lieu. Lorsque notre général s'aperçoit que les Mexicains ont dépassé les maisons où le piége est tendu, il fait tirer deux coups d'arquebuse; c'était le signal convenu pour

sortir de l'embuscade. Les cavaliers se précipitent les premiers, les soldats ensuite et tous ensemble nous tombons sur eux et nous nous en donnons à cœur joie. Cortès, d'autre part, revient sur ses pas; les Tlascaltèques opèrent de leur côté et alors commence une vraie boucherie. On en tua et blessa tellement que désormais ils n'osèrent plus nous suivre dans nos retraites. Pedro de Alvarado leur dressa également une embuscade; je ne m'y trouvai pas, parce que Cortès m'avait retenu pour prendre part à la sienne.

Nous dirons maintenant comme quoi notre général ordonna à nos trois compagnies de rester dans le Tatelulco en s'y tenant bien sur leurs gardes, donnant pour raison que nous avions plus d'une demi-lieue à faire pour arriver à l'endroit où l'on pouvait maintenant rencontrer l'ennemi. Trois jours se passèrent sans rien faire qui mérite d'être conté, car notre général avait fait cesser les attaques sur la ville et la destruction des maisons, dans le but d'inviter de nouveau les Mexicains à se rendre. Ce fut donc pendant notre séjour au Tatelulco que Cortès envoya encore proposer la paix à Guatemuz, l'engageant à ne pas se méfier de nous et lui promettant d'honorer sa personne et de l'entourer de respect, ajoutant qu'il continuerait à régner sur Mexico, sur ses territoires et sur ses villes comme par le passé. Il envoyait en présent des vivres et des friandises, des *tortillas*, des poules, des cerises[1], des figues de Barbarie et du gibier, tout ce qu'on avait enfin. Guatemuz réunit ses capitaines en conseil. On résolut de répondre qu'on se décidait à la paix, qu'on attendrait trois jours, après lesquels Cortès et le roi auraient une entrevue pour établir les préliminaires d'un accord. Mais la vérité fut que les Mexicains devaient employer ces trois jours à relever les ponts, à creuser des fossés, à faire provision de pierres, de pieux et de flèches et à élever des barricades. Guatemuz envoya quatre notables pour porter sa réponse. Nous crûmes tous que ses résolutions étaient sincères. Cortès fit servir abondamment à boire et à manger aux messagers et les renvoya porteurs des mêmes provisions qu'il avait déjà données en présent. Guatemuz de son côté fit repartir des émissaires pour offrir à notre général deux pièces de riches étoffes, avec ordre de donner l'assurance que le monarque viendrait après le délai convenu.

Or, pour en finir à ce propos, nous dirons qu'il ne pensa jamais à venir au rendez-vous, parce qu'on lui donnait le conseil de ne point ajouter foi aux paroles de notre général, lui mettant devant les yeux la triste fin du grand Montezuma et de ses parents, ainsi que le massacre de tout ce qu'il y avait de plus noble parmi les Mexicains. On

1. L'auteur dit bien *cerezas* (cerises); il n'y en avait cependant point dans ce pays. Je ne saurais dire quel est le fruit qu'il prétend désigner, à moins que ce ne soit celui-là même qu'il a déjà appelé prunes (*ciruelas*), et que nous avons dit être le fruit du *Prunus capulin*.

l'engageait à faire dire qu'il était malade et à lancer sur nous tous ses guerriers, avec l'espoir qu'il plairait enfin aux dieux de leur donner la victoire, après l'avoir tant de fois promise. Comme d'ailleurs nous attendions Guatemuz et qu'il ne venait pas, il fallut bien se convaincre qu'il nous avait joués, d'autant plus qu'au même moment les bataillons mexicains tombèrent sur Cortès, enseignes déployées, avec tant d'entrain qu'il avait peine à se soutenir contre eux. La même chose se passa dans le camp de Sandoval et dans le nôtre, et ce fut avec une telle ardeur de la part de l'ennemi, qu'on eût dit que la guerre venait de recommencer. Comme au surplus notre confiance en la paix avait amené chez nous quelque négligence, plusieurs de nos soldats furent atteints et trois si grièvement blessés que l'un d'eux en mourut. L'ennemi nous tua deux chevaux et en blessa plusieurs autres.

Les Mexicains n'eurent guère le temps de se réjouir de leur succès et il le payèrent bien cher, car Cortès donna l'ordre de recommencer nos attaques et d'entreprendre l'assaut de la partie de la ville où ils s'étaient réfugiés. Mais, voyant que décidément nous nous emparions peu à peu de la ville entière, Guatemuz fit dire à Cortès qu'il voulait parler avec lui sur une de leurs tranchées, notre général se tenant sur un bord, tandis que lui, Guatemuz, se tiendrait de l'autre côté. On fixa pour cette entrevue la matinée du lendemain. Cortès s'y rendit pour s'entretenir avec le roi; mais celui-ci refusa de venir. Il se borna à envoyer plusieurs notables pour dire qu'il ne se hasardait pas à se présenter, craignant que pendant les pourparlers on ne le tuât à coups d'arbalètes et d'espingoles. Cortès eut beau faire serment qu'il ne leur causerait aucun ennui, il ne réussit pas à s'en faire croire. Ce fut dans cette entrevue que deux des notables tirèrent d'une besace dont ils étaient porteurs des *tortillas*, une cuisse de volaille et des cerises; ils s'assirent fort tranquillement et mangèrent tout à l'aise, afin que Cortès le vît et comprît bien qu'ils n'en étaient pas réduits à la disette. Donc, notre général dut se résoudre à faire dire à Guatemuz que, puisqu'il ne voulait point venir, bien loin d'en prendre souci, il se décidait à pénétrer dans tous leurs édifices, et alors il verrait bien s'il était vrai qu'ils eussent encore des provisions de maïs et de poules. Néanmoins il se passa encore quatre ou cinq jours sans qu'il y eût aucune attaque.

Ce fut alors qu'un grand nombre de pauvres Indiens sortaient de nuit, poussés par la faim, pour se rendre au camp de Cortès et au nôtre. En présence de ce spectacle, notre général résolut de faire cesser, quoi qu'il advînt, les hostilités, dans l'espoir que les assiégés changeraient enfin de résolution et se décideraient à capituler. Mais ils ne se rendaient pas. Or, il y avait dans le camp de Cortès un soldat, se disant revenu des guerres d'Italie où il aurait été le compagnon du Grand Capitaine. Il s'était, disait-il, trouvé dans l'échauf-

fourée de Garayana[1] et dans d'autres grandes batailles; il parlait beaucoup d'engins de guerre, assurant qu'il se ferait fort de dresser une catapulte sur le Tatelulco et qu'en tirant avec elle pendant deux jours sur la partie de la ville où Guatemuz était réfugié, il l'obligerait certainement à se rendre. Tant il dit enfin à ce sujet qu'on lui permit de mettre la main à l'œuvre. On apporta de la pierre, de la chaux, du bois, ainsi qu'il le demandait; des charpentiers furent mis à ses ordres; on se procura de la clouterie et enfin tout ce qui était indispensable pour la fabrication de la catapulte. On fit en conséquence deux frondes avec des cordes bien solides; on apporta des pierres plus grandes que des jarres du poids d'une *arroba*. Or, la catapulte étant montée et armée comme le soldat l'avait ordonné, il dit qu'elle était prête et qu'on pouvait s'en servir. On la chargea d'une pierre arrondie; mais ce qui advint c'est que, le coup parti, la pierre ne fit aucun chemin en avant; elle s'éleva perpendiculairement et retomba sur la machine. Cortès, à cette vue, fut très-irrité contre le soldat qui avait dirigé cette manœuvre; il n'était pas moins fâché contre lui-même, attendu qu'il avait toujours pensé que cet homme n'entendait rien aux choses de la guerre et aux manœuvres d'une attaque, et qu'au surplus cette prétention de dire qu'il s'était trouvé dans les campagnes qu'il mentionnait, n'était que fanfaronnade et envie de parler. Il disait s'appeler Sotelo et être natif de Séville. Notre général fit démolir immédiatement son engin.

Mais laissons ce sujet pour dire que Cortès, voyant que ce n'était là qu'une catapulte pour rire, ordonna à Gonzalo de Sandoval de prendre avec lui les douze brigantins et de s'introduire dans le quartier de la ville où Guatemuz s'était réfugié; car, en cet endroit, il était impossible d'entrer dans les maisons ou dans les palais autrement que par eau. Aussitôt Sandoval avertit tous les capitaines de brigantins, et ce qu'il fit, et la manière dont tout se passa, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CLVI

Comment on prit Guatemuz[2].

Ayant vu que la catapulte ne servait décidément à rien qu'à l'irriter contre le soldat qui en eut la pensée, comprenant d'autre part que

1. Le texte espagnol dit : *Chirinola de Garayana*. On peut supposer que Garayana mal écrit est pour Garillano et que l'auteur veut parler de la déroute des Français battus par Gonzalve de Cordoue sur le Garigliano, le 27 décembre 1503.

2. Puisqu'on va voir disparaître dans ce chapitre une des personnalités les plus ntéressantes de l'histoire, il serait important de faire observer que les dernières

Guatemuz et ses capitaines ne songeaient nullement à se rendre, Cortès donna à Sandoval l'ordre d'entrer avec les brigantins dans le quartier de la ville où s'était réfugié Guatemuz avec la fleur de ses capitaines, accompagné des personnages les plus notables appartenant à la haute noblesse de Mexico. Il lui donna pour instructions de ne tuer ni blesser qui que ce fût, à moins d'être lui-même attaqué, et, même en ce cas, de se borner à la défensive, sans faire aucun mal aux personnages, tout en continuant à détruire les maisons et les ouvrages élevés dans la lagune. Notre général monta au haut du grand temple pour voir comment Sandoval opérerait son entrée. Il était accompagné de Pedro de Alvarado, Luis Marin, Francisco de Lugo et autres soldats.

Or, lorsque Sandoval entra avec ses brigantins dans l'endroit où se trouvait Guatemuz, ce monarque, se voyant investi, craignit décidément d'être pris ou mis à mort. Il avait préparé d'avance cinquante grandes pirogues pour le cas où il se verrait serré de trop près, afin de fuir avec elles, gagner des massifs de roseaux et de là, se rendant à terre, se cacher dans des villages amis; il avait en même temps ordonné à ses notables, aux personnages qui étaient avec lui en cette partie de la ville et à ses capitaines de faire comme lui dans un cas analogue. Voyant donc que nous entrions dans leurs habitations, ils s'embarquent dans des *canoas* où ils avaient déjà d'avance réuni leur or et leurs joyaux ainsi que leurs familles, et le roi prend le large vers la lagune, accompagné d'un grand nombre de capitaines et de notables. La lagune apparut à l'instant couverte d'embarcations et Sandoval ne tarda pas à recevoir la nouvelle que Guatemuz était en fuite avec sa noblesse. Il donna aussitôt aux brigantins l'ordre de cesser la destruction des maisons et de se mettre à la poursuite des *canoas* en portant toute leur attention et leur adresse à connaître par où Guatemuz faisait route. Il ajouta qu'on ne devait lui faire absolument aucun mal ni aucune offense, mais tâcher seulement de s'emparer de sa personne. Comme du reste un certain Garcia Holguin, ami de Sandoval, commandait un brigantin très-fin voilier et muni de bons rameurs, Sandoval lui donna l'ordre de se porter vers le point par lequel on lui avait assuré que Guatemuz et sa suite devaient passer avec leurs grandes pirogues. Il lui recommanda, pour le cas où il le pourrait joindre, de le faire prisonnier, sans offenser aucunement sa personne.

Cela dit, le capitaine Sandoval prit lui-même une autre direction

scènes de la résistance héroïque de ce grand homme ont été imparfaitement décrites par Bernal Diaz. Prescott en donne une idée très-juste et très-saisissante dans une exposition des plus dramatiques. C'est mon devoir d'y renvoyer les lecteurs de ce livre. Quant à moi, je ne saurais ici faire autre chose que rendre hommage au courage intrépide et au caractère vraiment héroïque de GUATIMOZIN, dont notre auteur a trop singulièrement estropié le nom en l'appelant « Guatemuz ».

avec le reste des brigantins. Mais, grâce à Dieu Notre Seigneur, Garcia Holguin put atteindre les embarcations où se trouvait Guatemuz. A la façon d'une des pirogues, au luxe des voilures et des tentes et surtout à l'apparence de l'un des personnages, Holguin reconnut que c'était le grand roi de Mexico. Il fit signe d'arrêter et, comme on s'y refusait, il simula l'intention de tirer sur les fuyards avec les espingoles et les arbalètes. A cette vue, Guatemuz, impressionné, s'écria : « Ne tirez pas, je suis le roi de Mexico et de tout ce pays ! Ce que je te demande, c'est que tu ne mettes la main ni sur ma femme, ni sur mes enfants, ni sur aucune autre dame ou chose quelconque que je mène avec moi ; je te prie de ne prendre que moi seul et de me conduire à Malinche. » En entendant ces paroles, Holguin éprouva une grande joie ; il s'approcha, embrassa le monarque et le fit monter dans son brigantin avec sa femme et vingt notables qui l'accompagnaient. Les traitant avec le plus grand respect, il les pria de s'asseoir à l'arrière du brick sur des nattes et des étoffes. Il leur fit servir ce qu'il avait apporté à manger. Quant aux embarcations où se trouvaient leurs richesses, il n'y toucha aucunement, se limitant à les mener à la remorque avec son brigantin.

En cet instant Gonzalo de Sandoval se posta en un point d'où il pouvait voir tous ses brigantins et il leur fit le signal de se rallier à lui. Il sut alors que Garcia Holguin avait fait Guatemuz prisonnier et qu'il l'amenait à Cortès. En recevant cette nouvelle, il donna l'ordre à ses hommes de faire force de rames, et lorsqu'il fut près de Holguin, il lui dit de remettre le prisonnier entre ses mains. Mais Holguin s'y refusa, en répondant que c'était lui qui l'avait pris et que Sandoval n'y était pour rien ; à quoi celui-ci repartit que cela lui paraissait vrai sans doute, mais qu'il était, lui, le commandant de toute la flottille et que par conséquent Holguin se trouvait sous ses ordres ; qu'en considération de son amitié pour lui et sachant que son brick était le meilleur voilier, il l'avait choisi pour lui faire exécuter la manœuvre qui consistait à suivre et prendre Guatemuz ; c'était donc à titre de commandant en chef que le prisonnier devait lui être maintenant remis. Malgré tout, Holguin s'obstinait à refuser, lorsqu'un autre brigantin se prit à faire force de rames pour gagner ses étrennes en portant le premier la bonne nouvelle à Cortès qui, comme je l'ai dit, était près de là, suivant les mouvements de Sandoval du haut du grand temple. On lui raconta le différend qui s'était élevé entre Sandoval et Holguin touchant la possession du prisonnier. Aussitôt qu'il l'eut appris, Cortès dépêcha les capitaines Luis Marin et Francisco de Lugo pour aller mettre fin à la question en lui amenant Gonzalo de Sandoval et Holguin, accompagnés de Guatemuz et de sa famille qu'on devait continuer à traiter avec le plus grand respect. Il se chargeait de décider à qui appartenaient le prisonnier et l'honneur de sa capture.

Pendant qu'on remplissait ce message, Cortès fit dresser une estrade, la recouvrit le mieux possible de tapis et d'étoffes et y fit placer des siéges. Il commanda en outre et fit apporter tous les genres de vivres qu'il avait pour son usage. Sandoval et Holguin arrivèrent avec Guatemuz et l'amenèrent devant Cortès. Le monarque se présenta d'un air respectueux et Cortès l'embrassa avec joie, lui témoignant les sentiments les plus affectueux, ainsi qu'à tous ses capitaines. Guatemuz, s'adressant alors à Cortès, lui dit: « Seigneur Malinche, j'ai fait ce que je devais pour la défense de ma ville et de mes sujets; faire davantage m'est impossible, et puisqu'enfin la force m'amène prisonnier devant toi et me met en ton pouvoir, prends ce poignard que tu portes à ta ceinture et frappe-moi mortellement. » Ces paroles furent dites au milieu des larmes et des sanglots, tandis que les autres seigneurs qui l'entouraient versaient aussi des pleurs abondants. Cortès, prenant le ton le plus affectueux, lui répondit, au moyen de doña Marina et d'Aguilar, nos interprètes, qu'il estimait sa conduite et honorait sa personne en proportion des efforts qu'il avait faits pour défendre sa capitale; que cela n'était nullement une faute dont on pût lui faire un crime, mais bien une action digne d'être louée. Il ajouta que ce qu'il aurait désiré, c'est qu'en se voyant vaincu Guatemuz eût songé volontairement à se rendre pour arrêter à temps la destruction de la ville et le massacre de ses sujets; mais que, tout étant déjà fini sans qu'on pût remédier au passé, il les priait, lui et tous ses capitaines, de calmer les sentiments de leurs cœurs, bien convaincus qu'à l'avenir Mexico et les provinces qui en dépendent seraient gouvernées sans nulle atteinte à ce qui existait auparavant. Guatemuz et ses capitaines répondirent qu'ils lui en sauraient gré.

Notre général s'informa de l'épouse du monarque et des femmes des autres capitaines qu'on lui avait dites venir avec Guatemuz. Celui-ci répondit lui-même qu'il avait prié Gonzalo de Sandoval et Garcia Holguin de les laisser dans les embarcations jusqu'à ce qu'on connût la volonté de Malinche. Cortès les envoya chercher à l'instant et leur fit servir à manger de tout ce qu'il avait et le mieux possible pour les circonstances. Bientôt, comme il était tard et que le temps était à l'orage, notre général ordonna à Gonzalo de Sandoval de partir pour Cuyoacan, emmenant avec lui Guatemuz, sa femme, sa famille et tous les notables qui l'accompagnaient. Pedro de Alvarado et Christoval de Oli reçurent l'ordre aussi de se rendre chacun dans ses quartiers. Quant à nous, nous fûmes à Tacuba. Sandoval, après avoir remis Guatemuz aux mains de Cortès dans la ville de Cuyoacan, s'en revint à Tepeaquilla où se trouvaient ses quartiers.

La prise de Guatemuz et de ses capitaines eut lieu à l'heure de vêpres, le 13 août, jour de la Saint-Hippolyte de l'an 1521. Grâces

soient rendues à Notre Seigneur Jésus-Christ et à Notre Dame sa Mère bénie; *amen!* Cette nuit-là, jusqu'à minuit, la pluie, le tonnerre et les éclairs furent plus forts que jamais. Quand on eut pris Guatemuz, nous tous, les soldats de cette campagne, restâmes assourdis comme des gens qui auraient été longtemps enfermés dans un clocher au milieu d'un continuel carillon, et autour desquels se ferait tout à coup le silence par la cessation du bruit des cloches. Je m'exprime ainsi non sans raison, car durant les quatre-vingt-treize jours du siége de la capitale, nous entendions sans cesse les Mexicains s'interpellant à l'envi, les uns s'animant à l'attaque des chaussées, les autres criant aux embarcations de tomber sur les brigantins et sur nous autres dans les tranchées, quelques-uns adressant leurs commandements à ceux qui élevaient des barricades ou creusaient des fossés, plusieurs apportant et distribuant les pierres, les pieux et les flèches; les femmes arrondissant les pierres destinées à être lancées par la fronde; et, d'autre part, les oratoires et toutes les maisons de ces maudites idoles avec leurs tambours, leurs cors, la grande timbale et tant d'autres instruments lugubres qui ne cessaient jamais leur vacarme. Il en résultait que de jour comme de nuit nous n'en finissions jamais avec ce grand tapage, de telle sorte que nous ne pouvions nous entendre les uns les autres. Or, aussitôt que Guatemuz fut pris, les cris et tous les bruits cessèrent: c'est pour cela que j'ai dit que nous nous trouvâmes dans le même état que si nous eussions été auparavant au milieu des cloches.

Quoi qu'il en soit, nous dirons maintenant que les traits et toute la personne de Guatemuz respiraient l'élégance; sa figure était allongée et d'un aspect agréable; quand il regardait, ses yeux, dont les lignes étaient irréprochables, s'animaient d'un éclat doux et caressant, avec un fond de gravité. Il avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans; son teint était plus blanc qu'il ne l'est chez les autres Indiens, naturellement bronzés. On disait que sa femme, personne fort jeune et d'une grande beauté, était fille de Montezuma, oncle du prince.

Avant d'aller plus loin, nous devons dire où aboutit le différend entre Sandoval et Garcia Holguin au sujet de la prise de Guatemuz. Cortès leur dit que les Romains avaient vu une dispute analogue entre Marius et Lucius Cornélius Sylla. Ce fut à l'occasion de la prise de Jugurtha opérée par Sylla chez le roi Bocchus. Il paraît que lorsque Sylla entra en triomphe dans Rome après ses nombreux et héroïques hauts faits, il fit placer à ses côtés Jugurtha avec une chaîne de fer au cou. Marius, témoin de ce spectacle, prétendit que c'était lui, et non son adversaire, qui devait triompher de Jugurtha, et que si le triomphe restait à Sylla, ce ne pourrait être qu'à la condition d'avouer qu'il le devait à Marius, parce qu'en effet celui-ci, agissant au titre de capitaine général, lui avait donné l'ordre de recevoir le

prisonnier des mains du roi Bocchus, tous étant ses subordonnés. Mais Sylla, qui était patricien romain, jouissait d'une grande faveur, au lieu que Marius, natif de la petite ville d'Arpino et par conséquènt étranger à Rome, quoiqu'il eût été sept fois consul, ne fut point aussi favorisé que son compétiteur. De là les guerres civiles entre les deux et jamais il ne fut décidé à qui devait appartenir la prise de Jugurtha. Revenant au fait, Cortès dit qu'il en ferait le rapport à Sa Majesté et que l'événement servirait à former un écusson pour celui des deux qu'il plairait à Sa Majesté de favoriser; mais qu'il fallait attendre de Castille la détermination royale. Deux ans plus tard vint une ordonnance de Sa Majesté, qui donnait pour entourage aux armes de Cortès les rois Montezuma, grand seigneur de Mexico, Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan et de Tacuba, le seigneur de Mataltzingo et d'autres provinces, qu'on disait proche parent du grand Montezuma et héritier légitime du royaume de Mexico, et enfin ce même Guatemuz qui avait été l'objet du différend.

Nous laisserons tout autre sujet pour parler maintenant des têtes et des corps morts qui se trouvaient dans les maisons où Guatemuz s'était réfugié. Or il est vrai (*Amen!* je le jure) que l'eau, les édifices et les travaux de défense étaient si remplis de cadavres et de têtes, que je ne saurais en décrire exactement l'horreur. Dans les rues mêmes et dans les places du Tatelulco, on ne voyait pas autre chose et nous ne pouvions circuler qu'au milieu des têtes et des corps morts. J'ai lu le récit de la destruction de Jérusalem, mais je doute qu'il y ait eu là un massacre comparable à ceux de cette capitale. Le nombre d'Indiens guerriers qui disparurent est incalculable; la plupart de ceux qui étaient venus des provinces et des villes dépendant de Mexico, dans l'espoir de trouver un refuge au milieu de la capitale, y moururent victimes de la guerre. Je le répète, le sol, la lagune, les travaux de défense, tout était plein de cadavres, et il s'en exhalait une telle puanteur qu'il n'y avait pas d'homme qui la pût supporter. C'est pour cette raison qu'après la prise de Guatemuz, chaque capitaine regagna ses quartiers, ainsi que je l'ai dit, et Cortès tomba malade à cause des odeurs qu'il fut obligé de respirer dans les jours qu'il séjourna au Tatelulco.

Quoi qu'il en soit, il convient de dire que nos camarades des brigantins furent les mieux partagés. Ils firent un excellent butin, parce qu'ils avaient la facilité d'aller dans certaines maisons bâties dans l'eau où ils présumaient qu'il y aurait de l'or, des étoffes et autres richesses. Ils en trouvaient encore au milieu des massifs de roseaux où les Indiens allaient faire des cachettes lorsqu'on leur avait enlevé des maisons ou des quartiers entiers. Il faut dire aussi que, sous le prétexte de donner la chasse aux embarcations qui approvisionnaient

la ville, si nos camarades rencontraient des canots montés par de hauts personnages qui fuyaient vers la terre ferme pour se réfugier chez leurs voisins les Otomis, ils les dépouillaient de tout ce qu'ils emportaient avec eux. Quant à nous, les soldats qui combattions sur les chaussées et en terre ferme, nous n'avions pas d'autre bonne fortune que celle de recevoir beaucoup de flèches, des coups de lance et toute sorte de blessures de pieux et de pierres. Au surplus, lorsque nous parvenions à nous emparer d'une ou de plusieurs maisons, les habitants en étaient déjà partis en emportant tout ce qu'ils possédaient. On sait bien que nous n'y pouvions parvenir par eau et qu'il nous fallait avant tout combler les tranchées par où nous passions. C'est pour ces raisons que j'ai déjà dit, au chapitre qui traite de ce sujet, que lorsque Cortès fit choix des matelots dont on devait composer le service des brigantins, ces camarades furent mieux partagés que ceux destinés à combattre sur terre. Ce qui contribua le mieux à donner de l'évidence à ce que je dis, c'est que les capitaines mexicains et Guatemuz lui-même, lorsque Cortès leur demanda compte du trésor de Montezuma, répondirent que les hommes des brigantins en avaient pris une bonne partie.

Abandonnons ce sujet pour un moment et disons qu'en considérant la grande puanteur qui s'exhalait de la ville, Guatemuz pria Cortès de permettre que tout ce qui restait encore de Mexicains dans la capitale sortît et se réfugiât dans les villages d'alentour. Notre général donna l'ordre qu'il en fût ainsi. Pendant trois jours et trois nuits, les trois chaussées furent absolument couvertes d'Indiens, de femmes et d'enfants sortant à la file sans discontinuer, si maigres, si sales, si jaunes, si infects, que c'était vraiment pitié de les voir. Cortès fut visiter la ville aussitôt après qu'elle fut évacuée. Il trouva, ainsi que je l'ai dit, toutes les maisons pleines d'Indiens morts et, au milieu des cadavres, quelques pauvres Mexicains qui n'avaient pas la force de sortir; leurs déjections étaient comme une espèce de saleté comparable à ce que rejettent les porcs amaigris qui ne mangent que des herbages. Le sol de la ville était partout remué pour mettre à nu les racines des plantes que les assiégés faisaient bouillir pour leur nourriture. Ils avaient même mangé l'écorce des arbres. Nous ne trouvâmes pas la moindre eau douce dans la ville; toute l'eau était salée. Il est important aussi de faire remarquer que les habitants ne mangèrent point la chair des vrais Mexicains, mais seulement celles de leurs ennemis de Tlascala et les nôtres, quand ils en purent prendre[1]. Il n'y eut certainement jamais dans le monde un peuple qui ait eu tant à souffrir de la faim, de la soif et des combats sans trêve.

1. Je prie le lecteur de porter son attention sur ce fait, certainement très-curieux, qui nous montre des cannibales affamés préférant la mort à l'usage des chairs de leurs concitoyens non sacrifiés préalablement à leurs dieux.

Mettons fin au récit de ces horreurs et disons que Cortès donna l'ordre de réunir tous les brigantins sous des hangars qui ne tardèrent pas à être construits. Reprenons du reste un peu nos petits bavardages. Quand on eut pris cette grande ville si renommée dans le monde, on commença par rendre grâces à Dieu Notre Seigneur et à sa Mère bénie, en leur faisant un certain nombre de vœux. Mais ensuite Cortès voulut qu'il fût donné un grand banquet à Cuyoacan pour témoigner de la joie que causait cet événement. On avait pour cela une bonne provision de vin venue par un navire qui était arrivé récemment à notre Villa Rica; on avait aussi des porcs amenés de Cuba. Notre chef fit convier à la fête tous les capitaines et il ajouta quelques soldats des trois divisions, car il convenait de ne pas les oublier. Quand nous arrivâmes, les tables n'étaient pas encore mises et il n'y avait pas de siéges pour plus du tiers des capitaines et soldats qui se trouvaient réunis. Il y eut beaucoup de désordre. Mieux eût valu certainement ne pas faire ce banquet, à cause de certaines vilaines choses qui s'y passèrent. Ajoutons que la plante de Noé fut cause que plusieurs firent des sottises. Il y eut des camarades qui, après le repas, ne surent pas retrouver la porte et firent sur les tables ce qui était destiné aux basses-cours[1]. Les uns disaient qu'ils achèteraient un jour des chevaux avec des selles d'or; il y eut des arbalétriers se vantant qu'ils n'auraient plus dans leurs carquois que des flèches faites avec l'or recueilli sur les terres dont on devait leur donner la possession; d'autres s'en allèrent roulant par les marches des escaliers. On enleva enfin les tables, et les dames qui se trouvaient là commencèrent à danser avec des galants chargés de leurs armes; c'était à pouffer de rire. Elles étaient en petit nombre; il n'y en avait du reste pas d'autres ni dans tout le camp ni dans toute la Nouvelle-Espagne. Je ne dirai pas leurs noms et je ne parlerai point des critiques qui s'en firent le lendemain.

Ce qu'il importe de raconter, c'est qu'à la suite des désordres qu'il y eut dans ce banquet et au bal, le Père Bartolomé de Olmedo fit entendre des plaintes, disant à Sandoval à quel point cela lui paraissait répréhensible et ajoutant que c'était là une triste façon de rendre grâces à Dieu et de mériter qu'il nous protégeât à l'avenir. Sandoval s'empressa de faire connaître à Cortès les plaintes du moine; notre général le fit donc appeler et lui dit : « Mon père, je n'ai pu refuser aux soldats cette occasion d'amusement et de gaîté que Votre Révérence connaît; mais je ne l'ai point fait sans répugnance. C'est à Vo-

1. Je demande bien pardon à mon lecteur si je donne cette interprétation aux paroles de Bernal Diaz. La traduction est un peu libre, mais je crois qu'elle rend exactement la pensée de l'auteur. Voici ce que dit le texte : *y hombres hubo en él, que despues de haber comido anduviéron sobre las mesas, que no acertaban á salir al patio.*

tre Révérence qu'il appartient maintenant d'ordonner une procession, de dire une messe et de faire un prêche pour en prendre occasion de recommander aux soldats de ne point enlever les filles des Indiens, de ne pas voler, de ne point chercher querelle et de se conduire en bons chrétiens catholiques, afin de mériter que Dieu nous favorise. » Le Père Bartolomé sut gré au général de cette pensée, car il ignorait qu'Alvarado y fût pour quelque chose et croyait que l'idée venait seulement de son ami Cortès. Le moine fit donc une procession à laquelle nous assistâmes avec nos drapeaux déployés et quelques croix de distance en distance, en chantant les litanies et faisant suivre le défilé d'une image de Notre Dame. Le lendemain, le Père Bartolomé prêcha; à la messe plusieurs communièrent à la suite de Cortès et d'Alvarado, et nous rendîmes tous grâces à Dieu pour notre victoire.

Je mettrai fin à ce sujet pour raconter quelques autres particularités que j'avais oubliées et qui paraîtront peut-être maintenant trop vieilles et hors de propos. Nos amis Chichimecatecle et les deux jeunes Xicotenga, fils de don Lorenzo de Vargas, appelé de son vrai nom Xicotenga le vieux et l'aveugle, combattirent valeureusement contre les forces mexicaines et nous aidèrent avec une extrême vigueur. Un frère du roi de Tezcuco, nommé Suchel et qui s'appela plus tard don Carlos, se conduisit toujours en homme de courage et fit des actions d'éclat. Un capitaine, natif d'une ville de la lagune et dont je ne me rappelle pas le nom, fit aussi des merveilles. Plusieurs autres capitaines enfin, appartenant aux peuplades qui vinrent à notre secours, combattirent très-vigoureusement à nos côtés. Cortès les fit tous venir en sa présence, leur parla, les glorifia et leur rendit grâces pour l'aide qu'ils nous avaient donnée, accompagnant le tout de bonnes promesses, assurant qu'un jour il leur donnerait des terres et des vassaux et les rendrait grands seigneurs; après quoi il les congédia. Comme d'ailleurs ils s'étaient bien munis en étoffes de coton, en or, en luxueuses dépouilles, ils s'en revinrent riches et contents dans leur pays, non sans emporter plusieurs charges de bandes de chairs d'Indiens mexicains qu'ils répartirent ensuite entre leurs parents et amis et dont on mangea en grandes fêtes comme étant les restes de leurs ennemis.

Maintenant que sont finis tous ces terribles combats et ces batailles que nuit et jour nous avions à soutenir avec les Mexicains, je rends grâces à Dieu qui m'y préserva de tout mal et je veux raconter une chose bien étrange qui m'arriva lorsque je vis ouvrir les poitrines et arracher les cœurs aux soixante-deux soldats de Cortès qu'on emmena vivants et qu'on offrit aux idoles. Ce que je vais dire fera peut-être penser à quelques personnes que je n'avais pas grand courage; mais si elles réfléchissent mieux, elles comprendront que ce qui m'advint provenait au contraire de l'excès d'ardeur avec lequel je

m'exposais chaque jour au plus fort du combat; car, en ce temps-là, je me piquais d'être un bon soldat et je passais en effet pour tel, précisément parce que je faisais sans cesse, sous les yeux de mes chefs, tout ce qui est le propre d'un militaire courageux et intrépide. Maïs j'eus le malheur de voir comment on menait chaque jour nos camarades au sacrifice. Je voyais même ouvrir leurs poitrines et en arracher le cœur encore frémissant. Je vis couper les pieds et les jambes de nos soixante-deux soldats pour en faire d'horribles repas. La peur me vint alors qu'on ne fît un jour la même chose de moi-même, car par deux fois on m'avait déjà pris et enlevé, et je ne sais comment Dieu me permit d'échapper de leurs mains. Je me souvins en ce moment du martyre de mes camarades, et désormais je fus poursuivi par la peur d'une si cruelle mort. Et je le dis ainsi parce qu'en effet, au moment d'aller combattre, il m'entrait dans le cœur une sorte de tristesse et d'effroi. Je me jetais alors tête baissée dans la bataille en me recommandant à Dieu et à Notre Dame sa sainte Mère bénie, et bientôt la frayeur s'en allait.

C'était certes chose bien étrange pour moi d'être pris de cette peur inaccoutumée, car, après m'être trouvé dans tant de rencontres périlleuses, j'aurais dû avoir maintenant le cœur plus endurci que jamais et le courage comme incarné en ma personne; puisqu'enfin, si je n'ai rien oublié, je puis dire que j'étais venu à la découverte avec Francisco Hernandez de Cordova, et avec Grijalva, et que je revins avec Cortès; je me trouvais aux affaires du cap Cotoche, de Saint-Lazare, autrement dit Campêche, de Potonchan et de la Floride, ainsi que je l'ai écrit longuement à propos du voyage de découvertes de Francisco Hernandez de Cordova. Avec Grijalva, je me retrouvai encore à Potonchan; et avec Cortès, j'étais à Tabasco, à Cingapacinga, dans toutes les batailles et rencontres de Tlascala; dans l'affaire de Cholula; et lorsque nous défîmes Narvaez, je fus de ceux qui prirent l'artillerie, au nombre de dix-huit pièces toutes prêtes, toutes chargées avec leurs boulets de pierre, et dont nous nous emparâmes au prix des plus grands dangers. Je me trouvais dans la grande déroute, lorsque les Mexicains nous chassèrent de Mexico, ou pour mieux dire lorsque nous en sortîmes en fuyards, et qu'on nous tua dans l'espace de huit jours huit cent cinquante soldats. Je fis les expéditions de Tepeaca, de Cachula et de leurs environs; j'étais dans les rencontres qu'on eut avec les Mexicains à propos des plantations de maïs, lorsque nous séjournions à Tezcuco; j'étais aussi à Iztapalapa quand on nous voulut noyer. Je me trouvais à l'assaut des *peñoles* qu'on appelle actuellement les forteresses de Cortès. J'assistais à l'entrée de Suchimilco et à un grand nombre d'autres rencontres. Je fus des premiers à commencer l'investissement de Mexico, avec Pedro de Alvarado, lorsque nous coupâmes l'eau de Chapultepeque et lorsque nous

livrâmes le premier assaut sur la chaussée avec ce même capitaine; et lorsqu'on mit notre division en déroute et qu'on nous prit six soldats vivants, j'étais là, puisqu'on me saisit et qu'on m'emportait aussi, au point qu'en me comptant on parlait de sept prisonniers, tant il est vrai qu'ils me tenaient et qu'ils m'emmenaient déjà pour me sacrifier avec les autres. Je m'étais trouvé enfin dans toutes les batailles que j'ai racontées et que nous eûmes à soutenir jour et nuit, jusqu'au moment où je fus témoin des sacrifices cruels qu'on fit, devant mes yeux, de nos soixante-deux camarades. Or j'ai dit qu'après avoir assisté à tant de batailles et traversé tant de périls, il n'était pas naturel d'avoir peur comme j'avais eu en dernier lieu. Et maintenant, que les caballeros qui s'entendent aux choses de la guerre et qui se sont vus en péril de mort, me disent comment ils qualifient ma peur actuelle : provenait-elle d'une défaillance ou bien au contraire d'un grand élan personnel? Le fait est que d'une part je voyais bien qu'il fallait défendre sa personne et je la défendais avec résolution; mais, d'autre part, il s'agissait de combattre en des endroits où la mort était plus que jamais à craindre; le cœur tremblait pour ce dernier motif et je n'avais par conséquent que la peur du supplice.

En lisant l'énumération des batailles où je me suis trouvé, le lecteur aura remarqué que, d'après mes autres récits, Cortès et plusieurs de nos capitaines eurent à soutenir bien d'autres combats qui ne sont pas mentionnés en ce passage et auxquels je n'assistai point, parce qu'il y en eut tant, qu'eussé-je été de fer, il m'eût été impossible de résister à tout; et d'autant moins que j'avais la mauvaise chance d'être toujours blessé, d'être souvent souffrant et que par conséquent je ne pouvais me trouver dans toutes les rencontres. Et encore est-il vrai de dire que les fatigues, les dangers, les combats à mort par où j'ai dit que j'ai passé ne sont rien en comparaison de ce que j'eus à souffrir postérieurement à la prise de Mexico, comme on le verra lorsqu'il en sera temps.

Il importe maintenant que j'explique pourquoi, à propos des camarades qui périrent dans toute cette campagne mexicaine, j'ai pris l'habitude de dire : *on les emporta, on les enleva*, et jamais : *on les tua*. C'est que les guerriers qui se battaient contre nous ne tuaient pas tout de suite les soldats qu'ils enlevaient vivants, bien qu'il leur eût été facile de les massacrer immédiatement. Ils se contentaient de leur porter des blessures assez graves pour qu'ils ne pussent pas se défendre, et après cela ils les emmenaient vivants afin de les sacrifier à leurs idoles; avant de les tuer alors, ils les obligeaient souvent à danser devant Huichilobos, qui était leur dieu de la guerre. Voilà pourquoi j'ai pris l'habitude de dire qu'on les enlevait.

Abandonnons maintenant ce sujet, pour dire ce que fit Cortès après la prise de Mexico.

CHAPITRE CLVII

Comme quoi Cortès donna l'ordre de réparer les conduites d'eau de Chalputepeque, et mille autres choses qui arrivèrent.

Le premier ordre que Cortès fit parvenir à Guatemuz, ce fut d'avoir à réparer les conduites d'eau de Chalputepeque, de manière à les mettre en l'état où elles se trouvaient avant la guerre, et qu'ainsi l'eau pût suivre sa voie ordinaire pour arriver à Mexico. Il voulut aussi qu'on enlevât des rues de la capitale les têtes et les corps morts pour les enterrer, afin que la propreté régnât partout et que la ville fût débarrassée de ces émanations fétides. L'ordre tendait encore à obtenir que les chaussées et les ponts fussent remis en leur état habituel. Cortès voulut, au surplus, que les palais et les maisons fussent reconstruits à nouveau et habités dans un délai de deux mois. Il indiqua les quartiers où la population mexicaine devait s'établir et la partie de la ville qu'on aurait à laisser libre pour servir à l'établissement des Espagnols.

Nous mettrons de côté, pour un instant, ces ordres et d'autres commandements dont je ne garde pas le souvenir, pour dire que Guatemuz et tous ses capitaines se plaignirent à Cortès que quelques-uns de nos chefs qui se trouvaient dans les brigantins, de même que plusieurs de ceux qui avaient combattu sur les chaussées, nous avions enlevé des filles et des femmes d'un grand nombre de personnages marquants. Ils lui demandaient en grâce de vouloir les leur faire rendre. Cortès répondit qu'on aurait bien du mal à les reprendre aux camarades qui les tenaient déjà; qu'on les cherchât, du reste, et qu'on les conduisît devant lui; qu'il verrait si elles étaient devenues chrétiennes, assurant au surplus que si elles voulaient retourner avec leurs pères et leurs maris, il s'empresserait de les faire rendre. Il donna l'ordre de les chercher dans tous les quartiers, enjoignant aux soldats qui les posséderaient de restituer toutes celles qui voudraient s'en aller librement avec les leurs. Plusieurs personnages de rang élevé allaient ainsi à leur recherche de maison en maison, et si bien, qu'ils les trouvèrent. Or, la plupart d'entre elles ne voulurent suivre ni père, ni mère, ni mari, mais bien rester avec les soldats dont elles étaient devenues les compagnes. D'autres se cachèrent; quelques-unes, d'ailleurs, déclarèrent qu'elles ne voulaient plus être idolâtres. Il y en eut même qui étaient déjà enceintes; de sorte que trois seulement s'en allèrent, Cortès ayant donné l'ordre exprès de les laisser partir.

Nous abandonnerons ce sujet pour dire que le général fit construire

des arsenaux protégés par des retranchements en manière de forteresses, afin d'y loger les brigantins. Il en nomma Pedro de Alvarado gouverneur, en attendant que vînt de Castille un certain Salazar, surnommé de la Pedrada. Nous dirons aussi que l'on recueillit l'or, l'argent et les joailleries qui se trouvèrent à Mexico. Ce fut en réalité bien peu de chose; car la plus grande partie, ainsi que le bruit s'en répandit, avait été jetée dans les eaux de la lagune par ordre de Guatemuz, quatre jours avant qu'on s'emparât du prince. On assurait aussi que les Tlascatèques, ainsi que les gens de Tezcuco, de Guaxocingo, de Cholula, et tous nos autres alliés qui faisaient campagne, en avaient augmenté leur butin. On disait encore que les hommes de nos brigantins en prirent également leur bonne part. Mais les commissaires de Sa Majesté prétendaient que Guatemuz avait caché les trésors royaux. Cortès se réjouissait, du reste, qu'on ne les eût pas découverts, espérant ainsi garder tout pour lui. Toujours est-il que, pour ces motifs, il fut convenu que Guatemuz et le seigneur de Tacuba, son cousin et son favori, seraient mis à la question.

Certes, Cortès eut lieu de se repentir d'avoir torturé de la sorte un grand personnage comme Guatemuz, roi d'un pays trois fois plus grand que la Castille, et cela à propos de richesses vainement cherchées jusque-là, tandis que tous les majordomes de la cour de Mexico affirmaient qu'il n'existait pas d'autres trésors que ce que les commissaires du Roi avaient déjà en leur pouvoir. Or, cela ne montait qu'à trois cent quatre-vingt mille piastres d'or, que l'on avait déjà fondues et réduites en lingots. Un cinquième en fut prélevé pour la couronne et une autre part semblable pour Cortès. Lorsque ceux des conquistadores qui n'aimaient pas le général virent qu'il y avait si peu d'or, ils disaient au trésorier Julian de Alderete que, dans l'espoir de pouvoir tout garder pour lui, Cortès n'aurait eu nulle envie qu'on prît Guatemuz ni qu'on le mît actuellement à la question. La réalité est que notre chef, craignant d'être en butte à des accusations, voyant d'ailleurs qu'il ne pourrait s'opposer à cette mesure, consentit au supplice de ce souverain et du seigneur de Tacuba; on leur brûla les pieds avec de l'huile bouillante. Ce que l'on réussit à leur faire confesser alors, c'est que, quatre jours avant qu'on s'emparât d'eux, ordre avait été donné de jeter l'or à la lagune, en même temps que les canons, les escopettes et les arbalètes pris aux Espagnols lors de notre fuite de Mexico et lorsqu'en dernier lieu Cortès subit une déroute. On se transporta à l'endroit que Guatemuz avait indiqué; on fit plonger de bons nageurs, mais on ne trouva absolument rien. Ce que je puis certifier pour en avoir été témoin, c'est que nous fûmes avec Guatemuz dans les palais qui formaient sa résidence habituelle. Il y avait un grand bassin très-profond, d'où nous retirâmes un soleil en or, pareil à celui dont Montezuma nous avait fait présent, ainsi

qu'un grand nombre de joailleries et quelques pièces de peu de valeur, appartenant à Guatemuz lui-même. Quant au seigneur de Tacuba, il prétendit avoir caché dans ses habitations, situées à quatre lieues de cette ville, plusieurs objets en or, ajoutant que si on le conduisait sur les lieux, il indiquerait où ils étaient enterrés et s'empresserait de les livrer. Pedro de Alvarado y alla avec six soldats dont je faisais partie. Mais, quand nous fûmes arrivés, le malheureux prince assura n'avoir fait cet aveu que dans l'espoir de mourir en route; il dit ensuite qu'on le pouvait tuer, car il n'avait ni or, ni joyaux d'aucune espèce. Il fallut s'en retourner sans butin, et ce fut fini : nos n'eûmes plus de lingots à fondre.

Il est vrai de dire que la garde-robe privée de Montezuma, qui appartint ensuite à Guatemuz, ne fournit pas grand'chose en bijoux et en pièces d'or. Ce qu'il y eut, on le mit de côté pour en gratifier Sa Majesté. Il y avait là, du reste, une certaine quantité de joyaux de différentes formes, admirablement travaillés. Je craindrais de m'étendre outre mesure si j'en donnais ici le détail et la description; je n'en embarrasserai donc pas ma relation; mais je dois dire en toute vérité, en me faisant l'écho de ce que bien d'autres prétendirent, que la part que l'on fit à Sa Majesté valait bien deux fois plus que ce que l'on réunit pour le partage. Le tout fut envoyé à l'Empereur, notre seigneur, au moyen d'Antonio de Quiñones et d'Alonso de Avila, qui revint en ce temps-là de l'île de Saint-Domingue. Je dirai plus loin quand et comment ils entreprirent ce voyage.

Mais changeons de sujet, pour dire que moi-même et quelques autres camarades nous plongeâmes dans l'endroit où Guatemuz prétendait avoir jeté son or. Chaque fois nous en retirions quelques pièces de peu de valeur. Mais Cortès et le trésorier Julian de Alderete s'empressèrent de nous les réclamer. Ils se rendirent eux-mêmes avec nous au point où nous avions fait ce butin. Ils s'étaient munis de bons nageurs, au moyen desquels ils recueillirent pour une valeur d'environ quatre-vingt-dix à cent piastres en perles enfilées, en canards, en petits chiens, en breloques et en autres misères de rien qui vaille, peut-on dire, si on les compare au bruit que l'on avait répandu de la grande quantité d'or qui avait été submergée. Quoi qu'il en soit, nous tous, capitaines et soldats, nous faisions des réflexions sur le peu d'or que l'on trouvait et sur les minces parts qui nous en étaient données. Le Père fray Bartolomé de Olmedo, Alonso de Avila, de retour de l'île de Saint-Domingue, où il avait été envoyé en qualité de procureur, Pedro de Alvarado et d'autres caballeros et capitaines, dirent à Cortès que, puisqu'il y avait si peu d'or, on ferait bien de distribuer la part générale de tous entre les manchots, les boiteux, les borgnes, les aveugles, les sourds, les victimes de brûlures par suite d'explosions et quelques autres qui se trouvaient ac-

tuellement malades de douleur de côté[1]. Ils prétendaient que ce serait une action louable de tout céder dans ce but et que certainement nous autres, qui étions bien portants, nous approuverions cette mesure. Mais il s'agit de comprendre que, s'ils s'exprimaient ainsi avec Cortès, c'était après mûre réflexion et dans l'espoir qu'il ajouterait un appoint aux misérables parts qui paraissaient nous revenir; car ils ne perdaient pas le soupçon que l'on tenait tout caché.

Le général répondit qu'il calculerait les parts qui revenaient à chacun et qu'après mûr examen il apporterait remède à toutes choses. Or, comme nous tous, capitaines et soldats, voulions savoir ce qui nous revenait, nous insistions pour qu'on fît les comptes et qu'on déclarât à combien de piastres chacun avait droit. Il fallut donc se résoudre à bien examiner les choses, et l'on finit par dire qu'il revenait cent piastres à chaque cavalier; pour ce qui est des arbalétriers, des escopettiers et des gens d'épée et de rondache, je ne me souviens pas du montant de leurs parts. Le fait est que lorsqu'on eut connaissance de la valeur des lots, aucun soldat ne voulut accepter le sien. Des murmures s'élevèrent contre Cortès et contre le trésorier Alderete. Mais celui-ci disait, pour sa décharge, qu'il était impossible de répartir davantage, parce que Cortès prélevait sur la masse un cinquième égal à celui de Sa Majesté et que d'ailleurs il se remboursait de la perte des chevaux qui avaient été tués. Le trésorier ajoutait qu'on n'avait pas compris dans la masse générale plusieurs autres pièces qui devaient être adressées à Sa Majesté, et qu'au surplus c'était à Cortès et non à lui que nous devions nous en prendre.

Or, il y avait, dans chacune des trois divisions de l'armée, des soldats qui avaient été amis et commensaux de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, qui étaient venus avec Narvaez et qui n'aimaient pas notre général. Quand ils virent qu'on ne leur donnait pas la part d'or qu'ils auraient désirée, ils ne voulurent pas recevoir ce qu'on leur offrait. En ce moment, Cortès résidait à Cuyoacan; il avait ses logements dans des palais dont les murs, récemment blanchis à la chaux, se prêtaient à merveille à ce qu'on y pût écrire avec du charbon ou autres substances colorantes. Or, chaque matin on y voyait figurer des inscriptions, en vers et en prose, pleines de malice et de pensées satiriques. Un jour on y lisait que le soleil, la lune, le ciel, les étoiles, la mer et la terre ont tous leur course réglée et que si quelqu'un d'eux s'incline au delà des limites pour lesquelles il a été créé, il ne tarde pas à y rentrer; et c'est ainsi, ajoutait l'inscription, qu'il en arriverait à propos de l'ambition immodérée dont Cortès faisait preuve

1. Le lecteur aura l'occasion de remarquer la fréquence avec laquelle l'auteur parle des soldats atteints de « douleur de côté » (*dolor de costado*). On appelle ainsi vulgairement la pleurésie ou pleuro-pneumonie. C'est encore aujourd'hui un genre de maladie fort redouté sur le plateau.

en son commandement. D'autres disaient qu'il nous traitait, nous, comme chose plus conquise que le pays même objet de notre conquête; que nous ne devions plus nous appeler les conquérants de la Nouvelle-Espagne, mais les conquis de Fernand Cortès. D'autres écrivaient que ce n'était pas assez de prendre sa part du butin en qualité de général, qu'il lui fallait encore son cinquième comme s'il était le Roi, sans compter d'autres bénéfices dont il était avantagé. Quelqu'un écrivit cette exclamation : « O que mon âme est triste jusqu'à ce que ma part soit venue ! » Quelques autres y prétendaient que Diego Velasquez avait dépensé son avoir afin de découvrir toute la côte jusqu'au Panuco, pour que Cortès en eût la jouissance. Bien d'autres choses étaient inscrites dans un sens analogue; on lisait même sur ces murs des paroles qui ne seraient pas bonnes à répéter dans ce récit.

Cortès lisait toutes ces choses en sortant chaque matin. Or, ces pasquinades étaient les unes en prose, les autres en vers, quelques-unes d'un style agréable, dans une forme qui convenait aux fins que l'on s'était proposées, et nullement comme ici je l'expose. Comme d'ailleurs Cortès était un peu poëte, il se piquait d'adresser des réponses toutes à la louange de ses actions héroïques, au détriment de celles de Diego Velasquez, de Grijalva et de Narvaez. Il le faisait en bons termes, appropriant la forme à son dire. Mais chaque jour les inscriptions devenaient plus éhontées, jusqu'à ce qu'enfin Cortès se résolut à écrire ce qui suit : « Muraille blanchie est papier d'imbéciles.... » Mais la nuit suivante on écrivit à la suite de ces mots : « .... Et de gens judicieux aussi bien que de bonnes vérités. » Cortès n'ignorait pas qui écrivait toutes ces choses. C'était un certain Pirado, ami de Diego Velasquez et gendre du vieux Ramirez qui vécut à Puebla; c'était Villalobos, celui qui s'en revint en Castille; c'étaient aussi un nommé Mancilla et d'autres qui aidaient volontiers à lancer des traits contre le général. Les choses en vinrent à ce point que fray Bartolomé de Olmedo crut devoir dire à Cortès de ne pas permettre que cela allât plus loin, et d'employer des moyens de prudence pour qu'il ne fût plus rien écrit sur la muraille. Le conseil était bon. Cortès ordonna que personne n'eût plus l'indiscrétion d'écrire ces pasquinades malicieuses, assurant qu'il châtierait sévèrement les effrontés qui oseraient se le permettre. Cela produisit, ma foi, son effet.

Nous en finirons sur ce sujet pour dire que plusieurs de nous étaient endettés, car les arbalètes coûtaient cinquante ou soixante piastres, une escopette cent, un cheval huit cents ou mille piastres et quelquefois davantage; une épée valait cinquante piastres, ainsi de suite en ce qui regarde la cherté de toutes les choses que nous devions acheter. Au surplus, un chirurgien qui s'appelait maître Jean

et qui savait soigner certaines mauvaises blessures, faisait monter le traitement à des prix excessifs. Un médecin nommé Murcia, qui était apothicaire et barbier, se mêlait aussi de nous soigner. Toutes ces dettes et autres misères que nous devions, on demandait à en être payé sur les parts de butin qui nous revenaient. Cortès, dans le but de porter remède à cet état de choses, désigna deux personnes consciencieuses, expertes dans les prix des objets, pour qu'elles appréciassent ce que pouvaient valoir les effets et les armes dont nous avions profité à crédit. L'un de ces commissaires-priseurs s'appelait Santa Clara, homme très-honorable, et l'autre était un certain Llerena. Il fut ordonné que les évaluations ainsi faites de chacune des choses qui nous avaient été vendues et des traitements des médecins seraient mutuellement acceptées par les intéressés, et que si l'argent nous manquait pour les acquitter, on attendrait deux ans encore.

On prit, en outre, la mesure d'ajouter trois carats d'alliage à tout or que l'on fondait, afin que les paiements fussent plus faciles. Or, en ce même temps il arriva des marchands avec des navires à la Villa Rica. Ce fut à ce propos qu'après avoir cru que cet alliage serait un soulagement pour le pays et pour les conquistadores, nous pûmes nous convaincre que non-seulement il n'en serait pas ainsi, mais qu'il en résultait un véritable préjudice. Dans le but d'arriver aux bénéfices qu'ils s'étaient proposés, en effet, les trafiquants ajoutaient cinq carats aux prix de leurs marchandises. C'est à cela que nous servit notre monnaie aux trois carats de *tepuzque*[1] (ce mot veut dire cuivre en langue indienne). Nous puisâmes dans cette mésaventure l'habitude d'une manière de parler qui subsiste encore entre nous. Pour désigner des personnages de rang élevé et vraiment méritants, nous nous contentons habituellement de dire : Monsieur un tel (Juan, Martin, ou Alonso), et nous appelons de même, seulement par leurs noms, les gens d'un égal mérite. Mais lorsque des différences individuelles se remarquent entre eux, nous faisons ressortir ces différences en disant : Monsieur *Tepuzque* un tel.

Revenons à notre récit pour dire qu'après avoir reconnu l'injustice de faire circuler l'or sous cette forme, on le fit savoir à Sa Majesté pour qu'elle mît fin à cet abus et qu'il ne se propageât pas dans la Nouvelle-Espagne. L'Empereur eut la bonté d'ordonner que la circulation en fût prohibée ; qu'à l'avenir on payât avec cet or de mauvais aloi tous les droits fiscaux et toutes amendes jusqu'à ce qu'il fût épuisé, et qu'on n'en parlât plus. C'est ainsi que tout cet or se rendit en Castille. Je veux aussi faire mémoire qu'à cette même époque on pendit deux orfèvres qui falsifiaient les timbres en les appliquant sur du cuivre pur.

1. L'auteur dit ailleurs plus justement *tepuztle*. En langue nahuatl, en effet *tepuztli* veut dire cuivre ou fer.

J'avoue que je me suis trop arrêté à conter de vieilles histoires en m'écartant de mon récit. Il est temps d'y revenir pour dire que, voyant l'effronterie de plusieurs de ses hommes à lui réclamer des parts de butin plus élevées, à prétendre qu'il gardait tout pour lui et à lui demander des avances à titre de prêt, Cortès prit la résolution de se délivrer de cet embarras en faisant occuper toutes les provinces qui lui paraissaient bonnes à coloniser. Il envoya Sandoval à Tustepeque, lui enjoignant d'y châtier des garnisons mexicaines qui, lors de notre fuite de Mexico, avaient tué soixante personnes appartenant à l'expédition de Narvaez, et parmi elles six femmes de Castille, qui s'étaient arrêtées en cette localité. Ce capitaine avait aussi mission de coloniser Medellin et de passer à Guazacualco dans le même dessein. Ordre fut donné aussi d'aller conquérir la province de Panuco. Rodrigo Rangel devait rester dans la Villa Rica avec Pedro de Ircio. Cortès envoya Juan Velasquez Chico à Colima, et un certain Villafuerte à Zacatula. Christoval de Oli fut destiné à aller à Mechoacan. Ce capitaine s'était déjà marié avec une dame portugaise nommée doña Filipa de Araujo. Francisco de Orozco fut destiné à coloniser Guaxaca.

Du reste, à l'époque même où nous prîmes Mexico, lorsque dans toutes ces provinces que je viens de dire on apprit la destruction de la capitale, leurs caciques et personnes de qualité n'y pouvaient ajouter foi. Comme d'ailleurs ils étaient fort éloignés, ils envoyaient des personnages de distinction pour féliciter Cortès de sa victoire et s'offrir à lui en qualité de vassaux de Sa Majesté. Ces émissaires étaient au surplus chargés de s'assurer s'il était vrai que cette célèbre Mexico, tant redoutée par eux, fût actuellement en ruines. Ils apportaient de grands présents en or pour notre général, et ils se faisaient suivre de leurs enfants en bas âge pour leur montrer la grande capitale et leur répéter le mot si connu parmi nous : « Ici fut Troie. »

Il importe maintenant que je dise les conversations que j'ai eues avec quelques curieux lecteurs qui me demandent pour quelle raison, nous, les vrais conquistadores de la Nouvelle-Espagne et de la puissante ville de Mexico, nous marchions sur d'autres provinces, au lieu de rester dans la capitale pour la coloniser. Je trouve la question raisonnable et voici comment j'y réponds. Nous découvrîmes dans les livres des revenus de Montezuma quels étaient les lieux d'où l'or lui venait, et dans quelles parties du pays il y avait des mines, du cacao et des étoffes. Or nous avions précisément l'ambition d'aller dans tous les endroits signalés sur ces registres comme ayant été le point de départ des tributs en or pour le grand Montezuma. Nous y étions poussés surtout en voyant partir, de Mexico, un de nos principaux chefs, ami de Cortès, le capitaine Sandoval; et d'autant plus qu'il

était à notre connaissance que les environs de Mexico n'avaient ni mines d'or, ni coton, ni cacao, mais simplement du maïs et des magueyes qui servent à fabriquer le vin du pays, circonstances qui nous faisaient regarder comme pauvre le lieu où nous étions et nous poussaient à partir vers des provinces éloignées, dans le but de les coloniser. Nous commîmes en cela une grave erreur. Je me rappelle, à ce propos, que je fus parler à Cortès pour lui demander l'autorisation de partir avec Sandoval; il me répondit : « Sur ma conscience, Bernal Diaz del Castillo, mon frère, je crois que vous avez tort; je voudrais vous voir rester ici avec moi; mais si vous avez décidé d'aller avec votre ami Gonzalo de Sandoval, partez, et bonne chance; je prendrai toujours soin qu'il ne vous manque rien, mais je suis sûr que vous vous repentirez de vous être séparé de moi. »

Reparlons encore une fois de la part qui nous revenait du butin en or, afin de dire que tout resta entre les mains des commissaires du Roi, en payement des femmes esclaves que nous nous étions adjugées dans les encans publics.

Je ne ferai pas mémoire ici du nombre exact des cavaliers, arbalétriers et escopettiers qui s'adjoignirent aux divers capitaines à destination des provinces à coloniser. Je ne dirai pas non plus quels jours de quels mois furent fixés pour leur départ. Ce serait là allonger inutilement mon récit. Il suffira de dire que ce fut peu de temps après la prise de Mexico et de Guatemuz, et que deux mois plus tard notre général envoya encore deux capitaines en d'autres provinces.

Nous avons maintenant à raconter qu'en ce même temps arrivait à la Villa Rica, avec deux navires, un certain Christobal de Tapia, inspecteur[1] des établissements qui se fondaient à Saint-Domingue; quelques-uns disaient même qu'il était le gouverneur de la forteresse principale de cette île. Il venait muni de provisions avec des lettres missives de Don Juan Rodriguez de Fonseca, pour que le gouvernement de la Nouvelle-Espagne lui fût livré par nous. Je vais dire à la suite ce qui arriva à ce sujet.

1. Le texte espagnol dit *veedor*. J'ai eu la tentation de laisser le mot non traduit. Il est en effet difficile pour moi de dire son véritable équivalent en français. *Factor*, *veedor*, *tesorero*, *contador* sont en effet quatre termes qui servent à désigner quatre situations différentes dans les emplois des finances royales. Il a été malaisé pour moi de me faire une idée exacte des attributions afférentes à chacun des employés dont les titres se représentent par les quatre mots qui précèdent. Je crois cependant que le *factor* exerçait les droits d'intendance générale ; le *veedor* était chargé des inspections; le *tesorero* et le *contador* se partageaient à différents titres les attributions de caissier et de comptable.

CHAPITRE CLVIII

Comme quoi débarqua à la Villa Rica un certain Christobal de Tapia qui venait pour être gouverneur.

Aussitôt que Cortès eut donné ses ordres de départ aux capitaines et soldats par moi nommés, pour pacifier et coloniser les provinces, il apprit l'arrivée d'un certain Christobal de Tapia, inspecteur de l'île de Saint-Domingue, qui venait avec des provisions de Sa Majesté, visées par don Juan Rodriguez de Fonseca, pour qu'il fût reconnu comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Outre ces provisions, il apportait plusieurs lettres missives de l'évêque pour Cortès, ainsi que pour quelques-uns des conquistadores et des capitaines venus avec Narvaez. Ces lettres avaient pour but d'obtenir leur bon vouloir en faveur de Christobal de Tapia. En sus de ces lettres pliées et scellées au sceau de l'évêque, il y en avait d'autres signées en blanc afin que Tapia, en arrivant à la Nouvelle-Espagne, y pût inscrire tout ce qui serait conforme à ses désirs. Toutes les lettres, du reste, contenaient de grandes promesses de la part de l'évêque, qui nous faisait entrevoir des bénéfices considérables pour le cas où nous installerions Tapia dans son gouvernement. Mais il y était dit que, dans le cas contraire, Sa Majesté ne manquerait pas de nous faire châtier.

Tapia exhiba donc ses pouvoirs, à la Villa Rica, à Gonzalo de Alvarado, frère de Pedro de Alvarado, qui était alors le lieutenant de Cortès dans cette ville, parce que Rodrigo Rangel, qui en était auparavant l'alcalde mayor, y avait commis je ne sais quelles folies qui lui firent enlever cet emploi. Mis en présence de ces pouvoirs, Gonzalo de Alvarado témoigna son respect en les élevant au-dessus de sa tête comme provenant de son Roi et seigneur; mais pour ce qui était d'en exécuter le contenu, il demandait à réunir les alcaldes et les regidores de cette ville pour en traiter en conseil, dans le but de voir de quelle manière lesdits pouvoirs avaient été obtenus et comment tous ensemble ils y donneraient obéissance. Alvarado ajoutait que, quant à lui, il ne pouvait parler qu'en son propre nom, et que d'ailleurs il importait d'examiner si Sa Majesté savait réellement que ces pouvoirs eussent été destinés à leur but actuel. Cette réponse ne fut pas du goût de Tapia. On lui conseilla, du reste, de se rendre sans retard à Mexico où se trouvait Cortès avec ses capitaines et soldats, dans l'espoir qu'ils s'empresseraient tous d'obéir aux lettres en question. Quoi qu'il en soit, avant de les présenter, Tapia crut devoir écrire à Cortès pour lui expliquer comment il venait en qualité de

gouverneur. Or, comme notre général était doué d'une grande finesse, en voyant la missive courtoise du nouveau venu ainsi que les offres, promesses et menaces de l'évêque de Burgos, il s'empressa de répondre aux compliments de Tapia par des paroles mieux choisies et plus flatteuses encore, très-mielleuses, très-amicales, et toutes pleines de politesses. En même temps il ordonna à certains de nos capitaines de se présenter à Tapia; ce furent Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Diego de Soto, un certain Valdenebro et le capitaine Andrès de Tapia. Il leur fit dire, par des courriers, qu'ils différassent pour le moment les soins à donner à la colonisation des provinces où ils se trouvaient et qu'ils se rendissent à la Villa Rica où devait être encore Christobal de Tapia. Par son ordre, au surplus, devait y aller, avec eux, le moine fray Pedro Melgarejo de Urrea.

Mais Tapia était déjà en route vers Mexico, pour se rendre auprès de Cortès. Il rencontra en chemin les susdits capitaines, ainsi que le moine. Tous ensemble, employant les meilleures paroles et promesses, obtinrent que le voyageur revînt sur ses pas jusqu'à Cempoal. Là, ils le prièrent de montrer encore une fois ses pouvoirs pour qu'ils jugeassent la nature des ordres de Sa Majesté, la connaissance où Elle était de leur destination et l'authenticité de sa signature royale, promettant, du reste, de leur donner obéissance au nom de Fernand Cortès et de toute la Nouvelle-Espagne, attendu qu'ils avaient la mission d'agir ainsi. Tapia s'empressa de leur présenter de nouveau et de leur signifier ses pouvoirs. Alors, tous nos capitaines témoignèrent de leur respect en les voyant et les portèrent humblement au-dessus de leurs têtes comme émanant de notre Roi et seigneur. Pour ce qui était d'exécuter les ordres qui y étaient contenus au nom de notre seigneur l'Empereur, ils demandèrent à en référer à Sa Majesté, prétendant qu'Elle en ignorait la portée et ne savait absolument rien des faits qui s'y rattachaient. Ils ajoutèrent que Christobal de Tapia n'était nullement dans les conditions désirables pour être leur gouverneur et que l'évêque de Burgos, l'ennemi de tous les conquistadores de la Nouvelle-Espagne, se permettait d'intervenir dans leurs affaires sans en instruire dûment Sa Majesté, cherchant à favoriser Diego Velasquez et Tapia, dans le but de marier avec l'un d'eux une demoiselle Fonseca, sa propre nièce.

Tapia tomba malade de dépit en voyant qu'il ne tirait aucun parti ni de ses discours, ni de sa commission, ni de toutes ses promesses, pas plus que des compliments contenus dans ses lettres. Nos capitaines, du reste, écrivaient à Cortès tout ce qui se passait, le priant d'envoyer des disques d'or et des lingots avec lesquels ils comptaient calmer les transports de Tapia. L'or vint par des courriers rapides, ce qui permit d'acheter audit Tapia ses nègres, trois chevaux et un

de ses navires. L'autre navire lui servit à s'embarquer, et il revint à Saint-Domingue d'où il était parti. Lorsqu'il y arriva, les juges du Haut Tribunal, dont c'était la résidence, et les Frères hiéronymites, qui en étaient gouverneurs, témoins de ce singulier retour, se montrèrent très-courroucés contre lui, parce qu'avant son départ de l'île pour la Nouvelle-Espagne ils lui avaient intimé l'ordre exprès de ne pas y aller en des circonstances qui pussent nuire au développement de nos conquêtes dans le Mexique. Mais, comptant sur l'appui de l'évêque de Burgos don Juan Rodriguez de Fonseca, il s'était refusé à obéir, parce qu'il n'ignorait pas que les auditeurs n'oseraient jamais contrecarrer les volontés de l'évêque qui était président du Conseil des Indes, Sa Majesté se trouvant encore en Flandre et n'étant point de retour en Castille.

Nous en finirons là avec Tapia, pour dire que Cortès envoya Pedro de Alvarado coloniser Tutepeque, qui était un pays très-riche en mines d'or. Mais, pour que ceux qui ne connaissent pas ces localités n'en ignorent, je ferai observer que le Tustepeque où fut envoyé Gonzalo de Sandoval n'est pas le même que le Tutepeque où va actuellement Pedro de Alvarado, et je prends soin de m'expliquer ainsi pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir fait partir deux capitaines pour coloniser une seule province d'un nom unique, tandis que ce sont deux pays distincts.

Cortès résolut aussitôt d'occuper le fleuve Panuco, parce qu'il avait reçu la nouvelle des grands préparatifs de Francisco de Garay pour venir fonder cette même colonie, attendu que, paraît-il, Sa Majesté lui avait attribué le gouvernement et la conquête de ce pays, ainsi que je l'ai longuement raconté dans les chapitres précédents à propos des navires dont Garay s'était fait précéder et qui furent vaincus et repoussés par les Indiens de cette province de Panuco. Notre général s'empressa donc de procéder, afin que, si Garay venait, il trouvât la colonisation installée au nom de Cortès.

Changeons de sujet et disons comme quoi Cortès expédia encore une fois Rodrigo Rangel à la Villa Rica en qualité de lieutenant, à la place de Gonzalo de Alvarado, avec ordre de lui envoyer sans retard Pamphilo de Narvaez à Cuyoacan où il résidait encore, attendant pour s'établir à Mexico qu'on eût fini les maisons et les palais qu'il devait habiter. S'il demanda l'envoi de Pamphilo de Narvaez, c'est qu'il avait appris que celui-ci avait dit à Tapia, qui arrivait à la Villa Rica avec ses provisions : « Señor Tapia, il me paraît que vous venez aussi bien pourvu que je l'étais moi-même, pour en arriver sans doute à un pareil résultat; or voyez où j'en suis, après avoir possédé une si bonne armée; croyez-m'en, veillez sur votre personne, de crainte qu'il ne vous en coûte la vie. Ne perdez pas inutilement votre temps, car la bonne chance de Cortès et de ses soldats n'est pas

encore finie. Faites en sorte qu'on vous donne un peu d'or en échange de toutes ces choses que vous apportez et allez-vous-en en Castille vous présenter à Sa Majesté. Vous ne manquerez pas là de quelqu'un qui vous aide. Vous pourrez dire alors tout ce qui se passe, ayant, comme vous l'avez, l'appui de l'évêque de Burgos. En agissant ainsi, vous serez bien avisé. »

Quoi qu'il en soit, disons que Narvaez se mit en route pour Mexico; il vit les grandes villes et les peuplades du parcours; il tomba en admiration en apercevant Tezcuco et plus encore en voyant Cuyoacan. Son étonnement redoubla à l'aspect de la grande lagune avec les villes qui s'y trouvent édifiées, et Mexico la plus vaste de toutes. Cortès, ayant su son approche, ordonna qu'on lui rendît les plus grands honneurs. Arrivé devant lui, Narvaez tomba à genoux et voulut lui baiser les mains, mais Cortès s'en défendit, le fit lever, l'embrassa en lui témoignant la plus vive amitié et le fit asseoir à son côté. Narvaez prenant alors la parole lui dit : « Seigneur capitaine, je dis maintenant en vérité que la moindre action de Votre Grâce et de ses valeureux soldats dans la Nouvelle-Espagne, ce fut de me battre et de me faire prisonnier malgré les forces qui m'accompagnaient; et il en eût été de même si celles-ci eussent été plus considérables; car j'ai vu le grand nombre de villes et de pays que Votre Grâce a domptés et assujettis au service de Dieu Notre Seigneur et de l'Empereur Charles-Quint. Votre Grâce peut chanter ses louanges et se tenir en aussi haute estime que je le dis ici et que le diront sans doute les capitaines les plus renommés de ce temps, étant bien assuré que Votre Grâce peut se placer à la tête des hommes illustres et pleins de gloire qui ont vécu jusqu'à nos jours; car il n'existe pas une autre ville aussi fortement défendue que Mexico; aussi Votre Grâce et ses valeureux soldats sont-ils dignes des plus grandes et des plus nombreuses faveurs de Sa Majesté. » A ces louanges et à d'autres encore Cortès se contenta de répondre que nos personnes n'auraient pas eu assez de valeur pour accomplir tout ce qui avait été fait et qu'il y fallait reconnaître la haute miséricorde de Dieu Notre Seigneur, qui toujours nous aidait, ainsi que la bonne fortune de notre grand Empereur.

Nous abandonnerons ce colloque et nous ne parlerons pas des promesses, que Narvaez fit à Cortès, d'être son humble serviteur, pour dire comme quoi, dans ce même temps, notre général transporta sa résidence à l'illustre et grande ville de Mexico. Il y choisit les emplacements destinés à la construction des églises, monastères et maisons royales, ainsi que des espaces pour les places publiques. Il y donna aussi des terrains (*solares*) à tous les habitants. Je ne perdrai pas mon temps à raconter la manière dont cette capitale est aujourd'hui édifiée; mais, au dire d'un grand nombre de personnes

qui ont visité bien des parties de la chrétienté, on n'a jamais vu une ville plus populeuse, plus étendue, et possédant de plus beaux édifices, bien pourvus d'habitants. Cortès s'occupait des dispositions que je viens de dire et il en était arrivé à son meilleur temps de repos, lorsqu'il lui vint des lettres du Panuco lui annonçant que toute la province, habitée par une race très-belliqueuse et nombreuse en gens de guerre, venait de se soulever et de prendre les armes. On y avait déjà tué plusieurs des soldats envoyés par Cortès pour la coloniser. Notre général était prié d'expédier sans retard les plus grands renforts dont il pourrait disposer. Cortès résolut à l'instant d'y aller en personne, parce que tous ses capitaines étaient partis pour conquérir ailleurs. Il emmena autant de combattants qu'il en put réunir, des cavaliers, des arbalétriers et des gens d'escopette. Heureusement, plusieurs des hommes que Tapia avait amenés venaient d'arriver à Mexico. D'autres s'y trouvaient déjà, provenant du malheureux voyage de Lucas Vasquez de Aillon à la Floride. On en avait aussi quelques-uns qui étaient venus des îles à cette même époque. Après avoir laissé à Mexico un bon noyau de défense avec Diego de Soto, natif de Toro, pour commandant, Cortès se mit en campagne. Il avait bien peu de ferrures pour ses nombreux chevaux, car ceux-ci dépassaient le nombre de cent trente. Du reste, il emmenait deux cent cinquante hommes, tant arbalétriers et escopettiers que gens à cheval; il s'adjoignit aussi dix mille Mexicains.

Déjà alors Christobal de Oli était revenu de Mechoacan, après avoir pacifié la province. Il avait amené plusieurs caciques et avec eux le fils du cacique Conci qui était le plus grand seigneur de toutes ces provinces. Ce capitaine avait rapporté en même temps beaucoup d'or mélangé d'argent et de cuivre. Cortès dépensa dans cette expédition du Panuco une grosse somme que plus tard il réclama à Sa Majesté en remboursement de ses avances. Mais les commissaires du trésor royal ne voulurent pas en tenir compte et se refusèrent à en rien payer, prétendant que si Cortès avait fait cette dépense pour conquérir la province, c'était afin d'empêcher, en s'en emparant, que Francisco de Garay, qui venait pour en être le gouverneur, pût la faire tomber en son pouvoir, attendu que Cortès avait eu connaissance que ledit Garay allait arriver de l'île de la Jamaïque avec une grande flotte et une puissante armée.

Reprenons plus spécialement notre récit et disons comme quoi Cortès arriva avec toutes ses forces à la province du Panuco. Ayant trouvé les habitants disposés à se battre, il leur fit, à plusieurs reprises, proposer la paix; mais ils refusèrent de se soumettre. En quelques jours eurent lieu plusieurs rencontres. On lui tua trois soldats; on en blessa trente, et quatre chevaux furent tués dans deux batailles où les Indiens l'avaient attendu de pied ferme.

Parmi les Mexicains nos auxiliaires, il y eut deux cents blessés et environ cent morts; car les guerriers guastèques — c'est ainsi qu'on les nomme dans ces provinces — s'étaient réunis au nombre de soixante mille hommes pour venir attendre notre général. Notre Seigneur permit heureusement qu'ils fussent mis en déroute. Tout le champ de bataille où ces combats eurent lieu fut couvert de morts et de blessés naguatèques, naturels de ces provinces. Il en résulta qu'ils renoncèrent dès lors à s'entendre pour nous faire la guerre.

Cortès resta huit jours dans un village situé non loin du lieu où s'étaient livrés ces rudes combats, afin de soigner les blessés et d'enterrer les morts. Les provisions y étaient abondantes. Notre général, pour engager l'ennemi à faire la paix, envoya le moine fray Bartolomé de Olmedo, accompagné de dix caciques, personnages choisis parmi les prisonniers que l'on avait faits dans ces batailles. On leur adjoignit doña Marina et Geronimo de Aguilar, que Cortès emmenait toujours avec lui. Fray Bartolomé de Olmedo adressa à nos adversaires les plus judicieuses paroles, en leur demandant comment les habitants de ces provinces pourraient s'empêcher de devenir vassaux de Sa Majesté, quand ils avaient vu ou su que, malgré sa grande puissance et ses guerriers valeureux, Mexico était aujourd'hui désolée et en ruines; mais ils pouvaient se présenter sans crainte s'ils étaient disposés à accepter des conditions de paix; Cortès, au nom de Sa Majesté, leur pardonnerait les assassinats commis sur les Espagnols. En somme, le discours de fray Bartolomé de Olmedo respirait d'une part tant de sentiments d'amitié et laissait percer d'un autre côté de si terribles menaces, que, se sentant sans cesse harcelés, ayant vu périr beaucoup des leurs tandis que tous leurs villages étaient incendiés et ruinés, ces Indiens se résolurent enfin à se soumettre et vinrent trouver Cortès, lui offrant en présent des bijoux en or, qui à la vérité n'étaient pas d'une grande valeur. Notre général reçut leur soumission d'un air caressant et avec les démonstrations les plus affectueuses.

Aussitôt après, il se rendit, suivi de la moitié de son monde, au bord d'un fleuve appelé Chila, à cinq lieues de distance de la mer. Il envoya des messagers à toutes les peuplades de l'autre rive du fleuve pour les inviter à se soumettre; mais elles s'y refusèrent, acharnées qu'elles étaient encore contre nous à la suite des massacres, faits pendant deux ans, des hommes envoyés par Garay pour coloniser les pays arrosés par ce fleuve, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ces Indiens croyaient qu'ils auraient aussi facilement raison de Cortès et le traiteraient de la même manière. Comme d'ailleurs ils habitaient des lieux entourés de lagunes, de rivières et de marécages qui leur formaient de puissantes défenses naturelles, ils avaient déjà assassiné des messagers de paix que Cortès leur avait

envoyés en d'autres circonstances et, quant à présent, ils se contentèrent pour toute réponse de retenir durant quelques jours en captivité les nouveaux émissaires. Dans l'espoir d'en arriver enfin à un arrangement avec eux et de voir finir leurs mauvais desseins, Cortès attendit quelque temps avec patience. Mais comme ils ne se décidèrent à aucune démonstration pacifique, notre général fit recueillir sur la rivière toutes les embarcations qu'il fut possible de trouver; on leur en adjoignit quelques autres qu'on fabriqua avec les restes de vieux navires de Garay, et l'on transporta, de nuit, de l'autre côté du fleuve cent cinquante soldats, la plupart arbalétriers et escopettiers, ainsi que cinquante hommes à cheval.

Mais les principaux personnages de ces provinces avaient l'œil ouvert sur les démarches de nos troupes. En les voyant en mouvement, nos ennemis résolurent de les laisser passer et ils les attendirent de pied ferme sur l'autre rive. S'il est vrai de dire qu'un grand nombre de Guastèques s'étaient réunis contre Cortès dans les premières rencontres, il n'est pas moins exact d'affirmer qu'ils furent plus nombreux cette fois, et qu'ils se précipitèrent sur les nôtres comme des lions en furie. Dès le premier choc, ils tuèrent deux soldats, en blessèrent une trentaine, causèrent la mort de trois chevaux et en blessèrent une quinzaine, ainsi qu'un très-grand nombre de nos alliés mexicains. Mais nos troupes les serrèrent de si près qu'ils ne tinrent pas longtemps et qu'ils prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. La lutte finie, les nôtres furent passer la nuit dans un village que ses habitants avaient abandonné; on plaça des sentinelles et on lança des éclaireurs. Les vivres du reste ne manquèrent pas pour le souper. Le jour venu, nos hommes se mirent à parcourir le village et ils découvrirent dans un temple d'idoles plusieurs vêtements de soldats suspendus aux murailles, ainsi que des peaux de visages, tannées comme des peaux de gants, portant encore la barbe et les cheveux. C'étaient les malheureux restes de nos compatriotes qu'on avait tués après les avoir enlevés aux capitaines envoyés par Garay pour coloniser le fleuve Panuco. Quelques-uns de nos soldats reconnurent plusieurs de ces visages comme ayant été ceux de leurs amis. Ils sentirent leurs cœurs se briser à la vue de ces déplorables restes; on les retira du lieu où ils se trouvaient pour les inhumer ailleurs.

Nos hommes abandonnèrent ce village pour se porter sur un autre lieu; mais, comme ils reconnaissaient que les naturels du pays étaient très-belliqueux, ils avaient soin de marcher en se tenant bien sur leurs gardes, avançant en ordre de bataille, afin de ne pas être surpris. Nos éclaireurs donnèrent dans des bataillons indiens qui se tenaient embusqués, prêts à tomber sur nos chevaux et sur nos hommes aussitôt qu'on aurait mis pied à terre, après être entrés dans les maisons.

Se voyant découverts, nos ennemis n'eurent plus le loisir d'exécuter leur dessein; mais cela ne les empêcha pas de se mettre en mouvement avec la plus grande ardeur et d'attaquer bravement les nôtres. Pendant plus d'une demi-heure nos cavaliers et nos gens d'escopette se virent dans l'impossibilité de les faire reculer et de les tenir éloignés. On nous tua deux chevaux et on nous en blessa sept. Quinze de nos soldats reçurent des blessures qui furent mortelles pour trois d'entre eux. Nous remarquâmes chez ces Indiens une particularité que nous avions bien rarement eu l'occasion de voir parmi les gens de leur race : c'est qu'après avoir été débandés une fois, ils avaient le courage de se reformer, et de cette manière ils revinrent jusqu'à trois fois de suite au combat. Mais enfin, voyant combien de monde nos hommes leur tuaient ou leur blessaient, ils reculèrent et s'en furent chercher un refuge derrière un fleuve considérable et à courant rapide. Nos cavaliers et nos tirailleurs leur firent la poursuite et en blessèrent un grand nombre.

Le lendemain, les nôtres furent d'avis de battre la campagne et de se rendre à d'autres villages qui étaient déserts. Ils y trouvèrent un grand nombre de jarres remplies de vin du pays, rangées dans des souterrains qui formaient des celliers. On s'arrêta cinq jours dans ces villages; mais, comme ils étaient abandonnés de leurs habitants, on résolut de retourner au fleuve de Chila. De là, Cortès renouvela ses tentatives pour décider à la soumission tous les villages situés de ce côté du fleuve, qui jusque-là s'étaient montrés hostiles. Comme on leur avait tué beaucoup de monde, la crainte leur vint qu'on ne tombât encore sur eux; aussi s'empressèrent-ils de faire dire qu'ils se présenteraient dans un délai de quatre jours, pendant lesquels ils chercheraient des bijoux en or pour les offrir en présent. Cortès attendit les quatre jours qu'ils avaient demandés; mais ils ne vinrent pas pour le moment. Notre général se décida en conséquence à tomber sur un très-grand village situé sur le bord d'une lagune et très-bien défendu par les rivières et les marécages qui l'entouraient. Il disposa qu'on profiterait d'une nuit obscure et pluvieuse, pour traverser cette lagune dans des embarcations qu'il avait réunies rapidement à cet effet, les attachant deux à deux, tandis que quelques-unes restaient isolées. On devait s'aider aussi dans ce but de barques très-bien construites, et se porter sur une certaine partie du village, en faisant route de manière à n'être ni vus ni soupçonnés par les habitants. Beaucoup de Mexicains auxiliaires étaient avec les nôtres. Tous ensemble ils tombèrent, sans être aperçus, sur le village, qui fut détruit de fond en comble; on y fit un grand carnage et un fructueux butin, dont nos alliés prirent une bonne part. En apprenant cet événement, la plus grande partie des peuplades de ce district convinrent, dans l'espace de cinq jours, qu'on se soumettrait au vainqueur.

Quelques villages s'y refusèrent, profitant de leur éloignement. Il était pour le moment impossible à nos troupes de pénétrer jusqu'à eux.

Je passerai sous silence une foule d'autres événements, afin de ne pas en embarrasser inutilement mon récit. Je me bornerai à dire que Cortès fonda une villa avec un noyau de cent trente habitants, comprenant vingt-sept cavaliers et trente-six arbalétriers ou gens d'escopette, qui complétèrent le nombre total de cent trente que je viens de dire. Cette villa, à laquelle on donna le nom de Santisteban del Puerto, est située à environ une lieue du fleuve Chila. Cortès attribua en propriété aux colons de cette villa tous les villages qui s'étaient soumis et il choisit pour leur capitaine et son lieutenant un certain Pedro Vallejo. Étant sur le point de partir de cette ville pour Mexico, notre général apprit, à n'en pouvoir douter, que trois villages qui avaient déjà été des premiers à nous faire la guerre dans cette province et se trouvaient des plus compromis dans le meurtre d'un grand nombre d'Espagnols, s'occupaient de nouveau à soulever et à attirer dans leur parti les autres villages d'alentour, en dépit de leur soumission et de l'obéissance qu'ils avaient jurée à Sa Majesté. Les habitants de ces villages insoumis disaient qu'à peine Cortès parti pour Mexico avec ses soldats et ses cavaliers, ils tomberaient, soit de jour, soit de nuit, sur les hommes qui restaient comme colons et qu'on ferait d'excellents festins de leurs chairs. A cette nouvelle, et ne pouvant douter de la vérité, Cortès se résolut à faire brûler leurs maisons. Mais ils ne tardèrent pas à les relever et à revenir occuper leurs villages.

Nous dirons maintenant que Cortès, avant de partir de Mexico pour cette expédition, avait fait dire à la Vera Cruz qu'on lui envoyât un navire chargé de vin, de vivres, de biscuits et de ferrures, attendu qu'en ce temps-là il n'y avait pas de blé au Mexique pour faire du pain. Or, il paraît qu'étant en route pour le Panuco avec le chargement demandé, le navire fut assailli par de forts vents du nord qui le poussèrent en un endroit où il se perdit. Trois hommes seulement purent se sauver sur des planches et atterrir en une petite île couverte de grands amas de sable, à trois ou quatre lieues de la terre ferme. Il y avait là beaucoup de loups marins qui venaient passer la nuit sur le sable; les naufragés en tuèrent quelques-uns et ils eurent l'adresse de cuire leur chair, après s'être procuré du feu au moyen du frottement de deux morceaux de bois, ainsi que le font les Indiens, qui en ont l'expérience. Ils se mirent à creuser vers le milieu de l'île des excavations en forme de puits, qui leur fournirent de l'eau quelque peu saumâtre. Ils trouvèrent encore un fruit ressemblant à nos figues; et de la sorte, au moyen de ces fruits, des loups marins et de l'eau saumâtre, ils réussirent à se soutenir pendant plus de deux mois. Pendant ce temps, on attendait à la villa de Santisteban le vin, les

vivres et les ferrures. Cortès dut écrire à Mexico à ses majordomes, en se plaignant qu'on ne lui eût pas expédié les objets demandés. Au reçu de cette lettre, on tint pour certain que le navire s'était perdu. Alors les employés de Cortès firent partir un petit bâtiment à la recherche de celui dont on soupçonnait la perte. Dieu permit qu'on tombât sur l'île même où se trouvaient les trois Espagnols, restes de l'équipage naufragé; on y fut attiré par les signaux de fumée que ces pauvres gens y entretenaient nuit et jour. Qu'on juge de leur joie en apercevant le navire! Ils s'y embarquèrent et regagnèrent la villa. L'un d'eux, qui devint habitant de Mexico, s'appelait Celiano.

Nous dirons maintenant qu'au moment où notre capitaine Cortès se mettait décidément en route pour Mexico, il reçut la nouvelle qu'on s'était révolté dans des villages situés sur des sierras d'un accès difficile, et que les rebelles menaçaient sérieusement d'autres peuplades pacifiques et soumises. Il dut se résoudre à aller de ce côté avant de revenir à Mexico. Tandis qu'il suivait son chemin, les habitants révoltés de la province, instruits de sa marche, l'attendirent embusqués en un mauvais passage. Ils tombèrent à l'arrière-garde sur le bagage, tuèrent quelques Indiens parmi les porteurs et enlevèrent leurs charges. Comme le chemin était mauvais, les cavaliers qui accoururent à la défense crevèrent, dans leur empressement, deux de leurs chevaux. Mais en arrivant aux villages insoumis, les nôtres firent payer cher ces méfaits aux habitants. Les Espagnols avaient avec eux un grand nombre d'alliés mexicains : ceux-ci, pour venger la perte de ce qu'on leur avait enlevé au mauvais passage de la route dont j'ai parlé, tuèrent et réduisirent en captivité beaucoup d'Indiens. Le cacique et le principal chef furent pendus après restitution de ce qu'ils avaient volé. Cela fait, Cortès donna l'ordre aux Mexicains ses alliés de ne plus faire de mal à personne, et sans plus tarder il envoya aux principaux personnages et aux papes de la localité l'ordre de se soumettre. Ils se présentèrent, en effet, et jurèrent obéissance à Sa Majesté. Notre général fit passer la charge de cacique au frère de celui qu'on avait pendu et il s'en revint à Mexico, laissant dans les maisons du village les habitants bien châtiés et définitivement pacifiés.

Je n'irai pas plus avant sans dire qu'entre toutes les contrées de la Nouvelle-Espagne il n'y a pas de gens plus sales, plus méchants et de plus mauvaises habitudes que ceux de cette province du Panuco. Ils sont avides de sacrifices, extrêmement cruels, ivrognes, malpropres et entachés de mille vices honteux. Du reste, à bien juger les choses, ils en furent justement châtiés, par le fer et le feu, à deux ou trois reprises. Il leur arriva pire encore, puisqu'ils eurent plus tard pour gouverneur Nuño de Guzman qui, usant des pouvoirs de sa charge, les rendit presque tous esclaves et les envoya aux îles pour y être vendus, comme je le dirai plus longuement en son lieu.

Reprenons maintenant notre récit pour dire à quoi Cortès s'occupa et ce qu'il fit une fois de retour à Mexico.

CHAPITRE CLIX

Comme quoi Cortès et les commissaires du Roi convinrent d'envoyer à Sa Majesté tout l'or qui lui revenait pour son quint royal sur les dépouilles de Mexico, et comme quoi on Lui adressa, comme Lui appartenant en propre, la garde-robe en or et joyaux qui avait appartenu à Montezuma et à Guatemuz. De ce qui advint à ce sujet.

A son arrivée à Mexico, de retour du Panuco, Cortès s'occupa du soin de faire réédifier et repeupler la ville. Alonso de Avila, dont j'ai déjà parlé dans les chapitres précédents, était d'ailleurs revenu de l'île de Saint-Domingue, apportant la réponse sur ce que Cortès avait envoyé négocier avec le Haut Tribunal et les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles. Il en résultait que pouvoir nous était donné de conquérir toute la Nouvelle-Espagne, marquer au fer les esclaves dans les conditions que nous avions décrites et faire le partage des Indiens selon la coutume établie dans les îles Española, Cuba et Jamaïque. Ces pouvoirs devaient durer jusqu'à ce que Sa Majesté en eût été instruite ou qu'elle jugeât opportun de donner d'autres ordres. A cet effet, les Frères hiéronymites envoyèrent rapidement un navire en Castille, pour Lui faire le rapport de ces événements. L'Empereur, qui était fort jeune encore et se trouvait alors en Flandre, y reçut les informations des Frères hiéronymites. Il est vrai que l'évêque de Burgos était président du Conseil des Indes; mais, comme on savait qu'il nous était contraire, on ne lui donna pas connaissance de cette communication, de même qu'on omettait de traiter avec lui un grand nombre d'autres affaires importantes, parce qu'on l'y savait mal disposé. Quoi qu'il en soit, comme Cortès tenait Alonso de Avila pour un homme entreprenant et que d'ailleurs il n'était guère bien avec lui, il désirait l'éloigner de sa personne. Sa croyance était que, s'il avait été à Mexico, au lieu d'être à Saint-Domingue, lorsque Christobal de Tapia arriva avec ses pouvoirs, il eût été certainement contraire à ses intérêts à lui Cortès, car il était fort dévoué à l'évêque de Burgos, dont il avait été le serviteur et qui lui adressa des lettres en cette circonstance.

Notre général faisait donc en sorte de l'éloigner de sa personne le plus possible; aussi, lorsqu'il revint de ce voyage, crut-il convenable de suivre le conseil de fray Bartolomé de Olmedo en mettant sous son commandement la ville de Guatitlan pour le flatter et le tenir satisfait. Il lui donna en outre quelques pièces d'or, et, à force de

bonnes paroles et de grandes promesses, le commandement de cette ville étant d'ailleurs fort bon et très-productif, Cortès s'en fit un tel ami et si dévoué serviteur qu'il n'hésita pas, plus tard, à l'envoyer en Castille avec l'assistance de Antonio de Quiñones, capitaine de sa garde, en qualité tous deux de procureurs de la Nouvelle-Espagne et de Cortès. Ils emmenaient deux navires chargés de quatre-vingt-huit mille castillans en lingots d'or. Ils emportaient aussi les trésors de la garde-robe de Montezuma, qui étaient passés au pouvoir de Guatemuz. Ce fut un présent considérable, bien digne de notre puissant Empereur. Il y avait, en effet, un grand nombre de bijoux très-riches, de grosses perles, dont quelques-unes arrivaient aux dimensions d'une noisette, et beaucoup de chalchihuis ou pierres fines ressemblant à nos émeraudes; elles étaient du reste si nombreuses que, pour ne pas en entraver mon récit, je ne chercherai pas à en rappeler le détail à mes souvenirs. Nous envoyâmes en même temps des fragments d'os de géants, que nous trouvâmes dans un oratoire de Cuyoacan et qui ressemblaient à d'autres grands fémurs qu'on nous donna à Tlascala et dont nous avions fait la remise en un premier envoi. Leurs dimensions étaient considérables. On emmena aussi trois tigres et bien d'autres choses dont je ne me souviens plus actuellement.

Le conseil municipal de Mexico écrivit à Sa Majesté par le départ de ces procureurs. Quant à nous, la plupart des conquistadores, nous écrivîmes aussi en même temps que la municipalité. Fray Bartolomé de Olmedo et le trésorier Julian de Alderete en firent autant. Il n'y eut qu'une voix pour faire l'éloge des nombreux, bons et loyaux services que Cortès et tous les conquistadores avions rendus et rendions encore constamment à la couronne. Nous racontions tout ce qui était arrivé depuis que nous commençâmes le siége de Mexico et comme quoi la mer du Sud avait été découverte, assurant au surplus que tous ces pays étaient fort riches. Nous suppliâmes Sa Majesté de nous envoyer un évêque et des religieux de tout ordre, renommés pour leur savoir et leur vie exemplaire, afin qu'ils nous aidassent à implanter plus solidement notre sainte foi catholique dans ces contrées. Nous priâmes tout d'une voix Sa Majesté de faire à Cortès la faveur du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, puisqu'il était si bon et si loyal serviteur de la couronne; et quant à nous tous, les conquistadores, nous demandions que l'Empereur daignât nous faire la grâce, pour nous et pour nos enfants, de ne pas donner à d'autres personnes, mais de nous réserver les emplois royaux de trésoriers, de contrôleurs, d'intendants, de notaires publics, d'inspecteurs, nous assurant en même temps les places de gouverneurs de forteresses. Nous suppliâmes Sa Majesté de ne pas envoyer d'avocats, bien certains qu'à peine ils auraient foulé le sol du pays, nous verrions commencer les disputes et les dissensions, attendu qu'ils sèmeraient par-

tout le désordre avec leurs livres. On porta à sa connaissance ce qui concernait Christobal de Tapia : comment il était venu par disposition de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, quoiqu'il ne convînt nullement pour gouverneur, certains que nous étions que la Nouvelle-Espagne serait perdue s'il y restait à ce titre.

Nous priâmes également l'Empereur de daigner rechercher et savoir, au juste, ce qu'étaient devenus les lettres et rapports que nous Lui avions adressés, rendant compte de tout ce qui était advenu dans cette Nouvelle-Espagne, attendu que nous tenions pour certain que l'évêque ne les Lui avait pas envoyés et Lui avait écrit au contraire l'opposé de ce qui arrivait, afin de favoriser son ami Diego Velasquez et Christobal de Tapia dans le but de le marier avec une de ses parentes nommée doña Petronila de Fonseca. Nous informâmes également Sa Majesté qu'on nous avait présenté des pouvoirs contresignés et expédiés par ledit évêque de Burgos et que nous avions tous incliné nos poitrines vers la terre en signe d'obéissance et désireux, en effet, d'obéir; mais, voyant que Tapia n'était pas un homme propre à la guerre, qu'il n'y avait pas été élevé et qu'il ne possédait point la sagesse nécessaire pour gouverner, il fut convenu qu'on en appellerait de ses pouvoirs en suspendant leur exécution jusqu'à ce qu'on eût informé la personne royale de tout ce qui était arrivé, ainsi que nous le faisions actuellement en sujets loyaux, comme nous y sommes naturellement obligés envers notre Roi et seigneur, pouvant assurer que, les poitrines inclinées vers la terre, nous nous tenions prêts à exécuter ses royaux commandements en tout ce que Sa Majesté jugerait convenable d'ordonner. Nous suppliâmes encore l'Empereur de faire parvenir à l'évêque de Burgos l'ordre de ne plus s'ingérer dans aucune affaire de Cortès et de nous tous, parce qu'il s'exposait à interrompre la marche des événements et des conquêtes de la Nouvelle-Espagne dont les intérêts nous étaient confiés en même temps que le soin de pacifier les provinces conquises. L'évêque de Burgos avait ordonné, en effet, aux employés de la *Contratacion* de Séville, nommés Pedro de Ysasaga et Juan Lopez de Recalte, de ne laisser adresser à Cortès ou aux hommes qui se trouvaient avec lui ni armes, ni soldats, ni quoi que ce fût qui pût leur être favorable.

On fit encore à Sa Majesté le rapport relatif à l'expédition de Cortès pour pacifier la province du Panuco, comme, en effet, il la pacifia; on racontait, à ce sujet, les dures batailles qu'il eut à soutenir contre les naturels du lieu; on expliquait à quel point les habitants étaient de vaillants guerriers, et comment ils avaient mis à mort dans leur province les capitaines et tous les soldats que Francisco de Garay y avait envoyés, parce que ces infortunés n'avaient aucun savoir-faire dans les pratiques de la guerre. On ajoutait que Cortès avait dépensé environ soixante mille piastres dans cette campagne, qu'il les réclamait

au commissaire du trésor royal et en obtenait un refus de paiement. Nous informions aussi Sa Majesté que présentement Garay avait une flotte dans l'île de la Jamaïque pour venir coloniser le fleuve Panuco. Afin qu'il ne lui arrivât pas ce qui était advenu à ses capitaines qui tous avaient été tués, nous suppliions Sa Majesté d'ordonner qu'il ne sortît point de son île jusqu'à ce que cette province fût complétement pacifiée, comptant sur nous pour la conquérir et la mettre plus tard en son pouvoir, attendu que, s'il venait en ce moment, les naturels de ce pays, les Mexicains surtout, en voyant deux commandants, ne manqueraient pas de se soulever. On écrivit encore à l'Empereur bien d'autres choses. Cortès surtout n'oublia rien dans son encrier, s'étendant longuement dans sa lettre sur ce qui était arrivé, au point d'en remplir vingt et une grandes pages. Comme je la lus en entier et la compris à merveille, j'en puis dire ici le contenu comme je viens de le faire. Au surplus notre général priait Sa Majesté de l'autoriser à aller à l'île de Cuba pour en arrêter le gouverneur Diego Velasquez et l'envoyer en Castille, afin que Sa Majesté pût le faire châtier et qu'ainsi il ne vînt plus porter le désordre dans la Nouvelle-Espagne et ne continuât pas à envoyer des émissaires chargés de donner la mort à Cortès.

Finissons-en avec ces lettres pour raconter le voyage de nos procureurs depuis leur sortie du port de la Vera Cruz. Partis le 20 du mois de décembre 1522, ils firent bon voyage et débouchèrent du canal de Bahama. En route, deux tigres, sur les trois qu'ils emmenaient, s'échappèrent de leur cage et blessèrent deux matelots; de sorte qu'on dût se résoudre à tuer le troisième qui restait, parce qu'il était très-sauvage et qu'on avait de la peine à s'en défendre. Ils continuèrent leur voyage jusqu'à l'île Tercera. Antonio de Quiñones, l'un des commandants, qui se vantait volontiers de sa vaillance et qui était, du reste, fort enclin à la galanterie, se lia intimement dans cette île avec une femme, à propos de laquelle il eut une querelle. Il y reçut une estafilade à la tête et en mourut quelques jours après. De sorte que Alonso de Avila resta seul commandant. Il n'était pas arrivé bien loin de l'île, faisant route vers l'Espagne, lorsque le corsaire français Jean Florin tomba sur lui et captura les deux navires avec tout l'or qu'ils contenaient. Il s'empara de Alonso de Avila et l'emmena prisonnier en France. En ce même voyage Jean Florin captura encore un autre navire qui venait de Saint-Domingue. Il y prit vingt mille piastres, un grand nombre de perles, du sucre, des cuirs de bœufs et revint ainsi très-riche dans son pays. Il fit de grands présents au roi et au grand amiral de France avec les produits en or de la Nouvelle-Espagne dont il s'était emparé. La France entière était émerveillée en voyant les richesses que nous envoyions à notre grand Empereur. Le roi de France lui-même en fut pris de l'envie d'avoir sa part de la

Nouvelle-Espagne; car il pensait et disait que l'or qui venait de ce pays suffirait à notre Empereur pour qu'il pût faire la guerre à la France; et cependant il n'était pas encore question du Pérou, dont la découverte n'était point faite. Il n'y avait de connu, je l'ai déjà dit, que la Nouvelle-Espagne, les îles de Saint-Domingue, de San Juan, de Cuba et de Jamaïque.

On rapporte que le roi de France dit ou plutôt envoya demander à notre grand Empereur comment il se faisait que le monde eût été partagé entre lui et le roi de Portugal sans qu'il en eût sa part; qu'ils eussent à montrer le testament de notre père Adam, afin qu'on vît s'il les avait constitués ses uniques héritiers et seigneurs de tous ces pays qu'ils avaient pris pour eux seuls, sans lui en attribuer aucun. Il en résultait en sa faveur la légitimité de toute prise qu'il pourrait faire sur la mer; aussi donna-t-il l'ordre à Jean Florin de repartir sans retard avec une autre flotte, pour chercher à gagner sa vie sur l'Océan. Le corsaire revenait de ce nouveau voyage et se trouvait entre l'Espagne et les îles Canaries avec un grand butin d'étoffes variées, lorsqu'il donna dans trois ou quatre gros et forts bâtiments de la flotte de Biscaye qui l'attaquèrent de deux côtés à la fois, assaillirent ses navires, les mirent en déroute et s'emparèrent de lui ainsi que d'un grand nombre de Français. On captura la flotte de Jean Florin et on l'amena prisonnier à Séville, en l'établissement de la Contratacion[1], avec plusieurs autres capitaines. Bientôt on les mit en route pour les présenter à Sa Majesté qui, en en recevant la nouvelle, ordonna qu'il fût fait justice de leurs personnes sur le grand chemin, et ils furent pendus au passage du Pico. Et voilà où vinrent aboutir, et notre or, et les capitaines qui l'emportèrent, et Jean Florin qui le captura.

Reprenons notre récit en disant qu'on emmena Alonso de Avila prisonnier en France où on l'enferma dans une forteresse, avec l'espoir d'obtenir une grosse rançon pour sa personne; et il était bien gardé, à cause de la grande quantité d'or dont il avait été porteur. Le prisonnier, grâce à son adresse, sut si bien s'entendre avec l'officier français chargé de le surveiller dans sa prison que, dans le but de faire savoir en Castille comment il était retenu en captivité et qu'ainsi on pût offrir une rançon pour le délivrer, il obtint qu'on envoyât, en poste, toutes les lettres et tous les pouvoirs dont il était porteur, avec ordre de les remettre, à la cour de Sa Majesté, au licencié Nuñez, cousin de Cortès, qui était rapporteur du Conseil royal, ou à Martin Cortès, père de notre général, qui vivait à Medellin, ou encore à Diego de Ordas, qui se trouvait à la cour. Les pièces furent entourées de tels soins qu'elles parvinrent à leurs destinataires, qui

1. Établissement public de l'administration générale des Indes.

les adressèrent aussitôt en Flandre à Sa Majesté, sans en rendre nul compte ni en donner aucune connaissance à l'évêque de Burgos. Celui-ci réussit cependant à savoir la chose et dit se réjouir que tout l'or eût été perdu et capturé.

Laissons là l'évêque pour en revenir à Sa Majesté qui, en apprenant ces nouvelles, regretta vivement la perte de son or; mais Elle vit un motif de se réjouir dans la pensée que tant de richesses eussent pu Lui être adressées et que le roi de France eût eu l'occasion de se convaincre qu'il suffirait de ces présents pour qu'on pût faire la guerre à son royaume. En outre, l'Empereur fit ordonner à l'évêque de Burgos qu'il eût à favoriser et appuyer de son aide toutes les affaires qui concerneraient Cortès et la Nouvelle-Espagne, ajoutant qu'Il ne tarderait pas à revenir en Castille et qu'alors Il s'occuperait de faire la lumière sur les discordes et procès entre Diego Velasquez et Cortès.

Abandonnant ce sujet, nous dirons que nous apprîmes, à la Nouvelle-Espagne, la perte de l'or et des richesses de la garde-robe de Montezuma, la captivité d'Alonso de Avila et tout ce qu'au surplus j'ai déjà rapporté. Nous en éprouvâmes le plus vif regret. Incontinent, Cortès se mit à chercher et à réunir tout l'or qu'il lui fut possible de rencontrer, et il en fit fabriquer un canon en or mélangé et en argent apporté de Mechoacan, afin de l'envoyer à Sa Majesté. On donna à ce canon le nom de *Phénix*. Il est bon de dire aussi que la ville de Guatitlan, que Cortès avait donnée à Alonso de Avila, resta toujours sa propriété; son frère Gil Gonzalez de Benavides ne l'eut en son pouvoir que trois ans plus tard, lorsqu'il vint de l'île de Cuba et que déjà don Alonso de Avila, sorti des prisons de France, était arrivé à Yucatan en qualité de trésorier. Ce fut alors que celui-ci transmit ses pouvoirs à son frère, pour qu'il eût la jouissance de ses possessions; mais il ne voulut jamais lui en faire le transfert définitif.

Nous abandonnerons ces vieilles histoires qui n'importent nullement à notre récit, et pendant que Cortès achève de faire fondre son canon et de réunir l'or qui devait être envoyé à Sa Majesté, nous dirons ce qui advint à Sandoval et aux autres capitaines que notre général avait envoyés coloniser les provinces dont j'ai parlé. Je sais bien que quelques curieux lecteurs demanderont pourquoi, lorsque Cortès envoya Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et d'autres capitaines pour conquérir et pacifier divers pays, je n'ai pas terminé mon récit relatif à ce qu'ils firent dans ces provinces et à ce qui advint à chacun d'eux dans son expédition. Ils seront surpris que je revienne actuellement à ce sujet en obligeant mon récit à faire plusieurs pas en arrière. Le motif que j'en donne, c'est que, tandis qu'ils étaient en route vers les provinces à conquérir, arrivait aux

portes de la Villa Rica Christobal de Tapia, déjà mentionné par moi bien souvent dans ce récit, venant en qualité de gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Cortès fut pris du désir de mettre en question ce qu'il conviendrait de faire en cette conjoncture, et comme il tenait Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval pour des chefs expérimentés et de bon conseil, voulant s'assurer leur avis et leur bon vouloir, il envoya des courriers rapides les appeler. Il en résulta qu'ils laissèrent en suspens leurs opérations et leurs conquêtes. Ainsi que je l'ai dit, ils se rendirent où il convenait d'aller pour l'affaire de Christobal de Tapia, qui était plus importante pour le service de Sa Majesté, attendu qu'il fut tenu pour certain que, si Tapia était resté en qualité de gouverneur, la Nouvelle-Espagne et Mexico n'auraient pas tardé à se soulever comme autrefois. Sur ces entrefaites, Christobal de Oli revint aussi de Mechoacan, pays peu éloigné de Mexico et que ce chef trouva fort pacifique. On lui donna là beaucoup d'or et d'argent. Comme d'ailleurs il était nouvellement marié à une femme jeune et belle, il mit de la hâte à son retour. Au surplus, après l'affaire de Tapia, survint le soulèvement du Panuco, et Cortès lui-même fut obligé de s'occuper de sa pacification, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui s'y réfère. On perdit aussi du temps pour écrire à Sa Majesté, envoyer l'or et régler les pouvoirs que nous donnâmes à nos procureurs que j'ai déjà nommés. C'est à cause de ces embarras, arrivés les uns après les autres, que je suis obligé de rappeler maintenant à mes souvenirs les événements dont il s'agit et qui se passèrent comme je vais dire.

CHAPITRE CLX

Comme quoi Gonzalo de Sandoval arriva avec son armée à un village appelé Tustepeque; ce qu'il y fit. Comme quoi aussi il avança jusqu'à Guazacualco et tout ce qui lui advint encore.

Gonzalo de Sandoval étant arrivé à un village appelé Tustepeque, toute la province envoya faire sa soumission, à l'exception de certains capitaines mexicains qui avaient trempé dans l'assassinat de soixante Espagnols, y compris quelques femmes de Castille, qui s'étaient arrêtés malades dans ce village, à l'époque de Narvaez. Cette déplorable tuerie coïncida aussi avec notre déroute de Mexico. Deux mois après l'assassinat de ces malheureux, je fus avec Sandoval à ce village et je logeai dans une sorte de petite tour qui était un oratoire d'idoles, où nos compatriotes s'étaient fortifiés quand on se souleva contre eux. On les y investit et, par la faim, par la soif et à force de blessures, ils y perdirent tous la vie. Je dis que je m'établis sur cette petite tour,

parce qu'il y avait beaucoup de moustiques pendant le jour dans ce village de Tustepeque. Là, grâce à la hauteur du monument et au courant d'air, on avait moins d'insectes qu'en bas. J'avais aussi choisi cet endroit parce qu'il était voisin du logement occupé par Sandoval. Pour revenir à notre récit, je dois dire que notre chef fit en sorte de s'emparer des capitaines mexicains qui avaient attaqué et mis à mort nos soixante pauvres soldats. Il eut la chance de prendre le principal d'entre eux; il le fit juger et on le brûla vif en exécution de la sentence. Il y en avait d'autres avec lui qui méritaient la même peine; mais on fit semblant d'ignorer leurs méfaits; le supplicié paya pour tout le monde.

Cela fait, Sandoval invita à la soumission certains villages zapotèques, autre province qui se trouve à environ dix lieues de Tustepeque; les habitants s'y étant refusés, notre chef envoya, pour les y contraindre, un capitaine appelé Briones (je l'ai déjà nommé plusieurs fois) qui commanda l'un des brigantins et avait été soi-disant bon soldat en Italie. Il lui donna cent hommes environ en y comprenant trente arbalétriers et gens d'escopette, et avec eux cent alliés fournis par les villages qui venaient de se soumettre. Tandis que le Briones marchait en bon ordre avec sa troupe, les Zapotèques, paraît-il, apprirent qu'il avançait contre leurs villages. Ils lui dressèrent une embuscade sur son chemin et le forcèrent à reculer en toute hâte, roulant en désordre sur les pentes de la montagne jusqu'en bas. On lui blessa plus du tiers des soldats qu'il avait emmenés; l'un d'eux mourut même de ses blessures. Les sierras sur lesquelles ces villages se trouvent bâtis sont si rudes et si escarpées que des chevaux n'y peuvent point monter et que les soldats s'y voyaient obligés de marcher à pied, un à un, par des sentiers très-étroits, comme des moutons dont on fait le compte. Il y a des brouillards et de la rosée qui rendent les chemins très-glissants. Les habitants étaient armés de lances plus longues que les nôtres, faites d'un couteau d'obsidienne long d'une brasse et qui coupait mieux que nos épées. Ils se servaient aussi d'un bouclier long avec lequel ils pouvaient couvrir tout leur corps; avec cela beaucoup de flèches, de pieux et de pierres. Ces Indiens sont fort alertes et merveilleusement rusés; ils ont l'habitude de communiquer entre eux au moyen de sifflements et de cris qui forment écho et résonnent longuement dans la montagne. Toujours est-il que le capitaine Briones s'en revint avec sa troupe fort maltraitée et atteint lui-même d'une flèche. Le village où il fut défait s'appelle Tiltepeque. Plus tard, quand ce village fut soumis, on le donna, en commanderie, à un soldat appelé Ojeda, le Borgne, qui vit actuellement dans le bourg de San-Ildefonso.

Lorsque Briones se présenta à Sandoval pour lui faire le rapport de ce qui était arrivé et raconter son aventure avec ces valeureux In-

diens, comme Sandoval était d'un naturel bienveillant, et qu'au surplus Briones se targuait d'une grande bravoure, prétendant qu'en Italie il avait tué, blessé, pourfendu des têtes et des corps d'hommes, notre chef se permit de lui dire : « Vous paraît-il, capitaine, que ces pays-ci soient différents de ceux où vous fîtes autrefois la guerre? » Briones répondit un peu fâché qu'il jurait ses grands dieux qu'il aimerait mieux guerroyer contre canons et grandes armées, voire même contre Turcs et Maures, que d'en venir aux mains avec ces Zapotèques, et il en donnait des raisons qui paraissaient fondées. Cela n'empêcha pas que Sandoval répliquât qu'il voudrait bien ne l'avoir point envoyé, puisqu'il s'était ainsi fait battre. Il ajouta qu'il aurait cru qu'après s'être tant vanté de ses hauts faits en Italie, il ferait ici de plus courageux efforts. Comme d'ailleurs Briones était venu depuis peu de Castille, Sandoval lui dit : « Que penseront donc à présent les Zapotèques? Ils prétendront sans doute que nous ne sommes pas des hommes autant qu'ils nous croyaient l'être. »

Abandonnons le sujet de cette expédition, puisqu'elle fit du tort au lieu d'être utile, et disons comment Sandoval envoya demander la soumission d'une autre province appelée Xaltepeque, appartenant encore aux Zapotèques et confinant à une autre province habitée par les Minxes, hommes très-agiles et très-belliqueux, qui étaient en querelle avec les habitants de Xaltepeque, ceux-là mêmes que Sandoval venait d'inviter à vivre en paix avec nous. Vingt caciques et personnages marquants, choisis parmi eux, vinrent se présenter en apportant un présent d'or en grains récemment recueilli dans les mines et placé dans dix petits tubes. Ils présentaient en même temps des joyaux de différentes formes. Ils étaient vêtus de longues robes de coton, descendant jusqu'aux pieds, et ornées de dessins variés, comme qui dirait des burnous à la mode mauresque. Arrivés près de Sandoval, ils firent leur offre d'un air respectueux et le capitaine la reçut avec un visage joyeux. Il leur fit donner des verroteries de Castille, leur prodiguant, du reste, les égards et les flatteries. Ils demandèrent à notre chef le secours de quelques *teules* (on sait que c'est ainsi qu'ils appelaient les Espagnols), pour marcher ensemble contre les villages des Minxes, leurs ennemis, qui portaient la guerre chez eux. Mais Sandoval ne pouvait en ce moment disposer d'aucun homme pour leur prêter le secours demandé, attendu que ceux dont Briones s'était servi avaient tous des blessures; d'autres se trouvaient malades et quatre étaient morts, car le pays est très-chaud et malsain. Il employa donc les meilleures paroles pour leur dire qu'il enverrait à Mexico prier Malinche de leur expédier beaucoup de *teules;* qu'ils eussent à se maintenir jusqu'à leur arrivée; qu'en attendant, du reste, dix des nôtres iraient avec eux pour étudier les passages et le pays, afin de mieux faire plus tard la guerre à leurs ennemis. La vérité est que

Sandoval n'eut cette idée que pour saisir l'occasion d'observer les villages et les mines d'où ils avaient retiré l'or qu'ils apportaient.

Ce fut ainsi qu'il leur donna congé, gardant seulement trois d'entre eux, auxquels il ordonna de rester pour marcher en notre compagnie. Sans retard du reste, il dépêcha pour aller visiter les villages et les gisements aurifères, un soldat appelé Alonso del Castillo, le Réfléchi. Sandoval m'ordonna d'y aller avec lui, en compagnie de six autres soldats, avec la recommandation de bien examiner les mines et la nature de ces villages. Mais je veux dire pourquoi ce capitaine, qui allait avec nous en qualité de chef, était appelé Castillo le Réfléchi. La raison est celle-ci. Il y avait dans la compagnie de Sandoval trois soldats du nom de Castillo; l'un d'eux était un vrai galant et il s'en vantait en ces temps-là; c'était moi : aussi m'appelait-on Castillo le Galant. Quant aux deux autres Castillo, l'un d'eux était ainsi fait, qu'il s'absordait toujours dans ses pensées. Lorsqu'on était en conversation avec lui, il réfléchissait longtemps à ce qu'il devait dire, et quand il se décidait à répondre et à parler, il avait une distraction et proférait des choses à nous faire rire. C'est ce qui nous le fit appeler Castillo le Distrait. L'autre, c'était Alonso del Castillo, celui-là même qui allait nous commander. Il était très-prompt à parler tout à coup de n'importe quoi; il répondait toujours nettement à ce qui lui était demandé : nous l'appelions Castillo le Réfléchi.

Nous laisserons ces plaisanteries pour revenir à dire que nous fûmes dans cette province voir les mines. Nous emmenâmes un grand nombre d'Indiens des villages. Ils s'occupèrent à laver des dépôts dans des sortes de baquets, sur trois rivières différentes. En chaque endroit, ils obtinrent de l'or dont ils remplirent quatre petits tubes longs comme le doigt médius et un peu moins épais que les tuyaux des plumes de nos canards de Castille. Nous retournâmes avec cet échantillon d'or auprès de Sandoval qui s'en réjouit et fut convaincu que le pays était riche. Il s'occupa incontinent à faire le partage de toutes ces peuplades et de la province entière entre les Espagnols qui devaient les habiter en qualité de colons. Il prit pour lui certains villages dont l'ensemble formait le Guazpaltepeque, pays avoisinant les mines et passant dans ce temps-là pour être ce qu'il y avait de mieux dans la province. Il en retira même tout de suite quinze mille piastres d'or, et il était convaincu qu'il venait de s'adjuger un lot excellent. Il attribua Xaltepeque, qui nous avait fourni l'or que nous rapportâmes, au capitaine Luis Marin qui se crut gratifié d'un opulent comté. Or, tout cela se trouva être fort mauvais, aussi bien ce que Sandoval prit pour lui que ce qu'il donna à Luis Marin. Notre chef voulait que moi aussi je restasse en cette province où il me donnait d'excellents Indiens d'un fort gros produit; et plût à Dieu que je les eusse acceptés! On appelait ces lieux Maltlatan et Orizaba. C'est

là que se trouvent aujourd'hui les plantations du Vice-Roi. Dans ce lot se voyait encore le village qu'on appelle Ozotequipa. Je ne les voulus point accepter. Il me sembla qu'en n'accompagnant point Sandoval dont j'étais l'ami, j'aurais fait une chose indigne des sentiments dont j'étais personnellement animé. Mon chef comprit bien ma pensée, et il est très-vrai que je me conduisis ainsi pour me trouver à côté de lui dans les batailles, si nous avions à en livrer encore. N'en parlons plus et disons que Sandoval appela Medellin le bourg qu'il fonda, pour se conformer à l'ordre de Cortès qui était natif de Medellin en Estramadure. Ce fut alors un port situé sur le fleuve appelé Chalchocueca, que nous avions nommé autrefois Rio de Banderas. C'est le lieu même où nous avions acquis seize mille piastres, au moyen d'échanges. Les embarcations remontaient par ce fleuve, avec les marchandises venues de Castille, jusqu'à ce que le port fût transféré à Vera Cruz.

Nous prendrons maintenant le chemin de Guazacualco qui se trouve à environ soixante lieues de la Villa de la Vera Cruz, laquelle était déjà colonisée. Nous entrâmes dans une province appelée Citla, la plus fraîche, la mieux approvisionnée et la plus peuplée que nous eussions vue jusque là. Elle se soumit à nous à l'instant. C'est de ce district que j'ai déjà parlé comme ayant douze lieues de long, autant de largeur et comme étant partout couvert d'habitants. Nous arrivâmes au grand fleuve de Guazacualco. De là nous fîmes appeler les caciques des autres villages, celui où nous étions étant le chef-lieu de la province. Mais trois jours se passèrent sans qu'ils vinssent ou fissent parvenir une réponse. Cela nous convainquit qu'ils se proposaient d'être hostiles. Il est, en effet, certain que leur avis avait été d'abord de ne pas nous laisser passer le fleuve. Mais, après réflexion, ils résolurent de se présenter à nous au bout de cinq jours. Ils apportèrent des vivres et quelques bijoux d'un or très-fin, en disant que, lorsque nous voudrions passer l'eau, ils amèneraient beaucoup de grandes embarcations. Sandoval leur en témoigna de la reconnaissance et il prit conseil de quelques-uns d'entre nous pour savoir si nous devions nous hasarder à passer tous ensemble et d'une seule fois sur les embarcations. Nous conseillâmes de faire d'abord traverser le fleuve par quatre soldats qui seraient chargés de sonder les dispositions d'un petit village situé sur la rive, et de s'assurer si les habitants nous étaient hostiles, tandis qu'avant de nous embarquer tous ensemble, nous garderions avec nous le cacique principal appelé Tochel. Les quatre soldats partirent donc; ils examinèrent ce qui faisait l'objet de leur commission et ils revinrent en faire le rapport à Sandoval, assurant que tout était pacifique. Le fils du cacique Tochel vint même en leur compagnie, apportant un autre présent en or, de peu de prix, il est vrai. Sandoval lui fit mille flatteries; il lui donna

l'ordre d'amener cent canots, amarrés deux à deux, et nous transportâmes sur l'autre rive tous les chevaux, un des jours de la Pâque du Saint-Esprit.

Pour ne pas perdre le temps en vaines paroles, nous nous occuperons tout de suite du village qui se trouvait sur la rivière. Nous lui donnâmes le nom de bourg du Saint-Esprit, et nous l'appelâmes de ce nom insigne d'abord parce que nous vainquîmes Narvaez le jour de la fête du Saint-Esprit; ensuite parce que nous l'avions pris pour notre mot d'ordre lors de la rencontre dans laquelle nous battîmes ce général et le fîmes prisonnier; en outre, parce que nous venions de traverser ce fleuve en un jour de cette même fête; et, enfin, parce que tous ces districts se soumirent sans nous avoir fait d'abord la guerre. Cette province fut alors colonisée par la fleur des cavaliers et soldats partis de Mexico avec Sandoval. Ce furent : Sandoval luimême, Luis Marin, un certain Diego de Godoy, le capitaine Francisco de Medina, Francisco Marmolejo, Francisco de Lugo, Juan Lopez de Aguirre, Hernando de Montes de Oca, Juan de Salamanca, Diego de Azamar, un certain Mantilla, un soldat appelé Mexia Rapapelo, Alonso de Grado, le licencié Ledesma, Luis de Bustamante, Pedro Castellar, le capitaine Briones et moi, avec plusieurs autres caballeros et personnes de qualité; je n'en finirais pas si je devais tous les nommer ici, mais tenez pour certain que, quand il s'agissait d'une réjouissance publique ou d'une revue, nous nous présentions sur la place environ quatre-vingts cavaliers, avec cette particularité que quatre-vingts cavaliers, alors, c'était plus que ne seraient cinq cents aujourd'hui. La raison en est qu'il n'y avait dans la Nouvelle-Espagne que très-peu de chevaux et qu'ils étaient fort chers. Il en résultait qu'un petit nombre d'entre nous seulement pouvaient arriver à en acheter.

Quoi qu'il en soit, je vais dire comment Sandoval partagea entre nous cette province et ces villages, après les avoir fait visiter, distinguer les terrains et apprécier les mérites de toutes les localités. Les districts qui entrèrent dans le partage furent les suivants : d'abord Guazacualco, Guazpaltepeque, Tepeca, Chinanta et le pays des Zapotèques; de l'autre côté du fleuve, le district de Copilco, Cimatan, Tabasco, les sierras de Cachula, tous les Zoqueschas, Tacheapa, Cinacatan, tous les Quilenes et Papanachasta. Nous tous qui nous trouvions dans le chef-lieu en ce moment, nous eûmes notre part des peuplades que je viens de nommer; et certes il eût mieux valu que je ne fusse pas resté en ce lieu, comme le prouvera ce qui advint ensuite; car le sol est pauvre et nous eûmes à supporter des procès avec trois bourgs qui se colonisèrent plus tard; ce furent la Villa Rica de Vera Cruz à propos de Guazpaltepeque, Chinanta et Tepeca; le bourg de Tabasco pour Cimatan et Topeco; Chiapa relativement aux Quilenes

et aux Zoques, et enfin San Ildefonso à propos des Zapotèques. Tous ces différends provinrent de ce que ces bourgs furent colonisés alors que nous avions déjà colonisé nous-mêmes Guazacualo. Nous serions riches, aujourd'hui, si l'on nous eût laissé nos premières limites. La raison qui attira des colons postérieurement sur les centres en question, c'est que Sa Majesté daigna ordonner qu'on enclaverait dans leurs dépendances tous les villages d'Indiens les plus rapprochés de chaque bourg nouveau. Il en résulta que de toutes parts on nous rogna les basques et nous restâmes frustrés. Tels furent les motifs qui firent avec le temps dépeupler Guazacualco, de sorte qu'après avoir possédé la population la plus fleurie, composée des plus généreux conquistadores qu'il y eût dans la Nouvelle-Espagne, c'est aujourd'hui un petit bourg qui ne compte que fort peu d'habitants.

Reprenons notre récit et disons qu'au moment où Sandoval s'occupait du soin de peupler Guazacualco et travaillait à la soumission d'autres provinces, il vint des lettres annonçant qu'un navire était entré dans le fleuve d'Aguayalco; là se trouvait un mauvais port à quinze lieues de distance du point où nous étions. Dans ce navire venait de Cuba la señora doña Catalina Juarez Mercayda, femme de Cortès; elle arrivait en compagnie de Juan Juarez, son frère, qui devint habitant de Mexico, et d'une dame Zambrano avec ses enfants, fils et filles, issus de son union avec Villegas, de Mexico. La grand'-mère venait avec eux, ainsi que plusieurs autres dames mariées [1]. Il me semble que là vint aussi Elvira Lopez, la Longue, alors épouse de Juan de Palma, qui était venu avec nous, et qui plus tard fut pendu, ce qui fit que la susdite Elvira devint la femme d'un certain Argueta. Là venait aussi Antonio Diosdado, qui plus tard se fit habitant de Guatemala. Arrivèrent encore bien d'autres individus dont je ne me rappelle pas les noms. Gonzalo de Sandoval, ayant reçu cette nouvelle, s'entoura de la plus grande partie de ses capitaines et soldats, et nous fûmes ensemble recevoir la dame de notre général, ainsi que la plupart de celles qui venaient en sa compagnie. Je me rappelle qu'il avait tellement plu, qu'il nous était impossible de mettre à profit les chemins frayés et de traverser les rivières et ruisseaux, tant ils avaient grossi en sortant de leurs lits. Les vents du nord avaient été très-forts et c'était précisément à cause de ce mauvais temps que le navire en question, craignant d'être jeté à la côte, entra au port d'Aguayalco. La señora doña Catalina Juarez Mercayda et toutes ses compagnes se réjouirent beaucoup de nous voir. Nous les conduisîmes, sans retard, au bourg de Guazacualco. Sandoval s'empressa d'en donner la nouvelle à Cortès par des courriers rapides, et il se

1. Cet arrivage de dames espagnoles mérite d'attirer notre attention, car, jusque-là, l'expédition ne comptait pas au delà de dix ou douze femmes de Castille, que nous aurons du reste l'occasion de nommer plus tard.

mit en route pour Mexico avec Briones, Francisco de Lugo et d'autres caballeros pour accompagner ces dames. On a dit qu'en recevant la nouvelle, Cortès éprouva du regret de cette arrivée; mais la vérité est qu'il ne le fit nullement paraître et qu'il ordonna qu'on allât à la rencontre des dames et qu'il leur fût rendu les plus grands honneurs dans tous les villages qu'elles traverseraient pour arriver à Mexico. Il y eut dans cette ville des réjouissances publiques et des carrousels. Nous apprîmes que l'épouse de Cortès mourut d'un accès d'asthme trois mois après son arrivée.

Nous devons dire maintenant ce qui advint à Villafuerte qui avait été coloniser Zacatula, ainsi qu'à Juan Alvarez Chico qui alla à Colima. Le premier de ces chefs fut très-vivement attaqué; on lui tua quelques hommes. Tout le pays s'était soulevé; personne ne voulait ni obéir ni payer tribut. La même chose arriva à Juan Alvarez Chico. Cortès, en recevant ces nouvelles, éprouva le plus vif regret. Ayant sous la main Christoval de Oli qui venait d'arriver riche de l'affaire de Mechoacan, après avoir pacifié cette province, notre général crut devoir profiter de sa bonne chance en l'envoyant pacifier les deux provinces de Zacatula et de Colima. Il résolut donc de l'expédier et lui donna quinze cavaliers avec trente arbalétriers et gens d'escopette pour l'accompagner. Tandis qu'il était en route et s'approchait de Zacatula, les naturels du lieu l'attendirent de pied ferme en un mauvais passage, lui tuèrent deux soldats et lui en blessèrent quinze, ce qui ne l'empêcha pas de les mettre en déroute. Il arriva au bourg où se trouvait Villafuerte avec les colons qui n'osaient se rendre aux villages dont ils avaient la commanderie, de crainte qu'il ne leur arrivât malheur, sachant qu'on avait tué quatre Espagnols dans ces localités. Il arrivait, en effet, dans les provinces et dans les villes colonisées, que les Indiens sur lequels s'exerçait la commanderie se soulevaient quand on leur demandait le payement des tributs et mettaient à mort tout ce qu'ils pouvaient d'Espagnols. Lorsque Christoval de Oli fut assuré de la tranquillité de cette province qui s'était décidément soumise, il se rendit de Zacatula à Colima. Il trouva celle-ci en état de guerre ouverte et il eut quelques rencontres avec les naturels du lieu qui lui blessèrent un grand nombre d'hommes; mais il finit par les battre complétement et par les soumettre. Je ne sais pas bien ce qu'il advint de Juan Alvarez Chico qui était allé là comme commandant de l'expédition; mais il me semble qu'il mourut dans cette campagne. Ayant achevé la pacification de Colima et la croyant définitive, Christoval de Oli, qui était marié avec une belle Portugaise que j'ai dite s'appeler doña Felipa de Araujo, reprit le chemin de Mexico. Mais à peine y était-il de retour qu'on se souleva de nouveau à Colima et à Zacatula. En ce même moment arrivait à Mexico Gonzalo de Sandoval avec doña Catalina Juarez Mercayda,

Juan Juarez et toutes les compagnes de voyage dont j'ai parlé plus haut. Cortès fut d'avis de charger ce capitaine de la pacification de ces provinces. Il partit donc avec un petit nombre de cavaliers qu'on lui donna, et environ quinze arbalétriers et gens d'escopette choisis parmi les vieux conquistadores; il arriva à Colima, y châtia deux caciques et y fit si adroitement les choses qu'il établit la paix dans toute la province, laquelle ne se souleva jamais plus. Il passa par Zacatula, y obtint le même résultat et se rendit aussitôt à Mexico.

Revenons maintanant à Guazacualco pour dire qu'aussitôt après le départ de Sandoval pour la capitale, avec doña Catalina Juarez, la plupart des provinces qui formaient les commanderies entrèrent en état de rébellion et nous eûmes la plus grande peine à les pacifier de nouveau. Le premier soulèvement eut lieu dans le pays de Xaltepeque et des Zapotèques, dont les villages se trouvaient situés sur de mauvaises sierras très-élevées. A leur exemple, on se souleva aussi dans les districts de Cimatan et de Copilco, parsemés de rivières et de marécages. D'autres provinces en firent autant, et même à douze lieues de notre bourg il y eut des villages qui assassinèrent leurs commandeurs. Tout cela nous donna beaucoup à faire pour arriver à la pacification. Nous étions en expédition avec le capitaine Luis Marin, un alcalde ordinaire et tous les regidores de notre bourg, lorsqu'on nous apporta des lettres annonçant qu'un navire venait d'arriver au port avec Juan Bono de Quexo, natif de Biscaye, et que le bâtiment, qui était petit, avait remonté le fleuve jusqu'au chef-lieu. Il était dit qu'il apportait des lettres et des provisions de Sa Majesté, dont on devait nous faire la notification. On nous priait de revenir au bourg le plus tôt possible en suspendant la pacification de la province.

Ayant reçu cette nouvelle, nous fûmes tous avec le lieutenant Luis Marin, les alcaldes et les regidores, voir ce qu'on voulait de nous. Après nous être embrassés et nous être donné la bienvenue les uns aux autres, Juan Bono, qui était bien connu de nous depuis son arrivée avec Narvaez, nous dit qu'il nous demandait en grâce de bien vouloir nous réunir en conseil pour qu'il pût nous notifier certaines provisions de Sa Majesté et mettre en notre pouvoir des lettres de don Juan Rodriguez de Fonseca, qu'il apportait pour nous tous. Il paraît, du reste, qu'il apportait aussi des blancs-seings à la signature de l'évêque. Or, en attendant qu'on fût nous requérir où nous nous trouvions, Juan Bono prit soin de s'informer des noms des regidores. Il put alors inscrire dans les lettres signées en blanc les offres que l'évêque nous faisait, pour le cas où nous livrerions le pays à Christobal de Tapia, car Juan Bono ignorait qu'il s'en fût retourné à Saint-Domingue. L'évêque s'était persuadé, en effet, que nous ne voudrions pas le recevoir, et dans cette conviction il envoya

Juan Bono en commission. Il y avait pour moi, en ma qualité de regidor, une lettre de l'évêque lui-même, écrite par Juan Bono. Lorsque nous fûmes entrés en conseil et que nous eûmes vu les dépêches et les provisions, sans qu'auparavant nous eussions pu pressentir ce que c'était, nous terminâmes prestement cette affaire en disant que Tapia était déjà retourné en Castille et que lui, Juan Bono, n'avait qu'à aller à Mexico, où se trouvait Cortès, qui lui dirait ce qui serait à sa convenance. Lorsque le voyageur apprit que Tapia n'était plus dans le pays, il devint fort triste et il s'embarqua dès le lendemain. Il se rendit à la Villa Rica et de là à Mexico. Ce qui arriva alors, je l'ignore ; seulement j'entendis dire que Cortès lui donna un secours pour retourner à la côte, et que de là il s'en revint en Castille.

Nous interromprons notre récit, quoiqu'il y eût, à ce sujet, bien des choses à dire encore ; car, pendant tout le temps que nous résidâmes dans ce bourg, nous nous vîmes dans la nécessité de faire d'incessantes expéditions, au prix de grandes fatigues, contre les provinces révoltées. Mais revenons à Pedro de Alvarado pour dire ce qui lui advint dans sa colonisation de Tutepeque.

CHAPITRE CLXI

Comment Pedro de Alvarado fut à Tutepeque pour fonder une villa ; ce qui lui advint dans la pacification de cette province et dans l'établissement de la villa.

Il nous faut revenir quelque peu en arrière, pour entamer le récit de l'expédition que Pedro de Alvarado entreprit sur Tutepeque. Après la prise de Mexico, la nouvelle de la ruine de cette capitale s'étant répandue dans les districts et provinces, on venait de toutes parts pour féliciter Cortès et s'offrir pour sujets de Sa Majesté. Au nombre des villages qui firent cette démarche, il en faut compter un nommé Teguantepeque des Zapotèques. Ses envoyés apportèrent à Cortès un présent en or, en disant que d'autres villages un peu plus éloignés, appartenant au district de Tutepeque, étaient leurs mortels ennemis, qu'ils les attaquaient sans cesse parce que Teguantepeque avait envoyé faire le serment d'obéissance à Sa Majesté ; que ces ennemis habitaient la côte de la mer du Sud, et qu'ils étaient fort riches tant en joyaux d'or qu'en gisements miniers. Ces émissaires demandaient à Cortès avec beaucoup d'instances qu'il voulût bien leur donner le secours de cavaliers, d'arbalétriers et de gens d'escopette pour marcher contre leurs ennemis. Cortès répondit très-affectueusement qu'il enverrait avec eux le Tonatio (on sait qu'on appelait ainsi Pedro de Alvarado). Il pria fray Bartolomé d'aller avec Alvarado à

qui il donna environ cent quatre-vingts soldats, en y comprenant trente-cinq cavaliers, lui prescrivant de demander vingt hommes de plus, la plupart arbalétriers, à la province de Guaxaca où commandait un certain Francisco de Orozco, attendu que cette province était déjà pacifiée. Ce chef régla son départ sur l'ordre qui lui était donné et partit de Mexico en l'année 1522. Il avait reçu de Cortès la commission de voir en route certains *peñoles* que l'on disait révoltés; mais il rencontra partout des gens pacifiques et pleins de bon vouloir, dans les quarante jours qu'il lui fallut pour arriver à Tutepeque. Le seigneur du lieu, ainsi que toutes les personnes de qualité, en apprenant qu'il approchait de la ville, en sortirent pour aller au-devant de lui de l'air le plus pacifique. Ils l'emmenèrent loger dans la partie la mieux peuplée de l'endroit, là même où le cacique avait ses oratoires et ses vastes demeures. Les maisons étaient très-rapprochées les unes des autres et couvertes en chaume; la province ne faisait pas usage de terrasses dans les constructions, parce que la chaleur y est considérable.

Fray Bartolomé dit à Alvarado, ainsi qu'à ses capitaines et soldats, qu'il n'était pas prudent de s'installer dans des maisons si rapprochées les unes des autres, parce que, si on y mettait le feu, il serait impossible d'échapper aux flammes. Le conseil parut bon et la résolution fut prise de se transporter aux dernières maisons de la ville. A peine y fut-on installé que le cacique s'empressa d'apporter au capitaine de grands présents en or et des vivres. Chaque jour que l'on passa dans cette localité, ces mêmes présents en or furent sans cesse renouvelés. Alvarado, voyant qu'il y avait tant de ce métal précieux, commanda au cacique des étriers en or sur le modèle de ceux qu'il lui donna pour être imités. On ne tarda pas à les apporter ainsi faits. Mais, à peu de jours de là, il fit mettre ce même cacique en prison, parce que des gens de Teguantepeque lui dirent que cette province allait se soulever, et que lorsqu'on avait logé ses soldats dans les maisons des idoles ce n'avait été que dans l'intention d'y mettre le feu et de les faire tous mourir. Ce fut à cause de cela qu'il fit arrêter le cacique. Quelques Espagnols de bonne foi et très-dignes d'être crus assurèrent que cette mesure fut prise pour lui arracher plus d'or encore, et que sans aucune raison ni justice on le laissa mourir en prison. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce cacique donna à Pedro de Alvarado plus de trente mille piastres, et qu'il mourut d'ennui et des effets de la prison. Les consolations et les encouragements de fray Bartolomé de Olmedo ne suffirent pas pour l'empêcher de succomber à la colère et à l'affliction. Un de ses fils lui succéda dans la charge de cacique. Alvarado lui arracha encore plus d'or qu'à son père.

Il envoya ensuite visiter les villages du district et il les répartit

entre les nouveaux colons. Il fonda un bourg auquel il donna le nom de Segura, parce que la plupart de ceux qui en devinrent les habitants avaient déjà habité Segura de la Frontera, qui était Tepeaca. Cela étant fait, comme d'ailleurs il avait ramassé une bonne somme de piastres d'or, il se proposa de la présenter à Cortès à Mexico. Il lui fut, au surplus, mandé d'apporter à la capitale, quand il viendrait, tout l'or qu'il pourrait recueillir, afin qu'on l'envoyât à Sa Majesté, attendu que les Français s'étaient emparés de ce qu'on avait fait remettre par Alonso de Avila et Quiñones. Il lui était recommandé de n'en rien donner à aucun des soldats qui l'accompagnaient. Alvarado se préparait à partir pour Mexico lorsque quelques hommes, la plupart arbalétriers et gens d'escopette, formèrent une conjuration dans le but de donner la mort à Pedro de Alvarado et à ses frères, parce qu'ils emportaient tout l'or sans en faire le partage, et qu'ayant demandé plusieurs fois leurs parts, ces soldats n'avaient obtenu que des refus. Ils se plaignaient aussi qu'on ne leur eût pas donné de bons Indiens en partage. Si un nommé Trebejo, qui faisait partie de la conjuration, ne l'eût découverte à fray Bartolomé de Olmedo, les conjurés fussent tombés cette nuit-là même sur leurs victimes. Alvarado apprit le complot par le moine, qui le lui révéla à l'heure des vêpres, tandis qu'ils allaient à cheval à la chasse sur des plaines couvertes de pâturages[1] et que marchaient en leur compagnie, à cheval aussi, quelques-uns de ceux qui faisaient partie de la conjuration. Voulant dissimuler avec eux, il leur dit : « Señores, je viens d'être pris de douleur au côté; regagnons nos logements et qu'on appelle un barbier pour me saigner. » A peine arrivé, il manda ses frères Jorge et Gonzalo Gomez, ainsi que les alcaldes et alguazils. On arrêta les membres de la conjuration, et on fit justice de deux d'entre eux, en les pendant. C'étaient un certain Salamanca, natif du Condado, qui avait été pilote, et un Levantin nommé Bernardo. Ils moururent en bons chrétiens, car fray Bartolomé s'occupa d'eux avec zèle.

1. Le texte espagnol dit : *Yendo á caballo á casa por unas cabañas*. J'ai déjà fait remarquer dans ma première édition combien il me paraissait difficile de traduire le mot *cabañas*. J'y trouvais même alors une difficulté telle que je me résolus à croire que ce mot était le résultat d'une faute d'impression. Je me demande aujourd'hui, non sans raison, si le mot *cabaña* n'aurait pas été employé, au temps de Bernal Diaz, dans une acception différente de celle qu'il a aujourd'hui. En partant de sa signification première qui lui fait désigner une de ces cabanes roulantes servant aux bergers à garder leurs troupeaux parqués pendant la nuit, on en était arrivé à appeler *cabaña* l'ensemble du troupeau lui-même. Par extension n'aurait-on pas désigné par le même mot le pâturage limité sur lequel il devait prendre sa nourriture? S'il en était ainsi, et je le crois, on aurait pu appeler *cabaña* un lieu de pâturage où les chevreuils nombreux du Mexique se seraient réunis en troupeaux. En ce cas très-probable, on devrait dire, comme je traduis aujourd'hui, qu'Alvarado allait à la chasse « sur des plaines couvertes de pâturages. »

Cet exemple suffit pour apaiser les autres mutins. Alvarado partit, aussitôt après, pour Mexico, avec tout l'or, le bourg étant définitivement fondé. Mais ceux qui restèrent en qualité de colons ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce qui leur était échu en partage dans le pays n'avait pas grande valeur; la contrée était très-chaude et malsaine[1]. Plusieurs d'entre eux tombèrent malades; les naborias et les esclaves qu'ils avaient amenés étaient morts. Le pays était d'ailleurs infesté de vampires, de moustiques et même de punaises. Ajoutez à cela, surtout, qu'Alvarado avait emporté tout l'or sans leur en laisser la moindre parcelle. Ils convinrent donc de sortir de peine en abandonnant le bourg. Plusieurs d'entre eux s'en revinrent à Mexico, quelques-uns à Guaxaca et à Guatemala; d'autres se dispersèrent en différentes directions. Cortès, l'ayant su, envoya faire une enquête et il découvrit que c'étaient les alcaldes et les regidores qui avaient fait décider en conseil de déserter les lieux. Les coupables furent condamnés à mort. Mais fray Bartolomé pria instamment Cortès de ne pas les faire pendre, de sorte que la peine fut changée en exil. C'est ainsi que se passèrent les affaires de Tutepeque. Jamais à l'avenir on ne put coloniser cette province, quoique le pays fût riche, parce qu'il était très-malsain. Lorsque les naturels de la contrée virent que les colons avaient déserté, se souvenant de la cruauté dont Pedro de Alvarado avait fait preuve sans aucune raison qui la justifiât, ils se soulevèrent de nouveau. Alvarado dut refaire la campagne; il les engagea à la soumission, et ils s'y résolurent sans combattre.

Disons, en outre, que Cortès avait réuni environ quatre-vingt mille piastres d'or pour les envoyer à Sa Majesté et que le canon était terminé, lorsque vint la nouvelle que Francisco de Garay était arrivé au Panuco avec une grande flotte. Ce qui advint à ce sujet, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CLXII

Comme quoi Francisco de Garay vint de la Jamaïque au Panuco avec une grande flotte. Ce qui lui advint et plusieurs choses qui arrivèrent.

J'ai déjà dit dans un autre chapitre, qui parle de Francisco de Garay, qu'il était gouverneur de l'île de la Jamaïque et possesseur d'une grande fortune. Il apprit que nous avions découvert de riches pays lorsque nous vînmes avec Fernando Hernandez de Cor-

1. Cette contrée, basse et humide, appartenant actuellement à l'État d'Oajaca, vers Tehuantepeque, est aujourd'hui moins malsaine qu'alors, mais sujette encore à l'impaludisme comme tous les points du pays se rapprochant du niveau de la mer.

doba et Juan de Grijalva. Il savait que nous avions rapporté à l'île de Cuba vingt mille piastres d'or qui furent remises à Diego Velasquez, gouverneur de cette île. Il avait eu connaissance également que Cortès partait pour la Nouvelle-Espagne avec une autre flotte. Tout cela avait donné à Garay l'envie de conquérir quelques pays, ayant à cette fin de meilleurs moyens que tout autre. Il en causa avec Anton de Alaminos, qui fut notre pilote en chef lorsque nous fîmes la découverte. Celui-ci lui révéla que ce pays était très-riche et très-peuplé, surtout à partir du fleuve Panuco, et il l'engageait à en demander la concession à Sa Majesté. Bien informé par ce pilote et par quelques autres qui s'étaient trouvés avec lui lors de cette découverte, Garay résolut d'envoyer à la cour son majordome, appelé Juan de Torralva, avec des lettres et de l'argent, pour prier les personnages qui étaient actuellement président et auditeurs de Sa Majesté de vouloir bien lui octroyer le gouvernement du fleuve Panuco, avec tous les autres pays qu'il découvrirait et qui ne seraient pas déjà colonisés. Comme Sa Majesté était alors en Flandre, que Juan Rodriguez de Fonseca se trouvait être le président du Conseil des Indes et avait la haute main en toutes choses, il en résulta que les licenciés Zapata et Vargas, ainsi que le secrétaire Lope de Conchillos, apportèrent à Garay des lettres le nommant adelantado et gouverneur du fleuve de San Pedro et San Pablo, avec tout ce qu'il parviendrait à découvrir.

Ce fut sur ces lettres qu'il envoya incontinent trois navires avec deux cent quarante soldats, plusieurs chevaux, des hommes d'escopette et d'arbalète et des provisions, sous le capitaine Alonso Alvarez Pineda ou Pinedo, dont j'ai déjà parlé. J'ai dit aussi que, cette flotte ayant été envoyée, les Indiens du Panuco la détruisirent et tuèrent le capitaine Pineda, ainsi que tous les soldats et chevaux qui étaient avec lui, à l'exception d'environ soixante hommes qui s'en vinrent avec un des navires à la Villa Rica, réclamant notre protection, sous le commandement du capitaine Camargo. A la suite de ces trois vaisseaux dont il n'avait aucune nouvelle, Garay en envoya deux autres avec des provisions, des chevaux et un grand nombre d'hommes, commandés par le capitaine Miguel Diaz de Auz et un certain Ramirez. Tout cela s'en vint également à notre port, après avoir reconnu qu'il n'y avait sur le fleuve Panuco aucun autre vestige de l'expédition de Garay que les carcasses de ses navires. A la vérité, j'ai déjà dit tout cela dans une autre partie de mon récit; mais il était nécessaire de nous reporter au début de cette affaire pour qu'elle fût bien comprise. Nous arrivons maintenant à lui donner plus d'à-propos, car, lorsque Francisco de Garay en vint à reconnaître qu'il avait dépensé beaucoup d'or et entendit parler de la bonne chance de Cortès ainsi que des importantes villes qu'il avait découvertes, et des grandes

richesses que l'on trouvait dans le pays, il en eut plus d'envie que jamais et il se sentit pris du désir d'y aller en personne en armant dans ce but la plus grande flotte qu'il lui serait possible de réunir. Il rassembla onze vaisseaux et deux bricks, en tout treize voiles. Il arma cent trente-six cavaliers et huit cent quarante soldats, la plupart gens d'arbalète et d'espingole. Il les approvisionna fort bien de tout le nécessaire, c'est-à-dire de pain de cassave, de porc salé et de viande de bœuf séchée ; car il y avait déjà beaucoup de ce bétail dans l'île, et comme Garay était riche et qu'il avait de tout dans sa propriété, il ne regardait pas à la dépense. Si l'on considère vraiment que cette expédition fut armée à la Jamaïque, on est forcé d'avouer que ce fut là beaucoup de chevaux.

Il sortit de cette île avec toute sa flotte, vers la fête de la Saint-Jean de juin de l'année 1523. Il aborda à l'île de Cuba au port appelé Xagua. Là il apprit que Cortès avait déjà pacifié la province de Panuco, fondé une ville et dépensé dans cette expédition plus de soixante mille piastres d'or, et que ce général avait fait supplier Sa Majesté de lui en donner le commandement conjointement avec celui de la Nouvelle-Espagne. Il eut ainsi occasion de connaître les faits héroïques de Cortès et de ses compagnons d'armes; il sut qu'avec deux cent soixante-six soldats nous avions mis en déroute Pamphilo de Narvaez accompagné de ses treize cents hommes, cent cavaliers, autant de gens d'arbalète et d'espingole, et dix-huit canons. Tout cela fit que la fortune de Cortès lui inspira des craintes. Pendant que Garay séjournait au port de Xagua, il reçut la visite de plusieurs habitants de Cuba ; huit ou dix personnes de qualité de cette île s'en vinrent en sa compagnie. Vint aussi le voir le licencié Zuazo, envoyé par le Haut Tribunal de Saint-Domingue pour contrôler l'administration de Diego Velasquez. Ils étaient à causer ensemble sur la fortune de Cortès et sur les motifs qu'il y avait pour Garay de craindre des désaccords avec lui au sujet de la province de Panuco, lorsqu'il pria le licencié de l'accompagner pour servir de médiateur entre les deux. Zuazo répondit qu'il ne pouvait pas partir immédiatement sans avoir rendu compte de sa mission, mais qu'il ne tarderait pas à se rendre au Panuco. L'ordre fut donné de faire voile et l'on se dirigea vers le fleuve. On essuya un fort mauvais temps pendant la traversée; cela fit remonter les pilotes jusqu'à la hauteur du fleuve de Palmas, où l'on mouilla le jour de la fête de Santiago. Garay fit reconnaître le pays, qui ne parut pas bon aux soldats envoyés dans ce but.

L'envie ne leur vint pas de rester en ce lieu, mais bien de se rendre au fleuve même du Panuco et à la ville que Cortès y avait fondée, afin de se rapprocher ainsi davantage de Mexico. En recevant ce conseil, Garay trouva bon d'exiger de tous ses soldats le serment de ne

pas abandonner son drapeau et de lui obéir au titre de capitaine général. Il nomma au surplus des alcaldes et des regidores et tout ce qui concernait l'administration d'une ville. Il voulut que ce bourg portât le nom de Garayana. Il fit débarquer tous les chevaux et tous les hommes et ordonna aux navires de suivre la côte sous les ordres du capitaine Grijalva. Quant à lui, restant à terre avec toute son armée, il longea le littoral sans s'éloigner de la mer. Ayant marché deux jours par des pays déserts et marécageux, il arriva à un grand fleuve qui descendait des montagnes qu'on apercevait à environ cinq lieues de distance; on le traversa au moyen de mauvaises embarcations qui se trouvèrent en ce lieu. Après cette traversée, on rencontra un village qui avait été abandonné ce jour-là; il y avait là des vivres en abondance, consistant en maïs, poules, et en excellentes goyaves. Garay y prit quelques Indiens qui comprenaient la langue de Mexico. Il les flatta, leur donna des chemises et les envoya comme messagers à d'autres habitations qu'on lui disait être près de là, afin qu'on le reçût sans faire résistance. Il contourna un marais, arriva aux villages et y fut accueilli pacifiquement. On lui donna très-bien à manger des poules du pays et un autre volatile ressemblant assez à nos oies en bas âge et qu'on prenait dans les lagunes. Mais comme beaucoup des soldats de Garay étaient fatigués et que d'ailleurs on ne leur donnait rien des vivres que les Indiens apportaient, ils se soulevèrent et s'en furent dépouiller les Indiens des peuplades qu'on visitait. On séjourna là, du reste, pendant trois jours, après lesquels on recommença à marcher avec des guides.

L'expédition arriva au bord d'un grand fleuve qu'on ne put traverser qu'au moyen de canots qui furent fournis par les habitants pacifiques des villages qu'on venait de voir. On fit passer les chevaux à la nage; chaque canot poussé à la rame remorquait un cheval tiré par le licou. Or, comme ces animaux étaient nombreux et peu faits à cet exercice, cinq se noyèrent. On sortit de la rivière pour entrer dans un mauvais marécage, et c'est ainsi qu'on arriva au pays du Panuco, au prix des plus grandes fatigues. On eut alors l'espoir de trouver des vivres en abondance, mais tous les villages en étaient dépourvus; il n'y avait ni maïs, ni provisions d'aucune sorte; les habitants étaient très-irrités, à cause des combats qu'ils avaient eu à soutenir contre Cortès, peu de temps auparavant. C'est pour cela que, dans les endroits où il restait encore quelque chose, on avait tout enlevé et mis en sûreté. En voyant venir tant d'Espagnols, en effet, suivis de tant de chevaux, on prit peur, et on laissa les villages sans habitants, de sorte que là où Garay pensait avoir du repos, il ne trouvait que l'occasion de plus de fatigues. D'autre part, comme les maisons où il arrivait étaient abandonnées, il y avait beaucoup de vampires, de punaises et de moustiques, et c'était une nouvelle

guerre à soutenir. Il eut à souffrir d'une autre mésaventure : c'est que les navires qui avançaient le long de la côte n'étaient pas arrivés au port et l'on n'en avait aucune nouvelle; or, c'est précisément là qu'on avait gardé beaucoup de provisions. On s'éclaira, à ce sujet, au moyen d'un Espagnol qui vint au-devant des gens de l'expédition ; on le trouva dans un village qui dépendait des colons de Santisteban du Port. Cet Espagnol avait fui les menaces de la justice, à cause d'un délit qu'il avait commis. Il leur dit que les colons avaient leur résidence dans un bourg près de là, que Mexico était un excellent pays et que tous ses résidents étaient fort riches.

Lorsqu'ils apprirent ces nouvelles, un grand nombre de soldats de Garay questionnèrent davantage le fuyard et surent par lui que le district de Mexico était excellent, tandis que celui du Panuco valait beaucoup moins. Ces soldats se débandèrent alors et s'en allèrent pillant à travers le pays, en se dirigeant vers Mexico. Garay, voyant que ses hommes se mutinaient et qu'il ne pouvait les contenir, envoya un de ses capitaines, appelé Diego de Ocampo, à la villa de Santisteban, pour s'enquérir des sentiments de Pedro de Vallejo, lieutenant de Cortès dans cette résidence. Il écrivit même à cet officier qu'il était porteur de pouvoirs de Sa Majesté pour gouverner ces provinces en qualité de commandant militaire; il lui disait encore qu'il avait abordé avec ses navires au fleuve de Palmas, et il racontait les grandes fatigues qu'il avait eu à endurer en route. Vallejo rendit les plus grands honneurs à Diego de Ocampo ainsi qu'à ceux qui venaient avec lui; il leur fit une réponse satisfaisante et leur dit que Cortès se réjouirait d'avoir pour commandant un nouveau colon aussi distingué, mais qu'il avait payé fort cher la conquête de cette province et que Sa Majesté lui avait fait la grâce de l'en nommer gouverneur; que Garay pouvait venir, quand il le voudrait, avec son armée, bien certain que lui, Vallejo, serait son serviteur; qu'il le priait néanmoins de vouloir bien ordonner à ses soldats de ne plus commettre de vexations envers les Indiens, et de ne pas les voler, attendu que déjà deux villages s'étaient plaints. Aussitôt après, Vallejo écrivit à Cortès, par des courriers rapides; il lui envoya même la lettre de Garay, et obtint que Diego de Ocampo en écrivît une autre. Il priait le général d'aviser, l'invitant à envoyer sur-le-champ de nouveaux soldats ou à venir en personne.

Ayant reçu ces dépêches, Cortès manda fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, ainsi que Gonzalo de Ocampo, frère du Diego de Ocampo qui était venu avec Garay. Il leur confia des titres qu'il tenait de Sa Majesté et qui le mettaient en possession de tout ce qu'il aurait conquis, jusqu'à ce que l'on eût éclairci le litige à débattre entre lui et Velasquez. Ces personnages furent chargés d'aller notifier ces titres à Garay. Quoi qu'il en soit, Gonzalo de

Ocampo étant revenu avec la réponse de Vallejo à Garay, celui-ci la trouva satisfaisante et il crut devoir se rapprocher de la villa de Santisteban du Port avec toute son armée. Cependant Pedro de Vallejo formait ses plans, d'accord avec tous les habitants du bourg, en se fondant sur l'avis qu'il avait reçu de cinq soldats déserteurs de Garay, arrivés en ce lieu, qui prétendaient que les forces de leur chef campaient habituellement sans précaution et sans surveillance. Elles étaient pour le moment dans un bon et grand village appelé Nachaplan. Comme les gens de Vallejo connaissaient bien le pays, ils tombèrent tout à coup sur cette troupe, lui prirent environ quarante soldats et les emmenèrent à la villa de Santisteban du Port où les prisonniers s'estimèrent eux-mêmes de bonne prise. Vallejo donna pour raison de sa conduite que ces hommes, sans avoir notifié leurs pouvoirs et leurs titres, s'en allaient rançonnant le pays. Garay en éprouva un grand souci; il fit réclamer ses soldats à Vallejo, le menaçant de la justice de notre Roi et seigneur. Vallejo répondit que, quand il aurait vu les lettres royales, il s'inclinerait devant elles et obéirait; que mieux eût valu qu'Ocampo les apportât quand il vint, pour qu'on eût pu s'y soumettre; qu'en attendant, il priait Garay d'ordonner à ses soldats de ne point voler ni saccager les villages de Sa Majesté.

En ce moment arrivèrent fray Bartolomé, Alvarado et les capitaines que Cortès avait envoyés avec ses titres. Comme Diego de Ocampo était alors alcalde mayor à Mexico au nom de Cortès, il commença par faire des sommations à Garay, lui enjoignant de ne point entrer ainsi dans ce pays, attendu que Sa Majesté avait ordonné que Cortès en fût le possesseur. En demandes et réponses, pour lesquelles fray Bartolomé servit d'intermédiaire, quelques journées se passèrent, et en attendant, plusieurs soldats de Garay désertaient à l'envi; ils étaient au quartier à la nuit tombante et l'aurore ne les y retrouvait plus. Garay s'apercevait que les capitaines de Cortès avaient beaucoup de cavaliers et de gens d'escopette et qu'à tout instant il leur venait encore du monde. D'autre part, il apprenait que, parmi ses navires auxquels il avait ordonné de suivre le rivage, deux s'étaient perdus par suite d'un coup de vent du nord; les autres bâtiments se trouvaient à l'embouchure du fleuve, mais le lieutenant Vallejo leur avait intimé l'ordre d'entrer dans la rivière, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque malheur, comme dans la dernière tempête; s'ils ne s'empressaient d'obéir, il les tiendrait pour des corsaires vivant de pillage. Les capitaines répondirent que Vallejo cessât de s'occuper d'eux et de leur signifier ses ordres, qu'ils resteraient où ils voudraient. Cependant Francisco de Garay en arrivait à redouter la bonne fortune de Cortès.

Au milieu de tout cela, l'alcalde mayor Diego de Ocampo, Pedro

de Alvarado et Gonzalo de Sandoval avaient des entrevues secrètes avec les soldats de Garay et les capitaines des navires qu'ils s'efforçaient de décider à mouiller au port et à livrer leur bâtiments à Cortès. Martin de San Juan Lepuzcuano et un certain Castromocho, commandants de bord, se livrèrent avec leurs navires au lieutenant Vallejo, représentant de Cortès. Aussitôt qu'il en eut pris possession, Vallejo s'en fut intimer au capitaine Grijalva, qui était à l'embouchure du fleuve, l'ordre d'y entrer et d'y jeter l'ancre ou de s'en aller au large où il voudrait. Mais Grijalva lui répondit par des coups de canon. On se résolut alors à envoyer en canot un notaire royal, appelé Vicente Lopez, pour sommer Grijalva de faire son entrée et lui porter des lettres de Pedro de Alvarado et de fray Bartolomé, renfermant la promesse des faveurs de Cortès. Après les avoir lues, voyant du reste que tous les autres bâtiments étaient entrés dans le fleuve, Grijalva se décida à faire de même avec son vaisseau amiral. Le lieutenant Vallejo s'empressa de lui notifier alors qu'il le faisait prisonnier au nom de Fernand Cortès. Mais il ne tarda pas à le mettre en liberté, lui et tous les autres, par égard aux paroles de fray Bartolomé qui lui dit : « Menons nos affaires sans verser de sang, puisque cela se peut ainsi; nous n'en ferons que plus de plaisir à Dieu et à notre Empereur. »

Lorsque Garay comprit sa mauvaise situation, quand il vit ses soldats mutinés et dispersés, quelques navires perdus et les autres pris par Cortès, s'il était triste avant ces événements, bien plus triste encore il devint en se sentant en pleine déroute. Il protesta, en sommant les capitaines de Cortès de lui rendre ses navires ainsi que tous ses soldats, assurant qu'il voulait se rendre au plus tôt au fleuve de Palmas. Il exhiba les pouvoirs et les titres qu'il avait en sa possession; mais il assura que, pour ne pas entrer dans des débats avec Cortès, il voulait se retirer. Ces caballeros lui répondirent qu'à la bonne heure, il pouvait partir, et que, quant à eux, ils ordonneraient à ses soldats mutinés, qui s'étaient éparpillés dans la province et dans les villages, de venir rejoindre leur chef et de se rendre à bord des navires. Ils prirent leurs mesures pour approvisionner Garay de tout le nécessaire, en vivres, armes, canons et poudre. Ils promirent d'écrire à Cortès de vouloir bien faire pour lui tout ce dont il serait besoin. Garay se montra satisfait de ces promesses. On publia immédiatement dans la ville les ordres de ralliement et l'on envoya dans les villages des alguazils chargés de s'emparer des soldats mutinés pour les ramener à Garay; mais on eut beau les menacer de peines sévères, ce fut en vain, on ne put rien obtenir d'eux. Quelques-uns, qu'on réussit à prendre, disaient qu'ils étaient arrivés à la province de Panuco et que dès lors ils n'étaient point obligés de suivre leur chef plus loin, ni de respecter davantage le serment qu'ils avaient fait. Ils

ajoutaient d'autres raisons qu'ils supposaient péremptoires, prétendant que Garay ne savait ni commander, ni faire la guerre. Lorsque celui-ci reconnut qu'on n'obtenait rien ni des rappels, ni des démarches sincèrement pratiquées par les capitaines de Cortès pour rassembler ses soldats, il fut vraiment désespéré. Dans cet état d'abandon général, les capitaines lui conseillèrent d'écrire à Cortès et lui promirent d'intercéder pour lui obtenir l'autorisation d'aller au fleuve de Palmas; ils ajoutèrent qu'ils connaissaient assez le bon naturel de Cortès pour être convaincus que celui-ci l'aiderait en tout ce qui serait possible, et que, du reste, Pedro de Alvarado et le moine s'offriraient à être sa caution.

Garay se résolut, en conséquence, à écrire immédiatement à Cortès. Il lui fit le rapport de son voyage et de ses malheurs. Il lui disait que, si cela lui paraissait convenable, il irait le voir et lui communiquerait des choses utiles au service de Dieu et de Sa Majesté, lui recommandant au surplus le soin de sa dignité et de son rang, et le suppliant d'aviser à son sujet de telle sorte que son honneur n'en reçût aucune atteinte. Fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Diego de Ocampo et Gonzalo de Sandoval écrivirent en même temps à Cortès en faveur de Garay, afin qu'il fût aidé en toute chose, en considération de la grande amitié qui les avait unis autrefois. Au reçu de ces lettres, Cortès se sentit pris de commisération pour Garay; il lui répondit avec beaucoup de douceur qu'il regrettait grandement toutes ses peines; qu'il le priait de s'en venir à Mexico; qu'il promettait de l'aider en tout ce qu'il lui serait possible, avec la meilleure volonté du monde, et qu'il s'en remettait à ses œuvres pour le prouver. Il envoya des ordres pour qu'on lui rendît les plus grands honneurs partout où il passerait, lui donnant tout le nécessaire; il eut même soin de lui faire parvenir des douceurs pour la route. En arrivant à Tezcuco, Garay y trouva un banquet préparé pour le recevoir; quand il s'approcha de la capitale, Cortès et plusieurs caballeros en sortirent pour aller au-devant de lui. Garay était dans l'admiration à l'aspect de tant de villes et surtout en voyant Mexico. Cortès l'emmena dans ses palais, qu'il s'occupait à relever en ce moment. Quand ils se furent fait leurs politesses mutuelles, Garay raconta au général ses malheurs et ses peines, le priant de vouloir bien y porter remède, ce qui lui fut promis avec la plus grande sincérité. La médiation de fray Bartolomé, de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval ne fut pas indifférente à ce résultat. Trois ou quatre jours après son arrivée, pour rendre l'amitié plus durable et plus sûre, fray Bartolomé mit en avant le mariage d'une fille de Cortès, appelée doña Catalina Cortès y Pizarro, qui était fort jeune, avec un fils de Garay possesseur du majorat de la famille, qui était venu sur la flotte avec son père, à titre de commandant. Cortès approuva cette pensée et s'em

pressa de constituer en dot à doña Catalina une grande somme en piastres d'or. Il fut, en outre, convenu que Garay irait coloniser le fleuve de Palmas et que Cortès lui fournirait le nécessaire pour la pacification de cette province, y compris des capitaines et des soldats de son armée, afin qu'il pût s'en reposer sur eux des soins de la guerre. Toutes ces promesses et le sincère bon vouloir qu'il reconnut en Cortès rendirent Garay très-joyeux, et je ne doute pas, quant à moi, que notre général n'eût tout fait ainsi qu'il l'avait réglé et promis.

Toujours est-il que Garay fut prendre ses logements chez un nommé Alonso de Villanueva, parce que Cortès construisait, en ce moment, ses grands palais avec des cours si spacieuses que c'était admirable. Alonso de Villanueva était allé à l'île de la Jamaïque lorsque Cortès lui donna la commission d'acheter des chevaux. Je ne saurais affirmer s'il fit plus tard ou alors cette visite; mais ce que je sais c'est qu'il était grand ami de Garay et que c'est à cause de cette amitié ancienne que celui-ci pria Cortès de le laisser habiter la maison de Villanueva. De toute façon, on lui rendait tous les honneurs possibles; les habitants de Mexico lui formaient entourage. Rappelons qu'en ce même temps se trouvait à Mexico Pamphilo de Narvaez, celui-là même que nous avions mis en déroute, ainsi que je l'ai raconté ailleurs. Il fut rendre visite à Garay; ils s'embrassèrent et ils se confièrent mutuellement leurs chagrins et leurs malheurs. De propos en propos, Narvaez, parlant de sa grosse voix, en arriva à dire à Garay en souriant : « Señor adelantado don Francisco de Garay, quelques soldats déserteurs m'ont affirmé que vous aviez l'habitude de dire aux hommes de votre expédition : « Attention, conduisons-« nous en hommes, et battons-nous honorablement contre ces soldats « de Cortès; ne nous laissons pas prendre au dépourvu comme on « prit Narvaez. » Eh bien! moi, je vous dis, señor don Francisco de Garay, qu'on me creva cet œil dans le combat, qu'on me vola, me brûla tout ce je possédais; on me tua même mon alferez et grand nombre de soldats; on arrêta tous mes capitaines; de sorte qu'on peut bien assurer qu'on ne me prit pas tant au dépourvu qu'on l'a fait avec vous-même. Sachez qu'il n'y a jamais eu dans le monde un être plus fortuné que Cortès. Il a de tels capitaines et soldats que chacun d'eux, en particulier, a pu se dire heureux comme Octavien en toutes les entreprises, comme Jules César lorsqu'il s'est agi de vaincre et plus qu'Annibal dans l'action et dans les batailles. » Garay répondait qu'il n'était pas nécessaire de le lui dire; qu'on voyait dans les faits la vérité de tout cela; et d'ailleurs, quel homme au monde, avec si peu de soldats, se fût hasardé à faire échouer ses navires et à pénétrer au milieu de si valeureuses peuplades et de si grandes villes en y portant la guerre? Et Narvaez renchérissait en racontant

d'autres hauts faits de Cortès. Ils continuèrent ainsi longtemps leur entretien sur les conquêtes de la Nouvelle-Espagne.

Nous mettrons de côté tous les éloges qu'entre eux ils nous adressèrent, pour dire que Garay sollicita de Cortès en faveur de Narvaez l'autorisation de retourner à l'île de Cuba rejoindre sa femme doña Maria de Valenzuela, personne fort riche en propriétés minières, sans compter les nombreux Indiens que possédait Narvaez. Outre ces sollicitations de Garay, appuyées de prières réitérées, la femme de Narvaez avait elle-même, par lettres, supplié Cortès de vouloir bien laisser partir son mari; car elle connaissait notre général depuis son séjour à Cuba, où ils avaient été compères. Cortès finit par accorder cette autorisation et fournit même un secours de deux mille piastres d'or. Cette faveur ainsi obtenue, Narvaez remercia très-humblement Cortès; il lui fit les plus grandes promesses d'être son serviteur en toutes choses, et il partit pour Cuba.

Nous devons dire maintenant ce que devinrent Garay et sa flotte. La nuit de Noël de l'année 1523, Garay alla avec Cortès à matines. Elles furent célébrées par de très-beaux chants et fray Bartolomé officia à la messe de minuit. Au retour de l'église, on fit un déjeuner très-gai, et une heure après, avec l'air vif du matin, étant déjà d'ailleurs mal disposé, Garay fut pris d'une douleur de côté accompagnée de forte fièvre. Les médecins lui ordonnèrent une saignée et le purgèrent; mais, voyant que le mal empirait, ils prièrent fray Bartolomé de dire au malade qu'il allait mourir, qu'il se confessât et qu'il fît son testament. Fray Bartolomé remplit sa mission, annonçant au malade que sa fin approchait, qu'il eût à s'y préparer en bon chrétien et honorable gentilhomme, et qu'il ne perdît point son âme après avoir perdu son avoir. Garay lui répondit: « Père, vous avez raison, je veux que vous me confessiez cette nuit même; je désire recevoir le saint corps de Jésus-Christ et faire mon testament. » Il fit, en effet, très-honorablement tout cela : après avoir communié, il signa ses dernières volontés, nommant pour exécuteurs testamentaires Cortès et fray Bartolomé de Olmedo, et ensuite, le quatrième jour de sa maladie, il rendit son âme à Notre Seigneur Jésus-Christ qui l'avait créée. C'est là un effet du pays de Mexico; on y meurt en trois ou quatre jours de cette douleur de côté; je l'ai déjà dit une autre fois; nous le savions fort bien, par expérience, depuis notre séjour à Tezcuco et à Cuyoacan où succombèrent plusieurs de nos soldats [1]. Garay étant mort — que Dieu lui pardonne! *Amen!* — on lui rendit les plus grands honneurs à ses funérailles, et Cortès ainsi

1. Ce passage est on ne peut plus intéressant. Il démontre en effet que, dès cette première campagne et après un court séjour, le climat du plateau développe parmi les Espagnols les caractères pathologiques destinés à constituer leurs périls constants dans l'avenir.

que plusieurs autres gentilshommes portèrent son deuil. C'est ainsi que le malheureux Garay mourut hors de son pays, dans une maison étrangère, loin de sa femme et de ses enfants.

Laissons ce sujet pour en revenir à la province du Panuco. Lorsque Garay s'en vint à Mexico, comme ses capitaines et ses soldats restèrent sans chef et sans personne qui les commandât, chacun des hommes que je vais nommer et qui étaient venus en compagnie de Garay, voulait devenir capitaine général. C'étaient Juan de Grijalva, Gonzalo de Figueroa, Alonso de Mendoza, Lorenzo de Uloa, Juan de Medina le Borgne, Juan de Villa, Antonio de la Cerda, et un certain Taborda. Ce dernier fut le plus turbulent de tout le quartier de Garay. Mais, de préférence à eux tous, un fils de Garay, celui-là même que Cortès voulait marier avec sa fille, fut désigné pour les commander. Malheureusement, ni ceux que je viens de nommer, ni aucun de ses subordonnés ne voulaient lui obéir; on ne tenait nul compte de ses ordres. Bien plus, ils se réunissaient par quinze ou vingt hommes, et ils s'en allaient pillant les villages, abusant des femmes, enlevant étoffes, poules et tout ce qu'ils trouvaient, comme s'ils eussent été en pays de Maures. Quand les Indiens de la province eurent vu cette conduite, ils furent d'avis tout d'une voix de se réunir pour les mettre à mort. En fort peu de jours, ils sacrifièrent plus de cinq cents Espagnols et en firent leurs repas. Ces malheureux appartenaient tous à l'expédition de Garay. Il y eut des villages où l'on sacrifia plus de cent Espagnols à la fois. Dans les autres peuplades, on s'emparait seulement de ceux qui étaient débandés, pour les sacrifier et les manger. Ils n'étaient point organisés pour la résistance et refusaient d'obéir aux habitants de Santisteban, laissés là par Cortès comme colons. D'ailleurs les Indiens qui les attaquaient se réunissaient en si grand nombre que les Espagnols ne pouvaient se défendre. Ces guerriers en arrivèrent à un tel degré d'audace que plusieurs d'entre eux se jetèrent même sur la ville, renouvelant leurs attaques nuit et jour, au point qu'elle courut vraiment le risque d'être enlevée. N'eussent été sept ou huit vieux conquistadores de la troupe de Cortès et le capitaine Vallejo, qui avaient soin de placer des sentinelles, de faire des rondes et d'inspirer du courage à tous les autres, certainement l'ennemi fût entré dans la ville. Ces conquistadores recommandaient aux autres soldats de Garay de se tenir constamment avec eux, leur faisant observer qu'on était mieux en rase campagne, que c'était là qu'il fallait attendre l'ennemi et qu'on ne devait point revenir à la ville. Ces recommandations furent suivies; on eut à soutenir trois rencontres, et quoique le capitaine Vallejo y fût tué, en même temps que plusieurs autres y recevaient des blessures, on mit les Indiens en déroute et on en tua un grand nombre. Ces indigènes étaient tous si furieux, qu'en une seule nuit ils brûlèrent et grillèrent plus de quarante Espagnols;

ils tuèrent aussi quinze chevaux. Plusieurs des victimes, prises en un seul village, étaient des soldats de Cortès; les autres provenaient de l'expédition de Garay.

Lorsque Cortès apprit le carnage de cette province, il en éprouva une telle irritation qu'il voulut marcher lui-même contre les habitants; mais, comme il s'était fracturé un bras, il ne put faire campagne. Il donna immédiatement à Sandoval l'ordre de partir avec cent soldats, cinquante cavaliers, deux canons, quinze arquebusiers ou arbalétriers et huit mille alliés tlascaltèques et mexicains. Il lui prescrivit de ne revenir qu'après avoir châtié les rebelles de manière qu'ils n'eussent plus la tentation de recommencer. Comme Sandoval était homme d'une grande valeur et qu'il ne s'endormait pas quand il avait à accomplir quelque chose d'importance, il ne perdit pas de temps en route. Il eut la prudence de bien expliquer aux cavaliers comment ils devaient attaquer et reprendre haleine. Bientôt, il apprit que tous les guerriers de ces provinces l'attendaient dans deux défilés difficiles. Il résolut alors d'envoyer la moitié de son monde vers l'un des passages, tandis qu'il se porterait lui-même sur l'autre, avec le reste de sa troupe. Il ordonna aux gens d'arbalète et d'espingole de s'organiser de manière que les uns fissent la charge et les autres le tir, attaquant ferme, jusqu'à voir si l'on pourrait mettre l'ennemi en fuite. De leur côté, les Indiens lançaient tant de pieux, de flèches et de pierres qu'ils blessèrent plusieurs de nos soldats et un grand nombre de nos alliés. Sandoval s'obstina devant ce défilé jusqu'à la nuit et il envoya dire qu'on en fît autant pour l'autre mauvais passage; mais il ne put parvenir ni à y pénétrer, ni à déloger l'ennemi de ses positions.

Le lendemain de bonne heure, ce capitaine, voyant qu'il n'arrivait à rien en s'obstinant sur ce point, se décida à envoyer un avis au bataillon qui se trouvait à l'autre défilé, et il fit semblant de lever le camp et de reprendre, comme s'il était découragé, la route de Mexico. Les naturels de ces provinces qui se trouvaient réunis là crurent réellement que c'était la crainte qui le faisait reculer. Ils se portèrent sur la route, le suivant avec de grands cris et vociférant des injures. Mais ils eurent beau s'acharner contre sa troupe, Sandoval n'opérait sur eux aucun retour offensif. Ce stratagène avait pour but de leur faire oublier toute prudence, afin qu'après avoir perdu trois jours, on profitât de la nuit pour tomber sur les défilés et y passer avec toute l'armée. Cela se fit ainsi en effet. A minuit, Sandoval revint sur ses pas, prit l'ennemi au dépourvu et passa avec ses cavaliers. Mais ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers; trois chevaux furent tués et beaucoup de soldats blessés. Quand le général se vit sur un meilleur terrain et délivré de ces mauvais passages avec tout son monde, il prit une direction, en désigna une autre au reste de sa troupe et tous ensemble tombèrent sur de gros bataillons ennemis qui s'étaient re-

formés pendant la nuit après avoir eu connaissance de la volte-face des Espagnols. Leur nombre était si considérable que Sandoval craignit réellement d'être rompu et mis en déroute. Il donna donc à tous ses soldats l'ordre de le rejoindre et de combattre en une seule masse. Voyant du reste et entendant dire que les Indiens, qui s'avançaient jusqu'à la pointe des épées comme des tigres enragés, avaient enlevé six lances à ceux de ses cavaliers qui n'étaient pas accoutumés à la guerre, Sandoval en fut si irrité qu'il s'écria qu'il eût mieux valu n'amener que peu de soldats connus de lui et non pas ceux qu'il avait dans ses rangs. Il expliqua alors à ces recrues de quelle manière on devait combattre : avancer avec la lance un peu en travers, ne pas s'arrêter à donner de la pointe, mais balafrer les visages, courir en avant et continuer ainsi jusqu'à ce que l'ennemi fût en fuite. Il ajoutait que c'est chose bien connue que, si l'on s'arrête au coup de lance, l'Indien s'empresse de porter la main sur l'arme; que si l'ennemi tourne le dos, il faut le suivre au petit galop, toujours la lance un peu en travers; et si, malgré tout, il réussit à se saisir de l'arme, — car quelquefois, quoi qu'on fasse, cela arrive, — alors il s'agit de la lui arracher sans retard, et pour cela il faut serrer son cheval entre les jambes, assurer solidement la lance dans la main, porter le bout du manche sous l'aisselle pour mieux l'appuyer, faire alors un effort pour l'enlever à l'ennemi et, s'il ne veut pas la lâcher, le traîner en poussant son cheval.

Après avoir donné cette leçon sur la manière de combattre, voyant tous ses fantassins et cavaliers bien réunis, il s'en fut passer la nuit sur le bord d'une rivière. Il eut soin de choisir les vedettes, de placer les sentinelles avancées, de mettre des éclaireurs en campagne et il ordonna que les chevaux restassent sellés toute la nuit. Il recommanda aussi que les arbalétriers, les arquebusiers, les gens d'escopette et les soldats fussent toujours bien sur leurs gardes. Il donna l'ordre aux Tlascaltèques et Mexicains auxiliaires de tenir leurs bataillons un peu éloignés de nous, vu l'expérience acquise au siége de Mexico, ne voulant pas que, si l'ennemi tombait la nuit sur notre camp, la foule de nos alliés y produisît de l'embarras. Sandoval prit cette précaution parce qu'il craignait une attaque, ayant su que plusieurs bataillons indiens se réunissaient près de son campement. Cela lui fit penser qu'ils viendraient certainement l'assaillir cette nuit même; il se confirmait dans cette opinion en entendant des cris, le son des cornets et le bruit des tambours à peu de distance de là. En outre nos alliés avaient dit à Sandoval que l'ennemi se vantait qu'on le tuerait ce jour-là même, avec tout son monde, aussitôt que l'aube aurait paru. En même temps nos éclaireurs vinrent, par deux fois, avertir qu'on entendait les Indiens s'appeler et s'assembler de toutes parts.

Le jour venu, Sandoval fit mettre toutes ses compagnies en bon ordre, il répéta aux cavaliers ce qu'il leur avait déjà recommandé, et, cela fait, il se mit en route, marchant à travers des groupes de maisons vers le lieu où l'on entendait le son des cornets et le bruit des tambours. Il avait à peine marché un demi-quart de lieue, lorsque trois bataillons de guerriers s'avancèrent à sa rencontre. Ils commençaient déjà à l'entourer, lorsque, s'en apercevant, il commanda à ses cavaliers de charger, la moitié d'un côté, la moitié de l'autre. On lui tua deux des soldats récemment venus de Castille et trois chevaux; mais il mit les Indiens en un tel désordre qu'il put désormais les poursuivre en en tuant et blessant à sa guise, de manière à leur ôter l'envie de se réunir contre nous comme autrefois. De leur côté, nos alliés mexicains et tlascaltèques faisaient le plus grand mal aux villages ; ils prirent beaucoup de monde et ils brûlèrent toutes les habitations qui se trouvaient sur la route, jusqu'à ce que Sandoval fût arrivé au bourg de Santistebán du Port. Il y trouva les colons dans un grand abattement, les uns blessés grièvement, les autres fort malades; le pire de tout, c'est qu'ils n'avaient de maïs ni pour eux, ni pour leur vingt chevaux; car nuit et jour l'ennemi renouvelait ses attaques, de manière à leur enlever toute possibilité de s'approvisionner de maïs ni de n'importe quelle autre chose; les combats n'avaient pas faibli un seul jour jusqu'à l'arrivée de Sandoval. Mais, dès ce moment même, les attaques cessèrent.

Tous les habitants du bourg furent rendre visite au nouveau capitaine, lui parler et le remercier en chantant ses louanges pour être venu les secourir dans un moment si opportun. Les hommes de Garay lui dirent que, n'eût été le secours considérable de sept ou huit vieux conquistadores de Cortès, ils auraient couru les plus grands dangers pour leur vie ; que ces huit hommes faisaient chaque jour des sorties, obligeant les autres soldats à les suivre, et ils résistaient de manière à ne pas laisser entrer l'ennemi dans la ville. Comme ils étaient devenus les chefs et que tout se faisait par leur ordre, ils avaient pris la mesure d'installer les malades et les blessés dans l'intérieur du bourg et de faire camper tous les valides au dehors. C'est ainsi qu'ils avaient réussi à contenir l'ennemi. Sandoval les embrassa tous ; ces vieux conquistadores étaient de sa connaissance et même de ses amis, surtout un certain Navarrete Carrazcoza et Alamilla, avec cinq autres, tous soldats de Cortès Il fit donner à chacun d'eux des cavaliers, des arbalétriers et des gens d'escopette, pris parmi ceux qu'il avait amenés, et il les détacha dans deux directions, pour qu'ils pussent se procurer du maïs et des provisions, battre le pays et prendre autant d'ennemis qu'il serait possible, surtout des caciques. Sandoval en disposa ainsi parce qu'il avait une blessure grave à la cuisse et le visage meurtri d'un coup de pierre. Comme

d'ailleurs un grand nombre de ses hommes étaient blessés, il passa trois jours dans la ville sans sortir pour combattre. S'il se permit ces trois jours de repos, c'est qu'il avait pu envoyer les capitaines que je viens de dire et qu'il comptait sur leur conduite, non sans raison, puisqu'ils expédièrent tout de suite du maïs et d'autres provisions pour la ville, ainsi qu'un grand nombre d'Indiennes et d'enfants, avec cinq personnages de qualité, chefs de guerriers, dont ils avaient réussi à s'emparer.

Sandoval fit mettre en liberté tout le petit monde, garda les personnages et envoya dire à ses soldats de ne prendre, à l'avenir, que des hommes qui auraient trempé dans la mort des Espagnols, laissant libres les femmes et les enfants et se contentant d'inviter les villages à la paix. Ils le firent ainsi. Il y avait dans le bourg quelques-uns des principaux personnages de l'expédition de Garay; c'étaient eux qui avaient été cause du soulèvement de cette province; j'en ai nommé la plupart dans le chapitre précédent. Voyant que Sandoval ne leur donnait aucune mission en leur confiant des troupes, ainsi qu'il l'avait fait pour les sept vieux conquistadores de Cortès, ils commencèrent à murmurer contre ce chef; ils excitaient même d'autres soldats à médire de lui et de ses actes; ils formaient le dessein de se révolter, en gardant la possession du pays, sous prétexte qu'ils étaient avec le fils de Francisco de Garay qui s'en pouvait dire le véritable commandant. Sandoval, l'ayant appris, leur parla dans les meilleurs termes, en disant : « Señores, on m'assure qu'au lieu de m'être reconnaissants pour le secours que, grâce à Dieu, je vous ai porté, vous lancez des paroles que des caballeros comme vous ne devraient jamais proférer. Je n'enlève rien à votre honneur et à votre rang en choisissant, pour aller guerroyer, ceux que vous aviez déjà ici pour commandants et capitaines. Si je vous avais trouvés chargés du commandement de cette place, je serais répréhensible en vous enlevant cet emploi; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous ne briguiez pas ces postes honorables lorsque vous étiez investis. Ce que vous me disiez tout d'une voix il n'y a pas longtemps, c'est que, n'eussent été ces sept vieux soldats, vous vous seriez vus en de plus grands embarras. Pour ces raisons, et aussi parce qu'ils connaissent le pays mieux que vous, j'ai dû les préférer pour marcher. Sachez, señores, que pendant nos campagnes dans le Mexique nous ne portions pas l'attention sur ces vétilles; nous ne pensions qu'à servir loyalement Sa Majesté. Je vous prie en grâce de faire de même dorénavant. Je ne serai pas longtemps dans cette province; si je n'y perds la vie, je partirai pour Mexico. Celui qui restera après moi comme lieutenant de Cortès vous donnera sans doute de grands emplois; quant à moi, je vous prie seulement de m'excuser. » Voilà comment il en finit avec eux; mais ils ne lui en continuèrent pas moins leur mauvais vouloir.

Le lendemain, Sandoval partit avec tous ceux qui étaient venus avec lui de Mexico et il s'adjoignit les sept conquistadores qu'il avait déjà envoyés en expédition. Il s'y prit de telle façon qu'il arrêta vingt caciques qui tous avaient trempé dans la mort de plus de six cents Espagnols, tant des troupes de Garay que des colons laissés dans la ville par Cortès. Il fit convier à la paix la plus grande partie des peuplades de la province. Plusieurs se soumirent ; il sut dissimuler avec d'autres qui ne se hâtaient pas de venir. Après cela, il envoya des courriers rapides à Cortès pour rendre compte de tout ce qui était arrivé, lui demander ce qu'il fallait faire des prisonniers et — Pedro de Vallejo, lieutenant de Cortès, étant mort d'un coup de flèche — savoir qui commanderait à sa place. Il écrivait aussi que les soldats que j'ai déjà nommés s'étaient conduits en hommes résolus. En lisant la lettre, Cortès se réjouit beaucoup de voir que cette province fût déjà pacifiée. Le général, au moment où il reçut ce message, se trouvait entouré de plusieurs des premiers conquistadores et de quelques autres soldats venus récemment de Castille. Il dit devant eux : « O Gonzalo de Sandoval, à quel point je suis votre obligé et de quels embarras vous venez de me sortir ! » A la suite de ces paroles, tous à l'envi se prirent à répéter que c'était un prodigieux capitaine et qu'on pouvait placer son nom entre les plus renommés. Quoi qu'il en soit, Cortès lui répondit à l'instant qu'afin de rendre plus solennel le châtiment de ceux qui s'étaient rendus coupables de tant d'assassinats d'Espagnols, de vols de propriétés et de massacres de chevaux, il allait envoyer l'alcalde mayor Diego de Ocampo pour ouvrir contre eux une instruction, afin qu'on exécutât l'arrêt prononcé par la justice. Il ordonnait de condescendre à tout ce qui serait possible vis-à-vis des indigènes de cette province et de ne point permettre que les gens de Garay ou n'importe quelles autres personnes les volassent ou leur infligeassent de mauvais traitements. Après avoir pris connaissance de cette lettre et su l'arrivée d'Ocampo, Sandoval s'en réjouit grandement. Deux jours après, on procéda contre les capitaines et les caciques qui avaient contribué à la mort des Espagnols. La sentence fut prononcée conformément à leurs aveux. Quelques-uns furent pendus ou brûlés vifs ; on pardonna à certains autres, et la dignité de cacique fut transférée aux fils et frères des suppliciés, ainsi que cela leur revenait de droit.

Il paraît que Diego de Ocampo apportait des instructions et des ordres de Cortès pour rechercher ceux qui s'étaient livrés au pillage, avaient fomenté des complots, attisé les rancunes et excité les autres soldats à se mutiner. Il devait les embarquer sur un navire qui les ramènerait à l'île de Cuba. Cortès envoya même deux mille piastres pour que Juan de Grijalva pût y retourner aussi, et l'ordre de lui fournir toute espèce de secours pour aller à Mexico dans le cas où il

voudrait y venir. Le fait certain, c'est que tous se prêtèrent bien volontiers à retourner à l'île de Cuba où ils possédaient des Indiens. On leur fit donner beaucoup de provisions en maïs, poules et tous autres produits du pays, et ils regagnèrent ainsi leurs domiciles habituels. Ces dispositions étant prises, un certain Vallecillo fut nommé commandant de la province, tandis que Sandoval et Diego de Ocampo s'en retournèrent à Mexico. Ils furent bien reçus par Cortès et par la capitale entière où l'on avait craint pour eux une déroute. On s'y réjouit donc beaucoup et on fit de grandes fêtes à l'occasion du retour de Sandoval victorieux. Fray Bartolomé de Olmedo demanda à Cortès qu'il fût rendu grâces à Dieu publiquement, et on célébra une grande fête en l'honneur de Notre Dame. Fray Bartolomé de Olmedo y fit un sermon bien dévot et digne de sa haute instruction. Désormais on n'eut plus à réprimer aucun soulèvement dans cette province.

Nous abandonnerons ce sujet pour dire ce qui arriva au licencié Zuazo dans son voyage, en venant de Cuba à la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CLXIII

Comme quoi, le licencié Alonso de Zuazo venant sur une caravelle à la Nouvelle-Espagne avec deux moines de la Merced, amis de fray Bartolomé de Olmedo, le bâtiment fut s'échouer sur de petites îles appelées les Vivoras. De la mort de l'un des moines, et de ce qui arriva encore.

J'ai déjà parlé, dans un précédent chapitre, de la visite que le licencié Zuazo fit à Francisco de Garay, au village de Xagua, près du bourg de la Trinidad, dans l'île de Cuba. On sait que celui-ci insista pour que le licencié vînt avec la flotte, afin de servir de médiateur entre Cortès et lui ; car il pensait bien qu'ils se trouveraient en désaccord au sujet du gouvernement du Panuco.

Alonso de Zuazo lui promit qu'il réaliserait ce projet, aussitôt qu'il aurait rendu compte au Tribunal, qui l'en avait chargé, de son inspection dans l'île de Cuba où il se trouvait alors. Sa mission terminée, il s'empressa de faire son rapport, afin de pouvoir s'embarquer sans retard pour la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il l'avait promis. Il devait emmener avec lui deux moines de la Merced, fray Gonzalo de Pontevedra et fray Juan Varillas, natif de Salamanca. Celui-ci, grand ami du Père Bartolomé de Olmedo, avait demandé à ses supérieurs l'autorisation d'aller le rejoindre et le seconder dans son ministère. Il vivait à Cuba avec fray Gonzalo en attendant l'occasion de se rendre auprès de fray Bartolomé. Zuazo, qui se disait parent de fray Juan, l'invita à partir avec lui. Ils s'embarquèrent sur un petit navire. Ils avaient déjà doublé le cap Saint-Antoine, qu'on appelle aussi

des Gamatabeis, race sauvage qui ne s'est pas soumise aux Espagnols. Tandis qu'ils naviguaient, soit que le pilote fît fausse route, soit que leur petit bâtiment eût été entraîné par les courants, il fut s'échouer sur des îles qui s'élèvent au milieu de récifs appelés les Vivoras, non loin d'autres brisants nommés les Alacrans, sur lesquels viennent se perdre grand nombre de navires. Ce qui sauva Zuazo, ce fut la petitesse de son bâtiment. Afin de l'alléger et de pouvoir arriver sans toucher fond à une petite île que l'on voyait près de là, on se résolut à jeter à la mer le porc salé et d'autres objets qui formaient la provision de vivres. Les requins s'acharnèrent aussitôt contre la salaison. Ils se saisirent même de l'un des matelots qui se trouvait dans l'eau jusqu'à la ceinture; ils le mirent en pièces et l'avalèrent. A en juger par l'acharnement avec lequel ces animaux s'obstinaient sur le sang de ce malheureux, on peut croire que tous les autres matelots auraient péri également, s'ils n'eussent réussi à gagner la caravelle en grande hâte.

Quoi qu'il en soit, ils s'ingénièrent le mieux possible, et ils arrivèrent à l'île avec leur bâtiment; mais comme ils avaient jeté à l'eau leur cassave et les autres provisions, ils n'avaient rien à manger, ni rien à boire, ni feu, ni quoi que ce soit qui pût leur servir à s'alimenter, excepté des lanières de bœuf desséché qui n'avaient pas été lancées à la mer. Ils eurent la chance d'avoir à bord deux Indiens de Cuba qui étaient experts à faire du feu avec de petits morceaux de bois qu'on trouvait dans cet îlot. Ils réussirent ainsi à allumer un foyer. Ensuite ils creusèrent un puits dans le sable et ils en retirèrent une eau saumâtre. Comme l'île était petite et que le sable la recouvrait, un grand nombre de tortues y venaient déposer leurs œufs. Aussitôt qu'ils les voyaient venir, les Indiens de Cuba couraient les retourner les pattes en l'air. Chacun de ces animaux arrive à pondre jusqu'à cent œufs de la grosseur de ceux de nos canards. Les treize naufragés eurent de quoi se bien nourrir avec la chair et les œufs de ces tortues. Au surplus les matelots tuaient des loups marins qui venaient la nuit sur les sables de l'île; ce fut encore une fort bonne nourriture. On en était là, lorsque deux charpentiers qui étaient à bord de la caravelle et qui avaient eu la chance de conserver leurs outils, résolurent de construire une embarcation avec laquelle on pût naviguer à la voile. Avec des planches, des clous, des étoupes, des cordages et des toiles qu'ils retirèrent du navire perdu, ils confectionnèrent un bon bateau dans lequel s'embarquèrent trois matelots et un Indien de Cuba. Ils emportaient pour provisions des tortues, des loups marins grillés et de l'eau saumâtre; ils se munirent d'une carte et d'une boussole, et, après s'être recommandés à Dieu, ils entreprirent leur voyage vers la Nouvelle-Espagne.

Naviguant tantôt avec beau temps, tantôt par des vents contraires,

ils eurent la chance d'arriver au port de Calchocuca, situé sur le fleuve des Banderas, où venaient alors se décharger les marchandises provenant de Castille. Ils remontèrent jusqu'à Medellin où un certain Simon de Cuenca commandait en qualité de lieutenant de Cortès. Les matelots arrivés dans le bateau lui contèrent les embarras où se trouvait le licencié Alonso Zuazo. Aussitôt Cuenca se procura un équipage et un petit navire qu'il expédia en toute hâte, avec beaucoup de provisions, à l'île ou se trouvait Zuazo, auquel il écrivit que Cortès se réjouirait beaucoup de son arrivée. Il fit savoir en même temps cet événement à notre général en lui apprenant l'envoi du navire chargé de provisions. Cortès se réjouit beaucoup de cette bonne disposition prise par son lieutenant, à qui il fit parvenir l'ordre de donner à Zuazo, aussitôt qu'il arriverait au port, tout ce dont il aurait besoin, des vêtements, des chevaux, et de l'envoyer sans retard à Mexico. Le petit navire arriva à l'île avec beau temps, causant une joie extrême à Zuazo et à son monde. Mais, malheureusement, nous avons à dire qu'avant son arrivée fray Gonzalo était mort en peu de jours par suite de l'impossibilité où il se trouvait de digérer les aliments de l'île. Cet événement avait causé le plus grand regret à fray Juan et à Zuazo. On recommanda son âme à Dieu et on s'embarqua. Le temps ayant été favorable, on arriva à Medellin. Les voyageurs furent reçus avec les plus grands honneurs et dirigés immédiatement sur Mexico. Cortès envoya à leur rencontre; il les reçut dans ses palais et il se livra, en leur compagnie, aux plus grandes réjouissances. Le général nomma le licencié Alonzo de Zuazo son alcalde mayor, et tel fut le résultat de son voyage.

En abandonnant ce récit, je dois dire que ce que je viens de raconter je l'appris par une lettre que Cortès écrivit à la municipalité de Guazacualco; il y disait tout ce que je viens de détailler. Au surplus, deux mois après, les matelots qui étaient venus apporter la nouvelle de la perte de Zuazo arrivèrent avec la même embarcation dans notre bourg. Pendant qu'ils s'occupaient de la construction d'une barque avec le produit du chargement de l'ancienne, ils nous racontaient leurs aventures de la manière que je viens de dire.

Et maintenant, je conterai comme quoi Cortès envoya Pedro de Alvarado pacifier les provinces de Guatemala.

CHAPITRE CLXIV

Comme quoi Cortès envoya Pedro de Alvarado à la province de Guatemala pour qu'il en soumît les habitants et y fondât une ville. De ce qui se fit à cet égard.

Cortès eut toujours des aspirations élevées et un grand désir de domination. Il voulut en tout singer Alexandre de Macédoine, et il y fut grandement aidé par les bons capitaines et les merveilleux soldats qu'il eut toujours à son service. Après avoir pris et colonisé Mexico, Guaxaca, Zacatula, Colima, Vera Cruz, Panuco et Guazacualco, ayant entendu dire que la province de Guatemala possédait un grand nombre de villages bien peuplés et qu'elle était riche en mines, il résolut de l'envoyer conquérir et coloniser par Pedro de Alvarado. Il y avait même expédié déjà des émissaires pour engager les habitants à venir faire leur soumission; mais ils n'avaient point voulu se rendre à son invitation. Il donna à Alvarado, pour cette expédition, environ trois cents soldats, dont cent vingt fusiliers et arbalétriers, cent trente-cinq cavaliers, quatre canons avec beaucoup de poudre, un artilleur appelé Usagre, environ deux cents Tlascaltèques ou Cholultèques et cent Mexicains de la plus haute valeur. Fray Bartolomé de Olmedo demanda à Cortès l'autorisation de partir avec Alvarado, dont il était grand ami, pour aller prêcher la foi de Jésus-Christ aux habitants de Guatemala; mais Cortès, qui était très-lié avec le moine, s'y refusait en promettant d'envoyer avec Alvarado un bon prêtre venu d'Espagne en compagnie de Garay, et engageant fray Bartolomé à vouloir bien rester afin de prêcher la fête de Noël. Cependant le moine le fatigua tellement de ses prières qu'il obtint de partir avec Alvarado. A la vérité, Cortès ne s'y prêta pas de bien bonne grâce, car il avait pris l'habitude de parler de toutes ses affaires avec fray Bartolomé. Le général donna ses instructions à Alvarado, l'invitant à faire en sorte que les Guatemaltèques acceptassent la paix sans qu'il fût nécessaire de les combattre; il recommanda aussi qu'au moyen des interprètes qui l'accompagnaient, fray Bartolomé de Olmedo leur prêchât les choses relatives à notre sainte foi: qu'il ne leur permît ni sacrifices, ni vols, ni vices contre nature; qu'il détruisît partout les grandes cages où l'on a l'habitude de renfermer les Indiens esclaves pour les engraisser et les manger; qu'on enlevât ces malheureux de leur prison; qu'on tâchât de décider, par les voies de douceur, les Guatemaltèques à venir bénévolement jurer obéissance à Sa Majesté, et qu'on n'oubliât jamais de faire usage avec eux des meilleurs traitements.

Fray Bartolomé de Olmedo demanda qu'on lui adjoignît, en qualité d'aide, le prêtre dont j'ai déjà parlé, venu avec Garay et très-recom-

mandable, disait-on. Cortès le céda, en lui souhaitant bonne chance. Pedro de Alvarado prit congé du général et de tous les caballeros ses amis qui se trouvaient à Mexico. Ils se firent mutuellement leurs adieux et il partit de cette ville le treizième jour du mois de décembre 1523. Cortès lui prescrivit de passer par des *peñoles* qui s'étaient soulevés dans la province de Guantepeque, non loin de la route qu'il devait suivre. Il les soumit. On les appelle *peñoles* de Guelamo, parce qu'ils appartenaient alors à la commanderie d'un soldat de ce nom. Il se rendit de là à Teguantepeque, grande ville appartenant aux Zapotèques, où on l'accueillit fort bien, attendu que les habitants en étaient déjà pacifiés et qu'ils avaient même envoyé une mission à Mexico pour jurer obéissance à Sa Majesté, visiter Cortès et lui apporter un présent en or.

De Teguantepeque, Alvarado passa à la province de Soconusco, dont la population ne s'élevait pas alors à moins de quinze mille Indiens. Il y fut reçu pacifiquement; les habitants offrirent un présent en or et se déclarèrent vassaux de Sa Majesté. Parti de Soconusco, il allait arriver à des peuplades connues sous le nom de Zapotitlan, lorsque se présenta un mauvais passage avec un pont sur une rivière. Il y trouva beaucoup de bataillons de guerriers qui l'attendaient pour lui en fermer l'entrée. Il fallut engager une bataille avec eux. On lui tua un cheval; plusieurs soldats furent blessés et l'un d'eux mourut de ses blessures. Les Indiens qui s'étaient réunis contre Alvarado provenaient non-seulement de Zapotitlan, mais des autres villages du district. On avait beau leur blesser beaucoup de monde, on ne réussissait pas à les faire reculer. Il fallut en venir aux mains avec eux trois fois de suite : mais enfin Notre Seigneur Dieu daigna permettre qu'ils fussent vaincus et qu'ils se soumissent à Alvarado.

En s'éloignant de Zapotitlan, ce capitaine prit le chemin d'un bourg considérable appelé Quetzaltenango. Avant d'y arriver, il lui fallut soutenir d'autres combats avec ses habitants, non moins que contre des voisins de Utatlan, chef-lieu de certains villages qui entourent Quetzaltenango. Dans ces rencontres quelques soldats reçurent des blessures, mais, en revanche, Pedro de Alvarado et son monde tuèrent et blessèrent un grand nombre d'Indiens. Bientôt se présenta la montée d'un pass ge d'une lieue et demie de long; on commença à l'entreprendre en faisant régner le plus grand ordre entre les arbalétriers, les gens d'escopette et tous les soldats. Au point le plus élevé de ce passage, il se trouva qu'on venait de faire le sacrifice d'une grosse Indienne qui était sorcière et d'un de ces petits chiens que les Indiens élèvent, qui ne savent pas aboyer[1] et qui sont bons à man-

1. On a voulu tirer de ce signe la preuve que ce chien comestible n'était pas un chien. Mais cependant les lévriers de fine race n'aboient pas; qui s'avise de dire néanmoins que ce ne sont pas des chiens?

ger. Ce sacrifice est signe de guerre. Un peu plus loin, on rencontra un grand nombre de guerriers qui attendaient et qui commencèrent à entourer les forces d'Alvarado. Comme le passage était mauvais et le sol raboteux, les chevaux ne pouvaient ni courir, ni charger, ni servir à quoi que ce fût; mais les arbalétriers, les fusiliers et les soldats d'épée et de rondache en vinrent aux mains avec l'ennemi, déployant la plus grande vigueur, se battant dans les montées et les descentes du passage, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un ensemble de ravins où il fallut recommencer la mêlée, dans un combat très-sérieusement disputé, avec d'autres bataillons ennemis qui attendaient en cet endroit. Ils eurent recours, du reste, pour y amener nos troupes, à un stratagème dont ils étaient convenus d'avance et qui consistait à simuler une retraite pendant que Pedro de Alvarado se battrait avec eux, afin de s'en faire suivre jusqu'à un point où six mille guerriers indiens étaient postés pour l'attendre. Ces guerriers, qui étaient d'Utatlan et des peuplades qui en dépendent, espéraient bien les achever tous dans ces ravins. Pedro de Alvarado et ses soldats se battirent contre eux avec la plus grande résolution; ils eurent trois hommes et deux chevaux blessés; mais, malgré tout, nos troupes vainquirent les Indiens et les mirent en fuite. A la vérité, ils ne s'en allèrent pas bien loin, car ils ne tardèrent pas à se rallier et à se renforcer par l'arrivée d'autres bataillons. Ainsi refaits, ils revinrent à la charge comme de vaillants soldats, avec la croyance qu'ils allaient cette fois mettre Pedro de Alvarado en pleine déroute. Le combat eut lieu près d'une fontaine où ils tinrent si solidement qu'ils se mêlaient à nos soldats; il y eut même des Indiens qui se réunirent à trois pour attendre le passage d'un cheval et faire des efforts communs pour le jeter à terre; d'autres prenaient ces animaux par la queue. Pedro de Alvarado se vit réellement en sérieux embarras, car les ennemis étaient en si grand nombre qu'il ne pouvait se défendre de tant de côtés à la fois contre les bataillons qui tombaient sur lui et les siens. Nos troupes en arrivèrent à un grand degré d'excitation sous l'influence des encouragements de fray Bartolomé de Olmedo qui les exhortait à tenir ferme dans le but de servir Dieu et d'étendre sa sainte foi, leur promettant les secours de son saint ministère et leur criant de vaincre ou de mourir dans le combat. Et malgré tout, les Espagnols craignirent un moment d'être mis en déroute, tant ils se virent serrés de près. Mais enfin, ils firent si bien qu'avec leurs espingoles, leurs arbalètes et le secours de bonnes entailles, ils réussirent à éloigner un peu l'ennemi. De leur côté, les cavaliers ne perdaient pas leur temps: jouer de la lance, charger et poursuivre, ce fut leur lot; jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi fut mis en telle déroute que pendant trois jours il ne put rallier ses forces.

Alvarado, ne voyant plus d'Indiens à combattre, s'installa en rase

campagne sans s'approcher des lieux habités, campant et maraudant pour ses provisions de bouche. Bientôt il se transporta avec toute son armée au village de Quetzaltenango où il apprit que dans les dernières batailles il avait tué deux chefs, grands seigneurs de Utatlan. Il en était à se reposer et à soigner ses blessés, lorsqu'il reçut avis que toutes les forces des villages des environs allaient de nouveau l'assaillir, attendu que plus de deux *xiquipiles* — c'est-à-dire seize mille Indiens, puisqu'un *xiquipil* comprend huit mille guerriers — s'étaient déjà réunis et mis en route avec la résolution de vaincre ou mourir. En l'apprenant, Pedro de Alvarado fut s'établir au milieu d'une plaine où les troupes ennemies, avec une grande impétuosité, commencèrent à l'entourer en lançant des pieux, des flèches et des pierres et en en venant aux mains avec leurs lances. Mais comme le sol était en plaine et que les chevaux pouvaient y courir en toutes directions, on tomba sur l'ennemi avec une telle vigueur, qu'on lui fit à l'instant tourner le dos; ce qui n'empêcha pas, du reste, que nous n'eussions de notre côté plusieurs soldats et un cheval blessés. Quant aux Indiens, ils perdirent plusieurs personnages élevés, tant de ce village que de la contrée entière, de telle sorte qu'à partir de cette victoire on y craignait beaucoup Pedro de Alvarado. Les habitants de tout le district convinrent de lui faire demander la paix et de lui envoyer un présent en or de peu de valeur pour la lui faire accepter. Cette mesure fut prise à la suite d'un accord entre les caciques de la province. Mais il faut savoir qu'ils étaient parvenus à réunir un plus grand nombre de combattants qu'au début de la guerre et qu'ils leur avaient donné l'ordre secret de se tenir dans les ravins du village d'Utatlan. S'ils faisaient demander la paix, c'était donc pour modérer les manœuvres de Pedro de Alvarado et de son armée qui, de Quetzaltenango où ils étaient établis, faisaient des excursions d'où ils ramenaient des Indiens et des Indiennes prisonniers. Leur but était aussi d'attirer notre général à Utatlan, village entouré de ravins, dans l'espoir qu'en l'y tenant dans des endroits où il serait facile d'avoir raison de nos hommes, on tomberait sur eux avec les nombreux guerriers qui étaient préparés et apostés secrètement dans ce but.

Disons donc que plusieurs personnages arrivèrent devant Alvarado avec leurs présents. Après lui avoir rendu hommage à leur manière, ils lui demandèrent le pardon de leurs manœuvres passées et s'offrirent pour vassaux de Sa Majesté, le priant de vouloir bien venir avec eux dans leur grand village, situé au centre d'autres peuplades, et placé en un lieu paisible où ils pourraient lui offrir leurs services. Pedro de Alvarado les reçut très-affectueusement sans se douter le moins du monde de leurs ruses. Après leur avoir reproché qu'ils nous eussent reçus en ennemis, il accepta leurs propositions de paix, et le lendemain il les suivit à Utatlan avec toute son armée. Ce fut en s'y

introduisant qu'il reconnut la force de cette place. Elle avait en effet deux portes, dont l'une donnait accès à la ville après avoir monté un escalier de vingt-cinq marches. L'autre porte terminait une chaussée très-mauvaise et détériorée en maint endroit. Les maisons étaient jointes l'une à l'autre et les rues fort étroites. Il n'y avait, dans la place, ni femme ni enfant; des ravins l'entouraient. Du reste, on ne pourvoyait nos troupes de vivres que tard et fort mal; les caciques paraissaient fort changés dans leur langage à notre égard.

Des Indiens de Quetzaltenango avertirent Pedro de Alvarado qu'on devait tuer les Espagnols dans le bourg cette nuit même s'ils y restaient, que dans ce but on avait posté dans les ravins un grand nombre de guerriers, avec le dessein, aussitôt qu'on aurait mis le feu aux maisons, de se joindre aux habitants d'Utatlan et de tomber sur nos hommes de deux côtés à la fois, dans l'espoir que, le feu et la fumée les aveuglant, on les brûlerait vifs tous ensemble. Pedro de Alvarado, comprenant le danger où il était, fit avertir ses capitaines et toute l'armée qu'il fallait à l'instant gagner la campagne; il leur expliqua bien les risques qu'ils couraient et qu'ils comprirent à merveille. Ils s'empressèrent donc de se rendre à une plate-forme avoisinant les ravins, car, au milieu de si mauvais passages, ils n'avaient pas la facilité d'arriver vite à la plaine. En attendant, Pedro de Alvarado ne cessa pas un instant de se montrer plein de bienveillance avec les caciques et les principaux personnages du lieu et de tout le district. Il leur disait qu'à cause de la coutume des chevaux de paître en liberté à certaine heure du jour, il se voyait obligé de sortir du village, où les maisons rapprochées laissaient peu de place dans les rues. Les caciques, du reste, firent paraître leur dépit en les voyant sortir. Mais le moment arriva où Pedro de Alvarado ne put se contenir sur la trahison qu'ils méditaient et les bataillons qu'on avait réunis dans les ravins. Il fit arrêter le cacique du village et il avait déjà ordonné d'en faire justice en le brûlant vif, lorsque fray Bartolomé de Olmedo, dans le dessein de lui révéler et proclamer la foi de Jésus-Christ pour lui administrer le baptême, demanda un jour de sursis. A la vérité, il n'y parvint même pas en deux jours; mais enfin Jésus permit que le cacique se fît chrétien : le moine le baptisa, et il demanda et obtint d'Alvarado qu'on ne le brûlât pas, mais qu'on le pendît. Le général confirma dans son fils la dignité de cacique, et, cela fait, s'éloignant des ravins, il gagna la plaine où il fallut en venir aux mains avec les bataillons qui avaient été apostés dans ce but. Après avoir exercé contre nos troupes ses forces et son mauvais vouloir, l'ennemi fut mis en pleine déroute.

Nous dirons maintenant qu'en ce même temps on sut dans une grande ville appelée Guatemala les batailles que Pedro de Alvarado avait eu à soutenir après être entré dans cette province; qu'il avait

été vainqueur dans toutes les rencontres; qu'en ce moment il se trouvait dans les dépendances d'Utatlan et que de là il faisait des incursions et dirigeait ses attaques contre les villages environnants. Comme les habitants d'Utatlan et leurs vassaux étaient ennemis des Guatemaltèques, ceux-ci résolurent d'envoyer des émissaires à Pedro de Alvarado avec des présents en or et de se déclarer les vassaux de Sa Majesté, faisant dire, du reste, que si l'on avait besoin d'utiliser leurs personnes pour cette guerre, ils s'empresseraient de venir. Pedro de Alvarado les reçut volontiers et leur fit rendre grâces pour leurs offres. Le général, afin de s'assurer de leur franchise, et aussi pour avoir des guides dans un pays qu'il ne connaissait pas, leur fit demander deux mille hommes armés, afin qu'en arrivant dans les ravins et dans les mauvais pas où les routes étaient coupées et le passage impossible à nos hommes, ces auxiliaires les pussent aplanir si cela devenait nécessaire, et qu'en tout cas ils servissent à porter le bagage. Immédiatement les Guatemaltèques les envoyèrent avec leurs capitaines.

Pedro de Alvarado resta sept ou huit jours dans la province d'Utatlan, faisant des expéditions contre des villages rebelles qui s'étaient soulevés après avoir juré obéissance à Sa Majesté. On marqua au fer des hommes esclaves et beaucoup d'Indiennes, et, après avoir prélevé le quint royal, on en répartit le reste entre les soldats. Pedro de Alvarado s'en fut ensuite à la ville de Guatemala où il fut bien accueilli et bien logé. Après leur arrivée, comme Alvarado contait à fray Bartolomé de Olmedo et à ses capitaines que jamais il ne s'était vu dans un embarras aussi grand que lors des batailles avec les gens d'Utatlan qui étaient intraitables, bons guerriers, ajoutant qu'on avait fait un bon butin, fray Bartolomé répondit que c'était Dieu qui avait fait toute chose et que, pour qu'il leur fît la grâce de les appuyer désormais, il ne serait pas mal de le remercier et de célébrer une grande fête en l'honneur du bon Dieu et de sa Mère; tout le monde entendrait la messe et il ferait un sermon aux Indiens. Alvarado et ses capitaines répondirent au Père que c'était juste et qu'il fallait faire une fête à la Vierge. On bâtit un autel. En un jour et demi tous se confessèrent, le moine leur donna la communion et après la messe il prononça un sermon. Il y avait là un très-grand nombre d'Indiens auxquels le moine fit une longue instruction sur notre foi, disant maintes choses conformes à la théologie, que le Frère connaissait, dit-on, à merveille. Il plut à Dieu que plus de trente Indiens voulussent être baptisés. Le moine les baptisa, en effet, deux jours après. Plusieurs autres désirèrent en faire autant, après avoir vu que nos hommes entraient en communication plus facile avec les baptisés, qui se montraient généralement très-satisfaits d'Avarado.

Les caciques de cette ville apprirent au général que près de là, au

bord d'une lagune, il y avait des villages en possession d'un *peñol* très-bien fortifié. Les habitants, qui étaient leurs ennemis, leur faisaient souvent la guerre. Étant peu éloignés, du reste, ils savaient fort bien que Pedro de Alvarado était là ; s'ils ne venaient pas jurer obéissance comme les autres villages, c'est qu'ils étaient méchants et gens de fort mauvaises qualités. Ce village s'appelle Atitlan. Pedro de Alvarado les fit prier de venir faire leur soumission, leur assurant qu'ils seraient par lui bien traités et ajoutant beaucoup d'autres propos doucereux. Ils maltraitèrent les messagers pour toute réponse. Voyant le mauvais succès de cette première démarche, Alvarado envoya d'autres émissaires pour leur parler de soumission. Il renouvela trois fois la tentative et trois fois il en reçut des paroles insolentes.

Alors Pedro de Alvarado résolut de marcher contre eux; il emmena environ cent quarante soldats, dont vingt arbalétriers ou fusiliers, et quarante hommes à cheval, auxquels il adjoignit deux mille Guatemaltèques. En arrivant près du village, il lui fit encore proposer la paix, mais on lui répondit par l'arc et la flèche. A peu de distance de là, tandis qu'il marchait en enfonçant dans l'eau, deux gros bataillons indiens se portèrent à sa rencontre avec de longues lances, d'excellents arcs et flèches et d'autres armes en grand nombre, couverts d'ailleurs de cuirasses, battant leurs atabales et portant des panaches ainsi que des devises. Le combat dura quelques instants ; plusieurs de nos soldats furent blessés ; mais l'ennemi ne résista pas longtemps ; il prit la fuite, cherchant un refuge sur le *peñol*. Pedro de Alvarado poursuivit les vaincus et leur prit le *peñol* sans retard, leur tuant beaucoup de monde et leur faisant un grand nombre de blessés; il y en eût même eu davantage s'ils ne s'étaient jetés tous à l'eau et n'avaient passé dans une petite île non loin de là. On mit à sac les maisons qui s'élevaient près de la lagune, et, cela fait, les Espagnols furent s'installer au milieu d'une plaine plantée de maïs où ils passèrent la nuit. Le lendemain de bonne heure, ils se rendirent au village d'Atitlan qu'ils trouvèrent abandonné. Alvarado ordonna de courir la campagne et de pénétrer dans les nombreux enclos de cacaoyers. On lui amena deux personnages du bourg, qu'on venait d'arrêter; il les joignit à ceux qu'on avait pris la veille et les envoya pour qu'ils eussent à conseiller aux autres caciques de se soumettre, promettant qu'ils seraient par lui honorés et considérés et s'engageant à rendre tous les prisonniers. Il ajoutait que dans le cas où ils refuseraient de se présenter, il leur ferait la guerre comme aux habitants de Quetzaltenango et d'Utatlan, qu'il leur couperait les plants de cacaos et leur causerait tous les dommages possibles. Toujours est-il que par ces paroles et ces menaces il obtint qu'ils se soumissent sans retard, qu'ils offrissent un présent en or et se donnassent pour vassaux de Sa

Majesté. Cela fait, Pedro de Alvarado s'en revint à Guatemala avec son armée.

Fray Bartolomé de Olmedo s'occupait de prêcher aux Indiens la sainte foi; il disait la messe sur un autel qu'on venait d'élever, surmonté d'une croix que les naturels adoraient en imitant nos propres adorations. Le moine plaça là également une sainte Vierge apportée par Garay et que celui-ci lui avait donnée à l'heure de sa mort. Elle était petite, mais très-belle. Les Indiens s'en étaient épris. Fray Bartolomé leur expliquait ce qui la concerne, et ils l'adoraient. Alvarado passa quelques jours sans faire rien autre chose que ce que j'ai conté. Pendant ce temps, tous les villages du district et quelques autres de la côte du sud, habités par les Pipiles, vinrent présenter leur soumission. Ils se plaignaient que sur la route par où ils devaient passer se trouvait un village du nom d'Izquintepeque, appartenant à de fort mauvaises gens qui ne leur permettaient pas de traverser leurs terres et allaient mettre à sac leurs demeures, avec bien d'autres choses sur lesquelles on formula des griefs. Pedro de Alvarado fit appeler ces insoumis, mais ils se refusèrent à venir; bien plus, ils adressèrent des paroles arrogantes au général, qui se décida à marcher contre eux avec la plupart de ses soldats, des cavaliers, des escopettiers ou arbalétriers et un grand nombre d'alliés de Guatemala. Il leur tomba dessus un matin à l'improviste, leur causant les plus grands dommages et faisant un butin considérable. Cela fut très-répréhensible. Il eût mieux valu ne pas le faire et suivre bien plutôt les règles de la justice en se conformant aux ordres de Sa Majesté.

Et puisque j'ai cru devoir raconter la conquête et la pacification de Guatemala ainsi que de ses provinces, je dirai qu'un habitant de ces pays, parent d'Alvarado, appelé lui-même Gonzalo de Alvarado, explique tous ces faits d'une manière complète dans des mémoires où mes lecteurs verront ces événements plus au long avec tout ce qui manque à mon récit. Je crois devoir m'exprimer ainsi, parce que je ne fus pas à cette expédition et que je n'ai visité ces provinces qu'en 1524, époque où elles furent entièrement soulevées. Ce fut lorsque nous revenions des Higueras et de Honduras avec le capitaine Luis Marin, en route pour retourner à Mexico. Nous eûmes alors quelques rencontres avec des habitants de Guatemala. Ils avaient pratiqué beaucoup de tranchées, coupant le rocher pour nous empêcher de passer à travers des ravins profonds; et même, entre les villages de Juanagazapa et Petapa, en des failles profondes, nous fûmes retenus deux jours par des combats que nous livrèrent les naturels. J'y fus blessé d'une flèche, mais légèrement. Nous le traversâmes enfin, quoiqu'à grand'-peine, malgré la présence dans ce mauvais pas d'un grand nombre de guerriers de Guatemala et autres villages.

Je laisserai ce sujet pour le présent, parce qu'il y a beaucoup à en

dire et qu'il faudra, quand il en sera temps, que je fasse mémoire de quelques autres faits qui s'y rapportent et qui se passèrent à l'époque où l'on disait que Cortès et nous tous qui avions été avec lui aux Higueras avions péri dans l'expédition. Nous en resterons donc là, pour le moment, afin de parler de la flotte que Cortès envoya aux Higueras et à Honduras. Mais auparavant, je veux faire observer que les Indiens de Guatemala n'étaient point de vrais guerriers. Ils ne tenaient bon que dans les ravins, leurs flèches ne faisaient aucun mal et ils n'attendaient jamais le choc en rase campagne.

CHAPITRE CLXV

Comme quoi Cortès envoya une flotte pour conquérir et pacifier les provinces de Higueras et de Honduras, choisissant Christoval de Oli pour capitaine général de l'expédition. Ce qui advint je vais le dire à la suite.

Cortès reçut donc la nouvelle qu'il y avait des districts très-riches et de bons gisements miniers à Higueras et Honduras. Des pilotes qui avaient été dans le pays, ou non loin de là, lui avaient même fait croire qu'ils avaient rencontré des Indiens pêchant dans l'eau de mer et que, retournant leurs filets, ils avaient remarqué qu'au lieu de plomb les poids nécessaires à la pêche étaient en or mêlé de cuivre. Ils dirent aussi qu'en ce lieu se trouvait un détroit au moyen duquel on passait de la côte du nord à celle du sud. Nous sûmes aussi que Sa Majesté avait écrit à Cortès pour le charger, lui ordonner même de s'enquérir, avec zèle et sollicitude, et de tâcher de découvrir par tous les moyens s'il y aurait un détroit, un port, un endroit quelconque pour les épices. Soit donc qu'il voulût se mettre à la recherche de ce détroit, soit qu'il fût mû par l'idée de l'or, Cortès résolut d'envoyer, comme commandant d'une expédition dans ce pays, Christoval de Oli qui était mestre de camp à la prise de Mexico et marié avec une Portugaise appelée doña Felipa de Araujo, dont j'ai déjà parlé. Il faisait choix de ce chef parce que c'était une de ses créatures, tenant tout de sa main. Il avait eu d'ailleurs de très-bons Indiens en partage près de Mexico : toutes raisons qui faisaient croire à Cortès qu'il lui serait fidèle. Comme au surplus un si long voyage par terre n'était pas sans inconvénient au point de vue des fatigues et des frais, notre général fut d'avis de faire l'expédition par mer, les embarras et le coût devenant ainsi moins considérables. Il donna donc à Oli cinq navires et un brigantin bien armés, bien pourvus de poudre et soigneusement approvisionnés. Il lui confia trois cent soixante-dix soldats dont cent hommes d'arbalète et d'espingole, ainsi que vingt chevaux. Dans le nombre il y avait cinq de nos conquistadores venus dès le

début avec Cortès, qui avaient très-bien servi Sa Majesté dans toutes les conquêtes et possédaient déjà leurs maisons et un avoir de tout repos; et j'en fais mention parce qu'il ne servait à rien de dire à Cortès : « Señor, permettez que je me repose; je suis fatigué de servir; » il fallait marcher par force où il commandait d'aller. Oli emmena avec lui un certain Briones, natif de Salamanca, qui fut capitaine de brigantin et soldat en Italie. C'était un homme remuant, fort ennemi de Cortès. Christoval de Oli emmena encore d'autres hommes qui n'étaient pas non plus au mieux avec le chef de la conquête, parce qu'ils disaient n'avoir pas à s'en louer au sujet de la distribution des Indiens et du partage du butin en or; aussi n'aimaient-ils point le général.

Quoi qu'il en soit, Cortès leur donna pour instructions qu'on irait de la Villa Rica à la Havane où l'on trouverait Alonso de Contreras, vieux soldat de Cortès, natif de Orgaz, qui avait emporté six mille piastres pour acheter des chevaux, de la cassave, des porcs et des salaisons, ainsi que plusieurs autres choses utiles à une expédition. Cortès l'avait envoyé avant Christoval de Oli, parce qu'il avait eu la la crainte que les Havanais, en voyant la flotte, ne voulussent vendre plus cher les chevaux et tous les autres approvisionnements. Il ordonna à Christoval de Oli de prendre, en passant à la Havane, les chevaux dont Contreras aurait fait l'acquisition, puis de se diriger vers les Higueras qui en étaient rapprochées, et pour lesquelles la traversée était généralement facile. L'ordre de Cortès était qu'après avoir débarqué, Oli cherchât à obtenir la soumission des naturels de ces provinces, par la douceur et sans verser le sang, en même temps qu'il s'efforcerait de fonder une ville sur un bon port. Il devait aussi rechercher les gisements d'or et d'argent, s'enquérir s'il existait un détroit et quel port il y avait sur la côte sud, si décidément il y allait. Il lui adjoignit deux prêtres, dont l'un savait la langue mexicaine, et lui recommanda que, sans perdre de temps, on prêchât aux Indiens les vérités relatives à notre sainte foi, qu'on ne leur permît point les vices contre nature et les sacrifices, dont on chercherait avec douceur les moyens d'arracher la coutume; qu'on détruisît toutes les cages en bois où les Indiens engraissaient des hommes et des femmes destinés à être mangés; qu'on les mît en pièces en rendant la liberté à ces pauvres prisonniers. Oli reçut enfin l'ordre de planter des croix partout. Cortès lui donna un grand nombre d'images de Notre Dame pour qu'elles fussent placées dans les villages, et il lui adressa ces paroles : « Christoval de Oli, mon fils, attention à tout faire comme je vous l'ai dit. »

Après que tous deux se furent donné le baiser d'adieu de la manière la plus cordiale, Christoval de Oli prit congé de Cortès et de toute sa maison. Il se rendit à la Villa Rica où la flotte était très-

bien préparée pour le départ, et, à une certaine date dont je ne me souviens plus[1], il s'embarqua avec tout son monde. Le beau temps favorisa son arrivée à la Havane où il trouva que l'on avait acheté les chevaux et tout l'approvisionnement. Il y rencontra cinq soldats que Diego de Ocampo avait chassés du Panuco parce que c'étaient de vrais bandits très-turbulents. J'ai déjà dit quelques-uns de leurs noms dans le chapitre qui traite de la pacification du Panuco, et je crois inutile de les nommer ici de nouveau. Le fait est qu'ils donnèrent à Christoval de Oli le conseil de se soulever contre le général, et cela sans retard, puisqu'il allait en un pays qui avait la réputation d'être riche, avec une bonne flotte bien approvisionnée, à la tête de cavaliers et de bons soldats; ils l'engageaient à cesser dès lors de regarder Cortès comme son chef et d'avoir recours à lui pour n'importe quelle affaire. Briones, dont j'ai parlé antérieurement, avait déjà fait en secret les mêmes insinuations à Christoval de Oli, ainsi qu'au gouverneur de cette île, ennemi mortel de Cortès et qui, je l'ai dit bien des fois, s'appelait Diego Velasquez. Celui-ci vint au port où se trouvait la flotte. Il fut alors convenu que tous deux s'empareraient du pays des Higueras et de Honduras pour Sa Majesté et au nom du Roi pour Christoval de Oli, à condition que Diego Velasquez pourvoirait l'expédition du nécessaire et ferait agir en Castille, pour qu'on lui attribuât le commandement du pays. Telle fut l'association formée au sujet de la flotte.

Je veux dire ici maintenant quelles étaient les qualités d'Oli et l'aspect de sa personne. Il était intrépide à pied et à cheval, extrêmement résolu, mais bien plus fait pour recevoir des ordres que pour commander aux autres. Il avait trente-six ans et il était natif des environs de Baeza ou de Linares. Il était de haute taille, fortement membré, large d'épaules, de bonne tournure, un peu blond, d'un bel aspect de visage, bien qu'ayant la lèvre inférieure fendue et comme partagée par une fissure. Il avait la voix forte et parlait d'un ton imposant; sa conversation était agréable, et, entre autres qualités, il était généreux. Au commencement de l'expédition il se montra des meilleurs serviteurs de Cortès, mais l'ambition de commander et de ne plus recevoir d'ordres l'aveugla. Ajoutez à cela les mauvais conseils et aussi cette circonstance qu'il avait été employé dans la maison de Diego Velasquez, lorsqu'il était plus jeune et qu'il exerçait l'emploi d'interprète dans l'île de Cuba. Il se souvint donc du pain dont il s'était nourri dans cette famille, quoiqu'en réalité il eût dû se reconnaître l'obligé de Cortès plus que de Diego Velasquez.

Cet accord étant fait, plusieurs habitants de l'île de Cuba, ceux surtout qui lui conseillèrent cette défection, s'embarquèrent avec

1. Ce fut en 1523.

Christoval de Oli. Comme il n'avait plus rien à faire dans l'île au sujet de ses bâtiments, son approvisionnement étant terminé, il ordonna à toute sa flotte de faire voile et il fut débarquer avec beau temps dans une anse située à quinze lieues du port de Caballos. Il y arriva le troisième jour de mai et pour cette raison il donna à la ville qu'il y fonda le nom de Triomphe de la Croix. Il nomma pour ses alcaldes et regidores les soldats que Cortès lui avait désignés à Mexico comme devant être par lui honorés et pourvus d'emplois. Il prit possession du pays pour Sa Majesté, et pour Fernand Cortès au nom du Roi.

Ces mesures étaient prises de la sorte pour que les amis de Cortès ne pussent pas croire qu'il se conduisait en rebelle, et afin de tâcher de s'en faire des alliés pour le jour où ils seraient mis au courant des choses. Il faut dire encore qu'il ignorait si le pays serait aussi riche en mines qu'on l'avait dit. Il visait donc à deux buts à la fois, c'est-à-dire que si l'on trouvait de bonnes mines et que le pays fût riche et bien peuplé, on se soulèverait avec la contrée; tandis que si les choses prenaient une moins bonne tournure, il s'en retournerait à Mexico rejoindre sa femme, reprendre ses possessions et se disculper vis-à-vis de Cortès en prétendant que, s'il s'était ainsi conduit avec Diego Velasquez, ce n'était que pour en obtenir des provisions et des hommes, sans songer aucunement à s'entendre avec lui en quoi que ce fût; qu'on avait, du reste, bien pu le voir, puisqu'il avait pris possession du pays au nom de Cortès. Telles furent donc ses arrière-pensées, ainsi que l'attestaient beaucoup de ses amis avec lesquels il s'en était expliqué. Laissons pour un moment Triomphe de la Croix dûment colonisée sans que Cortès en sache absolument rien pendant huit mois; j'aurai forcément à y revenir, et si j'abandonne ici cette affaire, c'est pour dire ce qui nous arriva à Guazacualco et comme quoi Cortès m'envoya avec le capitaine Luis Marin pacifier la province de Chiapa.

CHAPITRE CLXVI

Comme quoi nous tous qui restâmes pour colons du Guazacualco nous étions constamment occupés à pacifier les provinces qui se soulevaient; comme quoi encore Cortès donna l'ordre au capitaine Luis Marin d'aller conquérir et pacifier la province de Chiapa, et à moi de marcher avec lui et avec fray Juan de las Varillas, moine de la Merced et parent de Zuazo. De ce qui arriva dans cette expédition.

Nous étions donc en qualité de colons, dans le bourg de Guazacualco, un grand nombre de vieux conquistadores et de personnes de qualité; des étendues considérables de territoire se trouvaient répar-

ties entre nous: c'étaient la province de Guazacualco elle-même, Citla, Tabasco, Cimatan et Chontalpa; sur les hauteurs des sierras, c'étaient encore Cachula, Zoqué, Quilenes jusqu'à Cinacatan, Chamula, la ville de Chiapa des Indiens, Papanaustla et Pinula; dans la direction de Mexico c'était aussi la province de Xaltepeque, Guazpaltepeque, Chinanta, Tepeca et d'autres villages. Il nous arriva comme à la plupart des provinces de la Nouvelle-Espagne, qui, au début de la conquête, se soulevaient lorsqu'on allait demander les tributs; on y tuait même les chefs des commanderies et on s'emparait des Espagnols qu'on pouvait prendre sans danger. Aucun de nos districts ne fit défaut à la révolte; aussi ne cessions-nous jamais d'être organisés en bataillon, allant de village en village, occupés à les pacifier. Comme les habitants de Cimatan refusaient de faire acte de soumission en venant au chef-lieu et qu'ils ne tenaient nul compte des ordres qu'on leur adressait, le capitaine Luis Marin, ne voulant point envoyer contre eux un nombreux bataillon, fut d'avis que quatre colons seulement fussent traiter de la paix. On me choisit pour l'un d'eux. Les autres étaient Rodrigo de Enao, natif de Avila, un semi-Basque appelé Francisco Martin et un nommé Francisco Ximenès, natif d'Inguixuela en Estramadure. Les ordres de notre capitaine étaient d'engager les Indiens à la paix en employant pour cela des termes affectueux et bienveillants, sans proférer une seule parole qui pût les irriter.

Nous étions en route vers cette province, dont les habitations se trouvent entourées de marais et de grandes rivières, lorsque, arrivés à deux lieues du principal village, nous envoyâmes des messagers qui devaient y annoncer notre arrivée. Pour toute réponse, trois bataillons d'Indiens armés de lances et d'arcs se portèrent contre nous. Du premier choc ils tuèrent deux de nos camarades et me firent une blessure à la gorge. Comme, en ce moment, il m'était impossible de la bander et d'étancher le sang qui s'en écoulait, ma vie se trouva en un sérieux danger. Quant à mon camarade, Francisco Martin, qui n'était pas encore blessé, voyant que nous n'étions que deux pour faire front à nos ennemis, bien que nous réussissions à en blesser quelques-uns, il trouva bon de prendre la fuite et de se réfugier dans des embarcations qui stationnaient sur la rivière de Macapa. Je restai donc seul et grièvement blessé. Cherchant alors à éviter qu'on m'achevât, je m'enfonçai entre des massifs, hors de moi et à peu près sans sentiment. Lorsque je repris mes sens, je m'écriai avec une ferme résolution: « Que Notre Dame me protége, s'il est vrai que je doive mourir aujourd'hui, ici, au pouvoir de ces chiens! » Cela dit, je me ranimai de telle façon que, sortant des massifs, je tentai une trouée à travers les Indiens qui, grâce à mes entailles et à mes coups d'estoc, me laissèrent glisser entre leurs mains. A la

vérité, ils me blessèrent encore, mais je pus réussir à gagner les embarcations où se trouvait déjà mon camarade Francisco Martin avec quatre Indiens alliés, les mêmes que nous avions amenés pour porter notre bagage, et qui, nous voyant aux prises avec les Cimatèques, avaient abandonné leur charge pour se réfugier sur la rivière. Ce qui précisément nous sauva la vie, à moi et à Francisco Martin, c'est que l'ennemi perdit du temps à piller nos hardes et nos valises. Pour en finir, nous devons dire que Dieu nous fit la grâce de ne pas perdre la vie en ce lieu.

Nous traversâmes dans les embarcations cette rivière, qui est large, profonde et pleine de caïmans. De crainte que les Cimatèques ne nous suivissent, nous errâmes huit jours par les bois. La nouvelle de l'événement ne tarda pas à être connue à Guazacualco. Les Indiens qui nous avaient accompagnés, de même que les quatre qui étaient restés dans les embarcations, annoncèrent que nous étions morts. En voyant que deux de nous étaient blessés et deux autres sans vie, ils s'étaient enfuis, nous laissant dans la mêlée, et ils arrivèrent en peu de jours à Guazacualco. Comme nous ne paraissions pas et qu'on n'y avait plus de nouvelles de nous, on crut réellement que nous étions morts, ainsi que les Indiens l'avaient annoncé. Conformément à la coutume qui existait alors dans les Indes, le capitaine Luis Marin s'empressa de répartir entre d'autres conquistadores les villages que nous possédions; il avait déjà envoyé des messagers à Cortès pour lui demander les nouveaux titres de possession; notre avoir était vendu, lorsqu'après vingt-trois jours d'absence nous arrivâmes à notre chef-lieu. Nos amis s'en réjouirent, tandis que ceux qui avaient déjà reçu nos Indiens en conçurent un vif regret.

Le capitaine Luis Marin, voyant que nous ne réussissions pas à pacifier ces provinces et qu'on tuait beaucoup de nos soldats, résolut d'aller à Mexico pour demander à Cortès plus d'hommes, d'autres secours et des munitions de guerre. En attendant son retour, l'ordre nous était donné de ne point sortir du bourg pour aller à d'autres villages éloignés, et de nous limiter à ceux qui ne dépassaient pas quatre ou cinq lieues, pour nous approvisionner de vivres. En arrivant à Mexico, il rendit compte à Cortès de tous les événements, et il en reçut l'ordre de revenir à Guazacualco avec un secours de trente soldats parmi lesquels se trouvaient Alonso de Grado, dont j'ai déjà parlé, et fray Juan de las Varillas, qui était venu avec Zuazo. Celui-ci disait bien haut qu'il avait fait ses grandes études dans son collége de Santa-Cruz de Salamanca, où il naquit; on assurait même qu'il était de bonne et noble race. Cortès avait ordonné à Marin de se porter, avec tous les colons de Guazacualco et les nouveaux soldats qu'il amenait, sur la province soulevée de Chiapa, afin de la pacifier et d'y

fonder une ville. Le capitaine étant de retour avec ces ordres, nous nous préparâmes tous à faire campagne, les colons aussi bien que les nouveaux venus. Nous commençâmes par frayer des chemins à travers des bois et de mauvais marécages. Nous étendions sur ceux-ci des troncs d'arbres et des branchages, pour que les chevaux y pussent passer. Ce ne fut qu'en surmontant de grandes difficultés que nous pûmes arriver à un village nommé Tezpuntlan que jusqu'alors nous n'avions pu atteindre qu'en remontant la rivière en canots, parce qu'il n'y avait pas de communication par terre.

De là nous nous rendîmes sur la sierra à un autre village appelé Cachula. Pour qu'on ne puisse confondre, je ferai observer que ce Cachula se trouve dans la province de Chiapa, et je m'exprime ainsi parce qu'il y a près de Puebla de los Angeles un autre village du même nom. Nous gagnâmes ensuite de petits hameaux qui dépendent de Cachula. Nous nous occupâmes de nous frayer une route en remontant le bord de la rivière qui servait de communication avec Chiapa, parce qu'il n'existait aucun chemin par terre. Tous les habitants d'alentour avaient grande peur des Chiapanèques, car ils étaient en ce temps-là les meilleurs guerriers que j'eusse vus dans la Nouvelle-Espagne, en comprenant même dans la comparaison les Tlascaltèques, les Mexicains, les Zapotèques et les Minxes. Je puis bien en parler ainsi puisque jamais Mexico n'avait pu les soumettre. Cette province était alors très-peuplée; les naturels en étaient extrêmement belliqueux. Ils portaient sans cesse la guerre sur les pays limitrophes, à Cinacatan, à toutes les peuplades quilenayas de la lagune et aux villages des Zoques. Ils pillaient constamment et réduisaient en captivité d'autres peuplades où le butin était facile. Ils faisaient, avec les habitants qu'ils tuaient, des sacrifices et des bombances. Sur les chemins qui conduisent à Teguantepeque ils tenaient embusqués, en des passages difficiles, des guerriers chargés d'arrêter les marchands indiens qui trafiquaient d'une province à l'autre. Aussi les communications s'arrêtaient-elles quelquefois entre des pays voisins. Ils avaient même obligé certaines peuplades à transporter leur domicile près de Chiapa; là, ils les traitaient en esclaves et s'en servaient pour faire leurs semailles.

Revenons-en à notre expédition. C'était le temps du carême de l'an 1524, quoique je ne me rappelle pas bien la date. Avant d'arriver à Chiapa il y eut une revue de tous les cavaliers, arbalétriers et gens d'espingole faisant partie de l'expédition. Elle n'avait pu se faire plus tôt, parce que quelques-uns de notre ville et d'autres du dehors ne s'étaient pas encore réunis à nous; ils parcouraient les villages de la sierra de Cachula, demandant les tributs que l'on était obligé de leur payer. Voyant qu'un grand capitaine était là avec de vrais guerriers pour les protéger, ils osaient aller de toutes parts chez des In-

diens qui, auparavant, se refusaient à tout tribut, parce qu'ils ne faisaient pas le moindre cas de nous.

Revenons à la revue. On constata la présence de vingt-sept cavaliers propres à la guerre et cinq autres inutiles au service, quinze arbalétriers, huit hommes d'espingole, un canon, de la poudre et un soldat artilleur. Celui-ci disait qu'il avait été en Italie, et je mentionne cette vanterie parce qu'il ne valait pas grand'chose et qu'il était fort lâche. Nous avions, en outre, soixante soldats d'épée et rondache, environ quatre-vingts Mexicains et le cacique de Cachula avec quelques autres personnages pris parmi les siens. Les Indiens de Cachula dont j'ai parlé marchaient en tremblant de peur. Nous les fîmes avancer à force de flatteries, afin qu'ils nous aidassent à ouvrir la route et à porter le bagage. En avançant toujours en bon ordre, voyant que nous approchions des villages ennemis, quatre soldats dont je faisais partie, hommes très-agiles, marchaient en avant pour surveiller et découvrir la campagne. J'abandonnai mon cheval et mis pied à terre ; car des cavaliers ne pouvaient nullement courir sur ce terrain. Nous marchions avec une demi-lieue d'avance sur notre armée. Les Chiapanèques, qui sont grands chasseurs, faisaient alors la chasse au chevreuil. Ils nous virent approcher et aussitôt ils s'avertirent au moyen de grands signaux de fumée. Quand nous arrivâmes plus près de leurs habitations, nous vîmes qu'ils avaient de belles routes et de beaux plants de maïs et autres végétaux. Le premier village que nous rencontrâmes s'appelle Estapa, à quatre lieues environ de la capitale. Les habitants l'avaient abandonné. Nous y trouvâmes beaucoup de maïs, des poules et d'autres provisions qui nous fournirent l'occasion d'un bon dîner et d'un aussi bon souper.

Tandis que nous reposions dans ce village, comptant sur les veilleurs, les sentinelles et les éclaireurs dont nous nous étions entourés, deux de nos cavaliers qui couraient la campagne vinrent nous donner avis et jeter l'alarme, disant qu'un grand nombre de guerriers chiapanèques approchaient. Toujours bien sur nos gardes, nous nous portâmes au-devant d'eux, avant qu'ils arrivassent au village. Nous eûmes à soutenir une grande bataille, car ils avaient beaucoup de pieux durcis au feu, avec des machines pour les lancer, des arcs, des flèches, des lances plus longues que les nôtres et de bonnes armures de coton. Il étaient ornés de panaches et quelques-uns portaient des massues semblables aux casse-tête. Le sol du lieu où se livra la bataille leur fournissait des pierres en abondance, de sorte que les frondes nous faisaient le plus grand mal. Ils nous environnèrent de telle sorte qu'au premier choc ils tuèrent deux de nos soldats et quatre chevaux. Fray Juan, treize soldats et plusieurs de nos alliés furent atteints; le capitaine Luis Marin reçut deux blessures. La bataille dura toute l'après-midi jusqu'à ce qu'il fît nuit. Comme l'ob-

scurité était grande et que d'ailleurs l'ennemi avait éprouvé le fil de nos épées, les coups de nos escopettes, de nos arbalètes et de nos lances, il se replia, à notre plus grande joie. Nous trouvâmes quinze morts sur le champ de bataille et plusieurs blessés qui n'avaient pu fuir; deux de ceux-ci, qui étaient des personnages, nous donnèrent avis que tout le pays était en armes, prêt à nous attaquer le lendemain. Nous passâmes la nuit à enterrer les morts et à soigner les blessés, surtout notre capitaine qui se trouvait fort mal de ses blessures et avait perdu beaucoup de sang. Elles s'étaient d'ailleurs refroidies parce qu'il n'avait pas voulu se retirer de la bataille pour les faire panser à temps.

Après avoir pris ces soins, nous plaçâmes des veilleurs et des sentinelles et lançâmes des éclaireurs dans la campagne. Nos chevaux étaient sellés et bridés et tous les soldats se tenaient prêts, car il était certain que l'ennemi tomberait sur nous cette nuit même. Comme d'ailleurs nous avions déjà pu voir son intrépidité dans la dernière bataille, où ni arbalètes, ni lances, ni espingoles, ni estocades ne les pouvaient faire reculer, nous les jugions fort bons guerriers et très-hardis au combat. Un ordre du jour publié à l'instant même réglait comment, le lendemain, les cavaliers devraient attaquer en se groupant de cinq en cinq, la lance un peu croisée, sans donner de la pointe avant de mettre l'ennemi en fuite, mais bien l'arme haute, balafrer les figures, bousculer et continuer la course en avant. Déjà Luis Marin leur avait parlé bien d'autres fois de cet ordre de combat, et nous-mêmes les vieux conquistadores nous avions donné cet avis aux nouveaux venus de Castille. Mais quelques-uns de ceux-ci négligèrent d'en profiter; ils pensaient qu'en donnant un bon coup de pointe à leur adversaire, ils faisaient une grande chose. Malheureusement quatre d'entre eux arrivèrent à un résultat contraire, parce que l'ennemi porta la main sur leurs lances, s'en empara et s'en servit pour blesser leurs chevaux. Je dois dire au surplus qu'ils se réunissaient six ou sept Indiens et entouraient les chevaux de leurs bras, pensant les enlever à la force du poignet. Ils firent même rouler à terre un des cavaliers; ils l'auraient certainement enlevé pour le sacrifier si nous ne lui eussions porté secours. Malgré tout, il mourut deux jours après.

Quoi qu'il en soit, le lendemain de bonne heure, nous résolûmes de continuer notre route vers la ville de Chiapa; et certes on pouvait bien la qualifier de ville, et de ville bien peuplée encore, avec les maisons et les rues parfaitement ordonnées. Elle possédait d'ailleurs plus de quatre mille habitants, sans compter plusieurs autres peuplades d'alentour qui lui étaient assujetties. Nous marchions en bon ordre, le canon prêt à tirer et l'artilleur bien averti de ce qu'il avait à faire. A peine avions-nous avancé d'un quart de lieue que nous

nous trouvâmes en présence de toutes les forces de Chiapa; la plaine et les coteaux s'en voyaient couverts. Les guerriers étaient munis de panaches et de bonnes armures; ils avaient de grandes lances, des flèches, des pieux avec leurs machines à les lancer, ainsi que des pierres et des frondes. Ils poussaient des cris, des vociférations, des sifflets en se jetant sur nous avec une épouvantable ardeur, courant combattre corps à corps comme des lions enragés. Alors notre damné artilleur (et c'est bien damné qu'on peut dire), pris de peur, tremblant, ne sut ni viser ni mettre le feu à son canon, et lorsque, à force de cris de notre part, il réussit à tirer, il blessa trois de nos soldats et ne fit aucun mal à l'ennemi. Le capitaine, voyant la situation, fit charger tous les cavaliers marchant en pelotons ainsi que c'était convenu, tandis que les gens d'escopette, les arbalétriers et les hommes d'épée et rondache, se serrant en corps pour ne pas être coupés, nous portèrent un puissant secours. Mais les ennemis qui se précipitèrent sur nos rangs étaient si nombreux que tous autres que nous, qui avions l'expérience des grandes batailles, en eussent été grandement effrayés; et nous-mêmes nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la fermeté de nos adversaires. Fray Juan nous encourageait en assurant que Dieu et l'Empereur récompenseraient nos fatigues, tandis que notre capitaine Luis Marin nous disait : « Holà ! señores, saint Jacques et en avant ! Enfonçons encore une fois l'ennemi avec résolution. » Et aussitôt, redoublant nos efforts, nous les attaquâmes de telle manière qu'en un instant nous leur fîmes tourner le dos.

Comme le sol était pierreux, il ne se prêtait guère au mouvement de nos chevaux; aussi la poursuite était-elle difficile. En essayant d'atteindre les fuyards, cependant, nous nous étions éloignés un peu du champ de bataille en nous tenant fort peu sur nos gardes, rendant grâces à Dieu pour notre grand succès et croyant que bien certainement l'ennemi ne se rallierait plus, au moins ce jour-là. Et pourtant, derrière un groupe de rochers se cachaient des bataillons en plus grand nombre que les précédents. Ils étaient pourvus de toutes armes; plusieurs d'entre eux portaient des cordes, dans le but de lacer nos chevaux et de les faire tomber ensuite en tirant sur les lacs. Ils avaient préparé également et tendu en différents endroits plusieurs filets pareils à ceux qui leur servent à prendre des chevreuils, afin d'en embarrasser nos montures. Ils tenaient, enfin, en réserve une bonne provision de cordes pour nous garrotter. Tous ces bataillons que je viens de dire s'élancent à notre rencontre et, nous attaquant comme de solides guerriers, ils nous criblent de pieux, de flèches et de pierres, au point de blesser encore une fois presque tous nos hommes. Ils prirent quatre lances à nos cavaliers et tuèrent deux soldats et cinq chevaux. Ils emmenaient au milieu d'eux une vieille Indienne très-grosse. Ils la tenaient, disait-on, pour une déesse. En

sa qualité de devineresse, elle avait assuré qu'aussitôt qu'elle arriverait en personne à l'endroit où nous combattrions, la victoire se déclarerait contre nous. Elle portait de l'encens et des idoles de pierre sur un de ses bras; son corps était peint en entier et du coton était partout collé sur cet enduit. Elle s'élança sans la moindre crainte au milieu des Indiens nos alliés qui s'avançaient en corps avec leurs commandants. En un moment la maudite déesse fut mise en pièces.

Cependant, en voyant une si grande multitude de guerriers ennemis combattre avec une telle audace, le capitaine Luis Marin et nous tous en éprouvâmes une grande surprise. Après avoir prié le moine de nous recommander à Dieu, nous attaquâmes dans l'ordre habituel et, rompant peu à peu les rangs des Indiens, nous réussîmes à les faire fuir. Les uns cherchèrent un refuge dans des amas de rochers, les autres s'élancèrent dans la rivière voisine et s'échappèrent à la nage, car ce sont d'excellents nageurs. Après cette nouvelle déroute, nous nous reposâmes un moment, le moine chanta un *Salve* que quelques soldats, bons chanteurs, accompagnèrent dans un très-juste accord, et nous les imitâmes tous en rendant grâces à Dieu. Nous trouvâmes le lieu où se donna la bataille couvert de morts et de blessés ennemis.

Nous convînmes de nous rendre à un village situé sur le bord de la rivière à peu de distance de la capitale. Il y avait là d'excellentes prunes; nous étions, en effet, en carême, et c'est l'époque de la maturité de ce fruit qui réussit très-bien en cet endroit. Nous y restâmes la plus grande partie du jour occupés à enterrer les morts en un lieu où les naturels du pays ne pussent ni les voir ni les découvrir. Nous pansâmes les soldats blessés et dix chevaux, et nous résolûmes de passer là la nuit en prenant la précaution de nous protéger par des veilleurs et des espions. Un moment après minuit, nous vîmes venir à notre campement dix Indiens de qualité provenant des peuplades qui avoisinent la capitale de Chiapa; ils traversaient la rivière, qui est très-profonde en cet endroit, dans cinq embarcations dont ils maniaient les rames sans bruit. C'étaient, comme j'ai dit, dix personnages indiens des villages placés sur la rive. Aussitôt qu'ils débarquèrent de notre côté, ils furent arrêtés par nos veilleurs et ils parurent s'en réjouir. Arrivés devant notre capitaine, ils lui dirent : « Señor, nous ne sommes pas Chiapanèques; nous sommes natifs des provinces de Xaltepeque. Ces maudits habitants de Chiapa nous ont tué beaucoup de monde dans les guerres qu'ils nous ont faites, et ils ont emmené en captivité dans ce pays la plupart des survivants de nos villages avec femmes et enfants. Ils nous ont pris tout notre avoir et depuis douze ans ils nous tiennent en esclavage; nous labourons leurs terres pour leurs semailles et leurs plants de maïs;

ils nous forcent à aller à la pêche et nous obligent à faire tous les métiers, tandis qu'ils nous prennent nos filles et nos femmes. Nous venons vous donner avis que nous vous amènerons cette nuit même un grand nombre d'embarcations pour que vous passiez la rivière, chose que vous ne pourriez faire autrement sans grande difficulté; nous vous indiquerons aussi un gué qui, à la vérité, est un peu profond. Mais ce que nous vous demandons en grâce, capitaine, c'est qu'après vous avoir rendu ce service, lorsque vous aurez décidément vaincu et défait ces Chiapanèques, vous nous donniez le pouvoir de sortir d'entre leurs mains et de retourner dans nos pays. Pour que vous ne doutiez pas de la vérité de nos paroles, nous vous offrirons en présent trois joyaux d'or qui furent des diadèmes; nous les tenons cachés dans les embarcations avec lesquelles nous avons passé l'eau et qui sont actuellement sur la rivière avec nos frères et camarades. Nous vous apportons aussi des poules et des prunes. »

Ils demandèrent la permission d'aller chercher ces objets bien en silence, de peur d'être aperçus par les Chiapanèques qui veillaient et gardaient les passages de la rivière. En entendant ce discours et voyant l'aide inespérée qui lui arrivait pour traverser ce puissant et rapide cours d'eau, notre capitaine rendit grâces à Dieu, se montra plein de bienveillance pour ces messagers et promit non-seulement de faire ce qu'ils demandaient, mais encore de leur donner des étoffes et leur part des dépouilles de la capitale. Il sut par eux que dans les dernières batailles nous avions tué ou blessé plus de cent vingt Chiapanèques et que l'ennemi avait préparé pour le lendemain d'autres guerriers en grand nombre. Ces émissaires disaient encore qu'on obligeait les habitants de leurs villages à combattre contre nous, mais que nous n'avions rien à craindre d'eux, attendu qu'ils étaient disposés à nous secourir. Ils ajoutaient que les Chiapanèques se disposaient à nous attendre au passage de la rivière, quoiqu'ils regardassent comme impossible que nous eussions la pensée de l'effectuer; mais que si nous en arrivions là, c'était sur ce passage qu'ils comptaient pour nous mettre en déroute. Après nous avoir donné cet avis, deux des Indiens restèrent avec nous et les autres regagnèrent leurs villages pour y donner l'ordre de nous amener de très-bonne heure vingt embarcations; ils remplirent ainsi parfaitement leurs promesses.

Après leur départ, nous prîmes quelque repos le restant de la nuit, non sans avoir recours à nos précautions en veilleurs, espions et bonnes rondes, parce que nous entendions déjà la rumeur des guerriers ennemis qui se rassemblaient sur la rive au son des trompettes et cornets et aux battements des tambours. Le jour se fit et nous vîmes qu'on nous amenait ouvertement les embarcations, à la vue des habitants de Chiapa. Ceux-ci, paraît-il, avaient découvert que les ré-

sidents des villages, se révoltant contre eux, s'étaient fortifiés et se déclaraient pour nous. On en avait pris quelques-uns; les autres s'étaient barricadés dans un grand temple, et il en était résulté que la guerre s'allumait entre les Chiapanèques et les peuplades que je viens de dire. Nos nouveaux amis s'empressèrent de nous montrer le gué, nous engageant à passer la rivière en toute hâte, de peur qu'on n'eût le temps de sacrifier les camarades qu'on leur avait pris cette nuit même. Nous arrivâmes au gué qu'on nous indiqua; malheureusement il était très-profond. Nous nous mîmes alors dans le meilleur ordre, arbalétriers, gens d'escopette, cavaliers, nos nouveaux alliés des villages dans leurs embarcations, tous en corps pour mieux supporter la force du courant, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Nous réussissions grâce à Dieu à traverser et à approcher de la rive opposée; mais, avant de l'atteindre, nous vîmes venir à nous un grand nombre de guerriers ennemis qui firent pleuvoir sur nos hommes des pieux lancés avec leurs machines, ainsi qu'une grêle de flèches, de pierres et de grandes piques, qui blessèrent la plupart d'entre nous; quelques-uns furent atteints deux ou trois fois. Deux chevaux furent tués; un cavalier, appelé Guerra ou Guerrero, natif de Tolède, étant entré dans le fort du courant, se noya pendant le passage, et son cheval arriva seul à terre. Toujours est-il qu'on nous retint un bon moment dans l'eau; car, ne pouvant faire reculer l'ennemi, il nous était impossible de gagner la rive. Mais, en ce moment, les gens des villages qui s'étaient enhardis contre les Chiapanèques vinrent les prendre par derrière, blessant et tuant un grand nombre de ceux qui nous retenaient dans la rivière en combattant. Ils firent ainsi éclater la grande animosité qu'ils ressentaient pour avoir été maintenus un si grand nombre d'années en captivité. Grâce à ce secours, nous finîmes de prendre terre, nous tous les cavaliers d'abord, et ensuite les arbalétriers, les gens d'escopette, les soldats d'épée et de rondache et nos alliés mexicains. Nous donnâmes à nos ennemis une si rude leçon que pas un ne put tenir. Immédiatement, sans perdre de temps, formant nos rangs en bon ordre, enseignes déployées, un grand nombre d'Indiens des petits villages nous accompagnant, nous fîmes notre entrée dans la capitale.

Nous arrivâmes ainsi à la partie la plus peuplée du centre de la ville où s'élevaient les oratoires et le grand temple; mais les maisons étaient là si rapprochées les unes des autres, que nous ne voulûmes pas nous hasarder à y établir nos quartiers. Nous préférâmes la campagne et les parties habitées où nous ne courions aucun péril, allât-on jusqu'à y mettre le feu. Notre capitaine envoya inviter à la paix les caciques et les chefs de la capitale, employant pour messagers trois Indiens des villages qui s'étaient joints à nous et dont l'un s'appelait Xaltepeque. Il leur adjoignit six chefs chiapanèques que nous avions

faits prisonniers dans les dernières batailles. On devait dire aux Indiens qu'ils eussent à venir faire leur soumission, que le passé leur serait pardonné; que, s'ils ne se présentaient pas, nous les irions chercher, portant chez eux une guerre pire que celle qu'ils venaient de subir et dans laquelle nous brûlerions leur capitale. Ces fières paroles les décidèrent à venir sur l'heure. Ils apportèrent même un présent en or, en se disculpant de leurs attaques contre nous. Ils jurèrent, du reste, obéissance à Sa Majesté et prièrent Luis Marin de ne pas permettre que nos alliés incendiassent aucune maison; car ceux-ci, avant d'entrer dans la ville, avaient brûlé plusieurs édifices dans un petit village que nous rencontrâmes en deçà de la rivière. Notre capitaine promit d'agir ainsi qu'ils le demandaient et il donna l'ordre, en effet, aux Mexicains qui marchaient avec nous et à nos alliés de Cachula de ne causer aucun dégât ni dommage. Je crois devoir dire encore que ce Cachula, dont je parle, n'est pas celui qui est situé près de Mexico, mais bien un village appelé de même et qui s'élève sur la route de Chiapa en des sierras par où nous passâmes.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que nous trouvâmes, dans cette ville, trois cages construites avec des barreaux en bois et pleines de captifs attachés avec des colliers au cou. C'étaient des prisonniers faits sur les grandes routes. Les uns étaient de Guantepeque, les autres Zapotèques. Il y avait des Quilènes et même quelques naturels de Soconusco. Nous les délivrâmes de leurs prisons et chacun s'en fut dans son pays. Nous vîmes dans les temples de bien laides figures d'idoles qu'on adorait; fray Juan brisa tout cela. Nous trouvâmes devant ces images grand nombre d'hommes et d'enfants sacrifiés, ainsi que beaucoup de choses qui nous révélèrent les vices contre nature auxquels se livraient ces Indiens. Luis Marin ordonna de faire savoir à tous les villages des environs qu'ils eussent à se soumettre et à venir jurer obéissance à Sa Majesté. Les premiers qui se présentèrent furent les habitants de Cinacatan, Copanaustla, Pinola, Guequiztlan, Chamula et d'autres villages quilènes dont je ne me rappelle pas les noms, ainsi que quelques peuplades de la langue zoque. Tous jurèrent obéissance à Sa Majesté. Il étaient stupéfaits qu'étant si peu nombreux nous eussions pu vaincre les Chiapanèques; ils en témoignèrent du reste une grande satisfaction, parce qu'ils étaient au plus mal avec eux.

Nous restâmes cinq jours dans cette ville. Fray Juan y dit la messe; quelques soldats se confessèrent, le moine fit un sermon aux Indiens en parlant leur langue qu'il savait très-bien et que les naturels se réjouirent d'entendre. Ils adorèrent la sainte croix; ils disaient qu'ils se feraient baptiser; que nous paraissions être de braves gens, et ils s'éprirent d'affection pour fray Juan. En ce même temps, un

soldat de notre armée s'écarta de notre camp et s'en fut, sans licence du capitaine, au village de Chamula qui avait fait sa soumission. Il emmenait avec lui un Indien mexicain de nos alliés. Il demanda de l'or aux habitants en disant que c'était par ordre du capitaine. On lui donna quelques joyaux, et, comme on se refusait à lui en donner davantage, il fit prisonnier le cacique. Témoins de cet excès, les gens du village voulurent mettre à mort ce militaire imprudent et étourdi; non-seulement ils se révoltèrent, mais ils entraînèrent dans la révolte les habitants d'un autre village voisin appelé Gueyhuistlan.

Aussitôt que le capitaine Luis Marin connut cette aventure, il fit arrêter ce soldat et ordonna qu'on le transportât par des moyens rapides jusqu'à Mexico où Cortès prendrait soin de le châtier. Luis Marin fut obligé d'agir ainsi parce que ce militaire comptait parmi les principaux de l'armée. Pour son honneur, je ne dirai pas ici son nom, jusqu'à ce que s'en présente une occasion nouvelle, lorsqu'il se rendra coupable d'un pire méfait; car il était méchant et cruel avec les Indiens, ainsi que je le dirai plus loin. Cela étant fait, Luis Marin fit prier les habitants du village de Chamula de venir traiter de leur soumission, en faisant savoir qu'il avait châtié par son envoi à Mexico l'Espagnol qui fut leur demander de l'or et commit des excès chez eux. Ils nous firent une mauvaise réponse, et elle dut nous paraître d'autant plus mauvaise que nous craignîmes le soulèvement des autres villages d'alentour. Il fut donc convenu que nous marcherions contre les révoltés et que nous n'abandonnerions pas la partie avant qu'ils se soumissent. Cette résolution étant prise, fray Juan adressa de doucereuses paroles aux caciques chiapanèques et, s'exprimant en leur langage qu'il connaissait déjà, leur enseigna les vérités relatives à notre sainte foi, les exhorta à abandonner leurs idoles, leurs sacrifices, leurs vices contre nature et leurs vols; il planta des croix et plaça l'image de Notre Dame sur un autel que nous leur fîmes élever. Notre capitaine leur exposa que nous étions les vassaux de Sa Majesté impériale, ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il convenait de leur dire. Après cela nous fîmes occuper plus de la moitié de la capitale par nos colons. Quant aux habitants des deux villages qui devinrent nos alliés, nous fournirent des embarcations pour passer la rivière et nous aidèrent de leurs secours dans la guerre, ils sortirent de la domination des Chiapanèques avec tous leurs biens, leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui formaient le village de Xaltepeque furent s'établir à dix lieues de Chiapa en descendant la rivière; tandis que les habitants d'Istatlan s'en revinrent dans leur pays de Guantepeque.

Revenons-en à notre départ pour Chamula. Nous envoyâmes prier les habitants de Cinacatan, qui étaient des gens cultivés, la plupart trafiquants, de vouloir bien nous amener deux cents Indiens pour

porter nos bagages. Nous les avertissions en outre que nous passerions par leur village qui se trouve sur la route de Chamula. Notre capitaine demanda à la ville de Chiapa deux cents autres Indiens guerriers, munis de leurs armes, pour marcher avec nous. Tout cela fut accordé sans retard. Nous sortîmes un matin de la capitale et fûmes passer la nuit sur des salines où les habitants de Cinacatan avaient pourvu à tous nos besoins et, le lendemain, vers midi, nous arrivâmes à leur village où nous séjournâmes durant la fête de Pâques de Résurrection. De là nous fîmes encore offrir la paix aux Chamultèques, mais ils ne l'acceptèrent pas. Il nous fallut donc marcher contre eux. Leurs demeures se trouvaient à environ trois lieues de distance de Cinacatan, dans une situation qui transformait le village en véritable forteresse très-difficile à prendre. Il était d'ailleurs défendu par un fossé profond, du côté où nous devions attaquer. La position était plus difficile encore et plus forte dans d'autres directions. Aussitôt que nous approchâmes avec notre armée, ils lancèrent sur nous, des hauteurs, tant de pieux, de pierres et de flèches que le sol en était couvert. Ils étaient armés de lances d'une grande dimension, terminées par des lames d'obsidienne de deux *varas* de long et plus tranchantes que nos épées. Ils étaient munis aussi d'une sorte de rondache en forme de bouclier oblong, qui leur sert à couvrir tout leur corps au moment du combat. Ils le plient, quand ils n'en ont pas besoin, de manière à n'en être plus gênés. Comme j'ai dit, du reste, ils mettaient tant d'ardeur à lancer leurs flèches et leurs pierres qu'ils blessèrent cinq de nos soldats et deux chevaux. Avec cela des cris, des hurlements, des sifflets, le bruit des tambours, le son de leurs conques marines.... c'était à remplir de frayeur quiconque ne les eût pas connus. Voyant tout cela, Luis Marin comprit bien que les chevaux ne pourraient rendre aucun service sur ce sol rocailleux : il les fit descendre en plaine et abandonner la côte escarpée en forme de fortin où nous nous trouvions. Il donnait cet ordre aussi à cause de la crainte que l'on avait de voir tomber sur nos derrières les guerriers de Quyathuitlan[1] qui s'étaient soulevés, et dans le but de nous en garantir par la résistance de nos cavaliers.

Cela fait, nous commençâmes à envoyer des flèches à l'ennemi et à l'attaquer à coups d'escopette. Mais nous ne pouvions lui faire aucun mal derrière les palissades dont il s'était couvert, tandis que lui, au contraire, réussissait à blesser un grand nombre des nôtres. C'est ainsi que nous passâmes ce premier jour à reconnaître que nos adversaires ne faisaient aucun cas de nous. Si nous tentions un semblant d'assaut dans les points où ils avaient élevé des palissades crénelées,

1. L'auteur écrit ainsi, mais c'est évidemment le même village qu'il a déjà appelé Gueyhuistlan deux pages plus haut.

nous trouvions en face de nous, placés là pour la défense des points que nous attaquions, plus de deux mille hommes armés de lances. Nous aventurer d'ailleurs à entrer de force dans l'intérieur de leurs défenses, c'était nous exposer à être précipités de si haut que nous serions tombés en morceaux jusqu'au fond, et ce n'était pas la peine d'aller courir ce grand risque. Après avoir délibéré sur le genre d'attaque que nous devions adopter, nous tombâmes d'accord que nous ferions venir du bois et des planches d'un village voisin abandonné. Nous en construisîmes des machines à abri, sous chacune desquelles vingt hommes pouvaient tenir. Ainsi protégés, nous aidant de pioches, de pics en fer que nous avions, ainsi que d'une sorte de houe en bois que nous trouvions dans le pays, nous creusions au-dessous de leurs travaux de défense et nous les faisions écrouler. Nous réussîmes ainsi à ouvrir une brèche; d'autre façon nous ne serions parvenus à rien. Nous avions tout étudié, en effet, et reconnu qu'à plus d'une lieue de là, en suivant le contour de la place, se trouvait une mauvaise porte encore plus difficile à forcer que celle où nous nous obstinions, parce qu'au-dessous d'elle il y avait une descente presque à pic, de telle façon que vouloir entrer par là, c'était à vrai dire tenter les abîmes. Revenons donc à nos palissades-abris. Grâce à leur secours, nous réussissions à ruiner les ouvrages de l'ennemi. Il est vrai qu'on nous lançait, des hauteurs, de la poix et de la résine en feu, de l'eau bouillante mêlée de sang et quelquefois de la braise et des cendres incandescentes. On nous causait donc de grands dommages; et d'autant plus qu'en nous lançant beaucoup de grosses pierres, nos adversaires réussirent à démolir nos engins. Il fallut reculer pour les réparer. Cela fait, nous revînmes sur les Indiens. Mais quand ils virent que nous agrandissions les brèches, quatre de leurs papes, accompagnés de quelques personnages de qualité, montèrent sur leurs travaux de défense en se couvrant de leurs boucliers et se protégeant par des panneaux de bois, et ils nous dirent : « Vous voulez donc de l'or? Entrez dans notre place, nous en avons beaucoup. » Et ils accompagnèrent ces paroles d'une avalanche d'or fin, de grains vides et autres joyaux contournés en spirale ou simulant le canard; tout cela était suivi d'une nuée de flèches, de pieux et de pierres. Nous avions déjà ouvert deux brèches, mais la nuit tombait et, comme d'ailleurs il se mit à pleuvoir, il nous fallut renvoyer le combat au jour suivant. Nous passâmes là la nuit en nous entourant des meilleures précautions. Notre capitaine fit ordonner en même temps à nos cavaliers qui se trouvaient en plaine de ne pas s'éloigner de leurs positions et d'avoir leurs chevaux sellés et bridés.

Quant aux Chamultèques, ils passèrent la nuit à battre leurs atabales, à sonner de leurs trompettes, criant, vociférant et disant qu'ils nous tueraient tous le lendemain, attendu que leur idole le leur avait as-

suré. Quand le jour parut, nous recommençâmes à travailler à agrandir les brèches en nous protégeant de nos abris. De leur côté, nos ennemis s'ingéniaient à la défense avec grand courage. Ils blessèrent même ce jour-là cinq des nôtres; je reçus, pour ma part, un bon coup de lance qui traversa ma cuirasse, et certainement j'en fusse mort si mes défenses n'eussent été bien matelassées de coton; car, malgré leur parfaite facture, elles furent traversées, beaucoup de coton en sortit et je fus blessé, mais légèrement. Il était plus de midi; il tomba une pluie fort abondante, à laquelle succéda un épais brouillard. Comme ces sierras sont élevées, il y a souvent des nuages et l'eau y tombe en grande quantité. Notre capitaine, sous cette grosse averse, s'éloigna du combat; mais comme j'avais plus que lui l'habitude des vieilles guerres du Mexique, je remarquai qu'au moment où le brouillard s'épaississait, nos ennemis lançaient moins de cris qu'auparavant; je les vis s'adosser à leurs huttes et à leurs défenses, tandis que, de leurs nombreuses lances qui dépassaient les barbacanes, environ deux cents seulement continuaient à remuer. Je soupçonnai qu'ils voulaient s'éloigner ou que déjà ils faisaient ce mouvement. Je me hasardai donc à entrer par une brèche, suivi d'un de mes camarades. Nous nous trouvâmes en face de deux cents guerriers qui se jetèrent sur nous à grands coups de lances, et, si des Indiens de Cinacatan ne fussent venus à notre secours, en appelant nos soldats, qui s'empressèrent de nous suivre sur la brèche, c'en était fait de nos existences. Les Chamultèques qui nous résistaient avec leurs lances, voyant approcher ce renfort, prirent le parti de fuir, attendu que leurs camarades s'étaient déjà retirés dès le début du brouillard. Notre capitaine avec tous ses soldats et ses alliés entra dans la place. Tout ce qui était transportable en avait été enlevé; les enfants et les femmes avaient fui en passant par la porte difficile située sur un ravin très-profond et accessible seulement par une mauvaise montée, moins praticable encore à la descente. Nous leur fîmes une poursuite dans laquelle on prit beaucoup de femmes et d'enfants, ainsi que trente hommes. On ne trouva pas de dépouilles de valeur dans le village, mais seulement quelques provisions.

Après avoir fait notre butin, nous nous retirâmes dans la direction de Cinacatan et nous fûmes d'avis de camper sur le bord d'une rivière à l'endroit même où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de Ciudad Real, qu'on appelle aussi Chiapa de los Españoles. Ce fut là que Luis Marin choisit parmi les prisonniers six Indiens avec leurs femmes, pour les charger d'inviter les gens de Chamula à se présenter sans crainte, sur la promesse qu'on leur rendrait tous les prisonniers. Les envoyés remplirent leur mission et, dès le lendemain, les vaincus vinrent faire soumission et emmenèrent tout leur monde sans qu'il restât un seul homme avec nous. Après que ce village eut juré obéis-

sance à Sa Majesté, Luis Marin le mit en mon pouvoir, parce que Cortès lui avait écrit de Mexico qu'il eût à me donner une des meilleures localités conquises. Luis Marin agit ainsi parce que j'étais de ses bons amis et que je fus le premier soldat qui entra dans la place. Cortès m'envoya expressément les titres de ma commanderie. Je reçus les tributs de huit années. Ciudad Real n'était pas encore fondée; elle se fonda plus tard au détriment de ma colonie qui servit à cette fin.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que je priai frère Juan de prêcher à mes Indiens. Il le fit volontiers. Il éleva un autel, planta une croix et exposa une image de la Vierge. Quinze personnes furent baptisées tout d'abord. Le moine avait l'espoir qu'ils seraient bons catholiques, et je m'en réjouissais, parce que j'avais pour eux l'affection que l'on a pour son bien. Mais nous devons dire que, malgré la pacification de Chamula, les gens de Guegustitlan [1] qui s'étaient soulevés refusaient de se soumettre, en dépit des appels que nous leur faisions. Notre capitaine fut donc d'avis d'aller à eux dans leurs villages, et je dis villages parce qu'il y en avait trois, tous situés sur des hauteurs fortifiées. Nous laissâmes nos blessés et nos bagages à l'endroit où nous avions placé notre campement, et nous tous, les plus sains et les plus agiles, nous accompagnâmes notre capitaine, avec trois cents Indiens guerriers, que les habitants de Cinacatan nous donnèrent. Il y avait environ quatre lieues du point où nous étions aux villages de Guegustitlan. Nous suivions notre route, lorsque nous trouvâmes tous les chemins embarrassés de madriers et d'arbres abattus, de façon que des chevaux n'y pouvaient passer. Nous déblayâmes tout cela en enlevant les madriers et les arbres. Nous fûmes à l'un des trois villages, qui était situé en un lieu fortifié. Nous le trouvâmes rempli de combattants qui commencèrent à crier, à vociférer et à lancer sur nous des pieux et des flèches. Ils avaient des lances, des boucliers oblongs et des espadons à deux mains faits avec de l'obsidienne, qui coupent comme un rasoir, et semblables à ceux de Chamula. Obéissant aux ordres de notre capitaine, nous montions vers la forteresse qui était d'un accès encore plus difficile que celle de Chamula, lorsque ses habitants furent d'avis de prendre la fuite et d'abandonner le village sans y laisser aucune provision. Les Cinacatèques prirent deux Indiens qu'ils amenèrent au capitaine. Il les fit mettre en liberté pour qu'ils fussent inviter à la paix tous leurs compatriotes. Nous attendîmes un jour la réponse. Au bout de ce temps, ils se soumirent tous et apportèrent quelques présents en or de peu de valeur, avec des plumes de *quetzales*, ornement très-estimé parmi eux. Ensuite nous nous en revînmes à notre camp.

1. C'est une autre orthographe du même village déjà présenté sous deux aspects.

Nous ne parlerons pas d'une foule d'autres choses qui se passèrent et qui intéressent peu notre récit, mais nous dirons qu'après avoir regagné nos quartiers, nous débattîmes en conseil la question de savoir s'il ne serait pas bon de fonder une ville dans le lieu même où nous étions, ainsi que Cortès nous l'avait ordonné. Quelques-uns de nous disaient que ce serait convenable, tandis que d'autres parmi ceux qui possédaient de bons Indiens à Guazacualco étaient d'avis contraire. Ils donnaient pour raisons que nous n'avions pas de fers pour les chevaux, que nous étions peu nombreux, presque tous blessés, en présence d'un pays très-garni d'habitants, de villages pour la plupart fortement défendus et situés sur des sierras élevées; que nous ne pourrions point nous soutenir, ni faire usage de nos chevaux.... Ils disaient encore une infinité d'autres choses. Le pire fut que le capitaine Luis Marin et le notaire royal Diego de Godoy, qui se mêlait de toutes choses, n'avaient pas un grand désir de coloniser, mais aspiraient plutôt à retourner à nos installations de Guazacualco. D'autre part, Alonso de Grado, dont j'ai déjà parlé précédemment, personnage plus brouillon qu'homme de guerre, était porteur, paraît-il, d'un titre secret de commanderie signé de Cortès, lui donnant, après pacification, la moitié de la ville de Chiapa. S'appuyant sur ce titre, il réclamait au capitaine Luis Marin l'or que donnèrent les Indiens et celui que l'on prit dans les temples de cette capitale. Cela formait environ la somme de quinze cents piastres. Mais Luis Marin prétendait que ce butin devait servir à payer les chevaux tués dans cette expédition. Pour cela, et à l'occasion d'autres désaccords, ils étaient fort mal ensemble. Il y eut entre eux un tel échange de paroles qu'Alonso de Grado, qui avait un mauvais naturel, s'oublia dans son langage. Celui qui s'entremettait pour aigrir les choses, c'était le notaire Godoy lui-même. Il en résulta que Luis Marin les fit arrêter tous les deux et les maintint les fers aux pieds et aux mains pendant six ou sept jours. Il résolut d'envoyer Alonso de Grado prisonnier à Mexico, tandis qu'à force d'offres, de promesses et grâce à certaines interventions, il remit Godoy en liberté. C'était le pire qu'il pouvait faire; car Grado et Godoy s'entendirent aussitôt pour écrire à Cortès par voie rapide et lui dire le plus grand mal de Luis Marin. Alonso de Grado s'adressa même à moi, me priant d'écrire pour le disculper auprès de notre général en lui disant du mal de Marin, parce que Godoy prétendait que Cortès donnerait tout crédit au contenu de ma lettre. J'écrivis, en effet, mais pour rapporter ce qui me paraissait être la vérité, n'accusant nullement le capitaine Marin. Toujours est-il que celui-ci envoya Grado prisonnier à Mexico, après lui avoir fait jurer qu'il se présenterait à Cortès dans le délai de quatre-vingts jours, attendu que, par la voie que nous avions suivie, il y avait cent quatre-vingt-dix lieues de Cinatan à la capitale.

Quoi qu'il en soit de toutes ces discordes et de ces embarras, aussitôt Grado parti, nous résolûmes d'aller châtier les habitants de Cinatan qui avaient tué les deux Espagnols, lorsque nous eûmes la chance, le Basque Francisco Martin et moi, d'échapper de leurs mains. Quand nous étions en route pour arriver chez des peuplades dites de Tapelola, et bien avant d'y parvenir, nous eûmes à traverser des passages si mauvais dans la sierra, soit pour la montée, soit pour la descente, qu'il parut très-difficile de pouvoir franchir ces obstacles. Luis Marin fit prier les caciques de ces villages de vouloir bien arranger les chemins de manière à rendre le passage possible. Ils s'empressèrent d'obéir. Les chevaux passèrent, au prix de mille fatigues. Nous gagnâmes de là d'autres villages appelés Silo, Suchiapa et Coyumelapa, et enfin Panguaxaya. Après cela, nous arrivâmes à un ensemble de peuplades appelées Tecomayacatal et Teapan qui en ce temps-là ne formaient qu'un seul village des plus considérables de cette province, ayant ses maisons très-rapprochées les unes des autres. Il dépendait, du reste, de la commanderie qui m'était attribuée par Cortès. La population qui y était très-nombreuse se réunit aux habitants d'autres peuplades et tous ensemble vinrent nous attaquer au passage d'une rivière très-profonde qui traverse leur grand village. Ils blessèrent six soldats, tuèrent trois chevaux et nous obligèrent à combattre un bon moment avec eux. Nous pûmes néanmoins traverser le cours d'eau et les mettre en fuite. Ils gagnèrent la montagne après avoir incendié eux-mêmes leurs maisons. Nous passâmes cinq jours à soigner les blessés et à faire de petites expéditions où l'on prit de fort bonnes Indiennes.

Nous envoyâmes alors proposer la paix à nos ennemis, en promettant de leur rendre les prisonniers que nous avions faits et de leur pardonner les méfaits de la dernière guerre. La plupart des Indiens se présentèrent et peuplèrent de nouveau leurs villages en réclamant leurs femmes et leurs enfants conformément à notre promesse. Le notaire Diego de Godoy conseillait au capitaine Luis Marin de ne pas les rendre et de les marquer au fer du Roi, attendu qu'on était dans l'habitude d'en agir ainsi envers tous ceux qui se rebellaient sans motif après avoir juré obéissance. Godoy ajoutait que, puisque ces villages nous avaient attaqués, nous criblant de flèches et nous tuant trois chevaux, on devait se rembourser de la valeur de ces montures au moyen des Indiens captifs. Quant à moi, je répliquai qu'il ne fallait point les marquer, que ce ne serait point juste, puisqu'ils venaient pacifiquement se soumettre. Nous eûmes à ce sujet, Godoy et moi, un sérieux débat; nous nous lançâmes de gros mots et même quelques estocades dont nous nous blessâmes tous deux, jusqu'à ce qu'on nous séparât et qu'on nous apaisât. Le capitaine Luis Marin était excellent; il n'avait pas de méchanceté; aussi dit-il

qu'il n'était point juste de faire le contraire de ce qu'en grâce je demandais. Il donna l'ordre qu'on rendît aux caciques toutes les femmes et la plupart des autres prisonniers, et, cela fait, nous les laissâmes dans leurs demeures, complétement pacifiés.

De là nous marchâmes sur le bourg de Cinatan et les peuplades de Talatupan. Avant d'y arriver, nous nous aperçûmes que les habitants avaient élevé des ouvrages en bois percés de meurtrières, à côté d'une forêt et non loin de grands marécages. Aussitôt que nous approchâmes, ils firent pleuvoir tout à coup sur nous une grêle de flèches avec non moins d'entente que de courage. Ils blessèrent vingt soldats, tuèrent deux chevaux, et si nous n'avions point réussi à prendre immédiatement le dessus en détruisant leurs ouvrages et leurs meurtrières, ils nous en eussent tué et blessé bien davantage. Ils coururent se réfugier sur les marécages. Les Indiens de ces provinces sont de très-bons archers ; ils traversent avec leurs flèches deux armures bien matelassées de coton superposées l'une à l'autre, ce qui n'est pas une mince affaire. Nous restâmes deux jours dans ce village, les engageant à venir faire leur soumission ; mais ils s'y refusèrent. Nous étions, quant à nous, très-fatigués. Il y avait là un grand nombre de marécages recouverts d'une couche mobile sur laquelle ni chevaux, ni aucune personne ne peuvent s'aventurer sans s'embourber ; on n'en sort qu'en se traînant sur les pieds et les mains, et encore est-ce merveille qu'on y réussisse, tant ces marais sont dangereux.

Pour ne pas m'étendre plus longuement à ce sujet, j'en viendrai à dire que nous fûmes tous d'avis de retourner à notre bourg de Guazacualco. Nous passâmes par de certains villages de la Chontalpa appelés Guimango, Nacatxu, Xuica, Teotitan Copilco, d'autres endroits encore, et Ulapa et les rivières de Ayagualulco et de Tonala. Nous arrivâmes enfin au bourg de Guazacualco. Sur l'or pris à Chiapa et à Chamula, on préleva le sou par livre pour payer les chevaux qui avaient été tués dans l'expédition.

Pour changer de sujet, nous dirons qu'Alonso de Grado arriva à Mexico devant Cortès, qui, sachant les motifs de son voyage, lui dit d'un ton irrité : « Comment donc, señor Alonso de Grado, vous ne pouvez décidément tenir en place nulle part? Ce dont je vous prie c'est que vous changiez cette mauvaise habitude ; sinon, je vous enverrai à l'île de Cuba, dussé-je pour cela vous donner trois mille piastres, pour que vous en puissiez vivre ; car je ne puis plus vous souffrir. » Mais Alonso de Grado s'humilia de telle sorte qu'il parvint encore une fois à être bien avec Cortès à qui Luis Marin et fray Juan avaient cependant écrit tout ce qui était arrivé.

Je m'arrêterai là pour dire ce qui advint dans la capitale d'Espagne relativement à l'évêque de Burgos, archevêque de Rosano.

CHAPITRE CLXVII

Comme quoi nos procureurs qui étaient en Castille récusèrent l'évêque de Burgos, et de ce qui advint encore.

J'ai dit dans des chapitres précédents que don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, intriguait beaucoup en faveur des affaires de Diego Velasquez, tandis qu'il se montrait contraire aux intérêts de Cortès et de nous tous. Mais, grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ, l'an 1521, fut élu à Rome comme Souverain Pontife Notre Saint Père le Pape Adrien de Lobayna, qui en ce moment était en Castille en qualité de son gouverneur et résidait dans la ville de Vitoria. Nos procureurs s'empressèrent d'aller baiser ses pieds sacrés, et un grand seigneur allemand, de la chambre de Sa Majesté, nommé de Lasoa, vint présenter à Sa Sainteté les félicitations de l'Empereur. Or, ce de Lasoa avait eu connaissance des hauts faits, des grandes actions de Cortès et de nous tous dans la conquête de la Nouvelle-Espagne, non moins que des puissants, nombreux, bons et notables services que nous rendions constamment à Sa Majesté, aussi bien que de la conversion de tant de milliers d'Indiens qui embrassaient notre sainte foi. Il paraît donc que ce caballero allemand supplia le Saint Père Adrien de vouloir bien s'occuper personnellement des différends qui existaient entre Cortès et l'évêque de Burgos. Il en résulta que Sa Sainteté prit très-sérieusement l'affaire à cœur, parce que, outre les plaintes que nos procureurs exprimèrent devant le Saint Père, d'autres personnes de qualité avaient été se plaindre du même évêque à propos de dommages et d'injustices dont il était accusé de s'être rendu coupable. Sa Majesté étant alors en Flandre, en effet, l'évêque de Burgos, qui était président des Indes, y gouvernait toutes choses et il était fort mal vu. Nous sûmes que nos procureurs ne manquèrent pas d'énergie pour le récuser. On vit d'ailleurs se réunir dans la capitale Francisco de Montejo, Diego de Ordas, le licencié Francisco Nuñez, cousin de Cortès, et Martin Cortès, son père. Appuyés de la faveur de plusieurs autres grands seigneurs dont le plus ardent fut le duc de Bejar, ils récusèrent l'évêque avec une grande fermeté, donnant pour raisons des allégations excellemment prouvées.

Ils disaient d'abord que Diego Velasquez avait donné à l'évêque un grand village de l'île de Cuba dont les Indiens retiraient des mines l'or qui lui était ensuite envoyé en Castille; tandis qu'il n'attribua aucune peuplade à Sa Majesté, quoiqu'il lui en eût dû plus qu'à l'évêque. Ils disaient encore qu'en l'an 1517, lorsque nous nous réu-

nîmes cent dix soldats aux ordres du capitaine Francisco Hernandez de Cordova, et qu'après avoir acheté à nos frais des navires, des provisions et tout le reste, nous partîmes pour découvrir la Nouvelle-Espagne, l'évêque de Burgos rapporta à Sa Majesté que Velasquez avait fait cette découverte, ce qui évidemment n'était pas vrai. Ils rappelaient au surplus que Diego Velasquez lui-même envoya en expédition au pays que nous avions découvert un de ses neveux appelé Juan de Grijalva qui poussa ses découvertes plus loin, acquérant en même temps plus de vingt mille piastres d'or; que la plus grande partie de cette valeur fut envoyée par Velasquez à l'évêque sans y prélever aucune part pour Sa Majesté; tandis que lorsque Cortès vint conquérir la Nouvelle-Espagne, ce capitaine envoya un présent à l'Empereur, consistant en un soleil d'or et une lune d'argent, beaucoup d'or en grains tel qu'il vient des mines, une grande quantité de joailleries et des palets en or de différentes grosseurs; que Cortès et nous tous nous écrivîmes à Sa Majesté, rendant compte de tout ce qui arrivait; que notre général envoya, à titre de porteurs de nos messages et présents, Francisco de Montejo et Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin; que l'évêque ne voulut pas les écouter; qu'il leur prit tout l'or destiné à Sa Majesté, leur adressa des paroles malsonnantes, les appela traîtres faisant les affaires d'un autre plus traître encore; qu'il fit main basse sur les lettres adressées à l'Empereur, en écrivit à leur place d'autres qui disaient le contraire, prétendant que son ami Diego Velasquez offrait ce présent; mais que l'évêque n'envoya nullement la totalité à l'Empereur, attendu qu'il en garda la moitié ou la meilleure part; qu'Alonso Hernandez Puertocarrero, un des procureurs envoyés par Cortès, ayant sollicité de l'évêque l'autorisation d'aller en Flandre où Sa Majesté se trouvait, fut arrêté par son ordre et mourut en prison; que ledit évêque envoya, à la maison de la *Contratacion* de Séville, au trésorier Pedro Ysasaga et à Juan Lopez de Recalte, qui y résidaient à titre de commissaires de Sa Majesté, l'ordre de ne donner aucun secours à l'expédition de Cortès, ni en soldats, ni en armes, ni en quoi que ce fût; que le même évêque pourvoyait aux grades et aux emplois sans consulter Sa Majesté, y nommant des hommes qui ne le méritaient nullement, qui n'avaient ni aptitudes, ni savoir pour commander, ainsi que cela arriva à propos de Christobal de Tapia, à qui il promit le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, dans le but de marier avec lui ou avec Diego Velasquez sa propre nièce doña Petronila de Fonseca; que le même évêque approuvait et donnait pour véritables les faux rapports et les accusations émanant des procureurs de Diego Velasquez, qui étaient Andrès de Duero, Manuel de Roxas et le prêtre Benito Martin, lesquels rapports il envoyait à Sa Majesté comme étant exacts, tandis qu'il détournait comme mensongers les

rapports, cependant très-véridiques, que nous adressions, Cortès et nous tous, les bons serviteurs de Sa Majesté.

Les mêmes personnages accumulèrent bien d'autres charges, accompagnées de bonnes preuves, sans qu'on pût en rien effacer, malgré les allégations de la partie contraire. Tout cela étant écrit et mis au net fut envoyé à Zaragoza où se trouvait Sa Sainteté à cette époque. Le Saint Père vit ces rapports et lut les motifs sur lesquels s'appuyait notre récusation; il vit aussi dans les dossiers de Diego Velasquez qu'on avait beau alléguer les avances qu'il avait faites pour les navires et pour les frais; ses prétentions tombaient devant la pensée qu'il ne s'était mis nullement en rapport avec notre Roi et seigneur, mais seulement avec son ami l'évêque de Burgos, tandis que Cortès avait rempli toutes ses obligations comme loyal serviteur. Voyant tout cela, Sa Sainteté, usant de son pouvoir de gouverneur de Castille, outre qu'Elle était le Pape, ordonna à l'évêque de Burgos de se démettre de ses droits d'intervenir dans les affaires et procès de Cortès et de ne plus s'occuper de quoi que ce fût concernant les Indes. Sa Sainteté proclama au surplus Fernand Cortès gouverneur de la Nouvelle-Espagne, ajoutant que si Diego Velasquez avait fait quelques avances, nous les lui devions rembourser. Elle envoya à la Nouvelle-Espagne des bulles avec un grand nombre d'indulgences pour les hôpitaux et les églises; Elle écrivit une lettre recommandant à Cortès et à nous tous qui étions en sa compagnie de montrer toujours le plus grand zèle pour les conversions d'Indiens, à la condition de ne les obtenir ni par des supplices, ni par le pillage, mais bien pacifiquement et par les meilleurs moyens possible, en interdisant d'ailleurs et en empêchant les sacrifices, les vices contre nature et autres turpitudes. Le Saint Père disait encore, dans sa lettre, qu'en sus des grands services que nous rendions à Dieu Notre Seigneur et à l'Empereur, le Pape, en sa qualité de notre père et pasteur, avait le devoir de prier Dieu pour nos âmes en raison des grands biens que nos bras avaient procurés à toute la chrétienté. Sa Sainteté nous envoyait encore dans ses lettres d'autres saintes bulles pour nos absolutions personnelles. Lorsque nos procureurs virent les ordres du Saint Père agissant au double titre de Souverain Pontife et de gouverneur de la Castille, ils envoyèrent sans retard, par des voies rapides, des courriers à Sa Majesté, qui était revenue de Flandre et se trouvait déjà en Espagne. Ils emportaient même des lettres de Sa Sainteté pour notre monarque. S'étant bien informé sur tout ce que je viens de dire, l'Empereur confirma les ordres du Souverain Pontife et déclara Cortès gouverneur de la Nouvelle-Espagne, recommandant de payer à Diego Velasquez ce qu'il aurait dépensé de son bien propre pour l'armement de la flotte, ordonnant en même temps que le gouvernement de l'île de Cuba lui fût enlevé pour avoir envoyé une expédition aux

ordres de Pamphilo de Narvaez sans autorisation de Sa Majesté, malgré la défense que lui en faisaient la Haute Cour royale de justice ainsi que les Frères hiéronymites qui résidaient à Saint-Domingue à titre de gouverneurs de l'île, lesquels, dans le but d'empêcher le départ de cette flotte, lui adressèrent un auditeur de la même Haute Cour, appelé Lucas Vasquez de Aillon, que l'on arrêta et envoya comme prisonnier à bord d'un navire, au lieu de lui obéir.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'évêque de Burgos apprit ce que je viens de dire, qu'il connut les ordres de Sa Sainteté et de Sa Majesté et qu'il en eut reçu la notification légale, il en ressentit un tel chagrin qu'il en tomba malade. Il quitta la capitale et se rendit à Toro où était le palais de sa résidence. Son frère don Antonio de Fonseca, seigneur de Coca et d'Alaexos, eut beau se rémuer en sa faveur, il lui fut impossible de le réintégrer dans son gouvernement antérieur.

Laissons donc ce sujet pour dire qu'à cette grande abondance de faveurs succédèrent pour Cortès de nouvelles contrariétés; car il fut poursuivi de rudes accusations à propos de Pamphilo de Narvaez, de Christobal de Tapia et du pilote Cardenas, duquel j'ai dit, dans le chapitre qui en a traité, qu'il était tombé malade de tristesse parce qu'on ne lui avait pas donné sa part du premier or que l'on envoya en Castille. Cortès fut encore accusé par Gonzalo de Umbria, pilote auquel il avait fait mutiler les pieds pour sa défection avec un navire, en compagnie de Cermeño et de Pedro Escudero, qui furent pendus.

CHAPITRE CLXVIII

Comme quoi Pamphilo de Narvaez, Christobal de Tapia, un pilote appelé Gonzalo de Umbria et un autre soldat du nom de Cardenas comparurent devant Sa Majesté, sous la protection de l'évêque de Burgos, quoique celui-ci n'eût plus pouvoir d'intervenir dans les affaires des Indes, puisqu'on lui avait retiré cet emploi, et qu'il vécût à Toro. Tous ces gens que je viens de nommer formulèrent des plaintes contre Cortès par-devant Sa Majesté. De ce qui se fit à ce sujet.

Je viens de dire dans le chapitre qui précède que Sa Sainteté avait parfaitement compris les services considérables que Cortès et nous tous qui étions en sa compagnie, en qualité de conquistadores, avions rendus à Dieu Notre Seigneur, à Sa Majesté et à toute la chrétienté. J'ai dit encore que Cortès fut favorisé du titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne; j'ai mentionné les bulles et les indulgences que le Saint Père envoya pour nous tous. J'ai raconté aussi que, Sa Majesté ayant connu les ordres du Saint Père, après s'être dûment informée de la vérité, y donna son approbation en y ajoutant d'autres disposi-

tions royales. J'ai dit, au surplus, que l'emploi de président des Indes fut enlevé à l'évêque de Burgos qui s'en alla habiter la ville de Toro. Maintenant j'ajoute qu'en ce même temps arriva en Castille Pamphilo de Narvaez, celui-là même qui avait été capitaine de l'expédition que Diego Velasquez envoya contre nous. Alors aussi survint Christobal de Tapia, lequel avait été envoyé par l'évêque pour se mettre à la tête du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. En leur compagnie venaient le pilote Gonzalo de Umbria et un autre soldat appelé Cardenas. Tous ensemble s'en furent à Toro demander la protection de l'évêque de Burgos pour élever contre Cortès des plaintes devant Sa Majesté qui était revenue de Flandre. L'évêque ne désirait rien tant que de voir des griefs surgir contre Cortès et nous tous; aussi les accueillit-il et leur fit-il de telles promesses que les procureurs de Diego Velasquez, qui se trouvaient à la capitale, se réunirent sans perdre de temps. C'étaient Bernardino Velasquez, que le gouverneur avait envoyé de Cuba pour travailler en sa faveur, Benito Martin et Manuel de Roxas. Ils se présentèrent ensemble à l'Empereur notre seigneur, et se plaignirent fortement de Cortès. Les points qu'ils débattirent contre lui furent que Diego Velasquez avait envoyé coloniser trois fois la Nouvelle-Espagne, dépensant une grande quantité de piastres en navires, armes, provisions et objets donnés aux soldats; qu'il expédia Fernand Cortès comme capitaine d'une flotte avec laquelle celui-ci se souleva sans jamais plus avoir recours à Velasquez pour n'importe quelle chose. On prétendit également, outre ce qu'on vient de dire, que Diego Velasquez envoya Pamphilo de Narvaez à la tête de plus de treize cents soldats, avec dix-huit navires, beaucoup de chevaux, des gens d'espingole et des arbalétriers, muni d'ailleurs de lettres patentes et provisions de Sa Majesté contresignées par l'évêque de Burgos, président des Indes, pour que le gouvernement de la Nouvelle-Espagne lui fût livré, toutes choses auxquelles Cortès refusa obéissance, préférant le combattre, le vaincre, lui tuer son alferez et ses capitaines, lui crever un œil, lui brûler tout son avoir et le faire prisonnier, lui Narvaez, avec tous les autres chefs qui étaient en sa compagnie. Les plaignants ajoutaient que, malgré ce désastre, l'évêque de Burgos prit soin d'envoyer Christobal de Tapia, ici présent, lequel partit, en effet, pour aller prendre le gouvernement de ces pays au nom de Sa Majesté; mais que Cortès ne voulut pas lui obéir et qu'il l'obligea à se rembarquer. On l'accusait encore d'avoir exigé, au nom du Roi, des Indiens de toutes les villes de la Nouvelle-Espagne, beaucoup d'or qu'il prenait, cachait et conservait en son pouvoir. On disait que, contre la volonté de ses soldats, il s'attribua, comme s'il eût été roi, le cinquième du butin trouvé à Mexico. On l'accusait d'avoir fait brûler les pieds à Guatemuz et à d'autres caciques pour en obtenir de l'or; de n'avoir point donné aux soldats

leurs parts de prises, gardant tout pour lui-même; d'avoir construit des palais et maisons quasi-fortifiés ayant les dimensions d'un grand village, à l'édification desquels il faisait contribuer toutes les villes des alentours de Mexico, dont les habitants étaient contraints à apporter, de fort loin, du bois de cyprès et de la pierre. On prétendait aussi qu'il avait empoisonné Franscisco de Garay pour lui prendre ses soldats et sa flotte.

On formula bien d'autres accusations, en si grand nombre même que Sa Majesté se montrait réellement fâchée de tant d'injustices accumulées contre Cortès, tout en croyant que c'étaient des vérités. En sus de tout cela, comme Narvaez avait le verbe haut, voici — écoutez-le bien — ce qu'il se permit de dire : « Et pour que Votre Majesté sache bien à quel point arrivèrent les choses, la nuit qu'on me fit prisonnier après ma déroute, je Lui ferai remarquer qu'ayant cru mettre mes provisions royales en sûreté en les cachant sur ma poitrine, tandis que mon œil était déjà crevé et que je pouvais craindre que tout brûlât, parce que déjà le feu avait pris partout dans le logement où j'étais, un des capitaines de Cortès, appelé Alonso de Avila, celui-là même qui est actuellement prisonnier en France, me retira violemment du sein ces titres, qu'il ne voulut point me rendre, et il proclama que ce n'étaient point des provisions royales, mais des obligations dont je venais faire le recouvrement. » On assure qu'en ce moment l'Empereur ne put s'empêcher de rire, et sa réponse fut qu'il ferait rendre justice en toutes choses.

L'ordre fut donné par l'Empereur de réunir un certain nombre de caballeros de son conseil et de sa chambre royale, personnages dont Sa Majesté attendait toute justice. Ce furent Mercurio Catilinario, grand chancelier italien, de Lasoa, le docteur de la Rocha Flamencos, Hernando de Vega, seigneur de Grajoles et grand commandeur de Castille, le docteur Lorenzo Galindez de Caravajal et le licencié Vargas, trésorier général de Castille. Sa Majesté, ayant appris qu'ils s'étaient constitués, leur fit parvenir l'ordre de bien considérer, en toute justice, les débats et contradictions entre Cortès et Diego Velasquez, ainsi que les dires des plaignants, et de juger en tout selon le droit, sans s'attacher aux personnes, ni favoriser aucune d'elles, n'ayant en vue que la justice. En présence de cet ordre royal, les juges convinrent de tenir leurs audiences dans le palais même du grand chancelier, et ils firent parvenir l'ordre de comparaître à Narvaez, à Christobal de Tapia, au pilote Umbria, à Cardenas, à Manuel de Roxas, à Benito Martin et à un Velasquez, ces trois derniers étant procureurs de Diego Velasquez. Comparurent aussi, pour Cortès, son père Martin Cortès, le licencié Francisco Nuñez, Francisco de Montejo et Diego de Ordas. Ordre fut donné aux commissaires de Diego Velasquez de formuler toutes les plaintes, demandes et griefs

contre Cortès. Ils répétèrent ce qui avait déjà été dit devant Sa Majesté.

A cela, les commissaires de Cortès répondaient qu'en ce qui regarde l'allégation de Diego Velasquez d'avoir été le premier à envoyer découvrir la Nouvelle-Espagne, en dépensant une grande quantité de piastres d'or, cela ne se passa point ainsi, attendu que le véritable auteur de la découverte fut don Francisco Hernandez de Cordova avec cent dix soldats qui découvrirent ces pays à leurs dépens; que Diego Velasquez était digne de châtiment pour avoir donné l'ordre à ceux qui firent cette découverte d'aller à l'île des Guanajes dans le but d'y prendre des Indiens par la force, afin de les faire servir comme esclaves. Cette réponse fut accompagnée de preuves qui ne furent suivies d'aucune contradiction. On répondit aussi que, s'il était vrai que Diego Velasquez avait envoyé son parent Grijalva avec une autre flotte, il n'était pas moins exact qu'il ne lui avait pas donné pour instructions de coloniser, mais d'acquérir de l'or par échanges et que les capitaines qui commandaient les navires firent à peu près tous les frais de l'expédition, et nullement Diego Velasquez; que l'un des capitaines fut Francisco de Montejo, actuellement présent, et les autres, Pedro de Alvarado et Alonso de Avila; qu'on acquit vingt mille piastres que s'appropria Diego Velasquez pour les envoyer à l'évêque de Burgos, dans le but d'en obtenir des faveurs, sans y prélever pour Sa Majesté d'autre part que celle que lui dicta son caprice, tandis qu'il donnait par surcroît de bénéfice, à l'évêque, dans l'île de Cuba, des Indiens qui lui recueillaient de l'or; qu'au contraire, il n'assigna aucun village à Sa Majesté, quoiqu'il eût dû se considérer comme son obligé bien plus que celui de l'évêque. Tout cela fut très-bien prouvé et nullement contredit.

On assura encore que si Velasquez envoya Fernand Cortès avec une troisième flotte, il est certain que ce fut par la grâce de Dieu et au profit de l'Empereur notre maître et seigneur, attendu que si un autre capitaine y fût allé à sa place, il aurait été certainement défait, tant fut grande la multitude des guerriers qui se réunirent contre nous; que d'ailleurs, quand Diego Velasquez l'envoya, ce ne fut pas avec l'ordre de coloniser, mais d'acquérir par échanges, fait qui fut dûment prouvé, attendu que si Cortès se décida à s'établir, c'est qu'il en fut requis par ses compagnons d'armes et qu'il s'y résolut parce qu'il vit que c'était utile au service de Dieu et de Sa Majesté: mesure très-judicieuse dont le rapport fut fait à Sa Majesté en même temps qu'on Lui envoya tout l'or que l'on put recueillir et qu'on Lui écrivit à ce sujet deux lettres qui devaient La mettre au courant de tout ce que je viens de dire; qu'enfin, quant aux ordres royaux, Cortès et tous ses compagnons d'armes se disaient toujours prêts à y obéir avec le plus grand respect.

On détailla tout ce que l'évêque de Burgos faisait en faveur de Diego Velasquez : que nous expédiâmes nos commissaires avec de l'or et des lettres; que l'évêque tenait nos nobles services cachés; qu'il n'envoyait nullement nos lettres à Sa Majesté, mais d'autres lettres arrangées à sa façon; qu'il gardait pour lui la plus grande partie de l'or que nous envoyions; qu'il détournait tout ce que nous jugions convenable de faire savoir à Sa Majesté, sans Lui rien dire de ce qu'il eût été obligé de découvrir à notre Roi et seigneur; que, nos commissaires ayant voulu aller en Flandre se présenter à la personne royale, il arrêta l'un d'eux, Alonzo Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, qui mourut en prison ; que l'évêque lui-même avait donné l'ordre aux commissaires de la maison de la *Contratacion* de Séville de ne fournir à Cortès aucun secours, ni en armes, ni en hommes, et de le contrecarrer en toute chose; qu'on avait toujours la bouche pleine du mot de *traîtres* qui nous était appliqué; qu'en tout cela, l'évêque était guidé par son projet de marier une de ses nièces, appelée doña Petronila de Fonseca, avec Velasquez ou avec Tapia, à la condition de le faire gouverneur de Mexico. Nos commissaires appuyèrent tous ces dires par la présentation de la copie des lettres que nous écrivîmes à Sa Majesté et sur grand nombre d'autres preuves. La partie adverse ne put contredire en rien nos allégations, parce qu'il n'y avait vraiment pas de raisons pour le faire.

Pour ce qui regarde ce qu'on disait de Narvaez : que Diego Velasquez l'avait envoyé avec dix-huit navires, treize cents soldats, cent chevaux, quatre-vingts hommes d'escopette et autant d'arbalétriers, en faisant pour ce des dépenses considérables; à tout cela il fut répondu que Diego Velasquez avait encouru la peine capitale pour avoir organisé cette expédition sans l'autorisation de Sa Majesté; que quand il envoyait ses commissaires en Castille, il ne s'adressait nullement à notre Roi et seigneur ainsi qu'il en avait l'obligation, mais simplement à l'évêque de Burgos; que le Haut Tribunal de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, qui étaient gouverneurs de l'île, firent parvenir à Diego Velasquez, à Cuba, sous des peines sévères, la défense d'envoyer cette flotte avant que Sa Majesté en fût informée et qu'il pût agir par autorisation royale, attendu que faire autrement, c'était desservir Dieu et Sa Majesté et apporter le trouble dans la Nouvelle-Espagne au moment où Cortès et ses compagnons d'armes s'occupaient de la conquête et de la conversion de tant d'Indiens qui embrassaient notre sainte foi catholique ; que pour empêcher le départ de la flotte on lui envoya un auditeur de l'Audience royale elle-même, le licencié Lucas Vasquez de Aillon, et qu'au lieu de lui obéir ainsi qu'aux royaux commandements qu'il apportait, on l'arrêta et, sans considération aucune, on l'envoya prisonnier à bord

d'un navire. Nos commissaires ajoutèrent qu'attendu que Narvaez était là présent, lui qui s'était rendu coupable de ce délit insensé, voisin du crime de lèse-majesté et méritant la mort, supplique était faite aux caballeros par moi nommés, actuellement constitués en juges, d'ordonner qu'il lui fût appliqué un juste châtiment. On répondit qu'à cet égard il serait fait justice.

Revenons encore une fois à ce que disaient nos commissaires pour notre décharge. Eu égard à ce qu'on prétendait, que Cortès ne voulut point obéir aux pouvoirs dont Narvaez était porteur, qu'il lui fit la guerre, le vainquit, lui creva un œil, le prit avec tous ses compagnons et capitaines et mit le feu à leurs logements, il fut répondu qu'aussitôt que Narvaez arriva à la Nouvelle-Espagne et y débarqua, la première chose dont il s'occupa fut d'envoyer dire au grand roi Montezuma, alors en prison par ordre de notre général, qu'il était venu pour le délivrer et pour faire périr les compagnons de Cortès; que par suite il agita tout le pays de façon à soulever les provinces déjà pacifiées; qu'en apprenant qu'il était arrivé au port de Vera Cruz, Cortès lui écrivit très-affectueusement, lui donnant l'assurance que s'il apportait une commission émanée de Sa Majesté, une fois ses pouvoirs vus, on y prêterait obéissance avec le respect qu'on doit à son Roi et seigneur; que Narvaez ne voulut pas répondre aux lettres de Cortès et, continuant dans son camp à l'appeler traître, quoiqu'il fût un loyal serviteur de Sa Majesté, il fit proclamer une guerre sans quartier contre lui et ses compagnons; que Cortès l'envoya supplier plusieurs fois d'accepter la paix, le priant en même temps de ne pas troubler la Nouvelle-Espagne et de ne pas causer la perte de tout le monde, et assurant qu'il était prêt à porter ses conquêtes là où Narvaez voudrait, tandis que celui-ci ferait choix, pour les siennes, des lieux qui lui plairaient le plus, et qu'ainsi tous deux travailleraient au service de Dieu et de Sa Majesté en pacifiant le pays entier; mais que Narvaez ne voulut pas répondre à ses propositions. Lors donc que Cortès vit que toutes ces considérations ne servaient à rien, qu'on ne lui faisait pas voir les provisions royales et que Narvaez avait commis la grande folie d'arrêter l'auditeur de Sa Majesté, résolu à le châtier pour ce délit, il fut d'avis d'aller à lui pour voir personnellement ses provisions royales et apprécier les motifs qui avaient amené l'arrestation de l'auditeur. Nos commissaires assurèrent que Narvaez avait conçu le projet de faire Cortès prisonnier; on en donna d'irrécusables preuves, surtout par le témoignage d'Andrès de Duero lui-même, qui faisait partie de la troupe de Narvaez quand il débarqua, et qui avertit Cortès de cette détermination. Les partisans de Diego Velasquez ne trouvèrent rien à reprendre aux faits allégués.

Quant à ce grief que, Francisco de Garay étant venu au Panuco

avec un grand matériel de guerre et des provisions de Sa Majesté qui le constituaient gouverneur de cette province, Cortès aurait eu recours à la ruse et déployé beaucoup d'activité pour amener la défection de ses troupes, pour faire que les Indiens de la province tuassent un grand nombre de ses hommes, pour lui prendre quelques navires et commettre enfin d'autres excès qui laissèrent Garay convaincu de sa perte et de l'abandon de ses capitaines et de ses soldats, de telle sorte qu'il n'eut d'autre ressource que de venir frapper à la porte de Cortès, lequel le logea dans ses palais et au bout de huit jours lui fit servir un déjeuner dont Garay mourut empoisonné..., on répondit à cette accusation en alléguant que cela ne s'était point passé ainsi, car Cortès n'avait nul besoin des soldats de Garay ni de leur défection ; mais Garay, n'étant pas homme de guerre, ne savait nullement se conduire avec ses hommes ; il ne sut pas d'ailleurs, en débarquant, débuter par un sol sec et ferme, mais s'étant fourvoyé dans de grands cours d'eau et de mauvais marécages infestés de moustiques et de vampires, tandis que ses soldats recevaient la nouvelle de la grande prospérité de Mexico, de ses richesses et de la réputation de grande libéralité de Cortès, il fournit lui-même les véritables causes de la désertion de ses hommes ; au surplus, les soldats de l'expédition s'occupaient à piller les Indiens des villages de ces provinces et à leur prendre leurs filles et leurs femmes, ce qui fut cause qu'on se souleva contre eux et qu'on tua les Espagnols dont il était parlé. Quant aux navires, Cortès ne s'en était point emparé, puisque d'eux-mêmes ils s'étaient échoués sur la plage.

Nos commissaires continuant leur réponse dirent encore que si Cortès envoya ses capitaines, ce fut pour qu'ils parlassent à Garay et lui offrissent leurs services de la part de leur général; ce fut aussi pour qu'ils vissent les provisions royales et s'assurassent si elles contredisaient celles dont Cortès était auparavant possesseur. Ils ajoutaient que Garay, se voyant sans soldats, avec ses navires échoués sur la côte, résolut de se réfugier à Mexico ; que Cortès donna l'ordre exprès de lui rendre sur la route les plus grands honneurs, lui fit offrir un banquet à Tezcuco, sortit au-devant de lui quand il s'approchait de la capitale et le logea ensuite dans son propre palais; que là, un mariage fut convenu entre leurs enfants; que Cortès lui offrit ses secours et sa protection pour aller coloniser le fleuve de Palmas; s'il tomba malade, c'est qu'il plut à Dieu de l'enlever de ce monde; quelle faute Cortès pouvait-il en avoir? Nos commissaires ajoutèrent qu'on avait fait à Garay des obsèques magnifiques, qu'on avait porté son deuil et que les médecins qui le soignèrent déclaraient sous serment qu'il était mort de douleur de côté; que telle était la vérité. Et personne ne se leva pour y contredire.

En ce qui regarde le cinquième qu'on accusait Cortès de prélever

sur le butin, comme s'il eût été roi, il fut répondu que quand on le proclama capitaine général et grand justicier jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en disposer autrement, les soldats offrirent de lui donner le cinquième des lots après le prélèvement du quint royal; que s'il l'accepta, c'est parce qu'il avait l'habitude de dépenser au service de Sa Majesté tout ce qu'il possédait, ainsi que cela arriva pour la province du Panuco à l'occasion de laquelle il dépensa environ soixante mille piastres d'or de son bien ; qu'il envoya en présent à Sa Majesté beaucoup d'or pris sur ce qui lui était revenu de son cinquième; et de ce fait, comme de toutes les autres allégations, on fournit des preuves auxquelles il ne fut nullement contredit par les commissaires de Diego Velasquez.

En ce qui regarde ce qu'on disait : que Cortès avait pris aux soldats les parts qui leur revenaient, il fut répondu qu'on leur assigna des lots conformément au compte de l'or que l'on trouva à Mexico, ce qui fut en réalité fort peu de chose, parce que les trésors avaient été pillés par les Indiens de Tlascala et de Tezcuco, ainsi que par les autres guerriers qui assistèrent aux attaques. Il ne s'éleva là-dessus aucune contradiction.

Pour ce qui est du fait que Cortès aurait donné l'ordre de brûler les pieds, avec de l'huile bouillante, à Guatemuz et à d'autres caciques, pour en obtenir de l'or, on répondit que cet acte fut accompli par les commissaires de Sa Majesté, contrairement à la volonté de Cortès, dans le but d'arriver à découvrir les trésors de Montezuma; ce qui fut surabondamment démontré.

Sur l'accusation d'avoir construit de somptueux édifices, dont l'étendue arrivait aux proportions d'un bourg, et pour lesquels Cortès faisait apporter arbres et pierres de lointains pays, il fut répondu que les palais sont, en effet, magnifiques, comme méritaient de l'être des choses faites pour le service de Sa Majesté, et qu'en ce cas se trouve tout ce que Cortès possède, car tout a été bâti au nom du Roi; que les arbres et cyprès croissent près de la ville et y sont amenés par eau; quant aux pierres, il y en avait tant dans les ruines des temples d'idoles qu'on avait détruits, qu'il n'était nullement besoin de les faire venir du dehors; pour ce qui est de les tailler, il ne fut pas nécessaire de faire autre chose que prier le grand roi Guatemuz d'en charger ses ouvriers constructeurs et ses charpentiers, qui étaient extrêmement nombreux et qui furent appelés de tous les villages, selon l'habitude où l'on était dans le pays de faire édifier par les Indiens les palais et les maisons des grands seigneurs.

En ce qui regarde les plaintes de Narvaez, qu'Alonso de Avila lui aurait pris par force ses provisions royales et refusé de les lui restituer en répandant le bruit que ce n'était autre chose que des obligations souscrites par des débiteurs de Narvaez pour des chevaux qu'il

leur avait vendus et dont il venait faire le recouvrement, et que tout cela se serait passé par ordre de Cortès..., il fut répondu qu'on n'aperçut aucunes provisions, mais réellement trois obligations relatives à des chevaux et juments que Narvaez avait vendus à crédit; que Cortès ne vit jamais les titres royaux susdits et qu'en aucune façon il ne donna l'ordre de les lui prendre.

A la plainte du soldat Umbria, à qui Cortès aurait fait couper et déboîter les pieds[1] sans aucun motif, il fut répondu qu'on les lui coupa par suite d'un arrêt de justice, parce qu'il avait voulu se soulever avec un navire, abandonner son capitaine en temps de guerre et s'en revenir à Cuba avec d'autres hommes, que Cortès fit pendre en exécution d'une sentence.

Pour ce qui est de la prétention de Cardenas, alléguant qu'on ne lui aurait point donné sa part du premier or qu'on envoya à Sa Majesté, la réponse fut que ce soldat avait signé avec beaucoup d'autres qu'il renonçait à sa part, parce que tout devait être envoyé à Sa Majesté; que, nonobstant, Cortès lui avait donné trois cents piastres pour qu'il les apportât à sa femme et à ses enfants; qu'au surplus Cardenas n'était nullement un homme de guerre, mais un sot de mince valeur, fort bien payé par les trois cents piastres. Nos commissaires dirent encore, à la suite de tout cela, que, si Cortès marcha contre Narvaez, le vainquit, lui creva un œil, le fit prisonnier avec ses autres chefs et brûla leurs logements, ce fut bien Narvaez qui en eut toute la faute pour les motifs précédemment allégués; qu'il s'agissait, au surplus, de châtier la grande folie qu'il avait commise en arrêtant un auditeur de Sa Majesté; que Dieu Notre Seigneur, ayant daigné reconnaître que la justice était du côté de Cortès et de ses compagnons d'armes, fit la grâce à ce général de lui donner la victoire et de permettre qu'avec deux cent soixante-six soldats, sans aucun cheval, sans arquebuses ni arbalètes, mais avec son seul savoir-faire et ses présents en or, il défît Narvaez, lui crevât un œil et le prît lui et ses capitaines, tandis que ceux-ci possédaient contre Cortès treize cents soldats, dont cent cavaliers et autant d'arbalétriers ou de gens d'escopette. On ajouta que si Narvaez fût resté en qualité de capitaine général, la Nouvelle-Espagne eût été perdue.

Quant à Christobal de Tapia, qui serait venu prendre le gouvernement de la Nouvelle-Espagne en s'appuyant sur des provisions de Sa Majesté, auxquelles on aurait refusé obéissance, à cela on répondit que Christobal de Tapia, là présent, s'était tenu pour fort heureux d'avoir pu vendre ses chevaux et ses nègres; que s'il eût été à

1. L'auteur dit ici : *Cortés le mandó cortar y dessocar los piés sin causa ninguna*, ce qui est justement traduit par mon texte. Mais il est raisonnable de croire que ces expressions de B. Diaz sont exagérées. Il s'agit ici simplement d'une mutilation portant sur les orteils, ainsi que je l'ai fait observer antérieurement.

Mexico montrer ses papiers, Cortès lui aurait donné obéissance; mais que, les caballeros et les municipalités des villes et bourgs ayant reconnu qu'il convenait que Cortès fût pour lors à la tête du gouvernement, Tapia n'en ayant nullement les aptitudes, ils en appelèrent de ses provisions à Sa Royale Majesté, ainsi qu'il apparaîtra par la vue des actes qui furent dressés à ce sujet.

Lorsque l'exposition des griefs fut terminée de part et d'autre et que les juges eurent bien pesé les réponses et les allégations de Fernand Cortès avec les preuves y attenantes; ayant apprécié pendant cinq jours les difficultés et les doutes qui provenaient des dires des uns et des autres, ils résolurent d'en référer à l'avis de Sa Majesté. Ce fut alors que, dans un accord commun, on s'arrêta au jugement qui suit. On proclama d'abord que Cortès et nous tous, les vrais conquistadores qui partîmes avec lui, nous étions de bons et loyaux serviteurs de Sa Majesté; les juges glorifièrent notre heureuse fortune; ils louèrent et honorèrent beaucoup les grandes batailles que nous livrâmes aux Indiens, non moins que notre intrépidité dans les combats. On n'oublia pas de remarquer qu'étant nous-mêmes si peu nombreux, nous avions su mettre Narvaez en déroute; ils imposèrent silence à la prétention de Diego Velasquez de disputer à Cortès le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, ajoutant que s'il avait fait quelques dépenses relativement à ces expéditions, il avait la liberté de les réclamer à Cortès par-devant la justice; ils proclamèrent ensuite que Cortès serait gouverneur de la Nouvelle-Espagne conformément à ce que le Souverain Pontife avait ordonné; on approuvait comme bons, au nom de Sa Majesté, les *repartimientos* que Cortès avait faits, et on lui donnait le pouvoir de distribuer le pays dorénavant comme il l'entendrait, en même temps qu'on admettait ce qui s'était fait jusque-là, considérant que tout avait été justement exécuté pour le service de Dieu et de Sa Majesté. Relativement aux affaires de Garay et aux accusations dont elles étaient la base, attendu que l'information n'était pas complète à ce sujet, il fut résolu qu'on en différerait l'examen et qu'on enverrait contrôler les faits sur place.

Quant au grief de Narvaez prétendant qu'on lui avait arraché du sein ses pouvoirs et que l'auteur du fait était Alonso de Avila, actuellement prisonnier en France à la suite de sa capture par le fameux corsaire Jean Florin lorsque celui-ci s'empara de la garderobe de Montezuma, les juges résolurent qu'il en serait informé en France même et qu'Avila serait cité à comparaître en cour de Sa Majesté, pour qu'on sût quelle était sa réponse. Pour ce qui était des deux pilotes Umbria et Cardenas, il leur fut donné des titres royaux pour qu'on leur assignât dans la Nouvelle-Espagne un nombre d'Indiens qui assurât une rente de mille piastres à chacun d'eux. Ordre

fut donné que nous tous, les conquistadores, fussions les préférés, qu'on nous donnât de bonnes commanderies d'Indiens, et que les premiers siéges d'honneur nous fussent réservés dans les lieux publics, dans les saintes églises, comme partout ailleurs.

La sentence étant ainsi prononcée par les caballeros que Sa Majesté avait choisis pour juges, on la porta à signer à Valladolid où résidait Sa Majesté qui venait d'arriver de Flandre et avait donné l'ordre d'y établir sa cour royale et son conseil. Sa Majesté apposa sa signature et rendit en même temps quelques décrets royaux tendant à chasser toute sorte de renégats de la Nouvelle-Espagne, afin qu'aucune contradiction n'y existât dans la conversion des naturels du pays. Ordre fut donné également pour qu'il n'y eût point d'avocats pendant quelques années, parce que partout où ils apparaissaient ils apportaient le désordre, des procès, des débats et des querelles. Toutes ces dispositions furent signées de Sa Majesté, paraphées par les caballeros qui avaient été les juges, ainsi que par don Garcia de Padilla, dans sa ville de Valladolid, le 17 du mois de mai de l'an quinze cent et tant. Le tout était contresigné du secrétaire don Francisco de Los Cobos, qui devint plus tard grand commandeur de Leon.

Ce fut alors que Sa Majesté impériale écrivit à Cortès et à tous ceux qui étaient partis avec lui, pour nous remercier des bons et remarquables services que nous Lui rendions. En ce même temps, le roi don Fernand de Hongrie, roi des Romains, comme on l'appelait, frère de celui qui est actuellement Empereur, écrivit une autre lettre en réponse à celle que Cortès lui avait adressée en lui offrant plusieurs joyaux d'or. Il lui disait connaître les nombreux et grands services qu'il avait rendus à Dieu d'abord et ensuite à son seigneur et frère l'Empereur et à toute la chrétienté; il l'invitait à lui faire savoir tout ce qui pourrait l'intéresser, afin qu'il intercédât pour lui auprès de l'Empereur son seigneur et frère, considérant que le cœur généreux de Cortès était digne de toute faveur. Il lui recommandait aussi dans cette lettre de donner ses commanderies aux valeureux soldats qui l'avaient aidé et il terminait par des offres et promesses. Je me rappelle que la signature était ainsi formulée : « Moi le Roi et Infant de Castille, » et le tout contresigné du secrétaire « de Castillejo ». Cette lettre, je la lus deux ou trois fois à Mexico, car Cortès me la faisait voir pour que je susse en quelle estime nous étions tenus, nous, les vrais conquistadores de Sa Majesté.

Aussitôt que nos commissaires eurent en main ces dépêches, ils résolurent d'envoyer rapidement, comme porteurs, un certain Rodrigo de Paz, cousin de Cortès et parent du licencié Francisco Nuñez, ainsi qu'un hidalgo d'Estramadure, parent de Cortès également, appelé Francisco de Las Casas. S'étant embarqués sur un navire bon

voilier, ils prirent la route de l'île de Cuba. A Santiago, où Diego Velasquez se trouvait en qualité de gouverneur, on lui notifia les sentences et provisions royales pour qu'il se désistât de ses procès avec Cortès et lui demandât le montant des frais qu'il avait faits. Cette notification se fit au son des trompettes. Diego Velasquez en tomba malade de chagrin et, peu de mois après, il mourut dans le mécontentement et la pauvreté.

Pour que je n'aie pas à revenir sur ce que Francisco de Montejo et Diego de Ordas négocièrent en Castille pour leur propre compte, je le dirai maintenant ici. Francisco de Montejo, par faveur de Sa Majesté, fut nommé gouverneur civil et militaire de Yucatan et Cozumel; il reçut, en outre, des titres de Don et de Seigneurie. Sa Majesté confirma à Diego de Ordas la possession des Indiens qui lui avaient été donnés dans la Nouvelle-Espagne; il fut nommé commandeur de Santiago et reçut pour armoiries le volcan qui se trouve près de Guaxocingo. Ce fut avec ce résultat qu'ils s'en revinrent à la Nouvelle-Espagne. Ordas retourna, deux ou trois ans après, en Castille, et y obtint le droit de conquérir le Marañon où il alla perdre la vie et ses biens.

Nous dirons maintenant que l'évêque de Burgos apprit les faveurs dont Sa Majesté avait comblé Cortès, ainsi que nous tous, les conquistadores, et comme quoi les juges étaient parvenus à connaître les conventions qui avaient existé entre lui et Diego Velasquez, comment il s'emparait de l'or envoyé à Sa Majesté, cachait ou interprétait mal nos nombreux services, tandis qu'il exaltait ceux de son ami Diego Velasquez. Ne pouvant résister à ces coups, de triste et pensif qu'il avait été jusque-là, il tomba sérieusement malade. Une cause qui contribua à ce résultat fut le chagrin que lui causa un sien neveu, don Alonso de Fonseca, devenu archevêque de Santiago, tandis qu'il avait rêvé cet archevêché pour lui-même.

Abandonnant ce sujet, nous dirons que Francisco de Las Casas et Rodrigo de Paz arrivèrent à la Nouvelle-Espagne; ils entrèrent à Mexico avec les provisions royales données par Sa Majesté, qui établissaient Cortès gouverneur. Quelle allégresse! Que de réjouissances on organisa! Combien d'hommes se transformèrent en courriers rapides pour aller gagner leurs étrennes en donnant les premiers la bonne nouvelle dans les villes! De combien d'honneurs on combla Las Casas, Rodrigo de Paz et quelques autres qui venaient avec eux, procédant de Medellin, pays natal de Cortès! Notre général fit Francisco de Las Casas capitaine et lui assigna un bon village appelé Anguitlan. Il donna à Rodrigo de Paz d'autres bons et riches villages, il le nomma son premier majordome et son secrétaire, emplois dans lesquels celui-ci prit un tel ascendant qu'il commandait à Cortès lui-même. Le général n'oublia pas ceux qui venaient

de Medellin son pays; à tous il donna des Indiens. Quant au propriétaire du navire porteur de la bonne nouvelle, Cortès lui donna assez d'or pour qu'il s'en revînt riche en Castille.

Laissons ce sujet des réjouissances et des récompenses pour répondre à ce que certains curieux lecteurs m'ont demandé, non sans raison : comment j'ai pu savoir ce qui se passa en Espagne, au sujet des ordres donnés par Sa Sainteté et relativement aux griefs formulés contre Cortès, avec les réponses qu'y firent nos commissaires, la sentence qui suivit et autres particularités dont je viens de parler; comment, dis-je, j'ai pu savoir ces choses, tandis que j'étais alors occupé de la conquête de la Nouvelle-Espagne et de ses provinces, et ne pouvais, par conséquent, ni rien voir, ni rien entendre par moimême de ce dont il s'agit. Je réponds que non-seulement je pus savoir ces faits, mais qu'ils vinrent à la connaissance de tous ceux des conquistadores qui les voulurent apprendre en les lisant dans quatre ou cinq lettres qui en faisaient le récit circonstancié et disaient où, comment et à quel moment arrivèrent toutes les choses par moi racontées. Ces lettres et ces mémoires étaient écrits de Castille par nos commissaires, afin de nous faire savoir qu'ils s'occupaient chaleureusement de nos affaires. Quant à moi, je dis bien souvent alors qu'ils me paraissaient porter tout leur zèle sur les intérêts de Cortès et les leurs propres, tandis que nous autres, qui avions tout conquis par nos armes et porté Cortès à ce rang élevé, ce que nous obtenions uniquement, c'était une succession non interrompue de fatigues accumulées. Prions Dieu, Notre Seigneur, qu'il lui plaise nous donner du courage et graver dans le cœur de notre grand Empereur le désir de faire accomplir les décrets de sa droite justice, puisqu'en tout il est très-catholique.

Mais passons outre et disons de quoi Cortès s'occupa après sa nomination de gouverneur.

CHAPITRE CLXIX

De quoi Cortès s'occupa après sa nomination de gouverneur de la Nouvelle-Espagne; comment et de quelle manière il répartit des villages d'Indiens, et autres choses qui se passèrent. Conférences qu'eurent entre elles, à ce sujet, quelques personnes reconnues sages.

Ce qu'il nous a paru, à moi et à quelques autres vieux conquistadores, hommes d'expérience et de bon conseil, c'est qu'en recevant sa nomination de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, Cortès aurait dû se rappeler les événements qui s'étaient succédé depuis son départ de l'île de Cuba. Il aurait dû voir tous les embarras dans les-

quels il s'était trouvé et distinguer dans ses souvenirs les hommes qui lui furent favorables lorsque, en débarquant sur la plage, nous le nommâmes capitaine général et grand justicier de la Nouvelle-Espagne. Il aurait dû se demander quels furent ceux qui se trouvèrent à ses côtés dans toutes les campagnes, à Tabasco comme à Cingapacinga, dans les trois batailles de Tlascala et dans l'affaire de Cholula, lorsqu'on avait déjà préparé avec du piment les grandes jarres dans lesquelles on devait nous faire bouillir pour nous manger ensuite. Qui se mit d'ailleurs de son parti, lorsque six ou sept soldats, qui ne l'aimaient pas, le requéraient de retourner à la Villa Rica, sans aller à Mexico, en lui faisant la peinture de la grande valeur des guerriers ennemis et des fortes défenses de la capitale? Quels furent ceux qui entrèrent avec lui à Mexico et l'aidèrent à mettre le grand Montezuma en prison? Lors de l'arrivée de Narvaez avec sa flotte, quels soldats Cortès emmena-t-il en sa compagnie? Qui l'aida à mettre cet ennemi en déroute et à le faire prisonnier? Quels furent ceux qui retournèrent avec lui à Mexico pour secourir Pedro de Alvarado, et se trouvèrent mêlés aux grandes batailles qu'on nous livra, jusqu'à ce que nous sortîmes de la capitale en fuyards, perdant huit cent cinquante hommes sur les treize cents soldats que nous étions, y compris ceux qui furent tués à Tustepeque et sur les grandes routes, alors qu'au nombre de quatre cent quarante seulement, couverts de blessures, nous eûmes la chance d'échapper par la grande miséricorde du bon Dieu?

Cortès n'aurait pas dû oublier non plus qui l'avait aidé, après deux jours de fuite, à sortir du grand danger encouru dans la terrible et mémorable bataille d'Otumba. Qui lui prêta son secours, au surplus, pour conquérir Tepeaca, Cachula et son district dans lequel se trouvaient Ozucar, Guacachula et autres villages, ainsi que pour le retour vers Tezcuco en marche sur la capitale? Il n'aurait pas dû oublier les nombreuses expéditions que nous fîmes en prenant Tezcuco pour point de départ, celle d'Iztapalapa où l'on prétendit se défaire de nous en nous noyant sous les eaux de la lagune, et les batailles que nous eûmes à soutenir contre les habitants de cette ville aidés des Mexicains qui vinrent à leur secours. Pourquoi ne pas se souvenir encore de l'attaque sur Saltocan, sur les *peñoles* qu'on appelle aujourd'hui *del Marqués*, et autres expéditions semblables? Qui le suivait dans le circuit que nous fîmes par les grandes villes du bord de la lagune, dans les nombreuses rencontres et les batailles que nous soutînmes pendant ce voyage, surtout à Suchimilco et à Tacuba? Et, de retour à Tezcuco, qui aida Cortès à se défendre de la conjuration qui avait pour but de lui donner la mort, lorsqu'il se vit obligé de faire pendre Villafaña? Et cela fait, qui l'aida à s'emparer de Mexico? Qui l'accompagna pendant ces quatre-vingt-treize

mémorables journées, bataillant jour et nuit, supportant fatigues et blessures jusqu'à ce qu'on fit prisonnier Guatemuz, le roi qui avait alors le commandement de cette place? Qui le secourut et le favorisa lorsque vint à la Nouvelle-Espagne un certain Christobal de Tapia pour en être reconnu le gouverneur?

Cortès aurait dû se rappeler quels furent les soldats qui écrivirent trois fois à Sa Majesté pour louer les bons, nombreux et grands services qu'il Lui avait rendus, disant qu'il était digne des plus grandes faveurs et surtout d'être fait gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Je ne veux pas mettre en mémoire ici bien d'autres services que nous rendîmes à Cortès. Mais enfin, puisqu'il est aujourd'hui gouverneur et qu'après Dieu c'est à nous qu'il l'a dû, il serait bien juste qu'il se souvînt de nous, valeureux et bons soldats, qui nous trouvâmes mêlés à toutes ses grandes actions, et qu'il inscrivît dans ses mémoires Pierre, Paul et Martin qui s'en sont rendus dignes. Il serait bon qu'il se rappelât ces soldats et camarades que leur sort amenait à Colima, à Zacatula, au Panuco ou à Guazacualco, et même ceux qui furent obligés de fuir lorsqu'on abandonna Tutepeque. Tous étaient pauvres; aucun n'eut la chance de recevoir quelques bons Indiens. Il y avait cependant de quoi les satisfaire et les tirer d'embarras; Cortès n'aurait pas dû manquer de le faire, puisque Sa Majesté le lui avait recommandé bien des fois dans ses royales missives. Mais il ne donnait rien de son bien. N'aurait-il pas dû cependant les soulager dans leurs misères et les préférer à tous autres? En écrivant à nos commissaires qui étaient en Castille, ne devait-il pas obtenir que nous fussions tous favorisés? Notre général eût dû se croire obligé de demander par lettres à Sa Majesté, pour nous et nos enfants, tous emplois et charges royales qu'il y aurait à donner dans la Nouvelle-Espagne. Malheureusement, on peut dire que le mal des autres on le porte au bout de son poil; Cortès ne pensait qu'à lui : aussi sut-il être gouverneur avant d'être marquis, et marquis quand il revint de Castille.

Quoi qu'il en soit, nous parlerons de la justice qu'il y aurait eu à répartir tous les pays de la Nouvelle-Espagne de la manière suivante, conformément à l'avis de plusieurs de ses conquistadores connus pour la prudence et la maturité de leur esprit. Ce qu'il aurait fallu, c'eût été partager la Nouvelle-Espagne en cinq lots; donner à Sa Majesté, pour son quint royal, la cinquième partie des meilleures villes et chefs-lieux; laisser le second lot sans destination fixe, afin que ses rentes servissent aux églises, hôpitaux, monastères, et que Sa Majesté pût y puiser pour honorer de ses faveurs quelques hommes qui l'auraient bien servie en Italie, car il y en avait pour tout le monde. Quant aux trois lots restant, on aurait dû les répartir entre Cortès et tous les vrais conquistadores, selon le mérite reconnu à chacun, et

stipuler que ce serait en cession perpétuelle, chose que Sa Majesté eût alors considérée comme juste, parce qu'Elle n'avait rien dépensé dans cette conquête, ne connaissant absolument pas l'existence de ce pays qui fut découvert quand Elle était en Flandre. Considérant qu'en sujets loyaux nous mettions entre ses mains une des plus belles parties du monde, Elle aurait trouvé raisonnable de nous y favoriser par des parts personnelles; nous les posséderions maintenant et l'on ne nous verrait pas abattus et marchant de mal en pire, car plusieurs d'entre nous n'ont pas même de quoi manger. Que deviendront les fils que nous laisserons après nous?

Je veux dire maintenant à qui furent assignés les villages par Cortès. Il en donna en première ligne à Francisco de Las Casas, à Rodrigo de Paz, à l'intendant des finances (*factor*), à l'inspecteur (*veedor*), au trésorier, qui étaient venus récemment de Castille, à un certain Avalos et à Saavedra, ses parents, à un certain Barrios avec lequel il maria une sœur de sa femme doña Catalina Juarez, à Alonso Lucas, à Juan et à Luis de La Torre, à Villegas, à Alonso Valiente et à un certain Ribera le Borgne. Et pourquoi en nommé-je si peu? En réalité il donna ce qu'il y avait de mieux dans la Nouvelle-Espagne à toutes gens originaires de Medellin et à des serviteurs de grands seigneurs qui venaient lui faire des contes de son goût. Je ne dis pas qu'il fit mal de donner à tout le monde, puisqu'il y avait où prendre; mais je prétends que Cortès eût dû préférer à tout les ordres de Sa Majesté, en couvrant de sa protection les soldats qui l'aidèrent à s'élever à son mérite actuel et au rang qu'il occupait. Maintenant que c'est fait, il serait inutile d'en vouloir parler encore; mais toujours est-il que, quand il s'agissait d'entrer en expédition, d'entreprendre des attaques et toutes choses qui étaient à sa convenance, Cortès se rappelait bien où nous étions et il nous faisait requérir pour les guerres et les batailles, comme je le dirai plus loin.

Il sera bon que je cesse de raconter tant de misères et de dire à quel point Cortès nous tenait assujettis, puisque le passé n'a plus de remède; mais je ne puis m'empêcher de faire mémoire de quelques paroles du général dites à l'époque où la place de gouverneur lui fut enlevée pour la donner à Luis Ponce de Leon qui, en mourant, désigna pour le remplacer Marcos de Aguilar, ainsi que j'aurai bientôt à le dire. Donc, à cette époque, moi et quelques caballeros ou capitaines de ses anciens qui l'aidâmes dans les conquêtes, nous fûmes le prier de nous donner quelques Indiens pris dans la grande quantité qu'il possédait, attendu que Sa Majesté avait ordonné qu'il lui en fût enlevé un certain nombre et qu'on devait bientôt les lui prendre, comme, du reste, peu de temps après, il lui fut fait. Il répondit que nous devions tout souffrir en patience ainsi qu'il le souffrait lui-même; que si Sa Majesté lui faisait la grâce de le réintégrer

dans le gouvernement, il promettait sur sa conscience (c'est ainsi qu'il jurait) de ne plus retomber dans les fautes passées, d'assigner de bons *repartimientos* à ceux qui lui étaient désignés par Sa Majesté et de redresser les torts qu'il avait eus autrefois. Il était dans la conviction que ses conquistadores satisfaits se contentaient de ses promesses et de ses douces paroles.

Quoi qu'il en soit, nous dirons qu'en ce même temps, ou quelques jours plus tôt, vinrent de Castille les commissaires des finances royales de Sa Majesté, Alonso de Estrada, trésorier, natif de Ciudad Real, l'inspecteur Gonzalo de Salazar et le *contador* Rodrigo de Albornoz, natif de Paladinas, car Julian de Alderete était mort; vinrent encore un certain de la Gama, l'inspecteur Pedro Almindes Chirino, natif de Ubeda ou de Baeza, ainsi que beaucoup d'autres personnes préalablement pourvues d'emplois. Je veux dire maintenant qu'à cette époque aussi un certain Rodrigo Rangel, dont j'ai souvent parlé, s'en vint voir Cortès pour le prier (puisqu'il ne s'était pas trouvé à la prise de Mexico, ni dans aucune des batailles de la Nouvelle-Espagne, de vouloir bien le nommer capitaine et le charger d'aller conquérir les villages zapotèques avec lesquels on était en guerre, pour qu'il y trouvât l'occasion de faire parler de lui; il emmènerait avec lui Pedro de Ircio qui serait son conseiller en tout ce qu'il y aurait à faire. Or Cortès connaissait bien ce Rodrigo Rangel; il savait qu'il n'était apte à aucun emploi, parce qu'il était toujours malade, affligé de grandes douleurs de *bubas*, très-défait, avec de longues jambes amaigries, couvert d'ulcères, le corps et la tête criblés de plaies. Notre général lui refusait ce commandement en faisant observer que les Indiens Zapotèques étaient difficiles à dompter à cause des grandes et hautes sierras où ils ont établi leurs demeures et qui sont difficilement accessibles à la cavalerie; il y a là continuellement des nuages et des brouillards, les chemins y sont étroits, glissants, et l'on n'y peut marcher qu'à la condition de voir ses pieds se confondre avec la tête de celui qui vient derrière. Or, remarquez bien ce que je dis là, parce que c'est littéralement exact, car celui qui est devant et celui qui le suit marchent les pieds de l'un touchant à la tête de l'autre. Cortès lui disait donc que ce n'était pas la peine d'aller dans ces pays, et que s'il y allait enfin, il devait s'entourer de soldats agiles et robustes ayant l'expérience de la guerre. Mais comme Rangel était très-entêté et d'ailleurs compatriote de Cortès, il finit par obtenir ce qu'il demandait. La vérité est, ainsi que nous le sûmes plus tard, que Cortès trouva bon de l'envoyer mourir ailleurs, parce que c'était une fort mauvaise langue.

Il écrivit, en conséquence, à Guazacualco, à dix ou douze compagnons d'armes pour nous prier de partir au secours de Rangel. Je fus du nombre de ceux qu'il désigna pour marcher; du reste, tous ceux

auxquels Cortès écrivit se mirent en route. J'ai déjà dit qu'il y a de très-grandes montagnes dans la partie peuplée du pays des Zapotèques, que ses habitants sont très-lestes et très-agiles et que par leurs cris et leurs sifflements ils remplissent les échos de leurs vallées. Nous comprîmes qu'avec Rangel pour nous commander nous ne pourrions ni aller en avant, ni rien faire de bon. Quand nous arrivions à un village, nous le trouvions abandonné; les maisons d'ailleurs n'y étaient pas rapprochées, celles-ci étant perchées sur la montagne et celles-là enfoncées dans la vallée; au surplus, il pleuvait fort et le pauvre Rangel poussait des cris de douleur à cause de ses *bubas;* d'autre part nous avions tous fort peu d'envie de marcher en sa compagnie. Nous comprenions par conséquent que nous perdions notre temps, avec la perspective de quelques désastres dans le cas où par hasard les Zapotèques, hommes agiles, armés de grandes lances plus longues que les nôtres, excellents archers, nous dresseraient quelque embûche et se présenteraient tout à coup en nous faisant front; car nous ne pouvions avancer qu'un à un dans ces étroits chemins. Rangel était d'ailleurs plus malade qu'au départ. Il fut donc d'avis d'abandonner cette funeste campagne (bien funeste, pouvons-nous dire) et que chacun s'en revînt chez soi. Pedro de Ircio, qui l'accompagnait à titre de conseiller, fut le premier à lui donner cette idée, et il s'empressa de le laisser seul et de s'en retourner à la Villa Rica où il résidait. Quant à Rangel, il dit qu'il s'en voulait aller avec nous à Guazacualco, parce qu'il y faisait chaud et que le climat y serait favorable à la guérison de son mal. Pour ce qui est de nous qui habitions ce bourg, nous considérâmes comme une plus mauvaise affaire de l'emmener maintenant avec nous que d'être partis avec lui à la guerre.

En arrivant à Guazacualco il prétendit aller pacifier les provinces de Cimatan et de Tulapan qui, je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, s'étaient refusées à se soumettre, profitant des grandes rivières et des marécages mouvants au milieu desquels leurs habitants vivaient. Outre l'importance de ces marais pour la défense, ils sont naturellement bons archers, faisant usage d'arcs excellents qu'ils manient avec la plus grande adresse. Rangel, à cet effet, nous montra des provisions signées de Fernand Cortès et disant qu'il était envoyé à titre de capitaine pour conquérir les provinces insoumises, en particulier celles de Cimatan et Tulapan. Il somma la plupart des habitants du bourg d'aller avec lui. Cortès était si redouté qu'en voyant ces provisions, quels que fussent nos regrets d'ailleurs, nous n'osâmes pas résister. Nous partîmes avec Rangel au nombre de cent soldats, les uns à pied, les autres à cheval, avec vingt-six arbalétriers ou fusiliers. Nous marchâmes par Tonala, Ayagualulco, Copilco et Zacualco. Nous passâmes en canots et en radeaux plusieurs rivières;

nous traversâmes Teutitan, Copilco et tous les villages de la Chontalpa qui étaient soumis. Nous arrivâmes ainsi à cinq lieues environ de Cimatan. La plupart des guerriers de la province nous attendaient dans des mauvais pas au milieu de marécages. Ils s'étaient fait des enceintes avec des palissades en gros madriers et se tenaient dedans, derrière des parapets percés de meurtrières par lesquelles ils pouvaient lancer leurs projectiles. Ils nous firent tout d'abord essuyer une si dure volée de flèches et de pieux durcis au feu tirés avec des machines, qu'ils tuèrent sept chevaux et blessèrent huit soldats. Rangel qui était à cheval reçut au bras une flèche qui pénétra peu profondément. Quant à nous, les anciens conquistadores, nous avions engagé Rangel à se faire précéder par des hommes agiles, marchant à pied, pour reconnaître les chemins et les piéges de l'ennemi. Nous lui avions dit, nous souvenant du passé, que ces Indiens se battaient bien et recouraient souvent à des ruses. Comme il avait l'habitude de parler beaucoup, il s'écria « qu'à ce compte, par Dieu ! s'il nous croyait, les choses iraient autrement; que nous fussions donc à l'avenir les capitaines et que nous prissions la conduite de la campagne. »

Quoi qu'il en soit, nous pansâmes les soldats et quelques chevaux qu'on nous avait blessés, en sus des sept qui furent tués. Rangel m'ordonna d'aller devant en reconnaissance avec son lévrier, animal d'humeur sauvage, deux soldats très-agiles et quelques arbalétriers. Quant à lui, on lui conseillait de rester en arrière avec les cavaliers, tandis que les soldats et les arbalétriers se tiendraient prêts à me suivre en avant. Nous poursuivions donc ainsi notre route vers le village de Cimatan, qui dans ce temps-là avait une population nombreuse. Nous donnâmes dans des palissades et des défenses pareilles aux précédentes. L'ennemi lança sur ceux de nous qui allaient en avant une telle volée de flèches et de pieux que le lévrier fut tué raide et que j'eusse péri moi-même si je n'avais été couvert d'une bonne armure; car je reçus sept flèches qui s'arrêtèrent sur l'épaisse couche de coton dont j'étais cuirassé. Cela ne m'empêcha pas d'être atteint à une jambe, tandis que tous mes camarades furent blessés. J'élevai la voix alors pour crier à des Indiens alliés qui venaient peu après nous de faire avancer tout de suite les arbalétriers, les fantassins et les gens d'escopette, mais que les cavaliers restassent en arrière, attendu qu'il leur serait impossible de charger et d'être d'aucune utilité, tout en s'exposant à recevoir des coups de flèches. Les camarades s'avancèrent à l'instant comme je l'avais fait dire, parce que, lorsque j'entrepris ma marche, il avait été convenu que les cavaliers resteraient loin en arrière, tandis que les autres se tiendraient prêts à avancer sur le signal ou l'ordre qui leur en serait donné. Les arbalétriers et les gens d'escopette étant accourus, nous réussîmes à

déloger l'ennemi de ses palissades. Mais il se réfugia sur des terrains marécageux et mouvants où personne ne pouvait s'aventurer et d'où l'on ne pouvait sortir autrement que sur les pieds et les mains en y recevant de bons secours. En ce moment Rangel arriva avec ses cavaliers. Comme il y avait là tout près plusieurs maisons qui avaient été abandonnées par leurs habitants, nous nous y reposâmes ce jour-là en y prenant soin de panser nos blessés.

Le lendemain, nous nous mîmes en route vers le village de Cimatan. Nous avions à traverser de grandes savanes au milieu desquelles se trouvaient de fort mauvais marécages. Nos ennemis nous attendaient sur l'un d'eux. Ce fut de leur part une ruse préméditée de nous attendre ainsi en rase campagne, dans l'espoir que les cavaliers, désireux de les atteindre et de les frapper de leurs lances, se jetteraient sur eux à bride abattue et s'embourberaient dans les marais. Ce qu'ils avaient combiné arriva en effet. Nous avions eu beau dire à Rangel de bien faire attention aux marécages qu'il y avait en grand nombre et de ne point courir à bride abattue sur ces savanes, de crainte de voir les chevaux s'embourber, attendu que les Indiens avaient l'habitude de ces ruses et qu'ils élevaient des travaux de défense et des meurtrières sur le bord des marais; Rangel n'en voulut rien croire et il fut le premier à s'embourber. On lui tua son cheval et déjà plusieurs Indiens s'étaient jetés dans le marais pour s'emparer de sa personne. Ils l'auraient enlevé vivant pour le sacrifier, si l'on ne se fût empressé de lui porter secours; ce qui n'empêcha pas qu'il en sortît la tête blessée par-dessus les plaies dont elle était déjà couverte. Comme toute cette province est très peuplée, il y avait près de là un autre petit village sur lequel nous nous portâmes; ses habitants prirent la fuite. Rangel put y soigner ses blessures, ainsi que trois soldats qui avaient été atteints. De là nous gagnâmes d'autres maisons, également abandonnées, leurs habitants s'étant enfuis en ce moment même. Il y avait là de grandes défenses de madriers formant enceinte avec meurtrières.

Nous nous y reposions depuis moins d'un quart d'heure lorsque tant de guerriers cimatèques se jetèrent sur nous en nous entourant, qu'ils tuèrent un soldat et deux chevaux et nous donnèrent fort à faire pour les décider à s'éloigner. Rangel souffrait beaucoup de sa tête en ce moment; outre cela, beaucoup de moustiques et de grands vampires le piquaient et lui suçaient le sang; il ne dormait ni jour ni nuit. Pendant ce temps il pleuvait sans cesse. Dans ces circonstances, quelques soldats nouvellement venus de Castille, et que Rangel avait amenés avec lui, voyant que les Indiens de cette province nous ayant fait front en trois endroits différents avaient tué onze chevaux et deux soldats, sans compter le grand nombre de ceux qui étaient blessés, conseillèrent à Rangel de retourner sur ses pas sans dépasser cet

endroit, attendu que le pays était impraticable à cause de ses marais et que lui-même se trouvait très-malade. Le capitaine avait certainement ce désir; mais, voulant faire croire que ce n'était pas uniquement sa pensée et sa volonté personnelles, mais bien l'avis d'un grand nombre des siens, il résolut d'ouvrir un conseil à ce sujet en y appelant les personnes qu'il savait partager sa manière de voir, afin que le retour fût résolu. En ce même moment nous nous étions réunis vingt soldats pour voir si nous pourrions faire quelques prisonniers dans des enclos de cacaoyers qui étaient près de là. Nous ramenâmes deux Indiens et trois Indiennes.

Ce fut alors que Rangel me prit à part et me demanda conseil. Il me parla des souffrances de sa tête, me dit que les autres soldats le poussaient à revenir auprès de Cortès, et il me fit part de tout ce qui était arrivé. Je lui reprochai cette retraite, et comme nous étions de vieilles connaissances de Cuba depuis plus de quatre ans, je lui dis : « Comment, señor! que voulez-vous que l'on dise de vous en voyant qu'étant arrivé presque aux portes de Cimatan, vous veuillez vous en retourner? Cortès ne l'approuvera nullement, et des malicieux qui ne vous aiment pas vous lanceront à la face qu'ici, de même qu'à l'attaque contre les Zapotèques, vous n'avez rien fait de bon, quoique vous eussiez à votre disposition tant de vieux conquistadores pris parmi les habitants mêmes de Guazacualco! Pour notre honneur donc et pour le vôtre, moi et quelques autres soldats nous sommes d'avis d'aller en avant. J'irai moi-même en éclaireur avec mes camarades, reconnaissant les marais et les bois et, avec l'aide des arbalétriers et des gens d'escopette, nous arriverons au chef-lieu de Cimatan. Voici mon cheval; confiez-le à quelqu'un qui sache faire bon usage de la lance et ait le courage de le bien conduire; je ne pourrais m'en servir moi-même dans ce que je vais entreprendre, attendu que d'autres armes que la lance y seront en jeu. Quant à vous, restez un peu en arrière avec tous les cavaliers. » Après avoir entendu mon avis, Rodrigo Rangel, qui avait l'habitude de brailler fort et de parler beaucoup, sortit de la maisonnette où il prenait conseil, et à grands cris il appela tout le monde en disant : « Le sort en est jeté, nous allons en avant; par Dieu! (c'était son ton et son jurement habituels) Bernal Diaz del Castillo m'a dit la vérité et fait voir ce qui convient à tous! »

Quelques soldats en eurent du regret, d'autres s'en réjouirent. Nous commençâmes à marcher en bon ordre, les arbalétriers et gens d'escopette à mes côtés, les cavaliers en arrière à cause des bois et marais où leurs chevaux ne pouvaient courir. Nous arrivâmes à un autre village qu'on venait d'abandonner, et de là nous gagnâmes le chef-lieu même de Cimatan. Nous y reçûmes une bonne volée de flèches et de pieux, mais nous ne tardâmes pas à mettre en fuite l'ennemi qui incendia lui-même, en partant, ses propres maisons.

Nous prîmes quinze Indiens, hommes et femmes. Nous les employâmes à faire appeler les Cimatèques pour les inviter à la paix avec la promesse de pardonner leurs hostilités. Les maris des femmes que nous avions prises et les parents des enfants dont nous nous étions emparés se présentèrent à nous. Nous leur rendîmes les prisonniers, et de leur côté ils s'engagèrent à faire accepter la paix par tout le village; mais ils ne revinrent nullement avec la réponse. Rangel me dit alors : « Par Dieu ! vous m'avez trompé ! Vous allez repartir avec quelques camarades et vous aurez à me trouver autant d'Indiens et d'Indiennes que vous m'avez donné le conseil d'en lâcher ! » Cinquante soldats partirent donc sous mes ordres vers de petites fermes établies sur le sol mouvant des marais, mais nous n'osâmes point y entrer, quoique les habitants se fussent enfuis en gagnant des terrains couverts de broussailles et d'arbrisseaux épineux appelés *xiguaquetlan*, dont les maudites épines traversent les pieds. Nous prîmes six hommes et femmes, avec leurs enfants, dans des enclos de cacaoyers et nous revînmes à l'endroit où s'était arrêté notre capitaine. Notre prise l'apaisa; il relâcha aussitôt nos prisonniers pour qu'ils allassent inviter les Cimatèques à la paix; mais ceux-ci se refusèrent à se présenter à nous. Nous résolûmes alors de retourner à notre bourg de Guazacualco. Et voilà où aboutit l'expédition des Zapotèques et de Cimatan, et voilà aussi le résultat de la grande renommée que Rangel recherchait lorsqu'il fut demander à Cortès d'aller à cette conquête.

Deux ans plus tard, ou un peu plus, nous retournâmes aux provinces des Zapotèques et autres; nous les conquîmes et nous les pacifiâmes. Le bon fray Bartolomé de Olmedo, qui était un saint moine, s'employa beaucoup auprès des habitants; il leur prêchait et enseignait les articles de notre foi. Il y baptisa plus de cinq cents Indiens. Mais, en vérité, il était vieux et fatigué; il ne pouvait guère aller par voies et par chemins, car il avait une dangereuse maladie.

Nous changerons de sujet pour dire que Cortès envoya à Sa Majesté, en Castille, environ quatre-vingt mille piastres d'or, aux soins de Diego de Soto, natif de Toro, accompagné, je crois, d'un certain Ribera le Borgne, qui avait été secrétaire de notre général. Il envoya, en même temps, le riche canon en or et en argent qu'on appela l'*oiseau Phénix*. Il adressait aussi à son père, Martin Cortès, plusieurs milliers de piastres d'or. Je dirai à la suite ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CLXX

Comme quoi le capitaine Fernand Cortès envoya en Castille, à Sa Majesté, quatre-vingt mille piastres en or, ainsi qu'un canon; c'était une couleuvrine très-richement sculptée de différents dessins; elle était en entier, ou en grande partie, en or bas mêlé d'argent de Mechoacan et s'appelait *Phénix*. Il envoya aussi à son père Martin Cortès environ cinq mille piastres d'or, et je vais dire ce qui advint à ce sujet.

Cortès avait réuni environ quatre-vingt mille piastres d'or; la couleuvrine appelée *Phénix* était complétement achevée; c'était une pièce très-belle, fort digne d'être offerte à un grand monarque comme l'était notre Empereur. On lisait dans une inscription qui y était sculptée : *Cet oiseau naquit sans égal; personne ne me vaut pour vous servir et vous n'avez pas votre pareil dans l'univers.* Tout cela fut adressé à Sa Majesté par l'entremise d'un hidalgo natif de Toro, appelé Diego de Soto, et je ne me rappelle pas bien s'il fut accompagné d'un certain Juan de Ribera, qui avait été secrétaire de Cortès et portait sur l'œil une taie qui le rendait borgne. Mon opinion est que Ribera était homme de mauvais cœur. Lorsqu'il jouait aux cartes et aux dés, il me parut toujours qu'il y trichait. Il avait d'ailleurs ses vilains côtés; je n'hésite pas à m'exprimer ainsi, parce qu'en arrivant en Castille il garda pour lui les piastres d'or que Cortès lui avait confiées pour son père. Et comme celui-ci les lui réclama, Ribera étant par lui-même mal inspiré et ne gardant aucun souvenir des bienfaits de Cortès, lui qui n'avait été qu'un pauvre homme, au lieu de proclamer la vérité en faveur de son maître, se prit à en dire du mal et à raisonner son dire d'une telle façon qu'on y ajoutait tout crédit, surtout l'évêque de Burgos; car Ribera s'exprimait avec éloquence et il avait été d'ailleurs secrétaire de Cortès. Narvaez, Christobal de Tapia, les commissaires de Diego Velasquez et plusieurs autres l'aidèrent à mal parler. Comme au surplus on venait d'apprendre la mort de Francisco de Garay, ils se réunirent tous pour recommencer leurs plaintes contre Cortès par-devant l'Empereur. Ils disaient que les juges nommés par Sa Majesté avaient agi avec partialité sous l'influence des présents que Cortès leur avait fait tenir dans ce but; ils parlèrent tant et de si perfide façon qu'ils réussirent à jeter du trouble dans les affaires de Cortès et à faire peser sur lui une telle défaveur, que tout aurait fort mal tourné pour le général, n'eût été l'intervention en sa faveur du duc de Bejar, qui se porta sa caution jusqu'à ce que Sa Majesté eût envoyé contrôler ses actes, assurant d'avance qu'on ne le trouverait nullement en faute. Le duc se conduisit ainsi parce qu'il avait déjà été question de marier Cortès avec une de ses nièces, appe-

lée doña Juana de Zuñiga, fille du comte de Aguilar don Carlos de Arellano et sœur de certains caballeros favoris de l'Empereur.

Ce fut d'ailleurs en ce moment qu'arrivèrent les quatre-vingt mille piastres d'or avec les lettres de Cortès, dans lesquelles il rendait grâces à Sa Majesté et Lui offrait ses services, à l'occasion de la grande faveur qui lui avait été faite en l'élevant à la dignité de gouverneur du Mexique, et à propos de la justice exercée en son honneur par sentence de la Junte composée de caballeros de son conseil royal et de sa chambre privée. Toujours est-il que tout ce qui avait été dit contre Cortès se calma de nouveau, sous le prétexte qu'on enverrait contrôler ses actes; mais pour le moment on n'en parla plus.

Cessons de nous entretenir de ces nuages prêts à crever sur la tête de Cortès et parlons de son canon et de l'inscription dans laquelle il exaltait lui-même ses propres services jusqu'au sublime. Cela se sut à la cour où certains ducs, marquis, comtes et personnages de grande valeur se tenaient pour d'aussi grands serviteurs de Sa Majesté; ils pensaient même qu'il n'y avait point de chevaliers qui l'eussent servie aussi bien qu'eux-mêmes. Ils virent dans ce canon une occasion de murmures et contre Cortès et au sujet de l'inscription qu'il y avait fait graver. D'autres grands seigneurs, comme par exemple l'amiral de Castille, le duc de Bejar et le comte de Aguilar, dirent à ces mêmes gentilshommes, qui avaient murmuré en traitant l'inscription de la couleuvrine de prétentieusement fanfaronne : « Il ne faudrait pourtant pas trop s'étonner que Cortès ait inscrit ces paroles sur ce canon; car enfin, voyons un peu, y a-t-il eu de notre temps aucun capitaine qui puisse se vanter d'aussi hauts faits que les siens, qui ait conquis tant de pays sans que Sa Majesté y dépensât quoi que ce fût, et dans lesquels tant de gens se soient convertis à notre sainte foi? Au surplus, ce n'est pas seulement Cortès, mais les soldats et les compagnons d'armes qu'il eut à ses côtés, qui l'aidèrent à s'emparer d'une si puissante capitale si fortement peuplée et à conquérir une si grande étendue de pays; ceux-là sont bien dignes que Sa Majesté les honore de ses nombreuses faveurs. Si nous voulons bien considérer les choses, nous qui parlons, nous avons hérité nos blasons, nos titres, nos rentes, de ceux de nos ancêtres qui firent des actions héroïques au service de la couronne royale et des monarques qui régnaient alors, de la même manière que Cortès et ses compagnons d'armes l'ont fait de nos jours. » Ces paroles mirent fin à l'incident de l'inscription.

Pour que la couleuvrine ne dépassât point Séville, Sa Majesté la donna à don Francisco de Los Cobos, grand commandeur de Leon. Elle fut fondue à Séville et l'on en sépara l'or fin dont la valeur, dit-on, s'élevait à vingt mille ducats. Quoi qu'il en soit, on ne put manquer de voir que Cortès venait d'envoyer ce canon et cet or, ni oublier les richesses adressées autrefois sous forme de lune en argent et de

soleil en or, avec d'autres joyaux également de ce métal, par l'entremise de Francisco de Montejo et de Hernandez Puertocarrero, pas plus que le second envoi fait au moyen d'Alonso de Avila et de Quiñones et qu'on peut considérer comme la chose la plus riche qui eût existé dans la Nouvelle-Espagne, — je veux dire la garde-robe de Montezuma, de Guatemuz et des autres grands rois de Mexico, dont Jean Florin, le corsaire français, parvint à s'emparer—. Comme tout cela se sut en Castille, Cortès acquit une grande renommée en Espagne, ainsi qu'en beaucoup d'autres parties de la chrétienté, et partout on chanta ses louanges.

Nous laisserons ce sujet, pour dire où vint aboutir le procès de Martin Cortès contre Ribera, relativement aux quelques milliers de piastres que le conquistador envoyait à son père. Ribera, venant à passer par la ville de Cadahalso pendant que le procès suivait son cours, y mangea des tranches de jambon et mourut subitement, sans confession, immédiatement après le repas. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Sortons des événements de Castille pour en revenir à parler de la Nouvelle-Espagne. Cortès s'occupait toujours à faire que la ville de Mexico se repeuplât entièrement de naturels mexicains comme elle était auparavant. Il leur donna des franchises et des libertés, et décida qu'ils ne payeraient aucun tribut à Sa Majesté avant d'avoir reconstruit leurs maisons, réparé les chaussées, les ponts, rebâti tous les édifices, refait les conduites par lesquelles circulait l'eau qui venait de Chapultepéque à la ville, et élevé les églises aussi bien que les hôpitaux dans la partie occupée par les Espagnols. Le bon Père fray Bartolomé de Olmedo veillait à ces derniers soins en qualité de supérieur et grand vicaire. Il avait, du reste, recueilli dans un hôpital tous les Indiens malades, il les soignait très-charitablement et faisait encore bien d'autres choses intéressantes. En ce moment arrivèrent de Castille au port de la Vera Cruz douze moines franciscains dont le vicaire général était un excellent Frère appelé fray Martin de Valencia, natif d'un bourg de *Tiérra de Campo* nommé Valencia de don Juan [1]. Ce très-révérend moine avait reçu sa nomination du Saint Père, comme supérieur et vicaire. Je vais dire ce qui se fit, à son arrivée, pour le recevoir.

1. Valencia de don Juan est située à trente ou quarante kilomètres sud de la ville de Leon, dans l'un des districts de cette partie de l'Espagne qui portent le nom de Tierra de Campo.

CHAPITRE CLXXI

Comme quoi arrivèrent au port de la Vera Cruz douze moines franciscains d'une très-sainte vie, ayant pour vicaire et gardien fray Martin de Valencia, religieux si bon qu'il eut la réputation de faire des miracles; il était natif d'un bourg de Tierra de Campo appelé Valencia de don Juan. De ce que Cortès fit à son arrivée.

Ainsi que je l'ai dit dans les chapitres qui en ont traité, nous avions écrit à Sa Majesté pour La supplier de nous envoyer des moines franciscains de bonne et sainte vie, afin qu'ils nous aidassent à convertir et à instruire les naturels de ce pays, dans l'intention d'en faire des chrétiens, leur prêchant notre très-sainte foi ainsi que fray Bartolomé de Olmedo avait commencé de le faire dès le moment que nous entrâmes dans la Nouvelle-Espagne. Cortès avait écrit à ce sujet, avec nous tous les conquistadores, à fray Francisco de Los Angeles, qui était général des franciscains et devint plus tard cardinal, pour lui demander en grâce que les franciscains qu'il enverrait fussent des hommes de vie exemplaire, afin que notre sainte foi fût toujours exaltée et qu'ainsi les naturels de ces pays reconnussent la vérité de ce que nous leur disions en guerroyant contre eux : que Sa Majesté enverrait des religieux de meilleure vie que la nôtre, pour leur expliquer et leur prêcher notre sainte foi. Ils nous demandaient s'ils seraient comme fray Bartolomé de Olmedo, et nous répondions affirmativement. Nous avons donc à dire maintenant que le général fray Francisco de Los Angeles nous fit, en effet, la grâce d'envoyer les moines que nous avions demandés. Ce fut alors que vint avec eux fray Torribio Motalma, auquel les caciques et seigneurs de Mexico donnèrent le nom de Motolinea, mot qui veut dire « Frère pauvre, » parce que tout ce qui lui était donné pour l'amour de Dieu, il le redonnait aux Indiens, allant quelquefois jusqu'à se priver de manger pour eux; il avait des habits déchirés et marchait pieds nus. Il prêchait sans cesse aux Indiens, qui l'aimaient grandement en reconnaissant que c'était un saint homme.

Mais reprenons notre récit. Cortès, ayant appris que les religieux étaient arrivés au port de la Vera Cruz, fit dire dans tous les villages d'Indiens, comme dans tous les points occupés par les Espagnols, que quand les moines approcheraient, on eût à balayer les chemins et à prendre soin de leur dresser un campement partout où ils s'arrêteraient hors des lieux habités; tandis que, lorsqu'ils arriveraient à des villes ou villages d'Indiens, on devrait aller au-devant d'eux pour les recevoir au son des cloches, prenant soin que tout le monde, après la réception faite, les traitât avec le plus grand respect. Les naturels du

pays auraient à se munir de cierges allumés et de croix autant que l'on en pourrait trouver. Au surplus, pour témoigner de plus d'humilité et pour en donner l'exemple aux Indiens, Cortès ordonna que les Espagnols fléchiraient le genou devant les moines et leur baiseraient la main ainsi que la robe. Il leur fit parvenir beaucoup de friandises pour la route en leur écrivant très-affectueusement. Lorsqu'ils approchèrent de Mexico, Cortès lui-même, accompagné de fray Bartolomé de Olmedo, de nos valeureux capitaines et courageux soldats, sortit de la ville pour aller au-devant d'eux, emmenant à sa suite Guatemuz, roi de Mexico, les principaux personnages mexicains et un grand nombre de caciques d'autres villes. Quand on arriva à peu de distance des moines, Cortès mit pied à terre et nous l'imitâmes tous. En arrivant près des Révérends, le premier qui fléchit le genou devant fray Martin de Valencia, pour lui baiser les mains, ce fut Cortès lui-même; mais le moine ne voulut pas y consentir, ce qui fit que le conquistador se contenta de lui baiser la robe. Le Père fray Bartolomé les salua et les embrassa très-tendrement, tandis que nous tous, capitaines et soldats présents, ainsi que Guatemuz et les seigneurs de Mexico, nous baisions leurs robes en fléchissant le genou. Lorsque Guatemuz et les autres caciques virent Cortès se prosterner pour le baise-main, ils en furent d'autant plus émerveillés que les moines s'avançaient pieds nus, jaunes et maigres, couverts de haillons et sans monture. En voyant Cortès, qu'ils s'étaient habitués à regarder comme une idole ou comme un dieu, se mettre ainsi à genoux devant eux, tous les Indiens imitèrent cet exemple, de sorte qu'aujourd'hui encore, lorsque des religieux se présentent, on les accueille toujours avec ce même respect que je viens de dire. Je dois ajouter que, toutes les fois que Cortès parlait avec ces moines, il avait l'habitude de tenir sa toque à la main, en témoignant d'une respectueuse soumission. J'allais oublier de dire que fray Bartolomé, par ordre de notre chef, donna aux moines l'hospitalité dans une magnifique maison où il alla vivre avec eux et les traita somptueusement.

Laissons-les y goûter leur heureuse chance, pour dire que trois mois et demi plus tard arrivèrent douze moines dominicains dont le provincial ou prieur était un certain moine appelé fray Tomas Ortiz, d'origine basque. On disait qu'il avait été déjà provincial dans un pays appelé Pointe-du-Dragon. Dieu permit qu'ils fussent atteints, en arrivant, du mal de *modorra*, dont la plupart moururent. J'aurai à le redire plus tard, en expliquant quand, comment et avec qui ils arrivèrent, ainsi que des circonstances concernant le prieur, et d'autres choses qui se passèrent. Il est du reste arrivé, depuis, beaucoup de bons moines de sainte vie appartenant au même ordre de saint Dominique. Ils furent d'une sainteté exemplaire, très-zélés dans l'in-

struction à donner à ces provinces de Guatemala en ce qui regarde notre foi, et très-utiles au bien de tout le monde.

Je cesserai d'écrire sur ce sujet des moines pour dire que Cortès craignait toujours qu'en Castille les commissaires de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, ne s'alliassent avec l'évêque de Burgos pour le desservir auprès de l'Empereur notre seigneur. D'autre part, il sut, par des lettres de son père, ou de Diego de Ordas, qu'on formait le projet de le marier avec doña Juana de Zuñiga, nièce du duc de Bejar don Alvaro de Zuñiga. Aussi s'efforça-t-il d'envoyer tout l'argent qu'il put réunir en tributs et en dons provenant des caciques de tout le pays, d'abord pour que le duc de Bejar pût avoir une idée de ses grandes richesses en même temps que de ses actes héroïques, mais surtout pour obtenir les faveurs et les bonnes grâces de Sa Majesté. Il envoya donc trente mille piastres en écrivant à l'Empereur, et c'est cela que je vais expliquer à la suite.

CHAPITRE CLXXII

Comment Cortès écrivit à Sa Majesté en lui envoyant trente mille piastres d'or. Comment il s'occupait de la conversion des Indiens et de la réédification de Mexico. Comme quoi il avait envoyé Christoval de Oli pacifier les provinces de Honduras accompagné d'une bonne armée, avec laquelle il se rebella. Comment Cortès fit le récit d'autres choses qui s'étaient passées au Mexique ; et par le navire qui portait ces lettres le trésorier de Sa Majesté Rodrigo de Albornoz en envoya d'autres en secret, dans lesquelles il parlait en mauvais termes de Cortès et de nous tous qui avions commencé l'expédition avec lui ; quelles mesures Sa Majesté ordonna de prendre à cet égard.

Lorsque Cortès reçut de Sa Majesté le titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, il lui parut convenable de faire savoir au Roi de quelle manière il s'occupait de la conversion des Indiens et de la réédification de la grande ville de Tenustitlan-Mexico. Il Lui raconta également comment il avait envoyé un capitaine appelé Christoval de Oli coloniser des provinces du nom de Honduras avec cinq navires bien approvisionnés, un grand nombre de soldats, beaucoup de chevaux, des canons, des escopettes, des arbalètes et toute espèce d'armes, dépensant plusieurs milliers de piastres dans la formation de cette armée avec laquelle Christoval de Oli s'était soulevé contre lui sur les conseils de Diego Velasquez, gouverneur de l'île de Cuba, tous deux s'étant entendus pour cela à bord de la flotte. Cortès ajoutait que si Sa Majesté daignait le permettre, il enverrait sans retard un autre capitaine pour s'emparer de cette même flotte et faire prisonnier le rebelle ; ou que, même, il marcherait en personne contre lui, attendu que si on le laissait sans châtiment, d'autres capitaines

s'enhardiraient à se révolter avec leurs troupes, puisqu'il était inévitable qu'on en expédiât pour conquérir et coloniser d'autres pays qui restaient en état d'hostilité. Aussi suppliait-il Sa Majesté de lui donner tout pouvoir pour ce faire. Il se plaignit aussi de Diego Velasquez, non-seulement à propos de ce qu'il avait fait avec Christoval de Oli, mais encore pour ses machinations continuelles, pour ses scandales et pour les lettres qu'il écrivait de l'île de Cuba, demandant qu'on mît à mort Cortès; d'où résultait qu'à peine sortis de Mexico pour aller conquérir quelques villages belliqueux qui se soulevaient, les hommes du parti de Diego Velasquez tramaient des conspirations pour se défaire de sa personne et s'emparer du gouvernement, conduite qu'il s'était déjà vu forcé de punir une fois par la mort de l'un des principaux coupables. Ces plans, du reste, avaient l'appui de l'évêque de Burgos, président des Indes et grand ami de Diego Velasquez.

Cortès écrivait à l'Empereur qu'il lui envoyait trente mille piastres d'or, ajoutant que si les tracasseries et les conjurations antérieures ne l'en eussent empêché, il aurait recueilli beaucoup plus, et qu'avec l'aide de Dieu, non moins que par suite de la bonne fortune de Sa Majesté royale, il enverrait tout ce qui serait possible par les navires qui partiraient du Mexique. Il écrivit en même temps à son père, Martin Cortès, et à son parent, Francisco Nuñez, qui était rapporteur au conseil royal de Sa Majesté. Il écrivit encore à Diego de Ordas, en faisant savoir tout ce que je viens de mentionner. Il dénonçait la conduite de Rodrigo de Albornoz, trésorier à Mexico, qui murmurait secrètement contre Cortès, parce qu'il n'avait pas eu d'aussi bons Indiens qu'il aurait voulu, et aussi parce qu'il avait demandé en mariage une dame, fille du cacique de Tezcuco, qui lui fut refusée et qu'on maria en ce même temps avec une personne de qualité. Dans ses lettres, Cortès avertissait que ce personnage avait été secrétaire en Flandre, qu'il était l'un des serviteurs de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, et que, du reste, il avait pour habitude de beaucoup écrire, quelquefois même en chiffres, et, selon toute probabilité, il écrivait des faussetés à l'évêque lui-même en sa qualité de président des Indes, car à cette époque nous ne savions point encore qu'on lui avait enlevé cet emploi. Cortès avertissait ses correspondants qu'il leur donnait ainsi avis sur toute chose. Il envoya ses lettres en double pour qu'on en pût faire le rapport à Sa Majesté qui était revenue de Flandre, parce qu'il craignait que l'évêque de Burgos, — qui, en sa qualité de président, avait ordonné à Pedro de Ysasaga et à Juan Lopez de Recalte, commissaires de la maison de *Contratacion* de Séville, de lui envoyer en poste toutes les lettres et dépêches de Cortès afin de savoir ce qui y était écrit, — ne fût en mesure de prendre les devants et de prévenir la remise des lettres par

nos commissaires. Nous ignorions, en effet, alors dans la Nouvelle-Espagne que la charge de président des Indes eût été enlevée à don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos.

Quoi qu'il en soit de ces lettres de Cortès, je dois dire que par ce même navire qui les emportait le trésorier Albornoz en envoyait d'autres à Sa Majesté, à l'évêque de Burgos et au Conseil royal des Indes. Il y rappelait par chapitres distincts et répétait toutes les causes et motifs qui avaient fait auparavant accuser Cortès lorsque Sa Royale Majesté le fit juger par des membres de son conseil; ce qui avait donné pour résultat de proclamer que nous étions de loyaux serviteurs de Sa Majesté. Outre ces accusations qui avaient eu lieu déjà, Albornoz ajoutait aujourd'hui que Cortès avait l'habitude de demander à tous les caciques de la Nouvelle-Espagne un grand nombre de disques d'or et de leur faire recueillir beaucoup de produits des mines en disant que c'était pour envoyer à l'Empereur, tandis qu'il gardait le tout pour lui-même sans rien envoyer à Sa Majesté. Il disait aussi que le conquistador avait fait élever des édifices en forme de forteresses et recueillir plusieurs filles de grands seigneurs pour les marier avec des soldats espagnols; que des personnes honorables les lui demandaient pour femmes légitimes, et qu'il les refusait afin de les garder en qualité de concubines. Albornoz disait encore que tous les caciques et principaux personnages avaient pour lui les égards que l'on a pour un roi, et que dans le pays on ne connaissait d'autre souverain ni seigneur que Cortès qui, comme un roi, prélevait le quint sur toute chose; qu'il possédait un trésor consistant en une grande quantité de lingots d'or. Albornoz finissait en disant qu'il ne savait pas bien si le général était déjà un rebelle ou s'il resterait fidèle à l'avenir; mais qu'il croyait nécessaire que Sa Majesté, sans perdre de temps, envoyât dans le pays un gentilhomme accompagné de bons soldats bien armés, pour enlever à Cortès son commandement et sa seigneurie. Ses lettres s'étendaient encore longuement sur le même sujet. Mais je cesserai de parler de leur contenu pour dire qu'elles tombèrent aux mains de l'évêque de Burgos qui résidait à Toro.

Comme alors se trouvaient à la cour et Pamphilo de Narvaez, et Christobal de Tapia et tous les commissaires de Diego Velasquez, l'évêque prit occasion de la lettre d'Albornoz pour obtenir qu'ils adressassent de nouvelles plaintes à Sa Majesté contre Cortès, au sujet de tout ce qui avait été antérieurement débattu, en assurant que les juges saisis de leurs griefs avaient témoigné d'une grande partialité en faveur du conquistador, et qu'ils priassent Sa Majesté de porter l'attention sur ce que son commissaire et trésorier venait d'écrire récemment. En témoignage des faits, ils présentèrent les lettres dont j'ai parlé. En les voyant, en entendant les paroles que Narvaez

proférait d'un ton élevé, selon son habitude, pour demander justice, Sa Majesté crut à la vérité de ses allégations. Comme d'ailleurs l'évêque de Burgos, Juan Rodriguez de Fonseca, leur avait procuré l'appui de plusieurs lettres favorables, l'Empereur leur répondit : « Je veux décidément envoyer châtier Cortès, puisqu'on l'accuse à ce point de mal faire, n'importe les sommes d'or qu'il enverra; car la justice est une richesse bien supérieure à tous les trésors qu'il pourrait adresser. » Il ordonna que des mesures fussent prises pour dépêcher, sans délai, l'amiral de Saint-Domingue, qui partirait aux frais du conquistador avec six cents soldats et l'ordre de trancher la tête à Cortès, s'il était trouvé coupable, en même temps qu'on châtierait tous ceux qui s'employèrent à la déroute de Pamphilo de Narvaez. Pour que l'amiral n'hésitât pas à partir, Sa Majesté lui promit l'amirauté de la Nouvelle-Espagne pour l'obtention de laquelle il intriguait beaucoup à la cour.

Quoique toutes les dépêches et provisions fussent signées, l'amiral retarda quelques jours son voyage. Peut-être n'osait-il pas partir; peut-être aussi n'avait-il pas des ressources suffisantes; peut-être encore hésitait-il devant le conseil qu'on lui donnait de bien méditer sur la bonne chance de Cortès, de se souvenir que Narvaez en avait essuyé une déroute complète, malgré les forces qui l'accompagnaient, et de penser qu'il allait aventurer son existence et sa position sans être sûr d'arriver à ses fins; car il se pourrait que ni Cortès ni aucun de ses compagnons d'armes ne fussent trouvés coupables et qu'au contraire leur loyauté fût clairement prouvée. Il paraît d'ailleurs qu'on fit voir à Sa Majesté que c'était une bien grande largesse de donner ainsi l'amirauté de la Nouvelle-Espagne pour le peu de services qui pourraient être rendus dans cette expédition. D'autre part, pendant que l'amiral se préparait au départ pour la Nouvelle-Espagne, la nouvelle en arriva aux commissaires de Cortès, à son père don Martin, et à fray Pedro Melgarejo de Urrea. Ils possédaient la copie des lettres que Cortès avait adressées; ils y apprirent que le trésorier Albornoz et quelques autres personnes, qui n'étaient pas bien avec le conquistador, jouaient double jeu. Se réunissant, en conséquence, ils furent trouver le duc de Bejar pour lui relater tout ce que je viens de dire et lui faire voir les lettres de Cortès.

En apprenant qu'on envoyait si légèrement l'amiral avec un grand nombre de soldats, le duc éprouva un très-vif regret, car il nourrissait toujours son projet de marier Cortès avec sa nièce doña Juana de Zuñiga. Il alla, sans plus attendre, trouver Sa Majesté en prenant soin de se faire suivre par quelques comtes ses parents et amis. Le vieux Martin Cortès et fray Pedro Melgarejo étaient avec eux. Après avoir fait à l'Empereur toutes les démonstrations respectueuses et humbles salutations qui sont dues à notre seigneur et Roi, le duc

supplia Sa Majesté de ne point écouter la voix d'un homme comme le trésorier Albornoz, qui était un ennemi de Cortès, et de vouloir bien attendre d'autres rapports plus dignes de foi et de crédit, avant d'envoyer une expédition. Le duc osa même demander à Sa Majesté comment Elle, qui était si chrétienne et d'une droiture si grande pour faire justice, se déterminait si vite à donner l'ordre d'arrêter Cortès et tous ses soldats, qui Lui avaient rendu tant de bons et loyaux services qu'on n'avait rien vu d'égal dans le monde ni lu dans aucune histoire comme ayant été fait par des sujets pour le service des rois ses prédécesseurs. Le duc ajouta qu'il avait déjà offert sa tête pour caution de Cortès et de ses compagnons d'armes, sûr qu'ils étaient fidèles et loyaux et qu'ils continueraient de l'être à l'avenir; que maintenant, il engageait sa tête encore et sa situation élevée, avec le plus grand plaisir, affirmant pour toujours notre loyauté, dont Sa Majesté recevrait plus tard le témoignage. En outre, on fit voir à l'Empereur les lettres que Cortès écrivait à son père et dans lesquelles il expliquait pourquoi le trésorier Albornoz médisait de son chef, alléguant que c'était parce qu'il n'en avait pas reçu d'aussi bons Indiens qu'il les demandait, et que la fille d'un grand cacique lui avait été refusée. Le duc pria encore Sa Majesté de vouloir bien considérer combien de fois Cortès Lui avait adressé de grandes sommes d'or; et à tout cela il ajouta beaucoup d'autres raisons en faveur du conquistador. Il fit tant enfin que Sa Majesté vit clairement que la justice était du côté de Cortès et de nous tous les premiers conquistadores. Elle ordonna, en conséquence, que des mesures fussent prises pour confier l'information à une personne de qualité et de savoir, animée de la crainte de Dieu.

En ce temps-là la cour était à Tolède. Le corregidor, comte de Alcaudete, avait pour lieutenant un licencié nommé Luis Ponce de Leon, cousin du comte don Martin de Cordova. Sa Majesté fit appeler ce licencié et lui donna l'ordre de partir sans retard pour la Nouvelle-Espagne pour y contrôler les actes de Cortès et l'y châtier rigoureusement par sentence judiciaire dans le cas où il serait trouvé coupable des faits dont il était accusé. Luis Ponce de Leon répondit qu'il accomplirait les ordres royaux. Il commença ses apprêts de voyage, mais il ne mit pas un bien grand empressement à partir, puisqu'il tarda deux ans et demi pour arriver à la Nouvelle-Espagne.

Je mettrai de côté, pour le moment, et les partisans du gouverneur de Cuba, Diego Velasquez, accusateurs du conquistador, et le licencié Luis Ponce de Leon, qui, comme je l'ai dit, s'occupait des apprêts de son voyage. Quoique je doive m'écarter un peu du fil de mon récit, je me transporterai au-devant des événements pour dire qu'au bout de deux ans seulement nous apprîmes tout ce que je viens de racon-

ter des lettres de Cortès et d'Albornoz, parce que Martin Cortès l'écrivit de la capitale. Je veux que les curieux lecteurs sachent aussi que c'était une coutume d'Albornoz d'écrire à Sa Majesté le contraire des événements. Je pense bien que les personnes qui ont été dans la Nouvelle-Espagne et dans la ville de Mexico n'ignorent pas que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza fut un homme des plus illustres et grandement digne de mémoire. (Que Dieu l'ait en sa sainte gloire !) Comme il gouvernait très-justement, Rodrigo de Albornoz n'était guère bien avec lui. Il écrivit donc à Sa Majesté pour médire de son gouvernement. Mais les lettres qu'il envoya à la cour furent renvoyées à la Nouvelle-Espagne et mises aux mains du Vice-Roi. Celui-ci, les ayant lues et s'étant mis au courant des médisances, fit appeler Rodrigo de Albornoz à qui, en paroles très-calmes, prononcées lentement, — car il avait l'habitude de parler bas et sans se presser, — il présenta ses propres lettres en lui disant : « Puisque vous êtes dans l'habitude d'écrire à Sa Majesté, écrivez-lui du moins la vérité. Tenez-vous, en attendant, pour un vil misérable et sortez d'ici. » Ce fut ainsi que le trésorier fut chassé et couvert de honte.

Cessons de parler de tout cela. Aussi bien Cortès ignorait à cette époque ce qui se tramait contre lui à la cour et il envoyait une expédition à Honduras contre Christoval de Oli. Je vais dire ce qui advint à ce sujet.

CHAPITRE CLXXIII

Comme quoi Cortès, ayant su que Christoval de Oli s'était soulevé avec sa flotte en s'alliant à Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, envoya contre lui le capitaine Francisco de Las Casas. Je vais dire, à la suite, ce qui arriva.

J'ai besoin de reprendre mon récit de plus haut afin de pouvoir être bien compris. J'ai dit, dans le chapitre qui s'y rapporte, que Cortès avait envoyé Christoval de Oli aux Higueras et à Honduras et que ce chef s'était soulevé avec sa flotte. En apprenant cette révolte faite avec l'appui de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, Cortès devint fort soucieux; mais comme il avait du cœur et ne se laissait pas facilement duper en pareil cas, il avait aussitôt écrit à Sa Majesté, dans une lettre dont j'ai déjà parlé, son projet de marcher lui-même ou d'envoyer d'autres chefs contre Christoval de Oli. Or, en ce même temps était arrivé de Castille un gentilhomme appelé Francisco de Las Casas, homme de toute confiance et parent de Cortès. Celui-ci résolut de l'envoyer contre Oli avec cinq navires bien armés, bien approvisionnés, et cent soldats, parmi lesquels quelques conquistadores du Mexique venus de l'île de Cuba avec Cortès. C'étaient Pedro

Moreno Medrano, Juan Nuñez de Mercado, Juan Vello, et d'autres que je ne nomme pas et qui moururent en route.

Francisco de Las Casas, pourvu de pouvoirs suffisants et porteur de l'ordre d'arrêter Christoval de Oli, partit du port de Vera Cruz avec ses bons navires bien ravitaillés, en déployant le pavillon aux armes royales. Le temps ayant été favorable, il arriva à la baie déjà appelée Triomphe de la Croix, où Christoval de Oli tenait sa flotte réunie et aux bords de laquelle se trouvait la ville du même nom nouvellement fondée, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Lorsque Christoval de Oli vit ces nouveaux bâtiments mouillés dans son port, quoique Francisco de Las Casas eût fait arborer des signaux de paix, il ne crut nullement à la sincérité de cette démonstration pacifique, et il donna l'ordre d'armer fortement deux caravelles et d'y réunir un grand nombre de soldats. Cela fait, il adressa aux nouveaux venus la défense de descendre à terre. Ce voyant, Las Casas, qui était un homme résolu, fit mettre ses canots à la mer, les monta d'hommes bien armés, avec des fauconneaux, des espingoles et des arbalètes, et se mit à leur tête dans le dessein de prendre terre n'importe comment. De son côté Christoval de Oli se prépara à s'opposer à la descente. Il en résulta un combat dans lequel Las Casas coula l'une des caravelles ennemies, tua quatre soldats et en blessa quelques autres.

Christoval de Oli n'avait pas là tout son monde, parce que deux jours auparavant il avait envoyé deux compagnies pour remonter une rivière appelée Pichin et y arrêter un autre capitaine, du nom de Gil Gonzalez de Avila, qui prétendait faire la conquête de cette province, attendu que la rivière de Pichin appartenait au gouvernement du Golfo Dulce. Comme il attendait à tout instant le retour de ses troupes, Christoval de Oli fut d'avis de faire des ouvertures de paix à Francisco de Las Casas, pensant bien que si celui-ci prenait terre, il faudrait en venir aux mains. Il demandait donc la cessation des hostilités, parce qu'il n'avait point ses soldats près de lui. De son côté, Las Casas résolut de passer la nuit suivante à bord de ses navires en s'éloignant de terre et en restant sur le qui-vive, peut-être aussi dans l'espoir de gagner une autre baie pour y débarquer. A ces raisons, il faut ajouter qu'on lui avait remis secrètement pendant le combat une lettre où on l'avertissait que quelques soldats partisans de Cortès, qui se trouvaient avec Oli, se prononceraient en sa faveur, et que par conséquent il ne devait pas manquer de gagner la terre pour arrêter Christoval de Oli.

Les choses en étaient là, quand la bonne fortune de celui-ci et le mauvais sort de l'autre firent que cette nuit même s'élevât un fort vent du nord, qui jeta à la côte les navires de Francisco de Las Casas, Tout ce qu'il apportait se perdit, trente soldats se noyèrent et tous

les autres furent faits prisonniers. Ceux-ci, mouillés par l'eau de la mer et par la pluie qui tombait en abondance, moulus de fatigue, transis de froid, restèrent deux jours sans manger. Christoval de Oli, joyeux et triomphant du malheur de Francisco de Las Casas, fit faire aux autres soldats dont il s'empara le serment d'être toujours pour lui contre Cortès, si celui-ci venait en personne dans ce pays. Quand ils eurent juré, il les mit en liberté, se contentant de garder en prison Francisco de Las Casas. Les capitaines qu'il avait envoyés pour arrêter Gil Gonzalez de Avila revinrent en ce même temps. Ce Gil Gonzalez était venu en qualité de gouverneur et commandant du Golfo Dulce. Il y avait fondé une ville qu'on appela San Gil de Buena Vista, à une lieue environ du port qui actuellement s'appelle *Golfo Dulce*. Le fleuve Pichin, en ce temps-là, coulait sur un sol peuplé de grands villages. Gil Gonzalez ne conservait près de lui qu'un petit nombre d'hommes, parce que la plupart étaient tombés malades et quelques-uns avaient été employés à coloniser la ville de San Gil de Buena Vista. Ce fut en apprenant cette nouvelle que Christoval de Oli envoya pour qu'on s'emparât de leurs personnes, et, comme ils firent résistance, on tua huit Espagnols de la troupe de Gil Gonzalez ainsi qu'un neveu de celui-ci, nommé Gil de Avila. Christoval de Oli se sentait très-joyeux et très-content en voyant deux capitaines prisonniers en son pouvoir. Comme il jouissait d'ailleurs de la réputation d'un vaillant guerrier et que bien certainement il l'était, désireux que le fait fût connu dans toutes les îles, il en écrivit à Cuba à son ami Diego Velasquez, et tout aussitôt il s'enfonça dans le pays en partant de Triomphe de la Croix pour se rendre au village de Naco, qui, dans ce temps-là, comme bien d'autres localités du district, était très-fortement garni d'habitants, tandis qu'aujourd'hui il est en ruines aussi bien que tous ceux qui l'entouraient. Si j'en parle ici, c'est que je les ai vus et les ai visités : San Gil de Buena Vista, Rio de Pichin et Rio de Balama. J'ai parcouru tous ces lieux à l'époque où j'y fus, plus tard, avec Cortès, ainsi que je le raconterai longuement quand il en sera temps. Je reprends mon récit pour dire que Christoval de Oli, s'étant établi à Naco avec ses prisonniers et une force respectable, entreprenait des sorties vers d'autres localités. Dans l'une d'elles, il envoya Briones en qualité de commandant. Ce Briones avait été des premiers à lui conseiller sa rébellion. Il était très-turbulent; il avait même perdu les lobules des deux oreilles, et il racontait qu'étant dans une forteresse, on les lui avait coupés parce que, avec quelques autres capitaines, il avait refusé de se rendre. Il fut plus tard pendu à Guatemala pour avoir provoqué des troupes à la rébellion.

Revenons à notre récit. Comme il avait été envoyé en expédition à la tête d'un certain nombre d'hommes, le bruit se répandit au quar-

tier de Christoval de Oli qu'il s'était révolté avec tous les soldats qui se trouvaient en sa compagnie et qu'il avait pris la route de la Nouvelle-Espagne. Le fait était vrai. Lorsque Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, qui étaient prisonniers, en eurent connaissance, ils trouvèrent le moment opportun pour donner la mort à Christoval de Oli. Comme d'ailleurs ils vaguaient en liberté, hors de prison, parce qu'Oli comptant sur sa propre valeur ne faisait aucun cas d'eux, les prisonniers s'entendirent secrètement avec les soldats amis de Cortès et convinrent qu'au cri : « Ici pour le Roi, et pour Cortès au nom du Roi, contre ce tyran ! » on se précipiterait à coups de couteau sur le capitaine. Le plan étant fait, Francisco de Las Casas disait à Oli, en riant, comme par une sorte de plaisanterie : « Señor capitaine, lâchez-moi ; j'irai à la Nouvelle-Espagne parler à Cortès et lui expliquer ma déroute; je serai votre avocat pour qu'il vous laisse le gouvernement de ce pays en qualité de son lieutenant. Considérez que vous êtes une créature de Cortès, que ma captivité ne vous sert à rien et que je vous suis plutôt un embarras dans vos conquêtes. » Christoval de Oli répondit qu'il se trouvait très-bien ainsi et qu'il se réjouissait d'avoir un homme tel que lui en sa compagnie. Francisco de Las Casas lui dit alors : « En ce cas, veillez bien sur votre personne, parce qu'un jour ou l'autre je ferai en sorte de vous tuer. » Il est vrai qu'il disait cela moitié raillant, moitié riant; aussi Christoval de Oli n'en fit-il aucun cas, et tout le monde prit-il la chose gaîment.

Cependant la trame était bien ourdie avec les amis de Cortès. Un soir, le souper était fini, le couvert enlevé, les maîtres d'hôtel et les pages partis; Juan Nuñez de Mercado et d'autres soldats du parti de Cortès, bien instruits du projet, étaient là présents; Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila tenaient chacun un couteau de bureau affilé comme un rasoir, bien caché aux regards, attendu qu'on ne leur laissait porter aucune arme. On parlait des conquêtes du Mexique et de la bonne étoile de Cortès; Christoval de Oli était bien éloigné de penser à ce qui allait arriver, lorsque tout à coup Francisco de Las Casas le prit par la barbe et lui enfonça son couteau dans la gorge. Gil Gonzalez de Avila et les soldats de Cortès se précipitèrent aussitôt et le criblèrent de tant de blessures qu'il lui fut impossible de se défendre. Cependant, comme il était fortement membré et très-vigoureux, il parvint à glisser de leurs mains en s'écriant: « A moi, mes hommes! » Mais comme tous ses gens étaient à souper, sa mauvaise étoile voulut qu'ils n'accourussent pas assez vite; Christoval de Oli prit donc le parti de fuir et fut se cacher dans des massifs d'herbe, en attendant le secours des siens. Ils vinrent, en effet, en grand nombre à son aide; mais Francisco de Las Casas lança le cri : « A moi pour le Roi et pour Cortès contre ce tyran qu'on ne peut

plus souffrir ! » En entendant le nom de Sa Majesté et celui de Cortès, ceux qui accouraient au secours de Christoval de Oli n'osèrent plus le défendre, et se laissèrent arrêter au nom et par l'ordre de Las Casas. Après cela, on fit publier à son de trompe que quiconque connaîtrait la cachette de Christoval de Oli et ne la découvrirait pas serait puni de mort. On ne tarda pas à savoir où il était ; on l'arrêta, on instruisit son procès et, en exécution de la sentence prononcée par les deux capitaines, on l'égorgea sur la place publique de Naco. Ainsi mourut Christoval de Oli, pour avoir écouté de méchants conseillers et s'être mis en état de révolte, lui, homme de grand courage, sans considérer que Cortès l'avait fait son mestre de camp et récompensé par de très-bons Indiens. Il était marié, on le sait, avec une Portugaise appelée doña Felipa de Araujo et il en avait une fille. Comme j'ai dit, dans un chapitre précédent, ce qui concernait sa taille, ses traits, son caractère et le pays de sa naissance, je n'ai pas à le répéter maintenant.

Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, se voyant libres par la mort de leur ennemi, réunirent leurs soldats et se partagèrent le commandement en très-bon accord. Las Casas fonda la ville de Truxillo. Il lui donna ce nom parce qu'il était natif de Truxillo en Estramadure. Gil Gonzalez envoya des courriers à San Gil de Buena Vista, qu'il avait colonisée, pour y annoncer ce qui était arrivé et y faire parvenir à son lieutenant, nommé Armenta, l'ordre de rester en l'état où il se trouvait, sans se permettre aucun changement, pendant que lui-même irait à la Nouvelle-Espagne demander à Cortès le secours de quelques soldats, assurant du reste qu'il ne tarderait pas à être de retour. Tout cela étant ainsi combiné, les deux capitaines convinrent d'aller à Mexico afin d'avertir Cortès de ce qui était arrivé. J'en resterai là pour reprendre ce récit quand il sera temps, et pour dire actuellement ce que Cortès résolut, sans savoir absolument rien de ce qui s'était passé à Naco.

CHAPITRE CLXXIV

Comme quoi Fernand Cortès partit de Mexico en route pour les Higueras à la recherche de Christoval de Oli, de Francisco de Las Casas, et d'autres capitaines et soldats. Des gentilshommes et capitaines que Cortès choisit à Mexico pour aller en sa compagnie ; du train et du service dont il s'entoura jusqu'à son arrivée à Guazacualco, et d'autres choses qui advinrent.

Peu de mois après avoir envoyé Francisco de Las Casas contre Christoval de Oli, Fernand Cortès en arriva à craindre que son armée expéditionnaire n'eût pas réussi dans son entreprise. On lui disait

d'ailleurs que le pays était très-riche en or. Il devint donc à la fois ambitieux d'acquérir ce métal et inquiet à propos des contre-temps qui pouvaient être arrivés à l'armée. Son esprit était obsédé par la pensée des malheurs que la mauvaise étoile peut entraîner dans ces sortes d'expédition. Comme par nature il était homme de cœur, il conservait le regret d'y avoir envoyé Francisco de Las Casas, au lieu de marcher en personne, bien que sachant parfaitement que celui qu'il avait choisi à sa place était de taille à faire face à tout événement. Ces pensées l'amenèrent à résoudre qu'il partirait lui-même. Il laissa Mexico bien pourvue d'artillerie dans ses forts et dans ses chantiers. Il nomma pour gouverner à sa place, en qualité de ses lieutenants, le trésorier Alonso de Estrada et le contador Albornoz. Certes, s'il eût connu les lettres que celui-ci écrivait en Castille à Sa Majesté pour le desservir, il se fût bien gardé de lui laisser ses pouvoirs, et je ne sais pas trop ce qui serait advenu au médisant lui-même.

Quoi qu'il en soit, Cortès donna la place de premier alcalde au licencié Zuazo et il nomma son parent, Rodrigo de Paz, lieutenant d'alguazil mayor et majordome de tous ses biens. Il laissa Mexico approvisionnée le mieux possible; il recommanda aux hauts employés de finances de Sa Majesté, auxquels il laissait la direction du gouvernement, de mettre le plus grand zèle dans la conversion des indigènes; il fit la même recommandation à fray Torribio Motolinea, de l'ordre de Saint-François, et au père fray Bartolomé de Olmedo, moine de l'ordre de Notre-Dame de la Merced, qui jouissait à Mexico d'une très-grande autorité et d'une très-haute estime. Il en était digne, du reste, car c'était un moine excellent et un religieux plein de mérite. Il pria tout le monde de bien veiller à ce que Mexico et d'autres provinces ne tombassent pas en état de rébellion, et, dans le but d'y assurer davantage la paix, il résolut d'en éloigner les personnes qui représentaient le mieux le prestige des caciques. Il emmena avec lui, par conséquent, le plus élevé de tous, Guatemuz, celui-là même qui était à la tête de la résistance lorsque nous prîmes la capitale. Il emmena aussi le seigneur de Tacuba, ainsi qu'un certain Juan Velasquez, capitaine de Guatemuz, et beaucoup d'autres personnages entre lesquels Tapiezuela était le principal. Il se fit suivre encore par quelques caciques de la province de Mechoacan et par l'interprète doña Marina, car Geronimo de Aguilar[1] était mort. Il emmenait plusieurs caballeros et capitaines devenus habitants de Mexico. Ce furent Gonzalo de Sandoval, qui était alguazil mayor, Luis Marin, Francisco Marmolejo, Gonzalo Rodriguez

1. Nous aurons à porter l'attention sur la mort précoce de cet utile interprète de l'expédition, surtout à cause de la singulière maladie qui termina ses jours.

de Ocampo, Pedro de Ircio, Avalos et Saavedra, qui étaient frères, Palacios Rubios, Pedro de Saucedo le Camus, Geronimo Ruiz de la Mota, Alonso de Grado, Santa Cruz de Burgos, Pedro de Solis, que nous appelions Casquete, Juan Xaramillo, Alonso Valiente, un certain Navarrete, un Serna, Diego de Mazariegos, cousin du trésorier, Gil Gonzalez de Benavides, Hernan Lopez de Avila, Gaspar de Garnica et plusieurs autres dont je ne me rappelle pas les noms. Cortès emmena encore fray Juan de Las Varillas, de Salamanque, Frère de la Merced, un prêtre séculier, deux moines franciscains flamands qui prêchaient et étaient bons théologiens. Il avait pour majordome un certain Carranza, et Juan de Yazo pour maître d'hôtel, ainsi que Rodrigo Manusco; pour sommelier, Cervan Bejarano; pour maître du service, un certain San Miguel qui vécut à Guaxaca. Il emporta un grand service de vaisselle en argent et en or, qui était à la charge et sous la surveillance d'un certain Tello de Medina. Il eut pour camarero un nommé Salazar, natif de Madrid; pour médecin, le licencié Pedro Lopez, qui devint habitant de Mexico; pour chirurgien, maître Diego de Pedraza. Il avait aussi plusieurs pages dont l'un était Francisco de Montejo, qui devint, avec le temps, capitaine dans le Yucatan (remarquez que je ne parle pas ici de son père qui fut gouverneur civil et militaire). Cortès emmena aussi deux pages porteurs de lances dont l'un s'appelait Puebla, huit garçons d'écurie et deux chasseurs fauconniers appelés Perales, ainsi que Garci Caro et Alvaro Montañes. Gonzalo Rodriguez de Ocampo était son grand écuyer. Il emmenait encore cinq joueurs de hautbois et autres instruments à vent, un danseur de corde et un escamoteur montreur de marionnettes. Il avait des mulets conduits par trois muletiers espagnols, ainsi qu'un grand troupeau de porcs qui prenaient leur nourriture en chemin. Avec les grands caciques dont j'ai parlé, marchaient trois mille Mexicains armés en guerre, sans compter un grand nombre d'Indiens destinés à leur service.

Cortès était sur le point de se mettre en voyage lorsque l'intendant (*factor*) Salazar et l'inspecteur des rentes (*veedor*) Chirinos, qui restaient à Mexico sans emploi et sans qu'on eût fait autant de cas d'eux qu'ils l'auraient désiré, se lièrent étroitement avec le licencié Zuazo, Rodrigo de Paz et tous les anciens conquistadores et amis de Cortès qu'on laissait dans la capitale; ils se réunirent tous pour sommer Cortès de ne pas sortir de Mexico et d'y rester pour gouverner le pays, lui faisant observer que son départ produirait le soulèvement de toute la Nouvelle-Espagne. Il s'ensuivit de longues conférences et des explications de Cortès, données aux auteurs de la sommation. N'ayant point réussi à le convaincre de rester, l'intendant et l'inspecteur prétendirent l'accompagner et le servir jusqu'à Guazacualco, ville qui se trouve sur la route qu'il devait suivre. On partit de Mexico dans la

disposition que je viens de décrire. Ce serait conter des merveilles que de dire les grandes fêtes et les belles réceptions qu'on leur ménageait dans tous les villages du parcours. Plus de cinquante personnes, tant soldats que gens sans domicile fixe, nouvellement arrivées de Castille, se joignirent à l'expédition pendant le voyage. Le général partagea sa troupe en deux divisions et les fit marcher dans deux directions différentes, de crainte qu'il n'y eût nulle part assez de vivres pour tout ce monde. Pendant qu'on faisait route, l'intendant, Gonzalo de Sandoval et l'inspecteur des rentes se montraient très-empressés auprès de Cortès, le premier surtout, car il ne parlait jamais à son chef qu'après avoir baissé sa toque jusqu'à terre, prenant soin du reste de faire toujours mille révérences et d'employer des paroles choisies, très-affectueuses et d'une rhétorique calculée, pour lui dire de retourner à Mexico et de ne pas affronter un si long et si pénible voyage, dont il faisait ressortir les graves inconvénients. De temps en temps même, pour l'égayer, il se prenait à chanter et à lui dire en musique : *Retournons-nous-en, père Cortès, retournons-nous-en;* et Cortès lui répondait du même ton : *En avant, mon fils, en avant; ne croyez nullement aux augures; il arrivera ce que Dieu voudra. En avant, mon fils*, etc.

Abandonnons ici l'intendant et ses douces paroles, pour dire que pendant la route Xaramillo se maria par-devant témoins avec doña Marina, dans un petit village appartenant à Ojeda, le Borgne, près d'un bourg appelé Orizaba[1]. Marchons encore, et disons qu'en suivant le chemin de Guazacualco l'expédition arriva à un grand bourg nommé Guazpaltepeque, appartenant à la commanderie de Gonzalo de Sandoval. Alors, comme nous sûmes à Guazacualco que Cortès venait avec tant de gentilshommes, nous nous réunîmes, le premier alcalde, le capitaine, tout le conseil municipal et les regidores, et nous fîmes trente-trois lieues pour aller le recevoir en route et lui souhaiter la bienvenue, comme s'il eût dû nous en résulter quelque bien. Je m'exprime ainsi pour que les curieux lecteurs et toutes autres personnes comprennent quel cas on faisait de Cortès et à quel point il était craint. Fût-ce bon, fût-ce mauvais, on ne faisait, en réalité, que ce qu'il voulait. De Guazpaltepeque il se dirigea vers notre ville. Ses contrariétés commencèrent au passage d'une grande rivière qu'il rencontra en route. Trois embarcations chavirèrent dans la traversée. Il y perdit de l'argent et des vêtements; Juan Xaramillo en fut pour la moitié de son bagage. On ne put tenter aucun sauvetage, parce que le fleuve était rempli de gros caïmans. De là, nous fûmes à un village appelé Uluta, et dès lors nous accompagnâmes Cortès sans jamais sortir des

1. Gomara a prétendu que l'on enivra Xaramillo pour lui faire épouser Marina. B. Diaz a déjà protesté contre cette accusation. (Voyez ch. XXXVII.)

lieux habités jusqu'à Guazacualco. Nous avions pris soin de réunir un grand nombre d'embarcations qui devaient être attachées deux à deux sur notre grand fleuve, non loin du chef-lieu; il y en avait plus de trois cents. Que dirai-je de la grande réception que nous fîmes à Cortès avec des arcs de triomphe, des fêtes où l'on simulait des surprises entre Maures et chrétiens, et d'autres réjouissances avec feux d'artifices? Nous logeâmes aussi bien que possible notre chef et tous ceux qui venaient en sa compagnie.

Il resta parmi nous six jours pendant lesquels l'intendant (factor) ne cessait de lui dire qu'il eût à retourner sur ses pas; qu'il portât l'attention sur ceux qui étaient les dépositaires de ses pouvoirs; que le contador Albornoz n'était qu'un agitateur, un homme à double face, ami du nouveau, et que le trésorier son collègue se vantait d'être le fils du Roi catholique; que tous deux, après avoir reçu leurs pouvoirs, et même avant, avaient paru se rechercher pour parler en secret, et qu'on ne pouvait s'empêcher d'en garder une mauvaise impression.

Avant d'en arriver à ces conversations, Cortès avait déjà lu des lettres qu'on adressait de Mexico, dans lesquelles on critiquait le gouvernement des hommes qu'il avait laissés à sa place. Les amis de l'intendant Salazar prenaient soin de l'en avertir, et là-dessus celui-ci disait à Cortès que lui aussi saurait gouverner, et l'inspecteur également, puisque c'était ainsi que gouvernaient à Mexico les gens qui en étaient chargés par Cortès.... et sur ces mots tous deux offraient leurs services en termes si mielleux, en paroles si affectueuses, que le général se laissa convaincre au point de donner tous les pouvoirs du gouvernement au factor Salazar et au veedor Chirinos, pour le cas où ils reconnaîtraient que Estrada et Albornoz cessaient de faire leur devoir au service de Dieu et de Sa Majesté. Ces pouvoirs devinrent l'occasion de malheurs et de graves discordes pour Mexico, ainsi que je le dirai après avoir employé quatre chapitres à décrire le long et pénible voyage qui se termina par notre arrivée à une ville appelée Truxillo. Jusque-là, je ne conterai rien des événements de la capitale. Mais je dirai que le Père fray Bartolomé de Olmedo et les Frères franciscains murmuraient contre Cortès pour avoir commis la légèreté de signer ces pouvoirs : « Plaise à Dieu, disaient-ils, que Cortès n'ait pas lieu de s'en repentir! » Et ils ne se trompaient pas, ainsi que nous le verrons bientôt. Mais les prédictions des Frères importaient peu à Cortès, qui ne faisait pas grand cas de ces moines, bien que ce fussent de fort bons religieux. Il avait pour eux bien moins d'inclination que pour le Père Bartolomé de Olmedo, lequel était toujours son conseiller.

Quoi qu'il en soit, je dois dire que lorsque le factor Salazar et l'inspecteur prirent congé de Cortès pour aller à Mexico, ce fut avec

force compliments et embrassades. Le factor paraissait étouffé par les sanglots; on eût dit qu'il allait pleurer au moment de partir, tandis qu'il serrait étroitement sur son sein les pouvoirs de Cortès tels qu'il les avait désirés et tels aussi que son secrétaire et son ami intime, Alonso Valiente, avait pris soin de les rédiger. Ils partirent donc pour Mexico, emmenant avec eux Hernan Lopez de Avila, affligé de fortes douleurs et tout perclus de *bubas*. Laissons-les en route. Je ne dirai pas un mot, jusqu'à ce qu'il en soit temps, des grandes querelles et disputes qu'il y eut à Mexico. J'attendrai pour cela que Cortès et tous les caballeros que j'ai nommés, ainsi que bien d'autres qui partirent avec eux de Guazacualco, soient arrivés au terme de leur voyage, après avoir traversé tant de difficultés que nous fûmes sur le point de nous perdre tous ensemble, ainsi que bientôt je le dirai. Comme il arriva en même temps deux ou trois événements importants, et que je ne veux pas interrompre le fil du récit de l'un d'eux pour passer à l'autre, j'ai résolu de continuer par ceux qui ont rapport à notre très-laborieux et pénible voyage.

CHAPITRE CLXXV

De ce que fit Cortès après le départ du Factor et du Veedor pour Mexico. Des fatigues que nous eûmes à supporter dans notre long voyage; des ponts que nous jetâmes et de la faim que nous eûmes à supporter dans les deux ans et trois mois que nous restâmes en route.

Lorsque l'intendant et l'inspecteur des rentes eurent pris congé, le premier soin de Cortès fut d'écrire à la Villa Rica, à un de ses majordomes, appelé Simon de Cuenca, pour lui ordonner de charger deux petits navires de biscuits de maïs; car dans ce temps-là on ne faisait point encore au Mexique de pain de froment. Le chargement se compléterait au moyen de six barriques de vin, huile et vinaigre, porc salé, ferrures et quelques autres provisions. Le voyage devait se faire en suivant la côte du nord[1], Cortès se réservant de désigner à Simon de Cuenca, commandant de cette petite expédition, le point où il devrait aborder. En même temps, notre chef ordonna que tous les habitants de Guazacualco marchassent avec lui, en ne laissant au

1. Déjà plusieurs fois Bernal Diaz a donné cette dénomination de côte du nord à toute la partie des terres auxquelles on aborde en venant de l'Atlantique et du golfe du Mexique. Néanmoins la réalité est qu'à partir de Guazacualco, par exemple, jusqu'au Rio Bravo del Norte, cette dénomination de côte du nord est absolument imméritée, puisqu'elle borne la partie orientale des terres du Mexique. Ce nom de côte du nord doit donc être considéré comme provenant de l'idée d'opposition que fait naître l'habitude d'appeler la côte opposée du pays sur l'Océan Pacifique ou mer du Sud : la côte sud.

bourg que les malades. J'ai déjà dit que ce chef-lieu avait été colonisé par les conquistadores les plus anciens du Mexique, la plupart hidalgos, qui figurèrent dans les premières campagnes. Lorsqu'il était déjà bien temps de nous reposer de nos grandes fatigues et de nous occuper d'acquérir des biens et quelques propriétés, Cortès nous donnait l'ordre d'entreprendre une marche de plus de cinq cents lieues à travers des pays pour la plupart en état de guerre ouverte. Il nous fallut donc laisser perdre tout ce que nous possédions, attendu que nous restâmes plus de deux ans et trois mois dans cette campagne.

Nous apportâmes nos armes et emmenâmes nos chevaux, car personne n'osait opposer un refus, et si quelqu'un s'y hasardait, Cortès employait la force pour l'obliger à marcher. En réunissant les gens de Guazacualco à ceux de Mexico, nous formions une troupe de deux cent cinquante hommes, dont cent trente cavaliers, et le reste en gens d'escopette et d'arbalète, sans compter quelques recrues de nouveaux venus de Castille. Cortès me donna, à titre de capitaine, le commandement de trente Espagnols et de trois mille Indiens mexicains, avec ordre de marcher contre les villages soulevés du district de Cimatan et d'y retenir avec moi les trois mille Indiens auxiliaires. Si je trouvais cette province à l'état de paix, ou si ses habitants venaient se soumettre volontairement à Sa Majesté, j'avais ordre de ne leur causer aucun ennui et de ne leur imposer d'autre obligation que celle de fournir les vivres à ma troupe. Mais s'ils refusaient de se soumettre, je devais leur en faire trois fois la sommation, en termes bien compréhensibles, par-devant le notaire qui m'accompagnait et avec l'assistance de témoins. S'ils résistaient encore, l'ordre était de les attaquer, et pour ce cas Cortès me donna ses pouvoirs et ses instructions, que je conserve encore aujourd'hui, signés de son nom et du secrétaire Alonso Valiente. Je fis la campagne ainsi qu'il l'avait ordonné, et tous ces villages furent pacifiés. Mais, peu de mois après, comme ils virent qu'il restait peu d'Espagnols à Guazacualco, et que les vieux conquistadores étaient partis avec Cortès, ils se soulevèrent de nouveau. Quoi qu'il en soit, je me rendis avec mes soldats espagnols et les Indiens mexicains au village appelé Iquinuapa, où notre général m'avait donné rendez-vous. Quant à Cortès, il partit de Guazacualco, fut à Tonala, à huit lieues de distance, continua sa route, traversa une rivière en canots, arriva à un autre village appelé Ayagualulco, et passa encore une rivière à l'aide d'embarcations. A sept lieues d'Ayagualulco, il eut à traverser un estuaire qui se prolonge jusqu'à la mer; il fallut pour cela qu'on lui fabriquât un pont d'un demi-quart de lieue de long. Ce fut véritablement chose admirable de voir comment ce travail fut exécuté. Cortès prenait du reste soin d'envoyer en avant deux capitaines habitants de Guazacualco, dont

l'un, homme très-actif, s'appelait Francisco de Medina; il savait fort bien commander aux indigènes.

Après la traversée de ce pont, on passa par d'autres villages jusqu'à la rencontre de la rivière de Mazapa qui descend de Chiapa et que les marins appellent « le fleuve à deux embouchures ». On y fit usage d'un grand nombre d'embarcations attachées deux à deux. Après ce passage, on arriva aux peuplades d'Iquinuapa où j'étais allé moi-même avec ma troupe. Il fallut encore traverser un cours d'eau sur des ponts que nous fabriquâmes avec des madriers; bientôt on en fit autant sur un estuaire, et l'on arriva au bourg de Copilco. C'est là que commence la province de la Chontalpa. Elle était alors très-peuplée, couverte partout de plants de cacaoyers, et fort pacifique. Après en être sortis, nous traversâmes Nacaxuxuica et arrivâmes à Zagutan en franchissant une autre rivière à l'aide de canots. Ce fut là que Cortès perdit de la ferrure. Les habitants de ce village nous parurent très-pacifiques lors de notre arrivée; mais la nuit suivante ils prirent la fuite et se réfugièrent sur des marais de l'autre côté de la rivière. Cortès fut d'avis que nous fussions à leur poursuite dans la forêt, mesure bien peu réfléchie et de mince profit. Les soldats qui l'exécutèrent ne purent traverser le cours d'eau qu'au prix de grandes fatigues; nous réussîmes, néanmoins, à ramener sept personnages de qualité et quelques jeunes hommes; mais nous n'en retirâmes aucun avantage, attendu qu'ils prirent la fuite, nous laissant seuls et sans guides.

En ce moment, se présentèrent à nous les caciques de Tabasco avec cinquante embarcations chargées de maïs et de provisions. Nous vîmes venir à nous également des Indiens appartenant aux villages de la commanderie dont j'étais alors propriétaire. Ils avaient aussi des canots chargés de vivres. Les villages d'où ils venaient appartiennent au district de Teapan. Nous prîmes ensuite la direction de Tepetitan et Iztapa. Il y avait une rivière considérable appelée Chilapa, pour le passage de laquelle nous perdîmes quatre jours à construire des barques. Je dis à Cortès que je savais, par ouï-dire, qu'en montant la rivière on trouvait un village portant le même nom, et qu'il serait bon d'y envoyer cinq des Indiens que nous emmenions pour guides, employant à cela un canot en mauvais état que nous découvrîmes en cet endroit, pour faire prier ce village de vouloir bien nous fournir quelques embarcations. Cortès ordonna qu'il fût fait ainsi.

Un de nos soldats partit avec les cinq Indiens; ils remontèrent le fleuve et rencontrèrent en route deux caciques avec six embarcations et des vivres. Ce fut avec ce secours que nous fîmes tous notre traversée en employant quatre jours à ce passage. De là nous fûmes à Tepetitan; nous trouvâmes le village désert et ses maisons brûlées. Nous apprîmes que peu de jours auparavant des peuplades voisines

l'avaient attaqué et incendié, emmenant en captivité beaucoup de ses habitants. Pendant les trois jours qui suivirent notre passage de la rivière Chilapa, nous marchâmes sur un sol marécageux dans lequel les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre. La campagne du reste était cultivée dans une grande étendue. Nous arrivâmes au village d'Iztapa d'où la peur avait fait fuir les Indiens au-delà d'un autre cours d'eau très-considérable. Nous leur fîmes la poursuite et pûmes ramener les caciques ainsi qu'un grand nombre d'Indiens avec leurs femmes et leurs enfants. Cortès leur adressa des paroles bienveillantes et donna l'ordre qu'on remît en leur pouvoir les quatre Indiennes et les trois Indiens que nous avions faits prisonniers dans les bois. En retour de ce bon procédé, ils apportèrent en présent à Cortès quelques pièces d'or de peu de valeur.

Nous restâmes là trois jours parce qu'il y avait de l'herbe bonne pour les chevaux et beaucoup de maïs. Notre chef fut d'avis que ce serait un endroit favorable à la fondation d'une ville, car on lui donnait l'assurance qu'il y avait, dans les alentours, des lieux habités propres à assurer sa prospérité future. Il s'informa, auprès des caciques et des marchands d'Iztapa, du chemin que nous devions suivre, en leur montrant une étoffe de nequen qu'il avait apportée de Guazacualco, et sur laquelle étaient dessinés tous les villages de notre route jusqu'à Hueyacala (*grande Acala* en langue du pays, parce qu'il y en a une autre qu'on appelle *Acala la petite*). On nous assura alors qu'il y avait sur la plus grande partie de notre chemin beaucoup de rivières et d'estuaires, et que, pour arriver au village de Tamaztepeque, nous aurions à traverser un grand estuaire et trois cours d'eau, en passant trois jours en route. En apprenant cette nouvelle, Cortès pria tous les caciques de nous suivre pour faire des ponts, et de vouloir bien amener des canots; mais ils ne voulurent pas y consentir. Nous fîmes notre provision de maïs grillé et de légumes pour les trois jours, dans la confiance que ce qu'on nous avait dit était exact; mais les Indiens ne nous parlaient de trois journées à faire que pour se délivrer plus facilement de nous. En réalité, il y avait sept jours de route. Nous trouvâmes les rivières sans aucun pont et sans embarcations. Il nous fallut fabriquer, avec de gros madriers, un pont où passèrent nos chevaux et pour la confection duquel tous nos soldats et capitaines durent s'employer à couper et à transporter le bois, avec le secours des Mexicains qui faisaient tout leur possible aussi. Nous mîmes à ce travail trois jours pendant lesquels nous n'avions à manger que des herbes et une racine sauvage qu'on appelle dans le pays *quecuexque*, qui nous mit le feu sur la langue et dans la bouche.

Après avoir traversé l'estuaire, nous ne rencontrâmes aucun chemin. Il fallut nous en ouvrir un avec nos épées et avancer ainsi, pen-

dant deux jours, avec la croyance que nous allions droit au village. Or, un matin, nous aboutîmes à notre point de départ. Lorsque Cortès s'en aperçut, il faillit éclater de dépit; il entendait d'ailleurs murmurer autour de lui, médire de sa personne, critiquer l'expédition, se plaindre de la disette où l'on était, dire qu'il n'écoutait que son caprice sans réfléchir à ce qu'il entreprenait, et qu'il serait préférable de retourner à Mexico au lieu de s'obstiner à mourir tous de faim. La forêt, au surplus, était très-épaisse, et les arbres très-élevés, au point que rarement on y pouvait apercevoir le ciel. Lorsque l'on montait sur quelques-uns des plus hauts arbres pour reconnaître le pays, on ne réussissait à rien voir, tant le bois était épais partout. Deux des guides que nous emmenions prirent la fuite, tandis que le troisième qui nous resta, étant très-malade, ne savait nous rien dire du chemin ou de n'importe quelle autre chose. Heureusement, comme Cortès était en tout très-soigneux et ne manquait jamais de précautions, nous étions pourvus d'une boussole et d'un pilote appelé Pedro Lopez. Se guidant alors par le dessin de l'étoffe prise à Guazacualco, qui marquait tous les villages, Cortès ordonna qu'on y suivît l'indication de la boussole à travers les bois. Nous nous mîmes donc à ouvrir la route dans la direction de l'est, coupant les broussailles avec nos épées : c'était, en effet, cette direction que l'étoffe assignait au village. Cortès avouait du reste que si dès le lendemain nous ne rencontrions pas quelque lieu habité, il ne savait guère ce que nous allions devenir. Quant à nous, soldats, je dirai que tous ou à peu près nous désirions retourner à la Nouvelle-Espagne. Cependant nous suivions notre route à travers les bois, lorsqu'il plut à Dieu que nous aperçussions des arbres, dont on faisait la coupe depuis longtemps, et bientôt un petit sentier, ce qui fit que Pedro Lopez et moi, qui, avec d'autres soldats, tenions la tête en ouvrant le chemin, nous courûmes dire à Cortès de se réjouir, puisque non loin de là il y avait des habitations. La nouvelle produisit un grand contentement dans toute l'armée. Avant d'arriver aux établissements, se présentèrent une rivière et des marais que nous traversâmes sans retard, quoique avec beaucoup de difficultés.

Nous arrivâmes au village, qui avait été abandonné le jour même. Nous y trouvâmes de quoi manger abondamment : du maïs, des haricots et d'autres légumes, et, comme nous mourions de faim, nous nous repûmes sans mesure; les chevaux eux-mêmes se remirent, et nous rendîmes grâces à Dieu pour tout ce qui venait d'arriver. Le danseur de corde ou voltigeur, comme nous avions l'habitude de l'appeler, et trois Espagnols, nouvellement venus de Castille, étaient morts en route. Quant aux Indiens de Mechoacan et aux Mexicains, il en mourait un grand nombre; beaucoup d'autres tombaient malades et restaient désespérés sur les chemins. Comme du reste le vil-

lage était désert et que nous n'avions ni guides ni connaissance des lieux, Cortès donna l'ordre à deux capitaines d'aller par les plantations et par les bois à la recherche des habitants. Quelques autres soldats partirent dans des canots qui se trouvaient sur la rivière près du village et rencontrèrent un grand nombre de fuyards dont une trentaine, cédant à nos paroles engageantes, nous suivirent, en compagnie de la plupart des caciques et des papes. Cortès leur parla affectueusement au moyen de doña Marina. Ils apportèrent beaucoup de maïs et de poules, et ils indiquèrent le chemin que nous devions suivre pour arriver au village d'Izguatepeque qui se trouvait situé à trois journées de là, c'est-à-dire à environ seize lieues, et avant lequel nous devions voir un autre centre habité dépendant de Tamaztepeque d'où nous allions partir.

Avant d'aller plus loin, je veux dire qu'au milieu de la disette dont nous eûmes tant à souffrir, aussi bien les Espagnols que les Mexicains, il paraît que certains caciques de Mexico s'étaient emparés de deux ou trois Indiens des villages que nous laissions derrière nous, et les tenaient cachés parmi leurs porteurs de bagages dont on leur avait fait revêtir le costume. En route, ils les tuèrent et les mangèrent après les avoir fait rôtir dans des fours qu'ils creusèrent en terre et garnirent de pierres, comme ils avaient l'habitude de le faire à Mexico. Ils s'étaient saisis encore des deux guides que nous avions eus avec nous et qui avaient pris la fuite; ils les mangèrent également. Cortès, étant parvenu à le savoir, fit appeler les caciques mexicains, les tança fortement et menaça de les châtier s'ils se portaient encore à de pareils excès. Un moine franciscain, de ceux qui étaient avec nous, prêcha des choses saintes et utiles et, aussitôt après le sermon, Cortès ayant rendu une sentence de mort contre un Indien mexicain, le fit brûler vif pour l'assassinat des hommes qui avaient été mangés. Il savait bien que tous avaient trempé dans le même crime, mais il voulut paraître juste en faisant semblant de croire qu'il ne connaissait pas d'autres coupables que celui qu'il faisait brûler.

Je ne conterai pas en détail et tout au long beaucoup d'autres fatigues que nous eûmes à supporter. Quant aux joueurs de hautbois et autres musiciens que Cortès amenait, comme ils avaient été habitués aux douceurs en Castille et qu'ils ne connaissaient point les dures fatigues, la faim les avait rendus malades et ils ne faisaient plus de musique au général, excepté l'un d'eux, cependant, qui faisait pester nos soldats toutes les fois qu'ils l'entendaient. Ils comparaient ses chants au glapissement du renard et du chacal et ils disaient que mieux eût valu avoir du maïs à manger que de se nourrir de musique.

Pour en revenir à notre sujet, je dirai que quelques personnes

m'ont demandé comment il se faisait qu'ayant souffert de tant de disette que je l'ai dit, nous n'eussions pas mangé le troupeau de porcs qu'on avait amené pour Cortès, attendu que le droit disparaît devant la faim, et que d'ailleurs, en présence de la souffrance générale, Cortès aurait dû partager ses provisions entre tout le monde. A cela je réponds qu'un chef d'office et majordome de Cortès, Guinea, homme rusé et faux, prétendit faire croire qu'au passage des rivières les requins et les caïmans avaient mangé les porcs, et, pour que nous ne pussions les voir, on les faisait marcher en retard de quatre journées après nous. D'ailleurs, vu le nombre d'hommes que nous étions, tout le troupeau n'aurait pas suffi pour un jour de vivres. Toutes ces raisons firent qu'on ne les mangea pas : on se conduisit ainsi au surplus pour ne pas fâcher Cortès.

Quoi qu'il en soit, nous dirons encore que dans tous les villages et chemins par où nous passions, nous traçions des croix partout où il y avait des arbres, surtout des *ceibas*, sur lesquels on pût les graver. Les croix restaient empreintes; et l'on peut dire qu'elles sont ainsi plus durables que faites de madriers, parce que l'écorce en croissant les rend parfaitement apparentes. On mettait aussi des inscriptions en des points accessibles à la vue. On y disait : « Cortès est passé par ici à telle époque. » Cela se faisait ainsi afin que si d'autres personnes allaient à notre recherche, elles pussent savoir que nous étions plus loin dans cette même direction.

Revenons à notre route vers Ciguatepecad. Environ vingt Indiens du village de Tamaztepeque vinrent avec nous. Ils nous aidèrent à traverser deux rivières en bateau et sur des radeaux. Ils s'employèrent même à aller comme messagers dire aux caciques du village où nous allions de n'avoir aucune crainte, que nous ne leur causerions nul ennui. Cela fit que plusieurs d'entre eux restèrent dans leurs maisons en nous attendant. Ce qui arriva là, je le vais dire à la suite[1].

1. Une des plus tristes choses des campagnes de Cortès, c'est assurément son entreprise sur Honduras à la recherche de Christoval de Oli, après la rébellion de ce capitaine. Le récit de Bernal Diaz est si confus qu'on a de la peine à se faire une juste idée de l'itinéraire qui fut suivi dans cette déplorable expédition et des difficultés qu'il y fallut vaincre. Celles-ci provenaient en partie des conditions du sol, en partie aussi de la température élevée qui est constamment ressentie dans cette contrée. Quel est en effet le pays parcouru par Cortès? Parti de Guazacualco, il ne s'éloigne que timidement de la côte, à cause du besoin où il se trouve de communiquer avec les deux navires auxquels il a donné rendez-vous. Donc, après s'être légèrement détourné vers le sud, il oblique à gauche et prend une direction à peu près rectiligne vers l'est, traversant ainsi, dans son ignorance du pays, les points les plus abaissés du sol de ces parages, entrecoupés partout d'innombrables cours d'eau qui grossissent à tout instant, sortent de leur lit, y rentrent et laissent à découvert d'immondes marécages. Si l'on considère que la température était très-élevée, que les nuits se passaient sans abri, que les hommes marchaient la plupart dans un état d'esprit qui produisait un abattement moral incessant; si d'ailleurs on rapproche de ces circons-

CHAPITRE CLXXVI

Comme quoi, après être arrivé au village de Ciguatepecad, Cortès envoya Francisco de Medina comme capitaine à la recherche de Simon de Cuenca, pour qu'ils vinssent, avec les deux navires dont j'ai déjà parlé, à Triomphe de la Croix, au *Golfo Dulce*. De ce qui advint encore.

Étant arrivé au village que je viens de dire, Cortès adressa des flatteries aux caciques et aux personnages de qualité, en leur offrant des pierres précieuses de Mexico. Il s'informa d'eux où allait aboutir la grande et forte rivière qui passait près des habitations; on lui répondit qu'elle débouchait dans les estuaires où se trouve un centre habité appelé Hueyatasta, non loin d'un autre village du nom de Xicalango. Cortès crut qu'il serait bon d'envoyer deux Espagnols en canots pour qu'ils visitassent la côte nord et pussent avoir des nouvelles du capitaine Simon de Cuenca ainsi que des deux navires qu'il avait fait charger de vivres pour sa campagne. Il écrivit à ce capitaine, lui faisant part de nos difficultés et lui donnant l'ordre de continuer sa route en suivant le littoral. Après s'être bien enquis des moyens d'aller par ce fleuve jusqu'au village dont je viens de parler, Cortès envoya donc deux Espagnols, dont le principal était ce même Francisco de Medina déjà nommé par moi d'autres fois. Il lui signa des pouvoirs pour partager le commandement avec Simon de Cuenca. Medina était un homme fort actif et il connaissait bien cette contrée. Ce fut lui, du reste, qui causa la rébellion du village de Chamula lors de notre expédition avec Luis Marin pour la conquête de Chiapa, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Certes, il eût actuellement mieux valu que Cortès ne le chargeât pas de ses pouvoirs, à cause du résultat qui en fut bientôt la conséquence. Il descendit, en effet, la rivière et arriva à l'endroit où Simon de Cuenca était avec ses deux navires, près de Xicalango, attendant des nouvelles de Cortès. Après lui avoir donné les lettres de notre chef, Me-

tances le manque de nourriture ou du moins l'usage d'aliments peu salubres et insuffisants, on se demande comment Cortès put conserver quelques hommes pour arriver au terme de son voyage. Il se décida néanmoins à prendre la direction du sud-est qui devait le conduire au lieu de sa destination, c'est-à-dire au fond du golfe de Honduras, vers la pointe que la mer vient former au sud du Yucatan anglais d'aujourd'hui.

La distance à parcourir était alors comme aujourd'hui hérissée des mille obstacles inséparables d'un pays très-chaud, fortement boisé, bas et partout coupé par des bras de rivières qui débordent. Les difficultés qui en résultent pour la vie de l'homme ont été si grandes de tout temps, qu'aujourd'hui encore la partie moyenne du terrain par lequel le Yucatan se lie au continent est restée presque complétement inhabitée, malgré les ressources que d'ailleurs on y pourrait trouver comme éléments de production et de trafic.

dina lui présenta ses titres de capitaine commandant, et sur-le-champ ils en arrivèrent à échanger quelques aigreurs à propos du commandement. Il s'ensuivit qu'on en vint aux mains; on se battit et, des deux parts, moururent tous les Espagnols qui étaient à bord des navires, à l'exception de six ou sept. Lorsque les Indiens de Xicalango et de Hueyatasta virent cette querelle, ils tombèrent sur eux, achevèrent de les tuer tous et brûlèrent les navires, de sorte qu'il se passa deux ans et demi avant que nous en eussions des nouvelles.

Laissons donc ce sujet et revenons au village de Ciguatepecad où nous étions. Les principaux parmi les Indiens dirent à Cortès qu'il y avait trois journées de route jusqu'à Hueyacala et qu'il aurait à traverser deux rivières dont l'une était très-large et très-profonde, après lesquelles se trouvaient de grands marais mouvants. Ils dirent également que, sans embarcations, il ne pourrait faire effectuer le passage, ni par les chevaux, ni par les hommes. On envoya en conséquence deux soldats accompagnés de trois personnages indiens qui devaient les guider dans l'exploration des lieux, pour qu'ils vissent bien la rivière et les marécages et s'assurassent de la manière dont nous pourrions les traverser. Recommandation leur était faite de préparer un bon rapport à ce sujet. Ces deux soldats s'appelaient l'un Martin Garcia, de Valence, alguazil de l'armée, l'autre Pedro de Ribera. Martin Garcia, à qui la recommandation avait particulièrement été faite, examina les cours d'eau, les parcourut entièrement au moyen de petits canots qu'il trouva sur la rivière et conclut qu'on pourrait jeter des ponts et passer. Mais il ne prit pas soin d'examiner les mauvais marécages qui se trouvaient une lieue plus loin. Il revint dire à Cortès qu'en faisant des ponts on passerait, et l'on resta convaincu que les marais n'offriraient pas les difficultés qu'on y trouva plus tard.

Cortès me fit appeler, ainsi que Gonzalo Mexia. Il m'ordonna d'aller avec quelques personnages de Ciguatepecad au district d'Acala, avec la recommandation de flatter les caciques et de les décider par de bonnes paroles à ne pas s'enfuir. Ce district d'Acala se composait d'environ vingt villages, situés les uns en terre ferme, les autres sur des îlots, et dont les habitants pouvaient se visiter en canots par les rivières et les estuaires. Les trois Indiens que nous emmenions pour guides s'enfuirent la première nuit que nous passâmes sur la route. Ils n'osèrent pas aller plus avant, parce que, nous dit-on plus tard, nous allions chez leurs ennemis, les deux districts étant en guerre. Il nous fallut donc marcher sans guides; nous traversâmes les marais avec les plus grandes difficultés. Quand nous arrivâmes au premier village d'Acala, les habitants nous en parurent agités et hostiles; mais, avec des paroles affectueuses et quelques verroteries, ils furent séduits et ils se laissèrent prier d'aller à Ci-

guatepecad voir Malinche et lui porter des vivres. Il paraît que, lorsque nous arrivâmes chez eux, ils n'avaient pas la moindre connaissance du voyage de Cortès et du nombre considérable de cavaliers et de Mexicains qui venaient avec lui. Mais, le lendemain, des trafiquants indiens leur annoncèrent que notre général s'avançait avec de grandes forces. Les caciques se montrèrent dès lors plus accessibles qu'à notre arrivée, à la pensée d'envoyer des vivres; ils se contentèrent néanmoins de dire que lorsque notre armée serait arrivée chez eux, ils se mettraient à son service en faisant ce qui leur serait possible pour l'alimenter. Mais, pour ce qui était d'aller où nous étions, ils s'y refusaient, parce que c'était le pays de leurs ennemis. On en était là de ces pourparlers, lorsque se présentèrent deux Espagnols avec des lettres de Cortès qui m'ordonnaient de partir sous trois jours, apportant les provisions que je pourrais me procurer, parce que les habitants du village où je l'avais laissé venaient de s'enfuir. Il m'annonçait qu'il se mettait en route vers Acala sans emporter de maïs parce qu'il n'en trouvait nulle part. Il me pressait d'obtenir des caciques qu'ils n'abandonnassent pas leurs habitations. Les messagers me dirent, en outre, que Cortès avait envoyé, pour remonter la rivière à partir de Ciguatepecad, quatre Espagnols, dont trois récemment arrivés de Castille, qui devaient aller dans d'autres villages qu'on disait peu éloignés, afin d'y réclamer des vivres; ces envoyés n'étaient point revenus et l'on craignait qu'ils n'eussent été tués. Malheureusement, telle fut la vérité.

Revenons à Cortès pour dire qu'il se mit en route. Il arriva en deux jours à la grande rivière dont j'ai parlé. Il déploya la plus grande activité pour la construction d'un pont. Les difficultés furent telles, et la grosseur des madriers si considérable, que les Indiens d'Acala restèrent dans l'admiration en voyant l'entrelacement des bois se faire de cette manière. Il fallut passer quatre jours à ce travail. Comme Cortès était sorti du village avec tout son monde, sans aucunes provisions, la faim et les fatigues furent extrêmes pendant les quatre jours qui suivirent; et encore faut-il dire qu'ils ignoraient s'ils trouveraient du maïs plus loin et s'ils allaient entrer dans une province pacifique. Quelques-uns des vieux soldats se soulageaient en abattant certains arbres élevés en forme de palmiers, dont le fruit rappelle des noix à très-fortes coquilles; ils les torréfiaient et les mangeaient après les avoir cassées. Heureusement, j'ai à dire que la nuit même qu'ils achevèrent l'installation de leur pont, j'arrivai avec mes trois compagnons de route, apportant cent trente charges de maïs, quatre-vingts poules, du miel, des haricots, du sel et des fruits. Tous les soldats étaient dans l'attente de ces provisions, parce qu'ils savaient que c'était moi qui étais chargé de les procurer, et Cortès disait à tout le monde qu'on ne tarderait pas à

avoir de quoi manger, puisque c'était moi qui étais allé chercher les vivres à Acala, à moins que les Indiens ne m'eussent tué, comme les quatre Espagnols qu'il avait envoyés aux provisions. Pour en revenir à mon affaire, aussitôt que j'arrivai au pont avec le maïs et tout le reste, comme il faisait nuit, chaque soldat en enleva ce qu'il put et ils s'emparèrent de tout, sans rien laisser, ni pour Cortès, ni pour Sandoval ni pour aucun capitaine, malgré les cris qu'on leur adressait en disant : « N'y touchez pas, c'est pour le capitaine Cortès ! » Son majordome Carranza et le chef d'office Guinea crièrent aussi en entourant le maïs de leurs bras et priant qu'on leur en laissât au moins une charge ; mais, au milieu de l'obscurité de la nuit, les soldats répondaient : « Vous et Cortès, vous mangiez vos excellents porcs en nous regardant mourir de faim, et vous preniez tout pour vous sans faire aucun cas de nos plaintes. »

Lorsque Cortès sut qu'on avait tout enlevé et qu'on n'avait rien laissé pour lui, perdant toute patience, il se prit à jurer et à piétiner dans un tel état de colère qu'il menaçait de faire des perquisitions et de châtier les pillards aussi bien que tous ceux qui parlaient des porcs qu'il avait mangés. Mais bientôt il s'aperçut que la colère n'était pas de saison et qu'il criait dans le désert. Il me fit appeler et me demanda d'un ton fâché si c'était ainsi que je surveillais les provisions. Je lui répondis qu'il eût dû envoyer des gardes pour remplir cet office, mais que, se fût-il lui-même mis à leur tête, on lui eût tout pris, parce que la faim — que Dieu nous en préserve ! — ne connaît pas de loi. S'apercevant enfin que le mal était sans remède et comme il éprouvait un grand besoin, il se mit à me flatter en employant des paroles mielleuses, devant le capitaine Gonzalo de Sandoval, et me dit : « O señor Bernal Diaz del Castillo, mon frère, pour l'amour de moi, si vous avez laissé quoi que ce soit caché sur la route, venez-y donc avec moi ; je pense bien que vous n'aurez point négligé d'apporter quelque chose pour vous et votre ami Sandoval. » En entendant ces paroles, et en voyant la manière dont elles étaient prononcées, j'eus vraiment pitié de lui. Au surplus, Sandoval me dit : « Je n'ai, pardieu ! pas moi-même la moindre parcelle de maïs à griller et à faire du *cacalote*[1]. » Je leur fis donc savoir que la nuit suivante, au quart de la *modorra*, lorsqu'on reposerait dans le quartier, nous irions à la recherche de douze charges de maïs, vingt poules, trois pots de miel, haricots, sel et deux Indiennes pour fabriquer le pain, que l'on m'avait donnés pour moi-même dans ce village. J'ajoutai : « Il y faut aller pendant la nuit, sans quoi les soldats nous enlève-

1. *Cacalotl*, en langue nahuatl, veut dire « corbeau ». Il est donc probable que ce nom a été donné à cette préparation de maïs à cause de la couleur foncée que prend cette graine quand on la grille.

raient tout en route. Nous partagerons, dis-je à Cortès, entre Votre Grâce, Sandoval, moi et mon monde. » Il se réjouit grandement et m'embrassa. Sandoval, de son côté, me dit qu'il irait lui-même avec moi à la recherche des provisions. Nous eûmes la chance de tout ramener, et ils purent satisfaire leur grande faim. Je donnai aussi l'une des Indiennes à Sandoval. Cortès me demanda alors si les moines avaient de quoi manger; à quoi je répondis que Dieu en prenait soin plus que lui-même, attendu que tous les soldats leur donnaient de ce qu'ils avaient enlevé pendant la nuit, de sorte qu'il n'y avait pas à craindre qu'ils mourussent de faim. J'ai voulu faire mémoire de toutes ces particularités pour qu'on comprenne à quelles difficultés peuvent arriver les capitaines dans des pays inconnus, puisque Cortès lui-même, qui était habituellement si redouté, fut laissé sans un grain de maïs à manger, et que le capitaine Sandoval, ne voulant pas confier à un autre la part qui lui revenait, fut la chercher en personne, tandis qu'il aurait eu tant de soldats pour envoyer à sa place.

Nous abandonnerons ce récit de la faim que nous endurâmes et des difficultés des ponts à construire, pour dire qu'une lieue plus loin nous rencontrâmes de si mauvais marécages, qu'il ne servait à rien d'y mettre des troncs d'arbres, des branches, ou n'importe quels autres supports pour y faire passer nos chevaux. Tout leur corps s'y enfonçait; nous crûmes un moment qu'aucun d'eux n'en pourrait sortir et que tous y perdraient la vie. Nous nous obstinâmes cependant à aller en avant, parce qu'on voyait la terre ferme et un bon chemin à demi-portée d'arbalète. Heureusement, au milieu des fatigues de ces pauvres animaux, il se fit dans le marais comme une espèce de ruelle d'eau et de boue où ils purent enfin s'escrimer sans courir le risque d'y perdre la vie, car ils réussissaient à nager à moitié au milieu de ce mélange boueux. Ils arrivèrent ainsi sur la terre solide et nous en rendîmes grâces à Dieu. Cortès m'ordonna de retourner sans délai à Acala, de bien surveiller les caciques pour qu'ils se tinssent tranquilles, et de me hâter d'envoyer des provisions sur la route. Je le fis ainsi, et, le jour même de mon arrivée à Acala, ayant attendu qu'il fît nuit, j'envoyai trois Espagnols, qui m'avaient suivi, avec plus de cent Indiens chargés de maïs et autres provisions. J'avais eu la précaution de dire à Cortès, quand je le quittai, d'aller en personne attendre le convoi sur la route, de crainte qu'on s'en emparât comme l'autre fois. Il m'écouta et prit en effet les devants avec Sandoval et Luis Marin, de sorte que tout resta en leur pouvoir. Ils en firent le partage, et, le lendemain, vers le milieu du jour, ils arrivèrent à Acala. Les caciques allèrent lui souhaiter la bienvenue en lui apportant des vivres. J'en resterai là et je dirai bientôt ce qui se passa encore.

CHAPITRE CLXXVII

A quoi s'occupa Cortès après être arrivé à Acala et comme quoi, en un village plus loin dépendant d'Acala, il fit pendre Guatemuz, grand seigneur de Mexico, et un autre cacique, seigneur de Tacuba ; et la raison pourquoi, et autres choses qui arrivèrent.

Lorsque Cortès fut arrivé à Hueyacala (c'est bien ainsi qu'on l'appelle), les caciques du bourg se présentèrent pacifiquement à lui. Il leur adressa la parole, au moyen de doña Marina, en termes qui parurent leur plaire, et il leur distribua différents objets de Castille. On apporta du maïs et autres provisions. Bientôt Cortès fit appeler tous les caciques pour s'informer auprès d'eux du chemin que nous devions suivre. Il leur demanda aussi s'ils avaient eu connaissance d'autres hommes comme nous, à barbe longue et faisant usage de chevaux ; il voulut savoir encore s'ils avaient vu des navires voguant par la mer. Ils répondirent qu'à huit journées de là il y avait beaucoup d'hommes à barbe longue, des femmes de Castille, des chevaux et trois *acales* (ils donnent ce nom aux navires). Cortès se réjouit beaucoup de cette nouvelle, et comme il demandait quels étaient les chemins par lesquels nous devions passer, on lui apporta des étoffes sur lesquelles en voyait tout dessiné, même les rivières, les marécages et les bourbiers. Notre général les pria alors d'aller jeter des ponts sur les cours d'eau et d'amener beaucoup d'embarcations, chose qui se pouvait bien faire, puisqu'ils avaient tant de monde et que leurs villages étaient considérables. La réponse fut que les villages montaient, en effet, au nombre de vingt, mais que la plupart refusaient de leur obéir, surtout quelques-uns qui se trouvaient situés entre des rivières ; qu'il était par conséquent indispensable d'envoyer des *teules* (c'est ainsi qu'on appelait nos soldats), pour obliger ces villages récalcitrants à apporter du maïs, ainsi que d'autres objets, et à ne pas s'écarter de l'obéissance en leur qualité de sujets d'Acala.

Sur cet avis, Cortès manda un certain Diego de Mazariegos, cousin du trésorier Alonso de Estrada, le lieutenant-gouverneur actuel de Mexico. Il le pria d'observer à quel point il estimait sa personne, puisqu'il allait lui faire l'honneur de l'envoyer en qualité de capitaine vers ces villages et d'autres des environs. En lui donnant cette commission, il lui dit en secret que, ne comprenant pas encore très-bien les choses de ce pays, attendu qu'il était nouvellement arrivé de Castille et manquait d'expérience relativement aux Indiens, il devait m'emmener en sa compagnie et ne pas faire autre chose que ce que je lui conseillerais. Mazariegos se conforma à ces

instructions. Je n'aurais pas voulu inscrire ce fait dans mon récit, de crainte qu'on ne puisse croire que je me vante. Je ne le mentionnerais pas certainement s'il n'avait été public dans tout le campement et si je ne l'eusse vu figurer en pompeux caractères dans des lettres et des rapports que Cortès écrivit à Sa Majesté pour lui faire savoir tout ce qui se passait et ce qui était advenu dans le voyage de Honduras. Voilà la raison qui me détermine à en parler ici.

Mais revenons à notre affaire. Nous partîmes environ quatre-vingts soldats, avec Mazariegos, dans des embarcations que les caciques nous fournirent. Quand nous arrivâmes aux habitations, tout le monde nous donna volontiers de ce qu'il y avait; de sorte que nous ramenâmes environ cent embarcations chargées de maïs, poules, miel, sel et dix Indiennes qui étaient déjà esclaves. Les caciques vinrent visiter Cortès. Il résulta de cette petite campagne que notre armée eut abondamment de quoi manger. Mais, au bout de quatre jours, la plupart des caciques désertèrent; il ne resta que trois guides avec lesquels nous entreprîmes notre route. Nous traversâmes deux rivières, l'une d'elles sur un pont qui se rompit quand nous passions, et l'autre à l'aide de plusieurs barques. Nous arrivâmes ainsi à un autre village dépendant d'Acala. Il avait été abandonné; nous y trouvâmes néanmoins quelques vivres, et du maïs que les habitants avaient caché dans les bois.

Nous mettrons de côté, un moment, les difficultés de notre route, pour dire que Guatemuz, grand cacique de Mexico, et d'autres personnages mexicains, qui marchaient avec nous, avaient mis en question et peut-être même décidé de nous massacrer tous, pour rentrer ensuite à Mexico, réunir toutes leurs forces en y arrivant, attaquer ceux de nos hommes qui étaient restés dans la capitale et se mettre enfin en rébellion ouverte. Ceux qui découvrirent le projet à Cortès furent deux grands caciques mexicains nommés Tapia et Juan Velasquez. Ce dernier avait été capitaine général de Guatemuz lors des guerres de Mexico. Dès que Cortès eut appris l'affaire, il se proposa de l'instruire, non-seulement au moyen de ceux qui l'avaient dévoilée, mais encore auprès de plusieurs autres caciques qui s'y trouvaient compromis. Ils confessèrent que, comme ils nous voyaient marcher sans précaution, dans un grand état de mécontentement, que plusieurs soldats avaient été malades, que les vivres nous manquaient, que quatre chanteurs ainsi que le voltigeur et cinq soldats étaient morts de faim, que trois Espagnols avaient déserté vers Mexico, s'en retournant au hasard à travers les pays par lesquels ils étaient venus, et préférant la mort à la marche en avant, les conspirateurs avaient pensé qu'il serait opportun de tomber sur nous au passage de marais ou de quelque rivière, attendu que les Mexicains étaient au nombre de trois mille, bien armés de lances et même d'épées. Guatemuz avoua que c'était bien cela que d'autres avaient proposé, mais qu'il n'en

avait nullement eu lui-même la première pensée; qu'il ignorait du reste si tout le monde avait pris part au projet et s'il devait réellement s'exécuter. Il disait même que, quant à lui, il n'avait jamais songé à sa réalisation et croyait qu'il n'y avait eu autre chose que des conversations à ce sujet. Quant au cacique de Tacuba, il avoua que Guatemuz et lui s'étaient dit entre eux qu'il valait mieux mourir d'une bonne fois que périr un à un chaque jour en chemin, en ayant le spectacle de la faim qu'enduraient leurs femmes et leurs parents. Sans autres preuves, Cortès donna l'ordre de pendre Guatemuz et le seigneur de Tacuba, cousin du prince.

Avant le supplice, les Frères franciscains et le moine de la Merced s'efforcèrent de relever le courage des condamnés, par l'entremise de l'interprète doña Marina, et les recommandèrent à Dieu. En marchant à la mort Guatemuz dit : « O capitaine Malinche, depuis longtemps je te comprenais et je connaissais fort bien la fausseté de tes paroles; je savais que tu me réservais cette mort, puisque j'avais commis la faute de ne pas m'arracher moi-même la vie lorsque tu entras dans ma ville de Mexico. Pourquoi me fais-tu mourir injustement? Que Dieu t'en demande compte! » Le seigneur de Tacuba dit qu'il bénissait sa mort puisqu'il lui était donné de périr en même temps que son seigneur Guatemuz. Avant d'être pendus, ils furent confessés par fray Juan, de la Merced, qui connaissait un peu leur langue. Quant aux caciques, qui pour des Indiens pouvaient être regardés comme de bons chrétiens véritablement croyants, ils priaient les Frères de recommander à Dieu les condamnés. Et moi, je pris vraiment en pitié Guatemuz et son cousin, pour les avoir connus dans leurs grandeurs. Je ne pouvais d'ailleurs oublier qu'ils m'honoraient de leurs prévenances, pendant la route, en toutes choses dont je pouvais avoir besoin, et surtout en me fournissant des Indiens pour aller chercher la nourriture de mon cheval. Ces supplices furent très-injustes et ils passèrent pour tels aux yeux de nous tous qui fîmes cette expédition[1].

1. La mort de ce héros eut lieu dans des circonstances qui impriment à la vie de Cortès une tache ineffaçable. Le supplice du prince est inexcusable à tous les points de vue possibles; il est donc très-intéressant de savoir comment l'historien aux gages de Cortès, Gomara, a raconté ce crime impardonnable. Voici son récit :

« Cortès emmenait avec lui Quahutimoc (Guatimozin) et beaucoup d'autres grands seigneurs mexicains, afin qu'ils ne troublassent point la capitale et le pays ; il avait en même temps trois mille Indiens pour servir aux transports. Quahutimoc souffrait avec peine qu'une garde le surveillât sans cesse ; il conservait d'ailleurs toutes les aspirations d'un roi ; il voyait les Espagnols privés de tout appui du dehors, affaiblis par leurs marches et perdus dans un pays inconnu. La pensée lui vint alors de les massacrer, Cortès surtout, pour se venger d'eux, rentrer à Mexico aux cris de liberté et se proclamer roi comme il l'était auparavant. Il s'en ouvrit aux seigneurs qui étaient en sa compagnie et il en donna avis aux Indiens mexicains, afin qu'en un même jour ls massacrassent tous les Espagnols qui se trouvaient dans la campagne, en faisant

Nous poursuivîmes notre route dans le meilleur ordre possible, de crainte que les Mexicains ne se soulevassent en voyant pendre leur roi. Mais ils étaient tellement abattus par la faim et les maladies qu'ils n'y songeaient aucunement. Après l'exécution donc, nous marchâmes dans la direction d'un autre petit village. Avant d'y entrer nous traversâmes en bateaux une rivière très-profonde. Nous trouvâmes les maisons abandonnées ; les habitants avaient fui ce jour-là même. En cherchant à nous procurer des vivres dans des fermes isolées, nous trouvâmes huit Indiens qui étaient des ministres d'idoles. Ils consentirent volontiers à venir avec nous au village. Cortès leur adressa la parole au moyen de doña Marina pour obtenir qu'ils appelassent leurs compatriotes, qu'ils bannissent toute crainte et nous apportassent des vivres. A leur tour, ils prièrent Cortès d'ordonner qu'il ne fût point touché à des idoles qui se trouvaient à côté de la maison même où le général s'était logé ; à ces conditions ils apporteraient à manger et feraient pour nous tout ce qui serait possible. Cortès répondit qu'il agirait ainsi, qu'on ne toucherait à rien ; mais à quoi bon garder ces idoles qui ne sont que du vieux bois, de la terre cuite et de mauvaises choses qui les trompent? Et il leur prêcha de telles vérités au moyen des moines et de doña Marina, qu'ils promirent d'abandonner leurs dieux, et ils apportèrent vingt charges de maïs avec quelques poules. Cortès leur demanda s'ils savaient à combien de *soleils* de là se trouvaient des hommes barbus comme nous, ainsi que des chevaux. Ils répondirent qu'il y avait sept soleils et

remarquer qu'ils n'étaient que deux cents, ne possédant que cinquante chevaux et vivant en état de querelle, divisés en plusieurs partis. Si l'exécution eût été aussi adroite que la pensée était juste, le plan aurait été sérieux, car Cortès avait très-peu de monde, et les Espagnols s'entendaient fort mal entre eux. Ils étaient si peu nombreux alors, parce qu'une partie des forces espagnoles se trouvait à Quahutemallam avec Alvarado, à Higueras avec Casas, et aux mines de Michuacan. Les Mexicains firent leur plan pour le jour où ils verraient les Espagnols mal gardés ou faciles à prendre au piége. Obéissant en attendant aux ordres préparatoires de Quahutimoc, ils faisaient grand bruit toutes les nuits avec leurs atabales, leurs porte-voix et leurs conques marines. Comme ce tapage était hors de leurs habitudes, les Espagnols s'en préoccupèrent et en recherchèrent les causes ; ils se méfièrent des Indiens ; je ne sais si c'était déjà parce qu'ils possédaient quelque indice ou même la certitude sur leurs projets. Le fait est qu'ils ne s'éloignaient plus qu'armés, et même dans les processions qu'ils faisaient pour la réussite de Cortès, ils menaient à côté d'eux leurs chevaux sellés et bridés. Mexicalcinco, qui porta plus tard le nom de Christobal, découvrit à Cortès la conjuration et le plan de Quahutimoc, lui montrant un papier où figuraient les noms des grands seigneurs qui tramaient ce projet de massacre. Cortès loua beaucoup la conduite de Mexicalcinco, lui promit ses plus grandes faveurs, et fit arrêter dix personnages, dont les noms se lisaient dans la liste, sans qu'aucun d'eux pût savoir ce qui arrivait aux autres. Il leur demanda combien ils étaient de conspirateurs, faisant croire successivement à celui qu'il interrogeait qu'il le savait déjà par d'autres. A son dire, c'était si certain qu'aucun d'eux ne le pouvait nier. C'est ainsi que tous arrivèrent à avouer que Quahutimoc, Covanccochein et Tetepanquezatl avaient été les promoteurs du projet. » (GOMARA, *Cronica de la Nueva España*, cap. CLXX.)

que le bourg où vivaient les gens à cheval s'appelait Nito. Ils s'offrirent à nous servir de guides jusqu'à un autre village, en nous disant que nous aurions à camper une nuit à la belle étoile avant d'y arriver. Cortès leur donna l'ordre de faire une croix sur un arbre très-grand appelé *ceiba*, qui se trouvait auprès des maisons de leurs idoles.

Je veux dire aussi que notre général était mal portant, et, de plus, pensif et soucieux à propos du pénible voyage que nous faisions. Comme d'ailleurs il avait fait pendre injustement Guatemuz et son cousin le seigneur de Tacuba, que la faim était une calamité quotidienne, que des Espagnols tombaient malades et qu'un grand nombre de Mexicains mouraient, il en arriva, paraît-il, à passer des nuits sans dormir, obsédé qu'il était par ses pensées. Il se leva dans un de ces moments et alla se promener en un édifice occupé par des idoles. C'était l'établissement principal de ce petit village. Il manqua d'attention en marchant, tomba d'une hauteur de deux *estados* et se blessa sérieusement à la tête. Il ne dit pas un mot de cela et se contenta de faire panser ses blessures, laissant passer son mal et le souffrant en patience. Le lendemain, de bonne heure, nous poursuivîmes notre route avec nos guides et, sans qu'il nous arrivât rien qui mérite d'être conté, nous fûmes passer la nuit sur le bord d'un estuaire aux pieds de montagnes très-élevées.

Le jour suivant, nous marchâmes encore et nous arrivâmes, vers l'heure de la grand'messe, à un village nouvellement construit dont les habitants avaient fui ce jour-là même et s'étaient réfugiés sur des marécages. Les maisons étaient neuves et paraissaient achevées depuis peu de jours. On voyait dans le village des retranchements faits de forts madriers entourés d'une enceinte de gros troncs d'arbres solidement liés. Au-devant du village étaient creusés des fossés profonds, en arrière desquels s'élevaient deux enceintes, dont l'une présentait des parapets avec tours et meurtrières. D'un autre côté l'enceinte se continuait par des rochers très-élevés dont le sommet était approvisionné de pierres propres à être lancées à la main. Sur une autre face enfin, la défense de la place se complétait au moyen d'un grand marais qui en faisait la force. En entrant dans les maisons, nous aperçûmes un grand nombre de coqs d'Inde et de poules cuits et assaisonnés au piment, ainsi que les Indiens ont l'habitude de les manger. Nous y trouvâmes aussi cette forme de pain de maïs qu'ils appellent *tamales*. Nous ne pûmes, d'une part, nous empêcher d'être surpris d'une pareille chose et, d'un autre côté, nous nous réjouîmes de trouver tant à manger, non sans y voir un sujet de réflexion, le cas nous paraissant nouveau. Nous trouvâmes aussi une grande habitation remplie de petites lances, d'arcs et de flèches. Nous cherchâmes dans les environs pour savoir s'il y avait des champs cultivés

et des habitants; mais nous ne découvrîmes rien de pareil, pas même un grain de maïs.

Nous en étions là, lorsque nous vîmes venir à nous une quinzaine d'Indiens qui sortaient des marais. C'étaient des personnages de ce village. Ils appuyèrent les mains sur le sol et baisèrent la terre; après quoi, ils dirent à Cortès, presque en pleurant, qu'ils suppliaient en grâce qu'on ne brûlât ni maison ni quoi que ce fût dans le village; qu'ils étaient venus récemment s'établir en ce lieu et s'y fortifier parce que leurs ennemis (il me semble qu'ils les appelaient Lacandones) leur avaient détruit déjà deux villages qu'ils habitaient plus loin, les pillant et leur tuant beaucoup de monde; que nous ne tarderions pas à voir les ruines de leurs anciennes habitations incendiées, sur la route que nous devions suivre, au milieu d'une plaine. Ils donnèrent ensuite des détails sur la manière employée par leurs ennemis pour leur faire la guerre et sur les causes qui avaient produit leurs grandes inimitiés. Cortès leur demanda comment il se faisait qu'ils eussent tant de coqs et de poules cuits. Ils répondirent qu'ils attendaient d'un moment à l'autre l'arrivée de leurs ennemis qui devaient venir les attaquer. Comme, dans le cas où ceux-ci seraient victorieux, ils prendraient nécessairement leurs biens, leurs poules et leurs propres personnes pour les emmener en captivité, voulant éviter que ces pillards en eussent ainsi la jouissance, ils avaient convenu de tout manger à l'avance, se promettant de se rattraper en allant aux villages de l'ennemi et en pillant tous ses biens s'ils avaient la chance de le vaincre. Cortès repartit qu'il regrettait beaucoup leur état de guerre, mais qu'étant en route il n'y pouvait porter aucun remède. Ce village et les autres que nous traversâmes le lendemain forment un district appartenant aux Mazotèques, ce qui signifie en leur langue : « pays de chevreuils ». Certainement il se trouve ainsi très-bien nommé, comme on le verra bientôt. Deux de ces Indiens vinrent avec nous; ils nous montrèrent leurs habitations brûlées et ils expliquèrent à Cortès comment des Espagnols vivaient dans un pays qui était au-devant de nous.

Je m'arrêterai là et je dirai comme quoi nous sortîmes du village le lendemain et ce qui nous advint encore en route.

CHAPITRE CLXXVIII

Comme quoi nous continuâmes notre voyage, et ce qui nous advint.

Après être sortis du village muré (c'est ainsi que nous l'appelions désormais), nous arrivâmes à un chemin qui se continuait en plaine,

sur des pâturages sans arbres, sous un soleil si fort et si ardent que jamais nous n'avions encore éprouvé de pareilles chaleurs. Sur ces rases campagnes, il y avait tant de chevreuils et ils fuyaient si lentement que nous réussissions à les atteindre à cheval pour peu que nous voulussions les poursuivre. On en tua une vingtaine; nous demandâmes aux guides pourquoi ces animaux couraient si peu et ne s'épouvantaient nullement à la vue de nos chevaux ou de n'importe quelle autre chose. Ils répondirent que dans les villages des Mazotèques on les tenait pour divinités, parce qu'on leur en trouvait la figure, et que d'ailleurs les idoles avaient ordonné d'épargner leurs vies et de ne point les effrayer. Cet ordre ayant été respecté, les chevreuils avaient pris l'habitude de ne pas fuir. Un cheval appartenant à un parent de Cortès, appelé Palacios Rubios, mourut de s'être livré à cette chasse, sa graisse ayant fondu dans son corps sous l'influence de la grande chaleur et d'une course précipitée. Bientôt nous arrivâmes aux maisons incendiées. C'était pitoyable de voir ainsi tout détruit et brûlé.

En route, comme Cortès avait l'habitude de se faire précéder par des éclaireurs à cheval et par d'agiles piétons, ceux-ci rencontrèrent deux Indiens natifs d'un autre village situé plus loin et par lequel nous devions passer. Ils revenaient de la chasse, portant un grand lion[1] et beaucoup d'iguanes[2], sorte de reptiles de petite taille, qui sont très-bons à manger. On demanda si leurs villages étaient près de là; ils répondirent affirmativement et promirent de servir de guides. Ces villages étaient situés sur un îlot près d'un lac d'eau douce, dans la direction de notre route. Nous ne pouvions y arriver par là qu'à la condition d'une petite traversée en canots. Nous fîmes donc un détour de plus d'une demi-lieue et nous découvrîmes un gué où l'eau nous montait à la ceinture. Nous trouvâmes dans ce village la moitié seulement de ses habitants; les autres s'étaient empressés de prendre la fuite et de se cacher, avec ce qu'ils possédaient, dans des massifs de roseaux, non loin de leurs plantations. Beaucoup de nos soldats passèrent la nuit au milieu des plants de maïs. Ils y trouvèrent de quoi souper largement et s'approvisionner pour les jours suivants. Un grand lac d'eau douce s'étendait auprès des habitations; il était plein de grands poissons de la forme de nos aloses, mais de bien peu de goût et remplis d'arêtes. Nous en prîmes beaucoup avec de vieilles toiles et des filets en mauvais état que nous trouvâmes dans le village. Il y en avait certainement plus de mille.

1. C'est sans doute de l'ocelot que l'auteur veut parler ici, de même que dans les autres passages où il a employé le mot de « lion ».

2. L'auteur écrit : *muchas iguanas, que son de hechura de sierpes chicas*. Cette définition de l'iguane est inexacte, puisque c'est un énorme lézard dont la taille est réellement surprenante pour un Européen.

Nous nous munîmes là de guides que nous surprîmes au milieu de champs labourés. Lorsque Cortès leur eut parlé, au moyen de doña Marina, les priant de nous conduire aux villages où se trouvaient les hommes barbus et les chevaux, ils se réjouirent en voyant qu'on ne leur faisait aucun mal. Ils répondirent qu'ils nous enseigneraient bien volontiers le chemin, mais qu'ils avaient cru jusque-là que nous cherchions à les faire périr. Cinq d'entre eux nous accompagnèrent par une route d'abord très-large, mais qui en avançant davantage devenait peu à peu plus étroite, à cause d'une grande rivière débouchant dans un estuaire qui se trouvait à peu de distance. C'est sur ses eaux que les Indiens s'embarquaient en canots pour aller au village vers lequel nous marchions, qui s'appelle Tayasal et se trouve situé dans un îlot. On n'y peut arriver que par eau et nullement par terre. Ses maisons et ses temples brillaient par leur blancheur à plus de deux lieues de distance. C'était le chef-lieu d'autres villages plus petits et peu éloignés.

Revenons à notre récit. Comme nous vîmes que le chemin large que nous suivions auparavant était devenu un sentier très-étroit, nous comprîmes que les habitants du pays communiquaient entre eux par l'estuaire, et ils nous dirent qu'il en était ainsi, en effet. Nous convînmes de passer la nuit au pied d'un groupe de montagnes élevées. Quatre escouades de nos soldats s'avancèrent par les sentiers qui conduisaient à l'estuaire, dans le but d'y prendre des guides. Dieu permit qu'on capturât deux embarcations et dix Indiens avec deux femmes. Ces embarcations étaient chargées de maïs et de sel. Les prisonniers furent amenés à Cortès qui les flatta et leur parla très-affectueusement au moyen de l'interprète doña Marina. Ils dirent être natifs du village situé dans l'îlot, lequel se trouvait à environ quatre lieues de là. Cortès voulut que la plus grande des embarcations nous restât avec quatre Indiens et les deux femmes. L'autre canot fut envoyé au village avec six Indiens et deux Espagnols, afin de prier le cacique d'expédier des embarcations pour nous aider à passer la rivière, l'assurant qu'on ne lui causerait aucun ennui. On lui adressait, en même temps, quelques verroteries de Castille.

Cela fait, nous continuâmes notre route par terre jusqu'à la rivière. L'une des embarcations se mit en mouvement par l'estuaire pour atteindre le même point. Le cacique et d'autres personnages attendaient au passage avec cinq pirogues[1]. Ils apportaient cinq poules et du maïs. Cortès leur témoigna une grande bienveillance et, après beaucoup d'explications, il se décida à aller avec eux au village dans

1. Cette partie de l'itinéraire est fort obscure. Il ne m'a pas été possible de rendre le passage plus clair au moyen de ma traduction. Je me suis limité à le traduire *littéralement* et avec la plus grande fidélité.

ces mêmes embarcations. Il emmenait avec lui trente arbalétriers. Quand il fut arrivé aux maisons, on lui donna à manger et il lui fut offert un peu d'or mélangé ainsi que quelques étoffes. On dit à Cortès qu'il y avait des Espagnols comme nous dans des villages dont l'un s'appelait Nito. C'était le San Gil de Buena Vista du *Golfo Dulce*. On ajouta que beaucoup d'autres se trouvaient à Naco, et qu'il y a d'un village à l'autre environ dix journées de marche, Nito étant sur la côte nord et Naco loin dans les terres. Cortès nous dit alors que sans doute Christoval de Oli avait réparti son monde entre deux bourgs, car nous ne savions rien encore des hommes de Gil Gonzalez de Avila par qui fut fondée San Gil de Buena Vista.

Revenons à notre voyage. Nous traversâmes tous cette grande rivière en canots et nous passâmes la nuit à deux lieues de là, ne voulant pas aller plus loin avant que Cortès revînt du village. Il arriva bientôt. Il nous fit abandonner le cheval noir qui était resté malade par suite de la chasse au chevreuil; sa graisse s'était fondue dans son corps et il ne pouvait plus tenir debout. Nous perdîmes dans ce village un nègre et deux Indiennes ouvrières, qui désertèrent. La même chose nous arriva avec trois Espagnols dont l'absence ne fut remarquée que trois jours plus tard. Ils avaient mieux aimé rester avec les ennemis que de continuer à nous suivre au prix de tant de fatigues. Ce jour-là je fus très-malade de la fièvre, à la suite d'une forte insolation qui avait agi sur ma tête, car j'ai dit que le soleil était extrêmement brûlant. On put le reconnaître du reste bientôt, aux fortes pluies qui commencèrent à tomber et qui ne cessèrent pas un seul instant pendant trois jours et trois nuits. Nous ne nous arrêtâmes pas en route, néanmoins; car, eussions-nous voulu attendre le beau temps, nous n'avions point de provisions de maïs, et la crainte de le voir manquer nous eût obligés à continuer notre marche. Deux jours plus tard nous arrivâmes à des monticules recouverts de pierres qui coupent comme des rasoirs. Nos soldats furent à la recherche d'autres chemins pour que nous pussions abandonner cette sierra des *Pedernales*[1]; mais, à plus d'une lieue de distance de part et d'autre, ils ne trouvèrent aucune autre route que celle où nous passions. Nos chevaux y éprouvèrent de grandes souffrances, car, la pluie aidant, ils glissaient, tombaient, se blessaient aux quatre jambes et quelquefois au corps lui-même. Quand nous arrivâmes à la descente, c'était pire encore, et, plus nous descendions, plus la difficulté était grande. Huit chevaux y moururent et la plupart des autres n'en sortirent que très-affaiblis. Un soldat nommé Palacios Rubios, parent de Cortès, s'y cassa la jambe. Nous rendîmes grâces à Dieu et chantâmes ses louanges, quand nous nous vîmes délivrés

1. Ce mot s'emploie pour désigner l'obsidienne.

de la sierra des *Pedernales* — c'est ainsi que nous l'appelions désormais.

Nous approchions d'un village appelé Taica, marchant joyeusement dans l'espoir d'y trouver des vivres. Mais, avant d'y arriver, nous rencontrâmes un cours d'eau qui descendait de la montagne à travers de gros obstacles et des précipices. Comme il avait plu pendant trois jours et trois nuits, le torrent coulait avec furie, faisant tant de fracas sur d'énormes blocs de rochers, que le bruit s'en entendait à plus de deux lieues de distance. L'eau était au surplus très-profonde, et il était inutile de songer à la passer à gué. Nous résolûmes donc de jeter un pont d'un rocher à l'autre. Nous nous hâtâmes tellement à le faire, au moyen de gros troncs d'arbres, qu'en trois jours nous pûmes commencer notre passage. Mais ce délai suffit aux Indiens du village pour cacher leur maïs, ainsi que toutes autres provisions, et se mettre eux-mêmes en sûreté, de telle sorte que nous ne pouvions nulle part les rencontrer dans les alentours. En attendant, la faim qui nous tourmentait nous plongeait dans la stupeur en nous concentrant dans la pensée de nos fatigues et de nos besoins. Quant à moi, j'avoue que je ne sentis jamais mon cœur aussi brisé qu'en ce moment à la vue de ce dénûment qui me privait moi-même du nécessaire et me mettait dans l'impossibilité de rien donner à mes gens, quoique nous cherchassions nos moyens d'existence à plus de deux lieues à la ronde. Ajoutez à tout cela que j'avais la fièvre. Nous étions à la veille de Pâques de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que le lecteur veuille bien considérer quelles Pâques nous allions passer sans rien avoir à manger; quelle joie, si nous eussions pu nous procurer seulement un peu de maïs!

Dans cette situation, Cortès envoya les gens de son service, ses garçons d'écurie, accompagnés des guides, chercher du maïs à travers bois et précipices. Le premier jour de Pâques, ils en apportèrent environ une *fanega*[1]. En présence du besoin toujours plus pressant, Cortès fit appeler quelques soldats, la plupart habitants de Guazacualco; j'étais de ce nombre. Il nous pria instamment de fouiller tout le pays à la recherche de vivres, en nous pénétrant bien de l'état où nous étions. Pedro de Ircio était présent lorsque nous reçûmes cet ordre. Comme il avait l'habitude de parler beaucoup, il demanda à notre capitaine de le désigner pour commander cette expédition. Cortès répondit que c'était bien, qu'il le ferait. Mais, en entendant ces paroles, sachant bien que Pedro de Ircio ne pouvait guère marcher à pied et qu'il serait pour nous un embarras au lieu d'un secours, je dis en secret à Cortès et au capitaine Sandoval que Pedro de Ircio ne devrait pas être désigné pour cela, attendu qu'il ne pourrait nullement traverser avec

1. Ce mot désigne une mesure contenant douze *celemines* (picotins).

nous les boues et les marécages. Il avait, en effet, les jambes courtes, et il n'était nullement propre à remplir cette mission. Il ne servait, en réalité, qu'à parler beaucoup, en même temps qu'il était incapable de toute expédition. J'ajoutai que, s'il venait avec nous, il ne ferait que s'arrêter et s'asseoir en route à tout instant. En conséquence, Cortès lui ordonna de rester.

Nous partîmes au nombre de cinq, avec deux guides, vers un endroit traversé par des rivières profondes. Après les avoir passées, nous arrivâmes sur des marais et, bientôt, à des fermes isolées où se trouvaient réunis la plupart des habitants du village. Nous découvrîmes quatre maisons remplies de maïs et de haricots, environ trente poules et des melons du pays que l'on appelle *ayotes*. Nous nous emparâmes de quatre Indiens et de trois femmes; de sorte que nos Pâques devinrent meilleures, d'autant plus que, cette nuit même, arrivèrent environ mille Mexicains auxquels Cortès avait donné l'ordre de nous suivre pour qu'ils eussent à manger. Remplis de joie, nous mîmes sur les épaules des Mexicains toute la quantité de maïs qu'ils purent porter et nous les envoyâmes à notre chef pour qu'il fît le partage de ces vivres. Nous lui adressâmes en même temps, pour lui-même et pour Sandoval, vingt poules ainsi que les Indiens et les Indiennes, et quant à nous, nous restâmes en place pour garder les deux maisons remplies de maïs, de crainte que les habitants du village ne le brûlassent ou ne le fissent disparaître pendant la nuit. Le lendemain nous allâmes plus avant avec nos guides et nous découvrîmes d'autres établissements. Il y avait là du maïs, des poules et une grande variété de légumes. Je fis un peu d'encre et j'écrivis à Cortès, sur une peau de tambour, d'envoyer beaucoup d'Indiens, parce que j'avais découvert d'autres fermes pleines de maïs. Comme d'ailleurs je lui avais déjà adressé les Indiens, les Indiennes et le reste, tout le monde le sut dans le campement, de sorte que le lendemain nous vîmes venir trente soldats et plus de cinq cents Indiens qui repartirent tous avec leurs charges. Ce fut de cette manière que, grâce à Dieu, notre camp fut approvisionné. Nous restâmes cinq jours dans ce village de Taica.

Je voudrais dire maintenant, à propos du dernier pont et de tous les autres que nous avions faits en route, que lorsque ces provinces furent définitivement pacifiées et que les Espagnols, passant par ces chemins, rencontraient quelques-uns des ponts qui n'étaient pas encore ruinés après un grand nombre d'années, ainsi que les gros arbres dont nous nous étions servis pour les construire, ils tombaient en admiration devant ce spectacle, de telle façon qu'ils gardent encore l'habitude de dire : « Ce sont les ponts de Cortès, » comme on dirait : « Voilà les colonnes d'Hercule! » Laissons ces souvenirs, puisqu'ils intéressent peu notre récit, et disons comme quoi nous conti-

nuâmes notre route vers un autre village appelé Tania; nous mîmes deux jours pour y arriver. Nous le trouvâmes abandonné. En y cherchant des vivres, nous découvrîmes du maïs et quelques légumes, mais en petite quantité. Nous parcourûmes les environs à la recherche d'un chemin; mais nous ne trouvions partout que des rivières et des ruisseaux. Les guides que nous avions amenés, du dernier village laissé derrière nous, échappèrent une nuit à la surveillance des soldats chargés de les garder; c'étaient des recrues récemment venues de Castille, qui sans doute s'endormirent. Lorque Cortès l'apprit, il voulut leur infliger un châtiment; mais, cédant à des prières, il leur pardonna. Il s'occupa de faire chercher des guides et des routes, mais il était inutile de s'enquérir d'une voie de terre, attendu que le village était partout entouré de rivières et de petits cours d'eau. Il fut impossible d'ailleurs de se saisir d'aucun Indien. Pour comble de malheur, il pleuvait sans cesse, et nous ne pouvions rien faire sous tant d'averses.

Dans cette situation, l'ignorance du chemin que nous devions suivre mettait Cortès et nous tous dans la plus grande angoisse. Ce fut alors que notre chef, s'adressant à Pedro de Ircio et à quelques autres capitaines de Mexico, leur dit d'un ton irrité: «Je voudrais bien qu'il y eût quelqu'un parmi vous qui nous trouvât maintenant un chemin et des guides, au lieu de laisser tout faire par les habitants de Guazacualco. » A ces mots, Pedro de Ircio se munit de cinq soldats de sa connaissance et de ses amis, et s'en fut d'un côté. Un certain Francisco Marmolejo, personne de qualité, prit une autre direction avec six hommes. Santa Cruz, de Burgos, qui fut regidor à Mexico, partit également de son côté avec d'autres camarades. Ils passèrent trois jours en recherches; mais ils eurent beau faire, ils ne purent trouver ni chemins ni guide, mais partout de l'eau, des ruisseaux et des rivières. Lorsque Cortès les vit revenir sans aucun résultat, il faillit éclater de colère et il chargea Sandoval de me faire connaître les grandes difficultés où nous étions, et de me prier, en son nom, d'aller chercher des guides et m'informer de notre route. Il ne prit cette mesure, du reste, qu'en lui donnant des formes affectueuses, en manière de prière, attendu qu'il savait que j'étais malade et que j'avais encore les fièvres, à ce point même que Cortès m'ayant fait des insinuations, avant d'employer Sandoval, pour que je partisse avec Francisco Marmolejo qui était mon ami, j'avais été obligé de répondre qu'il m'était impossible de marcher, parce que j'étais malade et fatigué; que du reste c'était toujours mon tour de travailler et qu'il serait juste d'en envoyer d'autres.

Maintenant donc ce fut Sandoval qui vint à moi pour me supplier de partir avec deux camarades de mon choix, Cortès assurant qu'après Dieu c'était de moi qu'il attendait le secours de nouvelles provisions.

Puisque donc il n'avait ni regret ni honte de m'envoyer tandis que j'étais souffrant, je demandai qu'on fît partir avec moi Hernando de Aguilar et un certain Hinojosa, deux hommes que je savais capables de supporter la fatigue. Nous partîmes en suivant le cours de certains ruisseaux. On voyait en dehors de leurs lits, dans la forêt, des traces perceptibles aux branches coupées. Nous suivîmes ces indices pendant plus d'une lieue. Nous nous éloignâmes bientôt du ruisseau, et nous découvrîmes deux petites habitations qui avaient été abandonnées ce jour-là même. Après les avoir dépassées, nous continuâmes à suivre les traces de la forêt, et nous ne tardâmes pas à voir, sur le penchant d'un coteau, des plants de maïs et une maison qui nous parut habitée. Comme c'était l'heure du coucher du soleil, nous nous cachâmes dans le bois, jusqu'à une heure plus avancée de la nuit. Pensant alors que les habitants de ces demeures seraient livrés au sommeil, nous avançâmes en silence, nous tombâmes précipitamment sur les habitations, et prîmes trois Indiens, une vieille femme et deux jeunes qui, dans cette race, pouvaient passer pour belles. Ils possédaient deux poules et un peu de maïs. Nous nous emparâmes du tout et des Indiens eux-mêmes, et nous revînmes très-contents au campement.

Lorsque Sandoval, qui s'était avancé des premiers pour nous attendre le soir sur la route, apprit la nouvelle, il ne se tenait pas de joie. Nous nous présentâmes à Cortès qui estima notre prise au delà de tout ce qu'on eût pu lui donner en ce moment. Sandoval dit alors à Pedro de Ircio : « Bernal Diaz del Castillo eut bien raison de dire l'autre jour, lorsqu'il fut chercher du maïs, qu'il ne voulait y aller qu'avec des hommes agiles, et non avec des gens qui s'en vont tout le temps lentement, en racontant ce qui advint au comte de Ureña et à don Pedro Giron, son fils (c'est que Pedro de Ircio répétait souvent ces contes-là); mais vous n'avez pas raison, vous, de dire que Bernal Diaz ne faisait que s'obstiner à vous mettre mal avec moi et avec notre général. » Tout le monde rit de cette observation, et Sandoval la fit parce que Pedro de Ircio était en mauvais termes avec moi. Quant à Cortès, il me rendit grâce pour ma petite campagne en disant : « J'ai toujours eu la confiance qu'il reviendrait avec du butin. »

Cessons ces vanteries, qui n'apportent aucun profit, d'autant plus que d'autres prirent soin de raconter ces faits à Mexico quand ils firent le rapport sur ce pénible voyage. Revenons-en à dire que Cortès prit ses informations auprès des guides et des deux femmes. Ils étaient d'accord pour assurer qu'en suivant le cours d'une certaine rivière, nous devions arriver à un village situé à deux journées de là; on l'appelait Oculizti. Il possédait plus de deux cents maisons, et était abandonné depuis peu de jours. Nous descendîmes donc la rivière, et nous gagnâmes quelques grands établissements appartenant

à des Indiens marchands qui s'en servaient comme d'une station; nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous reprîmes notre descente par la rivière, et au bout d'une demi-lieue nous trouvâmes un bon chemin qui nous fit arriver ce même jour-là au village d'Oculizti. Il y avait beaucoup de maïs et de légumes. Dans un temple d'idoles, nous trouvâmes une vieille toque rouge et une sandale qu'on avait offertes à ces divinités. Quelques soldats qui s'étaient écartés par les ravins ramenèrent à Cortès deux vieillards indiens et quatre femmes qu'ils avaient pris dans des champs de maïs dépendant de ce village. Cortès leur demanda, au moyen de doña Marina, quel était notre chemin, et à quelle distance se trouvaient les Espagnols. On répondit qu'il faudrait deux jours pour y arriver, qu'il n'y avait jusque-là aucune habitation et que nos compatriotes vivaient sur le bord de la mer. Immédiatement Cortès donna l'ordre à Sandoval de partir avec six autres soldats, et de marcher jusqu'à la mer, faisant en sorte de savoir d'une façon ou d'une autre si les Espagnols qui résidaient là avec Christoval de Oli étaient nombreux, car en ce moment nous ne pensions pas qu'il y eût aucun autre capitaine dans le pays. Cortès voulait se renseigner à cet égard dans le but de tomber, pendant la nuit, sur Christoval de Oli s'il était là, de s'emparer de sa personne et se rendre maître de ses hommes.

Gonzalo de Sandoval partit donc avec ses six soldats et trois Indiens qu'il emmenait du village d'Oculizti pour servir de guides. Arrivé sur la côte du nord, il vit venir par la mer une embarcation conduite à la rame et à la voile. Il se cacha pendant le jour dans un bois, parce qu'il voyait que ce bateau, monté par des Indiens marchands, voguait en longeant la côte, et allait entrer dans le fleuve de *Golfo Dulce* avec son chargement de sel et de maïs. La nuit venue, il les surprit dans une anse qui servait de port à ces sortes d'embarcations. Sandoval monta à bord avec deux de ses hommes, et, à l'aide des Indiens rameurs, il se mit à côtoyer le rivage, tandis que les autres soldats suivaient par terre, le grand fleuve n'étant pas éloigné, d'après ce qu'on venait de lui faire savoir. Comme ils en approchaient, le hasard voulut que quatre des colons de la ville vinssent ce matin même avec un canot, en compagnie d'un Indien de Cuba, du service de Gil Gonzalez de Avila; ils traversèrent la rivière à la recherche d'un fruit appelé *zapote*, pour le manger cuit au four, parce qu'ils étaient en grande disette et presque tous malades, sans oser s'éloigner pour faire des provisions, par suite de la guerre que leur faisaient les Indiens des environs, qui leur avaient tué dix soldats depuis le départ de Gil Gonzalez de Avila. Les colons s'occupaient à secouer les *zapotes* pour les faire tomber, et deux des hommes étaient sur l'arbre même quand ils virent venir du côté de la mer l'embarcation où se trouvaient Gonzalo de Sandoval et ses compa-

gnons. Ils furent saisis d'étonnement à la vue d'une chose si nouvelle, et ils ne savaient s'ils devaient fuir ou attendre. Sandoval, en approchant, leur cria de ne pas avoir peur, ce qui fit qu'ils restèrent en place, remplis de surprise.

Le capitaine s'informa, et il apprit par eux comment et de quelle façon se trouvaient établis là les gens de Gil Gonzalez de Avila, la déroute de l'armée de Las Casas, comment Christoval de Oli garda prisonniers Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, comme quoi l'on avait égorgé le rebelle à Naco, par suite de la sentence qui fut prononcée contre lui; comme quoi encore ces deux chefs étaient partis pour Mexico. Sandoval apprit également combien il y avait d'Espagnols dans la ville, la faim qu'ils y enduraient, le supplice de la pendaison subi, peu de jours auparavant, par le capitaine Armenta, lieutenant de Gil Gonzalez, pour n'avoir pas voulu laisser partir les colons pour Cuba. Sandoval résolut d'amener ces hommes à Cortès, sans rien entreprendre et sans aller à la ville en son absence, voulant que notre capitaine fût avant tout renseigné par eux-mêmes. Alors un soldat appelé Alonso Ortiz, qui devint plus tard habitant du bourg de San Pedro, pria en grâce Sandoval de permettre qu'il prît une heure d'avance pour tout apprendre à Cortès, afin de gagner ses étrennes. Cela fut ainsi fait. Cortès se réjouit beaucoup de ces nouvelles, et le camp entier se félicita avec lui, dans la croyance que là finiraient toutes les fatigues que nous supportions. Malheureusement, elles furent plus que doublées dans la suite, ainsi que j'aurai occasion de le dire.

Cortès donna à Ortiz, pour la bonne nouvelle, un cheval gris, fort bon, qu'on appelait *Tête de Maure;* chacun de nous lui donna aussi quelques petites choses de ce qu'on avait. Bientôt arriva Sandoval avec les soldats et l'Indien de Cuba. Ils dirent à Cortès tout ce que j'ai déjà rapporté, et davantage encore, en réponse à ce qui leur était demandé. On lui apprit, entre autres nouvelles, qu'il y avait dans un port, à une demi-lieue de là, un navire qu'on s'occupait à calfater, dans le but d'y embarquer tous les colons de ce bourg qui devaient s'en retourner à Cuba; c'était précisément pour avoir voulu mettre empêchement à ce départ que le capitaine Armenta avait été pendu. La raison de ce supplice était encore que le défunt voulait faire périr par le *garrote* un prêtre qui soulevait les habitants : ceux-ci, du reste, élurent pour lieutenant un nommé Antonio Nieto, à la place d'Armenta qu'ils avaient pendu.

Nous cesserons de porter l'attention sur ces récits pour nous occuper des larmes qu'on versait dans la ville à propos des absents qu'on ne voyait pas revenir, et qui s'étaient éloignés pour aller chercher du fruit. On crut que les Indiens, les tigres ou les lions leur avaient donné la mort. L'un d'eux était marié, et sa femme le pleurait. Tous les habitants, y compris le prêtre, qui s'appelait le bachelier Velas-

quez, pleuraient comme elle. Ils se réunirent dans l'église pour supplier le bon Dieu de venir à leur aide et de ne pas permettre que plus de malheurs fondissent sur la colonie. Quant à la femme, elle ne cessait de prier pour l'âme de son mari.

En attendant, Cortès donnait l'ordre à toute l'armée de se diriger vers la mer, distante de six lieues; il y avait à traverser, en route, un estuaire très-profond qui avait ses hautes et ses basses marées. Il nous fallut attendre une demi-journée, que les eaux fussent au plus bas. Nous y passâmes, tantôt d'un pied mal assuré, tantôt à la nage, et nous arrivâmes ainsi au grand fleuve du *Golfo Dulce*. Celui qui voulut entrer le premier dans la ville, qui se trouvait à deux lieues de distance, ce fut Cortès lui-même, avec six soldats, ses garçons d'écurie. Il fit usage pour cela de deux embarcations liées ensemble; l'une d'elles était celle dont s'étaient servis les colons de Gil Gonzalez pour aller chercher des *zapotes*; l'autre provenait des Indiens auxquels Sandoval l'avait prise sur la côte. En prévision de ce besoin, on les avait tirées à terre et cachées dans la forêt afin de s'en servir pour la traversée. On les remit à l'eau, on les lia l'une à l'autre bien solidement, et Cortès effectua le passage avec ses domestiques; après quoi il donna l'ordre de s'en servir pour faire passer deux chevaux. On s'y prit de la manière suivante : on manœuvrait à la rame; les chevaux tenus par le licou suivaient de très-près à la nage. On procédait avec le plus grand soin, en évitant d'allonger la corde, afin de ne pas s'exposer à faire chavirer le bateau. Cortès ordonna que personne ne passât à l'aide de ces mêmes moyens avant de recevoir une lettre de lui, car cette traversée ne s'effectuait pas sans péril. Cortès eut même, un moment, du regret de s'être embarqué, parce que le courant du fleuve avait une grande violence. Je m'arrêterai là, et bientôt je dirai ce qui nous advint encore.

CHAPITRE CLXXIX

Comme quoi Cortès entra dans la ville habitée par les hommes de Gil Gonzalez de Avila. De la grande joie que ressentirent tous les colons et ce que Cortès ordonna.

Après que Cortès eut traversé le grand fleuve du Golfo Dulce de la manière que j'ai dite, il se rendit à la ville colonisée par les Espagnols de Gil Gonzalez de Avila. Ils habitaient à deux lieues de là, sur la côte, et nullement au point même où ils s'étaient établis d'abord et qui avait reçu le nom de San Gil de Buena Vista. A la vue d'hommes à cheval et de six piétons s'avançant au milieu de leurs habitations, ils éprouvèrent une surprise extrême; mais quand ils surent que c'était ce même Cortès, si rénommé dans tous les pays des Indes et même

en Castille, ils ne se tenaient plus de joie. Lorsqu'ils furent tous venus lui baiser les mains et lui souhaiter la bienvenue, Cortès leur parla très-affectueusement et il donna l'ordre au lieutenant Nieto de se rendre à l'endroit où l'on carénait le navire et d'en ramener les deux canots qu'ils possédaient, ainsi que des *canoas*, s'il y en avait, en prenant soin de les lier deux à deux. Il ordonna également qu'on réunît toute la cassave qu'on aurait et qu'on la portât au capitaine Sandoval pour qu'elle fût répartie entre les hommes de son armée, attendu qu'on n'avait point à leur donner à manger le moindre pain de maïs. Le lieutenant s'occupa de faire les recherches prescrites; mais on ne trouva pas plus de cinquante livres de cassave, parce qu'on ne mangeait plus dans la localité d'autre chose que des zapotes cuits au four, des légumes et quelques poissons qu'on prenait à la pêche. Quant à la cassave, on la gardait en prévision du retour à Cuba après que le navire serait calfaté.

Au moyen des deux bateaux et de huit matelots, Cortès écrivit à Sandoval pour lui recommander de rester le dernier avec le capitaine Luis Marin afin de surveiller le passage de la rivière et de bien prendre garde qu'il ne s'embarquât chaque fois que le nombre d'hommes désigné. On effectua donc la traversée en prenant soin, à chaque voyage, de peu charger les embarcations, parce que le courant était très-fort et la hauteur de l'eau considérable. Chaque bateau remorquait deux chevaux; mais aucun de ces animaux ne devait entrer à bord, de crainte de chavirer et de se perdre au milieu de cette rapidité du fleuve. Il s'éleva une difficulté au sujet des premiers à passer. Un certain Saavedra et son frère Avalos, parents de Cortès, voulaient traverser avant tout le monde; Sandoval leur promettait qu'ils passeraient au voyage suivant, les trois moines devant traverser d'abord, parce qu'il était juste de réserver cette première politesse pour eux. Comme Saavedra se savait parent de Cortès, il prétendait que Sandoval se tût et ne lui fît aucune opposition; aussi lui répondit-il sans lui garder le respect qu'il convenait. D'autre part Sandoval ne permettait point ces écarts; les paroles s'aigrirent et Saavedra saisit son poignard. Sandoval était en ce moment dans le fleuve avec de l'eau jusqu'aux genoux, veillant à ce qu'on ne surchargeât point les bateaux. En cet état, il se jeta sur Saavedra, lui saisit la main qui tenait le poignard, le renversa dans l'eau et, si nous ne nous étions pas empressés de les séparer, Saavedra aurait certainement passé un mauvais moment; nous tous, du reste, nous prîmes le parti de Sandoval.

Nous mettrons de côté ce petit débat pour dire que nous employâmes quatre jours au passage du fleuve. Pour ce qui était de manger, il ne fallait pas même y penser; nous n'avions que quelques *pacayas*[1], qui

1. Fruit d'un *inga* auquel la douceur de sa pulpe a fait donner, par les créoles de nos colonies, le nom de *pois sucré*.

viennent sur un petit palmier, et des sortes de noix que nous grillions; après quoi on les cassait pour en manger le contenu. Un soldat appelé Tarifa disparut avec son cheval en passant dans une *canoa*, et l'on n'en entendit plus parler. Deux chevaux se noyèrent encore; l'un d'eux appartenait à un certain Solis Casquete, qui poussait des hurlements à propos de sa perte, maudissant Cortès et son voyage. Mentionnons ici l'horrible faim dont on souffrait pendant ce pénible passage et les murmures qui s'élevèrent contre Cortès, contre son arrivée et même contre nous tous qui le suivions. Quand nous fûmes parvenus aux habitations du port, nous vîmes qu'il n'y avait plus rien à manger, pas même une bouchée de cassave; les habitants n'en avaient pas pour eux-mêmes. Ils ne connaissaient du reste aucun chemin, si ce n'est pour aller jusqu'à deux villages qui étaient près de là et que l'on venait d'abandonner. Dans cette extrémité, Cortès donna l'ordre au capitaine Luis Marin de partir avec les hommes de Guazacualco à la recherche de maïs, ainsi que je vais le raconter à la suite.

CHAPITRE CLXXX

Comme quoi, le lendemain de notre arrivée au port auquel je ne connais point d'autre nom que celui de San Gil de Buena Vista, nous fûmes, au nombre de quatre-vingts soldats tous à pied, avec le capitaine Luis Marin, chercher du maïs et explorer le pays. Ce qui advint encore je le vais dire à la suite.

Quand nous arrivâmes au port que Gil Gonzalez de Avila avait colonisé, les habitants n'avaient plus de vivres, ils étaient au nombre de quarante hommes et quatre femmes de Castille, dont deux mulâtresses; tous étaient malades, avec des figures d'un jaune très-prononcé. Comme nous n'avions rien à manger ni pour eux, ni pour nous-mêmes, il nous tardait fort d'aller aux provisions. Cortès ordonna alors que le capitaine Luis Marin partît avec ceux de Guazacualco à la recherche de maïs. Nous fûmes avec lui au nombre de quatre-vingts soldats, tous à pied jusqu'à ce qu'on se fût assuré si les chemins étaient praticables pour les chevaux. Nous emmenâmes avec nous un Indien de Cuba qui devait nous conduire à des fermes et à des villages, à huit lieues de là. Nous y découvrîmes beaucoup de maïs, une infinité de plants de cacaoyers, des haricots et des légumes. Il en résulta que nous eûmes bien à manger et que nous pûmes faire dire à Cortès d'envoyer tous nos Indiens mexicains pour emporter du maïs. En attendant, avec le secours d'autres Indiens, il fut possible de lui en adresser tout de suite dix *fanegas*, et nous envoyâmes en même temps chercher nos chevaux.

Cortès, voyant ainsi que nous étions dans un bon pays, apprenant

d'ailleurs, par des marchands indiens dont on s'était emparé dans la rivière du Golfo Dulce, que le lieu où nous étions se trouvait sur la route qui conduit à Naco, où l'on avait supplicié Christoval de Oli, Cortès, dis-je, ordonna à Gonzalo de Sandoval de suivre nos traces avec la plus grande partie de l'armée et de séjourner au milieu de ces établissements jusqu'à nouvel avis. Sandoval arriva où nous étions et se convainquit qu'il y avait suffisamment de ressources. Il s'en réjouit beaucoup et il ne tarda pas à faire parvenir à Cortès trente *fanegas* de maïs au moyen d'Indiens mexicains. On en fit le partage entre tous les habitants du port. Comme ils mouraient de faim et qu'ils avaient pris l'habitude de ne manger que des *zapotes* cuits et de la cassave, ils consommèrent avec excès des *tortillas* faites du maïs que nous avions envoyé; leurs ventres s'en enflèrent et, comme ils étaient déjà malades auparavant, seize d'entre eux en moururent.

On en était là de cette grande disette, lorsque, grâce à Dieu, arriva au port un navire qui venait de l'île de Cuba avec sept chevaux, quarante porcs, huit pipes de viande en *tasajo* [1], du pain de cassave, quinze passagers et huit matelots. Le chargement de ce navire appartenait à un certain Anton de Camargo à qui Cortès l'acheta tout entier à crédit. Il le répartit entre les habitants. Comme ils se remplirent outre mesure de viande salée, et que d'ailleurs ils avaient été longtemps privés de nourriture et grandement affaiblis, ils en prirent un dérangement de ventre auquel quatorze succombèrent.

Voulant, du reste, profiter de l'arrivée de ce navire et de la présence de ses matelots, Cortès jugea opportun d'aller examiner ce grand fleuve, le sonder, le mesurer, s'assurer si l'on trouverait des pays peuplés en le remontant, et quelle serait la valeur de leur territoire. Dans cette pensée, il donna des ordres pour qu'on calfatât un brick ayant appartenu à Gil Gonzalez de Avila, et qui était échoué sur la côte; il fit mettre en état un bateau qu'on transforma en un bâtiment de décharge; on attacha quatre canots deux à deux. Cela fait, Cortès s'empara des trente soldats et des huit matelots récemment arrivés, et s'adjoignant vingt Indiens mexicains, il prit le commandement du tout et il entra dans le fleuve. Après l'avoir remonté pendant dix lieues, il découvrit une grande lagune qui paraissait avoir six lieues de largeur. Les bords n'en étaient point habités, parce que le pays était susceptible d'être inondé. Ayant remonté encore le fleuve, il arriva en un point où le courant était plus rapide qu'auparavant. Il y avait d'ailleurs des chutes que le brick et les autres embarcations ne pouvaient dépasser. Il résolut donc de les laisser là dans une crique, à la garde de six Espagnols, et de suivre lui-même

1. *Tasajo*, viande salée ou non, quelquefois fumée, et le plus généralement séchée au soleil et taillée en lanières.

par terre un chemin étroit qui le conduisit à des villages abandonnés. Il arriva ensuite dans des champs de maïs où il s'empara de trois Indiens qui le menèrent dans de petits villages très-riches en maïs et en poules, et qui même avaient des faisans que dans le pays on appelle *sacachueles*. Il y avait aussi des perdrix et des palombes. Du reste, cette manière d'élever des perdrix, je la vis moi-même pratiquée dans beaucoup de villages du district du Golfo Dulce lorsque je fus à la recherche de Cortès, ainsi que je le dirai bientôt.

Quoi qu'il en soit, Cortès prit là des guides, continua sa route et arriva dans d'autres peuplades de Cinacatan Tencintle, qui possédaient de grandes cacaoyères, des plants de maïs et des champs de coton. Avant d'y entrer, nos voyageurs entendirent des sons d'atabales et de trompettes accompagnant des jeux et des bacchanales. Pour ne pas être vus, Cortès se cacha dans le bois avec ses soldats, et quand il pensa qu'il était temps de faire son attaque, ils tombèrent tous ensemble sur le village et se saisirent de dix hommes et de quinze femmes, ce qui fit que la plupart des Indiens du village coururent immédiatement chercher leurs armes, revinrent avec arcs, flèches et lances, et commencèrent à combattre les nôtres. Cortès se précipita sur eux avec tout son monde, et ils criblèrent de blessures huit des principaux Indiens du lieu.

Voyant que la partie devenait mauvaise pour eux et que leurs femmes étaient prisonnières, les ennemis envoyèrent quatre vieillards, dont deux prêtres d'idoles, qui vinrent humblement prier Cortès de leur rendre les captifs, apportant du reste quelques joyaux d'or de peu de valeur. Cortès leur adressa la parole au moyen de doña Marina qui était là avec son mari, Juan Xaramillo, car Cortès ne pouvait traiter sans elle aucune affaire avec les Indiens. Il leur dit qu'ils eussent à transporter le maïs, les poules, le sel et tout l'approvisionnement qu'il leur signala, à l'endroit où étaient restés nos brigantins et les autres embarcations, promettant qu'aussitôt après il rendrait les prisonniers. On leur fit comprendre en quel endroit de la rivière stationnaient nos marins. Ils répondirent qu'ils le feraient ainsi en passant par un estuaire qui était près de là et qui débouchait au fleuve. Ils fabriquèrent des barques qu'ils firent glisser le mieux qu'ils purent à moitié dans l'eau, jusqu'à les conduire en un point où elles voguaient avec facilité. Il est vrai que Cortès avait promis de rendre tous les prisonniers; mais ensuite il lui parut convenable de garder trois femmes avec leurs maris, pour que les unes fissent du pain et les autres le service d'Indiens. On ne les rendit donc pas. Ce voyant, les Indiens du village s'appellent, s'assemblent, et, des hauteurs mêmes des berges du fleuve, ils font pleuvoir sur les nôtres une grêle de flèches et de pierres, de telle sorte que Cortès reçut une blessure à la figure, et que douze soldats furent blessés

en même temps. Une barque se brisa; la moitié de son chargement se perdit, et un Mexicain se noya.

Il y a tant d'insectes sur ce fleuve que les voyageurs ne pouvaient s'en garantir; mais Cortès souffrait tout en patience. Il effectua son retour vers la station dont j'ignore le nom, et il l'approvisionna bien mieux qu'elle ne l'était auparavant. J'ai dit que le village jusqu'où Cortès remonta s'appelait Cinacatan. Je sais maintenant qu'il est situé à soixante lieues de Guatemala. Cortès mit vingt-six jours à ce voyage, aller et retour. Comme il reconnut qu'il ne serait pas opportun de s'établir en ce lieu parce qu'il n'y a point de villages d'indigènes, et que d'ailleurs il se voyait bien approvisionné en ajoutant à ce qu'il avait déjà ce qu'il apportait maintenant, il résolut d'écrire à Gonzalo de Sandoval qu'il eût à partir sans retard pour Naco. Il lui faisait savoir en même temps tout ce que je viens de dire de son voyage du Golfo Dulce, et lui annonçait qu'il se proposait de coloniser le port de Caballos. Il le priait, au surplus, de lui envoyer dix soldats de Guazacualco, prétendant que sans eux il n'était pas à l'aise dans ses expéditions.

CHAPITRE CLXXXI

Comme quoi Cortès s'embarqua avec tous les soldats qu'il avait amenés en sa compagnie et ceux qui se trouvaient à San Gil de Buena Vista, et fut fonder une colonie au point que l'on appelle aujourd'hui Port de Caballos, auquel on donna le nom de Nativité, et de ce que l'on y fit.

Ayant compris que le site choisi par les hommes de Gil Gonzalez de Avila pour coloniser n'était pas favorable, Cortès résolut de s'embarquer sur les deux navires et le brigantin avec toutes les personnes qui se trouvaient dans ce port, sans en laisser une seule. Après huit jours de navigation, il fut débarquer au point de la côte qui s'appelle aujourd'hui *Puerto de Caballos*. Il reconnut que cette baie serait bonne pour y créer un port. Comme d'ailleurs il apprenait par les Indiens que, non loin de là, le pays était habité, il fut d'avis de fonder une ville qu'il appela *Natividad*. Il y nomma Diego de Godoy pour son lieutenant, et il fit deux reconnaissances vers des villages qui n'étaient pas éloignés et qui sont abandonnés actuellement; il y apprit qu'à peu de distance existaient d'autres endroits habités. Il approvisionna la colonie de maïs. Ayant su au surplus que le village de Naco, où Christoval de Oli fut égorgé, n'était pas éloigné, il écrivit à Gonzalo de Sandoval, dans la croyance qu'il y était déjà arrivé et s'y trouvait établi. Il le priait de lui envoyer dix soldats de Guazacualco, sans lesquels, disait sa lettre, il se sentait mal à l'aise dans

ses expéditions. Il lui disait qu'il voulait aller au port de Honduras où se trouvait la colonie de Truxillo, tandis que Sandoval, avec ses soldats, devait s'occuper à pacifier le pays où il était, en y fondant une ville. La lettre arriva aux mains de Sandoval lorsque nous étions encore aux établissements dont j'ai parlé, n'ayant nullement avancé vers Naco.

Nous cesserons un instant de parler de Cortès et de ses petites expéditions qui avaient pour base le port de Caballos où il se trouvait. Nous ne dirons rien non plus de la grande quantité de moustiques dont il était piqué nuit et jour, et grâce auxquels, ainsi que je le lui entendis dire plus tard, il passait de si mauvaises nuits qu'il en avait la tête sans sentiment, par suite du manque de sommeil. Gonzalo de Sandoval, ayant donc reçu les lettres de Cortès, se transporta sans retard aux villages de Cuyoacan, à sept lieues de là. Il ne lui fut pas possible de se rendre immédiatement à Naco comme Cortès l'ordonnait, parce qu'il importait de ne pas abandonner en route beaucoup de soldats qui s'étaient écartés vers d'autres établissements pour assurer leur nourriture et celle de leurs chevaux. La raison de son retard était aussi qu'il lui fallait traverser une rivière très-profonde et non guéable. Force fut d'y laisser une embarcation pour le passage des Espagnols qui restaient en arrière et d'un grand nombre d'alliés mexicains malades qui nous suivaient. Il y avait encore la considération que de quelques villages voisins, qui confinaient à la rivière et au Golfo Dulce, venaient chaque jour des Indiens guerriers qui attaquaient nos hommes. Afin d'éviter quelques dommages de leur part, ainsi que des morts d'Espagnols ou de Mexicains, Sandoval ordonna que huit soldats s'occupassent à garder ce poste. Ce fut moi qu'il désigna pour les commander. Nous devions avoir continuellement la *canoa* du passage ramenée à terre, et rester toujours en alerte, afin que, si les passagers nous appelaient, nous fussions prêts à les conduire sur l'autre rive.

Une nuit, un grand nombre d'Indiens guerriers des villages et des établissements voisins vinrent sur nous, croyant que nous n'étions point sur nos gardes et pensant qu'ils pourraient nous prendre notre embarcation; ils tombèrent donc à l'improviste sur les abris où nous nous trouvions, et y mirent le feu. Mais ils n'avaient pas réussi à s'approcher si inopinément que nous n'eussions pu nous en douter. Nous nous étions massés ensemble, les huit soldats et les quatre seuls Mexicains qui fussent valides; nous chargeâmes l'ennemi, et, à bonnes entailles, nous le reconduisîmes par où il était venu. Deux de nos soldats et un Indien reçurent des coups de flèche, mais leurs blessures furent peu de chose.

Après cette leçon, je me proposai d'aller avec trois camarades aux fermes où je présumais qu'il était resté des Indiens et des Espagnols

malades, à la distance d'environ une lieue. Nous ramenâmes de là Diego de Mazariegos, que j'ai déjà nommé d'autres fois, quelques Espagnols qui étaient en sa compagnie, et des Indiens mexicains malades. Nous leur fîmes passer la rivière, et nous partîmes tous pour nous réunir à Sandoval. En route, nous nous aperçûmes qu'un Espagnol, de ceux que nous avions recueillis dans les fermes, se trouvait fort malade : c'était un des nouveaux venus de Castille, fils de Gênois et natif des Canaries. Comme il était au plus mal, et que d'ailleurs nous n'avions à lui donner que des *tortillas* et du *pinole*[1], il mourut en chemin lorsque nous n'avions plus qu'une demi-lieue à faire pour arriver au camp de Sandoval. Malheureusement, je n'avais personne pour emporter ses restes. Quand nous arrivâmes auprès de notre chef, je lui racontai notre voyage et la mort du compatriote. Il se fâcha contre moi de ce que, entre nous tous ou à l'aide d'un cheval, nous n'eussions pas trouvé le moyen de rapporter le cadavre. Nous lui fîmes observer que chacun de nos chevaux avait déjà deux malades, que leurs cavaliers étaient revenus à pied, et que, par conséquent, nous n'avions pas pu le ramener. Un de mes camarades d'expédition, appelé Bartolomé de Villa-Nueva, répliqua à Sandoval, d'un ton arrogant, que c'était bien assez d'avoir à transporter sa personne, sans qu'il fût nécessaire de charger les morts sur son dos; qu'il maudissait d'ailleurs les fatigues et les pertes que Cortès nous avait fait éprouver. Pour toute réponse, et sans aucun retard, Sandoval nous ordonna, à moi et à Villa-Nueva, d'aller à l'instant enterrer le défunt. Nous emmenâmes deux Indiens mexicains, et, munis d'une pioche, nous partîmes pour creuser sa tombe, l'enterrer et placer une croix sur ses restes. Nous trouvâmes dans ses poches une petite bourse avec des dés et un écrit qui disait où il était né, de qui il était fils et de quoi il avait été possesseur à Ténériffe. Avec le temps, on put envoyer ce petit document aux Canaries. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Je dirai maintenant que Sandoval résolut d'aller à d'autres villages près du lieu où existent des mines qu'on découvrit trois ans plus tard. De là nous fûmes à Quinistan, et le lendemain, à l'heure de la messe, nous arrivâmes à Naco. C'était un bourg très-bon en ce temps-là. Il avait été abandonné ce même jour par ses habitants. Après avoir pris nos logements autour d'une grande place, — celle au milieu de laquelle Christoval de Oli fut égorgé, — nous nous assurâmes que les habitations étaient bien pourvues de maïs, de haricots et de piments. On y trouva aussi un peu de sel, et c'était bien la chose que nous

1. Aujourd'hui on appelle *pinole* dans l'État de Tabasco et peut-être dans le pays dont il s'agit ici, une bouillie faite avec un mélange de maïs et de cacao. Dans d'autres parties du Mexique, ce mot est appliqué à la bouillie de maïs grillé.

désirions le plus. Nous installâmes, du reste, là nos bagages comme si nous eussions dû y passer la vie. Il y a dans ce bourg la meilleure eau que nous ayons bue dans toute la Nouvelle-Espagne, et un bel arbre qui, à l'heure de la *siesta*, quelles que fussent les ardeurs du soleil, paraissait rafraîchir le cœur avec son ombre; il tombait de ses feuilles comme une mince rosée qui réconfortait nos têtes. Ce bourg était très-peuplé à cette époque et placé dans un site excellent; il était entouré de beaucoup d'autres peuplades moins grandes. Il y avait beaucoup de *zapotes* rouges, et aussi de la petite espèce.

J'en resterai là pour dire bientôt ce qui nous y arriva.

CHAPITRE CLXXXII

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval commença à pacifier cette province de Naco. Des grandes rencontres qu'il eut avec les habitants, et ce que l'on fit encore.

Après que nous fûmes arrivés au bourg de Naco, et que nous eûmes fait provision de maïs, de haricots et de piments, Gonzalo de Sandoval adressa mille flatteries à trois personnages de l'endroit, dont nous nous étions emparés dans un champ de maïs. Il leur donna des verroteries de Castille, et il les pria d'aller appeler les autres caciques, promettant qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ils y furent, en effet, et obtinrent que deux caciques se présentassent; mais il ne fut pas possible de faire repeupler le village. On en obtenait seulement de temps en temps quelques vivres. Ils ne nous faisaient du reste ni bien ni mal, et nous nous conduisions de même avec eux. C'est ainsi que nous passâmes les premiers jours.

J'ai déjà dit que Cortès avait écrit à Gonzalo de Sandoval de lui envoyer à Puerto de Caballos dix soldats de Guazacualco qu'il lui nommait, et dont je faisais partie. Mais je me trouvais alors un peu malade. Je priai donc Sandoval de transmettre mes excuses, parce que je me sentais mal disposé. Comme d'ailleurs il ne demandait pas mieux lui-même, je réussis à rester avec lui. Il se contenta d'envoyer huit soldats très-solides et propres à tout événement. Ils partirent de fort mauvaise humeur en maudissant Cortès et son voyage; et ils avaient bien raison, car il n'était pas certain que le pays qu'ils avaient à traverser fût bien pacifique. Sandoval résolut, du reste, d'exiger des caciques de Naco que cinq Indiens des principaux de l'endroit les accompagnassent jusqu'au port de Caballos, les menaçant, pour le cas où il serait fait le moindre mal à l'un quelconque de nos soldats, de brûler leur bourg et de porter la guerre parmi eux. Il prescrivit aussi qu'il leur fût donné abondamment à manger dans

tous les villages où ils passeraient. Ils poursuivirent leur voyage jusqu'au port de Caballos où ils trouvèrent Cortès prêt à s'embarquer pour Truxillo. Il se réjouit de leur arrivée, apprit que nous étions en bon état, emmena les nouveaux venus à bord des navires et s'embarqua, laissant au port de Caballos Diego de Godoy pour capitaine, avec quarante colons qui provenaient presque tous de la troupe de Gil Gonzalez de Avila et des derniers arrivages des îles.

Après le départ de Cortès, son lieutenant Godoy, qui était resté au port, commença à faire des sorties avec ses soldats les plus valides sur les villages environnants, dont deux furent pacifiés. Mais, en voyant que les hommes restés au bourg étaient la plupart malades, et qu'il en mourait chaque jour, les Indiens ne faisaient aucun cas d'eux et ne leur apportaient plus de vivres. Comme les colons eux-mêmes n'étaient pas hommes à en aller chercher, ils vivaient en grande disette, et, en peu de jours, la moitié mourut. Trois des survivants même s'en allèrent; ils s'en vinrent où nous étions avec Sandoval.

Je les laisserai dans ce piteux état, et j'en reviendrai à Naco pour dire que Sandoval avait beau envoyer chercher les Indiens du bourg et des villages voisins, ils se refusaient à venir reprendre leur résidence et ne tenaient nul compte de nos appels. Notre chef résolut alors d'aller les trouver en personne et de les obliger à revenir. Nous fûmes donc aux villages de Girimonga, d'Aculaco et trois autres encore qui n'étaient pas éloignés de Naco. Tous les habitants se présentèrent pour jurer obéissance à Sa Majesté. Nous nous rendîmes ensuite à Quizmitan et à d'autres peuplades de la sierra où nous obtînmes le même résultat. Tous les Indiens de ce district se soumirent, et comme on ne leur demandait rien autre chose que ce qu'ils voulaient donner volontairement, ils n'hésitaient pas à venir à nous. Il en résulta que tout le pays fut pacifié jusqu'à l'endroit où Cortès fonda la ville de Puerto de Caballos. Et, au fait, il faut bien que j'en revienne à Cortès, qui fut débarquer au port de Truxillo; et comme deux ou trois choses arrivaient en même temps, ainsi que je l'ai déjà dit dans d'autres chapitres, et que je dois faire passer ma plume à pas comptés par les lieux conquis et dire les moyens que nous employions pour les conquérir et les coloniser, ainsi que l'ont vu clairement les curieux lecteurs, force m'est de cesser, pour à présent, de parler de Sandoval et de tout ce qui lui advint dans la province de Naco, pour dire ce que Cortès fit à Truxillo.

CHAPITRE CLXXXIII

Comme quoi Cortès débarqua au port appelé Truxillo. Comment tous les habitants de la ville furent au-devant de lui pour le recevoir et se réjouirent beaucoup avec lui. De tout ce qu'il fit en ce lieu.

Cortès s'étant donc embarqué au port de Caballos en emmenant en sa compagnie plusieurs des soldats venus avec lui de Mexico et ceux que Gonzalo de Sandoval lui avait envoyés, il navigua avec beau temps, et arriva en six jours au port de Truxillo. Lorsque les colons qui y vivaient et que Francisco de Las Casas y avait laissés surent que c'était Cortès qui arrivait, ils coururent tous au rivage, qui n'était pas éloigné, et s'empressèrent de lui baiser les mains. Plusieurs d'entre eux faisaient partie de ces bandits qui avaient été chassés du Panuco, et qui donnèrent à Christoval de Oli le conseil de se soulever. Se sentant coupables, ils vinrent supplier Cortès de leur pardonner. Le capitaine leur fit un accueil aimable, leur promit beaucoup, les embrassa et leur accorda son pardon. Il se rendit ensuite à l'église, et, quand il eut fait ses prières, on le logea le mieux possible et on lui rendit compte de tout ce qui était arrivé à Francisco de Las Casas et à Gil Gonzalez de Avila, expliquant en même temps pourquoi ces capitaines firent égorger Christoval de Oli, comment ils avaient pacifié quelques villages de la province et étaient partis pour Mexico. Cortès, les ayant entendus, honora tout le monde de ses bonnes paroles, et laissa à chacun son emploi, si ce n'est qu'il nomma capitaine général de ces provinces son cousin Saavedra, — mesure que tous approuvèrent, du reste ; — et ensuite il fit appeler à lui les habitants du district. Comme on y avait su qu'il était le capitaine Malinche, le conquérant de Mexico, ils accoururent à son appel, lui apportant en présent une grande quantité de provisions.

Quand il vit réunis tous les caciques des quatre plus gros villages, Cortès leur adressa la parole par l'entremise de doña Marina, leur expliquant les vérités relatives à notre sainte foi, et disant que nous étions les vassaux du grand Empereur don Carlos d'Autriche ; que ce monarque comptait de puissants seigneurs parmi ses vassaux, et qu'il nous avait envoyés dans ce pays pour abolir les vices honteux, les idolâtries et les vols, nous recommandant de ne pas permettre qu'on mange de la chair humaine, qu'on continue les sacrifices, qu'on se pille, qu'on se fasse la guerre les uns aux autres, mais voulant qu'ils soient tous frères et qu'ils se traitent en conséquence. Il leur dit être venu aussi pour qu'ils jurassent obéissance à un si grand Roi et seigneur que l'est le nôtre, ajoutant qu'ils devaient concourir à son

service au moyen de ce qu'ils possèdent, comme nous le faisions tous, nous ses sujets. Doña Marina, qui s'y entendait à merveille, leur dit beaucoup d'autres choses encore, et surtout que s'ils n'accouraient pas se soumettre à Sa Majesté, ils en seraient châtiés. Fray Juan de Las Varillas et les deux moines franciscains que Cortès avait amenés leur prêchèrent des choses saintes et utiles, et deux Indiens mexicains, qui savaient déjà la langue espagnole, aidés des autres interprètes, traduisirent les paroles des Frères de Saint-François. Cortès ajouta, du reste, qu'il leur ferait justice en toute chose, selon la volonté de notre Roi et seigneur. Il y eut encore beaucoup d'autres conférences après lesquelles les caciques, qui avaient tout compris, se déclarèrent les vassaux de Sa Majesté, assurant qu'ils feraient tout ce qu'il plairait à Cortès de leur commander.

Il leur dit, en conséquence, de vouloir bien apporter des vivres à la ville, et il leur ordonna d'envoyer un grand nombre d'Indiens avec leurs haches pour abattre des arbres qui y formaient comme une épaisse forêt, afin qu'on pût dorénavant apercevoir la mer et le port. Il leur donna l'ordre aussi d'aller en canot faire appel à trois ou quatre villages situés dans les îlots et dont les habitants sont connus sous le nom de Guanages, afin qu'ils apportassent du poisson, lequel est chez eux très-abondant. Cela fut fait ainsi, et, dans un délai de cinq jours, on vint de la part de ces villages offrir en présent du poisson et des poules. Cortès leur fit donner quelques truies, prises au troupeau qu'il amenait de Mexico, et un verrat qu'on trouva à Truxillo, pour qu'on les multipliât, car un Espagnol lui avait dit que le pays était propre à cet élevage, à la condition de laisser les animaux en liberté dans les îles. Les choses se passèrent, en effet, comme il l'avait dit, car, au bout de deux ans, le nombre en avait tellement augmenté qu'on allait leur faire la chasse. Je laisserai tout cela, en priant le lecteur de ne pas m'accuser de prolixité à propos de mes vieilles histoires, et je dirai qu'il vint tant d'Indiens pour le déboisement de la ville que dans deux jours on put voir distinctement la mer. On bâtit d'ailleurs quinze maisons dont une très-bonne pour Cortès. Cela fait, notre chef voulut savoir quels étaient les villages et districts rebelles qui refusaient de se soumettre. Ceux qui l'informèrent furent des caciques de Papayeca qui était le chef-lieu d'autres peuplades; ce fut alors un centre important, tandis qu'aujourd'hui il ne compte qu'un petit nombre d'habitants. Ils donnèrent à Cortès la liste de beaucoup de villages insoumis qui étaient situés sur de grandes sierras où ils avaient élevé des défenses. Notre chef se proposa d'y envoyer Saavedra avec les soldats qu'il lui parut convenable de confier à ce capitaine. S'étant adjoint les huit hommes de Guazacualco, Saavedra poursuivit sa route jusqu'au district révolté. Tout se soumit, à l'exception de trois villages qui s'y refusèrent. Cortès était redouté

des indigènes, et, d'ailleurs, si renommé, que tout le monde le respectait, même les peuplades d'Olancho, région qui devint célèbre plus tard par les riches mines qu'on y découvrit. Partout dans ces provinces on l'appelait le capitaine *Hue*, *Hue de Marina*, ce qui signifie « vieux capitaine qui emmène doña Marina[1] ».

Laissons un instant Saavedra marchant sur les villages appelés, je crois, des Acaltecas et qui ne voulaient pas se soumettre, pour revenir à Cortès, qui était à Truxillo. Déjà plusieurs de ses hommes se trouvaient malades; c'étaient les Frères franciscains, un des cousins de Cortès appelé Avalos, le licencié Pedro Lopez, le majordome Carranza, le chef d'office Guinea, Juan Flamenco, et beaucoup d'autres soldats, aussi bien de ceux qui venaient avec lui que de la troupe qui était déjà à Truxillo, voire même Anton de Carmona, qui avait amené le navire avec son chargement de provisions. Cortès résolut de les envoyer tous à l'île de Cuba, à la Havane, ou à Saint-Domingue, si le temps paraissait favorable en mer. Il leur fournit, dans ce but, un bâtiment bien conditionné, calfaté et pourvu du meilleur approvisionnement qu'il fut possible de réunir. Il écrivit à l'Audience royale de Saint-Domingue, aux Frères hiéronymites, et à la Havane, rendant compte de la manière dont il était parti de Mexico à la recherche de Christoval de Oli, racontant au surplus comme quoi il avait confié ses pouvoirs aux commissaires de Sa Majesté, son pénible voyage, comment Christoval de Oli avait fait arrêter le capitaine Francisco de Las Casas, envoyé par son chef pour s'emparer de la flotte et l'enlever au rebelle; comment celui-ci avait fait prisonnier Gil Gonzalez de Avila, qui était le gouverneur du Golfo Dulce; comme quoi enfin, pendant qu'ils étaient captifs, les deux capitaines s'entendirent entre eux, poignardèrent Oli et, ayant prononcé une sentence contre lui, s'emparèrent de sa personne et le firent égorger. Cortès disait enfin que, présentement, il s'occupait de coloniser ce pays et les peuplades dépendant de la ville de Truxillo; que le sol y était riche en mines, et qu'on eût à lui envoyer des soldats, attendu qu'ils avaient de la peine à gagner leur vie à Saint-Domingue. En preuve que ce pays était riche en or, il envoya plusieurs joyaux et des pièces de sa propre garderobe, ainsi que de la vaisselle qu'il avait apportée de Mexico, et même des objets de ses propres dressoirs. Il désigna comme capitaine de ce navire son cousin Avalos. Il lui donna l'ordre de prendre, en route, vingt-cinq soldats qu'avait laissés dans les îlots, près de Cozumel, un chef de bande, venu pour assaillir les Indiens.

Avalos partit du port de Honduras et, voguant tantôt avec beau temps, tantôt avec vent contraire, il était déjà parvenu à dépasser la

1. A partir de ce moment, ce génie tutélaire de la conquête disparaît dans l'oubli et l'ingratitude des conquistadores. L'histoire n'en fait plus mention.

pointe de Saint-Antoine, qui se trouve près des sierras de Guaniguanico, à soixante ou soixante-dix lieues de la Havane, lorsqu'un gros temps poussa le navire et le fit échouer sur la côte. Les moines, le capitaine Avalos et plusieurs soldats se noyèrent; quelques-uns réussirent à se sauver, soit dans le canot, soit sur des planches, et, après mille fatigues, ils arrivèrent au port de la Havane. De là, la nouvelle se répandit dans toute l'île de Cuba que Cortès et nous tous vivions encore. On le sut aussi en peu de jours à Saint-Domingue, parce que le licencié Pedro Lopez, l'un des médecins de l'expédition, qui se sauva sur une planche, écrivit à l'Audience royale de Saint-Domingue, au nom de Cortès, tout ce qui était arrivé. Il rapportait comme quoi ce général s'occupait en ce moment de l'établissement de Truxillo, où il avait besoin de vivres, de vin et de chevaux; qu'on apportait beaucoup d'or pour faire l'acquisition de ces objets, mais que tout s'était perdu dans le naufrage, comme je viens de dire. Ces nouvelles réjouirent tout le monde, parce que le bruit s'était répandu — et on le croyait — que Cortès et nous tous avions cessé de vivre; cette conviction avait eu pour origine l'arrivée à la Española d'un navire parti de la Nouvelle-Espagne. Aussitôt qu'on sut à Saint-Domingue que Cortès s'occupait de la colonisation des provinces dont j'ai parlé, les auditeurs et les marchands s'empressèrent de charger deux vieux navires de chevaux, de poulains, de chemises, de toques et de colifichets, sans vivres ni fruits d'aucune sorte, à l'exception d'une pipe de vin. Sauf les chevaux, tout le chargement n'était que bagatelles. On s'occupait de le préparer en attendant que les navires arrivassent, car ils n'étaient pas encore au port.

Je reviens à Cortès pour dire que, tandis qu'il était à Truxillo, des Indiens des îles Guanages, situées à huit lieues de distance, vinrent lui adresser des plaintes. Ils disaient qu'un navire était venu mouiller près de leur village; le canot du bord avait débarqué des Espagnols armés d'escopettes et d'arbalètes, qui prétendaient s'emparer par la force des sujets de l'île. A en croire ces messagers, ce n'étaient que des bandits comme ceux qui, les années précédentes, leur avaient enlevé beaucoup d'Indiens qu'ils emmenèrent prisonniers dans un autre navire pareil à celui qui était mouillé au port. Ils demandaient à Cortès de mettre ordre à cette affaire. A cette nouvelle, notre chef fit armer un brick avec la meilleure artillerie qu'on eût, et y embarqua vingt soldats commandés par un bon capitaine. Ils avaient ordre de s'emparer, à tout prix, du navire dont les Indiens parlaient et de le lui amener avec tous les Espagnols qui le montaient, attendu qu'ils ne faisaient que piller les sujets de Sa Majesté. Il ordonna aussi aux Indiens d'armer leurs embarcations, de se bien munir eux-mêmes de pieux et de flèches, d'entourer ainsi le brick et de l'aider à s'emparer de ceux dont ils avaient à se plaindre. Il donna pour tout cela des

pouvoirs au capitaine. Celui-ci s'avança, en conséquence, avec son brick armé, entouré d'un grand nombre de canots d'indigènes de ces îlots. Mais les hommes du navire qui était à l'ancre, les voyant venir, ne jugèrent pas prudent d'attendre; ils s'empressèrent d'appareiller et de prendre la fuite, comprenant bien que c'était à eux que l'on en voulait, et il ne fut pas possible à notre brick de les atteindre. On sut plus tard que ce navire flibustier était commandé par un certain bachelier Moreno, qui avait été envoyé pour une affaire à Nombre de Dios par l'Audience royale de Saint-Domingue. Soit que les courants l'eussent entraîné, soit que ce fût un projet médité d'avance, le fait est qu'il allait capturer des Indiens aux îles Guanages.

Quant à Cortès, il continua à s'occuper de la pacification de la province. Mais voyons ce qui arriva à Sandoval, à Naco.

CHAPITRE CLXXXIV

Comme quoi le capitaine Gonzalo de Sandoval, qui était à Naco, s'empara de quarante soldats espagnols et de leur capitaine, tous venus de Nicaragua, qui causaient des dommages et pillaient les Indiens des villages par où ils passaient.

Pendant que Sandoval était à Naco, s'occupant de la pacification de la plupart des villages de cette province, se présentèrent à lui quatre caciques de deux villages appelés Quecuspa et Tanchinalchapa. Ils disaient que chez eux se trouvaient des Espagnols nous ressemblant, avec des armes et des chevaux, qui leur prenaient leurs biens, leurs filles et leurs femmes, et les attachaient avec des chaînes de fer. Cette nouvelle mit Sandoval en grande colère; il demanda à quelle distance étaient leurs habitations, et apprit qu'il faudrait une journée pour y arriver. Il fit apprêter le mieux possible ceux qu'il destinait à l'y suivre, avec leurs armes, les chevaux, les arbalètes et les espingoles. Nous partîmes soixante hommes en sa compagnie. En arrivant aux villages où se trouvaient ces soldats, nous les surprîmes au repos, sans qu'ils soupçonnassent le moins du monde que nous allions les capturer. En nous voyant approcher, ils voulurent courir aux armes; mais ce fut en vain; nous nous emparâmes du capitaine et d'un grand nombre d'entre eux, sans qu'une goutte de sang eût été versée de part ni d'autre. Sandoval, leur adressant la parole, non sans mauvaise humeur, leur demanda s'il leur paraissait juste de piller de la sorte les sujets de Sa Majesté, et si c'était ainsi qu'ils comprenaient la bonne manière de conquérir et de pacifier. Il fit enlever les fers qui enchaînaient quelques Indiens et Indiennes, et les rendit immédiatement aux caciques du village. Il renvoya tous les autres captifs à leurs habitations, peu éloignées de là. Puis il ordonna au capitaine, un

nommé Pedro de Garro, de se tenir pour prisonnier avec tout son monde, et de se préparer à nous suivre au bourg de Naco. Nous nous mîmes en route avec eux. Ils emmenaient dans leurs rangs beaucoup d'Indiennes de Nicaragua, quelques-unes fort belles, ainsi que des ouvrières pour le service. La plupart d'entre eux avaient des chevaux. Comme nous étions maltraités et défaits par nos longs voyages, et que d'ailleurs nous n'avions pas même d'Indiennes pour faire notre pain, ils étaient de grands seigneurs en comparaison de nos misères. Quand nous arrivâmes à Naco, Sandoval les logea convenablement, parce qu'il y avait parmi eux des hidalgos et quelques personnes de qualité. Après un jour de repos, le capitaine Garro, voyant que nous étions des gens de Cortès, devint vraiment l'ami de Sandoval et le nôtre, se montrant très-joyeux d'être en notre compagnie.

Il convient de dire tout de suite comment et pourquoi ce capitaine se trouvait là avec ses soldats. Il paraît que Pedro Arias de Avila, gouverneur de Terre-Ferme, avait envoyé un de ses capitaines, du nom de Francisco Hernandez, personne de qualité, pour conquérir et pacifier le pays de Nicaragua, avec tout ce qu'il pourrait découvrir. Il lui donna un certain nombre de soldats, tant cavaliers qu'arbalétriers. Hernandez arriva aux provinces de Nicaragua et de Leon, les pacifia et y fonda des colonies. Il se voyait ainsi à la tête d'un grand nombre de soldats, heureux dans son entreprise, et éloigné de Pedro Arias de Avila; les mauvais conseillers ne lui manquaient pas d'ailleurs. Plaçons à leur tête un certain bachelier Moreno, dont j'ai parlé. L'Audience royale de Saint-Domingue et les Frères hiéronymites, gouverneurs des îles, l'avaient envoyé à Terre-Ferme à propos d'un procès relatif, je pense, à la mort de Balboa, gendre de Pedro Arias qui l'avait fait égorger injustement après l'avoir marié avec sa fille doña Isabel Arias de Peñalosa. Or, ce bachelier Moreno avait dit au capitaine Francisco Hernandez qu'après avoir conquis n'importe quel pays, il devrait s'adresser directement à notre Roi et seigneur pour en être gouverneur, et qu'en agissant ainsi, il ne serait nullement un traître. Le bachelier ajoutait qu'en faisant égorger Balboa, quoiqu'il fût son gendre, Pedro Arias avait foulé aux pieds toute justice, parce que Balboa avait pris la précaution d'envoyer ses fondés de pouvoirs à Sa Majesté pour être nommé gouverneur civil et militaire de ce qu'il pourrait découvrir. Sous l'influence de ces discours, Francisco Hernandez s'était décidé à envoyer son capitaine Pedro de Garro à la recherche d'un port sur la côte nord, afin de notifier à Sa Majesté la conquête, la pacification et la colonisation faites par lui de ces provinces, et obtenir d'en être nommé gouverneur, en se fondant aussi sur la considération qu'elles étaient trop éloignées du siége de gouvernement de Pedro Arias. Ce fut lorsqu'il était en route pour l'exécution de ces ordres que nous fîmes Pedro de Garro prisonnier.

Après s'être mis au courant du but de son voyage, Sandoval en causa secrètement avec lui. Il fut convenu qu'on le ferait savoir à Cortès, qui était à Truxillo, Sandoval étant bien convaincu que le général donnerait son concours pour que Francisco Hernandez fût réellement gouverneur de Nicaragua. Cet accord étant fait, les deux chefs choisirent dix hommes, cinq des nôtres et un nombre égal de ceux de Garro, pour aller à Truxillo porter les lettres, en suivant la côte; car c'est là que résidait alors Cortès, ainsi que je l'ai dit dans un des chapitres précédents. Ils emmenèrent environ vingt Indiens de Nicaragua pour qu'ils aidassent au passage des rivières. En route, il leur fut impossible de traverser la rivière de Pichin; il en fut de même pour celle de Balama à cause de crues considérables; de sorte qu'ils revinrent à Naco au bout de quinze jours, sans avoir rien fait de ce qui leur était ordonné. Sandoval en fut si irrité qu'il maltraita verbalement celui qui avait commandé l'expédition, et, sans plus attendre, il ordonna au capitaine Luis Marin de se mettre en route à travers le pays, avec dix soldats dont cinq de Garro et un égal nombre des nôtres. Je fus désigné pour prendre part à l'expédition.

Nous partîmes tous à pied et traversâmes en route plusieurs villages soulevés contre nous. Je n'en finirais pas si je devais rapporter en détail les grandes difficultés qu'il nous fallut surmonter, les rencontres que nous eûmes avec les Indiens, les rivières que nous passâmes en bateau ou à la nage, la faim qui nous tourmenta souvent, et bien d'autres calamités dignes de mémoire. Il y eut des jours où il nous fallut traverser jusqu'à trois rivières considérables en canots ou à la nage. Quand nous arrivâmes à la côte, nous rencontrâmes un grand nombre d'estuaires remplis de caïmans. A dix lieues de Triomphe de la Croix, deux journées nous furent nécessaires pour traverser le fleuve de Xagua, tant la crue l'avait rendu rapide. Ce fut là que nous trouvâmes les ossements de sept chevaux ayant appartenu à la troupe de Christoval de Oli, et qui avaient succombé à la mauvaise nourriture dont ils firent usage. Nous continuâmes notre route vers Triomphe de la Croix; nous y vîmes des débris de navires échoués à la côte; de là nous arrivâmes en quatre jours à un village appelé Quemara, où les Indiens guerriers nous attaquèrent en grand nombre. Ils avaient de grandes lances très-massives qu'ils poussaient de la main droite en les faisant glisser sur le bras gauche muni d'une rondache, comme nous faisons avec nos piques. Ils s'approchaient à nous toucher; mais heureusement, avec les arbalètes que nous avions emportées, et à bonnes entailles, nous les obligeâmes à nous laisser le passage, et nous continuâmes notre route avec deux de nos soldats blessés. Ces Indiens, du reste, ne croyaient pas que nous fussions des hommes de Cortès; ils nous prirent pour des soldats d'un autre chef; qui allaient chez eux dans le dessein de faire des prisonniers.

Là s'arrête du reste le récit de nos fatigues, car deux jours après nous arrivâmes à Truxillo. Avant d'y entrer, vers l'heure de vêpres, nous aperçûmes cinq cavaliers; c'était Cortès qui faisait sa promenade sur la côte avec quelques autres caballeros. En nous apercevant, de loin, ils ne surent guère que penser de cette apparition; mais lorsque Cortès nous eut reconnus, il mit pied à terre et vint nous embrasser, les larmes aux yeux, en disant : « O mes frères et camarades, combien j'avais le désir de vous voir et d'apprendre comment vous étiez! » Il était si maigre qu'il nous fit pitié; nous sûmes en effet qu'il avait failli mourir de fortes fièvres et du chagrin dont il était accablé. Il ne savait absolument rien encore des affaires de Mexico. Quelques autres personnes nous dirent que sa mort avait paru si imminente, qu'on avait déjà préparé une robe de franciscain pour l'en envelopper dans sa tombe. Il revint à pied, à la ville, avec nous. Il nous reçut chez lui et nous soupâmes en sa compagnie. Il était si dénué de tout, qu'il ne put même nous donner assez de cassave pour apaiser notre faim. Quand nous lui eûmes fait le rapport de ce qui nous amenait et lu les lettres concernant le concours qu'on lui demandait pour Francisco Hernandez, il répondit qu'il ferait pour celui-ci tout ce qu'il pourrait. Trois jours avant notre arrivée à Truxillo, on y avait reçu les deux petits navires porteurs des chargements qu'on envoyait de Saint-Domingue, consistant en chevaux, poulains, vieilles armes, quelques chemises, des toques rouges et autres objets de peu de valeur; sauf une pipe de vin, ils n'apportaient absolument rien dont on pût tirer profit pour vivre. Il aurait certainement mieux valu ne les point envoyer, car l'achat de ces misères ne servit qu'à nous endetter.

Nous étions en compagnie de Cortès, occupés à lui raconter notre pénible voyage, lorsqu'on vit venir par la mer un navire sous voile. Quand il fut arrivé au port, nous apprîmes qu'il venait de la Havane, envoyé par le licencié Zuazo, que Cortès avait laissé à Mexico en qualité d'alcalde mayor. Il apportait quelques friandises pour Cortès avec une lettre qui contenait ce qui suit. Si je n'en rapporte pas exactement les termes, je suis certain d'en donner au moins le sens.

CHAPITRE CLXXXV

Comme quoi le licencié Zuazo envoya de la Havane une lettre à Cortès dont le contenu est comme je vais dire.

Le navire ayant mouillé au port, un hidalgo qui en était capitaine descendit à terre et s'empressa d'aller baiser les mains à Cortès en lui

remettant une lettre du licencié Zuazo. Notre capitaine, l'ayant parcourue, fut pris d'une telle tristesse qu'il se retira dans son logement comme étouffé par les sanglots et n'en sortit que le lendemain matin. C'était un samedi. Il se confessa, le soir même, à fray Juan et lui recommanda de dire le lendemain, de très-bonne heure, une messe de Notre Dame. Il y communia et, en sortant, il nous pria de l'écouter pour savoir ce qui s'était passé dans la Nouvelle-Espagne, et apprendre qu'on avait répandu le bruit de notre mort, qu'on avait disposé de nos biens, vendu notre avoir à l'encan, et pris nos Indiens qu'on distribuait entre d'autres Espagnols sans mérite.... Enfin, nous allions voir, car il commença à lire la lettre dont je vais dire le contenu. Et d'abord, nous prîmes connaissance de celles que le père de Cortès et Ordas avaient écrites de Castille, annonçant que le *contador* Albornoz avait été hostile dans tout ce qu'il écrivit à Sa Majesté et à l'évêque de Burgos. Ils disaient les dispositions prises par Sa Majesté à ce propos, qui consistaient à envoyer l'amiral de Saint-Domingue avec six cents hommes, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. On nous expliquait que le duc de Bejar s'était porté caution pour Cortès et pour nous tous, engageant ses dignités et sa tête, affirmant que nous étions de loyaux serviteurs de Sa Majesté, et autres particularités dont j'ai fait mention ailleurs. On nous révélait encore que le droit de conquérir le fleuve de Palmas avait été assigné à Narvaez, qu'un certain Nuño de Guzman recevait le gouvernement du Panuco, et, enfin, que l'évêque de Burgos avait cessé de vivre.

En ce qui regardait les affaires de la Nouvelle-Espagne, les lettres nous mettaient au courant de ce qui va suivre. On se rappelle que Cortès avait donné, lorsqu'il était à Guazacualco, des pouvoirs et des provisions au Factor Gonzalo de Salazar et à Pedro Almindez Chirinos pour devenir gouverneurs de Mexico, dans le cas où ils verraient que le trésorier Alonso de Estrada et le *contador* Albornoz ne gouvernaient pas d'une manière satisfaisante. Or, aussitôt que le Factor et le Veedor arrivèrent à Mexico avec leurs pouvoirs, ils réussirent à se faire fort bons amis du licencié Zuazo qui était l'alcalde mayor de Cortès, de Rodrigo de Paz, alguazil mayor de notre général, d'Andrès de Tapia, de Jorge de Alvarado et de la plupart des conquistadores de Mexico. Se voyant secondés par tant de bonnes amitiés, ils affichèrent la prétention de gouverner à la place du trésorier et du *contador*. Beaucoup de bruit se fit à ce sujet; il y eut un grand nombre de morts d'hommes, les uns prétendant favoriser le Factor et le Veedor, et les autres voulant témoigner leur amitié au trésorier et au *contador*. Mais, à la fin, ce furent Gonzalo de Salazar et Pedro Almindez Chirinos qui furent les gouverneurs, tandis que leurs adversaires et ceux qui les favorisaient furent emprisonnés. Chaque jour on entendait parler de coups d'épée et de désordres. Tous les Indiens

dont on déclarait la vacance étaient donnés par les gouvernants à leurs amis, lors même qu'ils n'avaient aucun mérite pour cela. Quant au licencié Zuazo, on ne lui laissait nullement rendre la justice. Rodrigo de Paz fut mis en prison parce qu'il avait prétendu modérer le gouvernement. Ce fut alors que le licencié Zuazo intervint pour rétablir une certaine harmonie entre le Factor, le trésorier, le *contador* et Rodrigo de Paz; mais cet accord ne dura que huit jours. En même temps, on voyait se soulever les provinces des Zapotèques et des Minxes, et un village construit en forteresse sur un grand *peñol*, connu sous le nom de Coatlan. On envoya contre eux beaucoup de soldats nouvellement arrivés de Castille, et beaucoup d'autres qui no faisaient pas partie des vieux conquistadores. Le Veedor Chirinos se mit à leur tête.

La lettre de Zuazo donnait encore d'autres nouvelles : d'après elle, les nouveaux gouvernants se livraient à de grandes dépenses, sur les finances de Sa Majesté et les fonds contenus dans la caisse royale. Les vivres abondaient tellement dans les palais où ils résidaient qu'on n'y voyait que l'orgie et le jeu. Quant aux Indiens, on avait pris l'habitude de ne faire aucun cas d'eux; aussi ceux du *peñol* faisaient-ils de fréquentes sorties sur le quartier du Veedor à qui ils tuèrent plusieurs soldats en en blessant un grand nombre d'autres. Ce voyant, le Factor prit le parti d'envoyer à côté de Chirinos un des capitaines de Cortès, Andrès de Monjaraz, qui était devenu son ami. Malheureusement ce Monjaraz se trouvait en ce moment perclus de *bubas* et tout à fait incapable de rien entreprendre d'utile, tandis que d'autre part les Indiens se montraient enhardis de leurs triomphes et que la rébellion était chaque jour plus à craindre dans Mexico. En attendant, le Factor employait tous les moyens pour arriver à la possibilité d'envoyer de l'or en Castille à Sa Majesté et au grand commandeur de Leon don Francisco de Los Cobos. Ce fut alors aussi qu'il fit courir le bruit que Cortès et nous tous avions été massacrés par les Indiens dans un village appelé Xicalango.

A cette même époque encore revenait de Castille Diego de Ordas que Cortès avait envoyé en qualité de procureur de la Nouvelle-Espagne. Or il ne fit autre chose que se procurer à lui-même une commanderie de Santiago, le titre de propriété de ses Indiens et le volcan de Guaxocingo pour armoiries. Dès qu'il arriva à Mexico, il manifesta l'intention d'aller à la recherche de Cortès, après avoir vu les discordes et disputes qui régnaient dans la capitale. A cet effet, il crut devoir se faire le grand ami du Factor. Quoi qu'il en soit, il fit voile avec un navire et un brigantin dans le but d'aller voir si Cortès était mort, et il suivit la côte jusqu'au village de Xicalango où avaient péri Simon de Cuenca, le capitaine Francisco de Medina et les Espagnols qui étaient avec eux, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ordas se contenta d'apprendre cette nouvelle et reprit la

route de la Nouvelle-Espagne. Jugeant inutile d'y débarquer, il écrivit simplement au Factor, par l'entremise de quelques passagers, qu'il tenait pour certaine la mort de Cortès. Après avoir lancé ce bruit, il mit à profit le même navire pour aller à l'île de Cuba acheter des juments et des génisses.

Le Factor, ayant reçu la lettre d'Ordas, s'en allait la montrant à tout le monde à Mexico et répandait partout la nouvelle de la mort de Cortès et de nous tous qui étions partis avec lui. Il prit le deuil, il fit dresser un catafalque à l'église principale de Mexico et célébrer une cérémonie funèbre en l'honneur de Cortès. Cela fait, il se proclama gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, au son des trompettes et des atabales. Il ordonna que les femmes qui avaient perdu leurs maris dans l'expédition de Cortès eussent à prier pour leurs âmes et à se remarier. Il fit même parvenir cet ordre à Guazacualco et dans d'autres villes. La femme d'un certain Alonso Valiente, appelée Juana de Mancilla, refusa de se remarier, prétendant que Cortès ni aucun de nous n'étaient morts et que les anciens conquistadores n'étaient pas des gens sans cœur comme ceux qui se trouvaient devant le *peñol* de Coatlan aux ordres du Veedor Chirinos et qui se laissaient attaquer par les Indiens au lieu de les attaquer eux-mêmes. Elle ajoutait que Dieu lui inspirait l'espoir de voir bientôt de retour à Mexico et son mari et Cortès et les vieux conquistadores; qu'en somme elle ne voulait point se remarier. Ce fut à cause de ce discours que le Factor la fit fouetter publiquement dans les rues de Mexico, en l'accusant de maléfices. Au surplus, comme les flatteurs et les traîtres ne manquent pas dans ce monde, on en vit surgir un que nous avions pris jusque là pour un honnête homme, et que, pour son honneur, je ne veux pas nommer ici. Il déclara au Factor, devant un grand nombre de personnes, qu'il était tombé malade de frayeur, parce qu'en passant près du Tatelulco, où se trouve l'église de Santiago, là même où s'élevait autrefois l'idole de Huichilobos, il avait clairement vu dans le préau les âmes de Cortès, de doña Marina et du capitaine Sandoval brûlant au milieu des flammes et qu'il avait été saisi du mal d'épouvante. Un autre individu, que j'avais toujours cru digne de bonne réputation et que pour cela je ne veux pas nommer non plus, dit au Factor qu'il se passait sur les places de Tezcuco de vilaines choses qu'on attribuait aux âmes de Cortès et de doña Marina. Tout cela n'était que mensonges et trahisons. La vérité, c'est que ces personnages parlaient ainsi pour s'attirer les faveurs du Factor, ou parce que celui-ci leur en avait fait un ordre.

En même temps arrivèrent aussi à Mexico Francisco de Las Casas et Gil Gonzalez de Avila, ceux-là mêmes qui avaient fait égorger Christoval de Oli. Témoins de ces troubles, et voyant que le Factor s'était fait proclamer gouverneur, Las Casas qualifia publiquement

ces faits de mauvaises actions, ajoutant qu'on ne devrait point permettre pareilles choses, parce que Cortès était vivant — il le croyait du moins ainsi — et qu'en supposant que sa mort fût réelle, ce qu'à Dieu ne plût, Pedro de Alvarado conviendrait mieux pour gouverner que le Factor, attendu qu'il était plus qualifié, plus gentilhomme et pourvu de plus de mérite; que, par conséquent, on devrait l'appeler à la capitale. Son frère Jorge de Alvarado, le trésorier lui-même et d'autres habitants de Mexico lui écrivirent pour qu'il revînt en tout cas avec sa troupe, dans la conviction qu'on s'efforcerait de le faire gouverneur jusqu'à ce que l'on sût si Cortès était vivant et pendant qu'on avertirait Sa Majesté pour savoir si Elle daignait ordonner autre chose. Ces lettres firent que Pedro de Alvarado prit la route de Mexico; mais il reçut du Factor de telles menaces de mort qu'il en fut réellement impressionné. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'on avait pendu Rodrigo de Paz et mis en prison le licencié Zuazo, et pour ces raisons il s'en revint au pays qu'il avait mission de conquérir.

Entre temps, le Factor avait recueilli autant d'or qu'il lui avait été possible, à Mexico et dans la Nouvelle-Espagne, afin d'en prendre occasion d'envoyer pour messager à Sa Majesté un de ses amis, appelé Peña, avec des lettres secrètes. Francisco de Las Casas, le licencié Zuazo et Rodrigo de Paz osèrent y faire opposition; le trésorier et le *contador* eux-mêmes se joignirent à eux pour prétendre qu'il ne devait point annoncer que Cortès était mort, attendu que cela n'était pas certain, et qu'au surplus, s'il voulait absolument envoyer de l'or à Sa Majesté, ce serait fort bien, pourvu que ce fût celui du quint royal; mais que, même en ce cas, cela devrait se faire d'accord avec le trésorier et le *contador* et nullement au nom seul du Factor. Malgré tout, l'or était déjà transporté à bord des navires qui se tenaient prêts à faire voile. Mais Las Casas se mit en route, porteur d'ordres de Zuazo et de recommandations de Rodrigo de Paz, des hauts employés des finances de Sa Majesté et de quelques conquistadores, pour aller empêcher ce départ du navire jusqu'à ce qu'on pût écrire à notre Roi les conditions dans lesquelles se trouvait la Nouvelle-Espagne; car en ce moment le Factor s'opposait à ce que d'autres personnes écrivissent et il avait prétendu ne laisser embarquer que ses propres nouvelles. Lorsqu'il vit d'ailleurs que Las Casas et le licencié n'étaient pas précisément de ses amis et lui faisaient opposition, il donna l'ordre de les arrêter et d'instruire le procès de Francisco de Las Casas et de Gil Gonzalez de Avila, pour le supplice qu'ils avaient fait subir à Oli. On prononça une sentence qui les condamnait à être égorgés. Le Factor allait les faire exécuter, quoiqu'ils eussent interjeté appel par-devant Sa Majesté, lorsqu'enfin, à force de démarches, on obtint que le recours fût admis. Les condamnés furent envoyés en Castille avec les pièces relatives à leur procès.

Après cela, il fit retomber tout son ressentiment sur Zuazo lui-même et, bon gré mal gré, on le mit sur une mule, on le transporta à Vera Cruz et on l'envoya à l'île de Cuba sous le prétexte qu'il aurait à y rendre compte de sa conduite de magistrat. Quant à Rodrigo de Paz, qui avait été mis en prison, on exigeait de lui qu'il produisît l'or et l'argent appartenant à Cortès, attendu qu'en qualité de majordome il devait connaître l'existence de ces richesses et qu'il n'ignorait pas sans doute où elles étaient cachées. Elles seraient envoyées à Sa Majesté, comme chose usurpée par Cortès sur le trésor royal. Comme il ne livrait pas cet or, qui évidemment devait être en son pouvoir, le Factor lui fit appliquer la question : on lui brûla les pieds et le bas des jambes avec de l'huile bouillante. Le malheureux, faible et malade par suite de sa captivité, fut sur le point d'en mourir. Voyant au surplus que, s'il en revenait, il ne tarderait pas de porter plainte à Sa Majesté, le Factor donna l'ordre qu'on le pendît comme bandit et perturbateur. En même temps, il ordonnait aussi qu'on arrêtât la plupart des soldats et des habitants de Mexico connus pour être des partisans de Cortès. Jorge de Alvarado et Andrès de Tapia cherchèrent un refuge dans la maison des Frères franciscains. Du reste, presque tout le monde était du parti de Cortès, quoique plusieurs des anciens conquistadores se fussent alliés au Factor parce qu'ils en recevaient de bons Indiens et qu'ils commençaient à crier : *Vive le vainqueur!* Le nouveau gouverneur, au surplus, avait fait enlever du dépôt royal toutes les armes, avec ordre de les apporter dans son palais. On retira l'artillerie de la forteresse et de l'arsenal pour la pointer devant l'habitation du gouverneur qui en nomma commandant don Luis de Guzman, parent du duc de Medina-Sidonia. Un certain Artiaga reçut le grade de capitaine de sa garde, dont devaient faire partie, pour veiller sur sa personne, Ginès Nortez, Gonzalez Sabiote et quelques autres soldats qui avaient appartenu à Cortès.

La lettre de Zuazo conseillait encore à Cortès d'aller le plus tôt possible mettre ordre aux affaires de Mexico, parce qu'en sus des calamités et des scandales qu'on vient de lire, il existait de bien pires choses : le Factor avait, en effet, écrit à Sa Majesté qu'on venait de trouver dans la garde-robe de Cortès un poinçon avec lequel il marquait l'or qui lui était apporté secrètement par les Indiens, afin de n'en pas payer le quint royal. Pour qu'on jugeât, du reste, à quel point en étaient arrivées les choses à Mexico, la lettre de Zuazo faisait savoir qu'un habitant de Guazacualco était venu dans cette ville afin de revendiquer pour lui un certain nombre d'Indiens restés vacants par suite de la mort d'un autre résident du bourg. Il eut beau s'exprimer à voix basse et appuyer son dire des meilleures raisons en assurant à une femme, chez laquelle il recevait l'hospitalité, qu'elle avait eu tort de se remarier, parce que son mari, ainsi que tous ceux qui par-

tirent avec Cortès, était certainement vivant; le propos fut bien vite rapporté au Factor qui, en l'apprenant, envoya chercher par quatre alguazils le voyageur qu'on amena garrotté à la prison publique. Il voulait le faire pendre comme perturbateur; mais le pauvre malheureux, nommé Gonzalo Hernandez, se ravisa, et dit qu'ayant vu pleurer la femme il s'était permis de lui dire que son mari était vivant, uniquement pour la consoler, mais que sa conviction était que nous étions tous morts. Il s'ensuivit que le gouverneur lui fit donner les Indiens qu'il réclamait, avec l'ordre de ne pas rester davantage à Mexico, l'avertissant que, s'il s'avisait de parler encore, on le ferait pendre.

La lettre de Zuazo se terminait par la triste nouvelle que, peu de temps après le départ de Cortès de Mexico, le bon Père fray Bartolomé était mort[1]. Ce fut un saint moine; tout Mexico le pleura. On l'inhuma en grande pompe dans l'église de Santiago. Les Indiens restèrent sans manger depuis le moment de sa mort jusqu'à ce qu'il fut enterré. Les Pères franciscains qui prêchèrent à ses obsèques dirent que c'était un saint homme, et que si l'Empereur lui devait beaucoup, les Indiens lui devaient encore davantage, puisqu'à l'Empereur il n'avait donné que de nouveaux sujets, et qu'aux Indiens il avait révélé la connaissance de Dieu en gagnant ainsi leurs âmes pour le paradis. Il avait converti et baptisé plus de deux mille cinq cents Indiens dans la Nouvelle-Espagne, selon l'aveu que le défunt en avait fait au prédicateur lui-même. Sa mort fut une grande perte, parce que son ascendant et la sainteté de son caractère apaisaient bien des discussions et des querelles; en outre, il faisait le plus grand bien aux pauvres. Zuazo ajoutait encore dans sa lettre que Mexico était perdue, et il finissait par ces paroles : « Ce que je viens de dire à Votre Grâce s'est passé absolument comme je l'ai dit; c'est de la sorte que vont les hommes que j'ai laissés là-bas; ils m'envoyèrent prisonnier sur une mule pour m'embarquer dans ce navire où je suis encore chargé de fers. »

Lorsque Cortès acheva de lire, nous tombâmes tous dans une tristesse et une irritation des plus grandes, aussi bien contre Cortès, qui venait de nous amener où nous étions à travers tant de fatigues, que contre le Factor, de qui nous recevions tant de préjudices. Nous n'avions que des pensées de malédiction pour l'un comme pour l'autre, et nos cœurs bondissaient de colère. Quant à Cortès, il ne put retenir

1. Ce saint homme, dont la judicieuse tolérance contrastait bien souvent avec les mesures fanatiques commandées par Cortès, fut la figure la plus intéressante de cette aventureuse campagne. Il en est certainement une victime. Il commença en effet par gagner des fièvres intermittentes, en même temps que Cortès, dès leur arrivée à la côte. Le voyage qu'il fit à Tutepeque avec Alvarado dut agir dans le même sens, et, selon toute probabilité, il fut victime des conséquences viscérales de son impaludisme.

ses larmes; emportant sa lettre, il courut se renfermer dans son logement et refusa de nous voir jusqu'après le milieu du jour. Alors, tous ensemble, nous le priâmes de s'embarquer sans retard dans les trois navires qui étaient là, avec nous, pour la Nouvelle-Espagne. Mais il nous répondit d'un ton doux et affectueux : « O mes fils et mes camarades, je ne puis m'empêcher de reconnaître que le Factor, ce mauvais homme, est devenu très-puissant, et je craindrais qu'en nous sachant débarqués au port, il ne se livrât à quelque acte plus audacieux et plus éhonté encore que tous ceux dont il s'est rendu coupable, en me tuant, me noyant ou me jetant en prison, et non-seulement moi, mais vous-mêmes et vos personnes avec la mienne. Avec le secours de Dieu, je m'embarquerai bientôt, mais cela ne peut se faire qu'avec quatre ou cinq de vous; ma marche doit rester secrète; mon débarquement doit être ignoré à Mexico, jusqu'à ce que nous entrions sans avoir été reconnus dans la capitale. En outre, Sandoval est à Naco avec peu de soldats, il doit continuer à combattre dans le pays, surtout vers Guatemala qui n'est pas encore pacifié. Il importe que vous, señor Luis Marin, vous repartiez accompagné de tous les camarades avec lesquels vous êtes venu à ma recherche; vous devez rejoindre Sandoval pour prendre la direction de Mexico. »

Il me faut dire maintenant que Cortès écrivit au capitaine Francisco Hernandez qui était à Nicaragua, celui-là même qui avait chargé Pedro de Garro de lui chercher un port. Notre général lui offrait ses services, promettant de faire pour lui tout ce qui serait possible et lui adressant deux mules chargées de ferrures, parce qu'on savait qu'il en manquait. Il lui envoya également des outils pour les mines, des vêtements riches pour sa garde-robe, quatre tasses et pots d'argent de sa propre vaisselle, et quelques joyaux d'or. Il confia le tout à un hidalgo nommé Cabrera, l'un des cinq soldats qui vinrent avec nous à la recherche de Cortès. Ce Cabrera devint plus tard capitaine de Venalcazar. Ce fut un vigoureux soldat et un véritable homme de caractère. Il était natif de la Vieille-Castille. Devenu mestre de camp de Blasco Nuñez Vela, il mourut dans la même bataille que le Vice-Roi. Je veux dire maintenant qu'ayant appris que Cortès devait revenir à la Nouvelle-Espagne par la voie de mer, j'allai lui demander en grâce de m'emmener avec lui, en considération de ce que je m'étais toujours trouvé à ses côtés au milieu de ses guerres et de ses fatigues, l'aidant sans cesse de mon appui. J'ajoutais que le moment était venu de me prouver qu'il appréciait les services que je lui avais rendus, aussi bien que mon amitié, et qu'il ne méprisait pas ma présente prière. Il m'embrassa et me dit : « Si je vous emmène avec moi, qui donc accompagnera Sandoval? Je vous prie, mon fils, d'aller avec votre ami; je vous promets, — et par ma barbe je le jure! — que je vous comblerai de mes faveurs en reconnaissant que je vous le dois depuis longtemps. »

C'est-à-dire que mes paroles ne servirent à rien; il ne permit pas que je partisse avec lui.

Je veux raconter un autre fait. Pendant que nous étions dans cette ville de Truxillo, un Espagnol du nom de Rodrigo Mañueco, maître d'hôtel de Cortès et courtisan d'habitude, voulant égayer son patron, un jour qu'avec une grande raison il était fort triste, paria avec d'autres caballeros qu'il monterait armé de toutes pièces jusqu'à la maison que les Indiens venaient de bâtir pour Cortès dans la province. Or cette maison était située sur un rocher assez élevé. En montant cette côte escarpée, sous le poids de ses armes, il prit un effort et il en mourut.

Quoi qu'il en soit, les habitants de cette ville, ayant reconnu que Cortès ne leur donnait pas les emplois qu'ils auraient désirés, commençaient à se mutiner, lorsque Cortès les apaisa en promettant qu'il les emmènerait à Mexico en sa compagnie et qu'alors il leur donnerait des emplois honorables. J'ajouterai que notre chef envoya à Naco Diego de Godoy qu'il avait d'abord placé comme capitaine au port de Caballos. Il devait emmener avec lui quelques habitants malades qui ne trouvaient pas sur place de quoi s'alimenter et avaient à souffrir le tourment causé par les puces et les moustiques. Il paraissait utile que pour fuir toutes ces misères ils s'en fussent à Naco, qui est un pays bien meilleur. Quant à nous, nous devions prendre avec le capitaine Luis Marin la route de Mexico et, si l'occasion était favorable, nous avions l'ordre de visiter la province de Nicaragua pour que Cortès en pût demander le gouvernement à Sa Majesté, s'il revenait à Mexico. Après que Cortès nous eut embrassés, nous l'embarquâmes; il fit voile vers Mexico, et nous partîmes dans la direction de Naco, nous sentant bien heureux à la pensée que nous allions faire route vers la capitale. Ce fut avec beaucoup de fatigues et une grande disette de vivres que nous arrivâmes à Naco. Sandoval s'en réjouit grandement. A notre arrivée, nous apprîmes que Pedro de Garro avait pris congé de Sandoval avec sa troupe, et s'était mis en route, tout joyeux, vers Nicaragua pour rendre compte au capitaine Francisco Hernandez de ce qu'il avait convenu avec Sandoval. Le lendemain de notre entrée à Naco, nous partîmes dans la direction de Mexico, tandis que les soldats de la compagnie de Garro qui étaient allés avec nous à Truxillo prenaient le chemin de Nicaragua avec le présent et la lettre que Cortès envoyait à Francisco Hernandez. Je ne parlerai pas de notre route afin de pouvoir dire ce qui arriva à Francisco Hernandez avec le gouverneur Pedro Arias de Avila à propos de ce présent.

CHAPITRE CLXXXVI

Comme quoi certains amis de Pedro Arias de Avila partirent en poste de Nicaragua pour lui faire savoir que Francisco Hernandez, qu'il y avait envoyé en qualité de capitaine, s'était mis en correspondance avec Cortès en se soulevant contre lui avec les provinces de Nicaragua. Ce que Pedro Arias fit à ce propos.

Un soldat appelé Garavito et un de ses camarades, du nom de Zamorano, qui étaient des intimes de Pedro Arias de Avila, gouverneur de Terre-Ferme, surent que Cortès avait envoyé des présents à Francisco Hernandez, avec lequel aussi Pedro de Garro et quelques autres soldats entretenaient des rapports secrets. Le soupçon leur était venu qu'on voulait livrer ces provinces à Cortès. Au surplus, le Garavito était ennemi personnel de notre général, parce qu'au temps de leur jeunesse, dans l'île de Saint-Domingue, Cortès l'avait gratifié de quelques bonnes entailles, à propos d'amourettes. Pedro Arias, ayant donc reçu des lettres qui le mettaient au courant de ce qui se passait, partit en toute hâte avec un grand nombre de soldats à pied et à cheval, et il alla s'emparer de la personne de Francisco Hernandez. Quant à Pedro de Garro, ayant eu vent de l'arrivée de Pedro Arias et de son ressentiment contre lui, il prit la fuite et s'en vint avec nous. Francisco Hernandez aurait certainement eu le temps de faire de même; mais il ne le voulut pas, dans l'espoir que Pedro Arias se conduirait avec lui bien autrement qu'il ne le fit, parce qu'ils avaient été grands amis. On fit le procès à Hernandez. La cause étant instruite, il fut déclaré coupable de rébellion; sentence fut prononcée contre lui, et Pedro Arias le fit égorger dans la ville même où il commandait. Et voilà où vinrent aboutir le voyage de Garro et les présents de Cortès. Je m'arrêterai là pour dire ensuite comme quoi Cortès fut ramené par la tempête au port de Truxillo et ce qui arriva encore.

CHAPITRE CLXXXVII

Comme quoi Cortès, allant par mer à Mexico, essuya une tempête et fut obligé de revenir deux fois au port de Truxillo, et ce qui lui advint en ce lieu.

J'ai dit dans le chapitre qui précède que Cortès s'embarqua pour se rendre à Mexico. Il éprouva, paraît-il, des contrariétés en mer par le mauvais temps, de sorte qu'un jour il perdit son mât de misaine. Il lui fallut donner l'ordre de revenir faire relâche à Truxillo. Comme

il était faible, mal dispos, brisé par le mal de mer et fort soucieux au sujet de son retour à la Nouvelle-Espagne, car il craignait d'être pris par le Factor, il fut d'avis qu'il n'était point opportun de retourner en ce moment à Mexico. Ayant débarqué à Truxillo, il donna à fray Juan, qui était parti avec lui, l'ordre de célébrer des messes d'invocation au Saint-Esprit, de faire des processions et des prières à Dieu Notre Seigneur et à sainte Marie Notre Dame la Vierge, pour demander l'inspiration de faire ce qui conviendrait le mieux à leur saint service. Il paraît que le Saint-Esprit l'éclaira dans le sens de ne pas faire en ce moment le voyage, mais de conquérir et de coloniser ce pays où il était. En conséquence, sans aucun retard, il envoya trois messagers à bride abattue pour arrêter notre marche sur Mexico. Il nous adressait des lettres pour nous prier de ne pas aller plus avant, mais de nous occuper à conquérir et à coloniser le pays, attendu que, son saint ange gardien l'éclairant et lui inspirant cette pensée, il avait résolu d'y conformer sa conduite. Quand nous vîmes cette lettre et l'autorité avec laquelle il nous donnait cet ordre, nous ne pûmes réellement pas y tenir; nous lui lançâmes mille malédictions, souhaitant que le malheur le poursuivît en toutes ses entreprises, puisque nous lui devions tant de calamités. Nous dîmes donc au capitaine Sandoval que, s'il voulait coloniser, il gardât près de lui ceux qui consentiraient à rester; d'ailleurs Cortès nous avait assez traités en gens conquis; nous jurions de ne pas l'attendre un instant de plus, et nous allions poursuivre notre route vers le pays de Mexico dont nous nous étions rendus maîtres. Sandoval était de notre avis. La seule chose qu'il put obtenir de nous, ce fut que nous écrivissions à Cortès par les mêmes messagers qu'il venait de nous envoyer avec ses ordres, pour lui donner connaissance de notre résolution. Il reçut en peu de jours nos lettres signées de nous tous. Dans sa réponse, il fit les plus belles promesses à ceux qui voudraient rester, et il ajoutait en post-scriptum que si l'on ne voulait pas obéir à ses ordres, peu lui importait, attendu qu'il y avait des soldats en Castille et partout ailleurs.

A la lecture de cette lettre, nous eûmes la tentation de poursuivre notre route vers Mexico et de perdre tout ménagement envers lui. Mais Sandoval, qui s'en aperçut, nous parla très-affectueusement, en nous suppliant d'attendre quelques jours, tandis qu'il irait en personne engager Cortès à s'embarquer. Nous lui écrivîmes donc, en réponse à sa lettre, qu'il devrait nous prendre en pitié et avoir pour nous plus de considération qu'il ne paraissait en avoir; il ne pouvait oublier que c'était lui qui nous avait conduits où nous étions; qu'à cause de lui on nous avait dépouillés en vendant notre avoir et nos Indiens; que la plupart de nous étaient mariés et n'avaient absolument aucune nouvelle de leurs femmes et de leurs enfants. Nous

finissions en le priant de s'embarquer sans retard et de prendre la route de Mexico, attendu que si, comme il le disait, il y a des soldats en Castille et partout ailleurs, lui-même n'ignorait pas qu'il y avait à Mexico des gouverneurs et des capitaines qui nous rendraient nos Indiens dès notre retour, quelque regret qu'ils en eussent, sans qu'il fût nécessaire d'attendre Cortès pour les recevoir de sa main.

Sandoval partit donc, emmenant avec lui le camus Saucedo et un maréchal ferrant du nom de Francisco Donaire. Il montait son bon cheval qu'on appelait Motilla. Il jurait en partant qu'il ferait embarquer Cortès et l'obligerait à partir pour Mexico. Et puisque j'ai porté le souvenir sur le cheval Motilla, je dois dire qu'il était supérieur à la course, beau et bien fait, châtain foncé et le meilleur qu'il y eût dans la Nouvelle-Espagne. Il était si bon que Sa Majesté en eut connaissance et que Sandoval avait un moment pensé à lui en faire présent. Sandoval, du reste, m'avait prié de lui céder mon cheval, qui était excellent aussi, soit pour la course, soit pour la fatigue. Il m'avait coûté six cents piastres lorsque je l'achetai à son propriétaire Avalos, frère de Saavedra, attendu qu'un autre, dont j'étais possesseur, fut tué dans une rencontre en entrant dans le village connu sous le nom de Zulaco. Sandoval en échange du mien m'en donna un autre qui ne vécut que deux mois en ma possession, vu qu'on me le tua dans une autre bataille. Je restai avec un mauvais poulain que j'acquis des marchands qui vinrent à Truxillo, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Mais c'est assez parler des avaries de nos chevaux et de mes misères. Revenons-en à dire qu'avant de partir Sandoval nous traita tous de la manière la plus affectueuse. Il désigna Luis Marin pour nous commander. Nous nous portâmes sur des villages appelés Marayani et de là au bourg d'Acalteca qui avait alors un grand nombre de maisons. Nous devions y attendre la réponse de Cortès.

Sandoval arriva en peu de jours à Truxillo. Cortès se réjouit beaucoup de le voir; mais, en prenant connaissance de ce que nous lui écrivions, il ne sut d'abord à quoi se résoudre, car il avait déjà envoyé avec tous les soldats son cousin Saavedra, qui était capitaine, pour pacifier les villages insoumis. En somme, Sandoval eut beau importuner Cortès de ses prières, et se faire appuyer par Pedro Saucedo et fray Juan de Las Varillas, qui désirait aussi retourner à Mexico pour savoir quelles avaient été les dispositions de fray Bartolomé et s'il était venu d'autres Frères de son ordre; Cortès s'obstina à ne pas s'embarquer. Ce qui arriva alors, je vais le dire à la suite.

CHAPITRE CLXXXVIII

Comme quoi Cortès envoya un navire à la Nouvelle-Espagne avec un de ses serviteurs nommé Martin de Orantes pour capitaine, porteur de lettres et pouvoirs pour que Francisco de Las Casas et Pedro de Alvarado fussent chargés du gouvernement, s'ils étaient là, et, à leur défaut, Alonso de Estrada et Albornoz.

Gonzalo de Sandoval ne put donc pas obtenir que Cortès s'embarquât. Celui-ci s'obstina à vouloir conquérir et coloniser ce pays qui dans ce temps-là était très-peuplé. On lui faisait même la réputation d'avoir beaucoup de mines d'or. Il fut donc convenu entre eux qu'on enverrait immédiatement un navire à Mexico, avec un serviteur de Cortès, appelé Orantes, homme actif, bien propre à inspirer confiance pour n'importe quelle affaire importante. Il devait partir comme capitaine du bâtiment, emportant des pouvoirs pour Pedro de Alvarado et Francisco de Las Casas s'ils se trouvaient être à Mexico, afin qu'ils exerçassent toutes les prérogatives du gouvernement de la Nouvelle-Espagne jusqu'au retour de Cortès. Si ces personnages n'étaient point à Mexico, le trésorier Alonso de Estrada et le *contador* Albornoz devraient gouverner, conformément aux pouvoirs qu'ils avaient primitivement reçus, tandis que ceux du Factor et du Veedor seraient considérés comme révoqués. Cortès écrivit très-affectueusement au trésorier et même à Albornoz, quoiqu'il eût connaissance des lettres que celui-ci avait adressées contre lui à Sa Majesté. Il écrivit en même temps à tous ses amis les conquistadores, prenant soin au surplus de recommander à Martin de Orantes de débarquer dans une baie située entre Vera Cruz et le Panuco. Il en fit du reste un ordre au pilote et aux matelots en y ajoutant une bonne récompense en argent. Ceux-ci ne devaient débarquer aucune autre personne que Orantes, et il leur était prescrit de lever l'ancre et de faire voile tout aussitôt pour le Panuco. Le navire choisi fut le meilleur des trois que l'on avait. On le pourvut de provisions; on entendit la messe; on fit voile immédiatement après, et Notre Seigneur fit à ceux qui le montaient la grâce d'un si beau temps qu'ils arrivèrent fort vite à la Nouvelle-Espagne. Ils s'en furent droit à la baie désignée, près du Panuco; Martin de Orantes la connaissait très-bien. Il descendit à terre en rendant grâces à Dieu.

Pour qu'on ne pût le reconnaître, Orantes abandonna ses habits et, conformément aux ordres de Cortès, il se déguisa en paysan au moyen de vêtements qu'il avait emportés tout faits de Truxillo. Ses lettres et les pouvoirs avaient été très soigneusement attachés et distribués sur son corps de manière à ne rien laisser d'apparent. Il en-

treprit la route à pied vers Mexico, car c'était un excellent marcheur. Lorsqu'il arrivait dans des villages où il y avait des Espagnols, il se mêlait aux Indiens, afin d'éviter toute conversation qui pût le faire reconnaître de ses compatriotes. Dans les cas où il ne pouvait faire autrement, il n'avait guère à craindre d'être découvert, parce que nous étions sortis de Mexico depuis deux ans et trois mois, et que, pendant ce temps, sa barbe avait beaucoup crû. Lorsque quelqu'un lui demandait son nom, où il allait, d'où il venait, et qu'il ne pouvait s'empêcher de répondre, il disait s'appeler Juan de Flechilla et être laboureur. De sorte que, trois jours après avoir débarqué, il entrait nuitamment à Mexico et gagnait la maison des Frères de Saint-François. Il y rencontra beaucoup de réfugiés, parmi lesquels Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Juan Nuñez de Mercado, Pedro Moreno Medrano et d'autres conquistadores amis de Cortès. Lorsqu'ils virent Orantes, qu'ils apprirent que Cortès était vivant et qu'ils reçurent ses lettres, ils ne se tenaient pas de joie les uns et les autres; ils en sautaient et dansaient de plaisir. Les Frères franciscains, fray Torribio Motolinea surtout, ainsi que fray Domingo Altamirano, se livraient à de grands transports de joie, en rendant grâces à Dieu pour ce qu'ils venaient d'apprendre. Aussitôt, sans plus attendre, ils fermèrent toutes les portes du monastère, afin qu'aucun des nombreux traîtres qu'il y avait partout ne pût donner avis et fournir l'occasion de conciliabules à ce sujet.

A minuit on porta les choses à la connaissance du Trésorier, du Contador Albornoz et d'autres amis de Cortès. Aussitôt instruits, ils se rendirent sans bruit au couvent de Saint-François, virent les pouvoirs que Cortès leur envoyait et convinrent, avant tout, d'aller s'emparer du Factor. La nuit se passa à faire parvenir l'avis aux vrais amis et à préparer des armes pour aller le lendemain de bonne heure s'assurer de la personne du gouverneur. Quant au Veedor, il se trouvait en ce moment à l'attaque du *peñol* de Coatlan. Quand le jour parut, le Trésorier sortit avec tous les partisans de Cortès; Martin de Orantes marchait en évidence, afin que, l'ayant reconnu, tout le monde pût se réjouir. Ils tombèrent sur les logements du Factor en criant : « Vive, vive le Roi notre seigneur ! et au nom du Roi, Fernand Cortès qui est vivant et qui revient à la capitale ! Voilà son serviteur Orantes ! » Lorsque les habitants entendirent un tel vacarme de si bonne heure, mêlé de cris de *Vive le Roi!* ils accoururent tous aux armes, ainsi qu'ils y étaient obligés, leur intention étant de soutenir les intérêts de Sa Majesté, dans la croyance que c'était tout autre chose. Mais quand ils entendirent que Cortès était vivant et qu'ils virent Orantes, ils en éprouvèrent une très-vive joie. Un grand nombre de personnes se réunirent et entourèrent le Trésorier pour lui donner leur concours, tandis que le Contador paraissait prendre

la chose froidement ; je crois même qu'il en avait du regret et qu'il jouait double jeu, au point qu'Alonso de Estrada lui en fit le reproche, et il y eut entre eux un échange de vilaines paroles, prononcées avec aigreur, qui ne satisfirent pas beaucoup le Contador.

Cependant le Factor fut averti de ce qui se passait, de sorte que lorsqu'on s'approcha de ses habitations on le trouva parfaitement sur ses gardes ; car le Contador lui-même lui avait fait parvenir l'avis qu'on allait s'emparer de sa personne. Il s'était empressé de faire pointer devant la maison qu'il habitait les pièces aux ordres du capitaine don Luis Guzman, cousin du duc de Medina-Sidonia. Ses officiers avaient fait appel à un grand nombre de soldats. Ces chefs étaient Artiaga, Gines Nortes et Pedro Gonzalez. Aussitôt qu'arrivèrent le Trésorier, Jorge de Alvarado, Andrès de Tapia, Pedro Moreno, avec tous les autres conquistadores, y compris le Contador qui s'avançait mollement et de mauvaise humeur avec les gens de sa maison, ils se mirent tous à crier : « Ici pour le Roi et Fernand Cortès au nom du Roi ! » et ils se précipitèrent les uns par les portes, les autres par les terrasses, un grand nombre par deux autres voies différentes. Les partisans du Factor perdirent tout de suite courage. Le capitaine de l'artillerie prit la fuite d'un côté, les artilleurs s'en allèrent d'un autre en abandonnant leurs pièces ; Artiaga mit un grand empressement à se cacher ; Gines Nortes passa par les fenêtres d'un corridor et se laissa glisser jusqu'en bas ; personne ne resta avec le Factor, à l'exception de Pedro Gonzalez Sabiote et quatre autres de ses serviteurs. Se voyant abandonné, le Factor prit lui-même une mèche et voulut mettre le feu à ses canons, mais ses ennemis arrivèrent avec tant de précipitation qu'on ne lui laissa le temps de rien faire, et que, là même, on s'empara de sa personne. Il fut gardé à vûe pendant qu'on fabriquait une cage de gros madriers. Il y fut enfermé, et on lui donnait à manger à travers les barreaux. Et voilà où vint aboutir son gouvernement. On en donna avis par des messagers à toutes les villes de la Nouvelle-Espagne en y faisant parvenir la nouvelle de ce qui était arrivé.

Les choses ayant pris cette tournure, quelques personnes s'en réjouirent, mais, naturellement, ceux à qui le Factor avait donné des Indiens et des places en eurent du regret. L'événement fut connu au *peñol* de Coatlan et à Guaxaca où le Veedor se trouvait. En l'apprenant, celui-ci en éprouva une si grande tristesse que le chagrin le rendit malade ; il abandonna l'emploi de commandant à Andrès de Monjaraz qui était affligé de *bubas*, et il s'en vint rapidement à Tezcuco se réfugier au monastère de Saint-François. Le Trésorier et le Contador, installés déjà comme gouverneurs, furent instruits de sa fuite et donnèrent l'ordre de l'arrêter même dans l'intérieur du monastère, attendu qu'avant qu'il y fût entré des alguazils avec des sol-

dats avaient été expédiés pour s'emparer de sa personne n'importe où on le trouverait, après l'avoir dégradé de son rang de capitaine. Ayant su qu'il était à Tezcuco, ils furent l'enlever du couvent, le conduisirent à Mexico et l'enfermèrent dans une autre cage semblable à celle du Factor.

Des courriers rapides furent envoyés, à Guatemala, à Pedro de Alvarado, pour lui faire connaître l'emprisonnement du Factor et du Veedor. On lui recommandait, — le point où il se trouvait n'étant pas éloigné de Truxillo, — d'aller à la recherche de Cortès pour l'amener à Mexico. Dans ce but, on lui remettait des lettres avec le rapport des événements que je viens de raconter, détaillant toutes les circonstances qui s'y rattachaient. Au surplus, la première chose dont s'occupa le Trésorier, ce fut d'honorer la personne de Juana de Mancilla qui avait été fouettée par ordre du Factor comme coupable de maléfices. Pour ce faire, il ordonna une cavalcade de tous les caballeros de Mexico et, au milieu d'eux, le Trésorier lui-même la plaça en croupe sur son cheval, lui faisant parcourir les rues de la capitale et disant qu'il la proclamait ainsi véritablement matrone romaine. Ce fut de la sorte que le Trésorier la releva, avec honneur, de l'affront qu'elle avait reçu du Factor, et l'on fit de grandes réjouissances pour déclarer qu'à l'avenir on la nommerait doña Juana de Mancilla. On disait au surplus partout qu'elle était digne de tous éloges, attendu que le Factor ne put jamais obtenir qu'elle se remariât ni qu'elle avouât autre chose que ce qu'elle avait d'abord prétendu, c'est-à-dire que son mari, Cortès et nous tous vivions encore.

CHAPITRE CLXXXIX

Comme quoi le Trésorier, avec un grand nombre d'autres caballeros, pria les Frères franciscains d'envoyer fray Diego de Altamirano, parent de Cortès, avec un navire, à Truxillo, pour ramener le général, et ce qui arriva.

Le Trésorier et un grand nombre de partisans de Cortès ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il convenait que son retour à la Nouvelle-Espagne ne se fît pas attendre, car les conciliabules commençaient; le Contador ne voyait pas de bon œil que le Factor et le Veedor restassent en captivité et, sur toutes choses, Cortès lui inspirait de la crainte pour le moment où il serait instruit de ce que lui-même avait écrit à Sa Majesté. On convint donc qu'on irait prier les Frères franciscains d'autoriser fray Diego Altamirano à aller à Truxillo, bien accompagné, dans un navire qu'on lui avait préparé avec tout le nécessaire, afin d'en ramener Cortès. Ce moine était son parent, et, avant d'entrer dans la vie monastique, il avait été soldat et homme

de guerre ; il s'entendait d'ailleurs très-bien en affaires. Les moines approuvèrent la demande; quant à fray Altamirano, il en avait fermement le désir.

Nous le laisserons donc préparer son voyage, pour dire que le Contador, malveillant et dissimulé, ne voyait pas de sang-froid le Factor et le Veedor emprisonnés. Il s'apercevait d'ailleurs que les événements tournaient à l'avantage de Cortès. Comme il avait au surplus pour amis un grand nombre de bandits qui ne rêvaient que troubles et disputes et qui, naturellement, préféraient le Factor et Chirinos parce qu'ils en recevaient de l'or et des Indiens, ils firent l'accord de se réunir en grand nombre, et ils ne manquèrent pas d'entraîner avec eux quelques personnes de qualité et de tous rangs. Leur projet était de mettre en liberté le Factor et le Veedor et de massacrer le Trésorier avec tous les employés de la prison. On assure que le Contador était au courant de ce qu'on méditait et en éprouvait une grande joie. Dans le but de réaliser leur plan, ils parlèrent secrètement à un serrurier nommé Guzman qui fabriquait aussi des arbalètes, homme vil qui était dans l'habitude de dire des farces et des pasquinades. On le chargea, dans le plus grand secret, de fabriquer les clefs qui ouvriraient les portes de la prison, ainsi que les cages où se trouvaient le Factor et le Veedor. Promesse lui fut faite de le bien payer, et on lui donna un morceau d'or en gage du prix de sa façon. On mit beaucoup d'insistance pour lui recommander la discrétion. Le serrurier affirma en paroles joyeuses et enjouées que la chose lui plaisait, mais qu'il leur recommandait d'être eux-mêmes plus discrets qu'ils ne venaient de l'être en n'hésitant pas à lui découvrir — sachant l'homme qu'il était — un événement dans lequel ils jouaient si gros jeu ; qu'ils prissent bien garde, par conséquent, de ne pas le révéler à d'autres, et que, quant à lui, il se réjouissait fort que le Factor et le Veedor sortissent de prison. Il eut soin ensuite de demander quels individus, et combien, étaient dans le complot, dans quel lieu ils devaient se réunir pour accomplir cette bonne œuvre, et quel jour, et à quelle heure. On s'empressa de lui expliquer très-clairement tout ce qui était convenu.

Il commença donc son travail, conformément au modèle qu'on lui présentait; mais il se gardait bien d'y rechercher la perfection; il voulait au contraire qu'on ne pût pas ouvrir avec ses clefs. S'il avait l'air d'y apporter de la correction, c'était pour qu'on vînt à son établi et qu'il pût savoir plus à fond le plan tel qu'il était formé. Plus il retardait donc la fabrication des clefs, mieux il pénétrait tous les secrets. Lorsqu'enfin le jour vint d'en faire usage et qu'elles furent livrées décidément pour bonnes, tout le monde étant prêt et armé, le serrurier s'en fut à la maison du Trésorier Alonso de Estrada et le mit au courant de tout ce qui se passait. Aussitôt, et sans aucun dé-

lai, le Trésorier envoya secrètement prévenir les partisans de Cortès pour qu'ils eussent à se tenir prêts, sans en souffler mot au Contador. On se précipita sur la maison où se trouvaient réunis les libérateurs du Factor. Vingt hommes armés y furent pris, les autres s'enfuirent sans qu'on pût les atteindre. Les recherches faites pour constater le mobile de la réunion prouvèrent qu'elle avait pour but de mettre en liberté ceux que j'ai nommés et de tuer le Trésorier; on découvrit aussi que le Contador approuvait le complot. Parmi les conspirateurs, on trouva trois ou quatre individus très-turbulents, bandits qui avaient figuré dans les troubles et querelles qu'on venait de voir dans ces derniers temps; l'un d'eux avait même fait subir les derniers outrages à une dame de Castille. On procéda contre eux au moyen du bachelier Ortega, compatriote de Cortès, qui était alors alcalde mayor. Trois furent condamnés à être pendus, et quelques autres au fouet. Les pendus étaient Pastraña, Valverde et Escobar. Je ne me rappelle pas les noms de ceux qui furent fouettés. On craignit pendant quelques jours que les partisans du Factor ne tuassent le serrurier pour avoir découvert ce qu'on lui avait tant recommandé de tenir secret.

Nous cesserons de parler de cette aventure, puisqu'après tout les coupables sont morts, et, quoique ce que je vais dire maintenant ait l'air de beaucoup s'écarter du cours naturel de mon récit, on verra cependant que j'en parle bien à propos.

On se souvient que le Factor envoya un navire à Sa Majesté avec tout l'or qu'il put réunir, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres précédents. Il écrivit à l'Empereur que Cortès était mort, qu'on lui avait fait ses funérailles et mille autres choses qui étaient à sa convenance, en suppliant Sa Majesté de l'honorer du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Mais en même temps, paraît-il, dans le navire porteur de ces dépêches partirent aussi quelques lettres fort secrètes dont le Factor n'eut aucune connaissance, et qui étaient destinées à l'Empereur, dans le but de lui faire savoir tout ce qui se passait réellement dans la Nouvelle-Espagne, y compris les injustices et les atrocités dont le Factor et le Veedor s'étaient rendus coupables. D'autre part, Sa Majesté avait déjà su, par l'entremise de l'Audience royale de Saint-Domingue et des Frères hiéronymites, que Cortès était vivant et s'occupait de servir la couronne royale en conquérant et en colonisant la province de Honduras. Aussitôt que le Conseil royal des Indes et le grand commandeur de Leon l'avaient su, ils s'étaient empressés de le faire connaître à Sa Majesté. Il paraît que l'Empereur notre seigneur dit alors : « C'est une faute qu'on a commise dans la Nouvelle-Espagne en se soulevant contre Cortès; en cela, on m'a rendu un bien mauvais service, puisque décidément il est en vie. Je me forme de lui une telle idée que je ne doute pas

qu'il ne fasse châtier les malfaiteurs par la justice aussitôt qu'il arrivera à Mexico. »

Revenons à notre récit pour dire que le moine Altamirano s'embarqua à Vera Cruz ainsi que c'était convenu, et, le temps le favorisant, il arriva en peu de jours au port de Truxillo où Cortès se trouvait. Lorsque les habitants de la ville et Cortès virent approcher un grand navire sous voile, ils n'hésitèrent pas à penser qu'il venait de la Nouvelle-Espagne pour prendre le général et l'amener à Mexico. Il mouilla dans le port. Aussitôt le moine sauta à terre, entouré de ceux qu'il amenait avec lui. Cortès en reconnut quelques-uns qu'il avait déjà vus à Mexico; tous accoururent lui baiser les mains, et le moine l'embrassa. Après l'échange de quelques paroles bonnes et saintes, ils s'en furent à l'église faire leur prière et de là aux logements, où fray Diego Altamirano dit à Cortès qu'il était son cousin, et lui raconta les événements de Mexico comme je viens de les décrire. Il rapporta ce que Francisco de Las Casas avait fait pour Cortès, ainsi que son départ pour la Castille; mais le général savait déjà tout cela par la lettre du licencié Zuazo, ainsi que je l'ai expliqué dans le chapitre qui en a traité.

Cortès se montra très-peiné de tous les événements, et il dit que, puisque Notre Seigneur Dieu avait permis que cela arrivât, il y avait lieu de l'en remercier, en considérant surtout que la tranquillité était rétablie à Mexico. Il ajouta qu'il voulait s'en retourner par la voie de terre, n'osant plus se confier à la mer, attendu que, s'étant embarqué deux fois de suite, il lui avait été impossible de faire route, à cause des fortes vagues et des courants contraires; que sans doute il en serait de nouveau très-fatigué, parce que sa faiblesse était fort grande. Cependant les pilotes lui firent observer que l'on était actuellement au mois d'avril, que les courants n'existaient plus et que les vents étaient favorables. Il en résulta qu'il résolut de s'embarquer; mais il n'était pas possible de faire voile immédiatement; il fallait attendre l'arrivée du capitaine Gonzalo de Sandoval qui avait été envoyé peu de jours auparavant aux villages d'Olancho, à cinquante-cinq lieues de distance. Il était chargé de chasser du pays un capitaine de Pedro Arias de Avila, nommé Roxas, que son chef avait envoyé de Nicaragua pour découvrir le pays et rechercher des mines, après que Francisco Hernandez eut été égorgé ainsi que je l'ai dit. Les Indiens de cette province d'Olancho, en effet, s'étaient plaints à Cortès que des soldats, venus de Nicaragua, leur prenaient femmes et filles et volaient leurs poules et tout ce qu'ils possédaient. Sandoval était parti sans retard, emmenant soixante hommes. Il voulut faire Roxas prisonnier; mais quelques caballeros intervinrent de part et d'autre, et on les fit amis tous les deux. Roxas donna même à Sandoval, à ce propos, un jeune Indien pour qu'il lui servît de page. Ce

fut alors qu'on remit à Sandoval la lettre de Cortès lui enjoignant de revenir le plus tôt possible avec tout son monde, et lui faisant connaître l'arrivée du moine ainsi que tous les événements de Mexico. Dans la grande joie qu'il en éprouvait, il lui tardait fort de se mettre en route. Il s'empressa d'exiger de Roxas qu'il évacuât les lieux, et il entreprit sa marche de retour au pas accéléré. Cortès eut le plus grand plaisir à revoir Sandoval. Il donna ses instructions sur tout ce qu'il aurait à faire au capitaine Saavedra qui allait rester en qualité de son lieutenant dans cette province. Il écrivit au capitaine Luis Marin et à nous tous que nous eussions à prendre la direction de Guatemala. Il nous disait tout ce qui s'était passé à Mexico, l'arrivée du moine et l'emprisonnement du Factor et du Veedor, tel qu'on l'a lu précédemment. Il ordonna également que le capitaine Godoy, qui était à Puerto de Caballos, s'en fût à Naco avec son monde. Il donna toutes ses lettres à Saavedra avec ordre de les envoyer sans retard; mais celui-ci ne voulut point les remettre, et ce fut évidemment par méchanceté, car il commit l'indiscrétion de faire comprendre qu'il n'avait pas voulu les laisser parvenir à leur adresse. Nous ne les vîmes jamais.

Quoi qu'il en soit, Cortès se confessa à frère Juan. Il reçut le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ un matin de bonne heure, parce que, malade comme il l'était, il craignait vraiment de mourir. Il s'embarqua avec tous ses amis. Le temps ayant été favorable, beaucoup plus que quand il avait voulu partir pour la Nouvelle-Espagne, il arriva à la Havane, descendit à terre, et tous les habitants de la ville qui le connaissaient se réjouirent de le voir. On l'invita à une collation et, là, il apprit par un navire, arrivé peu de jours auparavant de la Nouvelle-Espagne, que Mexico était paisible et tranquille, et que les Indiens qui s'étaient fortifiés sur le *peñol* de Coatlan et vivaient en guerre avec les Espagnols, avaient eu hâte de se soumettre au Trésorier, sous certaines conditions, aussitôt qu'ils surent que Cortès et ses compagnons les conquistadores vivaient encore. Bientôt je reprendrai la suite.

CHAPITRE CXC

Comme quoi Cortès s'embarqua à la Havane pour aller à la Nouvelle-Espagne et arriva à la Vera Cruz avec beau temps. Des réjouissances qui accompagnèrent son arrivée.

Cortès se reposa cinq jours à la Havane; comme il lui tardait fort d'arriver à Mexico, il donna à tout son monde l'ordre d'embarquer, mit à la voile et, en douze jours, grâce à un temps favorable, il arriva près du port de Medellin, en face de l'île de Sacrificios. Il fit mouiller

en cet endroit pour y passer la nuit et ordonna que vingt soldats qui lui étaient attachés descendissent à terre, non loin de San Juan d'Uloa. Le hasard voulut qu'après avoir marché à pied environ une demi-lieue, ils rencontrassent un convoi de chevaux venant au port d'Uloa avec des passagers qui devaient s'embarquer pour la Castille. Cortès, averti du fait, put alors se rendre à Vera Cruz au moyen des chevaux et des mules du convoi, parcourant ainsi la distance d'environ cinq lieues. Il défendit que personne donnât avis de son arrivée. Étant entré dans la ville deux heures avant le jour, il alla droit à l'église dont la porte était ouverte, et y pénétra avec les personnes qui l'accompagnaient. Le jour se faisant, le sacristain ne tarda pas à venir. Cet homme était un des nouveaux venus de Castille; il ne connaissait ni Cortès ni ceux qui étaient avec lui. Voyant l'église pleine d'étrangers, il gagna la rue en criant, appelant l'autorité et demandant qu'on fît sortir du temple les étrangers qui l'encombraient. Réveillés par ces cris, l'alcalde mayor et les alcaldes ordinaires vinrent avec trois alguazils, accompagnés d'un grand nombre d'habitants armés, dans la pensée que c'était bien autre chose. Tous entrèrent subitement en réclamant, d'un ton fort arrogant, que les intrus sortissent de l'église. Cortès était si défait par les fatigues du voyage qu'ils ne le reconnurent que lorsqu'ils l'entendirent parler. Quant à fray Juan de Las Varillas, il était reconnaissable à sa robe blanche, bien que le voyage de mer l'eût un peu dégradée. S'étant assurés que c'était bien Cortès, ils s'empressèrent d'aller lui baiser les mains et lui donner la bienvenue. De son côté, le général embrassa les conquistadores qui vivaient dans la ville, les appelant par leurs noms, s'informant de leur santé et leur adressant les paroles les plus amicales. Incontinent on dit la messe, et ensuite on conduisit Cortès aux établissements de Pedro Moreno Medrano où il résida huit jours, pendant lesquels on célébra des fêtes et des réjouissances. On ne tarda pas, du reste, à envoyer des messagers à Mexico pour y annoncer son arrivée. Cortès écrivit en même temps au Trésorier, au Contador — quoiqu'il sût que celui-ci n'était pas de ses partisans, — à ses amis et au monastère de Saint-François. Tout le monde se réjouit de ces nouvelles, et comme les Indiens des environs en eurent connaissance, ils s'empressèrent d'apporter au conquistador de l'or, des étoffes, des poules et des fruits.

Cortès partit de Medellin. Le chemin qu'il devait parcourir avait été partout réparé et nettoyé; les logements où il devait s'arrêter étaient ornés de branchages et pourvus de toutes les provisions nécessaires pour lui et sa nombreuse suite. Je ne saurais dire tout ce que les Mexicains firent pour témoigner leur allégresse. Tous les villages qui entourent la lagune se réunirent pour lui envoyer sur la route un grand présent en joyaux d'or, étoffes, poules, et une collection des fruits de la saison, s'excusant de ne pouvoir faire davantage à cause de

l'imprévu de son retour, et ajoutant que lorsqu'il serait dans la capitale, ils feraient mieux leur devoir et le serviraient comme leur maître qui les a conquis et les traite avec justice. Bien d'autres villages se conduisirent de la même manière. Tlascala surtout n'oublia rien de ses antécédents : les personnages principaux furent au-devant de lui pour le réjouir de leurs danses et de leurs jeux, en y ajoutant l'hommage d'objets de consommation. Quand il fut arrivé à trois lieues de Tezcuco, qui est une ville presque aussi grande et aussi peuplée que la capitale elle-même, on en vit sortir le Contador Albornoz, venu là pour recevoir Cortès et faire en sorte de se l'attirer, car il en avait grandement peur. Il se fit un entourage des Espagnols de tous les villages des environs, en sus de ceux qu'il avait amenés en sa compagnie. Les caciques de cette ville se portèrent au-devant de Cortès, à deux lieues de distance, en lui donnant le spectacle de leurs jeux et de leurs danses qu'ils s'ingénièrent à varier. Tout cela rendit Cortès très-satisfait.

A son entrée à Tezcuco, une autre réception solennelle lui fut faite. Après y avoir passé la nuit, il partit le lendemain de bonne heure pour Mexico. En route, il reçut des lettres du Trésorier, de la municipalité et de tous les caballeros et conquistadores ses amis. On le priait de s'arrêter dans des villages à deux lieues de la capitale, et de ne pas y entrer ce jour-là, quoiqu'il l'eût pu facilement, parce qu'on désirait qu'il ne le fît que le lendemain matin, afin que tout le monde pût jouir du spectacle de la grande réception qu'on lui préparait. A l'heure dite, donc, on vit sortir de Mexico pour aller à sa rencontre le Trésorier suivi des conquistadores, des caballeros, de la municipalité et de tous les employés. Ils avaient tous revêtu leurs plus riches habits, avec chausses et pourpoints. Une musique composée de toute sorte d'instruments les accompagnait. Les caciques mexicains venaient à part, s'ingéniant à varier leurs devises et leurs costumes du mieux qu'ils avaient pu. La lagune était couverte d'embarcations montées par des guerriers indiens armés de la même manière qu'au temps de Guatemuz, lorsqu'ils nous combattaient sur les chaussées. Les jeux et les réjouissances furent tels que je ne pourrais réussir à les décrire en détail, car, pendant tout le jour, dans les rues de Mexico, on ne vit que danses et amusements de toute sorte, et, la nuit venue, les fenêtres des maisons s'illuminèrent. J'allais oublier le meilleur : c'est que les Frères franciscains, le lendemain de l'entrée de Cortès, firent de grandes processions en chantant les louanges de Dieu et le remerciant de la grâce qu'il leur avait faite par le retour du conquistador.

Pour en revenir à l'entrée de Cortès dans la capitale, je dois dire qu'il s'en fut bien vite au monastère de Saint-François, où il fit dire des messes, chanter des actions de grâces et remercier Dieu d'avoir permis qu'il sortît vivant des difficultés de la campagne de Honduras,

et qu'il pût revenir à cette capitale. Il se rendit ensuite à ses établissements, dont la belle ordonnance représentait des palais somptueux, et là il était servi, respecté et regardé par tous comme un véritable prince. Les Indiens de toutes les provinces le venaient visiter et lui apportaient des présents en or. Les caciques rebelles du *peñol* de Coatlan vinrent eux-mêmes lui souhaiter la bienvenue et lui présenter leurs offrandes. Le retour de Cortès à Mexico eut lieu au mois de juin de l'année 1524 ou 1525[1]. Après avoir pris du repos, il donna des ordres pour qu'on arrêtât les bandits et qu'on se livrât à une instruction sur les détestables manœuvres du Factor et du Veedor. Il fit arrêter Gonzalo ou Diego de Ocampo — je ne me rappelle pas bien le nom de baptême — sur lequel on avait trouvé les manuscrits de pamphlets diffamatoires. On s'empara également d'un certain Ocaña, le notaire public, qui était fort avancé en âge, et qu'on appelait le corps et l'âme du Factor. Ces arrestations faites, Cortès, considérant combien sa conduite serait fondée en justice, eut la pensée de procéder contre le Factor et le Veedor. S'il l'eût fait, pas une personne en Castille n'aurait donné tort à Cortès, et Sa Majesté l'eût certainement approuvé. Je l'entendis dire moi-même aux membres du Conseil royal des Indes, en présence de Mgr l'évêque fray Bartolomé de Las Casas, en l'an 1540, lorsque je fis un voyage rendu nécessaire par mes procès. Cortès, en cette circonstance, manqua de tact, et on l'accusa de faiblesse à ce propos.

CHAPITRE CXCI

Comme quoi, en ce temps-là, arriva au port de Saint-Jean d'Uloa, avec trois navires, le licencié Luis Ponce de Leon, qui vint ouvrir une enquête au sujet de Cortès; et ce qui arriva à ce sujet; et il faut revenir un peu sur ses pas pour qu'on comprenne bien ce que je vais dire.

J'ai dit dans les chapitres qui ont précédé à quel point on se plaignit de Cortès auprès de Sa Majesté, lorsque la cour était à Tolède. Les auteurs de ces plaintes étaient les partisans de Diego Velasquez, assistés de ceux que j'ai déjà nommés, avec le renfort des lettres d'Albornoz. Comme Sa Majesté y avait ajouté foi, croyant que c'était la vérité, Elle avait dépêché l'amiral de Saint-Domingue avec un grand nombre de soldats, pour aller arrêter Cortès et tous ceux qui l'aidè-

1. Ces dates de Bernal Diaz sont erronées. Cortès partit de Mexico pour Honduras le 12 octobre 1524, et il débarqua à Medellin, de retour de cette expédition, à la fin de mai 1526. Nous lisons en effet dans sa lettre écrite à Charles Quint, de Mexico, le 3 septembre 1526 : « Je partis (de la Havane) le 16 mai 1526, et en huit jours j'arrivai au port de Chalchioueca (Medellin. »

rent à mettre Narvaez en déroute. J'ai dit aussi que le duc de Bejar, don Alvaro de Zuñiga, aussitôt qu'il l'eut su, avait été prier Sa Majesté de ne pas ajouter foi à des lettres écrites par des ennemis de Cortès, avant de s'être informée de la vérité à d'autres sources. L'amiral ne partit pas, et j'en ai dit les raisons; j'ai dit aussi que Sa Majesté prit des mesures pour envoyer un hidalgo qui se trouvait alors à Tolède, le licencié Luis Ponce de Leon, cousin du comte d'Alcaudete, avec ordre d'ouvrir une enquête, et, s'il trouvait Cortès coupable, de le châtier de manière à faire une éclatante justice. Pour qu'il ne méconnût aucune des accusations portées contre Cortès, cet envoyé emportait avec lui des mémoires contenant l'exposé de tous les griefs et de toutes les informations qui devaient servir de base à l'enquête. Il partit donc avec trois navires — je ne me rappelle pas bien si c'était trois ou quatre — et, favorisé par le beau temps, il arriva au port de Saint-Jean d'Uloa. Il débarqua et s'en vint à la ville de Medellin. Comme on apprit qui il était, et sa qualité de juge chargé d'ouvrir une enquête contre le conquistador, un majordome de celui-ci, qui résidait au port, Gregorio de Villalobos, se hâta d'en instruire Cortès, qui le sut à Mexico au bout de quatre jours. Il fut surpris par cette arrivée si subite. Il eût voulu la connaître à l'avance, pour aller rendre tous les honneurs au licencié, et lui faire la meilleure réception possible.

Au moment où les lettres lui arrivèrent, il était au couvent de Saint-François, pour y recevoir la communion et prier avec humilité afin que Dieu lui vînt en aide en toutes choses. Comme il ne put douter de la nouvelle, il dépêcha à l'instant des messagers pour savoir quels étaient ceux qui venaient, et s'ils apportaient des lettres de Sa Majesté. Mais, deux jours après que la première nouvelle en avait été reçue, arrivèrent trois émissaires envoyés par le licencié Luis Ponce de Leon, avec des lettres pour Cortès. L'une d'elles était de Sa Majesté. Il y vit la confirmation du fait que l'Empereur avait ordonné de contrôler sa conduite. En voyant les missives royales, il les baisa et les porta à son front humblement et avec le plus grand respect, en disant qu'il se trouvait honoré de ce que Sa Majesté daignât envoyer quelqu'un pour l'écouter en toute justice. Incontinent, il dépêcha des messagers porteurs de sa réponse à Luis Ponce lui-même, avec de douces paroles et des promesses beaucoup mieux exprimées que je ne saurais moi-même le dire, le priant de lui faire savoir par lequel des deux chemins il désirait venir, attendu qu'il y avait à la fois une grande route et un chemin de traverse pour arriver à la capitale. Il désirait le savoir, afin de préparer ce qui convenait pour le délégué d'un si puissant Roi et seigneur.

Aussitôt qu'il eut pris connaissance des lettres, le licencié répondit qu'il était arrivé très-fatigué de la mer, qu'il voulait se reposer quel-

ques jours, et qu'il lui rendait grâces pour les bons sentiments dont il faisait preuve. Quelques habitants de Medellin étaient ennemis de Cortès; quelques autres, pris parmi les exilés du Panuco, avaient fait la campagne de Honduras et n'étaient pas bien avec lui. Ils se mirent d'accord avec des lettres qu'écrivirent de Mexico à Luis Ponce plusieurs autres ennemis du conquistador, et ils dirent au juge que Cortès voulait faire justice du Factor et du Veedor avant que le licencié arrivât à Mexico. Ils l'avertissaient qu'il eût à bien veiller sur sa personne, attendu que Cortès ne lui avait fait offrir ses services avec tant d'insistance qu'afin de savoir par lequel des deux chemins il voulait faire son voyage, et qu'ainsi il pût mieux se défaire de sa personne; que, du reste, il ne fallait nullement croire ni à ses paroles, ni à ses promesses. Ils lui dirent encore bien d'autres méchancetés dont Cortès se serait rendu coupable, soit au sujet de Narvaez et de Garay, soit à propos des soldats qu'il avait abandonnés dans le Honduras, et des trois mille Mexicains qui moururent dans ce voyage. Ils ajoutaient, sur ce chapitre, que sans doute le capitaine Diego de Godoy, qui était resté sur les lieux, avec environ trente soldats malades, était déjà mort ainsi que tous ses hommes. (Ce qu'ils dirent de Godoy et de ses soldats se trouva être la vérité.) Les auteurs de ces rapports suppliaient le juge de partir sans retard et rapidement pour Mexico, sans souci d'autres affaires; qu'il prît exemple sur ce qui était arrivé à Narvaez, à l'*adelantado* Garay et à Christobal de Tapia, auquel Cortès ne voulut point obéir, et qu'il renvoya par où il était venu. Ils accumulèrent encore contre Cortès beaucoup d'autres accusations de torts et de folies dont il se serait rendu coupable, afin de prévenir le juge contre lui, et finirent en lui donnant l'assurance que Cortès ne lui obéirait nullement.

Le licencié Luis Ponce avait amené avec lui plusieurs hidalgos. C'étaient l'alguazil mayor Proaño, natif de Cordova, avec un de ses frères; Salazar de la Pedraza, qui venait pour commander la forteresse et qui mourut aux premiers jours de douleur de côté[1]; un certain licencié ou bachelier Marcos de Aguilar; un soldat du nom de Bocanegra, de Cordova, et quelques moines de l'ordre de Saint-Dominique, dont le provincial était fray Tomas Ortiz, que l'on disait avoir été quelque temps prieur dans un pays dont je ne me rappelle plus le nom. Du reste, tous ceux qui vinrent en sa compagnie disaient qu'il était plus apte à négocier des affaires qu'à exercer son ministère sacré. Je voulais donc dire que Luis Ponce prit conseil de ces hidalgos qui venaient en sa compagnie, pour décider s'il irait immédiatement à Mexico. Tous furent d'avis qu'il devait partir et ne

1. Qu'on veuille bien remarquer la fréquence des malheurs causés par la pneumonie.

s'arrêter ni jour ni nuit en route, car ils ajoutaient foi à toutes les méchancetés qu'on venait de dire de Cortès. Il en résulta que, lorsque les messagers de celui-ci arrivèrent à Medellin avec ses lettres, en réponse à celle que le licencié avait écrite, et avec de bonnes provisions qu'ils avaient apportées pour la route, le licencié se trouvait déjà près d'Iztapalapa.

Une grande réception l'attendait dans cette ville, où il eut le spectacle d'une vive allégresse et du contentement que Cortès ressentait à propos de son arrivée, et qu'il témoigna en lui faisant offrir un grand banquet. Lorsqu'on y eut mangé d'excellentes choses, Andrès de Tapia, qui avait rempli l'office de maître d'hôtel, demanda au licencié s'il voulait qu'on lui servît de la crême de lait et du fromage frais, choses rares et considérées comme des primeurs en ce temps-là. Tous les caballeros qui dînaient avec lui se réjouirent de la proposition et acceptèrent l'offre. Or, la crême et les fromages étaient délicieux. Quelques-uns des convives en mangèrent tellement, que l'un d'eux en eut l'estomac dérangé, et il rendit l'excédant, parce qu'il avait réellement consommé outre mesure. Les autres personnes n'eurent nulle conscience que cela leur eût fait aucun mal. Ce fut alors que ce moine qui venait en qualité de prieur ou de provincial, fray Tomas Ortiz, prétendit que la crême et les fromages étaient mêlés de réalgar, et que cette crainte l'avait empêché d'en manger. Mais quelques-uns des convives affirmèrent qu'ils avaient vu le moine s'en rassasier en disant que c'était excellent. Comme Tapia avait eu l'office de maître d'hôtel ce jour-là, il fut soupçonné d'une action dont il n'eut jamais la pensée. D'ailleurs Cortès n'assistait pas à cette réception d'Iztapalapa, ayant dû rester à Mexico; on répandit secrètement le bruit qu'il avait envoyé à Luis Ponce un bon présent en disques et lingots d'or. Quant à moi, je l'ignore et je ne l'affirme nullement, d'autant moins que bien des gens disaient que rien de pareil ne s'était passé.

Iztapalapa étant située à deux lieues de Mexico, Cortès avait préparé des courriers pour qu'on l'avertît du moment où le juge partirait pour la capitale, afin qu'il pût aller au-devant de lui. Il y fut, en effet, à la tête de toute la cavalerie qu'il y avait dans la ville, et dont firent partie Gonzalo de Sandoval, le Trésorier Alonso de Estrada, le Contador, tous les membres du corps municipal, les conquistadores, Jorge et Gomez de Alvarado. Quant à Pedro de Alvarado, il n'était pas à Mexico dans ce moment-là, mais à Guatemala, à la recherche de Cortès et de nous tous. Beaucoup d'autres caballeros, nouvellement arrivés de Castille, sortirent également pour assister à la réception. Lorsque la rencontre eut lieu sur la chaussée, Cortès et Luis Ponce se firent les plus grandes politesses. Le licencié se conduisit, pour toutes choses, en homme bien élevé; il refusait d'abord de marcher à la main droite, ainsi que Cortès prétendait lui en faire les honneurs;

il se fit prier longtemps, et il n'accepta enfin qu'après un grand échange de courtoisies. A leur entrée dans la ville, Luis Ponce ne put s'empêcher d'admirer ses puissants éléments de résistance, comme il avait admiré déjà le grand nombre de villes qui frappèrent ses regards autour de la lagune. Il regardait comme incontestable que jamais il n'y eut un capitaine au monde qui conquît tant de pays et réussît à prendre une si forte place avec aussi peu de soldats. Ce fut avec ces conversations qu'ils arrivèrent au monastère de Saint-François, où on leur dit une messe après laquelle Cortès pria le licencié Luis Ponce de vouloir bien présenter les provisions royales et faire tout ce que Sa Majesté lui avait ordonné, parce que lui, Cortès, à son tour, aurait à réclamer justice contre le Factor et le Veedor. Le licencié répondit qu'on réserverait ce soin pour un autre jour. De là, Cortès, accompagné de toute la cavalerie qui était allée le recevoir, le conduisit dans ses palais pour qu'il y prît sa résidence dans des appartements ornés de tapisseries. Il lui fut servi un dîner d'apparat avec tant de vaisselle d'or et d'argent, et dans un ordre si parfait, que Luis Ponce dit lui-même à voix basse à l'alguazil mayor Proaño et à un certain Bocanegra qu'à juger Cortès dans ses manières, dans ses paroles et dans ses façons d'agir, on aurait cru qu'il était depuis bien longtemps un grand seigneur.

J'abandonnerai ces louanges, puisqu'elles n'intéressent nullement notre récit, pour dire que le lendemain ils se rendirent tous à l'église principale. La messe étant dite, ordre fut donné de réunir le corps municipal de la capitale, les employés des finances royales, les capitaines et les conquistadores de Mexico, pour qu'ils eussent à se présenter au licencié. Lorsque celui-ci s'en vit entouré, deux notaires ou greffiers étant là, l'un représentant la municipalité, l'autre venu avec lui de Castille, il présenta ses provisions royales, que Cortès s'empressa de baiser avec respect et de porter sur sa tête en disant qu'il y donnait obéissance, comme étant les ordres de son Roi et seigneur, et il ajouta que, la poitrine inclinée vers la terre, il accomplirait toutes les volontés royales. Même chose fut faite par tous les conquistadores, le corps municipal et les employés des finances de Sa Majesté. Après cela, le licencié prit les bâtons de justice des mains de l'alcalde mayor, des alcaldes ordinaires, de la hermandad et des alguazils. Après les avoir eus quelques instants en son pouvoir, il les leur rendit, et dit à Cortès : « Seigneur capitaine, Sa Majesté m'ordonne de prendre en mains les pouvoirs de gouvernement que vous avez exercés; ce n'est pas que vous ne soyez digne de beaucoup d'autres et plus hauts emplois, mais nous devons faire ce que notre Roi et seigneur commande. » Cortès lui rendit grâce du ton le plus respectueux en disant qu'il serait toujours prêt à faire ce qui serait ordonné pour le service de Sa Majesté, ce que Luis Ponce verrait bientôt; de même

qu'on reconnaîtrait, au moyen des informations et enquêtes, combien il avait servi loyalement notre Roi et seigneur, et à quel point avaient été empreints de méchanceté les conseils qu'on avait donnés au licencié et les lettres à lui écrites. Luis Ponce répondit que partout où il y a des hommes bons, il y en a aussi qui ne le sont pas; qu'ainsi va le monde; qu'en fin de compte, on dit toujours du bien de ceux qui ont fait de bonnes œuvres, et le contraire arrive à ceux qui en ont fait de mauvaises. C'est à cela que cette journée fut employée.

Le lendemain, après qu'il eut entendu la messe dans le palais même où il logeait, le licencié, employant les plus grands égards, fit appeler Cortès par un caballero. Alors, en présence du prieur fray Tomas Ortiz, et en l'absence de tous les autres, la réunion étant entre eux trois, le licencié Luis Ponce dit à Cortès d'un ton respectueux : « Seigneur capitaine, vous n'ignorez pas que Sa Majesté m'a ordonné d'attribuer de bons Indiens en *encomienda* à tous les conquistadores qui vinrent de l'île de Cuba et s'employèrent à conquérir ce pays et cette capitale, ainsi qu'à tous les autres conquistadores qui arrivèrent ensuite, avec la recommandation de donner la préférence et d'attribuer des faveurs spéciales à ceux qui vinrent les premiers. Je m'exprime ainsi, parce que j'ai su que plusieurs des conquistadores qui partirent avec vous n'ont reçu que des *repartimientos* misérables, tandis que vous en avez donné de meilleurs à des personnes sans mérite qui sont arrivées récemment de Castille. S'il en est ainsi, vous devez savoir que ce n'est pas pour cela que Sa Majesté vous a nommé gouverneur, mais pour accomplir ses royaux commandements. » Cortès répondit qu'il avait donné des Indiens à tout le monde, et que le hasard avait voulu que les uns en reçussent de bons, et les autres de pires; que tout cela pouvait être corrigé, puisque c'était à cette intention que le juge était venu de Castille, et très-certainement les conquistadores l'avaient bien mérité.

Il fut également demandé à Cortès ce qu'il en était des conquistadores qu'il avait emmenés au Honduras en sa compagnie, comment il se faisait qu'il les y eût abandonnés mourants de faim, un certain Godoy surtout qu'il laissa à la tête de quarante ou cinquante hommes à Puerto de Caballos, et que les Indiens assassinèrent parce que tous ceux qui l'entouraient étaient malades. (Tout cela devint vérité, ainsi que j'aurai l'occasion de le dire.) Le licencié ajouta qu'il eût été juste que, puisqu'ils avaient contribué à gagner cette capitale et la Nouvelle-Espagne, ils se reposassent en jouissant des résultats, tandis qu'on emploierait les nouveaux venus de Castille à conquérir d'autres pays et à les coloniser.

Il s'informa de Luis Marin et de Bernal Diaz del Castillo, nominalement de quelques autres encore, et en général de tous ceux que Cortès avait emmenés. Celui-ci répondit que pour attaquer et faire

la guerre, il n'oserait point aller dans de lointains pays sans avoir à ses côtés des soldats bien éprouvés; que, du reste, ces conquistadores ne tarderaient pas à être dans la capitale, puisqu'ils étaient en chemin pour y retourner, et que le licencié pourrait s'occuper de leur venir en aide et de leur donner de bonnes commanderies d'Indiens.

Luis Ponce lui demanda encore, et cette fois avec un certain ton de dureté, pourquoi il avait marché contre Christoval de Oli à une si grande distance sans l'ordre de Sa Majesté, en abandonnant Mexico et l'exposant à se perdre. Cortès répondit que, comme capitaine général de Sa Majesté, il avait cru que cela convenait à son royal service, afin d'éviter pour l'avenir que d'autres capitaines se soulevassent, et que du reste il en avait donné connaissance d'abord à Sa Majèsté.

En outre, le licencié interrogea Cortès au sujet de la déroute et de la captivité de Narvaez; il voulut savoir pourquoi Francisco de Garay avait perdu sa flotte et ses soldats et était mort si rapidement; comment et pourquoi Cortès avait fait rembarquer Christobal de Tapia. Il demanda encore bien d'autres choses dont je ne fais pas ici mention. Cortès répondit à tout en donnant de si bonnes raisons que Luis Ponce en parut satisfait sur bien des points. Du reste, toutes ces demandes étaient consignées dans les mémoires que le licencié avait apportés de Castille et dans ses notes à propos des nombreux rapports qu'on lui avait faits en route et sur d'autres choses qui résultaient des informations prises à Mexico.

Après cela Cortès se rendit à sa demeure. Quant à fray Tomas Ortiz, qui avait assisté à la conférence, il alla prendre à part trois conquistadores, amis de Cortès, pour leur dire que Luis Ponce voulait lui trancher la tête, parce que tel était l'ordre de Sa Majesté, et que pour en arriver à ce résultat il lui avait fait subir l'interrogatoire que nous venons de détailler. Le moine ne s'arrêta pas là, car, le lendemain de bonne heure, il le répéta à Cortès dans les termes suivants : « Seigneur capitaine, comme je vous aime fort, et que c'est un devoir de mon ministère d'avertir en pareil cas, je crois devoir vous dire que Luis Ponce est porteur de pouvoirs de Sa Majesté pour vous faire égorger. » Lorsque Cortès reçut cette confidence, après l'interrogatoire que j'ai dit, il devint chagrin et pensif, quoique, d'autre part, on lui eût assuré que ce moine était un homme turbulent et de mauvais cœur, et qu'il ne fallait pas croire grand'chose de ce qu'il disait. Il paraît, en effet, qu'il n'avait adressé ces paroles à Cortès qu'afin de lui inspirer l'idée de le prendre pour intermédiaire et son intercesseur, dans le but d'éviter l'exécution d'un pareil ordre, et aussi afin que Cortès le récompensât avec quelques lingots d'or. D'autres personnes prétendirent que Luis Ponce avait été lui-même l'auteur de ce bruit, pour inspirer de la crainte à Cortès et se faire adresser des

prières tendant à empêcher ce supplice. Cortès, ayant compris la situation, répondit au moine, avec grande politesse et en lui faisant mille promesses, que jusque-là il avait eu la confiance que Sa Majesté, en sa qualité de Roi très-chrétien, enverrait répandre sur lui ses faveurs pour les bons, nombreux et loyaux services qu'il lui avait toujours rendus; qu'on ne le trouverait coupable d'aucune félonie, il en avait la pleine confiance, et qu'il tenait le señor Luis Ponce pour un homme incapable de s'écarter des ordres donnés par Sa Majesté. Entendant cela et voyant que Cortès ne le priait nullement d'intercéder pour lui auprès de Luis Ponce, le moine en resta tout confus. Je dirai ce qui advint encore; mais jamais Cortès ne lui donna aucune des sommes qu'il lui avait promises.

CHAPITRE CXCII

Comme quoi le licencié Luis Ponce, après avoir présenté les provisions royales et reçu hommage, fit annoncer publiquement qu'une enquête était ouverte contre Cortès et tous ceux qui avaient rempli des fonctions judiciaires; comme quoi encore il fut atteint du mal de *modorra* et en mourut, et ce qui arriva encore.

Lorsque Luis Ponce eut présenté les royales provisions et qu'avec tous les signes du respect il eut reçu obéissance de Cortès, du corps municipal et des conquistadores, il fit publier qu'une enquête générale était ouverte au sujet de Cortès, des magistrats et de tous ceux qui avaient été capitaines. Il fallut voir alors avec quelle précipitation présentèrent leurs plaintes contre Cortès beaucoup de gens qui n'étaient pas bien avec lui et d'autres qui réclamaient en toute justice. Les témoins accouraient en foule et la ville se remplit de débats judiciaires. Les uns prétendaient qu'il ne leur avait pas donné leur part d'or ainsi qu'il y était obligé; les autres se plaignaient de n'en avoir point reçu d'Indiens, conformément aux ordres de Sa Majesté, tandis qu'il les donnait à des créatures de son père Martin Cortès et à d'autres individus qui n'avaient que le mérite d'être les serviteurs de personnages de Castille. Quelques-uns lui réclamaient des chevaux qu'on leur avait tués dans les guerres, en alléguant que, quoiqu'il y eût eu un grand butin en or où l'on aurait pu puiser pour payer, on ne les avait nullement indemnisés, afin de garder tout ce que l'on avait acquis. Quelques autres se plaignaient d'atteintes portées à leurs personnes par ordre de Cortès.

Revenons-en à notre enquête pour dire qu'à peine était-elle ouverte, Notre Seigneur Jésus-Christ, pour nos péchés et notre malheur, permit que le licencié Luis Ponce tombât malade de *modorra*. Il fut pris d'une forte fièvre en venant d'entendre la messe au monas-

tère de Saint-François. S'étant mis au lit, il fut pendant quatre jours somnolent, sans avoir les idées bien nettes; la plus grande partie du jour et de la nuit se passait à dormir[1]. Les médecins qui le soignaient, le licencié Pedro Lopez, le docteur Ojeda et un autre praticien que le malade avait amené de Castille, comprirent bien clairement cet état et furent tous d'avis qu'il se confessât et reçût les saints sacrements. Le licencié lui-même s'y soumit volontiers et, lorsqu'il eut accompli ce devoir avec la plus grande humilité et contrition, il fit son testament, par lequel il désignait pour le remplacer dans le gouvernement le licencié Marcos de Aguilar qu'il avait amené de l'île Española. Quelques personnes assuraient qu'il était bachelier et nullement licencié et qu'il n'avait point les aptitudes propres au commandement. Les conditions de cette transmission de pouvoirs furent que tous les procès et débats, enquêtes et emprisonnement du Factor et du Veedor resteraient en l'état où cela se trouverait à sa mort, jusqu'à ce que Sa Majesté fût instruite de ce qui se passait. Ordre devait être donné à ce sujet pour que des messagers partissent avec un navire afin d'informer Sa Majesté. Le testament fait, et les affaires spirituelles étant en règle, le licencié rendit son âme à Notre Seigneur Jésus-Christ le neuvième jour de sa maladie.

Après sa mort, le deuil et la tristesse furent grands et ressentis vivement par tous les conquistadores, qui le pleurèrent comme s'il eût été leur père, car ils comprenaient que le défunt était réellement venu dans ce pays pour faire justice et récompenser tous ceux qui auraient servi convenablement Sa Majesté, comme il le recommandait avant de mourir. On trouva, consigné dans les instructions qu'il apportait de Sa Majesté, l'ordre de donner aux conquistadores les meilleurs *repartimientos* d'Indiens, de manière qu'ils se reconnussent préférés en toutes choses. Cortès et la plus grande partie des caballeros de la capitale se revêtirent d'habits de deuil. On inhuma Ponce de Leon en grande pompe au couvent de Saint-François, et l'on brûla à ses funérailles autant de cire qu'on en put alors recueillir. Cette cérémonie se fit réellement avec toute la solennité possible en ce temps-là. J'entendis dire par quelques caballeros, qui assistèrent à sa maladie, que Luis Ponce était musicien et d'humeur joyeuse; on avait pris l'habitude d'aller chez lui pincer de la guitare pour le distraire, et lui-même, dans sa maladie, étant étendu sur son lit, demanda qu'on lui jouât un air de danse, pendant lequel il fredonna, battant du pied la mesure, jusqu'à ce que l'air fût fini; il perdit la parole aussitôt que la musique cessa. Quand il fut mort et enterré, comme je viens de le dire, il fallait entendre dans tout Mexico les

1. Ce sommeil obstiné et cette intelligence abolie caractérisent assez la stupeur typhoïde, pour qu'il soit permis de croire qu'il s'agit ici du typhus et que Luis Ponce mourut victime de cette maladie.

médisances des gens qui étaient mal avec Cortès et avec Sandoval, disant et affirmant qu'ils lui avaient administré le poison dont il était mort, de même que Cortès l'avait fait pour Francisco de Garay. Celui qui l'affirmait avec le plus d'insistance c'était fray Tomas Ortiz, le prieur de quelques moines qui étaient venus avec lui. Or, il mourut lui-même de *modorra* deux mois après, ainsi que d'autres frères de son ordre. Je veux dire aussi qu'une épidémie pestilentielle s'était déclarée dans le navire avec lequel Luis Ponce était venu ; plus de cent personnes qui y étaient embarquées furent atteintes de *modorra* et de souffrances dont quelques-unes moururent pendant la traversée; plusieurs autres succombèrent à Medellin après être débarquées. Peu de moines furent épargnés, et le bruit se répandit que cette maladie s'était propagée au Mexique[1].

CHAPITRE CXCIII

Comme quoi, après la mort du licencié Ponce de Leon, le licencié Marcos de Aguilar commença à gouverner. Des disputes qu'il y eut à ce sujet. Comment il se fit que le capitaine Luis Marin et nous tous qui marchions en sa compagnie rencontrâmes Pedro de Alvarado qui allait chercher Cortès. Nous nous réjouîmes les uns et les autres, parce que, le pays étant en guerre, nous allions pouvoir le traverser avec moins de danger.

Sans prétendre s'écarter des prescriptions du testament de Luis Ponce, la plus grande partie des conquistadores qui étaient mal avec Cortès voulaient que l'enquête se poursuivît telle qu'elle s'était commencée. Mais Cortès objecta que si l'on devait respecter ce testament, on ne pouvait plus s'occuper de sa personne; néanmoins, si Marcos de Aguilar jugeait à propos de continuer l'enquête, il ferait volontiers des vœux pour elle. Il y avait un autre genre d'opposition de la part du corps municipal, qui prétendait que Luis Ponce n'avait pu ordonner dans son testament que le licencié Aguilar s'emparât seul du gouvernement, d'abord parce qu'il était vieux, caduc, perclus de *bubas* et de peu d'autorité : tout en sa personne en était la preuve; il ne savait rien des choses du pays, et n'en avait jamais eu aucune espèce de notion, de même qu'il ne possédait nulle connaissance sur le mérite des personnes; au surplus, il n'inspirait aucun respect; on lui obéirait difficilement, et, par conséquent, pour que tout le monde

1. Quelle que soit l'affection dont il est ici question, elle ne saurait être considérée comme un mal mexicain, puisqu'elle prit naissance à bord du navire pendant la traversée. Si ce fut un typhus, comme c'est probable, on ne saurait admettre que le typhus moderne du pays ait pris là son origine, puisque celui-ci ne sévit que sur les plateaux et épargne généralement cette même partie des côtes sur lesquelles débarquèrent et moururent les malades du navire infecté.

ressentît une crainte salutaire et que la justice de Sa Majesté fût acceptée avec soumission, il devait choisir Cortès pour son collègue au gouvernement, jusqu'à ce que Sa Majesté en disposât autrement. Mais Marcos de Aguilar répondit qu'il ne s'écarterait en rien de ce que Luis Ponce avait fixé dans son testament, qu'il gouvernerait seul, et que si on voulait lui imposer un autre gouverneur par la force, on ne ferait nullement ce que Sa Majesté avait ordonné. Sans parler des remontrances de Marcos de Aguilar, Cortès redoutait réellement les conséquences de toute autre détermination. Les fondés de pouvoirs des villes et des bourgs de la Nouvelle-Espagne eurent beau le solliciter pour qu'il s'efforçât d'entrer au gouvernement, promettant d'amener peu à peu par de bonnes paroles Marcos de Aguilar à cette résolution, en lui faisant voir qu'il était très-souffrant et que c'était un service à rendre à Dieu et à Sa Majesté; je le répète, on eut beau faire et beau dire, Cortès ne voulut pas qu'on insistât sur ce point, et prétendit que le vieux Aguilar devait gouverner seul. Et cependant, il était tellement impotent, tellement étique, qu'une femme de Castille lui donnait à teter, et qu'il avait chez lui des chèvres dont il buvait le lait. En ce même temps, au surplus, un fils qu'il avait amené avec lui mourut de *modorra*, de la même manière que Luis Ponce[1].

J'abandonnerai ce sujet pour le reprendre en son lieu. Je veux maintenant porter mes pas en arrière pour dire ce que fit le capitaine Luis Marin, qui était resté à Naco avec tout son monde, en attendant la réponse de Sandoval, qui devait lui dire si Cortès s'était oui ou non embarqué. Nous ne reçûmes jamais ces lettres. On se rappelle que j'ai dit comme quoi Sandoval se sépara de nous pour aller faire embarquer Cortès vers la Nouvelle-Espagne, avec promesse de nous écrire ce qui arriverait, afin que nous fissions route vers Mexico sous les ordres de Luis Marin. Quoique Sandoval et Cortès eussent écrit par deux voies différentes, nous ne reçûmes jamais leurs lettres, parce que Saavedra eut la méchanceté de ne pas vouloir nous les envoyer. Il fut alors convenu entre Luis Marin et nous tous que, sans retard, quelques-uns de nos cavaliers iraient à Truxillo prendre des nouvelles de Cortès. Francisco Marmolejo fut désigné pour commander cette petite expédition, et je fus un des dix qui en firent partie. Nous traversâmes un pays hostile jusqu'à Olancho, qui s'appelle actuellement Guayape; c'est le district où l'on exploita plus tard de riches mines d'or. Là, deux Espagnols malades et un nègre nous donnèrent la nouvelle que Cortès s'était embarqué peu de jours auparavant avec tous les caballeros

1. On voit à quel point le typhus paraît s'implanter, dès les premiers temps, parmi les Espagnols, de manière à constituer, avec la pneumonie, les deux causes principales de mortalité. L'avenir ne vint nullement démentir l'originalité de cette influence. Encore aujourd'hui, c'est ainsi que les races européennes sont le plus fréquemment victimes du climat.

et conquistadores qui étaient avec lui; que la ville de Mexico l'avait envoyé chercher, tous ses habitants étant désireux d'être à son service; qu'un moine franciscain était venu à sa recherche, et qu'un cousin de Cortès, nommé Saavedra, restait en qualité de capitaine, près de là, au milieu de villages hostiles. Nous nous réjouîmes de ces nouvelles, et nous écrivîmes au capitaine Saavedra au moyen d'Indiens de ce village d'Olancho, qui était pacifié. Nous reçûmes en quatre jours sa réponse, dans laquelle il nous faisait plusieurs rapports. Nous rendîmes grâces à Dieu et, à grandes journées, nous arrivâmes à l'endroit où Luis Marin se trouvait. Je n'ai pas oublié que nous lançâmes des pierres contre le pays que nous venions de quitter, espérant bien qu'avec l'aide de Dieu nous serions bientôt à Mexico.

En marchant toujours, nous rencontrâmes Luis Marin dans un village appelé Acalteca. Il se réjouit beaucoup des nouvelles que nous apportions. Étant ensuite partis vers le village de Madiani, nous y trouvâmes six soldats de la compagnie de Pedro de Alvarado, qui allaient nous chercher. L'un deux était Diego de Villanueva, conquistador et bon soldat, un des fondateurs de cette ville de Guatemala, et natif de Villanueva de la Serena, dans le Maestrazgo de Alcantara. En nous reconnaissant, nous nous embrassâmes les uns les autres, et comme nous nous informions du capitaine Pedro de Alvarado, ils répondirent qu'il était non loin de là avec plusieurs caballeros, marchant à la recherche de Cortès et de nous tous. Ils nous racontèrent ce qui était arrivé à Mexico, comment on avait fait appeler Pedro de Alvarado pour qu'il se chargeât du gouvernement, et la raison qui l'empêcha d'y aller, c'est-à-dire la crainte du Factor, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité. Ayant continué notre route, nous rencontrâmes au bout de deux jours Pedro de Alvarado et ses soldats près du village de la Choluteca Malalaca. Je ne saurais dire à quel point il se réjouit d'apprendre que Cortès était retourné à Mexico, car il évitait ainsi la nécessité d'un pénible voyage à sa recherche. Ce fut un grand souci de moins pour tout le monde.

Pendant que nous étions à Choluteca, vinrent plusieurs capitaines de Pedro Arias de Avila : c'étaient Garavito, Campañon et d'autres dont je ne me rappelle pas les noms. Ils nous dirent qu'ils venaient à la découverte du pays et pour fixer des limites avec Pedro de Alvarado. Étant arrivés nous-mêmes avec Luis Marin, nous nous trouvâmes pendant trois jours dans ce village réunis ensemble, les gens de Pedro Arias, ceux de Pedro de Alvarado et les nôtres. Ce fut là que Pedro de Alvarado chargea Gaspar Arias de Avila, qui lui était dévoué et qui devint plus tard habitant de Guatemala, de traiter certaines affaires avec Pedro Arias de Avila. J'entendis dire que c'était à propos de mariages. Quoi qu'il en soit, la troupe de Pedro Arias resta dans ce village, tandis que nous prîmes la route de Guatemala. Il pleuvait

très-fort en ce temps-là; aussi rencontrâmes-nous, avant d'arriver à la province de Guzcatlan, une rivière appelée Lempa, grossie au point qu'il ne nous fut pas possible de la traverser. Nous fûmes d'avis de couper un énorme *ceiba* dont le tronc était si gros que nous pûmes y creuser la plus grande canoa que j'eusse vue jusque-là. Ce fut ainsi qu'au prix de difficultés inouïes nous pûmes passer cette rivière. Mais nous n'avions pas un grain de maïs. Nous arrivâmes ensuite à des villages du nom de Chapanastiques où les Indiens tuèrent un de nos soldats appelé Nicuesa, et en blessèrent trois autres qui étaient allés à la recherche de vivres et qui fuyaient en déroute lorsque nous pûmes accourir à leur aide. Le fait resta impuni parce que nous ne voulûmes pas nous arrêter. C'est dans cette province que se trouve aujourd'hui établi le bourg de San Miguel.

De là nous arrivâmes à la province de Cuzcatlan qui était en guerre; nous y trouvâmes des vivres abondants. Nous étant mis ensuite en route vers certains villages situés près de Petapa, nous donnâmes dans des sierras où les Guatemaltèques avaient fait des coupures dans le roc, et, mettant à profit des ravins profonds, ils nous y attendirent de pied ferme. Il nous fallut trois jours pour prendre ces positions et passer outre. Je reçus là un coup de flèche qui ne me fit qu'une blessure légère. Cela nous conduisit à Petapa, et le lendemain nous entrâmes dans cette vallée que nous surnommâmes *del Tuerto*, où se trouve actuellement édifiée la capitale de Guatemala. A cette époque, tout le pays était soulevé et opposé à notre passage. Je me rappelle qu'en descendant un coteau nous sentîmes tout à coup le sol trembler d'une telle façon que plusieurs soldats tombèrent à terre, car la secousse dura assez longtemps. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le site où se trouvait la ville de Guatemala la vieille, résidence des caciques Cinacan et Sacachul. Il y avait, à peu de distance avant d'entrer à la ville, un ravin très-profond dans lequel nous attendaient tous les bataillons guatemaltèques dans le but d'empêcher notre passage; mais nous les fîmes reculer avec leur malechance, et nous fûmes passer la nuit dans la ville. Les logements et les maisons étaient somptueusement édifiés et richement entretenus, comme appartenant à des caciques et grands seigneurs qui dominaient toutes les provinces des environs.

Nous en sortîmes pour aller camper en rase campagne. Nous fîmes des baraquements où nous passâmes dix jours pleins, pendant lesquels Pedro de Alvarado envoya deux fois faire des offres de paix aux habitants de Guatemala et à d'autres villages qui se trouvaient dans ce district. Ce fut pour attendre leurs réponses que nous prolongeâmes notre séjour en cet endroit. Aucun d'eux ne voulut se soumettre. Nous nous résolûmes donc à continuer notre route en faisant de fortes journées; mais nous ne jugeâmes pas à propos de passer par l'endroit

où Pedro de Alvarado avait laissé sa troupe aux ordres de son frère Gonzalo qui en devint capitaine, parce que tout ce pays nous était hostile. Ce fut au village d'Olintepeque que nous les rencontrâmes. Nous nous y reposâmes quelques jours, après quoi nous nous rendîmes à Soconusco et de là à Teguantepeque. Ce fut dans ce dernier trajet que moururent deux Espagnols habitants de Mexico qui venaient de faire avec nous cette pénible expédition, ainsi qu'un cacique mexicain, appelé Juan Velasquez, qui avait été capitaine de Guatemuz. Nous accélérâmes notre marche pour arriver ensuite à Guaxaca, parce que nous venions d'apprendre la mort de Luis Ponce et bien d'autres choses que j'ai décrites. On faisait beaucoup d'éloges du défunt en même temps qu'on nous disait qu'il était venu pour faire exécuter les volontés de Sa Majesté. Il nous tardait fort d'arriver à Mexico. Notre troupe se composait de quatre-vingts soldats aux ordres de Pedro de Alvarado.

Arrivés à Chalco, nous fîmes savoir à Cortès que nous entrerions à la capitale le lendemain ; nous le priions de tenir nos logements prêts, et nous lui faisions savoir que nous revenions couverts de haillons, attendu qu'il y avait deux ans et trois mois que nous étions partis de cette ville. Quand on sut à Mexico que nous avions déjà atteint Iztapalapa, Cortès, plusieurs caballeros et le corps municipal prirent la chaussée pour se porter au-devant de nous et nous recevoir. Avant d'aller nulle autre part, mal vêtus comme nous étions, nous nous rendîmes à l'église principale pour remercier Notre Seigneur Jésus-Christ de nous avoir ramenés dans cette capitale. Au sortir de l'église, Cortès nous conduisit dans ses palais où l'on nous avait préparé un magnifique repas qui fut très-bien servi. Le logement de Pedro de Alvarado se trouvait dans la forteresse, où était sa demeure parce qu'il en avait été nommé le gouverneur en même temps que de l'arsenal. Sandoval emmena Luis Marin dans sa maison et Andrès de Tapia installa dans la sienne le capitaine Luis Sanchez et moi. Nous y reçûmes mille politesses. Sandoval m'y envoya des habits pour me vêtir, de l'or et du cacao pour mes besoins. Cortès et plusieurs habitants de la ville se conduisirent de même envers d'autres soldats et amis bien connus qui venaient avec nous.

Le jour suivant, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes par la ville, mon camarade le capitaine Luis Sanchez et moi, sous le patronage du capitaine Sandoval et d'Andrès de Tapia avec lesquels nous fûmes rendre visite au licencié Marcos de Aguilar, qui était gouverneur, ainsi que je l'ai dit, par suite des dispositions testamentaires du licencié Luis Ponce qui lui avait transmis ses pouvoirs. Nos protecteurs qui nous accompagnaient expliquèrent à Marcos de Aguilar qui nous étions et les services que nous avions rendus, afin de le prier de nous donner des Indiens à Mexico, parce que ceux

de Guazacualco n'étaient d'aucun produit. Après nous avoir fait les plus grandes promesses, il nous dit qu'il n'avait nul pouvoir pour donner ou ôter des Indiens, attendu que le testament de Luis Ponce de Leon, fait au moment de mourir, avait déterminé que toutes les affaires concernant procès et vacations d'Indiens de la Nouvelle-Espagne resteraient en l'état où elles se trouveraient, jusqu'à ce que Sa Majesté en décidât autrement; que s'il lui était envoyé pouvoir pour distribuer des Indiens, il nous donnerait certainement ce qu'il y avait de mieux dans le pays. Sur ce nous prîmes congé de lui.

En ce même temps, Diego de Ordas revint de l'île de Cuba. On sait que ce fut lui qui écrivit au Factor les lettres dans lesquelles il était dit que nous tous qui étions partis avec Cortès avions péri dans la campagne. Sandoval et d'autres caballeros lui demandèrent avec quelque aigreur pourquoi il avait écrit ce qu'il ignorait, n'en ayant pas la nouvelle sûre, et à quoi bon ces mauvaises lettres qui auraient pu être la cause de la perte de la Nouvelle-Espagne. A cela Diego de Ordas répondit en jurant ses grands dieux que jamais il n'avait écrit pareille chose, et qu'il s'était borné à dire que dans un village appelé Xicalango étaient venus deux pilotes avec deux bâtiments montés de leurs capitaines et matelots; que dans un combat l'un et l'autre parti s'étaient massacrés, et que les Indiens avaient achevé quelques matelots qui restaient encore vivants dans les navires; que l'on eût à produire ses propres lettres pour vérifier s'il en était ainsi; si le Factor avait ajouté ses commentaires ou changé les lettres d'Ordas pour d'autres, il n'en avait nullement la faute. Pour éclairer le débat, le Factor et le Veedor étaient là enfermés dans leurs cages; mais Cortès n'osait exercer sa justice contre eux par égard pour les dispositions de Luis Ponce de Leon. Comme les difficultés ne lui manquaient pas d'autres parts, il résolut de se taire au sujet du Factor jusqu'à ce que vinssent d'autres ordres de Sa Majesté, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur sur ce point. D'ailleurs, ce fut alors que Cortès leur intenta un procès pour qu'ils eussent à lui rembourser un grand nombre de ses propres valeurs qu'ils ordonnèrent de vendre ou que l'on consacra à dire des messes pour le repos de son âme, toutes choses qui ne furent que des manœuvres criminelles dans le but de faire croire à la ville que nous étions réellement morts, en rendant tout le monde témoin des bonnes œuvres et des cérémonies que l'on faisait au nom de Cortès. Ce fut au milieu de ce désordre qu'un habitant de Mexico, appelé Juan Caceres, le riche, se rendit acquéreur des biens du conquistador, à la condition que toutes les messes qui seraient dites pour l'âme de Cortès servissent à la sienne propre.

Maintenant je cesserai de raconter mes vieilles histoires pour dire comme quoi Diego de Ordas s'aperçut qu'on n'avait plus aucun respect pour Cortès, qu'on ne faisait pas le moindre cas de lui depuis

où Pedro de Alvarado avait laissé sa troupe aux ordres de son frère Gonzalo qui en devint capitaine, parce que tout ce pays nous était hostile. Ce fut au village d'Olintepeque que nous les rencontrâmes. Nous nous y reposâmes quelques jours, après quoi nous nous rendîmes à Soconusco et de là à Teguantepeque. Ce fut dans ce dernier trajet que moururent deux Espagnols habitants de Mexico qui venaient de faire avec nous cette pénible expédition, ainsi qu'un cacique mexicain, appelé Juan Velasquez, qui avait été capitaine de Guatemuz. Nous accélérâmes notre marche pour arriver ensuite à Guaxaca, parce que nous venions d'apprendre la mort de Luis Ponce et bien d'autres choses que j'ai décrites. On faisait beaucoup d'éloges du défunt en même temps qu'on nous disait qu'il était venu pour faire exécuter les volontés de Sa Majesté. Il nous tardait fort d'arriver à Mexico. Notre troupe se composait de quatre-vingts soldats aux ordres de Pedro de Alvarado.

Arrivés à Chalco, nous fîmes savoir à Cortès que nous entrerions à la capitale le lendemain; nous le priions de tenir nos logements prêts, et nous lui faisions savoir que nous revenions couverts de haillons, attendu qu'il y avait deux ans et trois mois que nous étions partis de cette ville. Quand on sut à Mexico que nous avions déjà atteint Iztapalapa, Cortès, plusieurs caballeros et le corps municipal prirent la chaussée pour se porter au-devant de nous et nous recevoir. Avant d'aller nulle autre part, mal vêtus comme nous étions, nous nous rendîmes à l'église principale pour remercier Notre Seigneur Jésus-Christ de nous avoir ramenés dans cette capitale. Au sortir de l'église, Cortès nous conduisit dans ses palais où l'on nous avait préparé un magnifique repas qui fut très-bien servi. Le logement de Pedro de Alvarado se trouvait dans la forteresse, où était sa demeure parce qu'il en avait été nommé le gouverneur en même temps que de l'arsenal. Sandoval emmena Luis Marin dans sa maison et Andrès de Tapia installa dans la sienne le capitaine Luis Sanchez et moi. Nous y reçûmes mille politesses. Sandoval m'y envoya des habits pour me vêtir, de l'or et du cacao pour mes besoins. Cortès et plusieurs habitants de la ville se conduisirent de même envers d'autres soldats et amis bien connus qui venaient avec nous.

Le jour suivant, après nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes par la ville, mon camarade le capitaine Luis Sanchez et moi, sous le patronage du capitaine Sandoval et d'Andrès de Tapia avec lesquels nous fûmes rendre visite au licencié Marcos de Aguilar, qui était gouverneur, ainsi que je l'ai dit, par suite des dispositions testamentaires du licencié Luis Ponce qui lui avait transmis ses pouvoirs. Nos protecteurs qui nous accompagnaient expliquèrent à Marcos de Aguilar qui nous étions et les services que nous avions rendus, afin de le prier de nous donner des Indiens à Mexico, parce que ceux

de Guazacualco n'étaient d'aucun produit. Après nous avoir fait les plus grandes promesses, il nous dit qu'il n'avait nul pouvoir pour donner ou ôter des Indiens, attendu que le testament de Luis Ponce de Leon, fait au moment de mourir, avait déterminé que toutes les affaires concernant procès et vacations d'Indiens de la Nouvelle-Espagne resteraient en l'état où elles se trouveraient, jusqu'à ce que Sa Majesté en décidât autrement; que s'il lui était envoyé pouvoir pour distribuer des Indiens, il nous donnerait certainement ce qu'il y avait de mieux dans le pays. Sur ce nous prîmes congé de lui.

En ce même temps, Diego de Ordas revint de l'île de Cuba. On sait que ce fut lui qui écrivit au Factor les lettres dans lesquelles il était dit que nous tous qui étions partis avec Cortès avions péri dans la campagne. Sandoval et d'autres caballeros lui demandèrent avec quelque aigreur pourquoi il avait écrit ce qu'il ignorait, n'en ayant pas la nouvelle sûre, et à quoi bon ces mauvaises lettres qui auraient pu être la cause de la perte de la Nouvelle-Espagne. A cela Diego de Ordas répondit en jurant ses grands dieux que jamais il n'avait écrit pareille chose, et qu'il s'était borné à dire que dans un village appelé Xicalango étaient venus deux pilotes avec deux bâtiments montés de leurs capitaines et matelots; que dans un combat l'un et l'autre parti s'étaient massacrés, et que les Indiens avaient achevé quelques matelots qui restaient encore vivants dans les navires; que l'on eût à produire ses propres lettres pour vérifier s'il en était ainsi; si le Factor avait ajouté ses commentaires ou changé les lettres d'Ordas pour d'autres, il n'en avait nullement la faute. Pour éclairer le débat, le Factor et le Veedor étaient là enfermés dans leurs cages; mais Cortès n'osait exercer sa justice contre eux par égard pour les dispositions de Luis Ponce de Leon. Comme les difficultés ne lui manquaient pas d'autres parts, il résolut de se taire au sujet du Factor jusqu'à ce que vinssent d'autres ordres de Sa Majesté, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur sur ce point. D'ailleurs, ce fut alors que Cortès leur intenta un procès pour qu'ils eussent à lui rembourser un grand nombre de ses propres valeurs qu'ils ordonnèrent de vendre ou que l'on consacra à dire des messes pour le repos de son âme, toutes choses qui ne furent que des manœuvres criminelles dans le but de faire croire à la ville que nous étions réellement morts, en rendant tout le monde témoin des bonnes œuvres et des cérémonies que l'on faisait au nom de Cortès. Ce fut au milieu de ce désordre qu'un habitant de Mexico, appelé Juan Caceres, le riche, se rendit acquéreur des biens du conquistador, à la condition que toutes les messes qui seraient dites pour l'âme de Cortès servissent à la sienne propre.

Maintenant je cesserai de raconter mes vieilles histoires pour dire comme quoi Diego de Ordas s'aperçut qu'on n'avait plus aucun respect pour Cortès, qu'on ne faisait pas le moindre cas de lui depuis

l'arrivée de Luis Ponce par lequel le gouvernement lui fut enlevé, que beaucoup de gens perdaient à son propos toute réserve et le tenaient pour peu de chose. Ce voyant, du reste, comme il était réellement homme de bon conseil, il le poussa à organiser son service en grand seigneur, à exiger qu'on lui donnât le titre de Seigneurie, à siéger sous un dais et à ne plus se faire appeler seulement Cortès, mais « don Hernando Cortès ». Ordas lui dit encore de bien se rappeler que le Factor avait appartenu à la maison du grand commandeur don Francisco de Los Cobos qui commandait actuellement toute la Castille, qu'il aurait peut-être besoin un jour de ce personnage; que lui Cortès n'avait pas grand crédit auprès de Sa Majesté et du Conseil royal des Indes; qu'il se gardât bien par conséquent de donner la mort au Factor avant qu'il fût condamné par la justice, car on soupçonnait à Mexico que son intention était de le faire périr dans sa cage.

Et puisque l'occasion en paraît opportune, je veux dire ici, avant de passer outre, pourquoi, sans aucune explication, quand il s'est agi dans cet écrit de parler de Cortès, je ne l'ai jamais appelé don Hernando, ni gratifié des titres de marquis ou capitaine, mais simplement Cortès tout court; la cause en est que lui-même se glorifiait qu'on l'appelât Cortès seulement, et quant à marquis, il ne l'était pas encore en ce temps-là. Ce nom de Cortès était, en effet, aussi estimé en Castille que Jules César ou Pompée chez les Romains, et de notre temps chez nous Gonzalo Hernandez, surnommé le Grand Capitaine, ainsi qu'Annibal chez les Carthaginois, ou encore l'invincible caballero Diego Garcia de Paredes.

Cessons de blasonner pour dire que le Trésorier Alonso de Estrada maria deux de ses filles, à cette même époque, l'une avec Jorge de Alvarado, frère de don Pedro de Alvarado, et l'autre avec un caballero du nom de don Luis de Guzman, fils de don Juan de Saavedra, comte de Castellar. Il fut alors convenu que Pedro de Alvarado irait en Castille supplier Sa Majesté de l'honorer du gouvernement de Guatemala et, en attendant, il envoya Jorge de Alvarado terminer la pacification de ce pays en qualité de capitaine. En allant à cette expédition, Jorge de Alvarado prit en route environ deux cents Indiens de Tlascala, de Cholula, de Mexico, de Guacachula et d'autres provinces, qui lui furent d'un grand secours dans cette guerre. Ce fut en ce même temps que Marcos de Aguilar envoya coloniser la province de Chiapa, faisant choix pour cela d'un caballero nommé don Juan Enriquez de Guzman, proche parent du duc de Medina-Sidonia. Il envoya coloniser également la province de Tabasco où se trouve le fleuve Grijalva, par le capitaine hidalgo Baltasar Osorio, natif de Séville. Le capitaine Alonso de Herrera, natif de Xérez, l'un des anciens soldats de Cortès, fut envoyé pour pacifier les villages des Zapotè-

ques, qui se trouvent sur des sierras très-élevées. Je ne raconterai pas actuellement ce que chacun de ces capitaines fit dans sa conquête; je me tairai à ce sujet, jusqu'à ce que le temps vienne d'en reparler. Quant à présent, je veux raconter comment mourut en ce temps-là Marcos de Aguilar, et ce qui arriva relativement à son testament, dans la clause qui remettait le gouvernement aux mains du Trésorier.

CHAPITRE CXCIV

Comme quoi Marcos de Aguilar mourut, ordonnant par testament que le trésorier Alonso de Estrada se chargeât du gouvernement, à la condition de ne rien résoudre au sujet du procès du Factor et du Veedor, ni sur le fait de donner ou de retirer des Indiens, jusqu'à ce que Sa Majesté ordonnât ce qui serait le mieux à sa convenance, restant ainsi dans les limites du testament de Luis Ponce de Leon.

Tandis que Marcos de Aguilar avait en mains les rênes du gouvernement, il était souffrant, étique et malade de *bubas*. Les médecins avaient ordonné qu'il se nourrît du sein d'une femme de Castille et ne prît que du lait de chèvre avec lequel il se soutint près de huit mois. Il finit par succomber à son affection habituelle, compliquée de fièvre. Il ordonna, par disposition testamentaire, que le trésorier Alonso de Estrada gouvernerait après lui, sans dépasser ni amoindrir les pouvoirs déterminés par Luis Ponce de Leon. Mais le corps municipal de Mexico et les fondés de pouvoirs des villes, qui se trouvaient alors dans la capitale, furent d'avis qu'Alonso de Estrada serait incapable de gouverner seul aussi bien qu'il conviendrait, parce que Nuño de Guzman, qui était venu deux ans auparavant de Castille en qualité de gouverneur de la province du Panuco, dépassait ses limites et entrait dans les domaines de Mexico en disant que c'étaient des dépendances de sa province. Comme d'ailleurs, dès son arrivée, il se conduisait avec peu de mesure, il faisait peu de cas des ordres contenus dans ses provisions. Ainsi il arriva qu'un habitant de Mexico, appelé Pedro Gonzalez Truxillo, personnage de haute origine, ayant dit ne pas vouloir vivre sous son autorité, mais sous celle de Mexico, attendu que les Indiens de sa commanderie n'appartenaient pas au Panuco, les pourparlers s'étant d'ailleurs poursuivis sur ce ton, Nuño de Guzman, sans plus d'explications, ordonna qu'on le pendît. Il commit, en outre, d'autres folies, et fit pendre encore quelques Espagnols, sous prétexte d'inspirer du respect pour son gouvernement. Il manquait d'égards pour Alonso de Estrada, le Trésorier, dont il ne faisait aucun cas, quoiqu'il fût gouverneur. C'est précisément à la vue de ces folies de Nuño de Guzman que le corps municipal de Mexico et d'autres caballeros habitants de la capitale, dans le but de l'obli-

ger à plus de retenue et à mieux suivre les ordres de Sa Majesté, supplièrent le Trésorier d'associer Cortès à son gouvernement, dans la conviction que cela convenait au service de Dieu et de Sa Majesté. Mais le Trésorier refusa. Quelques personnes prétendent que ce fut Cortès qui ne voulut point accepter, afin d'éviter que de méchantes langues dissent qu'il voulait forcément dominer. On murmurait d'ailleurs le soupçon qu'il avait hâté la mort d'Aguilar, en fournissant ce qui en fut la cause.

Quoi qu'il en soit, on s'arrêta à la mesure d'associer au gouvernement du Trésorier, qui l'accepta, Gonzalo de Sandoval, alors alguazil mayor, et personnellement tenu en haute estime. Mais quelques personnes prétendirent que, si le Trésorier n'opposa pas un refus, c'est qu'il espérait marier une de ses filles avec Sandoval. Plût au ciel que cela eût eu lieu, parce que Sandoval en aurait peut-être acquis plus de prestige, et il serait parvenu à devenir gouverneur en titre, attendu que la Nouvelle-Espagne n'était pas encore arrivée alors au degré de considération qu'elle possède aujourd'hui. Je dois donc dire que, sous le double gouvernement du Trésorier et de Gonzalo de Sandoval, comme en ce pauvre monde il y a partout des hommes qui commettent des folies, il y en eut un, nommé Proaño, qui se vit dans la nécessité de fuir la justice en s'en allant dans le pays de Xalizco (plus tard il devint très-riche). En sa qualité de gouverneur, Sandoval était tenu de faire justice à son sujet; mais il ne le put aucunement, quelque diligence qu'il y mît, parce que le coupable s'était enfui où il n'était plus possible de le prendre. Faute de ne pouvoir agir, force fut de dissimuler.

Nous laisserons cette affaire pour dire que pendant que l'on faisait, en faveur de l'association de Cortès avec le Trésorier, des démarches qui amenèrent Sandoval au gouvernement, ainsi que je l'ai conté, on conseilla à Alonso de Estrada d'aller en Castille pour faire un rapport, à ce sujet, à Sa Majesté. On le poussait même à dire que Sandoval était devenu l'associé du Trésorier, uniquement parce que celui-ci y fut contraint, afin de ne point se voir obligé de consentir à ce que Cortès gouvernât avec lui. Au surplus, quelques personnes qui n'étaient pas bien avec Cortès écrivirent pour leur propre compte des lettres dans lesquelles on disait qu'il avait fait donner du poison à Luis Ponce de Leon, à Marcos de Aguilar et à l'adelantado Garay; ils prétendaient qu'on avait mis du réalgar dans des fromages frais qui furent servis à Iztapalapa, et que, pour cette raison, un moine de l'ordre de Saint-Dominique n'en avait pas voulu manger. Or, tout ce que l'on écrivait ainsi sur Cortès n'était que méchancetés et calomnies inventées pour lui nuire. On y ajoutait l'affirmation qu'il voulait faire mourir le Factor et le Veedor.

Le contador Albornoz, qui n'avait jamais été bien avec Cortès, re-

vint aussi en Castille à cette même époque. Sa Majesté et les membres du Conseil royal des Indes lurent les lettres dont je viens de parler, et entendirent les rapports du contador Albornoz, qui venaient à l'appui de tout ce qui était contraire à Cortès; ils se souvinrent d'ailleurs des déroutes de Narvaez et de Garay, du retour de Tapia, de ce qu'on racontait sur Catalina Juarez la Mercayda, première femme du conquistador; ils étaient d'ailleurs mal informés sur bien d'autres sujets, et ils ajoutèrent une foi complète à ce qu'actuellement on venait de leur écrire. De tout cela il résulta que Sa Majesté ordonna qu'Alonso de Estrada gouvernerait seul, qu'on rendrait définitif tout ce qu'il avait fait jusque-là, y compris les répartitions d'Indiens, et qu'on eût à retirer de prison et de leurs cages le Factor et le Veedor, en leur rendant leurs biens.

Les provisions royales furent expédiées immédiatement par un navire bon voilier. Il fut décidé au surplus que, pour châtier Cortès de tout ce dont il était accusé, on ferait partir un caballero du nom de don Pedro de la Cueva, grand commandeur d'Alcantara, accompagné de trois cents soldats, aux frais de Cortès, avec ordre de lui trancher la tête s'il était trouvé coupable, et d'exercer la même justice sur tous ceux qui, conjointement avec lui, auraient desservi Sa Majesté; il devait en même temps distribuer entre les divers conquistadores partie des villages qui seraient enlevés à Cortès. Ordre fut donné aussi d'envoyer des juges pour installer un Haut Tribunal à Mexico, dans la confiance qu'ainsi régnerait la bonne justice. Le commandeur don Pedro de la Cueva faisait donc ses préparatifs de départ pour la Nouvelle-Espagne; mais, soit à l'occasion de certains propos qu'il y eut à la cour, soit qu'on ne lui eût point donné autant de milliers de ducats qu'il en demandait pour le voyage, soit encore la crainte de se trouver en conflit avec la justice du Haut Tribunal, l'expédition traîna en longueur, et enfin il ne partit point. Peut-être la cause principale fut-elle que le duc de Bejar s'offrit encore une fois pour notre caution.

Pour en revenir au Trésorier, je dois dire que, se voyant à ce point honoré des faveurs de Sa Majesté, tant de fois gouverneur, à présent encore chargé par l'Empereur de gouverner seul, comme on lui faisait d'ailleurs croire qu'on avait informé Sa Majesté qu'il était fils du Roi catholique, il devint très-glorieux, et j'avoue qu'il avait raison. Sa première mesure fut d'envoyer à Chiapa comme capitaine un de ses cousins nommé Diego de Mazariegos; il était chargé d'ouvrir une enquête sur la conduite de don Juan Enriquez de Guzman, qui avait été envoyé au même titre par Marcos de Aguilar. Guzman fut convaincu d'avoir commis plus de vols dans cette province qu'il n'y avait fait de bonnes actions. Le Trésorier envoya aussi conquérir et pacifier les villages des Zapotèques et Minxes. On devait les atta-

quer par deux points à la fois, afin de les mieux obliger à se soumettre. Le commandant choisi pour entamer l'expédition par le nord fut un certain Barrios, nouvellement arrivé de Castille à Mexico, qui avait été, disait-on, un très-vaillant capitaine en Italie. — Il ne faut pas le confondre avec Barrios de Séville, qui fut le beau-frère de Cortès. — Il emmena cent soldats dont plusieurs arbalétriers ou gens d'escopette. Il était déjà arrivé, avec tout son monde, dans une partie des villages zapotèques connus sous le nom de Tiltepeque, lorsqu'une nuit les naturels du lieu tombèrent sur lui et sa troupe d'une manière si subite, que Barrios et sept soldats furent tués, et la plupart des autres reçurent des blessures. Il est même certain que tous eussent péri, s'ils ne se fussent résolus à prendre la fuite et à aller se réfugier dans des villages déjà pacifiés. Par ce fait, on verra la différence qu'il y a entre les anciens conquistadores et les nouveaux venus de Castille qui ne connaissent rien des ruses et de la manière de guerroyer des Indiens. Et voilà à quoi aboutit cette campagne.

Parlons maintenant de l'autre capitaine nommé Figuero, natif de Caceres, qui entreprit son attaque par Guaxaca ; on disait qu'il avait déjà commandé en Espagne ; il était, du reste, un des amis du trésorier Alonso de Estrada. Il emmenait cent soldats de ceux nouvellement arrivés de Castille à Mexico ; plusieurs d'entre eux étaient arbalétriers ou gens d'escopette ; il y avait même dix hommes à cheval. En arrivant aux provinces des Zapotèques, Figuero fit appeler un certain Alonso de Herrera, qui commandait déjà trente hommes dans ces villages, par suite de l'ordre qu'il en avait reçu de Marcos de Aguilar, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en a traité. Alonso de Herrera se rendit à l'appel de Figuero qui avait pour instructions de le maintenir sous son commandement. Soit que leurs propos eussent été trop vifs, soit que Herrera refusât de rester en compagnie de Figuero, tous deux mirent l'épée à la main et Herrera blessa grièvement Figuero, ainsi que trois de ses soldats qui lui portaient secours. Se voyant ainsi blessé, avec un bras hors d'usage, n'osant d'ailleurs pas pénétrer au milieu des sierras des Minxes qui étaient très-hautes et très-difficiles à pacifier, remarquant en outre que les soldats qu'il avait amenés étaient impropres à cette conquête, Figuero prit le parti d'employer son temps à violer les sépultures des caciques de cette province. Il y trouva une très-grande quantité de joyaux d'or, avec lesquels on avait coutume, autrefois, d'inhumer les principaux personnages de la contrée. Il mit à cette opération un tel zèle qu'il en retira environ cent mille piastres d'or. Après y avoir ajouté d'autres objets de prix qu'il enleva de deux de ces villages, il résolut d'abandonner la campagne et de s'éloigner de ces peuplades qu'il laissa dans un état de guerre pire que celui où elles étaient quand il y arriva.

Il revint à Mexico, et, de là, il partit pour la Castille avec son or. S'étant embarqué à Vera Cruz, il eut si mauvaise chance que le navire sur lequel il était essuya une grosse tempête et fut jeté à la côte non loin du port, de sorte que Figuero y périt avec son or; quinze passagers se noyèrent et tout fut perdu. Et voilà où aboutirent les capitaines que le Trésorier envoya pour conquérir des villages qui ne furent réellement pacifiés que lorsque nous, les habitants de Guazacualco, nous nous occupâmes de les soumettre. Comme ils sont situés sur des sierras très-élevées où les chevaux ne peuvent point parvenir, j'eus pour ma part le corps brisé des trois campagnes que je fis pour les combattre, parce que, vaincus par nos armes dans la belle saison, ils se soulevaient de nouveau quand les pluies revenaient, et tuaient les Espagnols isolés. Mais enfin, se voyant obstinément poursuivis par nous, ils finirent par se soumettre définitivement. Parmi eux se trouve actuellement un bourg que nous fondâmes sous le nom de San Alfonso.

Abandonnant maintenant le souvenir de capitaines qui ne savent nullement l'art de faire campagne, je reprendrai mon récit pour dire qu'en apprenant que l'on avait criblé de blessures son ami le capitaine Figuero, le Trésorier donna l'ordre qu'on allât s'emparer d'Alonso de Herrera. Mais il fut impossible de l'atteindre, parce qu'il se réfugia au milieu des sierras, de sorte que les alguazils qui avaient été envoyés se contentèrent d'amener un des soldats qui le suivaient. Lorsque ce malheureux arriva à Mexico, le Trésorier, sans l'entendre, ordonna qu'on lui coupât la main droite. Ce soldat, qui était hidalgo, s'appelait Cornejo. En outre, en ce même temps, un garçon d'écurie de Gonzalo de Sandoval, s'étant pris de querelle avec un serviteur du Trésorier, lui appliqua quelques bonnes entailles; le fait irrita si fort le gouverneur qu'il condamna le coupable à avoir la main coupée. Cela se passait au moment où Cortès et Sandoval ne se trouvaient pas à Mexico. Ils en étaient sortis pour aller résider à Cornabaca, dans le double but de fuir les troubles et les bavardages, et d'aller apaiser certains désaccords qui existaient entre les caciques de cette ville. Quand ils apprirent par leurs correspondances que Cornejo et le garçon d'écurie étaient en prison et qu'on allait leur couper les mains, ils s'empressèrent de revenir à Mexico. Mais, en voyant que c'était chose faite et qu'il n'y avait plus de remède, ils éprouvèrent un grand ressentiment pour l'affront qui leur était fait par le Trésorier, et l'on assure que Cortès lui adressa des paroles qu'il aurait mieux aimé ne pas entendre. La crainte lui vint même qu'on ne voulût attenter à sa vie, et, dans cette pensée, le Trésorier réunit soldats et amis pour s'en faire une garde; il fit même sortir de leurs cages le Factor et le Veedor, afin qu'en leur qualité d'officiers civils de Sa Majesté ils se prêtassent mutuellement appui contre Cortès.

Huit jours après leur délivrance, le Factor et quelques autres ennemis de Cortès conseillèrent au Trésorier de l'exiler de la capitale, prétextant qu'on n'y pourrait jamais gouverner convenablement, ni posséder la tranquillité, ni se voir libres de troubles, tant que Cortès résiderait dans la ville. Lorque l'ordre d'exil fut signé, on alla le notifier au général qui promit de s'y soumettre, ajoutant qu'il rendait grâces à Dieu que des personnes sans mérite d'aucune sorte, indignes de remplir n'importe quel emploi, l'eussent exilé d'un pays et d'une capitale découverts par lui et par ses compagnons d'armes et conquis au prix de son sang nuit et jour répandu, ainsi que par le sacrifice de nombreuses existences de valeureux soldats. Il dit encore qu'il irait en Castille faire son rapport à Sa Majesté en demandant justice contre eux, et il finit en affirmant que c'était là une grande félonie du Trésorier qui méconnaissait ainsi les services qu'il avait reçus de Cortès. Il sortit de Mexico, alla à son bourg de Cuyoacan, de là à Tezcuco et peu de jours après à Tlascala. Ce fut alors que la femme du Trésorier, appelée doña Marina Gutierrez de la Caballeria, honorable dame digne de souvenir pour ses nombreuses vertus, voyant la folie que son mari avait commise en mettant en liberté le Factor et le Veedor et en prononçant l'exil contre Cortès, témoigna du chagrin qu'elle éprouvait en disant au Trésorier : « Plaise à Dieu qu'il ne vous arrive aucun malheur pour ce que vous venez de faire ! » Elle lui rappela alors les nombreuses faveurs et les bienfaits dont il était redevable à Cortès, ainsi que les villages d'Indiens qu'il en avait reçus ; elle l'engagea à faire sa paix avec lui pour que Cortès revînt à la capitale; elle l'avertit encore qu'il eût à veiller sur lui de crainte qu'on n'attentât à sa personne. Elle lui dit enfin tant de choses qu'au rapport de bien des gens le Trésorier se repentit d'avoir exilé Cortès et mis en liberté le Factor et le Veedor, attendu que ceux-ci trouvaient à redire à tout et étaient sans cesse contraires à Cortès.

En ce même temps arriva de Castille don fray Julian Garcès, premier évêque de Tlascala. Il était natif de l'Aragon et, en l'honneur du très-chrétien Empereur notre seigneur, il s'intitula Carolin. Ce fut d'ailleurs un grand prédicateur. Étant venu occuper son diocèse de Tlascala, il apprit ce que le Trésorier avait fait au sujet de l'exil de Cortès et le désapprouva fort. Dans le but de ramener la concorde entre eux, il se rendit à la ville de Tezcuco et de là, comme on était sur le bord de la lagune, il prit place dans deux grandes embarcations et il s'en vint à la ville de Mexico avec deux prêtres, un moine et tout son bagage. Son voyage fut connu dans la capitale avant qu'il y parvînt. On en sortit pour aller le recevoir en grande pompe avec croix, clergé, moines, municipalité, conquistadores, caballeros et tous les soldats qui se trouvaient à Mexico. Lorsque l'é-

vêque se fut reposé deux jours, le Trésorier en fit son intermédiaire pour qu'il se rendît là où Cortès se trouvait en ce moment, afin de l'attirer à lui et le convaincre de revenir à Mexico en lui annonçant que l'ordre d'exil était levé. Le prélat, se conformant à ce désir, engagea en effet des pourparlers pour cette réconciliation; mais il ne put rien obtenir de Cortès qui se rendit de Tezcuco à Tlascala, ainsi que je l'ai dit, très-bien accompagné par un nombreux cortége de caballeros et de toute espèce de personnes. Il ne s'occupait que du soin de réunir tout l'or et l'argent qu'il lui serait possible, pour aller en Castille. En sus de ce qu'on lui payait des tributs de ses villages, il mettait en gage des rentes et des Indiens prêtés par ses amis. Le capitaine Gonzalo de Sandoval et Andrès de Tapia faisaient également leurs préparatifs. Ils recueillaient dans leurs possessions tout l'or et tout l'argent qu'ils pouvaient, car ils devaient partir avec leur chef.

Pendant que Cortès était à Tlascala, un grand nombre d'habitants d'autres villes, ainsi que des soldats qui n'avaient point de commanderies d'Indiens, allèrent lui rendre visite. Les caciques de Mexico couraient se mettre à son service. Comme les hommes amis de troubles, de scandales et de changements ne manquent jamais, des gens de cette sorte allaient lui dire que, s'il voulait se proclamer roi de la Nouvelle-Espagne, le moment serait opportun et qu'ils étaient là pour le soutenir. Cortès fit arrêter deux individus qui venaient lui faire ces propositions; il leur adressa de violentes réprimandes, les appelant traîtres, et il fut sur le point de les faire pendre. Il reçut encore une lettre de Mexico que d'autres bandits lui adressèrent en lui parlant de la même manière. C'était, disait-on, dans le but de le tenter et d'en obtenir quelque parole compromettante au sujet de cette vilaine affaire. Mais comme Cortès était avant tout un loyal serviteur de Sa Majesté, il répondit à ceux qui venaient avec de tels desseins qu'ils ne se présentassent plus devant lui pour parler de pareilles trahisons, et il les menaça de les faire pendre. Sans plus tarder, il écrivit à l'évêque pour l'avertir de ce qui se passait et l'engager à dire au Trésorier qu'en sa qualité de gouverneur il eût à faire châtier les traîtres qui venaient lui donner de tels conseils, sans quoi il les enverrait lui-même au supplice.

Laissons Cortès préparer, à Tlascala, son voyage en Castille, et revenons au Trésorier, au Factor et au Veedor. Ainsi qu'il y avait des bandits partisans de bruits et de querelles, qui allaient s'adresser à Cortès, il y en avait aussi qui disaient au Trésorier et au Factor que Cortès préparait du monde pour venir les massacrer, sous le prétexte que c'était pour aller en Castille; que les caciques de Mexico, de Tezcuco, de Tlascala, et de la plus grande partie des villages situés autour de la lagune, se trouvaient actuellement en sa compagnie, attendant

l'ordre d'entrer en campagne. Le Factor, le Veedor et le Trésorier en arrivèrent alors à croire qu'il voulait les faire périr; aussi, afin de savoir la vérité à cet égard, envoyèrent-ils importuner l'évêque pour qu'il daignât s'informer de ce qu'il en était. Ils écrivirent même à Cortès en lui faisant mille promesses et en lui demandant leur pardon. L'évêque trouva la proposition raisonnable et regarda sa mission de conciliateur comme une bonne occasion de visiter Tlascala. Quand il eut vu Cortès, la réception que lui fit toute cette province, la grande loyauté du conquistador, et su ce qu'il avait fait en arrêtant les bandits, ce qu'il avait écrit au gouvernement à ce propos, il s'empressa d'envoyer des messagers au Trésorier pour lui assurer que Cortès était un très-loyal caballero aussi bien qu'un grand serviteur de Sa Majesté; qu'il pourrait figurer en notre temps parmi les plus fameux soutiens de la couronne royale; que l'unique chose à laquelle il pensait était de se préparer à visiter Sa Majesté, et que l'on pouvait abandonner tout soupçon de ce qu'on avait craint. Il ajoutait encore dans sa lettre que le Trésorier avait pris une mesure peu judicieuse en condamnant Cortès à l'exil; il employait à ce propos les paroles suivantes : « O seigneur Trésorier Alonso de Estrada, comme vous avez indignement gâté cette affaire! »

En cessant de parler de cette lettre, je ne me souviens pas bien si Cortès revint à Mexico pour dicter sa volonté aux personnes qui devaient être chargées de sa maison et du recouvrement de ses tributs; mais je me rappelle qu'il donna son principal pouvoir au licencié Juan Altamirano, à Diego de Ocampo, à Alonso Valiente et à Santa Cruz, de Burgos, mais surtout à Altamirano. Il avait réuni un grand nombre d'oiseaux différents de ceux de Castille, — chose bien digne d'être vue — deux tigres, plusieurs barriques de liquidambar, du baume durci, un autre baume liquide comme de l'huile, quatre Indiens passés maîtres dans l'art de faire voltiger des baguettes avec les pieds, jeu remarquable pour la Castille et pour n'importe quel pays; d'autres Indiens encore, adroits danseurs, faisant des poses qui laisseraient croire qu'ils volent dans les airs; il emmenait trois Indiens bossus et nains dont le corps était monstrueusement replié. Il devait montrer enfin des Indiens et des Indiennes dont la peau était toute blanche et que leur grande blancheur empêchait de voir clair. Les caciques de Tlascala le supplièrent d'admettre en sa compagnie trois enfants des principaux personnages de la province; l'un d'eux était fils de Xicotenga, l'aveugle, qui s'appela aussi don Lorenzo de Vargas; il s'adjoignit encore quelques caciques mexicains. Pendant qu'il préparait ainsi son départ, il reçut de Vera Cruz la nouvelle que deux navires bons voiliers venaient d'y arriver, apportant des lettres de Castille. Ce qu'elles disaient, je le vais conter à la suite.

CHAPITRE CXCV

Comme quoi vinrent d'Espagne des lettres pour Cortès du cardinal de Siguenza don Garcia de Loyosa qui était président des Indes et fut ensuite archevêque de Séville, et de plusieurs autres caballeros, afin qu'en tout état de choses il partît sans retard pour la Castille ; et on lui apporta la nouvelle que son père Martin Cortès était mort ; et ce qu'il fit à ce sujet.

J'ai dit dans le chapitre qui précède ce qui était arrivé entre Cortès, le Trésorier, le Factor et le Veedor, ainsi que le motif qui avait fait exiler de Mexico le conquistador. J'ai dit aussi que l'évêque de Tlascala tenta deux fois de jouer le rôle de conciliateur, mais que jamais Cortès ne voulut répondre ni à des lettres, ni à n'importe quelle conversation, et qu'il se prépara pour aller en Castille. Ce fut alors que lui vinrent des lettres de don Garcia de Loyosa, du duc de Bejar et de quelques autres caballeros, lui disant que, comme il était absent, des plaintes étaient faites à Sa Majesté pour prétendre qu'il avait commis de méchantes actions et fait donner la mort à des gouverneurs envoyés par Sa Majesté. On lui faisait par conséquent comprendre la nécessité de son retour pour laver son honneur. On lui donnait en même temps la nouvelle de la mort de son père, Martin Cortès. En lisant ces lettres, il éprouva le double grand regret d'apprendre qu'il avait perdu son père et de se voir accuser de choses d'une fausseté évidente. Il redoubla son deuil, car il le portait encore, en ce temps-là, pour la mort de sa femme doña Catalina Juarez la Mercayda. La perte de son père lui causa un grand chagrin. Il fit célébrer, à son intention, le mieux qu'il put, une cérémonie funèbre.

Si jusque-là Cortès avait eu un grand désir d'aller en Castille, ce fut bien plus encore à partir de ce moment, et il pressa davantage son départ. Il donna l'ordre de partir pour Vera Cruz à un de ses majordomes nommé Pedro Ruis de Esquivel, natif de Séville, afin de lui acheter deux navires qui venaient d'y arriver et qu'on lui disait être neufs et bons voiliers. Esquivel s'approvisionna de biscuits, de porcs, de viande salée et de tout ce qui concernait les vivres du bord, largement, ainsi qu'il convenait à un grand seigneur aussi riche que Cortès l'était. Il acheta dans ce but toutes choses qu'on pouvait se procurer dans la Nouvelle-Espagne, bonnes pour les traversées de mer et pouvant s'y conserver. Il en prit tant qu'il en restait encore à bord quand il arriva en Castille, à ce point même et d'un si grand nombre d'espèces, qu'il y eût eu pour l'entretien de deux navires pendant deux années, quand même ils auraient porté plus de monde.

Le majordome s'en fut donc par la lagune de Mexico avec une grande canoa, pour se rendre au village d'Ayotzingo où se trouve le

débarcadère. Il prit ce chemin pour aller plus vite exécuter ce que Cortès lui commandait. Il emmenait six Indiens mexicains et un nègre avec un certain nombre de lingots d'or qui devaient servir à l'achat des navires. Quelqu'un l'attendit en embuscade sur le lac même et lui donna la mort. On ne put jamais connaître l'auteur du crime. La canoa, les six Indiens et le nègre rameurs ne reparurent plus. Quatre jours plus tard Esquivel seul fut retrouvé sur un petit îlot, à moitié dévoré déjà par les oiseaux de proie. Beaucoup de soupçons se firent jour au sujet de la mort de ce majordome, parce que, disait-on, il était homme à se vanter des aventures qui lui arrivaient avec les petites et les grandes dames. On ajoutait différentes autres méchantes choses qu'on l'accusait de faire et que je crois ne pas devoir spécifier dans ce récit. Il en résultait qu'il n'était pas aimé; aussi ne fit-on pas de grandes recherches sur les causes et les auteurs de sa mort, de sorte que le mystère ne fut jamais éclairci. Que Dieu lui pardonne!

Cortès s'empressa d'envoyer d'autres majordomes pour régler l'affaire de ces navires, y charger les vivres et embarquer les barriques de vin. Il fit publier partout qu'il offrait le passage gratuit, y compris les vivres, à quiconque voudrait aller en Castille avec l'autorisation du gouverneur. Cela fait, Cortès, accompagné de Gonzalo de Sandoval, de Tapia et d'autres caballeros, partit pour la Vera Cruz où il s'embarqua après s'être confessé et avoir reçu la communion. Notre Seigneur Dieu lui fit la grâce d'un si bon voyage qu'il arriva en Castille en quarante et un jours sans s'être arrêté à la Havane ni dans aucune autre île. Il fut débarquer non loin de la ville de Palos, près de Notre-Dame de la Ravida. Quand les voyageurs se virent à terre, ils tombèrent à genoux, levèrent les mains au ciel et rendirent grâces à Dieu pour les faveurs qu'ils en recevaient sans cesse. Leur arrivée en Castille eut lieu au mois de décembre de l'an 1527. Gonzalo de Sandoval débarquait, paraît-il, très-souffrant, de sorte qu'aux grandes joies succédèrent les tristesses, car, bien peu de jours après, Dieu permit qu'il fût enlevé de ce monde dans la ville de Palos et dans l'hôtellerie d'un cordier, fabricant de voiles, câbles et cordages. Cet hôtelier vola treize lingots d'or à Sandoval avant qu'il mourût, et sous ses yeux. Le voleur eut soin de choisir le moment où il n'y avait personne en compagnie du malade, car, agissant de ruse, il avait envoyé ses serviteurs chercher Cortès en toute hâte à la Ravida. Sandoval vit retirer les lingots de la caisse où ils étaient enfermés, mais il n'osa pousser aucun cri, parce que, faible, maigre et souffrant comme il était, il craignit que ce méchant homme ne lui appliquât l'oreiller ou le matelas sur la bouche pour l'étouffer. Le cordier ayant pris la fuite se réfugia en Portugal avec son or, et on ne put jamais en rien obtenir.

Lorsque Cortès apprit que Sandoval était au plus mal, il se transporta en toute hâte dans l'endroit où se trouvait son ami. Le malade lui rapporta la mauvaise action de l'hôtelier qui lui avait enlevé ses lingots d'or et s'était enfui. On eut beau mettre beaucoup de zèle à le ravoir, comme le voleur se trouvait en Portugal, on ne put empêcher qu'il gardât tout. Mais l'état de Sandoval ne cessant d'empirer chaque jour, les médecins qui le soignaient lui conseillèrent de se confesser, de recevoir les saints sacrements et de faire son testament. Il accomplit ces devoirs avec la plus grande dévotion. Il institua plusieurs legs en faveur des pauvres et des monastères; il nomma Cortès pour son exécuteur testamentaire. Ses légataires furent ses sœurs, dont l'une se maria, plus tard, avec un fils bâtard du comte de Medellin. Ses devoirs spirituels étant remplis et son testament fait, il rendit son âme à Notre Seigneur Dieu qui l'avait créée. Sa mort causa un regret général; on inhuma ses restes avec la plus grande pompe possible dans le monastère de la Ravida. Cortès et tous les caballeros qui étaient avec lui se vêtirent de deuil. Que Dieu lui pardonne! *Amen!*

Cortès envoya immédiatement des courriers à Sa Majesté, au cardinal de Sigunenza, au duc de Bejar, au comte d'Aguilar et à d'autres caballeros, pour leur faire savoir qu'il avait débarqué dans ce port, et que Gonzalo de Sandoval venait de mourir. Il fit ressortir ses qualités personnelles et les grands services qu'il avait rendus à Sa Majesté, assurant que ce fut un capitaine grandement renommé, soit pour commander aux autres, soit pour sa propre valeur au combat. En recevant les lettres, Sa Majesté se réjouit de l'arrivée de Cortès, en même temps qu'Elle éprouva le plus grand regret pour la mort de Sandoval, dont la personnalité généreuse Lui était connue. Cette fin malheureuse fut vivement sentie par le cardinal don Garcia de Loyosa et par le Conseil royal des Indes. Le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et d'autres caballeros firent également éclater leur joie, mais ne manquèrent pas de témoigner de leur tristesse à propos de la perte de Sandoval. Bientôt le duc de Bejar et le comte d'Aguilar allèrent ensemble faire des rapports plus étendus à Sa Majesté, qui avait déjà la lettre de Cortès. Le duc de Bejar dit en l'abordant qu'il n'avait jamais douté de la grande loyauté de celui dont il s'était porté caution, qui avait rendu de si remarquables services à Sa Majesté, et qui était prêt à témoigner de ses loyales intentions en toutes choses, ainsi que ses devoirs envers son Roi et seigneur l'y obligeaient, et comme il l'avait prouvé par ses œuvres. Le duc dit ces paroles parce qu'au temps des accusations contre Cortès devant Sa Majesté il avait offert trois fois sa tête et ses dignités comme caution en faveur de ce général et de nous tous qui marchions avec lui, pour garantir que nous étions de loyaux et excellents serviteurs de Sa Majesté, et dignes des

plus grandes faveurs (car en ce temps-là le Pérou n'était point encore découvert, et il n'existait rien jusqu'alors de sa renommée, qui vint plus tard).

Sa Majesté s'empressa de donner l'ordre qu'on rendît les plus grands honneurs à Cortès dans toutes les villes et bourgs où il passerait. Le duc de Medina-Sidonia lui fit à Séville une réception magnifique et lui offrit en présent d'excellents chevaux. Après s'être reposé deux jours dans cette ville, il hâta le pas pour aller à Notre-Dame de Guadalupe faire sa neuvaine. Il eut l'heureuse chance qu'en ce moment s'y était rendue aussi la señora doña Maria de Mendoza, femme du grand commandeur de Leon, don Francisco de Los Cobos, accompagnée de plusieurs dames de haut rang, entre autres une jeune demoiselle, sa sœur, qui se maria deux ans plus tard avec l'adelantado des Canaries. Lorsque Cortès le sut, il en éprouva une grande joie. Il s'empressa d'aller faire ses dévotions à Notre-Dame, de distribuer des aumônes aux pauvres, et de donner ses ordres pour la célébration de messes. Cela fait, revêtu des habits de deuil qu'il portait pour son père, pour sa femme et pour Gonzalo de Sandoval, il se fit entourer des caballeros qu'il avait amenés de la Nouvelle-Espagne et d'autres qui étaient accourus lui offrir leurs services, et il fut présenter ses respectueux hommages à la señora doña Maria de Mendoza, à la demoiselle sa sœur, qui était fort belle, et aux autres dames venues avec elles.

Cortès était en tout un caballero accompli et de belle humeur; la renommée de ses hauts faits remplissait la Castille; il ne manquait ni de grâce ni d'expression dans sa causerie; il se montrait surtout très-généreux, et, comme il en avait les moyens, il commença à offrir de magnifiques dons en joyaux d'or de différents modèles à toutes les dames qui étaient présentes. Après les bijoux, il offrit des panaches en plumes vertes parsemées de paillettes d'argent et d'or mêlées de perles. En tout ce qu'il distribua, il eut soin d'accentuer ses préférences pour la señora doña Maria de Mendoza et sa sœur. Après avoir fait ces riches distributions, il donna à la jeune demoiselle, pour elle seule, quelques palets en or très-fin pour qu'ils servissent à faire des bijoux. Ensuite il fit distribuer beaucoup de liquidambar et du baume pour des parfums. Il ordonna aux Indiens jongleurs de donner une représentation devant ces dames en jouant des bâtons avec leurs pieds, ce qui causa à celles-ci beaucoup de plaisir et même de l'admiration. Outre cela, Cortès ayant su que sur la route où avait passé la jeune demoiselle, une de ses mules s'était cassé une jambe de devant, il fit acheter secrètement une excellente paire de ces animaux, et ordonna qu'on les remît au majordome qui était au service de la señora. Il resta dans le bourg de Guadalupe jusqu'à ce que les dames partissent pour la cour, qui en ce temps-là résidait à Tolède. Il les accompagna,

les servit, les fêta par des banquets, et sut enfin, selon son habitude, se montrer si plein d'égards, que la señora doña Maria de Mendoza offrit de le marier avec sa sœur. Si Cortès n'eût pas été déjà fiancé avec la señora doña Juana de Guzman, nièce du duc de Bejar, certainement il eût pu, par cette union, obtenir les plus grandes faveurs du grand commandeur de Leon, ainsi que de la señora doña Maria de Mendoza, sa femme, et Sa Majesté lui eût donné, en ce cas, le gouvernement de la Nouvelle-Espagne.

Ne parlons donc plus de ce mariage, puisque toutes les choses sont conduites et guidées par la main de Dieu. Je dirai seulement que la señora doña Maria de Mendoza écrivit au grand commandeur de Leon, son mari, pour exalter grandement les mérites de Cortès, assurant que la renommée de ses héroïques hauts faits n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait pu connaître de ses qualités personnelles, de sa conversation et de sa générosité. Elle fit ressortir d'autres mérites qu'elle avait reconnus en lui, ainsi que les bons offices qu'elle lui devait. Elle priait, en conséquence, son mari de le tenir pour son bon serviteur, et de le faire connaître à Sa Majesté, en La suppliant de répandre sur lui ses faveurs. Le commandeur, en lisant la lettre de sa femme, en éprouva de la joie et, comme il était le familier de l'Empereur le plus en faveur dans ces temps-là, il montra cette lettre à Sa Majesté, en La priant d'honorer Cortès en toute chose, ce qu'Elle fit assurément, ainsi que je vais bientôt l'expliquer. De leur côté, le duc de Bejar et l'amiral dirent à Cortès qu'en apprenant son arrivée en Castille, Sa Majesté avait témoigné son désir de le voir et de le connaître après en avoir reçu tant de services, et entendu contre lui tant de plaintes au sujet des méchancetés et des perfidies dont on le prétendait coupable. Lorsque Cortès arriva à la cour, Sa Majesté lui fit réserver un logement. Le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et d'autres grands seigneurs leurs parents allèrent au-devant de lui en l'entourant des plus grands égards.

Le lendemain, l'autorisation lui en étant accordée, il fut se mettre aux pieds de Sa Majesté, en se faisant accompagner et honorer du duc de Bejar, de l'amiral, et du grand commandeur de Leon. Après avoir demandé la parole, il tomba à genoux sur le sol ; mais Sa Majesté s'empressa de lui donner l'ordre de se relever. Alors il commença à détailler les grands et remarquables services qu'il avait rendus, les événements de ses conquêtes, son voyage à Honduras, les trames ourdies à Mexico par le Factor et le Veedor, et tout ce qui se présenta à ses souvenirs. Mais comme le récit en eût pu devenir trop prolongé, ne voulant point ennuyer l'Empereur, il lui dit : « Votre Majesté sera sans doute fatiguée de m'entendre, et il n'est pas juste qu'un sujet de ma sorte ait la hardiesse d'abuser des bontés d'un aussi grand Empereur et Roi du monde que l'est Votre Majesté. Comme

ma langue n'est point habituée à parler à Votre Royale Personne, et qu'il pourrait arriver que mes paroles n'exprimassent pas les événements, avec tout le respect que je Lui dois, j'ai apporté ce mémoire dans lequel Votre Majesté pourra voir — si Elle a la bonté de le lire — tous les faits en détail et tels qu'ils se sont passés. » Cela dit, Cortès tomba encore à genoux pour baiser les pieds de Sa Majesté à l'occasion de la grande faveur dont Elle venait de l'honorer en daignant l'écouter. Mais l'Empereur notre seigneur le fit lever, tandis que l'amiral et le duc de Bejar déclaraient à Sa Majesté qu'il était digne des plus grands honneurs. Incontinent Cortès fut nommé marquis del Valle. L'Empereur lui fit attribuer à ce propos un certain nombre de villages ; il allait même lui faire donner le manteau de Saint-Jacques, mais comme on n'avait pas pris soin d'y assigner un revenu, il n'en fut pas question pour le moment. A la vérité, je ne saurais dire comment cela se passa. Cortès fut nommé en outre capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud. A l'annonce de cette nouvelle faveur, il fléchit le genou encore une fois pour se mettre aux pieds du Roi, mais Sa Majesté lui ordonna de se relever.

Après ces grandes libéralités royales, quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée à Tolède, lorsque Cortès tomba malade et arriva à telle extrémité, qu'on crut qu'il allait mourir. Le duc de Bejar et le grand commandeur don Francisco de Los Cobos supplièrent Sa Majesté, en considération de ses grands services, de vouloir bien le visiter dans sa demeure avant qu'il mourût. L'Empereur, accompagné des ducs, marquis et comtes, et de don Francisco de Los Cobos, lui rendit visite, en effet. Ce fut là une insigne faveur, et toute la cour en était convaincue. Lorsque Cortès fut rétabli, comme il était devenu un grand familier de Sa Majesté, et que le comte de Nasao, le duc de Bejar et l'amiral de Castille l'honoraient de leurs faveurs, un dimanche qu'il fut à la messe, Sa Majesté étant déjà rendue à l'église avec les ducs, marquis et comtes, tous sur leurs siéges conformément au cérémonial et à la qualité de chacun, Cortès se présenta un peu tard, avec intention, passa devant ces illustres seigneurs en relevant ses basques de deuil, et il fut s'asseoir près du comte de Nasao qui occupait le siége le plus rapproché de l'Empereur. L'ayant vu passer ainsi devant tant de grands seigneurs, on en murmura, voyant en cela la conduite d'un présomptueux, d'un audacieux même ; on la traita d'irrévérence indigne de l'homme dont on vantait la bonne tenue. Or, parmi ces ducs et marquis se trouvaient le duc de Bejar, l'amiral de Castille et le comte d'Aguilar. Ils dirent que ce fait de Cortès ne devait pas être attribué à un manque d'égards, puisque Sa Majesté, voulant l'honorer, lui avait ordonné de s'asseoir auprès du comte de Nasao. Au surplus, Sa Majesté avait

fait observer que Cortès et ses compagnons d'armes avaient conquis tant de pays, que toute la chrétienté avait des devoirs envers lui, tandis qu'eux tous avaient hérité leurs titres et dignités de leurs ancêtres à qui revenait le mérite des services rendus. Le duc de Bejar ajoutait que c'était parce que Cortès était fiancé avec sa nièce que Sa Majesté désirait qu'il fût honoré.

Du reste, je dois dire que, se voyant à ce point le favori de l'Empereur, du comte de Nasao, du duc de Bejar et même de l'amiral, possesseur, au surplus, du titre de marquis, Cortès s'accoutuma à attacher un tel prix à sa personne qu'il en arriva à ne plus faire le cas qu'il devait des gens qui avaient contribué à son élévation en l'honorant de leur aide pour que Sa Majesté le fît marquis. Dans ce cas étaient le cardinal fray Garcia de Loyosa, Cobos, la señora doña Maria de Mendoza, et les membres du Conseil royal des Indes. Cortès n'en tenait plus aucun compte et réservait tous ses égards pour le duc de Bejar, le comte de Nasao et l'amiral. Bien convaincu d'ailleurs que sa réussite était assurée par le seul fait d'être le familier de seigneurs si considérables, il se mit à supplier Sa Majesté, avec la plus grande insistance, de lui faire la grâce du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Il étalait à nouveau ses services à ce sujet et promettait qu'étant gouverneur il s'en irait par la mer du Sud découvrant des îles et des pays très-riches. Il offrait à cette occasion sa personne avec des protestations nouvelles, mettant en avant encore une fois, comme intercesseurs, le comte de Nasao, le duc de Bejar et l'amiral. Mais Sa Majesté lui répondit qu'il eût à rester satisfait du marquisat bien renté dont Elle lui avait fait présent, en considérant qu'Elle devait donner aussi à ceux qui l'avaient aidé à conquérir le pays et qui le méritaient certainement, attendu que, l'ayant conquis, il était bien naturel qu'ils en eussent la jouissance.

A partir de ce moment commença la décadence du grand prestige de Cortès, parce que, au dire de beaucoup de personnes, le cardinal président et les autres membres du Conseil royal des Indes avaient eu une réunion avec l'assistance de Sa Majesté au sujet des affaires et des récompenses du conquistador, et la conclusion en avait été qu'on ne devait pas le nommer gouverneur. D'autres prétendaient que le grand commandeur et la señora doña Maria de Mendoza lui furent contraires, parce qu'il ne faisait plus aucun cas de leurs personnes. Que ce soit pour l'une ou pour l'autre raison, le fait est que l'Empereur ne voulut plus l'entendre, quoi que l'on fît auprès de Lui au sujet de ce gouvernement. Sa Majesté partit, en ce temps-là, pour aller s'embarquer à Barcelone et se rendre en Flandre. Plusieurs ducs et marquis l'accompagnèrent, et Cortès ne cessait de les employer pour supplier l'Empereur de le nommer à cette dignité, jusqu'à ce que Sa Majesté répondît au comte de Nasao qu'il eût à ne plus Lui parler à ce sujet,

attendu que Cortès avait déjà reçu un marquisat dont la rente dépassait celle que le comte de Nasao lui-même retirait de toute sa situation.

Nous laisserons Sa Majesté s'embarquer en Lui souhaitant un bon voyage, pour en revenir à Cortès et parler des grandes fêtes que l'on fit à propos de son mariage, non moins que des riches bijoux qu'il donna à la señora doña Juana de Zuñiga. La richesse en fut telle, qu'au dire de qui les avait vus il n'en fut jamais donné de plus estimés en Castille. C'est à tel point que la Sérénissime Impératrice doña Isabel avait eu le désir de les posséder, après avoir entendu ce que lui en disaient les lapidaires. On assurait même qu'en lui faisant présent de quelques-uns de ces bijoux, Cortès s'était trompé dans le choix, ou bien qu'intentionnellement il n'avait pas voulu lui en donner d'aussi beaux qu'à la marquise sa femme.

Je veux encore rappeler le souvenir d'autres choses qui arrivèrent à Cortès, du temps qu'il était à la cour. Il triomphait très-joyeusement. Quelques personnes qui venaient d'Espagne et qui s'étaient trouvées en sa compagnie nous dirent que la Sérénissime Impératrice doña Isabel ne s'intéressait plus aux affaires de Cortès, comme Elle le faisait au début de son séjour à la cour, parce qu'Elle était parvenue à connaître son ingratitude envers le cardinal, le Conseil royal des Indes et même le grand commandeur de Leon, ainsi qu'à l'égard de la señora doña Maria de Mendoza. Elle avait su, en outre, qu'il possédait des pierres précieuses supérieures à celles dont il Lui fit présent. Malgré cela, cependant, Elle ordonna au Conseil royal des Indes de l'aider en toutes choses. Ce fut alors que Cortès prit l'engagement d'envoyer par la mer du Sud deux grands navires de guerre bien pourvus, avec soixante-dix soldats et leurs capitaines, bien armés de toutes armes, le tout à ses frais, pour aller découvrir des îles et d'autres pays, à la condition que certaines faveurs lui seraient assurées à propos de chaque découverte. Je m'en remets aux conventions qui furent écrites alors, parce que je ne m'en souviens plus.

En ce même temps se trouvait à la cour également don Pedro de la Cueba, grand commandeur d'Alcantara, frère du duc d'Albuquerque. C'était ce même caballero que Sa Majesté avait désigné pour aller à la Nouvelle-Espagne avec un grand nombre de soldats et l'ordre de trancher la tête à Cortès s'il le trouvait coupable, ainsi qu'à toute autre personne convaincue de quelque acte contraire au service de Sa Majesté. En voyant Cortès déjà fait marquis par Sa Majesté et marié avec la señora doña Juana de Zuñiga, il en éprouva une grande joie. Des relations journalières s'établirent entre le commandeur don Pedro de la Cueba et le marquis don Fernando Cortès. Or, le commandeur fit joyeusement observer à son nouvel ami que s'il avait été à la Nouvelle-Espagne avec le nombre de soldats qui fut décrété, l'eût-il

trouvé innocent, on n'aurait pu éviter de faire tomber sur Cortès les frais de l'expédition qui se seraient montés à plus de trois cent mille piastres; d'où il résultait que Cortès avait bien mieux fait de venir en personne s'entendre avec Sa Majesté. D'autres conversations nombreuses eurent encore lieu, je ne les rapporterai pas ici. Des personnes qui y assistaient nous les écrivaient de Castille, avec toutes les circonstances que j'ai déjà consignées dans mon récit. Nos procureurs aussi avaient soin de nous tenir au courant de toutes choses, et Cortès lui-même ne manquait pas d'écrire au sujet des grandes faveurs qu'il obtenait de Sa Majesté; mais il se garda bien de parler des causes qui l'avaient empêché d'être gouverneur.

Je dirai maintenant que, peu de jours après qu'il fut fait marquis, Cortès envoya un messager à Rome pour baiser en son nom les pieds sacrés de Notre Saint Père le Pape Clément, parce qu'Adrien, qui s'était tant occupé de nous, était mort depuis trois ou quatre ans. Ce fut un hidalgo nommé Juan de Herrada qui partit en qualité de son envoyé. Il adressa, par son entremise, à Sa Sainteté, des pierres précieuses, des bijoux en or, et deux Indiens jonglant avec les pieds. Il fit longuement le rapport de son arrivée en Castille, des pays qu'il avait conquis et des services qu'il avait rendus à Dieu d'abord et à notre grand Empereur ensuite. Cela se trouvait accompagné d'un long mémoire détaillant l'étendue des pays, la nature de leurs produits, les Indiens idolâtres devenus chrétiens et beaucoup d'autres choses qu'il convenait de dire à Notre Très-Saint Père. Comme je n'ai jamais connu bien en détail ce qu'on nous rapportait à cet égard, je cesserai d'en parler. Je dois dire cependant que j'appris tout ce que je viens de raconter par Juan de Herrada lui-même, lorsqu'il vint de Rome à la Nouvelle-Espagne. Nous sûmes alors que Cortès avait supplié Sa Sainteté de vouloir bien diminuer le montant des dîmes. Et pour que les curieux lecteurs sachent bien ce que c'était que ce Juan de Herrada, je dirai que ce fut un bon soldat et qu'il était avec nous à Honduras, lorsque nous y fûmes avec Cortès. A son retour de Rome, il alla au Pérou, et là, don Diego de Almagro le choisit comme gouverneur de son fils don Diego le jeune; car il avait été le familier d'Almagro, c'est-à-dire de celui-là même qui commandait en qualité de capitaine les hommes dont Francisco Pizarre le vieux fut victime. Herrada devint plus tard mestre de camp d'Almagro le jeune.

Revenons-en à dire ce qui arriva à Juan de Herrada à Rome. Lorsqu'il eut baisé les pieds de Sa Sainteté, offert les présents que Cortès Lui envoyait et présenté les Indiens jongleurs, Sa Sainteté estima fort cette conduite à son égard et dit qu'Elle rendait grâces à Dieu pour la découverte de tant de pays et pour la conversion d'un si grand nombre d'hommes qui avaient embrassé notre sainte foi. Elle ordonna qu'on fît des processions et que tout le monde offrît à Dieu des actions

de grâces pour cet événement. Elle assura que Cortès et ses soldats avaient rendu de grands services à Dieu, à l'Empereur don Carlos notre seigneur et à toute la chrétienté, ajoutant que nous étions dignes de toutes les faveurs. Bientôt le Saint Père nous envoya des bulles absolvant nos fautes et tous nos péchés, avec des indulgences pour les hôpitaux et les églises. A l'exemple de son prédécesseur Adrien, Sa Sainteté proclama bons et bien faits tous les actes de Cortès dans la Nouvelle-Espagne; mais j'ignore si Elle fit quelques concessions dans la question des dîmes. Le Saint Père écrivit à Cortès en réponse à sa lettre. Je n'ai point su le contenu de sa missive. Je ne puis transcrire ici que ce que je parvins à savoir par Juan de Herrada et par un soldat nommé Campo, qui venaient de Rome. Après avoir séjourné à Rome dix jours, et fait travailler les Indiens jongleurs devant Sa Sainteté et les cardinaux, à leur grand contentement, Juan de Herrada eut l'honneur d'être nommé comte palatin par le Saint Père qui, en outre, lui fit donner une certaine quantité de ducats pour son retour, avec une lettre de recommandation pour l'Empereur notre seigneur, afin d'en obtenir qu'il fût nommé capitaine et qu'on lui donnât de bons Indiens en *encomienda*. Comme Cortès n'était plus rien dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne et que, du reste, il ne faisait pour lui aucune des choses demandées par le Saint Père, Herrada s'en alla au Pérou, où il fut capitaine.

CHAPITRE CXCVI

Comme quoi, Cortès étant en Castille, avec le titre de marquis, l'Audience royale vint à Mexico; de quoi elle s'occupa.

Cortès étant en Castille avec le titre de marquis, l'Audience royale arriva à Mexico, conformément aux ordres de Sa Majesté. Son président était ce même Nuño de Guzman qui avait gouverné le Panuco. Quatre licenciés venaient pour auditeurs : on les nommait Matienzo, né en Biscaye ou près de la Navarre; Delgadillo, de Grenade, et un certain Maldonado, de Salamanque. Je ne veux pas dire le licencié Alonso Maldonado, le bon, qui fut le gouverneur de Guatemala. Vint aussi un licencié nommé Parada, habitant de l'île de Cuba. Ces auditeurs étant arrivés à Mexico, il leur fut fait une grande réception aux portes mêmes de la ville. Quinze jours après leur arrivée, ils se mirent à l'œuvre et se montrèrent très-zélés, et fort intègres dans l'administration de la justice. Ils avaient des pouvoirs aussi étendus que jamais Vice-Roi ou président les put avoir, pour faire leurs *repartimientos* perpétuels, avec ordre de préférer les conquistadores à

tous autres et de leur faire beaucoup de concessions, conformément aux désirs de Sa Majesté. En même temps ils envoyèrent annoncer leur installation à toutes les villes et bourgs occupés par les Espagnols dans la Nouvelle-Espagne, pour qu'on y nommât des procureurs, chargés de présenter les mémoires et les recensements des Indiens de chaque province, afin d'en faire la répartition perpétuelle. En peu de jours, on vit se réunir à Mexico tous les fondés de pouvoirs des villes et des bourgs et tous les conquistadores. J'étais en ce temps-là dans la capitale, en qualité de procureur-syndic de la ville de Guazacualco, où j'avais ma résidence. En voyant les avis donnés par le président et les auditeurs, je retournai précipitamment à Guazacualco pour contribuer à élire ceux qui devaient aller à Mexico en qualité de procureurs de la répartition perpétuelle. Dès mon arrivée il y eut des contrariétés nombreuses au sujet de cette élection, parce que quelques-uns voulaient qu'on élût leurs amis, tandis que d'autres s'y refusaient. Enfin il résulta des votes que le capitaine Luis Marin et moi fûmes les élus.

Lorsque les procureurs de la plus grande partie des villes et des bourgs furent réunis à Mexico, nous demandâmes qu'on procédât aux *repartimientos* perpétuels, ainsi que Sa Majesté l'avait ordonné. Mais en ce moment-là Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo étaient sens dessus dessous, parce que les deux autres auditeurs, Maldonado et Parada, étaient morts de douleur de côté aussitôt leur arrivée à la capitale[1]. Si Cortès avait été là, la méchanceté de quelques gens l'eût accusé de les avoir fait périr. Quoi qu'il en soit, ce malheur fut cause que la répartition ne se fit point de la manière que Sa Majesté l'avait ordonnée. Quelques personnes qui étaient en mesure de bien savoir les choses prétendirent que ce fut l'œuvre du Factor Salazar, qui était devenu l'ami de Nuño de Guzman et de Delgadillo, au point qu'on ne faisait plus que sa volonté, de sorte que tout aboutit au résultat qu'il avait conseillé, c'est-à-dire que pour rien au monde il ne serait fait de répartition perpétuelle, de crainte que, si on l'effectuait, les gouvernants ne fussent plus aussi maîtres de la situation. Il était naturel de croire, en effet, que les conquistadores et les colons n'auraient plus pour eux le même respect dès lors qu'on ne pourrait ni leur enlever des Indiens, ni leur en donner plus que ceux attribués par le partage; tandis que, dans le cas contraire, les gouvernants conserveraient toujours la haute main sur eux, avec la prérogative de donner et d'ôter autant qu'ils le voudraient, s'assurant ainsi les moyens les plus sûrs d'être riches et puissants. Il fut en même temps convenu entre le Factor, Nuño de Guzman et Delgadillo que le premier irait en Castille demander pour Nuño de Guzman la place de gouverneur

1. Encore la pneumonie.

de la Nouvelle-Espagne, parce qu'ils avaient su que Cortès n'était plus en faveur auprès de Sa Majesté autant que lors de son arrivée en Castille, et que cet emploi lui avait été refusé malgré les puissantes intercessions que l'on fit agir auprès de L'Empereur. Le Factor, donc, s'embarqua à bord d'un navire appelé *la Sornosa;* mais il fut jeté par une tempête sur la côte du Guazacualco où il réussit à se sauver au moyen d'un canot. De là il revint à Mexico. Il n'alla donc pas en Castille.

Je dirai maintenant à quoi s'occupèrent Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo, aussitôt qu'ils furent arrivés à Mexico. Leur première mesure fut d'ouvrir, au sujet du Trésorier Alonso de Estrada, une enquête dont les résultats lui furent favorables. S'il eût été aussi ferme que nous avions cru qu'il le serait, il fût resté gouverneur, attendu que Sa Majesté ne lui avait nullement fait enlever cet emploi; bien au contraire, ainsi que je l'ai dit dans un autre chapitre, un ordre de Sa Majesté était venu peu de mois auparavant pour que le Trésorier gouvernât seul, sans association avec Gonzalo de Sandoval. Par la même occasion, Sa Majesté avait approuvé toutes ses *encomiendas*, tandis que Nuño de Guzman était seulement nommé président et répartiteur conjointement avec les auditeurs. Au surplus, si le Trésorier eût eu la fermeté d'assumer de nouveau les pouvoirs de gouverneur, il eût reçu l'appui de tous les habitants de Mexico et de nous tous les conquistadores qui nous trouvions en ce moment dans la capitale, car il était pour nous évident que Sa Majesté ne lui avait nullement enlevé cet emploi. Nous avions d'ailleurs pu constater, lors de son gouvernement, qu'il faisait justice, agissait avec fermeté et montrait le plus grand zèle dans l'accomplissement des ordres de Sa Majesté. A peu de jours de là il mourut du chagrin que lui causaient les événements.

Il faut dire maintenant que parmi les choses dont eurent à s'occuper les membres de l'Audience royale, ils se montrèrent fort hostiles aux intérêts du Marquis. Ils envoyèrent à Guatemala ouvrir une enquête au sujet de Jorge de Alvarado. Celui qui fut chargé de cette mission était un nommé Orduña le vieux, natif de Tordecillas. J'ignore absolument quel en fut le résultat. Alors s'élevèrent à Mexico beaucoup de réclamations contre Cortès par l'entremise du fiscal. Le Factor Salazar présenta aussi ses dénonciations contre le conquistador. Les écrits qu'il lut au tribunal dans ce but n'avaient aucune retenue; il disait des paroles peu mesurées par lesquelles il prétendait que Cortès avait desservi bien souvent les intérêts de Sa Majesté Impériale, avec d'autres imputations si dégradantes et si pleines de méchancetés, que le licencié Juan Altamirano, à qui avaient été confiés les pouvoirs de l'accusé quand il partit pour la Castille, se leva, et s'avançant la tête découverte à la barre du tribunal, dit au président et aux auditeurs, d'un ton respectueux, qu'il suppliait Leurs Hau-

tesses qu'ordre fût donné au Factor d'être plus réservé dans ses écrits, qu'on ne permît pas de telles attaques contre le Marquis, un digne caballero et un très-grand serviteur de Leurs Hautesses, et que le plaignant restât dans les convenances en demandant justice. Cette réclamation du licencié ne servit à rien, puisque le lendemain le Factor se présenta avec des écrits pires encore. La vérité est, d'après ce que nous sûmes plus tard, que Nuño de Guzman et Delgadillo lui laissaient la liberté de tout dire. Il en résulta que le licencié Altamirano, le Factor, le président et les auditeurs en arrivèrent à se lancer des mots et des provocations repréhensibles. Les choses en vinrent au point qu'Altamirano porta la main à son poignard, en menaça le Factor, et il allait l'en frapper, si celui-ci ne se fût empressé de se faire un rempart de Nuño de Guzman, de Matienzo et de Delgadillo. Toute la ville en fut troublée. On conduisit le licencié Altamirano à la prison de l'arsenal, et le Factor fut consigné dans sa demeure. Nous nous réunîmes, tous les conquistadores, pour adresser nos prières au président en faveur d'Altamirano, ce qui le fit retirer de la prison après trois jours. Nous obtînmes même que les deux adversaires se réconciliassent.

Nous eûmes à traverser bientôt une plus grosse tourmente. En ce même temps, en effet, arrivait à Mexico un parent du capitaine Pamphilo de Narvaez, du nom de Zavallos. Il était envoyé de Cuba par Maria de Valenzuela, femme de Narvaez, à la recherche de son mari, qui avait été au fleuve de Palmas en qualité de gouverneur, et que l'on disait avoir perdu la vie. Il était muni des pouvoirs nécessaires pour recouvrer son avoir et ses biens partout où il en trouverait, étant dans la conviction d'ailleurs que Narvaez était venu à la Nouvelle-Espagne. Quand Zavallos fut arrivé à Mexico, — d'après ce que plus tard il dit lui-même, et comme on le crut généralement, — Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo furent le trouver secrètement pour lui conseiller de nous intenter un procès, à nous tous les conquistadores qui avions aidé Cortès lorsqu'on défit Narvaez, qu'on lui creva un œil et brûla son avoir. Il devait demander aussi l'application de la peine capitale contre tous ceux qui seraient convaincus d'avoir causé mort d'homme dans cette affaire. Lorsque Zavallos eut présenté sa plainte dans les termes qui lui avaient été dictés, et que l'enquête fut terminée à ce sujet, on arrêta tous les conquistadores qui se trouvaient dans la capitale et qui furent convaincus d'avoir assisté à cette campagne. Le nombre s'en éleva à plus de deux cent cinquante. J'en faisais moi-même partie. Nous fûmes condamnés à payer une certaine somme en or de *tepuzque*, et l'on nous exila à cinq lieues de Mexico; mais on ne tarda pas à lever l'ordre d'exil, et l'on ne réclama même pas l'amende à plusieurs d'entre nous, vu que c'était fort peu de chose.

Après cet orage, des personnes qui n'aimaient pas Cortès portèrent contre lui une autre plainte : c'était d'avoir prélevé à son bénéfice une grande quantité d'or, de bijoux et d'argent sur le butin fait à Mexico, y compris la garde-robe de Guatemuz, sans donner aux conquistadores au delà d'une somme de quatre-vingts piastres. On l'accusait de dire qu'il avait envoyé le tout en Castille en présent à Sa Majesté, tandis qu'il en avait gardé la plus grande partie pour lui-même et que la part adressée à l'Empereur fut pillée en pleine mer par le corsaire français Jean Florin, qui plus tard fut pendu au passage du Pico, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Demande était faite au tribunal pour que Cortès fût condamné à payer à la fois ce que Jean Florin avait volé et ce que lui-même avait tenu caché. On formula encore d'autres plaintes. Sur toutes, Cortès fut condamné au remboursement et l'on vendit ses biens dans ce but. On s'arrangea encore de manière à obtenir que Juan Juarez, beau-frère de Cortès, élevât une plainte au tribunal, à propos de la mort de sa sœur doña Catalina Juarez la Mercayda, ce qui fut fait ainsi qu'on le lui avait conseillé, et des témoins furent présentés pour dire comment et par quel moyen elle était morte[1].

Après ces débats vint une opposition. Comme on formulait contre Cortès la plainte que je viens de dire au sujet de la garde-robe de Guatemuz et des richesses provenant du butin de Mexico, nous nous réunîmes plusieurs amis de Cortès dans la maison de Garcia Holguin, avec l'autorisation d'un alcalde ordinaire. Nous signâmes un écrit affirmant que nous ne voulions absolument aucune part ni de l'or ni de la garde-robe que l'on réclamait; nous disions ne pas demander que Cortès fût obligé à payer n'importe quoi à ce sujet, attendu qu'il était à notre connaissance claire et certaine qu'il envoyait le tout à Sa Majesté, tandis que nous-mêmes regardions comme très-juste de rendre ce service à notre Roi et seigneur. Le président et les auditeurs, ayant vu notre pétition à cet égard, nous firent tous arrêter, sous prétexte que, sans leur autorisation, nous ne pouvions ni nous réunir, ni signer quoi que ce fût. Nous fûmes condamnés à sortir de la capitale à cinq lieues de distance; mais comme on présenta au juge l'autorisation que nous avions reçue de l'alcalde, l'ordre d'exil fut levé, ce qui n'empêcha pas que l'événement nous causât des dérangements et des préjudices.

Après cela, on fit publier l'ordre à tous les descendants, jusqu'au quatrième degré, d'Indiens et de Maures brûlés vifs ou condamnés par la sainte Inquisition à revêtir l'habit de San-Benito, qu'ils eussent à sortir de la Nouvelle-Espagne, dans le délai de six mois, sous

1. L'auteur fait ici allusion à l'accusation de meurtre, portée contre Cortès, sur la personne de sa femme.

peine de la confiscation de la moitié de leurs biens. Il fallut voir, à ce propos, comme on s'accusait et l'on se jetait l'infamie les uns aux autres. Néanmoins deux personnes seulement sortirent de la Nouvelle-Espagne à la suite de ce décret. Quant aux conquistadores, comme ils étaient réellement si bons et si soumis aux ordres de Sa Majesté, on ne manquait jamais de donner des Indiens, aussitôt qu'on en avait, à tous ceux qui méritaient réellement ce titre. Ce qui perdit la situation, ce fut la trop grande liberté qu'on avait de marquer des esclaves; car, dans la province du Panuco, le fer fut appliqué à un si grand nombre que le pays fut presque dépeuplé. Nuño de Guzman, qui était généreux et de noble caractère, envoya en étrennes le titre de propriété du village de Guazpaltepeque au contador Albornoz qui était revenu depuis peu de Castille, marié avec la señora doña Catalina de Loaisa. Il venait, avec l'autorisation de Sa Majesté, pour créer un établissement de cannes à sucre près du bourg de Cempoal qu'il détruisit en peu d'années.

Revenons à dire que Nuño de Guzman renouvelait souvent ces sortes de libéralités, marquait au fer un grand nombre d'esclaves et s'ingéniait à causer à Cortès beaucoup de préjudices. On prétendait aussi que le licencié Delgadillo entrait dans des associations et faisait attribuer des Indiens aux personnes qui lui offraient quelques rentes. Il nomma d'ailleurs son frère, appelé Berrio, alcalde mayor de la ville de Guaxaca. Ce fonctionnaire vendait ses faveurs et tourmentait les habitants. Il plaça aussi dans le bourg des Zapotèques un autre employé appelé Delgadillo comme lui, qui se laissait suborner et commettait des injustices. Le licencié Matienzo était au surplus trop vieux. Enfin, on éleva contre le tribunal tant de plaintes appuyées de preuves et confirmées par les lettres des prélats et des moines, que Sa Majesté et le Conseil royal des Indes, au vu de ces rapports et de ces lettres, donnèrent l'ordre de destituer sans retard les membres de l'Audience royale, en promettant leur châtiment et mettant à leur place un autre président et des auditeurs vraiment lettrés, consciencieux et équitables. Ordre fut donné également qu'on fût à la province du Panuco s'assurer du nombre d'esclaves qui avaient été marqués au fer. Ce fut au vieux Matienzo que Sa Majesté confia cette enquête, parce qu'il fut reconnu moins coupable et meilleur juge que les autres. On annula les autorisations de marquer des esclaves; ordre fut envoyé de briser tous les fers qui servaient dans ce but, et à l'avenir de ne plus réduire personne en captivité. On prit même la mesure de faire le recensement de ceux qui étaient en esclavage dans toute la Nouvelle-Espagne pour abolir le droit de les vendre et de les faire passer d'une province à l'autre. On annula aussi toutes les *encomiendas* et tous les *repartimientos* d'Indiens faits par Nuño de Guzman et les auditeurs en faveur de parents, d'amis et d'autres personnes sans mérite, et on les

inscrivit au nom des personnes que Sa Majesté avait désignées pour les posséder.

Je dois mentionner ici le nombre considérable de procès et débats qui eurent lieu sur le fait d'enlever actuellement les Indiens possédés en vertu des attributions faites par Nuño de Guzman et les auditeurs. Les uns alléguaient qu'ils étaient conquistadores sans l'être, d'autres colons de tant d'années, ajoutant que, s'ils avaient paru être favorisés parce qu'on les voyait se livrer à des allées et venues dans la demeure du président et des auditeurs, on devait savoir qu'ils n'agissaient ainsi que pour les servir, les honorer, les accompagner et leur prêter appui en tout ce qui regardait le service de Sa Majesté, et nullement à titre de serviteurs personnels ou de partisans dévoués. Chacun apportait ainsi à sa défense les raisons qui lui paraissaient les plus avantageuses. Les choses enfin marchèrent de telle manière que bien peu de gens qui avaient reçu des Indiens se les virent enlever. Il n'y eut guère que ceux que je vais dire. Le village de Guazpaltepeque fut enlevé au condator Albornoz qui l'avait reçu de Nuño de Guzman en qualité d'étrennes. Un certain Villaroel, mari d'Isabel de Ojeda, perdit aussi un village du district de Cornabaca. On ôta également des Indiens à un majordome de Nuño de Guzman appelé Villegas, ainsi qu'à d'autres parents et serviteurs des auditeurs. Différentes personnes les eurent à leur place. Aussitôt qu'on sut à Mexico qu'on venait de destituer, en Castille, les membres de l'Audience royale, Nuño de Guzman, Delgadillo et Matienzo s'occupèrent de nommer des procureurs pour aller en Castille avec mission de rétablir leurs affaires au moyen de preuves diverses; et, à cet effet, ils réunirent des témoins de leur choix, commissionnés pour dire qu'ils étaient des juges intègres et qu'ils suivaient exactement les ordres de Sa Majesté, avec d'autres assertions à leur convenance qui seraient jugées propres à les faire passer en Castille pour des magistrats estimables.

Afin d'élire convenablement ces fondés de pouvoirs qui devaient être chargés de veiller à leurs intérêts aussi bien qu'à ceux de la capitale de la Nouvelle-Espagne et de son gouvernement, ordre fut donné de réunir dans l'église principale tous les procureurs des villes et bourgs, qui se trouvaient en ce temps-là à Mexico, en leur adjoignant quelques conquistadores qui étaient devenus des personnages marquants. Comme j'en étais, je dirai qu'on prétendit que nos votes se portassent sur le Factor Salazar. Or, quoique Nuño de Guzman, Matienzo et Delgadillo eussent commis quelques inconséquences dans des actes dont j'ai fait mention, au demeurant ils étaient si bons pour tous les conquistadores et les colons, qu'ils nous donnaient toujours partie des Indiens qui vaquaient. Aussi crurent-ils que nous voterions pour le Factor, qui était celui qu'ils désiraient envoyer en leur nom. Mais quand nous fûmes réunis dans l'église principale, ainsi que l'ordre en était donné,

ce ne fut que cris, vociférations et vacarme de la part des personnes qui n'avaient pas été invitées à la réunion. Elles entrèrent par force dans l'église et refusèrent de se taire ou de sortir quand nous leur en fîmes donner l'ordre. En un mot, c'étaient des clameurs comme si l'on se fût trouvé à une réunion libre en place publique. Ce voyant, nous nous résolûmes à aller dire au président et aux auditeurs que nous renvoyions l'élection au jour suivant et que nous élirions celui qui nous paraîtrait convenir le mieux, dans l'édifice même où le tribunal avait l'habitude de tenir séance. Mais, nous étant aperçus qu'on ne voulait voir sortir du vote que des amis de Nuño de Guzman, Delgadillo et Matienzo, nous convînmes que l'on nommerait une personne du parti des auditeurs et une autre de celui de Cortès. Ce fut ainsi que les votes désignèrent Bernardino Vasquez de Tapia pour le conquistador et Antonio de Carvajal, qui avait été capitaine d'un brigantin, pour les membres du tribunal. Ce qui me parut dès lors bien clair, c'est que l'un et l'autre inclinaient à prendre les intérêts de Nuño de Guzman bien mieux que ceux de Cortès; et certainement ils avaient raison, parce que les membres du tribunal nous étaient plus favorables que Cortès et accomplissaient mieux que lui les volontés de Sa Majesté dans la répartition des Indiens, tandis que notre général aurait pu nous les donner mieux que personne tout le temps qu'il eut le pouvoir entre les mains. Mais nous sommes, nous autres Espagnols, à ce point pétris de loyauté que, par cela seul qu'il avait été notre capitaine, nous avions de l'attachement pour Cortès beaucoup plus qu'il ne mettait de bonne volonté à nous favoriser, quoique Sa Majesté le lui eût ordonné et qu'il le pût faire si facilement alors qu'il était gouverneur.

L'élection faite, il s'éleva d'autres contestations relativement aux points que nos fondés de pouvoirs auraient à soutenir. Le président et les auditeurs, en effet, prétendaient que, sauf l'avis de tous les électeurs, il conviendrait au service de Dieu et de Sa Majesté que Cortès ne revînt pas à la Nouvelle-Espagne, attendu que sa présence entraînerait toujours des divisions et des troubles, et empêcherait par conséquent l'établissement d'un bon gouvernement; peut-être même voudrait-il se rendre indépendant en soulevant le pays. Mais nous tous, les procureurs des villes et bourgs, nous repoussions ce soupçon, en assurant que Cortès était un très-grand et très-loyal serviteur de Sa Majesté. Ce fut au milieu de ces débats qu'arriva à Mexico don Pedro de Alvarado, qui revenait de Castille avec les titres de gouverneur de Guatemala, d'*adelantado* et de commandeur de Santiago. Il s'était marié avec une dame du nom de doña Francisca de la Cueva, qui mourut en abordant à la Vera Cruz. Il arriva donc à Mexico avec toute sa maison, en grand deuil. S'étant mis au courant des différents articles des instructions émanées du président et des auditeurs, il

contribua à faire convenir que lui-même et les procureurs des villes et bourgs écriraient à Sa Majesté tout ce que l'Audience royale préméditait. Les fondés de pouvoirs que j'ai dits s'en furent donc en Castille avec leurs instructions au sujet de ce qu'ils devaient demander. Mais les membres du Conseil royal des Indes reconnurent bien vite que tout était inspiré par la passion et par la haine contre Cortès, et ne voulurent rien faire qui secondât les vues de Nuño de Guzman et des autres auditeurs, et d'autant moins que déjà il était ordonné par Sa Majesté que leur emploi leur fût enlevé. D'autre part, Cortès se trouvait alors en Castille; il leur fut naturellement contraire en travaillant pour son honneur et sa dignité. Du reste, il commença à se préparer à revenir à la Nouvelle-Espagne, accompagné de la marquise sa femme et de toute sa maison. En attendant ce voyage, je raconterai comment Nuño de Guzman fut coloniser une province appelée Xalizco, et qu'il y réussit beaucoup mieux que Cortès n'eut la chance de le faire en tout ce qu'il voulut découvrir par la suite, ainsi qu'on le verra bientôt.

CHAPITRE CXCVII

Comme quoi Nuño de Guzman apprit, comme chose certaine, par lettres de Castille, qu'on lui enlevait son emploi, attendu que Sa Majesté avait ordonné qu'on destituât et lui et les auditeurs et que d'autres vinssent à leur place. Il résolut d'aller conquérir et pacifier la province de Xalizco qui s'appelle actuellement la Nouvelle-Galice.

Nuño de Guzman apprit par des lettres authentiques qu'on le destituait de sa présidence, ainsi que ses collègues les auditeurs, et qu'il en venait d'autres à leur place. Mais comme il était encore président, il en profita pour réunir tous les soldats qu'il put, soit cavaliers, soit arbalétriers et gens d'escopette, pour qu'ils marchassent avec lui contre une province appelé Xalizco. S'il y avait des gens qui ne voulussent pas y aller volontairement, il les y obligeait par la force ou il les contraignait à payer un remplaçant qui partît pour eux. A ceux qui avaient des chevaux on les prenait, leur en payant tout au plus la moitié de la valeur. Les habitants riches de Mexico contribuèrent pour leur part. Il emmena un grand nombre d'Indiens mexicains porteurs, ainsi que d'autres qui devaient lui prêter leur secours pour la guerre. Il fit beaucoup de tort aux villages par où il passait, avec tout l'embarras de son bagage. Il arriva ainsi à la province de Mechoacan. Les naturels du lieu avaient beaucoup d'or provenant des temps passés, un peu bas, parce qu'il était allié d'argent. On lui en donna une certaine quantité; mais comme Cazonci, qui était le plus grand cacique

de la province, ne fournissait pas tout ce qu'on lui avait demandé, Nuño de Guzman le mit à la question en lui brûlant les pieds. Au surplus il exigeait de lui des Indiens et des Indiennes pour son service; et à la suite d'autres déloyautés dont on se rendit coupable envers le pauvre homme, Guzman ordonna qu'on le pendît. Ce fut une des plus mauvaises actions qu'un président ou autre personne quelconque ait jamais faites. Il en fut blâmé par tous ceux qui l'accompagnaient et qui taxèrent le fait de cruauté. Il emmena beaucoup d'Indiens de cette province, les obligeant à porter des fardeaux jusqu'à l'endroit où il fonda la ville de Compostelle, aux frais excessifs du trésor de Sa Majesté et aux dépens des habitants de Mexico qu'il avait entraînés par force avec lui. Comme je ne fis point cette expédition, je n'en parlerai pas davantage. Ce que je sais bien, c'est que Cortès et Nuño de Guzman ne furent jamais bien ensemble. Ce que je sais encore, c'est que Nuño de Guzman resta dans cette province jusqu'à ce que Sa Majesté ordonna qu'on irait à ses frais à Xalizco pour l'arrêter et l'amener prisonnier à Mexico, afin qu'il eût à répondre aux plaintes et se soumettre aux sentences de l'Audience royale nouvellement arrivée à la capitale. On devait aussi le mettre en prison à la demande de Matienzo et de Delgadillo. J'en resterai là pour dire que l'Audience royale de Mexico arriva, et ce qu'elle fit.

CHAPITRE CXCVIII

Comme quoi l'Audience royale arriva à Mexico et ce qu'on fit.

J'ai dit dans le chapitre précédent que Sa Majesté avait destitué l'Audience royale de Mexico, et donné pour nulles les *encomiendas* d'Indiens concédées par le président et les auditeurs qui résidaient dans la capitale, attendu que ces concessions s'étaient faites en faveur de leurs parents ou partisans dévoués, et d'autres personnes qui n'avaient aucun mérite. Sa Majesté ordonnait en même temps qu'on donnât ces *encomiendas* aux conquistadores qui n'avaient eu que de pauvres *repartimientos*. Cette résolution fut prise parce qu'il fut reconnu que les membres du tribunal ne faisaient nulle justice et n'accomplissaient point les ordres royaux. On ordonna, en conséquence, de faire partir d'autres auditeurs de savoir et de conscience, leur recommandant bien qu'en toutes choses ils fissent bonne justice. Don Sebastian Ramirez de Villaescusa, qui était alors évêque de Saint-Domingue, fut nommé leur président. On choisit quatre licenciés pour auditeurs; ce furent le licencié Alonso Maldonado, de Salamanque, le licencié de Cainos, de Toro ou de Zamora, le licencié Vasco

de Quiroga, de Madrigal, qui fut ensuite évêque de Mechoacan, et le licencié Salmeron, de Madrid. Les auditeurs arrivèrent à Mexico avant l'évêque de Saint-Domingue. Il fut fait deux solennelles réceptions, d'abord aux auditeurs, qui vinrent les premiers, et ensuite au président, quand il arriva peu de jours après.

Immédiatement fut ouverte une enquête générale. De toutes les villes et bourgs se présentèrent plusieurs habitants et fondés de pouvoirs, et même des caciques et des dignitaires, élevant tant de plaintes au sujet du président et des auditeurs précédents, pour préjudices, corruption, injustices dont ils avaient été victimes, que les nouveaux président et auditeurs qui ouvrirent l'enquête en étaient comme stupéfaits. Les procureurs de Cortès, à leur tour, détaillèrent leurs griefs pour biens et propriétés qui avaient été aliénés en ventes publiques, ainsi que je l'ai dit précédemment. Il en résultait que s'ils eussent dû payer le montant de leurs condamnations, cela se serait élevé à environ deux cent mille piastres d'or. Comme Nuño de Guzman se trouvait à Xalizco et refusait d'aller à la Nouvelle-Espagne au sujet de l'enquête, Delgadillo et Matienzo répondaient aux demandes qui leur étaient faites qu'elles étaient à la charge de Nuño de Guzman qui, en sa qualité de président, ordonnait toutes choses; qu'on eût par conséquent à l'envoyer quérir et qu'il vînt à Mexico se défendre des charges qui pesaient sur lui. Mais l'Audience royale avait eu beau lui adresser ses sommations à Xalizco pour qu'il vînt personnellement à la capitale, il avait opposé un refus. De leur côté, le président et les auditeurs, désirant éviter de troubler la Nouvelle-Espagne, dissimulèrent l'événement et le portèrent à la connaissance de Sa Majesté. Ce fut alors que le Conseil royal des Indes se décida à envoyer à ce sujet un licencié nommé de la Torre, que l'on disait natif de Badajoz, afin qu'il poursuivît une instruction à ce propos dans la province même de Xalizco, et qu'il fît conduire le délinquant en prison dans la maison d'arrêt de la capitale. Il avait mission de faire payer par Nuño de Guzman le montant des condamnations de nous tous, les conquistadores, à propos des affaires de Narvaez et des signatures, lorsqu'on nous mit en prison, ainsi que je l'ai conté dans un autre chapitre.

Je laisserai le licencié de la Torre préparer son départ pour la Nouvelle-Espagne et je dirai où aboutit la première enquête. Delgadillo et Matienzo virent vendre leurs biens en payement du montant des sentences rendues contre eux, et comme cela ne suffisait point à couvrir la totalité, on les mit en prison pour l'excédant. Pour ce qui est d'un frère de Delgadillo, Berrio, qui était alcalde mayor à Guaxaca, on découvrit sur son compte tant de griefs et de faits de subornation, qu'on vendit tous ses biens pour payer ce qu'il avait prélevé injustement; on l'arrêta pour la somme qui ne put être payée et il mourut

en prison. On découvrit les mêmes délits à propos d'un autre parent de Delgadillo, qui portait ce même nom et qui était alcalde mayor chez les Zapotèques. Comme le précédent, il mourut en prison. Les nouveaux juges étaient donc si équitables et si intègres dans leurs arrêts qu'ils ne songeaient qu'à obéir à Dieu et à Sa Majesté, s'efforçant de faire comprendre aux Indiens qu'ils désiraient les favoriser et les instruire dans la sainte doctrine. En outre, ils abolirent la coutume de marquer les esclaves et prirent bien d'autres mesures louables.

Comme les licenciés Salmeron et Cainos étaient âgés, ils résolurent d'envoyer demander à Sa Majesté l'autorisation de rentrer en Castille. Étant restés quatre ans à Mexico, ils étaient déjà riches. Les services qu'ils avaient rendus dans leur emploi étaient d'ailleurs incontestables. Sa Majesté ordonna que la licence de retour leur fût accordée, sous réserve d'une enquête qui fut faite et trouvée satisfaisante. Le président don Sebastian Ramirez, alors évêque de Saint-Domingue, fut aussi en Castille, parce que Sa Majesté l'avait fait appeler pour s'éclairer auprès de lui sur les choses de la Nouvelle-Espagne et afin de le nommer président de la chancellerie royale de Grenade. En peu de temps, on le fit passer à celle de Valladolid et on lui donna l'évêché de Tui. Peu de jours après, l'évêché de Leon étant venu à vaquer, on le lui confia. Pendant ce temps il était toujours président de la chancellerie de Valladolid, et il devint dans ces jours mêmes évêque de Cuenca. De sorte que les bulles de nomination tombèrent sur lui sans désemparer, et toutes ces faveurs étaient dues à ce qu'il avait été excellent juge à Mexico. Malheureusement, la mort ne tarda pas à le frapper, et je crois, quant à moi, qu'il alla jouir de la gloire céleste avec les bienheureux, parce qu'autant que je pus en juger lorsque je le connus et le fréquentai à l'époque où il était président à Mexico, il fut en tout équitable et bon. A ces différents titres même, avant d'être évêque de Saint-Domingue, il avait été inquisiteur à Séville.

Revenons à notre récit pour dire que le licencié Maldonado reçut l'ordre de Sa Majesté d'aller à la province de Guatemala, Honduras et Nicaragua, en qualité de président et gouverneur. Il fut en tout bon et équitable, et un grand serviteur de Sa Majesté. Il obtint même le titre d'adelantado de Yucatan à la suite de stipulations qu'il avait faites, par contrat de mariage, avec son beau-père don Francisco de Montejo. Quant au licencié Quiroga, il fut si bon qu'on lui donna l'évêché de Mechoacan.

Nous cesserons de parler de ces hommes que leurs vertus firent prospérer, et nous dirons que Delgadillo et Matienzo s'en retournèrent en Castille et sur leurs terres, fort pauvres, très-mal famés, et qu'ils moururent, dit-on, deux ou trois ans après.

Ce fut à cette même époque que Sa Majesté ordonna que l'illustris-

sime et bon caballero, digne de louable mémoire, don Antonio de Mendoza, frère du marquis de Mondejar, vînt à la Nouvelle-Espagne en qualité de Vice-Roi. En même temps partirent aussi, comme auditeurs, le docteur Quesada, natif de Ledesma; le licencié Tejada, de Logroño; le licencié Maldonado, qui n'était pas encore président du Guatemala, gardait son emploi d'auditeur, et il en venait enfin un autre, le licencié Loaisa, natif de Ciudad Real. Comme celui-ci était déjà vieux, il resta trois ou quatre ans seulement à Mexico, où il recueillit quelques piastres pour retourner en Castille, et il revint dans sa maison. Peu de temps après, on envoya un licencié de Séville appelé Santillana, qui fut plus tard docteur. Tous ces hommes-là furent d'excellents juges. Après qu'on leur eut fait une réception solennelle à leur entrée dans la capitale, on publia l'ouverture d'une enquête générale contre le président et les derniers auditeurs, qui tous furent reconnus équitables et bons, ayant fait usage de leurs emplois conformément à la justice.

Nous reprendrons maintenant notre récit sur Nuño de Guzman qui continuait à rester en Xalizco. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza sut que Sa Majesté envoyait le licencié de la Torre pour instruire contre lui à Xalizco même, l'enfermer dans la prison publique et l'obliger à payer ce qui serait reconnu juste au Marquis Del Valle, ainsi qu'aux conquistadores pour leur condamnation au sujet de Narvaez. Voulant le favoriser, lui éviter des tracas et écarter de lui tout affront, le Vice-Roi l'envoya appeler, l'engageant à venir sans retard à Mexico sur sa parole et lui désignant ses propres palais pour demeure. Nuño de Guzman accepta et s'y rendit incontinent. Le Vice-Roi lui rendait tous les honneurs, le favorisait en tout et le faisait manger à sa table, lorsque le licencié de la Torre arriva à Mexico. Comme il était porteur de l'ordre de Sa Majesté pour mettre immédiatement en prison Nuño de Guzman et exercer contre lui toute justice, il crut devoir d'abord en donner connaissance au Vice-Roi. Mais il paraît qu'il ne reconnut pas en lui tout le bon vouloir qu'il en attendait et alors il résolut de faire enlever l'accusé du palais même du Vice-Roi où il se trouvait. Il élevait la voix à ce propos pour dire bien haut: « Voilà ce que Sa Majesté commande; voilà ce que l'on doit faire et nullement autre chose. » Et là-dessus il le fit conduire à la prison publique de la ville. Guzman y resta enfermé quelques jours jusqu'à ce que le Vice-Roi obtînt qu'il en sortît. On reconnut alors que le licencié de la Torre avait assez de fermeté pour ne pas permettre que la justice perdît son cours et pour faire marcher droit l'enquête contre Nuño de Guzman.

Comme du reste la méchanceté humaine n'oublie jamais de médire de ce qui prête le flanc à la médisance, elle s'aperçut que le licencié de la Torre aimait un peu le jeu, surtout celui des cartes. Il ne jouait

cependant que le triomphe ou la *primera*, et seulement comme passe-temps. Or, à cette époque, on faisait usage d'un vêtement à manches larges et longues, — les juristes surtout —. Un je ne sais qui, agissant sans doute par inspiration de Nuño de Guzman, introduisit dans l'une des manches du licencié de la Torre un jeu de petites cartes, et il prit soin de l'y attacher de telle sorte qu'il ne pût s'en échapper immédiatement. Lors donc que le licencié, accompagné de personnes de qualité, traversait un jour la place de Mexico, l'individu, quel qu'il fût, qui avait placé le jeu de cartes, eut l'adresse de le détacher de telle sorte, que les cartes tombaient une à une en marquant sur la place les traces du passage du licencié. Les personnes qui l'accompagnaient ayant aperçu cette chute des cartes l'en avertirent, le priant de regarder ce qu'il emportait dans sa manche. En voyant cette mystification, le licencié dit avec colère : « Il paraît qu'on ne voudrait pas ici me voir exercer équitablement la justice ; mais si je vis, je la ferai de manière que Sa Majesté ne pourra ignorer l'irrévérence qu'on a commise envers moi. » Peu de jours après il tomba malade, et, soit par le chagrin que cela lui occasionna, soit à cause des fièvres qui survinrent, il mourut[1].

CHAPITRE CXCIX

Comme quoi don Hernando Cortès, Marquis Del Valle, revint d'Espagne marié avec la señora doña Juana de Zuñiga, avec le titre de Marquis Del Valle et capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud ; comment il amena avec lui le Père fray Juan Leguizamo et onze autres Frères de la Merced, et de la grande réception qui lui fut faite.

Comme il y avait longtemps que Cortès était en Castille, se voyant enfin marié, marquis, capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud, il fut pris du désir de retourner à Mexico pour y occuper sa maison et son rang et prendre possession de son marquisat. Il sut d'ailleurs que les choses, dans la Nouvelle-Espagne, se trouvaient en l'état que j'ai dit ; aussi s'empressa-t-il de faire ses préparatifs et il s'embarqua avec toute sa maison, emmenant en sa compagnie douze moines de la Merced destinés à continuer l'œuvre commencée par fray Bartolomé et les religieux qui vinrent après lui. Ceux qui partaient actuellement n'étaient pas moins bons ni moins vertueux que les précédents ; pour tels d'ailleurs ils furent donnés à Cortès par le général de la Merced obéissant aux ordres du Conseil

1. Encore une mort regrettable. Qu'on veuille bien remarquer la quantité relativement considérable de décès eu égard au petit nombre d'Européens et au rang occupé par les victimes.

des Indes. Le prieur de ces religieux était fray Juan de Leguizamo, Basque lettré et saint homme, disait-on, qui était au surplus le confesseur du Marquis et de la Marquise. Ils s'embarquèrent tous, et, le beau temps aidant, Cortès arriva à bon port avec tous les siens, à l'exception d'un des douze moines qui mourut au port de la Vera Cruz. Il y eut réception, mais pas avec la solennité d'autrefois. Cortès continua son voyage en passant par certaines villes de son marquisat et, à son arrivée à Mexico, une autre réception lui fut faite. Il s'occupa immédiatement de produire ses titres de Marquis et de se faire proclamer capitaine général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud; il demanda au Vice-Roi et à l'Audience royale que l'on fît le recensement de ses vassaux de la manière qu'il s'était imaginé; mais je pense qu'en le faisant on obéit bien plutôt à l'ordre qu'en avait donné Sa Majesté.

D'après ce que je compris, lorsque le marquisat lui fut donné, Cortès avait supplié Sa Majesté qu'il lui fût fait l'attribution de certaines villes et villages contenant un nombre stipulé d'habitants tributaires. Comme je ne suis pas bien sûr de cela, je m'en remets aux caballeros et aux personnes qui le savent mieux que moi, ainsi qu'aux différents procès qu'il y eut à ce sujet. Le Marquis, lorsqu'il demanda à Sa Majesté la concession des vassaux dont je parle, se forma l'idée que chaque maison d'habitants, de caciques ou de dignitaires de ses villes devrait compter seulement pour un tributaire, comme si nous disions que ni garçons déjà mariés, ni gendres, ni autres Indiens qui se trouvaient dans la maison à titre de serviteurs ne devraient compter pour absolument rien et que chaque habitant, chef de famille, serait inscrit pour tributaire unique, eût-il ou n'eût-il pas plusieurs fils, gendres ou serviteurs. L'Audience royale de Mexico détermina que la supputation serait faite par un de ses auditeurs appelé le docteur Quesada. Celui-ci commença le recensement de cette manière : le propriétaire de chaque maison était un tributaire, et, s'il avait des fils d'un âge suffisant, chaque fils était également tributaire; s'il avait des gendres, chacun d'eux comptait de la même manière; les Indiens qui étaient à son service, fussent-ils esclaves, s'inscrivaient aussi chacun pour un tributaire. Il en résultait que beaucoup de maisons avaient dix, douze et même quinze personnes de cette catégorie.

Cela n'empêcha pas que Cortès persistât dans son idée. Il la proposa et il en fit la formelle demande à l'Audience royale pour que chaque maison fût considérée comme un habitant et comptât pour un tributaire seulement. Si, lorsque le Marquis pria Sa Majesté de lui faire la grâce de son marquisat, il lui eût déclaré qu'il désirait telle ville, tel bourg avec ses habitants et résidents actuels, Sa Majesté n'eût pas manqué de les lui concéder. Mais le Marquis crut et tint pour certain qu'en spécifiant le nombre de vassaux au lieu des

villes, il retirerait plus d'avantages; or il arriva au résultat contraire, et de là la nécessité de procès qui ne lui manquèrent jamais. Une autre conséquence, c'est qu'il eut des froissements désagréables avec le docteur Quesada, auteur du recensement, et même avec le Vice-Roi et l'Audience royale. Rapport en fut fait à Sa Majesté par le tribunal, pour qu'on sût à quoi s'en tenir sur la manière de compter les vassaux, ce qui fit que l'opération resta en suspens un certain nombre d'années, pendant lesquelles le Marquis préleva ses tributs sans faire la supputation dont il s'agit.

Revenons à notre récit pour dire que, peu de jours après ces débats, Cortès partit de Mexico avec la Marquise pour une ville de son marquisat appelée Cornabaca. Il y fixa sa résidence de telle façon qu'il ne ramena plus sa famille à Mexico. Au surplus, comme il avait stipulé, avec la Sérénissime Impératrice Isabel, de glorieuse mémoire, et le Conseil royal des Indes, qu'il enverrait, à ses frais, une flotte sur la mer du Sud pour découvrir des îles et des pays, il se mit à construire des navires dans un port appartenant alors à son marquisat, qui s'appelait Teguantepeque, et dans les ports de Zacatula et d'Acapulco. Je vais dire, à la suite, les expéditions qu'il fit et comme quoi il ne fut plus jamais heureux dans les entreprises où il mit la main, tous ses projets se convertissant, pour lui, en épines et en mauvais résultats. Nuño de Guzman eut plus de succès, ainsi que je le dirai bientôt.

CHAPITRE CC

Des frais que le Marquis don Hernando Cortès fit dans l'organisation des flottes qu'il envoya à la découverte et comment en tout le reste il ne fut pas heureux; et j'ai besoin de revenir beaucoup sur mes pas dans mon récit pour que l'on comprenne bien ce que je vais dire.

Lorsque Marcos de Aguilar gouvernait la Nouvelle-Espagne en vertu des pouvoirs que lui transmit le licencié Luis Ponce de Leon en mourant, ainsi que je l'ai dit avant que Cortès fût en Castille, celui-ci mit à la mer quatre navires qu'il avait fabriqués dans la province de Zacatula, bien pourvus de vivres et d'artillerie, avec de bons matelots, deux cent cinquante soldats, beaucoup d'objets de mercerie de Castille et tout le nécessaire en comestibles et biscuits pour plus d'une année. Le capitaine commandant de l'expédition était un hidalgo du nom de Saavedra. Il fit voile avec destination aux Moluques, aux îles des Épices, ou la Chine. C'était en exécution d'un ordre de Sa Majesté qui l'écrivit à Cortès de la ville de Grenade, le 22 juin 1526. Comme Cortès nous fit voir cette lettre, à moi et à

d'autres conquistadores qui lui tenions compagnie, je puis bien le dire et l'affirmer ici. Sa Majesté ordonnait même à Cortès de faire en sorte que les capitaines qu'il enverrait se missent à la recherche d'une flotte qui était partie de Castille pour la Chine, ayant pour capitaine un certain fray don Garcia de Loaisa, commandeur de Saint-Jean de Rhodes. Pendant que Saavedra préparait son voyage, venait aborder à la côte de Guantepeque une patache qui était partie de Castille avec la flotte du commandeur en question. Un certain Ortuño de Lango, natif de Portugalete, en était le capitaine. Alvaro de Saavedra Ceron s'informa auprès de lui et eut recours également aux pilotes qui venaient dans la patache pour savoir tout ce qu'il désirait connaître. Il s'adjoignit même un pilote et deux matelots, au moyen d'une bonne rétribution, et en obtint qu'ils partissent avec lui. Il leur fit raconter leur voyage et prit leur avis sur la route qu'il devait suivre maintenant et, après cela, il donna ses instructions et ses ordres de la manière que les capitaines et les pilotes qui vont à la découverte ont l'habitude de le faire ; cela fait, on entendit la messe et, se recommandant à Dieu, ils firent voile du port de Esguatanejo, dans la province de Colima ou de Zacatula, je ne sais pas bien. Ce fut au mois de décembre de l'an 1527 ou 1528.

Notre Seigneur Jésus-Christ leur fit la grâce d'assurer leur route de manière qu'ils fussent aux Moluques et dans d'autres îles. Je ne connais ni les peines, ni la faim, ni les souffrances qu'ils eurent à endurer, pas plus que les maladies dont ils souffrirent dans le voyage; mais je vis trois ans après à Mexico un matelot de ceux qui s'étaient trouvés avec Saavedra. Il contait, au sujet de ces îles et des villes qui y sont édifiées et qu'ils visitèrent, des choses dont j'étais émerveillé. C'est à ces mêmes îles et à ces mêmes pays que l'on envoie maintenant de Mexico des flottes destinées à trafiquer et à poursuivre les découvertes. J'entendis dire que les Portugais qui s'y trouvaient comme commandants d'expéditions arrêtèrent Saavedra ou quelques-uns de ses hommes, et les emmenèrent en Castille, ou que, du moins, Sa Majesté en eut connaissance[1]. Comme il y a tant d'années que cela s'est passé, et que je ne m'y trouvais nullement, je n'en parlerai pas davantage. En fait de choses vues personnellement par moi, je ne puis mentionner que la lettre écrite à Cortès par Sa Majesté.

J'ai à dire maintenant qu'au mois de mai 1532, Cortès, de retour de Castille, envoya du port d'Acapulco une autre expédition composée de deux navires bien pourvus du nécessaire en tous genres, avec

1. Le texte espagnol est ici fort obscur. Voici comment il est conçu : *Y aun oí decir, que los Portugueses que estaban por capitanes en ellas, que prendiéron al Saavedra, ó á gente suya, y que los lleváron á Castilla, ó que tuvo dello noticia Su Magestad.*

des matelots en nombre suffisant, de l'artillerie, des vivres et quatre-vingts soldats d'escopette et d'arbalète. Il en nomma commandant un certain Diego Hurtado de Mendoza. Ces deux navires étaient destinés à découvrir la côte du sud; ils devaient se mettre à la recherche d'îles et de terres nouvelles. La raison de ce départ, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a traité, c'est que Cortès l'avait ainsi convenu avec le Conseil royal des Indes lorsque Sa Majesté fut partie en Flandre. Pour en revenir au voyage des deux navires, j'ai à dire que, tandis que Hurtado avançait sans trop remonter en pleine mer, sans chercher des îles ni faire quoi que ce soit qui mérite d'être conté, plus de la moitié des soldats de l'un des navires se mutinèrent et se séparèrent de sa compagnie. On a prétendu que les mutins avaient fait un accord avec le capitaine pour que, au moyen du navire avec lequel ils naviguaient, ils s'en retournassent à la Nouvelle-Espagne. Mais il n'est pas croyable que le capitaine leur donnât jamais cette licence; il est plus naturel de penser qu'ils la prirent eux-mêmes sans la demander. Quoi qu'il en soit, ils avaient déjà viré de bord et s'en retournaient, lorsqu'ils furent assaillis par un temps contraire qui les poussa vers la terre; ils y firent de l'eau et arrivèrent ensuite avec de grandes difficultés à Xalizco, où ils donnèrent la nouvelle de leur aventure, qui de là se répandit jusqu'à Mexico. Cela causa un grand déplaisir à Cortès. Quant à Diego Hurtado, il suivit encore la côte; mais on n'entendit plus rien dire ni de lui, ni du navire, qui ne reparut jamais.

Nous ne parlerons plus de ces bâtiments, puisqu'ils se perdirent, et je dirai que Cortès s'empressa d'envoyer deux autres navires qui étaient déjà prêts dans le port de Guantepeque. Il les approvisionna convenablement en pain, viande et tout le nécessaire le mieux qu'il était possible dans ce temps-là. Il y mit beaucoup d'artillerie, de bons matelots et soixante soldats commandés par un hidalgo du nom de Diego Bezerra de Mendoza — de la famille des Bezerra de Badajoz ou de Merida. — L'un des navires avait aussi pour capitaine un certain Hernando de Grijalva, qui se trouvait être sous les ordres de Bezerra. Le pilote en premier était un Basque appelé Ortuño Ximenès, qu'on disait grand cosmographe. Cortès ordonna à Bezerra de se mettre à la recherche de Diego de Hurtado, et, s'il ne le trouvait point, de gagner la haute mer à la découverte d'îles et terres nouvelles, parce qu'on parlait beaucoup de l'existence d'îles riches en perles. Le pilote Ortuño Ximenès, en s'entretenant, avant son départ, des choses de la mer avec d'autres pilotes, promettait de les conduire à des pays fortunés — c'est bien ainsi qu'on les nomme — abondant en toutes sortes de richesses, et il répétait tellement que tout le monde y deviendrait riche, que plusieurs finissaient par le croire. La première nuit après leur départ de Guantepeque, il s'éleva

un gros temps avec vent contraire qui sépara les deux navires, et ils ne se rejoignirent jamais plus. Ils l'auraient pu cependant, parce que le beau temps ne tarda pas à revenir; mais Hernando de Grijalva, désirant ne plus se trouver sous la main de Bezerra, gagna la pleine mer en se séparant volontairement de celui-ci, parce que Bezerra était orgueilleux et homme de mauvais cœur; je dirai bientôt où cela le mena. Hernando de Grijalva, en se séparant de son supérieur, obéissait aussi au désir d'arriver à la gloire pour lui-même, s'il avait la chance de découvrir quelques pays. Il s'éloigna donc à plus de deux cents lieues en mer, et y découvrit une île déserte qu'il appela Santo-Tome.

Laissons là Grijalva et son voyage, et venons-en à dire ce qui advint à Bezerra avec le pilote Ortuño Ximenès. Il s'éleva entre eux un désaccord pendant le voyage, et comme Bezerra était mal vu de la plupart des gens qui montaient le navire, Ortuño convint avec quelques matelots basques et des soldats qui avaient eu des mots avec Bezerra, de tomber sur lui une nuit et de le tuer. Ils le firent, en effet; ils lui donnèrent la mort pendant son sommeil, en même temps qu'à quelques autres soldats, et, n'eussent été les Frères franciscains qui faisaient partie de l'expédition, et qui s'empressèrent de les séparer, il y aurait eu beaucoup plus de mal. Le pilote Ximenès, aidé de ses compagnons, s'en alla avec le navire; mais, à la prière des moines, ils relâchèrent un moment sur un point de la province de Xalizco, pour déposer à terre les blessés et les Frères. Ortuño Ximenès poursuivit ensuite sa route, et rencontra une île qu'il appela Santa Cruz, où l'on prétendit qu'il y avait des perles, et qui était peuplée d'Indiens semi-sauvages. Ils descendirent à terre pour faire de l'eau; mais les naturels les reçurent en gens de guerre et les tuèrent. De sorte qu'il ne resta que les matelots qui étaient à bord, lesquels, voyant leurs camarades morts, revinrent au port de Xalizco avec leur bâtiment, en racontant ce qui était arrivé, avec l'assurance que le pays découvert était bon, bien peuplé et riche en perles. On ne tarda pas à savoir ces nouvelles à Mexico, et Cortès, en les apprenant, éprouva un très-vif regret. Mais comme il était homme de cœur et que son esprit ne restait jamais en repos, il résolut, à la vue de tous ces insuccès, de ne plus envoyer de capitaines, et de partir en personne.

En ce moment-là, il venait de sortir du chantier trois navires d'un bon tonnage dans le port de Guantepeque. Ayant reçu la nouvelle qu'il y avait des perles dans l'endroit où l'on tua Ortuño Ximenès, comme d'ailleurs il avait toujours eu la pensée d'aller découvrir des pays habités dans la mer du Sud, le désir lui vint d'essayer de coloniser de ce côté. Il est vrai aussi qu'il en était convenu avec la Sérénissime Impératrice doña Isabel, de glorieuse mémoire, et avec le

Conseil royal des Indes, lorsque Sa Majesté s'en fut en Flandre. Quand on sut à la Nouvelle-Espagne que le Marquis en personne allait partir, on crut que l'entreprise serait d'un résultat avantageux et certain. On vit alors accourir grand nombre de soldats, cavaliers, arquebusiers, arbalétriers, et, entre autres, trente ou quarante hommes mariés. Ils formèrent à eux tous un ensemble d'environ trois cent vingt personnes, y compris les femmes légitimes. Les navires furent très-bien approvisionnés de biscuits, viande, huile, vin et vinaigre, ainsi que d'autres objets utiles en pareil cas. On prit beaucoup de produits d'échange, trois forgerons avec leur forge, deux charpentiers munis de leurs outils, ainsi que bien d'autres choses que je ne détaille pas ici pour ne point entraver mon récit. Ayant fait choix de pilotes expérimentés et de bons matelots, il fit savoir que ceux qui voudraient aller s'embarquer au port de Guantepeque, où se trouvaient les navires, eussent à s'y rendre, afin que sa marche fût moins embarrassée par terre. Quant à lui, il partit de Mexico avec le capitaine Andrès de Tapia et avec d'autres chefs et soldats, emmenant en même temps des prêtres et des moines qui lui disaient la messe, ainsi que des médecins ou chirurgiens pourvus d'une pharmacie.

Quand ils arrivèrent au port où ils devaient s'embarquer, les trois bâtiments venus de Guantepeque s'y trouvaient déjà. Comme d'ailleurs tous les soldats arrivaient les uns avec leurs chevaux, les autres à pied, Cortès s'adjoignit les personnes qu'il lui parut convenable d'emmener et il fit un premier transport à l'île qu'on avait appelée Santa Cruz, où l'on disait qu'il y avait des perles. Il y arriva avec beau temps; c'était au mois de mai 1536 ou 1537, je ne me rappelle pas bien. Immédiatement il fit repartir les navires pour aller chercher le reste des soldats, les femmes mariées et les chevaux, qui attendaient avec le capitaine Andrès de Tapia. Ils s'embarquèrent sans retard; mais, bientôt, ils furent assaillis par une tourmente qui les poussa vers l'embouchure d'une grande rivière qu'ils appelèrent Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Profitant d'un retour de beau temps, ils se remirent en route et ne tardèrent pas à essuyer une nouvelle tempête qui sépara les trois navires. L'un d'eux put arriver au port de Santa Cruz où Cortès se trouvait; un autre toucha fond et s'échoua sur la côte de Xalizco. Les soldats qui le montaient, mécontents du voyage et des fatigues qu'ils avaient endurées, restèrent à Xalizco ou s'en retournèrent en partie à la Nouvelle-Espagne. Le troisième navire fut poussé vers une baie qu'on appela Guayabal parce qu'il y avait tout autour grande abondance du fruit qu'on appelle *goyave*. Comme il s'était échoué en arrivant, il fut obligé de retarder son départ vers le lieu où Cortès attendait avec impatience à cause de l'épuisement de ses provisions. La viande et le biscuit étaient embarqués à bord

du navire qui se perdit sur la côte de Xalizco; c'est de cette circonstance que venaient les angoisses de Cortès et de tous les soldats, qui n'avaient plus rien à manger, attendu que les naturels de l'île, vivant à l'état sauvage et sans nulle prévision, ne cultivaient pas le maïs. Ils subsistaient des fruits que la nature envoie et du produit de leur pêche. Vingt-trois hommes de la troupe de Cortès moururent de faim et de souffrances; un grand nombre étaient malades et le maudissaient, lui, son port et sa découverte.

Ce voyant, il résolut d'aller en personne, sur le navire qui l'avait rejoint, avec cinquante soldats, des charpentiers, deux forgerons et trois calfats, à la recherche des deux autres navires, pensant bien que le mauvais temps qui s'était déchaîné les avait fait échouer quelque part. Il découvrit l'un d'eux perdu sur la côte de Xalizco sans aucun soldat. L'autre était non loin de là sur des récifs. A force de peines et de fatigues, il réussit à les remettre à flot et, après y avoir fait un travail de carénage, il put revenir à l'île de Santa Cruz avec ses trois bâtiments. Les soldats qui l'y attendaient, extrêmement affaiblis pour n'avoir point pris de nourriture substantielle depuis plusieurs jours, mangèrent de la viande en tel excès qu'ils y gagnèrent un grand dérangement d'entrailles et des souffrances dont moururent la moitié d'entre eux. Ce fut pour s'arracher à la vue de tant de misères que Cortès partit à la découverte d'autres pays et tomba sur la Californie et son golfe. Comme, du reste, il se trouvait faible et fatigué, il avait un vif désir de s'en revenir à la Nouvelle-Espagne; mais, par honte de s'entendre dire qu'il avait dépensé d'énormes sommes sans découvrir aucun pays utile, que la chance l'abandonnait dans toutes ses entreprises et qu'il succombait aux malédictions des soldats et vrais conquistadores de la Nouvelle-Espagne, il s'obstinait à ne pas s'en retourner.

Cependant, comme la Marquise doña Juana de Zuñiga, sa femme, n'avait aucune nouvelle, si ce n'est qu'un navire avait échoué sur la côte de Xalizco, elle était très-chagrine et livrée à la crainte que Cortès ne fût mort ou perdu quelque part. Elle envoya donc deux navires à sa recherche; l'un de ces bâtiments était celui-là même avec lequel Grijalva était revenu à la Nouvelle-Espagne après être parti avec Bezerra. L'autre, tout à fait neuf, sortait des chantiers de Guantepeque. Les deux navires furent chargés des provisions qu'il était possible de se procurer dans ce temps-là. Un capitaine appelé Ulloa devait les commander. La Marquise écrivit très-affectueusement à son mari, employant prières et douces paroles pour l'engager à revenir à Mexico reprendre son rang et son marquisat. Elle le suppliait de porter ses regards sur ses fils et ses filles pour se résoudre à cesser sa lutte contre la fortune, en se contentant du souvenir de ses actions héroïques et de la renommée qui accompagnait en tous lieux

sa personne. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza lui écrivit également dans les termes les plus affectueux, lui demandant en grâce de revenir à la Nouvelle-Espagne. Les deux bâtiments arrivèrent avec beau temps au lieu où Cortès se trouvait. Quand il vit les lettres du Vice-Roi et les prières de la Marquise et de ses enfants, il résolut de laisser le commandement, les hommes et toutes les provisions au capitaine Ulloa, et, s'étant embarqué, il s'en vint au port d'Acapulco. Il entreprit immédiatement son voyage de terre et, à grandes journées, il arriva à Cornabaca où se trouvait la Marquise dont la vue lui causa la plus grande joie. Tous les habitants de Mexico, y compris le Vice-Roi et l'Audience royale, se réjouirent de son retour, attendu que le bruit s'était répandu à Mexico que tous les caciques de la Nouvelle-Espagne voulaient se soulever en voyant que Cortès n'était plus dans le pays. Au surplus, les soldats et capitaines qu'il avait laissés dans l'île ou dans le golfe de Californie effectuèrent leur retour; mais je ne saurais dire s'ils revinrent par leur propre inspiration ou si le Vice-Roi et l'Audience royale intervinrent pour leur en donner l'autorisation.

Peu de mois après, Cortès, s'étant un peu remis par le repos, envoya quelques autres bâtiments bien pourvus de pain, de viande et de bons matelots, avec soixante soldats et d'excellents pilotes. Le capitaine Francisco de Ulloa fut leur commandant. S'il envoya cette fois ces nouveaux bâtiments, ce fut sur l'ordre exprès de l'Audience royale de Mexico, en accomplissement de la promesse que Cortès avait faite à Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres précédents. Quoi qu'il en soit, ils partirent du port de Natividad au mois de juin de l'an quinze cent trente et tant, — je ne me rappelle pas exactement l'année. — Cortès ordonna au capitaine de suivre la côte et d'achever de descendre toute l'étendue de la Californie, s'occupant de chercher le capitaine Diego Hurtado qui n'avait point reparu. Il employa, aller et retour, sept mois dans ce voyage sans rien faire, à ma connaissance, qui mérite d'être conté, et il s'en revint au port de Xalizco. Il y avait peu de jours qu'Ulloa était descendu à terre et prenait du repos, lorsqu'un soldat qui l'avait accompagné dans l'expédition l'attendit en un endroit où il le tua à force d'estocades; et voilà à quoi aboutirent les voyages et découvertes que le Marquis entreprit. J'entendis dire, bien des fois, qu'il avait dépensé dans ces expéditions trois cent mille piastres d'or. Ce fut pour que Sa Majesté lui en remboursât une partie et pour régler l'affaire de la supputation des vassaux, qu'il résolut d'aller en Castille. Il y était conduit aussi par la pensée d'exiger en justice, de Nuño de Guzman, une certaine somme que l'Audience royale l'avait condamné à payer à Cortès comme compensation des biens qu'il lui fit vendre. Nuño de Guzman avait été transporté, en effet, en Castille comme prisonnier.

En résumé, si nous considérons bien les choses, il est aisé de voir que Cortès ne fut heureux en rien depuis qu'il conquit la Nouvelle-Espagne. On disait que c'était par suite des malédictions qui tombaient sur lui.

CHAPITRE CCI

Comme quoi on fit de grandes fêtes et des banquets à Mexico en réjouissance de la paix célébrée entre l'Empereur Très-Chrétien notre seigneur, de glorieuse mémoire, et le roi François de France lors de l'entrevue d'Aigues-Mortes.

En 1538, on reçut à Mexico la nouvelle que l'Empereur Très-Chrétien notre seigneur, de glorieuse mémoire, s'était rendu en France et que le roi François lui avait fait une réception magnifique dans un port qu'on appelle Aigues-Mortes, où fut célébrée la paix. Les rois s'embrassèrent très-amicalement en présence de Mme Éléonore, reine de France, femme du roi François Ier, et sœur de l'Empereur notre seigneur, d'heureuse souvenance. De grandes et solennelles fêtes eurent lieu à cette occasion. Ce fut en l'honneur de la célébration de cette paix que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, le Marquis Del Valle, l'Audience royale et un certain nombre de caballeros conquistadores firent de grandes réjouissances. En ce même temps, le Marquis Del Valle et le Vice-Roi don Antonio de Mendoza s'étaient réconciliés, oubliant les rancunes qui avaient pris leur origine dans la manière de compter les vassaux du Marquis et aussi dans les préférences que le Vice-Roi parut avoir pour Nuño de Guzman, afin que celui-ci ne payât point à Cortès les sommes qu'il lui devait du temps où il fut président. On résolut donc de célébrer de grandes fêtes et réjouissances. Elles furent si belles en effet, que je n'en vis jamais de pareilles dans la Castille, en joutes, tournois, courses de taureaux, rencontres entre caballeros et autres simulacres d'actions de guerre. Et ce n'est rien encore que tout cela, en comparaison d'autres jeux qu'on inventa, à l'imitation des Romains, les entrées triomphales des consuls et illustres capitaines vainqueurs, et les grands placards, et les superbes annonces dont chaque chose était précédée. L'invention de tout cela appartint à un chevalier romain appelé Luis de Leon, personnage distingué, natif de Rome, que l'on disait descendre de famille patricienne.

Toutes ces fêtes étant terminées, le Marquis prit ses mesures pour équiper d'autres bâtiments avec les provisions nécessaires, pour aller en Castille supplier Sa Majesté de vouloir bien lui rembourser une partie de ce qu'il avait dépensé dans l'armement des navires par lui envoyés à la découverte. Il avait d'ailleurs toujours son

procès avec Nuño de Guzman, qui se trouvait actuellement prisonnier en Espagne par ordre de l'Audience royale. Il plaidait aussi à propos du mode de supputation de ses vassaux. Cortès me pria d'aller avec lui en Espagne, dans la pensée que j'aurais là-bas des chances de réussir dans mes demandes de villages auprès des membres du Conseil royal des Indes, beaucoup mieux que par l'Audience royale de Mexico. Je m'embarquai donc et je fus en Castille, tandis que le Marquis ne partit que deux mois plus tard, par la raison, disait-il, qu'il n'avait point encore réuni tout l'or qu'il voulait emporter, et aussi parce qu'il était malade du cou-de-pied à cause d'une blessure qu'il y avait reçue. Cela se passait en l'an 1540. La Sérénissime Impératrice doña Isabel, de glorieuse mémoire, était morte à Tolède le 1er mai de l'année précédente. Ses restes furent ensevelis dans la ville de Grenade. Sa mort avait été accompagnée de grands et unanimes regrets. La plupart des conquistadores portèrent le deuil. Quant à moi, en mes qualités de *regidor* de la ville de Guazacualco et de conquistador des plus anciens, je me mis en grand deuil et je partis ainsi pour la Castille. A mon arrivée à la capitale, je me vêtis plus rigoureusement encore, ainsi que j'y étais obligé par la mort de la Reine notre souveraine.

En ce même temps arrivait aussi à la capitale Hernando Pizarro, qui venait du Pérou, également habillé en grand deuil, avec plus de quarante personnes qui l'accompagnaient. Alors encore se présentait à Madrid, où la cour résidait, Cortès avec toute sa maison en deuil rigoureux. Lorsque les membres du Conseil royal des Indes apprirent que Cortès approchait de Madrid, ils envoyèrent au-devant de lui pour le recevoir, et mirent à sa disposition, pour y loger, le palais du commandeur don Juan de Castille. Plus tard, dans les occasions où Cortès se rendait au Conseil royal des Indes, un auditour s'avançait jusqu'à la porte de la salle des audiences pour le recevoir et le conduire avec les signes du respect jusqu'à l'estrade où le président don fray Garcia de Loyosa, cardinal de Siguenza, qui devint archevêque de Séville, se tenait avec les auditeurs, le licencié Gutierrez Velasquez, l'évêque de Lugo, le docteur don Juan Bernal Diaz de Luco et le docteur Beltram. On plaçait pour Cortès un siége à côté de ceux qui étaient occupés par ces personnages, et on l'écoutait.

Le conquistador ne revint jamais plus à la Nouvelle-Espagne, parce que, dès ce moment, s'ouvrit une enquête sur son compte, et Sa Majesté ne voulut en aucune façon lui accorder l'autorisation d'y retourner, quoiqu'il eût pour intercéder en sa faveur l'amiral de Castille, le duc de Bejar et le grand commandeur de Leon. La señora doña Maria de Mendoza fut elle-même sa protectrice; mais Sa Majesté ne voulut pas céder; au contraire, Elle confirma l'ordre de le retenir jusqu'à ce qu'il eût purgé son enquête, qui du reste ne finit

jamais. Les membres du Conseil royal des Indes alléguaient pour excuse que la licence de retour ne pouvait lui être donnée tant que Sa Majesté ne serait pas revenue de Flandre, où elle était allée à l'occasion du châtiment de Gand. A cette même époque, Nuño de Guzman reçut l'ordre de s'exiler de ses terres pour ne résider qu'à la capitale, et on le condamnait en même temps à payer un certain nombre de piastres d'or. Malgré cela, on ne le dépouilla point des Indiens de sa commanderie de Xalizco. Il se présenta, du reste, lui et ses gens en deuil. Et comme nous nous montrions dans la capitale, le Marquis Cortès, Pizarro, Nuño de Guzman, et nous qui venions de la Nouvelle-Espagne pour affaires, ainsi que ceux qui étaient arrivés du Pérou, tout le monde enfin en grand deuil, les gens qui nous voyaient ainsi nous firent la plaisanterie de nous appeler *les Indiens Péruliens*[1] *enfunébrés.*

Revenons à notre récit pour dire qu'en ce même temps on emprisonna Hernando Pizarro à la Mota de Medina. Ce fut alors aussi que je m'en retournai à la Nouvelle-Espagne. J'y appris que peu de mois auparavant s'étaient soulevés les habitants de Cochitlan sur les *peñoles* de la province de Xalizco, et que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza avait envoyé, pour en obtenir la pacification, quelques capitaines dont faisait partie un certain Christoval de Oñate. Les Indiens mutinés donnaient grandement à faire aux Espagnols et aux soldats qui avaient été envoyés de Mexico. Il en résulta qu'ils firent demander du secours à don Pedro de Alvarado, qui dans ce moment se trouvait retourné à ses navires construits à Guatemala pour aller en Chine. Il vola au secours des Espagnols qui combattaient sur les *peñoles*, amenant avec lui un grand nombre de soldats. Il mourut peu de jours après, à la suite d'une chute dans laquelle un cheval lui écrasa le corps, comme je vais le dire bientôt. Je laisserai un instant ce sujet pour rappeler le souvenir de deux autres flottes qui sortirent de la Nouvelle-Espagne, l'une organisée par le Vice-Roi don Antonio de Mendoza, et l'autre, celle dont je viens de parler, qui fut construite par Pedro de Alvarado.

1. Je dis *Péruliens*, et non pas *Péruviens*, parce que le texte espagnol écrit *Perulero* au lieu de *Peruano*.

CHAPITRE CCII

Comme quoi le Vice-Roi don Antonio de Mendoza envoya trois navires à la découverte par la mer du Sud, et à la recherche de Francisco Vasquez Coronado, qui était à la conquête de la Cibola, avec des provisions et un secours de soldats.

J'ai déjà dit dans le précédent chapitre que le Vice-Roi don Antonio de Mendoza et l'Audience royale de Mexico avaient envoyé à la découverte des sept villes autrement dites « de la Cibola » une expédition commandée par le capitaine don Francisco Vasquez Coronado, natif de Salamanque, qui s'était marié avec une señora fille du trésorier Alonso de Estrada. Outre ses nombreuses vertus, elle était réputée pour sa grande beauté. Francisco Vasquez était resté gouverneur du pays, quoique l'emploi lui en eût été retiré. Quand il partit pour ce long voyage de terre avec un grand nombre de soldats à cheval et des gens d'escopette ou d'arbalète, il avait laissé en passant pour son lieutenant à Xalizco un hidalgo nommé Oñate. Il paraît du reste qu'un moine franciscain, fray Marcos de Nica, l'avait déjà précédé dans le pays des sept villes ou l'accompagnait dans le voyage pour y aller avec lui, — je ne connais pas bien au juste cette particularité. — Quand ils y arrivèrent et qu'ils virent les campagnes couvertes de troupeaux de vaches et de taureaux énormes de notre race de Castille, les villages et les habitants nageant dans l'abondance, les maisons pourvues d'escaliers et d'étages, le moine crut qu'il conviendrait de revenir à la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il le fit du reste, pour en faire le rapport au Vice-Roi don Antonio de Mendoza, en le priant d'envoyer par la côte du sud un navire avec des ferrures, des canons, de la poudre, des arbalètes, des armes de toute espèce, du vin, de l'huile et du biscuit, attendu que le pays se trouvait former la côte de la mer du Sud, et qu'avec cet arrivage Francisco Vasquez et ses compagnons recevraient un secours efficace pour rester définitivement dans le pays. C'est pour cette raison que les trois navires dont je parle furent envoyés aux ordres du capitaine général Hernando de Alarcon, qui avait été maître d'hôtel du Vice-Roi. Un autre navire était commandé par l'hidalgo Marcos Ruiz de Roxas, natif de Madrid. On disait que le troisième bâtiment était confié à un nommé Maldonado. Je n'étais point de cette expédition et je ne la connais que par ouï-dire. Les pilotes et les capitaines reçurent leurs instructions relativement à la conduite qu'ils devaient suivre.

CHAPITRE CCIII

D'une grande flotte qui fut organisée par l'Adelantado don Pedro de Alvarado en l'an 1537.

Il est juste qu'on fasse mémoire d'une excellente flotte que l'Adelantado don Pedro de Alvarado organisa, en 1537, dans la province de Guatemala dont il était gouverneur, sur un port de la mer du Sud qu'on appelle Acaxatla. Ce fut pour accomplir certaines clauses d'une convention qu'il fit avec Sa Majesté la seconde fois qu'il alla en Castille lorsqu'il en revint marié avec une señora du nom de doña Beatrix de la Cueva[1]. Il résultait de cet accord que l'Adelantado devait armer à ses frais certains navires et les fournir de pilotes, matelots, soldats, provisions et tout le nécessaire, pour les envoyer à la découverte vers la Chine, les Moluques ou n'importe quelles autres îles des Épices. Sa Majesté s'engageait à lui garantir dans ces pays certains avantages et des rentes. Comme je ne connais point les détails de ce qui fut convenu, je m'en remets aux différents articles de la convention et je n'en embarrasserai pas mon récit, mais je dois dire que l'Adelantado fut toujours un bon serviteur de Sa Majesté, ainsi qu'il apparut dans la conquête de la Nouvelle-Espagne aussi bien que dans son expédition au Pérou. Partout il engagea valeureusement sa personne, avec ses quatre frères qui servirent également Sa Majesté autant qu'il leur fut possible. Actuellement, en ce qui regardait son entreprise vers le couchant, il voulut dépasser dans ses préparatifs toutes les flottes qui avaient été formées par le Marquis Del Valle et dont j'ai fait une longue mention dans les chapitres qui en ont parlé. C'est pour cela qu'il lança dans la mer du Sud treize bâtiments d'un bon tonnage, dont une galère et une patache, tous très-bien approvisionnés de pain, de viande, de bonnes pipes d'eau et de toutes espèces de vivres que l'on pouvait alors se procurer. On y mit une bonne artillerie et on les confia aux soins d'excellents pilotes et d'autant de matelots qu'il était nécessaire. Il importe de remarquer que pour la construction d'une si puissante flotte on était fort éloigné du port de Vera Cruz qui se trouve à deux cents lieues de distance du point où les navires furent armés. Or,

1. Il importe de faire observer que don Pedro de Alvarado, dans deux voyages qu'il fit en Espagne, se maria deux fois et que ses deux femmes portent le même nom de famille. La première, qui se nommait doña Francisca de la Cueva, mourut en arrivant à Vera Cruz lors du premier retour d'Alvarado. Celle dont il est question maintenant, doña Beatrix de la Cueva, est celle-là même que nous verrons bientôt être victime, à Guatemala, d'une effroyable catastrophe se liant à un tremblement de terre.

c'est de la Vera Cruz qu'il fallut apporter le fer, la clouterie et les ancres, les barriques et tant d'autres choses indispensables à cette organisation.

Alvarado dépensa, en cette affaire, plus de milliers de piastres d'or qu'on n'en eût dépensé en Castille pour construire quatre-vingts navires à Séville. Les frais furent tels enfin qu'Alvarado n'y put suffire ni avec les richesses qu'il avait apportées du Pérou[1], ni avec l'or qu'on tirait pour lui des mines de Guatemala, ni avec les avances que lui offrirent ses parents et ses amis, augmentées de ce que des négociants lui prêtèrent. S'il eût voulu rendre plus facile le transport de ses ancres, de ses ferrures et de bien d'autres objets, en ayant recours au port de Caballos, il eût rencontré l'inconvénient qu'il ne venait alors aucun navire ni aucun trafiquant dans ce port qui n'était point développé comme aujourd'hui. Et ce ne fut rien encore que la dépense faite pour les bâtiments, en comparaison de ce qu'il fut obligé de donner à des capitaines, à l'alferez, à des mestres de camp, à six cent cinquante soldats, pour l'achat d'un grand nombre de chevaux, qui valaient alors trois cents piastres les bons, et les ordinaires cent cinquante et deux cents piastres ; et les arquebuses, et la poudre, et les arbalètes, et toutes sortes d'armes enfin... tout cela fit monter la dépense à des proportions qu'on imaginera sans peine. Alvarado eut réellement le plus véhément désir de rendre un grand service à Sa Majesté en arrivant par le couchant à la Chine, aux Moluques et aux Épices, et en y conquérant quelques îles nouvelles, sans omettre de faire que le trafic s'en établît ensuite par l'intervention de son gouvernement personnel, puisqu'il aventurait dans l'entreprise sa fortune et lui-même.

Les navires étaient définitivement prêts à faire voile, chacun avait son étendard royal, ses pilotes, ses capitaines, ses instructions sur ce qu'il avait à faire et la route qu'il devait suivre, ses avis pour les signaux de nuit et sa part de tous les soldats, qui montaient comme je l'ai dit à six cent cinquante avec plus de deux cents chevaux. Après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, l'Adelantado prit lui-même le commandement de la flotte et fit voile, je ne sais quel jour de l'année 1538[2], dans la direction du port de la Purification qui se trouve non loin de Xalizco, où il devait faire de l'eau et prendre d'autres soldats et plus de vivres. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza entendit parler de cette puissante flotte qui pour le pays était bien

1. Pedro de Alvarado avait entrepris et exécuté avant cette époque, en 1534, une expédition restée célèbre, à propos de laquelle se fit la fameuse traversée de la Cordillère, pour aller de la côte à Quito, traversée dans laquelle une infinité d'hommes périrent de froid et d'accidents de *soroche*. Alvarado arriva à Quito et en sortit chargé d'immenses richesses.

2. Herrera place ce départ en 1541.

considérable, du grand nombre de soldats, de chevaux et de la forte artillerie qu'elle emportait. Il considéra que c'était chose admirable qu'Alvarado eût pu réunir et armer treize navires sur la côte du sud et s'adjoindre tant de soldats en un point si éloigné du port de Vera Cruz et de Mexico. C'est, en effet, bien extraordinaire pour toute personne qui connaît le pays et qui n'ignore pas les dépenses que ces choses y comportent. Le Vice-Roi don Antonio de Mendoza ayant donc su que ces préparatifs étaient faits pour aller jusqu'à la Chine, que les pilotes et les cosmographes lui disaient être accessible par le couchant, ainsi que cela lui fut affirmé du reste par un de ses parents appelé Villalobos qui était versé dans l'art de la navigation, il résolut d'écrire de Mexico à l'Adelantado afin de lui faire des offres pour qu'il consentît à s'associer avec lui, en lui cédant une partie de la flotte. Dans le but de réaliser ce projet, il envoya don Luis de Castilla et un majordome appelé Agustin Guerrero.

L'Adelantado ayant pris connaissance des instructions dont ils étaient porteurs pour entrer en accord, et l'affaire étant bien débattue, il fut convenu qu'Alvarado et le Vice-Roi auraient une entrevue dans un village appelé Chiribitio, dans la province de Mechoacan et dans la commanderie de Juan de Alvarado, parent de l'Adelantado lui-même. Lorsque le Vice-Roi sut où ils devaient se rencontrer, il s'empressa de partir en poste de Mexico, pour se rendre au village en question, où l'Adelantado l'attendait déjà pour causer de l'affaire. L'entrevue eut lieu et il fut convenu qu'ils iraient ensemble visiter la flotte. Ils y furent, en effet, et, la visite étant faite, ils revinrent tous deux à Mexico afin d'y choisir un capitaine général qui serait définitivement le commandant de l'expédition. L'Adelantado voulait que le choix tombât sur Juan de Alvarado son parent, — je ne veux pas dire celui de Chiribitio, mais bien un neveu qui possédait des Indiens à Guatemala. — Mais le Vice-Roi prétendait que Villalobos partageât avec lui le commandement. Sur ces entrefaites, l'Adelantado se vit dans la nécessité de revenir à son gouvernement de Guatemala pour des affaires de haute importance; il mit cependant tout de côté, pour pouvoir rejoindre sa flotte. Il s'en fut par terre au port de la Natividad où se trouvaient ses navires et ses soldats, afin de présider lui-même à leur départ. On était sur le point de faire voile quand il reçut une lettre de Oñate, qui remplissait les fonctions de lieutenant-gouverneur de la province de Xalizco, en l'absence de Francisco Vazquez Coronado, lequel était allé aux sept villes de la Cibola en qualité de capitaine, ainsi que je l'ai dit au chapitre qui en parle. La lettre disait à Alvarado que, puisqu'il était un si grand serviteur de Sa Majesté, une occasion se présentait de faire prévaloir ses services. Il le priait en grâce de vouloir bien aller lui porter secours en personne avec des soldats, des chevaux et des arquebusiers, attendu qu'il était entouré

de telle sorte que, si l'on n'accourait à son aide, il lui serait impossible de se défendre contre un nombre considérable de bataillons d'Indiens guerriers qui se trouvaient aux *peñoles* de Cochitlan, où ils avaient tué déjà un grand nombre d'Espagnols, ce qui lui inspirait la crainte d'une déroute complète. La lettre faisait la peinture de beaucoup d'autres dommages et finissait en disant que si les Indiens sortaient victorieux de ces affaires des *peñoles*, il en pourrait résulter un grand danger pour la Nouvelle-Espagne.

Lorsque l'Adelantado eut lu la lettre et bien pesé son contenu, et que d'ailleurs d'autres Espagnols lui eurent fait comprendre le péril dans lequel ils se trouvaient, il s'empressa de réunir ses soldats, cavaliers, arquebusiers, arbalétriers, et il partit à marches forcées pour rendre le service demandé. Lorsqu'il arriva au campement, les assiégés étaient tout à fait consternés, et l'on peut croire que sans l'aide d'Alvarado les Indiens les eussent tous massacrés. Mais son arrivée diminua quelque peu leur ardeur, sans faire cesser néanmoins leurs valeureuses attaques. Au plus fort d'un combat à travers des rochers escarpés, le cheval d'un des cavaliers perdit pied et roula jusqu'en bas, en faisant des sauts furieux, sur le point même où se trouvait Alvarado, qui n'eut pas le temps de se garer. L'animal le prit au passage, l'entraîna violemment et, tombant sur lui de tout son poids, le mit en piteux état. Il se sentait très-malade, mais comme on ne croyait pas que le mal fût si grand et qu'on désirait lui assurer de meilleurs soins, on l'emporta sur une litière jusqu'au bourg le plus rapproché, qu'on appelait la Purification. Il commença à être pris de spasme avant de terminer le voyage, de sorte que, peu de jours après son arrivée au bourg, s'étant confessé et ayant reçu la communion, il rendit son âme à Dieu Notre Seigneur qui l'avait créée. Quelques personnes prétendirent qu'il avait fait son testament, mais il n'a jamais paru. Le malheureux périt pour avoir été emporté du camp; si on l'y eût laissé en lui donnant des soins raisonnables, il n'eût point été pris du spasme[1]. Nous devons des actions de grâces à Notre Seigneur pour tout ce qu'il daigne faire et ordonner : Alvarado est mort; que Dieu lui pardonne! On l'inhuma dans ce bourg avec toute la pompe possible. J'ai ouï dire que Juan de Alvarado, de la commanderie de Chiribitio, transporta ses restes au chef-lieu de ses possessions, en prenant soin de faire célébrer des messes, de grandes cérémonies funèbres et de distribuer des aumônes pour le repos de son âme.

Lorsqu'on apprit sa mort au campement de Cochitlan et dans la

1. Il est probable qu'il est ici question de tétanos; car, encore aujourd'hui, dans les points de l'Amérique où j'ai résidé et observé des cas fréquents de cette maladie, la plupart des habitants, je pourrais dire tout le monde, appelle le tétanos *pasmo* et dit d'un malade : *se pasmó*, pour signifier qu'il a été atteint du tétanos.

flotte, comme il n'y avait plus ni capitaine général ni chef à qui l'on dût obéissance, nombre de soldats s'en furent chacun de son côté après avoir reçu la paye qu'on leur donna. Lorsque la nouvelle fut connue à Mexico, le Vice-Roi et la plupart des caballeros de la ville en éprouvèrent un vif regret. La troupe en détresse, voyant que l'Adelantado n'était plus, envoya par courriers rapides prier le Vice-Roi de voler à son secours. Celui-ci étant empêché mit à sa place le licencié Maldonado et fit tout son possible. Bientôt il partit lui-même, emmenant autant de soldats qu'il en put réunir, et Dieu permit que les Indiens des *peñoles* fussent vaincus. Le Vice-Roi s'en revint à Mexico après cette victoire, ayant eu à supporter pendant plusieurs jours les plus extrêmes fatigues.

En cessant de parler du grand service que l'Adelantado rendit et de la mort qu'il trouva en secourant les assiégés, je dois dire que, lorsque sa déplorable fin fut connue à Guatemala, la tristesse fut profonde et les pleurs intarissables dans sa famille. Sa chère femme doña Beatrix de la Cueva se meurtrissait le visage, s'arrachait les cheveux, et les dames et les demoiselles à marier qui lui formaient compagnie l'imitaient dans les démonstrations de sa douleur; sa tendre et aimée fille et ses fils, don Francisco de la Cueva, son gendre, second cousin du duc d'Albuquerque, qui lui succédait dans le gouvernement de la province, tous furent plongés dans une douleur extrême Les conquistadores habitants du pays éprouvèrent les regrets les plus vifs, et l'on célébra des cérémonies funèbres très-solennelles. L'évêque don Francisco Marroquin, de bonne mémoire, s'associait à toutes ces douleurs et, s'entourant de tout son clergé, il priait Dieu chaque jour pour l'âme du défunt en brûlant des cierges et en accompagnant les prières de tout l'apparat possible; car le digne évêque mit le plus grand zèle à l'accomplissement de ces devoirs funèbres. Je dois mentionner un majordome de l'Adelantado qui, pour témoigner davantage de la douleur que lui causait la mort de son maître, ordonna que tous les murs des maisons fussent peints en noir au moyen d'une substance ineffaçable.

J'ai entendu dire qu'un grand nombre de caballeros portaient leurs consolations à la señora Beatrix de la Cueva, veuve de l'Adelantado, la priant de ne point se faire tant de peine pour la mort de son mari et l'engageant à rendre grâces à Dieu qui en avait ainsi disposé. Elle répondait, en bonne chrétienne, qu'elle le faisait réellement ainsi; mais comme les femmes sont pleines de pitié pour ce qu'elles aiment réellement, elle ajoutait qu'elle désirait mourir plutôt que d'avoir à supporter tant de peines dans ce triste monde. Je rappelle ici ce souvenir parce que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara a fait dire à cette dame que Notre Seigneur Jésus-Christ ne pouvait lui réserver un plus grand malheur que celui-là, et il prétend qu'à cause de ce

blasphème Dieu permit que cette ville fût assaillie par une tempête d'eau, de cendres, de pierres et de gros troncs d'arbres qui s'échappèrent d'un volcan situé à une demi-lieue de Guatemala, détruisant la plus grande partie des édifices occupés par la señora veuve de l'Adelantado, tandis qu'elle se trouvait en prière dans l'une d'elles avec ses dames et demoiselles. Toutes furent ensevelies sous les débris et la plupart y périrent étouffées. Or, les paroles que Gomara prête à cette dame ne furent pas celles qu'il dit, mais telles que je les ai moi-même rapportées, et si Notre Seigneur Jésus-Christ eut une raison pour l'enlever de ce monde, c'est encore le secret du bon Dieu. J'aurai à parler plus tard, quand il en sera temps, de cette inondation et de ce tremblement de terre; pour le moment je veux m'occuper de plusieurs autres choses dignes de remarque.

Après que l'Adelantado eut si bien servi Sa Majesté avec ses quatre frères Jorge, Gonzalo, Gomez et Juan, il mourut sans laisser à ses enfants aucun des villages qui formaient sa commanderie, quoiqu'il les eût gagnés et conquis en venant découvrir cette Nouvelle-Espagne, avec Grijalva d'abord, et ensuite avec Cortès. Et voyez comme tous moururent, lui, ses fils, sa femme, ses frères; et voyez combien ces malheurs méritent attention! J'ai dit comment l'Adelantado finit ses jours dans l'affaire de Cochitlan; son frère Jorge mourut dans la ville de Madrid où il allait demander à Sa Majesté la récompense de ses services; ce fut en l'an 1540. Gomez de Alvarado termina ses jours au Pérou. Je ne me rappelle pas si Gonzalo mourut à Guaxaca ou à Mexico. Juan de Alvarado, lui, succomba tandis qu'il était en route pour l'île de Cuba, afin de veiller à mettre en sûreté les biens qu'il avait laissés dans ce pays. Quant aux fils de l'Adelantado, l'aîné, appelé don Pedro, partit pour la Castille en compagnie d'un de ses oncles qui portait aussi le nom de Juan et fut habitant de Guatemala. Le jeune homme allait baiser les pieds de l'Empereur notre seigneur, pour Lui rappeler les services de son père. On n'eut jamais aucune nouvelle d'eux, ce qui fit croire ou qu'ils s'étaient perdus en mer, ou qu'ils avaient été emmenés en captivité par les Maures. Don Diego, le fils cadet, se voyant sans ressource, s'en fut au Pérou et mourut dans une bataille. Pour ce qui est de doña Beatrix, sa veuve, j'ai déjà dit comment la tempête l'enleva de ce monde avec d'autres dames qui étaient en sa compagnie. Que les curieux lecteurs veuillent bien maintenant porter leur attention sur ce que je viens de raconter; ils y verront l'Adelantado mourir seul, loin de sa tendre épouse, séparé de ses filles chéries, tandis que sa femme périt éloignée de son époux adoré; ils verront encore ses fils succomber l'un en allant en Castille, le second au Pérou dans une bataille, et d'autre part ses frères mourir comme je l'ai dit. Que Notre Seigneur Jésus-Christ les emmène dans sa sainte gloire! *Amen*!

On a fait dernièrement dans cette ville de Guatemala deux sépulcres près de l'autel de la sainte église principale, pour inhumer dans l'un d'eux les restes de l'Adelantado don Pedro de Alvarado, qui sont enterrés provisoirement dans le village de Chiribitio. L'autre tombeau est destiné à don Francisco de la Cueva et à doña Leonor de Alvarado, sa femme, et fille de l'Adelantado, lorsqu'il plaira à Dieu de les enlever de cette vie; car c'est à leurs frais que doivent être rapportés les restes de leur père, et ce sont eux qui ont fait préparer les sépulcres dans la sainte église.

Nous abandonnerons ce triste sujet pour en revenir à la flotte. Une année environ après qu'Alvarado fut mort, le Vice-Roi don Antonio de Mendoza donna l'ordre qu'on prît quelques-uns des meilleurs navires parmi les treize que l'Adelantado destinait à naviguer vers l'occident jusqu'en Chine. Il choisit pour les commander son parent, le capitaine Villalobos, et il lui prescrivit de suivre la direction qu'Alvarado s'était proposée. Je ne connais pas bien le résultat de ce voyage, et c'est pour cette raison que je n'en allongerai pas mon récit. Mais j'ai ouï dire que les héritiers de l'Adelantado ne reçurent jamais rien, ni du produit des navires, ni de la valeur de leur armement; ils perdirent tout. Nous n'en parlerons plus, et je dirai ce que fit Cortès.

CHAPITRE CCIV

De ce que fit le Marquis Del Valle, tandis qu'il était en Castille.

Sa Majesté revint en Castille après avoir châtié la ville de Gand. Elle s'occupa immédiatement d'organiser la flotte qui devait aller attaquer Alger. Le Marquis Del Valle lui fit accepter ses services et emmena en sa compagnie son fils aîné, ainsi qu'un autre fils qu'il avait eu de doña Marina, plusieurs écuyers et hommes de service, des chevaux et un grand équipage. Il s'embarqua dans une bonne galère, en compagnie de don Enrique Henriquez. Comme Dieu permit qu'une grosse tempête se déchaînât sur la flotte royale, elle se perdit presque en entier. La galère que montait Cortès échoua également. Lui, ses fils et tous les caballeros qui l'accompagnaient eurent la chance d'échapper après avoir couru les plus grands dangers pour leur vie. En de pareils moments, quand on a la mort sous les yeux, on n'a pas toujours toute la présence d'esprit qui serait nécessaire; aussi plusieurs des serviteurs de Cortès dirent-ils qu'on l'avait vu attacher à son bras des linges contenant des bijoux et des pierreries d'un haut prix que comme un grand seigneur il avait emportés sans besoin. Dans le désordre et l'empressement de sortir sain et sauf de

la galère, au milieu de la multitude de gens qui l'entouraient, les bijoux et les pierreries qu'il emportait se perdirent. Leur valeur, disait-on, était considérable et montait à un chiffre élevé de piastres d'or.

Revenons-en à la grande tempête et à la perte des caballeros et soldats qui périrent. Les capitaines et les mestres de camp qui formaient le conseil royal de guerre poussèrent Sa Majesté à lever le blocus d'Alger et à faire voile vers Bougie, attendu qu'avec cette tempête qu'il plaisait à Notre Seigneur Dieu de leur envoyer, on ne pouvait rien de plus que ce qui avait été fait. Cortès ne fut point appelé à figurer dans la réunion et à donner son avis. Quand il en fut instruit, il dit que, sauf le bon plaisir de Sa Majesté, avec l'aide de Dieu et la bonne fortune de notre Empereur, on devrait essayer de prendre Alger par la seule force des soldats qui formaient le campement. Après quoi, il saisit l'occasion de faire l'éloge de ses capitaines et de ses compagnons d'armes de la conquête de Mexico, en disant que nous avions su souffrir la faim, les fatigues, et qu'en n'importe quelle circonstance où il avait recours à nous, nous faisions des actions héroïques; car, ajoutait-il, blessés, couverts de bandages, nous ne refusions jamais de combattre, de prendre des villes et des forteresses, dussions-nous mille fois aventurer nos existences. Plusieurs caballeros qui l'avaient entendu dirent à Sa Majesté qu'il eût été bon de l'appeler au conseil de guerre, et que ne pas le faire avait été une faute. Quelques autres personnes prétendirent que, si l'on ne l'y fit pas figurer, ce fut parce qu'on s'attendait à l'entendre émettre un avis contraire, tandis qu'au milieu de la tourmente il n'y avait pas lieu de penser à autre chose qu'à mettre en sûreté Sa Majesté et la plus grande partie des caballeros de la flotte royale, parce que le péril était imminent. On ajoutait qu'avec l'aide de Dieu l'occasion ne manquerait pas, plus tard, de venir recommencer le siége d'Alger. Il en résulta qu'on s'en fut à Bougie, et de là on revint en Castille.

Comme le Marquis était très-fatigué et de son voyage par Bougie et de son séjour à la cour; comme au surplus il était déjà vieux et brisé par ses peines, il désirait vivement aller se reposer dans la Nouvelle-Espagne s'il en obtenait la licence. Il avait envoyé chercher à Mexico sa fille aînée, doña Maria Cortès, qu'il devait marier avec don Alvaro Perez Osorio, fils du marquis d'Astorga et futur héritier du marquisat, auquel il avait promis cent mille ducats d'or en mariage avec un grand trousseau de linge et de bijoux. Il fut à Séville pour recevoir sa fille. Malheureusement, le mariage fut rompu, par la faute, disait-on, de don Alvaro Perez Osorio. Le Marquis en conçut un tel dépit que la fièvre et la dysenterie qui en furent la conséquence le mirent bien vite à toute extrémité. Le mal empirant sans

cesse, il résolut de sortir de Séville, afin de s'isoler d'un grand nombre de gens qui l'importunaient de leurs affaires, et il se rendit à Castilleja de la Cuesta, pour s'y occuper de son âme et régler son testament. Après qu'il eut mis bon ordre à ses affaires, ainsi qu'il convenait, et reçu les saints sacrements, il plut à Notre Seigneur Jésus-Christ de l'enlever de ce pénible monde; il mourut le 2 du mois de décembre 1547. Ses restes furent inhumés dans la chapelle du duc de Medina-Sidonia, en deuil sévère, avec un nombreux clergé accompagné d'une foule considérable de caballeros. Ses ossements furent transportés ensuite à la Nouvelle-Espagne et déposés dans un sépulcre à Cuyoacan ou à Tezcuco, — je ne sais pas bien, — parce qu'il en avait disposé ainsi dans son testament. Je dirai, d'après mes souvenirs, l'âge qu'il avait à sa mort. Nous partîmes de Cuba pour la Nouvelle-Espagne avec Cortès l'an 1519; il disait alors dans ses conversations avec nous qu'il avait trente-quatre ans; avec les vingt-huit qui se passèrent ensuite jusqu'à son dernier moment, cela fait soixante-deux. Ses fils et filles légitimes furent : don Martin Cortès, qui est actuellement marquis; doña Maria Cortès, qui fut fiancée à don Alvaro Perez Osorio, héritier du marquisat d'Astorga, et qui se maria, depuis, avec le comte de Luna de Léon; doña Juana, qui se maria avec don Hernando Enriquez, futur héritier du marquisat de Tarifa, et doña Catalina de Arellano, décédée à Séville. La señora doña Juana de Zuñiga, leur mère, ramena ces dernières en Castille, lorsqu'un moine de Saint-Dominique, du nom d'Antonio de Zuñiga, frère de la Marquise, fut les chercher à la Nouvelle-Espagne. Une autre fille du Marquis, nommée doña Leonor Cortès, se maria à Mexico avec un certain Juanes, de Tolosa, en Biscaye, homme riche d'environ cent mille piastres et propriétaire d'excellentes mines d'argent. Le jeune marquis, qui vint à la Nouvelle-Espagne, se montra très-irrité de cette union.

Cortès eut encore deux fils illégitimes. L'un d'eux, don Martin Cortès, qui devint commandeur de Santiago, était fils de l'interprète doña Marina; l'autre, don Luis Cortès, qui devint aussi commandeur de Santiago, était issu d'une dame Hermosilla. Il eut aussi trois filles hors mariage : l'une d'elles d'une Indienne de Cuba, du nom de Pizarro; une autre, d'une Indienne mexicaine. Les deux furent richement dotées, parce que, dès leur enfance, il leur avait assigné de bons Indiens dans des villages du district de Chinanta. D'ailleurs, dans son testament, les legs furent nombreux. Je ne le sais pas exactement, mais j'ai la confiance qu'en homme sage il en ordonna justement. Il avait eu le temps d'y penser et son âge d'ailleurs lui permettait d'agir avec maturité. Il en aura profité pour décharger sa conscience. Je sais qu'il fit bâtir un hôpital à Mexico; il ordonna qu'en sa ville de Cuyoacan, à deux lieues de la capitale, il fût fondé un monastère de

religieuses et qu'on transportât ses restes à la Nouvelle-Espagne. Il laissa de bonnes rentes pour que ses volontés testamentaires pussent s'accomplir. Ses legs furent louables, nombreux et dignes d'un bon chrétien. Je ne les énumère point ici, pour éviter des longueurs et parce que je ne me les rappelle pas tous exactement.

Les devises que Cortès inscrivit dans l'écusson qui figurait sur ses armes et sur son service étaient celles d'un soldat valeureux rappelant ses faits héroïques; elles étaient en latin, et, comme je ne connais point cette langue, je ne saurais les inscrire ici[1]. Dans son blason figuraient sept têtes de rois rattachées entre elles par une chaîne. Selon ce que je crois, ce furent les rois que je vais dire : Montezuma, grand seigneur de Mexico; Cacamatzin, son neveu, qui fut aussi grand seigneur de Tezcuco; Coadlavaca, seigneur d'Iztapalapa et d'autres lieux; le seigneur de Tacuba; le seigneur de Cuyoacan; un autre grand cacique des provinces de Tulapa, près de Matalcingo, qu'on disait être le fils d'une sœur de Montezuma et très-proche héritier de la couronne de Mexico; le dernier roi enfin fut Guatemuz, celui-là même qui nous fit la guerre et qui défendait la capitale quand nous nous emparâmes et d'elle et de ses provinces. Voilà les sept grands caciques qui figuraient dans les blasons et armoiries du Marquis. Je ne me rappelle pas qu'il y eût d'autres grands personnages qui portassent le titre de roi, parmi les prisonniers que nous fîmes, ainsi que je l'ai dit dans les chapitres qui en ont parlé.

Je poursuivrai ma tâche en peignant de Cortès le physique et le caractère. Il avait belle taille avec un corps membru harmonieusement développé. Son visage, d'un aspect peu réjoui et d'une couleur presque cendrée, aurait eu plus d'élégance s'il eût été plus allongé. Son regard était à la fois doux et grave; sa barbe foncée et rare couvrait peu sa figure; ses cheveux, de la même teinte, avaient la coupe de l'époque. Il avait la poitrine large et les épaules bien taillées. Son corps était mince, son ventre effacé; la jambe et la cuisse bien faites, quoique les genoux fussent un peu tournés en dedans. Il était bon cavalier et très-adroit à toutes sortes d'armes à pied comme à cheval; il savait d'ailleurs très-bien s'en servir et il était surtout homme de cœur et de résolution, ainsi qu'il convient à un bon soldat.

J'entendis dire que dans l'île Española, lorsqu'il était jeune, il commit quelques espiégleries avec les femmes; il ferraillait même quelquefois à leur propos avec des gens de courage et d'adresse, et la victoire était toujours de son côté. Aussi avait-il près de la lèvre inférieure les traces d'une blessure, reçue dans ces combats, que l'on pouvait distinguer en y portant l'attention, quoique la barbe la dissimulât.

1. Voici quelle était sa devise favorite, d'après Gomara : *Judicium Domini apprehendit eos, et fortitudo Ejus corroboravit brachium meum.*

Dans ses mouvements, dans ses façons de parler, à table, dans sa toilette, en tout enfin, il avait l'aspect et les manières d'un grand seigneur. Il s'habillait à la mode du temps, mais il faisait peu de cas des soieries damassées ou satinées, préférant à tout une élégante simplicité. Il ne portait pas non plus de grandes chaînes d'or, mais une chaînette de ce métal d'un travail délicat d'où pendait un médaillon figurant l'image de Notre Dame la Vierge Marie tenant son précieux Fils dans les bras, avec une inscription latine; tandis que l'effigie de saint Jean-Baptiste se voyait sur la face opposée avec une autre devise.

Il avait au doigt une bague surmontée d'un diamant de grande valeur. On voyait sur sa toque, en velours selon l'usage de l'époque, une médaille dont je ne me rappelle pas la gravure, sinon que l'une des faces portait son chiffre. Plus tard il s'habitua à ne plus faire usage que de toques en drap sans aucun médaillon. Il se faisait servir richement, comme il convenait à un grand seigneur, employant toujours deux maîtres d'hôtel, des majordomes, plusieurs pages, avec tout le train de maison qui convenait à son rang; une nombreuse vaisselle d'argent et d'or complétait son service. Il dînait à midi et buvait une tasse de vin mêlé d'eau, d'environ une pinte. Il soupait aussi; mais il n'était pas friand dans son manger; il se souciait peu des mets délicats et chers, excepté dans les circonstances où ils étaient nécessaires et quand il importait d'en faire la dépense. Il était très-affable avec ses capitaines et compagnons d'armes, surtout envers nous qui étions partis en même temps que lui de Cuba. Il possédait la langue latine et j'entendis dire qu'il était bachelier en droit. Quand il causait avec des lettrés, il pouvait répondre en latin à ce qu'on lui disait. Il était un peu poëte et il composait volontiers en prose et en vers. Il parlait avec mesure et très-correctement; il disait tous les matins ses prières dans un livre d'heures et il entendait la messe avec dévotion. La Vierge Marie était sa patronne de prédilection, ainsi que tout bon chrétien la devrait avoir, la tenant toujours pour sa meilleure avocate. Il était dévot aussi aux seigneurs saint Pierre, saint Jacques et saint Jean-Baptiste, et il faisait souvent l'aumône. Quand il jurait, c'était ainsi : « Sur ma conscience, » et lorsque quelques soldats de nos amis le mettaient en colère, il avait coutume de dire : « Oh! que le malheur vous accable! » S'il était fortement irrité, les veines de son front et de son cou se gonflaient. Quelquefois, dans un accès de colère, il jetait son manteau à terre, sans jamais proférer de paroles inconsidérées ou injurieuses à l'adresse d'aucun capitaine ou soldat. Il était très-patient; car nous ne manquions pas de camarades qui montraient peu de retenue dans leurs paroles, et il ne dépassait jamais les convenances dans la réponse qu'il leur faisait, ne leur adressant jamais une méchanceté, lors même qu'il eût eu raison de le faire. Il

leur disait tout au plus : « Taisez-vous ! » ou bien : « Allez-vous-en, et que Dieu vous suive ! A l'avenir, prenez garde à ce que vous dites : cela pourrait vous coûter cher ; je vous ferais châtier. »

Il était très-entêté, surtout dans les questions de guerre. Nous avions beau lui donner nos conseils et lui adresser nos observations sur ses résolutions inconsidérées en fait de combats ; il ne faisait nul cas de nous, ainsi que cela nous arriva lorsque nous fîmes notre campagne autour de la lagune et contre les *peñoles* que l'on appelle maintenant « les *peñoles* du Marquis. » Dans cette dernière affaire, nous lui disions qu'il ne fallait pas nous ordonner de prendre les redoutes du sommet, mais bien entourer les *peñoles* et en faire le siége, à cause des rochers qu'on nous lançait du haut des forts et vu l'impossibilité où nous étions de nous défendre contre l'impétuosité de leur chute ; que c'était donc s'aventurer et courir à la mort sans que notre courage et notre prudence nous fussent d'aucun secours. Cela ne l'empêcha pas de s'obstiner contre nos avis. Il fallut commencer à monter ; nous courûmes de grands dangers ; dix ou douze soldats moururent ; le reste de nos hommes se retira blessé, la tête en sang, sans réussir à rien, jusqu'à ce qu'on se décida à adopter une autre conduite. De même dans la campagne que nous fîmes à Honduras, à propos de l'affaire de Christoval de Oli, qui s'était soulevé avec sa flotte : je lui conseillai plusieurs fois de passer par le haut des sierras ; mais il s'obstina à prétendre qu'il valait mieux longer la côte. Ce ne fut pas non plus une bonne mesure, attendu que, si l'on avait suivi mon conseil, nous aurions partout trouvé des pays habités. Pour que les gens qui y ont passé me donnent raison, je ferai observer qu'il s'agissait d'aller de Guazacualco en droite ligne sur Chiapa, de Chiapa à Guatemala, et de ce dernier point à Naco, où se trouvait alors Christoval de Oli.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous arrivâmes avec notre flotte à la Villa Rica, et que l'on commença les travaux de la forteresse, le premier qui prit la pioche et transporta sur son dos la terre retirée pour les fondations, ce fut Cortès. Au moment d'un combat quelconque, je le vis toujours s'exposer à nos côtés. A la bataille de Tabasco, où il commanda les cavaliers, il se battit vaillamment. Pour en revenir à la Villa Rica, j'ai déjà dit ce qu'il faisait pour la forteresse ; rappelons maintenant sa conduite relativement aux treize navires qu'il se résolut à faire échouer conformément à l'avis de nos valeureux capitaines et soldats, et non comme le raconte Gomara. Dans les combats de Tlascala, trois fois il nous commanda avec la plus grande intrépidité. Pour ce qui est de notre entrée à Mexico avec quatre cents soldats, ce fut une chose bien surprenante, surtout si l'on considère qu'il eut la hardiesse de prendre le grand Montezuma dans son propre palais, au milieu de ses innombrables guerriers ! Il n'est pas inutile d'ajouter

que cette action fut combinée d'après les conseils de nos capitaines et de la plupart de nos soldats. Une autre chose bien digne de mémoire c'est la détermination de brûler vifs, devant le palais de Montezuma, les capitaines mexicains qui avaient contribué à la mort de Juan de Escalante, un de nos chefs, et de sept de ses hommes; je ne me rappelle pas bien les noms des capitaines indiens suppliciés, mais ce n'est point d'une grande importance pour notre récit. Cortès ne fit-il pas preuve aussi d'une audace surprenante lorsque, à l'aide de présents de lingots d'or, de démarches adroites, de ruses de guerre, il vainquit Pamphilo de Narvaez, capitaine de Diego Velasquez, qui avait treize cents soldats dont quelques-uns hommes de mer, quatre-vingt-dix cavaliers, un égal nombre d'arbalétriers et quatre-vingts escopettiers; tandis que nous n'étions que deux cent soixante-six hommes, sans chevaux, sans escopettes ni arbalètes, armés seulement de piques, d'épées, de poignards et de rondaches; ce qui n'empêcha pas que nous vainquîmes Narvaez et le fîmes prisonnier!

Continuons encore. Lorsque nous fûmes entrés une seconde fois à Mexico, marchant au secours d'Alvarado, et avant que nous en fussions sortis en fuyards, quand nous montâmes au haut du grand temple de Huichilobos, je vis Cortès se conduire en courageux homme de guerre, bien que sa valeur et la nôtre ne nous fussent d'aucun profit, je suis bien forcé de l'avouer. Et dans la bataille si renommée d'Otumba, lorsque nous fûmes attendus de pied ferme par l'élite des vaillants guerriers mexicains et leurs alliés, qui pensaient nous tuer tous jusqu'au dernier, que fit Cortès? Ne se montra-t-il pas d'un courage héroïque, quand il donna du poitrail de son cheval sur le capitaine porte-drapeau de Guatemuz, abattit son étendard, et ralentit l'ardeur de ces courageux bataillons qui combattaient avec tant de vaillance? Alors, après Dieu, il dut la victoire au secours que lui donnèrent nos intrépides capitaines Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Christoval de Oli, Diego de Ordas, Gonzalo Dominguez, Lares, Andrès de Tapia, et d'autres généreux soldats que je ne nomme point ici, nous tous qui n'avions pas de chevaux; et il faut ajouter que les hommes de Narvaez contribuèrent également au succès. Celui qui dans cette affaire tua le capitaine porte-étendard, ce fut un certain Juan de Salamanca, natif d'Ontiveros, qui lui arracha son riche panache et le donna à Cortès.

Continuons encore pour dire que notre chef était également avec nous dans la dangereuse bataille d'Iztapalapa et qu'il s'y conduisit en brave capitaine. Il fut valeureux aussi dans l'affaire de Suchimilco, lorsque les Mexicains se saisirent de sa personne, le renversèrent sur le sol, et que certains Tlascaltèques nos alliés se présentèrent pour le secourir, appuyés surtout par un courageux soldat appelé Christobal de Olea, natif de la Vieille-Castille (attention à ce que je vais dire):

bien autre était Christoval de Oli, qui fut mestre de camp et différent du Christobal de Olea dont je parle actuellement. Je le répète ici pour qu'on ne raisonne pas à ce sujet, et qu'on n'aille pas dire que je me trompe. Cortès fit également montre de sa vaillance lorsqu'un jour que nous étions occupés au siége de Mexico, et qu'il se tenait sur une petite chaussée étroite, il fut mis en déroute par les Mexicains, qui lui enlevèrent soixante-deux soldats et avaient déjà porté la main sur notre chef lui-même, qu'ils blessèrent à une jambe et qu'ils emmenaient pour le sacrifier ; mais il réussit à s'en délivrer grâce à Dieu, grâce à son grand courage, grâce surtout au secours de ce même Christobal de Olea, qui l'avait déjà secouru à Suchimilco et qui, dans cette circonstance, l'aida à remonter en selle et lui sauva encore la vie en perdant lui-même la sienne au milieu de tant d'autres victimes dont j'ai parlé. Maintenant que j'écris sa triste fin, je crois le voir, ce pauvre Christobal de Olea, avec sa taille, son aspect, son grand courage, et je suis pris de tristesse, car il était de mon pays et parent de quelques-uns de mes proches. Je ne continuerai pas, du reste, à faire ici le récit des prouesses et vaillances de notre Marquis Del Valle; car il y en a tant et de si considérables, que je ne finirais pas de les raconter. J'en reviendrai donc à son portrait, que j'ai déjà commencé.

Il aimait beaucoup les cartes et les dés. Quand il jouait il se montrait très-affable et disait mille de ces facéties habituelles au jeu de dés. Quand nous étions en campagne, il se livrait à des soins minutieux; il faisait des rondes la nuit et surveillait lui-même les veillées; il entrait dans les logements des soldats, et s'il trouvait ceux-ci sans armes et déchaussés, il les tançait et les reprenait sévèrement en disant qu'il n'y a que les mauvais moutons qui trouvent la laine trop lourde. Lorsque nous fîmes la campagne de Honduras, je lui connus une habitude que je n'avais pas remarquée en lui dans les expéditions précédentes : s'il ne dormait pas un instant après son repas, il sentait une révolution d'estomac, rendait ses aliments et en éprouvait du malaise. Lorsque nous étions en chemin on étendait, sous un arbre ou tout autre abri, un manteau ou un tapis qu'on avait toujours sous la main dans ce but, et là, quelque chaleur qu'il fît, la pluie fût-elle forte, il ne manquait jamais de faire un court sommeil avant de se remettre en route. Je remarquai également que pendant la guerre de la Nouvelle-Espagne il était mince et son ventre effacé, tandis qu'après la campagne de Honduras il devint gros et ventru. Je vis encore qu'il teignait en noir sa barbe que j'avais connue grise auparavant. Il est important que je dise que pendant son premier séjour à la Nouvelle-Espagne et son premier voyage en Castille, il avait l'habitude d'être très-généreux; tandis que quand il revint, en 1540, il passait pour avare au point qu'un de ses serviteurs, du nom d'Ulloa, frère de

celui qui fut tué, lui intenta un procès à propos de gages non payés; mais il est juste de ne pas perdre de vue qu'à partir du moment où nous fûmes maîtres de la Nouvelle-Espagne, il resta toujours en butte à de grandes difficultés et il dépensa des sommes considérables dans l'organisation de ses flottes. Il ne fut heureux ni en Californie, ni dans son expédition de Honduras, ni dans d'autres entreprises postérieures à la conquête. Peut-être que le bonheur qui le fuyait alors lui était réservé pour le ciel. Je crois fermement qu'il en a été ainsi, parce qu'il fut excellent gentilhomme, très-dévot à la Sainte Vierge, à l'apôtre saint Pierre et à d'autres saints. Que le bon Dieu lui pardonne ses péchés! qu'il me les pardonne aussi et qu'il me donne une bonne fin; c'est chose plus importante que les conquêtes que nous fîmes, plus importante aussi que les victoires que nous remportâmes sur les Indiens.

CHAPITRE CCV

Des valeureux capitaines et courageux soldats qui partirent de l'île de Cuba avec le fortuné et très-vaillant capitaine don Hernando Cortès, qui, après la conquête de Mexico, fut Marquis Del Valle et acquit d'autres dignités.

D'abord, le Marquis lui-même, don Hernando Cortès; il mourut près de Séville, dans un village appelé Castilleja de la Cuesta.

Don Pedro de Alvarado, qui, après la prise de Mexico, fut commandeur de Santiago, Adelantado et gouverneur de Guatemala, Honduras et Chiapa; il mourut dans l'affaire de Xalizco, lorsqu'il fut porter secours à une troupe d'Espagnols de Cochitlan, ainsi que je l'ai expliqué dans le chapitre qui en a parlé.

Gonzalo de Sandoval, qui fut un capitaine des plus éminents, alguazil mayor et gouverneur de la Nouvelle-Espagne avec Alonso de Estrada. Sa Majesté eut connaissance de ses héroïques hauts faits. Il mourut dans le bourg de Palos, lorsqu'il allait baiser les pieds de Sa Majesté, en compagnie de Cortès.

Christoval de Oli, capitaine valeureux qui fut mestre de camp dans les guerres de Mexico et mourut à Naco par sentence de justice, pour s'être révolté avec une flotte que Cortès lui confia.

Ces trois capitaines que je viens de nommer furent loués et vantés devant Sa Majesté par Cortès, lorsqu'il fut à la cour. Il dit en effet à l'Empereur notre seigneur qu'il avait eu dans son armée, quand il conquit Mexico et la Nouvelle-Espagne, trois capitaines qui méritaient autant d'estime que les plus renommés qu'il y eût eu dans le monde. Le premier dont il parla fut don Pedro de Alvarado qui, outre son courage, avait le don personnel de s'attirer les autres et de les

former à la guerre. Il ajouta que Christoval de Oli était un Hector aussi bien dans la mêlée qu'en combat corps à corps, et que s'il eût eu autant de jugement que de courage, il aurait été supérieur au héros troyen; malheureusement, il avait besoin d'être commandé. Quant à Sandoval, il le jugeait homme de bon conseil autant qu'il était un vaillant capitaine; il le regardait comme un des meilleurs chefs qu'il y eût jamais eu en Espagne, aussi complet en toutes choses que l'on puisse se l'imaginer. Cortès dit encore à Sa Majesté qu'il eut en nous de bons et valeureux soldats qui combattaient avec la plus grande intrépidité; et sur cela Bernal Diaz del Castillo se pérmettra de faire observer que si ce que Cortès dit là il l'eût écrit dans le premier rapport qu'il fit à Sa Majesté sur les affaires de la Nouvelle-Espagne, c'eût été bien mieux qu'aujourd'hui. Malheureusement, alors, dans ce qu'il disait à Sa Majesté, il s'attribuait tout l'honneur de nos victoires et de nos conquêtes, ne prenant aucun soin de nommer les capitaines et les valeureux soldats qui l'aidaient, ne faisant aucune mention de notre concours héroïque, et se bornant à écrire à Sa Majesté : « Je fis ceci, j'ordonnai à un de mes capitaines de faire cette autre chose. » Et nous restâmes en blanc jusqu'à ce qu'enfin, un jour, il ne put s'empêcher de faire mention de nous. Mais revenons à notre récit.

Partirent aussi avec Cortès :

Un autre bon et bien valeureux capitaine, Juan Velasquez de Leon, qui mourut à Mexico au passage des ponts.

Don Francisco de Montejo, qui, après la conquête de Mexico, fut Adelantado du Yucatan ; il mourut en Castille.

Luis Marin, qui fut capitaine au siége de Mexico, chef éminent et intrépide; il mourut de sa belle mort.

Pedro de Ircio, cœur présomptueux, homme de moyenne taille, à jambes courtes, parlant beaucoup, se vantant d'avoir fait et refait en Castille; mais ce que nous voyions et pouvions connaître de lui, c'est qu'il n'était propre à rien, et nous avions l'habitude de dire que c'était encore un héros sans œuvres ; il fut pendant quelque temps capitaine sous Sandoval, sur la chaussée de Tepeaquilla.

Andrès de Tapia, autre bon capitaine et très-vaillant soldat ; il mourut à Mexico de mort naturelle.

Juan de Escalante, qui fut capitaine à la Villa Rica et y resta quand nous partîmes pour Mexico ; il mourut par le fer des Indiens dans la bataille d'Almeria, ville située entre Tucapan et Cempoal. En sa compagnie furent tués sept soldats dont je ne me rappelle pas les noms. On lui tua aussi son cheval. Ce fut notre première déroute dans la Nouvelle-Espagne.

Alonso de Avila; il fut capitaine et le premier trésorier-payeur nommé dans la Nouvelle-Espagne. Il était courageux et quelque peu

querelleur. Don Hernando Cortès, qui connaissait son naturel, voulant éviter des discordes, résolut de l'envoyer en qualité de procureur à l'île Española où résidaient l'Audience royale et les Frères hiéronymites qui étaient gouverneurs. Il emporta de bons lingots et des bijoux d'or que notre chef lui donna pour le tenir satisfait. Passons.

Francisco de Lugo, qui commanda dans quelques campagnes; homme très-valeureux, fils bâtard d'un caballero de Medina del Campo, appelé Alvaro de Lugo, le vieux, et seigneur de quelques villages situés près de Medina del Campo. Il est mort de mort naturelle.

Andrès de Monjaraz, qui fut quelque temps capitaine au siége de Mexico. Il était très-malade de *bubas* et affligé de fortes douleurs qui le rendaient très-souvent inutile à la guerre. Il mourut de mort naturelle.

Gregorio do Monjaraz, frère du précédent, bon soldat; il devint sourd pendant le siége de Mexico. Il mourut de mort naturelle.

Diego de Ordas, qui était capitaine lors de notre première entrée à Mexico. Il fut commandeur de Santiago après la conquête de la Nouvelle-Espagne. Il mourut étant gouverneur dans la province du Rio de Marañon.

Quatre frères de Pedro de Alvarado : Jorge de Alvarado, qui fut capitaine un certain temps dans l'affaire de Mexico et ensuite dans la province de Guatemala; il mourut à Madrid en l'an 1540; Gomez Alvarado, qui mourut au Pérou; un autre qui s'appelait Gonzalo de Alvarado; Juan de Alvarado, qui était bâtard, mourut en mer en allant à l'île de Cuba acheter des chevaux.

Juan Xaramillo fut capitaine d'un brigantin au siége de Mexico ; ce fut lui qui se maria avec l'interprète doña Marina. C'était un homme prééminent. Il mourut de mort naturelle.

Christobal Flores, homme de valeur qui mourut dans les affaires de Xalizco où il alla avec Nuño de Guzman.

Martin de Gamboa, employé aux écuries de Cortès; mourut de mort naturelle.

Un certain Caicedo, homme riche; mourut de mort naturelle.

Francisco de Saucedo, natif de Medina de Rioseco, surnommé par nous le Galant, parce qu'il soignait beaucoup sa personne; il avait été, disait-on, maître d'hôtel chez l'amiral de Castille. Il mourut au passage des ponts.

Gonzalo Dominguez, homme intrépide, excellent cavalier; mourut aux mains des Indiens.

Francisco de Morla, soldat intrépide, bon cavalier, natif de Xerez; mourut au passage des ponts.

Un autre bon soldat nommé de Mora, natif de Ciudad Rodrigo; mort aux *peñoles* de la province de Guatemala.

Francisco de Bonal, homme de valeur, natif de Salamanque ; mourut de mort naturelle.

Un certain Lares, très-intrépide, bon cavalier; mort au passage des ponts.

Un autre Lares, arbalétrier; mort également au passage des ponts.

Simon de Cuenca, majordome de Cortès ; tué par les Indiens dans l'affaire de Xicalango. Dix autres soldats, dont je ne me rappelle pas les noms, moururent en sa compagnie.

Francisco de Medina, natif de Aracena, commanda dans une expédition; il mourut aux mains des Indiens dans l'affaire de Xicalango, en compagnie de quinze autres soldats, dont je ne me rappelle pas les noms.

Un certain Maldonado, que nous surnommions le Large, natif de Salamanque ; personnage prééminent qui avait commandé différentes expéditions. Il est mort de mort naturelle.

Deux frères, Francisco et Juan Alvarez Chico, natifs de Fregenal. Francisco Alvarez était homme d'affaires, très-maladif; mort à l'île de Saint-Domingue. Juan Alvarez mourut dans l'expédition de Colima, au pouvoir des Indiens.

Francisco de Terrazas, majordome de Cortès et personnage prééminent. Il mourut de mort naturelle.

Christobal del Corral, notre premier alferez au siége de Mexico, homme très-intrépide ; il retourna en Castille où il est mort.

Antonio de Villareal, mari d'Isabel de Ogeda. Il changea plus tard son nom pour se faire appeler Antonio Serrano de Cardona. Mourut de mort naturelle.

Francisco Rodriguez Magarino, personnage prééminent; mourut de mort naturelle.

Francisco Flores, qui devint habitant de Guaxaca ; personnage d'un très-noble caractère ; il mourut de mort naturelle.

Alonso de Grado, homme plus entendu en affaires que dans les choses de la guerre; à force d'importuner Cortès, il en obtint de se marier avec doña Isabel, fille de Montezuma. Il mourut de mort naturelle.

Quatre soldats surnommés les Solis. L'un d'eux, qui était vieux, mourut au passage des ponts. Un autre Solis était appelé par nous Casquete, à cause de ses gamineries; il mourut à Guatemala de mort naturelle. Un troisième avait été surnommé par nous Pedro Solis Tras de la Puerta, parce qu'il avait l'habitude de se tenir derrière la porte en regardant ceux qui passaient dans la rue sans être vu lui-même. Il fut le gendre d'Orduña le vieux, qui habitait Puebla. Il mourut de mort naturelle. Le quatrième Solis était désigné entre nous par « celui de la guerre »; nous l'appelions aussi « Sarrau de soie », parce qu'il aimait se vêtir de soierie. Il mourut de mort naturelle.

L'intrépide soldat du nom de Benitès, qui mourut au passage des ponts.

Un autre soldat intrépide, Juan Ruano, qui mourut également au passage des ponts.

Bernardino Vasquez de Tapia, homme prééminent et riche, qui est mort de mort naturelle.

Un très-intrépide soldat du nom de Christobal de Olea, natif de Medina del Campo. On peut bien assurer qu'après Dieu, c'est à lui que Cortès a dû la vie : une fois d'abord à Suchimilco, quand il se vit en si grand danger au moment où les Indiens mexicains l'avaient fait tomber de son cheval appelé le Muletier; Olea arriva des premiers à son secours, et se conduisit de telle sorte que Cortès put se remettre en selle, pendant que nous arrivions quelques autres soldats à son aide. Olea fut grièvement blessé. La dernière fois que ce vaillant homme porta secours à Cortès, ce fut lorsque les Indiens mexicains le mirent en déroute sur la petite chaussée, lui prirent soixante-deux soldats, et le tenaient lui-même entre leurs mains pour l'emmener sacrifier, après lui avoir fait une entaille à la jambe. Le bon Olea, avec son intrépidité accoutumée, combattit si bravement, qu'il l'arracha de leur pouvoir en y laissant sa propre vie. Maintenant que j'écris cet événement, mon cœur s'attendrit; je crois le voir avec son bon aspect et son grand courage, ainsi qu'il apparaissait souvent à mon regard quand il nous aidait dans nos attaques. C'est à propos de cette déroute que Cortès écrivait à Sa Majesté qu'il était mort vingt-huit hommes; mais j'ai bien dit qu'il en périt soixante-deux. Et pour qu'il n'y ait pas de confusion dans ce que j'écris ici d'Olea, et que quelques personnes n'aillent pas croire que je m'écarte de la vérité, qu'on sache bien que l'un est Christobal de Olea, natif de la Vieille-Castille : c'est celui dont je viens de parler; tandis que l'autre, Christoval de Oli, qui fut mestre de camp, était natif d'Ubeda ou de Linares; et je le dis parce que ces deux capitaines portaient presque le même nom. Revenons à notre énumération.

Était aussi parti avec nous de Cuba un bon soldat, manchot, à qui l'on avait coupé une main en Castille par sentence de justice. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre soldat appelé Tuvilla, boiteux d'une jambe, qui prétendait s'être trouvé avec le Grand Capitaine dans l'affaire de Garellano[1]; il mourut au pouvoir des Indiens.

Deux frères nommés Gonzalo et Juan Lopez de Ximena: Gonzalo Lopez mourut au pouvoir des Indiens; Juan Lopez fut alcalde mayor à la Vera Cruz. Il est mort de mort naturelle.

1. Il veut dire sans doute la déroute des Français battus par Gonzalve de Cordoue le 27 décembre 1503, sur le Garigliano.

Juan de Cuellar, bon cavalier, qui se maria d'abord avec une petite-fille du seigneur de Tezcuco, nommée doña Ana, qui était une très-belle personne. Il est mort de mort naturelle.

Un autre Cuellar, parent de Francisco Verdugo, habitant de Mexico. Il est mort de mort naturelle.

Santos Hernandez, homme âgé, natif de Soria, que nous surnommions « le Bon vieux cavalier traqueur »; il mourut de mort naturelle.

Pedro Moreno Medrano, habitant de la Vera Cruz, où il fut souvent alcalde ordinaire; il était très-équitable dans ses arrêts de justice; postérieurement il alla vivre à Puebla. Ce fut un bon serviteur de Sa Majesté, aussi bien comme soldat que comme magistrat. Il mourut de mort naturelle.

Juan de Limpias Carvajal, bon soldat et capitaine de brigantin. Il devint sourd pendant la campagne, et mourut de mort naturelle.

Melchor de Galvez, qui fut habitant de Guaxaca. Il est mort de mort naturelle.

Roman Lopez, qui perdit un œil après la prise de Mexico. Ce fut un personnage prééminent; il est mort à Guaxaca.

Villandrado, qu'on disait parent du comte de Ribadeo, homme prééminent; il est mort de mort naturelle.

Un certain Osorio, natif de la Vieille-Castille, bon soldat et homme important. Il mourut à la Vera Cruz.

Rodrigo de Castañeda; il fut interprète et bon soldat. Il est mort en Castille.

Un certain de Pilar, bon interprète, qui mourut dans l'affaire de Cuyoacan quand il fut avec Nuño de Guzman.

Un autre soldat appelé Granado. Il vit à Mexico.

Martin Lopez; ce fut un excellent soldat et en même temps maître constructeur des treize brigantins qui furent d'un excellent secours pour la prise de Mexico; il servit très-bien Sa Majesté comme soldat. Il vit à Mexico.

Juan de Naxara, bon soldat et arbalétrier, qui servit très-bien dans la campagne.

Un certain Ogeda, habitant du pays des Zapotèques. On lui creva un œil pendant le siége de Mexico.

Un certain de Lacerna, qui fut propriétaire de mines d'argent; il avait une balafre sur la figure, reçue dans la campagne; je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Alonso Hernandez Puertocarrero, cousin du comte de Medellin, caballero prééminent, qui fut en Castille la première fois que nous envoyâmes un présent à Sa Majesté; il emmenait en sa compagnie Francisco de Montejo, avant qu'il fût nommé Adelantado. Ils emportèrent beaucoup d'or en grain et des bijoux diversement façonnés,

avec le soleil d'or et la lune d'argent. L'évêque de Burgos, don Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Rosano, fit arrêter Alonso Hernandez Puertocarrero, parce qu'il prétendait aller en Flandre avec le présent pour parler à Sa Majesté, et parce qu'il favorisait les intérêts de Cortès. L'évêque prit pour prétexte de son emprisonnement l'accusation portée contre Puertocarrero d'avoir enlevé et emmené à Cuba une femme mariée. Il mourut en Castille. C'était un des principaux compagnons d'armes qui partirent avec nous, et si je ne l'ai point inscrit à son rang, c'est parce que je l'avais oublié.

Un autre bon soldat appelé Alonso Luis ou Juan Luis ; il était de très-haute taille, ce qui lui fit donner par nous pour sobriquet : le Petit. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Autre bon soldat, Hernando Burgueño, natif d'Aranda de Duero. Il est mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Monroy. On disait qu'il était fils d'un commandeur de Santisteban. Pour qu'on en ignorât, il se faisait appeler Salamanca. Il mourut au pouvoir des Indiens.

Allons encore :

Un certain Villalobos, natif de Santa Olalla, qui revint riche en Castille.

Un certain Tirado, de la Puebla; c'était un homme d'affaires. Il mourut de mort naturelle.

Juan del Rio. Il s'en fut en Castille.

Juan Rico de Alanis ; bon soldat qui mourut au pouvoir des Indiens.

Gonzalo Hernandez de Alanis, soldat très-intrépide.

Juan Rico de Alanis, qui mourut de mort naturelle.

Un certain Navarrete, habitant du Panuco, qui mourut de mort naturelle.

Francisco Martin de Vendabal, que les Indiens enlevèrent vivant pour le sacrifier avec un de ses camarades appelé Pedro Gallego. Ces deux morts eurent lieu par la faute de Cortès qui prétendit dresser une embuscade à des bataillons mexicains, tandis qu'il s'y fit prendre lui-même et qu'on lui enleva ces deux soldats sous ses propres yeux, sans qu'ils pussent s'en défendre, pour les aller sacrifier.

Trois soldats du nom de Truxillo. L'un, natif de Truxillo, était très-intrépide ; il mourut aux mains des Indiens ; l'autre, natif de Huelva. très-courageux soldat également, mourut au pouvoir des Indiens ; le troisième, natif de Leon, eut encore la même mort.

Un soldat du nom de Juan Flamenco, qui mourut de mort naturelle.

Francisco de Barco, natif de Barco d'Avila, qui fut capitaine à la Cholulteca ; mourut de mort naturelle.

Juan Perez, qui avait tué sa femme surnommée « la fille de la Vachère » ; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat qu'on appelait Naxera le Bossu, homme extrêmement intrépide, qui mourut à Colima ou à Zacatula.

Encore un bon soldat nommé Madrid, le Bossu, qui mourut également à Colima ou à Zacatula.

Un autre soldat appelé Juan de Inhiesta, qui fut arbalétrier. Mourut de mort naturelle.

Un certain Alamilla, qui fut habitant du Panuco et bon arbalétrier. Mourut de mort naturelle.

Un certain Moron, grand musicien, habitant de Colima ou de Zacatula. Mourut de mort naturelle.

De Varela, bon soldat, habitant de Colima ou de Zacatula. Mort de mort naturelle.

Un certain de Valladolid, habitant de Colima ou de Zacatula. Mourut aux mains des Indiens.

Un certain de Villafuerte, homme de valeur, qui fut marié avec une parente de la première femme de Cortès; il devint habitant de Zacatula ou de Colima; il est mort de mort naturelle.

Un certain Gutierrez, habitant de Colima ou de Zacatula; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Valladolid, le Gros, qui mourut aux mains des Indiens.

Un certain Pacheco, habitant de Mexico, personnalité prééminente; mort de mort naturelle.

Hernando de Lerma, ou de Lema, homme âgé qui fut capitaine; mort de mort naturelle.

Un certain Suarez, le Vieux, qui tua sa femme d'un coup de pierre à moudre le maïs; mort de mort naturelle.

Un certain Angulo, Francisco Gutierrez et un autre jeune homme qu'on appelait Santa Clara, anciens habitants de la Havane, qui moururent aux mains des Indiens.

Garci Caro, habitant de Mexico, mort de mort naturelle.

Un jeune homme appelé Larios, habitant de Mexico, qui eut des procès à propos de ses Indiens; mort de mort naturelle.

Juan Gomez, habitant de Guatemala; s'en retourna riche en Castille.

Les deux frères Ximenez, natifs de Linguijuela d'Estramadure; l'un mourut aux mains des Indiens et l'autre de mort naturelle.

Les deux frères Florin, qui moururent aux mains des Indiens.

Francisco Gonzalez de Naxera, avec un fils du nom de Pedro et deux neveux portant le nom de Ramirez. Francisco Gonzalez mourut sur les *peñoles* de la province de Guatemala, et ses neveux au passage des ponts.

Un soldat appelé Amaya, qui habita Guaxaca; mourut de sa mort naturelle.

Les deux frères Carmona, natifs de Xerez; morts de mort naturelle.

Les deux frères Vargas, natifs de Séville. L'un mourut aux mains des Indiens et l'autre de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Polanco, natif d'Avila, habitant de Guatemala, mort de mort naturelle.

Hernan Lopez de Avila, dépositaire de biens de défunts; il s'en retourna riche en Castille.

Juan de Aragon, habitant de Guatemala; mort de mort naturelle.

Un certain de Cieza, très-adroit et très-fort au jet de la barre; mourut aux mains des Indiens.

Un certain Santisteban, homme âgé, arbalétrier, habitant de Chiapa; mort de mort naturelle.

Bartolomé Pardo, mort aux mains des Indiens.

Bernardino de Coria, habitant de Chiapa, père d'un individu qui se faisait appeler Centeno; il mourut de mort naturelle.

Pedro Escudero et Juan Cermeño, avec un frère de ce dernier. Les trois très-bons soldats. Pedro Escudero et Juan Cermeño furent pendus par ordre de Cortès, parce qu'ils se préparaient à déserter avec un navire pour aller à l'île de Cuba avertir Diego Velasquez de l'envoi que nous avions fait de messagers avec or et argent pour Sa Majesté, afin qu'il les fît arrêter à la Havane. Ils furent dénoncés par Bernardino de Coria et ils moururent pendus.

Gonzalo de Umbria, le pilote, très-bon soldat à qui Cortès fit mutiler les orteils parce qu'il allait partir avec les autres en qualité de pilote. Plus tard il alla en Castille se plaindre à Sa Majesté et il fut très-hostile à Cortès. Sa Majesté lui fit donner un titre royal de mille piastres de rentes annuelles provenant de villages d'Indiens de la Nouvelle-Espagne; mais il ne partit jamais de Castille, parce qu'il avait peur de Cortès.

Rodrigo Rangel, personnage marquant, sérieusement perclus de *bubas;* il ne fit jamais la guerre de manière à mériter qu'on en fasse mémoire. Il mourut de ses douleurs.

Francisco de Orozco, également malade de *bubas* et très-souffrant. Il avait été soldat en Italie et il commanda quelque temps à Tepeaca pendant que nous faisions le siége de Mexico. J'ignore ce qu'il est devenu et où il est mort.

Un soldat appelé Mesa, ancien artilleur en Italie, qui le fut aussi à la Nouvelle-Espagne. Il se noya dans une rivière après la prise de Mexico.

Un autre très-courageux soldat appelé Arbolanche, natif de la Vieille-Castille. Mort aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Luis Velasquez, natif d'Arevalo; mourut à Honduras, lorsque nous y fûmes avec Cortès.

Martin Garcia, de Valence, bon soldat; mort à Honduras.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Barrientos, qui sortit de Tuzte-

peque pour se réfugier chez les Indiens de Chinanta pendant le soulèvement de Mexico. Dans cette affaire de Tuztepeque moururent soixante-six soldats et cinq femmes de Castille, provenant des troupes de Narvaez et des nôtres, sous les coups de la garnison mexicaine qui était dans la province.

Un certain Almodovar, le vieux, avec son fils Alvaro et deux neveux du même nom. L'un de ceux-ci mourut aux mains des Indiens; le vieillard, Alvaro et l'autre neveu moururent de mort naturelle.

Les deux frères Martinez, de Fregenal, braves gens qui moururent aux mains des Indiens.

Un bon soldat appelé Juan del Puerto, qui mourut perclus de *bubas*.

Un autre bon soldat appelé Lagos, qui mourut aux mains des Indiens.

Un moine de Notre-Dame de la Merced, appelé frère Bartolomé de Olmedo, théologien, bon chantre, homme vertueux; mort de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Sancho de Avila, natif de Garrobillas. On disait qu'il avait emporté de l'île de Saint-Domingue, pour la Castille, six mille piastres d'or, en lingots, qu'il avait recueillis dans des mines riches. A son arrivée en Castille, il les joua, les dépensa et s'en vint avec nous. Les Indiens le tuèrent.

Alonso Hernandez, de Palos, homme âgé, avec deux neveux, dont l'un, Alonso Hernandez, était bon arbalétrier; je ne me rappelle pas le nom de l'autre. Alonso Hernandez mourut aux mains des Indiens, et les neveux, de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Alonso de la Mesta, natif de Séville ou d'Axarafe; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat du nom de Rabanal Montañes; mourut au pouvoir des Indiens.

Un autre excellent homme appelé Pedro de Guzman; se maria avec une dame de Valence appelée Francisca de Valtierro, s'en fut au Pérou où ils moururent gelés, dit-on, lui, sa femme, un cheval, des nègres et d'autres personnes.

Un bon arbalétrier appelé Christoval Diaz, natif du Colmenar de Arenas; mourut de mort naturelle.

Un autre soldat nommé Retamales; les Indiens le tuèrent dans les affaires de Tabasco.

Un autre intrépide soldat appelé Ginès Nortès; mort aux mains des Indiens dans les affaires du Yucatan.

Un autre soldat très-adroit et très-intrépide, appelé Luis Alonso, qui jouait finement de son épée; il mourut au pouvoir des Indiens.

Alonso Catalan, bon soldat; mourut aux mains des Indiens.

Juan Siciliano, habitant de Mexico; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat, qu'on appelait Canillas, tambour en Italie et dans la Nouvelle-Espagne. Il mourut aux mains des Indiens.

Hernandez, secrétaire de Cortès, natif de Séville; mourut aux mains des Indiens.

Juan Diaz, affligé d'une grande taie sur l'œil, natif de Burgos, chargé de l'achat des provisions de Cortès; mourut au pouvoir des Indiens.

Diego de Coria, habitant de Mexico; mourut de mort naturelle.

Un autre jeune soldat, appelé Juan Nuñez Mercado, natif de Cuellar ou de Madrigal, selon certaines personnes; ce soldat devenu aveugle demeure actuellement à Puebla.

Un autre bon soldat, le plus riche de tous ceux qui partirent avec Cortès, appelé Juan Sedeño, natif d'Arevalo; il eut à lui un navire, une jument, un nègre, des porcs, beaucoup de pain et de la cassave; il mourut de mort naturelle, et ce fut un personnage prééminent.

Un certain de Balnor, qui fut habitant de Trinidad; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Zaragoza, homme âgé, père de Zaragoza le notaire de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Diego Martin d'Ayamonte; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Cardenas, qui disait lui-même être le neveu du commandeur de Cardenas; il mourut aux mains des Indiens.

Il y eut un autre Cardenas, homme de mer, pilote, natif de Triana. Ce fut celui qui disait n'avoir jamais vu de pays où il y eût deux rois comme dans la Nouvelle-Espagne, parce que Cortès prélevait un cinquième du butin comme s'il eût été roi, après avoir prélevé le quint royal; il en tomba malade et il s'en revint en Castille où il en fit le rapport à Sa Majesté avec d'autres préjudices qu'il disait avoir soufferts. Il fut très-hostile à Cortès, et Sa Majesté lui fit donner un titre royal le faisant propriétaire d'Indiens d'un millier de piastres de rente. Il s'en revint avec cela à Mexico où il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Arguelo, natif de Leon, mort aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Diego Hernandez, natif de Salces de Los Gallegos, qui aida à scier le bois des brigantins; devenu aveugle, il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, d'une force extraordinaire et d'un grand courage, appelé Vasquez; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat, arbalétrier, nommé Arroyuelo, natif, disait-on, d'Olmedo; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Pizarro, qui exerça le commandement dans quelques expéditions. Cortès disait qu'il était son parent (en ce temps-là aucun

Pizarre n'était en renom, car le Pérou n'était pas encore découvert); il mourut aux mains des Indiens.

Alvaro Lopez, qui fut habitant de Puebla; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat nommé Yañez, natif de Cordoue; il alla avec nous à Honduras. Pendant son voyage, sa femme prit un autre mari; quand il fut de retour, il ne voulut pas la reprendre. Il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat, fantassin agile, Portugais, du nom de Magallanes; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre Portugais, orfèvre; mourut aux mains des Indiens.

Un autre Portugais encore, homme âgé, appelé Martin de Alpedrino; il mourut de mort naturelle.

Un autre Portugais du nom de Juan Alvarez Rubazo; mourut de mort naturelle.

Un autre intrépide Portugais appelé Gonzalo Sanchez; mort de mort naturelle.

Un autre Portugais qui fut habitant de Puebla, appelé Gonzalo Rodriguez, personnage prééminent; mort de mort naturelle.

Deux autres Portugais habitants de Puebla, appelés Villanueva, d'une taille élevée; je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, ni s'ils sont morts.

Trois soldats du nom d'Avila. L'un d'eux appelé Gaspar fut gendre de Ortigosa le notaire; il mourut de mort naturelle. Un autre Avila était camarade assidu du capitaine Andrès de Tapia; il mourut aux mains des Indiens. Quant au troisième, je ne me rappelle pas où il alla habiter.

Deux frères appelés Vandada, natifs, disait-on, du pays d'Avila. Ils moururent aux mains des Indiens.

Trois soldats qui s'appelaient Espinosa; l'un était Basque; il mourut au pouvoir des Indiens. Un autre était nommé par nous l'Espinosa de la Bénédiction, parce qu'il avait toujours le mot de « bonne bénédiction » dans la bouche; sa conversation était fort bonne à ce sujet; il mourut aux mains des Indiens. Le troisième Espinosa était natif d'Espinosa de Los Monteros; il mourut aux mains des Indiens.

Pedro Peron, de Tolède; mort de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Villasinda, natif de Portillo, qui devint moine franciscain; il mourut de mort naturelle.

Deux bons soldats qui s'appelaient San Juan. Nous appelions l'un d'eux San Juan l'Altier, parce qu'il était très-présomptueux; il mourut aux mains des Indiens. Nous appelions l'autre San Juan de Vichila; il était Galicien; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Izquierdo, natif de Castromocho, habitant du bourg de San Miguel dans le Guatemala; il mourut de mort naturelle.

Un certain Aparicio Martin, qui se maria avec une nommée la Medina; il était natif de Medina de Rioseco et il devint habitant de San Miguel. Il mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Caceres, natif de Truxillo, mourut aux mains des Indiens.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Herrera, natif de Xerez; il fut capitaine dans le pays des Zapotèques, où il sabra un autre capitaine nommé Figuero, à propos de disputes sur le commandement. Craignant les vengeances du Trésorier Alonso de Estrada qui était alors gouverneur, et voulant éviter d'être arrêté, il s'en fut à la campagne du Marañon, dans laquelle il mourut aux mains des Indiens, tandis que Figuero se noya en allant en Castille.

Un jeune homme du nom de Maldonado, natif de Medellin, qui fut malade de *bubas ;* j'ignore s'il est mort de mort naturelle; il ne faut pas le confondre avec un Maldonado de la Vera Cruz, qui fut le mari de doña Maria del Rincon.

Un autre soldat appelé Morales, homme âgé et boiteux, qu'on disait avoir été soldat du commandeur Solis. Il fut alcalde ordinaire à la Villa Rica, où il rendait équitablement la justice.

Un autre soldat, Escalona le jeune; mourut aux mains des Indiens.

Trois soldats, habitants tous les trois de la Villa Rica. Ils ne firent jamais campagne dans la Nouvelle-Espagne. Ils s'appelaient Arevalo, Juan Leon et Madrigal; ils moururent de mort naturelle.

Un autre soldat qui s'appelait Lencero. C'est à lui qu'appartenait la ferme dite aujourd'hui de Lencero, qui se trouve entre Vera Cruz et Puebla. Ce fut un bon soldat et plus tard il devint moine rédemptoriste.

Alonso Duran, un peu âgé, voyant peu clair, aide-sacristain; devint aussi rédemptoriste.

Un autre soldat appelé Navarro, familier du capitaine Sandoval, qui se maria plus tard à la Vera Cruz; mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Alonso de Talavera, familier aussi du capitaine Sandoval; il mourut aux mains des Indiens.

Deux indigènes nommés Juan et Pedro Mazanilla; Pedro mourut aux mains des Indiens, et Juan, qui devint habitant de Puebla, mourut de mort naturelle.

Un soldat du nom de Benito Bejel, tambour en Italie et dans la Nouvelle-Espagne; mort de mort naturelle.

Alonso Romero, habitant de la Vera Cruz; homme riche et prééminent; mort de mort naturelle.

Un soldat appelé Sindos de Portillo, natif de Portillo, propriétaire de bons Indiens; il fut riche, vendit ses Indiens et ses autres biens, répartit tout entre les pauvres, se fit frère rédemptoriste et mena une sainte vie.

Un autre bon soldat appelé Quintero, natif de Moguer, eut de bons Indiens, fut riche, donna tout au nom du bon Dieu, se fit franciscain et fut bon religieux.

Un autre soldat appelé Alonso de Aguilar, propriétaire de la ferme dite actuellement d'Aguilar, qui se trouve entre la Vera Cruz et Puebla; ce fut un homme riche; il eut de bons Indiens: il vendit tout, le donna au nom du bon Dieu, se fit frère dominicain et fut très-bon religieux.

Un autre soldat appelé Burguillos, propriétaire de bons Indiens; homme riche, donna tout et se fit frère franciscain. Plus tard il abandonna le couvent.

Un autre bon soldat appelé Escalante, homme riche et bon cavalier, se fit moine franciscain. Il sortit du monastère et devint de nouveau homme mondain; mais, un mois après, il reprit la robe du moine et fut bon religieux.

Un autre soldat appelé Gaspar Diaz, natif de la Vieille-Castille, fut un homme riche, tant par ses Indiens que du fruit de son trafic; il donna tout au nom du bon Dieu, se réfugia dans la forêt de pins de Guaxocingo, dans un endroit très-solitaire, où il fit un ermitage; il y vécut en ermite d'une vie sainte, au milieu des jeûnes et des disciplines, au point de devenir maigre et faible, ne se couchant jamais autrement que sur le sol recouvert d'un peu de paille. L'évêque don fray Juan de Zumarraga, l'ayant su, lui fit parvenir l'ordre de ne pas mener une aussi rude vie. L'ermite Gaspar Diaz acquit un tel renom que d'autres voulurent l'imiter en allant vivre en sa compagnie, et tous menèrent une sainte existence. Au bout de quatre ans d'isolement, Dieu lui fit la grâce de l'enlever dans sa sainte gloire.

Un autre soldat appelé Ribadeo, natif de la Galice, que nous avions surnommé Beberreo, parce qu'il buvait beaucoup de vin; il mourut aux mains des Indiens, dans l'affaire d'Almeria.

Un autre soldat que nous appelions Galleguillo (*petit Galicien*), parce qu'il était bas de taille; il mourut aux mains des Indiens.

Un intrépide soldat appelé Lerma; ce fut un de ceux qui contribuèrent à sauver la vie de Cortès, comme je l'ai dit au passage qui en a traité. Il déserta chez les Indiens par suite de la crainte que lui inspirait Cortès, dont il avait contribué à sauver la vie, à cause de certains motifs de ressentiment que ce chef eut contre lui et que, pour son honneur, je ne veux pas expliquer. On n'entendit parler ni de sa mort ni de son existence, ce qui nous donna fort à penser.

Un autre bon soldat appelé Pinedo, ancien serviteur de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Il déserta de Mexico pour se rendre au camp de Narvaez quand vint ce capitaine; mais des Indiens le tuèrent en route. On soupçonna que ce fut par ordre de Cortès.

Un autre soldat, bon arbalétrier, appelé Pedro Lopez; il mourut

de mort naturelle. Il y eut un autre Pedro Lopez, arbalétrier, qui fut avec Alonso de Avila à l'île Española, où il resta.

Trois forgerons; l'un s'appelait Juan Garcia, un autre Hernan Martin; celui-ci se maria avec la nommée Catalina Marquez, la Bermude; j'ai oublié le nom du troisième. L'un d'eux mourut aux mains des Indiens, et les deux autres de mort naturelle.

Un autre soldat appelé Alvaro Gallego, qui fut habitant de Mexico et beau-frère des nommés Zamora; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat déjà vieux nommé Paredes, père d'un Paredes qui se trouve actuellement dans le Yucatan; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat appelé Gonzalo Mexia Rapapelo; il disait lui-même qu'il était neveu d'un certain Mexia dont la profession était de voler, en compagnie d'un appelé Centeno, du temps du roi don Juan. Il mourut aux mains des Indiens.

Pedro de Tapia, qui mourut perclus après la prise de Mexico.

Les pilotes : Anton de Alaminos et un de ses fils qui s'appelait comme lui : il était natif de Palos; un certain Camacho, de Triana; Juan Alvarez, le manchot, de Huelva; un certain Sopuerta, du Condado, homme déjà âgé; un nommé Cardenas (celui-ci est le pilote qui devint malade de chagrin en voyant qu'on prélevait sur le butin deux cinquièmes, dont l'un pour Cortès); le nommé Gonzalo de Umbria, et un pilote nommé Galdin. J'ai oublié les noms de quelques autres. Celui que je vis domicilié à Mexico, ce fut Sopuerta. Tous les autres s'en furent à Cuba, à la Jamaïque, en d'autres îles et en Castille pour y chercher la vie dans leur métier, à cause de la crainte que leur inspirait Cortès avec lequel ils étaient mal, parce qu'ils avaient donné à Francisco de Garay l'avis des pays qu'il devait demander à Sa Majesté. Quatre d'entre eux élevèrent des plaintes devant l'Empereur contre Cortès. Ce furent les deux Alaminos, Cardenas et Gonzalo de Umbria. Il leur fut distribué des titres royaux pour qu'on leur donnât, dans la Nouvelle-Espagne, mille piastres de rentes. Cardenas fit le voyage, mais les autres n'y revinrent jamais.

Un autre soldat appelé Lucas Ginovez; il était pilote. Il est mort aux mains des Indiens. Il y eut aussi un Lorenzo Ginovez qui fut habitant de Guaxaca et était marié avec une vieille Portugaise. Il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, appelé Enrique, natif de Palencia. Il s'asphyxia de fatigue en succombant au poids des armes et à la grande chaleur.

Un autre soldat, Christoval de Jaen; il était charpentier; il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Ochoa, Basque riche et prééminent, qui fut habitant de Guaxaca. Il mourut de mort naturelle.

Un homme bien intrépide du nom de Zamudio; il s'en fut en Castille pour avoir porté des blessures à certaines personnes à Mexico; en Espagne il fut capitaine d'une compagnie armée. Il mourut à Locastil avec beaucoup d'autres caballeros espagnols.

Un soldat appelé Cervantes le Fou; c'était un truand et un hâbleur. Il mourut aux mains des Indiens.

Un nommé Plazuela; les Indiens le tuèrent.

Un bon soldat appelé Alonso Perez Maite, qui partit marié avec une Indienne très-belle de Bayamo; il mourut aux mains des Indiens.

Martin Vasquez, natif d'Olmedo, homme riche et prééminent qui fut habitant de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Sebastian Rodriguez, bon arbalétrier, fut trompette après la prise de Mexico; mourut de mort naturelle.

Un autre arbalétrier du nom de Peñalosa, camarade de Sebastian Rodriguez; il mourut de mort naturelle.

Un soldat nommé Alvaro, homme de mer natif de Palos; on disait qu'il avait eu avec des Indiennes du pays trente fils en trois ans. Les Indiens le tuèrent à Honduras.

Un autre soldat qu'on appelait Juan Perez Malinche. Je lui entendis donner plus tard le nom d'Artiaga. Il habita Puebla, fut riche et mourut de mort naturelle.

Un bon soldat appelé Pedro Gonzalez Sabiote; il mourut de mort naturelle.

Un autre bon soldat appelé Geronimo de Aguilar. Je le mets dans la liste, parce que nous le trouvâmes à la pointe de Cotoche étant captif chez les Indiens; il fut notre interprète et il mourut perclus de *bubas*.

Un autre soldat, Pedro de Valenciano, habitant de Mexico, mort de mort naturelle.

Il y eut trois soldats du nom de Tarifa : l'un, qui habita Guaxaca, était marié à une femme appelée Catalina Muñoz; il mourut de mort naturelle. Un autre s'appelait le Tarifa des Grands-Services, parce qu'il disait sans cesse qu'il servait Sa Majesté, et qu'on ne lui donnait rien pour ça; il était natif de Séville et grand hâbleur. Le troisième se distinguait par le nom de Tarifa des Mains-Blanches; il était aussi de Séville, et nous le surnommions comme je viens de dire, parce qu'il n'était pas propre à la guerre ni à la fatigue, et ne savait que parler des choses qui étaient arrivées anciennement à Séville. Il mourut dans le fleuve du Golfo Dulce, au Honduras, où il se noya avec son cheval. L'un et l'autre ne reparurent plus.

Un autre bon soldat appelé Pedro Sanchez Farfan, qui fut capitaine à Tezcuco pendant que nous faisions le siége de Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, Alonso de Escobar, qui fut page de Diego Velasquez. On en faisait beaucoup de cas. Les Indiens le tuèrent. Il y en eut un autre qu'on appelait le bachelier Escobar; il était pharmacien et pratiquait la médecine et la chirurgie; il devint fou et mourut de mort naturelle. Il y eut encore un autre Escobar, fort courageux, mais tellement turbulent qu'il mourut pendu pour avoir outragé une femme mariée et s'être mis en révolte.

Un autre soldat nommé de Santiago, natif de Huelva; il revint riche en Castille. Un camarade du précédent, appelé Ponce, mourut aux mains des Indiens.

Un certain Mendez, déjà âgé, mourut aux mains des Indiens.

Il y eut trois soldats qui moururent dans les affaires de Tabasco. L'un d'eux s'appelait Saldaña; je ne me rappelle pas les noms des deux autres.

Un autre bon soldat et arbalétrier, homme âgé, grand joueur de cartes; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat âgé, avec son fils, que nous appelions Orteguilla, qui fut page de Montezuma. Le vieillard et le fils furent tués par les Indiens.

Un autre soldat appelé de Gaona, natif de Medina de Rioseco; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat appelé Juan de Caceres, qui devint très-riche et habita Mexico; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat, Gonzalo Hurones, natif de Las Garrobillas; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat déjà âgé, qu'on appelait Ramirez le Vieux; il mourut de mort naturelle, étant habitant de Mexico.

Un autre soldat fort intrépide nommé Luis Farfan; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat, Morillas; il mourut aux mains des Indiens.

Un autre soldat nommé de Roxas, qui s'en alla ensuite au Pérou.

Un certain Astorga, homme âgé qui habita Guaxaca; mort de mort naturelle.

Deux frères du nom de Tostado; l'un mourut aux mains des Indiens; l'autre de mort naturelle.

Encore un bon soldat appelé Baldovinos, qui mourut au pouvoir des Indiens.

Je veux inscrire encore ici dans ma liste Guillen de la Loa, Andrès Nuñez, maître Pierre de la Harpa, et trois autres soldats qui provenaient du navire envoyé par Garay, ainsi que je l'ai dit. Je les inscris ici avec ceux de Cortès, parce qu'ils firent campagne avec lui dès le début. Guillen de la Loa mourut d'un coup de canon; les autres moururent soit de mort naturelle, soit aux mains des Indiens.

Un certain Porras, homme à cheveux roux, grand chanteur: il mourut aux mains des Indiens.

Un certain Ortiz, grand joueur de mandoline et maître de danse; il venait avec un camarade appelé Bartolomé Garcia. Ortiz était mineur dans l'île de Cuba; lui et Garcia amenèrent le meilleur cheval de l'expédition. Cortès le leur prit ou le leur acheta. Les deux moururent au pouvoir des Indiens.

Un autre bon soldat appelé Serrano, bon arbalétrier; il est mort au pouvoir des Indiens.

Un vieillard appelé Pedro Valencia, natif d'une localité située près de Placencia; il mourut de mort naturelle.

Un autre soldat du nom de Quintero, maître constructeur de navires. Les Indiens le tuèrent.

Alonso Rodriguez, qui laissa de bonnes mines dans l'île de Cuba. Il était riche et il mourut au pouvoir des Indiens dans les *peñoles*, où l'on dit à présent que Cortès fut vainqueur. Là mourut aussi un autre bon soldat appelé Gaspar Sanchez, neveu du trésorier de Cuba, avec six autres soldats qui provenaient de Narvaez.

Un certain Pedro de Palma, premier mari d'Elvira Lopez, la Longue; il mourut pendu avec un autre soldat appelé Trebejo, natif de Fuente Guinaldo. Gil Gonzalez de Avila ou Francisco de Las Casas les fit pendre, en compagnie d'un prêtre, pour avoir été rebelles et embaucheurs dans l'armée, quand on s'en revenait de Naco à la Nouvelle-Espagne, après le supplice de Christoval de Oli. Ces soldats et ce prêtre appartenaient à la troupe qui partit avec Christoval de Oli, et ils étaient venus de Cuba avec Cortès. On me fit voir le gros arbre auquel ils furent pendus, quand je venais des Higueras avec Luis Marin.

Mais continuons notre liste :

Fray Juan de Las Varillas, moine de la Merced, bon théologien, homme vertueux; mort de mort naturelle.

Un certain Andrès de Mola, était Levantin; mort aux mains des Indiens.

Un bon soldat appelé Alberza, natif de Villanueva de la Serena; mort aux mains des Indiens.

Il y eut un certain nombre de bons soldats, hommes de mer, pilotes, maîtres et contre-maîtres; les plus jeunes, sortis des navires que nous fîmes échouer, furent la plupart fort courageux dans les campagnes et dans les batailles; je ne mets pas ici leurs noms, parce que je ne me les rappelle pas tous.

Nous eûmes d'autres soldats, hommes de mer; les uns s'appelaient les Peñates, et les autres les Pinsones; les premiers natifs de Gibraleon, et les derniers, de Palos. Quelques-uns d'entre eux moururent aux mains des Indiens, et les autres furent en Castille présenter des plaintes contre Cortès.

Je veux aussi m'inscrire dans cette liste après tout le monde, puisque je vins à la découverte de ce pays deux fois avant Cortès, et la troisième fois avec lui-même, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui en a parlé. Je rends grâce à Dieu Notre Seigneur, et à Notre Dame la Vierge Sainte Marie, sa Mère bénie, pour m'avoir préservé d'être sacrifié comme l'on sacrifia en ce temps-là la plupart de mes camarades dont je viens de donner la liste; et cette liste, je l'ai faite, afin qu'après avoir vu clairement nos actions héroïques, on sache aussi quels furent les valeureux capitaines et les courageux soldats qui conquirent cette partie du Nouveau-Monde, et qu'on n'attribue pas à un seul capitaine l'honneur, la gloire et notre valeur commune.

CHAPITRE CCVI

De la taille, de la proportion du corps, de l'âge de certains capitaines valeureux et courageux soldats de l'expédition de Cortès lorsque nous vînmes conquérir la Nouvelle-Espagne.

J'ai déjà dit, dans le chapitre qui traite de la mort du Marquis don Hernando Cortès à Castilleja de la Cuesta, son âge, l'aspect, les qualités de sa personne, son caractère et toutes choses que le lecteur trouvera dans cette partie de mon livre s'il les veut connaître. J'ai dit également, dans le chapitre qui en a traité, relativement à Christoval de Oli, lorsqu'il partit pour les Higueras, l'âge qu'il avait, son caractère et ses qualités physiques; c'est là que mes lecteurs pourront lire ce qui s'y rapporte. Je veux maintenant parler de l'âge, de l'aspect et des qualités de Pedro de Alvarado. Il fut commandeur de Santiago, adelantado et gouverneur de Guatemala, Honduras et Chiapa; il avait environ trente-quatre ans quand il partit pour notre campagne. D'une taille bien prise, il avait les formes élégantes, le visage gai et le regard affable. Sa grâce était telle, que les Indiens mexicains lui donnèrent le surnom de *Tonatio*, qui veut dire « le Soleil ». Il était très-agile et bon cavalier, généreux et de conversation aimable. Il s'habillait avec propreté et élégance, employant pour cela de riches étoffes, et il portait au cou une chaînette en or avec un médaillon dont je ne me rappelle pas l'inscription; un de ses doigts était orné d'une bague avec un beau diamant. Comme j'ai dit le lieu où il termina ses jours et d'autres choses concernant sa personne, je ne crois pas devoir parler davantage de lui dans ce chapitre.

L'adelantado Francisco de Montejo, homme de moyenne stature et d'un aspect réjoui, était ami des fêtes et bon cavalier. Il avait, à son départ, environ trente-cinq ans, et s'était consacré jusque-là beau-

coup plus aux affaires qu'aux choses de la guerre; naturellement très-généreux, il dépensait au delà de ses revenus. Il fut adelantado et gouverneur du Yucatan. Il mourut en Castille.

Le capitaine Gonzalo de Sandoval fut un homme de grande vaillance. Il avait, quand il partit, environ vingt-deux ans. Il fut alguazil mayor de la Nouvelle-Espagne, et son gouverneur pendant onze mois, conjointement avec le Trésorier Alonso de Estrada. Il était de belle taille, bien membré et de proportions élégantes. Sa poitrine et la partie supérieure de son dos étaient larges et bien développées; ses genoux se tournaient légèrement en dedans. Son visage était grassouillet; sa barbe et ses cheveux, modérément crépus et châtains; la voix très-claire, quelquefois un peu haute, il zézayait légèrement en parlant. Il n'avait reçu qu'une instruction rudimentaire; il n'était nullement ambitieux de posséder de l'or, mais il avait un grand zèle pour l'accomplissement de ses devoirs comme bon capitaine. Dans toutes les campagnes que nous fîmes, il mit toujours la plus grande attention à faire retomber tous ses soins sur les soldats de bonne conduite, qu'il favorisait et protégeait de son aide. Il n'était pas homme à s'habiller richement, mais toujours avec simplicité, comme un bon soldat. Il posséda le meilleur cheval et le plus vite de l'armée, docile à la bride, tournant aisément dans tous les sens, à ce point même qu'on n'en vit jamais de meilleur ni en Castille ni dans ce pays. Il était bai brun, avec une étoile sur le front et une balzane au pied gauche. On l'appelait Motilla. Quand il s'agit aujourd'hui de qualifier de bons chevaux, on a pris l'habitude de dire : « Pour ce qui est de la bonté, il est bon comme Motilla. » Le valeureux capitaine Sandoval mourut dans le bourg de Palos, quand il alla en Castille pour baiser les pieds de Sa Majesté, en compagnie de don Hernando Cortès. C'est de lui que Cortès disait à Sa Majesté qu'il y eut, parmi ses intrépides et valeureux soldats, un si vaillant capitaine, qu'on pouvait l'inscrire entre les plus valeureux qui fussent connus dans le monde entier, et qu'il aurait pu commander à plusieurs grandes armées, étant aussi remarquable dans l'action que dans le conseil. Il était natif de Medellin, et hidalgo. Son père fut gouverneur d'une forteresse.

Arrivons à parler d'un autre capitaine qu'on appelait Juan Velasquez de Leon, natif de la Vieille-Castille. A son départ, il était âgé d'environ vingt-six ans. Il avait bonne taille; son corps était droit et membru, ses épaules et sa poitrine bien développées, ses proportions partout élégantes, le visage plein, la barbe un peu crépue et foncée, la voix grosse et forte avec un léger bégaiement. Il fut d'un caractère très-déterminé; il parlait avec distinction, et s'il arrivait à posséder quelque avoir, il le partageait avec ses camarades. Dans l'île Española, disait-on, il avait tué en combat singulier un caballero marquant du pays, homme riche, qui s'appelait Basaltas. Après ce mal-

heur, il eut soin de se cacher, de façon que ni la justice de l'île ni l'Audience royale ne purent jamais se saisir de sa personne pour en faire justice, car lorsqu'il arrivait à être découvert, il se défendait vaillamment contre les alguazils. Il put ainsi se rendre à l'île de Cuba, et de là il passa à la Nouvelle-Espagne. Il fut bon cavalier, et soldat des plus intrépides, à pied comme à cheval. Il mourut au passage des ponts, lorsque nous sortîmes de Mexico en fuyards.

Diego de Ordas était né en Tierra de Campos[1]. Il avait environ quarante ans quand nous partîmes. Il commanda les soldats d'épée et de rondache, parce qu'il n'était pas cavalier. Il fut à la fois courageux et homme de conseil; il était de bonne taille, membru, très-plein de visage, avec barbe rare et presque noire. Son parler n'était pas facile pour la prononciation de certaines paroles qu'il disait en bégayant. Il était généreux, et de conversation agréable. Il fut commandeur de Santiago. Sa mort eut lieu dans le Marañon, tandis qu'il était capitaine ou gouverneur, je ne le sais pas exactement.

Le capitaine Luis Marin fut de bonne taille, membru et plein de valeur. Il était cagneux; sa barbe un peu rousse, le visage allongé et gai, avec quelques marques qu'on aurait dites de petite vérole. Il avait environ trente ans quand nous partîmes. Il était natif de San Lucar, et il zézayait comme les gens de Séville. Il fut bon cavalier et homme de conversation agréable. Il mourut dans les affaires de Mechoacan.

Le capitaine Pedro de Ircio était de moyenne taille et court de jambes; il avait le visage gai, parlait beaucoup trop, disant qu'il ferait et qu'il entreprendrait.... et il contait sans cesse des histoires de don Pedro Giron et du comte d'Ureña. C'était un brave sentimental, et c'est pour cela que nous l'avions surnommé le « Héros sans œuvres ». Il mourut à Mexico sans avoir rien fait qui mérite d'être conté.

Le premier contador de Sa Majesté, choisi par Cortès jusqu'à ce que le Roi notre seigneur en disposât autrement, était de bonne taille, d'un visage réjoui, d'une conversation expressive, claire et bien raisonnée, du reste très-courageux. Il avait trente-trois ans quand il vint avec nous. Autre qualité : il était généreux avec ses camarades, mais hautain, désireux de commander et de ne pas obéir, et en même temps envieux. Il était si orgueilleux et turbulent, que Cortès ne pouvait pas le supporter; aussi l'envoya-t-il en Castille, en qualité de procureur, avec Antonio de Quiñones, natif de Zamora. Il les fit porteurs de la garde-robe et des richesses de Montezuma et de Guatemuz, que les Français capturèrent en s'emparant aussi de la personne de Alonso de Avila, Quiñones ayant été tué à la Tercera. Alonso de Avila revint

1. L'historien Herrera dit : né à Castroverde, dans le royaume de Leon. Il y a en effet, dans cette partie de l'Espagne, des plaines remarquables qui portent le nom de *Tierra de Campos*, spécialement dans la province de Palencia.

deux ans après à la Nouvelle-Espagne. Il mourut dans le Yucatan ou à Mexico. Cet Alonso de Avila était l'oncle des fils de Gil Gonzalez de Benavides qui furent égorgés à Mexico, événement dont j'ai déjà parlé dans mon récit.

Andrès de Monjaraz fut capitaine au siége de Mexico; il était d'une bonne stature et d'un visage gai, avec une barbe presque noire. Il causait bien; mais il fut toujours malade de *bubas*, et c'est pour cela qu'il ne fit pas grand'chose qu'on puisse raconter. Si j'en fais ici mention, c'est pour qu'on sache bien qu'il était capitaine. Il avait trente ans quand nous partîmes. Il mourut des suites de ses *bubas*.

Passons à un très-valeureux soldat appelé Christobal de Olea, natif du pays de Medina del Campo; il avait vingt-six ans quand il partit avec nous; il était membru, de formes bien prises, de taille moyenne; bonne poitrine, épaules bien faites, visage un peu plein, d'un aspect paisible, barbe et cheveux un peu crépus, et la voix claire. Ce soldat fut si intrépide en tout ce que nous lui vîmes faire, et toujours si disposé à combattre, que nous étions tous pleins de sympathie et de respect pour lui. Ce fut lui qui sauva don Hernando Cortès dans l'affaire de Suchimilco, quand les bataillons mexicains, l'ayant précipité de son cheval, le tenaient entre leurs mains pour l'emmener et le sacrifier. Il le sauva encore une fois lorsque, sur la petite chaussée de Mexico, ils s'étaient emparés de lui, déjà blessé à une jambe, pour l'emporter plein de vie au sacrifice, soixante-deux soldats ayant déjà été enlevés vivants. L'intrépide Olea s'escrima tellement, que malgré ses graves blessures il tua ou maltraita, d'estoc et de taille, tous les Indiens qui emportaient Cortès, et les obligea à le lâcher, lui sauvant ainsi la vie, tandis que lui-même restait mort sur la place.

Je veux parler maintenant de deux soldats, l'un Gonzalo Dominguez, et l'autre Lares; ils furent d'une telle vaillance, que nous les estimions à l'égal de Christobal de Olea. Ils étaient membrus, de belles formes, de visage gai, beaux parleurs et de bon caractère. Pour tout dire en un mot, en fait de louange, j'affirmerai qu'on peut les compter parmi les plus valeureux soldats qu'il y ait eu en Castille. Lares mourut à la bataille d'Otumba, et Dominguez dans l'affaire de Guantepeque, par la chute d'un cheval qui tomba sur lui.

Passons à un autre bon capitaine et valeureux soldat appelé Andrès de Tapia. Il avait environ vingt-quatre ans quand il partit avec nous; son teint était d'une couleur légèrement bistrée, son visage peu gai, son corps bien formé et la barbe rare. Il fut bon capitaine, à pied comme à cheval, et mourut de mort naturelle.

Si je devais décrire les traits et les formes de tous les capitaines et valeureux soldats qui partirent avec Cortès, j'en allongerais mon récit outre mesure. En considérant d'ailleurs à quel point d'intrépidité et de bravoure nous en étions généralement arrivés, je me vois forcé de

reconnaître que tous nos noms mériteraient d'être écrits en lettres d'or. Si je ne mentionne pas ici beaucoup d'autres valeureux capitaines qui appartinrent à la troupe de Narvaez, c'est parce que mon intention, en commençant ce récit, a été de ne m'occuper que des faits héroïques et des grandes actions qui nous appartinrent, à nous qui passâmes avec Cortès à la Nouvelle-Espagne. Je ne veux parler que du capitaine Pamphilo de Narvaez lui-même, qui vint à l'île de Cuba, contre Cortès, avec treize cents soldats, sans compter les marins. Nous les battîmes avec deux cent soixante-six soldats seulement. On aura vu dans mon récit comment, quand et de quelle manière le fait se passa. Narvaez paraissait avoir environ quarante-deux ans; il était de haute taille, fortement membré, d'un visage allongé, de barbe blonde et d'agréable aspect. Ses paroles et sa voix étaient creuses et profondes, comme sortant d'un souterrain. Il montait bien à cheval, et on le disait courageux. Il était natif de Valladolid ou de Tudela de Duero, et marié à une dame nommée Maria de Valenzuela. Il fut capitaine dans l'île de Cuba, et quoique riche on le disait très-mesquin. Il perdit un œil dans sa déroute. Il avait l'habitude de s'exprimer d'une manière sensée. Il fut en Castille parler à Sa Majesté, pour se plaindre de Cortès et de nous tous. L'Empereur l'honora du gouvernement d'un pays en Floride, où il se perdit en dépensant tout ce qu'il possédait.

Plusieurs curieux lecteurs et caballeros ayant lu les mémoires qu'on vient de voir, relatifs à nous tous, capitaines et soldats, qui passâmes avec le fortuné et valeureux don Hernando Cortès, marquis Del Valle, de l'île de Cuba à la Nouvelle-Espagne; voyant aussi que je décris les formes de leurs corps, l'aspect de leurs figures, leur âge, leur caractère, les lieux de leur naissance et les points où ils sont morts.... ces personnes, dis-je, sont restées émerveillées de constater qu'après tant d'années je conserve encore leur souvenir, sans en avoir rien oublié. Je réponds à cela qu'il n'est nullement étonnant que je me rappelle maintenant leurs noms, puisque nous n'étions que cinq cent cinquante compagnons d'armes, et que nous causions toujours ensemble, pendant les marches comme pendant les veillées, dans les batailles comme dans les rencontres de guerre, nous entretenant aussi de ceux d'entre nous qui perdaient la vie dans ces combats, et du malheur des victimes qu'on nous enlevait pour les sacrifier. Nous étions donc en continuelle communication les uns avec les autres, et en revenant de nos batailles les plus sanglantes et les plus disputées, nous pouvions voir et nous comptions ceux qui nous manquaient; aussi m'a-t-il été facile de les mentionner dans ce récit. On n'en sera, du reste, pas surpris, si l'on réfléchit que, dans les temps passés, il y eut de vaillants capitaines qui, dans leurs campagnes, apprenaient les noms de leurs soldats, les connaissaient, les appelaient, savaient

même dans quelles provinces ou dans quels pays ils étaient nés, quoique dans ces temps-là chaque armée se composât communément de trente mille hommes. Les histoires qui les concernent disent que Mithridate, roi de Pont, fut un de ceux qui connaissaient ainsi leurs armées. Un autre encore, c'était le roi des Épirotes, autrement connu sous le nom d'Alexandre. On dit aussi qu'Annibal, le grand capitaine carthaginois, connaissait tous ses soldats. De notre temps, le grand et vaillant capitaine Gonzalo Hernandez de Cordova connaissait la plupart des militaires qui composaient ses bataillons; et il en a été de même pour beaucoup d'autres vaillants guerriers.

Je dis plus : je les ai tous tellement gravés dans mon esprit, dans mon cœur et dans ma mémoire, que si je savais peindre et sculpter leurs corps, leurs figures, leurs tailles, leurs mouvements, leurs visages, leurs traits, comme le faisaient et le grand peintre Apelles, de si grande renommée, et les peintres de notre temps, Berruguete, Michel-Ange et le fameux Burgalais, qui est, dit-on, un autre Apelles... je crayonnerais au naturel tous ceux dont je viens de parler; je pourrais même dessiner l'aspect de chacun en marchant au combat, et le courage dont il y faisait preuve. Grâces soient rendues à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie, qui m'ont préservé d'être sacrifié aux idoles, et m'arrachèrent de tant d'autres périls et mauvais pas, pour que je puisse aujourd'hui faire revivre ces souvenirs!

CHAPITRE CCVII

Des choses qui sont dites dans ce livre sur les mérites que nous avons, nous les véritables conquistadores; lesquelles seront agréables à entendre.

J'ai dit quels furent les soldats qui partirent avec Cortès et où ils sont morts. Pour achever de faire connaître nos personnes, je dirai que la plupart d'entre nous étaient hidalgos; quelques-uns peut-être n'appartenaient pas aux descendances les plus claires; mais nous savons qu'il n'est pas donné aux hommes d'être tous égaux, de même qu'ils ne sauraient l'être en générosité et en vertus. Nous pouvons bien, du reste, abandonner ce récit relatif à nos antiques noblesses, car nos noms ont reçu un lustre bien plus estimable des faits héroïques et des grandes actions dont nous avons été les auteurs en nous battant nuit et jour et en servant notre seigneur et Roi par la découverte de ce pays, jusqu'à conquérir à nos frais la Nouvelle-Espagne, la grande ville de Mexico et tant d'autres provinces, quoique étant si éloignés de la Castille et sans pouvoir espérer d'autre secours que celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est l'aide véritable. Si

nous portons l'attention sur les écrits des anciens, et si les faits se sont accomplis comme ils le disent, nous verrons que dans les temps passés nombre de caballeros furent exaltés et élevés à des situations considérables, en Espagne comme en d'autres lieux, pour des services rendus alors, dans les guerres et dans d'autres actions, aux rois qui régnaient à leur époque. J'ai remarqué que quelques-uns de ces caballeros qui gagnèrent des titres d'États et devinrent illustres ne faisaient campagne et ne livraient des batailles qu'en recevant des traitements et des salaires; outre qu'ils étaient ainsi rétribués, on leur donnait encore des villes, des châteaux et de grandes terres en dons perpétuels, avec des priviléges et des franchises, toutes choses que leurs descendants ont héritées d'eux. Au surplus, lorsque le Roi don Jayme de Aragon conquit et gagna sur les Maures une partie de ses États, il les répartit entre les caballeros et les soldats qui l'aidèrent à les gagner. C'est depuis lors qu'ils sont puissants et qu'ils possèdent leurs blasons. Rappelons aussi la conquête de Grenade et le temps du Grand Capitaine à Naples; rappelons encore le prince d'Orange. A Naples, on donna des terres et des seigneuries à ceux qui combattirent dans les guerres et les batailles.

Quant à nous, nous gagnâmes à Sa Majesté cette Nouvelle-Espagne, sans qu'Elle en eût la moindre connaissance. J'ai fait mémoire de toutes ces choses pour qu'on porte les yeux aussi sur les nombreux, bons, notables et loyaux services que nous rendîmes à Dieu, au Roi et à toute la chrétienté. Qu'on les mette en balance et qu'on en mesure l'intérêt; on trouvera sans doute que nous sommes aussi dignes d'être exaltés et récompensés que le furent en leur temps les hommes dont je viens de parler. Qu'on me permette de dire qu'entre les valeureux soldats dont j'ai fait mémoire dans les pages qui précèdent, il y eut beaucoup d'intrépides compagnons d'armes qui me faisaient, à moi, la réputation d'un soldat assez méritant. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer en effet mon récit avec attention; ils verront dans combien de batailles et rencontres de guerre très-dangereuses je me suis trouvé depuis que je commençai mes découvertes; deux fois je fus saisi et solidement étreint par un grand nombre de Mexicains contre lesquels je combattais, et ils m'emportaient pour me sacrifier, lorsqu'il plut à Dieu me donner assez de force pour m'échapper de leurs mains, tandis que, dans ce même moment, on enlevait un grand nombre de mes camarades pour les conduire au supplice; sans compter tant d'autres périls, tant de fatigues, tant de faim et de soif et tant de difficultés enfin qui augmentent le mérite de ceux qui vont découvrir des contrées nouvelles. Tout cela se trouve reproduit en détail dans mon récit. Je n'en parlerai donc plus et je dirai les avantages et les bénéfices qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes.

CHAPITRE CCVIII

Comme quoi les Indiens de la Nouvelle-Espagne avaient l'habitude des sacrifices et des vices honteux que nous les obligeâmes à abandonner, tandis que nous les instruisîmes dans les choses saintes de la bonne doctrine.

Puisque j'ai déjà rendu compte de nos actes dans ce livre, il est juste que je fasse maintenant ressortir les bénéfices qui ont été la conséquence de nos conquêtes pour le service de Dieu et de Sa Majesté, malgré le nombre considérable d'existences qu'elles coûtèrent à mes valeureux compagnons d'armes. Un bien petit nombre d'entre nous est encore vivant, et ceux qui sont morts ont péri sacrifiés, leurs cœurs et leur sang ayant été offerts aux idoles mexicaines, Tezcatepuca et Huichilobos. C'est donc le cas de parler ici des nombreux établissements de sacrifices humains que nous trouvâmes dans les villes et les provinces conquises, qui toutes étaient infestées de cette barbare coutume et de mille méchantes choses encore. Je voudrais dire combien de victimes étaient sacrifiées chaque année. D'après le calcul que firent certains religieux franciscains venus les premiers à la Nouvelle-Espagne, après fray Bartolomé de Olmedo, trois ans et demi avant l'arrivée des dominicains qui furent d'excellents moines, on trouva qu'à Mexico, y compris quelques villages voisins édifiés dans la lagune, il était offert aux idoles, annuellement, environ deux mille cinq cents personnes de tout âge. Avec ce qui se passait dans d'autres provinces, le compte en monterait considérablement plus haut.

Les pratiques adoptées étaient cruelles et variées en si grand nombre, que je n'en donnerai point ici les descriptions détaillées; je me bornerai à faire mémoire de ce que je vis moi-même ou dont j'entendis parler. Les Indiens avaient l'habitude de sacrifier la peau du front, les oreilles, la langue, les lèvres, les bras, les jambes, et en général les parties molles et charnues. Dans certaines provinces on écorchait les victimes au moyen de couteaux d'obsidienne fabriqués dans ce but. Les temples, qu'on appelait *cues*, étaient si nombreux, que je les voue à la malédiction[1]. Je pourrais dire, ce me semble, qu'on les voyait dans ce pays, comme parmi nous en Castille se voient nos saintes églises, nos paroisses, nos ermitages et nos emblèmes sur la voie publique. C'est bien ainsi, en effet, qu'on avait édifié dans la Nouvelle-Espagne les maisons d'idoles pleines de démons et de figures diaboliques. Outre ces temples, tous les Indiens,

1. Ce passage demande une note dont l'importance est trop considérable pour que la place soit ici suffisante Je la renvoie à la fin du livre.

hommes ou femmes, possédaient chacun deux autels; l'un à côté de leur lit, l'autre à la porte d'entrée de leur maison, et, dans l'intérieur du domicile, des coffrets et des armoires pleins d'idoles menues et grandes, avec de petites pierres, des morceaux d'obsidienne, des livrets d'un papier fait avec des écorces d'arbre, qu'ils appellent *amatl*, et sur lesquels ils écrivaient en caractère du temps les événements passés.

Outre ce qui précède, j'ai à dire que la plupart des Indiens étaient honteusement vicieux, surtout ceux qui vivaient vers les côtes et les parties chaudes du pays: *erant quasi omnes sodomiâ commaculati, et adolescentes multi, muliebriter vestiti, ibant publicè, cibum quærentes ab isto diabolico et abominabili labore*[1]. Pour ce qui est de manger de la chair humaine, on peut dire qu'ils en faisaient usage absolument comme nous de la viande de boucherie. Dans tous les villages ils avaient l'habitude de construire des cases de gros madriers, en forme de cages, pour y enfermer des hommes, des femmes, des enfants, les y engraisser et les envoyer au sacrifice quand ils étaient à point, afin de se repaître de leur chair. En outre, ils étaient sans cesse en guerre, provinces contre provinces, villages contre villages, et les prisonniers qu'ils réussissaient à faire, ils les mangeaient après les avoir préalablement sacrifiés. Nous constatâmes la fréquence de la pratique honteuse de l'inceste entre le fils et la mère, le frère et la sœur, l'oncle et les nièces. Les ivrognes étaient nombreux, et je ne saurais dire les saletés dont ils se rendaient coupables; j'en citerai une seule que nous rencontrâmes dans la province du Panuco: *in anum tubulos quosdam introducebant, et implebant ventrem vino in regionibus eorum collecto, sicut more nostro immittitur clyster, — inaudita turpitudo!*[2] Ils prenaient autant de femmes qu'ils en désiraient, et ils avaient du reste une grande quantité d'autres vices et méchantes habitudes[3].

Or, toutes ces turpitudes par moi racontées, ce fut nous, les véritables conquistadores, échappés à tant de guerres, de batailles et de dangers de mort, ce fut nous qui y mîmes fin, grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ et au secours d'en haut. A la place de ces pratiques honteuses, nous établîmes les bonnes coutumes, et nous instruisîmes ces peuples dans la sainte doctrine. Il est vrai de dire que deux ans après nous, lorsque déjà la plus grande partie du pays était pacifiée, et que

1. Les paroles de Bernal Diaz sont empreintes ici d'un tel réalisme qu'elles paraîtraient choquantes au lecteur si elles étaient traduites littéralement en français

2. Les mêmes raisons que précédemment m'obligent à employer de nouveau la langue des Romains.

3. Bernal Diaz a eu le tort grave de ne parler que des vices et des habitudes honteuses des Aztèques. C'était un peuple à beaucoup d'égards estimable. D'autres historiens plus justes nous ont dit sur leurs mœurs, sur leurs habitudes intimes, sur leur éducation, etc., des choses dignes de respect.

les mœurs et manières de vivre imposées par nous existaient partout, vinrent à la Nouvelle-Espagne d'excellents moines franciscains qui donnèrent l'exemple et prêchèrent les saintes vérités. Trois ou quatre ans après eux sont venus également de bons Frères dominicains qui ont achevé de déraciner les vices en recueillant les meilleurs fruits de la propagation de la sainte doctrine et des idées chrétiennes parmi les naturels. Mais, si l'on veut y réfléchir, après Dieu, c'est bien à nous que sont dus le prix et la récompense de ces bienfaits avant toute autre personne, avant les moines eux-mêmes, à nous les véritables conquistadores, qui découvrîmes ces pays et les conquîmes, en ayant l'honneur, dès le principe, d'enlever leurs idoles aux habitants, et de leur donner les premières leçons de doctrine sacrée; d'autant plus que nous avions avec nous des moines de la Merced et que, lorsque le commencement est bon, la suite et la fin deviennent facilement dignes de louanges. Les curieux lecteurs ont pu réellement se convaincre que nous instruisîmes la Nouvelle-Espagne dans les bonnes coutumes de chrétienté et de justice.

Je m'arrêterai un instant, pour dire ensuite la plus grande partie des bienfaits dont, après Dieu, nous avons été la source pour les naturels de la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCIX

Comme quoi nous inspirâmes de bonnes et saintes doctrines aux Indiens de la Nouvelle-Espagne. De leur conversion, et comment ils furent baptisés; ils acceptèrent notre sainte foi; et nous leur enseignâmes les métiers de Castille et l'habitude de pratiquer la justice.

Après que nous eûmes détruit dans le pays les idolâtries et les vices qui y étaient répandus, grâce à Notre Seigneur Dieu, grâce aussi à la bonne fortune et à la sainte chrétienté des très-chrétiens Empereurs don Carlos de glorieuse mémoire, et de notre Roi, très-heureux seigneur et Roi très-invincible des Espagnes, don Felipe, notre maître, son bien-aimé et cher fils, — à qui Dieu donne un grand nombre d'années de vie avec augmentation de ses royaumes, dont puissent jouir dans ces temps heureux lui et ses descendants! — on a baptisé depuis notre conquête toutes les personnes qui existaient dans le pays, hommes, femmes, enfants, et celles qui sont nées après nous, dont les âmes auparavant allaient se perdre dans les enfers. Aujourd'hui il y a un grand nombre de bons religieux du seigneur saint François, de saint Dominique, de Notre Dame de la Merced et d'autres ordres encore, qui parcourent les villages en y prêchant et en baptisant toute créature qui se trouve dans l'âge prescrit par notre

sainte mère l'Église de Rome. Il résulte des saints sermons qui leur sont faits que l'Évangile s'enracine dans leurs cœurs; ils se confessent chaque année et on donne la communion à ceux qui ont une connaissance plus éclairée de notre sainte foi.

En outre, ils ont des églises richement pourvues d'autels et de tout ce qui sert au saint culte divin : des croix, des candélabres, des cierges, des calices, des patènes, des plateaux grands et petits, des encensoirs, le tout en métal d'argent. Ils sont bien fournis aussi de chapes, chasubles et frontaux; les villes et les villages riches possèdent même des ornements en velours, damas, satin, taffetas de couleurs et dessins variés, avec des fourreaux pour les croix, très-bien travaillés en or et soie, quelquefois ornés de perles. Les croix mortuaires sont recouvertes de satin noir sur lequel sont brodées des têtes de mort d'une ressemblance imposante. Les brancards à reliques et à saintes images ont des couvertures de diverses valeurs. On possède aussi le nombre de cloches voulu selon l'importance des localités. Ne manquent pas non plus les chantres des chapelles, d'excellentes voix, ténors, sopranos et contraltos. Il y a déjà des orgues dans quelques endroits, et partout on a des flûtes, des hautbois, des saquebuttes et des musettes. Pour ce qui est des trompettes aiguës et graves, il n'y en a pas dans mon pays de la Vieille-Castille autant qu'on en voit dans cette province de Guatemala. C'est le cas de rendre grâces à Dieu et d'admirer comment les naturels servent la sainte messe, surtout lorsque la disent les franciscains ou les rédemptoristes dans les villages mêmes où sont établies leurs cures.

Une autre bonne chose due à l'enseignement des religieux, c'est que tous les Indiens, hommes, femmes et enfants en âge d'apprendre, savent dans leur propre langue toutes les prières qu'ils sont obligés de dire. Ils ont acquis aussi une excellente coutume, qui indique le respect des choses saintes du christianisme : c'est, lorsqu'ils passent devant l'image d'un saint, un autel ou une croix, de courber la tête avec humilité, tomber à genoux et réciter un *Pater* ou un *Ave*. Nous, les conquistadores, nous leur enseignâmes à entretenir des cierges de cire allumés devant les saints autels et les croix; car, avant nous, il n'avaient pas appris à faire usage de la cire dans ce but. Outre ce que je viens de dire, nous les instruisîmes dans la coutume de se montrer respectueux et obéissants envers les moines et les prêtres, ne négligeant point, lorsque ces saints hommes approcheraient de leurs villages, d'aller les recevoir avec des cierges allumés, pendant que les cloches seraient mises en branle; n'oubliant pas non plus de leur offrir leur nourriture, choses qu'ils n'omettent jamais de faire actuellement, car ils remplissent avec exactitude tous leurs devoirs envers les prêtres.

Outre les bonnes coutumes dont je viens de parler, ils en ont

acquis d'autres, saintes et louables. Ainsi, quand arrive le jour de *Corpus Christi* ou de Notre Dame, ou quelqu'une des fêtes solennelles qui nous ont inspiré les pratiques des processions, tous les habitants des villages situés aux environs de cette ville de Guatemala sortent avec leurs croix, tenant en main des cierges allumés et portant sur leurs épaules des brancards richement ornés, surmontés de l'image du saint qu'ils ont choisi pour patron. Ils s'avancent ainsi en chantant les litanies et d'autres oraisons sacrées, au son des flûtes et des trompettes. Ils se livrent aux mêmes cérémonies dans l'intérieur de leurs propres villages, aux jours de ces mêmes fêtes solennelles. Ils ont aussi la coutume des offrandes les dimanches, aux Pâques et surtout le jour de la Toussaint.

Continuons encore pour dire que la plupart des Indiens de ce pays ont très-bien appris tous les métiers qui sont en usage parmi nous en Castille. Ils ont, pour cela, leurs ateliers, leurs ouvriers, et ils en retirent leurs moyens d'existence. Les orfèvres qui travaillent l'or et l'argent, soit au marteau, soit à la fonte, sont des artisans très-adroits. Les lapidaires et les peintres ne sont pas moins estimables. Les ciseleurs exécutent les travaux les plus délicats avec leurs fins instruments d'acier, spécialement sur l'émeri, où très-souvent ils représentent toutes les scènes de la Passion de Notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, et cela avec une telle perfection que, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, je n'aurais jamais pu croire que ce fût là l'ouvrage de simples Indiens. Je me figure qu'Apelles, ce peintre si renommé de l'antiquité, et ceux de notre temps, Berruguete et Michel-Ange, ainsi qu'un autre plus moderne, natif de Burgos, que j'ai cité récemment et dont la renommée est si grande, ne réussiraient pas à faire, avec leurs pinceaux les plus délicats, quelque chose de comparable aux travaux sur l'émeri et aux reliquaires qui sortent des mains de trois Indiens mexicains, passés maîtres dans cet art, qu'on appelle Andrès de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo. En outre, la plupart des fils d'Indiens de qualité savent la grammaire, et ils s'y seraient instruits excellemment si cela ne leur avait été défendu par le Saint Synode qui fut tenu par ordre du Révérendissime archevêque de Mexico. Beaucoup de ces jeunes gens savent lire, écrire et copier des livres de plain-chant.

Il y a des ouvriers qui tissent la soie, le satin, le taffetas; d'autres qui fabriquent des draps de laine dont la trame a jusqu'à vingt-quatre centaines de fil; ils font également de la frise, de la bure, de la *manta* et des couvertures; ils sont cardeurs et tisserands, absolument comme on l'est à Ségovie et à Cuenca; ils savent aussi fabriquer des chapeaux et du savon. Il y a deux choses seulement qu'ils n'ont pu apprendre, malgré le soin qu'ils y ont apporté : faire du verre et de la pharmacie. Mais j'ai une si bonne idée de leur intel-

ligence que je garde l'espoir de les y voir réussir, car quelques-uns d'entre eux sont déjà chirurgiens et herboristes. Ils sont d'ailleurs prestidigitateurs, joueurs de marionnettes et fabricants de bonnes mandolines. Quant à être laboureurs, ils l'étaient d'instinct avant que nous fussions arrivés à la Nouvelle-Espagne.

Actuellement ils élèvent du bétail de toute espèce ; ils domestiquent des bœufs, labourent leurs champs, sèment du blé, l'approprient quand il est mûr et le portent aux marchés ; ils en font du pain et du biscuit. Ils ont planté sur leurs terres et leurs héritages tous les arbres fruitiers que nous avons apportés d'Espagne, et ils en vendent les produits. Ils en ont tant aujourd'hui qu'ayant cru reconnaître que les pêches sont mauvaises pour la santé et que les plants de bananiers portent trop d'ombrage, ils se sont résolus à supprimer partout ces espèces et à les remplacer par des cognassiers, des pommiers et des poiriers pour lesquels ils ont une plus grande estime.

Je raconterai maintenant comme quoi nous leur avons enseigné à respecter et à faire observer la justice. Il en résulte qu'ils élisent chaque année leurs alcaldes ordinaires, les regidores, les greffiers, les alguazils, les *fiscales* et les syndics. Ils ont des maisons municipales avec leurs concierges, et s'y réunissent deux fois par semaine ; ils y administrent la justice, prenant soin de veiller au règlement de ce qu'ils se doivent entre eux et châtiant de la peine du bâton certains faits criminels ; mais s'il y a eu mort d'homme ou faute grave, ils renvoient l'affaire devant les gouverneurs, toutes les fois qu'il n'y a pas sur place un haut tribunal royal. Si j'en crois les personnes qui me paraissent bien informées, à Tlascala, à Tezcuco, à Cholula, à Guaxocingo, à Tepeaca et dans d'autres grandes villes, quand il doit y avoir réunion en conseil municipal, les gouverneurs et les alcaldes se font précéder par des massiers avec leurs masses dorées, comme ont l'habitude de le faire les Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne. Ils appliquent du reste la justice avec la même équité, la même autorité que cela se passe parmi nous, et ils témoignent du désir de connaître nos lois, afin d'en faire la base de leurs jugements. Au surplus, les caciques sont riches : ils possèdent des chevaux bien harnachés, avec de belles selles ; ils sortent en promenades dans les villes, dans les bourgs, dans les différentes peuplades, où ils vont se récréer ; ils agissent de même dans leurs propres villages, ayant toujours soin d'amener des Indiens pour les accompagner et leur servir de pages. Dans certains endroits ils font des carrousels, des courses de taureaux ; ils organisent des jeux de bagues, surtout aux fêtes de *Corpus Christi*, de saint Jean, de saint Jacques, de Notre Dame d'août et du saint patron du lieu. Plusieurs d'entre eux attendent les taureaux de pied ferme, fussent-ils très-sauvages.

Ils sont bons cavaliers, surtout à Chiapa des Indiens; les caciques, comme j'ai dit, ont presque tous des chevaux; quelques-uns possèdent même des troupeaux de juments et de mules; ils s'en servent pour le transport du bois à brûler, du maïs, de la chaux et autres produits qu'ils vont offrir en vente. Beaucoup d'Indiens sont *arrieros* de profession, de la même manière que nous le voyons en Castille. Pour tout dire en un mot, ils s'adonnent avec perfection à tous les métiers jusqu'à faire même de la tapisserie. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, mais je ferai encore mention de quelques autres grandes choses dont nous avons été la source dans cette Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CCX

De plusieurs autres avantages qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes et de nos travaux.

On a lu dans les précédents chapitres ce que je raconte des bienfaits qui ont suivi nos illustres hauts faits et nos conquêtes. Je dois mentionner actuellement l'or, l'argent, les pierres précieuses, la cochenille, les laines, la salsepareille elle-même et les cuirs d'animaux, qui, de la Nouvelle-Espagne, ont été envoyés en Castille à notre Roi et seigneur, soit pour son quint royal, soit à l'occasion des nombreux présents que nous Lui avons fait offrir depuis que nous nous sommes rendus maîtres de ce pays; sans compter les quantités considérables de produits qu'emportent les passagers et les marchands. C'est au point que, depuis que le sage roi Salomon fit édifier le temple sacré de Jérusalem avec l'or et l'argent qu'on lui envoya de Tarsis, d'Ophir et de Saba, on n'a jamais entendu parler, dans aucune histoire de l'antiquité, de plus d'or et d'argent qu'il n'en est allé de ce pays en Castille. Je m'exprime ainsi, bien que l'on ait rapporté du Pérou pour beaucoup de milliers de piastres de ces métaux, parce que, du temps que nous conquîmes la Nouvelle-Espagne, il n'était nullement question du Pérou qui n'était pas encore découvert, et dont on ne fit même la conquête que dix ans plus tard. Or, nous, dès le début même de la campagne, ainsi que je l'ai dit, nous commençâmes d'envoyer à Sa Majesté de richissimes présents. C'est pour cette raison et pour bien d'autres dont je parlerai, que je place la Nouvelle-Espagne à la tête de tous les pays découverts. Nous savons en effet que dans les événements du Pérou les capitaines, les gouverneurs et les soldats ont été en proie à des guerres civiles constantes; on s'y noyait dans le sang, et l'on eut à déplorer une quantité énorme de morts d'hommes. Dans cette Nouvelle-Espagne, au contraire, nous avons toujours eu

et nous aurons sans cesse à l'avenir les poitrines inclinées vers la terre au nom de notre Roi et seigneur, toujours prêts à réserver nos vies et nos biens pour les sacrifier au seul service de Sa Majesté.

Que l'on considère au surplus combien de villes, de bourgs et de villages de ce pays sont aujourd'hui peuplés d'Espagnols. Leur nombre est déjà si grand que je l'ignore, et que, n'en pouvant déterminer toute l'importance, j'aime mieux n'en pas dire un mot de plus. Qu'on remarque bien aussi les évêchés actuellement établis : il y en a dix, sans compter l'archevêché de l'insigne ville de Mexico. Il y a trois Audiences royales, ainsi que je l'expliquerai plus longuement, de même que je dirai les gouverneurs, les archevêques et les évêques qui ont déjà existé dans le pays. Voyez aussi les saintes églises cathédrales et les monastères qui comptent tant de dominicains, franciscains, rédemptoristes et augustins! Considérez encore les hôpitaux et les grandes indulgences qui y sont attachées, l'édifice sacré de Notre-Dame de Guadalupe qui s'élève sur les terrains de Tepeaquilla, où était situé le campement de Gonzalo de Sandoval alors que nous prîmes Mexico; admirez les saints miracles qui s'y sont faits et s'y renouvellent encore chaque jour, et rendons grâces à Dieu et à Notre Dame sa Mère bénie pour tous ces biens, en pensant que de là nous vinrent la grâce et l'appui qui nous firent conquérir ces contrées où le christianisme est déjà si florissant.

Mettez encore en ligne de compte qu'il existe, à Mexico, un collége universitaire où l'on apprend la grammaire, la théologie, la rhétorique, la logique, la philosophie et autres arts et sciences. Il y a déjà des caractères et des maîtres imprimeurs pour le latin comme pour la langue castillane, et l'on peut y acquérir des diplômes de licencié et de docteur. Je pourrais encore parler de bien d'autres magnificences; je pourrais mentionner, par exemple, les riches mines d'argent qu'on a découvertes et que l'on découvre chaque jour, par lesquelles notre Castille est devenue prospère, s'attirant l'estime et le respect de tous[1]. Si ce n'est pas assez de ce que je viens de dire de nos conquêtes, je prierai les lettrés et les sages de bien examiner cependant tous les points de mon récit, du commencement à la fin, et j'espère encore qu'ils y verront que dans nulle histoire au monde et dans l'ensemble d'aucuns événements humains il n'a pu être question d'hommes qui aient acquis plus de royaumes et de seigneuries que nous n'en avons gagné, nous les vrais conquistadores, pour notre Roi et seigneur. Je veux ajouter que parmi ces conquistadores, mes

1. Le lecteur ne doit pas perdre de vue que Bernal Diaz écrit ce passage en 1568, quarante-sept ans par conséquent après la prise de Mexico. Quoiqu'un demi-siècle soit suffisant pour opérer beaucoup de réformes dans un pays conquis, l'auteur a bien raison de s'enorgueillir de la rapidité avec laquelle tant de merveilles avaient été opérées par les Espagnols, pour ainsi dire sous ses yeux.

compagnons d'armes — et il y en eut de bien renommés pour leur vaillance — on m'avait marqué ma place d'honneur, et je suis celui dont les services datent du plus loin; et je le dis encore, c'est moi, moi, moi qui suis le plus ancien d'entre eux, et je suis sûr d'avoir servi Sa Majesté en bon soldat.

Je voudrais maintenant faire une question, ou plutôt entamer un dialogue. J'ai vu la bonne et grande Renommée qui résonne dans le monde au sujet des loyaux, nombreux et notables services que nous avons rendus à Dieu, à Sa Majesté et à toute la chrétienté; elle crie à haute voix qu'il serait juste et raisonnable que nous eussions de bonnes rentes, beaucoup meilleures même que celles dont ont été honorées d'autres personnes qui n'ont servi Sa Majesté ni en cette conquête ni en aucune autre entreprise. Aussi demande-t-elle où sont nos palais et nos demeures et quelles armoiries les distinguent de tous les autres. Y a-t-on sculpté, pour en conserver la mémoire, nos faits héroïques et nos armes, ainsi qu'on le pratique en Espagne pour les caballeros dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, qui servirent dans les temps passés les monarques qui régnaient alors? Car nos actions héroïques ne sont pas inférieures à celles de nos prédécesseurs; elles sont au contraire dignes d'un renom durable, et elles peuvent s'inscrire entre les plus insignes qu'il y ait eu dans le monde.

Au surplus, l'illustre Renommée s'est informée de nous tous les conquistadores qui avons échappé aux batailles passées, et de nos compagnons d'armes qui sont morts; elle demande où sont leurs sépulcres et quelles armoiries les recouvrent. A tout cela on peut lui répondre en peu de mots : « O vous, excellente et illustre Renommée, désirée et glorifiée par les hommes bons et vertueux, je ne voudrais point entendre prononcer votre nom insigne entre les méchants qui se sont efforcés de mettre un voile sur nos faits héroïques, de crainte que vous ne cessiez d'élever nos personnes au rang qui leur convient. Noble dame, je vous fais savoir que, sur les cinq cent cinquante soldats qui partîmes avec Cortès de l'île de Cuba, aujourd'hui, en l'année 1568 où je transcris ce récit, il n'existe plus dans toute la Nouvelle-Espagne que cinq d'entre nous; tous les autres sont morts, les uns dans les batailles que j'ai décrites, aux mains des Indiens et sacrifiés à leurs idoles; quelques autres ont fini leur carrière par une mort naturelle. On me demande où sont leurs sépulcres, et je réponds qu'ils ont été ensevelis dans les ventres des Indiens qui mangèrent leurs jambes, leurs bras, leurs chairs, leurs pieds et leurs mains, tandis que leurs entrailles ont été dévorées par les tigres, les serpents et les lions que l'on entretenait en ce temps-là dans des cages solides comme un monument de la magnificence royale. Voilà les sépulcres de mes compagnons d'armes; voilà leurs armoiries! Je me figure donc aujourd'hui que leurs noms devraient du moins s'inscrire en lettres d'or,

puisqu'ils ont fini par cette cruelle mort pour servir Dieu et Sa Majesté, en répandant la lumière parmi les hommes qui vivaient dans les ténèbres, et aussi pour acquérir quelques richesses, après lesquelles tous les hommes ont l'habitude de courir. »

Non satisfaite avec cette réponse, l'illustre Renommée me demande ce que sont devenus les hommes de Narvaez et de Garay. Je réplique que ceux de Narvaez s'élevèrent au nombre de treize cents, sans compter les marins, et il n'en reste vivants aujourd'hui que dix ou onze seulement; la plupart sont morts dans les batailles, ou sacrifiés, et leurs corps ont été mangés par les Indiens ni plus ni moins que les nôtres. Quant aux hommes de Garay, partis de la Jamaïque, en leur ajoutant les trois bataillons qui vinrent à Saint-Jean d'Uloa avant le pass ge de Garay lui-même avec le reste de son monde, ils formaient à mon compte un ensemble de douze cents soldats; presque tous furent sacrifiés dans la province de Panuco, et mangés par les naturels du pays. En outre, la louable Renommée demande ce que sont devenus quinze autres soldats qui abordèrent à la Nouvelle-Espagne, provenant de la déroute de Lucas Vasquez de Aillon, quand il périt dans la Floride. Je réponds qu'ils sont tous morts. Et maintenant je vous fais savoir, excellente Renommée, que, de tous ceux dont j'ai parlé comme ayant appartenu à la troupe de Cortès, cinq seulement vivons encore; nous sommes bien vieux, affligés de maladies, très-pauvres, chargés de fils, de filles à marier et de petits-enfants, avec de fort mesquins revenus; et nous passons ainsi notre triste vie au milieu des fatigues et des misères.

Et puisque j'ai rendu compte de tout ce qu'on m'a demandé, et de nos palais, et de nos armoiries, et de nos sépulcres, je vous supplie, illustrissime Renommée, d'élever encore plus à l'avenir votre excellente et très-puissante voix, pour que dans le monde entier se puissent voir clairement nos grandes prouesses, afin de rendre vains les efforts des méchants qui prétendent les obscurcir par leur langage pétri d'une infatigable envie. A cette prière la très-vertueuse Renommée répond qu'elle fera volontiers ce que je lui demande; car elle s'étonne qu'à l'exemple du marquis Cortès qui les possède, nous n'ayons point obtenu les meilleurs *repartimientos* d'Indiens, attendu que nous les avions bien gagnés, et que Sa Majesté en avait ainsi disposé. Ce n'est pas à dire qu'on nous en dût donner autant qu'à notre chef, mais du moins une part modérée. En outre, la louable Renommée dit encore que les actions du valeureux et intrépide Cortès seront toujours estimées et reproduites parmi les hauts faits des vaillants capitaines, mais qu'il n'y a nulle ombre de la mémoire d'aucun de nous dans les récits historiques du chroniqueur Francisco Lopez de Gomara ni dans ceux du docteur Illescas qui a écrit le *Pontifical*, pas plus que dans les pages de chroniqueurs plus récents. D'après leurs

livres, seul le Marquis Cortès découvrit et conquit toutes choses; tandis que nous, capitaines et soldats, qui soumîmes réellement ces contrées, nous restons en blanc, sans qu'il y ait nul souvenir de nos personnes ni de nos conquêtes.

La Renommée se réjouit beaucoup de pouvoir reconnaître clairement que tout est vrai dans le récit que je viens de faire, lequel récit dit au pied de la lettre ce qui s'est passé, sans aucune flatterie répréhensible, sans efforts pour mettre en lumière un seul capitaine au préjudice de beaucoup d'autres chefs et valeureux soldats, ainsi que l'ont fait Francisco Lopez de Gomara et les autres chroniqueurs qui imitent son histoire. La bonne Renommée m'a promis au surplus qu'elle le criera d'une voix claire partout où elle se trouvera. Indépendamment de sa voix, si ma chronique s'imprime, on ne pourra manquer, en la voyant, de lui donner une foi complète; et ainsi tomberont dans l'obscurité les flatteries des écrits qui m'ont précédé.

Outre ce que je viens de dire sous forme de dialogue, un docteur, auditeur de l'Audience royale de Guatemala, m'a demandé comment il se faisait que Cortès, quand il écrivait à Sa Majesté, et lorsqu'il fut la première fois en Castille, n'eût point intercédé pour nous tous, attendu qu'après le secours du bon Dieu, ce fut à nous qu'il dut d'être marquis et gouverneur. Je répondis alors et je répète aujourd'hui qu'ayant pris pour lui tout ce qu'il y avait de mieux dans la Nouvelle-Espagne, lorsque Sa Majesté l'en fit gouverneur, il crut réellement qu'il en serait toujours le maître absolu et qu'il aurait par conséquent la liberté de nous donner ou de nous ôter les Indiens qu'il voudrait; c'est la raison qu'on peut supposer et qui explique qu'il ne parlât point de nous et qu'il n'écrivît pas à notre sujet. Mais, au temps où Sa Majesté lui donna son marquisat, importunée pour lui concéder définitivement le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, ainsi qu'il l'avait eu déjà, Elle répondit que sa première faveur devait suffire. Dans cette situation, Cortès ne crut pas devoir s'inquiéter de nous, qui en aurions tant besoin aujourd'hui, et il se contenta de penser à ses intérêts.

Au surplus, le Factor, le Veedor et d'autres caballeros de Mexico écrivirent à Sa Majesté que Cortès avait pris pour lui les meilleures provinces et les villages de choix de la Nouvelle-Espagne, donnant en outre d'autres lots excellents à ses parents et amis qui étaient venus récemment de Castille, ne réservant ainsi que fort peu de chose pour le domaine royal. Nous sûmes plus tard que Sa Majesté, au temps où Elle s'embarqua à Barcelone pour la Flandre, avait ordonné à Cortès de distribuer ce qu'il avait déjà de trop à nous tous qui partîmes avec lui. Si notre chef, lorsque fut conquise la Nouvelle-Espagne, l'eût divisée en cinq parties, il eût pu y choisir, — et c'eût été bien fait, — dans les meilleures provinces et grandes villes, de quoi former le quint

royal pour notre Roi et seigneur. Il eût pris un cinquième et demi pour lui-même, à la condition d'y faire une part aux églises, monastères et dépenses municipales. Quant aux récompenses que Sa Majesté voudrait attribuer aux serviteurs des guerres d'Italie et des campagnes contre Turcs et Maures, les deux cinquièmes et demi restants y auraient pourvu si on eût pris soin de les partager entre eux et nous tous, nous assurant ainsi nos parts aussi bien qu'à Cortès. Il est clair que notre Empereur, étant le Roi Très-Chrétien, considérant que cette conquête ne lui avait rien coûté, se fût empressé de nous faire ces faveurs.

Quant à demander justice, aux temps dont nous parlons, nous n'aurions su ce que cela voulait dire ni à qui nous adresser pour récompenser nos services ou redresser les torts dont nous souffrions pendant la campagne; nous n'avions que Cortès, qui était notre chef et qui possédait réellement toute l'autorité. Il fallut donc rester dupés avec le peu qu'on nous donnait, jusqu'à ce que nous vîmes qu'ayant été en Castille se présenter à Sa Majesté, Francisco de Montejo en reçut la faveur d'être adelantado et gouverneur de Yucatan, avec la confirmation du don des Indiens qu'il possédait déjà à Mexico, et d'autres grâces dont il fut encore favorisé. Diego de Ordas, qui alla aussi se présenter à Sa Majesté, fut fait commandeur de Santiago et propriétaire réel des Indiens qu'il avait reçus dans la Nouvelle-Espagne. Don Pedro de Alvarado, qui fut aussi baiser les pieds de Sa Majesté, fut fait adelantado et gouverneur de Guatemala et Chiapa, ainsi que commandeur de Santiago et possesseur réel des Indiens qu'il avait déjà. Après eux arriva Cortès, qui fut fait marquis et capitaine général de la mer du Sud.

Lorsque nous, les conquistadores, nous aperçûmes que ceux qui ne se présentaient pas à Sa Majesté ne trouvaient personne qui demandât au Roi des grâces pour eux, nous nous décidâmes à l'envoyer supplier de vouloir bien nous faire la concession perpétuelle des biens qui seraient vacants. Comme notre droit apparut clairement, lorsque la première Audience royale s'installa à Mexico avec Nuño de Guzman pour président, et pour auditeurs le licencié Delgadillo, natif de Grenade, Matienzo, de Biscaye, et deux autres qui moururent en arrivant, Sa Majesté ordonna expressément à Nuño de Guzman de faire le dénombrement des Indiens de la Nouvelle-Espagne et d'en voir l'ensemble, afin que les personnes qui tenaient de Cortès des *repartimientos* trop considérables ne les gardassent pas en entier. On devait en distraire le nécessaire pour que nous, les conquistadores, pussions recevoir les villages du meileur produit, et que les chefs-lieux et les villes les plus considérables fussent attribués au patrimoine royal. Sa Majesté ordonna également de compter les vassaux de Cortès, pour qu'on ne lui attribuât que le nombre stipulé dans les prérogatives de son mar-

quisat, et je ne me souviens pas de ce qui fut décidé relativement au restant.

Si Nuño de Guzman et les auditeurs ne firent pas le *repartimiento* perpétuel, ce fut la faute de quelques conseillers que pour leur honneur je ne veux point nommer ici. Ils lui disaient que les attributions étant définitivement faites, les conquistadores et les colons, se voyant possesseur perpétuels de leurs Indiens, n'auraient plus autant de respect pour les gouvernants, qui verraient ainsi diminuer leur autorité par le seul fait de ne pouvoir plus ni donner ni enlever, circonstance qui détruirait la nécessité de venir leur demander du secours. D'une autre façon, au contraire, disaient les conseillers, les gouvernants pourraient attribuer à qui ils voudraient les biens en vacance, tout en restant riches eux-mêmes et en conservant leur puissance. Telles furent les raisons qui empêchèrent de faire les *repartimientos* perpétuels. Il est vrai néanmoins que Nuño de Guzman et les auditeurs, aussitôt que des Indiens vaquaient, prenaient soin de les répartir entre les conquistadores et les colons ; ils n'étaient pas, pour eux tous, aussi méchants qu'on voulait bien dire, car ils cherchaient toujours à les satisfaire et à subvenir à leurs besoins. On peut donc assurer que si l'on enleva si rondement aux juges l'Audience royale, ce fut à cause des froissements qu'ils eurent avec Cortès et au sujet de la marque des Indiens pour en faire des esclaves.

Je finirai là ce chapitre pour passer à un autre, et parler encore du *repartimiento* perpétuel.

CHAPITRE CCXI

Comme quoi en l'an 1550, la cour étant à Valladolid, se réunirent aux séances du Conseil royal des Indes certains prélats et caballeros venus de la Nouvelle-Espagne et du Pérou à titre de procureurs, et d'autres hidalgos là présents, pour faire en sorte d'obtenir qu'on procédât au *repartimiento* perpétuel. Ce qui fut discuté dans la Junte, je le vais dire à la suite.

En l'an 1550 vint du Pérou à la cour, qui était alors à Valladolid, le licencié de la Gasca, amenant en sa compagnie un moine dominicain appelé don fray Martin le Régent, à qui Sa Majesté fit la faveur, à cette occasion, de l'évêché de Charcas. On vit alors réunis dans la capitale don fray Bartolomé de Las Casas, évêque de Chiapa, don Vasco de Quiroga, évêque de Mechoacan, et d'autres caballeros qui venaient en qualité de procureurs de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, ainsi que plusieurs hidalgos attirés par des procès en cours devant Sa Majesté. Ils se trouvèrent donc tous ensemble à Valladolid, et ce fut pour me joindre à eux qu'on me fit appeler comme étant le plus

ancien conquistador de la Nouvelle-Espagne. De la Gasca et tous les autres Péruliens avaient apporté un grand nombre de milliers de piastres d'or, tant pour Sa Majesté que pour eux-mêmes. Ce qu'ils destinaient à l'Empereur, ils l'envoyèrent à Augusta en Allemagne, où se trouvait alors Sa Majesté, ainsi que le très-fortuné don Felipe, Roi des Espagnes, notre seigneur, son très-aimé et très-cher fils que Dieu garde. Certains caballeros accompagnèrent cet envoi, à titre de procureurs du Pérou, afin de supplier l'Empereur de nous faire la grâce d'un ordre pour qu'on exécutât les *repartimientos* perpétuels. Or déjà, paraît-il, semblable supplique Lui avait été faite plusieurs fois avant cette époque de la part de la Nouvelle-Espagne, spécialement lorsque furent en Castille un certain Gonzalo Lopez et Alonso de Villanueva avec d'autres caballeros fondés de pouvoirs de Mexico. Actuellement Sa Majesté fit attribuer l'évêché de Palencia au licencié de la Gasca, qui fut évêque et comte de Pernia, parce qu'il eut la chance que cet évêché devînt vacant au moment où il arrivait en Castille. On disait aussi à la cour que cette faveur lui était accordée à l'occasion de la paix qui venait d'être rétablie au Pérou, et à la suite de laquelle apparaissaient de nouveau l'or et l'argent, que les Contreras avaient détournés.

Relativement à la perpétuité des *repartimientos* d'Indiens, ce que Sa Majesté jugea prudent de faire, ce fut d'avertir le marquis de Mondejar, qui était président du Conseil royal des Indes, le licencié Gutierrez Velasquez, le licencié Tello de Sandoval, le docteur Hernan Perez de la Fuente, le licencié Gregorio Lopez, le docteur Riberadeneyra et le licencié Briviesca, qui en étaient les auditeurs, pour qu'ils eussent à se réunir, examiner et discuter la manière de faire le *repartimiento* sans que le service de Dieu et le patrimoine royal eussent à en souffrir. Ces prélats et caballeros s'étant assemblés dans la maison de Pedro Gonzalez de Leon où siégeait le Conseil royal des Indes, il fut mis en question par l'illustrissime Junte si l'on donnerait les Indiens à perpétuité dans la Nouvelle-Espagne et au Pérou ; je ne me rappelle pas bien s'il fut parlé aussi du nouveau royaume de Grenade et de Bobotan, mais je crois qu'ils furent compris dans l'examen commun, à propos duquel, du reste, on s'appuya sur des considérations bonnes et saintes.

On dit d'abord que, si les concessions étaient perpétuelles, les Indiens seraient mieux soignés et instruits dans notre sainte foi; s'ils tombaient malades, ils seraient traités comme des membres de la famille, et du reste on les dispenserait d'une certaine partie de leurs tributs. On prétendait encore que les maîtres de commanderies mettraient alors plus de zèle à perpétuer leur situation en ménageant de gros héritages, en plantant des vignes, en ensemençant leurs terres et en élevant des troupeaux; de cette façon, du reste, on verrait

cesser les procès et les discussions au sujet des Indiens, sans qu'il fût plus besoin, à l'avenir, d'avoir des inspecteurs dans les villages; la paix et l'union régneraient entre les soldats par le seul fait de savoir que les présidents et les gouverneurs n'auraient plus le pouvoir, lorsque les Indiens viendraient à vaquer, de les distribuer pour des motifs de parenté ni pour d'autres raisons sur lesquelles on se basait alors. Au surplus, en accordant la perpétuité à ceux qui L'auraient servie, Sa Majesté déchargerait justement sa conscience royale. D'autres excellentes raisons furent encore mises en avant. On dit aussi qu'il serait bon de chasser du Pérou tous les bandits qui auraient desservi Sa Majesté.

Après que tous ceux qui faisaient partie de l'illustre Junte eurent bien discuté ce que je viens de dire, la plupart des procureurs, imités par d'autres caballeros, furent d'avis et votèrent que les *repartimientos* seraient perpétuels. Mais il y eut en même temps des voix contraires. Le premier opposant fut l'évêque de Chiapa, secondé par son collègue fray Rodrigo, de l'ordre de Saint-Dominique, par le licencié de la Gasca, évêque de Palencia et comte de Pernia, par le marquis de Mondejar qui, ne voulant se rallier ni à l'un ni à l'autre parti, préféra rester dans l'expectative, écouter ce qui se disait et voir de quel côté se portaient le plus de voix; tous les caballeros que je viens de nommer prétendirent qu'il ne s'agissait point de donner des Indiens à perpétuité ni à vie, mais bien de les enlever à ceux qui les possédaient actuellement, attendu qu'il y avait au Pérou des gens en possession de bonnes rentes d'Indiens, qui, au lieu de cela, auraient mérité châtiment, et qui, par là même, étaient indignes qu'on leur en fît aujourd'hui la concession perpétuelle. On assurait d'ailleurs que dans bien des localités du Pérou où l'on croyait à l'existence de la paix et de la pacification réelle, se trouveraient des soldats qui, voyant qu'il n'y avait plus rien à leur donner, se mutineraient et feraient naître encore plus de discordes qu'autrefois.

Ce fut alors que don Vasco de Quiroga, évêque de Mechoacan, qui était de notre parti, demanda au licencié de la Gasca pourquoi, au lieu de châtier des traîtres et des bandits dont il connaissait fort bien les mauvaises actions, il leur avait distribué des Indiens. Là-dessus de la Gasca se prit à rire et répondit : « Croyez-vous, señores, que c'ait été peu de chose pour moi de sortir en paix, sain et sauf de leurs mains, après en avoir écartelé et puni quelques-uns en bonne justice? » Il y eut encore plusieurs dires à ce sujet. Nous répliquâmes à notre tour, en nous aidant de l'appui de quelques autres señores avec lesquels nous étions, que l'on devrait donner les Indiens à perpétuité aux véritables conquistadores de la Nouvelle-Espagne, partis avec Cortès, Narvaez et Garay, qui étaient en bien petit nombre, la plupart étant morts dans les batailles au service de Sa Majesté; nous ajoutions

qu'en récompensant ainsi notre conduite envers l'Empereur on pourrait se réserver d'agir avec moins de générosité à l'égard de tous autres.

Nous en étions là pour notre part dans l'ordre de la discussion, lorsque quelques-uns des prélats et membres du Conseil de Sa Majesté proposèrent de tout suspendre jusqu'au retour en Castille de l'Empereur notre seigneur, que l'on attendait chaque jour, afin qu'une chose de tant de gravité et d'importance pût se décider en sa présence. Mais l'évêque de Mechoacan et quelques caballeros dont je faisais partie, qui appartenions à la Nouvelle-Espagne, nous répliquâmes encore que, puisqu'à notre sujet l'on avait déjà émis des votes approbatifs, on devrait déclarer la perpétuité pour la Nouvelle-Espagne seulement, laissant aux procureurs du Pérou le soin de veiller à leurs propres intérêts, attendu que Sa Majesté, en donnant ses ordres, s'était montrée favorable à la pensée de faire des concessions perpétuelles dans la Nouvelle-Espagne. Il y eut encore une grande discussion à ce sujet; des allégations furent émises, à la suite desquelles nous prétendîmes que si l'on ne voulait point accorder la perpétuité au Pérou, on devrait du moins prendre en considération les grands services que nous avions rendus à Sa Majesté et à toute la chrétienté. Mais nos raisons ne servirent à rien auprès des membres du Conseil des Indes, ni pour l'évêque fray Bartolomé de Las Casas, pas plus que pour fray Rodrigo, évêque de Charcas, son collègue; ils se contentèrent de dire qu'au retour de Sa Majesté d'Augusta d'Allemagne, on ferait en sorte que les conquistadores se trouvassent satisfaits; de sorte que tout resta en suspens.

Je dirai maintenant qu'on écrivit, par un navire, à la Nouvelle-Espagne. Lorsque l'on sut à Mexico ce qui s'était passé à Valladolid, ainsi que je viens de le raconter, les conquistadores tombèrent d'accord pour envoyer des procureurs qui s'occuperaient seulement de leurs intérêts devant Sa Majesté. Le capitaine Andrès de Tapia, Pedro Moreno Medrano et Juan de Limpias Carvajal, le Sourd, de Puebla, m'écrivirent à la ville de Guatemala, vu que déjà j'étais de retour d'Espagne. Ils me rendaient compte des conquistadores qui avaient pris la résolution d'envoyer leurs pouvoirs; dans leur rapport ils me citaient comme étant un des plus anciens. Je fis voir les lettres à plusieurs autres compagnons d'armes de cette ville de Guatemala, afin d'en obtenir quelques secours pour qu'il fût possible d'expédier les procureurs; mais leur départ, paraît-il, ne put avoir lieu, faute d'argent. Ce que l'on mit en question alors à Mexico, ce fut d'associer les conquistadores à tous les autres habitants, pour envoyer des fondés de pouvoir en Castille; mais ce projet ne se réalisa pas davantage. Ce qu'il y eut de certain, c'est que, par la suite, notre Roi et seigneur don Felipe, — que Dieu garde et laisse vivre longues an-

nées avec augmentation de ses royaumes, — daigna consigner, dans ses ordonnances et provisions données à cet effet, que les conquistadores et leur fils devaient être préférés en toutes choses, et les colonisateurs anciens après eux, ainsi qu'on le peut voir dans les cédules royales.

CHAPITRE CCXII

De quelques autres conférences et rapports dont mention va être faite et qui seront agréables à entendre.

Je venais de mettre au net mon récit lorsque deux licenciés me supplièrent de le leur confier, afin qu'ils pussent s'instruire en détail sur tout ce qui s'était passé dans les conquêtes de Mexico et de la Nouvelle-Espagne, et aussi pour qu'ils parvinssent à savoir les différences qui existaient entre mes assertions et les écrits des chroniqueurs Francisco Lopez de Gomara et le docteur Illescas, relativement aux faits héroïques du Marquis Del Valle. Je leur confiai mon manuscrit, dans la pensée que toujours les sages laissent quelque chose de leur empreinte sur les sots illettrés comme moi; mais je les priai de ne rien corriger au sujet des conquêtes, de ne point ajouter, de ne rien distraire, attendu que tout ce que j'écris est très-véridique. Lorsque les deux licenciés l'eurent lu, — l'un d'eux possédait à merveille sa rhétorique et s'en vantait, — ils m'en firent de grands éloges et louèrent beaucoup l'excellente mémoire qui m'avait permis de ne rien oublier de tout ce qui nous était arrivé depuis les deux fois que je vins à la découverte avant Cortès jusqu'à la dernière expédition que je fis avec lui : c'est-à-dire l'année 1517 avec Francisco Hernandez de Cordova, en 1518 avec Juan de Grijalva, et en 1519 avec Cortès. Les licenciés me dirent au surplus que, quant au style, mon histoire est écrite dans le genre familier du langage de la Vieille-Castille, genre le plus goûté de notre temps, attendu que ma narration, au lieu de procéder par des explications fleuries et pleines d'apprêt comme en usent certains chroniqueurs qui ont écrit sur les choses de la guerre, se poursuit avec une simplicité complète, démontrant ma conviction que la vérité est le meilleur ornement du récit.

Ils me firent encore observer qu'à leur avis je me loue beaucoup trop moi-même au sujet des batailles et rencontres dans lesquelles je me suis trouvé. Il leur paraîtrait plus naturel que d'autres l'eussent fait à ma place. Ils ajoutaient que, pour donner plus de crédit à ce que j'avance, je devrais citer le témoignage et les rapports de quelques chroniqueurs qui en auraient déjà traité, comme ont coutume de faire ceux qui écrivent sur des événements passés en s'appuyant

de l'autorité des livres qui les ont précédés ; ils prétendaient que cette conduite serait préférable à mon habitude de dire : « Je fis telle chose, et telle autre m'arriva », parce que l'on ne peut pas se porter pour témoin de soi-même. Je répondis alors à cela, et je répète aujourd'hui que, dans une lettre que le Marquis Del Valle écrivit de Mexico à Sa Majesté en Castille, en 1540, en parlant de ma personne et de mes services, il Lui faisait savoir que j'étais venu à la Nouvelle-Espagne deux fois avant lui-même, et que j'y revins pour la troisième fois en sa compagnie. Il y disait m'avoir vu maintes fois de ses propres yeux batailler en courageux soldat dans les campagnes du Mexique et à la prise de plusieurs villes, m'honorant par des actes dignes d'attention et sortant souvent de ces combats grièvement blessé. Il rappelait encore que je fus à Honduras en sa compagnie, et bien d'autres choses marquées dans sa lettre que je ne détaille point ici, pour ne pas en allonger inutilement mon récit. L'illustrissime Vice-Roi don Antonio de Mendoza écrivit également à Sa Majesté et lui détailla ce qu'il savait des capitaines, au nombre desquels je comptais alors; son récit était conforme à ce que le Marquis Del Valle avait dit de moi. Je dois mentionner aussi les témoignages nombreux que je présentai en 1549 au Conseil royal des Indes. Veuillez donc voir, messieurs les licenciés, si les dires de Cortès et du Vice-Roi don Antonio de Mendoza, ainsi que mes preuves juridiques, sont des témoignages satisfaisants.

Si ce n'est pas assez, je vous présenterai encore un témoin qui ne saurait être surpassé dans le monde entier : c'est l'Empereur lui-même, notre seigneur don Carlos V, qui, dans sa lettre royale scellée de son sceau, ordonnait aux Vice-Rois et présidents qu'eu égard aux nombreux et bons services qu'Il savait avoir reçus de moi, je fusse préféré et favorisé en toutes choses, de même que mes enfants. De toutes ces lettres, je possède les originaux, dont les copies restèrent aux archives du secrétaire Ochoa de Luyando. Voilà ce que j'avais à dire aux licenciés pour ma justification. Malgré tout, s'ils voulaient encore des témoignages, je leur dirais de regarder la Nouvelle-Espagne qui est trois fois plus grande que notre Castille et tellement peuplée d'Espagnols déjà que, vu le nombre considérable de villes et bourgs, je ne les énumérerai point dans mon récit; qu'ils voient encore les grandes richesses qui partent chaque jour de ce pays pour la Castille. Quant à moi, ce que je vois, c'est que les chroniqueurs Gomara et docteur Illescas se refusèrent à rien dire de nos faits héroïques, laissant en blanc notre honneur et notre propre renommée, — réhabilitée dans cet écrit, — pour attribuer à Cortès seul toute la gloire. Eussent-ils eu raison dans les éloges qu'ils font de notre chef, ils n'auraient pas dû oublier de mentionner les autres conquistadores; car, en ce qui me regarde, je puis dire que j'eus ma

part dans les grands faits d'armes de Cortès, attendu que je me trouvai toujours à ses côtés dans toutes les batailles où il était lui-même, et dans bien d'autres à propos de conquêtes de provinces que par ses ordres j'entrepris avec des capitaines mes compagnons d'armes; le lecteur verra dans mon récit où, quand et comment elles eurent lieu. J'ai aussi ma part dans l'inscription de la couleuvrine appelée « l'oiseau Phénix » qui fut fabriquée à Mexico en or et argent mêlés de cuivre, et envoyée en présent à Sa Majesté. Or cette inscription disait : *Cet oiseau naquit sans égal; personne ne me vaut pour vous servir et vous n'avez pas votre pareil dans l'univers*; une part m'est encore due dans cette glorification de notre chef.

Au surplus, lorsque Cortès fut pour la première fois en Castille baiser les pieds de Sa Majesté, il dit dans son rapport qu'il avait eu dans les campagnes mexicaines de valeureux compagnons d'armes; il ajouta qu'à son avis jamais les anciennes chroniques de Rome n'avaient parlé de guerriers plus remarquables par leur courage. J'ai ma part aussi dans cet éloge. Lorsqu'il fut à Alger au service de Sa Majesté, au milieu des événements qui furent la conséquence de la levée du blocus sous les efforts de la tempête, on assure qu'il saisit une occasion pour combler d'éloges les conquistadores ses compagnons; j'en ai ma part sans nul doute, puisque je l'eus dans ses faits d'armes lorsque je l'accompagnai toujours de mon aide. Quant à ce que les licenciés prétendent, que je me loue trop moi-même et qu'il faudrait laisser ce soin à d'autres, je réponds que c'est vrai et qu'en fait de qualités et de bonnes actions, il est des choses à propos desquelles les hommes se louent les uns les autres sans laisser ce soin à ceux que l'éloge concerne; mais si l'on ne s'est point trouvé dans nos batailles, si l'on ne les a pas vues ni comprises, comment pourrait-on les raconter? Qui donc les dira? Seront-ce les oiseaux qui volaient dans les airs pendant que nous étions occupés à combattre? Ou bien les nuages qui planaient sur nos têtes? Ce soin ne devrat-il pas plutôt être laissé à nous, capitaines et soldats, qui nous trouvions mêlés à l'action?

Si vous aviez remarqué, Messieurs les licenciés, que dans mon récit j'eusse ôté leurs parts d'honneur et de gloire à quelques-uns des valeureux capitaines et courageux soldats qui furent mes compagnons d'armes dans les conquêtes, pour m'attribuer tout cet honneur et toute cette gloire à moi-même, il serait juste sans doute de m'en faire restituer une partie; mais il est certain que je ne me donne même pas les éloges que je devrais, et ce que j'en dis dans cet écrit, c'est parce que je désire qu'il reste un souvenir de moi. Je veux maintenant me permettre une comparaison, à la vérité bien élevée d'un côté et trop modeste d'un autre, en ce qui regarde un pauvre soldat comme moi. Quoi qu'il en soit, les chroniques des *Commen-*

taires disent que le grand général et guerrier Jules César assista à cinquante-trois batailles rangées; eh bien ! moi je dis que je me suis trouvé dans plus de batailles que Jules César, et cela se voit clairement du reste dans mon histoire Les chroniqueurs disent aussi que ce capitaine fut très-valeureux, très-habile au maniement des armes, plein d'entrain au moment de la bataille, tandis que dans ses loisirs nocturnes il écrivait ses héroïques actions. Quoiqu'il eût plusieurs écrivains à son service, ne voulant pas s'en rapporter à leurs soins, il traçait tout de sa propre main; mais il y a bien des années de cela et nous ne savons plus aujourd'hui si tout en est certain; tandis que ce que je raconte, c'est hier, peut-on dire, que cela s'est passé. Il est donc naturel que dans ce récit je fasse mention des batailles et des événements auxquels je me suis trouvé mêlé, afin que dans les temps futurs on puisse dire : « Voilà ce que fit Bernal Diaz del Castillo », et qu'ainsi ses fils et descendants puissent jouir de la gloire de ses héroïques actions, de même que nous voyons aujourd'hui les renommées et les armoiries provenant des valeureux capitaines du temps passé honorer beaucoup de nos chevaliers modernes et des seigneurs à nombreux vassaux.

Je veux terminer là ce sujet, de crainte qu'en m'y étendant davantage quelques personnes malignes et de méchante langue ne viennent dire qu'elles n'y prêtent pas volontiers l'oreille et que je sors des limites où je devrais me renfermer. Peut-être, en continuant, mon récit s'attirerait-il leur aversion. Toujours est-il que ce que j'ai dit s'est passé hier, peut-on dire, et nullement dans des temps très-reculés comme les histoires romaines. Il existe encore des conquistadores pour affirmer que ce que je raconte a eu lieu comme je le dis. Le monde est ainsi fait que si en quelque chose j'étais obscur ou répréhensible, ils seraient là pour me contredire. Mon histoire même est un témoignage; elle a beau être vraie, des malins s'empresseraient d'y faire opposition si cela était réellement possible.

Je veux, pour que l'on comprenne bien ce que je viens de dire, faire connaître les batailles et rencontres dans lesquelles je me suis trouvé depuis que je vins découvrir la Nouvelle-Espagne jusqu'à sa pacification complète. Outre celles que je nommerai, il y en eut beaucoup d'autres auxquelles je n'assistai pas, soit que je fusse grièvement blessé, soit que je souffrisse de quelqu'une de ces maladies que les fatigues de la guerre rendent plus sérieuses. Il faut savoir aussi que, les provinces à conquérir étant nombreuses, quelques-uns d'entre nous faisaient certaines expéditions pendant que d'autres marchaient ailleurs. Mais voici les combats ou batailles auxquelles j'assistai :

D'abord une sérieuse rencontre à la pointe de Cotoche, lorsque je vins découvrir la Nouvelle-Espagne et Yucatan avec le capitaine Francisco Hernandez de Cordova.

Bientôt, dans les affaires de Champoton, une bataille en rase campagne dans laquelle on nous tua la moitié de nos camarades et d'où je sortis grièvement blessé, tandis que le capitaine y reçut deux blessures dont il mourut.

Peu après, dans ce même voyage, au cap de la Floride, lorsque nous fûmes faire de l'eau, une sérieuse rencontre où je fus blessé, tandis qu'on enlevait vivant un de nos soldats.

Quand je vins avec un autre capitaine du nom de Juan de Grijalva, une bataille rangée avec les habitants de Champoton, dans le même lieu où nous nous étions déjà battus sous Francisco Hernandez. Cette fois-ci on nous tua dix soldats, et le capitaine fut grièvement blessé.

Plus tard, — lorsque je vins pour la troisième fois, avec le capitaine Cortès, — aux affaires de Tabasco, autrement dites du fleuve de Grijalva, deux batailles rangées sous le commandement de ce capitaine.

A notre arrivée à la Nouvelle-Espagne, l'affaire de Cingapacinga, encore avec Cortès.

Peu de jours après, trois batailles rangées, dans la province de Tlascala, avec Cortès.

Bientôt, le danger couru à Cholula.

Après être entré à Mexico, j'assistai à l'arrestation de Montezuma. Je n'inscris pas l'événement comme un fait de guerre, mais à cause de la hardiesse dont nous fîmes preuve en nous emparant d'un si puissant seigneur.

Environ quatre mois plus tard, lorsqu'arriva le capitaine Narvaez contre nous, amenant treize cents soldats, dont quatre-vingt-dix cavaliers, quatre-vingts arbalétriers et quatre-vingt-dix espingardiers, tandis que nous n'étions que deux cent soixante-six pour marcher contre lui, le mettre en déroute et le faire prisonnier; cela toujours sous les ordres de Cortès.

Bientôt nous marchâmes au secours d'Alvarado que nous avions laissé à Mexico pour garder Montezuma, lorsque la capitale se souleva. Les Mexicains renouvelèrent constamment les attaques pendant huit jours et huit nuits consécutifs et nous tuèrent huit cent soixante soldats. Je compte qu'en six jours je me trouvai mêlé à six batailles.

Bientôt j'assistai à celle que nous livrâmes sur les champs d'Otumba, et, peu de temps après, à une autre bataille rangée en marchant sur Tepeaca, sous le commandement du capitaine et marquis Cortès.

Plus tard, lorsque nous marchions sur Tezcuco, une rencontre avec les Mexicains et les Tezcucans, Cortès étant notre capitaine.

Deux batailles rangées dans lesquelles je reçus à la gorge un dangereux coup de lance, en compagnie de Cortès.

Bientôt deux rencontres avec les Mexicains lorsque nous marchâmes au secours de quelques villages de Tezcuco, à propos d'une ques-

tion de plantations de maïs sur un terrain situé entre Tezcuco et Mexico.

Plus tard, lorsque je fus avec le capitaine Cortès autour de la lagune, visitant les places les mieux défendues du district, et surtout ce que l'on appelle aujourd'hui « les *peñoles* du Marquis », où l'on nous tua huit soldats et où nous courûmes les plus grands dangers pour nos vies en essayant un assaut fort inconsidéré, aux ordres de Cortès.

Bientôt, la bataille de Cornabaca, sous le même capitaine.

A la suite, les trois batailles de Suchimilco où nous courûmes les plus grands dangers et où l'on nous tua quatre soldats; en compagnie de Cortès.

Au siége de Mexico, dans les quatre-vingt-treize jours qu'il nous fallut pour la prendre, nous avions à livrer bataille presque tous les jours et toutes les nuits; je fais le calcul que les batailles et rencontres auxquelles j'assistai à cette occasion dépassèrent le nombre de quatre-vingts.

Après la prise de Mexico, le capitaine Cortès m'envoya pacifier les provinces de Guazacualco, Chiapa et Zapotèques; j'assistai à la prise de la ville de Chiapa, à deux batailles rangées et à une rencontre.

Dans les affaires de Chamula et de Guitlan, deux combats encore.

A Teapa et à Cimatan, deux autres rencontres, dans lesquelles on tua deux de mes camarades, et où je fus moi-même grièvement blessé à la gorge.

J'oubliais de dire que lorsque l'on nous chassa de Mexico, et que nous en sortîmes en fuyards, pendant neuf journées que nous luttâmes jour et nuit, j'assistai à quatre autres batailles.

Plus tard, avec Cortès, la campagne de Honduras et des Higueras, qui dura deux ans et trois mois sans revenir à Mexico. Dans le village de Culacotu nous eûmes une bataille rangée dans laquelle on me tua mon cheval qui m'avait coûté six cents piastres.

Après mon retour à la Nouvelle-Espagne, j'aidai à pacifier les sierras des Zapotèques et Minxes, qui s'étaient soulevés pendant que nous étions occupés à la précédente campagne.

Je ne compte pas une infinité d'autres rencontres, parce que ce serait à n'en pas finir. Je ne mentionnerai pas davantage bien des circonstances dans lesquelles je me suis trouvé en grand péril de ma personne.

Je ne dirai pas non plus que je fus des premiers à commencer l'investissement de Mexico, quatre ou cinq jours avant Cortès. Je puis d'ailleurs rappeler que je vins à la découverte de la Nouvelle-Espagne deux fois avant ce capitaine. En outre, ainsi que je l'ai dit, j'assistai à la prise de la grande ville de Mexico; je contribuai à lui couper l'eau

de Chapultepeque, de telle sorte qu'il n'y eut plus d'eau douce jusqu'après la prise de la capitale.

Il résulte de l'énumération qu'on vient de voir que je me suis trouvé dans cent dix-neuf batailles ou rencontres. Il n'est pas extraordinaire que je m'en vante, puisque c'est l'exacte vérité. Ce ne sont d'ailleurs pas là de vieux contes ni des récits d'histoires romaines de dates éloignées; ce ne sont pas non plus des fictions de poëte; rien n'est plus patent, plus véridique que les nombreux et remarquables services rendus par moi d'abord à Dieu, ensuite à Sa Majesté et à toute la chrétienté. Merci mille fois à Notre Seigneur Jésus-Christ qui a sauvé ma vie de tant de dangers, pour que je puisse actuellement tracer cette si véridique histoire ! J'ajouterai — et je m'en fais gloire — que j'ai assisté à autant de batailles et rencontres que l'Empereur Henri IV, d'après l'histoire.

APPENDICE[1]

Des signes et planètes qu'il y eut dans le ciel de la Nouvelle-Espagne avant notre arrivée. Pronostics et déclaration que les Indiens mexicains firent et dirent à ce sujet; et d'un signe encore qu'il y eut dans le ciel, et autres choses dignes qu'on s'en souvienne.

Les Indiens mexicains disaient que peu de temps avant notre arrivée à la Nouvelle-Espagne, on vit dans le ciel une empreinte rouge et verdâtre, ronde comme une roue de charrette, à laquelle adhérait une marque, comme une raie indiquant un chemin venant d'où le soleil se lève pour aboutir à la nuance rouge de la figure ronde. Montezuma, grand cacique de Mexico, fit appeler ses papes et ses devins, pour qu'ils portassent leur attention sur ce signe qu'ils n'avaient jamais vu, et qu'ils croyaient n'avoir jamais existé. Les papes, paraît-il, consultèrent à ce sujet l'idole Huichilobos. La réponse fut qu'il allait y avoir beaucoup de pestes et de grandes guerres, avec sacrifice abondant de sang humain. Or, nous vînmes en ce même temps avec Cortès, et, dix mois après nous, Narvaez avec un nègre atteint de petite vérole. Le mal se commuiqua à tous les Indiens du village de Cempoal, et de là s'étendit à la Nouvelle-Espagne entière, où il y eut grand foyer de souffrances. En outre, il y a à considérer les combats qu'on nous livra à Mexico lorsque nous marchâmes au secours de Pedro de Alvarado, et qu'on nous tua ou sacrifia huit cent cinquante hommes; par où l'on voit que les pronostics portés à propos des signes célestes devinrent une vérité. Quant à nous, nous ne les vîmes jamais; je les mentionne sur le dire des Mexicains,

1. La première édition des Mémoires de Bernal Diaz finit avec le chapitre CCXII. C'est elle que j'ai suivie dans ma traduction; c'est donc ici que je devrais finir moi-même les Mémoires de mon auteur en me conformant à la première pensée de son éditeur, le moine Alonso Remon. Mais je ne puis perdre de vue que la seconde édition, publiée dans la même année que la première, c'est-à-dire en 1632, contient un chapitre deux cent treizième. J'ignore absolument quelle fut la raison qui le fit distraire une première fois et qui lui valut en second lieu les honneurs de l'impression. Ce que je sais, c'est qu'il est d'un mérite inférieur au reste de l'ouvrage et qu'il n'y devrait figurer qu'à titre d'appendice, dans le but unique de ne rien omettre de ce qui est sorti de la plume de l'auteur. C'est cette considération qui me le fait inscrire ici pour compléter moi-même mon travail. *(Le traducteur.)*

qui en conservaient le souvenir dans leurs écrits, vus et considérés par nous comme très-authentiques.

Ce que j'ai vu, moi, et ce que virent tous ceux qui le voulurent voir en l'an 1527, ce fut, pendant la nuit, une marque dans le ciel représentant comme une longue épée, entre la province du Panuco et la ville de Tezcuco, et qui ne changea nullement de place pendant vingt jours. Les papes et les Indiens mexicains prétendirent que c'était l'annonce d'une peste prochaine. Or, peu de jours après, apparurent la rougeole et une autre maladie semblable à la lèpre, avec une très-mauvaise odeur. Beaucoup de gens en furent victimes, quoique beaucoup moins que de la petite vérole.

Je veux dire aussi qu'en l'an 1528, dans la ville de Guazacualco, il plut une avalanche de gros grumeaux qui ne ressemblaient en rien à ce qui tombe habituellement du ciel. Quand cela arrivait sur le sol, ce qui paraissait d'abord être de l'eau s'agglomérait en petits crapauds un peu plus grands que les plus grosses mouches. La terre en resta couverte. Bientôt ils commencèrent à sautiller en prenant la direction de la rivière, qui n'était pas éloignée, et, sans se confondre dans leur marche, sans dévier de la ligne droite, ils furent se jeter à l'eau. Comme ils étaient nombreux et le terrain très-échauffé par suite des fortes chaleurs, tous ne purent pas arriver jusqu'au fleuve; beaucoup restèrent en chemin, et des oiseaux de proie en mangèrent la plus grande partie. Ceux qui persistèrent sur le sol y laissèrent une très-mauvaise odeur; de sorte qu'il nous fallut donner des ordres pour les enlever, afin de nous délivrer de l'infection.

D'autres personnes dignes de foi assurèrent également qu'en un village près de Vera Cruz, appelé Cempoal, il y eut une grande pluie de petits crapauds près d'une plantation de sucre existant alors non loin du bourg et appartenant au contador Albornoz.

Et comme cet événement d'une pluie de crapauds n'a pas été à la portée des regards de tout le monde, je fus tenté d'abord de n'en pas parler, parce que, de l'avis du sage, les merveilles ne sont pas à dire. Mais un caballero de cette ville, personne de qualité, appelé Juan de Guzman, ayant pris connaissance de mon récit, me dit que c'était très-vrai, et qu'un jour qu'il venait de la province du Yucatan avec un autre hidalgo, il plut tant de petits crapauds que leurs manteaux de voyage se couvrirent d'un grand nombre de ces animaux provenant de la coagulation de l'eau, et qu'il fallut se secouer pour les faire tomber. Un autre habitant de Guatemala, du nom de Cosme Roman, dit aussi qu'il avait plu de petits crapauds sur la vieille ville à une époque qui coïncide avec le récit de Guzman.

Revenons-en à la grande tourmente qu'il y eut à Guatemala en 1541, au mois de septembre. Il plut tant, pendant trois jours et trois nuits, que le cratère d'un volcan, situé à une lieue de la ville de Guatemala, se remplit d'eau; l'un des côtés du dépôt se fendit et l'eau en sortit avec une telle impétuosité qu'elle entraîna une avalanche de pierres et d'arbres, au point que si je n'avais vu moi-même ces débris je n'aurais osé y ajouter foi. Comme deux paires de bœufs furent impuissantes à enlever les blocs qui étaient tombés, ces énormes pierres sont encore là pour prouver le fait, et même les arbres avec leurs grandes racines et un amas de pierres plus petites. L'eau, dit-on, se précipitait en forme de limon fangeux, et il faisait en même temps un vent si impétueux que ce liquide boueux se massait en vagues élevées tombant avec un bruit assourdissant qui empêchait les habitants de

distinguer entre eux le son de leurs voix, et les pères d'entendre l'appel de leurs enfants. La tourmente eut lieu un samedi vers dix heures du soir, le 11 septembre de l'année que j'ai dite. Cette avalanche de pierres, de troncs d'arbres, d'eau et de boue se précipita sur environ la moitié de l'étendue de la ville de Guatemala, enlevant et détruisant les maisons sur son passage, quelles que fussent leur résistance et leur solidité; un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants y périrent. Là se perdirent les bijoux et l'ameublement des habitants, tandis que d'autres maisons, assez éloignées pour que la tourmente n'eût pas la force de les détruire, se remplirent d'eau, de boue et de pierres, avec des arbres en travers jusqu'à la hauteur des fenêtres.

Ce fut au plus fort de l'ouragan que courut se mettre en prières dans son oratoire l'illustre dame doña Beatrix de la Cueva, femme de l'adelantado don Pedro de Alvarado; quelques dames et des demoiselles qu'elle avait amenées de Castille pour les marier se trouvaient avec elle. Tandis qu'elle priait le bon Dieu de la préserver de la tempête, au moment où elle ne s'y attendait pas, l'eau et la boue se précipitèrent avec tant de bruit et d'impétuosité, que la maison s'effondra avec l'oratoire et les engloutit. Quelques-unes furent emportées par l'eau, de telle sorte qu'une seule dame en put échapper; elle s'appelle doña Leonor de Alvarado, fille de l'adelantado. On la trouva perdue entre de grosses pierres et des troncs d'arbres, et ses domestiques l'ayant reconnue l'enlevèrent sans sentiment et morte à demi. Elle est maintenant mariée avec don Francisco de la Cueva, que l'on dit cousin du duc d'Albuquerque. Ils ont des fils qui sont d'excellents gentilshommes et des filles très-généreuses en âge d'être mariées. Je crois qu'on sauva encore deux dames dont je ne me rappelle pas les noms.

Je n'abandonnerai point ce triste sujet sans dire que, le jour étant venu, plusieurs personnes prétendirent qu'au plus fort de la tempête on entendit des sifflements, des cris et des hurlements épouvantables; c'étaient des démons qui roulaient avec les pierres, car, sans leur secours, il eût été impossible que de si gros blocs de rocher et des arbres si énormes eussent pu se mettre en mouvement. On ajoutait qu'au milieu des vagues se voyaient une vache avec une seule corne, et deux formes d'hommes comme deux nègres de méchant aspect et grimaçant, qui criaient à haute voix et disaient : « Laissez passer, laissez passer! tout doit finir aujourd'hui! » Les personnes qui venaient aux portes ou aux fenêtres de leurs habitations, cherchant à s'expliquer ce que cela pouvait être, étaient prises à l'instant d'une grande frayeur; et si l'on s'obstinait à passer d'une rue à l'autre pour se porter secours entre pères et enfants, maris et femmes, on était entraîné par le torrent de boue jusqu'à la rivière, qui était près de là.

Outre ces désastres, d'autres considérables fondirent sur les pauvres Indiens qui habitaient plus haut dans la direction suivie par les pierres, l'eau et la fange; tous furent noyés; que Dieu pardonne à tout le monde!

On prétendit que cette grande dame dont j'ai déjà parlé d'autres fois et qui perdit alors la vie, avait reçu peu de jours auparavant la nouvelle que son mari l'adelantado don Pedro de Alvarado avait été tué lorsqu'il portait secours aux soldats espagnols de Cochitlan, ainsi que je l'ai rapporté et écrit longuement. En apprenant ce triste événement, elle s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage, se lamentait et faisait peindre en noir les murs de sa maison. Après s'être livrée aux soins des funérailles, elle sentait chaque

jour augmenter ses regrets pour son mari défunt; elle élevait la voix en se lamentant, refusait de manger et repoussait toute consolation. Cependant, respectant la coutume de visiter les veuves et ceux qui sont dans la tristesse, plusieurs caballeros de cette ville se rendaient près d'elle et lui adressaient des paroles tendant à soulager ses peines; ils lui disaient que puisque le bon Dieu avait jugé convenable d'enlever le défunt de ce monde, son devoir était de prier pour l'âme de don Pedro et de rendre grâces à Dieu pour l'événement; ils ajoutaient encore d'autres choses qu'on a l'habitude d'exprimer en pareille situation.

On prétend que la dame répondit que sans doute elle rendait grâces à Dieu pour ce qui était arrivé, mais qu'elle n'avait ici-bas aucune autre consolation et que Dieu Notre Seigneur n'aurait pu lui faire pire mal que de lui enlever son mari. Or plusieurs personnes assurèrent que si ces paroles sortaient réellement du cœur, elles furent des plus répréhensibles; que Dieu Notre Seigneur, ne s'y trompant nullement, considéra comme juste de châtier le blasphème par cette grande tempête et la mort de la dame avec toutes ses demoiselles, suivie de la perte des habitants, femmes, enfants, Indiens, Indiennes, avec la ruine totale des maisons et de tous les biens. Les secrets de Dieu sont impénétrables dans tout ce qu'il a trouvé bon de faire; nous devons lui rendre grâces, chanter ses louanges et le supplier d'un cœur contrit de nous pardonner nos fautes. Après mon arrivée à Guatemala, j'entendis dire que cette dame n'avait jamais proféré de telles paroles et s'était contentée de dire qu'elle désirait mourir avec son mari; tout le reste fut inventé. Pour en revenir aux pierres qui furent entraînées dans cette avalanche, je dirai qu'elles sont si grandes que, lorsque des étrangers viennent dans cette ville, ils les vont visiter et restent en admiration devant elles.

Après cette grande catastrophe, les habitants qui avaient eu la chance d'y échapper s'occupèrent de la recherche des corps morts et de leur inhumation. Mais ils n'osèrent point continuer à vivre dans la ville. La plupart d'entre eux, presque tous même, s'en furent à leurs établissements champêtres; d'autres se bâtirent des domiciles et des cabanes au milieu des campagnes, jusqu'à ce qu'il fut convenu entre tous les habitants qu'on fonderait de nouveau la ville sur le lieu où elle s'élève actuellement, et qui était auparavant occupé par des plantations de maïs. Il est certain que le choix du site fut des plus mauvais. Il eût été mieux pour les habitants et plus convenable pour ceux qui trafiquent de l'établir à Petapa ou sur la plaine de Chimaltenango; car, si nous y voulons bien réfléchir, depuis que la ville a été rebâtie en cet endroit, les tremblements de terre et les désastres causés par les crues de la rivière ne lui ont jamais manqué.

Mettant de côté maintenant ce sujet du mauvais choix de l'emplacement, je veux rappeler ce qui fut convenu dans cette ville entre le dernier évêque, digne de mémoire, et différents caballeros : on décida que tous les ans, le 11 septembre, une procession sortirait de l'église principale et se dirigerait de très-bonne heure vers l'ancienne ville, portant les croix, avec les dignitaires, le clergé séculier, les moines, marchant d'un cœur contrit, en chantant les litanies et d'autres saintes oraisons, la plupart priant et demandant à Dieu miséricorde, pour qu'il daigne pardonner nos péchés et ceux des personnes qui moururent dans la tourmente. On avançait ainsi jusqu'à l'église de la capitale ruinée, que l'on conservait toujours en bon état, ornée de branchages et de bonnes tapisseries, avec des autels toujours prêts pour

que les prêtres et les moines y disent la messe. Après le saint sacrifice, on disait les prières des morts pour tous ceux qui sont inhumés en ce lieu. On bâtissait de petits monuments funéraires au-dessus des sépultures des personnes de distinction, on y plaçait des faisceaux de cire allumés, et l'on faisait l'offrande de pain, de vin et de viande; tandis que pour d'autres tombes on se conduisait en rapport avec le rang qu'avaient occupé les défunts.

Dans la plupart de ces cérémonies on faisait des sermons; l'évêque que j'ai mentionné déjà assistait habituellement à la procession. En mourant il laissa par testament une rente qui devait servir à payer les prêtres qui diraient ces messes. Le sermon entendu et la cérémonie finie, un grand nombre de caballeros et de señoras qui avaient pris soin de faire apporter leur ordinaire, des goûters et des dîners fins, à la mode espagnole, s'en allaient se divertir dans quelques parcs, dans des jardins ou même en pleine campagne, à l'imitation de la coutume qu'on a en Castille d'emporter son déjeuner lorsqu'on va faire une procession, un vœu ou une invocation aux saints hors la ville. Je ne me suis jamais trouvé mêlé aux cérémonies dont je viens de parler. Si j'en fais mention, c'est que dans les papiers et mémoires de feu l'évêque don Francisco Marroquin se trouvaient décrits les tremblements de terre avec toutes les circonstances qui s'y rattachent, de la manière que j'ai racontée. Cela m'a été rapporté au surplus par des personnes dignes de foi qui se trouvaient là lors de l'inondation; quant à moi, j'étais à Chiapa à cette époque. D'autres temps sont venus, et maintenant les curés et dignitaires de cette sainte église de Guatemala affirment que l'évêque don Francisco Marroquin, d'heureuse mémoire, n'a laissé aucune rente pour perpétuer la procession qui d'abord s'était faite, de sorte qu'après tant d'années écoulées tout se trouve oublié aujourd'hui.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE LXXIII

CHAPITRE LXXIV

CHAPITRE LXXV

CHAPITRE LXXVI

CHAPITRE LXXVII

CHAPITRE LXXVIII

CHAPITRE LXXIX

CHAPITRE LXXX

CHAPITRE LXXXI

CHAPITRE LXXXII

CHAPITRE LXXXIII

CHAPITRE LXXXIV

CHAPITRE LXXXV

CHAPITRE LXXXVI

CHAPITRE LXXXVII

CHAPITRE LXXXVIII

CHAPITRE LXXXIX

CHAPITRE XC

CHAPITRE XCI

CHAPITRE XCII

CHAPITRE XCIII

CHAPITRE XCIV

CHAPITRE XCV

CHAPITRE XCVI

CHAPITRE XCVII

CHAPITRE XCVIII

CHAPITRE XCIX

CHAPITRE C

CHAPITRE CI

CHAPITRE CII

CHAPITRE CIII

CHAPITRE CIV

CHAPITRE CV

CHAPITRE CVI

CHAPITRE CVII

CHAPITRE CVIII

CHAPITRE CIX

CHAPITRE CX

CHAPITRE CXI

CHAPITRE CXII

CHAPITRE CXIII

CHAPITRE CXIV

CHAPITRE CL

CHAPITRE CLI

CHAPITRE CLII

CHAPITRE CLIII

CHAPITRE CLIV

CHAPITRE CLV

CHAPITRE CLVI

CHAPITRE CLVII

CHAPITRE CLVIII

CHAPITRE CLIX

CHAPITRE CLX

CHAPITRE CLXI

CHAPITRE CLXII

CHAPITRE CLXIII

CHAPITRE CLXXIII

CHAPITRE CLXXIV

CHAPITRE CLXXV

CHAPITRE CLXXVI

CHAPITRE CLXXVII

CHAPITRE CLXXVIII

CHAPITRE CLXXIX

CHAPITRE CLXXX

CHAPITRE CLXXXI

CHAPITRE CLXXXII

CHAPITRE CLXXXIII

CHAPITRE CLXXXIV

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

RÉFLEXIONS FINALES DU TRADUCTEUR

En achevant cette longue et difficile traduction, je ne puis m'empêcher d'éprouver un double sentiment d'admiration et de regrets : d'admiration, d'abord, pour ce vieux conquistador qui termine modestement sa carrière en jetant un regard passionné sur les faits d'armes de ses généreux compagnons, et en retraçant d'une main mal exercée, mais sous l'inspiration d'un cœur plein de vigueur, la carrière glorieuse et la fin généralement prématurée de tous ceux qui suivirent le brillant capitaine dans cette romanesque conquête de la Nouvelle-Espagne. Quant à mes regrets, ils tiennent à deux causes. Je ne puis, en effet, après m'être livré à de longs et durables efforts pour m'assimiler la chronique de l'honnête et valeureux soldat, je ne puis, dis-je, m'en séparer sans tristesse, tant elle m'a paru, dans toutes ses parties, imprégnée d'un sain esprit de moralité et de patriotisme, avec un je ne sais quoi de vivant qui rend constamment la personnalité de l'auteur présente, visible, sympathique. A cela s'ajoute l'attrait d'une exposition qui paraîtrait le résultat de l'art et du savoir-faire, si la naïveté qui se trahit à chaque pas ne venait dire sans cesse que l'inspiration naturelle, absolument dénuée d'artifice et de parti pris, a été le seul guide du narrateur.

L'autre cause qui motive mes regrets, c'est de voir qu'on ait si peu fait pour un écrit aussi méritoire, dans le pays même sur lequel en rejaillit tout l'honneur. On comprendra sans peine que des circonstances fortuites aient prolongé pendant soixante ans son séjour dans des bibliothèques presque ignorées; mais il est bien naturel de regretter qu'une chronique qui retrace des faits si extraordinaires, avec une fidélité qu'on pourrait dire photographique, qui reflète à un si haut degré la vigueur de caractère et l'esprit merveilleux d'entreprise des enfants de l'Espagne à une époque si glorieuse pour ses annales, n'ait été jugée digne, pendant deux siècles, que d'une édition confuse, reproduisant, sans commentaires honorables pour l'auteur, le manuscrit incorrect d'un soldat absolument illettré; car, malgré les négligen-

ces de style et les imperfections grammaticales, nulle part il n'existe de mémoires qui lui soient supérieurs par l'exactitude des détails et par l'intérêt d'une exposition des plus attachantes. Encore aujourd'hui, on ignore ce qu'il y a de vrai dans les réclamations d'un descendant de Bernal Diaz, au sujet de la fidélité de reproduction du véritable manuscrit du soldat conquistador. On lit, en effet, les révélations suivantes dans l'introduction de M. Enrique de Vedia :

« Le hasard a mis entre nos mains un document qui dit quels furent les parents de Bernal Diaz, et donne quelques renseignements peu connus relativement à son livre, lequel, tel que nous le possédons, ne serait pas absolument conforme au manuscrit sorti de ses mains. Vers l'an 1689, don Francisco de Fuentes y Guzman Jimenes de Urrea écrivait, dans sa résidence de Guatemala, l'histoire de cette province dont nous avons en ce moment sous les yeux la première partie manuscrite en deux volumes in-8°. Quelques courts extraits de cette œuvre font connaître des circonstances relatives à l'auteur, ses rapports de parenté avec notre Bernal Diaz, et plus d'une particularité concernant le conquistador et son livre. On lit au chapitre premier, qui sert d'introduction : « M'étant appliqué, à l'âge de ma pre-
« mière jeunesse, à lire, non-seulement avec curiosité, mais avec
« des sentiments intimes de vénération et de tendresse, le brouil-
« lon (*borrador*) original du valeureux et héroïque capitaine Ber-
« nal Diaz del Castillo, mon bisaïeul, dont nous tous, ses des-
« cendants, nous conservons le vieux manuscrit par respect pour
« son estimable mémoire, je vis venir en cette ville de Guate-
« mala, en 1675, le livre imprimé par le Révérend Père maître
« fray Alonso Remon, de l'ordre sacré de Notre-Seigneur de la
« Merced, rédemption des captifs. Je trouvai que l'imprimé n'é-
« tait pas d'accord en plusieurs parties avec son vénérable au-
« teur, parce que, en certains points, il y a des additions, et,
« dans d'autres, moins de détails que n'en donne mon bisaïeul.
« Ainsi, je reconnus l'altération du manuscrit dans les chapi-
« tres CLXIV et CLXXI, de même qu'en d'autres parties de la
« suite de cette histoire, dans lesquelles, non-seulement on
« amoindrit le mérite et le degré de fidélité de mon Castillo,
« mais encore on a diminué l'importance de quelques grands
« héros, bien dignes des lauriers et des récompenses d'une juste
« renommée pour leur gloire peu commune, etc.... »

Ce parent indigné continue à témoigner par quelques lignes encore du déplaisir qu'il éprouve à voir qu'on n'ait pas respecté davantage le manuscrit du vieux conquistador. Mais, si cette indignation était réellement légitime, il me semble qu'il aurait formulé plus nettement les points sur lesquels l'altération a porté. On ne voit que quatre ou cinq passages dénoncés en

termes d'une désignation péremptoire. Or, on peut affirmer que, sans être précisément indifférents, ces passages ne peuvent pas être considérés bien légitimement comme étant des parties essentielles de l'œuvre. Je ne suis donc pas de l'avis des personnes estimables qui me paraissent avoir donné à ces altérations présumées plus d'importance qu'elles n'en méritent. Les récriminations du parent de Bernal Diaz me semblent démontrer, au contraire, que nous possédons l'œuvre réelle du chroniqueur de la Nouvelle-Espagne. Il est naturel de croire, en effet, que ses descendants, possesseurs inutiles d'un manuscrit révéré dans la famille, auront été indignés en voyant qu'il était dérobé, peut-on dire, à leur adoration égoïste pour devenir le domaine de tout le monde, sans nulle intervention de leur part. Si le livre imprimé eût été essentiellement différent du manuscrit qui était entre leurs mains, ils auraient exprimé leur rancune en faisant beaucoup plus de tapage. C'est du moins mon avis, et ce sera, je l'espère, celui des personnes qui s'attacheront à juger sainement ce débat. Je me confirme déjà dans cette pensée en voyant qu'on s'occupe beaucoup, dans les parties de l'Amérique que cela intéresse particulièrement, de la chronique de Bernal Diaz. Il en a été fait une édition à Mexico; l'ouvrage y est très-goûté, et il existe bien peu de personnes, possédées de la curiosité de la lecture, qui n'en aient eu connaissance.

Serait-il possible que, si ce qui a été publié de Bernal Diaz s'écartait très-sensiblement d'un manuscrit original connu quelque part, il n'eût pas été fait, de nos jours surtout, des efforts pour rendre le fait authentiquement public? Ce que je viens de dire, du reste, ne ressort pas uniquement d'une préoccupation qui me soit personnelle. Je n'ignore pas que, tout récemment, des hommes instruits, constitués en société littéraire dans une ville des plus intéressantes d'Espagne, se sont proposé de faire toutes les démarches nécessaires pour éclairer ce mystère et préparer une édition de Bernal Diaz qui soit digne du mérite historique de cet auteur. Ces mesures ne peuvent manquer d'avoir toutes mes sympathies. Je me promets d'en suivre les résultats, afin d'en faire profiter mon livre si les circonstances en indiquent l'utilité. En attendant, on peut présumer que l'œuvre que je viens de traduire est, ou tout à fait celle de Bernal Diaz sans suppressions ni changements d'importance, ou bien cette œuvre même transcrite et corrigée par l'auteur sous l'influence de conseils étrangers ou de souvenirs personnels devenus plus précis. Des œuvres qui ont cette originalité de style et d'allures ne s'altèrent pas sans que cela soit facilement perceptible pour un lecteur attentif. Or, celle de Bernal Diaz possède une telle unité dans son exposition et dans sa forme littéraire qu'il n'est pas possible d'y admettre l'existence de lacunes ou de substi-

tutions importantes. Ce que la faute des copistes aurait pu nous transmettre en ce genre d'altération ne saurait, à mon avis, avoir modifié le texte véritable d'une manière bien sensible, et surtout essentielle. Il n'est d'ailleurs pas croyable que les autorités administratives, appelées à en permettre l'impression en 1632, eussent proclamé légèrement l'authenticité et la légitimité de sa provenance sur des données illusoires.

Le chapitre CCXII, au surplus, dans le passage qui est relatif à la consultation des lettrés, me paraît être la preuve évidente qu'il a existé deux manuscrits tracés tous les deux par la main de Bernal Diaz, et que celui qui a été entre les mains du Frère Remon était le dernier en date, puisqu'il contenait les corrections de l'auteur. Le manuscrit qu'il avait donné à lire aux lettrés ne renfermait, en effet, nullement ce chapitre qui est la conséquence de leurs commentaires.

. Dans différents autres passages de sa chronique, le narrateur s'arrête de même pour nous dire que des caballeros lui ont fait des observations sur les points traités dans les articles qui motivent cette confidence faite au lecteur. Cela suppose la lecture d'un brouillon primitif par différentes personnes, et ce que l'auteur nous dit à ce sujet prouve jusqu'à l'évidence qu'il a refait ces chapitres ou que du moins il les a allongés pour nous faire ses confidences. Bernal Diaz a donc transcrit lui-même le premier jet de son histoire et en le transcrivant il a modifié certains points qui lui ont paru répréhensibles. Il l'avoue du reste dans sa préface; car nous y lisons: « J'ai achevé de mettre au net mon histoire sur mes notes et mes brouillons, dans cette ville loyale de Guatemala.... le 26 du mois de février de l'an quinze cent soixante-huit ». Ce sont ces notes et ces brouillons, que les descendants de Bernal Diaz conservaient précieusement entre leurs mains. Ce sont ces brouillons qui ont motivé les plaintes que M. Enrique de Vedia nous a fait connaître. Rien ne nous dit que le travail définitif dont ils furent la base en ait été la reproduction absolument exacte; le contraire paraîtrait plus naturel, et je persiste à croire que le manuscrit définitif qui en est sorti est plus digne de représenter la pensée intime et complète de l'auteur sur la mémorable campagne qu'il a décrite. Je n'hésite pas du reste à exprimer ma conviction que c'est bien cette dernière transcription qui est venue en Espagne et qui a été livrée à l'impression par le Frère Alonso Remon. Ce fut l'avis aussi du grand historien Herrera; car il a copié plusieurs passages du manuscrit de Bernal Diaz, témoignant ainsi de la confiance que lui inspirait cet estimable écrit, dont sans doute l'authenticité ne lui parut pas douteuse.

NOTES DU TRADUCTEUR

LES CONQUISTADORES DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

Voici, d'après M. Manuel Orozco y Berra, une liste des noms de treize cent soixante-dix-sept conquistadores, marquant par C ceux venus avec Cortès, par CA avec Camargo, par S avec Salcedo, par G avec Garay, par N avec Narvaez, par P avec Ponce.

Abarca Pedro de, C.
Abarca Pedro de, N.
Abrego Gonzalo, C.
Acevedo Bartolomé, N.
Acevedo Francisco de.
Acevedo Luis, C.
Aguilar Alonso, C.
Aguilar Gerónimo de, C.
Aguilar Francisco, C.
Aguilar Juan, P.
Aguilar García de, C.
Aguilar Hernando, G.
Aguilar de Campo Juan, N.
Agandes Diego, N.
Aguado Juan Martin, N.
Albaida Anton de, C.
Alaminos Anton, et son fils, C.
Alaminos Anton, C.
Alaminos Gonzalo de, C.
Alamos Gerónimo, C.
Albuquerque Domingo.
Albuquerque Francisco Martin, C.
Alamilla, C.
Alaniz Alonso, P.
Alaniz Gonzalo, N.
Alaniz Pedro, C.
Alcántara Juan.
Alcántara Pedro, C.
Albornoz Ruí, S.
Aldama Juan, C.
Alderete Julian, C.
Alfaro Elías ó Martin Soldado, N.
Almonte Pedro, C.
Almodovar.
Almodovar, le vieux, C.
Almodovar Alvaro, C.
Alonso Martin, de Sevilla, C.
Alonso Martin, de Frontera, C.
Alonso Martin, Portugais, G.
Alonso Andrés, P.
Alonso Alvaro, de Jerez, C.
Alonso Luis, le petit, C.
Alonso Luis, C.
Alonso Ruí, S.
Alpedrino Martin de, C.
Altamirano Diego, C.
Altamirano Francisco, C.
Altamirano Lic. Juan, A.
Alvarado D. Pedro, C.
Alvarado Jorge, C,
Alvarado Gomez, C.
Alvarado Juan, C.
Alvarado Gonzalo, C.
Alvarado Pablo, C.
Alvarado Hernando, C.
Alvarez Juan, C.
Alvarez Alonso, CA.
Alvarez Alonso, N.
Alvarez Melchor, de Teruel, C.
Alvarez Pedro, marinero, C.
Alvarez Chico Juan.
Alvarez Chico Rodrigo, C
Alvarez Chico Francisco, C.
Alvarez Galeote Juan. N.
Alvarez Reibaso Juan.
Alvarez Santaren Juan, N.
Alvarez Vivano Juan, C.
Alva Lorenzo, N.
Alvaro, C.
Alverza.
Amaya.
Amaya Pedro, C.
Angulo Juan, S.
Anguiano Antonio, CA.
Anton Martin, C.
Anton Martin, N.
Aparicio Martin, N.
Aponte Estéban de, N.
Añasco Rodrigo de, A.
Aragon Juan.
Arbolanche, C.
Arévalo Alonso de, M.
Arévalo Francisco, C.
Arévalo Luis, C.
Arévalo Melchor, N.
Arévalo Pedro, N,
Arcos Gonzalo de, CA.
Arcos Hernando, CA.
Argueta Hernando de, CA.
Argüello, C.
Arias Antonio de, N.
Arriaga Antonio de, N.
Arroyuelo, C.
Armenta Pedro, N.
Aruega, N.
Arteaga Domingo, S.
Asturiano Francisco, C.
Avalos Melchor, N.
Avila Sancho, C.
Avila Gaspar de, N.
Avila Alonso, CA.
Avila Alonso, C.
Avila Juan, N.
Avila Luis, C.
Aviles, N.
Avilica, N.
Ayamonte Diego Martin de, C.
Aztorga Bartolomé, N.
Aznar Antonio, N.
Azamir Diego, C.
Bacaraez Pedro de, G.
Badales Diego, N.
Badajoz Gutierre de, N.
Baez Pedro, C.
Baldivia, C.
Balnor, C.
Ballestero Juan, C.
Ballesteros Rodrigo, N.
Barba Pedro, C.
Barahona Sancho de, C.
Barahona Martin, N.
Barco Francisco del.
Barro Juan, premier mari de Leonor de Solis, C.
Barrientos Alonso de.
Barrientos Hernando, C.
Barrios Andres de, C.
Bartolomé Martin, A.
Bartolomé Martin, C.
Bandoy Juan, N.
Bautista, C.
Bautista, N.
Bautista, C.
Bautista de la Purificacion, C.
Becerra Alvaro, C.
Becerra Andres.
Becerril Santiago, N.
Bejarano Sebastian, A.
Bejarano Diego, S.
Bejel Benito, C.
Benavente Pedro de, N.
Benavidez Alonso, N.
Benavidez Nicolas, C.
Benitez Alonso, N.
Benitez Sebastian, C.
Berlanga Diego García de, N.
Berganciano Juan, C.
Berganciano Pedro, S.
Berrio Francisco, N.
Berrio Pedro, C.
Berrio Pedro, N.
B rra Pedro de.
Bermudez Baltasar, mari de doña Iseo Velasquez de Cuellar.

Bermudez Agustin, N.
Bermudez Diego, N.
Bernal Juan, N.
Benito, C.
Bibriesca García, N.
Blasco Pedro, C.
Bonal Francisco de, C.
Bonilla Alonso de, N.
Bono Quejo Juan, N.
Bola Martin, G.
Borgoña Estéban de, N.
Borja Antonio de, N.
Botello Blas, C.
Bravo Antonio, C.
Brica Juan, C.
Briones Pedro, N.
Briones Francisco, N.
Briones Gonzalo, C.
Bueno Alonzo, CA.
Bueno Tomas, C.
Burgos Juan, C.
Burgos Rodrigo, C.
Burgueño Hernando, P.
Burguillos Gaspar, C.
Bustamante Luis, N.
Caballero Pedro, C.
Cabezon Cristóbal, S.
Cabra Juan, N.
Cabra Juan, A.
Cabrero Hernando, C.
Cáceres Delgado Juan, C.
Cáceres Juan, C.
Cáceres Manuel, C.
Caicedo Antonio, C.
Calero Diego, N.
Calvo Pedro, G.
Camacho de Triana.
Campo Blas de, P.
Camargo Toribio, C.
Cancino Pedro, C.
Cano Alonso, C.
Cano Juan, marié avec une fille de Montezuma, N.
Canto Andres del, C.
Cantillana Francisco, N.
Cantillana Hernando, N.
Cañamero Juan, N.
Candos ó Cindos del Portillo, C.
Carabaza, C.
Cansono Diego, le mataron los Indios de Oajaca, N.
Cárdenas Juan, C,
Cárdenas Luis, C.
Cardonel Alonso, N.
Caro Garci, ballestero, C.
Carmona Juan, C.
Carmona Juan, C.
Carrasco Gonzalo, C.
Carrascosa Juan, N.
Carrillo Jorge, N.
Carrillo Juan, C.
Carrion Hipólito de, N.
Carrion Rodrigo de, C.
Cartagena Juan de, C.
Carvajal Antonio de, C.
Carvajal Turrencaos Antonio, C.
Carvajal Hernando, CA.
Canillas, C.
Cermeño Juan, N.
Cermeño Juan, C.
Cermeño Diego, C.
Celos Bartolomé, C.
Castañeda Rodrigo de, N.
Casas Francisco de las, N.
Casas Martin de las, C.
Casanova Francisco, N.
Castellar Pedro del, C.
Castellanos Diego, C.
Castellanos Pedro, C.
Castaño Juan, N.
Castillo Antonio del, C.
Castillo Diego del, N.
Castillo Francisco, G.
Castillo Pedro, N.
Castro Andrés, CA.
Castro Pedro, C.
Catalan Alonso.
Catalan Juan, C.
Cazamori Gutierre, C.
Cerezo Gonzalo, N.
Cervantes Leonel de, C.
Cervantes, C.
Cevallos Alonso de, C.
Clemente, C.
Cieza.
Cifuentes Francisco, C.
Cisneros Juan, N.
Cimancas Pedro de, C.
Corbera Asencio, N.
Cordero Anton, C.
Cordero Gregorio, N.
Colmenero, C.
Colmenero Juan Estéban, C.
Conillen Francisco, P.
Contreras Alonso, C.
Collazos Pedro de, N.
Coronel Juan, N.
Coronado, C.
Corral Cristóbal del, C.
Corral Juan.
Correa Diego, C.
Correa Juan, C.
Coria Bernardino de.
Coria Diego de, S.
Cortés D. Hernando.
Cortés de Zúñiga Alonso.
Cortés Juan, nègre, esclave de F. Cortès.
Cortés Francisco.
Cortés Juan, son cuisinier.
Cristóbal Martin, C.
Cristóbal Martin, C.
Cristóbal Martin, de Sevilla, N.
Cristóbal Gil, C.
Cubillas Juan, C.
Cuellar Juan de, C.
Cuellar Bartolomé, C.
Cuellar Francisco, C.
Cuellar Velez Juan, N.
Cuadros Francisco, N.
Cuadros Pedro de, N.
Cuenca Simon de, C.
Cuesta Alonso de la, C.
Cuevas Juan, C.
Cuvieta Sebastian de, C.
Chavarrin Bartolomé, N.
Chacon Gonzalo, C.
Chavelas Francisco, N.
Chavez Hernando, N.
Chavez, C.
Chavez Martin, N.
Chiclana Anton de, C.
Chico Pedro, CA.
Dávila Alonso, C.
Dávila Rodrigo, N.
Daza Francisco, C.
Dazco Francisco, C.
Delgado Alonzo, C.
Delgado Juan, CA.
Diaz Bartolomé, C.
Diaz Juan, C.
Diaz de Auz ou Arauz Miguel, C.
Diaz de la Reguera Alonso.
Diaz Bartolomé, N.
Diaz de Medina Bernardino, N.
Diaz Peon Diego, N.
Diaz de Alcalá Diego, N.
Diaz Juan.
Diaz Cristóbal, N.
Diaz Gaspar, N.
Diaz Miguel, C.
Diaz Domingo, C.
Diaz Galafate Francisco, N.
Diaz de Azpeitia Juan, N.
Diaz de Sotomayor Pedro, C
Diaz de Peñalosa Rui, N.
Diaz del Castillo Bernal, el Galan, C.
Diego Martin, C.
Domingo Martin, C.
Domingo, Gènois, N.
Dominguez Arias Francisco, N.
Dominguez Gonzalo, C.
Dorantes Martin, C.
Duero Andres de, N.
Duero Sebastian, N.
Duran Juan, N.
Ebora Sebastian de, mulâtre, N.
Ecijoles Tomas, C.
Ecija Andres de, C.
Enamorado Juan, C.
Encina Juan de la, P.
Enrique.
Escalante Juan, C.
Escalante Pedro, C.
Escalona Francisco, N.
Escalona Juan, C.
Escalona Pedro, N.
Escalona Pedro de, G.
Escobar Alonso de.
Escobar, médecin, C.
Escobar Juan, C.
Escobar Pedro, mari de Beatriz Palacios, N.
Escacena Antonio, C.
Escudero Pedro.
Escudero Juan, C.
Escudero Diego, C.
Espinar Juan, C.
Espíndola García, N.
Espíndola Juan de, C.
Espinosa, Basque, C.
Espinosa, C.
Espinosa de los Monteros, C.
Espinosa Martin, A.
Espinosa Rodrigo de, N.
Esquivel Alonso, C.
Esteban Martin de Guelva, C.
Estéban Miguel, C.
Estéban, N.
Estrada Alonso, C.
Estrada Francisco, N.
Evia Rodrigo de, C.
Farfan Luis, C.
Fernandez Pedro, secrétaire de Cortés en 1519.
Fernandez Juan,
Fernandez Juan, C.
Fernandez de Ocampo Juan, N.
Fernandez Juan, C.
Fernandez Juan, C.
Flamenco Juan, C.
Flandes Juan de, N.
Floriano Gerónimo, S.
Flores Cristóbal, C.
Flores Francisco, N.
Florines, C. } frères.
Florines, C, }
Fonseca Diego, A.
Franco Alonso, A.
Franco Bartolomé, N.
Franco Pedro, C.
Francisco Martin, CA.
Francisco Martin, C.
Fuente Hernando, N.
Fuentes, alferez de Narvaez.
Fuentes Diego, N.
Fuenterrabia Juanes de, C.
Frias Hernando de, S.
Frias Luis, C.

Gamboa Cristóbal Martin de, c.
García Martin, c.
García Juan, n.
García Bartolomé.
García Bravo Alonso, ca.
García Alonso, de Algarrovillas, n.
García Alonso, n.
García Andres, c.
García Diego, c.
García Holguin D. Juan, c.
García Domingo, c.
García Anton, c.
García de Albuquerque Domingo, n.
García Estéban, c.
García de Rivera Francisco, s.
García Francisco, n.
García Gines, c.
García Juan, de Vera Cruz, c.
García Juan, de Lepas, c.
García Juan, de Bejar, c.
García de Beaz Juan, n.
García Camacho Juan, n.
García Julian, c.
García Luis, c.
García Martin.
García Casavi Pedro, c.
García Pedro, n.
Gallego Pedro.
Gallego Alvaro, n.
Gallego Andres, n.
Gallego Bartolomé, c.
Gallego Benito, ca.
Gallego Diego, a.
Gallego Francisco. c.
Gallego Francisco, ca.
Gallego Gonzalo, c.
Gallego Pedro, s.
Gallego Cristóbal, c.
Gallego Lope, a.
Gallegos de Andrada Juan, mari de doña Isabel Montézuma, n.
Galdin, c.
Gaona, c.
Gamez Alonso, c.
Gallardo Antonio, c.
Gallardo Pedro, c.
Garro Pedro, capitan, n.
Garrido Diego, c.
Garrido Juan, nègre, c.
Garrido Pedro, c.
Garrido Cristóbal, a.
Gallo Gomez, n.
Galan Juan, n.
Gabarro Antonio, c.
Galvez Melchor, c.
Gamarra, n.
Galeote Alonso, c.
Galeote Antonio, c.
Galeote Gonzalo, n.
Garzon Francisco, n.
Garnica Gaspar, c.
Galindo Juan, c.
Gomez Alonso, n.
Gomez Alonso, c.
Gomez Andres, c.
Gomez Pedro, c.
Gomez Cornejo Diego, n.
Gomez Domingo, c.
Gomez Francisco, de Palos, c.
Gomez de Jerez Hernan, n.
Gomez de Almazan Juan, n.
Gomez Juan, barbier, n.
Gomez Juan, n.
Gomez de Herrera Juan, c.
Gomez de Guevara Juan, c.
Gomez Juan, c.
Gomez Nicolas, c.
Gomez Pedro, n.
Gomez de Miguel Pedro, a.
Gomez Rodrigo, n.
Gonzalez de Nájara Pedro, c.
Gonzalez de Nájara Francisco,
Gonzalez Pedro Sabiote.
Gonzalez de Portugal Alonso, n.
Gonzalez Alonso, c.
Gonzalez Bartolomé, n.
Gonzalez Rui, n.
Gonzalez de Heredia Juan.
Gonzalez de Trujillo Pedro.
Gonzalez Diego, n.
Gonzalez Diego, c.
Gonzalez Dávila Gil, c.
Gonzalez Hernando, c.
Gonzalez de Nájara Hernando, n.
Gonzalez de Leon Juan, mari de Francisca de Ordaz, c.
Gonzalez Reales Juan, c.
Gonzalez Juan, marié, c.
Gonzalez Nuño, c.
Gonzalez Pedro, c.
Gollorin Francisco, n.
Grande Francisco, n.
Guerra Martin, n.
Goleste Antonio.
Goleste Alonso.
Godoi Diego, c.
Godoi Bernardino, s.
Godoi Gabriel, n.
Geronimo Martin, n.
Gines Martin, n.
Grado Alonso de, c.
Granado Alonso Martin, c.
Granado Francisco, c.
Guisado Alonso, c.
Guisado Francisco, c.
Griego Juan, c.
Grijalva Alonso, c.
Grijalva Francisco, c.
Grijalva Sebastian, n.
Guia Hernando, c.
Guia Juan, n.
Guia Juan, n.
Guia Juan. Juan Guia était nègre Il fut l'introducteur de la petite verole a Mexico.
Guia de Salcedo Sancho, n.
Guidela, nègre truhan de Narvaez.
Guillen Juan, c.
Gutierrez Antonio, c.
Gutierrez Francisco, c.
Gutierrez Antonio, c.
Gutierrez Alvaro, n.
Gutierrez de Salamanca Hernan.
Gutierrez Diego, n.
Gutierrez Diego, c.
Gutierrez Diego, c.
Gutierrez Francisco, a.
Gutierrez Francisco, n.
Gutierrez Gaspar, n.
Gutierrez Gomez, ca.
Gutierrez Duran Juan, c.
Gutierrez Pedro, n.
Gutierrez Pedro, c.
Gutierrez Pedro, n.
Guzman Pedro, n.
Guzman Juan ó Estéban, c.
Guzman Cristóbal, c.
Guzman Gabriel, c.
Guzman Luis, n.
Hernandez Santos, c.
Hernandez Portocarrero Alonso c
Hernandez de Alaniz Gonzalo, n.
Hernandez de Palo Alonso, c.
Hernandez Alonso et son frère, c
Hernandez Diego, c.
Hernandez Maya Alonso, c.
Hernandez Puebles Alonso, c.
Hernandez Bartolomé, c.
Hernandez Pedro, c.
Hernandez Carretero Alonso, c.
Hernandez Blas, n.
Hernandez Niño Diego, n.
Hernandez Morallos Francisco, c
Hernandez Diego, c.
Hernandez Perez Francisco, c.
Hernandez Balsa Francisco, n.
Hernandez Francisco, c.
Hernandez Francisco, c.
Hernandez de Herrera Garci, c.
Hernandez Gonzalo, n.
Hernandez de Mozquera Gonzalo, c.
Hernandez Rendon Gonzalo, n.
Hernandez de Zahori Gonzalo, c.
Hernandez Gonzalo, n.
Hernandez Bejarano Gonzalo, c.
Hernandez Gonzalo, c.
Hernandez Hermoso Gonzalo, n.
Hernandez Montemayor Gonzalo, c.
Hernandez Juan, n.
Hernandez Tavira Juan, c.
Hernandez Luis, p.
Hernandez Martin, n.
Hernandez Roldan Pedro, n.
Hernandez Pedro, c.
Hernandez Pedro, c.
Hernandez Pedro, c.
Hernandez Pedro, p.
Hernandez de Córdoba Rodrigo, c.
Hernandez Santos, c.
Hernandez Cristóbal, n.
Hernandez de Córdoba Cristóbal, c.
Hernandez Cristóbal, n.
Hernandez Cristóbal, c.
Hernan Martin, n.
Hernando Martin, c.
Hernando Alonso, c.
Herrera Alonso, c.
Herrera Bartolomé, n.
Herrera del Lago Alonso, ca.
Herrera Pedro, c.
Hoyos Gomez de, c.
Hoyos Gonzalo de, c.
Heredia, c.
Hojeda. Ce fut lui qui pansa les brûlures de Guatimozin quand on le soumit au supplice de l'huile bouillante. c.
Huemes Miguel, c.
Hurtado Hernando, c.
Hurtado Alonso, c.
Huerto Juan del, c.
Hermosilla Juan, c.
Hidalgo Alonso, c.
Huelano Alonso, c.
Hurones Gonzalo, c.
Illan Diego, c.
Illan Luis, c.
Illescas Hernando, n.
Ircia Pedro de, c.
Ircio Martin, c.
Inhiesta Juan de, c.
Irejo Alonso Martin, c.
Izquierdo Martin, p.
Jaca Alonso Martin, c.
Jaen Cristóbal de, c.
Jaen Gonzalo, c.
Jara Cristóbal, n.
Jaramillo Juan, mari de Marina, n.
Jaramillo Cristóbal, c.
Jerez Pedro de, n.
Jerez Cristóbal, c.
Jerez Alonso de, c.

Jerez Juan, c.
Jimenez Alonso, N.
Jimenez de Herrera Alonso, N.
Jimenez Francisco, N.
Jimenez Gonzalo, c.
Jimenez Hernando, c.
Jimenez Juan, N.
Jimenez Juan, c.
Jimenez Miguel, c.
Juan Bautista, c.
Juan Martin, c.
Juan Martin, c.
Juan, Basque, N.
Juan, Gênois, c.
Juan Aparicio, c.
Juan, meunier, N.
Juan, page, N.
Juan Lorenzo, s.
Juarez Juan, c.
Julian Francisco, G.
Juliano Juan, c.
Lagos Gonzalo, N.
Lara Juan, N.
Lares, c.
Lares, l'arbalétrier, c.
Lariz Luis, c.
Larios Juan, N.
Lázaro Martin, N.
Lázaro, c.
Ledesma Francisco, c.
Ledesma Juan, N.
Lencero, c.
Leon Juan, c.
Leon Andrés de.
Leon Juan, N.
Leon Alvaro, c.
Leon Diego, N.
Leon Diego, CA.
Leon Gonzalo, N.
Lerma ó Lema Hernando de, c.
Lerma Lope, N.
Lepuzcano Rodrigo, c.
Lezama Hernando, c.
Lezcano.
Limpias Carbajal Juan de, N.
Limon Juan, N.
Lobo de Sotomayor Ruí, N.
Lopez de Jimena Gonzalo.
Lopez de Jimena Juan, c.
Lopez Roman.
Lopez Martin, c.
Lopez de Avila Hernan.
Lopez Alvaro, c.
Lopez Alonso, P.
Lopez Alonso, N.
Lopez Andrés, N.
Lopez Bartolomé, c.
Lopez Bartolomé, c.
Lopez Martin, c.
Lopez Gerónimo, c.
Lopez Anton, c.
Lopez Diego, c.
Lopez Francisco, le courrier, c.
Lopez Francisco, de Marchena, c.
Lopez Francisco, de Luguerra, N.
Lopez Morales Francisco, c.
Lopez Garci, N.
Lopez de Avila Hernando, N.
Lopez Juan, de Seville, c.
Lopez Juan, de Zaragoza, c.
Lopez Juan, de Ronda, N.
Lopez Sanchez, c.
Lopez Alcántara Pedro, c.
Lopez Pedro, G.
Lopez Pedro, N.
Lopez Pedro, c.
Lopez Cano Rodrigo, c.
Lopez Roman, c.
Lopez Cristóbal, c.
Lopez Iñigo, c.
Lorenzo.
Loa Guillen de la, G.
Lozano Pedro
Lozano Francisco, N.
Lozano Juan, N.
Loza Juan, N.
Lozana Pedro de, N.
Lúcas, A.
Luco Alonso de, c.
Lugo Francisco de, c.
Lugo Alonso del.
Lugo Luis de, c.
Lugon Pablo de, c.
Luis Martin, c.
Luis, N.
Llerena García de.
Macías Alonso, G.
Maldonado Francisco, N.
Maldonado Francisco Pedro.
Maldonado Alvaro.
Maldonado Manuel, c.
Maldonado Pedro, c.
Malbenda Pedro de, majordome de Narvaez.
Marta Pedro de, N.
Madrid, c.
Madrid Alonso de, CA.
Madrid Francisco, N.
Madrigal Juan de, c.
Manusco Rodrigo, c.
Magallanes Juan, c.
Manzanilla Juan, Y.
Manzanilla Pedro, A.
Mallorquin Anton, c.
Mallorquin Gabriel, c.
Mallorquin Juan, CA.
Marroquino Francisco, G.
Marin Luis, c.
Marmolejo Antonio, N.
Marmolejo Luis, A.
Martin Narices, Juan, c.
Martin, Br., c.
Martin, N.
Martinez Valenciano, c.
Martinez Hernando, c.
Martinez Gallego Juan, N.
Martinez Villeras Juan, c.
Martinez Rodrigo, c.
Martinez Zebrian, N.
Mansilla Juan de, N.
Márquez Juan, capitaine, c.
Márquez Juan, le fondateur, CA.
Márquez Juan, l'arbalétrier, N.
Márquez Juan, Gallicien, c.
Mata Alonso de, notaire, N.
Mata Alonso, c.
Mayorga Baltasar de, N.
Maya Antonio.
Mazas Cristóbal, N.
Mazariegos Diego, c.
Mejía Gonzalo, c.
Mejía Aparicio, N.
Mejía Diego, c.
Mejía Francisco, c.
Medel Francisco.
Medel Hernando, N.
Medina Francisco, c.
Medina Francisco, capitaine, N.
Medina Gonzalo, c.
Medina Juan Tello de, N.
Medina Juan, c.
Mendez de Sotomayor Hernando, N.
Mendez de Sotomayor Juan, N.
Mendez de Alcántara Juan, c.
Melgarejo Juan, N.
Melgarejo Márcos, N.
Melgarejo de Urrea, CA.
Mesa, c.
Mesta Alonso de la, c.
Mendoza Alonso, c.
Mérida Antonio de, c.
Mezquita Diego de la, c.
Mezquita Martin de la, c.
Meneses Pedro, c.
Mino Rodrigo, N.
Miranda Francisco, c.
Miguel Estéban.
Miguel de Santiago, N.
Miguel Francisco de, N.
Milla Francisco, c.
Millan Juan, c.
Milles Juan, P.
Moguer Rodrigo de, CA.
Mola Andres de, c.
Morla Francisco de, c.
Mora Alonso de, P.
Mora Jimenez Juan, N.
Morales Alonso de, c.
Morales Cristóbal, N.
Morales Esteban.
Morales Juan, CA.
Morales Juan, N.
Morales Miguel, N.
Morales Cristóbal, c.
Morillas.
Moreno Medrano Pedro.
Moreno Blas, A.
Moreno Diego, N.
Moreno Juan, P.
Moreno Pedro, de Aragon, N.
Moreno Isidro, c.
Morejon Lobera Rodrigo, c.
Morante Cristóbal, c.
Moron Alonso, G.
Moron Pedro.
Morico Pedro, P.
Morcillo Alonso, N.
Morcillo Andres.
Morcillo Alvaro, c.
Morcillo Francisco, c.
Molina Antonio de, s.
Monjaraz Andres, c.
Monjaraz Gregorio, c.
Monjaraz Martin.
Monjaraz Pedro, c.
Montalvo Alonso, N.
Montejo Francisco de, c.
Monroy Alonso de.
Montaño Francisco, N.
Monte Martin, N.
Monterroso Blas, c.
Montero Diego de, P.
Montero Diego, cuisinier de Cortés.
Montero Francisco, c.
Montes Hernando de, c.
Montes Pedro de, c.
Montanes Pedro, c.
Montesinos Juan, c.
Mosco Sebastian, c.
Motrico Alonso de, c.
Motrico Diego, c.
Motrico Francisco, G.
Muda Julian de la, c.
Muños Gregorio Martin, N.
Muños Juan, N.
Maestre Juan, Br., N.
Maestre Juan, chirurgien de Narvaez.
Nájara Juan, c.
Najara Juan (autre), c.
Nájara Leiva Juan, N.
Nájara Moreno Pedro, N.
Nájara Rodrigo, c.
Nájara, c.
Naipe Diego, c.
Nao Rodrigo de la, c.
Napolitano Luis, c.
Narvaez Gonzalo, c.

Navarro Felipe, N.
Navarrete Alonso, C.
Niebla Hernando, C.
Niño de Escobar Alonso, N.
Niño Domingo, C.
Niño Juan, CA.
Nieto Pedro, N.
Nieto Gomez, N.
Nortes Gines, N.
Nortes Alonso, N.
Noburcas Francisco, N.
Nuñez Mercado Juan, C.
Nuñez Andres, capitaine, C.
Nuñez Anton, P.
Nuñez Andres, soldat, C.
Nuñez Juan.
Nuñez Trejo Diego, N.
Nuñez de Guzman Diego, N.
Nuñez de San Miguel Diego, M.
Nuñez Sedeño Juan, C.
Nuñez Juan, N.
Nuñez de Cuesta Juan, N.
Oblanco Gonzalo.
Ocampo Andres.
Ocampo Bartolomé, CA.
Ocampo Alvaro, N.
Ocampo Diego, C.
Ocaña Alonso, C.
Ocaña Francisco, C.
Ochoa Juan, G.
Ochoa Gonzalo, A.
Ochoa de Asia, C.
Ochoa de Veraza, N.
Ochoa, C.
Olea Cristóbal de, C.
Olea Hernando, C.
Olmedo Fr. Bartolomé, C.
Olid Cristóbal de, C.
Olmos Francisco, mari de Beatriz Bermudez.
Oliver Antonio.
Olvera Diego.
Olvera Martin, CA.
Oliveros Francisco, C.
Ojeda Alonso de, C.
Ojeda Luis, S.
Ojeda Cristóbal, N.
Oña Pedro de, C.
Ordaz Diego de, C.
Ordaña Francisco, N.
Orduña Alonso, G.
Orduña Francisco, S.
Orduña Pedro de, C.
Orozco Francisco, N.
Orozco Melgar Juan, N.
Orteguilla, père, C.
Orteguilla, fils, C.
Ortega Juan.
Ortiz, C.
Ortiz de Zúñiga Alonso, N.
Ortiz Estéban, N.
Ortiz Cristóbal, C.
Osorio Juan, N.
Ovalle Juan, N.
Ovando Diego.
Ozma Hernando, N.
Padilla Hernando, N.
Pacheco Cristóbal.
Paez Francisco Bernal, C.
Paez Lorenzo, A.
Palma Pedro de.
Palma Miguel de la, N.
Palomares Nicolas de, C.
Paniagua Gomez de, C.
Pardo Bartolomé, N.
Pardo Rodrigo, N.
Paradinas Sebastian, S.
Paredes Bernardino, C.
Pastrana Alonso de, P.
Pantoja Juan, N.
Payo Lorenzo, N.
Paz Pedro, C.
Paz Rodrigo de, C.
Papelero Anton, N.
Perez Juan, capitan, C.
Perez Maite Alonso, C.
Perez Alonso, Br., N.
Perez Alonso, C.
Perez Pareja Alonso, C.
Perez Bartolome, CA.
Perez Hernan.
Perez de Arteaga Juan, C.
Perez Alonso, C.
Perez Alonso, de Bejar, C.
Perez Cardo Francisco, C.
Perez Francisco, le sourd, N.
Perez Francisco, tailleur, N.
Perez García, C,
Perez Hernando, N.
Perez de Gama Juan, N.
Perez Juán, N.
Perez Juan, C.
Perez Juan, N.
Perez Juan, interprète, N.
Perez de la Higuera Juan, C.
Perez Juan, le jeune, S.
Perez Martin, C.
Pedraza Mese Diego, N.
Pedro, C.
Pedro Martin, de Coria, C.
Pedro Martin, N.
Pedro Pablo, N.
Pedro Francisco, C.
Peña Rodrigo de, C.
Peña Pablo, C.
Peña Vallejo Juan de la, N.
Peña Francisco de la, N.
Peñaflor Alonso, C.
Peñalosa Diego, C.
Peñalosa Francisco, C.
Peñaranda Alonso, N.
Peñate Alonso et son frère, C.
Peñate, C.
Peinado Antonio, C.
Peron de Toledo Pedro, C.
Perol Pedro, N.
Pilar García del, N.
Pizarro Diego, C.
Pizarro Pablo, C.
Pinzon Juan, C.
Pinzon Gines, C.
Pinzon Juan, N.
Pinedo Cristóbal, C.
Pineda Diego.
Pinto Nuño, N.
Plazuela, C.
Plaza Juan de la, CA.
Placencia Juan, N.
Ponce Diego, C.
Ponce de Leon Juan.
Ponce Pedro, S.
Polanco Gaspar, N.
Porras, cantor, C.
Porras Sebastian de.
Porras Holguin Diego de, C.
Porras Diego, C.
Porras Francisco, N.
Porras Pedro Martin de, N.
Portillo Alonso, N.
Portillo Juan, C.
Portillo Cárlos, C.
Portillo Francisco, C.
Portillo Salado Juan, N.
Portillo Pedro Alonso de, N.
Portillo Vasco de, N.
Portocarrero Pedro, N.
Proaño Diego Hernandez de, A.
Prado Alonso, C.
Prado Juan de, C.
Prisa Martin de la, A.
Prieto Sebastian, N.
Puebla Alonso de la, N.
Puente Alonso de la, C.
Puerto Juan del, C.
Puerto Martin, N.
Quemada Antonio, C.
Quemado Bartolomé, C.
Quesada Bernardino, C.
Quesada Rodrigo.
Quesada Cristóbal, C.
Quevedo Francisco, C.
Quijada Diego, N.
Quintana Francisco, C.
Quintero Alonso, C.
Quintero Alonso de Pálos, C.
Quintero Juan, C.
Quiñones Antonio. C.
Rabanal, montañés, C.
Ramirez, el viejo.
Ramirez Francisco, N.
Ramirez Gonzalo, S.
Ramirez Pedro.
Ramirez Gregorio, C.
Ramos de Lares Martin,
Ramos Lopez Juan, C.
Rapalo Batista, C.
Rangel Rodrigo, C.
Rascon Alonso, N.
Retamales Pablo, C.
Rangino, C.
Reyes Diego, C.
Redondela Francisco de
Reguera Alonso de la, C.
Retes Gonzalo, N.
Remo Juan, C.
Reina, C.
Ribadeo, C.
Rieros Alonso, A.
Rio Alonso del, N.
Rio Antonio, C.
Rio Juan del, C.
Rio Pedro del, C.
Rico Valiente Juan, C.
Rico de Alaniz Juan, C.
Rico de Alaniz Juan, C.
Rivera Juan de, C.
Rivera Diego, C.
Rivera Juan Martin de, C.
Rivas Gregorio de, C.
Rijoles Tomas, C.
Robles Hernando, S.
Robles Juan, N.
Robles Pedro, N.
Rodas Antonio de, N.
Rodas Nicolas de, N.
Rodas Pedro, N.
Rodriguez Magarino Francisco C.
Rodriguez Gonzalo, C.
Rodriguez Sebastian, C.
Rodriguez Alonso, C.
Rodriguez Alonso, N.
Rodriguez Alonso, marié, C.
Rodriguez Alonso, C.
Rodriguez de Villafuerte Juan, C.
Rodriguez Bejarano Juan, C.
Rodriguez Francisco, N.
Rodriguez Francisco, C.
Rodriguez Francisco, G.
Rodriguez Gines, G.
Rodriguez Cano Gonzalo, N.
Rodriguez de la Magdalena Gonzalo, C.
Rodriguez Gonzalo, S.
Rooriguez Hernando, C.
Rodriguez Juan, N.
Rodriguez Juan, A.
Rodriguez Donaire Juan, C.
Rodriguez Escobar, C.
Rodriguez Cristóbal, C

Rodriguez Francisco, P.
Rodeta Francisco Santos de la, N.
Rojas Antonio, C.
Rojas Diego, alferez de Narvaez, N.
Rojas Andres, C.
Romo Juan, N.
Roman Bartolomé, P.
Roman Rodrigo, C.
Romano Pedro, C.
Romero Alonso, C.
Romero Bartolomé, C.
Romero Pedro, C.
Romero, N.
Ronda Anton de, N.
Rosas Andres, C.
Rosas Juan, el cazador, N.
Ruano Juan, C.
Ruiz Alonso, de Badajoz, C.
Ruiz Gil Alonso, S.
Ruiz de Guevara Juan, prêtre, N.
Ruiz Marcos, de Sevilla, C.
Ruiz da la Mota Gerónimo, N.
Ruiz de Alaniz Juan, N.
Ruiz Juan, de Salamanca, CA.
Ruiz Marcos, de Moguer, A.
Ruiz de Monjaraz Pedro, C.
Ruiz Requena Pedro, C.
Ruiz Pedro, C.
Ruiz Cristóbal, C.
Rustiñan Juan de, P.
Saavedra Pedro, C.
Saavedra Ceron Andres, C.
Salamanca Alonso, C.
Salamanca Juan, N.
Salamanca Diego, barbier, N.
Salamanca Gaspar, N.
Salamanca Miguel, de N.
Salas Bartolomé.
Salazar Juan, page de Cortes.
Salazar Hernando, A.
Salazar Rodrigo de, C.
Saldana Alonso, N.
Saldaña Pedro de N.
Salderan Gomez de, N.
Salcedo Francisco, C.
Salcedo Diego, N.
Salcedo Juan, N.
Salces Bartolomé, S.
Salvatierra Alonso, A.
Salvatierra Francisco, C.
Salvatierra Pedro, C.
Salvatierra Rodrigo de, S.
Salinas Gerónimo, N.
Salinas Garcia, C.
Sandoval Gonzalo de, C.
Sandoval Alvaro, N.
Sagredo.
Sancho, N.
Sanchez Gonzalo.
Sanchez Farfan Pedro, mari de María Estrada, N.
Sanchez Antonio, S.
Sanchez Bartolomé, C.
Sanchez Benito, C.
Sanchez Diego, N.
Sanchez de Ortega Diego, N.
Sanchez Estéban, C.
Sanchez Francisco, N.
Sanchez Ortigosa Hernan, N.
Sanchez Garcia, de Fregenal, C.
Sanchez Gaspar, N.
Sanchez Gaspar, A.
Sanchez Colmenares Gil, C.
Sanchez Gonzalo, C.
Sanchez Gonzalo, CA.
Sanchez Juan, C.
Sanchez Luis, C.
Sanchez Agraz Lorenzo, CA.
Sanchez Martin, S.
Sanchez Leon, de Tregenas, N.
Sanchez Garzon Miguel, N.
Sanchez Cristóbal, N.
Santa Clara Bernardino de, N.
Santiesteban Pedro, C.
San Juan, le poseur, C.
San Juan, de Vichila, C.
Santiago Bernardino de, C.
Santa Cruz Burgales, C.
Santos Francisco.
Santa Ana Anton.
Santiago Diego, C.
San Pedro Diego, C.
Santa Cruz Diego, C.
Santa Cruz Francisco, N.
San Lúcas Gaspar de, C.
Santa María Gerónimo de, P.
Santiago Gregorio de, C.
San Sebastian Juan de C.
Santa Ana Juan, C.
San Miguel Melchor, C.
Santo Domingo Miguel de, N.
Santiago, Basque, N.
Santaren Jorge, N.
Sancedo Francisco de.
Sebastian, N.
Sedeño Juan, C.
Sedeño Goltero Juan, A.
Sedeño Juan de Segura, C.
Segura Rodrigo. Il mourut à Puebla à l'âge de 120 ans, C.
Sepúlveda Pedro, N.
Serna Alonso de la, C.
Serrano de Cardona Antonio, C.
Serrano Pedro, C.
Siciliano Juan, C.
Sifontes Francisco de, C.
Solis Diego, C.
Solis Francisco, C.
Solis Francisco, C.
Solis Barraza Pedro, C.
Solis Pedro tras de la puerta.
Solis de la guerre, C.
Solis le Vieux, C.
Solis Casquete, C.
Sobino Gonzalo, S.
Sopuerta Diego Sauchez de, C.
Soto Cristóbal, N.
Soto Sebastian de, N.
Soto Pedro de, C.
Soto Diego, C.
Sotelo Antonio, C.
Suegra Juan de, C.
Suarez Diego, C.
Suarez Lorenzo, C.
Suarez Mendo, N.
Taborda Diego de, C.
Tablada Hernando, N.
Talavera Alonso de.
Talavera Juan de, A.
Talavera Pedro, A.
Tapia Andres de, C.
Tapia Pedro de.
Tapia, tambour de Navaez.
Tapia Hernando, N.
Tapia Luis, N.
Tarifa Hernando, C.
Tarifa Gaspar, C.
Tarifa Francisco, N.
Tavira Andres de, N.
Tavira Bartolomé, C.
Tejada Alonso de, N.
Terrazas Francisco de, C.
Terrazas de Mayorga, N.
Terraeta Anton, N.
Tellez Francisco, C.
Tirado Juan, C.
Tirado Juan, S.
Tirado Julian, N.
Tobar Juan, S.
Tobar Martin, C.
Tobar el comendador, N.
Toledo Alonso de, S.
Torre Alonso de la, C.
Torre Juan, C.
Torces Alonso, C.
Terres de Córdoba Juan.
Torres Diego, C.
Torres Hernando, C.
Torres Juan, C.
Torres Juan, C.
Torres Juan, C.
Thomas, S.
Torrecicas, C.
Tostado Juan, N.
Tostado Miguel, C.
Tostado Pedro, N.
Toro Juan de, C.
Tovilla Andres de la, N.
Trejo Alonso Martin de, C.
Trejo Rafael de, C.
Trevejo, C.
Trujillo Rodrigo de, N.
Trujillo Pedro, S.
Trujillo Hernando, N.
Trujillo Alonso, A.
Trujillo Andres, S.
Trujillo, de Leon.
Umbría Gonzalo de, C.
Utrera Alonso de, N.
Utrera Pedro de, C.
Ubidez Pedro de, A.
Urbeta Pedro de, C.
Usagre Bartolomé, C.
Usagre Diego, CA.
Vazquez de Tapia Bernardino, C.
Vazquez Alonso, C.
Vazquez Martin, C.
Vasquez Francisco, C.
Vazquez de Monterey Gonzalo, N.
Vazquez Juan, N.
Vasquez Martin, C.
Varillas Fr. Juan, C.
Varela Valladolid Juan, C.
Valladolid, C.
Vargas Alonso, S.
Vargas Francisco, C.
Vargas Hernando, C.
Valdes Luis, N.
Valle Juan del, C.
Vadillo Rodrigo de, N.
Vanegas Cristóbal, N.
Vallecillo Capitan, C.
Vandadas, deux frères, C.
Valenciano Pedro, N.
Valencia Pedro, C.
Vallejo Pedro de, C.
Valdinebro Diego, C.
Vaena, C.
Valiente Alonso, secrétaire de Cortés, N.
Valiente Andres, C.
Valverde Francisco, N.
Valdivieso Juan, C.
Valdovinos Cristóbal, C.
Valdovinos Juan, N.
Velazquez de Leon Juan, C.
Velazquez Luis, A.
Velazquez Diego, N.
Velazquez Francisco, le bossu, C.
Velazquez Alonso Martin, C.
Velazquez de Lara Francisco, N.
Velazquez Mudarra, N.
Velazquez de Valhuerta, N.
Vello Juan, C.
Vellido Juan, N.
Verdugo Francisco, C.
Vergara Alonso de, N.
Vergara Juan, P.
Vergara Martin, N.

Veger Benito, C.
Velasco Melchor, C.
Velasco Pedro de, CA.
Veintemilla Mateo de, C.
Veintemilla Antonio, G.
Veintemilla Sebastian, N.
Vega Francisco, apothicaire, C.
Vera Juan de, N.
Vera Miguel de, C.
Vera Vasco de, C.
Vendaval Francisco Martin de, C.
Veraza Miguel, C.
Velez Juan, C.
Villandrando Rodrigo, N.
Villasinda Rodrigo de, P.
Villalobos Gregorio, C.
Villalobos Pedro, C.
Villacorta Juan de, G.
Villacorta Melchor, C.
Villafeliz Leonardo, N.
Villadiego, C.
Villagran, N.
Villasanta Miguel de, N.
Villareal Antonio de.
Villanueva Bartolomé, C.
Villanueva Bernardino, C.
Villanueva Alonso Hernando, C.
Villanueva Alonso, C.
Villanueva Pedro, S.
Villaroel Antonio de, C.
Villafuente Juan de, N.
Villafaña Antonio, C.
Victoria Alonso de, N.
Victoria Cristóbal de, N.
Vizcaino Pedro, C.
Volante Juan, N.
Xanuto Bartolomé, C.
Xiuja Pedro, C.
Yañez Alonso, C.
Yañez Alonso, C.
Yuste Juan, N.
Yerraeta Antonio, C.
Zafra Cristóbal Martin, C.
Zambrano Alonso, P.
Zamora Alonso, C.
Zamora Diego, N.
Zamora Alvaro, interprète, N.
Zamora Francisco, N.
Zamora Nicolas, C.
Zamorano Pedro, A.
Zamudio Juan, C.
Zamudio Juan, N.
Zavallos Francisco, C.
Zanabria Diego, C.
Zárate Bartolomé, N.
Zaragoza Miguel de, N.
Zentino, C.
Zuazo Alonso de, C.

FEMMES.

Dª Marina, la Malinche.
Estrada María de, N.
Bermudez de Velasco Beatriz, N.
Hernandez Beatriz, C.
Vera María de, C.
Hernandez Elvira, C.
Rodrigo Isabel, C.
Hernandez Beatriz, fille d'Elvira, C.
Marquez Catalina, C.
Ordas Beatriz, C.
Ordaz Francisca, C.
Palacios Beatriz, mulâtresse, N.
Juana Martin.

La liste qui précède a été formée d'après le *Diccionario de historia y de geografia* (article CONQUISTADORES). Elle nous permet de faire quelques réflexions au sujet des noms de personnes de la chronique de B. Diaz. Il est souvent très-difficile d'y deviner si ces personnes possèdent un double nom patronymique ou si le second ne fait que désigner le lieu de naissance. Ainsi nous y voyons un personnage désigné par : « Santa-Cruz Burgales. » M. Vedia, éditeur de B. Diaz dans la collection de Rivadeneyra, a corrigé les premières éditions en écrivant : Santa-Cruz, burgalés; ce qui se traduit par : Santa-Cruz, de Burgos. Je n'oserais affirmer que la correction soit juste; M. Orozco n'a pas cru devoir l'adopter dans la liste qui précède.

D'autres noms m'ont mis dans des doutes analogues, et l'on pourra voir que je les ai résolus différemment dans mes deux éditions. Je ne donne pas à cette difficulté plus d'importance qu'elle n'en mérite; mais je crois devoir la mentionner, car je tiens à prouver que j'ai fait tous les efforts possibles pour rendre, sous tous les rapports, ma seconde édition irréprochable. Un nom, dans cette liste, me paraît mériter une attention spéciale : « Aruega ». C'est un artilleur. Bernal Diaz l'appelle « el Siciliano Aruega » à la fin de son livre, tandis qu'il figure dans le commencement sous le nom d'*Arbenga, levantisco*[1]. J'ai cru devoir laisser subsister cette faute, parce que je ne suis pas absolument certain que c'en soit une, quoique je ne croie pas qu'il ait existé deux artilleurs de ces deux noms dans l'armée de Cortès.

On lira également dans cette liste : « Fuenterrabia Juanes de. » B. Diaz a écrit : Juanes de Fuenterrabia. J'ai traduit par Juanes de Fontarabie, contrairement à l'opinion de M. Orozco qui n'a pas cru — peut-être avec raison — devoir corriger l'auteur de la chronique.

1. J'avais d'abord pensé que cette qualification de *levantisco*, « Levantin, » était employée par B. Diaz pour désigner des riverains de la partie la plus orientale de la Méditerranée espagnole, au sud-est du pays. Mais je vois par le Levantin Aruega, qui paraît avoir été Sicilien, que ce mot désigne des Orientaux étrangers à ce pays.

CONSIDÉRATIONS MÉDICALES

SUR LA CAMPAGNE DE FERNAND CORTÈS

Il n'est pas sans intérêt de faire observer, à propos de cette conquête, que les Européens, en arrivant dans le Nouveau Monde, y vont apporter des aptitudes particulières pour contracter certaines maladies à un degré inconnu parmi les indigènes, tandis que ceux-ci se verront eux-mêmes victimes d'affections non observées jusqu'alors dans leur propre pays. De cet amalgame va résulter sans doute une série ignorée jusque là de nouveaux malheurs, d'autant plus digne du reste d'attirer nos regards que ce métissage d'un autre genre se perpétuera dans l'avenir jusqu'à nous rendre témoins nous-mêmes, de nos jours, et peut-être victimes de ces entités nouvelles résultant de l'échange entre le Monde Ancien et l'Amérique. C'est ainsi que nous avons vu un nègre, amené par Narvaez, communiquer la variole aux Indiens, en 1520; et remarquez que les tempéraments des hommes d'Amérique s'en montrent tellement avides qu'ils s'emparent du mal d'une manière à peu près exclusive; car, dès lors qu'ils en sont atteints, ce mal se répand parmi eux avec une rapidité sans égale et envahit le pays entier en quelques jours en dédaignant absolument pour longtemps les sujets espagnols devenus indignes de ses prédilections. Cette immunité des premiers temps est attestée par trop d'historiens sérieux pour qu'il soit possible d'avoir des doutes à cet égard. Nous avons d'abord en sa faveur le silence de B. Diaz qui n'eût certainement pas manqué de nous parler des effets du mal parmi ses compagnons d'armes si, en réalité, il y eût eu des victimes. Herrera l'affirme dans divers passages de son histoire et Juan de Torquemada émet la même conviction[1].

1. « Plusieurs auteurs, dit Herrera, ont assuré que le mal provint de Castille et qu'il se communiqua aux indigènes au moyen de leur trafic et de leurs entretiens avec les Castillans. Mais d'autres, qui prirent à tâche de bien s'informer du passé de ce pays, assurèrent que la maladie ne vint pas d'Espagne, mais qu'elle régnait naturellement parmi ces Indiens et qu'elle s'y développait de temps en temps, de même que dans les îles et d'autres contrées de Terre-Ferme des Indes occidentales. Il est clair, en effet, que si le mal fût venu de Castille, on l'eût vu attaquer ici les Castillans ; tandis que, ni alors, ni plus tard, aucun d'eux n'en a été atteint. Il y a d'ailleurs dans les Indes des maladies qui sévissent sur les Castillans et nullement sur les Indiens, tandis que d'autres attaquent les Espagnols nés dans ce pays en épargnant les gens arrivés de Castille aussi bien que les indigènes.... » (Herrera, décade II, liv. III, ch. XIV,

Ce n'est pas dire que cette préservation se soit continuée jusqu'à nos jours ; il est au contraire très-certain que les Européens sont actuellement atteints, en Amérique, presque à l'égal des indigènes sinon autant qu'eux-mêmes. Mais, dans les premières années de l'invasion du mal, le nombre considérable d'Indiens qui peuplaient alors le pays et leurs aptitudes spéciales à contracter la maladie eurent pour effet de l'accaparer d'une manière exclusive pour leur race, et s'ils ne gardèrent pas pour toujours le privilége d'en assurer la durée, ce n'en est pas moins une chose remarquable que la contagion ait ainsi manifesté, pendant un certain temps, ses prédilections marquées pour les habitants de l'Amérique à côté d'un dédain bien reconnu pour les étrangers qui l'avaient importée.

L'occasion nouvelle de réflexion que nous puisons dans le début même du récit de Bernal Diaz, c'est que l'expédition de Cortès, ainsi que celle de Grijalva qui l'avait précédée, ne fut nullement victime, sur la plage de sable d'Uloa, des émanations qui n'existaient pas alors et qui se dévoilèrent un siècle plus tard par les symptômes de la *fièvre jaune*. A en juger par ce qui arrive aujourd'hui, la présence des Espagnols n'était pas cependant indispensable pour que ce désolant fléau des côtes du golfe se développât. Il est vrai que pour être atteint il faut que l'on soit originaire d'un pays étranger à ces localités ; mais l'expérience nous a appris que les naturels eux-mêmes n'en sont pas exempts pourvu qu'ils soient nés sur les hauteurs de l'intérieur du pays. Ils auraient donc pu, à l'époque de la conquête comme aujourd'hui, être victimes de cette maladie en voyageant sur les côtes. Le mal est d'ailleurs si bien et si sensiblement caractérisé par les deux signes auxquels il a dû ses noms modernes, qu'il n'aurait pu échapper à l'attention des observateurs, fussent-ils des plus vulgaires. Le silence des consquistadores et le défaut de tout renseignement des indigènes à ce sujet mettent donc hors de doute la non-existence de cette maladie jusqu'à l'époque bien postérieure où elle appela l'attention pour la première fois. C'est par conséquent un mal de création moderne et il est naturel de l'inscrire, quoi qu'on dise, dans la catégorie d'affections que des causes inconnues ou une réunion d'hommes nouveaux et dépaysés font naître tout à coup, sans qu'aucun lien de filiation les rattache à quelques accidents identiques ayant déjà existé en d'autres lieux.

Le récit de Bernal Diaz nous permet de juger que la côte du golfe produisait alors sur ses habitants, surtout s'ils étaient étrangers, ce que nous voyons de nos jours être la conséquence de l'habitation d'un pays chaud à sol humide, marécageux ou fortement boisé. Plusieurs hommes de l'expédition, Cortès lui-même et le Père Olmedo y furent atteints de fièvres intermittentes dont les suites se firent encore sentir pendant le séjour à Tlascala. Mais les effets de ces localités devinrent plus notables chez les hommes qui firent sur les bords du golfe un séjour plus prolongé et qui parvinrent plus tard au campement de Cortès « maigres, jaunes et enflés du ventre », pour employer les expressions mêmes de notre auteur. Selon toute probabilité, ces malades atteints d'impaludisme étaient affligés d'accès intermit-

p. 82.) Voyez encore le même auteur, décade I, liv. I, ch. v, et décade II, liv. X, ch. IV. Juan de Torquemada dit aussi : « Comme les Indiens alliés virent avec admiration que le mal (variole) épargnait les Castillans, ils crurent qu'ils étaient préservés et protégés par quelque grande divinité. » (*Monarquia indiana*, lib. IV, c. LXXXI.)

tents avec complication d'hypertrophie du foie et de la rate, comme le seraient de nos jours ceux qui s'aventureraient sur ces localités dans des conditions analogues.

Le passage des compagnons d'armes de Cortès sur les parties basses du pied de la Cordillère n'exerça donc sur eux aucune influence insolite à laquelle ils n'eussent été initiés par leur long séjour dans l'île de Cuba. L'aspect de la végétation, la température élevée, l'humidité atmosphérique, tout, en un mot, dut concourir à leur donner les illusions d'une contrée absolument semblable à celle d'où s'effectua leur départ. Ce fut dans cette croyance qu'ils s'aventurèrent vers les hauteurs du plateau en s'engageant dans le passage qui aboutit au pied de la montagne à laquelle on donne de nos jours le nom de Coffre de Perote. Ils arrivèrent ainsi à l'altitude de deux mille trois cents mètres, à propos de laquelle B. Diaz nous a dit : « Il venait de la *Sierra Nevada* un vent glacial qui nous faisait grelotter.... et comme nous n'avions que nos armes pour nous couvrir, nous sentîmes un froid extrême. » Ce dut être en effet un phénomène étrange pour ces hommes que l'étude des choses naturelles et la connaissance des lieux n'avaient nullement préparés à un changement si radical dans les conditions atmosphériques. Mais ce que Bernal Diaz n'avoue que d'une manière inconsciente, c'est l'action débilitante que les conquistadores ne purent manquer de ressentir en débutant sur ces hauteurs. Quelque favorisé que l'on soit, en effet, d'un tempérament exceptionnel, personne ne saurait échapper d'une manière absolue à cette action déprimante des atmosphères raréfiées, du moins pour les moments qui suivent immédiatement l'ascension. Aussi devons-nous être pleins d'admiration pour cette poignée d'hommes qui, mis aussitôt en présence de troupes innombrables, aguerries et déterminées, n'écoutent que leur courage et, s'animant par le sentiment du danger, puisent dans leur résolution héroïque les forces que le climat paraissait devoir leur refuser.

Mais voyez l'aveu sincère que notre auteur ne peut s'empêcher de faire au souvenir de ces terribles journées : « Nos chevaux suivirent l'ennemi peu de temps, tant la fatigue était grande.... Nous n'eûmes pas la pensée de les poursuivre, car nous étions si fatigués que nous ne pouvions plus nous tenir debout » (ch. LXIII et LXIV). Quelles que soient à l'avenir les dures épreuves que les conquistadores se verront obligés de traverser, jamais plus notre chroniqueur ne nous parlera d'un pareil abattement physique. C'est qu'en réalité ils paraissent ne l'avoir ressenti qu'au début de leur campagne sur le plateau. Plus tard, en effet, le sentiment du danger, l'habitude de la fatigue, l'entraînement et l'émulation produisent chez ces hommes, déjà fortement trempés par des qualités de race, une vigueur et une constance dans la lutte, telles qu'on n'en avait peut-être pas vu d'exemple à aucune époque de l'histoire. Cela ne veut pas dire qu'ils ne cédèrent jamais aux influences climatériques ; Bernal Diaz, au contraire, parle de quelques victimes, et il n'est pas sans intérêt pour nous de nous arrêter à des considérations sur les causes de leur mort ; car on en peut retirer la conviction que, dès les premiers temps de leur séjour sur le plateau, les Espagnols virent se développer parmi eux les maladies dont ils sont encore de nos jours le plus fréquemment et le plus dangereusement atteints. Il serait sans doute téméraire de dire si les affections dont ils souffrirent alors et auxquelles ils succombent encore de nos jours attaquaient égale-

ment les indigènes avant l'époque de la conquête, ou si les tempéraments européens s'y trouvèrent plus spécialement prédisposés sous l'influence du climat; mais il y a des raisons de croire que les grandes épidémies ont changé de caractère et diminué de gravité sur le plateau depuis que la race dominante ne représente plus en majorité l'élément indien sans aucun mélange de sang européen. A l'époque de la conquête, on conservait le souvenir d'épidémies meurtrières qui marquaient par des taches lugubres certaines époques du passé de ces contrées. La campagne de Cortès se poursuivit au milieu des désastres causés par l'épidémie de variole de l'année 1520. Vingt-cinq ans plus tard, en 1545, et trente et un ans après, en 1576, le Père Sahagun fut témoin de deux épidémies, de nature probablement identique, qui firent des ravages incalculables parmi les Indiens. Le moine Juan de Torquemada, qui assista également à ces désastres, a écrit que la première causa la mort de huit cent mille indigènes et que la seconde fit deux millions de victimes. Sahagun, qui ne s'est pas aventuré jusqu'à donner le chiffre total des décès, n'en écrivait pas moins ce qui suit pendant que le plus déplorable de ces deux fléaux régnait encore : « .... En 1545, se présenta une autre épidémie de laquelle les indigènes sortirent fort diminués. Grand nombre de villages restèrent déserts et ils ne se sont plus repeuplés depuis lors. Trente ans après arrivait le fléau qui règne actuellement. Beaucoup d'endroits ont déjà été dévastés ; le mal augmente chaque jour, et l'on peut croire que, s'il dure trois ou quatre mois encore, il ne restera plus personne... »

Ces cruels ravages sévissaient presque exclusivement sur les Indiens; mais on aurait tort de croire que les Espagnols en étaient absolument préservés, car le Père Sahagun nous a dit : « Je me trouvais à Mexico pendant cette épidémie (1545). J'enterrai plus de dix mille morts, et, vers la fin du fléau, j'en fus moi-même atteint, et je me vis à toute extrémité. » Il nous parle de plusieurs moines malades, et Juan de Torquemada signale également quelques victimes parmi ses coréligionnaires. Malgré ces accidents, on peut considérer comme certain que les indigènes servirent presque exclusivement d'aliment à cette cruelle dévastation[1].

1. Il me paraît intéressant de transcrire *in extenso* le passage de Torquemada qui traite de ce sujet. Le voici :

« L'année 1545, il y eut une très-grande peste qui sévit contre les Indiens. Elle dura six mois pendant lesquels la mortalité fut si grande qu'elle ruina et dépeupla la plus grande partie du pays, ce qui commença la décadence et la dépopulation de ce royaume. » (Torquemada, liv. V, ch. XIII.) « En l'année 1576, il s'établit parmi les Indiens une peste qui dura plus d'un an. Elle fut si considérable qu'elle ruina et détruisit presque tout le pays; la partie des Indes que nous appelons la Nouvelle-Espagne en fut presque complétement dépeuplée. C'était épouvantable de voir la quantité de monde qui mourait. Il y eut des maisons dans lesquelles des malades s'acheminaient à la mort à côté des cadavres de ceux qui n'étaient déjà plus, tandis que personne ne conservait ni assez de santé ni assez de force pour soigner les premiers et donner la sépulture aux autres. Dans les villes et dans les grands villages on pratiquait des tranchées profondes et du matin au soir les religieux ne s'occupaient qu'à charrier des cadavres et à les entasser dans ces fosses, attendant le coucher du soleil pour les couvrir de terre, sans les entourer d'aucune de ces cérémonies dont on fait usage pour enterrer les défunts; car le nombre en était si grand que le temps aurait manqué pour ce faire. Pour tout dire en un mot, la somme de morts fut si considérable cette année-là, que pour continuer à croire que ce pays était bien le même que celui conquis par Fernand Cortès et ses compagnons, il fallut que ceux qui étaient venus

Quel était ce mal meurtrier? Il n'est pas possible que les détails exacts de ses symptômes n'existent pas quelque part. On les connaîtra un jour sans doute, lorsque l'on aura dépouillé les nombreux manuscrits et correspondances qui se rapportent à cette époque. Jusque-là, nous ne pouvons nous guider que sur des conjectures. Et d'abord, le nom qui lui est resté indique combien peu les Espagnols s'en préoccupèrent, puisque ce nom appartient à la langue nahuatl et ne correspond à aucune maladie en particulier. L'expression *matlazahuatl* qui désigne, en effet, ces deux grandes épidémies de 1545 et 1576, se compose du terme générique *azahuatl*, qui signifie lèpre, contagion ou maladie épidémique en général, et d'un qualificatif que je ne me hasarde pas à traduire, mais qui pourrait bien être *matlactli* (dix) pour déterminer un mal qui décuplait les victimes, ou peut-être aussi *matlalin* (vert) pour désigner un aspect sensible des malades : *peste verte*, comme on a dit ailleurs la *peste noire*. Toujours est-il que ce n'est pas là un nom de maladie. Il n'a pas été inventé autrement que celui de *huezahuatl* (*huey azahuatl*, grande peste), par lequel les Aztèques désignèrent l'épidémie meurtrière de variole de 1520.

On ne comprend pas que Sahagun, qui faillit lui-même en être victime, ne nous ait donné aucune description de ses symptômes. Il parle, à la vérité, d'hémorrhagies nasales intenses; il dit même « qu'il sortait par la bouche des hommes et des femmes indigènes une grande quantité de sang, comme si c'eût été de l'eau... » (liv. VIII, ch. I, p. 273). Si, du reste, on parcourt ses écrits à ce sujet, ainsi que ceux des Pères Torquemada et Grijalva, on voit que ces auteurs, très-abondants dans la peinture des malheurs de toute sorte résultant de ces épidémies, ne parlent qu'avec la plus grande indifférence des symptômes éprouvés par les malades. On y voit cependant désignés de la céphalalgie, des vomissements, des taches rouges ou brunissantes sur la peau, et surtout des hémorrhagies qui par elles-mêmes étaient un danger imminent. Si l'on avait quelque tendance à voir là les signes du typhus grave qui règne aujourd'hui sur l'Anahuac (typhus exanthématique, fièvre pétéchiale), on serait détourné de cette pensée par l'hémorrhagie abondante, « comme si c'eût été de l'eau, » qui s'effectuait par la bouche des malades. On cesserait de le croire, surtout, en se souvenant

peu de temps après lui et qui survécurent à tant de malheurs en rendissent témoignage après avoir vu le passé et le présent.

« De grands efforts furent faits tant par le vice-roi que par l'archevêque de Mexico don Pedro Moia de Contreras. Tous les ecclésiastiques, du reste, chacun dans la sphère de son administration, prodiguaient leurs soins incessants, aussi bien dans l'intérêt spirituel que pour les besoins matériels. Mais tout ce qu'on put faire n'empêcha pas que la mortalité s'étendît à près d'une année et demie de durée, en faisant un nombre extraordinaire de victimes. Le fléau ayant enfin cessé, le vice-roi don Martin Enriquez voulut savoir combien il avait péri de monde dans la Nouvelle-Espagne. On prit en conséquence des informations dans tous les villages et faubourgs et on trouva que les morts s'étaient élevés à plus de deux millions, chose qui paraît incroyable et par laquelle on vit que la mortalité présente avait dépassé celle de 1545 de douze cent mille personnes, puisque la peste de cette année-là ne fit que huit cent mille victimes. Tout cela fait bien comprendre la quantité considérable d'habitants qu'il y avait dans le pays avant que la mort y eût fait tant de ravages, et à quel point il eût été impossible, si Dieu ne l'eût ainsi décrété, que les premiers Espagnols, avec le marquis del Valle, en eussent fait la conquête, car il eût suffi aux Indiens de les attaquer en lançant sur eux des poignées de terre, pour les ensevelir et couvrir leurs restes de monticules élevés. » (Torquemada, liv. V, ch. XXII.)

que ces épidémies des temps passés envahirent le pays entier, tandis que le typhus tel que nous le connaissons n'a nulle tendance à gagner les côtes et à descendre aux niveaux qui sont le domaine de la fièvre jaune ou *vomito prieto*. Nous savons d'ailleurs par B. Diaz que, de son temps, le vulgaire appelait le typhus *mal de modorra*, et les médecins *fièvre maligne*, ainsi que le prouve le rapport fait par eux à propos de la mort de Garay[1]. Les moines espagnols s'en seraient tenus à ces dénominations ou y auraient fait allusion si le matlazahuatl avait été cette maladie-là.

Pour tous ces motifs, il ne serait pas déraisonnable de croire que les épidémies de 1545 et 1576 furent causées par une scarlatine maligne compliquée de purpura hæmorrhagica, analogue au cas très-saisissant que j'ai décrit dans le tome II, page 91, de la première édition de mon ouvrage : *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme :*

« En 1869, j'eus occasion de voir à Mexico un jeune homme de vingt-cinq ans, M. de La Torre, natif de Veracruz et arrivé depuis peu dans cette capitale. C'était un homme magnifique, d'une stature élégante, de forces musculaires peu communes. Après deux jours de forte fièvre d'incubation avec céphalalgie intense et vomissements répétés, des taches scarlatineuses apparurent d'abord à la face et gagnèrent promptement tout le corps. Dès le lendemain, la tête, les pieds et les mains se tuméfièrent de façon très-notable, et les conjonctives injectées firent saillie sur la cornée. Au troisième jour de l'éruption, la peau prit partout une teinte foncée et une hémorrhagie nasale fréquemment répétée arriva à des proportions réellement inquiétantes. Dès le lendemain, la transsudation d'un sang aqueux et noirâtre se généralisa à toutes les muqueuses : les gencives la fournissaient d'une manière continue; des selles liquides l'amenaient au dehors avec fréquence l'urine elle-même en était fortement colorée. Au cinquième jour, ces symptômes alarmants continuèrent sans interruption, quoi que nous fissions pour y porter remède. Limonade sulfurique, chlorure de fer, boissons glacées; rien ne put procurer le moindre soulagement, et le malade s'éteignit par la perte du sang, à la fin du septième jour, en conservant jusqu'au dernier moment toute son intelligence.

« Malgré l'analogie que cette affection présenta avec certains cas graves de purpura hæmorrhagica fébrile, il n'est pas douteux que les symptômes d'incubation et les premiers phénomènes de l'éruption furent très-caractéristiques de la scarlatine. Le diagnostic put d'autant mieux les prendre pour base assurée, que nous avions en ce même moment dans la ville une forte épidémie de cette maladie. »

Quoi qu'il en soit, bien d'autres épidémies ont désolé périodiquement le Mexique depuis la conquête. Les principales ont été : celles de variole des années 1779 et 1796; celle de fièvre bilieuse de 1813; celle de scarlatine de 1825; les choléras de 1833, 1850 et 1854. Ces terribles fléaux n'en excluent pas un grand nombre d'autres, dont la fréquence est venue démontrer de tout temps que la tendance de la plupart des maladies à se propager à l'état épidémique caractérise d'une manière déplorable les influences de la climatologie de l'Anahuac. Mais il est très-certain, — et c'est à cette conclusion que j'ai voulu conduire les détails qui précèdent, — que plus la race indienne pure disparaît, pour faire place au type métis qui s'empare insen-

1. Herrera, décade III, liv. IX, ch. VIII.

siblement du pays, moins considérables sont les ravages que ces épidémies produisent. Je ne veux pas, en m'exprimant ainsi, faire allusion à la variole, qui a trouvé dans l'usage de la vaccine les motifs d'une diminution générale très-sensible; mais j'ai voulu dire que les autres grandes épidémies que les Indiens appelèrent matlazahuatl, cocolixtli, ne se renouvellent plus de nos jours, et que cette dernière expression ne s'applique guère par eux qu'à quelques épidémies légères de typhus pétéchial ou même à des cas isolés de cette maladie. Il paraît donc prouvé que les anciens indigènes, soit par suite d'aptitudes spéciales, soit à cause de leur manière de vivre, donnaient plus de prise à ces fléaux périodiques que les races mélangées qui leur succèdent et prospèrent à leur place dans le pays.

Les conquistadores apportèrent donc sur les plateaux du Mexique des dispositions individuelles qui, du moins au point de vue des épidémies propres de ces contrées, leur donnaient des avantages marqués sur les indigènes. Ils n'en cédèrent pas moins aux influences du climat en contractant, plus qu'ils n'eussent dû le faire dans leur pays, des pleuro-pneumonies graves et des typhus dont plusieurs d'entre eux furent victimes. C'est ainsi que, au chapitre CXXXI, qui traite des événements de la campagne que Cortès entreprit contre Tepeaca, Cachula et Guacachula, après les désastres de la *Nuit triste*, Bernal Diaz nous dit : « Nous eûmes grand plaisir à apprendre le secours qui nous venait au meilleur moment, car, durant la petite campagne dont je viens de parler, nous n'étions pas tellement à l'abri des accidents que plusieurs d'entre nous n'y reçussent des blessures, tandis que d'autres tombèrent malades de fatigue. Comme nous étions toujours chargés de nos armes et que nous ne nous reposions ni jour ni nuit, le sang et la poussière se figeaient dans nos entrailles et nous les rendions ensuite par le corps et par la bouche; c'est au point qu'en quinze jours nous perdîmes cinq de nos camarades, de douleur de côté. »

Et plus loin, au chapitre CXXXIV, notre auteur, parlant d'une expédition aite par Sandoval dans les pays de Xalacingo et Catamani, nous apprend ce qui suit : « Je ne fis pas cette campagne : j'étais très malade de fièvres et je rendais du sang par la bouche. Grâce à Dieu, je revins à la santé, parce qu'on me saigna plusieurs fois. »

Plus loin encore, au chapitre CLXII, B. Diaz, rendant compte de la mort de Garay, nous dit les paroles significatives suivantes :

« La nuit de Noël de l'année 1523, Garay alla avec Cortès à matines. Elles furent célébrées par de très-beaux chants et fray Bartolomé officia à la messe de minuit. Au retour de l'église, on fit un déjeuner très-gai, et une heure après, avec l'air vif du matin, étant déjà d'ailleurs mal disposé, Garay fut pris d'une douleur de côté accompagnée de forte fièvre. Les médecins lui ordonnèrent une saignée et le purgèrent; mais, voyant que le mal empirait, ils prièrent fray Bartolomé de dire au malade qu'il allait mourir, qu'il se confessât et qu'il fît son testament. Fray Bartolomé remplit sa mission, annonçant au malade que sa fin approchait, qu'il eût à s'y préparer en bon chrétien et honorable gentilhomme, qu'il ne perdît point son âme après avoir perdu son avoir. Garay lui répondit : « Père, vous « avez raison, je veux que vous me confessiez cette nuit même; je désire re- « cevoir le saint corps de Jésus-Christ et faire mon testament. » Il fit, en effet, très-honorablement tout cela : après avoir communié, il signa ses dernières volontés, nommant pour exécuteurs testamentaires Cortès et fray Bartolomé de Olmedo, et ensuite, le quatrième jour de sa maladie, il

rendit son âme à Notre Seigneur Jésus-Christ qui l'avait créée. C'est là un effet du pays de Mexico; on y meurt en trois ou quatre jours de cette douleur de côté; je l'ai déjà dit une autre fois; nous le savions fort bien, par expérience, depuis notre séjour à Tezcuco et à Cuyoacan où succombèrent plusieurs de nos soldats. »

Il n'est pas possible d'être plus clair. Ce passage curieux nous dispense de chercher à donner une nouvelle force à notre exposition en citant d'autres cas analogues que nous pourrions trouver encore. Passons au typhus.

Cette affection n'est pas aussi clairement désignée que la pneumonie dans la chronique de B. Diaz. Elle me paraît néanmoins des mieux établies par le passage suivant du chapitre CXCII, que je cite ici tout entier pour que le lecteur n'ait pas l'embarras d'aller à sa recherche :

« Revenons-en à notre enquête pour dire qu'à peine elle était ouverte, que Notre Seigneur Jésus-Christ, pour nos péchés et notre malheur, permit que le licencié Luis Ponce tombât malade de *modorra*. Il fut pris d'une forte fièvre en venant d'entendre la messe au monastère de San Francisco. S'étant mis au lit, il fut pendant quatre jours somnolent, sans avoir les idées bien nettes; la plus grande partie du jour et de la nuit se passait à dormir. Les médecins qui le soignaient, le licencié Pedro Lopez, le docteur Ojeda et un autre praticien que le malade avait amené de Castille, comprirent bien clairement cet état et furent tous d'avis qu'il se confessât et reçût les saints sacrements. Le licencié lui-même s'y soumit volontiers et, lorsqu'il eut accompli ce devoir avec la plus grande humilité et contrition, il fit son testament, par lequel il désignait pour le remplacer dans le gouvernement le licencié Marcos de Aguilar qu'il avait amené de l'île Española. ...Le testament fait et les affaires spirituelles étant en règle, le licencié rendit son âme à Dieu, le neuvième jour de sa maladie. »

Si le lecteur veut bien porter ses regards sur cette partie des récits de B. Diaz, il y verra les indignes accusations que les ennemis de la gloire de Cortès articulèrent contre son honneur et sa probité. Ils assurèrent que Ponce de Léon était mort empoisonné par ordre du conquistador. La calomnie rendit nécessaire un rapport officiel dans lequel les médecins déclarèrent que le licencié était mort de *fièvre maligne* [1], dénomination qui correspond assurément à l'une des formes des affections typhoïdes, de même que l'expression de *mal de modorra* (mal comateux) en rappelle parfaitement le symptôme dominant que les nosologistes ont désigné par le mot de « typhus ».

« Celui qui affirmait l'empoisonnement avec le plus d'instance, dit B. Diaz, c'était fray Tomas Ortiz, le prieur de quelques moines venus avec lui. Or, il mourut lui-même de *modorra* deux mois après, ainsi que d'autres frères de son ordre. » Le fils du successeur de Ponce de Leon meurt également de cette maladie.

Il résulte du court examen qui précède que la pneumonie et le typhus, qui sont encore aujourd'hui les causes les plus fréquentes de mort pour les Européens établis sur le haut plateau du Mexique, se développèrent parmi les Espagnols dès l'époque de leur première invasion avec Fernand Cortès. Et, quant au typhus, il est certain que celui qui règne actuellement sur l'Anahuac d'une manière endémique n'a trouvé aucun motif de s'éteindre

1. Voyez Herrera, décade III, liv. IX, ch. VIII.

ni dans le temps écoulé ni dans les modifications de races. S'il est vrai que quelques conditions locales d'encombrement ou de malpropreté ont pu quelquefois en aggraver l'importance, il est incontestable aussi qu'il lui a été donné de se perpétuer en tous lieux sur le plateau, indépendamment de ces circonstances aggravantes. Ce serait une occasion de reconnaître que ce typhus peut trouver en nous-mêmes ses raisons d'être, sous l'influence d'une météorologie spéciale, en dehors de toute action spécifique de nature infectieuse. On pourrait d'autant mieux le croire sur l'Anahuac, que les atteintes les plus graves y sont le résultat de fatigues avec insolation au milieu des campagnes les plus pures et les mieux aérées.

Il est au surplus une chose dont on ne peut manquer d'être frappé en lisant les détails de B. Diaz sur les innombrables combats que les conquistadores furent obligés de livrer : c'est qu'ils y recevaient fréquemment des blessures, et que sans avoir le plus souvent ni le loisir ni les moyens de les soigner, il leur fallait affronter les hasards de nouvelles rencontres et fournir le contingent de veilles et sentinelles. Cependant les suites graves paraissent en avoir été relativement rares. Il est permis de croire d'ailleurs que l'habileté des chirurgiens de l'expédition comptait pour peu de chose dans les causes de ce résultat. Notre auteur nous fait comprendre, en effet, que les blessés n'avaient pas souvent recours à leur intervention. « Lorsque la nuit séparait les combattants, dit-il, nous pansions nos blessures avec de l'huile. Un de nos camarades, appelé Juan Catalan, nous les traitait avec des signes de croix et des enchantements; elles guérissaient du reste promptement, ce qui m'est une occasion de redire que Notre Seigneur Jésus-Christ non-seulement nous faisait la grâce de soutenir notre courage, mais nous prodiguait chaque jour mille faveurs. C'est ainsi que, blessés et couverts de bandages, il nous fallait combattre du matin au soir; car si les blessés fussent restés en repos au quartier, il n'y aurait pas eu vingt hommes sains dans chaque attaque pour aller à l'ennemi. Nos alliés les Tlascaltèques, ayant vu comment notre homme nous traitait avec des signes de croix, s'en venaient aussi vers lui quand ils étaient atteints, et cela en si grand nombre, que notre rebouteur avait bien du mal à panser tout le monde (ch. CLI). » Quelque désir que l'on ait d'imiter B. Diaz dans sa foi robuste qui lui faisait reconnaître une intervention surnaturelle dans la guérison rapide des blessures dont lui et ses compagnons d'armes étaient couverts, on ne peut s'empêcher d'admirer de nos jours l'heureuse influence du climat pour la marche favorable des plaies en général. Ce que notre auteur nous apprend nous reporte donc assez loin vers le passé pour nous faire voir que les actions naturelles sont immuables; car ce qui agissait favorablement sur leurs blessures il y a trois cent cinquante ans nous procure encore aujourd'hui les mêmes résultats heureux dans le même pays. On ne saurait nier qu'il n'y ait plus de dignité à constater ainsi la constance de volonté d'un être surhumain dans les choses de la nature que de subordonner sa conduite capricieuse aux appels individuels faits à son intervention par tous les Juan Catalan de la terre.

Cette logique naturelle des phénomènes que nous nous sommes donné la mission d'étudier est encore apparue dans la propagation endémique constante sur l'Anahuac, depuis 1520 jusqu'à nos jours, du typhus et de la pleuro-pneumonie, pour prouver que les mêmes causes dans les conditions ambiantes ne sauraient jamais manquer de produire leurs effets les plus

essentiels sur des êtres de même espèce. S'il n'en a pas été de même des grandes épidémies qui non-seulement ont varié de nature depuis des siècles reculés jusqu'à nos jours, mais encore ont diminué sensiblement d'intensité, c'est que les conditions qui les produisent sont multiples et dépendent elles-mêmes de phénomènes inconnus qu'aucun lien immuable n'enchaîne. Ce qu'il y a d'intéressant pour nous à noter dans ces inconstances, c'est que les sujets appelés à en être victimes ont eux-mêmes une notable influence sur la plus ou moins grande force avec laquelle ils sont frappés; car nous voyons les grands *azahuatls* qui dévoraient autrefois les Aztèques avec tant de férocité, diminuer ou s'éteindre avec eux, en traitant avec plus de bénignité leurs successeurs ou en les épargnant d'une manière absolue.

Mais il est écrit que, n'importe sous quelle forme, l'humanité ne cessera jamais de souffrir. A la place de ces fléaux disparus et qui épargnèrent en d'autres temps les races européennes au Mexique, la fièvre jaune y sévit aujourd'hui, sinon sur le pays tout entier, du moins à ses portes et dans tous les lieux qui sont les liens les plus naturels de communication avec l'Ancien Monde. Il est aussi le plus sérieux obstacle aux libres rapports entre les habitants. Or, dans cet écrit, dont le but ne peut être une étude médicale purement professionnelle, il nous convient de mettre en lumière tout ce qui peut favoriser ou combattre le progrès et le mouvement des hommes. C'est à ce point de vue unique que les maladies ont mérité d'attirer notre attention d'une manière générale, et il nous a paru important surtout de faire voir l'originalité de leur influence dans les pays très-variablement nivelés. Au Mexique, en effet, quoique la nature ait favorisé les hommes de toutes les conditions climatériques capables de séduire par la variété et par le contraste, on ne s'arrête guère à la tentation d'en profiter qu'en se promettant d'agir avec la plus grande mesure. On n'ignore pas que des changements inconsidérés de niveaux y exposent la santé aux plus sérieux mécomptes et, de même que l'Européen choisit son temps pour aborder ce pays, les habitants de ses régions centrales ne traversent eux-mêmes qu'en tremblant les ports du golfe et n'y établissent leur séjour que pour des intérêts de la plus sérieuse gravité. Ces entraves au libre trafic sont un inconvénient dont j'ai déjà, dans ma préface, fait entrevoir toute la gravité. Je lui reconnais une telle importance que je n'hésite pas à y porter pour la seconde fois l'attention du lecteur. Franchir cent lieues *en plaine*, fût-ce du sud au nord, c'est changer à peine de conditions climatériques, et c'est cette circonstance qui établit l'unité hygiénique des nations dont les niveaux ne sont pas profondément troublés. Mais, dans les contrées montagneuses d'Amérique, faire dix lieues en certaines directions, pour changer de résidence, c'est se livrer aux hasards d'un acclimatement. Je veux bien admettre, si on le désire, que la tentative ne soit pas toujours dangereuse; mais c'est un devoir pour tout hygiéniste sérieux de livrer au moins le fait aux appréciations du praticien et de la statistique, en démontrant d'avance que le raisonnement permet d'en prédire la plupart des conséquences.

M'étendre davantage sur ce sujet, ce serait sortir des limites que cette courte étude a dû s'imposer. Je ne saurais oublier, en effet, que je l'écris à propos d'un commentaire à faire sur la chronique de Bernal Diaz et que je ne dois par conséquent m'appesantir que sur les idées que sa lecture suggère. Ces récits variés présenteraient cependant encore bien des points di-

gnes d'intéresser les personnes qui ont quelque goût à s'occuper des questions de médecine ou d'hygiène. Il en est un surtout qu'on me pardonnerait difficilement d'avoir passé sous silence; il a trait aux syphilitiques de la campagne de Fernand Cortès. Personne ne saurait m'en vouloir d'ailleurs d'avoir traité ce point délicat, puisque le Père jésuite Clavijero n'a pas dédaigné d'en faire le sujet d'un chapitre intéressant de son livre.

LES SYPHILITIQUES

DE LA CAMPAGNE DE FERNAND CORTÈS

Mes lecteurs n'auront pas oublié, sans doute, les discussions animées qui se sont élevées, à différentes époques, à propos de l'origine de la syphilis développée en Europe, et attirant, pour la première fois, l'attention vers la fin du quinzième siècle. Quelques savants, d'une compétence éclairée, ne doutèrent pas qu'elle ne vînt d'Amérique à la suite de Christophe Colomb, et ils prétendirent en avoir donné les preuves irrécusables. D'autres, non moins estimables, ne se contentèrent pas de nier cette origine américaine; ils entreprirent de prouver que la syphilis n'était nullement connue au Nouveau Monde lors de sa découverte par les Espagnols. Ces derniers auteurs n'allaient pas jusqu'à prétendre qu'il n'existait en Amérique aucune affection de nature vénérienne, mais que les maladies de ce type n'y affectaient que des caractères simples, sans altérer la constitution entière par un empoisonnement diathésique. A ce compte, ce que les Européens y auraient trouvé ne serait que l'analogue des affections de ce genre qu'on avait toujours observées en Europe, même avant l'invasion de la syphilis à la fin du quinzième siècle. J'avoue que la lecture attentive de la chronique de Bernal Diaz ne permet guère de conserver cette illusion. On y voit des conquistadores, partis sains de Cuba, présenter, trois ans après, des accidents tertiaires de nature syphilitique, sans qu'il paraisse possible d'admettre d'autre contact que celui de femmes indigènes. D'autres auteurs, le Père Bernardino de Sahagun surtout, ont d'ailleurs écrit des passages qui ne semblent pas permettre le doute sur l'existence de la syphilis constitutionnelle chez les Aztèques avant l'expédition de Cortès. Cet écrit a pour but de mettre le lecteur en mesure de se former une opinion définitive à ce sujet. Peut-être en retirera-t-il comme moi la conviction que, indépendamment de tout contact entre l'Europe et l'Amérique, la syphilis était connue dans le monde entier, aux dernières années du quinzième siècle, et, à plus forte raison, en 1519, époque de l'expédition de Fernand Cortès.

Cortès partit de Cuba, le 10 février 1519, avec onze navires chargés d'hommes et de provisions. Arrivé à l'île de Cozumel, il passa son armée en revue et, en ayant fait le dénombrement exact, il se trouva à la tête de cinq cent huit soldats, sans compter les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots,

au nombre de cent neuf[1]. Bernal Diaz, dans sa chronique, ne fait aucune mention des femmes qui accompagnaient l'expédition; de sorte qu'il sera nécessaire de nous livrer plus loin à des recherches, pour être exactement éclairés à ce sujet. Cortès poursuit sa marche en passant par Cozumel; touchant à l'île de la lagune de Terminos; séjournant à Tabasco, à Vera Cruz, à Cempoal; combattant à Tlascala, à Cholula, pour arriver enfin à Mexico le 8 novembre 1519, juste neuf mois après le départ de la Havane. Il importe à l'intérêt du sujet que nous allons traiter de faire observer que, dans ce long parcours, aucun contact n'a pu s'établir entre les hommes de l'expédition et des individus de race européenne qui fussent étrangers à l'armée expéditionnaire; car ces pays n'avaient pas encore eu de communication avec les habitants de l'Ancien Monde, si l'on en excepte les deux campagnes de Cordova et de Grijalva, qui touchèrent à peine les côtes, dans le cours des deux années précédentes, sans songer à y former le moindre établissement.

Quatre jours après l'arrivée de Cortès à Mexico, le célèbre conquérant demande et obtient l'autorisation de visiter le grand temple de cette capitale. C'est à propos de cette visite, restée célèbre dans les annales de la campagne, que Bernal Diaz nous dit les paroles significatives suivantes : « Nous nous mîmes à descendre aussitôt les degrés du temple. Or, comme il y en avait cent quatorze et que *quelques-uns* de nos soldats étaient malades de *bubas* ou de mauvaises humeurs, ils eurent mal aux cuisses en descendant[2]. »

Il est nécessaire de faire observer ici, avant d'aller plus loin, que cette expression de *bubas* fut celle qu'on adopta le plus généralement en Espagne, à la fin du quinzième siècle, pour désigner *l'ensemble* des accidents syphilitiques qui affligèrent si étrangement l'Europe à cette époque. Dans la croyance de B. Diaz, donc, plusieurs soldats de l'expédition étaient atteints de cette affreuse maladie. Ceux dont il parle actuellement, comme ayant éprouvé des douleurs aux cuisses par suite de la descente du temple, avaient probablement des bubons aux aines; car, si les douleurs avaient été rhumatoïdes, elles auraient pris généralement tout le membre et, en ce cas, Bernal Diaz aurait dit sans doute « jambes » au lieu de « cuisses », parce que ce dernier mot est moins dans les habitudes du langage. Selon toute probabilité donc, les hommes dont parle l'auteur de la chronique étaient porteurs de bubons qui ne gênaient pas les malades au point de rendre la marche ordinaire impossible, et qui ne devenaient douloureux d'une manière bien notable que dans les circonstances d'efforts exceptionnels, comme sont ceux de la montée et de la descente d'un escalier à marches trop nombreuses.

Nous ne trouvons dans Bernal Diaz aucun passage qui intéresse cette étude, jusqu'à une époque séparée de la précédente par un laps de temps considérable. Cortès a séjourné à Mexico neuf mois. Chassé de cette capitale au milieu des scènes de la *Nuit triste*, il a trouvé un refuge auprès de ses fidèles Tlascaltèques. Là, soucieux de la position qui lui est faite par les événements et méditant déjà les moyens de se venger de sa terrible défaite,

1. Voy. Bernal Diaz, p. 56 de ma traduction.
2. Page 250.

il veut, avant tout, savoir ce qui est advenu au port de la Vera Cruz pendant qu'il était soumis lui-même dans la capitale à de si rudes épreuves. Il écrit donc au commandant de cette place pour le prier de lui donner de ses nouvelles et de lui faire parvenir, si c'est possible, un renfort de combattants. Mais, malheureusement, il n'était pas au pouvoir de Pedro Caballero, commandant de Vera Cruz, de satisfaire bien convenablement Cortès en ce dernier point. Il avait peu de monde, et d'ailleurs presque tous ses hommes étaient malades. Il se décida cependant à faire un envoi à propos duquel nous lisons dans Bernal Diaz le passage suivant :

« Ce secours promis de la Villa Rica ne tarda pas en effet à arriver ; il consistait en quatre soldats et trois marins, en tout sept hommes, commandés par un certain Lencero, qui fut plus tard le propriétaire de l'auberge qui porte son nom. Lorsqu'ils arrivèrent à Tlascala, comme ils étaient maigres et malades, nous en faisions l'objet de nos railleries, nous moquant d'eux et les appelant « le grand renfort de Lencero ». Sur sept soldats, cinq étaient atteints de *bubas* et les deux autres enflés du ventre [1]. »

Comme Bernal Diaz ne donne aucune autre explication sur les hommes qui se trouvent désignés à notre attention dans ce passage, nous n'en dirons pas, ici du moins, un mot de plus. Mais, en suivant l'ordre des pages de l'auteur, nous arrivons au cas le plus curieux que sa chronique ait offert à nos méditations.

Nous sommes au moment où Cortès, complétement relevé de ses malheurs passagers, est devenu maître de Mexico après un siége formidable. S'occupant alors de faire rayonner au loin son autorité dans tout l'empire mexicain et même au delà de ses limites, il expédie ses capitaines pour conquérir les pays qui résistent encore. C'est à cette période des événements de la conquête que se rattachent les faits à propos desquels je prie le lecteur de porter son attention à la page 645 de Bernal Diaz et de lire toute la campagne de Rodrigo Rangel, cet infortuné capitaine « toujours malade, affligé de grandes douleurs de *bubas*, très-défait, avec de longues jambes amaigries, couvert d'ulcères, la tête et le corps criblés de plaies. » Qu'on le suive dans sa double campagne des Zapotèques et de Chiapa pour l'entendre « pousser des cris de douleur à cause de ses *bubas*, » soupirer à chaque pas et aspirer au départ pour Guazacualco, « dans l'espoir que la chaleur de ce bourg serait favorable à la guérison de son mal ». Suivez-le encore dans ses mésaventures sur le sol marécageux de Cimatan ; vous l'entendrez toujours se plaindre de sa tête et vous dire « qu'il ne dort ni jour ni nuit ». Le malheureux revient enfin de sa triste campagne, après vous avoir montré ce que peuvent les efforts d'un guerrier syphilitique aux prises avec les douloureuses conséquences de son mal.

Le cas de Rangel se présente en effet avec les signes les plus manifestes d'une constitution profondément altérée par la syphilis. Sa tête est couverte de tumeurs gommeuses ulcérées ; il en existe aussi dans d'autres parties du corps et le malade est en proie aux douleurs ostéocopes les plus vives. Limitons-nous, pour le moment, à inscrire ici ces premières données.

Nous arrivons maintenant à la regrettable époque où Cortès, en route pour sa campagne de Honduras, est arrivé à Guazacualco d'où il expédie à Mexico Salazar et Chirinos porteurs de pouvoirs éventuels pour se substituer à l'autorité de ceux qu'il avait laissés dans la capitale avec la mission

1. Page 379.

de gouverner à sa place la Nouvelle-Espagne. Bernal Diaz dit simplement à ce propos les paroles suivantes, qui sont pour nous des plus significatives :

« Ils partirent donc pour Mexico, emmenant avec eux Hernan Lopez de Avila, affligé de fortes douleurs et tout perclus de *bubas*[1]. »

C'est désigner de la manière la plus manifeste des accidents tertiaires de syphilis avec douleurs ostéocopes et souffrances rhumatoïdes permanentes. Ce sujet fut du reste plus heureux que bien d'autres camarades d'infortune ; car le chroniqueur nous dit plus loin :

« Hernan Lopez de Avila, dépositaire de biens de défunts, s'en retourna riche en Castille[2]. »

On peut conclure de ce second passage qu'il avait eu l'heureuse chance de se rétablir des souffrances dont il était question en premier lieu. Tel ne fut pas le cas du malheureux Rangel, qui, d'après Bernal Diaz, mourut des suites de ses *bubas*, car nous lisons à la fin de sa chronique :

« Rodrigo Rangel, personnage marquant, sérieusement perclus de *bubas*, ne fit jamais la guerre de manière à mériter qu'on en fasse mention. Il mourut de ses douleurs[3]. »

A l'époque où le Factor et le Veedor, abusant de la confiance de Cortès, s'étaient violemment emparés du gouvernement de la Nouvelle-Espagne pendant que leur chef se trouvait à Honduras, nous voyons un des capitaines conquérants mis en évidence par Bernal Diaz dans les termes qui suivent :

« Quant aux Indiens, on avait pris l'habitude de ne plus faire aucun cas d'eux : aussi ceux du *peñol* de Coatlan faisaient-ils de fréquentes sorties sur le quartier de Chirinos à qui ils tuèrent plusieurs soldats en en blessant un grand nombre d'autres. Ce voyant, le Factor prit le parti d'envoyer à côté de Chirinos un des capitaines de Cortès, Andrès de Monjaraz, qui était devenu son ami. Malheureusement ce Monjaraz se trouvait en ce moment perclus de *bubas* et tout à fait incapable de rien entreprendre d'utile[4]. »

A la fin de sa chronique, le même auteur, dans le passage fort curieux où il fait les portraits des principaux chefs de l'expédition, s'exprime de la manière suivante :

« Andrès de Monjaraz fut capitaine au siége de Mexico ; il était d'une bonne stature et d'un visage gai, avec une barbe presque noire. Il causait bien ; mais il fut presque toujours malade de *bubas* et c'est pour cela qu'il ne fit pas grand'chose qu'on puisse raconter. Si j'en fais ici mention, c'est pour qu'on sache qu'il était capitaine. Il avait trente ans quand nous partîmes. Il mourut des suites de ses *bubas*[5]. »

Nous allons voir maintenant le cas le plus obscur, mais aussi le plus intéressant : il s'agit de don Geronimo de Aguilar, le célèbre interprète de la campagne. Il importe beaucoup de noter ici les circonstances qui précédèrent son engagement dans les rangs des compagnons d'armes de Cortès. Parti d'Espagne à une époque difficile à préciser, il était allé d'abord se fixer en Terre-Ferme. Les événements l'en firent sortir en compagnie de douze compatriotes avec lesquels il fit voile pour se rendre à la Jamaïque. Poussés par des courants et par les vents contraires, ils furent jetés sur

1. Page 670. — 2. Page 817. — 3. Page 817. — 4. Page 716. — 5. Page 830.

les côtes alors inconnues du Yucatan où ils se perdirent. Parvenus à terre après avoir couru les plus grands dangers pour leur vie, ils furent saisis par les naturels qui les firent tous périr, à l'exception de deux, Gonzalo Guerrero et Geronimo de Aguilar, dont il est actuellement question. Il allait être sacrifié aux idoles, lorsqu'il parvint à s'échapper et à se réfugier chez un cacique qui se prit de pitié pour lui et le couvrit de sa protection en le faisant son esclave. Il sut s'attirer l'affection de son maître dans l'humble condition où il se trouvait réduit. C'est le moment de dire qu'Aguilar avait fait ses études de théologie en Espagne et était ordonné diacre. Ses vœux de chasteté avaient donc été déjà prononcés. Outre le respect dont il était animé pour cette situation particulière, le naufragé, s'étant vu sur le point d'être sacrifié aux affreuses divinités du pays, adressa de ferventes prières à la Vierge Marie, s'engageant de nouveau à ne jamais s'approcher d'une femme infidèle, dans le but d'obtenir, par la faveur de cette céleste protection, le bonheur de se voir un jour en liberté.

Il remplissait scrupuleusement cette promesse avec toutes les conséquences qui en découlaient naturellement. Sa continence et sa réserve avaient attiré l'attention de son maître. Soit gaieté de caractère, soit désir de le mettre à l'épreuve pour le mieux connaître, celui-ci s'ingéniait à renouveler sans cesse autour du pauvre Aguilar les occasions qui auraient pu le séduire. Mais ce fut toujours en vain. Agacé de cette résistance, le cacique prétendit la soumettre à une épreuve plus scabreuse que toutes les précédentes. C'est l'historien Herrera qui nous a rendu compte de cette tentative. Cet écrivain, qui met ordinairement dans ses détails historiques une retenue exemplaire, s'est légèrement écarté de ses habitudes en nous racontant à ce propos l'aventure égrillarde qui va suivre.

Nous traduisons textuellement cet auteur (décade II, livre IV, chap. VIII):

« Le cacique, voyant qu'il vivait si chastement, toujours les yeux baissés devant les femmes, s'efforça bien souvent de le faire succomber à la tentation. Il espérait surtout y réussir une nuit qu'il l'envoya à la pêche accompagné d'une très-belle Indienne, âgée seulement de quatorze ans, à laquelle le maître avait suggéré les moyens de provocation dont elle devait faire usage auprès d'Aguilar. Il lui fournit un hamac qui devait servir à les faire reposer ensemble. Arrivés à la côte, en attendant les approches du jour, qui étaient l'heure propice à la pêche, l'Indienne suspendit son hamac aux branches de deux arbres, s'y coucha et appela Aguilar pour qu'ils s'y reposassent de compagnie. Mais il poussa la modestie jusqu'à s'étendre sur le sable au bord de l'eau, à peu de distance d'un foyer qu'il avait allumé. L'Indienne tantôt l'agaçait en l'appelant, tantôt l'accusait de n'être point un homme, puisqu'il préférait le froid de la nuit à la douceur de se réchauffer près d'elle. Il faut avouer qu'il éprouva plusieurs moments d'hésitation, mais enfin il s'arrêta à la résolution de se vaincre et de remplir la promesse qu'il avait faite au bon Dieu, c'est-à-dire qu'il ne s'approcherait point d'une femme infidèle, afin d'obtenir sa délivrance en récompense de sa vertu. La pêche étant terminée, il revint auprès de son maître.... »

Ce que ce souvenir a de vraiment intéressant pour nous, c'est que nous nous trouvons en présence d'un homme bien pur jusque-là de toute souillure. Il n'apporte pas en lui le germe de cette cruelle maladie qui, depuis un très-petit nombre d'années, avait éveillé l'attention et excité l'horreur dans presque toute l'Europe. Ce fut à Cozumel qu'Aguilar s'unit au corps expéditionnaire de Fernand Cortès après une captivité de huit années. passa avec lui à Tabasco, à Sacrificios, à Cempoal, à Tlascala, et ne se sépara de son chef dans aucun des faits mémorables de cette extraordinaire campagne. C'est dans ce pays conquis qu'il termina ses jours, en 1524, sans

être revenu dans sa patrie. Singulière destinée de cet homme d'abord si vertueux! d'après Bernal Diaz, sans qu'aucun détail préalable eût pu faire soupçonner cette fin, le malheureux Aguilar mourut de la syphilis parvenue à ses accidents tertiaires; car le chroniqueur nous dit ces simples paroles : *Murió tullido de bubas;* « il mourut perclus de syphilis. » Où prit-il ce mal? Fut-ce au contact d'une femme espagnole ou d'une Indienne? Rien absolument ne peut dissiper le doute à ce sujet. Il ne se maria pas assurément, puisque son état de diacre s'opposait à une union légitime. La connaissance qu'il eut de la langue aztèque, sinon au début, du moins peu après son arrivée au sein du pays, rendait ses communications et ses choix très-faciles parmi les femmes indigènes. Il est présumable que ce fut dans son commerce avec les personnes de cette race qu'il puisa les germes de la maladie dont il fut victime.

Un homonyme du précédent, don Marcos de Aguilar, fut désigné par le licencié don Luis Ponce de Leon, à son lit de mort, comme gouverneur général de la Nouvelle-Espagne et chargé de poursuivre l'enquête ouverte sur la conduite antérieure de Cortès. La pensée de mettre Aguilar à la tête du gouvernement ne fut approuvée d'abord que par un bien petit nombre de personnes. Le corps municipal de Mexico s'y montra surtout notablement contraire. Voici en quels termes Bernal Diaz en a parlé :

« Il y avait un autre genre d'opposition de la part du corps municipal, qui prétendait que Luis Ponce n'avait pu ordonner dans son testament que le licencié Aguilar s'emparât seul du pouvoir, d'abord parce qu'il était vieux, caduc, perclus de *bubas*, et de peu d'autorité[1].... »

Quelques pages plus loin, le chroniqueur écrit :

« Tandis que Marcos de Aguilar avait en mains les rênes du gouvernement, il était souffrant, étique et malade de *bubas*. Les médecins avaient ordonné qu'il se nourrît du sein d'une femme de Castille et ne prît que du lait de chèvre avec lequel il se soutint près de huit mois. Il finit par succomber à son affection habituelle, compliquée de fièvre[2]. »

Ce cas obscur n'appartient pas à l'armée de Cortès. Marcos de Aguilar était en effet venu récemment de l'île de Saint-Domingue, en compagnie du licencié Ponce de Leon, quelque temps après la prise de Mexico et l'expédition de Honduras. Si j'en parle ici, c'est pour ne rien omettre de ce que Bernal Diaz a dit au sujet de la maladie dont nous nous occupons. Le cas de Marcos de Aguilar est d'ailleurs à inscrire parmi ceux qui ont pris très-ostensiblement leur origine en des pays étrangers au Mexique.

Bernal Diaz nous fait encore les révélations suivantes dont on peut regretter la trop grande concision :

« Francisco de Orozco, également malade de *bubas*, était très-souffrant. Il avait été soldat en Italie et il commanda quelque temps à Tepeaca pendant que nous faisions le siége de Mexico. J'ignore ce qu'il est devenu et où il est mort[3]. »

« Un bon soldat, appelé Juan del Puerto ; mourut perclus de *bubas*[4]. »

« Un jeune homme du nom de Maldonado, natif de Medellin ; fut malade de *bubas*. J'ignore s'il est mort de mort naturelle[5]. »

Tels sont les noms et les cas — quelques-uns vaguement spécifiés — qu'il est possible de relever dans le livre de Bernal Diaz. Si ce n'est pas assez

1. Page 745. — 2. Page 752. — 3. Page 817. — 4. Page 818. — 5. Page 821.

pour satisfaire absolument la science et dissiper tous les doutes, ils suffisent du moins à exciter vivement la curiosité du lecteur. Le desideratum certainement le plus regrettable se rapporte à l'impossibilité où l'on est de déterminer exactement, pour chacun des cas, le lieu d'origine de l'infection d'abord, et ensuite la nationalité des femmes qui en ont été le point de départ. Au sujet du premier de ces doutes, je ferai les réflexions suivantes, sans témoigner d'aucune prétention à l'exactitude rigoureuse. Les *quelques* soldats que Bernal Diaz nous dit avoir souffert des « cuisses » en descendant du grand temple de Huichilobos étaient sans doute porteurs de bubons aux aines. Or, ils étaient partis de Cuba neuf mois auparavant. Cela me paraîtrait un délai bien considérable pour assigner à cette île le point de départ de pareils symptômes. Quant à en avoir pris le germe en route — chose qui paraîtrait plus admissible — le doute se présenterait encore sur le fait de savoir si la maladie provenait du contact avec une femme européenne ou avec une femme indigène. Laissant l'explication de ce mystère pour tout à l'heure, nous nous trouvons en présence d'une autre incertitude: le mal n'aurait-il pu provenir en route, pour des soldats antérieurement sains, de la fréquentation de femmes indigènes successivement contaminées par les nouveaux venus? Bernal Diaz ne nous met nullement en mesure d'éclaircir ce dernier point, et je me vois forcé d'y laisser planer le doute, sans aucune prétention à y porter la lumière.

Quant au fait de s'être infectés en route même, au moyen de femmes espagnoles malades avant le départ, je crois pouvoir affirmer que cela ne s'est nullement produit dans les premiers temps de la campagne; car je ne pense pas qu'il ait été embarqué par Cortès d'autres femmes qu'un fort petit nombre qui accompagnèrent leurs maris, et dont il devient facile de donner les noms en s'éclairant, en dehors de Bernal Diaz, de l'autorité de quelques historiens; car notre chroniqueur, qui a été si minutieux pour tous les détails concernant le personnel de l'expédition, ne fait absolument aucune mention des femmes qui partirent. C'est à peine si, dans le courant de son récit, il nomme trois ou quatre compagnons d'armes à propos desquels il ajoute: « Ce fut le mari d'une *telle* dame. » Du reste, un passage de lui dit clairement qu'il n'y avait point de femmes de Castille dans la Nouvelle-Espagne, avant la prise de Mexico, en dehors de quelques-unes, en petit nombre, qui avaient assisté au siége de cette capitale. Que le lecteur veuille bien porter les yeux sur ce qu'il écrit à propos d'un banquet scandaleux qui eut lieu pour fêter la prise définitive de cette ville:

« On enleva enfin les tables, et les dames qui se trouvaient là commencèrent à danser avec des cavaliers chargés de leurs armes; c'était à pouffer de rire. Elles étaient en petit nombre; *il n'y en avait du reste pas d'autres ni dans tout le camp ni dans toute la Nouvelle-Espagne.* Je ne dirai pas leurs noms et je ne parlerai point des critiques qui s'en firent le lendemain[1]. »

Cette réserve de Bernal Diaz n'a pas été imitée par d'autres historiens qui ont trouvé des raisons plus respectables pour honorer ces dames d'un souvenir et faire oublier la peccadille que notre auteur fait peser sur elles. Herrera, en effet, nous a dit à propos des combats célèbres du siége de Mexico:

« Beatriz de Palacios, qui était mulâtresse, fut d'un grand secours lorsque Cortès fut chassé de Mexico aussi bien que pendant le siége qui suivit. Elle était mariée avec

1. Page 537.

un soldat nommé Pedro de Escobar. Elle mit une telle ardeur à servir son mari et les hommes de sa compagnie que, le voyant fatigué des combats qu'il soutenait pendant le jour, elle montait la garde pendant la nuit et faisait sentinelle à sa place avec le plus grand zèle. Après cela elle déposait les armes et, s'en allant aux champs cueillir des blettes, elle revenait les faire cuire pour les servir à son mari et à ses camarades. Elle pansait les blessés, sellait les chevaux et faisait mille autres choses aussi bien que le meilleur soldat. Ce fut elle qui, en compagnie de quelques autres, soigna Cortès et ses compagnons d'armes de leurs blessures lorsqu'ils arrivèrent maltraités à Tlascala, prenant soin, en même temps, de leur confectionner des vêtements avec l'étoffe du pays. Toutes ensemble, du reste, répondirent à Cortès, qui les invitait à rester à Tlascala pour se reposer de leurs fatigues : que des femmes castillanes se déshonoreraient en laissant leurs maris aller affronter seuls les périls de la campagne ; qu'elles étaient résolues à mourir partout avec eux. Celles qui parlaient ainsi étaient : Beatriz de Palacios, Maria de Estrada, Juana Martin, Isabel Rodriguez, la femme d'Alonso Valiente, et quelques autres[1]. »

De son côté, Clavijero rapporte ce qui suit dans son livre de la *Conquête du Mexique* :

« Ces assauts devinrent fameux par la valeur qu'y déployèrent quelques femmes espagnoles qui avaient accompagné volontairement leurs maris à la guerre et qui, aguerries par les fatigues qu'elles eurent à supporter et par les exemples de courage dont elles étaient témoins, s'étaient converties en véritables soldats. Elles montaient la garde, marchaient à côté de leurs maris, cuirassées de coton, avec épée et rondache, et se précipitaient résolûment au milieu des troupes ennemies, augmentant ainsi, malgré leur sexe, le nombre des assiégeants. Ces femmes s'appelaient : Maria de Estrada, Beatriz Bermudez de Velasco, Juana Martin, Isabel Rodriguez et Beatriz Palacios[2]. »

Voilà donc des dames certainement dignes d'éloges. A côté des qualités incontestables dont on vient de lire la peinture, y aurait-il des raisons pour soupçonner des taches qui seraient en rapport avec ce que pourrait faire supposer la scène scandaleuse décrite par Bernal Diaz? Ferons-nous à ces dames l'injure de les regarder comme un élément possible de propagation infectieuse parmi leurs compatriotes?

Outre que la réputation acquise plus tard par ces honorables Espagnoles serait en contradiction avec une pareille pensée, nous limitant ici à faire du réalisme pur, nous affirmerons qu'aucun de leurs maris ne figure dans la liste des infectés de Bernal Diaz[3].

Avec toutes ces données, nous pouvons asseoir, je crois, une première affirmation : c'est que, depuis le départ de Cuba (10 février 1519) jusqu'à la prise de México (13 août 1521), les soldats de Cortès ne se sont point trouvés en contact avec des femmes espagnoles susceptibles d'être regardées pour eux comme un élément d'infection syphilitique. Il est vrai qu'il était venu des femmes avec Narvaez, mais la plupart ou peut-être toutes avaient péri à Tustepeque sous le fer des Mexicains[4].

D'ailleurs, revenons-en à l'affirmation de Bernal Diaz, qui, dans le passage précédemment cité, prétend qu'il n'y avait point, « ni dans le camp ni dans tout le pays, » d'autres femmes espagnoles que celles dont il vient de parler.

Les soldats de l'expédition de Cortès ont-ils donc été infectés au Mexique

1. Herrera, décade III, pages 39 et 40. — 2. Clavijero, édition mexicaine, page 204.
3. Don Manuel Orozco y Berra, dans son article « Conquistadores », donne la liste des femmes de l'expédition de Cortès. Voyez à la fin de cette liste, page 891.
4. Page 565.

même, ou sont-ils partis malades de Cuba? Le fait de l'infection sur place n'est pas douteux pour Geronimo de Aguilar, ainsi que nous l'avons fait ressortir précédemment. Quant à Rangel, Lopez de Avila et Andrès de Monjaraz, Bernal Diaz nous en parle au moment du départ de Cuba sans faire soupçonner aucunement qu'ils fussent entachés de maladie; ce qui me paraît signifier qu'ils étaient bien portants, *du moins en apparence*[1].

La question se trouve réduite à rechercher par d'autres moyens si la syphilis existait au Mexique avant l'arrivée des Espagnols, puisque par eux-mêmes ils ne peuvent point servir à dévoiler ce mystère. J'avouerais qu'en dehors de leurs souffrances et des circonstances qui s'y rattachent, on ne trouverait nulle part les traces d'aucun souvenir capable de dissiper ce nouveau doute, si l'on n'avait à citer deux passages bien curieux du P. Sahagun, qui feraient fortement supposer l'existence de la syphilis parmi les Aztèques avant l'invasion de leur pays par les Européens. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de passages du même auteur et d'autres écrivains, contenant des assertions au sujet de ce mal, mais que deux endroits surtout du P. Sahagun me paraissent propres à entraîner les convictions du lecteur. Je n'ignore pas du reste que Gomara, dans la première partie de sa *Chronique générale des Indes* et dans son Introduction, au paragraphe qui a pour titre : « Les *bubas* sont venues des Indes », prétend que *tous* les Indiens de l'île *Española* sont atteints de *bubas*. Il ressasse alors la vieille et absurde histoire des Espagnols qui reviennent de cette île avec Colomb et apportent le mal en Espagne d'abord et en Italie ensuite, où les soldats français de Charles VIII auraient eu occasion d'en être infectés à la suite de cet arrivage. La chronologie a fait depuis longtemps justice de cette assertion sans valeur. Le témoignage de Gomara à ce sujet n'a absolument aucun intérêt. Il n'est que l'écho de ce qui se disait de son temps en Espagne, à Séville surtout, ainsi que le démontrent les écrits du médecin Diaz de Islas, par la lecture desquels Astruc se laissa abuser. Il y a cependant un passage de Gomara qui mérite attention à ce sujet, mais cet intérêt, comme l'on va voir, est absolument étranger à son propre dire. Dans la deuxième partie de sa *Chronique générale des Indes*, en effet, cet auteur, après avoir raconté que l'expédition de Narvaez, en 1520, fut l'occasion de la propagation de la variole au Mexique, s'écrie dans un accès d'humanité douteuse : « Il me paraît donc que, de la sorte, les Indiens payèrent bien cher les *bubas* qu'ils avaient communiquées aux Espagnols, *ainsi que je l'ai dit dans un autre chapitre* ». Ces dernières paroles se rapportent à ce qui a déjà été dit des Indiens des Antilles, et ne regardent nullement les Indiens du Mexique. Mais voici comment ce passage acquiert une réelle valeur.

Il existe une très-curieuse édition mexicaine de Gomara faite dans les circonstances suivantes. Cet écrit de l'auteur espagnol fut traduit en langue nahuatl, aussitôt après son apparition, par un Indien lettré nommé Chimalpain, qui modifia certains passages et en démentit certains autres, de façon à laisser croire que ce qu'il écrit indique des faits qui sont tous, à sa connaissance, très-dignes de crédit. A tout cela s'ajoutent les commentaires de l'éditeur érudit Bustamante qui présenta l'édition de Gomara à la fois comme œuvre originale de cet auteur espagnol et comme traduction de Chimalpain.

1. Voir les pages 47 et 52. Rangel y apparaît si bien portant que Cortès le désigne pour son *camarero*, emploi qui devait le rapprocher constamment de sa personne.

Or, dans le point qui nous intéresse, l'œuvre de Gomara ainsi modifiée et commentée dit : « Il me paraît donc que, de la sorte, les Indiens payèrent bien chèr les *bubas* qu'ils avaient communiquées aux Espagnols. » Chimalpain supprime : « ainsi que je l'ai dit dans un autre chapitre », membre de phrase qui s'applique aux Indiens des Antilles. L'auteur aztèque contemporain de la conquête paraît donc accepter aussi comme vraie cette imputation de Gomara en ce qui regarde son propre pays. D'autant plus que l'éditeur Bustamante ajoute, en renvoi, ce singulier commentaire qui confirme la même pensée : « L'avantage a été pour les Indiens dans cet échange. Combien d'Européens sont morts, en effet, de syphilis depuis l'année 1492! » La conviction de l'existence du mal dans les îles comme sur le continent américain avant l'arrivée des Espagnols existait par conséquent dans l'esprit de l'auteur aztèque qui avait pu en juger par son observation personnelle.

Mais à cela on peut objecter que de pareilles convictions ne disent qu'une chose : c'est qu'une affection de nature vénérienne existait chez les indigènes américains avant la conquête; mais rien ne prouve que cette maladie fût réellement constituée par les symptômes diathésiques et les phénomènes, dits tertiaires de nos jours, qui caractérisent la syphilis. Or, nous allons voir que les témoignages de l'existence d'une affection simplement vénérienne chez les Américains sont réellement très-nombreux. Je ne parlerai pas d'Oviedo, qui cependant avait vu lui-même, mais dont l'observation se rapporte aux Antilles particulièrement. Je ne veux m'occuper que de ce qui regarde le Mexique, parce que Bernal Diaz parle de conquistadores malades de *bubas* et que c'est sur eux que doit porter notre étude.

C'est à leur propos, comme je l'ai déjà dit, que la question se trouve réduite à découvrir si la vraie syphilis existait au Mexique avant qu'ils y fussent arrivés. Le premier passage important du P. Sahagun à ce sujet dit ce qui suit (livre I[er], chapitre XIV, de son *Historia general de las cosas de Nueva España*), à propos de la description des fêtes qui étaient célébrées dans le courant de l'année pour honorer les nombreuses divinités aztèques :

« On appelait ce dieu Macuilxochitl; c'était la divinité du feu, et le dieu de prédilection des gens qui habitaient les maisons des grands seigneurs et les palais des princes. On faisait chaque année en son honneur une grande fête appelée *Xochithuitl*, qui était inscrite parmi les fêtes mobiles dont je parle dans le quatrième livre qui traite de l'art divinatoire. Pendant les quatre derniers jours qui précédaient cette fête, tous ceux qui devaient prendre part à sa célébration, les hommes aussi bien que les femmes, observaient un jeûne rigoureux et, *si, dum duraret tempus jejunii, homo quidam cum muliere fornicaretur, aut cum homine mulier, dicebant jejunium contaminatum esse, et ab isto Deus irascens morbis pudendorum talia facientes castigabat, ut sunt hæmorrhoides, penis putritudo, furunculi, in inguinibus abcessus*, etc.[1] ; — car on croyait que ces maladies étaient le châtiment infligé par ce dieu pour les raisons que je viens de dire. Aussi lui faisait-on des vœux et des promesses pour qu'il apaisât ces souffrances et cessât d'en affliger les hommes. »

D'autres passages du même auteur, sans avoir autant d'importance, confirment le fait de la manière la plus claire.

Ainsi, à l'appendice du livre II, page 196, Sahagun, traitant des divers amusements auxquels les Aztèques se livraient à propos de la célébration d'une fête religieuse dédiée au dieu de la guerre, dit qu'on s'y déguisait en

[1] Cet *et cætera* paraît indiquer qu'il y avait encore d'autres souffrances de même provenance.

personnages variés et que, entre autres caprices, on avait celui de simuler les souffrances des lépreux et des vénériens (*tambien tomaban personages de enfermos, como son los leprosos y bubosos*).

Au livre III, chapitre II, le même auteur, parlant des attributs du dieu Tezcatlipuca, nous apprend que cette divinité donnait aux vivants pauvreté, misère et des maladies contagieuses ou incurables : lèpre, *bubas*, goutte, gale, autant de maux que ce dieu envoyait aux hommes lorsqu'il se fâchait contre ceux qui enfreignaient les vœux et les pénitences dont ils s'étaient fait une obligation, ou qu'on se livrait à des actes conjugaux dans les jours de jeûne.

Un des passages les plus curieux du livre de Sahagun sur le sujet qui nous occupe se trouve à l'appendice du livre III, chapitre II. L'auteur nous parle des croyances des Aztèques sur les peines et les récompenses d'une autre vie, et il nous dit à ce propos que le vrai ciel ne pouvait être accessible aux vénériens après leur mort. Ils étaient obligés de s'arrêter à un paradis intermédiaire, appelé « terrestre ». Voici les paroles de Sahagun à ce sujet : « Ceux qui vont en ce paradis sont les gens tués par la foudre ou noyés, les lépreux, les vénériens, les galeux, les goutteux et les hydropiques » (*y los que van allá son los que matan los rayos, ó se ahogan en el agua, y los leprosos, bubosos, sarnosos, gotosos é hidropicos*).

Au livre IV, chapitre II, Sahagun, énumérant les signes adverses ou propices sous lesquels on venait au monde, nous dit que le signe appelé *Chicomexuchitl* était un signe de malheur, que presque toutes les femmes qui y naissaient devenaient brodeuses, « lesquelles étaient presque toujours malades de leur corps par le fait seul d'être nées sous ce signe, d'où il leur venait gale, mal vénérien et autres maladies contagieuses ».

Pour couronner dignement cette revue puisée dans l'ouvrage de Sahagun, citons un passage du livre important de Juan de Torquemada sur l'histoire et les mœurs des anciens Mexicains. Parlant des nombreuses chapelles qui étaient édifiées dans le préau du grand temple de Mexico, il dit : « Il y avait un autre édifice appelé *Netlatiloyan*, qui veut dire « où l'on se « cache. » C'était un refuge de lépreux. Le dieu s'appelait *Nanahuatl*, c'est-à-dire *Buba*. On lui sacrifiait des gens atteints de cette maladie [1]. »

Il ressort clairement de la première de ces citations, corroborée par les suivantes, qu'il y avait au Mexique, avant l'arrivée des Espagnols, des phénomènes pathologiques simplement vénériens ou formellement syphilitiques, se caractérisant par la gonorrhée, peut-être le chancre, peut-être des tumeurs indurées, mais à coup sûr le bubon inguinal, dur ou suppuré, sans qu'on puisse affirmer encore s'il était syphilitique ou purement vénérien. Rien n'indique dans ces passages le degré de gravité des symptômes quant à l'infection générale. Mais voici, à quelques pages plus loin, dans l'ouvrage du P. Sahagun, un éclaircissement nouveau et de la plus haute importance. Cet auteur, énumérant les remèdes dont les Aztèques faisaient usage contre les différentes maladies auxquelles ils étaient sujets, s'exprime de la manière suivante :

« La maladie des *bubas* se traite en buvant une décoction de la plante appelée *tletlemoitl*, en prenant en même temps quelques bains, et en saupoudrant les parties

1. « Habia otro edificio, llamado Netlatiloyan, que quiere decir : donde se asconden. Era lugar de leprosos y su dios se llamaba Nanahuatl (Buba). A estos los sacrificaban algunos de esta enfermedad. » (Livre VIII, chap. XIV, p. 152 du tome II.)

malades avec la plante pulvérisée appelée *tlaquequetzal* ou même un peu de limaille de cuivre. Ces *bubas* sont de deux sortes : les unes, très-sordides, portent le nom de *tlacaconanaoatl;* les autres, qui sont moins repoussantes, s'appellent *tecpilnanaoatl* et quelquefois *puchonanaoatl*[1]. Celles-ci font éprouver de grandes douleurs; elles rendent perclus des pieds et des mains et s'enracinent dans les os. Lorsqu'elles feront explosion au dehors, le malade prendra de la bouillie de maïs mêlée d'une graine appelée *michivauhtli*, ou bien la décoction de racine de *quauhtepatli*, quatre ou cinq fois par jour, en ayant soin de prendre quelques bains. Si le malade devient perclus, il boira la décoction de racine de *tlatlapanaltic* et se fera appliquer une saignée Ces remèdes seront même mis en usage pour l'autre sorte de *bubas* dont j'ai déjà parlé[2]. »

Que pourrait-on désirer de plus après la lecture de ce curieux passage? Qu'y manque-t-il, en effet, pour désigner non-seulement la syphilis avec les différents groupes de symptômes qui caractérisent son évolution protéiforme, mais encore la connaissance parfaite que les Aztèques paraissaient avoir de la solidarité de ces divers accidents? Il est certes bien surprenant de voir régner parmi eux la conviction que les ulcères et autres signes extérieurs étaient de même nature que les douleurs et les déformations osseuses. Le savaient-ils par eux-mêmes ou l'avaient-ils appris par les Espagnols?

Sahagun est arrivé au Mexique en 1529, huit ans par conséquent après la prise de Mexico. C'était trop peu de temps pour que les Indiens se fussent déjà espagnolisés. Ils avaient encore leur langage propre sans altération d'aucune sorte. S'ils eussent porté l'attention pour la première fois sur les symptômes syphilitiques comme résultant d'une maladie récemment importée, ils eussent probablement adopté les termes qui la désignaient en espagnol, du moins pour en faire les radicaux des mots nouveaux qu'ils auraient employés. Ils eussent aussi, en ce cas, adopté les pratiques curatives des étrangers, sans chercher les moyens de guérison dans des plantes indigènes dant ils n'auraient pas eu le temps encore de connaître les propriétés dans l'espèce.

On me fera observer peut-être que ce que je viens de dire serait incontestable si Sahagun avait écrit sous l'inspiration des premiers jours qui suivirent son arrivée dans le pays. Mais il n'en a pas été ainsi. L'estimable franciscain composa son livre en langue nahuatl, ce qui suppose un séjour d'au moins vingt années et nous conduit à trente ans après la conquête. Ce laps de temps aurait été bien suffisant pour que les Indiens se fussent familiarisés avec les habitudes des conquistadores, et pour qu'ils envisageassent comme inhérentes à leur propre nature les maladies que le vainqueur leur aurait apportées.

Je réponds que ces observations sont des plus raisonnables; mais ce qui le serait beaucoup moins ce serait d'attribuer aux Aztèques d'alors le soin particulier d'inventer des appellations nouvelles et d'approprier aux

1. Nous ne devons pas omettre de donner la signification véritable de ces dénominations en langue nahuatl. Il ne faut pas en effet que la pensée du lecteur puisse s'égarer à croire qu'elles renferment un intérêt quelconque relatif à l'origine ou à la provenance du mal. Ces trois mots sont composés d'abord d'un terme générique, *nanaoatl*, qui veut dire « lèpre » ou « mal vénérien », et d'un mot spécifique différent pour chacun d'eux (*tlacaco*, *tecpil* et *pucho*), désignant trois aspects différents de la maladie : « sale, propre, ou gonflé. » Les deux premiers de ces mots composés, *tlacaconanaoatl* et *tecpilnanaoatl*, se trouvent dans le dictionnaire célèbre de Molina, qui fut imprimé au Mexique en 1571. Ce moine distingué les a traduits par 1° « *bubas* grandes et pestilentielles »; 2° « petites *bubas* ». On ne trouve pas dans son Dictionnaire la double expression *puchonanaoatl*; mais on peut croire que le terme spécifique *pucho* ou *puço* dérive de *pochahua* (tumesco) et donne à l'ensemble du mot la signification de « *bubas* envenimées avec enflure ».

2. Sahagun. *Historia general de las cosas de Nueva España*, liv X, ch. XXVIII, § 5.

souffrances importées toute une longue série de remèdes en rapport avec les diverses manifestations du mal. Les pauvres Indiens, soumis dès le début des triomphes espagnols à la plus abjecte servitude, perdirent bien vite toute initiative et virent l'apathie la plus inerte succéder à l'activité et à l'éducation virile d'autrefois. Courbés sous le joug dont ils étaient accablés, ils n'avaient aucun désir de lutter contre ce qui tendait à les détruire, et quand la maladie venait à les atteindre, ils ne savaient que courber la tête et se laisser mourir. Voyez ce que Sahagun lui-même nous a dit[1] lorsque, parvenu à une grande vieillesse, il traduisait son manuscrit aztèque en espagnol, en y ajoutant quelques chapitres d'impressions nouvelles. Pendant les terribles épidémies de 1545 et 1576, dont il fut le témoin, les Indiens restaient inertes en présence du mal, attendant tout soutien des Européens qui les avaient dominés et dont le nombre était encore trop peu considérable, en même temps que leur esprit de charité envers la race était trop peu prononcé pour qu'il en pût résulter un secours réellement efficace. Ce fut donc bien certainement à cet abattement moral des Indiens et à ce grand abandon d'eux-mêmes par eux-mêmes que durent s'attribuer en majeure partie les ravages effrayants de ces époques calamiteuses.

Lorsque donc on nous parle d'habitudes de prévoyante initiative et de soins mesurés provenant d'inspirations personnelles des Indiens, ce n'est pas dans les années troublées qui suivirent de plus ou moins près la conquête qu'il faut en aller constater l'existence. Ce que Sahagun nous dit des remèdes employés par eux contre les *bubas*, en reconnaissant à celles-ci tous les caractères symptomatiques que nous avons reproduits, c'est à l'époque de l'indépendance du pays qu'il le faut rapporter, et nullement au temps postérieur à la chute de Mexico.

Quelles raisons pourrions-nous avoir d'ailleurs pour nous refuser à croire que ces phénomènes franchement syphilitiques, désignés en dernier lieu par Sahagun, ne sont autre chose que les éléments de l'*et cætera* sur lequel nous avons précédemment attiré l'attention et qui termine l'énumération des souffrances à propos desquelles, bien avant l'arrivée des Espagnols, l'on adressait des prières aux dieux pour être délivré de cette cruelle affection? Il est, en effet, difficile d'admettre que les Aztèques eussent pris l'habitude de pratiques religieuses avec promesses et vœux faits devant les autels de leurs divinités, pour une maladie peu rebelle et qui n'eût point affecté des caractères d'une gravité et d'une durée exceptionnelles.

Nul obstacle ne pourrait donc plus arrêter nos convictions, n'était le doute au sujet du degré de confiance que mérite l'auteur sur lequel nous venons de nous appuyer. Or, là encore, notre adhésion sans limites se trouve commandée par le soin, la circonspection, la conscience qui ont présidé à la composition de l'œuvre du P. Sahagun. Il nous dit, en effet, lui-même[2] que tout fut écrit sous l'inspiration de conférences variées avec des lettrés indiens instruits dans la langue espagnole, avec des vieillards indigènes qui avaient eux-mêmes pratiqué ce qu'il s'agissait de décrire, avec des hommes enfin qui, s'étant déjà mis au courant de ce qui concernait la civilisation européenne, n'avaient rien oublié des coutumes et des mœurs mexicaines, auxquelles ils étaient, pour la plupart peut-être, attachés encore par des sympathies secrètes.

1. *Loc. cit.*, liv. XI, chap. XII, § 7. Cette œuvre se trouve aussi dans la collection célèbre de lord Kingsborough.
2. *Loc. cit.*, préface de l'auteur.

Les nombreuses considérations qui précèdent me paraissent légitimer les conclusions suivantes :

1° Il y avait, d'après Bernal Diaz, un certain nombre de syphilitiques parmi les compagnons d'armes de Fernand Cortès.

2° Bien que le mal eût pu prendre sa source en Europe même, et surtout à Cuba, avant leur départ pour le Mexique, il y a des raisons de croire que plusieurs d'entre eux étaient bien portants avant d'entreprendre la campagne.

3° Pendant plus de deux ans et demi, ils ne furent point dans la possibilité de se contaminer par un commerce impur avec des femmes d'Europe.

4° Il paraît fort probable que quelques-uns prirent au Mexique même le germe de leur maladie.

5° On le peut d'autant mieux croire que les écrits du Père franciscain Sahagun parlent, comme de choses certaines, de la syphilis des Aztèques et des remèdes dont ils faisaient usage contre elle, avant l'arrivée des Espagnols.

6° Il en résulterait que cette maladie existait réellement au Mexique avant la découverte de ce pays par les Européens[1].

1. Cette feuille était déjà sous presse lorsque, le 5 juillet, a été faite à la Société d'anthropologie de Paris une communication des plus importantes, qui a un très-grand intérêt pour le sujet que nous venons de traiter ici. Un médecin distingué de notre marine militaire recueillit, il y a trois ans, à Arica, ville située au sud de la côte du Pérou, trois crânes d'enfants, bien conservés, que les vagues résultant d'une furieuse tempête venaient de mettre à découvert dans un ancien cimetière de Péruviens d'avant la conquête de l'Amérique. M. le professeur Parrot, dont la compétence éclairée est si connue, a fait remarquer à la Société que ces crânes présentaient les traces non équivoques d'ostéite syphilitique. D'après ce savant maître, cette forme d'ostéite est surtout le fait de la syphilis héréditaire et se rencontre tout particulièrement chez les enfants. Il a fait voir des pièces recueillies dans son service actuel, dont les altérations sont tout à fait semblables à celles des crânes présentés, et il a fait observer qu'il fallait que la syphilis fût étrangement commune parmi les anciens Péruviens, puisque l'on en trouve des traces évidentes sur les trois seuls crânes d'enfants que le hasard a fournis. M. le professeur Broca a dit avec juste raison que la déformation artificielle, dont deux de ces crânes portent la trace, aura pu faire éclater plus facilement les manifestations syphilitiques chez des sujets imprégnés de ce vice. Il a ajouté que cette communication serait d'un intérêt tout à fait hors ligne, s'il était réellement prouvé que ces crânes ont été extraits d'un cimetière ne contenant que des sujets antérieurs à la conquête de l'Amérique. Il y aurait peut-être là une raison de douter, si le donateur de ces restes anatomiques, qui mérite toute confiance, ne s'était assuré sur place que les inhumations en ce lieu se rapportent bien certainement aux époques anciennes du pays. Ces crânes seraient donc une preuve nouvelle ajoutée à celles que je viens d'énumérer et bien plus péremptoire que n'importe laquelle d'entr'elles, pour mettre hors de doute l'existence de la syphilis en Amérique avant sa découverte par les Européens.

LES SACRIFICES HUMAINS

ET L'ANTHROPOPHAGIE CHEZ LES AZTÈQUES

Quand il est question d'anciens Mexicains, si l'on se limite à des considérations superficielles sur leur degré de mérite, on les qualifie sans hésiter, soit de peuple détestablement barbare, soit de nation sympathiquement civilisée, selon que l'on s'est attaché à les envisager exclusivement, d'une part, dans l'ensemble de leurs louables coutumes législatives et sociales, ou, d'autre part, dans leurs abominables pratiques religieuses, avec les sacrifices humains et le cannibalisme qui s'y trouvaient associés. Ces jugements absolument opposés puisent la cause de leur différence dans la conviction, assurément raisonnable, qu'aucun peuple ne saurait s'organiser en société policée et prendre en même temps le sang de ses semblables pour base de ses holocaustes ou l'anthropophagie pour but de ses meilleures satisfactions culinaires. Cet assemblage bizarre et en quelque sorte paradoxal est cependant un fait indéniable de l'histoire des hommes qui vécurent au Mexique pendant les deux derniers siècles qui précédèrent la conquête. Sans prétendre l'expliquer, je me propose d'en soumettre les détails les plus saillants à l'attention de mes lecteurs. Je commencerai par les sacrifices.

On a dit que la religiosité forme le caractère dominant et distinctif du *règne* humain. On peut ajouter, en toute vérité, que l'habitude de l'offrande à un Dieu créateur proclame que le sacrifice est la base essentielle des pratiques de toute religion. Il n'est pas oiseux de faire remarquer que le christianisme, loin d'échapper à cette loi, l'a consacrée à tout jamais en prenant la mort de l'Homme-Dieu pour point de départ de ses croyances et de ses pratiques. Il y a plus : dans la pensée des chrétiens, ce sacrifice sublime fut d'un tel poids aux yeux du Dieu créateur, qu'il eut la puissance d'apaiser sa colère, sans nuire à l'équilibre de sa justice, en faveur de l'humanité vouée jusqu'alors à l'expiation par suite de la désobéissance du premier homme. Il ne faut donc pas se récrier contre les Aztèques pour le fait d'avoir étayé leurs cérémonies religieuses sur la pratique, en elle-même respectable, du sacrifice. Notre répulsion doit être réservée pour le seul fait d'avoir choisi les victimes parmi leurs semblables ; et encore faut-il reconnaître qu'ils n'ont pas été l'unique peuple entaché de cette abominable coutume. « La vitalité du sang, a dit le comte Joseph de Maistre, ou plutôt l'identité du sang et de la vie étant posée comme un fait dont l'antiquité ne doutait nullement et

qui a été renouvelé de nos jours, c'était aussi une opinion aussi ancienne que le monde, que le *ciel irrité contre la chair et le sang ne pouvait être apaisé que par le sang;* et aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire! Or, ni la raison ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et l'histoire, sur ce point, ne présente pas une seule dissonance dans l'univers. La théorie entière reposait sur le dogme de la reversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) que *l'innocent pouvait payer pour le coupable*, d'où l'on concluait que, la vie étant coupable, *une vie moins précieuse pouvait être offerte et acceptée pour une autre*. On offrit donc le sang des animaux[1]..... »

Peu à peu cette pensée de la reversibilité fut saisie du scrupule que les animaux s'éloignaient trop de la nature humaine pour que leur sang innocent pût remplacer le sang de l'homme dans le sacrifice. La substitution dès lors crut devoir recruter des victimes parmi les créatures que l'espèce faisait identiques, et l'homme en arriva à demander la protection et le secours de la divinité au moyen du sang humain lui-même, qui devint la base de l'offrande. L'histoire nous présente bien des peuples comme ayant cédé à cette détestable erreur, et si les Aztèques méritent d'en être blâmés plus que tous autres, ce n'est que pour s'être livrés à ces horribles pratiques avec une ardeur et une prédilection qui permettent de penser que les dévots et les prêtres y trouvaient comme une sorte d'infernale volupté. On en pourra juger par les détails qui vont suivre.

Les temples étaient partout très-nombreux, parmi les habitants du Mexique à l'époque de la conquête. Leurs formes variaient beaucoup, mais elles imitaient bien souvent le somptueux modèle qui s'élevait à la place du Tatelulco et dont Bernal Diaz nous donne une description obscure à la page 250. On en aura une idée juste si l'on veut bien se représenter une base quadrangulaire, d'environ cinquante mètres de côté, dépassant d'à peu près huit mètres le niveau du sol. Sur cette première assise élevez une autre masse de forme identique dont les côtés surgiront avec un mètre et demi de retrait sur la précédente. Au-dessus de cette seconde élévation, construisez-en une troisième, puis une quatrième, puis encore une cinquième, en observant pour chacune d'elles le mètre et demi de retrait sur celle qui l'a précédée. Vous aurez ainsi réduit successivement les masses étagées de telle sorte que la dernière se terminera par une plate-forme carrée de trente-huit mètres de côté. Là s'élevaient deux tourelles dans l'intérieur desquelles trônaient les hideuses idoles. En face d'elles une masse pierreuse, oblongue, généralement un monolithe, s'élevait à la hauteur d'environ quatre-vingts centimètres. Sa face supérieure, légèrement convexe dans le sens de sa longueur, était destinée à recevoir les victimes que l'on y plaçait couchées sur le dos. Il résultait de la forme même de la pierre que, le haut et le bas du corps étant ramenés à un niveau inférieur, la poitrine était fortement en saillie et s'offrait aisément aux coups barbares du grand prêtre qui consommait le sacrifice. C'est en effet sur la poitrine que portait cette attaque inhumaine, car tout l'intérêt de cet acte religieux consistait à

1. Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 339.

saisir vivement le cœur pendant qu'il palpitait encore, pour l'offrir à la cruelle idole tout dégouttant de sang.

Il est difficile de deviner, ne possédant aucun renseignement positif sur cette pratique, par quel procédé l'ouverture était faite sur la paroi en saillie de la poitrine et comment on introduisait la main pour en arracher violemment cet organe. Si l'on en juge cependant par quelques représentations graphiques qui ont été faites de cette lugubre cérémonie, on peut croire que cet acte atroce, présidé par le grand-prêtre qui en était le principal exécuteur, recevait le secours de cinq aides vigoureux destinés à s'emparer de la victime et à la contenir immobile sur la pierre du sacrifice. Chacun d'eux saisissait soit un bras, soit une jambe, soit la tête, tandis que le grand prêtre, muni d'un lourd et tranchant couteau d'obsidienne qu'il tenait des deux mains, l'élevait le plus haut possible au-dessus de la poitrine et le poussait violemment de manière à entamer, par un coup bien assuré, les parties cartilagineuses des côtes aux points de leur jonction avec l'os sternum. Si l'on conçoit que cet instrument de supplice était dirigé un peu obliquement de haut en bas, on arrive à comprendre qu'en s'enfonçant profondément, il pût faire une grande entaille qui descendait jusqu'à l'estomac en divisant le diaphragme. Il en résultait une énorme incision qui pouvait facilement donner accès à la main, en procédant surtout de bas en haut et de droite à gauche. Le cœur était saisi par des doigts vigoureux dressés à ce barbare exercice. Attiré au dehors et délivré de ses attaches résistantes de nature vasculaire au moyen de l'instrument tranchant, il était immédiatement porté aux pieds de la divinité en l'honneur de laquelle se faisait le sacrifice et, mêlé à de l'encens sur lequel on entretenait un brasier, il apportait longtemps encore au visage de l'idole l'odeur du sang et de la fumée. Ce n'est pas tout en fait d'horreur; le fanatisme exaltant les passions du prêtre, celui-ci plongeait à plusieurs reprises la main dans la poitrine de la victime et la retirait en aspergeant les murs du temple, et même les assistants, de ses doigts ensanglantés. Tel était, en peu de mots, le dénoûment de cette cruelle cérémonie.

Il paraîtrait impossible d'y rien ajouter qui pût en rendre l'horreur plus saisissante. Il est cependant certain qu'on était parvenu, par des pratiques secondaires et par des préparatifs hideux, à rendre ce genre de sacrifice plus dégoûtant encore. L'habitude émoussant peu à peu la sensibilité de ces prêtres fanatiques, ils avaient recours à des moyens accessoires pour raviver en eux un reste de volupté. Les victimes souffraient trop peu à leur guise. Aussi imaginaient-ils en certaines circonstances de faire allumer un bûcher pour y puiser un moyen d'augmenter cet affreux martyre. Sahagun dit en effet (tome I, livre II, chap. X) : « On leur liait les pieds et les mains; ainsi attachés, les assistants ou les prêtres les chargeaient sur leurs épaules et se livraient sous ce poids à des danses variées autour d'un grand brasier allumé. Tout d'un coup on lançait la victime sur la partie la plus ardente du foyer, on la laissait se griller un instant et, vivante encore, on la saisissait avec un crochet et, la traînant violemment sur le sol, on venait rapidement la placer sur la pierre du sacrifice où l'on s'empressait de lui arracher le cœur. C'est ainsi qu'on augmentait les supplices de ces infortunés. »

Ce n'est pas tout encore. Il faut croire que les spectateurs habituels de ces scènes sanglantes en étaient venus à y prendre part d'une manière active. Ils y trouvaient une sorte de volupté qu'ils cherchaient à raviver par des pratiques qui paraissent incroyables. Ils briguaient l'honneur de rem-

placer la pierre des sacrifices. Prenant ces malheureux sur leur dos, ils venaient les offrir au couperet du prêtre et se donnaient ainsi l'immonde plaisir d'éprouver la sensation produite par les derniers frémissements de la chair des victimes mourantes et par le contact du sang qui ruisselait sur eux de toutes parts. Citons, en témoignage, ces mots de Sahagun : « On entourait la femme qui ce jour-là devait être sacrifiée et qu'on avait obligée à revêtir les attributs de la déesse en l'honneur de laquelle se faisait la cérémonie. C'est ainsi que, chantant et dansant, on veillait toute la nuit qui précédait le jour du sacrifice. L'aurore étant venue, tous les nobles et les gens de guerre venaient danser dans les cours intérieures du temple en obligeant la malheureuse femme à se livrer à la danse comme eux, accompagnée de plusieurs femmes vêtues des mêmes ornements que la victime. On arrivait ainsi au temple en dansant. On l'y faisait monter et, en arrivant à la dernière plate-forme, un des assistants la prenait sur lui dos à dos; dans cette situation, on lui tranchait la tête et immédiatement on lui arrachait le cœur qui était offert au soleil. » Voyez encore ce passage du même auteur : « Quand la victime était arrivée sur la plate-forme, un assistant la prenait sur son dos; on lui tranchait la tête et immédiatement on s'empressait de l'écorcher. Un garçon des plus robustes se vêtissait de cette peau sanglante. Celui-ci, ainsi revêtu, était conduit en grande solennité, entouré de plusieurs captifs, au temple de Vitzilopuchtli et lui-même, en présence de ce dieu, arrachait le cœur à quatre captifs, abandonnant tous les autres au couteau préparé du grand prêtre. » (Chap. xi.)

Nous venons de mentionner pour la première fois cette dégoûtante cérémonie qui consistait à écorcher les victimes du sacrifice et à se revêtir de leur peau sanglante. Cette horrible pratique était très-fréquente et l'on comprend que le fanatisme de ceux qui s'y livraient dût être poussé à l'extrême, car elle se mêlait à des particularités si révoltantes que l'on comprend à peine qu'elles aient été possibles, et il ne faut rien moins que le témoignage du franciscain Sahagun pour qu'on puisse y ajouter une foi entière. Ainsi par exemple, quelques-uns de ceux qui se vêtissaient de cette façon faisaient vœu de conserver les peaux des victimes sur leur corps jusqu'à ce que la putréfaction les fît tomber en lambeaux, et c'était au milieu de cérémonies auxquelles on attachait une haute importance, que, le jour étant venu de s'en débarrasser, on se livrait à cet acte avec un soin religieux au milieu d'ablutions sacrées. Je ne veux point que le lecteur me suppose, un seul instant, mû par un vain désir de critique, lorsque je parais me complaire à des récits si horribles. Le peuple qui nous offre ce spectacle me semble être en effet aussi à plaindre qu'à blâmer, car l'horreur même de ces pratiques indique qu'il ne pouvait y être entraîné que par suite d'une aberration d'esprit que tous les fanatismes permettent de comprendre. Ce ne pouvait être certainement dans le but de procurer aux sens une satisfaction réelle que ces malheureux, victimes de croyances erronées et sanguinaires, se livraient ainsi à ces actes immondes qui les tenaient pour plusieurs jours entourés de pourriture. Le désir de se créer des mérites aux yeux des divinités qu'ils adoraient pouvait seul les entraîner à cette débauche de sentiments et de sensations.

Quelque répugnance qu'on éprouve, en effet, à donner le nom de pratiques religieuses à cet ensemble de cérémonies entachées de la cruauté la plus répugnante, on ne peut douter que les Aztèques n'y aient été pous-

sés par le sentiment illusoire de devoirs envers leurs idoles. On y découvre même quelques particularités où l'horrible se mêle à la pureté philosophique des pensées qui les ont inspirées. Je n'en citerai qu'un seul exemple où l'on verra le plus abominablo des sacrifices s'entourer des couleurs d'une poésie sentimentale qui, à certains points de vue, n'est pas dénuée de charme. Il s'agissait de faire une démonstration sensible de la vanité des grandeurs et des jouissances humaines et de traduire, par une pratique religieuse aztèque, ce mot d'une croyance autrement pure : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. On choisissait tous les ans pour cela un jeune homme bien constitué, de figure agréable, d'un développement physique réunissant toutes les qualités qui donnent de l'attrait à la personne. Pendant douze mois, on se complaisait à l'entourer de tout ce qui peut procurer le bonheur matériel sur la terre. Laissons parler Sahagun. « On prenait soin, dit-il, de choisir pour ce recrutement les captifs de l'aspect le plus sympathique. On voulait qu'ils fussent aussi distingués par tous genres d'habiletés et de qualités physiques qu'il serait possible d'imaginer. Ils ne devaient avoir aucun défaut corporel. Le choix de ce jeune homme était fait pour un an, on le dressait à jouer avec perfection de la flûte et à porter galamment les fleurs et les roseaux fumants dont font usage les grands seigneurs et les habitués de cour. On l'habituait à fumer avec grâce et à humer élégamment le parfum des fleurs, comme le font les grands et les princes..... »

Le bon franciscain continue à peindre longuement les voluptés dont on entourait ce jeune homme pendant un an. Les mets les plus délicats étaient servis sur sa table; ses vêtements se distinguaient par la recherche la plus exquise; quatre jeunes filles choisies parmi les plus belles et les plus élégantes étaient chargées de lui témoigner tous les sentiments de l'amour le plus vif, pendant le dernier mois de sa vie. Enfin le jour venait où tous les charmes de cette existence devaient tout à coup s'évanouir. La mort allait terminer par le sacrifice cette série, hélas! trop courte, de plaisirs et d'enchantements. Mais il ne doit rester à l'heure de la mort absolument rien qui rappelle les jours de la félicité passée. On refusera même à la victime dégradée les honneurs du grand temple. Embarqué sur un canot, ce jeune homme traversera la lagune pour aller mourir dans un temple des plus modestes, devant une idole généralement abandonnée. Ses femmes se sont déjà éloignées de lui; il arrive au temple; en en montant le premier degré il brise ses instruments; à chaque pas de plus il arrache un lambeau de ses riches vêtements pour arriver presque nu au pied de l'idole subalterne. Là, obscurément, sans entourage, sans aucune parole, aucun regard d'adieu, il reçoit la mort sous le couperet d'un prêtre vulgaire.

Vous me direz que voilà un acte dérisoire et barbare, bien digne de réprobation. Il se renouvelait cependant tous les ans chez les Aztèques. Le jour même où l'on arrivait au sinistre dénouement que je viens de décrire, il était fait choix d'un autre jeune captif destiné à remplacer dans ses joies éphémères et dans son abominable supplice celui qui venait d'expirer, afin de perpétuer par une démonstration sensible l'idée qu'on devait continuellement se faire de la vanité des plaisirs et des gloires mondaines.

L'usage dont on ne peut supporter le récit sans sentir le cœur se soulever d'indignation, c'est celui qui consistait à sacrifier en un même jour un grand nombre d'enfants en bas âge. Cette cérémonie cruelle et repoussante avait lieu toutes les fois qu'il s'agissait de demander à l'une des idoles pro-

tectrices des saisons, des pluies abondantes, lorsqu'une sécheresse prolongée avait paru mettre en péril les fruits de l'année. Les enfants qui devaient être les victimes étaient habillés avec propreté et couverts de fleurs. On en remplissait de magnifiques litières et l'on se mettait en route vers le penchant d'une montagne, parce que tel était l'usage : les pluies étaient demandées au ciel par des sacrifices faits en plein air et hors la ville. Les petits êtres entassés sur les lugubres litières n'ignoraient pas toujours le sort qui les attendait. Aussi poussaient-ils des cris aigus, capables d'attendrir les cœurs les plus féroces, que le fanatisme n'aurait pas animés. Mais les prêtres, prévoyant les effets d'un attendrissement trop grand parmi la foule, témoin de ce spectacle, avaient eu soin de répandre la conviction que le sacrifice était d'autant plus assuré d'un résultat heureux, que les cris et les clameurs des enfants seraient plus considérables. Il en résultait que le peuple aveuglé, bien loin de s'attendrir à l'aspect des larmes de ces petits êtres, y voyait un pronostic heureux et s'empressait d'adresser au ciel des actions de grâces.

Ce qui, d'une manière générale, à propos de sacrifices, répugne le plus au sentiment humain, c'est qu'en se fondant sur la pensée que cet acte sanctifiait la victime, les prêtres et les dévots exigeaient que la cérémonie barbare fût entourée des signes de l'allégresse. La victime elle-même devait témoigner de sa joie avant de mourir, et se livrer à la danse en présence de l'idole pour laquelle le sacrifice allait se faire. Ces croyances et ces coutumes masquaient tellement l'horreur que l'acte aurait dû inspirer, qu'il existait des exemples de sacrifices volontaires, même parmi les personnages les plus élevés. L'honneur qui paraissait à tous devoir résulter du sang versé pour glorifier les dieux, inspirait au plus grand nombre le désir de la mutilation ou de la souffrance volontaire. Si quelque chose pouvait faire excuser la barbarie des pratiques du temple, ce serait donc cette manie du martyre sur soi-même, puisque l'on doit y voir la preuve d'une conviction, d'une croyance, regrettable tant qu'on voudra, mais qui fait comprendre et pardonner peut-être ce que, *a priori*, il est bien juste de poursuivre de sa réprobation. Ainsi, il y avait des prêtres de cette religion barbare qui se mutilaient sur différents points du corps, et un grand nombre d'entre eux n'avaient plus d'oreilles; ils les avaient coupées et offertes à quelque idole de prédilection. Des pratiquants sincères de cette religion sanguinaire s'enfonçaient des instruments aigus dans les chairs; ils se piquaient la peau avec des épines de maguey, de manière à répandre leur sang en abondance. Ces mêmes épines, ils en traversaient leur langue, et une ouverture y étant ainsi pratiquée, ils l'entretenaient béante en y passant de temps en temps des pailles ou d'autres corps de même forme. Si leur sensibilité morale était émoussée à l'aspect de la souffrance des autres, on voit aussi par ces derniers détails qu'ils ne la redoutaient pas pour eux-mêmes, parce qu'ils y attachaient, d'une manière générale, l'idée, pour eux respectable, de sanctification[1].

1. Voici les paroles de Clavijero à ce sujet : « Les Mexicains étant habitués au sacrifice sanguinaire de leurs prisonniers devinrent aussi fort prodigues de leur propre sang, bien convaincus que celui de leurs victimes, abondamment répandu, ne suffisait pas pour apaiser la soif diabolique de leurs divinités. On ne peut pas lire sans horreur les austérités auxquelles ils se livraient, soit pour se punir de leurs fautes, soit pour se préparer dignement à quelques-unes de leurs fêtes. Ils traitaient

Rien ne serait plus propre, du reste, à démontrer à quel point le fanatisme les avait aveuglés, que de supputer le nombre des victimes sacrifiées chaque année devant les autels de leurs divinités. Les auteurs qui s'en sont occupés varient tellement dans le chiffre auquel ils arrivent par leurs calculs, qu'il n'est pas possible de les prendre indistinctement pour guides de la vérité. Ce qui est irrécusable, c'est que le calendrier mexicain était surchargé de fêtes nombreuses, à ce point même que Prescott se demande, avec raison, comment ce peuple pouvait trouver le temps de se livrer encore à quelques pratiques utiles, après en avoir tant perdu dans les cérémonies qui le retenaient au temple. Or, sinon toutes, du moins le plus grand nombre de ces fêtes étaient couronnées par le sacrifice d'une ou de plusieurs victimes. Il y avait au surplus à Mexico même un nombre considérable de temples. Il y en avait aussi partout ailleurs dans le pays, et dans tous le sacrifice était en honneur. On demandait partout des victimes, et lorsque la provision s'en épuisait, les prêtres, qui n'admettaient pas le chômage, prêchaient à haute voix l'imminence de calamités si l'on ne s'empressait de fournir aux dieux la proie dont ils étaient avides. A Mexico, alors, chaque nuit, ils faisaient entendre les sons terribles et lugubres du grand tambour du dieu de la guerre, annonçant sa colère et demandant du sang pour ses autels. On s'armait à cet appel, et on portait la guerre sur des pays habituellement ennemis, non pour tuer, non pour ravager, mais dans l'unique but de faire des captifs voués à la voracité des idoles auxquelles chacun à son tour devait être sacrifié.

On arrivait ainsi à un chiffre annuel considérable, que la plupart des historiens n'osent pas évaluer à moins de vingt mille, tandis que d'autres le feraient monter à plus du double, pour tout le pays s'entend, et en calculant d'après les besoins ordinaires des pratiques religieuses. Mais il y avait des circonstances exceptionnelles qui réclamaient un plus grand nombre de victimes, telles que le couronnement d'un roi, la fondation d'un temple, etc. Les historiens rapportent que lorsqu'on fonda le dernier grand temple de Mexico, il fut immolé, en une semaine, environ soixante-dix mille captifs. Torquemada, qui paraît s'être livré à des recherches scrupuleuses à ce sujet, donne le chiffre de soixante-douze mille trois cent quarante-quatre. Ixtlilxochitl, qui, comme dit Prescott, vise à la précision, adopte le chiffre de quatre-vingt mille quatre cents, et il ajoute que les captifs massacrés dans la capitale pendant le cours de cette mémorable année furent au nombre de plus de cent mille. Le *Codex Tellcriano-remensis*, écrit cinquante ans environ après la conquête, réduit le nombre en question à vingt mille, en s'appuyant surtout sur cette considération que le roi Ahuitzotl, qui régnait alors, était d'un *caractère doux et modéré*[1].

leur chair comme si elle eût été insensible, et ils répandaient leur sang comme s'il eût été un liquide superflu de leur corps.... Outre ces grandes austérités, les vigiles et jeûnes étaient très-fréquents parmi les Mexicains; il n'y avait presque pas de fête à laquelle ils ne se préparassent par des jeûnes de plus ou moins de jours, selon que le prescrivait leur rituel. Leurs jeûnes, autant qu'on en peut juger par leur histoire, consistaient à s'abstenir de viande et de vin, et à ne manger qu'une fois par jour, en un seul repas que les uns faisaient au milieu du jour et d'autres plus tard encore, tandis que quelques-uns restaient sans rien manger jusqu'à l'entrée de la nuit. En général, le jeûne était accompagné de vigile et d'effusion de sang. Au surplus, il ne leur était point permis, pendant qu'il durait, de s'approcher d'aucune femme.

1. Voy. Prescott, tome I, Introduction, p. 63.

Voici du reste les paroles de Clavijero au sujet de cette sanglante fête : « Le temple étant fini, le roi invita à la cérémonie de sa dédicace les rois alliés et toute la noblesse des deux royaumes. On vit accourir la foule la plus nombreuse qui se fût jusqu'alors portée sur Mexico. Quelques chroniqueurs affirment que le nombre des assistants qui affluèrent à cette fête s'éleva à six millions. Ce chiffre peut bien avoir été exagéré, mais il n'est pas absolument invraisemblable, attendu que le pays était très-peuplé, que la fête devait être empreinte de nouveauté et de grandeur, et que les habitants du Mexique étaient accoutumés à voyager à pied sans nullement s'embarrasser de bagages. La fête dura quatre jours, pendant lesquels on sacrifia sur les hauteurs du temple tous les prisonniers que l'on avait pu faire dans les quatre années précédentes. Les historiens ne s'accordent pas au sujet du nombre des victimes. Torquemada prétend qu'elles s'élevèrent au nombre de soixante-dix mille trois cent quarante-quatre. D'autres affirment qu'il y en eut soixante-quatre mille. Pour donner un aspect plus imposant à cet acte horrible, on fit placer les victimes sur deux files, chacune d'environ un mille et demi de long. Elles commençaient dès le point de départ des chaussées de Tacuba et Iztapalapa pour se terminer au temple lui-même, où les malheureux étaient sacrifiés aussitôt qu'ils y parvenaient. La fête étant terminée, le roi fit remettre des présents à tous les invités, ce qui fait supposer une dépense énorme. Cela se passa en l'année 1486. »

Une pareille boucherie ne se comprendrait pas sans qu'il y eût un nombre considérable de ministres chargés de l'exécuter. Ce nombre était en effet, d'habitude singulièrement élevé. On en peut avoir une idée approchée par les paroles suivantes de Juan de Torquemada : « Les villages qui étaient possédés par le grand temple de Mexico s'unissaient pour faire les semailles, récolter et conserver les fruits pour l'entretien des prêtres et ministres qui étaient employés à son seul service; et s'élevaient ordinairement au delà de cinq mille individus. Ils habitaient tous, nuit et jour, dans le temple même. » (Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. VIII, cap. xx.) « Leurs rangs et leurs fonctions, dit Prescott, étaient déterminés avec soin : les plus instruits dans la musique dirigeaient les chœurs; d'autres surveillaient la célébration des fêtes dans l'ordre du calendrier. Les prêtres étaient aussi chargés de l'éducation de la jeunesse, de la garde des peintures hiéroglyphiques et des traditions orales. Les plus hauts dignitaires de l'ordre se réservaient le rite affreux des sacrifices. Le sommet de la hiérarchie était occupé par deux grands-prêtres.... Ces deux pontifes, égaux en dignités, ne cédaient le pas qu'au roi; encore agissait-il rarement sans prendre leur avis dans les affaires d'importance. »

Après ces détails sommaires sur les pratiques des sacrifices, force est, malgré la répugnance que j'en éprouve, de porter les yeux sur la plus abominable des coutumes du peuple aztèque, à tant d'égards intéressant et qui a perdu tous droits à l'estime des hommes, par l'avidité avec laquelle il se précipitait sur les membres de ses victimes pour en faire les délices de ses principaux repas. Certes, l'anthropophagie a déshonoré le souvenir de bien des nations barbares ; mais leur barbarie même, leur défaut absolu de culture, l'ignorance sur tous les points de morale, les désordres de conduite en toutes choses, l'absence de toute organisation sociale, contribuent à faire excuser cette horrible coutume chez des peuples qu'aucun degré de civilisation n'est encore venu éclairer. Ce n'est pas là assurément un moyen

d'excuse admissible pour les Aztèques; car nous verrons bientôt à quel point ils auraient été dignes d'estime, par l'ensemble de leurs coutumes législatives et sociales, si l'habitude des sacrifices humains, d'une part, et, plus encore, la coutume de se repaître de la chair de leurs semblables ne faisaient oublier leurs qualités, d'ailleurs respectables, pour ne laisser penser qu'à leur anthropophagie, indice assuré de l'extrême dégradation d'esprit et de cœur dans laquelle ils étaient plongés.

L'auteur à propos duquel nous écrivons ces commentaires a dit aux lecteurs, dans plusieurs passages de son livre, le degré d'horreur que cette inhumaine coutume inspirait aux conquistadores. On ne saurait en être surpris, car les détails que l'on connaît à cet égard sont bien propres à inspirer les répulsions les plus vives pour le peuple qui en a été coupable Je sais bien que l'on a voulu, jusqu'à un certain point, excuser cette surprenante coutume chez un peuple d'ailleurs civilisé, en disant que les Aztèques ne faisaient, en général, usage de la chair des victimes qu'après qu'elle avait été en quelque sorte sanctifiée par le sacrifice. Il est très-certain, en effet, qu'à ce point de vue le temple était comme une espèce d'abattoir, d'où sortait, chaque jour, cet élément repoussant d'alimentation. L'histoire nous apprend qu'après qu'on avait offert le cœur des victimes aux idoles, les cadavres encore chauds et dégouttants de sang étaient lancés par les degrés du temple, sur lesquels ils roulaient jusqu'aux cours inférieures. Là, des prêtres d'un rang secondaire s'en emparaient et s'empressaient de les dépecer. Les bras, les cuisses et les jambes étaient livrés au propriétaire de la victime; tandis que le tronc et les entrailles s'expédiaient vers les ménageries royales pour servir d'aliment aux bêtes féroces. Dans les grands jours d'abondants holocaustes, les victimes dépassant les appétits ou les besoins ordinaires de consommation, on prenait soin de couper les chairs en lanières et de les sécher au soleil, pour en assurer la conservation et les faire servir à l'usage dans les jours où le couteau du prêtre aurait été moins prodigue. Si l'on veut bien porter ses regards sur le passage du livre de Bernal Diaz où l'auteur nous raconte le châtiment de Cholula, on verra que les habitants de cette ville avaient déjà préparé à l'avance les grandes jarres dans lesquelles ils devaient conserver, à l'aide d'une préparation de sel et de piment, les chairs des Espagnols qu'ils espéraient sacrifier.

Jusque-là, nous ne voyons donc toujours que des victimes passant préalablement par le temple avant d'être dévorées, et nous n'avons aucune raison de croire encore que la chair humaine fût consommée sans avoir été offerte à quelqu'une des divinités. Nous avons même un grand nombre de preuves de la répugnance que les Mexicains éprouvaient pour l'usage alimentaire des restes de leurs semblables, avant que le prêtre l'eût autorisé. Mais aucun fait historique ne saurait la faire mieux comprendre que le siége fameux et la destruction de Mexico par Fernand Cortès. Après trois mois de combats sans trêve, en proie à une disette absolue, les assiégés déracinaient les arbres et les plantes de toute espèce qui étaient dans l'intérieur de la ville, pour chercher dans une alimentation misérable le moyen de prolonger leurs jours sans se rendre. Ces précaires ressources étant épuisées, ils mouraient de faim plutôt que de toucher aux corps morts de leurs frères d'armes qui succombaient à tout instant sous les coups de l'ennemi. Lorsque Cortès entra définitivement dans les derniers retranchements des Mexicains, il ne trouva que des gens mourant de faim à côté des nombreux

cadavres qui auraient pu prolonger leur existence, s'ils n'avaient éprouvé de l'horreur pour la pensée de se repaître des restes de leurs camarades, sans qu'ils eussent au préalable passé par le sacrifice.

Ces détails suffisent, sans doute, pour établir ce fait qui est réellement, jusqu'à un certain point, une excuse en faveur de ce peuple dégradé; mais on aurait tort de croire qu'il en ait été, parmi eux, toujours ainsi. Le livre de Bernal Diaz renferme surtout deux passages qui prouveraient que les Mexicains savaient parfois se défaire de ce scrupule. Nous lisons, en effet, au chapitre CXLIV, le passage suivant : « Le lendemain, nous fûmes passer la nuit au village de Chimaloacan, où vinrent se joindre à nous plus de vingt mille alliés de Chalco, de Tezcuco, de Guaxocingo, de Tlascala et autres villages. Le nombre en fut si considérable que, dans aucune autre expédition, depuis mon arrivée à la Nouvelle-Espagne, jamais je ne vis une multitude d'auxiliaires pareille à celle qui se joignit à nous en ce moment. Je me hâte d'ajouter que ce grand nombre d'hommes n'était attiré que par l'espoir du butin et surtout par le désir de se rassasier de chair humaine après la bataille; car on ne doutait pas qu'on dût bientôt en venir aux mains avec l'ennemi. C'est comme si l'on disait qu'en Italie, lorsqu'une armée changeait de lieu, elle était suivie par des corbeaux, des milans et autres oiseaux de proie qui aiment à se repaître des corps morts, après un combat sanglant. J'ai toujours cru que nous étions suivis de même par tant de milliers d'Indiens ». Et plus loin, au chapitre CLVI, lorsque, Mexico ayant été prise, les troupes alliées se préparaient à retourner dans leurs pays, Bernal Diaz nous dit : « Comme d'ailleurs ils s'étaient bien munis en étoffes de coton, en or, en luxueuses dépouilles, ils s'en revinrent riches dans leurs pays, non sans emporter plusieurs charges de bandes de chair d'Indiens mexicains, qu'ils répartirent ensuite entre leurs parents et amis et dont on mangea en grandes fêtes, comme étant les restes de leurs ennemis. »

D'après ces citations, on peut voir que les prémices de chair humaine n'étaient pas toujours réservées au culte des idoles. Dans de certaines circonstances, et surtout lorsqu'il s'agissait de cadavres d'ennemis, on n'hésitait pas à les utiliser pour des provisions de vivres, sans que le temple eût servi d'intermédiaire.

Il n'en est pas moins vrai que c'est à l'intervention des pratiques religieuses que le peuple aztèque paraît avoir emprunté, dès ses débuts mêmes, tous les prétextes qui pouvaient justifier à ses yeux cette si surprenante et inhumaine coutume. C'est bien le prêtre qui, après avoir sacrifié à ses dieux sanguinaires une innocente victime, a trouvé d'abord une satisfaction personnelle à se repaître de ses restes et qui, pour faire excuser cet acte en lui-même, l'a présenté ensuite à ses fidèles comme une conséquence naturelle des rites d'un culte dont il était le représentant consacré. L'usage de la chair humaine était, en effet, si commun et si constant dans l'intérieur des temples, que Bernal Diaz a bien soin de nous faire remarquer, dans sa visite au grand temple de Mexico (chap. XCII), les énormes marmites toujours prêtes à recevoir les membres des victimes destinées à la nourriture. Quant à l'existence de ce goût en dehors du sanctuaire, elle ne saurait être douteuse ; il est bien certain qu'on trouvait partout à l'usage de cet aliment un plaisir recherché, et, s'il en faut croire des pages nombreuses de notre auteur, il n'y aurait point eu de banquet de quelque importance sans que ce mets y eût figuré au rang le plus distingué. Aussi, les

Mexicains, avant leur soumission définitive et pendant qu'ils se défendaient encore avec la plus grande ardeur contre les envahisseurs de leur pays, prenaient-ils soin de leur dire, sur un ton de menace et à tout instant, « qu'ils auraient bientôt la joie de faire bombance avec leur chair », pensée qui était chez eux toujours inséparable de l'idée de victoire.

Cela ne nous empêchera pas de dire que ce n'était point là un aliment facilement accessible en tout temps au commun des hommes. D'une manière générale non plus, si l'on en juge par les goûts que l'on voit exister actuellement chez les survivants de la race, les Mexicains n'étaient pas précisément très-portés à l'usage d'une alimentation purement animale. Leurs mets préférés se puisaient, sans doute alors comme aujourd'hui, dans les nombreuses espèces végétales dont quelques-unes étaient cultivées par eux avec le plus grand soin. Mais les gens d'un rang peu vulgaire, à qui leur fortune permettait de varier leurs plaisirs en général et leur satisfaction culinaire en particulier, paraissent avoir eu, chez les Aztèques, un goût prononcé pour la chair de leurs semblables. D'une manière générale, les lois permettaient au Mexicain d'agir, sinon tout à fait à son gré, du moins le plus souvent en maître absolu de la vie d'une créature qui était son esclave. L'esclavage était donc admis par les lois? Oui, sans doute; mais il faut s'empresser de dire, et nous répéterons bientôt à leur louange que, moins inhumains qu'il ne nous a été donné de le voir de nos jours dans les pays où l'esclavage est légal, les Aztèques n'admettaient pas que la liberté des hommes se perdît par héritage. L'esclavage était personnel et les fils d'esclaves naissaient libres. Il est donc naturel de se demander comment on perpétuait l'existence de cette classe vouée au caprice de ses maîtres.

C'était la guerre d'abord qui servait à ce recrutement incessant. Celui qui faisait un captif en était peut-être souvent le propriétaire. Il en faisait l'usage qui était à sa convenance en le destinant, soit aux travaux qui lui étaient utiles, soit à l'exercice de sa dévotion en le sacrifiant aux dieux, indépendamment de la pensée de faire usage ensuite des chairs de sa victime. Chez quelques-uns le raffinement culinaire était le but principal de l'offrande faite aux idoles. En ce cas, fort commun, on voyait les maîtres d'esclaves se livrer à une pratique bizarre et répugnante à laquelle on n'oserait ajouter foi si elle n'était attestée par tous les historiens et répétée à satiété par Bernal Diaz. On prenait soin d'engraisser les captifs et on ne les envoyait sacrifier au temple que quand on les voyait arrivés bien au point désiré pour être mangés avec goût. On les enfermait, pour ce faire, dans de grandes cages en bois dont les barreaux solides permettaient la surveillance constante du maître et aussi, disons-le, la distraction de ces pauvres malheureux si étrangement prédestinés. Je dis la distraction, et ce n'est pas sans motif; car pourrait-on croire que, quelque dégradés qu'ils fussent dans leur intelligence, ces infortunés eussent pu conserver une tendance quelconque à l'embonpoint en concentrant continuellement leur pensée dans la prévision du sort qui les attendait? D'autre part, est-il aisé de comprendre qu'il pût exister n'importe quelle circonstance pour eux capable de les distraire au point d'engraisser sans y prendre garde et de satisfaire étourdiment les goûts du maître? Il faut bien croire qu'il en était ainsi, puisque l'usage des cages existait. Il n'est pas croyable qu'il se fût perpétué s'il n'avait pas donné le résultat qu'on en attendait. C'est invraisemblable tant que l'on voudra; mais il est certain que ces malheureux engraissaient.

Il y en avait pourtant, paraît-il, qui se laissaient gagner par la tristesse

au détriment du but recherché. Il n'était pas alors de moyens ingénieux auxquels le propriétaire n'eût recours pour dissiper cet abattement et cet état d'esprit. La famille entière se réunissait autour du captif; on lui contait des histoires, on lui donnait les mets les plus appétissants, et, quand cela ne suffisait pas, on avait recours à un moyen que vraiment je n'oserais dire si le R. P. franciscain Bernardino de Sahagun ne me mettait en mesure de rapporter ici ses propres paroles : « Lorsqu'on voyait approcher, dit-il, la fête où l'on devait sacrifier les esclaves en l'honneur du dieu du feu, ceux qui par dévotion en avaient acheté quelques-uns dans ce but et les avaient engraissés avec le même soin que des porcs que l'on destine à la table, prenaient soin de les mettre en évidence un ou deux jours avant la cérémonie, et chacun s'ingéniait à revêtir son captif avec des papiers peints et tous les ornements qui étaient les attributs de cette divinité. Ils se livraient à cette démonstration dans le but de faire ostentation aux yeux de tous de leur richesse et de leur dévotion, pour que celle-ci fût utile à l'augmentation de l'autre. Les maîtres qui tuaient ces esclaves s'appelaient *tealtiani*, ce qui veut dire *baigneurs*, parce qu'ils avaient l'habitude de baigner chaque jour, avec de l'eau chaude, ceux qu'ils destinaient à la mort. On les entourait de ce soin et de bien d'autres pour qu'ils ne cessassent pas d'engraisser jusqu'au dernier jour de leur vie. Aussi leur donnait-on des mets de choix en abondance et chaque propriétaire d'esclave avait l'habitude de lui procurer, pour en être accompagné, réjoui et distrait, une fille de joie qui avait mission de ne pas le laisser tomber dans des pensées de tristesse, afin qu'il pût engraisser »[1].

Quelque incroyable que soit le fait avec ses derniers détails, le témoignage de Sahagun le rend irrécusable. De tels soins, un souci si constant de l'engraissement de la victime, un tel raffinement culinaire, tout cela à propos d'un être humain qu'on destine à contribuer avec honneur aux délices de la table.... n'est-ce pas la preuve la plus évidente de la dégradante aberration d'esprit à laquelle ce peuple était arrivé au sujet de la valeur réelle de l'homme, valeur dont l'essence même ne saurait être détruite par l'humiliation à laquelle sa destinée peut parfois le faire descendre dans la société où il lui a été donné de vivre!

Mais je n'ai parlé que de la guerre comme moyen employé par les Mexicains pour recruter leurs esclaves. C'était en effet le plus ordinaire pour se procurer des captifs destinés à alimenter le goût des sacrifices. Mais « la loi, dit Prescott, reconnaissait plusieurs sortes d'esclaves.... : les criminels, les débiteurs publics, les personnes qui, par suite d'une extrême pauvreté, renonçaient d'elles-mêmes à leur liberté, et les enfants vendus par leurs propres parents. Dans ce dernier cas, qui d'ordinaire avait aussi la pauvreté pour cause, l'usage des parents était de substituer, avec le consentement du maître, d'autres enfants aux premiers, à mesure qu'ils grandissaient, afin de répartir ainsi le plus également possible, sur tous les membres de leurs familles, le fardeau de la servitude. Ce renoncement volontaire à la liberté s'explique par la douceur de l'esclavage chez les Aztè-

1. Para ello dabanlos de comer delicada y regaladamente y acompañaba cada dueño del esclavo á este con una moza pública para que le alegrase y retozase, le regalase, y no le consintiese estar triste, y que de este modo engordase. (Livre II, chapitre XXXVIII.)

ques. Le contrat de vente devait s'exécuter en présence d'au moins quatre témoins. Les services exigibles étaient déterminés avec la plus grande précision. L'esclave pouvait avoir sa propre famille, posséder des biens et même d'autres esclaves. Ses enfants étaient libres, personne ne pouvant naître esclave au Mexique — honorable restriction, inconnue, je crois, à tous les pays civilisés où la loi sanctionnait l'esclavage —. Les maîtres ne vendaient leurs esclaves que lorsqu'ils y étaient réduits par une extrême pauvreté. Ils leur rendaient souvent leur liberté au moment de leur mort, et quelquefois même, comme il n'y avait aucune répugnance naturelle fondée sur la différence de sang et de race, ils contractaient des mariages avec eux. Cependant l'esclave rebelle ou vicieux pouvait être conduit au marché, portant autour du cou un collier, qui indiquait sa mauvaise nature, pour y être vendu publiquement. En cas de seconde vente, on le réservait pour les sacrifices. »

Je choisis ces paroles de Prescott parce qu'elles résument exactement et fidèlement ce que l'on peut lire plus détaillé dans Torquemada, Sahagun et Clavijero. Ce passage de l'auteur américain est d'ailleurs un témoignage curieux de la douceur de mœurs qui, chez les Aztèques, s'unissait, malgré le contraste, avec les horreurs des sacrifices. Il se termine par des paroles qui indiquent au surplus que, quoiqu'il fût habituellement d'usage de recruter des victimes parmi les captifs de la guerre, le maître avait le pouvoir de les choisir ailleurs parmi ses esclaves. Il est même triste de dire que les raffinements de la gourmandise faisaient tomber ces choix sur l'âge tendre que l'innocence, le besoin naturel de défense, et tant d'autres circonstances qu'il est inutile de détailler, devraient le plus justement protéger contre toute cruauté. Les enfants étaient souvent sacrifiés sous le prétexte de demander des pluies rémunératrices à la divinité des saisons; mais la réalité était que les chairs de ces pauvres victimes excitaient les désirs de ces raffinés en voluptés culinaires. Les mains potelées et grassouillettes du bas âge souriaient, dit-on, aux appétits des rois, des princes et des grands seigneurs. On en servait même sur la table de ce bon Montezuma, à l'époque de la conquête par les Espagnols.

Je sais qu'on a voulu excuser ces écarts des goûts naturels, en disant que les Mexicains s'y trouvèrent portés par la nécessité de se procurer une nourriture animale substantielle, que l'absence de grands mammifères refusait, en dehors de l'homme lui-même. Cela ne me paraît nullement admissible. Il est certain d'abord que ce peuple n'éprouvait nullement le besoin d'une nourriture fortement animalisée. Comme je l'ai déjà dit, les Aztèques qui vivent aujourd'hui et qui peuvent aisément acquérir, à bas prix, des viandes d'une qualité autrement appétissante, s'en abstiennent volontairement et n'y ont recours que d'une manière fort exceptionnelle. Il est certain, d'ailleurs, que les anciens Mexicains n'étaient pas privés des moyens de se procurer des aliments animaux. Ils avaient en tous lieux le dindon, les canards sauvages, le petit chien comestible, les chevreuils, les cerfs et tant d'autres choses dont la suffisante abondance pouvait satisfaire, chez les gens aisés, des goûts qui n'auraient pas eu les végétaux pour but de prédilection exclusive. Nul doute donc que l'anthropophagie des Aztèques ne doive être considérée comme étant la conséquence d'une aberration morale qui se constate sans s'expliquer, mais qui s'excuse presque par la pensée que le prêtre en donna l'exemple et que les enseignements du temple la justifièrent chez un peuple ignorant, devenu superstitieux, tenant pour juste,

louable et sensé tout ce que la religion, quelque barbare qu'elle fût en elle-même, prêchait aux fidèles par de constantes pratiques. Les hommes les plus sensés, ceux que l'éducation désignait à l'attention de tous comme les moins capables de céder à des impressions mensongères, étaient les premiers à courir au temple pour se jeter aux pieds de ces idoles sanguinaires, et nul ne croyait que la morale la plus pure et la plus exigeante pût être offensée par cette débauche de chair humaine qui transformait les autels en abattoir et en un débit de boucherie.

C'est ce qui fait comprendre qu'aucun sentiment honorable n'ait été exclu de la civilisation dont le peuple aztèque paraît avoir hérité de ceux qui l'avaient précédé sur l'Anahuac. Les Mexicains ne trouvaient rien de surprenant dans le bizarre et, pour nous, choquant assemblage de mœurs douces et de meurtres jugés méritoires. Ils pratiquaient dans la vie ordinaire le respect de leurs semblables et se distinguaient par l'aménité la plus sympathique dans les rapports sociaux. Écoutons, pour nous en convaincre, le récit suivant du moine Sahagun.

Il s'agit d'une cérémonie particulière, à la suite de laquelle un maître amenait son captif au temple et en faisait faire le sacrifice. Le corps lui en ayant été livré tout entier par le prêtre, il l'emportait dans la maison qui lui avait servi la nuit précédente à préluder par des fêtes et des réjouissances au sanglant sacrifice. « Là, on s'occupait à écorcher le cadavre du malheureux supplicié. Aussitôt après, le maître partait chargé de ces tristes restes pour se rendre à sa résidence. Le corps était alors divisé en morceaux et les chairs en étaient offertes en partage aux parents et amis du possesseur. Quant à celui-ci, il ne mangeait nullement de cette chair, parce qu'il était dans la croyance que c'était sa propre chair à lui-même, attendu que dès l'instant qu'il en avait fait son captif, il l'avait tenu pour fils, et le captif lui-même pour son père; aussi se refusait-il à manger de cette chair, tandis qu'il se rassasiait sans scrupule de celle des autres captifs. » Carlos Maria de Bustamante, éditeur, au Mexique, du livre de Sahagun, a noté ce passage de l'auteur en s'écriant avec juste raison : « Quelle fiction absurde et contraire à la nature! tenir pour son père un monstre de férocité qui préparait ainsi froidement la mort de son captif! Tout est abominable, détestable dans le culte mexicain. » Quelque juste que puisse paraître ce cri d'indignation, le récit qui précède n'en met pas moins en évidence un singulier mélange, existant chez les Aztèques, de sentiments délicats et de coutumes sanguinaires.

Nous allons encore en trouver d'autres preuves en poursuivant notre examen des mœurs de ce peuple étrange. Les temples où s'élaboraient tant de cérémonies cruelles, où vivaient tant de prêtres sans cesse possédés de la soif du sang, étaient en même temps le refuge de l'éducation la plus pure pour les garçons et les filles séparément. Celles-ci étaient confiées à des matrones respectables qui étaient chargées de les instruire des règles de la plus saine morale et s'acquittaient de ce devoir de la manière la plus digne d'estime. On enseignait aux jeunes filles à pratiquer tout ce qui peut faire l'honneur d'une respectable famille; on tenait présents à leur esprit, à mesure qu'elles grandissaient, tous les devoirs les plus sacrés d'une union légitime; car elles restaient dans la retraite, isolées de tout bruit, de toute secousse extérieure, jusqu'à l'époque de leur mariage. La loi, du reste, protégeait les époux et préludait à la moralité de leur union en en garantissant l'authenticité par des usages dont il ne nous importe pas de donner les

détails. L'adultère au surplus entraînait presque toujours la peine capitale.

Les jeunes hommes recevaient aussi, non loin du sanctuaire, dans l'enclos du temple, les leçons qui devaient les préparer à être des guerriers robustes. Les pratiques de leur système d'éducation rappelaient absolument celles dont les Spartiates faisaient usage à l'époque florissante de leur histoire. Je me propose de livrer à la curiosité de mes lecteurs la traduction d'un chapitre entier de Sahagun, où l'on verra quelques réflexions intéressantes à ce sujet. Ce dessein me dispense de m'y étendre davantage en ce moment. Mais je veux dire ici même que le septième livre de l'ouvrage de Sahagun, dédié tout entier aux discours et conversations qui étaient en usage entre les Aztèques dans les circonstances les plus délicates de la vie, pourrait être considéré dans les pays les plus avancés en civilisation comme l'ensemble de préceptes de la morale philosophique et religieuse la plus pure. Il commence par une prière aux dieux, dont ce peuple faisait usage pour implorer la cessation d'une épidémie meurtrière. A la suite, il nous dit en quels termes les Aztèques demandaient à leurs divinités protection contre la pauvreté, force contre leurs ennemis en temps de guerre, bienveillance de leur gouvernement, la grâce de remplacer un roi qui meurt par un autre digne de louanges, et enfin, la faveur de les débarrasser d'un personnage couronné qui abusait de sa puissance. Toutes ces prières, auxquelles la tradition donnait toujours la même forme, renferment l'expression de sentiments d'une dignité que les peuples les plus civilisés n'auraient nulle raison de désavouer.

Au chapitre qui suit (le neuvième) le roi élu se prosterne devant son idole favorite pour lui demander des inspirations qui le mettent en mesure de bien gouverner. On dirait que cette invocation est, d'un bout à l'autre, le langage d'un roi chrétien plein de ferveur et de foi, s'humiliant devant son Dieu au lieu de s'inspirer d'une fierté sauvage. Les chapitres qui suivent indiquent les colloques, en longs discours, qui s'établissaient entre le roi élu et ceux qui prenaient la parole au nom de ses sujets. Pas un mot ne se lit, dans ces longs entretiens, qui ne puisse être considéré comme digne de la sagesse d'une nation vieillie dans les pratiques les plus recommandables d'un gouvernement policé.

Bientôt, arrivant aux chapitres XVII et suivants, Sahagun nous dit les raisonnements pleins d'une morale tendresse que les pères et mères adressaient à leurs enfants. On y voit l'ensemble de pensées et de conseils que l'inspiration la plus chrétienne ne pourrait rendre meilleurs. Bien plus, non contents d'enseigner la morale, les parents s'efforçaient d'instruire leurs enfants dans les pratiques de la civilité, en termes qui indiquent l'habitude des mœurs les plus douces et de l'aménité la plus parfaite dans les rapports sociaux.

Le reste de ce livre de l'ouvrage de Sahagun s'étend sur les cérémonies du mariage et les différentes particularités du ménage, qui en étaient la suite, de manière à faire comprendre l'importance que ce peuple attachait aux plus minimes détails de la vie de famille. Pas une expression, pas un mouvement désordonné du cœur, pas un écart aux plus saines idées de morale ne vient, en tout cela, porter l'attention du lecteur sur les déplorables et cruelles pratiques dont nous avons précédemment donné le détail. Il est bien certain qu'il y avait chez chaque Aztèque deux personnalités distinctes : l'homme du temple et l'homme de la famille ; celui-là se laissant emporter par le fanatisme sacerdotal; celui-ci, rendu à lui-même, obéissant

aux inspirations humaines et tranquilles que la tradition perpétuait dans le foyer domestique.

On trouve dans la religion si cruelle et si sanguinaire des Aztèques plus d'un point de ressemblance avec les pratiques sacrées du catholicisme. Les Mexicains avaient l'habitude de baptiser leurs enfants. « Avant de leur donner un nom, dit Prescott, on aspergeait d'eau leurs lèvres et leur poitrine; on priait le Seigneur de permettre que cette eau sainte effaçât le péché contracté par ces enfants avant la fondation du monde, et leur donnât ainsi une nouvelle naissance. » (Voy. un passage de Sahagun qui donne des détails minutieux à cet égard, au livre VI, chapitre XXXVII, de son ouvrage.) Ce qui surprend plus que toute autre chose dans cette comparaison de deux religions d'une morale si différente, c'est l'usage de la confession que l'on trouve incontestablement établie chez les Aztèques. Ils vivaient dans la croyance que leurs prêtres avaient le pouvoir de pardonner leurs péchés.

« Celui qui avait résolu de se confesser, dit Sahagun, s'approchait d'un des ministres, qui avait mission de l'entendre; il lui disait : « Seigneur, je voudrais m'élever à Dieu tout-puissant qui est le protecteur de tous; je voudrais lui dire en secret mes péchés. » Le prêtre lui répondait : « Soyez le bienvenu, mon fils; ce que vous prétendez faire sera pour votre bien et vous en retirerez avantage. » Après quelques détails qui tiennent au cérémonial, le pénitent jetait un peu d'encens sur un petit brasier qui brûlait à côté de lui et s'adressant au feu : « Vous, Seigneur, disait-il, qui êtes le Père et la Mère des dieux et la divinité la plus ancienne, sachez que vient à vous votre sujet, votre serf, pleurant, plein de tristesse, assailli d'une vive douleur, parce qu'il reconnait s'être trompé, avoir glissé sur quelques ordures de péché et sur quelques délits graves qui ont mérité la mort; et de tout cela il vient à vous peiné et contrit. Seigneur miséricordieux, appui et défenseur de tous, recevez-moi en pénitence et daignez écouter les angoisses de votre serf et vassal. »

« Après avoir entendu cette prière, le prêtre répondait : « Mon fils, tu es arrivé à la présence de Dieu protecteur de tous; tu es venu pour lui déclarer tes mauvaises odeurs et tes pourritures intérieures; tu viens lui ouvrir les secrets de ton cœur; attention ! prends garde de tomber dans la faute de marcher à côté, en mentant dans la présence de Notre Seigneur; découvre-toi, mets à nu toutes tes vergognes en présence de Notre Dieu et Seigneur. Il est certain que tu es devant lui, quoique tu ne sois pas digne de le voir et qu'il ne t'adresse pas la parole, parce qu'il est invisible et impalpable. Eh bien ! regarde comme tu arrives; quel cœur rapportes-tu? Ne vacille pas à dire tes secrets en sa présence; raconte ta vie; présente tes œuvres, tes excès et tes offenses tels que tu les as faits; fais couler tes méchancetés en sa présence; détaille tout avec tristesse à Notre Seigneur Dieu qui favorise toutes ses créatures, tend ses bras et se tient prêt à t'embrasser et à t'enlever sur ses épaules. Attention ! n'omets de rien dire par honte ou par faiblesse. »

« La confession étant terminée, si le pénitent n'a pas à se reprocher des péchés graves, son confesseur lui dit : « Mon fils, tu jeûneras, tu fatigueras ton estomac par la faim et ta bouche par la soif, mangeant seulement une fois à midi pendant quatre jours.... » La pénitence étant reçue, le pénitent revenait à son domicile et il faisait en sorte de ne plus commettre les péchés dont il s'était confessé, parce qu'on était dans la croyance que si l'on

retombait dans les mêmes fautes, on ne pouvait plus en être pardonné. En général ce n'étaient que les vieillards qui se confessaient ainsi, surtout pour des péchés graves comme seraient l'adultère, etc. Les motifs qui les faisaient s'en confesser étaient de se délivrer ainsi de la peine de mort qui était édictée par les lois contre les crimes. Nous devons dire que les ministres qui écoutaient les péchés en gardaient le secret; ils ne révélaient jamais ce qu'ils avaient appris en confession, car ils pensaient que ce n'étaient pas eux qui l'avaient entendue, mais Dieu lui-même en présence duquel les péchés avaient été dévoilés. On ne pensait nullement qu'un homme les eût entendus, ni qu'on les eût dits à un homme, mais à Dieu seul. A ce sujet, nous savons qu'après la conquête et durant le règne du christianisme, les Indiens continuent à vouloir se confesser et faire pénitence à propos de péchés graves et publics comme sont l'homicide, l'adultère, etc. Ils pensent qu'il en est encore de même qu'au temps passé où la justice ordinaire avait l'habitude de tenir pour effacés des crimes pardonnés dans la confession. C'est pour cela que maintenant l'assassin et l'adultère conservent l'habitude de se réfugier dans nos monastères, sans se vanter de ce qu'ils ont fait, disant seulement qu'ils veulent faire pénitence; ils s'occupent dans nos jardins; ils balayent nos demeures, obéissant à tout ce qu'on leur commande. Après quelques jours passés ainsi, ils se présentent à la confession et là ils déclarent secrètement leurs péchés et les motifs qui les portent à faire pénitence. La confession étant terminée, ils en demandent une attestation signée du confesseur, dans l'intention de la présenter à ceux qui gouvernent, — gouverneurs ou alcaldes, — pour prouver qu'ils ont fait pénitence, se sont confessés, et que par conséquent la justice n'a rien à voir avec eux. Presque aucun de nos religieux ne connaît cette supercherie, parce qu'ils ignorent la coutume ancienne dont j'ai parlé; ils croient que ce billet de confession leur est demandé afin de prouver que les pénitents se sont confessés dans l'année.

« Il résulte, du reste, de tout ce qui précède que, malgré de nombreux péchés commis dans leur jeunesse, les Indiens ne se confessaient que quand ils étaient devenus vieux, afin de ne pas se voir obligés d'interrompre leurs fautes avant la vieillesse; car ils étaient dans la croyance que les péchés de rechute ne pouvaient plus être pardonnés. Mais il y a les meilleures raisons pour croire que les anciens habitants de la Nouvelle-Espagne croyaient à l'obligation de se confesser une fois dans la vie, et cela, ils le pensaient par pure inspiration naturelle, avant d'avoir possédé aucune notion des choses de notre foi. » (Sahagun, liv. I, chap. XII.)

Tous ces détails sont donnés par Sahagun, l'historien sincère par excellence, qui était arrivé au Mexique huit ans après la prise de la capitale, et qui s'était par conséquent trouvé en contact, par suite des devoirs de son ministère, avec toutes les particularités qu'il a si bien décrites. Nous lui emprunterons, à ce même sujet, un souvenir précieux qui se lie intimement avec la relation qui précède. S'il est vrai de dire que les Aztèques pratiquaient un acte religieux qui a la plus grande analogie avec la confession des catholiques, il n'est pas moins exact de rappeler qu'ils avaient aussi quelque chose qui ressemblait à notre communion. Dans une des fêtes dédiées au dieu Vitzilopuchtli, on prenait les graines de plusieurs plantes comestibles; on les faisait moudre très-finement; on en formait une pâte avec laquelle on s'ingéniait à sculpter une statue ressemblant le mieux possible à l'image qu'on vénérait

de cette divinité. Le jour suivant un personnage qui, dans la cérémonie, prenait le nom de Quetzalcoalt venait enfoncer un dard dans le cœur du dieu simulé, en présence du roi lui-même venu pour présider à la cérémonie. On supposait alors que le dieu était mort, et l'on s'empressait de le mettre religieusement en pièces. Le cœur était adressé au monarque par les prêtres eux-mêmes, qui, au surplus, partageaient avec le plus grand soin les restes du dieu défunt entre les divers quartiers de la ville. Chacun des habitants, en prenant une parcelle, l'avalait dévotement avec la conviction qu'il mangeait le dieu lui-même. (Voy. Sahagun, livre III, chap. I, § 2.)

Cette cérémonie, singulière chez un peuple anthropophage, reporte naturellement notre pensée sur l'habitude qu'il avait prise, par respect pour un précepte religieux, de ne faire usage de chair humaine qu'à la condition de l'avoir au préalable sanctifiée par le sacrifice. La communion dont nous venons de donner les détails permet de supposer que les idées du temple et les enseignements religieux faisaient vivre ce peuple dans la croyance d'un rapport mystérieux entre la communion divine et l'assimilation à soi-même des restes sanctifiés de ses semblables devenus la propriété des dieux au moyen de l'offrande. Il est vrai de dire que la gourmandise se mêlait trop souvent à cette confiance crédule, mais il paraît néanmoins certain que l'aveuglement qui se liait à la croyance servait d'excuse même aux gens assez instruits pour raisonner les pratiques sanglantes, parce qu'ils étaient en même temps assez dévots pour les justifier.

Bien d'autres circonstances, dont les détails ne sont pas dans l'intention de cet écrit, se réuniraient pour honorer de quelque intérêt ce peuple aztèque que ses habitudes d'anthropophagie paraîtraient devoir vouer au mépris, sans mélange d'aucun éloge. Il est très-certain que les Mexicains possédaient à un haut degré le respect et le culte des belles choses de la nature. Ils aimaient les productions champêtres et les cultivaient avec le plus grand zèle ; leurs jardins d'agrément dépassaient en soins minutieux ce que l'on connaissait chez les meilleurs peuples de l'Europe à l'époque de la conquête. Les plantes les plus rares y étaient l'objet d'une sollicitude constante, et l'on s'efforçait d'y mettre sous les yeux du visiteur la collection complète de la flore du pays, non pas avec désordre, mais avec une certaine entente des qualités distinctives des végétaux. C'est à tel point que Prescott a cru pouvoir dire « qu'il n'est pas impossible que les Mexicains aient suggéré l'idée des jardins botaniques, dont les premiers ne furent fondés en Europe qu'un grand nombre d'années après la conquête » (Prescott, Introduction, p. 111 de la traduction d'Amédée Pichot). Les plantes utiles à l'alimentation étaient l'objet de soins fort bien entendus, dont l'ensemble témoigne d'un goût très-prononcé des Aztèques pour l'agriculture. Celle-ci était, en effet, fortement en honneur parmi eux. Peu de classes de la société avaient la prétention de s'en abstraire. Les moyens de traiter la terre étaient admirablement pratiqués. Ils connaissaient les assolements, l'usage des engrais, etc., et y avaient recours avec discernement. Ils avaient des plantes alimentaires précieuses dont ils tiraient avantage de la façon la plus sensée. Le maïs est digne d'être mentionné en tête de toutes; ils n'ignoraient aucun moyen d'en tirer avantage, et, avant que la canne à sucre eût été importée parmi eux, ils avaient deviné que la saveur sucrée de la tige de cette plante était utilisable, et ils l'utilisaient, en effet, dans des préparations comme nous faisons aujourd'hui avec le sucre. La banane, quoiqu'on ait contesté le fait, était déjà probablement

un fruit de leur sol, avant d'y prospérer par les soins des Européens en un nombre considérable de variétés. Le cacao, la vanille et le maguey étaient des produits naturels dont l'usage compliqué se prêtait à mille formes.

.... Mais je sens que je m'égare ; les intentions de cet écrit devaient se limiter aux sacrifices et à l'anthropophagie qui s'y trouvait liée. J'allais oublier que je ne dois parler de la civilisation réelle des Mexicains qu'en en indiquant les preuves les plus élémentaires. Quand j'aurai ajouté qu'ils étaient très-avancés dans les connaissances astronomiques et qu'ils savaient fort bien, sauf le fer, utiliser les métaux dont leur sol est prodigue, j'aurai dit tout ce que je m'étais proposé de faire savoir au lecteur, pour qu'il puisse juger du contraste qui existait chez les anciens Aztèques entre leurs coutumes réellement louables, dues peut-être à une civilisation antérieure d'une origine qui leur était étrangère, et les pratiques barbares dont la religion leur faisait une loi en en perpétuant l'habitude.

UN CHAPITRE

DU PÈRE BERNARDINO DE SAHAGUN

On sait que le Père franciscain Sahagun, après avoir composé son livre en langue nahuatl, le traduisit en espagnol dans les derniers jours de sa vie. Arrivé au chapitre xxvii, qui avait pour titre : « Des membres intérieurs et extérieurs de l'homme et de la femme, » il y trouva un tel réalisme qu'il n'osa pas le traduire dans la langue espagnole, qui cependant n'était guère prude à cette époque. Il se décida à remplacer ce qu'il effaçait par les curieuses révélations qu'on va lire et qui forment un excellent complément aux chapitres ccviii et ccix de Bernal Diaz.

RELATION TRÈS-DIGNE DE REMARQUE FAITE PAR L'AUTEUR A LA PLACE DU CHAPITRE XXVII, LIVRE X, NON TRADUIT DE LA LANGUE NAHUATL.

Après avoir décrit l'habileté que possédaient les Mexicains dans la pratique des différents métiers avant leur conversion au christianisme, l'auteur raconte les vices et les vertus qu'ils ont acquis depuis lors. Nous savons d'abord par expérience qu'ils ont les meilleures aptitudes pour apprendre et pratiquer les arts mécaniques ainsi que l'usage en est connu parmi les Espagnols. Ils savent mettre à profit, par exemple, les leçons de géométrie pour construire des édifices, et ils sont, autant que les Espagnols, bons maçons, menuisiers et tailleurs de pierre. Ils connaissent à merveille les métiers de tailleurs, cordonniers, ouvriers en soie, imprimeurs, écrivains, lecteurs, comptables, musiciens de plain-chant, organistes, joueurs de flûte, de sacquebutte et de trompette. Ils savent la grammaire, la logique, la rhétorique, l'astronomie et la théologie ; car l'expérience nous a appris qu'ils ont des aptitudes pour s'y instruire et enseigner ces différentes branches, et nous pouvons assurer que l'habileté ne leur manque nullement pour apprendre quoi que ce soit et en faire usage. S'il est vrai qu'ils témoignèrent de plus d'aptitudes encore dans les temps passés, soit dans l'administration de la chose publique, soit dans le service de leurs dieux, c'est qu'ils vivaient sous un régime plus en rapport avec leurs aspirations et leurs besoins ; aussi élevaient-ils leurs enfants avec la plus grande sévérité jusqu'à ce qu'ils fussent adultes, non dans l'habitation de leur propre père, — puisque chacun n'avait pas également les moyens de les élever chez lui ainsi qu'il était convenable de le faire, — mais bien en communauté, dans des établissements, sous la direction de maîtres zélés et sévères, prenant soin de mettre à part et séparément les hommes et les femmes. Là on leur enseignait la meilleure manière d'honorer leurs dieux et le devoir de respecter les pouvoirs publics et d'obéir à ceux qui les exercent. On avait recours à de sévères châtiments pour punir ceux qui se montraient désobéissants et irrespec-

tueux envers leurs maîtres, et l'on prenait surtout le plus grand soin pour empêcher que les personnes qui avaient moins de cinquante ans bussent des liqueurs enivrantes; on les soumettait le jour et la nuit à des exercices de force et on les élevait ainsi dans la plus grande austérité, de façon que les vices et les tentations de la chair ne pussent trouver occasion de s'enraciner ni chez l'homme ni chez la femme. Ceux qui vivaient dans les temples étaient assujettis jour et nuit à tant d'occupations, ils étaient d'ailleurs si sobres que leur esprit n'avait pas le temps de tourner aux pensées sensuelles. Les guerres qu'ils se faisaient entre eux étaient si fréquentes, que les hommes qui appartenaient au métier des armes ne voyaient presque jamais cesser leurs fatigues. Cette manière de se conduire était bien en rapport avec les principes d'une philosophie naturelle et morale, car les douceurs et la fertilité du climat aussi bien que l'influence des astres y pousseraient aisément la nature humaine à l'oisiveté et à la pratique vicieuse des plaisirs sensuels. L'expérience avait donc démontré aux naturels de ce pays que, pour ne pas sortir du chemin de la morale et de la vertu, il était nécessaire d'être austères et de s'adonner rigoureusement, d'une manière incessante, à des occupations utiles au bien public. Comme toutes ces pratiques cessèrent à l'arrivée des Espagnols, qui prirent à tâche de fouler aux pieds toutes les coutumes et toutes les habitudes administratives des naturels, avec la prétention de les réduire à vivre comme en Espagne, autant dans les pratiques divines que dans les choses humaines, par le seul fait de les considérer comme idolâtres et barbares, on en arriva à détruire toutes les coutumes intimes établies parmi les Indiens. Il fut en effet indispensable de faire disparaître tout souvenir d'idolâtrie avec les édifices qui s'y rattachaient, non moins que la plupart des coutumes administratives qui se mêlaient aux rites de la religion et se manifestaient par des cérémonies superstitieuses dans presque toutes les branches du gouvernement. Tout dut donc être remanié, et il devint nécessaire de faire vivre les naturels sous un régime nouveau qui ne rappelât en rien les idolâtries passées. Mais on est arrivé maintenant à reconnaître que cette nouvelle manière de vivre fait les hommes vicieux, produit en eux de fort mauvais penchants et de pires œuvres qui les rendent odieux à la divinité et aux hommes, sans compter les mauvaises maladies et l'abréviation de leur vie. On voit donc la nécessité de chercher un remède à ces maux, et comme il paraît à tout le monde que la cause principale en est dans l'ivrognerie, comme d'ailleurs on a renoncé à la rigueur extrême de châtier ce vice par la peine de mort, on a pris l'habitude de punir les ivrognes en les fouettant, en leur rasant la tête et les vendant comme esclaves pour un certain nombre de mois ou même d'années. Mais ce n'est pas là un châtiment suffisant pour qu'aucun d'eux cesse de s'enivrer. On n'y aboutit pas davantage par des prédications fréquentes contre ce vice; les menaces de l'enfer ne lui sont pas non plus un frein suffisant. Ces ivresses sont d'ailleurs si désordonnées et si préjudiciables à la chose publique, à la santé comme au salut de ceux qui s'y livrent, que par elles des morts d'hommes sont fréquemment à déplorer, car ils se malmènent les uns les autres, en paroles et en actions, et ils se tuent entre eux fort souvent. De là naissent aussi de grandes dissensions publiques, et les hommes du gouvernement se déshonorent, se rapetissent et manquent aux devoirs de leurs charges en les jugeant indignes d'eux. Ce vice en fait classer un grand nombre comme étant incapables d'exercer le ministère sacerdotal, d'autant plus que les Indiens, et surtout ceux qui s'enivrent, paraissent inhabiles à se maintenir dans les règles de la continence et de la chasteté nécessaires aux vraies pratiques du sacerdoce. Au début de la conquête, on fit pour eux l'expérience de la vie monastique, parce qu'il nous parut qu'ils avaient des aptitudes pour les choses de l'Église et la vie religieuse. On commença donc par vêtir de la robe de Saint-François deux jeunes Indiens des plus intelligents et réservés qu'il y eût, et qui s'étaient déjà fait connaître de nous en prêchant avec beaucoup de ferveur à leurs compatriotes les choses de notre sainte foi catholique. Il nous sembla que si, sous l'habit du moine et en donnant l'exemple des vertus de notre saint ordre franciscain, ils continuaient à prêcher avec la même onction que par le passé, ils arriveraient à produire les meilleurs fruits sur les âmes en les initiant à la pratique des vérités de notre sainte religion. Mais l'expérience démontra qu'ils n'avaient point les qualités nécessaires pour cela, de sorte qu'il fallut se résoudre à les défroquer, et, depuis lors, nous n'avons plus admis d'Indiens dans notre ordre, et on les a tenus pour inhabiles à l'exercice du sacerdoce. Au début, lorsque nos moines ignoraient encore la langue des indigènes, ils se contentaient d'instruire le mieux qu'ils

pouvaient ceux qui leur paraissaient avoir des aptitudes, pour les faire prêcher en leur présence. Mais, lorsque les nôtres eurent appris les langues indigènes et purent commencer à prêcher seuls, on enleva aux Indiens cette prérogative, en reconnaissant qu'ils avaient la bassesse de se montrer honnêtes et recueillis en apparence, sans l'être en réalité, genre d'hypocrisie qui leur est fort naturel. Il ne faut du reste pas être surpris de trouver en eux ces défauts, ordinaires en leur pays, parce que les Espagnols qui y habitent, et plus encore ceux qui y sont nés, acquièrent ces mêmes tendances non moins que les Indiens eux-mêmes ; ils ont bien tout l'extérieur européen, tandis que leurs qualités n'ont rien de leur provenance. Nos natifs de l'Espagne, s'ils n'y prennent garde, deviennent tout autres peu d'années après leur arrivée dans le pays, et j'ai toujours pensé que cela est le résultat du climat et de la latitude. C'est une honte de voir que les Indiens d'autrefois, hommes judicieux et sages, surent remédier aux dangers que le séjour de cette contrée fait courir, au moyen de pratiques qui en étaient la préservation, tandis que nous succombons à nos mauvais penchants. Il en résulte que nous voyons croître une population, tant espagnole qu'indienne, fort difficile à conduire et à sauver. Les pères et les mères n'ont pas l'autorité suffisante sur leurs enfants, fils et filles, pour les écarter des vices et des aspirations sensuelles dont ce pays est l'origine. Les anciens habitants furent très-bien inspirés lorsqu'ils abandonnèrent l'éducation de leurs fils aux pouvoirs publics qui se substituaient aux droits paternels. Si cette méthode n'eût été empoisonnée par les rites et les superstitions de l'idolâtrie, elle m'eût paru excellente. Je crois, par conséquent, que si on la dépouillait de toute pratique idolâtre en la faisant chrétienne et si on l'introduisait à nouveau dans la nation indo-espagnole, il en résulterait un grand bien et on arriverait à délivrer ceux qui gouvernent de bien des difficultés provenant de l'une et de l'autre race. Il nous est déjà impossible de supporter ceux qui s'élèvent dans nos écoles, parce que, n'étant plus retenus par la crainte et l'assujettissement d'autrefois, ne se croyant plus conduits avec la rigueur et la sévérité des temps idolâtres, ils n'obéissent point, ne s'instruisent nullement et ne suivent aucun conseil, bien différents en cela de leurs devanciers à l'époque des antiques rigueurs scolaires. Tout d'abord, à l'imitation de leurs anciennes habitudes qui réunissaient les enfants dans les temples où on les dressait à la discipline, au respect de leurs dieux et à l'obéissance nationale, nous voulûmes les élever de même dans nos établissements, nous les réunîmes en un édifice qui s'élevait près de nos demeures. Nous les habituions à se lever au milieu de la nuit et à chanter les matines de Notre-Dame ; au petit jour nous leur faisions réciter les heures ; nous exigions même d'eux qu'ils se flagellassent pendant la nuit et s'occupassent à des oraisons mentales. Mais, comme ils ne s'adonnaient pas aux travaux matériels d'autrefois, comme l'eût demandé la force de leurs aspirations sensuelles, comme d'ailleurs ils mangeaient beaucoup mieux que dans les anciens temps, par suite de la douceur et de la compassion dont nous avons l'habitude parmi nous, ils commencèrent à ressentir des ardeurs sensuelles et à s'instruire dans des pratiques lascives. Il fallut se résoudre à les faire sortir de nos demeures pour qu'ils allassent passer la nuit chez leurs parents ; ils venaient le matin aux écoles pour apprendre à lire, écrire et chanter, et c'est ainsi qu'on en use actuellement. Mais ces exercices se sont relâchés insensiblement avec le temps, car on ne trouve point parmi les indigènes de gens qui aient assez d'amour-propre et d'aptitude pour se rendre capables d'enseigner eux-mêmes comme nous. Si nous ne nous en occupons pas personnellement, il n'y a pas dans nos écoles un seul individu qui enseigne à lire, écrire et faire de la musique, de sorte que tout est en décadence. Nous voulûmes aussi porter nos expériences sur les femmes, pour voir s'il ne serait pas possible de peupler des couvents comme au temps de l'idolâtrie où elles servaient dans les temples en observant les règles de la chasteté. Nous voulûmes donc savoir si elles pourraient de même devenir nonnes de la religion chrétienne avec l'observation des vœux perpétuels qui s'y rapportent. On fit dans ce but des monastères et des congrégations de femmes ; on les instruisit dans les choses spirituelles ; plusieurs d'entre elles ont appris à lire et à écrire.

Celles qui nous parurent être les mieux instruites dans la foi et les plus judicieuses matrones furent instituées par nous directrices des autres, pour qu'elles les guidassent et les instruisissent dans les choses du christianisme et des bonnes coutumes. Tout d'abord, ainsi que nous avions cru que les hommes pourraient être de bons religieux et de bons prêtres, nous crûmes qu'elles seraient aussi des religieuses

recommandables ; mais nous nous trompâmes ; l'expérience démontra qu'ils n'étaient ni les uns ni les autres, pour l'heure, capables de tant de perfection, et on mit fin aux congrégations et aux monastères auxquels nous avions d'abord songé. A présent même, nous en sommes encore à avouer que le temps n'est pas venu de recommencer l'épreuve.

On prit encore une autre mesure en certains points de la Nouvelle-Espagne où les moines ont établi leur demeure, comme à Cholula, à Vexotzinco, etc. Elle consistait à faire résider les nouveaux mariés tout près des monastères pour qu'ils vinssent chaque jour y entendre la messe. On leur expliquait les vérités du christianisme et les convenances des pratiques matrimoniales. C'était un bon moyen pour les soustraire aux influences malfaisantes de l'idolâtrie et de plusieurs autres habitudes auxquelles ils auraient pu rester attachés par suite de leurs conversations avec leurs parents. Mais cela dura peu, parce que ces adeptes firent comprendre à nos religieux que leur idolâtrie, avec tous ses rites et cérémonies, était déjà chose tellement oubliée qu'il n'y avait plus de motif pour prendre toutes les précautions dont nous faisions usage, attendu qu'ils étaient tous baptisés et sincères serviteurs du vrai Dieu. Or tout cela était faux, ainsi que nous pûmes nous en convaincre plus tard ; car, encore aujourd'hui, ils n'ont pas cessé de conserver parmi eux des restes honteux d'idolâtrie, d'ivrognerie et de plusieurs autres mauvaises habitudes, autant de choses qui auraient disparu si l'on avait poursuivi notre entreprise sur le pied où nous l'avions commencée. et si, au lieu de l'avoir exécutée en un petit nombre de localités, on y avait procédé partout avec persévérance jusqu'à ce jour. Mais actuellement le remède est déjà impossible.

Nous nous vîmes dans de bien grandes perplexités lorsqu'il nous fallut, au début, marier selon le christianisme ceux qui l'étaient déjà d'après les mœurs du pays, et surtout, lorsqu'ils avaient plusieurs femmes, pour leur attribuer celle qui leur revenait de droit ; car lorsque nous en vînmes à examiner les différents degrés de parenté et à rechercher quelle avait été réellement la première en date, pour la choisir définitivement, nous nous vîmes dans un véritable labyrinthe de difficultés, attendu que les intéressés étaient dans l'habitude de mentir au sujet de la priorité et inventaient des supercheries afin d'être mariés à celle qui leur plaisait le mieux. Pour que nous pussions donc arriver à savoir avec laquelle ils avaient fait la cérémonie en usage quand on prenait une femme légitime, il nous fallut pénétrer dans leurs mœurs et nous mettre au courant des cérémonies et des rites de l'infidélité idolâtre. Or, comme nous n'avions qu'une connaissance fort imparfaite de la langue, nous comprenons maintenant que presque jamais nous ne fûmes dans le vrai tout d'abord.

Pour ce qui est des autres sacrements, ceux de la confession et de la communion, par exemple, nous avons eu de telles difficultés pour les y dresser justement, que même aujourd'hui il n'y en a qu'un fort petit nombre qui aillent les recevoir par les voies légitimes, ainsi qu'il serait dû. Il résulte pour nous un véritable tourment d'esprit en voyant clairement combien peu ils ont profité dans la connaissance du christianisme. Au commencement, les jeunes gens nous aidèrent beaucoup, tant ceux que nous élevions dans nos écoles, que ceux qui s'élevaient dans nos préaux ; car, à l'imitation des coutumes anciennes, nous élevions dans l'intérieur des écoles les fils de bonnes familles, leur enseignant là à lire, à écrire et à chanter, tandis que nous enseignions dans nos préaux la doctrine chrétienne aux fils des prolétaires. On en rassemblait un grand nombre ; après quelques heures de leçons, un moine partait avec eux ; on montait au haut d'un temple et on le faisait disparaître en peu de jours. Ce fut ainsi qu'on détruisit rapidement tous les *cues* et tous les autres édifices destinés au service des idoles, dont il ne resta plus vestige. Ces jeunes gens furent très-utiles pour cette exécution. Ceux que nous avions à demeure furent d'un secours très-efficace pour extirper les cérémonies idolâtres qui se pratiquaient nuitamment, et pour mettre fin aux ivrogneries et aux danses auxquelles ils s'adonnaient en secret aussi pendant la nuit, pour honorer leurs idoles. Ils tâchaient de savoir pendant le jour le lieu où de pareilles choses devaient se passer la nuit suivante. Appuyés alors par soixante ou cent de nos hommes, ils partaient avec un ou deux de nos Frères et ils tombaient sur les délinquants, les arrêtaient et les conduisaient attachés au couvent où l'on prenait soin de les châtier en leur imposant une pénitence. Nous leur enseignions la doctrine chrétienne et les obligions à se rendre la nuit à matines et à se flageller. Cela durait quelques semaines, jusqu'à ce qu'ils se montrassent

repentants de leurs méfaits et offrissent de ne plus s'en rendre coupables. C'est ainsi qu'ils sortaient catéchisés et punis. Ils servaient d'exemple aux autres qui décidément n'osaient plus tomber en faute. S'ils le faisaient, du reste, ils étaient pris au piége et recevaient le châtiment dont je viens de parler. Nos jeunes gens parvinrent à inspirer une telle peur à ce pauvre peuple que, bientôt, il ne fut plus nécessaire d'aller avec eux ni de les envoyer en force, quand il y avait quelques divertissements nocturnes. Il suffisait qu'ils se réunissent dix ou douze et, les délinquants fussent-ils cent ou même deux cents, ils les arrêtaient tous et les menaient attachés au couvent pour y faire pénitence. Ce fut ainsi qu'on mit fin à ces scènes idolâtres; car personne n'osa plus s'y livrer publiquement ou d'une manière qui pût être découverte. Lorsqu'ils voulaient faire quelque fête pour se réjouir sans penser au culte ou pour en prendre occasion d'inviter leurs parents ou amis, ils le faisaient avec l'approbation préalable des moines, en garantissant à l'avance qu'il ne devait y avoir absolument rien qui touchât à l'idolâtrie et qui fût capable d'offenser le vrai Dieu. Bientôt cessa cette immixtion des Frères dans les choses dont je viens de parler, parce qu'on ne vit plus rien qui méritât publiquement d'être châtié. Il en résulta que les Indiens perdirent la crainte qu'ils avaient auparavant, car ils virent aussi que les jeunes gens qui s'élevaient dans les monastères cessèrent d'y coucher et d'y prendre leurs repas, l'habitude étant maintenant qu'ils restent chez leurs parents. Actuellement, arrivassent-ils à savoir l'existence de pratiques idolâtres ou de débauches, ces jeunes adeptes n'oseraient plus les dénoncer. Il est vrai aussi que défense a été faite aux moines d'enfermer ou de châtier qui que ce soit dans leurs établissements, pour n'importe quel délit. Il en résulte qu'ils chantent, s'enivrent et célèbrent leurs fêtes quand ils veulent et comme ils l'entendent; ils se livrent à leurs chants antiques absolument de la même manière qu'ils le faisaient au temps de leur idolâtrie. Ils ne se conduisent pas, il est vrai, tous ainsi; mais les délinquants sont nombreux, sans que personne puisse entendre ce qu'ils disent, parce qu'ils sont très-discrets dans leur manière de faire. Si dans leurs divertissements ils font usage de quelque scène inventée depuis leur conversion et où il soit question des choses de Dieu et des saints, tout est plein d'erreurs et d'hérésies, et, même alors, dans leurs danses accompagnées de chants, on voit apparaître bien des pratiques émanant de leurs anciennes superstitions et de leurs rites idolâtres, surtout lorsqu'ils ne se voient entourés de personne qui les comprenne. Cela se pratique surtout parmi les marchands quand ils célèbrent leurs fêtes et leurs banquets avec des invités. Ces désordres empirent chaque jour sans que personne s'efforce d'y porter un remède; car ce n'est compris que d'un petit nombre qui n'ose rien dire. Les débauches d'ivrognerie deviennent à tout instant plus communes. Les châtiments qu'on leur oppose, bien loin d'être une barrière au désordre, contribuent plutôt à l'augmenter. Il est certain que quelques-uns des jeunes gens qui s'élevaient d'abord dans nos maisons nous révélaient les choses idolâtres que faisaient leurs pères quoiqu'ils fussent baptisés, ce qui nous mettait à même de les châtier. Mais ils en étaient punis de mort ou châtiés sévèrement par leurs propres pères. Actuellement même, ayant su bien des choses dignes de reproche et de châtiment, nous les signalons dans nos prédications. Aussitôt il s'établit une surveillance tout autour de ceux qui les font, pour arriver à connaître le dénonciateur de ce qui s'est dit en chaire. Presque toujours ils arrivent à le découvrir et ils le châtient indirectement, d'une manière dissimulée, en faisant peser sur lui de lourds services matériels et en le rendant victime de plusieurs autres vexations dont il n'ose nullement se plaindre, et auxquelles il ne voit aucun remède. Ces mal heureux viennent s'en entretenir avec nous en secret, nous priant de n'en rien dire, de crainte qu'ils n'aient à souffrir encore davantage, ce qui nous met dans la nécessité de nous taire et de nous contenter de recommander l'affaire au bon Dieu pour qu'il daigne y porter remède.

Nous recevons un grand secours pour la diffusion de la foi de la part de ceux à qui nous avons enseigné la langue latine. Les habitants de ces pays ne faisaient usage ni de lettres ni de caractères d'aucune sorte, et, ne sachant ni lire ni écrire, ils s'entendaient par des images et des peintures. Tout leur passé et les livres qui s'y rapportaient étaient peints avec des signes et des figures d'une telle précision qu'ils conservaient le souvenir de tout ce que leurs ancêtres avaient fait et consigné dans leurs annales, pour plus de mille ans avant l'arrivée des Espagnols dans ce pays. La plus grande partie de ces livres et de ces écritures fut brûlée en même temps qu'on dé-

truisit les autres choses qui se rapportaient à l'idolâtrie. Mais on en conserva un grand nombre qui restèrent cachés et que nous avons vus. On les conserve même avec soin, et c'est par là que nous avons pu nous mettre au courant de leur passé. Aussitôt que nous fûmes arrivés dans le pays pour y prêcher la foi, nous rassemblâmes des jeunes gens dans nos établissements, ainsi que je l'ai dit, et nous commençâmes à leur apprendre la lecture, l'écriture et le chant. Comme ils réussirent à s'y instruire, nous prîmes nos mesures pour leur enseigner la grammaire; on fit à Mexico un collége dans ce but, dans les dépendances de Santiago Tlaltelolco. On fit choix, dans les villages des environs et dans toutes les provinces, des jeunes gens les mieux doués et qui savaient bien lire et écrire, et on les logea dans le collége même, où ils prenaient leurs repas, leurs sorties étant du reste très-rares. Les Espagnols et les moines d'autres ordres qui virent cette entreprise se fonder se prirent à rire bien fort et à nous railler, considérant comme hors de doute que personne ne serait assez habile pour enseigner la grammaire à des gens qui possédaient si peu d'aptitudes. Mais, après que nous eûmes travaillé avec eux deux ou trois ans, ils arrivèrent à se bien pénétrer de toutes les matières qui concernent la grammaire, comprirent, parlèrent, écrivirent le latin et même composèrent des vers héroïques. Ce voyant, les Espagnols laïques ou ministres du culte furent surpris que cela eût été possible. Ce fut moi qui travaillai avec ces élèves les quatre premières années et qui les initiai dans tous les points relatifs à la langue latine. Lorsque les laïques et les gens du clergé se convainquirent que les Indiens progressaient et étaient capables de plus encore, ils commencèrent à élever des objections et à contrecarrer l'affaire dans le but d'empêcher qu'elle se poursuivît. Comme je me trouvai mêlé à la discussion, puisque c'était moi qui enseignais la grammaire aux élèves du collége, il me sera facile de dire avec vérité l'opposition qui était faite et les réponses qu'on adressait aux opposants. Ceux-ci disaient que puisque ces gens-là ne devaient pas entrer dans les ordres, à quoi cela servait-il de leur enseigner la grammaire? On les mettait ainsi en danger de devenir hérétiques, et, en lisant les saintes Écritures, ils s'apercevraient que les anciens patriarches avaient plusieurs femmes à la fois, absolument comme ils en avaient eux-mêmes l'habitude; d'où il résulterait qu'ils se refuseraient à croire ce qu'actuellement nous leur prêchons, c'est-à-dire que personne ne peut avoir qu'une femme comme épouse légitime, *in facie Ecclesiæ*. On mettait en avant d'autres objections de même nature, auxquelles il était répondu que, même dans le cas de ne pas être ordonnés prêtres, nous voulions savoir jusqu'où allaient leurs aptitudes, afin que, après l'avoir su par expérience, nous pussions affirmer ce dont ils étaient capables et qu'ainsi on se conduisît avec eux conformément à leurs capacités, en saine justice, ainsi que nous y sommes obligés envers notre prochain. Pour ce qui regarde l'accusation qu'on nous lançait, de les exposer à devenir hérétiques, nous répondions qu'attendu que ce n'était point à cela que nous visions, mais plutôt à les mettre en mesure de mieux comprendre les choses de la foi; comme nous sommes les sujets d'un prince très-chrétien, il serait toujours possible de réprimer les écarts s'ils venaient à se présenter. Pour ce qui est des femmes, l'Évangile rapporte le châtiment que le Rédempteur infligea à l'homme qui prenait plusieurs femmes, conformément à l'usage d'autrefois. On prêchera donc ce passage des Écritures aux Indiens, qui seront obligés de le croire, et s'ils y sont rebelles, on les châtiera comme hérétiques, attendu que les autorités ecclésiastiques et séculières en ont le pouvoir. Il y eut à ce sujet plusieurs autres altercations qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il y a plus de quarante ans que ce collége existe, et l'on ne peut accuser ses élèves d'aucun délit, ni contre Dieu, ni contre l'Église, ni contre le Roi, ni contre la chose publique. Mais ils ont donné leur concours à la fondation et au maintien de notre sainte foi catholique; car, s'il existe des sermons, des critiques et des exposés de doctrine en langue indienne pouvant paraître et étant en effet libres de toute hérésie, ce sont ceux-là mêmes qui ont été faits par eux. Comme ils sont déjà instruits dans la langue latine, ils nous font comprendre le véritable sens des mots et les tournures de leur langue, ainsi que les choses incongrues que nous disons parfois dans nos sermons ou que nous mettons dans nos écrits. Ils nous corrigent tout cela, et rien de ce qui doit être traduit en leur langue ne peut être privé de fautes si cela n'est passé sous leurs yeux. Il n'y a qu'eux qui puissent écrire convenablement les langues latine, espagnole et même indienne. Pour ce qui est de l'orthographe et de la bonne écriture, seulement ceux qui s'élèvent parmi nous les possèdent. Après les avoir instruits pen-

dant plus de dix ans dans la discipline et les règles qui devaient être observées dans le collége, lorsque déjà il existait des élèves capables d'enseigner et paraissant propres à la direction de l'établissement, nos moines en ordonnèrent quelques-uns; on élut parmi eux un recteur et un conseil pour diriger le collége, et on les laissa seuls pour professer et se gouverner comme ils l'entendraient pendant vingt ans. Ce temps fut suffisant pour que l'ordre et les bonnes règles du collége tombassent absolument, en partie par la faute du majordome qui était Espagnol, en partie par suite de la négligence et du manque de soins du recteur et du conseil, par la faute aussi des moines qui ne surveillèrent pas la marche des choses. Quoi qu'il en soit, l'entreprise arriva à sa ruine. Quarante ans après la fondation du collége, on procéda à l'examen de sa situation et on reconnut que tout était perdu. Il fallut s'arrêter à d'autres mesures, faire d'autres ordinations outre les premières, afin que le collége pût de nouveau marcher. Je me trouvais à la première fondation du collége et j'assistai de même à la seconde qui donna plus de difficultés que la précédente. L'épidémie qui éclata il y a trente et un ans fit beaucoup diminuer les élèves, et celle de l'année actuelle 1576 n'a pas été moins funeste à l'établissement, car il n'y reste presque plus personne; quasi tous sont partis, morts ou malades. J'ai grand'peur que tout échoue encore complètement, d'abord parce que les Indiens sont difficiles à conduire et très-peu désireux d'apprendre, ensuite parce que les Frères se fatiguent de la peine qu'ils causent pour les mettre en voie de progrès, et par-dessus tout parce que je vois que ni laïques ni prêtres ne favorisent l'entreprise, pas même par le secours d'un maravédis. Si don Antonio de Mendoza (Dieu l'ait en sa sainte gloire!), qui fut vice-roi de cette Nouvelle-Espagne, ne les eût aidés de son propre bien et d'une petite rente qui n'en peut soutenir fort médiocrement qu'un petit nombre, il ne serait déjà plus question ni du collége ni de ses élèves. Cela eût servi cependant à produire le plus grand bien dans ce peuple d'indigènes et à conserver au Roi notre seigneur plus de sujets qu'il n'en a et qu'il n'en aura par la suite, car ils diminuent chaque jour. J'ai vu de mes propres yeux que dans l'épidémie d'il y a trente ans, la plupart moururent de faim et aussi parce qu'il n'y avait personne qui sût soigner les malades et leur appliquer des médecines. La même chose arrive dans l'épidémie actuelle et il en sera de même dans celles qui viendront plus tard, jusqu'à ce que la race s'achève. Si l'on eût pris soin d'instruire ces Indiens dans la grammaire, la logique, la philosophie naturelle et la médecine, ils auraient pu porter un secours efficace à beaucoup de ceux qui sont morts; car, dans cette ville de Mexico, nous voyons guérir ceux que l'on parvient à soigner comme il convient en temps opportun, tandis que tous les autres meurent. Comme d'ailleurs les médecins et les barbiers espagnols qui savent soigner sont peu nombreux et ne peuvent donner leurs secours qu'à peu de malades, d'autant moins qu'ils sont fatigués et que plusieurs succombent, il n'y a déjà plus personne qui veuille secourir les Indiens pauvres, de sorte qu'ils meurent pour n'avoir pu obtenir ni aide ni médecine d'aucune sorte.

TABLE GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE

TABLE ANALYTIQUE DES CHAPITRES[1]

1. La table des matières de B. Diaz m'a semblé tellement insuffisante, si confuse et si peu propre à faciliter les recherches, que j'ai cru devoir en composer une seconde, dans le but de présenter au regard du lecteur la succession des principaux événements avec plus de clarté. On verra plus aisément dans cette nouvelle table le mouvement des troupes et l'itinéraire qu'elles suivent dans leurs expéditions, et l'on se trouvera ainsi mieux en mesure de porter sa lecture sur les faits de la campagne au sujet desquels on désire s'éclairer d'une manière spéciale.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

Quelques fautes typographiques — en fort petit nombre, heureusement — pourraient être relevées dans ce gros volume. Je crois inutile de le faire; c'est un travail que le lecteur effectuera sans peine. Mais deux erreurs graves doivent être soigneusement signalées.

Page 33	au lieu de :	Diego,	lisez :	Diego Velasquez.
— 96	—	dans ce camp,	—	dans nos quartiers.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

ÉCRITE PAR LE

CAPITAINE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un de ses conquistadores

TRADUCTION PAR

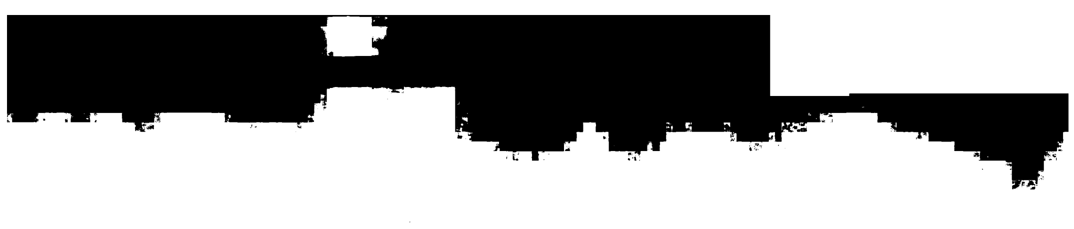
D. JOURDANET

Deuxième édition corrigée

PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE NOUVELLE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES
ET SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR LES SACRIFICES HUMAINS
ET L'ANTHROPOPHAGIE CHEZ LES AZTÈQUES

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, EN FACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

M DCCC LXXVII



A LA MÊME LIBRAIRIE

INFLUENCE DE LA PRESSION DE L'AIR SUR LA VIE DE L'HOMME

Par M. le Dr JOURDANET

2e édition. Un magnifique volume grand in-8, avec 8 cartes en couleur et 3 chromolithographies. Prix : 16 fr.

ALLBUM composé de 36 magnifiques gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Prix du volume de texte et de l'album : 25 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE AU MEXIQUE

ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

Ouvrage publié par ordre du Ministre de l'Instruction publique.

RECHERCHES ZOOLOGIQUES

Publiées sous la direction de M. MILNE EDWARDS, de l'Institut

Par livraisons grand in-4° avec planches. Prix de chaque livraison, 14 fr.

EN PUBLICATION : *Les Mollusques terrestres et fluviatiles; — les Myriapodes; — les Orthoptères; la Cryptogamie; — les Reptiles et les Batraciens; — les Xisophures et les Crustacés; — les Poissons.*

MÉTÉOROLOGIE GÉNÉRALE

LES MOUVEMENTS DE L'ATMOSPHÈRE

ET LES VARIATIONS DU TEMPS

Par M. MARIÉ DAVY

Directeur de l'Observatoire de Montsouris

1 fort volume grand in-8, avec 24 cartes tirées en couleur et de nombreuses figures dans le texte. Prix : 12 fr.

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

Journal hebdomadaire illustré, honoré par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une souscription pour les Bibliothèques populaires et scolaires. Rédacteur en chef : M. GASTON TISSANDIER.

La Nature paraît le Samedi de chaque semaine. Chaque numéro est formé de 16 pages à 2 colonnes, avec de nombreuses gravures dans le texte. Le journal forme chaque année 2 beaux volumes de bibliothèque.

Chaque volume de *la Nature* contient environ 300 gravures sur bois, cartes et diagrammes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS. Un an (2 volumes). . . . . 20 fr. | Six mois (1 volume). . . . . . 10 fr. »
DEPARTEMENTS. Un an (2 vol) . 25 fr. | Six mois (1 volume). . . . . . 12 fr. 50

Prix de chaque volume, broché. . . . . 10 fr. »
Cartonné avec luxe, fers spéciaux, tranches dorées. . . 13 fr. 50

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

MÉMOIRES

Publiés dans le format grand in-8°. En vente les tomes I à III de la 1re série, avec planches, cartes et portraits. Prix de chaque volume, 16 fr. — En cours de publication les tomes I et II de la 2e série.

BULLETINS

Comprenant les procès-verbaux des séances, des discours, rapports, mémoires, analyses, etc. 2e série commencée en 1866, formant chaque année un volume in-8° publié en quatre fascicules.

Prix de l'abonnement annuel. . . . . 10 fr.

LES OISEAUX DE LA CHINE

Par le R. P. DAVID et M. OUSTALET, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle

1 volume grand in-8 et un Atlas de 120 planches dessinées et lithographiées par M. Arnoul et coloriées au pinceau. 150 fr.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.